



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

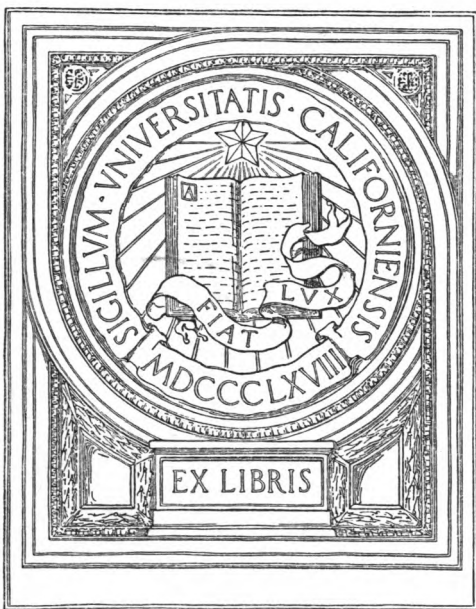
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue des cours et conférences



802c
R4
v.16.2

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Seizième Année — Deuxième Série

(Mars 1908 — Juillet 1908)

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

ABONNEMENT, UN AN

{	France	20 fr.
	payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1908.	
	Étranger.	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

Après quinze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée **Revue des Cours et Conférences** : estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord, elle est *unique* en son genre : il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire*, etc. les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous allons même jusqu'à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à *bon marché* : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la **Revue des Cours et Conférences** est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la **Revue des Cours et Conférences**, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de leur temps.

Comme par le passé, la **Revue des Cours et Conférences** donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des Cours professés au *Collège de France*, à la *Sorbonne* et dans les *Universités* de province, par MM. Emile Faguet, Abel Lefranc, Jules Martha, Gustave Lanson, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, Pfister, Desdevises du Dezert, etc., etc. — ces noms suffisent, pensons-nous, à rassurer nos lecteurs, — en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des comptes rendus des soutenances de thèses.

SEIZIÈME ANNÉE. — DEUXIÈME SÉRIE.

Année scolaire 1907-1908

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

LA REVUE A PUBLIÉ CETTE ANNÉE :

LITTÉRATURE FRANÇAISE..	Cours de MM. Émile Faguet, Abel Lefranc, Augustin Gazier, Gustave Lanson.
LITTÉRATURE LATINE..	Cours de M. Jules Marthas; leçons de M. P. de Labriolle.
LITTÉRATURE ALLEMANDE..	Cours de M. Henri Lichtenberger.
LITTÉRATURE ESPAGNOLE..	Article de M. N.-M. Bernardin.
LITTÉRATURE ITALIENNE..	Leçons de M. R. Petrucci.
PHILOSOPHIE..	Cours de M. Victor Egger.
HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.	Leçons de M. E. Joyau.
HISTOIRE..	Cours de MM. Charles Seignobos, Pfister et G. Desdevises du Dezert; leçons de MM. J. Zeiller et P. de Labriolle.
CONFÉRENCES DE L'ODÉON.	Conférences de M. N.-M. Bernardin, A. Capus et C. Martel.
BIBLIOGRAPHIE..	Auteurs de l'agrégation, par MM. R. Basset, H. Bornecque et W. Thomas.
SOUTENANCES DE THÈSES. — SUJETS DE DEVOIRS, LEÇONS ET COMPOSITIONS.	
PROGRAMMES DES COURS ET DES EXAMENS.	
LISTES D'AUTEURS. — OUVRAGES SIGNALÉS. — RENSEIGNEMENTS DIVERS.	

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

1908

Tout droit de reproduction réservé

PRESERVATION

COPY ADDED

m/f 1/2/90

TO VINU
ABSOFT.LAO

Année scolaire 1907-1908

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

ABONNEMENT

UN AN

France. 20 fr.
payables 10 francs au comptant et le surplus par
5 francs les 15 février et 15 mai 1908.
Étranger. 23 fr.
payables en une seule fois.
Le Numéro : 60 centimes

SOMMAIRE

Pages

- 1 ORIGINES ET PREMIÈRES MANIFESTATIONS DE L'ES-
PRIT PHILOSOPHIQUE DANS LA LITTÉRATURE
FRANÇAISE, DE 1675 A 1748. — *Influence du
colbertisme (suite); le cartésianisme; le
libertinage et le déisme vers 1680.* **Gustave Lanson,**
Professeur à l'Université de Paris.
- 16 L'EGLISE ET L'ÉTAT EN FRANCE, DEPUIS 1848
JUSQU'A NOS JOURS. — *Le concile du Vati-
can.* **G. Desdevises du Dezert,**
*Professeur à l'Université
de Clermont-Ferrand.*
- 32 LA MORALE. — *Le mal moral. — Caractère
social de la morale. — Le devoir précisé
par la définition du bien.* **Victor Egger,**
Professeur à l'Université de Paris.
- 38 LES CLASSES INDUSTRIELLES ET COMMERÇANTES
AUX XIV^e ET XV^e SIÈCLES. — *Le commerce
et l'industrie sous Louis XI.* **M. Pfister,**
Professeur à l'Université de Paris.
- 45 SUJETS DE DEVOIRS (licence). **Université de Besançon.**

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

Tous les droits de reproduction sont réservés.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

VIENT DE PARAÎTRE

Foyer Stérile

ROMAN

Par A. MONTAUDRY

Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

**Origines et premières manifestations de
l'esprit philosophique dans la littérature
française, de 1675 à 1748.**

Cours de M. GUSTAVE LANSON*Professeur à l'Université de Paris.*

**Influence du colbertisme (suite); le cartésianisme, le liberti-
nage et le déisme vers 1680.**

Je vous ai exposé, dans notre dernière leçon, les principales idées qui avaient été chères à Colbert et à la plupart des administrateurs placés sous ses ordres; nous avons vu comment tous ces hommes, qui se trouvaient mêlés aux affaires et qui profitaient des leçons de l'expérience, avaient cherché à transformer peu à peu la monarchie militaire française en une société commerçante et laborieuse.

Evidemment, leur activité n'était pas dictée par des préoccupations philosophiques. Ce qu'ils apportaient avant tout dans leur travail, c'était un sérieux esprit pratique, correspondant à un besoin de réformes variées et précises. Pourtant, chez ces hommes si peu enclins à l'idéologie, il arrive que l'on rencontre déjà quelques vues générales et presque systématiques.

Colbert écrit, en 1669, dans un mémoire au roi : « La dernière ordonnance qui porte défenses à tous courriers d'entrer dans le

royaume sans passe-port du roi... fait craindre encore quelque suite fâcheuse aux marchands, comme elle est directement contraire aux traités. Le premier courrier d'Allemagne, Angleterre, Hollande, Italie ou autre pays, qui sera arrêté, il est certain que la même chose s'exécutera dans tous les Etats voisins ; en sorte que le roi ne pourra envoyer aucun courrier dans ces Etats sans passeport... » Colbert, vous le voyez, parle ici en homme positif ; il ajoute que l'ordonnance portant interdiction des courriers ordinaires, tout en incommodant l'Espagne, ne manquera pas de ruiner le commerce fait par les marchands français avec ce pays, « c'est-à-dire que c'est volontairement faire une égratignure à son ennemi pour se donner d'une épée au travers du corps ». Mais, après avoir pesé les dangereuses conséquences que cette ordonnance pourra avoir dans la pratique, il écrit : « Il est impossible de soutenir cette ordonnance, *qui est contre la liberté publique* (1). » C'est déjà l'énoncé d'un principe général.

De même Pontchartrain fait les observations suivantes, le 7 août 1702, à La Valette, trésorier de France à Lyon, qui lui rend compte d'une saisie de livres défendus, récemment faite par lui :

« Votre zèle est fort louable, et l'avis que vous m'avez donné est très bon et fort avantageux à l'Etat et au public ; mais, quelque utile que soit cet avis et quelque important qu'il soit d'empêcher qu'on ne fasse entrer dans le royaume des livres de la qualité de ceux que vous avez interceptés, on ne doit pas, sous ce prétexte, introduire l'usage d'arrêter les courriers et de fouiller les malles, qui pourrait avoir des suites très dangereuses et causer plus de préjudice que le désordre même auquel on veut remédier. Il est d'autres voies pour surprendre ceux qui font un commerce de ces sortes de livres : on peut les employer ; mais celle-ci ne doit pas être autorisée (2). » — Pontchartrain se faisait, en somme, vous le voyez, une conception assez raisonnable de la liberté que l'on doit laisser à des administrés.

Colbert, en présence du développement du commerce et de l'industrie, en présence de la diffusion des relations économiques entre les peuples, est véritablement saisi, lui, homme naturellement si pratique, d'un enthousiasme extraordinaire. Ce n'est pas encore l'enthousiasme philosophique ; mais ce sont, en tout cas, des sensations très propres à le devenir. Voici un passage de l'état des manufactures par lui dressé pour l'an 1669 :

« Serges de Londres, 120 métiers à Autun, Auxerre, Gournay ;

(1) Pierre Clément, *Lettres... de Colbert*, t. VII, p. 232.

(2) Cf. Depping, *Correspond. admin. sous Louis XIV*, t. II, p. 370.

augmenteront et se perfectionneront tous les jours. Bas d'Angleterre établis en plus de 30 villes et bourgs, 6.000 métiers. Points de France *idem*, 6.000. Bouracans, à la Ferté-sous-Jouarre, 60 métiers. Moquettes, *idem*, 12 métiers. Damas à Meaux, 20 métiers : camelots de Bruxelles à Amiens. Basins et futaines à Paris. Draps à Abbeville, 50 métiers, Dieppe, Fécamp, Rouen, Sedan, Carcassonne. Cuivre jaune à Bellencombre et à la Ferté-Alais. Canons de fer, armes, fer-blanc, et toutes sortes de manufactures de fer, qui venaient de Biscaye et de Suède, en Nivernais et Dauphiné. Salpêtres, poudres et mèches partout. Toiles de Hollande à Moret, Laval, Louviers et le Bec. Toiles à voiles à Vienne. Grosses ancres à Vienne et à Rochefort. Cries en Nivernais. Fil de fer et de laiton en Bourgogne. Goudron en Médoc, Provence et Dauphiné. Etamines de vaisseaux en Auvergne. Mâts en Provence, Vivarais, Dauphiné, Auvergne, Pyrénées. Glaces de miroirs à Paris et Cherbourg, commencent à en envoyer à l'étranger. Recherche des mines de toutes parts, en Languedoc, Rouergue, Foix, Roussillon, Auvergne, Normandie. Marbres trouvés dans les Pyrénées, Provence, Languedoc, Boulonnais, Auvergne. Chanvres achetés dans toutes les provinces, au lieu de les prendre à Riga et en Prusse. Les moulins à scie établis dans les Pyrénées, Auvergne, Dauphiné et Provence. Fonderies de fonte établies à Lyon, Toulon, et Rochefort. Grands ateliers de marine établis à Toulon, Rochefort, Brest, Le Havre et Dunkerque. Sucreries établies à Bordeaux, La Rochelle, Nantes, Rouen, Dieppe et Dunkerque. Bas de soie à Lyon et Madrid. Crêpes à Lyon. »

Puis, dit M. Lavissee, à la fin de cette note, Colbert énumère des travaux d'architecture ; et tout à coup, considérant son œuvre, l'admirant, et remontant au principe qui dirige toute son activité merveilleuse, il écrit au bas du papier où il a nommé la moquette, le camelot, le chanvre et le fil de fer, les deux mots magiques : « Grandeur et magnificence (1). »

Ailleurs, nous voyons Colbert plein d'admiration pour les grands découvreurs ; « la pensée » qui vint à Magellan de faire le tour du monde lui paraît « la plus hardie et la plus extraordinaire qui soit jamais tombée dans l'esprit d'un homme ». Et M. Lavissee ajoute qu'il sentait la poésie de ces aventures héroïques, et même devinait qu'elles apportaient à l'esprit des lumières : avant Magellan, dit Colbert, c'était une hérésie de croire aux antipodes ; mais il calculait aussi les bénéfices que donnait la vente des produits du Nouveau-Monde. L'eau lui vient à la bouche toutes les fois

(1) Lavissee, *Hist. de France*, t. VII, p. 228.

qu'il parle des « précieuses », des « excellentes épiceries ». Il célèbre, à propos de la découverte des îles Moluques, « la prodigieuse abondance d'épiceries excellentes, et entre autres le clou de girofle et la muscade » (1).

Qu'est-ce à dire, sinon qu'avec ces deux passages de Colbert, nous sommes, comme en contact avec l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire? Telle phrase du ministre de Louis XIV fait l'effet d'un canevas de chapitre de l'historien « philosophe ».

Sans doute, beaucoup d'intendants sont tiraillés entre l'idée du bien public, qu'ils conçoivent assez nettement, et la nécessité où ils se trouvent de procurer de l'argent au roi. Constamment, ils voient les raisons fiscales, et c'est au nom de ces raisons qu'ils proclament de grands principes, comme, par exemple, celui de la solidarité des différentes parties du royaume. A leurs yeux, les premières questions qui se posent sont les questions d'argent, et l'intérêt du commerce ou de l'industrie compte pour bien peu lorsque les finances du roi sont en jeu. Le type de l'intendant fiscal, ne voyant rien au-dessus du profit et de la volonté du maître, sans cesse et uniquement préoccupé de faire rentrer de l'argent dans les coffres royaux, faisant quelquefois le bien, mais plus souvent encore le mal de ses administrés, se montrant, en un mot, dépourvu d'humanité et de véritable patriotisme, c'est, si nous en croyons Boulainvilliers, le fameux Basville, l'intendant de Languedoc.

Mais tous les intendants et tous les administrateurs ne sont pas des Basville, et, avant la fin du xviii^e siècle, plusieurs d'entre eux savent faire abstraction de l'autorité royale pour ne songer qu'au bien public. Nous pouvons noter, par exemple, les soupirs du médiocre et honnête Chamillart, qui écrit à de Harlay, le 1^{er} juin 1700 :

« J'ai été dans un si grand accablement depuis quelque temps, qu'il ne m'a pas été possible de penser à rien de bien par rapport au bien public, mais seulement à procurer quelque secours au roi par une légère saignée sur les gens d'affaires (2). » — Il est impossible de mieux distinguer les deux préoccupations qui tiraillaient les fonctionnaires de cette époque : la nécessité de procurer de l'argent au roi et le désir de contribuer au bien public.

Ainsi se forme peu à peu un programme de réformes nécessaires, qui deviendra, en partie, celui des philosophes du siècle suivant.

(1) Lavissee, *Hist. de France*, t. VII, p. 231, 232.

(2) Cf. Depping, t. III, p. 319.

Y a-t-il eu filiation de l'un à l'autre de ces programmes ? La chose n'est point douteuse, bien qu'il ne soit pas facile de tracer et de suivre toutes les voies qui mènent du colbertisme au philosophisme.

On peut dire, d'abord, que tout ce que Colbert a tenté a été vu et senti du grand public. On a apprécié le succès de plusieurs de ses entreprises, et on a d'autant plus vivement regretté l'échec de tous les projets qu'il n'a pu réaliser. Mais, mises en pratique ou non, les idées de Colbert ont eu au moins ce résultat qu'elles se sont enfoncées dans les esprits.

Puis, tous ces intendants, tous ces administrateurs qui avaient acquis une grande expérience en passant aux affaires et en travaillant « sur la peau humaine », selon le mot de Catherine II, tous ces fonctionnaires étaient des gens de robe qui appartenaient à la partie éclairée de la nation, à cette classe de la société où l'on aime à parler et à discuter. Leurs conversations devaient révéler leurs pensées et leurs préoccupations ; ils ont dû semer quelque chose de leurs idées dans le milieu où ils ont vécu.

La communication s'est faite par quelques hommes à qui leurs fonctions avaient permis de se rendre un compte exact de la réalité, et qui avaient eu une juste vision de la misère du royaume : Fénelon, qui fut précepteur du duc de Bourgogne ; Vauban, qui, tout en parcourant la France pour visiter ou construire des places fortes, a beaucoup observé autour de lui et beaucoup retenu ; Boisguillebert, magistrat de province qui n'a pas craint de signaler tous les abus auxquels il s'était heurté et d'en demander la destruction ; le comte de Boulainvilliers, qui a eu entre les mains tous les mémoires envoyés par les intendants pour mettre le duc de Bourgogne au courant de l'administration du royaume. Tous ces hommes-là, dont certains écrits seront imprimés et répandus, deviendront les véritables instituteurs de l'esprit public et enseigneront aux Français à demander les réformes nécessaires.

Mais il faut faire une différence entre les hommes qui demanderont ces réformes au ^{xviii}^e siècle, et ceux qui commencent à les entrevoir et quelquefois aussi à les demander vers la fin du règne de Louis XIV. On ne peut pas dire, en effet, que Colbert, Chamillart ou Pontchartrain, lorsqu'ils se trouvent avoir le même programme que Voltaire ou que les encyclopédistes, lorsqu'ils devancent en quelque sorte les aspirations les plus pressantes du ^{xviii}^e siècle, on ne peut pas dire véritablement qu'ils sont des philosophes.

Il leur manque d'abord de savoir s'élever jusqu'aux principes : leurs entreprises ne découlent pas d'une théorie générale, d'une

conception nette des lois fondamentales de l'économie politique et des droits des administrés. — Mais surtout, ce qui les distingue des philosophes, c'est que ni Colbert, ni Chamillart, ni les autres *n'écrivent pour le public*. Chacun des intendants ou des administrateurs écrit à ses subordonnés, ou à ses supérieurs, ou au roi, conformément au devoir de sa fonction, et chacun, bien entendu, ne projette et n'indique des réformes que touchant la partie de l'administration publique à laquelle il est préposé. Ces hommes ont un mandat officiel : ils sont investis d'une mission qui leur ordonne de rechercher le bien public. Ils sont dans leur rôle en présentant leurs observations, et cela les distingue très nettement des philosophes.

Le mouvement philosophique proprement dit commencera au jour précis où un « particulier sans mission » (c'est l'expression même dont se sert Colbert) « s'ingérera de dire » ce qu'il faut faire pour que le peuple soit bien gouverné, et de le dire au public et en public. Colbert pensait qu'« il n'est pas bon qu'un seul parle au nom de tous », et il ne pouvait souffrir ce « désordre ». C'est que la philosophie apparaît, en effet, lorsque, devant la mauvaise volonté du roi, les particuliers font appel à l'opinion publique, lorsqu'ils n'envoient plus leurs mémoires au roi, et qu'ils préfèrent soumettre leurs revendications à tous les Français pourvus de bon sens et de raison. — Le premier philosophe sera celui qui fera un *livre*.

*
**

Tel est, rapidement esquissé, le tableau du mouvement général des esprits en France, à la veille de la naissance et du développement du rationalisme philosophique du XVIII^e siècle.

Dans ce mouvement général, on distingue manifestement, vers 1680, deux forces qui travaillent à développer les idées rationnelles et la liberté de penser : ce sont le cartésianisme et le libertinage.

I. — *Le cartésianisme*. — Au moment où nous prenons notre étude, la doctrine de Descartes a bien évolué, et même elle a dévié. Malebranche publie, en 1674-1675, la *Recherche de la Vérité* ; cinq éditions de cet ouvrage se succèdent jusqu'en 1712, sans compter une traduction latine. Avec la *Recherche de la Vérité* commence le malebranchisme, qui restera la forme capitale du cartésianisme.

Le malebranchisme se caractérise d'abord par un essai de fusion du mysticisme chrétien et du rationalisme philosophique, par un effort pour faire pénétrer une lumière rationnelle dans les

mystères de la théologie, dans l'explication des dogmes sur la Providence, sur la grâce ou sur la Rédemption. Le malebranchisme est un curieux essai de construction d'une libre philosophie chrétienne; et cela apporte vraiment quelque chose de nouveau.

Le système de Descartes, en effet, envisagé dans son ensemble et dans sa masse, — malgré quelques prolongements et aussi quelques racines théologiques, — offrait, on peut le dire, une philosophie laïque. La doctrine de Malebranche, au contraire, est comme imprégnée de mysticisme chrétien; et ce mysticisme s'élève parfois jusqu'au lyrisme le plus vif. Au travers de ce mysticisme, Malebranche emploie une méthode d'analyse et de raisonnement très intellectualiste, très rigoureuse, et souvent abstraite jusqu'à la sécheresse. Il donne à ses contemporains des leçons de méthode rationnelle, les prémunissant ainsi contre tout entraînement des passions et du cœur. Il est le père de cette secte des géomètres, dont les membres, assez nombreux à la fin du *xvii^e* siècle, voient dans la géométrie le meilleur instrument de culture intellectuelle.

La géométrie a, pour Malebranche, la double valeur d'une science et d'une méthode. De même, il tient en très haute estime les recherches de physique.

Qu'est-ce à dire sinon que Malebranche poussait là de vives pointes sur un terrain dangereux, et qu'il avançait des idées faciles à détourner dans un mauvais sens, au désavantage de la religion? La théorie de l'action de Dieu et des miracles par « les voies générales » pouvait n'avoir que des conséquences fort atténuées par le bon chrétien qu'était Malebranche: il n'en est pas moins vrai qu'elle conduisait à l'idée de la stabilité des lois de la nature, c'est-à-dire à la négation du miracle, à l'inutilité de la révélation, à l'inefficacité de la prière. Le malebranchisme mène tout droit au déterminisme.

Voilà comment ce catholique a pu inquiéter Bossuet, Arnauld, Fénelon; comment ce cartésien a pu être pris à partie par Régis; comment ce philosophe chrétien a pu être raillé par Voltaire, mais très modérément, et à tel point que Voltaire, malgré quelques moqueries, ne l'a jamais abandonné. Il semble que Voltaire ait compris et reconnu qu'il devait quelque chose au Père Malebranche.

C'est qui a d'abord saisi et séduit le public dans le malebranchisme, c'était cette vive et ardente excitation à l'activité intellectuelle, ces leçons de libre examen, ces exemples de recherche sérieuse de l'évidence, cet enseignement rationnel et vivant, si

opposé à l'esprit scolastique, et assez paré de talent littéraire pour avoir prise sur les esprits.

Enfin, notons aussi que le malebranchisme a été le dernier essai en France de libre philosophie chrétienne. De même que les théologiens se sont opposés de toutes leurs forces aux tentatives de réflexion libre sur les choses de la religion, en barrant la route au protestantisme, au jansénisme et au quiétisme ; de même les Bossuet, les Arnauld, les Fénelon, les grands catholiques du grand siècle, ont voulu arrêter et contenir le mouvement imprimé fortement par la doctrine de Malebranche. Dès lors, il ne restait plus d'issue que dans une pensée libre détachée du christianisme. Il faudra attendre Rousseau pour retrouver un nouvel essai de conciliation du christianisme — protestant, cette fois — et du rationalisme ; et la philosophie catholique ne reparaitra qu'au XIX^e siècle, avec de Bonald et Lamennais.

II. — *Le libertinage*. — Il est difficile de dire à quel point de son évolution en était le libertinage vers 1680. Et vous en voyez facilement la raison : c'est que les libertins, n'ayant pas la vocation du martyr, aimaient peu laisser dans des textes imprimés des témoignages de leurs intimes pensées ; ils ne laissaient échapper leurs idées qu'avec beaucoup de prudence ; par suite, il nous est assez difficile de les suivre avec précision et de tracer la ligne d'évolution du libertinage. Cependant on peut affirmer que les libertins étaient d'accord sur plusieurs points fondamentaux : scepticisme sur la portée de l'esprit humain ; négation de la révélation et de la Providence ; négation de l'immatérialité et de l'immortalité de l'âme ; enfin apologie ou apothéose de la nature, selon les tempéraments.

Vers 1680, nous pouvons saisir les manifestations les plus claires de cet état d'esprit chez quelques libertins de marque.

Le poète Hesnaut meurt en 1682. Ses vers ont été publiés la plupart en 1676, d'autres en 1696, dans le *Fureteriana*. Hesnaut avait entrepris de traduire Lucrèce et les plus hardis passages de Sénèque. Nous avons sur lui un témoignage de l'abbé Dubos, qui, dans une lettre Bayle à reproduite dans le *Dictionnaire historique et critique* de ce dernier (1), marque ainsi la tendance du poète Hesnaut :

« C'est un homme d'esprit et d'érudition, aimant le plaisir avec raffinement, et débauché avec art et délicatesse. Mais il avait le plus grand travers dont un homme soit capable : il se piquait d'athéisme et faisait parade de son sentiment avec une fureur et

(1) *Art.* Hesnaut.

une affectation abominables. Il avait composé trois différents systèmes de la mortalité de l'âme, et avait fait le voyage de Hollande exprès pour voir Spinoza... »

L'abbé Goujet révoque en doute (1), mais sans en donner de raison, ce que Bayle a répété d'après l'abbé Dubos ; et il cite quelques vers de Hesnaut, mais en supprimant les plus significatifs. Nous avons intérêt pourtant, pour bien connaître Hesnaut, à ne pas ignorer des vers comme ceux-ci :

On meurt, et sans ressource, et sans réserve aucune ;
S'il est, après ma mort, quelque reste de moi,
Ce reste un peu plus tard suivra la même loi,
Fera place à son tour à de nouvelles choses,
Et se replongera dans le sein de ses causes.

Ce sont là de purs vers lucrétiens et épicuriens.

D'après Dubos, et aussi d'après le président Bouhier, Hesnaut eut une élève qui fut M^{me} Deshoulières. Elle était nourrie de Gassendi. S'il n'est pas vrai qu'elle fût libertine au point de ne pas faire baptiser sa fille, comme on l'a prétendu (des recherches récentes ont établi que M^{lle} Deshoulières, baptisée à l'âge adulte, avait été ondoyée dès sa naissance), il suffit de parcourir le recueil de ses vers de 1674, et aussi celui de 1687, pour y trouver la preuve de ses sentiments épicuriens.

Au milieu de ces petites pièces, de titre et d'apparence si douces, sous la monotone fadeur de ces idylles et de ces bergeries, dans les retours fréquents que M^{me} Deshoulières fait sur sa fortune, quand on perce les transparentes allégories, il y a bien de l'amertume, une tristesse philosophique profonde, un dégoût pessimiste de la vie. M^{me} Deshoulières voit et sent la souffrance qui s'attache à la condition humaine. Elle envie les êtres de la nature, les moutons, les fleurs, le ruisseau. A l'onde qui coule librement, elle dit avec une profonde mélancolie :

Vous vous abandonnez sans remords, sans terreur,
A votre pente naturelle.

Dans l'*Ode au duc de La Rochefoucauld* (1687), elle exprime cette idée qu'il n'est pour l'homme de vrai mal que la douleur :

. Les sages
Ont cherché dans tous les âges
Ce que c'est que le trépas.
En vain, ces esprits sublimes

(1) Cf. 28^e vol. de sa *Biblioth. française*.

- Sondent de profonds abîmes ;
Pas un seul, dans leur grand nombre,
N'a pu percer la nuit sombre
Qui nous cache l'avenir...

L'intelligence et la raison, en multipliant nos idées, créent pour nous des maux innombrables. L'homme est né pour la douleur ; la vie n'est que tristesse et désenchantement. Voilà tout ce que nous trouverons dans les poèmes de M^{me} Deshoulières, des *Moutons* (1687) à l'*Ode au duc de La Rochefoucauld* (1687).

Dans les *Fleurs* (1674), elle arrive à la franche affirmation de la mortalité de l'âme :

Plus heureuses que nous, ce n'est que le trépas
Qui vous fait perdre vos appas.
Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître.
Tristes réflexions, inutiles souhaits !
Quand une fois nous cessons d'être,
Aimables fleurs, c'est pour jamais !
Un redoutable instant nous détruit sans réserve ;
On ne voit au delà qu'un obscur avenir.
A peine de nos noms un léger souvenir
Parmi les hommes se conserve.
Nous rentrons pour toujours dans le profond repos
D'où nous a tirés la nature.

Et, dans le *Ruisseau* (1684), nous retrouvons encore la même pensée :

Courez, ruisseau, courez, fuyez-nous ; reportez
Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez ;
Tandis que, pour remplir la dure destinée
Où nous sommes assujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée
Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.

Ainsi, pour M^{me} Deshoulières, c'est le hasard qui nous a fait naître, et nous retournerons « dans le sein du néant ». Il est impossible d'exprimer plus nettement des idées épicuriennes.

Comment de telles idées ont-elles pu passer, en plein règne de Louis XIV, sans que l'on songeât à s'en choquer ? Sans doute à cause de la frivolité apparente de ce recueil composé par une précieuse. Il n'en est pas moins vrai que, bien que ses contemporains n'aient pas pris garde à la hardiesse de ses déclarations, M^{me} Deshoulières est une libertine et qu'elle adopte franchement tout le *credo* du libertinage. Mais ayez soin de noter l'accent : ce n'est plus parce que les freins moraux et religieux lui sont intolérables qu'elle les rejette ; ce n'est pas par un appétit désordonné de la

vie humaine qu'elle veut ignorer les commandements de la religion. Non ; mais elle a un profond sentiment de la détresse de l'homme et de la tristesse de son existence ; elle est en proie à la lassitude et au pessimisme de l'épicurien.

Ainsi nous voyons, avec elle, apparaître un élément nouveau : la *sensibilité*, qui vient raffiner les expériences humaines de la vie ; la sensibilité mélancolique et tendre, dont quelques passages de La Fontaine, de Racine et des *Lettres de la Religieuse portugaise* marquent l'entrée dans la littérature.

*
**

A côté du cartésianisme et du libertinage, nous voyons se produire, vers 1675, des manifestations d'un ordre différent ; nous nous heurtons à des éléments qu'on ne peut pas réduire du premier coup : je veux parler des éléments *déistes*.

Qu'est-ce que le déisme français et quelles sont ses origines ? La question mérite d'être posée, et elle n'est pas très facile à résoudre.

On la tranche généralement, depuis Tabaraud, d'une façon trop sommaire et trop nette : le déisme français, dit-on, dérive du déisme anglais. — Mais, à l'époque qui nous occupe, les déistes anglais n'ont pas encore écrit pour la plupart, et ceux qui ont écrit ne sont pas traduits.

On dit encore : Voltaire, formé dans la société du Temple ou dans celle de Sceaux, a recueilli les traditions libertines ; le déisme du XVIII^e siècle n'est donc que le libertinage du XVII^e siècle transformé.

Tout cela ne tient pas, si l'on examine les faits d'un peu près et si l'on a soin de noter qu'il y a eu des manifestations de déisme dans notre littérature avant 1680.

En 1676, paraissait un volume in-12 ayant pour titre : « *La Terre Australe connue, c'est-à-dire la description de ce pays inconnu jusqu'ici, de ses mœurs et de ses coutumes, par M^r Sadeur, avec les aventures qui le conduisirent en ce continent, et les particularités du séjour qu'il y fit durant trente-cinq ans et plus, et de son retour ; réduites et mises en lumière par les soins et la conduite de G. de F.* — A Vannes, par Jacques Verneuil, rue Saint-Gilles, 1676. »

On lisait dans l'avis au lecteur : « Ce livre donne de la confusion à ceux qui, se disant chrétiens et assistés très particulièrement de la grâce, vivent pis que des bêtes ; pendant que des païens, fondés seulement sur des lumières naturelles, font paraître

plus de vertus que les plus réformés ne font profession d'en garder. »

L'éditeur dit qu'il a réservé les matières philosophiques pour un traité particulier, afin de nous permettre de « mieux juger des grandes lumières dont jouissent les Australiens par rapport aux ténèbres dont nos esprits sont enveloppés ».

Cependant, après nous avoir raconté la naissance en mer de Jacques Sadeur et ses nombreux voyages agrémentés de nombreux naufrages, l'auteur nous le montre abordant sur la terre australe où il reste trente-cinq ans ; nous nous trouvons alors en présence de trois chapitres infiniment curieux, qu'on croirait détachés d'un roman du ^{xviii}^e siècle. Ce sont : le chapitre v, « De la constitution des Australiens et de leurs coutumes » ; le chapitre vi, « De la religion des Australiens », et le chapitre vii, « Des sentiments des Australiens touchant cette vie ».

L'auteur nous donne d'abord quelques détails d'une singularité incongrue : « Tous les Australiens naissent avec les deux sexes, et, s'il arrive qu'un enfant naisse avec un seul, ils l'étouffent comme un monstre » (1). Un peu plus loin, l'auteur ajoute que les Australiens ne font jamais l'amour en se cachant, et qu'ils considèrent comme une supériorité d'aller tout nus : « La nudité de tout le corps leur est si naturelle qu'ils ne peuvent souffrir qu'on parle de les couvrir, sans se déclarer ennemi de la nature et contraire à la raison » (2).

Viennent ensuite — ce qui nous intéresse davantage — d'énergiques affirmations de la dignité et de la liberté humaines : « Il est de la nature de l'homme de naître libre ; on ne peut l'assujettir, sans le faire renoncer à soi-même ; en l'assujettissant, il devient pire qu'une bête, parce que, la bête étant pour le service de l'homme, la captivité lui est en quelque sorte naturelle. Mais l'homme ne peut naître pour le service d'un autre homme, *parce que la fin doit toujours être plus noble que son effet* » (3). Et il ajoute : « Le mot de commandement lui est odieux. »

Au chapitre vi, nous apprenons que les Australiens sont religieux ; mais c'est un crime pour eux de parler des choses de la religion : « C'est le sujet le plus délicat et le plus caché qui soit parmi les Australiens que celui de la religion. C'est un crime inouï que d'en parler, soit par dispute, soit par forme d'éclaircissement. Il n'est que les mères qui, leur donnant les premières

(1) Chap. v, p. 78.

(2) *Ibid.*, p. 79.

(3) Chap. v, p. 107.

connaissances, leur inspirent celles du Haab, c'est-à-dire de l'*incompréhensible*. On le suppose et on l'honore partout avec tous les respects imaginables ; mais on élève la jeunesse à l'adorer sans en parler, et on la persuade qu'elle ne saurait discourir de ses perfections sans l'offenser » (1).

Jacques Sadeur ayant avoué à un vieillard australien que les sectes religieuses étaient très nombreuses en Europe, « d'où naissaient des guerres, des meurtres et d'autres suites très malheureuses », le bon vieillard lui répond : « C'est une suite nécessaire que, parlant d'une chose incompréhensible, on en parle avec beaucoup de diversité... Aussitôt qu'on s'expose d'en entamer la matière, comme on n'en peut parler que par conjectures, on satisfait son esprit plutôt qu'on n'approche de la vérité. Et, *comme on est plus qu'aveugle en ces considérations*, on est excusable si l'un pense d'une façon et l'autre d'une autre... J'ai remarqué, ajouta-t-il, ce que tu as avancé des discussions et des suites funestes que causent vos diverses dissensions, et il faut que tu conclues que *c'est un procédé inexcusable* que celui-là... Comment peut-on penser qu'on est agréable au Haab, quand on se détruit l'un l'autre sous prétexte de lui plaire ?... N'est-ce pas abuser de sa bonté que de se déchirer les uns les autres, parce que les uns s'imaginent qu'ils le connaissent mieux que les autres » (2) ?

Bayle, qui cite plusieurs passages de ce chapitre, ajoute cette réflexion : « Il y a quelque chose de si spécieux dans ces paroles qu'un honnête homme m'a assuré que, les ayant lues à son valet, et lui ayant demandé : « Qu'en dis-tu, La Fleur ? » on lui répondit : « Parbleu, Monsieur, ce vieillard n'était pas manchot. Je voudrais lui ressembler : je serais bien sage (3). »

Jacques Sadeur expose au vieillard les préceptes de la religion naturelle ; le vieil Australien les trouve raisonnables, mais il rejette la théorie épicurienne des atomes : « Rapporter tout ce que nous voyons à des cas fortuits, qui n'aient aucun autre principe qu'un mouvement local et la rencontre de plusieurs petits corps, c'est se mettre en danger de commettre un blasphème exécrable. »

La question de la tolérance est abordée aussi dans ce chapitre ; et le bon vieillard, qui est absolument confondu par la barbarie des Européens, fait la critique du miracle et de la révélation en des termes qui semblent annoncer le Vicaire Savoyard : « Com-

(1) Chap. vi, p. 112.

(2) Chap. vi, p. 119 sqq.

(3) Dictionn. hist. et crit., art. Sadeur.

ment croire, dit-il, que le Haab a plutôt parlé aux uns qu'aux autres? Et d'où peut provenir cette acception de personne, qu'il préfère plutôt les uns que les autres pour les favoriser de ses lumières(1)?»

Aussi les Australiens ne prient pas Dieu : « Pour prier le Haab, c'est une nécessité de supposer ou qu'il ignore ce que nous souhaitons, ou que, s'il le connaît, il ne le veut pas, et que nous prétendons le fléchir par notre importunité, ou du moins qu'il est indifférent, et que nous espérons le tirer à notre faveur. Penser le premier, c'est blasphémer ; vouloir le second, c'est impiété ; croire le troisième, c'est sacrilège (2). »

Ils ne croient pas à l'immortalité personnelle de l'âme ni à la vie future ; ils ont même une doctrine de l'âme universelle qui fait songer aux stoïciens et à Spinoza.

Ils admettent une sorte de « génie universel qui se communique par partie à chaque particulier, et qui a la vertu, lorsqu'un animal meurt, de se conserver jusqu'à ce qu'il soit communiqué à un autre ; tellement que ce génie s'éteint en la mort, sans cependant être détruit, puisqu'il n'attend que l'occasion d'une nouvelle disposition pour se rallumer (3). »

Les Australiens sont, avant tout, pessimistes : ils n'aiment pas la vie ; ils aspirent à rentrer dans la vie universelle : « Plus nous agissons, disent-ils, plus nous souffrons, et nous ne cessons de souffrir qu'en cessant d'agir(4) ». Pour eux, « cette vie n'est qu'un trouble et qu'un tourment. Ils sont persuadés que ce que nous appelons la mort est leur repos, et que le plus grand bien de la créature est d'y retourner au plus tôt. Cette pensée fait qu'ils vivent non seulement avec indifférence pour la vie, mais même avec désir de mourir (5). »

Et un peu plus loin : « Il faut distinguer deux choses dans notre être : l'une est l'existence générale qui ne périt point ; l'autre est cette existence particulière qui périt. La première est meilleure que sa privation, et c'est ce qu'on doit absolument entendre, quand on dit que l'être est préférable au non-être. La seconde est souvent pire que sa privation (6). » Après la doctrine des stoïciens, voilà donc maintenant celle du *nirvâna*.

Vous voyez, par ces quelques citations, combien le livre est curieux et intéressant.

(1) Chap. VI, p. 124.

(2) Chap. VI, p. 150.

(3) Chap. VI, p. 136.

(4) Chap. VII, p. 144.

(5) Chap. VII, p. 143.

(6) Chap. VII, p. 149.

Quel en est l'auteur ? Sur l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, Falconnet a écrit cette note : « Par un gentilhomme breton qui a traduit Lucrèce ». Mais ce que je viens de vous lire n'a rien de lucrétien.

On sait, aujourd'hui, que ce livre a pour auteur Gabriel de Foigny, cordelier lorrain défroqué, né vers 1640, qui se retira en Suisse vers 1667, et devint chantre de l'église de Morges. Chaudon dit qu'il en fut chassé « pour quelques indécences qu'il y commit à la suite d'une débauche ». Il alla alors se fixer à Genève, où il se maria et où il vécut en enseignant la grammaire, le français et l'allemand. C'est à Genève — et non à Vannes — qu'il fit paraître en 1676 les *Aventures de Jacques Sadeur*, « qui faillirent l'en faire chasser, parce qu'on y trouva des impiétés et des obscénités. On l'y toléra cependant ; mais, au bout de quelque temps, il fut obligé d'en sortir, laissant à sa servante des marques scandaleuses de leur commerce », dit Chaudon. Il se retira en Savoie, et mourut dans un couvent, en 1692. On a encore de lui un *Usage du jeu royal de la langue latine*, qui parut à Lyon en 1676.

En somme, ce Gabriel de Foigny est un pauvre diable aventurier, vivant d'expédients, et qui fut sans doute maltraité par les gens des diverses Eglises pour n'avoir pu se fixer dans aucune.

Il nous reste, maintenant, à nous demander d'où lui viennent ces idées, qu'il a si vivement exposées dans son livre.

A. C.

L'Église et l'État en France, depuis 1848 jusqu'à nos jours.

Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,

Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.

Le Concile du Vatican.

Le premier milieu où ait vécu l'Eglise fut l'empire romain, le plus vaste Etat qui ait jamais été gouverné par un seul homme. Le spectacle magnifique de l'autocratie romaine a ébloui pendant quatre siècles les yeux des évêques de Rome, et dans leur âme s'est enracinée peu à peu la passion de l'unité et s'est ancré le sens de l'autorité.

Dès la fin du premier siècle de notre ère, l'Eglise romaine se distingue des églises orientales par son esprit de discipline et d'obéissance, par sa tendance au sacerdotalisme, par son antipathie pour la discussion dogmatique ; elle accueille volontiers les conceptions les plus différentes, pour les fondre en un tout assez peu cohérent, mais accessible à tous et capable de contenter la grande masse des croyants (1).

Etablie au siège de l'Empire, l'Eglise de Rome ne tarde pas à acquérir sur les autres sièges du monde chrétien une suprématie d'honneur, qu'elle mettra tous ses soins à maintenir et à amplifier.

En Occident, elle ne trouve guère de rivaux. En Orient, elle a affaire aux grandes Eglises d'Alexandrie, de Jérusalem, d'Antioche et Constantinople, qui se croient toutes aussi illustres, et entendent partager avec l'Eglise de Rome l'honneur de diriger la chrétienté. Rome se montre très déferente pour Alexandrie et pour Antioche, et, de concert avec elles, combat les prétentions de Constantinople à la suprématie.

Les épouvantables guerres du sixième siècle, qui réduisent à 50.000 habitants la population de Rome, les invasions des Lombards et des Franks appauvrissent la papauté, mais gran-

(1) Cf. Guignebert, *Manuel d'Histoire ancienne du christianisme*, Paris, 1906, p. 477.

dissent encore son rôle politique. Le pape est pour les Romains le représentant de l'empereur, le défenseur de la cité et de la foi ; et quand, au temps de l'hérésie iconoclaste, l'empereur devient hérétique, le pape se sépare de lui et devient, du même coup, indépendant.

Au milieu du ^{viii}e siècle, son autorité est assez grande pour que Pépin le Bref lui demande la confirmation de ses droits à la royauté franque.

Pépin et Charlemagne constituent le domaine temporel du Saint-Siège.

Léon III pose la couronne impériale sur la tête de Charlemagne, le 25 décembre de l'an 800.

Mais la puissance du pontife est plus apparente que réelle. Charlemagne, couronné par surprise, déclare qu'il ne serait pas entré dans l'église s'il eût connu les intentions du pape. A la fin du ^{ix}e siècle, Hincmar, archevêque de Reims, enseigne encore que les évêques, successeurs des apôtres, sont tous égaux entre eux et que le pape n'a qu'une suprématie d'honneur. Les premiers empereurs allemands réduisent la papauté en esclavage, et, au moment même où, sous la vigoureuse impulsion d'Hildebrand, elle va ressaisir la suprématie en Occident, Michel Cérulaire, patriarche de Constantinople, brise définitivement les derniers liens qui attachaient encore l'Eglise grecque à l'Eglise latine.

L'époque des croisades marque l'apogée du pouvoir pontifical. A la voix des papes, le monde occidental s'ébranle. Les papes dirigent le mouvement des armées, excommunient les princes retardataires, prennent la défense des soldats de la croisade contre tous ceux qui voudraient les dépouiller, arrachent l'Italie au joug des Allemands et rétablissent un instant leur suprématie sur l'Orient lui-même. Un patriarche latin, vassal du Saint-Siège, officie à Sainte-Sophie.

Mais, cette fois encore, l'heure de la victoire touche à l'heure de la défaite. L'an 1300, Boniface VIII célèbre à Rome un jubilé triomphal. Il y a ceint, le premier, la tiare aux trois couronnes. Il fait porter devant lui les deux glaives symboliques de la puissance temporelle et spirituelle. Il fait crier par ses hérauts : « Pierre, tu vois ici ton successeur, et toi, Christ, contemple « ton vicaire ! » Trois ans plus tard, Nogaret et Colonna l'insultent impunément au château d'Anagni, et son successeur, Clément V, se fait sacrer à Lyon. La papauté est vassale du roi de France.

Cette situation ne pouvait finir que par la ruine complète du pouvoir pontifical. Il était bien certain qu'un jour viendrait où les papes, las du joug français, voudraient retourner à Rome

pour y retrouver leur antique indépendance ; il n'était pas moins indubitable que les rois de France voudraient retenir le Saint-Siège à Avignon, que chaque parti élirait, un jour ou l'autre, son candidat et que le schisme sortirait de la captivité.

La seule autorité capable de s'imposer à deux papes de parti contraire semblait être celle d'un Concile. On recourut, en effet, à ce remède désespéré. L'Eglise tint à Constance et à Bâle des assises solennelles qui faillirent l'ériger définitivement en République ; mais les désordres inséparables d'une révolution effrayèrent les âmes timides, et quand l'ordre fut rétabli, les papes étaient, plus que jamais, décidés à gouverner seuls, et le clergé avait perdu toute confiance dans la liberté. La glorieuse occasion était manquée, l'Eglise retombait dans l'autocratie.

La Réforme faillit la sauver ; les papes furent contraints de convoquer encore un Concile, mais les réformés n'y parurent point, les partisans de l'absolutisme pontifical eurent le dessus, et, sans le veto de la France, l'infailibilité du pontife romain y eût été proclamée.

En fait, le pape gouverna l'Eglise italienne, autrichienne et espagnole, comme s'il eût été déjà reconnu infailible. Paul IV et ses successeurs soumirent la littérature et la doctrine ecclésiastiques au régime le plus dur et le plus déprimant. Aucun ouvrage ne put paraître sans avoir été soumis à l'examen de trois, quatre ou cinq censeurs, appartenant aux grands ordres monastiques. Chaque censeur pouvait effacer du livre tout ce qui lui déplaisait, et pouvait être puni de prison pour les propositions téméraires qu'il aurait laissé passer. L'Inquisition et l'Index arrêtaient les livres publiés en terre protestante. La France seule resta ouverte aux études théologiques un peu libres et garda les vieilles théories du ix^e siècle. Bossuet croyait et enseignait que les évêques sont, comme le pape, les successeurs des apôtres ; il reconnaissait au Saint-Siège une puissance très haute, très éminente, chère et vénérable à tous les fidèles, mais il mettait encore au-dessus de cette puissance l'Eglise universelle, seule infailible. L'Eglise de France resta gallicane jusqu'à la Révolution.

Les violences jacobines et napoléoniennes firent beaucoup pour ramener vers le Saint-Siège la confiance et la sympathie du clergé de France. La négociation du concordat donna au pape une importance et une autorité que des ministres gallicans se seraient bien gardés de lui reconnaître. Pie VII, restauré en 1814, jouit d'un prestige que n'avaient pas eu depuis bien longtemps ses prédécesseurs, et de Maistre l'engagea sans ambages à dogmatiser. On verrait qui oserait élever la voix, quand le pape se serait prononcé.

Pie VII ne dogmatisa pas ; mais Grégoire XVI condamna le catholicisme libéral par l'encyclique *Mirari vos*, et, en 1854, Pie IX, de sa propre autorité, définit le dogme de l'Immaculée Conception. La question de l'infailibilité pontificale se trouva ainsi posée comme elle ne l'avait encore jamais été, et il parut à tout un grand parti ecclésiastique que les temps étaient venus où cette prérogative suprême du pontife romain devait être érigée en article de foi.

Plus la situation politique du Saint-Siège semblait dangereuse, ou même désespérée, plus s'accroissait le conflit entre l'esprit sacerdotal et le monde moderne, plus les tenants de l'infailibilité désiraient fortifier l'autorité spirituelle du pape, élever dans une sphère plus inaccessible le pontife gardien de la foi et des mœurs.

Un très grand nombre d'évêques favorisaient ce mouvement, dans l'intérêt de leur propre prestige et de leur propre autorité. Les concordats modernes ont été surtout avantageux aux évêques, dont ils ont fait de hauts fonctionnaires d'Etat et les maîtres absolus dans leurs diocèses. L'évêque contemporain ne trouve plus devant lui aucun contrepoids à son autorité ; il parle et tous se taisent, il commande et tous obéissent. S'il est dur, tout le monde pâtit ; s'il est injuste, il n'est presque pas d'excès qu'il ne puisse commettre impunément. Nous avons connu un évêque qui, de sa propre autorité, avait enfermé un de ses prêtres dans un couvent de trappistes — d'où l'autorité judiciaire réussit à le tirer. Un des confrères de ce prélat atrabilaire lui demandait s'il avait bien le droit d'agir ainsi : « Bah ! bah ! répondit l'évêque, « si je n'ai pas le droit, je le prends. »

« L'épiscopat, écrivait Huet en 1855, est miné par l'esprit de « domination, par l'orgueil pharisaïque. La fraternité, loi suprême « du christianisme, en souffre depuis longtemps. La tendance à « concentrer l'infailibilité dans le corps épiscopal et à tout « anéantir devant son autorité, sauf à l'anéantir lui-même « devant le pape, a séparé en quelque sorte l'épiscopat du reste « de l'Eglise. »

Rien de moins chrétien, au vrai sens du mot, que le personnage officiel de l'évêque ; c'est, bien souvent, l'absolutisme fait homme ; pour quelques-uns, que l'on pourrait compter, qui trouvèrent le cœur du peuple et furent vraiment les pères de leurs clercs, combien de pasteurs médiocres, sans douceur et sans charité, infatués de leur grandeur et de leur faste, et poussant jusqu'à l'insolence leurs propres prétentions à l'infailibilité ! Nous en avons entendu un, prêchant dans un lycée de l'Etat, un jour de

première communion, dire devant nous à nos élèves : « Quand vos « maîtres vous disent quelque chose, vous pouvez ne pas les « croire ; car leur science peut être en défaut, ou ils peuvent se « tromper. Quand je vous dis quelque chose, ou que mon délégué, « M. l'aumônier, vous l'a dit en mon nom, il n'y a plus place à la « discussion ni au doute, car ce que nous vous disons est la vérité « même. » Ce prélat, qui prêchait si bien l'indiscipline aux élèves de l'Université, était pour ses prêtres un véritable despote. Et des évêques semblables, il y en a beaucoup de par le monde. Que leur importe l'infailibilité papale ? Ils sont résolus d'avance à ne jamais essayer de penser par eux-mêmes ; mais, au nom du pape infailible, ils dogmatiseront à loisir dans leur diocèse, ils courberont les têtes altières, ils mettront au joug les intelligences hardies, ils condamneront au *carcere duro* les clercs rebelles à leur autorité.

Dès 1853, vingt-huit évêques français, réunis à Amiens pour la translation des reliques de sainte Théodosie, proclamaient leur foi « à l'infailible et irréformable autorité du pontife romain ».

En 1854, l'épiscopat du monde entier applaudissait avec transport à la définition du dogme de l'Immaculée Conception.

En 1862, trois cents évêques et neuf mille prêtres accoururent à Rome pour la canonisation des martyrs japonais. Les évêques votèrent au pape une adresse enthousiaste : « Nous t'écoutons, « toi, l'arbitre. Quand tu décides, nous obéissons au Christ, « nous condamnons les erreurs que tu condamnes. »

En 1864, l'épiscopat applaudit au *Syllabus* comme il avait applaudi à l'Immaculée Conception.

En 1867, eut lieu à Rome une nouvelle réunion d'évêques, et le parti infailibiliste voulut en profiter pour faire acclamer le nouveau dogme par les prélats réunis autour de Pie IX.

D. Guéranger, abbé de Solesmes, écrivait : « Tout doit sortir du « Saint-Siège : dogme, morale et culte... Le papisme est la grâce « de notre temps. Il faut que le dogme triomphe de l'histoire ! » La *Civiltà cattolica*, organe officieux du Vatican, publiait, le 15 juin 1867, un article intitulé : *Un nouveau tribut à saint Pierre*. On y exhortait les évêques « à promettre solennellement de s'en « tenir fermement, en toutes circonstances, même si l'on devait « répandre son sang, à la doctrine, déjà universellement propagée « parmi les catholiques, qui considère le pape comme infailible, « lorsqu'au nom de son autorité, il expose en qualité de docteur « général, ou, comme l'on dit d'habitude, *ex cathedra*, ce qu'il « faut croire en matière de foi et de morale, et que, par suite,

« ses décrets dogmatiques sont irrévocables et obligent en conscience, même avant l'acquiescement de l'Eglise ».

Chose étrange, il y eut assez de résistances parmi les évêques présents à Rome pour que le nouveau dogme ne pût être proclamé d'enthousiasme. Un certain nombre d'évêques pensèrent, avec Mgr de Ketteler, archevêque de Mayence, que, si le Saint-Père croyait « qu'il convenait de prendre de semblables résolutions, « il devait les faire préparer et décider auparavant, dans le fond « et dans la forme, à la manière sublime de l'antiquité, qui « garantit avant tout à l'Eglise la présence vivante du Saint-Esprit « parmi elle ». Grâce aux résistances, le projet d'adresse resta trop pâle pour dispenser du Concile, et malgré ses répugnances, Pie IX se décida à le convoquer.

Pie IX a poursuivi avec obstination la définition dogmatique de l'infailibilité pontificale ; mais, comme on l'a très justement dit : « ce qui serait chez un autre un orgueil insensé a été chez lui une « exaltation de piété. Etranger à la théologie, il n'a été arrêté dans « son dessein par aucune considération empruntée à l'histoire, à la « tradition de l'ancienne Eglise. La prudence, qui calcule les « périls d'une décision immédiate, lui eût semblé l'abandon même « de sa foi en Dieu, c'est-à-dire en lui-même, car il n'a cessé de « se regarder comme l'organe de la vérité absolue. Ses vertus, « sa bonté, la bonne grâce de sa parole, montée parfois au ton « inspiré, sa figure si noble sous ses cheveux blancs, tout a « contribué à accroître son ascendant. L'idolâtrie croissante dont « il était l'objet lui faisait croire qu'il pouvait tout oser. Un cardinal français l'appelait « l'incarnation de l'autorité du Christ ». « La *Civiltà* allait jusqu'à déclarer que le Verbe pensait en lui. A « force de s'entendre proclamer divin, il le croyait et ne craignait « pas de s'identifier avec le Christ. — La tradition, c'est moi, — « disait-il à ceux qui commettaient devant lui l'inconvenance « d'invoquer l'histoire (1). »

On ne peut imaginer à quel point les infailibilistes poussèrent — de très bonne foi d'ailleurs — l'admiration pour sa personne. Mgr Baunard, recteur de l'Université catholique de Lille, nous dit dans un livre tout récent : « Pie IX était le saint de Dieu ! Je me « souviens qu'un jour de la semaine sainte, ayant été admis à « voir Pie IX monter les degrés de la *Scala santa*, au pied de « laquelle il a fait représenter en marbre, d'un côté le Christ « baisé traîtreusement par Judas, de l'autre le Christ vendu « honteusement par Pilate, je me figurai vraiment voir Jésus-

(1) E. de Pressensé, *Etudes contemporaines*, 1880, p. 98.

« Christ lui-même recommençant sa passion entre les mêmes
« sortes d'hommes (1). »

« On sut si bien le griser par des fêtes continuelles, par des
« pèlerinages à Rome, des flagorneries de toute nature, en parti-
« culier par d'innombrables adresses et des articles dans la bonne
« presse, qu'il lui fut impossible d'apprécier sainement les choses,
« et qu'il se figura que son pontificat était le plus brillant et le
« plus bienfaisant pour l'Église et pour la société. » (Döllinger.)

Ajoutons qu'il détestait les libéraux, allant jusqu'à appeler
Montalembert « un monstre d'orgueil » et les catholiques libé-
« raux des semi-catholiques... complètement imbus de principes
« corrompus... ressassant des doctrines maintes fois réprou-
« vées, des chicanes historiques, des calomnies, des sophismes
« de tout genre... qui le réduisaient à déplorer dans leur
« conduite une déraison égale à leur témérité. »

Il disait bien : « Moi, Jean-Marie Mastai, je crois à l'infail-
« libilité ; Pape, je n'ai rien à demander au Concile, le Saint-Esprit
« l'éclairera. » Mais il était bien certain qu'un homme de foi aussi
intransigeante ferait tous ses efforts pour seconder l'action du
Saint-Esprit, fût-ce au détriment de la liberté des Pères ; et l'his-
toire du Concile semble bien prouver qu'il en fut ainsi.

La bulle d'indiction du Concile parut le 29 juin 1868. Le pape y
annonçait que « le Concile devrait examiner avec le plus grand
« soin et déterminer ce qui convient, en ces temps calamiteux,
« pour la plus grande gloire de Dieu, pour l'intégrité de la foi,
« pour la splendeur du culte, pour le salut éternel des hommes,
« pour la discipline et la solide instruction du clergé régulier et
« séculier, pour l'observation des lois ecclésiastiques, pour la
« réforme des mœurs, pour l'éducation chrétienne de la jeunesse,
« pour la paix générale et la concorde universelle. »

La *Civiltà* commenta ce programme à sa manière et lui donna
le ton d'un défi au monde moderne : « Les Etats chrétiens, disait-
« elle, ont cessé d'exister. La société des hommes est redevenue
« païenne et ressemble à un corps d'argile, qui attend le souffle
« divin. Mais, avec l'aide de Dieu, rien n'est impossible. Par la
« vision d'Ezéchiel, nous savons qu'il anime les ossements blan-
« chis. Les ossements blanchis, ce sont les pouvoirs politiques,
« les parlements, le suffrage universel, les mariages civils, les
« conseils municipaux. Quant aux Universités, ce ne sont pas des
« os arides, ce sont des os putrides, et grande est l'infection qui
« s'exhale de leurs enseignements corrupteurs et pestilentiels.

(1) *Un siècle de l'Eglise de France*, 1906, p. 402.

« Mais ces os peuvent être rappelés à la vie, s'ils entendent la parole de Dieu, c'est-à-dire s'ils acceptent la loi divine qui leur sera annoncée par le suprême et infaillible docteur le pape. »

Ainsi donc, avant même que le Concile se fût assemblé, la *Civiltà* proclamait le pape infaillible et limitait les pouvoirs de l'assemblée à un enregistrement pur et simple des doctrines pontificales.

Dans un nouvel article, publié le 6 février 1869, elle dressait « le véritable programme des délibérations conciliaires. Les catholiques libéraux, disait-elle, redoutent de voir proclamer la doctrine du *Syllabus* et l'infaillibilité dogmatique du pape par le Concile... Les véritables catholiques (c'est-à-dire, la grande majorité des croyants) ont l'espoir tout contraire. Ils désirent que le Concile promulgue les doctrines du *Syllabus* en propositions affirmatives... Ils accueilleront avec joie la proclamation de l'infaillibilité dogmatique du pape... Le pape lui-même n'est pas disposé à prendre l'initiative d'une proposition qui semble se rapporter directement à lui ; mais on espère que l'unanime manifestation du Saint-Esprit par la bouche des Pères du Concile définira par acclamation l'infaillibilité du pape... Enfin un grand nombre de catholiques souhaitent que le Concile couronne la série d'actions de grâces que l'Eglise a adressées à la bienheureuse Vierge Marie par la promulgation du dogme de sa glorieuse réception dans le ciel... Les catholiques ont la conviction que le Concile sera de courte durée. On pense que les évêques seront unanimes sur les questions principales, de sorte que la minorité ne pourra faire une longue opposition, quelque préparée qu'elle y puisse être. »

Le programme réel était ainsi tracé, et le parti infaillibiliste faisait savoir d'avance aux Pères qu'il ne s'agirait pas d'une assemblée réellement délibérante, mais d'une représentation générale, où la pompe du décor dissimulerait l'absence étrange de vie et de liberté.

Tous les détails étaient réglés d'avance. Un prélat anglais, le cardinal Manning, s'était chargé de supplier le Saint-Père d'élever l'infaillibilité à la dignité de dogme ; les acclamations de la majorité docile auraient retenti, le dogme eût été proclamé séance tenante, et « à la clarté de ce nouveau soleil levant de la vérité divine, toujours brillant, tous les spectres nocturnes d'une fausse science et les images trompeuses de la culture moderne s'enfuiraient pour toujours épouvantés. » (Döllinger.)

Les schismatiques et les hérétiques furent, suivant l'usage, in-

vités à participer au Concile. Convoqués à Rome, dans la basilique même de Saint-Pierre, pour rendre hommage à la papauté, les patriarches de Jérusalem, d'Antioche et de Constantinople, et les prélats russes refusèrent de comparaître. Les protestants parurent peu touchés des arguments du pape, qui leur rappelait « les révoltes déplorables, les désordres et les troubles qui « avaient visité les peuples schismatiques ».

Le droit de siéger au Concile fut limité aux évêques et aux représentants des ordres religieux ; mais, tandis que les évêques titulaires, c'est-à-dire indépendants, n'obtenaient pas le droit de se faire représenter par des délégués, les évêques *in partibus infidelium*, et les vicaires apostoliques, placés sous l'autorité directe de la curie, étaient tous autorisés à siéger dans l'assemblée. On compta ainsi au Concile 50 cardinaux, 100 vicaires apostoliques, 50 généraux d'ordres et abbés mitrés, 100 évêques de la propagande et 270 prélats italiens, dont 143 appartenaient aux États pontificaux. C'était un bloc de 570 infaillibilistes, qui marchait en phalange serrée et devait assurer la victoire à toutes les propositions émanées du Saint-Siège.

Les lettres d'invitation furent adressées directement aux évêques, sans passer par les divers gouvernements européens. Le Saint-Siège crut ainsi affirmer sa complète indépendance. Les Etats, après avoir un instant songé à protester, s'abstinrent tous, d'un commun accord ; et le Concile, au lieu d'être un immense Congrès mondial, se trouva réduit aux proportions d'une simple assemblée de prêtres, discutant entre eux des questions que le siècle se résignait de fort bonne grâce à ignorer. « Le gouverne-
« ment italien, disait aux députés le ministre de Victor-Emma-
« nuel, n'a pas cru devoir mettre le moindre obstacle à la réunion
« à Rome des évêques du royaume au sujet du Concile.
« Sa Majesté forme des vœux pour que de cette assemblée sorte
« une parole destinée à concilier la foi et la science, la religion
« et la civilisation. Mais, quoi qu'il arrive, la nation peut être
« certaine que le roi maintiendra intacts les droits de l'Etat et sa
« propre dignité. »

Le règlement général de l'assemblée ne fut même pas abandonné aux délibérations des Pères. Chaque évêque reçut en arrivant au Concile une bulle réglementaire, rédigée à l'avance, et un évêque hongrois, qui eut le courage de protester contre cette procédure insolite, fut, par trois fois, rappelé à l'ordre. Le pape avait nommé une *Commission des Propositions*, et nul projet ne pouvait venir devant le Concile sans avoir été approuvé par cette Commission, remplie d'ultramontains, et sans avoir été confirmé

par le pape. Les *Commissions de la Foi*, des *Missions* et de la *Discipline* furent laissées à l'élection du Concile ; mais le pape dressa lui-même des listes de candidats officiels, et n'y mit, bien entendu, aucun membre de l'opposition. Ces Commissions étaient d'ailleurs purement consultatives, la préparation du travail du Concile étant confiée aux congrégations romaines. Les cardinaux présidents étaient armés d'un pouvoir discrétionnaire. L'excommunication majeure était prononcée contre quiconque contesterait le *Syllabus*, ou tout autre acte pontifical. Défense était faite aux évêques de se réunir par nation, ou de se concerter. A peine le Concile fut-il ouvert, que l'Index défendit la lecture des Lettres de Döllinger. Deschamps et Manning avaient toute liberté pour attaquer les anti-infaillibilistes ; la réponse que leur adressa Mgr Dupanloup ne put trouver d'imprimeur.

Cent évêques protestèrent contre ce règlement draconien. On ne tint aucun compte de leur protestation.

En dépit de toutes ces précautions, l'opposition s'annonçait comme très sérieuse. De pays comme l'Espagne et l'Italie, depuis longtemps façonnés au joug pontifical, on n'avait rien à craindre ; mais la France comptait des prélats opposants de haute science, comme le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon ; de grande éloquence, comme Mgr Dupanloup ; ou de situation prépondérante, comme l'archevêque de Paris, Mgr Darboy. L'Allemagne et la Hongrie montraient encore plus de répugnances à suivre Pie IX dans la voie où il voulait engager l'Eglise.

Un catholique allemand accusa la Curie romaine « d'avoir « déshonoré le catholicisme, en présentant l'Eglise comme une « institution de police dans l'ordre social et une puissance de « ténèbres dans l'ordre intellectuel ».

La *Gazette d'Augsbourg* publia, sous le nom de Janus, une série d'articles inspirés par le chanoine Döllinger et qui constituaient un véritable réquisitoire contre l'autocratie pontificale : « Nous reconnaissons, disait l'auteur, appartenir à cette opinion « que nos adversaires nomment libérale. Nous partageons les « vues de ceux qui tiennent une réforme générale et décisive de « l'Eglise pour aussi nécessaire qu'inévitable. Pour nous, l'Eglise « catholique ne s'identifie nullement avec le papisme ; nous « sommes profondément séparés de ceux dont l'idéal ecclésiastique est un empire universel, régi par un monarque spirituel, « et, s'il est possible, temporel, un empire de crainte et d'oppression, dans lequel le pouvoir séculier prête son bras aux dépositaires de la puissance ecclésiastique pour réprimer ou « étouffer tout mouvement désapprouvé par elle. »

La *Gazette de Cologne* publia un manifeste des catholiques allemands, qui demandaient « qu'on en finît à jamais avec tout ce qui « rappelait la théocratie du Moyen Age... et que l'Eglise prit une « position normale vis-à-vis de la culture intellectuelle et de la « science ».

« Prenez garde, disait le cardinal Diepenbrock. Ne prenez pas « de résolution que l'esprit allemand ne pourrait pas supporter. « Rappelez-vous que toute la classe moyenne dirigeante instruite, « que tout le monde laïque pensant en Allemagne a reçu sa culture « dans les Universités allemandes. Vous possédez bien encore « des millions de catholiques allemands, mais ces millions sont « partout pénétrés d'éléments protestants, vivent de littérature « protestante et non de littérature ultramontaine ; ils subissent « l'influence journalière d'une presse quotidienne absolument « libre, et la honte seule les empêcherait de recevoir l'infailibilité « pontificale, doctrine qui est une insulte à l'Ecriture sainte, « à l'ancienne Eglise, à l'histoire, à la raison humaine... Cette « infailibilité est une folie, une chimère de cerveau malade. » (Cité par Döllinger, *Kleine Schriften*, p. 417.)

Enfin, vingt évêques allemands, réunis à Fulda, supplièrent le pape de ne soumettre au Concile aucune définition qui ne serait pas contenue dans la sainte Ecriture et dans la tradition apostolique.

Ces énergiques déclarations ne firent qu'irriter les infailibilistes, sûrs de leur majorité. Peu s'en fallut cependant que l'opposition ne l'emportât. En dépit des habiles mesures prises par la Curie, en dépit de la timidité des opposants, qui, suivant une très heureuse expression, ne faisaient la guerre qu'à genoux et se prosternaient après chaque tentative de résistance (1), la défense dura huit mois ; et, si elle avait duré un mois de plus, le Concile se dissolvait de lui-même sans avoir rien décidé.

Le 8 décembre 1869, une grandiose procession se déroula dans la nef de Saint-Pierre. En tête venaient les représentants des ordres religieux, puis les Pères du Concile, sept cents évêques, la mitre blanche en tête, la chape blanche sur les épaules, puis les cardinaux, puis le pape, sur la *Sedia*. Pie IX était radieux. Il mit pied à terre dans le vestibule de la basilique et alla s'agenouiller devant la Confession. Après la messe d'ouverture et l'obédience des évêques, le pape récita la prière d'ouverture du Concile, le cardinal Antonelli récita la prière des évêques, et toute l'assem-

(1) J.-V. Bainvel, S. J., *Le dogme et la pensée catholique, dans Un Siècle ; mouvement du monde de 1800 à 1900*, Paris, 1900, in-4°.

blée dit ensuite les litanies des saints. Ce fut une splendide et émouvante cérémonie.

Pendant les huit mois qu'il a siégé, le Concile du Vatican a promulgué deux constitutions. Par la première, *Dei Filius*, qui est, paraît-il, un chef-d'œuvre de littérature théologique (1), le Concile a renouvelé les condamnations déjà prononcées contre l'athéisme, le panthéisme, le matérialisme. Il a également proclamé à nouveau la canonicité indiscutable de tous les livres de la Vulgate, y compris les apocryphes de l'Ancien Testament. Il a anathématisé ceux qui disent « que les sciences humaines doivent être traitées « avec une telle liberté, que l'on puisse tenir pour vraies leurs « assertions, quand même elles seraient contraires à la vérité « révélée, ou que l'Eglise ne peut les proscrire. »

Par la seconde constitution : *Pastor æternus*, le Concile a défini le dogme de l'infailibilité pontificale : « Le pontife romain, quand « il parle *ex cathedra*, c'est-à-dire quand, accomplissant l'office de « pasteur et docteur de tous les chrétiens, il définit, en vertu de « sa suprême autorité apostolique, une doctrine sur la foi et les « mœurs, qui doit être observée par l'Eglise tout entière, jouit, « moyennant l'assistance divine, qui lui est promise en la per- « sonne du bienheureux Pierre, de cette infailibilité dont le « divin Rédempteur a doté son Eglise, définissant la doctrine sur « la foi ou les mœurs et par conséquent, les définitions du pontife « romain sont irréformables. »

Ce ne fut pas sans peine que le vote du projet de déclaration fut obtenu. Si les infailibilistes avaient pour eux une incontestable et docile majorité, les opposants avaient pour eux le prestige de la science, de l'éloquence et l'autorité, qui s'attache aux grands sièges. Pendant de long mois, ils combattirent courageusement, sans se laisser émouvoir par l'hostilité de leurs adversaires. Leur situation morale fut extrêmement pénible. Les luttes religieuses passionnent tellement les hommes que les meilleurs deviennent sans entrailles en face de celui qui ne voit pas comme eux la vérité. Pour un opposant, un infailibiliste était un téméraire novateur, un flatteur, un ennemi de la liberté chrétienne. Pour un infailibiliste, un opposant était un homme sans foi, sans enthousiasme, sans cœur, un ennemi du pape et de l'Eglise, un mauvais évêque, un mauvais catholique, un orgueilleux tout prêt à tomber dans les pièges du malin. L'évêque de Laval déclarait, dans une lettre rendue publique, « qu'il aimerait mieux tomber mort que

(1) Leroy-Beaulieu, *Les catholiques libéraux, l'Eglise et le libéralisme*, Paris, 1885, in-12.

« d'avoir écrit les lettres de Mgr Dupanloup ». On appelait « Voie scélérate » la route qui conduisait du pavillon occupé par l'évêque d'Orléans au Vatican. Mgr Strossmayer fut conspué en plein Concile pour s'être opposé à la flétrissure du protestantisme.

Le pape, bien loin de rester neutre, se jeta avec passion dans la lutte. Il blâmait publiquement les évêques indépendants ; il alla jusqu'à interner dans des couvents certains évêques des pays d'Orient ; il n'eut jamais un mot de pitié pour les prélats malades, que la chaleur atroce de l'été de 1870 torturait : « Qu'ils meurent ! » répondit-il, un jour, à quelqu'un qui lui demandait l'ajournement du Concile. Quoique le règlement du Concile fût déjà draconien, la Curie l'aggrava encore, le 20 février 1870. Tout amendement aux projets dut être communiqué par écrit aux commissions spéciales, les évêques rapporteurs des commissions reçurent le droit de prendre la parole après chaque opposant. Toute demande signée de dix Pères suffit pour que la clôture de la discussion fût mise aux voix. Les évêques opposants finirent par être forcés de renoncer à la parole, pour ne pas être accusés de faire de l'obstruction.

Cependant, le 13 juillet 1870, en congrégation générale, soixante-dix évêques s'abstenaient de voter, soixante-deux ne donnaient au projet qu'une adhésion conditionnelle et quatre-vingt-huit le rejetaient entièrement. Le 17 juillet, cinquante-six prélats suppliaient encore le pape de retirer le projet, et Pie IX refusait de leur donner satisfaction. Ils avaient tort, suivant lui, « de croire « qu'un article de foi doit être prouvé par l'Écriture et la tradition et qu'il ne peut exister d'article de foi catholique que ce qui « a été cru toujours, partout et par tous. Ils n'avaient pour but « que d'empêcher notre siècle de se réjouir de ses vérités propres, « que n'avaient pas connues les précédents, et ils n'avaient pas « compris qu'avec le progrès des temps de nouveaux mystères « étaient révélés. »

Ainsi éconduits, les chefs de l'opposition quittèrent Rome et, le 18 juillet, en séance plénière présidée par le pape, cinq cents trente-trois Pères votèrent la définition dogmatique de l'infaillibilité. Deux prélats seulement eurent encore le courage de refuser leur adhésion. L'évêque de Cajazzo lança sous les voûtes de Saint-Pierre un formidable *Non placet*. Mgr Fitzgerald, évêque de Little-Rock aux États-Unis, vota non. Au dehors, un orage couvrait Rome de tonnerres et d'éclairs. Depuis trois jours, la guerre était déclarée entre la France et l'Allemagne. Soixante-quatre jours plus tard, les troupes italiennes devaient entrer à Rome. Un mois après la prise de la ville, Pie IX ajournait le Concile, qui

n'avait encore accompli qu'une faible partie de sa tâche, et en avait déjà trop fait.

Si l'on en croit les infaillibilistes, le nouveau dogme a assuré à jamais la fortune de l'Eglise. L'idée d'avoir un maître infaillible exalte certains esprits jusqu'à l'extase : « Les conséquences sont « sous nos yeux, dit le P. Bainvel, et elles démentent toutes « les prévisions pessimistes des opposants : le Pape usant de son « autorité pour grandir les évêques et grouper autour d'eux « les fidèles, écouté des rois, se rapprochant des peuples pour « les instruire et les soulager, plus que jamais un des centres « autour desquels gravite le monde... A notre époque de « trouble et d'inquiétude intellectuelle, il fallait un pape infaillible, une autorité indiscutée pour marquer la route aux « esprits désorientés, pour rallier et raffermir les âmes en « désarroi. Nous avons l'étoile directrice ! »

Voilà l'acte de foi orthodoxe. Ai-je besoin de dire que le nouveau dogme est bien loin de trouver partout un accueil aussi enthousiaste ?

Le P. Lacordaire y voyait « une suprême insolence envers « Jésus-Christ ».

Mgr Sibour, archevêque de Paris, mort à un moment où l'on ne « faisait encore que prévoir l'infailibilité, y voyait la disparition de « toute hiérarchie, de toute discussion raisonnable, de toute résistance légitime, de toute individualité, de toute spontanéité. »

Le P. Hyacinthe Loison sortit de l'Eglise juste au moment où toutes ces grandes choses allaient disparaître et il rendit témoignage aux droits de la conscience avec la plus courageuse éloquence : « Vous exigez, écrivait-il à son supérieur, que je parle « un langage, ou que je garde un silence qui ne serait plus l'entière et loyale expression de ma conscience. Je n'hésite pas un instant... Je ne saurais remonter dans la chaire de Notre-Dame... Je m'éloigne en même temps du couvent que j'habite « et qui, dans les circonstances nouvelles qui me sont faites, se « change pour moi en une prison de l'âme... J'ai promis l'obéissance monastique, mais dans les limites de l'honnêteté de ma conscience, de la dignité de ma personne et de mon ministère, « je l'ai promise sous le bénéfice de cette loi supérieure de justice « et de royale liberté, qui est, selon l'apôtre saint Jacques, la loi « propre du chrétien. »

« La théologie rationnelle, dit à son tour un philosophe, « M. Réville, ne peut admettre l'infailibilité qu'en Dieu. C'est un « des attributs de l'absolu. Lors même que la vérité serait communiquée à un être fini surnaturellement, il ne pourrait en

« recevoir communication que par l'intermédiaire de son intelligence, il ne pourrait la transmettre à d'autres qu'en la traduisant en paroles humaines, et ces autres, à leur tour, ne la connaîtraient que moyennant l'exercice de leurs moyens de connaître. Or tout cela est toujours faillible. »

Les politiques s'effraient de l'autorité absolue et surhumaine que prétend s'attribuer le pontife romain. On a beau leur dire qu'il ne s'agit que d'une infailibilité *ex cathedra*, limitée aux matières de foi et de morale ; ils répondent avec raison que les théologiens eux-mêmes ne s'entendent pas sur le sens des mots *ex cathedra*, et que, si l'on admet l'infailibilité, on ne voit pas pourquoi le pape serait faillible dans un bref, presque infaillicable dans une allocution et tout à fait infaillicable dans une encyclique. Ils citent les opinions des infailibilistes qui font du pape un autocrate absolu, un oracle suprême. La *Civiltà* n'a-t-elle pas dit : « Quand le pape médite, c'est Dieu qui pense en lui ? » Léon XIII n'a-t-il pas écrit que, pour un évêque, « interroger sa conscience, c'est se demander si sa conduite est conforme aux prescriptions du pape ? » Ils montrent les prétentions de l'infailibilité s'étendant peu à peu du domaine de la foi et des mœurs aux rapports de la religion avec la société, de l'Eglise avec l'Etat, voire même aux institutions nationales, aux questions de science et d'enseignement. Ils affirment que le régime de l'Eglise a été changé, qu'elle se trouve désormais soumise à la cléricature italienne, que les Conciles deviennent inutiles et que toute la science théologique consistera désormais à savoir si telle ou telle décision du pape est ou n'est pas dogmatique. Ils déclarent que le nouveau dogme a élargi l'abîme qui séparait déjà l'Eglise du monde moderne.

Et on ne peut pas dire qu'ils se trompent ou qu'ils mentent, quand on entend des ecclésiastiques affirmer, comme M. Lecanuet, que « la domination de Jésus-Christ sur les peuples qu'il a rachetés est absolue, universelle, permanente, et qu'en vertu du décret royal de l'Homme-Dieu, l'Eglise doit s'emparer de la terre et y régner ».

Que deviendraient, dans un pareil Etat, les droits de la conscience ?

Ils disparaîtraient devant l'autorité du roi-pontife, et les infailibilistes nous disent en souriant : « Pouvez-vous opposer votre petite raison à l'intelligence divine, préférer votre petite lanterne à ce soleil éblouissant ? » — Et là se trouve, en effet, tout le nœud de la question, le point vital, qu'on ne saurait abandonner sans mourir.

La pensée est le tourment de l'homme ; mais c'est aussi sa dignité, c'est sa vraie, sa seule raison d'être ; et la pensée de l'homme doit être libre, souverainement libre.

Faible et misérable en ce monde immense et hostile, qu'il ne pénétrera jamais, qui le menace, qui le blesse, qui le pille, qui l'opprime de toutes parts, qu'il ait au moins à lui, bien à lui, à lui seul, son âme et sa conscience ; qu'il ait son âme libre, pour y puiser chaque jour quelque force, pour y goûter parfois quelque réconfort ; qu'il ait sa conscience à lui seul pour y installer en paix ses pauvres joies, ses humbles amours, ses lambeaux d'idées, acquises au prix de tant de lutttes, de tant de labeurs, au prix de sa force et de sa vie ; qu'il soit là chez lui, maître et seigneur ; que personne ne puisse pénétrer par effraction dans ce sanctuaire, personne, ni chef, ni juge, ni roi, ni empereur, ni pontife !... Sa conscience, c'est sa Rome, à lui ! Si vous la lui enlevez, que lui restera-t-il sur la terre ?... Vous prétendez que, sans Rome, vous ne pouvez exercer sûrement, avec succès et librement votre autorité de suprême pasteur ; et l'homme ne peut pas davantage, sans la pleine possession de sa conscience, assumer sa tâche morale, accomplir son œuvre de salut et de rédemption.

Prenez garde, d'ailleurs : dans le conflit actuel entre les hommes de foi et les hommes de raison pure, la seule défense possible du christianisme est la conscience individuelle ; n'allez donc pas la violenter, la forcer vous-même, à la grande joie de l'ennemi. La conscience est votre dernier asile : tenez-la vous-même pour inviolable ; c'est votre dernier temple : n'y mettez pas le feu.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

La Morale.

Cours de M. VICTOR EGGER,

Professeur à l'Université de Paris.

Le mal moral. — Caractère social de la morale. — Le devoir précisé par la définition du bien.

J'ai abondamment expliqué, dans les dernières leçons, que le bien moral, selon l'idée que s'en fait le sens commun, a deux degrés : son degré inférieur est le désintéressement, c'est-à-dire le non-bonheur voulu ; son degré supérieur est le bonheur non voulu.

Tel étant le bien, qu'est le mal, toujours selon l'opinion commune ? Il a deux degrés, comme le bien : 1° le bonheur voulu par soi et pour soi ; 2° le malheur non voulu. Définir ainsi le mal, c'est condamner par le premier terme l'égoïste et par le second tout un ensemble de faits : le malheur d'autrui fait par le méchant, le malheur d'autrui consenti par l'égoïste, le malheur d'autrui fait par maladresse ou imprévoyance, sans mauvaise intention, le malheur d'autrui produit par des phénomènes naturels, l'intention même du méchant (car cette intention est une cause, donc un moyen du malheur d'autrui ; or la fin qualifie le moyen), l'indifférence de l'égoïste au malheur d'autrui, l'approbation par le méchant du malheur d'autrui.

Nous constatons, une fois de plus, à cette occasion que la dialectique du mal est plus complexe que celle du bien. L'énumération que nous venons de faire est plus longue que celle que nous avons faite pour analyser l'idée du bonheur non voulu. C'est que la bonne conscience ou l'opinion morale bonne condamne la mauvaise conscience, l'opinion morale mauvaise. Cette condamnation fait partie de la bonne conscience ; aussi venons-nous de lui faire sa place à la fin de notre énumération ; mais il n'y a pas réciprocité de l'autre côté : on ne peut dire que la mauvaise conscience condamne la bonne conscience ; au contraire, le vice rend hommage à la vertu : c'est un fait.

Dans ces deux définitions abstraites, je me suis servi d'un principe de combinaison qu'il nous faut peut-être utiliser jusqu'au bout : le bien étant le non-bonheur voulu et le bonheur non

voulu, le mal étant le bonheur voulu et le malheur non voulu, il nous reste quatre termes inutilisés qui tous, pourtant, ont une signification en matière morale :

1° Le non-bonheur non voulu, succédané ou degré inférieur du malheur non voulu ;

2° le non-malheur non voulu, succédané du bonheur non voulu ;

3° le non-malheur voulu, succédané du bonheur voulu, ou encore ce minimum de bonheur qui est nécessaire pour faire son devoir ;

4° le malheur voulu, c'est-à-dire l'ascétisme, l'exagération du désintéressement inutile et fâcheux, car il rend incapable de faire le bien.

*
* *

Je passe maintenant, à quelques considérations générales. Nous avons demandé au sens commun quelle est sa définition du bien moral. Je crois que nous avons obtenu sa réponse. Le sens commun est eudémoniste ; il ne connaît pas d'autre bien que le bonheur. Les morales du triomphe de la raison sur les sens, de la beauté intérieure, de la perfection, de la liberté de l'âme, ce sont des inventions de philosophes ; aussi ne furent-elles jamais pratiquées que par des individus isolés ou par des sectes. La morale commune est donc eudémonique ; mais elle condamne l'égoïsme. Le bonheur, c'est le bien, et l'égoïsme, c'est le mal : voilà la formule la plus simple ; aussi peut-elle servir à expliquer sa genèse. On peut dire que la morale est née d'une dissociation de l'égoïsme naturel à tout individu vivant, la fin de l'égoïsme demeurant la fin morale et l'égoïsme comme tendance étant condamné ; le jour où l'égoïsme fut dissocié, la morale apparut. Mais pourquoi et comment s'est faite cette dissociation ? Conçoit-on que les hommes se soient mis, à un moment donné, à séparer l'égoïsme animal et le bonheur, fin de cet égoïsme ? Il est plus sage de penser que, dès l'origine de l'humanité, l'homme n'était pas purement égoïste, et qu'il contenait le germe de ce qui est devenu plus tard la moralité.

Mais, s'il n'était pas purement égoïste, qu'était-il ? Remarquons que, dès l'origine, l'homme n'était pas isolé ; qu'il était lié à d'autres ; ainsi à son égoïsme animal se mêlait tout naturellement quelque chose de supérieur : le sacrifice de l'individu à ceux qui l'entourent lui était comme conseillé par le fait qu'il n'était pas seul, mais entouré de semblables et lié à eux. Bref, cette idée que la morale est chose sociale étant indéniable, si l'on admet, conformément à toutes les vraisemblances, que,

dès l'origine, l'homme a été **social**, l'origine de la morale n'a plus rien de mystérieux.

*
**

Il y a lieu de reprendre les formules que j'ai données de l'obligation morale, et de les enrichir maintenant par la définition du bien et du mal. Appliquons donc au devoir formel nos idées du bien et du mal moral; les quatre impératifs deviendront:

1° n'agis pas pour le malheur des autres hommes, malheur qui n'est pas ;

2° n'agis pas contre le bonheur des autres hommes, bonheur qui est ou qui va être ;

3° agis contre le malheur des autres hommes, malheur présent ou imminent ;

4° agis pour le bonheur des autres hommes, bonheur qui n'est pas.

N'oublions pas d'ajouter : et, en attendant le moment, l'occasion, la possibilité de l'action proprement dite, agis intérieurement, par le sentiment et la pensée ; désire, souhaite et loue le bonheur de tes semblables et ses causes, phénomènes ou agents ; déteste et blâme le malheur de tes semblables et ses causes. Notons bien que je ne fais pas ainsi une addition aux deux impératifs d'action : j'indique seulement qu'avant l'action extérieure, l'action intérieure est constitutive de la morale, et que l'obligation s'y attache.

D'ailleurs, ces quatre préceptes ne visent que le bien et le mal définitifs. Il faut y ajouter la condition de *n'agis pas* et de *agis*. Pour cela, n'agis pas intérieurement et extérieurement en vue de ton propre bonheur ; ne te prends pas pour fin ; ne te constitue pas moyen et fin, ce qui entraînerait la désobéissance aux quatre préceptes impératifs. Si l'on est simplement désintéressé, mais non charitable, on n'obéit pas aux deux préceptes d'action ; on ne sera que juste et inoffensif. Et, si l'on est égoïste, on pourra, si l'on est sage, si l'on raisonne bien son égoïsme, si l'on pratique un égoïsme bien entendu, on pourra, dis-je, être juste ; mais autrui est le concurrent, le rival ; dès lors, on est entraîné à le sacrifier ; dès lors, on n'obéira ni aux deux impératifs d'action, ni même aux impératifs d'abstention.

*
**

J'arrive à l'examen d'une difficulté que nous avons rencontrée précédemment et qui doit être élucidée. Nous avons montré

l'individu humain proclamant l'obligation, la disant à autrui, répandant, professant le précepte sous ses différentes formes, comme si le précepte devait être dit par chacun aux autres. D'autre part, nous avons parlé de précepte comme de quelque chose que l'on se dit à soi-même, comme d'une maxime que l'on trouve en soi et à laquelle on doit obéir soi-même.

Il y a là une contradiction apparente, bien que l'exception signalée dans : « Aimez-vous les uns les autres » (aimez tous vos semblables, sauf moi) dénonce l'obéissance due au précepte par celui-là même qui le donne à autrui. Si nous nous en tenons à la lettre, autre chose est obéir aux impératifs, au devoir, autre chose le dire et le répandre. Je dois vouloir le bonheur de mes semblables ; en conséquence, si l'un d'eux est près de moi, je m'efforcerai de le rendre heureux par mon action, par mes actes. Mais la parole, le conseil, c'est un acte. Si je parle à autrui et lui dis : « Cherche ton bonheur habilement ; sois égoïste, mais pratique l'égoïsme savant, l'égoïsme bien entendu », grâce à mes maximes de sagesse pratique, je ferai peut-être un heureux. Si, au contraire, je lui dis : « Sacrifie-toi, fais le bonheur des autres, non le tien », je ne fais pas un heureux. Dans le premier cas, faisant un égoïste, je fais le bien, mais un bien limité, sans expansion ; car mon obligé ne fera pas le bien à son tour. Dans le second cas, mon disciple, s'il suit mon exemple, s'il parle à autrui comme je lui ai parlé à lui, professant le sacrifice, mon disciple, dis-je, qui suit mon exemple, ne suivra pas mon précepte, car il ne fera le bonheur de personne, et, s'il suit mon précepte, il fera un ou deux égoïstes heureux ; il fera ce bien limité, sans expansion, que je faisais moi-même dans le premier cas. Personne n'est heureux, si le précepte du sacrifice se répand dans toute l'humanité et triomphe ; au contraire, si l'exécution du précepte semble interdire de le répandre, les heureux seront en nombre infime, car l'expansion du précepte étant arrêtée par ses premières applications, les heureux ne se multiplieront pas. Quant aux charitables, quant aux vertueux, on n'en verra plus ; l'égoïsme s'opposera à l'expansion du précepte et à ses effets. On dirait, en somme, qu'il y a antinomie entre le précepte et son application ; que faire le bien et l'enseigner sont incompatibles.

La solution de cette difficulté est dans le principe que la morale est chose sociale. Considérons-la dans son domaine réel ; sortons des formules abstraites pour voir la réalité, la morale vivante. Le précepte lie l'individu agent à tous les autres ; dans l'application, dans la vie réelle, nous sommes presque toujours en rapport avec un seul de nos semblables, en ce sens que, très rarement, nous

sommes en rapport avec plusieurs à la fois ; en général, nous sommes en rapport avec beaucoup, mais successivement ou alternativement ; donc, en fait, l'individu agent se trouve lié à un autre seulement, mais qui est aussi un agent. Derrière cet autre, l'agent obligé doit voir les autres ; le lien qui unit deux hommes n'est que provisoire, partiel ; ils sont liés explicitement et momentanément l'un à l'autre ; ils sont liés au fond à tous les autres, largement. Donc un père doit dire les préceptes à son fils pour le lier à l'humanité ; mais il ne lui est pas défendu, bien au contraire, de lui apprendre aussi les moyens d'éviter les accidents et les maladies. Il le fera donc profiter de son expérience et de ses connaissances pratiques ; ne pouvant lui verser du bonheur tout fait, il lui donnera des maximes d'eudémonisme. Il sera, faisant ainsi, un bon père. Mais, au delà de son fils qui est devant lui, il doit voir l'humanité, et considérer son fils comme un agent obligé, ne pas s'occuper seulement de son bonheur, mais aussi lui inspirer l'idée de faire du bien à son tour ; en somme, les maximes eudémoniques que le fils devra appliquer lui-même devront être présentées comme des moyens d'acquérir les moyens de faire son devoir, le bonheur reçu ou conquis n'étant que l'instrument du sacrifice et de la charité qui sont le devoir de l'homme.

L'égoïsme isole : faire des égoïstes, c'est faire des isolés et c'est nuire aux autres hommes, sacrifier ceux qu'on ne voit pas à ceux qu'on voit. On dira, il est vrai, que celui qui fait le bien l'enseigne sans pédantisme, par son seul exemple ; que celui qui reçoit voudra donner à son tour soit à son bienfaiteur, par reconnaissance, soit à un autre. Mais le bon exemple ne profite qu'aux bons ; pour être suivi, il exige de l'initiative ; il y a des passifs qui trouvent normal le bienfait reçu, en jouissent et en profitent sans le rendre, sans rien donner eux-mêmes ; il y a aussi des égoïstes ; ils utilisent la bonté d'autrui, comme ils profitent des bontés de la nature. Le précepte secoue les torpeurs, réveille les facultés morales endormies, mais latentes. L'exemple sans le précepte ne suffit pas ; le précepte est donc, des deux modes de propagande, le plus sûr, le plus fécond, celui qui a la plus grande portée.

Bref, la morale ordonne d'enseigner la morale. Défend-elle d'enseigner le bonheur ? Non, puisqu'elle ordonne de le donner, donc d'en donner les moyens ; or l'enseigner, c'est en donner les moyens. Mais il faut apprendre aux autres à être heureux, tout en leur faisant considérer le bonheur, non pas comme une fin dont ils jouiront, mais comme une source dans laquelle ils devront retremper leurs forces pour faire leur devoir. Le bonheur doit être

un capital productif, et non un revenu dont on jouit ; il doit servir à donner à l'agent de l'énergie pour faire son devoir ; il doit entretenir les forces morales. C'est ainsi qu'on effacera tout antagonisme entre l'action morale et l'enseignement moral ; on subordonnera le bonheur à la moralité. Cette conciliation, il faut savoir la faire ; car la morale ordonne de faire le bien et de le *dire*, de pratiquer la morale et de la répandre ; celui-là seul fait tout son devoir, dont la parole est, à tout propos, une dialectique morale, en même temps que son action est l'application raisonnée des obligations.

Les classes industrielles et commerciales aux XIV^e et XV^e siècles.

Cours de M. PFISTER,

Professeur à l'Université de Paris.

Le commerce et l'industrie sous Louis XI.

Louis XI essaya donc de créer des industries nouvelles ; mais il s'efforça de ramener toutes ces industries à une sorte d'unité : l'Etat réglerait la manière dont seraient fabriqués les divers produits. Ainsi, ayant fait une ordonnance sur la draperie, destinée à la France entière, cette ordonnance fut préparée à Paris et envoyée ensuite dans tout le pays. Voici comment les choses se passèrent.

Paris était une ville drapière, et, en même temps, c'était le grand marché des draps. Les villes manufacturières de Normandie, Rouen, Bayeux, Lisieux, Saint-Lô, Bernay, les villes du Nord, celles du centre, Bourges et Orléans, envoyaient leurs draps sur le marché de Paris aux foires du Lendit. Naturellement, ces envois créaient une concurrence redoutable pour les produits de Paris. Or des acheteurs se plaignirent de la qualité de la marchandise. Les drapiers parisiens déclarèrent que ces draps avaient été fabriqués et vendus par des drapiers forains. Le roi chargea le prévôt de faire une enquête. Celui-ci convoqua, en avril 1475, une commission composée de drapiers, de bourgeois et d'échevins. Cette commission fit un règlement nouveau, que le roi approuva et qu'il voulut étendre au royaume entier, sous forme d'ordonnance générale et perpétuelle par lettres signées à Tours, le 11 novembre 1479. Copie en fut envoyée non seulement au Parlement de Paris, mais à l'Echiquier de Normandie, ainsi qu'aux baillis de Rouen, de Vermandois, de Caen, de Coutances, aux sénéchaux de Beaucaire et de Carcassonne, en un mot, à tous les fonctionnaires royaux des villes où l'on fabriquait du drap.

Ainsi, déjà, Louis XI tend à uniformiser tous les statuts et à les imposer par autorité royale. On distingue souvent, dans l'histoire de l'industrie, trois périodes : 1^o la période domaniale, où le domaine se suffit à lui-même ; 2^o la période communale,

pendant laquelle les autorités locales surveillent les artisans qui, sur divers points du territoire, s'organisent librement en corporations ; 3^o la période royale, où l'autorité du roi tend à absorber toutes les autres autorités. — Il y aurait bien des réserves, du reste, à faire sur cette division, qui ne répond pas entièrement à la réalité. En tout cas, le fait est que, sous Louis XI, la royauté a voulu étendre son autorité sur tous les métiers.

Une industrie nouvelle se développa à Paris, au faubourg Saint-Marcel. Dès 1443, sous Charles VII, un teinturier du nom de Jean Gobelin s'était établi en ce quartier, sur les bords de la Bièvre. Il fabriquait la plus belle écarlate que l'on connût, et la voix publique l'accusait d'avoir fait un pacte avec le diable. — On a dit aussi que l'eau de la Bièvre était excellente pour la teinture : c'est inexact, et, aujourd'hui, on se sert de l'eau de la Seine. — Jean Gobelin mourut vers 1475, laissant treize enfants. Ce fut Philibert I^{er} qui continua l'industrie paternelle jusqu'en 1510. Les descendants des teinturiers parvinrent à des postes éminents dans la magistrature et les finances. Mais voici comment le nom de Gobelin devint célèbre. Au début du xvii^e siècle, Henri IV appela à Paris des tapissiers flamands, qui s'installèrent dans les locaux occupés par l'ancienne teinturerie. Sous Colbert, cette manufacture devint royale et de là sortirent les œuvres splendides qu'on appela « des Gobelins », du nom de l'ancienne maison, bien que les premiers propriétaires n'aient jamais été tapissiers, mais seulement teinturiers en écarlate. Cf. : Jules Guiffrey : *Les Gobelins, teinturiers en écarlate au faubourg Saint-Marcel*, dans les *Mémoires de la Société d'Histoire de Paris*, 1904.

Louis XI s'occupa aussi de l'industrie des mines. Il envoya des commissions en Roussillon pour rechercher les mines d'argent et de plomb, et en rapporter des échantillons. En septembre 1471, il rendit une ordonnance générale relative aux mines. Il reconnaît que, pour cette industrie, la France est inférieure à l'Allemagne, la Hongrie, la Bohême et l'Angleterre. Cependant, dit-il, « si les mines étaient entretenues, il y aurait or et argent par les bourses et y auraient tous et chacun en son endroit grande utilité et profit ». Il décrète donc que quiconque s'occupera des mines sera exempt de tout impôt et de tout service militaire. Les étrangers seront traités sur le même pied que les nationaux, même dans le cas où la guerre serait engagée avec leur pays d'origine. Les propriétaires des mines devront faire, dans les quarante jours, déclaration de ces mines à Guillaume Cousinot, visiteur général des mines. On leur laissera ensuite un délai

de trois mois pour commencer l'exploitation. Passé ce délai, le roi pourra prendre l'entreprise pour lui. L'État accordait, d'ailleurs, facilement des subventions à ceux qui en avaient besoin. En 1483, Louis XI confia à Etienne Ragueneau et à ses associés l'exploitation de mines dans la vicomté de Couserans (Ariège). On y employait des Allemands, qui restaient justiciables des commissaires royaux.

Enfin Louis XI favorisa l'industrie naissante de l'imprimerie. Dès 1458, Charles VII envoya Nicolas Jenson, maître de la monnaie de Tours, à Mayence, pour tâcher d'y surprendre les secrets de l'imprimerie nouvelle. Jenson, semble-t-il, ne rentra pas en France : il termina sa vie à Venise, où il imprima des livres magnifiques. Fust et Schoiffer vinrent plusieurs fois en France, de 1463 à 1470, et furent très bien accueillis par les libraires parisiens. En 1469, le prieur de Sorbonne, Jean Heynlin, d'origine allemande, et Guillaume Fichet, bibliothécaire du Collège de France, appelèrent près d'eux, deux bacheliers de l'Université de Bâle, Ulrich Gering et Michel Freiburger, avec un ouvrier, Martin Krantz, qui s'installèrent à Paris et imprimèrent les lettres de Gasparin de Pergame. En 1482, ils quittèrent la Sorbonne et, rue Saint-Jacques, se mirent à travailler pour leur compte. Louis XI leur donna des lettres de naturalisation. Bientôt, les imprimeurs se multiplièrent, et des seigneurs et des abbayes se les attachèrent.

Louis XI favorisa peut-être encore plus le commerce que l'industrie. Nous avons vu que, sous Charles VII, de nombreuses foires avaient été rétablies ou créées. Ce mouvement continua sous son fils. Parmi les ordonnances de son règne qui ont été publiées, on en compte 76 relatives à l'établissement ou au rétablissement de foires et de marchés. Ainsi, il fut créé quatre foires par an dans la ville de Saint-Genis, au pays d'Aunis ; car elle était voisine de plusieurs bonnes villes et plusieurs marchands y passaient. En 1462, le roi crée deux foires franches à Bayonne, nouvellement réunie au domaine royal. En 1470, il en établit autant à Caen ; mais, comme elles ne prospèrent pas, il les transfère en 1477 à Rouen. Il se rend parfaitement compte de l'admirable situation de cette ville, où affluent les marchands de toutes les nations.

Aussi donna-t-il à ces foires de grands privilèges : il décida que toutes les monnaies étrangères y auraient cours et supprima les taxes sur les marchandises qu'on y apportait. Les commerçants étrangers avaient, à Rouen, les mêmes avantages que les sujets du roi. Le bailli de Normandie ou son lieutenant, nommés conservateurs des foires, devaient juger les procès qui naîtraient à propos de la vente des marchandises.

Mais la faveur de Louis XI alla surtout aux foires de Lyon. Sous Charles VII, ces foires n'avaient pas prospéré. Louis XI voulut les faire réussir ; et, cette fois, il fut secondé par la ville elle-même. Lyon avait surtout à craindre la concurrence de Genève ; le roi défendit à tous les marchands français d'aller aux foires de cette ville et surtout d'y acheter. Il les invita à se rendre à Lyon, « grosse et notable cité ». Le 8 mars 1463, il porta les foires de Lyon de deux à quatre, chacune devant durer 15 jours et commençant à la Quasimodo, le 4 août, le 3 novembre et le lundi qui suivait la fête des Rois. Il donna à ces foires les plus grands privilèges et supprima le droit d'aubaine et le droit de marque. Cette ordonnance causa à Lyon une grande joie, et Guillaume de Varges, général des finances du Languedoc, l'ancien facteur de Jacques Cœur, obtint des Lyonnais un riche cadeau. Ces foires devinrent très prospères, et, quand Louis XI voulait obtenir une faveur des Lyonnais, il n'avait qu'à les menacer de leur retirer leurs foires. Il s'en tint, d'ailleurs, toujours aux menaces et continua à protéger Lyon. En 1471, il abolit même les foires de Beaucuire, en partie parce qu'elles portaient ombrage à celles de Lyon.

Louis XI s'appliqua aussi à améliorer les voies fluviales. Les marchands fréquentant la rivière de Loire et ses affluents reçurent la permission de lever certaines redevances qui seraient consacrées à établir un chenal. Il permit à la ville de Poitiers de s'imposer de deux mille livres tournois pour rendre le Clain navigable. Il autorisa les habitants de Niort à lever un impôt pour draguer le lit de la Sèvre et construire des écluses. Il supprima aussi un grand nombre de péages sur le Rhône. En 1467, il rechercha, avec Guillaume de Varge et ses conseillers, le moyen d'abolir tous les impôts qui rendaient difficile la navigation de la Garonne.

Sur les grands chemins royaux, le roi établit, de 4 heures en 4 heures, des relais de poste placés sous la direction du grand maître des postes. Ces postes furent, sans doute, réservées d'abord aux lettres et aux courriers du roi ; mais, dans cette installation, il y avait les germes d'une grande révolution économique.

En ce qui concerne les relations extérieures, la politique de Louis XI fut contradictoire ; elle eut deux tendances différentes : le libre échange et la protection. Le libre échange pour attirer dans le pays de nombreux commerçants étrangers, qui laisseraient dans le royaume des sommes assez importantes ; mais, d'autre part, il ne fallait pas que ces étrangers empor-

tassent de l'argent hors du royaume, car le numéraire y était déjà trop rare. — Dans l'Atlantique, Charles VII avait interdit tout commerce avec l'Angleterre. Les Anglais ne pouvaient pas séjourner à Bordeaux, cette ville ayant conservé pour eux de trop réelles sympathies. Louis XI avait vu le danger. — En 1462, les Flamands, les Brabançonnais et les Hollandais obtinrent l'abolition du droit d'aubaine, du droit de marques, du droit d'épaves, et la suppression des droits qu'on exigeait à Bordeaux des négociants étrangers. Ils pouvaient aussi transporter sur leurs navires deux marchands et deux facteurs anglais : ainsi sont reprises indirectement les relations avec l'Angleterre.

Les choses en étaient là, quand, en 1470, Henri VI de Lancastre fut rétabli sur le trône par Warwick, le faiseur de rois. Louis XI, qui avait favorisé sa restauration, signa avec lui une trêve de dix ans. Ce traité comportait l'établissement entre les deux pays d'un régime de libre échange absolu, sans qu'aucune taxe spéciale pût frapper les étrangers ou leurs produits. Louis XI en profita pour envoyer en Angleterre, par l'intermédiaire de deux chefs de grandes maisons de Tours, des produits français, qui furent, non pas vendus, mais exposés. Malheureusement, la restauration d'Henri VI ne dura pas longtemps : on annonça bientôt un retour offensif d'Edouard IV, de la maison d'York. Les commerçants tourangeaux firent revenir leurs produits ; mais une partie fut perdue, et le roi dut leur verser une forte indemnité.

Le roi ramena encore d'autres étrangers dans l'Atlantique. Il conclut avec les Portugais un traité de commerce fondé sur la réciprocité. Il fit revenir les Hanséates dans les ports qu'ils avaient désertés, parce qu'on visitait leurs navires sous prétexte qu'ils entretenaient des relations avec les Anglais et rapportaient des marchandises de ce pays.

En 1472, La Rochelle fut autorisée à trafiquer même avec les pays armés contre la France, même avec l'Angleterre contre laquelle on était, à ce moment, en guerre. Aussi, grâce à ces mesures libérales, il y eut une certaine renaissance du commerce maritime de l'Atlantique. Le port de Bordeaux retrouva son activité, et Louis XI créa en sa faveur un véritable monopole. En 1481, tous les marchands de la région devaient y envoyer leurs marchandises à destination de l'Angleterre, de la Flandre, de l'Espagne et du Portugal. Sans doute, les petits ports furent frappés par cette mesure ; mais Bordeaux en acquit une grande force. La Rochelle devint un port franc et eut éga-

lement une grande activité. C'est à cette date (1474) que remonte la création du port de la Hougue Saint-Vincent.

Nous devons aussi signaler l'essor que prirent, durant ces années, les ports de Bretagne. Le duc François II (1462-1488) signa une série de traités avec les villes hanséatiques, l'Angleterre, le Portugal, la Castille, et ouvrit au commerce breton une série de débouchés. En 1479, il obtint pour ses sujets la liberté de trafiquer dans les ports d'Egypte et de Syrie. Les marchands étrangers sont nombreux en Bretagne et les Espagnols ont une bourse à Nantes. Or, à la mort du duc François II, cette province fut réunie à la France, et, après toutes sortes d'incidents, Charles VIII en épousa l'héritière, le 6 décembre 1491. Ce fut un événement de grande conséquence ; toute la côte de l'Atlantique était soumise à la domination royale.

Dans la Méditerranée, on distingue moins nettement les grandes lignes de la politique du roi : il semble avoir pris des mesures contradictoires. Ce fut en vain qu'il essaya de ranimer le port de Montpellier. Du reste, Louis XI fit deux acquisitions importantes, qui ruinèrent le commerce languedocien : la Cerdagne et le Roussillon. Ainsi la côte française s'étendit jusqu'aux Pyrénées. Le petit port de Collioure obtint les mêmes avantages que celui d'Aigues-Mortes, et les épices purent y entrer en franchise.

Mais, en 1481, à la mort de Charles de Blois, la Provence et le comté de Forcalquier furent réunis à la France, qui eut, dès lors, le port de Marseille. L'avenir était à ce port. En janvier 1482, le roi réunit dans cette ville une assemblée de notables. Il veut accroître les privilèges de ce port, et que toutes les marchandises du Levant pénètrent en France par cette voie. Marseille compte alors de puissants armateurs, les Fabin, les Jean des Villages. Sans doute, les conquêtes des Turcs ont fermé aux chrétiens les ports de la mer Noire et de l'Archipel ; mais les relations avec l'Egypte, la Syrie et les côtes de l'Afrique septentrionale, sont toujours fréquentes. Louis XI est en relations avec les émirs de Bône et de Tunis, et recommande les marchands français au soudan d'Egypte.

Mais ici, sur la Méditerranée, Louis XI ne donne pas au mot liberté le même sens : il veut que les marchands français puissent librement commercer en Egypte, à Bône et à Bougie ; mais il n'entend pas que les Vénitiens ou d'autres étrangers viennent apporter en France des marchandises étrangères. Ce n'est pas tout. Comme Venise contrariait notre politique en Italie et s'opposait à l'hégémonie de Louis XI, celui-ci lança ses corsaires

contre les navires vénitiens qui se rendaient en Flandre. Le vice-amiral Colomb commandait ces croisières; il attaquait les galères vénitiennes, dites de Flandre, soit à l'aller, soit au retour, et occupait le détroit de Gibraltar. La République se voyait ainsi enfermée dans la Méditerranée, sans aucun débouché dans l'Océan et sans relations avec les nations occidentales. Après la mort de Charles le Téméraire, elle consentit à s'humilier et traita le 9 janvier 1478. Ce jour-là, les officiers royaux reçurent l'ordre de ne porter aucun préjudice aux navires, galères et marchandises vénitiennes. On cessa la guerre de corsaires et l'on reçut même, de nouveau, les vaisseaux vénitiens dans les ports français. Il est vrai qu'ils n'y étaient que tolérés, et pouvaient être renvoyés d'un moment à l'autre.

Ainsi Louis XI voulut assurer un monopole aux vaisseaux français. Il faut, du reste, dire que cette politique était mal vue. La prohibition semblait prématurée à cause de l'insuffisance de notre monnaie. Puis les affaires languirent en Languedoc et aux foires de Lyon. A partir de 1478, Louis XI se relâcha de sa grande rigueur; mais il ne renonça pas à son idée de créer une flotte française, qui aurait le monopole du commerce en Orient. L'idée de la création d'une compagnie commerciale remonte ainsi au roi.

Pour réaliser cette idée, il convoqua à Tours, à la fin de janvier 1482, les représentants des villes de France. Tous les marchands du royaume fonderaient cette compagnie au capital de cent mille livres, et l'on construirait un grand nombre de galères destinées au trafic du Levant. Mais les députés firent immédiatement des objections : ils n'avaient pas mandat pour décider de semblables dépenses. Puis, au lieu de créer un monopole, pourquoi ne pas se contenter des traités de libre-échange avec Gênes, Florence, Naples, la Sicile, la Catalogne? Louis XI n'osa pas passer outre; le projet resta en suspens. Une de ses dernières ordonnances fut pour encourager les nationaux à construire des vaisseaux et galères (10 juillet 1483). L'idée d'une compagnie ayant échoué, il fallait bien s'adresser à l'initiative individuelle.

Sujets de devoirs.

UNIVERSITÉ DE BESANÇON.

LICENCE ÈS LETTRES.

Composition française.

Réflexions d'un critique de notre temps sur cette maxime de La Bruyère (*Des Jugements*, 71) :

« Nous n'approuvons les autres que par les rapports que nous sentons qu'ils ont avec nous-mêmes, et il me semble qu'estimer quelqu'un, c'est l'égaliser à soi. »

Dissertation philosophique.

Quelle idée peut-on se faire de la liberté ? L'homme est-il libre ?

Histoire.

Moyen Age.

Les basiliques chrétiennes.

Le mithriacisme.

Les arts à la Cour d'Avignon.

Temps modernes.

La Prusse à la fin du XVIII^e siècle.

La Révolution de 1762 en Russie.

Joseph II.

Version latine.*Philosophie.*

Cicéron, *De Republica*, II : « Unum hoc definitio... »

Histoire.

Tacite, *Histoires*, I, II : « Opus aggredior... »

Lettres.

Lucain, *Pharsale*, I : « Hæ ducibus causæ... »

Thème latin.

La Bruyère, II : « Que faire d'Egésippe... »

Composition allemande.

In welchen Umständen und in welcher Absicht hat Lessing *Nathan den Weisen* gedichtet ?

Version.

Lessing, *Nathan der Weisen*, acte III, sc. VII, à partir de : « Vor grauen Jahren... », 60 vers.

Thème.

Taine, *Voyage aux Pyrénées* : « Pau », I, 50 premières lignes.

Dissertation latine.

Quomodo octavus *Æneidos* liber totius operis proposito « con-ducatur et hæreat » demonstrabis.

AGRÉGATION.

Thème latin.

Le même que pour la licence.

Thème grec.

Bossuet, *Histoire universelle*, 1^{re} partie, 8^e époque, vers la fin : « Dans de telles extrémités, Rome dut son salut... et combat dorénavant sans péril. »

Texte grec.

Thucydide, I, 76-2 ; faire de ce passage le commentaire littéraire et grammatical pouvant intéresser une bonne classe de troisième.

LICENCE.

*Ancien régime.***Thème grec.**

Fénelon, *Lettre à l'Académie*, vi : « Platon et les sages législateurs... tant de ravages. »

Grammaire.

Compléments circonstanciels : définition exacte ; comment se construisent les divers compléments circonstanciels en grec, en latin et en français. Etude synoptique et comparative.

Littérature grecque.

Le démon de Socrate d'après Platon et Xénophon.

On lira :

1^o Platon (*passim*), principalement l'*Apologie*, le *Banquet*, *Criton* (le passage qui suit la prosopopée des lois), *Phèdre*, *Théagès* ;

2^o Xénophon, l'*Apologie*, les *Mémoires* (le dernier chapitre du livre IV) ;

3° la *Vie de Platon* en tête de la traduction Crail (Belin);
4° la thèse du Dr Lélut (aliéniste) : *le Démon de Socrate* (Socrate aurait été un halluciné, un névrosé).

Nouveau régime.

Version.

Eschine, *Contre Ctésiphon*, 51-53. Traduire ce passage ; en faire le commentaire littéraire et grammatical ; on insistera sur les mots composés et les temps des verbes.

Le gérant : E. FROMANTIN.

VOYAGES CIRCULAIRES

A ITINÉRAIRES FACULTATIFS

Sur le réseau P.-L.-M.

Toutes les gares du réseau **P.-L.-M.** délivrent, toute l'année, des carnets individuels ou de famille, pour effectuer, en 1^{re}, 2^e et 3^e classe, des voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes, avec parcours totaux d'au moins 300 kilomètres. Les prix de ces carnets comportent des réductions très importantes qui peuvent atteindre, pour les carnets de famille, 50 0/0 du tarif général.

La validité de ces carnets est de 30 jours jusqu'à 1.500 kilomètres ; 45 jours de 1.501 à 3.000 kilomètres ; 60 jours pour plus de 3.000 kilomètres ; elle peut être prolongée deux fois de moitié moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément égal à 10 0/0 du prix du carnet.

Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

Pour se procurer un carnet individuel ou de famille, il suffit de tracer sur une carte, qui est délivrée gratuitement dans toutes les gares **P.-L.-M.**, les bureaux de ville et les agences de voyages, le voyage à effectuer, et d'envoyer cette carte 5 jours avant le départ à la gare où le voyage doit être commencé, en joignant à cet envoi une consignation de 10 francs.

Le délai de demande est réduit à deux jours (*dimanches et fêtes non compris*) pour certaines grandes gares.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

VIENT DE PARAÎTRE

René RADOUAN

Docteur ès lettres

Professeur agrégé au Lycée Henri IV

GUILLAUME DU VAIR

DE L'ÉLOQUENCE FRANÇAISE

ÉDITION CRITIQUE

Précédée d'une étude sur le traité de Du Vair

Un volume in-8°, broché. 3 50

Le grand intérêt du traité de Du Vair consiste surtout dans le fait que c'est précisément un orateur qui y juge, avec beaucoup de clairvoyance, l'éloquence de son temps, qui y recherche les causes de sa médiocrité.

En tête de cette édition d'un ouvrage devenu fort rare, M. Radouan a mis une étude d'ensemble sur l'abondante production oratoire de la deuxième moitié du xvi^e siècle, dans les genres parlementaire ou d'apparat, judiciaire et politique. Il s'est efforcé de montrer comment l'éloquence était alors conçue, enseignée, pratiquée, et de ces observations il a tiré les raisons d'ordre à la fois littéraire et politique pour lesquelles l'effort ardent d'un demi-siècle vers l'éloquence porta si peu de fruits, ou mieux, porta si tard ses fruits.

Année scolaire 1907-1908

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

ABONNEMENT

UN AN

France.	20 fr.
payables 10 francs au comptant et le surplus par	
5 francs les 15 février et 15 mai 1908.	
Étranger.	23 fr.
payables en une seule fois.	
Le Numéro : 60 centimes	

SOMMAIRE

Pages

- | | |
|---|--|
| 49 LES POÈTES DU XIX ^e SIÈCLE QUI CONTINUENT
LA TRADITION DU XVIII ^e . — <i>Pierre Lebrun;
sa vie.</i> | Emile Faguet,
<i>de l'Académie française.</i> |
| 60 LA VIE ET LES ŒUVRES DE MOLIERE. —
<i>Les fêtes de Versailles (suite). —
Le « Tartuffe ».</i> | Abel Lefranc,
<i>Professeur au Collège de France.</i> |
| 73 LAMARTINE EN TOSCANE. | Gustave Allais,
<i>Professeur à l'Université de Rennes.</i> |
| 78 SAINT AMBROISE ET L'AFFAIRE DE CALLINICUM. | Pierre de Labriolle,
<i>Professeur à l'Université de Fribourg.</i> |
| 87 BIBLIOGRAPHIE. | Henri Bornecque,
<i>Professeur à l'Université de Lille.</i> |
| 88 SUJETS DE DEVOIRS (<i>agrégation, licence</i>). | Université de Nancy. |
| 91 SUJETS DE COMPOSITIONS (<i>licence</i>). | Université de Rennes. |

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

Tous les droits de reproduction sont réservés.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Clung

VIENT DE PARAÎTRE

Henri ALGOUD

Gaspard Grégoire

ET SES VELOURS D'ART

Un volume in-8°, broché 10 fr.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

**Les poètes du XIX^e siècle
qui continuent la tradition du XVIII^e**

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Pierre Lebrun ; sa vie.

Pierre Lebrun est le poète qui répond le mieux au titre de nos leçons : il est, par bien des côtés, un vrai classique ; mais son esprit, visiblement, subit l'influence du mouvement romantique qui commence à se dessiner. Et ce mélange, en lui, du classique et du romantique rend l'étude de ses œuvres infiniment curieuse à tous égards.

Pierre Lebrun est né à Paris en 1785, et il y est mort, après avoir fourni une très longue carrière, en 1873. Sa carrière littéraire est d'autant plus longue qu'elle a commencé de très bonne heure. Pierre Lebrun — comme son protecteur François de Neufchâteau — a été un petit prodige, et, contrairement à ce qui arrive généralement en pareil cas, l'homme a tenu et réalisé les promesses de l'enfant : non que Lebrun ait fait preuve de qualités géniales ; mais, enfin, il occupe un rang assez honorable dans l'histoire de la poésie française.

A douze ans, Pierre Lebrun avait écrit une tragédie intitulée *Coriolan*, qu'il remania plus tard, à quinze ans. Cette précocité attira sur lui, vers la fin du Directoire, l'attention de François de Neuf-

château, ministre de l'intérieur, qui, ayant été lui-même un de ces talents précoces, se complaisait, dit Sainte-Beuve, à les discerner. Lebrun « n'était pas encore écolier » ; le ministre le fit entrer au Prytanée français (*Louis-le-Grand*), seul collège tout récemment rouvert, et l'y accompagna lui-même pour le présenter aux professeurs et aux camarades. « L'élève Pierre Lebrun s'y distingua ; nous avons sous les yeux, dans les fastes annuels du Prytanée, des couplets qu'il faisait à l'âge de treize ans pour la plantation de l'arbre de la liberté à Vanves, maison de campagne de l'établissement ; une autre pièce assez remarquable, intitulée *Les Souvenirs*, et qui date de 1802, fut composée au Prytanée de Saint-Cyr ». Sainte-Beuve, que je cite ici, raconte que, lorsque le Prytanée français eut envoyé une petite colonie pour fonder le Prytanée de Saint-Cyr, l'élève Lebrun, qui en était, monta un jour dans la chaire de belles-lettres et y remplaça son professeur, de Guerle, malade pour le moment. A quelle date se place ce fait ? Sainte-Beuve ne le dit pas, car il poursuit ainsi son récit : « *L'empereur ou le consul*, qui soignait déjà sa pépinière de Saint-Cyr et y allait mesurer des hommes, entre à l'improviste dans la classe et n'est pas peu étonné d'y voir un élève en chaire : on lui explique comment ; il s'assied à côté de lui, et là, durant plus d'un quart d'heure, il interroge les élèves sur les tropes, non sans quelque croc-en-jambe, je le crois bien, aux définitions de Dumarsais. Joséphine, qui, par surcroît de bonne grâce, était présente, assise sur l'un des bancs de bois de la classe, au rang d'en bas, près des élèves, souriait par moments du brusque professorat de Napoléon. Un ou deux ans après, on était au lendemain d'Austerlitz. L'empereur, au château de Schœnbrunn, après le dîner, avec M. Daru et M. de Talleyrand, reçoit le *Moniteur*, et y voit une ode *A la Grande Armée* signée Lebrun. Lisez-la, dit-il à Daru :

Suspends ici ton vol ; d'où viens-tu, Renommée ?
Qu'annoncent tes cent voix à l'Europe alarmée ?...

Et, pendant la lecture, il interrompt, il loue, il critique même, et conclut en ordonnant d'écrire à Lebrun que l'empereur lui accorde une pension de 6.000 francs : il n'avait pensé qu'à Lebrun-Pindare. Quand on découvrit le malentendu et que l'ode était de l'élève de Saint-Cyr, les 6.000 francs se convertirent pour le jeune homme en une pension de 1.200 francs. Lebrun-Pindare en eut beaucoup de mauvaise humeur : rien n'est démontant comme les homonymes dans les lettres. Lequel des deux ? Ce mot-là est une chiquenaude à la gloire. » — L'anecdote, vous le

voyez, est amusante : il faut dire aussi que Sainte-Beuve la conte avec beaucoup d'esprit.

P. Lebrun s'est souvenu de cette aventure de Schœnbrunn et de celle de Saint-Cyr ; il y fait allusion dans son *Poème lyrique sur la mort de Napoléon* :

Qui ne l'aurait aimé, ce tuteur glorieux !
 Sur notre frère sort il abaissait les yeux,
 Veillait les doux travaux de nos tendres années,
 Prenait soin même de nos jeux,
 Interrogeait nos jeunes vœux
 Et nos futures destinées.
 « Toi », me dit-il, un jour qu'à Saint-Cyr amené,
 Il venait parmi nous délasser la victoire,
 « A quoi, par ton désir, te sens-tu destiné ? »
 Et je lui répondis : « Sire, à chanter ta gloire. »

De 1805 à 1814, Lebrun se livra à plusieurs études et à plusieurs essais ; on lui avait trouvé, dans les droits réunis, une place qui lui laissait des loisirs.

Une première tragédie, ou plutôt une *pastorale dramatique*, intitulée *Pallas, fils d'Evandre* (1806), inspirée des derniers livres de l'*Enéide*, et qu'il ne fit pas représenter, ne manque ni de pathétique ni de naturel.

Les campagnes de Napoléon inspirèrent aussi à Pierre Lebrun quelques odes, dont j'aurai l'occasion de reparler.

1814 arriva. Lebrun fit alors jouer, le 28 avril, c'est-à-dire cinq jours avant la rentrée de Louis XVIII dans sa capitale, une tragédie d'*Ulysse*, qu'il avait depuis quelque temps en portefeuille. Le moment était mal choisi. La pièce n'eut qu'un petit nombre de représentations. On voulut voir cependant un intérêt de circonstance dans la pièce ; on crut que Lebrun avait traité avec intention ce sujet du retour de l'exilé, du monarque légitime dans sa patrie. « Telle était sur ce point la préoccupation des esprits, dit Lebrun dans la préface de sa pièce, qu'on cherchait des allusions dans les endroits qui devaient en être le moins soupçonnés ; lorsque, par exemple, vers la fin du premier acte, on entendit ces vers :

Tant que de ses vieux rois il reste un rejeton,
 Le peuple, au moindre bruit, se rallie à son nom,
 Et d'un règne plus doux concevant l'espérance,
 Il érige en vertu son esprit d'inconstance ;
 Lassé d'un même objet, son œil se porte ailleurs,
 Et les rois qu'il n'a pas sont toujours les meilleurs ;

alors de longs murmures s'élevèrent : les Français du parterre, qui venaient de quitter Napoléon pour Louis XVIII, se crurent

accusés en face ; on entendit s'écrier de place en place : « De quel parti est donc cet homme ? » Eh ! Messieurs, du parti d'Ulysse ; car je ne songeais guère, au moment où j'écrivais mon ouvrage, qu'il dût y avoir des partis en France. »

La tragédie d'*Ulysse* alla donc se perdre dans le bruit des circonstances politiques. Heureusement pour Lebrun, un prix d'Académie vint bientôt remettre son nom en lumière. Son poème sur le *Bonheur de l'Etude* remporta une des couronnes décernées par l'Académie française en 1817. Vous savez que, dans ce même concours, Saintine obtint l'autre prix et Charles Loyson l'accessit ; les autres concurrents s'appelaient Victor Hugo, Casimir Delavigne... Il est étonnant de voir à quel point ce sujet avait provoqué l'émulation des jeunes poètes.

Mais Lebrun ne borna point ses désirs à rechercher les couronnes académiques.

Il fit jouer, en 1820, sa tragédie de *Marie Stuart*, qui obtint un succès immense et unanime. Les classiques virent dans cette pièce l'application à *peu près* stricte de leurs théories, et les romantiques y démêlèrent de certaines tendances et de certaines qualités, qui leur permettaient de compter le poète au nombre des leurs... En littérature, comme en politique, les hommes à opinions mixtes ont les plus grandes chances, tantôt de recevoir tous les coups, tantôt de satisfaire tout le monde. *Marie Stuart* excita au plus haut point l'intérêt des spectateurs et réunit dans un même applaudissement les esprits les plus opposés. C'est la première grande date de la carrière de Pierre Lebrun.

Je ne peux pas vous parler de *Marie Stuart*, sans vous rappeler l'anecdote du « mouchoir », qui en est inséparable. Dans un passage du cinquième acte, qu'on avait d'ailleurs trouvé touchant, le poète avait essayé de faire entrer le mot *mouchoir* ; il avait dit :

Prends ce don, ce *mouchoir*, ce gage de tendresse,
Que pour toi, de ses mains, a brodé ta maîtresse.

« Ce *mouchoir brodé*, écrit Lebrun, épouvanta ceux qui entendirent d'abord la pièce. Ils me supplièrent, à mains jointes, de changer des mots si dangereux et qui ne pouvaient manquer de faire rire toute la salle à l'instant le plus pathétique, et je mis en place ceux qu'on lit aujourd'hui, et que je laisse subsister pour marquer, en quelque sorte, la date de cet ouvrage. J'écrivis :

Prends ce don, ce *tissu*, ce gage de tendresse,
Qu'a pour toi de ses mains *embelli* ta maîtresse.

On trouva ce *tissu* infiniment préférable ; cela était plus digne, et personne ne vit plus rien dans ces vers que de fort satisfaisant. » — L'anecdote est demeurée célèbre ; mais ce qu'on ignore généralement, c'est que Lebrun était le premier à sourire de cette aventure, se moquant ainsi, en quelque sorte, de lui-même et de ses trop scrupuleux contemporains.

En 1825, Lebrun fait représenter une nouvelle tragédie, qui avait été retardée longtemps par les tracasseries de la censure, le *Cid d'Andalousie*. La pièce ne put être jouée — non sans quelque mutilation — que grâce à l'intervention de Chateaubriand, ministre des affaires étrangères.

« Je ne crois pas, dit Lebrun, que jamais ouvrage ait été traité par la censure comme l'a été celui-ci... Voici un exemple des vers qu'on défendit à cette époque :

Si garder un serment, même trop téméraire,
Est un devoir sacré pour un homme ordinaire,
Ce devoir dans un prince est la première loi.
Jamais ne doit faillir la parole du roi.

« Les censeurs de 1823 ont eu l'incroyable audace de biffer ce passage. Ils ne trouvaient pas prudent de laisser dire devant le peuple que le roi devait garder sa parole. N'y avait-il pas là des symptômes de ce qui est arrivé plus tard ? L'esprit qui inspirait de semblables défenses ne conduisait-il pas naturellement à cet esprit de vertige, qui devait bientôt monter jusqu'aux plus hautes têtes ?

« Don Sanche, le *Cid d'Andalousie*, dans un transport chevaleresque, se jette aux genoux de sa maîtresse et s'écrie :

Que ne puis-je, à Rodrigue empruntant ses exploits,
Vous gagner des cités, des royaumes, des rois,
Des rois ! et devant vous jetant leurs diadèmes,
A vos pieds avec moi les voir tomber eux-mêmes !

« Ce vœu, fort peu dangereux, ce semble, pour l'État, ce vœu d'un chevalier qui souhaite de courir les grandes aventures pour plaire à sa dame, paraissait, en 1823, contraire au respect dû à la royauté. Les censeurs ne permirent pas à Don Sanche d'humilier les rois au point de les amener vaincus aux pieds de sa maîtresse. Et c'étaient des retranchements faits avec cette intelligence qu'il fallait subir ! Ainsi me furent ôtés plus de trois cents vers, tous ceux, en général, qui avaient quelque vigueur et quelque signification... C'est au prix de sacrifices qui étaient de nature à compromettre tout succès, que j'ai pu seulement arra-

cher le *Cid d'Andalousie* aux mains des censeurs, après une lutte de plus d'une année, et encore grâce à une intervention puissante, celle de M. de Chateaubriand, alors ministre des affaires étrangères.

« Je ne connaissais pas M. de Chateaubriand, si ce n'est, comme tout le monde, par sa gloire. Je lui écrivis : « Monseigneur, vous êtes homme de lettres ; je vous demande refuge, appui et justice pour un homme de lettres opprimé. » Le lendemain, il m'avait entendu ; le surlendemain, il m'avait fait rendre mon ouvrage.

« Ceux qui venaient d'en défendre la représentation, non contents de mes soumissions imprudentes, trouvèrent, par les exigences successives dont ils le poursuivirent jusqu'au dernier jour et jusqu'à l'heure même du lever du rideau, le moyen d'ôter à la concession qui leur était arrachée une bonne part de son prix. Mais ils n'ont pu diminuer pour cela en rien une gratitude que j'ai vivement ressentie alors et que je suis heureux d'exprimer aujourd'hui à mon illustre confrère. Je regrette que le *Cid d'Andalousie* n'ait pas eu plus de fortune et d'avenir, afin que la générosité de M. de Chateaubriand en reçût plus d'honneur. »

Cette page serait intéressante à recueillir pour celui d'entre vous qui voudrait écrire une histoire de la censure en France sous le premier Empire et sous la Restauration. Il y aurait là une curieuse étude à faire, et que je vous signale en passant.

En 1828, Pierre Lebrun publia son *Poème de la Grèce*, dans lequel les souvenirs du voyage qu'il avait fait en ce pays, au printemps de 1820, l'ont parfois assez heureusement inspiré.

Cette même année enfin, l'Académie française, quoique se souvenant toujours du poème de Lebrun sur la *Mort de Napoléon*, se décida à ouvrir ses portes à l'auteur de *Marie Stuart*. Pierre Lebrun remplaçait précisément à l'Académie son ancien bienfaiteur, François de Neufchâteau. Je vous ai dit, la dernière fois, que Lebrun reçut plus tard à l'Académie le comte de Salvandy, qui venait succéder à Parseval-Grandmaison, le 21 avril 1836 ; il reçut aussi, et cela est beaucoup plus intéressant pour nous, Emile Augier, successeur de ce même Salvandy, le 28 janvier 1858.

Je vous demande la permission de vous citer quelques passages du discours prononcé par Lebrun en cette occasion. Vous verrez que ce poète écrivait fort bien en prose, — et fort intelligemment. Voici, d'abord, le début :

« Monsieur, vous venez de retrouver à l'Académie les applaudissements qui vous accueillent au théâtre. Un public accoutumé

à se porter vers vos ouvrages a voulu en reconnaître ici l'auteur et donner son approbation à notre choix. Cette nombreuse assemblée, par un empressement qui vous honore et qui aussi nous touche, témoigne assez du double intérêt qui s'attache à cette solennité. En même temps qu'un encouragement au nouvel élu, elle apporte un hommage à son prédécesseur, et vient prendre sa part de regrets que vous-même avez noblement exprimés... »

Je laisse de côté les passages consacrés à M. de Salvandy, et je viens tout de suite à ceux où il est question d'Emile Augier : « Tout le monde se souvient de l'éclat que vint jeter sur la scène le succès de la *Ciguë*, cette œuvre aimable et brillante, ce tableau athénien, plein d'enjouement, de délicatesse et de fraîcheur. On voyait, avec une agréable surprise et un vif sentiment d'espérance, y paraître, au milieu de tant de succès que le goût n'avouait pas toujours et qui calomniaient le public, un ouvrage auquel le public pouvait montrer, par son empressement et sa faveur, que le bon goût, le bon sens et les bons vers sont encore le meilleur moyen de lui plaire et de l'attirer. S'il semble d'abord y avoir quelque chose d'un peu triste dans ce sujet d'un jeune misanthrope que l'ennui du plaisir a conduit au dégoût de la vie, et qui amuse ses dernières heures par le spectacle du ridicule et de la bassesse de ses compagnons, le fond disparaît bientôt sous une suite de vives et agréables scènes, conduites avec autant d'art que d'esprit et de gaieté. Ce premier ouvrage, dont le succès dure encore, était plein de promesses. »

Il est curieux notamment de voir comment Lebrun apprécie *Gabrielle*, qui est un manifeste contre l'école romantique : « Vous avez quitté, dit Lebrun, des sujets et une nature de convention, pour chercher l'intérêt de vos drames dans le cœur humain. C'est là que vous avez trouvé *Gabrielle*.

« Dans un pays et à une époque remués par tant de doctrines et de passions subversives, où la littérature elle-même, soit par le roman, soit par le théâtre, n'épargne ni le devoir, ni l'honnêteté, ni la sainteté de la famille, vous vous êtes placé au milieu du foyer domestique, prenant sa défense ; vous avez interrogé les causes les plus ordinaires du trouble qui s'y introduit, et vous nous avez ouvert l'intérieur de ce ménage bourgeois, où un mari, bon et honnête homme, qui aime tendrement sa femme au fond du cœur, travaille à s'enrichir pour elle, veut la rendre heureuse, mais la laisse seule, mais ne l'entretient, s'il rentre, que d'arides calculs ou de trivialités de ménage, la traite en enfant, et fait souvent par sa moquerie rentrer dans son cœur la tendresse qui voudrait sortir. Aveugle et inattentif, il ne songe à

satisfaire aucun des besoins de cette imagination oisive ; il n'occupe ni l'esprit ni le cœur de cette jeune femme, qui, livrée à elle-même, sans goût pour des devoirs qu'on ne lui a point fait aimer, ennuyée de sa solitude, de son ménage et de sa maison, laisse aller son âme ailleurs, s'égare dans des félicités imaginaires, et, si quelqu'un se présente qui s'occupe d'elle, en fait tout d'abord cet être idéal qu'elle a rêvé. »

Ce morceau est de tout premier ordre ; sans doute, on peut trouver les phrases un peu trop longues : c'est le défaut du temps, et aussi du genre académique ; mais cette draperie un peu lourde du style recouvre une analyse très fine et très pénétrante, qui est toute à l'honneur de Pierre Lebrun.

Après 1830, Pierre Lebrun avait été nommé pair de France. Il le resta, bien entendu, jusqu'en 1848, et même au delà, si je puis dire, puisque le second Empire en fit un sénateur. Comme homme politique, Lebrun prononça plusieurs discours, soit à la Chambre des Pairs, soit au Sénat, discours qu'il a recueillis dans ses œuvres.

Il prit part, notamment, aux discussions sur le travail des enfants dans les manufactures (1840), sur la censure dramatique (1843), sur la liberté de l'enseignement (1844), sur le droit de propriété des œuvres littéraires (1854), sur la souveraineté du Saint-Siège et l'unité de l'Italie (1861).

Il eut des amis fidèles : François de Neufchâteau, François de Nantes, Ducis, Béranger et Talma.

Voici quelques strophes d'une jolie pièce, que Lebrun adressait à son ami Béranger, de Rimini, en juillet 1818, et qui a pour titre la *République de Saint-Marin*. Vous voyez d'ici le rapprochement qu'on peut faire de cette pièce avec la pièce non moins célèbre de Béranger, qui s'appelle le *Roi d'Yvetot* :

Chansonnier du bon petit roi,
Ami bien cher, esprit bien sage,
Du milieu de mon beau voyage,
Mon souvenir vole vers toi.

J'ai, sur la rive Adriatique,
Trouvé ce matin, en rôdant,
Une petite république
Qui de ton roi fait le pendant ;

Voisine de cette rivière
Où César fit son premier pas,
Où, debout, reste encor la pierre
Qui lui disait : « Ne passe pas ! »

Et de cette ville, où l'histoire
D'un couple amoureux et charmant
Jeta Françoise au Purgatoire,
Mais dans les bras de son amant.

Cette république ignorée,
Que cherche à peine l'étranger,
Mériterait d'être illustrée
Par les refrains de Béranger . . .

Plus qu'Yvetot digne d'hommage
Et qui, pauvre et libre à la fois,
A douze siècles, d'âge en âge,
Conservé ses mœurs et ses lois.

D'Yvetot j'aime le royaume ;
J'en fus, un jour, le contrôleur
J'ai hanté ses palais de chaume ;
J'ai chanté ses pommiers en fleur.

Mais son ciel est triste et s'ennuie ;
Mais point de vin, même point d'eau,
Si ce n'est celle de la pluie
Qui verdit au fond d'un tonneau.

Ici, le soleil sur ma tête
Rit sans cesse dans un ciel pur,
Où la lumière sur l'azur
Verse un air d'éternelle fête.

Combien à la plaine de Caux,
Bien que de verts chemins coupée,
Je préfère avec ses échos
Cette république escarpée !

Un chemin charmant y conduit,
Bordé d'une haie embaumée,
Qui, de grenadiers parsemée,
A ses fleurs voit s'unir leur fruit.

La république tout entière
Est assise sur un rocher,
Et l'on n'en saurait approcher
Sans escalader la frontière...

Sans cour, sans garde, sans palais,
Son gouvernement est modeste ;
Trente écus en font tous les frais,
Et les ministres vont en veste...

La république a des voisins
Qui n'ont, à leur tour, rien à prendre,
Et, pressée entre deux ravins,
Où chercherait-elle à s'étendre ?...

Des révolutions sans nombre,
Des triomphes et des revers,
Ont bouleversé l'univers,
Depuis qu'elle repose à l'ombre...

Que n'as-tu suivi ton envie !
Que ne t'ai-je pour compagnon !

.
.

Du moins j'ai voulu te décrire
Ce petit peuple, qu'en venant
On aborde avec un sourire,
Mais que l'on quitte en s'inclinant.

Béranger, dans son humble histoire
S'il est quelques sages leçons,
Il mérite sa part de gloire :
Qu'il la trouve dans tes chansons.

Ces vers, vous le voyez, sont très aimables et même, par endroits, d'un pittoresque assez frais.

Dans le *Bonheur de l'Etude*, Lebrun consacre quelques vers émus au souvenir de Ducis :

Tel, après un beau jour, mon vénérable ami,
Du sommeil éternel Ducis s'est endormi.
Sa vie, à son déclin, s'est éteinte, pareille
Au flambeau, compagnon de la savante veille,
Lorsque, toute la nuit en silence allumé,
Aux feux du jour naissant il s'éteint consumé.
Hélas ! je force en vain mes regrets à se taire !
Il n'est plus, l'héritier du fauteuil de Voltaire !
Il n'est plus, ce vieillard, notre amour, notre orgueil !
Mes yeux, qui le cherchaient, n'ont trouvé qu'un cercueil.
Les vertus sont en deuil et Melpomène pleure.
Mais l'étude du moins charma sa dernière heure.
Au siècle de son âge il manquait seize hivers,
Et sa brûlante main traçait encor des vers ;
Il chantait les trésors de sa noble indigence,
Ses livres, ses amis, sa fière indépendance,
Et la paix de son âme, et ce double avenir,
Qu'au monde et dans le ciel il a droit d'obtenir.

Je terminerai en vous lisant quelques vers d'une autre pièce, le *Théâtre de Bacchus*, écrite à Athènes, en octobre 1820, et dédiée au grand acteur Talma, que Lebrun paraît avoir particulièrement affectionné :

De l'Hymette déjà plus sombre,
Dans le vallon de l'Ilyssus,
Le soir vient, et répand son ombre
Sur le théâtre de Bacchus.

Avec la nuit pure et sereine,
Descend un calme solennel ;
La lune monte, et dans le ciel
Les étoiles suivent leur reine.

Au spectacle changeant du soir,
Assis sur les gradins antiques,
Je songeais à ces temps magiques
Où les Grecs s'y venaient asseoir...

De ces gradins silencieux,
Du muet théâtre d'Athènes,
Soudain j'ai vers une autre scène
Porté ma pensée et mes yeux ;

Et, qu'Athènes me le pardonne !
Du pied de son Acropolis,
Je crois ouïr l'heure qui sonne
Au Palais-Royal de Paris.

C'est l'heure où la foule idolâtre
Se hâte au spectacle nouveau ;
Où, sur la scène, du théâtre
Vient de se lever le rideau...

Tu parais, Talma ! je te vois !
Et, d'ici, je me représente
Cette foule que, frémissante,
Tu tiens suspendue à ta voix...

Oh ! quelle fortune aux poètes
D'avoir de leurs émotions,
Pour les traduire aux nations,
De si merveilleux interprètes !...

J'arrête ici mes citations ; car la pièce serait trop longue, à citer tout entière. Elle montre en tout cas que, même loin de ses amis, Lebrun ne les oubliait pas.

Pierre Lebrun mourut à Paris, en 1873. Il eut pour successeur à l'Académie Dumas fils. Cet hommage était dû à celui qui avait parlé d'Emile Augier en termes si justes et si délicats.

Nous verrons, dans nos prochaines leçons, comment Pierre Lebrun, tour à tour élégiaque, lyrique et tragique, a eu, si je puis dire, à peu près tous les genres d'hospitalité littéraire, et a frayé la voie aux belles audaces et aux hardiesses fécondes des grands romantiques.

A. C.

La vie et les œuvres de Molière

Cours de M. ABEL LEFRANC,

Professeur au Collège de France.

Les fêtes de Versailles (*suite*) : La Princesse d'Elide (*suite*).

— Le « Tartuffe. »

Nous avons vu, dans la précédente leçon, comment le *Mariage forcé*, pièce ordinairement mal jugée et peu comprise, était d'une importance plus grande qu'on ne le dit communément. J'ai aussi attiré votre attention sur cette pièce parce qu'elle renfermait un ballet et semblait préparer ces fêtes magnifiques que Louis XIV, à l'apogée de la gloire, donna à Versailles, non sans s'être assuré le concours de Molière et de sa troupe. Nous avons décrit tout au long ce qu'elles furent ; et vous en avez entrevu, grâce aux textes et aux gravures qui nous sont parvenus, l'éclat et la magnificence. Je ne vous redis par les *Plaisirs de l'Île enchantée*, qui, occupant la première journée, réalisèrent les conceptions les plus magnifiques des romans et surtout du *Roland furieux*. Vous savez que, le 8 mai, c'est-à-dire dans la seconde journée, la représentation de la *Princesse d'Elide* mettait tout à fait en relief notre poète. Nous avons commencé à analyser devant vous cette œuvre qui, lui valut un si grand succès, bien qu'il n'ait pas eu le temps matériel de la marquer de l'empreinte de tout son génie. Je vous avais lu certains passages tout pleins de poésie et révélant, chez leur auteur, un profond sentiment de la nature, et je m'étais arrêté précisément à cet endroit où, pressé par le temps, Molière dut abandonner son dessein de faire une pièce en vers pour la continuer en prose. Poursuivons cette analyse.

La Princesse, environnée de prétendants, supporte mal l'obsession de Cynthie et se livre à une violente sortie contre l'amour, cause de tous ses ennuis. Aussi prend-elle la résolution de braver plus que jamais les tendresses et les faiblesses du cœur. Certes, la Princesse use ici d'un langage qui sent étrangement la précieuse ; mais on devine un tel accent de sincérité dans ses paroles, qu'on en oublie le ton prétentieux et qu'elle devient un personnage très sympathique. Voilà bien l'hostilité soi-disant irréductible de Molière à l'égard des Précieuses ! Au moment où la Princesse vient de se résoudre à ne

plus jamais aimer, son fou Moron lui avoue sa passion pour la bergère Philis. « Quoi ! Moron se mêle d'aimer ! » La Princesse dut penser cette réflexion que fait sa cousine Cynthie. Mais voici le grand combat. Le père de la Princesse et les trois prétendants arrivent. Avant qu'aucun d'eux ait formulé une demande, celle-ci les prévient et oppose un refus absolu à tout ce qu'ils pourraient solliciter. *Iphitas* ne veut pas la contraindre ; qu'elle promette seulement de paraître à une grande course qu'il vient d'organiser. La scène se poursuit par les déclarations de *Théocle* et d'*Aristomène*, et se termine par celle très surprenante d'*Euryale*. A l'encontre de ses deux autres concurrents, il n'aspire qu'à un honneur : celui de la course ; pourquoi aimer ? Il a fait profession de se refuser toute sa vie à cette passion. La Princesse est émue et piquée au vif par cette déclaration. Elle ira à la course avec le dessein de tout employer pour donner de l'amour au jeune prince sans en recevoir. Elle peut se livrer à ce jeu ; car elle se croit sûre d'elle-même, et aussi de vaincre sans danger.

Le 3^e intermède se passe entre Moron et Philis. Pas un mot ne doit sortir de la bouche du pauvre amoureux ; et, pour ne pas avoir tenu sa promesse, il voit Philis s'enfuir, ce qui lui vaut de s'adresser à un Satyre et de nous faire dire par celui-ci deux chansons charmantes.

ACTE III. — Les jeux ont eu lieu et le prince d'Ithaque a gagné le prix des courses. En vain, la Princesse a fait des merveilles à chanter et à danser : *Euryale* ne l'a pas même remarqué ; en apparence du moins, car il confie ses vrais sentiments à *Arbate* et à *Moron* :

« Ah ! Moron, je te l'avoue, j'ai été enchanté, et jamais tant de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux et mes oreilles. Elle est adorable en tous temps, il est vrai ; mais ce moment l'a emporté sur tous les autres, et des grâces nouvelles ont redoublé l'éclat de ses beautés. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs, ni ses yeux ne se sont armés de traits plus vifs et plus perçants. La douceur de sa voix a voulu se faire paraître dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter, et les sons merveilleux qu'elle formait passaient jusqu'au fond de mon âme, et tenaient tous mes sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater ensuite une disposition toute divine ; et ses pieds amoureux sur l'émail d'un tendre gazon traçaient d'aimables caractères qui m'enlevaient hors de moi-même, et m'attachaient par des nœuds invincibles aux doux et justes mouvements dont tout son corps suivait les mouvements de l'harmonie.

MORON.

« Donnez-vous-en bien de garde, seigneur, si vous m'en voulez croire. Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, et je me trompe fort si elle ne vous réussit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre; nous les gâtons par nos douceurs, et je crois tout de bon que nous les verrions nous courir, sans tous ces respects et ces soumissions où les hommes les acoquinent. »

Telle est la ligne de conduite qu'Euryale s'est résolu de tenir à l'égard de ces êtres que Molière, ici encore, nomme d'un mot si familier et cause jadis de tant de colères ! Il demeurera ferme dans cette tactique qui réussit si bien.

Cependant la Princesse veut être fixée sur le véritable caractère du prince ; pour le connaître, elle s'adresse à Moron, qui affirme l'indifférence complète de celui qui excite le dépit de la jeune fille. Aussi n'y tient-elle plus et veut-elle voir Euryale. Averti par Moron, le prince affecte une froideur complète. Une discussion s'engage, assez subtile, il est vrai, mais trop brève pour nous, car elle est un véritable petit chef-d'œuvre et nous offre un modèle accompli des conversations que Molière savait faire revivre. La Princesse fait ses confidences à Moron : elle veut triompher plus que jamais des dédains d'Euryale et éprouver si son âme est entièrement insensible.

Durant le 4^e intermède, *Tircis* fait une cour assidue à *Philis* et obtient un grand succès. Moron, de dépit, feint de se percer le cœur.

La Princesse reste très intriguée. Aussi, durant le 4^e acte, espérant pouvoir, par une feinte, découvrir les sentiments du prince d'Ithaque, elle fait confidence à ce dernier qu'elle aime le prince de Messène. Loin d'en paraître affligé, il lui rend la pareille et lui apprend que la princesse sa parente, l'aimable et belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de sa fierté. Il va la demander au roi son père. La Princesse perd toute contenance et va supplier sa cousine de refuser la main du prince d'Ithaque. Le prince de Messène survient ; il a appris par Euryale que la princesse d'Elide l'aimait. Et celle-ci de répondre : « C'est un étourdi et vous êtes un peu trop crédule, prince, d'ajouter foi si promptement à tout ce qu'il vous a dit. » Moron veut faire avouer, mais en vain, à la princesse qu'elle aime Euryale. Cette dernière lutte l'a épuisée ; cependant, dans un superbe et quelque peu précieux monologue, la jeune fille reconnaît la violence de son amour :

« De quelle émotion incon nue sêns-je mon cœur atteint, et quelle

inquiétude secrète est venue troubler tout d'un coup la tranquillité de mon âme ? Ne serait-ce point aussi ce qu'on vient de me dire, et, sans en rien savoir, n'aimerais-je point ce jeune prince ? Ah ! si cela était, je serais personne à me désespérer. Mais il est impossible que cela soit, et je vois bien que je ne puis pas l'aimer. Quoi ! je serais capable de cette lâcheté ! J'ai vu toute la terre à mes pieds avec la plus grande insensibilité du monde ; les respects, les hommages et les soumissions n'ont jamais pu toucher mon âme, et la fierté et le dédain en auraient triomphé ! J'ai méprisé tous ceux qui m'ont aimée, et j'aimerais le seul qui me méprise ! Non, non, je sais bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raison à cela. Mais, si ce n'est pas de l'amour que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut être, et d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines, et ne me laisse point en repos avec moi-même ? Sors de mon cœur, qui que tu sois, ennemi qui te caches ; attaque-moi visiblement, et deviens à mes yeux la plus affreuse bête de tous nos bois, afin que mon dard et mes flèches me puissent défaire de toi. »

L'amour sans doute a ses mérites, mais aussi ses dangers : c'est ce que la Princesse, Climène et Philis avouent dans le 5^e intermède. Leur discussion s'achève par cette conclusion :

Aimons, c'est le vrai moyen
De savoir ce qu'on en doit croire.

Acte V. — Iphitas, Moron et Euryale savent que la jeune fille aime et témoignent de leur joie. Le doute n'est plus possible ; car la Princesse arrive, se jette aux pieds de son père et lui demande de refuser Aglante à Euryale. Quoique furieuse des mépris du jeune prince, elle ne veut pas encore avouer à son père qu'elle aime Euryale. Ce dernier lève le masque : la Princesse ne le repousse point et demande seulement à réfléchir un peu. Cette heureuse issue fait la joie générale, qui se manifeste par un ballet. Et la pièce se termine par un chœur de pasteurs et de bergères : c'est la fin de la seconde journée. Voici, maintenant, le récit de la troisième.

Plus on s'approchait du lac dans lequel se trouvait l'île du palais d'Alcine, plus on s'approchait de la fin des divertissements de l'île enchantée. Cette marche vers le lac occupe la 3^e journée.

Alcine veut empêcher les guerriers de s'enfuir. Des rochers et des animaux défendent l'entrée de sa demeure. Deux îles se trouvent de chaque côté : dans l'une, des violons se font entendre ; dans l'autre, des trompettes et des timbaliers. Alcine, figurée par

M^{lle} du Parc, sort de derrière le rocher, portée par un monstre marin d'une grandeur prodigieuse ; deux nymphes (M^{lle} de Brie et M^{lle} Molière) sont à ses côtés sur deux grandes baleines. La fée Alcine commence alors des vers à la louange de la reine mère ; ses compagnes y répondent. A ce moment, le frontispice du palais s'ouvre : quatre tours apparaissent, gardées par quatre géants doublés de quatre nains ; c'est l'instant du ballet dans le palais d'Alcine, gardé à l'intérieur par huit Mores. Les chevaliers prisonniers cherchent à sortir du palais ; mais ils sont vaincus par autant de monstres. Alcine, effrayée de cette audace, demande secours aux esprits : démons agiles et démons sauteurs (qui remplissent ici un rôle analogue à celui qu'ils jouent dans les *Mystères*, dans Shakespeare, etc.) Mais, à peine commence-t-elle à se rassurer, qu'elle voit paraître auprès de Roger et de quelques chevaliers la sage Mélisse sous la forme d'Atlas. Elle court aussitôt ; mais elle arrive trop tard. Mélisse a déjà mis au doigt du brave chevalier la fameuse bague qui détruit les enchantements. Alors un coup de tonnerre éclate, suivi de plusieurs éclairs ; le palais s'effondre ; un feu d'artifice le réduit en cendres. L'aventure est terminée, ainsi que les divertissements de l'île enchantée. Le feu d'artifice fut fameux et une planche d'Israël Silvestre en a perpétué le souvenir. Durant cette journée splendide, il y eut bien une note sévère (Cf. éd. IV, Mesnard p. 260, citant Marigny) : pour empêcher l'approche des curieux, les murailles du parc avaient été « bordées de soldats des Gardes ».

Je vous ai décrit les grandes fêtes. Celles qui eurent lieu les jours suivants ne peuvent leur être comparées.

Le samedi 10, les chevaliers montrèrent leur habileté dans un exercice dit *Course de têtes*, qui venait d'être importé d'Allemagne. Voici en quoi consistait ce jeu bizarre.

Les chevaliers entrent l'un après l'autre dans la lice, la lance à la main et un dard sous la cuisse droite, et après que l'un d'eux a couru et emporté une tête de gros carton peint et de la forme de celle d'un Turc, il donne sa lance à un page, et, faisant la demi-volte, il revient à toute bride à la seconde tête qui a la couleur et la forme d'un Maure, l'emporte avec le dard qu'il lui jette en passant ; puis, reprenant une javeline peu différente de la forme du dard dans une troisième passade, il la darde dans un bouclier où est peinte une tête de Méduse, et achevant sa demi-volte, il tire l'épée, dont il emporte, en passant toujours à toute bride, une tête élevée à un demi-pied de terre. Celui, qui en ses courses, en a emporté le plus gagne le prix.

La cour passe le dimanche à visiter la ménagerie et assiste, le soir, à la comédie des *Fâcheux*, du sieur de Molière. Elle s'occupe, le lundi, au tirage d'une loterie ; ce fut la source de gageures infinies et de défis : Saint-Aignan l'emporta sur M. de Soyecourt. Le soir, Sa Majesté fit jouer une comédie nommée *Tartuffe*, que le sieur de Molière avait faite contre les hypocrites ; mais, quoiqu'elle eût été trouvée fort divertissante, le roi connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du ciel et ceux qu'une vaine ostentation des bonnes œuvres n'empêche pas d'en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses de la religion ne put souffrir cette ressemblance du vice avec la vertu qui pouvaient être pris l'un pour l'autre. Et, quoiqu'on ne doutât point des bonnes intentions de l'auteur, Sa Majesté le défendit pourtant en public, et se priva soi-même de ce plaisir, pour n'en pas laisser abuser à d'autres moins capables d'en faire un juste discernement.

Le mardi, nouvelle course de têtes. Le roi gagne le prix de la course des dames, battant le duc de Saint-Aignan. Le soir, représentation du *Mariage forcé*. Les fêtes sont alors complètement terminées, et, le 14, la cour part pour Fontainebleau.

Il n'est plus besoin de vous montrer le rôle prépondérant que joua Molière dans ces réjouissances magnifiques. Il est mêlé à tout. C'est bien pour cela que, se sentant fort, il risqua *Tartuffe*. Le grand comique retira, sans doute, de la gloire de ces splendeurs, mais bien aussi quelques déboires : il avait rehaussé l'éclat de ces fêtes en laissant admirer la beauté de sa jeune femme ; cela n'alla pas sans être une cause de trouble pour son foyer.

J'en aurai fini avec la *Princesse d'Elide*, quand je vous aurai montré à quelles sources Molière a puisé sa pièce. Elle dérive directement de la comédie espagnole de Moreto : *Et desden con el desden* ; mais Tirso, Montalban, Calderon et Rojas avaient déjà traité ce même sujet. L'inspiration vient donc de Moreto, sans qu'il y ait beaucoup de passages calqués. Molière a même opéré de nombreux changements : le valet Polilla joue, dans la pièce espagnole, un rôle intermédiaire entre ceux d'Arbate et de Moron. Les princes de Messène et de Pyle sont les reproductions du comte de Barcelone et du prince de Béarn. On pourrait dire encore beaucoup d'autres choses sur les différences qui se rencontrent entre ces deux pièces ; mais je vous renvoie à l'analyse que M. Moland a donnée de la comédie espagnole et à l'étude de M. Martinenche. Constatons seulement combien, dans Moreto, la passion se manifeste d'une façon libre et énergique.

Rappelons aussi que le caractère de la Princesse se rapproche de celui de Béatrice dans *Beaucoup de bruit pour rien*, et que *Comme il vous plaira* et le *Songe d'une nuit d'été*, offrent certains traits communs avec la comédie de Molière. Disons, en terminant, que par cette pièce Molière se rattache à Marivaux, et que de cette même veine sont sortis les *Proverbes* de Musset.

Faut-il croire que le roi imposa absolument le sujet de la *Princesse d'Elide* à Molière? Supposition bien inutile, car cette pièce ne s'écarte pas de la veine que le grand comique exploitait déjà.

La nature triomphait dans le *Mariage forcé*. N'est-ce pas le triomphe identique de l'amour, de la passion, que nous montre la *Princesse d'Elide*? *Tartuffe* continue la lutte contre l'ascétisme. Voilà qui nous fait constater encore l'admirable unité de l'œuvre de Molière.

C'est donc le 12 mai que la représentation de *Tartuffe* fut interdite. Depuis, les trois premiers actes furent lus chez Monsieur, à Villers-Cotterets, le 23 septembre 1664. Entre ce dernier événement et l'achèvement de la comédie de *Tartuffe*, se place un chagrin qui influa beaucoup, je crois, sur Molière : le 10 novembre, son fils, le petit Louis, mourait âgé de dix mois. Dès la fin de 1664, cependant, la pièce fut terminée et les cinq actes composés ; le prince de Condé en eut la première représentation, dans son château du Raincy, le 29 novembre 1664. Trois ans plus tard, dans la salle du Palais-Royal, eut lieu la première représentation publique : c'était le 5 août 1667. Le lendemain, la pièce était interdite par le premier président ; le 11 août, l'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe, lançait son fameux mandement contre *Tartuffe*. La permission définitive ne fut accordée que le 5 février 1669. Sans plus tarder, la pièce fut jouée le jour même. Le privilège pour l'impression fut accordé le 15 mars 1669 ; et l'achevé d'imprimer est du 23 mars de la même année.

Il est inutile de revenir sur les origines de cette pièce. Nous avons montré qu'elle se rattachait très logiquement à cette fameuse controverse sur la comédie qui remplit tout le XVII^e siècle : c'était, en d'autres termes, une manifestation directe de la lutte entre l'ascétisme chrétien et la nature. Voici la conception que je vous propose, parce que je la crois juste : *Tartuffe* marque l'apogée du paganisme sous Louis XIV et se trouve être la continuation tout à fait naturelle des fêtes sur lesquelles nous venons de nous étendre longuement. Et j'y ai insisté à dessein, car je voulais vous faire constater leur caractère sinon

antichrétien, du moins profondément païen. En effet, elles sont surtout des représentations théâtrales et symboliques données en l'honneur des femmes, ou mieux de la femme. Elles sont comme l'apothéose du sexe féminin. Or voilà qui est radicalement opposé aux tendances et aux idées des rigoristes ! Est-il étonnant que ces derniers aient été les ennemis irréductibles de Molière ?

Et maintenant voulez-vous me permettre de vous rappeler les conclusions des leçons du début de l'année ? Dans *Tartuffe*, Molière n'a visé en particulier ni les jansénistes, ni les jésuites, ni les casuistes, ni les faux dévots, ni les hypocrites, ni les confrères du Saint-Sacrement, ni une cabale précise de dévots, ni les directeurs de conscience, ni tels autres encore, mais bien tous ceux, groupés ou non, qui venaient de se poser comme adversaires de son art et de sa personne ; tous ceux qui, répudiant la vieille liberté, la vieille joie française, avaient dit anathème aux plaisirs les plus naturels, et en première ligne à la comédie. Tous ceux, qu'ils fussent sincères ou non, qui réclamaient la réalisation, si j'ose employer une expression par trop moderne, d'un christianisme intégral, étaient visés dans *Tartuffe*. Et combien cette pièce, considérée sous cet aspect général, et devenue ainsi comme la résultante professionnelle d'une longue et insidieuse campagne contre l'art dramatique, comme l'explosion forcée d'une vieille indignation et de rancœurs trop longtemps comprimées, apparaît à la fois comme plus explicable, plus significative, plus naturelle surtout ! Non, Molière n'avait pas le temps de concevoir de grandes visées philosophiques ou antichrétiennes ; il ne s'attaquait point à un groupe plutôt qu'à un autre : il se défendait tout simplement. Homme de théâtre, exclusivement, et dans la plus parfaite acception du terme, il revendiquait pour son art le droit de vivre, et pour en prouver la légitimité, il se servait de la scène elle-même pour montrer à tous les yeux les ravages de la dévotion intransigeante et la part d'hypocrisie forcée qu'elle comportait, la nature humaine demeurant incapable de réaliser cet idéal de perfection égoïste et d'austérité. Il fait voir que les contempteurs de la nature et de ses plaisirs ne peuvent que se conformer, dans la pratique, aux instincts qu'ils condamnent.

Ainsi donc, aux yeux de Molière, l'ascétisme chrétien est irréalisable, et ceux qui veulent le mettre en pratique, ou le déforment ou sont des hypocrites. C'est pour cela qu'à certains égards, *Tartuffe* n'est pas seulement dirigé contre les faux, mais aussi contre les vrais dévots, fait qu'a très bien constaté M. Mesnard : « Sans

être consolées par les coups portés à des adversaires, toutes les dévotions, en définitive, se sentirent atteintes. »

Faisons, maintenant, une revue rapide des problèmes que nous aurons à élucider.

Vous avez toujours entendu dire que la pièce de Molière avait été composée en trois actes d'abord, puis en cinq, et qu'elle avait subi des transformations. Il y aura lieu d'approfondir ces questions, de vous dire ensuite comment elle fut interprétée dans les différentes époques, qu'il existe dans la littérature plusieurs types de l'hypocrite, et enfin quelle fut l'histoire de la pièce et de ses rôles. Nous terminerons en vous exposant le côté juridique de la question (préface, placets, lettres, pièces de polémique, etc.), et en vous citant les travaux récents qui lui ont été consacrés.

Une chose hors de doute, c'est que le *Tartuffe* a été composé avant la *Princesse d'Elide* ; mais le fut-il en trois ou en cinq actes ? Tartuffe, d'après Michelet, a été complet dès l'origine ; mais la distribution ne comportait alors, selon lui, que trois actes. (Cf. éd. Mesnard, IV, p. 275). Or nous possédons une douzaine de textes qui fournissent la preuve du contraire. C'est d'abord une lettre de Lionne que vous trouverez au tome IV, page 310, dans la collection des *Grands Ecrivains*, ensuite un passage de la biographie de Grimarest (p. 94, 95), et de même le témoignage des *Menagiana*. Consultez encore les relations de Philidor (1682 et 1734), la correspondance que Brossette échangea avec Boileau (*Grands Ecrivains*, IV, p. 273), et Boileau lui-même (*Grands Ecrivains*, t. IV, p. 346), et encore le registre de La Grange, l'édition de 1682, une lettre du prince de Condé, la *Promenade de Saint-Cloud*, etc. ; expliquez autrement, si vous le pouvez, la succession des placets à Louis XIV ; examinez enfin le texte du curé Roullé et les précédents des pièces inachevées dans l'œuvre de Molière, et vous conclurez avec moi que *Tartuffe* a d'abord été joué non terminé.

Mais un fait hors de contestation, c'est que, de 1664 à 1669, en passant par 1667, la pièce fut transformée. Le projet de mariage fut ajouté à l'intrigue, des scènes, modifiées, ou enlevées, le rôle de Cléante créé, jusqu'à l'aspect extérieur de Tartuffe qui changea : il parut sur la scène non plus sous l'ajustement d'un prêtre, mais bien d'un homme du monde, avec un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet et des dentelles sur tout l'habit. Il n'est pas jusqu'au dénouement qui n'ait reçu des modifications.

Une autre question qui eut le privilège d'être beaucoup agitée, c'est celle de savoir à quel personnage contemporain Molière a

pu songer. Guilleragues a affirmé que notre poète avait en vue l'abbé Roquette. Tallemant (III, 237) soutient que ce fut l'abbé Pons : « Unabbé qui se faisait appeler l'abbé Pons, grand hypocrite, faisait l'homme de qualité; il était fils d'un chapelier de province, la servait assez bien (Ninon); c'était un drôle qui de rien s'était fait 5 à 6.000 livres de rentes. C'était l'original de Tartuffe, car, un jour, il lui déclara sa passion; il était devenu amoureux d'elle en traitant son affaire; il lui dit qu'il ne fallait pas qu'elle s'en étonnât, que les plus grands saints avaient été susceptibles de passion, que saint Paul était affectueux, et que le bienheureux François de Sales n'avait pu s'en exempter. » Citons encore comme identifications données : le P. Joseph, l'abbé Lenormant et quelques autres.

Grâce au livre récent de M. Bonnet intitulé : *Le village de Croissy-sur-Seine sous l'ancien régime et pendant la Révolution, d'après les pièces authentiques*, je crois pouvoir vous proposer ici un modèle plus vraisemblable. L'auteur consacre un chapitre de son œuvre à *François Patrocle*, chevalier, conseiller du roi, écuyer ordinaire de la reine Anne d'Autriche, et à Louise-Angélique Dansse, sa femme (1644-1694). (Cf. le livre de M. Ch. Bonnet, p. 87-137, et surtout p. 111 et suiv.). Or nous notons dans Tallemant des Réaux (VII, p. 212) un passage curieux concernant *Louis Charpy*, sieur de Sainte-Croix. Il importe de vous le faire connaître.

« Il (Charpy Sainte-Croix) s'est mis la dévotion dans la teste, et il a fait un livre où il prétend prouver, par quelques passages de la sainte Ecriture, qu'il viendra un véritable vicaire de Jésus-Christ en terre qui remettra le monde comme autrefois, en l'état d'innocence sous la loy du christianisme; pourtant il trouve des choses dans l'Apocalypse, que personne n'a jamais vûes que luy. Il s'est fait peindre nû en chemise avec ce livre à la main : vous diriez qu'il va faire l'amende honorable ainsi en chemise. Or, un jour qu'il estoit dans l'église des Quinze-Vingts, M^{me} Hansse (*sic*), veuve de l'apothicaire de la Reyne, y vint; elle loge dans les Quinze-Vingts mesmes. Il l'accosta et luy parla de dévotion avec tant d'emportement qu'il charma cette femme, qui est dévote. Elle le loge chez elle. Luy, qui est si charitable qu'il aime son prochain comme luy-mesme, s'est mis à aimer la petite M^{me} Patrocle, la fille de M^{me} Hansse; elle est femme de chambre de la Reyne, et son mari est aussy à elle. Charpy se met si bien dans l'esprit du mary et s'impatronise tellement de luy et de sa femme, qu'il en a chassé tout le monde, et elle ne va en aucun lieu qu'il n'y soit, ou bien le mary. M^{me} Hansse, qui a enfin ouvert les yeux, en a averty

son gendre ; il a répondu que c'étoient des railleries, et prend Charpy pour le meilleur ami qu'il ayt au monde. Souvent les marys font leurs héros de ceux qui les font cocûs. Cependant la Sorbonne a refusé de donner l'approbation à son livre ; il les traite tous d'ignorants. M^{me} Hansse, enfin, n'a plus voulu qu'ils logeassent avec elle. Charpy n'est plus en mesme logis que la dame ; mais il la voit toujours de mesme. Quand il prie Dieu, il dit : « Seigneur, je me résigne à ta volonté : si tu m'envoyes des bénéfices, je seray ecclésiastique ; si tu ne m'en envoyes point, je me résoudrai à la retraite. » Par ces façons de faire, il a attrapé le prieuré de... sans le demander ; mesme le cardinal l'a prié de le prendre en attendant mieux. Il prétend avoir donné de bons avis à Son Eminence. »

Ne sommes-nous pas dans un milieu bourgeois, de petite noblesse, et Charpy n'est-il pas essentiellement un intrus ?

Molière, habitant comme lui la rue Saint-Thomas du Louvre, fréquentant la même église, ne pouvait pas ne pas connaître le sieur Charpy. Aussi, comme il ressemble à Tartuffe ! Charpy est venu de la province, d'une petite ville fertile en cousins, d'une ville où Madame la baillie tient le premier rang (cf. acte II, sc. II). Tartuffe est un fourbe renommé, sur lequel il avait été informé : c'est tout à fait le cas de Charpy, contumax réhabilité par Mazarin. Comme Charpy, Tartuffe est noble chez lui, mais ne l'est que là ; sa noblesse est imaginaire ; ses fiefs sont une pure illusion. Il a séduit ses hôtes par l'étalage d'une dévotion outrée, d'une feinte austérité ; il distribue ses aumônes aux pauvres avec ostentation, et c'était proprement la fonction de Charpy, aumônier de Mazarin, de distribuer des aumônes. Le hasard m'a fait tomber sur un livre publié par Charpy lui-même livrant à l'admiration de ses contemporains la vie du bienheureux Gaëtan Thiene. Ecoutez ce passage (p. 240) : « Mais pourquoi s'arrêter sur la mortification de ses sens en particulier, puisque tout son corps estoit, selon l'Apostre, le temple du Saint-Esprit, et que la charité y régnoit si résolument que la sacrée Rotte n'a point fait de difficulté de dire qu'il estoit un modèle de *pureté angelique* ; *angelicæ puritatis imago*. Son esprit, qui conservoit l'innocence virginale, la faisoit éclater mesme sur son extérieur ; et toutes les actions irrépréhensibles étoient autant de miroirs où se représentoit l'intégrité de son âme et dans lesquels chacun voyoit un homme soutenu de la Grâce, vivre avec un corps dans un destachement des sens aussi grand que si desjà ce qui étoit de corruptible en luy eut revestu (comme parle saint Paul) la bienheureuse incorruptibilité. Cet homme angélique appréhendoit toutesfois

l'instabilité du cœur humain, et quoy qu'il ne sentit presque point en luy cet aiguillon ministre de Sathan qui a martyrisé les plus grands saints, il ne s'exposoit jamais dans les lieux ny dans les compagnies où nécessairement il faut vaincre ou être vaincu, de sorte qu'il craignoit mesme la conversation des femmes les plus saintes et fuyoit entièrement celle des mondaines qui, ayant reconnu que leur pompe et leur vanité les lui rendoient insupportables... se reduisoient à l'habit le plus modeste dont elles pouvoient se servir quand elles devoient l'aborder... » Tartuffe n'a-t-il pas la même attitude dans la fameuse scène du mouchoir ?

Quelques mots des *sources* de Tartuffe. La trame de cette pièce est évidemment tirée d'une nouvelle de Scarron : *Les Hypocrites*. Signalons à ce propos les n^{os} des 30 septembre, 31 octobre et 30 novembre 1887 de la *Revue du Loir-et-Cher*, dans lesquels P. d'Aglosse (pseudonyme de M. de Roberville) publia sur Molière, Scarron et Barbadillo des articles très intéressants. Cependant le Montufar espagnol n'est qu'un rufian, un hypocrite accidentel, et Tartuffe n'est pas cela. Tout au plus Molière lui a-t-il conservé l'air extérieur de Montufar et a-t-il emprunté de Scarron la péripétie de Damis défendu par Tartuffe (acte III, sc. vi) ; mais il l'a beaucoup amélioré. Dans la nouvelle, ce dernier a aussi le teint fleuri.

Il faut en venir, maintenant, à la manière dont les différentes époques ont compris le rôle de Tartuffe. Un comédien, P. Régnier, a publié sur cette question un livre bien intéressant : *Le Tartuffe des comédiens* (Paris, Ollendorff, 1896, in-8°). Il y retrace l'histoire du rôle, l'interprétation de ce personnage, et cite en particulier la répartition bien caractéristique de M^{me} Préville au comédien Augé. Ce dernier représentant Tartuffe comme un surnois plaisant et cynique dont les charges et les paillardises égayaient le public, cette femme d'esprit lui dit à mi-voix : « Si nous n'étions pas en scène, quel soufflet je vous appliquerais ! »

M. Coquelin nous a retracé, lui aussi, le rôle de Tartuffe dans une conférence faite au cercle Saint-Simon (Ollendorff, 1884, in-12). Il croit que le personnage de Tartuffe a passé par une transformation analogue à celle d'Alceste, devenu, en dépit de Molière, un rôle tragique ; que Tartuffe n'est rien moins que cela ; qu'il était originairement, qu'il devrait être encore un comique... Molière, même dans *Don Juan*, n'a pas fait de drame, ni dans *Tartuffe*. Et celui-ci est le personnage comique de la pièce, le *ridicule*, la *dupe*. « Oui, il est dupé, et savez-vous pourquoi ? Parce qu'il est sincère ; parce que ce type éternel de l'hypocrisie n'est pas un hypocrite, qu'il est bien réellement ce qu'il se montre : gour-

mand, sensuel, convoiteux et dévot, Il doit faire rire, j'en suis convaincu, rire de lui, vous m'entendez bien. Et telle est l'intention de Molière ; et c'est pourquoi la pièce s'appelle *Tartuffe*, comme il a intitulé les autres l'*Etourdi*, les *Précieuses*, le *Misanthrope*, l'*Avare*, désignant ainsi dès l'abord le personnage dont il entend qu'on rie. » On veut, aujourd'hui, que Tartuffe soit terrible ; M. Coquelin affirme que de cet être terrible Molière n'a pas eu peur, et qu'il ne veut pas que nous en ayons peur non plus.

Le conflit que Molière souleva en donnant *Tartuffe* fut grand ; mais il sut supporter courageusement les conséquences de son acte. Il garda même dans ses placets une visible indépendance vis-à-vis de Louis XIV, qui, quoi qu'on en ait dit, eut toujours une grande bienveillance pour notre poète ; et c'est là un singulier mérite, car il dut subir même les plaintes d'Anne d'Autriche, jadis la protectrice de Molière. *Tartuffe*, avouons-le, n'eût été possible à aucune autre époque. Qu'il suffise de citer à l'appui de ce dire les paroles bien connues de Napoléon rapportées dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Et cependant un fait semble étrange : *Tartuffe* eut dû être plutôt interdit en 1669 qu'en 1664, car le roi était alors moins ardent pour les plaisirs.

En résumé, nous avons, jusqu'ici traité de la fameuse controverse sur la comédie et de l'histoire de la société des Précieuses, montré l'importance de la question des femmes et du mariage dans l'œuvre de Molière, essayé d'éclaircir la question de l'union du grand comique et les nombreuses polémiques qu'il eut à soutenir, décrit longuement la querelle de l'*Ecole des Femmes* et les fêtes qui nous révèlent le rôle exceptionnel que Molière joua à la cour. Toute cette étude, disons-le, nous l'a fait aimer encore davantage. Nous l'avons trouvé toujours le même, ferme sur la brèche, infatigable, admirable d'activité et de vaillance, champion des droits de la nature et de la raison, et forçant ses contemporains à en proclamer avec lui l'excellence et la force !

Lamartine en Toscane

Par M. GUSTAVE ALLAIS

Professeur à l'Université de Rennes.

Les *Harmonies* de Lamartine furent publiées en juin 1830 ; elles formaient deux volumes de poésies et comprenaient une cinquantaine de pièces. Un grand nombre, je n'ose pas dire la plupart, avaient été composées du printemps de 1826 à l'été de 1828, pendant le séjour de Lamartine en Toscane ; les autres, depuis le retour du poète en France, c'est-à-dire dans les derniers mois de 1828, pendant l'année 1829 et au commencement de 1830 (janvier-avril). Je ne parle pas des quelques pièces, une quinzaine environ, qui furent ajoutées au recueil postérieurement à l'édition *principale*. En somme, si l'on a raison de dire que Lamartine rapporta d'Italie les *Harmonies religieuses*, comme il les appelait alors, il convient, pour être pleinement exact, de faire remarquer aussi qu'une fois rentré en France, il passa dix-huit mois environ à compléter son recueil.

I. — Lamartine de 1820 à 1825.

C'est au mois de septembre 1825 que le poète partit pour la Toscane. Quelles œuvres avait-il publiées jusque-là ? D'abord, en mars 1820, avaient paru les premières *Méditations poétiques*, ce modeste petit recueil qui rendit Lamartine aussitôt illustre, et révéla à la France qu'elle possédait enfin un poète lyrique. Puis, en 1823, vinrent la *Mort de Socrate* (sept.) et les *Nouvelles Méditations* (oct.) Enfin, au printemps de 1825, parurent deux poèmes : 1^o le *Dernier Chant du pèlerinage d'Harold* que, dans sa correspondance, il appelle tout simplement *Harold* : « J'ai fini ce diable d'*Harold* », écrit-il, le 28 février, à Virieu. Cet ouvrage de 1.700 à 1.800 vers était inspiré du *Childe-Harold* de Byron et destiné à y faire suite ;

2^o le *Chant du sacre*, poème de circonstance, composé au mois d'avril en l'honneur du couronnement de Charles X, qui devait avoir lieu à Reims fin mai. Lamartine ne faisait pas grand cas de cet ouvrage ; il l'appelait « mon poème de Fontenoi », « l'horreur des horreurs poétiques », « ce rogaton ». (Lettres des 7 avril, 10 mai, 6 juin). *Harold* et *Le Sacre*, comme il disait, parurent ensemble au mois de mai 1825.

La cérémonie du sacre fut célébrée à Reims, le 29 mai. Victor Hugo et Lamartine, que le roi venait de nommer en même temps chevaliers de la Légion d'honneur (*Moniteur* du 29 avril), y étaient invités l'un et l'autre. L'auteur des *Odes* se rendit à Reims, et il s'y rencontra avec Charles Nodier, qui l'initia vraiment à l'art de Shakespeare en lui faisant connaître le puissant et profond génie du dramaturge anglais (1). Mais l'auteur des *Méditations* était alors assez souffrant à Saint-Point, et il s'app préparait à partir pour les eaux d'Aix (2). « Le 29 mai, nous allons à Aix pour six semaines », écrit-il à Virieu, le 10 mai. Cette décision était même prise depuis les premiers jours d'avril : « Nous partons décidément pour Aix le 1^{er} juin, » écrivait-il à son ami, le 7 avril. « Venez-y donc, c'est un site divin. Voguons encore sur le lac ! » — sur ce lac où la voix d'Elvire avait naguère prononcé de si tendres paroles d'amour et que les *Méditations* de 1820 ont rendu immortel.

A la fin de juillet, Lamartine était de retour à Saint-Point ; le 3 août, il disait à Virieu : « Nous irons à Florence ». Il avait obtenu le poste de second secrétaire d'ambassade à la légation de Toscane.

*
* *

On sait, en effet, que Lamartine cherchait à se créer une position dans la diplomatie. En 1820, après le succès éclatant des *Méditations*, aussitôt après son mariage, il était parti pour l'Italie ; le gouvernement de Louis XVIII l'avait attaché à la légation de Naples (juin). Ce fut pour les jeunes époux un véritable enchantement que ce temps de « lune de miel » passé à Naples, et surtout à Ischia, sur le bord de cette admirable Méditerranée, dont il parle avec tant d'enthousiasme dans ses lettres. « Ischia, dit-il, est le chef-d'œuvre de la baie de Naples, de l'Italie, du monde ; c'est le séjour complet rêvé si souvent par nous... » (A Virieu, 9 oct. 1820).

Mais, malgré la beauté du pays, malgré la séduction du climat, il ne put s'attacher à son poste ; ennuyé, mal portant, mécontent d'une position trop modeste pour ses ambitions et pour ses besoins d'argent, il ne tarda pas à quitter Naples, et dès, le mois de janvier 1821, il se remit à voyager avec sa femme. Il réside d'abord à Rome jusqu'à l'époque de Pâques, puis reprend le chemin de la France par Florence et Turin (mai). Après un séjour prolongé aux eaux d'Aix, il va s'installer à Mâcon, où nous le retrouvons eu

(1) A Reims, mai-juin 1825, Victor Hugo composa son ode sur le *Sacre de Charles X* (*Odes et Ballades*, III, iv).

(2) M^{me} Victor Hugo s'est trompée en écrivant au chapitre XI, III de *Victor Hugo raconté* : « M. de Lamartine aussi était venu au sacre. »

1822. Dans l'été de 1822, il fait un voyage en Angleterre (août et sept.); puis il revient se fixer en Mâconnais; et, sauf quelques jours ou quelques semaines passés à Paris de temps en temps, sauf encore un séjour à Aix-les Bains au mois d'août 1823 et un autre aux eaux de Schinznach (Argovie) en juillet 1824, ses lettres nous le montrent, depuis la fin de 1822 jusqu'à l'été de 1825, résidant à Mâcon ou à Saint-Point. C'est là qu'il attendit trois ans une position conforme à ses vœux.

Ce qu'il souhaitait, une lettre écrite de Turin le 22 mai 1821 nous en donne l'indication encore un peu vague : « *Rester dans un coin d'Italie* avec cinq ou six mille francs, limites de toute mon ambition ». Quelques années plus tard, son ambition sera moins limitée. — Puis, dans les lettres de l'automne suivant, l'indication devient plus précise; ce « coin d'Italie » où il voudrait se fixer, c'est Florence. « Il n'y aurait que Florence qui me plairait », écrit-il à Virieu (30 août); il redoute « l'humide Turin ». Il irait cependant à Turin, si l'on ne pouvait lui donner autre chose; mais, dit-il, « je préférerai toujours Florence, quand il viendra à vaquer ». (Lettre du 17 juin 1822. Cf. lettres du 23 déc. 1821 et du 4 janvier 1822) (1). Donc il se résigne à « attendre paisiblement » la détermination du ministre « ou pour Turin ou pour Florence ». (17 juin 1822.)

Mais le ministre fait attendre longtemps sa « détermination », et cette longue attente met parfois à l'épreuve la patience de Lamartine. « Depuis deux ans, on ne me juge pas digne de copier et de cacheter des lettres dans une cour oisive d'Italie », s'écriait-il avec mauvaise humeur; « je ne m'élèverai jamais jusqu'au sublime rang de secrétaire d'ambassade... » (Lettre du 18 sept. 1822.) En effet, les mois et les mois s'écoulaient, l'année 1823 passe tout entière (2), nous arrivons à l'été de 1824, et aucune décision satisfaisante n'est intervenue. Lamartine parle d'aller n'importe où, « en Turquie, en Palestine, en Grèce, en Suisse, en Italie ». (Lettre du 22 mars 1824.) L'affaire de Florence paraît enterrée. Puis, en juillet 1824, voilà que Lamartine reprend bon

(1) Voir aussi les lettres de Lamartine à sa femme, écrites de Paris en janvier 1822 et publiées par M. Doumic dans son article : « Lamartine intime de 1820 à 1830 » (*Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1907).

(2) Une lettre du 6 août 1823, adressée à Virieu, nous parle d'un mécompte de Lamartine : « On a donné Florence à Boissy, à ce qu'on assure. S'il en est ainsi, je vais donner ma démission *ab irato*. (Il veut dire sa démission d'attaché d'ambassade). Je suis dans une poétique fureur !... Du reste, je m'en fiche. » (Sic). Autrement dit, Lamartine se lassait d'attendre, et, comme il arrive pour les choses qu'on attend trop longtemps, la question de Florence lui devenait peu à peu indifférente.

espoir. Il profite de la présence de M. de la Ferronnays aux eaux de Schinznach pour reparler de Florence, et M^{me} de Lamartine prend à cette affaire « le goût le plus vif ». (Lettre du 3 juillet.) Tout semble marcher à merveille : « On m'annonce, écrit-il à Virieu le 30 juillet, qu'on veut réparer l'injustice et me nommer à Florence. » Mais, trois semaines plus tard, nous apprenons que tout a échoué encore une fois. « On ne peut me mettre à Florence, » dit-il, découragé, à Virieu. (23 août). Enfin, au mois de novembre, en même temps qu'il pose sa candidature à l'Académie française (1), il fait des démarches au ministère et obtient une promesse ferme : « J'aurai dans un an Florence et 8.000 francs, si j'en veux. » (Lettre du 12 nov. à Virieu.)

Le fait est qu'il « en voulut » fort bien, mais surtout, à l'entendre, par égard pour « la santé et l'imagination encore très séductible de sa femme ». Pise, Florence, « il paraît que c'est décidément le ciel des miracles » (2), et de telles considérations « ont mis le poids dans ses justes balances ». Pour lui-même, il ne paraît guère enthousiasmé d'avoir à s'imposer ce déplacement : « Car, hélas ! que vais-je chercher ? Il y a moins d'aisance qu'où je suis, moins de solitude, moins de loisir, moins d'ombrages, moins de vieilles habitudes, etc. » (Lettre du 3 août 1825, à Virieu.)

*
* *

Le départ de M. et M^{me} de Lamartine fut fixé aux premiers jours de septembre. Avant de partir en voyage, ils reçurent à Saint-Point d'aimables visiteurs : Victor Hugo et M^{me} Victor Hugo, Charles Nodier, sa femme et sa fille. Nous rappelions tout à l'heure qu'au mois de mai, Victor Hugo et Nodier s'étaient rencontrés à Reims, aux fêtes du sacre de Charles X. Puis ils avaient fait un voyage dans les Alpes ; ils étaient allés à Chamonix. Au retour, ils passèrent par les environs de Mâcon et s'arrêtèrent à Saint-Point. Cette visite, remarquons-le (3), n'eût pas été possible

(1) Lamartine se portait candidat au fauteuil de Lacretelle aîné, mort le 5 septembre 1824 ; il échoua c'est Joseph Droz qui fut élu.

(2) Cf. Lettre du 29 août : « Marianne est toujours souffrante, de manière à m'inquiéter pour l'avenir. Je n'espère rien que d'un climat meilleur. »

(3) Lamartine s'est trompé et même a accumulé les erreurs, quand il a écrit, dans le *commentaire de la Retraite* (*Harmonies*, livre III, xii) : « Je ne sais quel jour de quelle année, vers 1824, je vis arriver Victor Hugo à Saint-Point, accompagné de sa femme... et de Charles Nodier... *Ils allaient en Suisse ou en Italie*. Ils s'arrêtèrent quelques jours, etc. » Il est banal aujourd'hui de relever les perpétuelles erreurs de dates et de faits commises par Lamartine dans ses *commentaires* ; mais il est souvent nécessaire de les rectifier.

en juin, puisque, à ce moment, Lamartine était aux eaux d'Aix. Lui-même, dans une lettre du 18 août, il dit à M^{me} de Genoude : « Nous quittons notre solitude de Saint-Point... Nous venons d'y recevoir nombreuse compagnie, M. et M^{me} Hugo, Charles Nodier, etc. »

Trois semaines plus tard, M. et M^{me} de Lamartine partaient pour la Toscane.

GUSTAVE ALLAIS.

(*A suivre.*)

Saint Ambroise et l'affaire de Callinicum

Par M. P. DE LABRIOLLE,

Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse).

Etablie sur la rive gauche de l'Euphrate, la ville de Callinicum était une des principales cités de la province d'Osroène. Ammien-Marcellin (1) l'appelle *munimentum robustum et commercandi opimitate gratissimum*, et Théodoret (2) la désigne comme « une très importante place forte », *φρούριον μέγιστον*. Elle était devenue romaine depuis la conquête de l'Osroène sous Marc-Aurèle, en 164, et la réduction du pays en province romaine sous Septime-Sévère, en 199.

Théodose apprit au cours de l'année 389, par un rapport du *Comes Orientis*, — il s'agit ici du commandant des troupes en Orient — que cette ville venait d'être le théâtre de désordres fort graves. Une procession de moines ayant été housculée par les partisans d'une secte gnostique, les moines s'étaient vengés en incendiant un sanctuaire de cette secte.

Fait plus regrettable encore, et qui paraît avoir retenu surtout l'attention de l'empereur, à l'instigation de l'évêque du lieu, une synagogue juive y avait été brûlée.

Soucieux comme il l'était du bon ordre public, Théodose ne pouvait demeurer indifférent en face de tels troubles. Une vingtaine d'années auparavant (3), l'empereur Julien n'avait pas hésité à prescrire à Eleuze, l'évêque de Cyzique, de rebâtir dans un délai de deux mois une église novatienne détruite par les catholiques, et à exiler Eleuze avec une partie de son clergé. Semblable rigueur s'expliquait partiellement, il est vrai, par l'hostilité profonde qui animait Julien contre ceux qu'il appelait « les Galiléens ». Mais, sans aller si loin, du moins convenait-il de désapprouver et de châtier des violences commises, semblait-il, avec la complicité de l'autorité ecclésiastique. Quelque défaveur que l'Etat chrétien marquât au Judaïsme, jamais celui-ci n'avait été mis hors la loi

(1) XXIII, III, 7.

(2) *Relig. hist.*, § 26.

(3) En 362. Cf. SOCRATE, *H. E.*, III, II.

ni traité comme un délit (1). Justice était due aux juifs lésés, en dépit de leur religion.

Théodose ordonna que la synagogue serait reconstruite aux frais de l'évêque, considéré comme responsable, et que ceux qui s'étaient mêlés à ces séditions seraient punis.

Quand l'édit fut porté, saint Ambroise se trouvait à Aquilée (2). La mesure prise par l'empereur lui parut exorbitante, absolument préjudiciable aux intérêts de l'Eglise, et il résolut de s'y opposer. Il revint à Milan, et, s'apercevant que l'empereur éludait ses demandes d'audience, il lui écrivit de cette ville même (3) la lettre que voici (4) :

*
**

« 1. Tout accablé que je sois par de continuels soucis, ô très heureux empereur, je n'ai jamais ressenti une plus vive anxiété que celle où je me trouve présentement, quand je songe aux précautions qu'il me faut prendre pour éviter toute participation au sacrilège qui menace. Je vous demande donc d'écouter patiemment mon langage. Car, si je suis indigne que vous m'écoutez, je le suis aussi d'offrir pour vous le saint sacrifice et de me charger de vos vœux et de vos prières. N'écoutez-vous donc pas celui que vous voulez que Dieu écoute à votre bénéfice ? Ne m'écoutez-vous pas quand je parle pour moi-même, après m'avoir écouté quand je parlais pour d'autres ? Et ne devez-vous pas redouter votre décision, puisqu'en me jugeant indigne d'être écouté par vous, vous me rendrez indigne d'être écouté pour vous ? — 2. Il n'est ni d'un empereur de refuser la liberté de parler ni d'un évêque de ne pas dire ce qu'il pense... — 3. Je préfère, empereur, participer avec vous au bien qu'au mal : c'est pourquoi le silence d'un évêque doit déplaire à Votre Clémence, et sa liberté doit lui plaire Car mon silence crée un péril où vous

(1) Voir sur ce point MOMMSEN, *Droit pénal romain*, trad. DUQUESNE, Paris, 1907, II, p. 321 et suiv. — Un certain nombre d'infériorités juridiques pesaient cependant sur les Juifs. Ainsi, renouvelant une prohibition de Constance II, Gratien avait édicté, le 21 mai 383, la *poena intestabilis* contre les chrétiens qui passeraient au judaïsme (*Code Th.*, XVI, VII, 2 et 3). Défense était faite aux Juifs d'avoir des esclaves chrétiens (*Code Th.*, III, I, 5; loi de septembre 384). Théodose n'avait pas hésité à assimiler à l'adultère le mariage entre Juifs et chrétiens (*Code Th.*, III, VII, 2 et IX, VII, 5; loi du 13 mars 388), etc.

(2) Cf. *Ep.*, 1.

(3) Et non d'Aquilée, comme le croit TILLEMONT (*Mém.*, x, 204, art. 55). Cf. sur ce point RAUSCHEN, *Jahrb. d. christl. Kirche*, Fr. en B., 1897, p. 532 et suiv.

(4) *Ep.*, VI, P. L. (1148).

serez enveloppé, tandis que vous ressentirez, au contraire, le bienfait de ma liberté. Je ne suis pas un importun qui se mêle de ce qui ne le regarde pas et qui s'ingère dans les affaires d'autrui ; j'obéis à mon devoir et aux ordres de Dieu... »

Après de nouveaux appels à la mansuétude coutumière de l'Empereur, à son désir d'être éclairé, surtout quand c'est la « cause de Dieu » qui est en jeu, Ambroise établit et commente ainsi les faits :

« 6. Le comte d'Orient, commandant des troupes, vous a fait savoir qu'une synagogue a été incendiée, et cela à l'instigation de l'évêque. Vous avez ordonné de sévir contre les autres auteurs du délit, et que la synagogue soit rebâtie par l'évêque lui-même. Je ne veux pas insister sur ce point, qu'on aurait dû attendre le rapport de l'évêque, car les évêques sont les modérateurs naturels de la foule; ils aiment la paix, à moins d'être provoqués par une injure contre Dieu, ou par un outrage fait à l'Eglise. J'admets que cet évêque ait été trop ardent à brûler la synagogue et de jugement mal assuré. Mais ne redoutez-vous pas, ô empereur, qu'il s'incline devant votre sentence ? N'appréhendez-vous pas qu'il ne tombe dans la prévarication ? — 7. Ne craignez-vous pas aussi qu'il résiste dans ses réponses à votre comte ? Celui-ci sera donc réduit à faire de lui un apostat ou un martyr : alternatives qui ne sont plus d'une époque comme la vôtre, et qui ressemblent l'une et l'autre à la persécution, soit qu'on force cet évêque à apostasier, soit qu'on le contraigne à souffrir le martyre. Le supposez-vous courageux ? Prenez garde alors de faire de ce brave un martyr. Le croyez-vous mal affermi ? Épargnez une chute à ce fragile ; car plus grave est la faute quand c'est un faible que l'on fait tomber. — 8. Dans ces conditions, je vois bien ce que dira l'évêque. Il dira que c'est lui qui a mis le feu, qui a excité la sédition, qui a ameuté le peuple. Il voudra ne pas perdre l'occasion du martyre et substituer à ceux qui sont sans force un plus vigoureux champion... 9. — Et maintenant supposons que personne ne contraigne l'évêque à cette réparation, car j'ai imploré Votre Clémence, et, bien que je n'aie pas encore lu que l'édit ait été révoqué, je veux admettre qu'il l'est en effet. Qu'arrivera-t-il si d'autres, plus timides, viennent offrir par crainte de la mort une partie de leurs biens pour rebâtir la synagogue, et que le comte, voyant que tout est réglé, ordonne lui-même cette reconstruction avec l'argent des chrétiens ? Vous aurez donc, ô empereur, un comte apostat ? C'est à lui que vous confierez vos enseignes victorieuses,

vosre *Labarum*, cet étendard consacré par le nom du Christ. Et il s'en ira restaurer une synagogue où le Christ est méconnu. Ordonnez qu'on fasse entrer le *Labarum* dans une synagogue, et nous verrons bien si vous en viendrez à bout !

« 10. Ainsi les dépouilles de l'Eglise serviront à reconstruire l'édifice où s'abrite la perfidie des Juifs ? Le patrimoine dont l'amour du Christ a enrichi les chrétiens passera aux mains de ces perfides ? Nous lisons qu'on éleva jadis des temples aux idoles avec les dépouilles des Cimbres et le butin prélevé sur d'autres ennemis. Aujourd'hui, ce seront les Juifs qui mettront sur le frontispice de leur synagogue cette inscription : Temple d'impiété élevé avec les dépouilles des chrétiens.

« C'est une raison d'ordre public, ô empereur, qui vous émeut. Mais qui doit l'emporter, de l'intérêt apparent de l'ordre public ou de la religion elle-même ? Il faut que la rigueur des lois le cède ici à la piété. — 12. N'avez-vous pas ouï dire que, lorsque Julien voulut rétablir le temple de Jérusalem, les ouvriers qui nettoyaient la place furent consumés par un feu divin ? Ne craignez-vous pas que ce prodige ne se répète maintenant encore ? Ne suffit-il pas, pour vous détourner d'un tel ordre, que Julien l'ait donné déjà ? — 13. D'où vient votre émotion ? Est-ce parce qu'on a brûlé un édifice public, n'importe lequel, ou seulement une synagogue ? Si vous vous frappez de l'incendie d'un si chétif édifice (que pouvait-il être, en effet, dans une ville si peu connue ?), ne vous souvenez-vous pas de combien de préfets on a brûlé le palais, à Rome, sans que personne en ait tiré vengeance ? Tel parmi les empereurs qui a voulu châtier sévèrement ces faits n'a réussi qu'à aggraver la situation de celui qui avait déjà subi des pertes si graves. Lequel est donc le plus juste, — s'il faut punir à tout prix, — que l'on punisse pour un incendie survenu dans tel quartier de Callinicum, ou dans la ville même de Rome ? A Constantinople, le palais de l'évêque a été brûlé récemment et le fils de Votre Clémence a intercédé auprès de son père, pour le prier de ne point venger son injure, je veux dire l'injure subie par le fils de l'empereur, ni l'incendie du palais épiscopal... A votre fils vous ne savez rien refuser : veillez à ne rien retrancher à Dieu.

« 14. Ce n'est pas la peine de tant s'émouvoir ni de sévir si sévèrement contre une population, parce qu'un édifice a été brûlé ; encore moins quand c'est une synagogue, c'est-à-dire un lieu de perfidie, une maison d'impiété, un réceptacle de folie, que Dieu a condamné lui-même par la bouche de Jérémie... Dieu défend qu'on le prie pour les Juifs, et vous, vous voulez les venger ?

« 15. Ah certes ! si je voulais invoquer le droit des gens, je dirais combien de basiliques chrétiennes les Juifs ont brûlées pendant le règne de Julien. Deux à Damas : l'une est à peine réparée, mais aux frais de l'Église, et non de la synagogue ; la seconde étale encore le lamentable spectacle de ses ruines. On a brûlé des basiliques à Gaza, à Ascalon, à Béryte, et dans presque toutes ces villes personne n'a réclamé de sanction. La basilique d'Alexandrie, la plus belle de toutes, a été brûlée par les païens et les Juifs. L'Église n'a pas été vengée, — et la synagogue le sera ? — 16. Vengera-t-on aussi l'incendie du sanctuaire des Valentinien ?... Les païens n'invoquent que douze dieux ; eux, ils adorent trente-deux Eons, qu'ils appellent dieux. J'ai su pourtant que l'ordre a été donné de sévir contre des moines, qui, exaspérés de l'insolence des Valentinien, lesquels cherchaient à les arrêter tandis qu'ils se rendaient en chantant des psaumes, selon la coutume, vers le fameux sanctuaire des Macchabées, brûlèrent ce temple élevé à la hâte dans un village... — 18. Les Juifs ont mis le feu à des basiliques chrétiennes, et il n'y a eu ni restitution, ni réclamation, ni enquête. Quelles pouvaient être les richesses d'une synagogue construite dans une ville si lointaine ? Tout cela, c'est roueries de ces Juifs qui n'ont qu'une idée : calomnier. — 19. Et sur qui ne vont-ils pas les appesantir, ces calomnies ? Qui n'accuseront-ils pas d'avoir été les auteurs de la sédition, pour se donner le plaisir de voir un nombre infini de chrétiens chargés de chaînes, et les serviteurs de Dieu jetés dans les noirs cachots, frappés par la hache, livrés au bûcher, enfermés dans les mines, afin de faire durer le châtement. Quoi ! vous procurez à des Juifs ce triomphe sur l'Église de Dieu, ce trophée sur le peuple du Christ ! Vous donnerez cette joie à ces perfides ?.. Le peuple juif rangera donc ce beau jour parmi ses fêtes et le comptera parmi ceux où il a triomphé des Amorrhéens ou des Chananéens, où il a échappé à Pharaon, le roi d'Egypte, ou à Nabuchodonosor, le roi de Babylone. Oui, il y ajoutera cette solennité, pour bien marquer son triomphe sur le peuple du Christ. 21. — Ils déclarent qu'ils ne sont pas obligés par les lois romaines ; ils les regardent comme criminelles, et voici qu'ils veulent néanmoins que ces lois servent à les venger. Où étaient-elles, ces lois, quand ils mettaient le feu au toit des basiliques sacrées ? Julien n'a pas vengé l'Église, parce qu'il n'était qu'un apostat ; vengerez-vous, vous, l'injure faite à la synagogue, parce que vous êtes chrétien ? »

Ambroise rappelle ensuite à l'empereur les bienfaits spéciaux par où la Providence lui a marqué sa protection. Il lui remet

devant les yeux l'exemple troublant de l'usurpateur Maxime, qui, sous couleur de défendre, lui aussi, l'ordre public, ordonna de reconstruire une synagogue qui avait été brûlée à Rome, et qui, outre l'impopularité qu'il s'acquit par là, ne compta plus désormais qu'insuccès (1). Il conclut ainsi :

« 25. C'est mon affection, c'est mon dévouement pour vous, empereur, qui m'ont dicté ces paroles... — 26. Il serait étrange de mettre votre foi en péril pour des Juifs... — 27. Si mon crédit personnel est trop faible, veuillez réunir les évêques qu'il vous plaira. Qu'ils examinent ce qu'on peut faire sans porter atteinte à la foi. Si, pour les affaires d'argent, vous consultez vos comtes, combien est-il plus équitable que, dans les choses religieuses, vous consultiez les ministres du Seigneur ! — 28. Que Votre Clémence observe combien l'Eglise a d'ennemis pour l'observer, lui tendre des embûches. Pour peu qu'ils découvrent une légère fissure, ils y planteront l'aiguillon. — 29. Que répondrai-je plus tard, quand on saura que, sur un ordre parti d'ici, des chrétiens ont péri sous le glaive, le fouet, les plombs ? Comment justifierai-je pareil acte ? Comment m'excuserai-je auprès des autres évêques ?... — 30. Annulez donc, rejetez cette décision, qui me cause tant d'angoisses et de si légitimes... — 31. Vous avez encore besoin d'appeler, de mériter la clémence du Seigneur pour qu'elle descende sur l'empire romain. Vous avez des enfants pour qui vous formez des espérances plus hautes encore que pour vous-même. Puisse leur gloire, leur salut, aider mes paroles à vous toucher... — 32. Vous avez pardonné aux habitants d'Antioche l'injure qu'ils vous avaient infligée. Vous avez rappelé les filles de votre ennemi (Maxime) pour les faire élever auprès d'une parente. A sa mère vous avez assigné une pension sur votre trésor. Tant de pitié, tant de foi, seraient obscurcies par un acte comme celui-là. Vous avez épargné des ennemis en armes ; vous avez sauvé des adversaires ; n'allez pas, je vous en prie, mettre tant de zèle à sévir contre des chrétiens !

33. Et maintenant, je vous supplie de ne pas m'accueillir avec mépris : c'est pour moi, c'est pour vous aussi que j'ai peur... J'ai fait tout ce que comportait le respect qui vous est dû, car je préfère être écouté dans le palais plutôt que de me voir obligé de me faire écouter dans l'église. »

(1) Ce fait se rapporte évidemment à l'année 388, pendant laquelle Maxime fut le maître de Rome.

*
* *

Cette argumentation si pressante et si bien faite pour agir sur une conscience scrupuleuse et au fond timorée, comme celle de Théodose, se ramène aisément à quelques données fondamentales.

Ambroise reproche à l'empereur de n'avoir pas demandé à l'évêque un rapport, de l'avoir condamné sans l'entendre. L'observation est équitable. Il est évident que, selon sa coutume, Théodose avait agi trop précipitamment, sans avoir en mains tous les éléments de décision.

Mais Ambroise ne s'attarde guère à ce côté légal de l'affaire. Il s'élève d'emblée à des considérations d'ordre général, où sa passion se donne libre cours. Il évoque le souvenir de faits semblables, où bien souvent les Juifs furent les coupables, sans qu'on les ait sérieusement inquiétés. Et, surtout, il décèle le caractère inacceptable d'une mesure qui n'allait à rien de moins qu'à forcer un évêque à rebâtir avec de l'argent chrétien une synagogue, repaire d'impiété, et qu'à humilier gravement les catholiques devant les Juifs. « Ce n'est, remarque le duc de Broglie (1), ni un plaidoyer en faveur de l'évêque ni un appel à un juge mieux informé, encore moins un recours en grâce : c'est une protestation formelle, appuyée sur un principe d'un dogmatisme absolu. Coupable ou non de l'excès de zèle qu'on lui reproche, un évêque ne peut, en aucun cas, pour aucune cause, être contraint de contribuer à la construction d'un édifice où la foi chrétienne pourra être méconnue ou attaquée. » L'animosité de saint Ambroise contre les Juifs (2) devait contribuer à lui faire considérer comme plus ignominieuse encore la réparation exigée par le pouvoir impérial. Il ne craint donc pas de poser en fait que l'affaire de Callicum n'est point affaire d'État, mais affaire d'Eglise, affaire de Dieu, *causa Dei*, et qu'aucune considération d'ordre public ne saurait prévaloir sur les intérêts de la religion. *Cedat oportet censura religioni* (3).

Si véhémence que fût la réclamation d'Ambroise, elle demeura quelque temps sans effet. L'empereur ne crut pas devoir y déférer en assurant l'impunité aux coupables. Alors Ambroise se décida

(1) *Saint Ambroise*, 3^e éd. (1899), p. 137.

(2) Voy. par ex. : *Expositio Evang. Lucæ*, IV, 54 (éd. SCHENKL, pars IV, p. 166) : « Nam et Iudæi ex patre diabolo non utique carnis successione, sed criminis, etc. » *Ibid.*, VIII, 64 (SCHENKL, pars IV, p. 423) sur leur inexcusable aveuglement : *De interpellatione Iob et David*, I, v, 13 (éd. SCHENKL, pars II, p. 218), etc.

(3) § II.

à mettre à exécution la menace qu'il avait su glisser à petit bruit vers la fin de sa lettre : ... *ut me magis audires in regia, ne, si necesse esset, audires in ecclesia*. Il a lui-même raconté, dans une lettre à sa sœur (1), la mise en scène et les péripéties de l'épisode suprême de cette lutte. C'est du haut de la chaire, à Milan même, qu'il prit sa revanche.

Il choisit comme point de départ le texte de Jérémie : « Prends pour toi un bâton de noyer », et, grâce à ses procédés coutumiers d'exégèse allégorique, il montra que ce bâton était l'insigne de la fonction du prophète, qui menace et qui châtie. Il rappela les menaces de l'apôtre Paul aux Corinthiens, et l'impérieuse nécessité de guérir le pécheur par la sévérité. Il expliqua toute économie de la rédemption, et comment la miséricorde de Jésus ne s'exerce qu'au bénéfice des miséricordieux. Puis il exclut très nettement les Juifs des privilèges mystiques réservés aux vrais enfants de Dieu. Il fit éclater enfin les reproches de Nathan à David, la longue énumération de tant de bienfaits méconnus. Et, interpellant directement l'empereur, pour que cette suite d'allusions lui fût bien sûrement intelligible, il lui énuméra les dettes de gratitude qu'il avait contractées, lui aussi, envers le ciel, et il l'invita à « protéger le corps du Christ » pour que le Christ lui-même protégeât son royaume.

« 27. Dès que je descendis de chaire, l'empereur me dit : « C'est demoï que vous avez parlé ? » Je répondis : « J'ai dit ce que je croyais devoir vous être utile. » — « Oui, reprit-il, l'ordre que j'avais donné de faire réparer par l'évêque la synagogue était trop dur ; mais je l'ai adouci. Les moines se portent à bien des excès ! » Alors Timasius, maître de la cavalerie et de l'infanterie, se mit à invectiver contre les moines. Je lui ripostai : « C'est à l'empereur que j'ai affaire, comme je le dois. Car je sais qu'il a la crainte de Dieu. Quant à vous qui parlez si violemment, il me faudra employer avec vous une autre méthode. »

« 28. Je restai debout quelque temps, puis je dis à l'empereur : « Faites en sorte que j'offre pour vous le saint sacrifice en pleine sécurité. Déchargez mon âme. » L'empereur, assis, fit un signe d'assentiment, mais sans rien promettre formellement. Je restai planté devant lui. Il me dit qu'il corrigerait son rescrit. Je lui demandai immédiatement d'arrêter l'instruction de l'affaire, de peur qu'elle ne donnât au comte l'occasion de léser les chrétiens. Il me promit que la chose serait faite. — J'ai votre parole ? » lui

(1) *Ep.*, xli (*P. L.*, xvi, 1160).

demandai-je, et j'insistai : « J'ai votre parole ? » — « Vous l'avez ». Alors je montai à l'autel, dont je ne me serais pas approché, s'il ne m'avait fait une promesse positive. Et, en vérité, la grâce du sacrifice fut telle que je sentis le prix que Dieu attachait à mon succès et qu'il m'avait aidé de sa divine assistance. Tout s'est donc passé comme je pouvais le souhaiter. »

Ambroise avait vaincu ; mais cette victoire n'est point de celles qui l'honorent et le font aimer. Tous les principes qu'il arbore, tous les raisonnements qu'il met en ligne, viennent se briser contre ce simple fait, qu'il refuse à des victimes du fanatisme populaire les réparations légitimes auxquelles, de l'aveu du pouvoir impérial, elles avaient droit. Les apologistes les plus convaincus d'Ambroise sont, ici, mal à l'aise pour l'exonérer de tout reproche. Mgr Baunard (1) avoue qu'« on pourra apprécier fort diversement cette conduite d'Ambroise ». Il concède que, « si l'on se place, comme Théodose, au point de vue de l'ordre public, on comprendra que le prince, raisonnant par-dessus tout en administrateur, ait imposé aux chrétiens l'obligation de réparer le tort commis par des voies de fait illégales ». Mais il fait remarquer, d'autre part, qu'« aux yeux d'Ambroise l'erreur n'a point de droits » ; et il demande si, « lorsque le paganisme étalait encore ses monstruosité, et que les cendre des bûchers où hier montaient les fidèles étaient à peine refroidies, la religion chrétienne, proclamée religion d'Etat, n'était pas autorisée à traiter l'erreur en ennemie... » Médiocres excuses ! A coup sûr, Théodose aurait pu procéder avec plus de sang-froid et de doigté qu'il ne se l'était proposé d'abord. Pourquoi infliger à l'évêque une pénalité si mortifiante, puisque sa responsabilité était mal établie ? Il eût suffi de forcer la ville à payer les frais et de sévir contre les coupables avérés. Mais l'impunité totale qui leur fut octroyée en bloc était injustifiable et ne pouvait avoir d'autre effet que de multiplier les violences du même genre.

Cinq ans plus tard, le 29 septembre 393 (2), Théodose se vit obligé de rappeler par une loi que les Juifs ne formaient pas une secte prosaite, et que nul n'avait le droit d'empêcher leurs réunions ni de piller ou de détruire leurs synagogues. Une répression énergiquement conduite, lors de l'affaire de Callinicum, aurait découragé par avance les fauteurs de troubles. Enhardis par l'inertie officielle, ils durent se croire tout permis.

P. DE LABRIOLLE.

(1) *Histoire de saint Ambroise*, 2^e éd. (1872), p. 412.

(2) *Code Théod.*, XVI, viii, 9.

Bibliographie

André Chénier, par PAUL DIMOFF. — *Œuvres complètes publiées d'après les manuscrits*. I. — Les *Bucoliques*, s. d. Paris, Delagrave, in-18, xxxvi-323 pp., broché, 3.50 ; relié mouton souple, 6 fr.

La présente édition est dédiée à M. Joseph Bédier ; le jeune éditeur s'est efforcé de mettre en pratique les leçons de son ancien maître à l'Ecole Normale. C'est dire avec quelle méthode et quel soin est faite cette édition nouvelle, et, au bon sens du mot, savante. On ne peut que se réjouir de voir appliqués aux textes français les principes réservés jusqu'à présent, on ne sait pourquoi, aux éditions latines et grecques. M. Dimoff nous donne un texte, soigneusement revu, suivant les cas, sur les manuscrits ou sur l'édition de 1819. Au bas de la page, on trouve les variantes, avec l'indication des additions ou des modifications que l'éditeur a dû faire subir à la ponctuation parfois très incomplète de Chénier. De plus, M. Dimoff a cherché à grouper ensemble, au moyen d'un classement harmonieux et en tenant compte des indications du poète, les pièces et fragments de même nature. Les rapprochements sont ainsi facilités ou suggérés. Lorsque le tome II (Poèmes et Théâtre) et le tome III (Elégies, Odes, lambes) auront paru, nous ne serons pas loin de pouvoir bien connaître Chénier.

HENRI BORNECQUE.

*
**

Anthologie des poètes français du XIX^e siècle (1800-1866), par Georges PELLISSIER. Un vol. in-16 de 550 pages, s. d. Paris, Delagrave, broché, 3 fr. 50 ; relié mouton, 5 fr.

L'anthologie des poètes français contemporains, publiée par M. Walch — a obtenu — et très justement, un vif succès. Le présent volume lui fait suite rétrospectivement. M. Pellissier a cherché à donner un tableau complet et fidèle de la poésie française pendant cette période de production poétique si active : près de 80 poètes, dont plus de la moitié sont complètement ignorés de la génération actuelle, y sont représentés avec une courte biographie, une bibliographie et un choix important de leurs œuvres les meilleures, prises parmi celles que tout le monde peut lire ;

encore, pour certains poètes dont l'œuvre n'est pas encore tombée dans le domaine public, l'auteur n'a-t-il pu obtenir l'autorisation nécessaire ou ne l'a-t-il obtenue qu'avec certaines restrictions. Ces quelques mots disent tout l'intérêt de l'œuvre ; peut-être aurait-elle gagné à ne pas donner à des poètes infiniment secondaires une place un peu parcimonieusement mesurée à Lamartine et Hugo.

HENRI BÖRNECQUE.

Sujets de devoirs.

UNIVERSITÉ DE NANCY.

Version latine.

Agrégation.

Sénèque, *Epist. ad Lucilium*, 100, depuis : « Fabiani Capirii libros... », jusqu'à : « ... quod dici solet, domus recta est. »

Philosophie.

Licence.

La nature de la matière ; état actuel de la question.

Dissertation française.

Licence (ancien régime).

Appréciez, discutez et critiquez cette opinion de J.-J. Weiss sur les *femmes de Molière* : « A force d'être voisines de l'instinct, la délicatesse leur manque, ainsi que le charme et la fraîcheur. Toutes les jeunes filles, par exemple, ont l'air d'être des veuves... Toutes ces demoiselles sont promptes et hardies... » (J.-J. Weiss, *Molière*, p. 74.)

Nouveau régime.

Etudiez les discours de Cléante (dans *Tartuffe*) sur la vraie et la fausse dévotion (acte I, scène vi), depuis : « Parbleu, vous êtes fou, mon frère, que je crois... », jusqu'à : « Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit ? — Oui. » — Vous discuterez : 1° l'autorité morale de Cléante, sa compétence en matière de religion. — 2° Vous rechercherez si son argumentation est vraiment favorable à la vraie dévotion et s'il donne un critérium suffisant et sûr pour discerner la vraie de la fausse.

Version latine.*Licence littéraire.*

Cicéron, *De Oratore*, liv. III. ch. xi, depuis : « Ad nosmetipsos jam revertor... », jusqu'à : « ... totidem pæne reperiantur genera dicendi... (Crassus loquitur). » — Le commentaire, très bref, expliquera les mots : *paenitet*, *obsoletior* ; marquera les différences de sens entre : *forte*, *vehemens*, *commotum* et *acre acutum*.

Version grecque.*Licence (nouveau régime).*

Traduire et commenter Aristophane, *Oiseaux*, 517-552.

Thème grec.*Ancien régime.*

Il convient de s'approcher des choses anciennes avec une docilité respectueuse, qui ne demande qu'à se laisser instruire. Plus nous pourrons secouer le joug des idées, des sentiments, des modes même qui déterminent nos jugements quotidiens, plus nous serons aptes à étudier l'ancienne Grèce comme elle veut être étudiée. Ce respect et cette docilité seront, d'ailleurs, bien éloignés de la superstition : les préjugés d'admiration ne font pas moins de tort à une saine intelligence que les préjugés de scepticisme et de dénigrement. Le culte de l'antiquité a ses enthousiastes et ses fanatiques. La critique se défie de ces excès : plus elle est prudente dans ses procédés, plus elle peut être hardie dans ses conclusions. La témérité consiste à juger ce qu'on connaît mal ; mais, lorsqu'on se trouve en face d'une œuvre suffisamment connue, lorsqu'on a reconstitué par un travail patient

la marche des idées et des sentiments d'où elle est sortie, lorsqu'on s'est rendu compte exactement des intentions de l'auteur, lorsqu'on a examiné l'effet immédiat qu'il produit sur l'opinion contemporaine et les résultats lointains qu'il a obtenus, alors on est en droit de le juger avec liberté, et il importe de le faire, afin de bien distinguer ce que chaque homme et chaque siècle a pu apporter à l'œuvre commune du progrès humain.

Version latine.

Auguste ferme le temple de Janus.

Omnibus ad Occasum et Meridiem pacatis gentibus, ad Septentrionem quoque, duntaxat intra Rhenum atque Danubium, item ad Orientem intra Cyrum et Euphratem, illi quoque reliqui, qui immunes imperii erant, sentiebant tamen magnitudinem, et victorem gentium populum romanum reverebantur. Nam et Scythæ misere legatos et Sarmatæ, amicitiam petentes. Seres etiam, habitantesque sub ipso sole Indi, cum gemmis et margaritis, elephantes quoque inter munera trahentes, nihil magis, quam longinquitatem viæ imputabant, quam quadriennio impleverant; et tamen ipse hominum color ab alio venire cœlo fatebatur. Parthi quoque, quasi victoriæ pœniteret, rapta clade Crassiana, ultro signa retulere sic ubique una atque continua totius generis humani aut pax fuit, aut pactio. Aususque tandem Cæsar Augustus, septingentesimo ab Urbe condita anno Janum geminum cludere, bis ante se clusum, sub Numa rege, et victa primum Carthagine. Hinc conversus ad pacem, pronum in omnia mala et in luxuriam fluens seculum gravibus severisque legibus multis coercuit. Ob hæc tot facta ingentia dictator perpetuus et pater patriæ dictus. Tractatum etiam in senatu, an, quia condidisset imperium, Romulus vocaretur. Sed sanctius et reverentius visum est nomen Augusti, ut scilicet jam tum, dum colit terras, ipso nomine et titulo consecraretur.

Sujets de compositions.

UNIVERSITÉ DE RENNES.

LICENCE ÈS LETTRES.

Histoire de la philosophie.

1. Marquer la place qu'occupent, dans la philosophie d'Auguste Comte, la classification des sciences et la loi des trois états.
2. Le doute cartésien; son originalité ou ses caractères propres, son rôle, sa portée et sa valeur.
3. La méthode de Socrate.

Philosophie dogmatique.

1. Le terme *inconscient*, appliqué aux faits psychologiques, a-t-il un sens acceptable et, si oui, quel est ce sens ?
2. La mémoire et l'habitude, leurs caractères spécifiques ou propres, leur relation.
3. La science que Stuart Mill aurait voulu voir fonder sous le nom d'éthologie ou science du caractère est-elle possible ? Quel en serait exactement l'objet, quelle en serait la méthode, quelles en seraient la portée et la valeur ?

Composition française.

1. Dans le poème *l'Esprit pur* (mars 1863), Alfred de Vigny, s'adressant aux jeunes générations à venir, disait : « Puissent mes destinées vous amener à moi de dix en dix années ». — Montrer comment le souhait du poète s'est réalisé ; expliquer pourquoi, après s'être lassé du romantisme, de V. Hugo et même de Musset, on est peu à peu revenu à de Vigny, comme aussi d'ailleurs à Lamartine.

2. Expliquer et commenter, avec exemples à l'appui, cette phrase de M^{me} de Staël (*De l'Allemagne*, chap. x) : « Les gens du peuple sont beaucoup plus près d'être poètes que les hommes de bonne compagnie ; car la convenance et le persiflage ne sont propres qu'à servir de bornes : ils ne peuvent rien inspirer. »

3. Jusqu'à quel point Ronsard et les écrivains de la Pléiade ont-ils été des révolutionnaires ?

Institutions grecques et romaines.

1. Examiner si Cicéron a eu raison de dire, en parlant du tribunal de la plèbe : « Concessa plebi a patribus ista potestate, arma ceciderunt, restincta seditio est, inventum est temperamentum quo tenuiores cum principibus æquari se putarent : in quo uno fuit civitatis salus. » (Cic., *De leg.*, 3, 8.)

2. Expliquer comment, tout en étant constitutionnellement dépourvu d'initiative, le sénat a pu être, pendant la plus belle période de l'ère républicaine, le grand ressort du gouvernement romain.

3. L'industrie athénienne aux ^{vi}e, ^ve et ^{iv}e siècles.

Thème anglais.

J'ai rêvé que j'étais sur le pas de notre porte. On célébrait une grande fête. Je voyais les personnes de la ville passer devant moi vêtues de leurs plus beaux habits, les grandes dames, les cavaliers... Non, je me trompe, c'étaient des gens comme nous, tous nos voisins d'abord, et nos amis, puis une foule, une foule innombrable qui descendait par la grand'rue et qui se renouvelait sans cesse ; plus le flot s'écoulait, plus il grossissait, et tout ce monde se dirigeait vers l'église qui resplendissait de lumières. J'entendais de loin le bruit des orgues, les chants sacrés et une musique céleste formée de l'accord des harpes et de voix si douces que jamais pareil son n'a frappé mon oreille. La foule paraissait impatiente d'arriver le plus tôt possible à l'église, comme si quelque grand mystère, unique, impossible à revoir une seconde fois, s'accomplissait. Pendant que je regardais tout cela, une inquiétude étrange me saisissait aussi ; mais je n'avais point envie de suivre les passants. Au fond de l'horizon, dans une vaste plaine entourée de montagnes, j'apercevais un voyageur marchant péniblement dans la poussière. Il se hâtait de toutes ses forces ; mais il n'avancait qu'à grand'peine, et je voyais très clairement qu'il désirait venir à moi. De mon côté, je l'attendais ; il me semblait que c'était lui qui devait me conduire à cette fête. Je sentais son désir et je le partageais ; j'ignorais quels obstacles l'arrêtaient, mais, dans ma pensée, j'unissais mes efforts aux siens ; mon cœur battait avec violence, et pourtant je restais immobile, sans pouvoir faire un pas vers lui.

MUSSET.

Dissertations anglaises.

1. Shakespeare's Versification.
2. Fielding's place in the History of the English Novel.
3. Was Leslie Stephen right when he said : « In a sense, we may, if you please, call Fielding an idealist » ?

Version anglaise.

TO AUTUMN

Season of mists and mellow fruitfulness !
 Close bosom-friend of the maturing sun ;
 Conspiring with him how to load and bless
 With fruit the vines that round the thatch-eaves run ;
 To bend with apples the moss'd cottage-trees,
 And fill all fruit with ripeness to the core ;
 To swell the gourd, and plump the hazel shells
 With a sweet kernel ; to set budding more,
 And still more, later flowers for the bees,
 Until they thinnk warm days will never cease,
 For Summer has o'er-brimm'd their clammy cells.

Who hath not seen thee oft amid thy store ?
 Sometimes whoever seeks abroad may find
 Thee sitting careless on a granary floor,
 Thy hair soft-lifted by the winnowing wind ;
 Or on a half-reap'd furrow sound asleep,
 Drowsed with the fume of poppies, while thy kook
 Spares the next swath and all its twined flowers ;
 And sometime like a gleaner thou dost keep
 Steady thy leaden head accross a brook ;
 Or by a cider-press, with patient look,
 Thou watchest the last oozings, hours by hours.

Where are the songs of Spring ? Ay, where are they ?
 Think not of them, thou hast thy music too,
 While barred clouds bloom the soft-dying day,
 And touch the stubble-plains with rosy hue ;
 Then in a wailful choir the small gnats mourn
 Among the river shallows, borne aloft
 Or sinking as the light wind lives or dies ;
 And full-grown lambs loud bleat from hilly bourn ;
 Hedge-cricket sing ; and now with treble soft

The redbreast whistles from a garden-croft,
And gathering swallows twitter in the skies.

KEATS.

Grammaire historique du français.

I

1° Qu'appelle-t-on *entrave* en phonétique ? — Entrave latine et entrave romane. — Groupes formant entrave et groupes ne formant pas entrave. — Donner des exemples aussi variés que possible.

2° Historique de la conjugaison du verbe *pouvoir*.

3° Décliner purement et simplement (sans aucune explication) les mots et expressions : *un grand homme, le jour, abbé, le bel enfant*, en ancien français.

II

1° Commenter le passage suivant de la *Chanson de Roland*, en rendant compte exclusivement des mots en italique :

Compaing Rodlanz, *car* sonez olifant ;
Si l'odrat Charles qui est as *porz* passant :
Jol vous plevis, ja retourneront Franc.
Ne placet Dieu, *ço* li respont Rodlanz,
Que *ço* sei dit *de* nul *ome* vivant
Ja por paiens que jo sieie cornant !
Ja n'en avront reproche mi *parent*.

L'explication des mots italiques devra être précédée d'une *traduction* en français moderne de ces sept vers.

2° Qu'appelle-t-on « restriction de sens » ? Donner quelques exemples. Définir aussi l'« extension de sens » et donner quelques exemples.

III

1° Degrés de comparaison des adjectifs (morphologie et syntaxe).

2° Expliquer l'étymologie des mots suivants : *tendre* (adj.), *feuille*, *méchant*, *avenir*, *compte*, *fabliau*, *conte*, *bonheur* et *malheur*, *grève* (suspension de travail), *potence*.

3° La locution *li fiz le rei, l'espee Roland*.

Dissertation latine.

1. Quæritur an Claudius Claudianus de urbe Roma vere dixerit :
« Hæc est in gremio quæ victos sola recepit
Humanumque genus communi nomine fovit. »
2. Quæritur quonam in loco inter Latinos rerum scriptores ponendus sit C. Suetonius Tranquillus.
3. Quæritur an vere dictum sit M. Tullium Ciceronem orationes suas omnes habuisse patroni in judicio agentis potius quam magistratus more.

Thème latin.**DE LA CONVERSATION.**

Ce qui fait que si peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il a dessein de dire qu'à ce que les autres disent. Il faut écouter ceux qui parlent, si on veut être écouté ; il faut leur laisser la liberté de se faire entendre et même de dire des choses inutiles. Au lieu de les contredire ou de les interrompre comme on fait souvent, on doit au contraire entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, leur parler de ce qui les touche, louer ce qu'ils disent autant qu'il mérite d'être loué, et faire voir que c'est plutôt par choix qu'on les loue que par complaisance. Il faut éviter de contester sur des choses indifférentes, faire rarement des questions qui sont presque toujours inutiles, ne laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison que les autres et céder aisément l'avantage de décider. Il faut éviter de parler longtemps de soi-même et de se donner pour exemple. On ne saurait avoir trop d'application à connaître la pente et la portée de ceux à qui on parle, pour se joindre à l'esprit de celui qui en a le plus, et pour ajouter ses pensées aux siennes, en lui faisant croire autant qu'il est possible que c'est de lui qu'on les prend.

LA ROCHEFOUCAULD.

Thème grec.

Après avoir passé en revue ce qui concerne l'Etat, tu concluais, à peu près comme maintenant, en disant qu'un Etat tel que celui que tu avais décrit alors et qu'un homme semblable à cet Etat étaient bons, quoique pourtant, à ce qu'il semblait, tu pusses parler d'un Etat et d'un homme plus beaux encore ; de plus, tu disais que les autres Etats sont défectueux si celui-ci est sans

défaut. Autant qu'il m'en souvient, tu affirmais qu'il y avait quatre autres formes de gouvernement à propos desquelles il convenait de comprendre et de voir leurs défauts et les hommes qui leur ressemblent, afin qu'après les avoir tous vus et avoir décidé quel est le meilleur et le plus mauvais homme, nous examinions si le meilleur est le plus heureux et si le plus mauvais est le plus malheureux, ou s'il en est autrement. Et comme je te demandais quelles étaient les quatre formes de gouvernement dont tu parlais, tu as été interrompu, et c'est ainsi qu'ayant repris la parole, tu en es arrivé là.

Littérature grecque.

1. La cosmogonie hésiodique.
2. La légende des Pélopidés dans la littérature grecque.
3. Etudier, d'après les *Nuées*, les diverses parties d'une comédie grecque.

Histoire de la littérature française.

1. La poésie française au xvi^e siècle.
2. La Fontaine dans la querelle des anciens et des modernes.
3. J.-J. Rousseau et le *moi* dans la littérature française moderne.

Littérature latine.

1. Les caractères de Pompée et de César dans la *Pharsale*.
2. Les relations d'Horace avec Auguste et Mécène.
3. La Gaule et les Gaulois d'après César.

Le gérant : E. FROMANTIN.

VOYAGES INTERNATIONAUX

A ITINÉRAIRES FACULTATIFS

Toutes les gares des grands réseaux français et certaines agences de voyages délivrent toute l'année des livrets de voyages internationaux à itinéraires établis au gré des voyageurs, et pouvant comporter à la fois des parcours :

- a) Sur les lignes des grands réseaux français, des réseaux algériens et tunisiens et du réseau corse ;
- b) Sur certaines lignes maritimes, etc. ;
- c) Sur les lignes des chemins de fer de l'Europe, à l'exclusion des chemins de fer anglais, espagnols, portugais et russes.

L'itinéraire des voyages commencés en France, en Algérie, en Tunisie, en Corse ou en Italie, doit comporter obligatoirement des parcours étrangers. L'itinéraire doit, dans tous les cas, ramener le voyageur à son point de départ.

Parcours minimum taxé : 600 kilom. — Validité : 60 jours jusqu'à 3.000 km., 90 jours de 3.001 à 5.000 km. et 120 jours au-dessus de 5.000 kilomètres.

Les livrets donnent aux voyageurs la faculté de s'arrêter à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

Les demandes de livrets internationaux sont satisfaites le jour même aux gares de Paris et de Nice et dans toutes les agences de voyages, lorsqu'elles arrivent à ces gares et agences avant midi. Pour toutes les autres gares, les demandes doivent être faites au moins quatre jours à l'avance. Les livrets commandés en Algérie, en Tunisie et en Corse étant établis en France, le délai de 4 jours est augmenté des délais de transmission.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

VIENT DE PARAÎTRE

Foyer Stérile

ROMAN

Par A. MONTAUDRY

Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Ce sont des pages vraies. Une morale très humaine et très haute se dégage de ce drame intime. Une pointe d'esprit satirique, parfaitement juste, visant les caractères et les travers d'une certaine société, jointe à la poésie des images, donne à cette lecture la valeur d'un bon livre.



Année scolaire 1907-1908

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

ABONNEMENT { France. 20 fr.
payables 10 francs au comptant et le surplus par
5 francs les 15 février et 15 mai 1908.
Étranger. 23 fr.
payables en une seule fois.
Le Numéro : 60 centimes

SOMMAIRE

Pages

- 97 LA VIE ET LES ŒUVRES DE MOLIERE. — Abel Lefranc,
Récapitulation. — L'esprit de recherche et d'imitation. Professeur au Collège de France.
- 109 LA VIE ET LES ŒUVRES DE SÉNÈQUE. — Jules Martha,
Sénèque précepteur de Néron. Professeur à l'Université de Paris.
- 117 RACINE ET LE THÉÂTRE FRANÇAIS. — Augustin Gazier,
Athalie. Professeur à l'Université de Paris.
- 129 HISTOIRE POLITIQUE DE LA FRANCE CONTEMPORAINE. — Charles Seignobos,
Election des pouvoirs nouveaux. Gouvernement du président. Professeur à l'Université de Paris.
- 140 SUJETS DE DEVOIRS (agrégation, licence, certificat). Université de Rennes.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

45, RUE DE CLUNY, 45

Tous les droits de reproduction sont réservés.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et Version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Clung

VIENT DE PARAÎTRE

Édouard RÉVÉRAND

L'Ame qui frissonne

(POÉSIES)

Un volume in-18 jésus, broché 2 »

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La vie et les œuvres de Molière

Cours de M. ABEL LEFRANC,

Professeur au Collège de France.

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous reprenons, aujourd'hui, la série de nos entretiens moliéresques, commencés il y a deux ans. Votre attention bienveillante, votre assiduité et votre sympathie fidèle m'ont soutenu, jusqu'à présent, dans cette tâche quelque peu redoutable. C'est donc avec une vive satisfaction, et, j'ose le dire, avec un certain sentiment de confiance que je me retrouve en face de vous, prêt à poursuivre et sans doute à achever, cette fois, le cycle de nos études sur le plus grand poète comique des temps modernes et sur ses œuvres immortelles.

Ces œuvres, vous le sentez d'un cœur unanime, demeurent toujours vivantes et toujours aimées ; chaque génération leur confère en quelque sorte une jeunesse et une vie nouvelles, et elles continuent de figurer avec plus d'éclat que jamais au premier rang de celles qui ont pour mission d'affirmer à travers les âges la vitalité et la perfection du génie français et de donner confiance en son avenir. Le rire de Molière, comme celui de Rabelais et comme celui de Voltaire, aucune autre race que la nôtre n'a réussi à le faire entendre dans le monde. C'est lui, croyez-le bien, qui, au jour du jugement dernier, ralliera tous les Français presque aussi sûrement que la trompette de l'Ange.

Vous vous rappelez notre plan : c'est l'ordre chronologique simple dans toute sa rigueur. L'unité de ce cours est constituée par la fusion de la vie et de l'œuvre du poète. Les vues d'ensemble, les discussions d'une portée générale, les relations qui existent entre les idées et les sentiments de Molière et les grandes questions de son siècle, sont développées au moment où elles s'imposent le plus naturellement à notre attention.

Rappelons le chemin parcouru : au cours de la première année, nous avons conduit la carrière de notre auteur jusqu'au moment de son retour à Paris, après avoir exposé l'histoire de ses origines, du milieu dans lequel il fut élevé et des longues pérégrinations qu'il fit à travers les provinces françaises. Un certain nombre de leçons préliminaires furent consacrées à l'histoire de l'érudition moliéresque, ainsi qu'à l'étude critique des sources de la biographie du poète. Cette première partie du cours comprit l'examen détaillé de l'*Etourdi* et du *Dépît amoureux*, donnés par Molière au cours de ses voyages à travers la France. Nous fîmes, chemin faisant, un certain nombre de descriptions ou recherches propres à reconstituer les cadres successifs de l'existence de Molière, par exemple à propos de Paris au temps de Louis XIII, des libertins, des théâtres de la capitale de 1640 à 1660, etc. Nous continuerons ainsi. Auparavant, je tiens à vous parler d'un document retrouvé tout récemment sur le séjour du poète dans le Midi, pièce singulière qui jusqu'ici avait échappé à tout le monde. Je n'en dirai qu'un mot. Il s'agit d'un document relatif au séjour de Molière à Montpellier et qui est daté du 12 mars 1655. Il commence par ces mots : « Au sieur Molière... » J'ai écrit à l'archiviste du département de l'Hérault ; mais voyez quelle malchance poursuit les moliéristes : ce document, dont nous ne possédons qu'une copie, n'a pu être retrouvé. Je compte poursuivre mes recherches ; mais l'authenticité de cette pièce me paraît probable.

Quant à la seconde partie de la carrière de notre comique, elle fut abordée avec la seconde partie du cours. A la fin de l'année 1658, Molière et ses compagnons, réinstallés définitivement dans la capitale, jouent devant le roi Louis XIV et devant toute sa cour. Mais, avant de les suivre dans leur nouvelle fortune, avant d'étudier les nouvelles œuvres de leur chef, il m'a paru nécessaire de consacrer les cinq premières leçons de l'année dernière à une controverse mémorable qui n'avait fait jusqu'à présent l'objet d'aucun exposé d'ensemble, ni même d'aucun travail moderne. Je veux parler de la grande controverse dont le théâtre a été l'objet pendant la majeure partie du XVII^e siècle, et à laquelle Molière a

été mêlé de près, avec la presque totalité des écrivains les plus illustres du règne de Louis XIV. Vous n'ignorez pas que ce même débat se continua à travers le xviii^e siècle, et que la discussion soulevée entre Jean-Jacques et d'Alembert en fit une querelle à jamais fameuse dans l'histoire des lettres et des idées. Cette histoire si curieuse de la « querelle morale du théâtre » nous a fourni l'occasion de grouper, pour la première fois, des données réellement importantes autant pour l'histoire dramatique du xviii^e siècle que pour une juste compréhension de la vie et des ouvrages de l'auteur du *Tartuffe* et du *Don Juan*. Ces recherches ont permis également de déterminer avec une certaine précision quelle fut, au point de vue moral et religieux, la place du théâtre en général et de la comédie en particulier dans la société contemporaine du grand comique et à la cour de Louis XIV. Une telle enquête s'imposait d'autant plus que le genre dramatique a tenu, durant cette période de notre histoire, le premier rang dans la littérature. Le théâtre est-il moral par définition ou ne l'est-il pas ? Est-il susceptible ou non d'améliorer les mœurs des hommes ? Convient-il ou non de le proscrire ? Telles sont les brèves formules à l'aide desquelles on pourrait résumer cette controverse si curieuse et si peu connue, qui constituait la meilleure des introductions à l'étude de la vie et des ouvrages de Molière, auteur et acteur dramatique à la cour de Louis XIV.

Parmi les textes nouveaux qu'il m'a été donné de recueillir et qui confirment pleinement les conclusions qui vous ont été présentées, il y a un an, j'en citerai seulement deux qui offrent, chacun à son point de vue différent, une portée toute particulière. Le premier est fourni par *Le Monarque ou les devoirs du souverain*, par le R. P. Jean-François Senault, prêtre de l'Oratoire (Paris, 1662). Ce livre peu connu, peu cité, est cependant d'une extrême importance en ce qu'il donne un précieux tableau d'ensemble des conceptions qui prévalaient dans les milieux ecclésiastiques vers 1662, c'est-à-dire au moment où commence le gouvernement personnel de Louis XIV, touchant les obligations, devoirs et droits du souverain modèle. Remarquez-le : Senault, esprit modéré, appartient à l'ordre de l'Oratoire, ordre nullement fanatique, et dont il devint peu après le supérieur général. Son traité, absolument contemporain de la fameuse parole : « L'Etat, c'est moi ! » est, je le répète, du plus grand intérêt et mériterait une étude détaillée. Il comprend huit traités ou parties spéciales. Trois quarts de siècle avant Montesquieu, il aborde l'étude des questions fondamentales de la science politique et discute des mérites respectifs des différentes formes de gouvernement pour se pro-

noncer en faveur de la monarchie. Dans la seconde partie, il traite de la grandeur du royaume de France, ce qui était plus que jamais de circonstance, puis successivement des devoirs du prince envers Dieu, envers soi-même, envers ses sujets, envers l'État et l'Eglise. Quant au dernier livre, il est consacré aux devoirs du prince dans la guerre. Si vous avez la curiosité de feuilleter ce livre, curiosité qui ne saurait être trop encouragée, je vous recommanderai surtout la lecture de la quatrième partie : que la bonté du prince doit égaler sa grandeur ; que les rois doivent commander à leurs passions plus que les autres hommes ; que le prince doit, dans sa grandeur, conserver la modestie ; si le roi doit travailler pour acquérir de la gloire ; il y a même un chapitre consacré aux divertissements du prince, à la chasse, au jeu, à la danse et à la galanterie. Comme vous le voyez, rien n'est omis.

Vous devinez, par cet intitulé, que les spectacles doivent tenir une large place dans les préoccupations du digne oratorien. Avant de vous communiquer quelques extraits des pages qu'il leur consacre, laissez-moi vous rappeler que celles-ci ont été écrites à la fin de 1661, au moment où le goût de Louis XIV pour les fêtes et pour le théâtre s'affirme, où les rigoristes commencent à murmurer de ces habitudes peu chrétiennes, où notre Molière tend à tenir dans les plaisirs de la cour une place prépondérante, quatre mois après l'*École des Maris* et quelques semaines après le succès des *Fâcheux* et l'éclatante faveur qu'il vaut au poète. Voici ces pages précieuses sur le rôle moral du théâtre : « Ceux qui le veulent excuser disent que c'est une instruction agréable, une morale divertissante, une peinture de la vie, une image des passions et de leurs désordres, une apologie de la vertu et une condamnation du vice, puisque celui-ci est toujours mal traité, et que celle-là y est toujours couronnée. Voilà, ce me semble, en peu de paroles, la défense du théâtre, et le panégyrique mesme de la comédie. Mais si nous en voulons juger sans prévention, nous'avouerons que plus elle est charmante, plus elle est dangereuse ; et j'ajouterais mesme que plus elle semble honnête, plus je la tiens criminelle. Le plaisir fait entrer insensiblement toutes les choses du monde dans notre esprit, et il n'y a rien de si mauvais qui n'y soit fort bien reçu quand il est accompagné de ce poison agréable... Or la comédie est le plus charmant de tous les divertissements ; elle ne cherche qu'à plaire à ceux qui l'écoutent ; elle se sert de la douceur des vers, de la beauté des expressions, de la richesse des figures, de la pompe du théâtre, des habits, des gestes et de la voix des acteurs. Elle

enchante tout à la fois les yeux, les oreilles, et pour enlever l'homme tout entier, elle essaye de séduire son esprit après qu'elle a charmé tous ses sens. Il faut estre de bronze ou de marbre pour résister à tant d'appas, et j'avoue que les plus grands saints auroient peine à conserver leur liberté au milieu de tant d'agréables tentations... L'homme est entièrement perverti depuis le péché; les mauvais exemples lui plaisent plus que les bons, parce qu'ils sont plus conformes à son humeur. Quand on lui représente sur le théâtre le vice avec ses laideurs et la vertu avec ses beautés, il a bien plus d'inclination pour celui-là que pour celui-ci, et comme les poètes ne sont pas exempts de ce désordre qui n'épargne aucune personne, ils expriment beaucoup mieux les passions violentes que les modérées, les injustes que les raisonnables, et les criminelles que les innocentes... C'est pourquoy je détournerai toujours les chrétiens de la comédie; je leur conseillerai d'éviter un écueil qui, étant plus dangereux qu'agréable, fait faire souvent un triste naufrage à la chasteté, et, me retranchant dans la raison de saint Cyprien, je leur dirai que le Fils de Dieu leur a défendu de regarder ce qu'il leur a défendu de commettre. »

Un tel texte se passe de commentaires. Songez qu'il a été conçu par un prêtre modéré, plein de mesure, d'une rare culture, et vous comprendrez à quel point la grande lutte dont je vous ai raconté les péripéties mettait en cause, si l'on peut dire, l'essence même du théâtre, sa légitimité, son existence.

Voici l'autre texte. Il est emprunté à un ouvrage beaucoup plus célèbre : l'*Art poétique* de Boileau. Le relire, c'est toujours une excellente introduction à nos études. C'est un de ces poèmes que tout le monde est censé connaître et où il y a encore plus d'une allusion à mettre en belle lumière; je veux parler de celle que nous offre le chant IV de l'*Art poétique* :

Je ne suis pourtant pas de ces tristes esprits
Qui, bannissant l'Amour de tous chastes écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la scène,
Traitent d'empoisonneurs et Rodrigue et Chimène.
L'Amour le moins honnête, exprimé chastement,
N'excite point en nous de honteux mouvement;
Didon a beau génir et m'étaler ses charmes,
Je condamne sa faute en partageant ses larmes.

Remarquons que ce texte vise directement la controverse dont nous venons de rappeler les grandes lignes.

Dans la seconde partie du cours, nous avons poursuivi la biographie et la série des pièces de Molière, à partir de son retour à

Paris, c'est-à-dire, depuis les *Précieuses ridicules* jusqu'au *Tartuffe*. On s'est efforcé de renouveler cette étude en montrant les rapports de ces pièces avec les faits de la vie du poète, en replaçant chacune d'elles dans son cadre historique et en exposant l'histoire des idées et des sentiments auxquels il y a lieu de la rattacher. Ainsi, pour les *Précieuses*, on s'est préoccupé d'en marquer d'abord la portée exacte au point de vue de la censure des mœurs, et ensuite de faire connaître les destinées de la préciosité depuis les cercles polis et la querelle des femmes au temps de la Renaissance, en passant par l'hôtel de Rambouillet et les groupes précieux de province jusqu'à la fin du XVII^e siècle. A propos de la succession de *Sganarelle*, de *Don Garcie*, de l'*Ecole des Maris*, de l'*Ecole des Femmes*, on s'est occupé de la jalousie dans le théâtre du XVII^e siècle et dans celui de Molière, en même temps que des circonstances qui ont dû amener le poète à traiter de cette passion avec une prédilection si évidente. Combien ces pièces nous apparaissent plus intéressantes, plus tragiques même, malgré leur comique, si quelque chose de l'âme de l'auteur s'y révèle à nous ! Nous vous avons signalé ensuite dans les *Fâcheux* la première esquisse de philosophie générale chez Molière. La nouvelle cour s'y trouve, par ailleurs, décrite avec une grande liberté. On peut y voir un premier essai des franchises de la comédie à l'égard des gens titrés. A propos de l'*Ecole des Femmes*, il a été traité longuement de la grande querelle qu'elle souleva, et l'on a insisté sur le rôle décisif de cette comédie dans la vie et l'œuvre du poète. A partir de ce moment, aux yeux de beaucoup de gens, Molière est devenu l'ennemi, comme aux yeux des autres il est devenu le premier auteur comique de son temps. Le *Mariage forcé* a été présenté comme une pièce plus importante qu'on ne le croit généralement. Elle se rattache à la tradition gauloise et aux polémiques suscitées par la question du mariage et des femmes. Le cours s'est continué par une description des fêtes de Versailles de mai 1664, où furent représentés les *Plaisirs de l'Ile enchantée* et la *Princesse d'Elide*, description faite à l'aide de documents narratifs et artistiques qui permettent de faire revivre un ensemble de splendeurs inouïes. Ces journées fameuses doivent être considérées comme une véritable apothéose de la Femme, de l'amour de la Nature. Dans cette fête quasi-païenne, dont toutes les manifestations se trouvaient en contradiction complète avec l'ascétisme chrétien, *Tartuffe* venait à son heure et à sa place.

La dernière leçon a été consacrée à cette immortelle comédie. Nous y reviendrons, une fois encore, pendant toute

notre seconde leçon. En ce qui touche la biographie, un des principaux points traités a été celui du mariage du poète. Nous avons conclu, après une discussion approfondie et après un classement méthodique des documents et témoignages, que la femme de Molière, Armande ou Grésinde Béjard, n'est pas la sœur de Madeleine Béjard, mais bien sa fille. Il y a eu certainement substitution d'enfant. Armande est une fille issue de la liaison de M. de Modène et de Madeleine.

Cette troisième année, nous étudierons la troisième et dernière période, celle qui comporte les pièces sociales, comme *Tartuffe*, *Don Juan*, le *Misanthrope*. Molière exerce alors une influence énorme sur l'opinion, influence qui dure jusqu'à sa mort. Comme vous pouvez le prévoir vous-mêmes, cette année sera pour moi la plus lourde; aussi je vous demande, Mesdames et Messieurs, un redoublement d'attention et de bienveillance. L'étude de cette troisième période nous permettra d'utiliser toutes les ressources de l'érudition contemporaine. Avec *Tartuffe*, nous étudierons l'hypocrisie dans la littérature, et j'aurai, à ce propos, l'occasion de vous révéler des textes inconnus; avec *Don Juan*, nous parlerons des grands seigneurs débauchés; avec le *Misanthrope*, de l'honnête homme; nous interrogerons les moralistes, plus tard les médecins. Nous ferons l'histoire des controverses modernes sur les pièces de Molière. D'une façon générale, nous garderons présente à l'esprit cette parole un peu sévère peut-être (Lavis, *Histoire de France*, VII, 1, p. 323): « L'ensemble des travaux sur la société française au XVII^e siècle est insuffisant et désordonné. Nous connaissons mieux la société française au Moyen Age, la société romaine, la société de l'ancienne Egypte, que la société française au XVII^e siècle, demeurée obscure sous le décor de Versailles, ce qui est certainement absurde ». Je vous rappelle que nous ne prétendons pas faire à chaque fait et à chaque question une part égale, mais que nous nous efforçons d'insister de préférence sur les principaux points, qui, dans l'état actuel de la science, ont le plus de chance d'être renouvelés. La deuxième leçon sera consacrée à *Tartuffe*; ensuite, nous étudierons *Don Juan*.

MESDAMES, MESSIEURS,

Je voudrais, dans la seconde partie de ce premier entretien, profiter de la liberté relative que laissait autrefois au professeur la reprise d'un cours, pour traiter devant vous de quelques questions générales. De temps à autre, nous éprouvons, chacun à notre manière, le besoin de nous recueillir, de faire, si vous

voulez, notre examen de conscience. Comme des voyageurs en marche vers je ne sais quel but inconnu, nous ressentons parfois le désir de nous rendre compte du chemin parcouru, et en même temps de scruter un peu l'horizon pour essayer de découvrir les contrées vers lesquelles nos pas nous entraînent. C'est une de ces haltes très courtes que je vous propose de faire avec moi. Nous sommes les travailleurs, ou plutôt, pour conserver l'image que je viens d'employer, les voyageurs de l'histoire littéraire. Nous sera-t-il permis de nous demander ce qu'on a accompli, depuis quelque temps, dans cette branche, qui nous est chère, des connaissances humaines, et d'essayer de définir ses tendances actuelles ? C'est une recherche que personne, semble-t-il, ne s'est permis d'entreprendre depuis assez longtemps. Osons-la pendant quelques instants. Jetons donc un coup d'œil rapide sur l'état présent de nos études. Il ne s'agit point de ce qu'on appelle parfois, un peu prétentieusement peut-être, la méthodologie, science plutôt redoutable, mais simplement de quelques vues ou réflexions que je crois utile de vous présenter sur les préférences et les curiosités de nos contemporains en ce qui touche notre domaine, et sur les voies que celles-ci semblent indiquer aux travailleurs. Je ferai d'abord une constatation fort agréable : ces études sont, à l'heure présente, en pleine prospérité. Jamais des progrès aussi rapides ni aussi marqués n'ont été constatés. Pour le *xvi^e* siècle, de nouvelles et importantes éditions ont été faites ou simplement entreprises, sur Montaigne, Calvin, Rabelais, Ronsard, du Bellay, Héroët, etc. Tous les jours des documents inédits sont découverts ; des matériaux nouveaux sont jetés dans la circulation ; la critique des textes fait des progrès ; on suggère de nouveaux rapprochements ; on approfondit les sources, les causes et les circonstances des œuvres ; on étudie avec précision l'influence des ouvrages et des écrivains, l'histoire des genres, leur développement ; on fait également des biographies, des monographies plus exactes ; nous sommes friands du détail nouveau, savoureux, imprévu ; les archives s'ouvrent de plus en plus ; l'ambiance est mieux connue ; les cadres dans lesquels ont vécu les écrivains sont mieux déterminés, ainsi que le milieu social et littéraire auquel chacun d'eux a appartenu. Mais, dans tout cela, beaucoup d'éléments ont déjà été appréciés et recherchés depuis longtemps ; on a développé, perfectionné, mais pas innové sur toute la ligne. Si nous cherchons à définir les tendances vraiment récentes et nouvelles, celles qui donnent plus spécialement aux travaux actuels leur originalité et leur

caractère propres, il me semble qu'on pourrait les apercevoir dans deux ordres de recherches : 1^o d'abord, celles qui ont trait à ce qu'on peut appeler les éléments réels dans la littérature d'imagination, c'est-à-dire dans la poésie, dans le théâtre et dans le roman ; 2^o les recherches qui ont trait aux sources des ouvrages littéraires et à l'imitation chez les écrivains. Ces deux ordres de recherches ont, du reste, des points de contact très nombreux, qui font par moment qu'elles se confondent.

Jamais, semble-t-il, en ce qui concerne les premières recherches, la curiosité n'a été plus vive, plus alerte ni plus exigeante que de notre temps. Toutes les œuvres qui comptent dans l'histoire littéraire ont été successivement, depuis quelque vingt ou trente ans, interrogées avec passion, et presque toutes ont répondu. Les chansons de geste, les romans d'aventures, les poètes comme Villon, Ronsard, du Bellay ou Boileau, les conteurs comme Rabelais ou la reine de Navarre, les romanciers comme d'Urfé, M^{me} de la Fayette, M^{lle} de Scudéry ou l'abbé Prévost, les auteurs dramatiques comme Corneille ou Molière, pour ne citer que quelques noms français antérieurs au xix^e siècle, ont livré aux critiques les éléments réels, vécus, de leurs œuvres et souvent aussi quelques-uns des secrets de leur vie, de leurs tendresses et de leurs passions. Leurs ouvrages nous ont, après plusieurs siècles, laissé entendre des confidences ou des aveux. Les mêmes indications ont été obtenues, tout récemment, de nombre d'œuvres quasi contemporaines. Peu d'écrivains, peu d'ouvrages d'imagination, ont réussi à échapper à ces exigences de l'érudition d'aujourd'hui. Il y a à cela plusieurs causes : notre grande curiosité moderne tout d'abord, ardente, parfois même indiscrète, violente, agressive, lancinante ; et puis ce que j'oserai appeler le goût du réalisme, le besoin du réel, la passion du vrai, l'envie de connaître les dernières raisons des choses. Ajoutez à cela les exigences du progrès de la science, de plus en plus impérieuse et mieux armée. Qu'il s'agisse des éléments du *Lys de la Vallée* de Balzac, du *Manfred* de Byron, de *Paul et Virginie* ou d'une nouvelle de l'*Heptaméron*, c'est la même préoccupation ; une tendance unique se retrouve d'un côté comme de l'autre : à travers les écrits les plus divers, nous cherchons l'homme.

Mais le domaine où les conquêtes ont été peut-être encore plus nombreuses, plus certaines et plus décisives, c'est celui de la recherche des sources et des imitations à travers les ouvrages littéraires. On peut dire que ces études ont en grande partie renouvelé et transformé la compréhension d'une infinité de livres, en changeant le caractère de l'admiration qu'ils provoquaient.

La psychologie de quantité d'écrivains nous est apparue sous un jour nouveau, et les lois de la composition littéraire ont été même modifiées. Le caractère dogmatique de l'ancienne critique admistrative, déjà si entamé depuis un quart de siècle, en a été presque complètement annihilé. « Tout est dit, et l'on vient trop tard, etc. » Cette parole fameuse, qui sert, vous le savez, de frontispice au livre des *Caractères*, est, en même temps que l'explication, la justification sans réplique du rôle formidable joué par l'imitation dans la littérature de tous les temps et de tous les pays ; car aucune littérature, pour ne parler que des modernes, n'échappe à cette quasi-nécessité de la composition littéraire.

L'imitation est nécessaire. Dès l'origine des littératures, la loi de l'imitation s'affirme ; chaque œuvre commence par fixer, adapter, transformer des productions, des inventions populaires ou anonymes. En réalité, Mesdames et Messieurs, l'invention proprement dite est assez rare dans la littérature ; tous les écrivains, aux âges et dans les pays les plus divers, ont utilisé des sources et usé de l'imitation, puisant tous au vieux fonds éternel amassé lentement par l'humanité. Tels Homère, Virgile, Rabelais, Ronsard, Montaigne, Shakespeare, Malherbe, Corneille, Molière, Lesage, etc... Les siècles littéraires n'ont pas réprouvé l'imitation, loin de là. Le xviii^e siècle est celui qui a le moins imité ; or, il n'a pas en poésie une si grande valeur littéraire. La poésie renaît à la fin du siècle avec Chénier qui est, par excellence, un imitateur en même temps qu'un artiste parfait. Chateaubriand, de même, partait volontiers d'un texte antérieur pour composer ses développements les plus brillants.

Grâce aux recherches devenues plus subtiles ou plus aisées en matière d'histoire et de critique littéraires, l'imitation a été découverte impitoyablement, depuis quelques années, à peu près chez tous les écrivains. Avouons-le : un peu de méchanceté entre dans notre joie, qui n'est peut-être pas une joie scientifique pure. La transformation, accomplie chez chaque écrivain, des idées, des sentiments antérieurs, des thèmes, des textes de ses prédécesseurs, a été saisie pour ainsi dire sur le vif. Les résultats sont surprenants. Autrefois, ces investigations patientes n'intéressaient qu'exceptionnellement et surtout au point de vue du plagiat. Des travailleurs infatigables ont fait des enquêtes successives, ont fouillé les archives. Ces recherches offrent sans doute plus d'un écueil, plus d'un inconvénient ; mais, pour le moment, nous n'en voyons que le beau côté.

Des chercheurs se sont placés à d'autres points de vue ; ils ont fait l'histoire d'un thème, le thème de la Rose par exemple,

comme MM. Joret et Turpin ; l'histoire d'une légende, comme la légende de *Don Juan*, par M. de Bévotte ; l'histoire d'une œuvre et de son influence à travers les siècles, qu'il s'agisse de Platon, de Virgile, de Lucien, de Dante ou de *Shakespeare*. Ces recherches sont appelées à beaucoup d'avenir, pourvu qu'elles soient faites avec tact et mesure ; il faut, par exemple, éviter les rapprochements faux. Mais, lorsque ces études sur l'imitation sont bien faites, comme elles sont précieuses, non pas seulement pour la psychologie des écrivains, mais aussi pour la psychologie générale, pour la connaissance des idées littéraires en vogue à chaque époque ! Chaque auteur de quelque mérite a son genre d'imitation particulière ; aussi les procédés de l'imitation sont-ils d'une diversité infinie ; il faut tenir compte des traditions transmises. C'est faute d'observer ces règles que les critiques se sont mépris, par exemple, sur le rôle des pères dans Molière. Dans les farces du Pont-Neuf, les pères nobles étaient appelés dindons, parce qu'ils étaient toujours battus, volés ou raillés. C'était une tradition dans l'ancien théâtre. De même les valets étaient toujours battus ; nous constatons aussi que, chez Marivaux, les mères sont presque toutes acariâtres ; dira-t-on pour cela que Marivaux était hostile aux mères, mauvais fils, contempteur des sentiments humains les plus respectables ? Non, évidemment.

Sur l'imitation proprement dite, notamment en ce qui touche l'époque de la Renaissance, il y a beaucoup à dire. Je signalerai spécialement à votre attention le livre de Rathery sur l'influence de l'Italie sur les lettres françaises (Paris, 1853) et l'ouvrage de M. Pieri sur Pétrarque et Ronsard (Paris, 1896). A signaler également les recherches de MM. Martinenche, Huszár, Toldo, sur la comédie espagnole ou italienne en France. L'influence du théâtre espagnol sur Molière est très intéressante à étudier ; je comptais vous en parler longuement ; l'esquisse générale m'a séduit et entraîné un peu loin. Nous y reviendrons ; *Don Juan* nous en fournira une occasion naturelle. La représentation récente des *Mocedades del Cid* donne par ailleurs matière à de bien curieuses constatations. Sur le cadre, le décor, la mise en scène, consultez les recherches de MM. Rigal, Cohen, J.-J. Ollivier. — Le rôle du théâtre espagnol a, d'ailleurs, été grandissant. Il est intéressant de savoir comment il est allé d'Espagne en Italie, comment il est venu en France, savoir par les textes eux-mêmes, les acteurs espagnols, les acteurs italiens, les traductions italiennes. Il y eut toujours des rapports et des échanges des littératures européennes entre elles. Une grande

prudence est toutefois nécessaire (exemples récents tirés du *Don Juan* et de la controverse relative à Pascal).

Sur le second point, la recherche des sources, tenons-nous-en au XIX^e siècle. Dans ce domaine, la moisson a été très abondante. Rappelez-vous les études récentes sur les sources des *Martyrs*, des *Abencérages*, d'*Atala*, des *Etudes historiques*, des *Voyages* de Chateaubriand, de *Notre-Dame de Paris*, des *Trois Mousquetaires*, du *Lys dans la Vallée*, des *Paysans*, de *Volupté*, etc., George Sand, Théophile Gautier, Flaubert, Zola, Maupassant ont été de même étudiés, pour beaucoup de leurs œuvres, au point de vue des sources. On a retrouvé celles de la plupart des poèmes de Victor Hugo. Tout récemment encore, M. Vianey a recherché les sources de Leconte de Lisle. Est-ce là une vaine curiosité ? Non, certes : l'étude des sources montre l'enchaînement des œuvres littéraires, l'unité et la continuité du travail littéraire de l'humanité ; grâce à ce genre d'études, on retrouve l'homme à travers les œuvres les plus diverses et l'on éprouve comme un sentiment de sécurité. Mais, je le répète, il y faut du tact, de la mesure ; pour Molière, par exemple, on est allé trop loin.

« Ce qui n'en est pas moins tué par une telle méthode, dit justement M. Rigal, c'est le génie propre, c'est l'originalité particulière du poète. Molière emprunte à tout et à tous ; il puise dans les pièces qu'il a jouées, dans les livres qu'il a lus, dans les conversations qu'on a tenues devant lui, dans les pensées que ses yeux pénétrants sont allés découvrir au fond des âmes ; mais ce qu'il prend ainsi, il le transforme ; il le fond avec ses inventions propres ; il l'anime de la vraie vie, celle des héros mêmes qui s'agitent sur sa scène, si bien qu'il n'y a plus chez lui des pièces de rapport, mais des parties d'un organisme ; pas de mots plaisants en soi, mais des mots plaisants par réflexion à celui qui les prononce ; pas de fantoches où les procédés uniformes de l'ouvrier se reconnaissent, mais de vrais hommes et de vraies femmes, distincts, variés, comme autour de nous. » Voilà le langage de la raison et du goût, et vous voyez, en terminant, que l'étude de l'imitation bien comprise nous conduit simplement à mieux aimer, à mieux goûter la littérature et nos grands écrivains.

La vie et les œuvres de Sénèque

Cours de M. JULES MARTHA.

Professeur à l'Université de Paris.

Sénèque précepteur de Néron.

En l'an 49 après J.-C., Sénèque fut rappelé de son exil de Corse. En quelles circonstances se produisit cette mesure de clémence, et quelles en furent les conséquences pour le philosophe ?

C'était une intrigue de cour qui l'avait fait exiler, ce fut une intrigue de cour qui le fit rappeler. En 48, se produisit une grave révolution de palais, — je dirais presque de harem : Messaline est mise à mort. Depuis le début du règne de Claude, elle avait été absolument toute-puissante ; elle faisait son jouet du faible empereur, qui ne demandait qu'à se laisser conduire. Elle avait sur lui plein pouvoir et en abusait pour s'abandonner sans mesure à ses instincts sanguinaires et dépravés. Elle avait ses accusateurs à gages, qu'elle lançait contre ses ennemis, et, grâce à la terrible *lex majestatis*, elle les perdait facilement. Sa vie fut ainsi une longue suite de cruautés et de dérèglements. Elle poussa le scandale à un point tel qu'il choqua même les Romains d'alors, peu rigoristes cependant : elle osa, du vivant de Claude, épouser son amant Silius, le plus beau des Romains. Le mariage, pour lequel on fit des préparatifs solennels, devait se faire à la faveur d'un voyage de Claude en Campanie. Le péril public, qu'on crut voir dans cette union, plus encore que le scandale qu'elle causa, perdit Messaline : en effet, le choix de Silius semblait désigner un candidat éventuel à l'empire, car il n'était pas difficile de se débarrasser, à un moment donné, de l'insignifiant Claude. On craignait donc qu'un jour ou l'autre Silius ne devînt empereur. Les gens au pouvoir, les affranchis qui dirigeaient le gouvernement, avaient tout à perdre à un changement de règne. Ils résolurent de prendre les devants. Ils vont avertir Claude de ce qui se passe, l'excitent contre l'impératrice, et lui arrachent l'ordre de mettre à mort Messaline.

Aussitôt après l'exécution de Messaline, une question se pose : qui va la remplacer ? Claude ne pouvait rester ainsi sans une femme pour le diriger ; si on ne lui en avait pas donné une

légitime, il en aurait pris une autre. Pallas, réussit à faire choisir la fille de Germanicus, Agrippine, que la chronique scandaleuse accusait d'avoir des faiblesses pour lui. Elle avait sur ses rivales l'avantage d'être la propre nièce de Claude ; comme telle, elle avait ses entrées au palais. Elle sut en profiter pour flatter son oncle, si bien qu'elle était impératrice de fait avant de l'être de droit. Il ne restait plus, dès lors, qu'une simple formalité à remplir : Claude devait obtenir l'autorisation d'épouser sa nièce. Le Sénat, à qui on s'adressa, ne fit aucune difficulté pour l'accorder : Agrippine devint alors toute-puissante sur l'esprit de Claude.

Son premier acte fut de rappeler Sénèque d'exil. Pourquoi fait-elle gracier ce philosophe exilé, qui paraît ne devoir servir à rien à cette femme ambitieuse ? Une première raison, c'est que Sénèque avait été victime de la haine de Messaline, et que l'on aime d'ordinaire à favoriser les victimes de ses ennemis. C'est ainsi qu'on voit souvent les empereurs, à peine parvenus au pouvoir, rappeler les exilés du règne précédent. Il y avait eu, en outre, des relations mondaines entre Sénèque et la famille de Germanicus, au point qu'on accusa Sénèque d'avoir corrompu ses filles. Enfin Agrippine comptait trouver dans la présence de Sénèque un appui précieux pour ses ambitions. Sénèque était, au moment de son exil, un grand écrivain, un philosophe renommé, un orateur célèbre. Il était estimé pour sa vertu et son talent. Agrippine, ambitieuse et habile, crut qu'elle se ferait bien voir de Rome en attachant à sa fortune et à la fortune de son fils Néron ce philosophe, que tous vénéraient. Elle espéra qu'une partie de l'estime des Romains pour Sénèque rejaillirait sur elle et sur son fils. Cette dernière raison, donnée par Tacite (*Annales*, XII, viii), est, en somme, très vraisemblable.

Voilà donc Sénèque à la cour, et chargé d'élever Néron. La tâche était délicate. Pour comprendre à quel point elle l'était, il importe de connaître quelques détails de l'enfance de Néron et de son éducation antérieure. L'élève de Sénèque, alors âgé de onze ans, appartenait à une race féroce. Peut-être l'hérédité, à elle seule, ne suffit-elle pas à expliquer le caractère d'un homme ; mais il y a des chances pour qu'un enfant, descendant de gens remarquables pendant des siècles par leurs violences, conserve le caractère de sa race. Le père de Néron, ce Domitius Ahenobarbus dont parle Suétone, était tellement féroce que Suétone l'appelle *detestabilis* ; l'historien rappelle de lui des traits odieux. Quant à Agrippine, elle montra par la suite ce qu'elle valait. Domitius Ahenobarbus ne tarda pas à savoir à quoi s'en tenir sur sa femme : il disait que, de lui et d'A-

grippine, ne pouvait naître qu'un monstre. L'enfant fut abominablement mal élevé. Il perdit son père quand il n'était encore âgé que de trois ans, ce qui n'était d'ailleurs pas un mal en la circonstance. Quelque temps après, sa mère fut exilée. L'enfant resta seul à Rome, et fut recueilli par une tante paternelle, Domitia Lepida, femme originale et peu fortunée. Elle l'abandonna aux soins d'esclaves, de maîtres subalternes, de pédagogues quelconques ; ses premiers précepteurs furent un danseur et un coiffeur. Plus tard, il eut sans doute des maîtres plus sérieux. Il savait lire et écrire, connaissait un peu de grec et de rhétorique, faisait des vers latins. Au fond, il eut de mauvais maîtres, et il n'avait d'ailleurs, nous dit Suétone, pas beaucoup de goût pour l'étude. En revanche, il avait des dispositions pour les arts et les sports. Il dansait, faisait de la musique, peignait, ciselait, modelait ; il aimait surtout conduire des chevaux. Cet enfant avait un tempérament d'artiste ; ce qui lui plaisait surtout dans son éducation, c'était tout ce qui touchait aux arts. Aussi sa prétention fut-elle toujours d'égaler les plus grands artistes ; et son dernier mot, quand il sera sur le point de se donner la mort, sera un regret de la perte que va faire le monde d'un artiste tel que lui : *Qualis artifex pereo !* Mais il était, en réalité, un cabotin plutôt qu'un artiste.

Cet enfant, issu d'une race cruelle, était méchant d'instinct. La veille du jour, raconte Suétone, où Sénèque devait inaugurer son préceptorat, il rêva qu'on lui avait donné à élever Caligula, un fou furieux. Sans doute, Sénèque savait à quoi s'en tenir sur le caractère de son élève, et ne se faisait probablement pas beaucoup d'illusions quand il entra au palais impérial pour accomplir sa tâche ardue.

On a pensé que le traité de Sénèque en trois livres sur la colère, *De Ira*, avait été composé pour agir sur le jeune Néron, à peu près comme Fénelon essaiera d'agir sur le caractère violent du duc de Bourgogne. L'idée est, à première vue, assez séduisante. Malheureusement, Néron n'y aurait rien compris du tout. Ce traité est bien difficile à lire : jamais un enfant de onze ans n'aurait eu la patience de le lire jusqu'au bout, et, s'il l'avait lu, il n'y aurait rien compris. Ce traité devait, en réalité, être plus ancien ; et, quand on le rapporte au préceptorat de Néron, on ne le fait que parce qu'on y retrouve certaines idées de Sénèque sur l'éducation. Mais il est certain que le philosophe, avant d'être appelé à diriger l'éducation du jeune Néron, avait des idées sur la matière qu'on trouve exprimées non seulement dans le *De Ira*, mais encore dans le *De Clementia*, qui lui est un peu postérieur.

Sénèque a réfléchi sur l'art d'élever les enfants, et il a exposé dans le *De Ira* le résultat de quelques-unes de ses réflexions. Déjà un de ses maîtres, le philosophe Sotion, avait traité ce sujet de la colère. Ce problème était donc à l'ordre du jour de la philosophie. Sénèque avait été amené à examiner particulièrement ce point important : comment, dans l'éducation, peut-on lutter contre la colère chez un enfant ? Sénèque avait dû rencontrer de ces enfants violents et irascibles, corrompus et gâtés par une éducation trop indulgente : « Rien ne dispose plus à la colère qu'une éducation molle et efféminée. C'est pourquoi l'indulgence qu'on a pour un fils unique, la liberté qu'on laisse à un pupille, ne font que les corrompre davantage. Il ne résistera pas à une offense, celui à qui on n'a jamais rien refusé, celui dont une mère inquiète a toujours essuyé les larmes, celui à qui on a toujours donné raison contre son précepteur. » (*De Ira*, II, xxi.) Sénèque se rendit bien compte que c'était là le point difficile de l'éducation qu'il entreprenait ; et la tâche était d'autant plus délicate que la position de Néron n'était pas bien définie. Néron est le fils d'Agrippine et de Domitius Ahenobarbus : il n'est donc rien pour Claude, attendu surtout qu'il y a dans la famille impériale un héritier tout désigné, Britannicus, fils de Claude et de Messaline. Ainsi Néron n'est rien ; mais Sénèque n'est pas sans s'apercevoir qu'il est tout. Il voit les intrigues d'Agrippine, qui essaie de substituer son fils à Britannicus ; mais il ne sait pas encore ce que sera Néron. S'agit-il d'élever un futur noble ou un futur empereur ? Quoiqu'il en soit, il essaie de lui appliquer ses méthodes de pédagogie.

Quand on se trouve en présence d'un caractère, peut-on se flatter de changer ce que la nature et l'éducation antérieure ont fait ? Il y a des natures sur lesquelles on ne peut rien ; on peut agir sur certaines et les modifier. Par un traitement lent et patient, il est possible de remédier à certaines déféctuosités, de tourner vers le bien certains instincts, qui paraissaient d'abord n'être faits que pour le mal. Pour cela, il y a un procédé, et un procédé unique : la douceur. Il ne faut pas heurter de front ces natures ombrageuses, mais les prendre de biais. Quelquefois même il faut agir par l'amour-propre, la vanité, et se servir de certaines imperfections pour corriger des défauts plus graves. « Rien n'est plus important, dit Sénèque (*De Ira*, II, xxi) que de jeter, de bonne heure, les bases d'une bonne éducation. C'est une tâche très délicate ; car il faut prendre soin de ne pas entretenir en eux la colère, et de ne pas émousser leur caractère. Il faut pour cela une observation attentive... Toutes les fois que l'enfant

aura remporté quelque avantage ou fait quelque chose de louable, laissons-le s'en féliciter, mais non s'en enorgueillir. »

Puis Sénèque signale les inconvénients d'une éducation molle et efféminée, qui ne fait que gâter le caractère (*De Ira*, II, XXI) : « Il faut placer l'enfant loin de toute flatterie, lui faire connaître la vérité, lui imposer quelquefois la crainte et toujours le respect, lui faire honorer la vieillesse et l'empêcher de demander quelque chose avec colère. Ce qu'on lui a refusé quand il pleurait, qu'on le lui offre quand il est calmé. »

Cela doit avoir été écrit avant que Sénèque soit devenu le précepteur de Néron. La date du *De Ira* est incertaine ; en tout cas, il est antérieur à 49. Le *De Clementia* fut écrit à une date qui nous est connue. Sénèque, dans cet ouvrage, dit que Néron vient d'accomplir sa dix-huitième année : l'ouvrage fut donc écrit quelque temps après décembre 55.

Dans le premier livre, Sénèque étudie la clémence, fait l'éloge de son utilité pour les princes ; dans le deuxième livre, il la distingue de vertus analogues, telles que la pitié et le pardon ; le troisième livre s'occupe des moyens d'acquérir la clémence. Dans ce dernier livre, il expose en quelque sorte les procédés dont il s'est servi dans l'éducation donnée à Néron.

Le traité est composé pour Néron et dédié à Néron. Nous y retrouvons les principes d'éducation de Sénèque et nous les voyons mis en œuvre. C'est en cela que cet ouvrage est intéressant pour nous, car il renferme bien des banalités et des lieux communs.

Quand Sénèque prit en main l'éducation de Néron, il eut vite fait de se rendre compte qu'il avait à diriger un enfant gâté, plein de mauvaises habitudes et d'un caractère ombrageux ; qu'il avait une âme malade à soigner. Il ne se découragea pas. Il fit ce que doit faire un sage : s'appliquer de toute son habileté à porter remède aux défauts de l'enfant. « Le sage, dit Sénèque (*De Clementia*, III, VII), imitera le bon agriculteur, qui ne soigne pas seulement les arbres droits et élevés, mais adapte des appuis à ceux qu'une cause quelconque a tordus. Il émonde les uns, pour que l'excès de végétation n'entrave pas leur croissance ; il nourrit ceux qui dépérissent sur un sol pauvre ; il ouvre le ciel à ceux qui souffrent d'une ombre étrangère. Selon ces principes, le sage parfait examinera selon quelle méthode il faut traiter chaque esprit pour améliorer ceux qui ne sont pas droits. » La nature de Néron était une nature violente, impétueuse, encline à la colère ; il fallait la traiter avec beaucoup de ménagements, se garder soigneusement de l'effrayer

par des attaques trop directes, mais au contraire la manier délicatement par la douceur, en employant des moyens détournés. « De même, dit Sénèque (*De Clementia*, I, xvi), l'écuyer habile n'effarouche pas par des coups redoublés le cheval qu'il veut dompter ; l'animal deviendrait ombrageux et rétif, si on ne le flattait pas d'une main caressante. C'est aussi ce que fait le chasseur, quand il dresse de jeunes chiens à suivre la piste du gibier, ou qu'il se sert de chiens déjà dressés pour le faire lever ou pour le poursuivre. Il se garde de les menacer sans cesse ; il diminuerait, en effet, leur ardeur, et la peur affaiblirait leur courage. Mais il ne leur permet pas de s'écarter et de courir au hasard. »

Sénèque se décide donc à procéder par la douceur à l'égard de Néron. Mais cette douceur n'est pas une indulgence lâche ; ce n'est pas une complaisance exagérée et mêlée de flatterie. Sur ce point, Sénèque est catégorique. Le précepteur doit se montrer pour son élève doux mais ferme, non punir avec rigueur, mais faire des remontrances délicates. Surtout il n'a jamais recours à la flatterie, et préfère choquer par la vérité que plaire par l'adulation. S'il doit faire des reproches, il ne les présente pas d'une façon brutale. Au contraire, il prend une voie détournée, afin d'éviter de provoquer la colère et la révolte chez l'élève. Ainsi présentées, les remontrances s'insinuent doucement et sans violence, au lieu de heurter de front un caractère ombrageux et d'exciter sa résistance.

Voilà donc quel est le premier principe de Sénèque en matière d'éducation, la douceur. Sénèque prévoit, dans le détail, comment cette douceur doit s'exercer : « Il faut n'imposer à l'enfant rien de servile ni d'humiliant (*De Ira*, *ibid.*). Il ne doit jamais avoir besoin de demander en suppliant ; il ne doit jamais pouvoir se féliciter de l'avoir fait avec succès. On ne doit rien lui donner que par considération pour lui, pour sa bonne conduite passée et ses promesses de bien faire à l'avenir... Il faut donner aux enfants des précepteurs et des pédagogues d'un caractère doux. » (*De Ira*, II, xxii.)

Un autre procédé de Sénèque, c'est de profiter des petits défauts de l'élève pour l'améliorer. Ainsi il tourne la vanité vers des objets plus importants et plus nobles que ceux auxquels elle s'applique d'ordinaire. Dès que l'élève fait quelque chose de bien, il faut le louer. Son amour-propre sera heureux qu'on ait remarqué la bonne action ; et, si l'occasion se représente, l'enfant recommencera volontiers l'action qui lui a valu des éloges.

Au début du deuxième livre du traité sur la clémence, Sénèque

raconte une anecdote bien connue pour louer la mansuétude de Néron. Dans les premières années de son règne, Néron reçut un jour des mains de Burrhus une condamnation à mort à signer. C'est une chose fort ennuyeuse que de donner une signature ; aussi, peut-être uniquement par impatience d'être dérangé, Néron s'écria-t-il : « Je voudrais ne pas savoir écrire ». Sur cette parole, Sénèque se lance dans les éloges les plus flatteurs : « Je ne puis sans admiration, dit Sénèque, raconter aux autres cette belle parole, comme je n'ai pu l'entendre sans admiration : parole généreuse, bien digne d'une grande âme et d'un caractère clément, qui ne fut ni étudiée ni prononcée pour des oreilles étrangères, mais qui s'échappa soudain, et montra sa bonté luttant avec les nécessités du pouvoir... O parole digne d'être entendue de tous les peuples qui habitent l'empire romain... ! C'est maintenant que la piété et la droiture vont se réveiller, en même temps que la bonne foi et la modération, et que les abus d'un trop long règne vont faire place, enfin, à une ère de bonheur et de vertu. »

Et Sénèque continue à célébrer ainsi, en termes dithyrambiques, ce qui n'était peut-être qu'un mot d'impatience et d'ennui.

Nous saisissons là, sur le vif, le procédé employé par Sénèque pour améliorer le caractère de Néron. Il sait qu'il a affaire à une âme decabotin, extrêmement sensible à la louange et à la critique ; et, fort habilement, il en profite pour tâcher de tirer de Néron quelque chose de bien. Ainsi Sénèque sut gagner beaucoup d'ascendant sur son élève en ne lui ménageant pas l'éloge, chaque fois qu'il faisait réellement ou qu'il paraissait faire quelque chose de louable.

Voilà quels ont été surtout les principes pédagogiques de Sénèque, et voilà de quelle façon il les appliqua. Somme toute, le résultat ne fut pas trop mauvais. Trajan, dont il suffit de citer le nom pour évoquer immédiatement l'idée d'un empereur excellent et d'un homme vertueux, disait qu'il serait satisfait si l'on jugeait son règne aussi heureux que les premières années du règne de Néron. En fait, ce début du principal de Néron fut une époque de calme et de bonheur. Il n'est que juste, semble-t-il, d'en rapporter le principal mérite et le principat honneur à Sénèque et à ses leçons. Il est sans doute arrivé, à force d'habileté et de douceur, à tenir un peu en bride la férocité native de son élève. Malheureusement, tout le fruit des efforts de Sénèque risquait de se perdre ; car Néron, à côté des leçons de son précepteur, recevait les leçons de sa mère, — et c'étaient de terribles leçons de choses. Pendant que Sénèque vantait la clémence,

Agrippine réduisait au suicide un membre de la famille impériale, Silanus ; elle multipliait les intrigues auprès du faible Claude pour éliminer peu à peu Britannicus et le remplacer par Néron ; elle écartait par de savantes manœuvres de la route de son fils tous ceux qui auraient pu le gêner. Enfin, quand elle fut assurée du succès, et qu'elle n'eut plus besoin de Claude, après lui avoir fait adopter Néron, elle se débarrassa, au moyen d'un plat de champignons, de ce fantoche impérial.

Il est possible que Néron n'ait rien su des intrigues criminelles auxquelles sa mère se livrait en sa faveur. Mais, quelque soin qu'ait pris Sénèque de lui laisser ignorer ces manœuvres, il est possible que Néron ait fait des réflexions sur les événements qui se produisaient alors dans le palais impérial. S'il n'a pas été le confident de sa mère, et il était trop jeune pour être son complice, il a dû se trouver, dans son entourage plus ou moins immédiat, des gens qui lui ont fait comprendre qu'Agrippine avait bien un peu aidé Claude à mourir. Il n'est pas douteux que ces tragiques leçons de choses ont contrecarré les leçons de clémence de Sénèque.

M. G.

Racine et le théâtre français.

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

« Athalie ».

Nous avons étudié ensemble, dans notre dernière leçon, l'histoire si intéressante d'*Esther*. Vous vous souvenez que cette pièce ne fut pas imprimée par Racine : son nom ne figurait même pas sur la première page ; il était tout juste mentionné dans le privilège du roi, si curieux à tous égards et que je vous ai lu en grande partie. La pièce, je vous le rappelle, fut publiée par les dames de Saint-Cyr, comme un livre d'*édification*, et défense fut faite aux « histrions » de la représenter.

Esther est donc tout le contraire d'une véritable pièce de théâtre : c'est un simple exercice scolaire à l'usage des jeunes élèves ; c'est, si vous voulez, un recueil de morceaux choisis, ingénieusement variés, autant que possible, et reliés par un fil d'une extrême ténuité. Envisagée comme œuvre de théâtre, *Esther* serait une tragédie d'une faiblesse désolante. La forme seule demeurerait ce qu'elle est, c'est-à-dire la plus exquise qui se puisse imaginer. Il ne faut donc jamais oublier qu'*Esther* est un poème de couvent ; mais, quoique écrivant pour des jeunes filles, Racine n'en a pas moins admirablement fait ce qu'il a voulu faire, et *Esther* mérite d'être considérée comme un des chefs-d'œuvre de notre littérature.

La joie de Racine dut être grande devant le succès d'*Esther* : et il pouvait s'y abandonner tout entier, car sa conscience ne lui reprochait rien. Il avait l'approbation de Bossuet, le futur auteur des *Maximes et Réflexions sur la comédie* ; celle de Bourdaloue, l'austère jésuite, dont la réputation était alors immense ; bien mieux encore, il avait l'approbation d'Arnauld et de Port-Royal tout entier.

On comprend donc que Racine, « mis en goût », selon l'expression de M^{me} de Caylus, ait accepté ou peut-être même proposé de composer pour la maison de Saint-Cyr un second poème analogue à celui qui venait de réussir si brillamment. C'est de là qu'est sortie *Athalie*.

Comme il est naturel, nous consacrerons deux leçons à l'étude de cet incomparable chef-d'œuvre, de même que nous avons consacré deux leçons à *Phèdre* et deux leçons à *Britannicus*. Nous allons faire, aujourd'hui, l'histoire de l'œuvre jusqu'à son apparition ; la prochaine fois, nous examinerons les destinées de cette pièce à Versailles et à Saint-Cyr, dans les dernières années du xvii^e siècle et au commencement du siècle suivant.

*
* *

Si nous en croyons M^{me} de Caylus, dont les *Souvenirs* sont si curieux pour toute cette partie de notre histoire littéraire, Racine, après *Esther*, se serait remis au travail dès la fin du mois de janvier 1689 (*Esther* ayant été jouée, pour la première fois, le 26 janvier), ou dans le courant du mois de février. « Le grand succès d'*Esther*, dit-elle, mit Racine en goût : il voulut composer une autre pièce, et le sujet d'*Athalie*, c'est-à-dire la mort de cette reine et la reconnaissance de Joas, lui parut le plus beau de tous ceux qu'il pouvait tirer de l'Ecriture sainte. » Elle ajoute que la nouvelle pièce fut prête à être représentée « l'hiver d'après ».

M. Paul Mesnard, dans sa belle édition de Racine, croit pouvoir conclure de ce passage qu'*Athalie*, entreprise avec ardeur dans les premiers mois de 1689, fut terminée à peu près au mois de novembre 1690, de façon à être jouée pendant l'hiver de 1690-91. Je ne suivrai pas M. Paul Mesnard sur ce terrain ; car, si Racine a commencé à travailler à *Athalie* après le carnaval de 1689, « l'hiver d'après » dont parle M^{me} Caylus est l'hiver de 1689-90, et non celui de 1690-91 : cela me semble évident.

La vérité est que nous savons très peu de chose sur les raisons qui ont poussé Racine à choisir le sujet d'*Athalie* et sur la préparation de cette pièce. La correspondance de Racine et de Boileau est nulle, cette année-là ; car les deux amis n'étaient pas séparés. Ils se voyaient à peu près chaque jour, et Boileau a pu éclairer Racine de ses conseils ; mais il ne nous reste aucune trace, aucun témoignage écrit de cette collaboration, si toutefois elle a eu lieu.

Les seules indications certaines que nous possédions, nous les devons à un prêtre, l'abbé Duguet, qui écrit au tome VI de ses admirables *Lettres sur divers sujets de morale et de piété* (lettre XXXIV) : « Rien n'est plus incompréhensible que ma vie, Madame (1), et je ne sais comment il arrive que, sans affaires et

(1) La lettre est adressée à M^{me} D***, probablement M^{me} d'Ormesson.

sans emploi, je suis si dérangé. Depuis hier que je commençai cette lettre avant midi, je n'ai pu l'achever, et cependant c'était une chose bien selon mon cœur. Aujourd'hui, j'ai eu du monde de bonne heure, et j'ai passé une grande partie du jour chez M. le marquis de Chandenier, qui avait rassemblé ses amis pour leur donner à dîner. Vous savez qu'il a des amis de bien des sortes. Aujourd'hui, c'était le tour des gens de lettres, et par merveille j'ai passé pour en être. M. Racine y a bien voulu réciter quelques scènes de son *Attalie* (1), et dans le vrai rien n'est plus grand ni plus parfait. Des personnes de bon goût me l'avaient fort vantée ; mais on ne peut mettre de proportion entre le mérite de cette pièce et les louanges. Le courage de l'auteur est encore plus digne d'admiration que sa lumière, sa délicatesse et son inimitable talent pour les vers. L'Écriture y brille partout et d'une manière à se faire respecter par ceux qui ne respectent rien. C'est partout la vérité qui touche et qui plaît. C'est elle qui attendrit et qui arrache les larmes de ceux mêmes qui s'appliquent à les retenir. On est encore plus instruit que remué ; mais on est remué jusqu'à ne pouvoir dissimuler les mouvements de son cœur. Comme je sais que vous aimez M. Racine, et que je l'aime avec la même tendresse, je n'ai pu retenir en votre présence les sentiments que je voudrais vous inspirer, si vous ne les aviez déjà, et j'éprouve que, quand on aime, c'est un plaisir sensible que de pouvoir louer en liberté. »

Cette lettre est de novembre 1690. Le mois suivant, la pièce était achevée et les répétitions commencées. Dangeau nous apprend que, le 5 janvier 1691, « le Roi et Monseigneur sont allés à Saint-Cyr, où il y avait répétition d'*Athalie* ». Le 8 février, nouvelle répétition à Saint-Cyr, non plus devant le roi, mais seulement en présence de M^{me} de Maintenon et de quelques dames. Le 22 février, le roi et la reine d'Angleterre, réfugiés en France après la Révolution de 1688, assistent à une autre répétition, accompagnés de cinq ou six personnes, parmi lesquelles l'abbé de Fénélon, précepteur du duc de Bourgogne.

Bien entendu, les répétitions ont lieu sans costumes. Ne vous semble-t-il pas que ces répétitions multipliées, allant du 5 janvier au 22 février, sont d'un mauvais augure pour la nouvelle pièce ? Comment expliquer, en effet, que les choses traînent ainsi en longueur ? Ou bien les jeunes élèves avaient une peine inouïe à retenir leurs rôles, chose qui nous étonnerait fort après la brillante expérience d'*Esther* ; — ou bien les dispositions en vue des

(1) C'est ainsi que le mot est écrit par deux fois dans cette lettre.

représentations d'*Athalie* avaient été mal prises à Saint-Cyr ; car le carême, en 1691, commençait le 1^{er} mars, et, par suite, répéter encore le 22 février, c'était réserver à la nouvelle pièce une carrière bien courte ; — ou bien, enfin, il faut admettre le mauvais vouloir de M^{me} de Maintenon, directrice de Saint-Cyr, soit qu'elle fût effrayée par l'effet d'*Esther* sur les élèves, soit qu'elle se laissât émouvoir par les agissements des ennemis de Racine, soit pour toute autre raison.

Toujours est-il que, d'après les documents arrivés jusqu'à nous, il n'y eut pas une seule représentation d'*Athalie* à Saint-Cyr en 1691. M^{me} de Maintenon « fit seulement venir à Versailles, une ou deux fois, les actrices, pour jouer dans sa chambre, devant le roi, avec leurs habits ordinaires ».

Ce qui est hors de doute, c'est que la pièce fut imprimée rapidement. L'achèvement d'imprimerie est daté du 3 mars 1691. Et, cette fois, la pièce est publiée, non plus par les dames de Saint-Cyr, mais par le poète lui-même. Or, si nous réfléchissons, nous sommes conduits à faire le raisonnement suivant : *Athalie* était imprimée le 3 mars ; quelle qu'ait été la diligence des imprimeurs, il faut bien admettre que l'impression avait duré au moins de dix à quinze jours. Donc il est infiniment probable que, le 22 février, date de la dernière répétition connue de nous, Racine fut averti que sa pièce ne serait pas jouée, et qu'il était libre de reprendre son manuscrit.

Ainsi, destinée à Saint-Cyr, *Athalie* n'y fut point représentée. Racine la fait imprimer, et, désormais, elle appartient à tout le monde : n'importe qui peut la jouer. Rien, dans la préface d'*Athalie*, ne dit que « cette sœur cadette d'*Esther* » ait d'abord été écrite pour la maison de Saint-Cyr.

D'ailleurs, cette préface est bien déconcertante. Elle ne manque pas d'analogie avec celle d'*Iphigénie*. Racine s'y excuse d'avoir contrevenu « aux règles », en intitulant sa pièce *Athalie*, alors qu'« elle a pour sujet Joas reconnu et mis sur le trône ». Qu'est-ce à dire ? Racine se préoccupe encore des « règles » ? Les bons bourgeois naïfs de 1691 qui achetaient et lisaient *Athalie* pouvaient donc croire que cette pièce ne différerait pas d'une tragédie profane ordinaire. Nous sommes donc autorisés, nous aussi, pour la juger, à la considérer comme telle.

*
* *

Les différences entre *Esther* et *Athalie* sont extraordinaires. Dans *Esther*, dès le début, nous avons affaire à deux jeunes

femmes, Esther et sa confidente Elise. Ici, nous sommes en présence de deux hommes, et quels hommes ! Un grand-prêtre et un général. Leur conversation est sérieuse, capitale, instructive, comme les admirables conversations de début dans toutes les pièces profanes de Racine. Et le sujet ? Soixante vers suffisent à l'auteur pour nous le donner dans tous ses détails.

Nous sommes à Jérusalem, un jour de fête, le jour de la Pentecôte, où les Juifs « célébraient la mémoire de la publication de la loi sur le mont Sinaï », et « offraient à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson ». La scène est dans le temple, dans un vestibule de l'appartement du grand-prêtre. On se prépare à célébrer la cérémonie solennelle ; mais les temps sont bien changés. « L'audace d'une femme » a partout répandu l'impiété. Athalie, la reine usurpatrice, l'adoratrice de Baal, va même jusqu'à menacer les jours du grand-prêtre Joad et de sa femme Josabet. Elle est encouragée dans ses criminels projets par Mathan, le prêtre sacrilège. Abner annonce à Joad que la race impie a ourdi un complot contre Dieu ; mais le grand-prêtre l'écoute avec calme : il craint Dieu et n'a pas d'autre crainte. Dieu n'abandonne jamais ses enfants. Qui sait même si l'on ne sera pas amené à reconnaître, avant la fin de la journée, un roi, fils de David, sauvé par miracle ?

Cette scène est comparable à tout ce que l'art racinien a de plus parfait : elle expose le sujet en traits merveilleux. En vérité, le lecteur de 1691 pouvait se croire ramené au Racine d'avant la conversion, ou bien, si vous voulez, à *Polyeucte*, avec cette différence que, dans *Polyeucte*, le poète nous montre l'action de la grâce, tandis que, dans *Athalie*, c'est l'action de la Providence elle-même que le poète met sous nos yeux. Dès la première scène d'*Athalie*, nous nous sentons en présence d'un drame d'une régularité parfaite.

Pourtant l'exposition n'est pas complète à la fin du premier acte. Nous voyons le grand-prêtre méditer des projets et des contre-projets ; mais les choses sont encore un peu dans le vague. Le grand-prêtre n'a pas encore révélé l'existence du jeune Joas. Heureusement, notre attente ne sera pas longue.

Au début du second acte, nous assistons à un véritable coup de théâtre. Zacharie, le fils de Joad et de Josabet, vient, tout pâle, annoncer à sa mère qu'Athalie est dans le temple et qu'elle a vu le jeune Eliacin. Il ajoute :

J'ignore tout le reste
Et venais vous conter ce désordre funeste.

Bientôt Athalie paraît elle-même, et Josabet se retire effrayée, avec ses enfants :

Ah ! la voici. Sortons : il la faut éviter.

La situation est, maintenant, complètement nouée, et elle se présente comme des plus dramatiques.

Que va-t-il se passer ? Abner cernera-t-il le temple avec ses soldats ? Sera-t-il l'instrument de la vengeance d'Athalie ? — Non ; car nous voyons la reine en proie à de vives alarmes : elle est troublée, elle est glacée d'effroi. Elle fait part de ses craintes à Abner et à Mathan l'apostat : c'est la fameuse scène du songe d'Athalie. Sur les conseils de Mathan, la reine va faire conduire devant elle ce jeune enfant, dont l'image la suit et la bouleverse jusque dans son sommeil. Le complot contre le sanctuaire est donc ajourné.

Mais la contre-attaque de Joad est-elle ajournée aussi ? Nous pouvons le croire, car nous savons que Joad est « saint et juste ». Athalie paraît renoncer à ses noirs desseins contre le ministre de Dieu. Seul, cet enfant qu'elle vient d'entrevoir dans le temple l'inquiète. Mathan ne la reconnaît plus :

Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Elevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix :
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme :
Elle flotte, elle hésite ; en un mot, elle est femme,

dira-t-il tout à l'heure. Mathan se livre à des insinuations perfides contre Joad : il est d'avis que la reine fasse périr sans tarder le « monstre naissant » élevé par le grand-prêtre dans le temple :

Est-ce aux rois à garder cette lente justice ?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.

Mais l'entrevue d'Athalie et du jeune Joas met le comble au trouble de la reine :

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse !
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder... Je serais sensible à la pitié !

Le danger paraît, un instant, conjuré ; mais l'orage gronde dans le lointain.

Au troisième acte, nouveau coup de théâtre. Cette fois, c'est

Mathan, le prêtre sacrilège, qui pénètre dans le temple, sur l'ordre d'Athalie. La reine demande, en gage de paix, cet enfant sans parents qu'elle a vu dans le temple. Redoutant la sainte colère de Joad, c'est à Josabet que Mathan vient transmettre les propositions impérieuses d'Athalie. C'est l'entrevue du loup et de l'agneau. Heureusement, Joad arrive au moment propice pour chasser le traître, dont la seule présence est une souillure pour le saint lieu :

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure.
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,
Abiron, et Dathan, Doëg, Achitophel :
Les chiens à qui son bras a livré Jézabel,
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
Déjà vont à ta porte et demandent leur proie.

Ensuite, scène de délibération entre Joad et Josabet. La contre-attaque est décidée : Joas recevra le bandeau royal avant l'heure déterminée, avant même que les ennemis aient eu le temps de former leur complot. Le temple sera fermé, et le chœur et les lévites constitueront la garde du jeune roi. Dans la scène qui suit, Joad n'est plus le grand-prêtre des premiers actes ; il s'élève jusqu'au rôle d'un véritable prophète.

A l'acte IV, nous assistons à la reconnaissance officielle du jeune Eliacin. Joad conduit tout avec un soin diligent et une merveilleuse tranquillité. On n'a pas manqué de reprocher à Racine comme une faute cette belle assurance paisible, faisant suite à trois actes poignants. En réalité, si l'on réfléchit bien, on verra que le poète peut facilement se justifier. Il ne faut pas oublier que, tandis que Joas reçoit le diadème, Mathan et Athalie ignorent ce qui se passe dans le temple ; ils agissent sans perdre de temps et font investir le saint lieu par leurs soldats. Et l'on ne saurait dire que la pièce languit.

Tout à coup, les événements se précipitent ; un lévite vient annoncer qu'Athalie est aux portes avec son armée :

Déjà le sacré mont, où le temple est bâti,
D'insolents Tyriens est partout investi ;
L'un d'eux, en blasphémant, vient de nous faire entendre
Qu'Abner est dans les fers, et ne peut nous défendre.

La catastrophe est prochaine : aussi vous remarquerez que Racine a fait ce quatrième acte beaucoup plus court que chacun des trois précédents.

Acte V : Athalie a donné l'ordre d'attaquer. Que fait Joas ? Il

vient d'être couronné. Et Racine met dans la bouche de Zacharie un morceau descriptif destiné à remplacer avantageusement la mise en scène. (Nous avons vu un récit analogue, vous vous en souvenez, dans *Britannicus* ; je ne reviens pas sur ce que je vous ai dit à ce sujet en commentant le récit de la mort de Britannicus.)

Tout à coup, voici venir Abner en personne. Il est porteur d'un ultimatum d'Athalie : Joad et ses prêtres peuvent se racheter, à condition que le grand-prêtre consente à livrer à Athalie le jeune Eliacin et le trésor autrefois amassé par David. En réponse à cette attaque brutale, Joad a recours à la ruse : « Je me rends », dit-il.

Il est vrai, de David un trésor est resté,
Sa garde en fut commise à ma fidélité...
Mais, puisqu'à votre reine il faut le découvrir,
Je vais la contenter ; mes portes vont s'ouvrir.

Et, en effet, Athalie arrive quelques instants après, accompagnée d'Abner et de quelques officiers. La reine est complètement transformée. Elle se montre prête à agir, et crie à Joad :

Te voilà, séducteur,
De ligue, de complots, pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Eternel ennemi des suprêmes puissances !
En l'appui de ton Dieu tu t'étais reposé :
De ton frivole espoir es-tu désabusé ?

Tout à coup, le rideau qui cachait Joas est tiré ; elle voit le roi sur le trône et reconnaît son petit-fils : c'est le dénouement. Le Dieu de Joad triomphe. La voix du Tout-Puissant disperse l'armée d'Athalie ; Mathan est égorgé, et pareil sort est réservé à la criminelle fille d'Achab. La scène se termine sans le moindre récit de la mort d'Athalie. Un lévite nous apprend seulement que :

Le fer a de sa vie expié les horreurs.

Joad ne prend même pas la peine de remercier le Seigneur. Tout s'efface devant le nouveau roi. Enfin le peuple de Dieu a un souverain légitime, un fils de David, un ancêtre du Messie.

L'action, vous le voyez, est admirablement conduite. Nous sommes bel et bien en présence d'un ouvrage dramatique, composé suivant toutes les règles. C'est avec raison que Geoffroy, le célèbre critique des *Débats*, a pu dire que, si l'on venait, un

jour, à perdre les plus fameuses poétiques, celle d'Aristote et celle d'Horace, l'étude attentive d'*Athalie* suffirait à compenser leur disparition.

Ce n'est pas que cette tragédie soit complètement exempte de fautes. Il y en a deux que, pour ma part, je ne songe pas à vous dissimuler.

D'abord, à l'acte II, le récit de Zacharie est trop long. Il ne fallait point tant de mots pour annoncer à Josabet la présence sacrilège d'*Athalie* dans le temple :

JOSABET.

Mais que vois-je ! Mon fils, quel sujet vous ramène
Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine ?

ZACHARIE.

O ma mère !

JOSABET.

Hé bien, quoi ?

ZACHARIE.

Le temple est profané.

JOSABET.

Comment ?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'autel abandonné.

JOSABET.

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère...

Mais oui : hâte-toi, petit misérable ! pensons-nous avec Josabet. Nous sommes avides d'être informés rapidement. Pas du tout. Zacharie se lance dans un long récit :

Déjà, selon la loi, le grand-prêtre mon père,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentait encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes ;
Debout à ses côtés, le jeune Eliacin
Comme moi le servait en long habit de lin ;
Et cependant du sang de la chair immolée
Les prêtres arrosaient l'autel et l'assemblée :

Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris
 Détourne tout à coup les yeux et les esprits.
 Une femme... (peut-on la nommer sans blasphème)?
 Une femme... C'était Athalie elle-même.

Evidemment, le récit est trop long, et je ne veux pas essayer de le justifier, comme j'ai tenté de justifier le récit de Thérèse.

Nouvelle scène trop longue encore au cinquième acte, lorsque Abner vient apporter l'ultimatum d'Athalie ; pourtant, c'est Abner lui-même qui déclare :

Le temps est cher, seigneur, plus que vous ne pensez.
 Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,
 Mathan près d'Athalie, étincelant de rage,
 Demande le signal et presse le carnage.

Racine eût pu faire son profit des observations de l'honnête général.

Quant au guet-apens de Joad, il peut se justifier, ne fût-ce que par l'histoire, avec laquelle Racine ne pouvait pas prendre des libertés trop grandes. D'ailleurs, de pareilles ruses ont toujours été de bonne guerre, lorsqu'on les a déployées au service d'une cause juste : il me suffit de vous rappeler l'histoire des enfants de Jacob, celle de Judith et aussi celle de Brutus, et même, plus près de nous, si vous voulez, Charlotte Corday se dévouant, au nom de la liberté, pour faire périr Marat.

Ainsi, lorsque nous regardons de près, nous constatons qu'il y a un abîme entre les cinq actes d'*Athalie* et les trois petits actes d'*Esther*. *Esther*, nous l'avons vu, contient véritablement deux pièces soudées l'une à l'autre : dans la première, est posée et résolue la question de la perte ou du salut des Juifs ; dans l'autre, nous assistons à la chute de l'orgueilleux Aman. — Rien de pareil avec *Athalie* : c'est une tragédie en forme, sans amour, une tragédie plus parfaite encore que les tragédies profanes, puisqu'elle renferme des chœurs, imités du drame antique. Racine pouvait, encore une fois, se demander, selon son habitude : « Que dirait Sophocle, s'il voyait cette pièce ? » Certes, Sophocle eût été satisfait de son disciple.

Et les caractères dans *Athalie* ? Que faut-il en penser ? Vous vous souvenez que, dans *Esther*, les portraits ne sont pas peints en pied ; Racine s'est contenté de tracer simplement de très belles esquisses. Dans *Athalie*, c'est tout autre chose : les personnages sont entièrement vivants et dessinés de main d'ouvrier.

Joad, le grand-prêtre, est une admirable figure. Quoi qu'en ait

dit Voltaire, — et, après lui, Francisque Sarcey, — Joad n'a rien d'un conspirateur. Il est le digne prêtre d'une théocratie, attendant patiemment l'heure de Dieu, et, quand cette heure est venue, marchant droit au but, avec une force indomptable.

Il est bien secondé par Josabet, sa fidèle épouse, dont la foi n'est pas moins vive ; mais elle est femme, elle est mère, elle a des faiblesses, des inquiétudes, des accès de désespoir. Et Racine s'est plu à la peindre en touches délicates.

L'ambition impie de la criminelle fille d'Achab fait un admirable contraste avec la piété craintive de la fidèle épouse de Joad. Athalie est terrible dans sa fureur sanguinaire ; mais elle est femme aussi. Sous le coup d'un songe effrayant, elle connaît l'angoisse de l'hésitation ; affolée, elle ne craint pas de passer du temple de Baal à celui du Dieu des Juifs. Un moment, elle est près de s'apaiser, désarmée par la grâce touchante du jeune Eliacin. Puis elle redevient le monstre ambitieux qu'en réalité elle n'a jamais cessé d'être. On peut dire qu'elle est peinte en pied ; il ne manque pas un seul coup de pinceau à ce vigoureux portrait.

Mathan, le prêtre apostat, est aussi admirable de vie et de vérité : il nous fait songer au Narcisse de *Britannicus* ; et l'on voit bien que Racine, malgré sa retraite, n'a pas encore, comme l'on dit, perdu la main.

Reste Abner, qui, seul, il faut l'avouer, a pu embarrasser Racine. Abner est au service d'Athalie ; c'est un *rallié*. Mais, s'il reçoit encore les ordres de la fille d'Achab et de Jézabel, c'est parce que la race de David est éteinte. « Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau ? » s'écrie-t-il avec tristesse. Aussi nous sentons bien que, lorsque Eliacin sera devenu le roi Joas, le brave Abner sera le meilleur de ses serviteurs. Mais il faut reconnaître que ce rôle de *rallié* était tout de même assez ingrat.

Que dire, maintenant, des chœurs d'*Athalie* ? Certains critiques déclarent hautement qu'ils préférèrent les chœurs d'*Esther*. Je ne suis pas de cet avis. Les chœurs d'*Esther* sont des psaumes, des cantiques, n'ayant qu'une valeur propre ; dans *Athalie*, au contraire (à part le premier chœur, qui n'est lui aussi qu'un cantique), ils sont tous étroitement liés à l'action. Le chœur final du second acte en est un exemple frappant. Je vous y renvoie. Enfin — autre différence avec *Esther* — il n'y a pas de chœur à la fin de la pièce : Racine a bien compris que personne ne resterait pour l'entendre, et il a mieux aimé ne pas en mettre.

Ainsi, la forme, dans *Athalie*, est parfaite, et nous comprenons bien le mot de Voltaire, qui appelait cette pièce « le chef-d'œuvre de l'esprit humain ».

Mais, ne l'oublions pas, *Athalie* est une erreur de Racine, un oubli momentané des promesses de 1677. *Athalie* est bel et bien une pièce de théâtre : sans doute, il n'y a pas d'amour ; sans doute, on y voit des choses édifiantes, des prophéties, des miracles. *Athalie* n'en demeure pas moins un des chefs-d'œuvre de notre littérature dramatique. Le sujet et les chœurs mis à part, elle ne diffère pas des tragédies profanes de Racine.

Il nous reste à voir, maintenant, pourquoi cette pièce n'a pas eu les destinées brillantes auxquelles elle semblait avoir droit.

A. C.

Histoire politique de la France contemporaine depuis 1848

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Professeur à l'Université de Paris.

Election des pouvoirs nouveaux. — Gouvernement du Président.

Nous avons vu comment le parti républicain, hostile à la révolution sociale, avait écrasé l'insurrection des ouvriers de Paris et organisé le gouvernement définitif de la France par la Constitution de 1848. C'est une République démocratique, en ce sens que tous les pouvoirs émanent du peuple et que la délégation est faite par le suffrage universel. Mais toutes les institutions antérieures sont conservées, comme sous la monarchie, avec l'ancien personnel de fonctionnaires. Nous allons voir, maintenant, comment la constitution est entrée en vigueur par l'élection des deux pouvoirs : le Président et l'Assemblée. Entre ces deux élections (10 décembre 48-mai 49) se place une période d'indécision et de conflit entre le nouveau Président et l'ancienne Assemblée.

Sur cette période, les sources sont les mêmes que précédemment. Il n'existe guère que des documents publiés (comptes rendus des Assemblées, journaux, mémoires). Parmi les mémoires, les plus notables sont ceux d'Odilon Barrot, de Falloux et du général Fleury ; citons aussi les *Conversations with Thiers, Guizot... and others...*, de l'Anglais Senior. Ce sont les notations immédiates de conversations remontant à la période 1852-1868.

Il y a peu de chose à attendre des inédits. Aux Archives Nationales, on pourra utilement consulter les séries BB 18 et BB 30 (pour l'histoire des troubles et des clubs) et, pour les élections, la série F^{ch}. Les papiers de Léon Faucher sont encore inédits.

Il reste une partie de cette histoire qui est très mal connue et qui pourtant est capitale : c'est l'histoire de la formation des partis dans les départements, de septembre à mai ; il faudrait avoir, sur

ce sujet, toute une série de monographies locales faites d'après les journaux et les ressources des Archives départementales.

On trouve des récits dans l'*Histoire de la Révolution de 1848*, de Pierre, dans l'ouvrage de Thirria, *Napoléon III avant l'Empire*, 2 vol., 1895, et dans l'*Histoire du Parti républicain*, de G. Weill.

I. — L'élection de l'Assemblée de 1848 avait donné le pouvoir au parti du *National* ; celui-ci en a profité pour confier le pouvoir exécutif, c'est-à-dire le pouvoir matériel, à un chef et à un ministère pris dans son personnel. Comment s'est-il dessaisi du pouvoir et l'a-t-il laissé prendre par ses adversaires ? Il y a deux étapes dans cette histoire : ce parti s'est d'abord laissé enlever le pouvoir exécutif, puis le pouvoir législatif.

Pour le pouvoir exécutif, l'Assemblée s'en est dessaisie par deux décisions successives : d'abord en décidant que l'élection serait faite par le peuple, puis en faisant faire l'élection avant la fin de l'Assemblée ; ces décisions furent prises en application de principes abstraits et parce que l'on ne voyait pas l'importance décisive du pouvoir exécutif.

La question capitale est, dès lors, de savoir qui va être élu. Les partis achèvent de se former par le choix des candidats. Le parti républicain modéré de la réunion du Palais National présente le général Cavaignac ; le parti démocratique, son chef, Ledru-Rollin, qui développe son programme à un banquet tenu le 22 septembre. Son discours est vague et oratoire ; il s'en dégage l'impression suivante : la République de 1848 n'a rien fait pour le peuple, elle a été trop timide en matière fiscale ; il faut imiter la grande Révolution et faire une réforme qui profite à la masse économique. Dans l'Assemblée, les partisans de Ledru-Rollin ont repris le nom traditionnel de « Montagnards » ; ils sont au nombre de cinquante-cinq. Ils adressent leur manifeste aux démocrates socialistes de la France. En outre, le 3 décembre, fut créé une organisation nouvelle portant le nom de *Solidarité républicaine*.

Le mot avait été lancé par Pierre Leroux. Le secrétaire en est Jean Macé. Le but officiel est « le maintien du gouvernement républicain et le développement pacifique et régulier des réformes sociales, qui doivent être le but et la conséquence des institutions démocratiques ». A la tête, se trouve un comité central à Paris ; dans les départements, on doit créer une hiérarchie de comités de département, d'arrondissement et de canton. La cotisation est de quatre francs. Le but est expliqué dans des lettres qui furent saisies ; des poursuites furent exercées et aboutirent à une condamnation (*Moniteur* du 13 avril 1850). « Ce qui manquait

au parti, est-il dit dans une de ces lettres, c'est l'organisation... Quand nous agirons ensemble, nous serons irrésistibles... Que la réaction qui grandit et nous menace nous trouve en face d'elle prête à la terrasser... Courage, persévérance et dévouement. » — Le but, proclame une autre lettre, est de réunir en un faisceau tous les éléments de l'opinion démocratique... et de constituer sur des bases durables le grand parti de la république démocratique et sociale. » — Le cri de ce parti, c'est « Vive la République démocratique et sociale ! », qui deviendra bientôt un cri séditieux. Ainsi entrent dans la langue politique deux formules inconnues à la première Révolution et destinées à durer. Le terme « social démocrate » s'est conservé en Allemagne, et le mot de solidarité a eu, de nos jours, une brillante fortune et remplace le terme de fraternité.

Du parti démocratique se détacha le groupe mécontent de Ledru-Rollin, qui se qualifia de « socialiste » tout court et choisit Raspail comme candidat. « Depuis le 17 mars, dit ce parti dans son manifeste, la séparation n'a cessé de se faire entre les démocrates et les socialistes révolutionnaires. Vainement les démocrates, sous la pression électorale, ont enfin accepté la formule du peuple : la Révolution démocratique et sociale. Les socialistes de la dernière heure se refusent encore à proclamer la guerre immédiate contre la ligue des rois, la substitution du travail au capital et la séparation absolue, dans la constitution et au budget, de l'Eglise et de l'Etat. »

En dehors des partis organisés se pose la candidature de Louis-Napoléon Bonaparte, qui n'a pas de partisans dans l'Assemblée et qui n'est pas pris au sérieux dans le monde politique, mais qui est populaire, par le prestige de son nom, auprès des anciens soldats, et cela au moment où il n'y a dans le peuple aucune instruction. Le peuple a en lui une foi mystique profonde et qui se trouve exprimée dans une lettre à son amie d'enfance, M^{me} Cornu : « Dans toutes mes aventures, j'ai été dirigé par un principe. Je crois que, de temps en temps, des hommes sont créés, que j'appellerai providentiels, dans les mains desquels les destinées de leur pays sont remises. Je crois être moi-même un de ces hommes. Si je me trompe, je peux périr inutilement. Si j'ai raison, la Providence me mettra en état de remplir ma mission. Mais, à tort ou à raison, je persévérerai, quels que soient les difficultés ou les dangers. » (Senior, *op. cit.*, t. II, p. 353.)

Le parti du comité de la rue de Poitiers n'a pas choisi de candidat ; il n'ose pas présenter un monarchiste. Thiers prétend n'avoir pas voulu d'une candidature que lui avait offerte Molé.

« Je déteste la République autant que vous, aurait-il dit ; mais, si j'étais président, je serais obligé de la soutenir. » Bugeaud y renonça également ; or ce parti est le plus puissant dans les départements, et son attitude peut décider du succès. Les deux candidats de l'ordre essaient de le gagner. Cavaignac négocie avec le comité, qui lui pose quatre conditions : 1° faire fermer les clubs ; 2° avoir une armée de 50.000 hommes à Paris ; 3° ne pas reconnaître l'Assemblée de Francfort ; 4° soutenir le roi de Sardaigne. De plus, Thiers réclame le pouvoir personnel pour lui et ses amis. Or Cavaignac ne peut faire de promesse avant que Thiers ait prouvé son dévouement à la République ; il hésite. — De plus, Thiers est resté l'ennemi du *National* ; il y a là une rancune de journaliste, qui se traduit dans une lettre de Thiers du 3 décembre, publiée dans l'*Echo rochelais* : « Le motif, dit-il, qui nous a fait repousser le général Cavaignac, ce sont ses liaisons connues avec la coterie dite coterie du *National*, minorité incapable, désorganisatrice, antipathique à la France. M. Louis Bonaparte aura au moins l'avantage de nous affranchir du joug de cette minorité. Sans affirmer que cette nomination soit le bien, elle nous paraît à tous, hommes modérés, un moindre mal. » — Thiers pousse donc son parti à appuyer l'adversaire de Cavaignac, Louis-Napoléon, qu'il considère comme un être sans intelligence et sans volonté, comme un « crétin » qu'on pourra mener. De plus, il dit avoir cru au danger de Ledru-Rollin.

Le comité de la rue de Poitiers fit ses offres à Louis-Napoléon. Thiers alla le trouver. « Louis-Napoléon était à l'hôtel du Rhin, vivant de 200.000 fr. qu'il avait empruntés. Il désirait vivement entrer en contact avec la rue de Poitiers. Il était prêt à tous les sacrifices, à tous les engagements ; il comptait sur moi comme ministre. Je reçus ses avances froidement. Il me pria de regarder son adresse. Je lui dis qu'elle était détestable, pleine de socialisme et de mauvais français... » — Il y eut, évidemment, une entente entre les partis monarchiques et Louis-Napoléon. Il promit non seulement ce que l'on avait demandé à Cavaignac, mais encore de prendre le ministère dans le groupe de la rue de Poitiers, c'est-à-dire de donner le pouvoir à ce parti.

Il publia son manifeste le 29 novembre : « Louis-Napoléon Bonaparte à ses concitoyens : Mon nom se présente à vous comme symbole d'ordre et de sécurité. La mémoire de l'Empire me protège et inspire vos suffrages. Je ne reculerai devant aucun danger, pour défendre la société si audacieusement attaquée... Diminuer les impôts les plus onéreux sans désorganiser les services publics... Alléger le fardeau de la conscription tout en maintenant les lois

fondamentales qui sont la force de notre organisation militaire... Liberté de l'enseignement... Amnistie... Reconnaissance du crédit... Résurrection du travail... Protection de la religion, de la famille et de la propriété. » Il y a des promesses pour tous les partis.

La majorité des journaux soutient Cavaignac. D'après une statistique du *National*, il y a 103 journaux pour Louis-Napoléon, 238 contre, dont 190 pour Cavaignac et 48 pour Ledru-Rollin.

L'élection du 10 décembre montra combien le personnel politique était mal informé sur les sentiments de la population. Thiers l'avoue : « La candidature que nous considérons comme la plus dangereuse était celle de Ledru. Un des défauts du suffrage universel, c'est son obscurité. » Nous avons fait une erreur grossière dans nos calculs. — Il y eut, d'après les chiffres officiels, 75 0/0 de votants. Louis-Napoléon réunit 5.484.000 voix ; Cavaignac 1.448.000 ; Ledru-Rollin 370.000 (en chiffres ronds). Lamartine et Raspail n'en groupèrent qu'un nombre insignifiant.

Quand on étudie la répartition des votes par département, on ne constate aucune ressemblance ni avec l'élection de la Constituante de 1848 ni avec celle de la Législative en 1849. Il n'y a donc rien à tirer de cette élection pour la connaissance de la distribution des partis dans les départements. Evidemment, on n'a pas voté suivant la division ordinaire des partis. Louis-Napoléon a l'énorme majorité des paysans et des ouvriers même républicains. Il unit les voix des conservateurs et des catholiques et celles des républicains. Il a la majorité dans tous les départements, sauf dans quatre, dans les départements républicains rouges et la Seine, aussi bien que dans les départements conservateurs et légitimistes de l'Ouest. Cavaignac n'a la majorité que dans deux départements légitimistes : Morbihan et Maine-et-Loire. Il y a de fortes minorités pour Ledru-Rollin dans le Var (11.000), l'Allier (14.000), la Sarthe (16.000), le Nord (14.000), la Seine (15.000), le Gers (9.000), le Gard (12.000), l'Hérault (13.000).

Les voix obtenues par Cavaignac n'ont pas de signification uniforme : ce sont cependant, le plus souvent, des voix républicaines modérées.

II. — La conséquence directe de l'élection fut d'enlever le pouvoir au parti républicain du *National*, et de la donner à la coalition de Louis-Napoléon et des partis monarchistes de la rue de Poitiers.

Louis-Napoléon prit possession du pouvoir en prêtant serment. Il organisa aussitôt sa maison et son gouvernement. Il s'installa à l'Elysée et donna à sa maison une forme intermédiaire entre la maison d'un fonctionnaire républicain et la cour d'un prince. Il ne suivit pas les conseils de Thiers, qui l'engageait à prendre le

costume civil, à former sa maison de secrétaires et à imiter la simplicité américaine. — En fait, il ne prit pas tout de suite un uniforme purement militaire : il adopta celui de général de la Garde nationale ; mais il se créa un entourage militaire. A ce sujet, nos renseignements proviennent des mémoires de Fleury : « Louis-Napoléon, dit-il, n'était en relations avec aucun officier en service, excepté le commandant Edgar Ney, son camarade d'enfance... Il n'avait pour intermédiaires que de vieux officiers compromis dans les échaffourées de Strasbourg et de Boulogne. » Aussi Napoléon s'efforça-t-il d'entrer en contact avec l'armée et de lui plaire. Il se forma une maison militaire, modeste, il est vrai (un colonel et cinq capitaines). Il s'entoura d'un cérémonial rappelant celui de la cour ; il racheta les chevaux du duc d'Aumale ; ses valets de pied prirent la livrée impériale. Il se fit appeler Prince et Monseigneur.

En ce qui concerne le gouvernement, il forme son ministère suivant les indications de la rue de Poitiers. Thiers reste en dehors. Il donne la présidence à Odilon Barrot, l'ancien chef de la gauche dynastique ; ainsi arrive au pouvoir le personnel de l'opposition sous Louis-Philippe, qui avait été écarté le 24 février ; on y adjoint un légitimiste, de Falloux, qui doit servir le parti catholique, surtout dans la question de la liberté de l'enseignement. C'est Dupanloup qui fait entrer de Falloux dans le ministère. « Vous allez laisser le pape sans secours, rejeter dans l'arnachie la France », lui aurait-il dit. De Falloux alla trouver Thiers : « Je viens à vous parce que les prêtres m'envoient, lui déclara-t-il ; j'accepte le ministère, si vous me promettez de préparer, soutenir et voter avec moi une loi de liberté de l'enseignement. » Thiers lui répondit : « Je vous le promets... Nous avons fait fausse route sur le terrain religieux, mes amis les libéraux et moi. »

Dans l'armée, les deux postes importants, au point de vue politique, celui de commandant de la division militaire de Paris et celui de général de la garde nationale, furent réunis illégalement et confiés au général de la rue de Poitiers, Changarnier.

Ce gouvernement fut d'abord un gouvernement parlementaire. Louis-Napoléon ne connaît pas encore le personnel et laisse gouverner ses ministres. Mais la constitution a posé un principe nouveau, celui de la responsabilité des ministres et du président, ce qui permet à ce dernier de réclamer une plus grande part d'action. Louis-Napoléon ne voulait pas du régime parlementaire ; il se produisit à ce sujet un conflit avec de Malleville, ministre de l'Intérieur, qui ne lui avait pas communiqué certains documents. Malleville démissionna ; il y eut une crise entre le président et

ses ministres. Napoléon écrit, le 27 décembre : « Les dépêches, vous le comprenez, doivent m'être remises directement, et je dois vous exprimer tout mon mécontentement du retard que vous mettez à me les communiquer... En résumé, je m'aperçois que les ministres que j'ai nommés veulent me traiter comme si la fameuse constitution de Sieyès était en vigueur ; mais je ne le souffrirai pas. » L'affaire fut arrangée ; mais, dans la lettre où Napoléon refuse la démission de Malleville, il maintient le principe : « Je regrette profondément, dit-il, que les termes de ma lettre aient pu vous blesser. J'ai eu, à la vérité, un mouvement d'humeur hier en pensant qu'on ne me traitait peut-être pas comme le chef responsable de l'Etat. — Mais, si j'ai pu offenser M. de Malleville et le cabinet tout entier, je le déplore de toute mon âme. »

Le pouvoir appartient au parti monarchique de droite coalisé avec les catholiques légitimistes contre les républicains. L'Assemblée a encore une majorité républicaine affaiblie par la perte du gouvernement ; les indécis se rallient au ministère. Il y a donc désaccord entre les deux pouvoirs. La question pratique décisive est la suivante : combien de temps va encore durer l'Assemblée, seul pouvoir républicain. La décision dépend d'elle-même ; le Président n'a aucun droit de dissolution (en application du principe de la séparation des pouvoirs). Avant l'élection du Président, l'Assemblée a décidé de rester jusqu'à l'achèvement de son œuvre d'organisation. La Constitution ne suffit pas pour régler le fonctionnement du régime ; il faut d'autres institutions pour transformer le régime monarchique en un régime républicain ; ces institutions doivent être établies par des lois organiques. L'Assemblée a décidé qu'elle fera ses lois et, de plus, qu'elle votera les lois sur le budget : ces lois organiques étaient au nombre de dix ; ce sont : 1^o la responsabilité des dépositaires de l'autorité publique ; 2^o le Conseil d'Etat ; 3^o le régime électoral ; 4^o l'organisation départementale et communale ; 5^o l'organisation judiciaire ; 6^o l'enseignement ; 7^o l'organisation de la force publique armée, gendarmerie ; 8^o l'organisation de l'Assistance publique ; 9^o la presse ; 10^o l'état de siège. Des commissions furent nommées pour préparer ces lois. Pour les préparer et les voter, un an au moins était nécessaire. — Mais le président et le gouvernement veulent se débarrasser de l'Assemblée. Le 29 décembre fut déposée la proposition Râteau tendant à la dissolution de l'Assemblée et à l'élection d'une nouvelle assemblée élue suivant la constitution. La commission se prononça contre (rapport Grévy), et la proposition fut rejetée à l'Assemblée, mais par quatre voix de majorité seulement (400 contre 396).

Il semble que le parti conservateur, du moins son chef militaire, Changarnier, ait songé à résoudre la question par un coup de force militaire. Il avait prononcé la dissolution de la garde mobile après paiement d'un mois de solde ; les anciens gardes mobiles mécontents avaient parlé de résister. Changarnier en profita pour mettre sur pied l'armée, et fit entourer l'Assemblée sans prévenir son président, Marrast, dans la nuit du 29 janvier. On n'a pas d'explication claire de ce fait. Thiers raconte que Changarnier aurait proposé le coup d'Etat, mais que Louis Napoléon aurait reculé.

La question fut tranchée par un compromis. L'Assemblée votera trois lois et le budget. En fait, deux lois seulement furent votées : celle du Conseil d'Etat (il sera nommé par les membres de l'Assemblée) et la loi électorale qui conserve le régime de 1840, y compris le vote des soldats. Au budget de 1849, l'Assemblée promet d'abolir la loi sur les boissons, mais à partir de 1850 seulement. Tous les autres projets de loi déposés sont à demi discutés et avortent. L'Assemblée ne fait aucune des réformes promises par les républicains modérés et conserve toutes les institutions du régime monarchique. C'est l'avortement du programme de réformes politiques républicaines, comme l'élection de l'Assemblée Constituante a été l'avortement du programme de réformes sociales.

En même temps que le gouvernement se débarrasse de l'Assemblée, il entre en conflit avec elle sur des questions de politique intérieure et extérieure.

En politique intérieure, c'est le nouveau ministre de l'intérieur, Léon Faucher, qui prend l'offensive. Il propose une loi sur les clubs tendant à leur suppression. La loi fut discutée et repoussée. Le *Moniteur* du 26 février insère une déclaration contre les manifestations démocratiques qui s'étaient produites à l'occasion de l'anniversaire du 24 février.

Sur la politique extérieure, le conflit éclate à propos de la conduite à tenir envers la République romaine. Le gouvernement veut intervenir pour le pape et envoyer une petite expédition. La majorité accepte, mais en limitant l'intervention. Le gouvernement ordonne au chef de l'expédition de marcher sur Rome : il est repoussé. L'expédition devient une guerre, la majorité n'en veut pas, en invoquant l'article 5 de la Constitution, reproduit de la Révolution : « La République n'emploie jamais ses forces contre la liberté d'aucun peuple. » L'Assemblée vote un ordre du jour hostile : « L'Assemblée nationale invite le gouvernement à prendre les mesures nécessaires pour que l'expédition d'Italie ne soit pas

détournée plus longtemps de son but. » Le gouvernement n'en tient pas compte. Ledru-Rollin propose la mise en accusation du ministère, qui est repoussée par 329 voix contre 292. Le conflit est devenu aigu.

III. — La décision pratique dépend de l'élection de la nouvelle Assemblée.

Cette élection est préparée depuis celle du président. Il se manifestait un mécontentement assez violent contre le personnel républicain au pouvoir. Ces mécontents sont d'espèce opposée : les uns, partisans des réformes sociales trouvent que le gouvernement n'a rien fait ; les autres, les conservateurs, sont irrités de ce que la Révolution a ébranlé l'ordre social, inquiété leurs intérêts et amené une crise économique. L'acte principal dans le domaine financier a été l'impôt des 45 centimes ; on oublie que c'était là un expédient, et renouvelé des anciens régimes. Cet impôt fut d'abord critiqué par les révolutionnaires, puis par les conservateurs. (Il existe, sur ce sujet, un travail de M. Weil-Raynal). Des troubles se manifestèrent dans plusieurs départements ; il y eut même des émeutes à main armée. Mais ces désordres n'ont pas de caractère commun ; tantôt ce sont des émeutes de rouges (Creuse, Corrèze, Cantal, Lot) ; tantôt de légitimistes (Pyrénées) ; ce sont des émeutes paysannes et qui se produisent surtout dans les pays de montagnes (Massif Central, versant S.-O. des Pyrénées, Basses-Alpes.)

L'impôt était très mal rentré : le *Moniteur* du 2 septembre contient une statistique des recouvrements faits au 31 juillet 48.

Pour préparer l'élection, les partis emploient les mêmes organisations que pour l'élection du Président ; mais, les deux groupes d'extrême-gauche s'étant rapprochés le 24 février, il ne reste que trois partis.

Le comité de la rue de Poitiers, dit « Union libérale », est formé de la coalition des partis monarchique et catholique et du gouvernement. Il crée des comités locaux, dresse des listes électorales. Pour atteindre les électeurs, il organise une propagande au moyen de petites brochures (à dix centimes ou gratuites), dont le *Journal des Economistes* donne des citations. Une des plus caractéristiques est celle de Wallon intitulée *Les Partageux*. « Selon moi, y est-il dit, — il n'y a pas de gens trop riches, il n'y en a pas de trop pauvres... Un rouge n'est pas un homme, c'est un rouge : il ne raisonne pas, il ne pense plus... Ce n'est pas un être moral, intelligent et libre, comme vous et moi, c'est un être déchu et dégénéré. Il porte bien, du reste, sur sa figure le signe de cette déchéance. Une physionomie abattue,

abrutie, sans expression, des yeux ternes, mobiles, n'osant jamais regarder en face et fuyant comme ceux du cochon... Voilà les caractères généraux de ressemblance que vous trouverez chez la plupart des partageux : ils portent gravé sur toute leur figure la stupidité des doctrines et des idées avec lesquelles ils vivent. » — Dans la brochure légitimiste de H. Murel, la *Vérité*, on trouve : « L'impôt des 45 centimes.... A quoi était-il destiné... ? A donner 40 francs par jour aux fameux commissaires qui sont allés porter dans la France entière le trouble et le désordre... à donner à boire à tous les planteurs d'arbres de la liberté ! » — Dans la brochure du maréchal Bugeaud, *Veillées d'une chaumière de la Vendée*, on trouve : « C'est Dieu qui a la plus grosse part dans l'organisation sociale par les lois qu'il a imposées à la nature, par les instincts, les sentiments, les besoins qu'il a donnés à l'homme en même temps que les moyens de les satisfaire... » — Mais de ces brochures ne se dégage pas de programme positif ; on se contente d'y parler d'ordre et de conservation sociale.

Le *Palais National* publie un appel sous le nom d'« Association des amis de la Constitution ». Cet appel déclare qu'il faut « maintenir la République et la Constitution », et il énumère des réformes qui ne sont autres que celles que l'Assemblée a voulu faire et qui ont avorté. Les deux groupes d'extrême gauche se sont rapprochés ou du moins ont cessé de se combattre. Ils ont des listes communes. Leur propagande est dirigée par la *Solidarité*, qui, fermée en décembre, dissoute en janvier, n'avait cependant pas cessé d'opérer.

Les candidats des partis d'extrême gauche furent choisis par des assemblées. Il y eut deux manifestations d'opinions. A Paris, le manifeste du Comité démocrate socialiste. Pour la France entière, le manifeste des 55 représentants de la Montagne, qui avait été rédigé par Félix Pyat. Le premier de ces documents présente relativement assez peu d'intérêt, et le programme comprend : 1° mettre la République au-dessus du droit de la majorité ; 2° résistance à la constitution, si elle est violée ; 3° emploi des armes de la République contre la liberté d'un peuple est une violation de la constitution ; 4° éducation obligatoire et gratuite ; 5° droit au travail ; 6° reprise du milliard des émigrés. — L'Appel des 55 députés de la Montagne est plus important ; il y est dit : « Nous voulons reconnaître à tous le droit à la propriété par le droit au travail. Qu'est-ce que le droit au travail ? C'est le droit au crédit. Qu'est-ce que le droit au crédit ? C'est le droit au capital, c'est-à-dire aux instruments de travail... Il faut que l'Etat prête au lieu d'emprunter (organisation du crédit : Banques communales, dé-

partementales et nationale). En résumé : suffrage universel et direct ; pouvoir exécutif subordonné au législatif ; émancipation du clergé ; réforme du service militaire, abolition des impôts sur les objets de première nécessité ; impôt progressif et proportionnel sur le revenu ; exploitation par l'Etat des chemins de fer, mines, canaux et des assurances. » En somme, ce programme n'est pas nettement socialiste ; il conserve, parmi les réformes sociales, celles qui intéressent les paysans et les ouvriers.

Il se forma aussi, dans les départements, des comités napoléoniens présentant des candidats dévoués au prince ; une circulaire fut envoyée dans 17 départements, qui réclamait l'empire décennal.

Les élections eurent lieu le 13 mai. Le nombre des votants fut moins considérable qu'aux élections précédentes ; la proportion ne fut, en effet, que de 60 0/0. Le résultat fut l'écrasement du parti qui avait été au pouvoir en 1848. Il y eut 713 élus : au maximum 70 à 80 du parti du *National*, 450 du parti de la rue de Poitiers, 180 du parti de la Montagne, une quinzaine au plus de napoléoniens. Il y avait, d'ailleurs, 400 nouveaux députés.

La répartition des voix est intéressante à constater. Pour la première fois, on trouve une distribution qui correspond aux tendances de chaque région. D'une manière générale, le Nord, l'Ouest et presque tout le centre sont conservateurs ; l'Est, le Sud-Est et le Midi sont rouges, ainsi que Paris et quelques départements du Centre.

Ces élections étaient la victoire évidente du parti monarchique et catholique, qui est désormais maître des deux pouvoirs. Mais les contemporains furent surtout frappés du triomphe de la Montagne à Paris et dans le sud de la France.

Sujets de devoirs.

UNIVERSITÉ DE RENNES

Littérature anglaise.

1. Version (commune à tous les candidats).

Shakespeare, *Troilus et Cressida*, I, III. Depuis le commencement jusqu'à : « Returns to chiding fortune. »

DISSERTATIONS.

a) *Agrégation.*

Troilus et Cressida.

b) *Licence.*

Commentaire grammatical et littéraire de la version.

c) *Certificat.*

The Characters in *Troilus et Cressida*.

2. Thème (commun à tous les candidats).

V. Hugo, *Notre-Dame de Paris*, livre II, chap. 1. Depuis le commencement jusqu'à : «... l'aigrissait et faisait saigner sa plaie. »

DISSERTATIONS.

a) *Agrégation.*

The Development of English Prose at the Time of the Renaissance.

b) *Licence.*

Commenter Cowper, *The Task*, I, 109-180.

c) *Certificat.*

Hazlitt as a Critic.

3. Version (commune à tous les candidats).

Milton, *Paradise Lost*, Book I, 1-44.

DISSERTATIONS.

a) Agrégation.

Marlowe's *Héro et Leander*.

b) Licence.

Commentaire de la version.

c) Certificat.

The Dramatic Value of Milton's *Comus*.

Littérature latine.

Dissertation.

Le 1^{er} des 3 sujets proposés pour la session de licence en juin 1907.

Version.

Tacite, *Annales*, I, 1 : « Sed veteris populi Romani prospera... postremo pecunia turbabantur. »

Thème.

Le thème latin donné à la licence en juin 1907.

Dissertation.

Le 2^e des 3 sujets proposés pour la licence en juin.

Version.

Tacite, *Annales*, I, 3 : « Domi res tranquillæ... premant, quandoque distrahan. »

Thème.

Boissier, *La Religion romaine*, tome I, chap. 1, § 1, page 2, depuis : « La religion primitive des Italiens, dans ses croyances essentielles... », jusqu'à : « Il disparaît tout d'un coup ; on cesse de le voir, sans qu'on puisse bien dire de quelle manière il s'est évanoui. »

Dissertation.

Le dernier des sujets proposés pour la licence en juin 1907.

Version.

Tacite, *Annales*, I, 7 : « At Romæ ruere in servitium... senili adoptione irrepsisse. »

Thème.

Pascal, *De l'autorité en matière de philosophie*. Depuis : « Les secrets de la nature sont cachés » ; jusqu'à : « Ils n'en connaissent pas tant, néanmoins, et nous en voyons plus qu'eux. »

Géographie.

1. Expliquer, en prenant comme exemple l'Amérique du Nord, quelles sont les traces laissées dans la topographie par la plus récente des invasions glaciaires.
2. Définir la vallée *monoclinale*, en expliquer la formation théorique avec croquis à l'appui.
3. Les grandes régions naturelles de la France.

Dissertation française.

1. Bossuet moraliste.
2. De l'état d'esprit de Pascal à l'époque du *Traité du Vide* et au moment de son entrée à Port-Royal.
3. Rabelais considéré comme représentant de la Renaissance française.

Histoire moderne.

1. L'Allemagne à l'avènement de Charles-Quint.
2. Les origines de la Révolution d'Angleterre de 1648.

Version grecque (avec commentaire littéraire et grammatical).

1. La version donnée au baccalauréat en octobre 1907.
2. Thucydide, I, 10, 1-3.
3. Aristophane, *Nuées*, 273-313.

Thème grec.

1. Le thème grec donné à la licence ès lettres en juin 1907.

2. Fénelon, *Lettre à l'Académie*. Projet d'un traité sur l'Histoire : « Hérodote qu'on nomme le père de l'Histoire, — la guerre de son siècle ».

3. Ce sont les mêmes hommes qui ont le soin des affaires privées et des affaires de l'Etat, et d'autres, qui se sont tournés vers les travaux manuels, ne manquent pas de connaissances politiques ; seuls, nous regardons l'homme qui n'y prend aucune part non comme un homme inoccupé, mais comme un être inutile, et nous pouvons en affaires juger et penser bien par nous-mêmes, persuadés que ce ne sont pas les discours qui nuisent aux actions, mais que c'est de ne pas se renseigner plutôt par un discours avant d'en venir à exécuter ce qu'il faut. Car nous avons encore, à un haut degré, la qualité d'oser le plus possible et de réfléchir en même temps sur ce que nous entreprendrons ; tandis que, chez les autres, l'ignorance produit l'audace et la réflexion la timidité. Or on peut justement considérer comme ayant l'âme la plus forte ceux qui, connaissant avec sûreté ce qui est à craindre et ce qui est agréable, ne sont pas par là détournés des choses dangereuses.

Langue et littérature allemandes.*Dissertations.*

1° Voir les sujets donnés à la licence en juin 1907.

2° L'application des principes esthétiques de Bürger dans *Lenora*.

3° Bürger et la ballade anglaise.

4° Le style de Lessing.

5° La philosophie de Lessing dans *Nathan le Sage*.

6° L'hellénisme de Goethe.

7° Le vers iambique dans *Nathan* de Lessing et *Iphigénie* de Goethe.

8° Le réalisme de Schiller.

9° L'idée de la fatalité dans Schiller.

10° Le problème moral de *Demetrius*.

11° La composition du *Godwi* de Cl. Brentano.

12° Les tendances politiques et sociales du groupe de Heidelberg.

13° Le système dramatique de G. Hauptmann dans *Einsame Menschen*.

14° Le néo-romantisme allemand.

Thèmes.

1. Pascal, *Pensées*, éd. Havet, III, 1, 2, depuis : « Ce qui m'étonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa faiblesse... », jusqu'à : « Mais, dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera ? »

2. Renan, *Prière sur l'Acropole* (Souvenirs d'enfance et de jeunesse), depuis : « O noblesse ! ô beauté simple et vraie !... », jusqu'à : « ... et qui, prenant leur volée tous ensemble, obscurcissent le ciel. »

Philosophie.

1. Rapport du temps et de l'espace.
2. Nature des émotions.
3. Analyse de la volonté.

Le gérant : E. FROMANTIN.

Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée

La Compagnie organise, avec le concours de l'Agence **LUBIN**, les excursions suivantes :

ITALIE

du 18 mars au 17 avril 1908

Prix (tous frais compris): 1^{re} classe, **1.080 fr.** ; 2^e classe, **990 francs.**

NAPLES, SICILE ET NAPLES

Départs de Paris, les 25 mars et 15 avril 1908

Prix (tous frais compris): 1^{re} classe, **1.100 fr.** ; 2^e classe, **1.000 francs.**

BORDS DE LA MÉDITERRANÉE

Du 11 au 26 avril 1908

Prix (tous frais compris): 1^{re} classe, **550 fr.** ; 2^e classe, **500 francs.**

ITALIE (Semaine Sainte à Rome)

Du 13 avril au 13 mai 1908

Prix (tous frais compris): 1^{re} classe, **1.090 fr.** ; 2^e classe, **990 francs.**

HAUTE ITALIE ET LACS ITALIENS

Du 29 avril au 24 mai 1908

Prix (tous frais compris): 1^{re} classe, **980 fr.** ; 2^e classe, **890 francs.**

*S'adresser, pour renseignements et billets, aux bureaux de l'Agence **LUBIN**, 36, boulevard Haussmann, Paris.*

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

VIENT DE PARAÎTRE

Au jardin des Chrysanthèmes

POÉSIES

PAR

Eugène CRUCK

Un vol. in-18 jésus, broché. 2 »

Dans son jardin de fleurs somptueuses, l'auteur a cueilli les plus belles et les plus tristes, et c'est ce bouquet de chrysanthèmes qu'il nous offre, avec ses teintes les plus douces et son parfum mélancolique.

Le titre, nullement ambitieux, trop modeste même, ne semble pas annoncer que le lecteur trouvera dans ces pages des pièces de vers d'un très grand sentiment poétique en même temps que d'une facture impeccable.

Tout en restant un probe ciseleur, Eugène Cruck a su faire passer dans ses strophes le souffle jeune d'une poésie pleine de charme.

Nous sommes certains qu'*Au jardin des Chrysanthèmes*, confession toute sentimentale d'un poète de l'Amour, est un recueil qu'on aimera à rouvrir souvent.

Année scolaire 1907-1908

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

ABONNEMENT

UN AN

France. 20 fr.
payables 10 francs au comptant et le surplus par
5 francs les 15 février et 15 mai 1908.
Étranger. 23 fr.
payables en une seule fois.
LE NUMÉRO : 60 centimes

SOMMAIRE

Pages

- 145 ORIGINES ET PREMIÈRES MANIFESTATIONS DE L'ES-PRIT PHILOSOPHIQUE DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, DE 1675 A 1748. — *Manifestation du déisme vers 1676 : le roman de « La Terre Australe » et l'« Histoire des Sévarambes ».* **Gustave Lanson,**
Professeur à l'Université de Paris.
- 157 L'EGLISE ET L'ÉTAT EN FRANCE, DEPUIS 1848 JUSQU'A NOS JOURS. — *L'Eglise et la République de 1870 à 1900.* **G. Desdevises du Dezert,**
Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.
- 172 LA MORALE. — *L'obligation morale (suite).* **Victor Egger,**
Professeur à l'Université de Paris.
- 177 LE « *De Officiis ministrorum* » DE SAINT AMBROISE ET LE « *De Officiis* » DE CICÉRON. **Pierre de Labriolle,**
Professeur à l'Université de Fribourg.
- 187 SOUTENANCES DE THÈSES. **Université de Paris.**
- 189 SUJETS DE DEVOIRS (*licence, certificat*). **Universités de Rennes et de Toulouse.**

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

Tous les droits de reproduction sont réservés.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et Version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

VIENT DE PARAÎTRE

P.-E. REYNOLDS

~~~~~  
Etude sur le Monde politique de la Troisième République

AUX LUEURS

DU

GRAND SOIR

~~~~~  
VERS LA CITÉ SOCIALISTE

~~~~~  
Roman d'aujourd'hui et de demain

Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 50

---

REVUE HEBDOMADAIRE  
DES  
COURS ET CONFÉRENCES

---

DIRECTEUR : N. FILOZ

---

Origines et premières manifestations  
de l'esprit philosophique dans la littérature française, de 1675 à 1748.

---

Cours de M. GUSTAVE LANSON,

*Professeur à l'Université de Paris.*

---

**Manifestations de déisme vers 1676 : le roman  
de « La Terre Australe » et l'« Histoire des Sévarambes ».**

Je vous ai brièvement exposé, dans notre dernière leçon, les principales idées contenues dans le curieux roman de *La Terre Australe*, de Gabriel de Foigny.

Nous avons à nous demander, maintenant, d'où venaient ces idées, à la date de 1676.

Venaient-elles des libertins ? On ne saurait le prétendre, car nous avons vu que Gabriel de Foigny rejette l'atomisme avec netteté. Tout au plus pourrait-on songer à faire un rapprochement avec le cinquième *Dialogue* d'Orasius Tubéro (1) sur la divinité. Encore est-il probable qu'il n'y a là qu'une simple coïncidence.

Y a-t-il quelque rapport entre les idées de Jacques Sadeur et celles des déistes anglais ? Rien dans la biographie de Gabriel

(1) Pseudonyme de La Mothe Le Vayer.



de Foigny ne nous autorise à dire qu'il a subi l'influence de l'Angleterre. En tout cas, il serait aventureux de soutenir que les déistes anglais aient inspiré la plupart des idées de Sadeur ; car le déisme anglais, à vrai dire, est postérieur à 1676. Si on voulait, à tout prix, faire un rapprochement avec les Anglais, on pourrait citer Thomas Browne (1605-1682), dont la *Religion du Médecin* (*Religio Medici*, 1642, in-8°) (1) contient quelques-unes des singularités de Sadeur, l'idée de l'androgyné par exemple, et aussi les théories sur la mortalité de l'âme et sur Dieu âme du monde. — On peut encore songer à Hobbes, dont le traité *De natura hominis* est de 1650, et où nous retrouvons (chap. xi) cette idée que Dieu est « incompréhensible ». Mais, les divergences entre Hobbes et Foigny étant par ailleurs énormes, il est peut-être prudent de tenir leurs légères ressemblances pour fortuites, surtout si nous arrivons à expliquer autrement et plus vraisemblablement l'origine des idées de Sadeur.

Le mythe de l'androgyné, par exemple, est-il chose absolument nouvelle et inconnue jusque-là dans la littérature ? J'ai à peine besoin de vous rappeler qu'on le trouve chez Platon ; et vous savez aussi que plusieurs rabbins ont considéré Adam comme ayant les deux sexes avant son péché (2).

Pour les idées religieuses, Gabriel de Foigny a pu puiser de divers côtés. Montaigne recommande (3) de « prier rarement pour demander » ; et, dans l'*Apologie de Raimond Sebond*, il attaque la présomption des hommes qui veulent discourir de Dieu (4). — D'autre part, Gabriel de Foigny n'a pas inventé le panthéisme et la théorie de l'*anima universalis* : il y avait eu, bien avant lui, le panthéisme de la Renaissance, et l'averrhoïsme, et les doctrines de Giordano Bruno, pour lequel la nature n'est que Dieu se manifestant dans les choses ; il y avait eu les divers écrits des mystiques, ceux notamment d'Antoinette Bourignon, née en 1616, morte en 1680 ; ceux des mystiques allemands, de Tauler, de maître Eckart, que Foigny a pu lire dans le texte, puisque nous savons qu'il connaissait l'allemand ; il y avait enfin Spinoza, dont le *Tractatus theologo-politicus* est de 1670, antérieur par conséquent de six ans au roman de Jacques Sadeur, et dont les idées étaient alors très répandues. — (L'*Ethique* paraîtra en 1677, c'est-à-dire un an après l'ouvrage de Gabriel

(1) Traduite par Nicolas Lefebvre, 1668.

(2) Cf., dans le *Dictionnaire* de Bayle, l'article sur la célèbre mystique Antoinette Bourignon, et aussi l'article Adam, note G.

(3) Chap. lvi du 1<sup>er</sup> livre.

(4) Chap. xii du II<sup>e</sup> livre.

de Foigny ; mais la doctrine de Spinoza était connue de tous les lettrés, avant même la publication du livre.

Jusqu'à quel point Gabriel de Foigny a-t-il puisé à ces diverses sources ? Voilà ce qu'il nous est impossible de préciser. Nous ne savons presque rien des études de Foigny, nous ignorons avec qui il s'est trouvé en relations. Peut-être ne faut-il voir, dans son roman, qu'une transposition de plusieurs idées qui avaient cours parmi les théologiens et les mystiques. Ainsi l'idée du Dieu « incompréhensible » lui vient peut-être de la tradition thomiste orthodoxe : mystiques et scolastiques, après avoir énuméré tous les attributs de Dieu, s'accordaient à reconnaître que Dieu, infini en tout, est très au-dessus de notre faible entendement, et ils en arrivaient, sous prétexte de ne pas altérer l'idée de Dieu, à nier tout attribut défini et à n'affirmer que son existence. La notion de Dieu devenait ainsi très indéterminée. « Dieu, dit saint Thomas, excède toute connaissance. » Autrement dit, Dieu est incompréhensible. On remontait ainsi jusqu'à Jérémie, jusqu'à saint Paul, selon lequel le tout n'est pas de savoir, mais de croire. On interprétait dans ce sens le premier verset du psaume **LXIV** : « Le silence est votre louange... ». La loi d'adorer Dieu du cœur et sans parler de lui a donc une origine théologique et ecclésiastique.

De même pour le pessimisme : la doctrine des Australiens, rapportée par Jacques Sadeur, et d'après laquelle « la vie n'est qu'un trouble et qu'un tourment », la mort seule offrant le vrai repos, cette aspiration à se réunir le plus tôt possible à l'être universel, tout cela n'est pas nouveau, tout cela est encore dans l'Écriture : il me suffit de vous renvoyer au livre de Job. L'origine de ces idées est purement chrétienne.

Quelle que soit, d'ailleurs, la source des idées de Gabriel de Foigny, son livre ne garde aucune allure théologique ou mystique. L'auteur est inspiré surtout par un désir très net de rationalisme pratique : il cherche par la raison une organisation possible de la paix et du bien-être de l'humanité. Les idées panthéistes et pessimistes ne sont pas au centre du livre et n'en imprègnent pas toutes les parties : ce qui nous frappe surtout, c'est la fermeté de l'accent rationaliste dans tout le cours de cet ouvrage.

..

En 1677, un an après le roman de Gabriel de Foigny, parut chez Barbin, en deux volumes in-12, la première partie de

*l'Histoire des Sévarambes, peuples qui habitent une partie du troisième continent ordinairement appelé Terre Australe, contenant un compte exact du gouvernement, des mœurs, de la religion et du langage de cette nation jusques aujourd'hui inconnue aux peuples de l'Europe. — Traduit de l'anglais.*

La deuxième partie parut en 1678 et 1679, en trois volumes in-12, à Paris, « chez l'auteur, au bas de la rue du Four, proche le petit marché, faubourg Saint-Germain. »

Bayle, constatant que le livre ou tout au moins une partie du livre paraît en 1677, est frappé par ce mot de « Terre Australe », et en conclut que l'auteur avait connu Jacques Sadeur. Mais la chose n'est pas possible, car cette *Histoire des Sévarambes* (la première partie) avait d'abord paru en anglais dès 1675, c'est-à-dire un an avant le roman de Gabriel de Foigny, en donnant comme auteur un certain capitaine Siden (1).

On pourrait alors se demander si ce n'est point Gabriel de Foigny qui a utilisé pour son Sadeur l'*Histoire des Sévarambes*. Selon le catalogue du British Museum, cette *Histoire des Sévarambes* serait traduite par un certain Roberts. Mais il est impossible de savoir si le texte anglais est le texte original ou s'il est une traduction d'un manuscrit français, lequel n'aurait été imprimé qu'en 1677. En tout cas, la question ne se pose que pour le premier volume ; car le deuxième volume anglais ne parut qu'en 1679, après le texte français.

Sur le nom de l'auteur de l'*Histoire des Sévarambes*, il n'y a pas de doute possible. Dans le premier moment, on attribua cet ouvrage à Delon, à La Devèse, à Isaac Vossius et même à Leibniz. En réalité, l'auteur, qui s'est désigné assez clairement lui-même, est un Français du nom de Denis Vairasse d'Alais. Vous reconnaissez dans « Siden » et dans « Sévarias », dont il est question dans le roman, l'anagramme assez transparente de Denis Vairasse.

Sur ce Denis Vairasse, vous trouverez quelques renseignements dans *La France protestante* de Haag et dans le *Dictionnaire historique* de Prosper Marchand. On sait qu'il eut une vie assez mouvementée. A seize ans, il fit campagne en Piémont, et, à son retour, étudia le droit. Reçu docteur en droit, il passa en Angleterre, où nous le trouvons en 1665. Puis, quoique protestant, il prit part, en 1672, à la guerre de Hollande, dans les troupes françaises. Rentré à Paris, il vécut en donnant des

(1) *The history of the Sevarites or Sevarambi, a Nation inhabiting Part of the third continent, commonly called Terræ Australes Incognitæ, with an Account of their admirable Government, religion, customs and language, written by Cap. Siden, etc...*

leçons d'anglais et de français. En 1681, il publia à Paris, chez Jean Cusson, in-12, une *Grammaire méthodique, contenant les principes de cet art et les règles les plus nécessaires de la langue française dans un ordre clair et naturel*. En 1683, il publia encore (à Paris, mais en anglais) une *Brève et méthodique Introduction à la langue française* (1). Marchand dit que Denis Vairasse « tenait [aussi] pendant l'hiver des conférences sur l'histoire et la géographie, et sa réputation y attirait quantité de gens de lettres. » — Ajoutons que l'*Histoire des Sévarambes* est dédiée à M. Riquet, baron de Bonrepos, procureur général au Parlement de Toulouse (c'est, semble-t-il, le fils du célèbre constructeur du canal du Midi). — Quant aux dernières années de la vie de Denis Vairasse, elles nous échappent : on est porté à croire qu'il n'a pas quitté la France après la Révocation de l'Edit de Nantes ; mais on ne peut rien affirmer à ce sujet.

Voici, maintenant, une brève analyse de cette *Histoire des Sévarambes*.

Le capitaine Siden et ses compagnons échouent sur les côtes des Terres Australes. Ils sont reçus par les peuples Sévarambes, dont Siden nous décrit le pays et les villes. C'est le sujet des deux premières parties de l'ouvrage. La troisième partie est consacrée à l'histoire de Sévarias, sorte de héros éponyme, honoré par ces peuplades. Puis viennent des détails sur les mœurs, les lois et les coutumes des Sévarambes ; c'est la quatrième partie. Quant à la cinquième, réservée à la religion, elle nous rapporte l'histoire de l'imposteur Omigas, qui est une véritable parodie des croyances catholiques sur Moïse et sur Jésus. La fin de l'ouvrage est une sorte d'exposé de la grammaire et de la langue des Sévarambes.

Relevons quelques-unes des principales idées contenues dans ce curieux roman. D'abord les Sévarambes ignorent la politesse et les compliments tels que nous les concevons : « La véritable politesse n'y consiste point... », comme chez les nations malignes et dissolues de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, ... gens effectivement fort barbares quoiqu'ils se croient fort polis..., dans quelques discours affectés, dans quelques modes bizarres, dans quelques simagrées extérieures, mais dans la justice, dans le bon gouvernement, dans l'innocence des mœurs, dans la tempérance, et dans l'amour et la charité que tous les hommes devraient avoir les uns pour les autres » (2).

(1) *A short and methodical Introduction to the French Tongue*, etc... Paris, 1683, in-12.

(2) Pour les citations de l'*Histoire des Sévarambes*, voir, à défaut du livre

Quant à la gloire véritable des princes et des magistrats, elle consiste « non point dans les victoires et dans les conquêtes, mais dans la bonne conduite et le bon gouvernement de leurs sujets et dans une juste distribution des récompenses et des peines. »

Les lois des Sévarambes « tendent principalement à l'abolition des trois vices les plus préjudiciables à toute société, l'Orgueil, l'Avarice et l'Oisiveté ; et, pour cet effet, selon le droit naturel et la politique la plus sage, ces lois conservent soigneusement l'égalité des naissances entre tous les sujets ; — bannissent toute propriété des biens, dont elles ne permettent que l'usage ; — et emploient indispensablement tous les sujets à des arts et métiers, dont il doit nécessairement revenir de l'avantage et de l'utilité à la nation. » On combattra donc l'orgueil par l'égalité, l'avarice par la communauté des biens, l'oisiveté par le travail obligatoire, avec la journée de huit heures.

Le mariage est imposé à tous les jeunes gens dès qu'ils ont atteint l'âge nubile, et la pluralité des femmes est permise, selon le rang : c'est ainsi que le vice-roi a douze femmes pour lui tout seul ; il peut dépasser ce nombre, mais la coutume est de s'y tenir. « Il est permis à tous les hommes de changer de femmes avec leurs concitoyens, pourvu qu'ils en conviennent tous deux(1). » Quant aux enfants, ils sont retirés à la famille et élevés par l'Etat.

Les Sévarambes ont une religion assez particulière, qui repose sur trois articles fondamentaux :

1<sup>o</sup> « Il y a un *Dieu souverain*, indépendant et invisible,... et ce grand Dieu, qu'ils appellent *Khodimbass*, c'est-à-dire *Roi des Esprits*,... est un être éternel, infini, tout-puissant, tout bon, qui gouverne et qui conduit toutes choses par une admirable sagesse... qui ne veut pas que nous le voyions autrement que par les yeux de l'esprit, et qui se contente des respects et des sacrifices que nous offrons à celui qu'il a fait le dispensateur de toutes les grâces qu'il nous communique. »

2<sup>o</sup> « Le *Soleil*, qui est ce dispensateur, et qu'ils appellent *Erimbas*, c'est-à-dire *Roi de lumière*, et *Phodariestas*, c'est-à-dire *Source de vie*, et *Antemikondas*, c'est-à-dire *Miroir divin*,... est un Dieu subordonné, un Dieu visible et glorieux, qui les vivifie, les éclaire et les nourrit..., le canal par où les hommes reçoivent la vie et tous les biens..., et ils sont tous obligés, par estime et

lui-même, le *Journal des Savants*, 7 mars 1678, p. 91, et aussi l'article de Prosper Marchand déjà mentionné.

(1) Pour les questions relatives au mariage, voir le tome I de la 1<sup>re</sup> édition, p. 221-225.

par reconnaissance, de lui adresser leurs vœux, et de lui diriger immédiatement leur culte, comme au Ministre du grand Dieu, qui l'a commis pour mouvoir le grand Orbe que nous habitons et les autres qui sont de sa province et de sa juridiction. »

3° Enfin, il y a un troisième Dieu, subordonné au grand Dieu et au Soleil : c'est la *Patrie*.

Ces trois Dieux sont représentés dans tous les temples : le Dieu invisible, par un voile noir ; le Soleil, par un globe de cristal lumineux, tout rayonnant d'or et de pierreries ; la Patrie, par l'image d'une femme nourrissant plusieurs enfants.

Quant aux âmes, « elles sont immortelles et sujettes à des récompenses et à des peines. Les âmes des justes, après avoir passé par divers corps ou erré quelque temps dans les airs, sont enfin réincorporées au Soleil d'où elles sont sorties ; les âmes des méchants s'en vont bien loin du Soleil, longtemps reléguées parmi les neiges et les glaçons, et après s'être purgées de leurs vices et de leur corruption, elles sont réincorporées au Soleil. »

Les Sévarambes pratiquent la tolérance et la liberté de conscience ; ils admettent la liberté de la controverse, mais il n'y a qu'un seul culte public et autorisé.

Prosper Marchand estime que cette religion des Sévarambes tient encore trop des religions sensuelles et théâtrales. Mais il est évident que le côté formel et extérieur de cette religion ne doit pas nous abuser. Au fond, elle est véritablement déiste : elle enseigne une curieuse prière à ce « Roi des Esprits, dont on respecte la volonté sans pénétrer le mystère », et auquel on doit surtout « le culte du cœur ».

A cette forme de religion, Denis Vairasse ajoutait de vives attaques contre le christianisme et les prêtres. Je vous renvoie à la cinquième partie du livre, celle où nous est racontée l'histoire d'Omigas l'imposteur, et où l'on voit les prêtres s'adonnant à « l'infâme luxure » sous l'abri et sous le voile de la religion.

Tel est, en son ensemble, ce roman dont le succès paraît avoir été assez considérable, si nous en jugeons par les réimpressions multiples qui en furent faites (à Bruxelles et à Amsterdam en 1682 ; à Amsterdam encore en 1716), par les nombreuses traductions anglaises, flamandes (1683), allemandes (1689-1714), italiennes (1728), et enfin par l'attribution de cet ouvrage à des hommes aussi illustres qu'Isaac Vossius ou que Leibniz.

Recherchons, maintenant, quelle est l'origine des idées exposées dans ce livre par Denis Vairasse.

Nous avons ici plus de raisons de nous tourner vers l'Angleterre, puisque nous savons que Vairasse était dans ce pays en

1665. Cependant, n'oublions pas que la grande éclosion du déisme anglais est postérieure à cette date. Il est donc probable que Vairasse ne doit à l'Angleterre qu'une excitation générale de la pensée, une tendance de l'esprit vers la libre recherche, et, si l'on veut, d'infimes éléments épars. Peut-être pourrait-on dire qu'il y a du Hobbes dans la théorie de Vairasse sur le Dieu incompréhensible, et dans cette idée que c'est au pouvoir civil qu'il appartient d'organiser la religion. Mais il serait téméraire de trop presser l'analogie, car Vairasse est infiniment éloigné de l'esprit absolutiste et irréligieux de Hobbes.

Il importe peu que le roman de Vairasse ait d'abord été publié en anglais, et ce fait ne prouve pas que le public anglais était, au jugement de l'auteur, plus en harmonie que le public français avec les idées exprimées dans l'ouvrage. En effet, si le premier volume anglais et le premier volume français sont absolument identiques, — à la différence de langue près, bien entendu, — il n'en est pas de même pour la suite : le deuxième volume anglais, qui parut en 1679, n'est qu'un extrait, ou, si vous voulez, une sorte d'abrégé de la deuxième partie de l'ouvrage français. Ce deuxième volume anglais sacrifie l'intérêt philosophique du livre à la fable romanesque. Il semblerait donc résulter de tout cela, que Vairasse a eu soin lui-même du premier volume anglais, mais qu'il n'a pas présidé à l'impression anglaise de la suite de l'ouvrage, soit que le libraire ait été effrayé de la hardiesse de certaines des idées de l'auteur, soit que ce commerçant ait voulu se livrer à de fructueuses spéculations de librairie.

Remarquons, d'ailleurs, que la plupart de ces idées qui pouvaient paraître dangereuses sous la fiction du roman, ne sont que des idées protestantes. L'horreur du célibat était un des thèmes familiers de la polémique protestante de la fin du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, à tel point que Bayle lui-même allait jusqu'à se moquer de l'excès de zèle de ses coreligionnaires en cette matière.

L'apologie de la polygamie avait été faite, avant Vairasse, par Jean Lyser (Johannes Lyserus) dans son *Discursus de polygamia* (1673) (1), et, en remontant plus loin, par Bernard Ochin dans ses *Dialogues* (1563).

Quant aux existences successives des âmes, il est évident aussi

(1) Le livre était donné comme ayant pour auteur *Alethophilus Germanus*; il fut réimprimé en 1676, et, en 1682, sous le titre de *Polygamia triumphatrix, id est Discursus politicus de Polygamia, auctore Theophilo Aletheo*. (Voir ce que dit Bayle de cette dernière réimpression dans ses *Nouv. de la Rép. des Lettres*. Œuvres compl., tome I, p. 256 ; cf. aussi p. 436.)

qu'elles nous font penser au *Phédon* et au *Timée* de Platon, et au *Songe de Scipion*.

C'est Platon encore que nous retrouvons dans la théorie de l'éducation des enfants.

Pour la communauté des biens, reportons-nous à l'*Utopie* de Thomas Morus et à la *Civitas Solis* de Campanella.

Le culte du Soleil est lui-même assez banal : cette idée a pu être fournie à Vairasse soit par les souvenirs antiques (religion des Chaldéens, des Perses, etc...), soit par les récits des voyageurs (légendes péruviennes rapportées par les historiens espagnols). On trouve aussi un développement sur ce même sujet dans le cinquième dialogue d'Orasius Tubero (La Mothe le Vayer) ; et Montaigne lui-même avait déjà dit que l'adoration du Soleil était un des cultes les plus raisonnables (1).

Le panthéisme de Vairasse s'explique assez bien par l'influence des doctrines stoïciennes, mystiques ou spinozistes. Spinoza, comme Vairasse, a été partisan d'une religion réglée extérieurement par l'Etat (voir le *Tractatus*) ; lui aussi définit Dieu comme incompréhensible et insiste sur la nécessité de la tolérance. Mais rien ne nous permet d'affirmer que Denis Vairasse doive toutes ces idées à Spinoza.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'*Histoire des Sévarambes* contient une philosophie déiste et sociale, qui est autre chose que la pensée des libertins et autre chose que la pensée cartésienne. Ainsi, quelles que soient les influences particulières qui ont pu agir sur Gabriel de Foigny et sur Denis Vairasse, on voit que ces deux hommes, l'un catholique devenu protestant, l'autre protestant pas très ferme et peut-être devenu catholique sur ses vieux jours par mesure de précaution, ne tiennent pas aux formes dogmatiques des religions confessionnelles, et conservent pourtant l'accent religieux et la croyance en Dieu, élargissant ainsi la religion en une religion naturelle et philosophique : ils ôtent des religions établies et révélées tout ce qui choque leur raison et leur humanité, et acheminent les esprits vers le déisme du XVIII<sup>e</sup> siècle.

\*  
\* \*

En 1678 paraît la *Vie de Jésus-Christ* de l'abbé de Saint-Réal, ouvrage très curieux qui tient autre chose que ce que le titre semble promettre.

« L'auteur, dit Prosper Marchand dans son *Dictionnaire* (2),

(1) Ed. Motheau et Jouaust : t. IV, p. 8.

(2) Page 167, note E.



nous apprend qu'ayant remarqué que presque tous ceux qui traitaient l'histoire de l'Évangile lui donnaient sans nécessité un sens miraculeux et mystérieux dans des endroits qui en ont un fort clair et fort naturel, il a cru qu'il rendrait un grand service au public s'il la dégageait de toutes ces interprétations mystérieuses ; en un mot, s'il la traitait selon les règles les plus sévères de l'histoire : persuadé qu'il ne fallait pas un autre sens commun pour entendre cette histoire que pour entendre les autres, et qu'une narration simple et exempte de toute affectation aurait une grâce douce et naïve et plus propre à toucher le cœur et à prévenir l'esprit du commun des gens du monde que tous les raffinements les plus élevés et les plus spirituels. »

Peut-être Saint-Réal fit-il innocemment cette œuvre de rationalisme et de bon sens. L'œuvre ne serait que plus significative, si ces tendances rationalistes étaient naïves et spontanées. En tout cas, la *Vie de Jésus-Christ* a scandalisé certains ecclésiastiques. L'abbé Jacques Boileau l'attaqua comme entachée de socinianisme, en faisant remarquer qu'on n'y trouvait pas de mention de la divinité de Jésus-Christ. On comprend facilement ces alarmes, car elles étaient assez justifiées.

Saint-Réal avait vécu à Londres, dans la société de Saint-Evremond et de la duchesse de Mazarin, société assez suspecte et libertine. Cependant, si ses fréquentations avaient été libertines, son livre ne l'était pas ; il ne prêchait pas le libertinage, mais une sorte de christianisme raisonnable et sans mystères, réduit à peu près au déisme, tel que le comprendront les philosophes anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La même année que la *Vie de Jésus-Christ* paraissait, à Leyde, un ouvrage intitulé *La Clef du Sanctuaire* (1678, in-12) ; et, pendant cette même année 1678, le même volume reparaissait sous deux titres différents : *Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé sur les matières les plus importantes au salut tant public que particulier* (Cologne, 1678, in-12) ; et *Traité des Cérémonies superstitieuses des Juifs tant anciennes que modernes* (Amsterdam, 1678, in-12). — Vous connaissez ce procédé, alors très répandu, qui consistait à donner plusieurs titres différents à un même ouvrage pour lui ménager une plus grande circulation. — L'auteur de ce livre était le chevalier de Saint-Glain, qui devait travailler plus tard à la *Gazette de Rotterdam*.

Quand Bayle lut cet ouvrage, il fut d'abord assez stupéfait : « Jamais je n'ai vu l'Écriture Sainte traitée si cavalièrement », écrit-il à Minutoli, le 26 mai 1679. Les théories du chevalier de Saint-Glain le font songer à la hardiesse du *Tractatus* de Spinoza,

et il y avait en effet de bonnes raisons à cela : la *Clef du Sanctuaire* était une traduction de Spinoza. Bayle s'en aperçut plus tard, et il ne manqua pas de le dire dans son *Dictionnaire*.

Le *Tractatus*, qui est de 1670, l'*Ethique*, œuvre posthume qui parut l'année même de la mort de Spinoza, en 1677, et la *Clef du Sanctuaire*, qui est de 1678, tels sont les trois ouvrages qui lancent alors Spinoza dans la circulation.

Il est difficile de dire au juste quelle a été l'influence de Spinoza, sur qui elle s'est exercée, et en quoi elle a consisté. Ni l'*Histoire du Cartésianisme* de Francisque Boullier, ni l'article de Paul Janet sur *Le Spinozisme en France*, ni même le *Spinoza* de M. Delbos ne nous apportent de renseignements précis sur cette influence; et il ne pouvait en être autrement, car les traces de cette influence se dérobent.

Tout ce que l'on sait et tout ce que l'on voit, c'est que Spinoza a été très redouté, qu'il a scandalisé bien des esprits, et qu'on a composé une multitude d'ouvrages, tant latins que français, pour le réfuter et le terrasser. En voici quelques-uns : *L'Impiété convaincue*, par Yvon (Amsterdam, 1681, in-8) ; *L'Impie convaincu*, par Aubert de Versé, 1685. — Cette dernière réfutation, composée par un médecin qui mourut catholique après avoir « tâté » de toutes les doctrines, parut très suspecte, et on soupçonna l'auteur de n'avoir prétendu réfuter Spinoza que pour mieux pouvoir exposer le spinozisme. — En 1688, Michel Levassor donne son traité *De la Véritable Religion*. En 1696, le P. Fr. Lami, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, fait paraître *Le Nouvel Athéisme renversé ou Réfutation du système de Spinoza*, avec une lettre de Fénelon à la fin du volume. Fénelon lui-même prend à partie le spinozisme dans le *Traité de l'Existence de Dieu* (II<sup>e</sup> partie, ch. III), et Jacquelot l'attaque aussi, en 1697, dans sa *Dissertation sur l'Existence de Dieu*. Malebranche va jusqu'à traiter Spinoza de « misérable ». Huet le réfute dans sa *Demonstratio Evangelica* ; Richard Simon dans son livre *De l'Inspiration des Livres Sacrés* ; Poirét dans son *De Deo, animo et malo* (1685, 2<sup>e</sup> édition). Massillon prêche contre ce philosophe, qu'il appelle « un monstre » (Sermon du Mardi de la 4<sup>e</sup> semaine du Carême : *Des doutes sur la Religion*, 2<sup>e</sup> partie).

Bayle lui-même, devant l'âpreté de ces attaques, crut devoir réfuter Spinoza, par mesure de prudence.

Les textes qui démontrent la diffusion des idées spinozistes abondent. Le P. Fr. Lami, qui réfute Spinoza, se justifie en ces termes : « Quelques personnes pourraient peut-être penser qu'il serait plus à propos de dissimuler ces erreurs que de les publier,

en prétendant les réfuter. Mais, outre que le mal, s'il y en a dans cette conduite, est déjà fait par les deux écrits dont je viens de parler ; outre que ce système a déjà fait trop de bruit chez les Libertins, et fait tous les jours trop de progrès pour pouvoir prétendre de le supprimer par cette dissimulation ; il est à propos d'ôter aux impies la pensée qu'ils pourraient avoir qu'on les redoute en supprimant leurs ouvrages. Il faut s'efforcer de leur faire voir que la véritable religion n'a rien à craindre de la part des esprits les plus téméraires et les plus emportés ; qu'on ne peut lui opposer que de pures extravagances, et que la raison ne plaide pas moins bien sa cause que la révélation. Sans compter que les impiétés de Spinoza sont d'un tel excès et d'une telle licence, qu'il n'y a guère que des esprits et des cœurs déjà corrompus qui puissent s'en accommoder ; et que, pour les réfuter et les faire mépriser à tout ce qu'il y a de gens raisonnables, il ne faut presque que les rapporter telles qu'elles sont, et en faire voir les funestes conséquences (1). »

Il dit aussi, dans l'Avertissement du même livre : « On m'assurait d'une part que le nombre des sectateurs de Spinoza allait croissant tous les jours ; que *ses erreurs avaient tourné la cervelle à bien des jeunes gens*. Et l'on m'en donnait des preuves de fait, auxquelles il était malaisé de résister. »

Massillon, de son côté, attaque l'empressement des gens du monde à visiter Spinoza.

Il est certain que l'influence exercée par ce philosophe a dû être considérable ; mais il est difficile de dire quels ont été les représentants du spinozisme en France à cette époque. Le poète Hesnaut va voir Spinoza à La Haye, mais plutôt en libertin épicurien et athée qu'en disciple de Spinoza. On dit aussi que Condé, se trouvant en Hollande, fit son possible pour se rencontrer avec le philosophe : on ne sait pas au juste s'ils se sont vus. En tout cas, le fait ne nous étonne pas de la part de Condé, qui était un esprit « curieux », et qui s'intéressait au cartésianisme et au malebranchisme aussi bien qu'au spinozisme. Mais on ne peut pas dire que le spinozisme ait laissé sur Condé une empreinte spéciale et caractéristique.

Un seul écrivain est suspect — à juste titre — d'avoir exprimé et reproduit avec intention la doctrine de Spinoza, en prétendant la réfuter : c'est Boulainvilliers. Nous nous occuperons de lui dans notre prochaine leçon.

A. C.

(1) *Nouvel Athéisme renversé*, 1696, p. 15-16.

# L'Eglise et l'État en France depuis 1848 jusqu'à nos jours

---

Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,

*Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.*

---

## L'Eglise et la République de 1870 à 1900.

Nous avons, pendant un instant, quitté la France pour étudier les grands événements qui ont changé la face de l'Italie et la physionomie intime de l'Eglise. Nous revenons aujourd'hui à notre pays, pour rechercher en quels termes ont vécu l'Eglise et l'Etat français dans les cinquante dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous résumerons d'un mot toute cette histoire en disant que c'est le régime de la mésintelligence et de la guerre à coups d'épingle.

L'Eglise de France, nous le savons déjà, ne regretta point la République de 48, qui lui avait cependant accordé l'expédition de Rome et la liberté de l'enseignement secondaire.

Elle applaudit cruellement au 2 décembre, et il n'est pas étonnant que les républicains lui en aient gardé rancune.

Elle profita, sous le second empire, de la faveur marquée que lui témoigna Napoléon III, toujours en coquetterie réglée avec l'épiscopat. Elle se servit du bras séculier pour combattre ses adversaires; elle multiplia ses séminaires, ses institutions et ses écoles; elle prit une part prépondérante à l'enseignement du peuple; elle attira à elle la noblesse et la bourgeoisie réactionnaire; elle surveilla jalousement la presse et l'Université; mais, comme Napoléon III ne voulut pas servir toutes ses rancunes et ne déclara pas la guerre à Victor-Emmanuel après Castelfidardo, l'Eglise ne se donna jamais franchement à lui et accueillit sa chute avec une suprême indifférence.

Dans un livre tout récent (1), Mgr Baunard semble attribuer la chute de l'empire à l'abandon du pape et à la publication de la *Vie de Jésus* par Renan. Il nous dit que « la France gouvernée » tale, impériale, officielle, trahissait le pape... et que le crime « du second empire, perpétré en complicité avec l'Italie révolutionnaire, ne laissera dans l'histoire qu'un sombre souvenir de

(1) *Un siècle de l'Eglise de France*, Paris, 1906.

« honte ou de faiblesse » (p. 102-103). Il nous dit que le livre de Renan « fut le plus grand blasphème du siècle, le plus grand crime « du second empire, et finalement son plus grand malheur aussi, « en déchaînant sur lui, sur nous, les vengeances d'en haut et « préparant les désastres sanglants de la patrie » (p. 181).

Le 4 septembre 1870, l'Eglise de France se retrouva en face de la République, qu'elle croyait morte depuis dix-neuf ans, et qui se relevait, bien différente de ce qu'elle avait été après la révolution de Février.

Le gouvernement de la Défense nationale était, il est vrai, présidé par un catholique, le général Trochu. Le ministre des affaires étrangères, Jules Favre, refusait aux Italiens la dénonciation de la convention de septembre 1864, offrait en Corse un asile à Pie IX, et maintenait un stationnaire français à Civita-Vecchia. Un décret de Gambetta, du 16 octobre 1870, plaçait les congrégations, même non autorisées, même les Jésuites, sous la protection de la loi. La délégation de Tours s'installait au palais archiepiscopal, dont Mgr Guibert lui faisait tous les honneurs.

Mais, tandis que le gouvernement se montrait sage et bienveillant, la foule impatiente grondait déjà autour du clergé. La propagande anticléricale et matérialiste faite dans les grandes villes avait porté ses fruits. Le 8 novembre 1870, au club de la rue d'Arras, un orateur se plaignait « qu'on n'eût pas décrété la « levée en masse, sans excepter les membres des congrégations « religieuses, les curés, les chanoines et autres fainéants qui se « gorgent de nourriture et de volupté, pendant que le peuple est « sur les remparts ; c'est une honte de laisser ces sacs à charbon « se promener dans Paris. »

Le 16 décembre, à la salle des Mille et un Jeux, un orateur vocifère : « Pas de prêtres à la suite de nos ambulances ! S'il en paraît, « le devoir de tout patriote est de les fusiller. Les prêtres, en « relevant nos blessés, leur verseraient du poison ! »

Dès cette époque, sous les yeux effarés de Trochu, des églises, des couvents, des écoles sont envahis et pillés. Le chef du gouvernement s'avoue impuissant à maintenir l'ordre.

Au mois de mars 1871, Paris abandonné par le gouvernement, Paris en grève forcée, affamé, ruiné, vaincu, travaillé par les internationaux, les blanquistes, les anarchistes, les révoltés de tout parti, se soulève et se constitue en commune autonome au milieu de la France envahie.

Le 2 avril, la Commune décrète la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la suppression du budget des cultes, la confiscation des biens appartenant aux congrégations.

Le journal *La Montagne* écrit, le 20 avril 1871 : « Nous ne croyons « pas à Dieu. La révolution de 1871 est athée ; notre République a « un bouquet d'immortelles au corsage ; nous menons sans « prières nos morts à la fosse et nos femmes à l'hymen. Nos « femmes et nos filles n'iront plus s'agenouiller balbutiantes « dans l'ombre de vos confessionnaux... Notre grande cité du « travail exclut les parasites et les paresseux... Partez, partez « vite ! Prenez garde aux colères du peuple ! »

Les églises sont changées en clubs. A Saint-Pierre de Montrouge, Decamps, membre de la Commune, expulse le curé et lui dit en riant : « L'église ne vous appartient plus ; si vous voulez y faire « vos farces, il faut la louer ; nous allons vous l'affermier au mètre « cube ». A Saint-Sulpice, un clubiste provoque Dieu en combat singulier. Le général Eudes déclare plaisamment que, « si Dieu « existait, il le ferait fusiller ».

Bientôt la Commune arrête des religieux et des prêtres, qu'elle garde comme otages. — « Quelle est votre profession ? demande « Raoul Rigault à un P. Jésuite. — Je suis serviteur de Dieu. — Où « habite votre maître ? — Il est partout. — Greffier, écrivez : se « disant serviteur d'un nommé Dieu, en état de vagabondage. »

L'histoire de la Commune est encore mal connue : nous sommes de ceux qui pensent que ce feu de paille n'eût pas duré et qu'avec de l'or adroitement semé, des promesses, des marques de bienveillance, une politique ferme et prudente à la fois, on n'eût pas eu besoin d'assiéger une seconde fois la ville, de la prendre d'assaut, de l'exposer à l'incendie et à la subversion totale, sous les yeux des Prussiens triomphants.

Thiers se prononça pour la politique belliqueuse ; le massacre de l'archevêque de Paris et de quatre prêtres à Mazas, de dix prêtres à la rue Haxo, de douze religieux dominicains au boulevard d'Italie, fut l'atroce réponse de la Commune à l'entrée des troupes de Versailles dans Paris.

Le bilan de la Commune est terrible. Voici les chiffres donnés par M. Hanotaux : 17.000 hommes et femmes périrent dans la lutte ; 35.800 prisonniers restèrent aux mains des vainqueurs ; 22 conseils de guerre commencèrent 46.835 procès. Il y eut 23.727 ordonnances de non-lieu, 9.241 refus d'informer, 2.451 acquittements, 10.137 condamnations contradictoires, 1.893 condamnés graciés, 26 fusillés, 1.169 déportés dans une enceinte fortifiée, 3.417 à la détention, 332 au bannissement, 251 aux travaux forcés, 4.873 à des peines diverses.

Nous redirons, ici, ce que nous avons déjà dit au sujet des journées de Juin. Les guerres civiles n'ont pas de droit des gens, et

c'est une grave lacune de notre droit public ; le vainqueur se constitue juge du vaincu, et le proscriit après l'avoir terrassé. Le clergé avait montré, dans ces jours néfastes une véritable grandeur d'âme. Mgr Darboy avait atteint à l'héroïsme de Mgr Affre. Prisonnier de la Commune, il n'avait pas craint de blâmer les excès des troupes de Versailles, et ce fut pour cette raison que Thiers refusa de l'échanger contre Blanqui. L'archevêque paya de sa vie sa protestation ; mais son exemple ne trouva pas assez d'imitateurs. Le clergé célébra des messes d'actions de grâces pour le rétablissement de l'ordre ; il en avait le droit, mais n'eût-il pas été incomparablement plus grand s'il eût crié : *grâce aux vaincus !* si, au lendemain des massacres, il avait demandé la liberté de ses persécuteurs ?

Il ne le fit point, et, sans comprendre que la France du suffrage universel marchait forcément vers la démocratie, il se rejeta, en haine de la Commune, vers la forme la plus réactionnaire et la plus surannée de la monarchie, vers la monarchie de droit divin, représentée par le comte de Chambord.

Henri-Charles-Ferdinand-Marie-Dieudonné d'Artois avait cinquante-trois ans, quand il faillit devenir roi ; il y avait quarante-trois ans qu'il avait quitté la France ; il était marié depuis vingt-sept ans à une princesse de Parme, sa cousine, et n'avait point d'enfants. Un accident de chasse, survenu en 1844, l'avait rendu légèrement boiteux, mais lui avait laissé un extérieur agréable et sympathique. De taille assez haute et de corpulence un peu forte, il avait l'œil vif, le regard calme et droit, le nez fin, la barbe et les cheveux blonds. Ses serviteurs et ses fidèles vantaient sa droiture et sa bonté ; il avait toute la courtoisie des grandes races et jouissait dans les environs de Frohsdorf, sa résidence, d'une très grande popularité. C'était un prince d'un réel mérite, parfait honnête homme, auquel on pourrait appliquer le vers de Musset :

Si l'on peut être roi de France, il l'eût été.

Mais il avait été élevé par les Pères jésuites Deplace et Druilhet, par l'abbé Frayssiniv, par l'abbé Trébuquet, dans une dévotion étroite et exaltée ; son instruction, dirigée par le duc de Levis, avait été fort mal comprise ; il était à la fois hésitant et obstiné et n'avait aucune idée du pays qu'on voulait lui donner comme royaume, ni de la nation qu'il aurait à gouverner.

L'Assemblée nationale élue en février 1871 comprenait une trentaine de bonapartistes, 200 républicains et 400 royalistes ; mais ces royalistes étaient divisés : les uns ayant pour candidat

le comte de Chambord, les autres lui opposant l'héritier de Louis-Philippe, le comte de Paris. Puis il ne pouvait être question de changer le régime de la France aussi longtemps que la paix ne serait point signée, que l'ennemi ne serait point payé et n'aurait point évacué le territoire.

Ce temps de dures épreuves, l'Assemblée en fit patriotiquement un temps de recueillement, et le clergé en fit une retraite. Habitué à voir la main de Dieu dans tous les événements humains, la France vaincue lui apparut naturellement comme une France châtiée, et il exhorta les peuples à la pénitence. Dès le mois d'octobre 1872, il organisa des pèlerinages à Sainte-Anne d'Auray, à la Salette, à Lourdes, à Rome.

Après la mort de Napoléon III, les chances de son candidat au trône lui parurent devenir plus sérieuses.

Le 24 mai 1873, à 14 voix de majorité, les monarchistes de l'Assemblée nationale renversèrent Thiers et mirent à sa place le maréchal de Mac-Mahon, qui promit bien à la France « que rien « ne serait changé aux institutions existantes », mais qui était prêt à accepter le retour du roi, si l'Assemblée lui rouvrait les portes de la France.

Alors commencèrent les manifestations destinées à préparer la nation à la restauration de la monarchie et à affirmer l'intime alliance de l'Eglise et de la royauté.

Une loi déclara d'utilité publique la construction sur la butte Montmartre d'une basilique dédiée au Sacré-Cœur de Jésus.

A Chartres, 140 députés à l'Assemblée nationale figuraient au nombre des pèlerins. Mgr Pie prêcha et prophétisa le retour de la monarchie : « O noble pays de France, du jour où tu as mis la « main sur l'arche sainte des droits de Dieu, en lui opposant ta « déclaration idolâtrique des Droits de l'Homme, ta propre cons- « titution a été brisée !... O Dieu puissant, écoutez la voix de ceux « qui n'ont d'espérance qu'en vous seul !... Tel est le cri de la « France en détresse ; elle attend un chef, elle attend un maî- « tre ! »

A Paray-le-Monial, 20.000 pèlerins venaient chanter l'hymne du Sacré-Cœur. M. de Charette déposait sur le tombeau de la bienheureuse Marguerite-Marie le drapeau de son régiment à la bataille de Loigny. L'évêque d'Autun consacrait la France au Sacré-Cœur.

On réconciliait le comte de Paris et le comte de Chambord. Le duc d'Aumale, dont on voulait faire le démocrate de la famille d'Orléans, acquiesçait à la fusion : « Je n'ai plus d'enfants, disait-il ; c'est le comte de Paris, héritier légitime du trône, qui est



« mon fils adoptif ; je serais bien fou, dans ces conditions, de ne pas vouloir la monarchie. »

Tout semblait aplanir les voies au prince tant désiré par l'Eglise. On pointait les noms des députés acquis et des députés douteux ; on déclarait qu'on ferait la monarchie à une voix de majorité. Dans l'enthousiasme du rêve, on parlait, et même on parlait trop. Les imprudents déclaraient la guerre à la Révolution et menaçaient la France de la soumettre au régime théocratique. Le prétendant promettait « de reconstituer sur ses bases naturelles une société profondément troublée, d'assurer avec énergie le règne de la loi, de faire renaître la prospérité au dedans, de contracter au dehors des alliances durables, et surtout de ne pas craindre d'employer la force au service de l'ordre et de la justice ».

Le pays, inquiet et perplexe, se demandait où l'on voulait le mener, quand il apprit que son roi futur voulait lui ôter son drapeau, et, à cette nouvelle, tout le château de cartes si habilement échafaudé depuis un an croula d'une seule pièce. La majorité disparut à l'Assemblée nationale ; les voitures royales restèrent en panne à la frontière, et le maréchal-président, qui fut ce jour-là un grand citoyen, refusa de rien faire avant que l'Assemblée eût parlé.

Le comte de Chambord garda son drapeau... la France garda le sien aussi, et le mot le plus plaisant sur toute cette comédie fut dit par le pape : « Comment ! Henri IV disait que Paris valait bien une messe, et Henri V trouve que la France ne vaut pas une serviette ! »

Si le comte de Paris, qui venait de reconnaître le comte de Chambord comme chef de la maison de France, avait refusé la couronne, il eût encore été logique et politique de reconnaître la République et de l'organiser. Mgr Pie avait lui-même que la République avait droit à certains égards : « Ce que nous avons été, au lendemain de 1830 et de 1848, nous le serons encore. Sans abdiquer nos convictions personnelles sur ce qui serait le mieux adapté aux besoins, à l'esprit, aux mœurs, au tempérament de la France, et surtout sur ce qui serait le plus propre au recouvrement de son prestige à l'étranger, nous reconnaissons que, les faits étant ce qu'ils sont, l'état de République que s'impose à nous et nous impose des devoirs envers lui ; nous les remplirons loyalement. »

Gambetta reconnaissait, de son côté, que les hommes des anciens partis « auraient pu rendre de réels services, s'ils avaient compris le rôle qui leur était offert de tuteurs, d'édu-

« cateurs et de guides du peuple ». (*Discours à l'Assemblée*, 12 juillet 1873.)

Thiers disait : « La République sera conservatrice ou elle ne sera pas. »

Si le clergé avait eu la sagesse de comprendre où allait la nation, s'il avait oublié ses propres idées pour suivre avec la France la voie républicaine et libérale, il fût encore resté, pendant de longues années, le maître de l'âme française; mais celui qui eût alors engagé le clergé à se tourner vers la République eût été honni. (Lecanuët, p. 481.)

Au lieu de faire la monarchie ou d'accepter la République, l'Assemblée nationale remit à sept ans la solution de la question, pour laisser au comte de Chambord le temps de mourir et préparer les voies à Philippe VII. Mais on ne peut laisser, pendant sept ans, dans l'incertitude et le provisoire un grand pays désireux de vivre et de progresser. Si conservateur qu'il fût, le maréchal de Mac-Mahon fut le premier à demander à l'Assemblée d'organiser le gouvernement, et l'Assemblée monarchique vota la constitution républicaine de 1875, qui nous régit encore aujourd'hui.

Le clergé ne peut être rendu responsable de tous ces événements; mais il a commis cependant toute une série d'imprudences, dont il est l'auteur responsable et qu'un historien impartial ne peut passer sous silence.

Le clergé n'a pas su comprendre que la chute du pouvoir temporel du pape est un fait sur lequel il est impossible de revenir. Il a protesté bruyamment contre l'occupation de Rome par l'Italie, au risque d'entraîner la France dans les pires aventures.

Pie IX avait été véritablement accablé par l'occupation de Rome et par le plébiscite, qu'il considérait comme un acte de monstrueuse ingratitude. « Il s'était réfugié au Vatican dans une « espèce de cellule, située aux étages élevés. Pour tout mobilier « un petit lit de fer, étroit et bas, sans garnitures ni rideaux. Les « murs étaient blancs et nus; une plinthe le long de laquelle « étaient alignées dix ou douze paires de mules blanches, un « bureau d'acajou, une chaise pour le visiteur; aucun autre « meuble ni objet quelconque dans la pièce, sauf un flambeau de « cuivre à trois bougies et une petite gravure coloriée de la Vierge « dans un cadre à photographies. Le pape était d'ordinaire assis « à contre-jour, tout vêtu de blanc. Parfois il se soulevait péniblement, appuyé sur une forte canne, et, parcourant lentement la « longueur de la chambre, il s'arrêtait devant la fenêtre, d'où il « contemplait mélancoliquement l'enceinte du Vatican, et au delà

« Rome et le Tibre, les collines boisées de la villa Pamphili. » (Hanoteaux, I, p. 542.)

Les évêques français, tous ultramontains, frémissaient d'indignation à la pensée que le souverain pontife, vicaire de Jésus-Christ, se trouvait réduit à une pareille situation. Ils faisaient dire des prières pour la délivrance du pape ; ils vouaient « ses bourreaux et ses geôliers » à l'exécration des fidèles. On vendait des images de piété où Pie IX était représenté en prières, derrière une grille fermée par un cadenas aux armes de la maison de Savoie !

Ils firent plus encore : ils organisèrent un vaste pétitionnement pour obtenir une intervention du gouvernement français en faveur du pape prisonnier.

En janvier 1873, le gouvernement français ordonna à l'état-major du stationnaire français l'*Orénoque*, ancré en rade de Civita-Vecchia, de rendre visite à la fois au Vatican et au Quirinal. M. de Bourgoing, ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, donna sa démission. Le pape laissa entendre qu'il n'accepterait pas qu'il fût donné un successeur à M. de Bourgoing. La droite de l'Assemblée voulut profiter de l'incident pour renverser Thiers, qui se sauva en envoyant à Rome le baron des Michels. Dans une entrevue avec le pape, le baron finit par ramener l'excellent homme, *il buon vecchio*, comme disaient familièrement les Italiens. Il accepta la nomination de M. de Corcelles, et M. Dufaure expliqua à l'Assemblée « que la France était obligée d'avoir à Rome un « représentant auprès du souverain territorial de l'Italie, reconnu « par l'Europe entière, avec lequel elle avait un vif désir de con- « server toujours de bonnes relations, et un autre représentant « auprès du Saint-Siège, chargé de protester auprès du véné- « rable chef de la religion que professait la grande majorité des « Français de tous ses sentiments de respect et de dévouement ».

Les évêques n'en continuèrent pas moins à réclamer des mesures efficaces en faveur du Saint-Siège, tout en protestant qu'ils ne voulaient pas entraîner le pays dans une guerre avec l'Italie. « Mais, comme dit le vicomte de Meaux, ils étaient à la fois sin- « cères et inconséquents ; ils se satisfaisaient eux-mêmes et leur « entourage, sans se demander s'ils n'allaient pas acculer le pays « à l'abîme ou à une reculade. »

Ils finirent par jeter Victor-Emmanuel dans les bras de l'empereur Guillaume I<sup>er</sup>.

Ce n'est pas seulement à l'Italie, c'est aussi à l'Allemagne que s'en prenaient nos bouillants prélats. Au mois de mai 1873, le Reichstag avait voté quatre lois fort simples, qui n'ont certaine-

ment pas été sans influence sur le développement intellectuel du clergé catholique allemand. Les aspirants aux fonctions ecclésiastiques étaient obligés de passer par les Universités ; une Haute Cour ecclésiastique d'Etat recevait, en certains cas déterminés, l'appel des sentences prononcées par les supérieurs ecclésiastiques ; l'excommunication n'étant pas reconnue par la loi allemande, défense était faite aux autorités ecclésiastiques de publier les noms des personnes frappées d'excommunication ; la loi allemande ne reconnaissant pas les vœux perpétuels, la protection de l'Etat était assurée à quiconque voudrait quitter une communauté religieuse.

Le pape répondit aux lois de mai par l'encyclique *Etsi multa luctuosa* (21 nov. 1873), qui dépeignait sous les traits les plus sombres la situation des catholiques en Italie, en Suisse et en Allemagne. Les évêques dénoncèrent les excès de Bismark à l'indignation des catholiques, et, dans cette campagne Mgr Plantier, évêque de Nîmes, obtint la palme de la violence : « Quoi de plus abject, disait-il, que cette haine des Césars pontifes pour tous les prélats et ecclésiastiques honnêtes de tous les pays ?... L'Allemagne de Bismark a voulu continuer cette tradition de bassesse et d'immoralité. » Bismark, inquiet du rapide relèvement de la France et désireux de nous chercher querelle, saisit l'occasion que l'imprudence des évêques français lui offrait. « On fomente la révolte chez nous, dans l'empire. Eh ! bien, nous serons obligés de vous déclarer la guerre, avant que le parti clérical, s'emparant du pouvoir, la déclare à l'Allemagne au nom de l'Eglise catholique persécutée. » Et la *Gazette de l'Allemagne du Nord* écrivait : « Les menées des évêques français contribuent à amener, entre la France et nous, des difficultés que nous ne cherchons point. Du moment où la France s'identifie avec Rome, elle devient notre ennemie jurée. Une France soumise à la théocratie papale est inconciliable avec la paix du monde. »

M. de Fourtou dut rappeler les évêques aux égards mutuels que se doivent les Etats ; l'évêque de Périgueux publia un mandement incendiaire que l'*Univers* reproduisit par bravade, et M. Decazes suspendit l'*Univers*. Il y eut une interpellation à l'Assemblée ; mais le ministre n'eut pas de peine à obtenir une majorité, quand il dit : « Nous voulons la paix, et nous la défendrons contre les vaines déclamations, d'où qu'elles viennent ! »

A l'intérieur, la politique ecclésiastique n'était pas moins tapageuse ni moins brouillonne. On commençait à voir, à cette époque, quelques enterrements civils. Il est permis de penser à ce sujet

tout ce que l'on voudra ; il n'est pas permis de contester le droit d'un citoyen de se faire enterrer comme il le juge convenable, et il est déraisonnable et même antichrétien de considérer un enterrement civil comme inférieur en dignité à un enterrement religieux. « Ne jugez pas, a dit le Christ, si vous ne voulez pas être « jugé ». Affligez-vous, si vous le voulez, de voir un de vos frères mourir sans les espérances qui font votre force et votre consolation ; n'allez pas lui crier : *Raca !* parce qu'il pense autrement que vous ; savez-vous si Dieu ne l'a point pris en grâce et si votre dureté de cœur ne l'offense point ?

Pour avoir oublié ces principes, le clergé s'exposa à jouer de très fâcheux personnages. Il fit refuser les honneurs militaires aux citoyens qui se faisaient enterrer civilement, et le général du Barail déclara à la tribune : « Nous ne permettrons jamais que « nos troupes soient mêlées à ces manifestations, à ces scènes « d'impiété. »

On vit l'intolérance religieuse s'attaquer même à des chrétiens. Le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, avait pour frère un historien distingué, qui appartenait à l'Eglise protestante. Lorsque l'historien mourut, le cardinal n'assista pas à ses obsèques, et un journal mal informé l'ayant nommé parmi les assistants, il crut devoir rectifier cette erreur, et déclarer qu'il était allé rendre visite à son frère, mais ne l'avait pas accompagné à sa dernière demeure.

Dans les villages, certains curés faisaient difficulté d'admettre les protestants dans le cimetière paroissial et les faisaient enterrer dans le coin maudit réservé aux suicidés et aux suppliciés.

Une seule mesure vraiment grande et libérale fut due, alors, à l'initiative ecclésiastique : ce fut la déclaration de la liberté de l'enseignement supérieur et la création de cinq Universités catholiques à Paris, Lille, Angers, Toulouse et Lyon. Mais le clergé alla certainement trop loin en réclamant pour les grades conférés par ses établissements l'équivalence absolue avec ceux de l'Etat, et les évêques eurent le tort beaucoup plus grave de se méfier presque autant des Universités catholiques que des Universités de l'Etat pour faire l'éducation de leur clergé.

Les facultés catholiques ont, parmi leurs membres, des hommes savants et distingués ; leurs élèves trouvent auprès des jurys d'Etat l'impartialité la plus bienveillante ; mais le clergé français profite moins que les laïques de tout ce haut enseignement et attend encore cette Ecole des hautes études ecclésiastiques que Pie X parle d'organiser à Rome, et que nous aimerions mieux voir à Paris.

Cependant les années passaient ; la France pansait ses blessures, recouvrait sa liberté d'action, se reprenait, travaillait, refaisait son armée, reconstruisait ses places fortes, sortait de la crise, étonnant ses ennemis par sa vitalité et sa puissance de réparation. Les membres de l'Assemblée nationale avaient le droit d'être fiers des résultats acquis par eux, car cette résurrection était bien leur œuvre ; mais leur incurable défiance de la démocratie les sépara du peuple, et la France refaite par eux se donna à d'autres.

Les élections de 1876 donnèrent à la France sa première Chambre républicaine (363 républicains contre 170 monarchistes), et cette Chambre prépara une loi sur l'instruction primaire gratuite, obligatoire et laïque, une loi pour retirer la collation des grades aux Universités catholiques.

Les monarchistes voyaient avec stupeur la France s'habituer à la République et la République se prendre elle-même au sérieux. Ils obtinrent du maréchal président Mac-Mahon la dissolution de la Chambre (16 mai 1877) et le pays renvoya au Parlement une majorité républicaine. L'imprudent langage des chefs de l'opposition, les taquineries et les vexations de l'administration et de la magistrature réactionnaires, l'éloquence de Gambetta, l'entrain de tous les républicains, tout contribua à rendre plus éclatante la défaite du parti réactionnaire. La République, sanctionnée pour la seconde fois par le suffrage universel, devint le gouvernement légitime de la France, et le maréchal de Mac-Mahon, sommé par les monarchistes de faire un coup d'Etat, s'y refusa noblement et patriotiquement. Bientôt le Sénat lui-même devint républicain, et, en janvier 1879, le maréchal céda, de lui-même, la présidence à un vieux républicain, alors fort estimé, Jules Grévy.

L'histoire religieuse des vingt dernières années du dix-neuvième siècle n'est point, à notre avis, réellement intéressante. Elle peut avoir de l'attrait pour les hommes de parti ; elle n'en a pas pour l'idéaliste épris, avant tout, de justice et de liberté.

L'Eglise et l'Etat ont continué, durant cette période, de vivre en très mauvaise intelligence, et auraient dû avoir la sagesse de se séparer dès 1880.

L'Eglise a gardé longtemps, vis-à-vis de l'Etat, une attitude hostile et hargneuse, qu'un pouvoir monarchique n'eût certainement pas tolérée. Pendant longtemps, les mots catholique et antirépublicain ont été synonymes, et la force des choses a conduit la République à chercher appui chez les non-catholiques : juifs, protestants et libres penseurs, dont les luttes politiques ont fait, peu à peu, ce qu'ils n'étaient point au début, des

anticatholiques. Ces trois minorités n'auraient très probablement jamais pu prévaloir contre la majorité catholique, si une puissante association, la franc-maçonnerie, n'eût mis à leur disposition sa hiérarchie savante, ses cadres tout prêts et ses habitudes de discipline. N'appartenant pas à la franc-maçonnerie, nous ne connaissons pas assez son organisation ni son but pour en parler ; nous pensons seulement que son action a été prépondérante sur les chefs politiques du parti républicain, et que d'elle surtout procède leur anticléricalisme.

Combattue par l'Eglise pendant neuf ans, avec une opiniâtreté vraiment farouche, la République victorieuse ne pouvait pas ne pas combattre l'Eglise à son tour ; elle avait pour lutter contre elle une arme aussi simple que sûre, aussi puissante que légitime : l'instruction. La République comprit bien cette vérité élémentaire ; mais, au lieu de chercher avant tout à conquérir l'Eglise par la science, elle chercha à arracher la nation à l'Eglise, au risque de compromettre et de perdre dans la bataille quelques-uns des intérêts vitaux de ce pays.

Nous disons que la République aurait dû conquérir l'Eglise ; nous avons de très bonnes raisons de croire que la chose eût été relativement facile et rapide. Il eût suffi de pousser les jeunes clercs vers les Universités, d'exiger des grades des professeurs ecclésiastiques, de favoriser par tous les moyens légitimes l'émancipation intellectuelle du clergé, de réserver aux prêtres les plus instruits les postes les plus importants, les doyennés, les canonicats, les chaires des séminaires, de choisir les évêques parmi les hommes de savoir, de caractère et de larges idées. Il eût été facile d'envoyer des élèves ecclésiastiques bien préparés étudier en Allemagne ou aux Etats-Unis. Vingt ans de cette grande et belle politique eussent donné à l'Eglise de France une âme toute nouvelle, une âme éprise de liberté, c'est-à-dire une âme républicaine. Nous connaissons des hommes d'Eglise, formés dans nos écoles, et qui pourraient dire si nous nous trompons.

Nos politiciens ont préféré rendre à l'Eglise guerre pour guerre et lui ont appliqué la peine du talion : œil pour œil, dent pour dent. Le grand esprit qu'était Jules Ferry a voulu interdire l'enseignement aux congrégations religieuses, et a donné le signal des expulsions. On a retiré aux diocèses la personnalité civile ; on a supprimé les processions ; on a rendu à l'Eglise toutes ses maussaderies d'antan.

« Dès que les républicains ont été les maîtres, dit M. Baudril-  
« lart, jamais un acte favorable, jamais une parole de sympathie ;  
« toujours la défiance, le sarcasme on l'injure, l'Eglise considérée

« comme une pestiférée dont il fallait à tout prix se détourner :  
 « même les plus modérés, les plus honnêtes, les meilleurs, crai-  
 « gnant par-dessus tout de passer pour les amis du clergé. Et on  
 « s'étonne que les prêtres se soient sentis blessés, atteints jusque  
 « dans leur honneur et dans leurs sentiments de citoyens français,  
 « aussi fiers que d'autres, après tout ! » (*Quatre cents ans de con-*  
*cordat*, p. 334.)

Si l'Etat ne s'est pas montré gracieux après la victoire, l'Eglise a, de son côté, plus d'un reproche à se faire. Elle a dénoncé comme des attentats à ses libertés toutes les libertés que la société laïque s'est réservées. Elle a fait aux lois scolaires une opposition acharnée et vraiment impolitique, qui n'a pas peu contribué à ruiner sa popularité ; elle a anathématisé ou ridiculisé, suivant les régions, l'enseignement secondaire des jeunes filles ; elle a crié au scandale, lorsque le divorce est rentré dans nos lois civiles, lorsque le service militaire a été exigé de tous les citoyens, des futurs prêtres comme de tous ; elle a crié à la spoliation, quand on a soumis les établissements religieux au droit d'accroissement. Elle s'est compromise dans l'intrigue boulangiste. Elle a applaudi beaucoup trop bruyamment aux fureurs antisémitiques de la *France juive*. Elle a donné à sa polémique un ton haineux vraiment insupportable. Elle est tombée, à peu près, dans tous les excès qu'elle reproche à ses adversaires.

Et, dans cette bataille furieuse des partis, se sont perdus, de part et d'autre, des trésors d'énergie, qui auraient peut-être pu trouver un emploi meilleur.

A voir ainsi cléricaux et anticléricaux s'injurier, se vilipender, se menacer sans cesse, la France a perdu le peu de respect qu'elle gardait encore pour l'idéal religieux ou philosophique ; les partis ont pris des habitudes d'intransigeance, de brutalité, profondément regrettables ; le nombre des indifférents, des amoraux, a augmenté ; comme on s'est moqué de Dieu, on s'est moqué de la patrie, de la justice et du droit, du simple devoir et de la vulgaire probité. L'argent et le plaisir sont les grands dieux de la foule ; l'arrivisme est la philosophie du jour.

Un instant, les deux lutteurs ont semblé s'apercevoir qu'ils se battent, en somme, sur le dos de la patrie ; les armes ont failli tomber de leurs mains ; un pape, qui aura sans doute un grand nom dans l'histoire, faillit presque les réconcilier.

Léon XIII n'était pas un sentimental comme Pie IX ; c'était une intelligence merveilleusement lucide et ordonnée. Grand seigneur par l'éducation, les manières et l'esprit, théologien consommé, brillant latiniste, ami des lettres, des sciences et des arts, ayant



en lui toutes les qualités d'un grand pontife de la Renaissance, il fut l'un des premiers diplomates de son temps, et arriva par l'étude et la réflexion à la pleine intelligence des aspirations sociales du monde moderne.

Bien avant les clercs de France, il comprit que l'Eglise française s'enlizait dans une conception surannée de son rôle politique, et, dès le 8 février 1884, lui conseilla de se rallier à la République par l'encyclique *Nobilissima Gallorum gens*. Le 19 décembre 1885, l'encyclique *Immortale Dei* vint rendre le *Syllabus* à peu près respirable, en commentant avec un art infini les violentes propositions de 1864 et en marquant tous les tempéraments, toutes les atténuations que l'Eglise elle-même apporte à la rigueur de la doctrine absolue. Le 20 juin 1888, l'encyclique *Libertas* venait définir la liberté chrétienne, et lui donnait une amplitude tout à fait encourageante.

Le 12 novembre 1890, Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, prononça un toast retentissant, où il exprima avec hardiesse et grandeur les idées mêmes du pontife : « Quand la volonté d'un peuple « s'est nettement affirmée sur la forme du gouvernement, et « lorsque, pour arracher un peuple aux abîmes qui le menacent, « il faut l'adhésion sans arrière-pensée à cette forme politique, le « moment est venu de déclarer l'épreuve faite, et il ne reste plus « qu'à sacrifier tout ce que la conscience et l'honneur permet-  
« tent, ordonnent à chacun de nous de sacrifier pour le salut de  
« la patrie. »

Le toast d'Alger fut accueilli par les rires ironiques des républicains et par les cris de fureur des royalistes, et, quand le pape l'eut confirmé par l'encyclique *Inter innumeras sollicitudines* du 16 février 1892, on pria dans certains couvents pour la conversion de Léon XIII.

Il n'en est pas moins vrai que l'intervention de Léon XIII amena une sérieuse détente dans les rapports entre l'Eglise et l'Etat, et eût pu finir par ramener la paix religieuse, si les ralliés avaient été plus prudents, et surtout plus sincères.

L'Eglise profita largement de « l'esprit nouveau » qui animait alors les conseils de la République, et cette accalmie durerait peut-être encore sans la terrible « Affaire » qui agita toute la France dans les deux dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il n'entre nullement dans notre dessein de parler ici, en détail, de l'affaire Dreyfus. Une dame dreyfusiste, fort aimable d'ailleurs, nous disait un jour : « Tous ceux qui ne pensent pas comme « nous sont des canailles ou des imbéciles. » Nous croyons, pour notre part, qu'il y en eut dans les deux camps, et qu'il y eut aussi

dans l'un et dans l'autre des hommes de haute raison, d'esprit droit et de cœur chaud, qui s'enflammerent ici pour la justice absolue, là pour la patrie, qu'ils croyaient menacée dans sa sûreté et dans son existence.

Cet extraordinaire procès divisa la nation, comme jamais question politique ne l'avait encore divisée : d'un côté, se rangèrent, à la suite de très nobles idéalistes, tous ceux qui détestaient l'esprit militaire, l'autorité, la hiérarchie ; de l'autre, passèrent instinctivement tous ceux qui ne pensent pas assez de bien de l'homme pour croire à l'absolue justice, et qui estiment l'esprit militaire indispensable à la sauvegarde de la patrie et la patrie nécessaire à la sauvegarde de la liberté ; le clergé adhéra presque tout entier à ce second parti.

Les deux Frances, ainsi mises en présence par l'affaire, se livrèrent deux grandes batailles électorales, et l'Eglise y fut encore vaincue ; mais, cette fois, le vainqueur sortait de la lutte exaspéré et décidé à faire à son irréconciliable adversaire une guerre sans merci.

G. DESDEVICES DU DEZERT.

---

# La Morale.

---

Cours de M. VICTOR EGGER,

*Professeur à l'Université de Paris.*

---

## L'obligation morale (suite).

Rendons-nous compte du chemin parcouru jusqu'ici. Après l'étude de certaines idées fondamentales, nous avons parlé de l'obligation, obligation formelle, car nous n'avions pas encore défini le bien moral. La recherche de cette définition du bien moral nous a occupés ensuite. La définition une fois établie, nous avons pu faire la synthèse du devoir formel et du bien moral; nous avons alors présenté l'obligation dans toute sa clarté, le devoir étant l'obligation d'un bien défini et la défense d'un mal défini. Puis nous avons commenté les idées de bien moral et de devoir humain, telles qu'elles résultent de nos analyses de l'opinion morale commune. Ces commentaires ne sont pas achevés, et c'est à les compléter que je vais consacrer mes leçons prochaines. Nous essaierons de nous rendre compte de ce qu'est, en définitive, le devoir, de sa signification, de son autorité, de son origine aussi, si tant est que ce soit là une question distincte et bien posée.

Le devoir individuel consiste à répandre le bonheur autour de soi dans l'humanité, à ne pas le concentrer sur soi, en soi, mais, bien au contraire, à le donner, lui et ses moyens, et à répandre les moyens de le donner, à se faire centre de diffusion et non centre d'attraction, cause sans terme, sans limite, indéfinie et non pas fin. — Mais le bonheur projeté au dehors peut revenir sur l'agent; il fait des hommes bons, qui pourront être bons pour lui: c'est là une conséquence logique, qui est vraisemblable en fait. — Mais l'agent vise-t-il ce retour? S'il le vise, c'est de l'égoïsme savant et compliqué. S'il ne le vise pas, son mérite lui reste. Ce bonheur, qui peut lui revenir, sera sa récompense; mais, s'il ne l'a pas voulu et s'il ne s'y complait pas, s'il est modeste et reste désintéressé, son bonheur est moralement bon, et chacun y applaudira. Toute la question est de savoir si l'agent s'est pris pour fin, ou s'il n'en vient pas à se prendre pour fin. La pureté

de l'intention bonne et sa constance sans défaillance font et maintiennent le mérite.

Ce n'est pas tout. Être moral, faire son devoir, c'est être bon ; mais être bon, c'est déjà être heureux. Peut-on, en effet, viser, vouloir, penser, imaginer, faire et constater la joie des autres sans en être rempli, sans être soi-même plein de joie. De même approuver, louer, féliciter, applaudir sont des actes inséparables d'une certaine joie : « Aimer, a dit Leibniz, c'est être heureux du bonheur d'autrui ». Mais cette joie innocente, qui est inséparable de la bonté et qu'on remarque dans les cœurs simples, est-elle une fin ? En fait, non : c'est une conséquence non voulue, qui n'attire pas l'attention de l'agent, qui est presque inaperçue de lui-même, et la viser serait absurde, contradictoire. Aimer pour être heureux de l'amour même qu'on a en soi, c'est une finalité contradictoire, une intention incohérente ; aimer pour faire une expérience sur soi-même, comme ont fait, dit-on, quelques-uns de nos contemporains, s'intéresser à soi de cette façon, cela est compliqué, même quelque peu dépravé, et c'est se prendre pour fin ; aimer pour être aimé, ou plutôt faire semblant d'aimer pour être aimé sincèrement, c'est plus évidemment encore se prendre pour fin, être égoïste. On ne sert pas, en effet, deux divinités à la fois ; celui qui aime vit hors de soi, vit pleinement, certes, mais non pas replié sur lui-même, comme l'égoïste qui est lui-même et sa cause et sa fin.

Savoir trop bien ces deux conséquences de la moralité, surtout la première, risque de l'altérer ; mais la finalité, telle qu'elle est en fait dans l'âme humaine, est naturellement exclusive, systématique ; l'individu humain est naturellement quelque chose de constant, de fidèle à soi, un caractère ; l'intention normale est une tension permanente et exclusive, qui, devenant un mode de la personnalité, se confond avec la personnalité ; bonne intention et personnalité morale ne font qu'un. Dès lors, ces conséquences, tout naturellement, on ne les voit pas, et c'est ainsi que le désintéressement est sauvé, et avec lui la moralité ; elle n'est pas ensevelie dans son triomphe, parce qu'elle réside dans l'intention.

L'obligation étant ainsi entendue, nous devons maintenant la considérer comme un ordre. Qui dit obligation, dit commandement, dit ordre ; mais ordre de qui ou de quoi ? Le devoir, selon les uns, est un ordre de Dieu ; selon d'autres, c'est un ordre d'homme à homme, de supérieur à inférieur, devenu traditionnel ou héréditaire, le supérieur étant un législateur prévoyant, sage, profond, ou un roi absolu, ou une aristocratie qui avait pour

elle et la force et l'intelligence. — A ces conceptions, j'oppose ceci : quelle autorité aurait un tel ordre sur un individu libre ? La liberté, élément de la personnalité, est inaliénable. Celui qui l'aliène, l'aliène librement et ne l'aliène jamais entièrement, mais en limite l'usage, l'application.

Aucun être supérieur, aucun Dieu même, ne peut, par le seul prestige de sa supériorité, obliger un homme qui veut rester libre, soumettre un individu qui ne consent pas de lui-même à se soumettre. D'ailleurs, l'obligation morale survit aux émancipations, aux révoltes, à l'athéisme ; si c'est une servitude, c'est une servitude volontaire. Nous naissons avec elle ou plutôt elle apparaît à nous du moment que nous croyons que nous avons des semblables et que nous faisons partie d'une société. Car, dès lors, apparaissent d'abord la sympathie, puis, l'intelligence s'appliquant à la sympathie, la réglant et la commentant, le devoir.

On insistera en disant : naturellement la sympathie est libre, tantôt élective et exclusive, tantôt vagabonde et capricieuse ; on aime pour la vie ou on aime au hasard. L'amour soumis à une règle, l'amour également donné à tous les hommes, l'amour soumis à l'intelligence comme à un tuteur, l'amour principe du devoir, mais soumis au devoir, impliquant austérité et sacrifice, n'est-ce pas une déviation artificielle du sentiment naturel ? Comment expliquer cette déviation, sinon par la contrainte sociale ? Qui donc, en effet, profite du renoncement, du sacrifice des individus ? La société. Donc, qui l'ordonne ? La société : *Is fecit cui prodest*. Les devoirs sont les commandements de l'humanité ; et le devoir qui les résume est : individu, sois social dans tes actes et avant tout dans tes intentions. Ne voit-on pas là l'égoïsme social, l'égoïsme collectif, qui se soumet l'individu ? Il se trahit dans les opinions et dans les coutumes, avant d'avoir formulé en lois écrites accompagnées de sanctions. Il dit à l'individu libre : « L'intérêt des autres, du groupe social dont tu fais partie, l'intérêt de la société, de l'humanité, te réclament ; emploie donc ta liberté à servir l'égoïsme de tes semblables ; sacrifie ton propre égoïsme ; les autres te serviront peut-être ; tu peux espérer des récompenses, des compensations ; mais on ne te les garantit pas ; tu ne t'appartiens pas, tu n'es pas à toi, pour toi ; tu es né esclave, étant né dans un milieu humain. »

Répondons. De qui est ce langage ? Aucun individu humain ne représente la société ou l'humanité ; aucun n'est autorisé à parler au nom du genre humain. Donc, quand on prête une voix à la société, on la personnifie, on la réalise. Mais on sait bien qu'elle

n'est qu'une abstraction, une idée, un genre ou une collection. Or le genre n'a pas d'autorité sur l'individu et ne peut lui parler. Il est vrai que les individus réunis ont pu se faire une opinion commune, qui, dès lors, s'impose à chacun. Soit ; serrons de près cette hypothèse. Conçoit-on une réunion d'individus égoïstes délibérant, puis votant et décidant que désormais chacun se sacrifiera à l'ensemble ? Oui, cela se conçoit, si chacun est disposé à l'avance à conclure ainsi, si chacun est social, plein de sympathie pour les autres ; alors se réunir et délibérer, c'est s'encourager et se confirmer les uns les autres dans une opinion que l'on avait déjà ; sinon, non.

Quant aux législateurs, ils ont une autre attitude : ils parlent au nom d'un Dieu anthropomorphique, symbole de l'homme idéal, de l'homme parfait, ou plus simplement au nom de la vérité pratique, de la raison pratique, mieux comprise par eux que par le vulgaire, et que chacun, averti par eux, retrouvera en soi. Ils sont des accoucheurs d'esprits ou d'intentions. Ils persuadent d'abord et ils obtiennent ainsi d'une majorité persuadée des lois qui contraignent les rebelles, les pervers et les capricieux.

Ainsi le devoir et ses conditions doivent être en chaque individu, pour qu'une opinion commune lie les membres de la société. Chacun se sent obligé, et obligé envers les autres, et les autres sont nos semblables surtout parce qu'ils sont obligés exactement comme nous. Donc, plus on est moral, plus on est homme ; et plus l'humanité dans son ensemble est morale, plus elle est l'humanité, le caractère propre du genre humain dans l'univers étant mieux réalisé ; en effet, plus les individus sont intérieurement semblables, et plus ils sont unis en fait dans leur activité ; donc la moralité croissante des individus réalise progressivement l'humanité dans l'individu et dans le corps social, dans la mesure où un tel genre peut être réalisé.

L'obligation est donc intérieure, individuelle, personnelle ; l'individu se sent obligé et s'oblige lui-même de plus en plus, à mesure qu'il réfléchit sur sa nature d'être obligé. L'obligation est un accroissement de la conscience individuelle ou psychologique.

Voilà ce qu'il faut accorder aux théoriciens de la morale intérieure. Mais on n'est pas obligé envers soi-même à devenir meilleur, à se perfectionner. Ce n'est pas là la fin de la moralité ; c'est son résultat. Vouloir soi éminent, noble, parfait : c'est se vouloir ; ce n'est pas du désintéressement : c'est un noble égoïsme, mais c'est un égoïsme. On est obligé envers autrui. Donc l'obligation n'est pas absolument primitive. L'enfant naît idéaliste. A mesure

qu'il se fait son milieu, qu'il construit le monde où il est, la sympathie apparaît en lui et se développe ; il vit de la vie d'autrui, se sent uni, lié. Sans doute, l'égoïsme naïf ou raffiné, l'intérêt bien entendu, c'est un développement possible de son âme. Mais, dans la mesure où se développent ses sympathies, ses affections, son désintéressement, il devient un homme moral, pourvu que ses impulsions, ses caprices, ses affections exclusives soient combattus par l'intelligence ; pourvu que la raison, se développant, canalise la sympathie, la règle, la transforme en préceptes et en devoirs. L'obligation ne vient donc pas du dehors ; elle vient du dedans, quand le dedans connaît et comprend le dehors social, humain et s'y attache.

Il est vrai que, généralement, tous les préceptes s'énoncent à la deuxième personne, comme si toujours ils étaient dits par un homme à un autre homme : « Tu ne tueras pas, etc... » Ce n'est qu'une forme de langage commode ; « Je ne tuerai pas » vaut autant. Toute âme humaine est complexe ; « Je sens deux hommes en moi », a-t-on dit. On peut même en sentir plus de deux ; car toute fin conçue me fait une personnalité distincte, relative à elle. La fin commande, le meilleur commande, la fin la meilleure et aussi l'homme jugé le meilleur. S'il y a deux êtres en moi, le meilleur commande. Si deux hommes sont en présence, le meilleur des deux commande à l'autre. Ainsi le meilleur, ce qui a autorité sur moi est une personne, ou une idée qui fait partie de ma personne ; dans le premier cas, c'est une personne qui a une idée et me le dit ; c'est donc toujours l'idée qui commande. L'ascendant, l'autorité d'un individu vient de ce que les fins et leurs moyens sont dans sa conscience avec plus de force et de précision que dans les autres consciences. Si c'est un Dieu qui commande, c'est que la perfection est en lui, qu'il la connaît et que, la connaissant, il peut dire à l'homme la fin de l'homme mieux qu'aucun homme.

Ainsi, que le commandement soit intérieur ou qu'il me vienne d'un de mes semblables, ou qu'il soit attribué à un Dieu qui personnifie l'homme idéal, c'est toujours l'idée du bien supérieur qui a de l'autorité sur moi et m'oblige. Quelle est cette idée ? Tout est là. C'est l'idée du bonheur commun, universel. L'opinion commune peut-elle se tromper ? Peut-être ; mais comment en appeler, en pareille matière, à l'opinion commune ? Elle est juge et partie, nous l'avouons ; mais, en cette question, n'est-elle pas aussi le juge suprême et sans appel ?

---

# Le « De Officiis ministrorum » de saint Ambroise et le « De Officiis » de Cicéron

---

Par P. DE LABRIOLLE

Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse)

---

Quelque déception qu'il donne au lecteur, le *De Officiis ministrorum* est incontestablement une œuvre de haute importance. Songeons, en effet, que, si le christianisme s'était constamment préoccupé de problèmes moraux au point de vue théorique et pratique, il n'avait pas encore, au IV<sup>e</sup> siècle, d'œuvre d'ensemble où fût présentée une synthèse digne d'être opposée aux grandes synthèses païennes (1). Ambroise, en pleine possession de son talent et de son expérience pastorale (2), pouvait se hasarder à la tenter.

En fait, le choix du mot *officium*, alors nouveau dans la langue ecclésiastique (3), la mention expresse qu'il fait de ses prédécesseurs, Panétius et son fils parmi les Grecs, Cicéron parmi les Latins (4), décèlent bien chez lui quelque chose de cette ambition. Mais, loin de la proclamer, il la dissimule sous les formules les plus modestes : c'est une simple causerie sur les choses de la morale qu'il veut avoir avec ses clercs, et dont il profitera pour rectifier maintes notions philosophiques courantes parmi les païens. Il ne prend nullement le ton d'un penseur qui va donner une *Somme* de la morale à laquelle il a attaché sa foi et sa vie. Il déclare même qu'il se pique peu de faire un exposé méthodique

(1) Cf. SCULLARD, *Early christian Ethics in the West, from Clement to Ambrose*, London, 1907.

(2) L'ouvrage est certainement postérieur à 386, comme le prouve l'allusion faite (I, XVIII, 72) à la persécution arienne (exercée par Justin contre les catholiques en 385 et 386).

(3) Saint Augustin en fait la remarque, *Ep.*, LXXXII, 21 : « Quia non tam usitatum est in ecclesiasticis libris vocabulum officii, quod Ambrosius noster non timuit, qui suos quosdam libros utilium præceptionum plenos de officiis voluit appellare. » Ambroise se justifie par cette remarque que le mot se rencontre dans l'Evangile (Luc, I, 23, comme traduction du grec λειτουργία). Il le dérive d'*efficere* (*de Off.*, I, VIII, 25-26).

(4) *De Off.*, I, VII, 24.



et qu'il lui suffit de paraphraser les beaux exemples dont les Ecritures offrent une si riche moisson (1).

En fait, il y a bien du caprice, bien du décousu dans l'ouvrage. Là comme ailleurs, Ambroise garde l'allure très libre dont la pratique du sermon lui avait donné l'habitude (2). Puis à qui s'adresse-t-il ? Est-ce aux clercs seulement ou à l'ensemble des chrétiens ? Est-ce d'une morale proprement *cléricale* qu'il dessine les contours, ou d'une morale simplement chrétienne ? L'hésitation est quelquefois permise (3), et de là un certain manque de netteté et d'unité.

Il n'en reste pas moins qu'Ambroise a suivi Cicéron de très près, soit pour le plan général (4) (en dépit de quelques digressions nécessaires à son point de vue particulier), soit pour le détail des idées, et parfois les expressions mêmes (5). Il est donc intéressant de voir comment Ambroise s'approprie le *De Officiis* de Cicéron, trésor de la sagesse antique, ce qu'il en rejette et ce qu'il en retient. La comparaison a été faite souvent (6). Nous en indiquerons tout au moins les points fondamentaux.

\*  
\*\*

L'esprit dans lequel Ambroise tire parti du *De Officiis* ne ressemble en rien à l'éclectisme conciliant d'un saint Justin, toujours heureux de signaler les points de contact entre les idées de ses

(1) *De Off.*, I, xxv, 116.

(2) Certaines formules laissent supposer qu'il a utilisé dans le *de Officiis* quelques-uns de ses propres sermons. Voy. II, vi, 25 ; I, in, 13 ; I, vii, 23. Cf. sur ce point la discussion de Th. SCHMIDT, *Ambrosius, sein Werk de Officiis, libri III und die Stoa*, Erlangen, 1897, p. 12.

(3) Cf. *de Off.*, I, viii, 24 ; I, xxx, 150 ; II, vi, 25, etc.

(4) 1<sup>er</sup> livre : de l'honnête, des quatre vertus cardinales et des devoirs qui dérivent de l'honnête ; II<sup>e</sup> livre : de l'utile et des devoirs qui s'y rattachent. Ambroise développe pourtant ici l'idée du *summum bonum* que Cicéron n'avait traitée que dans son *de Finibus* ; III<sup>e</sup> livre : des conflits entre l'honnête et l'utile.

(5) Ex. : Cic., I, 8 : « et medium quoddam officium dicitur et perfectum ».

Cic., I, 129 : « nostro quidem more cum parentibus puberes filii, cum soceris generi non lavantur ».

Cic., I, 23 : « fundamentum autem est justitiæ fides », etc.

(6) En particulier, par M. R. THAMIN, *Saint Ambroise et la morale chrétienne au IV<sup>e</sup> siècle. Etude comparée des traités des devoirs de Cicéron et de saint Ambroise*, Paris, 1895.

AMBR., I, xi, 36 : « officium autem omne aut medium aut perfectum est ».

AMBR., I, xviii, 79 : « mos vetus fuit, ut filii puberes cum parentibus vel generi cum soceris non lavarent ».

AMBR., I, xxix, 142 : « fundamentum ergo est justitiæ fides ».

adversaires et les siennes. Ambroise ne donne nullement Cicéron pour un modèle à suivre, au point de vue philosophique. Il le considère comme un esprit remarquable, à qui la vraie lumière a manqué et qui, par suite, n'a rien pu dire, en matière morale, de tout à fait satisfaisant. — Là même où Ambroise s'empare le plus notoirement de notions déjà analysées et circonscrites dans la philosophie laïque, il estime reprendre chez les philosophes un bien qui ne leur appartient pas, un bien qui a été dérobé originairement à la sagesse hébraïque. Il revient, à maintes reprises (1), sur cette idée d'un détournement primitif, laquelle, au surplus, était déjà familière aux écrivains ecclésiastiques et paraît leur avoir été léguée par les Juifs alexandrins.

C'est ainsi, par exemple, qu'il retrouve dans les psaumes et chez saint Paul la notion du *decorum* (2).

« Ce que c'est que le bienséant (*decorum*), le *πρέπον*, comme disent les Grecs, nos Ecritures nous l'apprennent en premier lieu. N'y lisons-nous pas : « O Dieu, cet hymne vous est dû (*te decet hymnus* dans la cité de Sion » (*Ps. LXIV, 2*) ? En grec : *Σοὶ πρέπει ὕμνος ὁ θεὸς ἐν Σιών*. L'Apôtre dit aussi : « Dis-nous ce qui est bienséant à la saine doctrine. » (*Tit., II, 1.*) Et ailleurs : « Il était bienséant que celui pour qui et par qui sont toutes choses, qui voulait conduire une multitude d'enfants à la gloire, consommât par les souffrances l'auteur de leur salut. » (*Hebr., II, 10.*) Faut-il donc attribuer à Panétius, à Aristote (qui a lui-même disserté sur le devoir), une priorité quelconque sur David, quand il est constant que ce ne fut qu'à l'imitation de David que Pythagore, plus ancien lui-même que Socrate, imposa à ses disciples la loi du silence ? »

Le ton général adopté par Ambroise s'aiguise donc d'une pointe de polémique, que l'on sent partout présente. Il a bien plus conscience de ce qui le sépare de ses modèles que de ce qui le rapproche d'eux. Et il accuse, en toute occasion, la divergence des principes qui servent d'armature aux deux morales, la sienne et la leur.

La sienne, en effet, est essentiellement religieuse. Elle n'est qu'une pièce d'un vaste édifice dogmatique, dont toutes les parties se raccordent et se prêtent un mutuel appui.

(1) Voy. (en dehors même du *de Officiis ministrorum*) *de Abraham*, II, 2 et 6 ; *Ibid.*, II, VII, 37 ; *In ps. 113 expos.*, II, 13 ; *Ep.*, XXVIII, *ad Iren.*, I ; *de bono mortis*, XLV, etc.

(2) *De Off.*, I, x, 30-31.

« Le fondement de la justice, c'est la foi, cette foi que médite le cœur des justes. Le Seigneur ne dit-il pas par la bouche d'Isaïe : « Voici que je t'envoie une pierre pour servir à Sion de fondement » (*Ps.* xxviii, 18) ? « Qu'est cette pierre, sinon le Christ, base de l'Eglise ? La foi de tous se résume en Jésus-Christ. « Quant à l'Eglise, elle est comme la forme extérieure de la justice. Elle est le droit commun à tous, car elle prie pour tous, travaille pour tous, subit le contre-coup des tentations de tous. Celui qui fait abnégation de soi-même, celui-là est juste, celui-là est digne du Christ. C'est pourquoi Paul établit le Christ comme le fondement sur lequel nous devons édifier les œuvres de la justice, car la foi est la base de tout (1). »

Voilà fortement soudée l'union de la religion et de la morale. — Chez Cicéron et chez les philosophes dont il est l'écho, est-il besoin de dire que nulle inspiration de ce genre n'apparaît ? Sans nier nulle part l'existence de Dieu ni l'immortalité de l'âme, Cicéron ne songe pas, dans son *De Officiis*, à régler d'après ces croyances les préceptes qu'il donne. Il est à peine paradoxal de répéter après M. E. Faguet (2) : « Les Grecs et les Romains sont absolument aristocrates. Ils ne connaissent qu'un devoir, le devoir envers l'Etat, et vous entendez bien que cela veut dire qu'il y a là une espèce supérieure, qui ne connaît de devoirs ni envers l'esclave, ni envers l'étranger, ni envers le plébéien, ni envers la femme, et qui ne connaît pour devoir que celui de se maintenir, elle, elle qui est l'Etat, en santé, en force, en vigueur, en beauté et en capacité d'agrandissement et de développement indéfini. — Voilà toute la morale des Grecs et des Romains, et c'est-à-dire que les Grecs et les Romains n'ont point de morale. Il suffit de lire le *De Officiis* de Cicéron, livre admirable du reste, encore que déjà il soit du commencement de la décadence, pour bien comprendre qu'un Romain ne connaît de devoirs qu'envers la patrie. A la vérité, ceux-là, il les connaît bien. »

Il en connaît quelques autres aussi, ce me semble, et il est telle page, dans le *De Officiis* même, où le regard de Cicéron porte plus haut et plus loin que l'intérêt de la *res publica* et que les frontières de la patrie romaine. Mais ce qui est incontestable, c'est que les anciens ont ignoré le devoir sous sa forme religieuse, expression de la volonté de Dieu, et imposant sa loi révélée à tous les actes de la vie.

(1) *De Off.*, I, XXIX, 142.

(2) *En lisant Nietzsche*, p. 212.

On comprendra, dès lors, que, si Ambroise emprunte à la morale stoïcienne, dont Cicéron avait été le plus éloquent interprète, une foule de notions, — telles que la distinction entre la raison et les passions, la préoccupation du « souverain bien », la classification des vertus (sagesse, justice, courage, tempérance), la division des devoirs en devoirs parfaits et devoirs moyens, la valeur attribuée au jugement de la conscience, etc., — il les pénètre aussi d'un esprit très différent, il les justifie par des raisons auxquelles Cicéron n'avait pu songer, et il leur donne finalement un sens, une portée, une efficacité nouvelles.

C'est ainsi que Cicéron avait accepté en principe la hiérarchie établie par les stoïciens entre le devoir absolu, tel que le dicte la raison, *κατόρθωμα*, et le devoir relatif, *καθήκον*, non méprisable assurément, mais d'essence inférieure au premier. En fait, il ne traitait guère dans son *De Officiis* que la seconde catégorie de devoirs, qui lui paraissait avoir un intérêt plus général et plus pratique (1). — Ambroise s'empare, à son tour, de la distinction traditionnelle ; il l'étaye sur un texte évangélique où le « précepte » est nettement différencié du simple « conseil », et il contribue ainsi, pour une large part, à lui assurer la fortune permanente qu'elle aura dans l'Eglise catholique (2).

« Tout devoir est moyen, ou parfait : cela, nous pouvons le « prouver aussi par l'autorité des Ecritures. Ecoutons le Seigneur « dans l'Evangile : « Si tu veux obtenir la vie éternelle, garde les « commandements. » — « Lesquels ? » demanda le jeune homme. — « Jésus lui répondit : « Tu ne tueras point ; tu ne commettras « point d'adultère ; tu ne déroberas point. Tu ne rendras point « de faux témoignage. Honore ton père et ta mère, et aime ton « prochain comme toi-même. » (*Matth.*, xix, 17 et suiv.) Voilà « les devoirs moyens, auxquels il manque encore quelque chose.

« Le jeune homme ajouta : « J'ai observé tout cela depuis « ma jeunesse ; que me manque-t-il encore ? » — Jésus lui « dit : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, donne-le « aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; viens ensuite, « et suis-moi. »

« Nous lisons plus haut des conseils analogues, quand le Seigneur nous invite à aimer nos ennemis, à prier pour ceux qui nous calomnient et nous persécutent, à bénir ceux qui nous maudissent. Voilà ce que nous devons faire, si nous voulons être

(1) *De Off.*, III, 14 : « Hæc officia, de quibus his libris disputamus, media Stoici appellant ; ea communia sunt et late patent. »

(2) Voy. HARNACK, *Dogmengeschichte* <sup>3</sup>, à l'index « Sittlichkeit doppelte ».

« parfaits, comme notre Père qui est au ciel... C'est donc là le « devoir « parfait », que les Grecs appellent *κατόρθωμα* et par où « est rectifié tout ce qui a pu avoir quelque défaillance (1). »

Ambroise trouve encore moyen d'incorporer à sa doctrine des devoirs cette idée de « conformité à la nature », que les stoïciens proposaient comme le bien suprême, en le rattachant à l'ensemble de leur système. Il christianise l'*ὁμολογουμένως τῇ φύσει ζῆν*, car la nature, œuvre de Dieu, est forcément maîtresse de vertu.

« Remarquez qu'il est bienséant de vivre conformément à la « nature, et que ce qui est contraire à la nature est honteux. L'A- « pâtre fait ces questions : « Convient-il à une femme de prier « Dieu sans voile ? Ma nature elle-même ne vous apprend-elle « pas qu'il est ignominieux pour l'homme de laisser croître « ses cheveux, parce que cela est contre la nature ? » Et il ajoute : « Mais si une femme a de longs cheveux, c'est une « gloire pour elle » (I Cor., xi, 13 et 15), car cela est con- « forme à la nature, puisque ses cheveux lui sont comme un « voile, un voile naturel. La nature nous donne donc elle-même « un caractère, un extérieur, que nous devons conserver (2).

« Imitons la nature ; la marque qu'elle imprime en nous est la « formule de la discipline, la forme de l'honnêteté (*ejus effigies, « formula disciplinæ, forma honestatis est*) (3).

« Si l'honnêteté est selon la nature, puisque Dieu n'a rien fait « que de bien, le mal est donc contraire à la nature. Il ne peut « donc y avoir entre le bien et le mal aucun rapport, puisque la « loi naturelle les a si bien séparés (4).

Dans chacune des exhortations d'Ambroise, on retrouverait, à l'analyse, cet amalgame de stoïcisme et de christianisme. Il arrive que le stoïcisme prédomine, par exemple dans ce portrait du « sage », dont la manière rappelle si directement Sénèque ou Marc-Aurèle :

« Le sage ne fuit pas l'exil, car il sait que le monde entier est sa « patrie. Il ne redoute pas la pauvreté, car il sait que le sage ne « manque jamais de rien, puisque toutes les richesses de l'univers « sont à lui. Quoi de plus noble que cet homme, insensible à l'or, « dédaigneux des richesses, qui, du haut des sommets qu'il habite,

(1) *De Off.*, I, xi, 36 (P. L., xvi, 37).

(2) *De Off.*, I, xlvii, 222 (P. L., xvi, 96).

(3) *De Off.*, II, xix, 84 (P. L., xvi, 53).

(4) *De Off.*, III, vi, 28 (P. L., xvi, 162).

« abaisse son regard méprisant sur les passions humaines? Celui qui se hausse à cette attitude est regardé communément comme étant au-dessus de l'homme. « Quel est cet homme? dit l'Ecriture. Nous voulons le louer, car il a fait durant sa vie d'admirables choses. » (*Eccli.*, xxxv, 9.) « Comment, en effet, ne pas l'admirer, quand il méprise les richesses que le plus grand nombre préfère même à son salut (1). »

Mais Ambroise sait fort bien aussi marquer ses répugnances et rejeter les éléments que le christianisme ne peut s'assimiler.

« Le devoir de justice, auquel les philosophes assignent le premier rang, n'est point admis par nous. Ils disent, en effet, que la première manifestation de la justice consiste à ne nuire à personne, à moins qu'une injure ne nous y ait provoqués. L'autorité de l'Evangile annule pareille maxime, car l'Ecriture veut que nous soyons animés de l'esprit du Fils de l'homme, qui est venu apporter la grâce, et non l'injure (2). »

On pourrait étudier encore les vertus cardinales, telles qu'Ambroise les définit et les illustre d'exemples empruntés à la Bible. La *sagesse*, pour lui, comprend aussi la piété, parce qu'elle doit avoir directement pour objet la recherche de la vérité, c'est-à-dire la connaissance pratique de Dieu. La *justice* dépérit, si elle ne se rattache à sa véritable racine, la grâce divine, la pensée du monde invisible. Le *courage* se ramène à la source de toute force, la vie en Dieu. Dans la *tempérance*, Ambroise insère le concept chrétien de la *modestia*, de la *verecundia*, si peu familier à l'esprit païen.

Ajoutons qu'il a ses préoccupations spéciales, d'ordre ecclésiastique. Il pense avant tout à ses jeunes clercs, à ceux qu'il a « engendrés dans l'Evangile », et qu'il aime autant, dit-il, que s'il était leur père véritable. Il n'oublie pas les conseils de pure civilité qu'avait détaillés Cicéron; mais il les adapte aux convenances de l'état clérical (3). Quand il expose ses conseils sur l'obligation de donner, il songe principalement aux formes que peut prendre la charité ecclésiastique, par exemple le rachat des captifs (4).

(1) *De Off.*, II, xiv, 66 (P. L., xvi, 127).

(2) *De Off.*, I, xxviii, 131 (P. L., xvi, 67).

(3) *Voy.* I, xviii, 71; I, xix, 84; I, xx, etc.

(4) Elle s'y était toujours employée avec un souci particulier. Voy. la belle lettre de saint Cyprien : *Ad episcopos Numidas, de redemptione fratrum ex captivitate barbarorum* (*Ep.*, lx; P. L., iv, 359).

Un souvenir personnel à Ambroise aide à comprendre la portée du précepte :

« Naguère, nous avons été en butte aux traits de l'envie pour avoir brisé les vases sacrés et les avoir fait servir à la rançon des captifs, ce qui pouvait déplaire aux Ariens. Et encore n'était-ce pas tant le fait lui-même qui les choquait ; mais ils étaient heureux de trouver en nous un point vulnérable.

« Nous avions eu de bonnes raisons pour agir ainsi. Mais nous ne manquâmes pas de dire et de répéter au milieu du peuple que mieux valait conserver des âmes au Seigneur que de sauver des trésors. Celui qui envoya ses apôtres sans or n'a pas eu besoin d'or pour former son Eglise. L'Eglise a de l'or, non pour le garder, mais pour le répandre, et venir en aide aux malheureux. A quoi bon garder ce qui ne sert à rien ?... Le Seigneur ne nous dirait-il pas : « Pourquoi as-tu laissé mourir de faim tant de nécessiteux ? Puisque tu avais de l'or, tu devais pourvoir à leurs besoins. Pourquoi tant de captifs ont-ils été vendus à l'encan, ou mis à mort faute d'avoir été rachetés ? Mieux valait conserver ces vases vivants que des vases de métal. » A cela, il n'y aurait rien à répondre. Que dire, en effet ? — « Je craignais de laisser sans ornement le temple de Dieu. » — Mais les sacrements n'exigent point de vases d'or ; ce n'est pas de l'or que tire son prix ce qui ne s'achète pas avec de l'or. L'ornement des cérémonies saintes, c'est le rachat des captifs. Voilà les vases vraiment précieux qui rachètent les âmes de la mort... Qu'il est beau, quand une foule de captifs sont rachetés par l'Eglise, de pouvoir dire : Ceux-là c'est le Christ qui les a rachetés !... Le meilleur emploi de l'or du Rédempteur, c'est d'en user pour la rédemption de ceux qui sont en péril (1)... »

Mais, avec son sens pratique coutumier, Ambroise règle l'exercice de la vertu qu'il recommande, et il met ses prêtres en défiance contre certains abus de la mendicité.

« Il est clair qu'il faut que la libéralité ait une mesure, pour qu'elle ne s'exerce pas en pure perte... Jamais il n'y a eu tant de quémandeurs qu'aujourd'hui. On voit venir de vigoureux gaillards, qui n'ont d'autres titre que leur vagabondage et qui prétendent dépouiller les pauvres de ce qui leur revient, et vider les bourses. Un peu ne leur suffit pas ; il leur faut davantage. Ils s'attifent de manière à rendre leurs requêtes plus pressantes, et ils se créent de faux états civils pour grossir les

(1) *De Off.*, II, xxviii, 136 (P. L., xvi, 148).

« dons qu'ils reçoivent. Ajouter foi trop bénévolement à leurs « racontars, c'est épuiser à bref délai les aumônes destinées à « la subsistance des pauvres. Il faut donc une mesure ; qu'ils ne « s'en aillent pas les mains vides, mais que ce qui aide les misérables à vivre ne devienne pas non plus la dépouille d'intrigans. Ne soyons point inhumains ; mais ne privons point « l'extrême indigence de tout appui (1). »

..

A coup sûr, le *de Officiis* de saint Ambroise est loin d'être une œuvre parfaite. La composition n'y est pas assez stricte ; il y a du flottement dans l'exposé, qu'alourdissent à l'excès les citations scripturaires. Certaines des conceptions de l'auteur manquent un peu de netteté (2). L'on voudrait enfin des développements plus riches, plus substantiels et plus vigoureux. Et pourtant ce traité sollicitera toujours l'attention des historiens de la pensée humaine. Car, nulle part, on ne saisit mieux à quel point les dogmes capitaux du christianisme, croyance en la Providence, foi en Jésus-Christ, ferme espoir en l'immortalité de l'âme et en la rémunération d'outre-tombe, ont déplacé maints problèmes moraux.

Il y a eu, dans la seconde moitié du xix<sup>e</sup> siècle, toute une école de doctes humanistes (3) qui se sont donné du mal pour prouver que, loin d'avoir soufflé une âme nouvelle à l'humanité, le christianisme n'a guère fait que parachever une évolution depuis longtemps commencée dans les écoles des philosophes. On leur a souvent objecté que, toutes les idées dites chrétiennes se retrouvaient-elles dans la philosophie antique, la philosophie n'avait pas su leur communiquer l'étincelle de vie, la force intime de propagation. Mais le meilleur moyen pour éviter des rapprochements superficiels et pour prendre plus nettement conscience de ce qui est spécifiquement chrétien, c'est de déterminer aussi exactement que possible, pour chaque notion morale, l'exacte différence du point de vue chrétien et du point de vue philosophique païen, en observant les nuances de très près. Opéré sur le *De Officiis* de

(1) *De Off.*, II, xvi, 76.

(2) Par exemple Ambroise célèbre parfois la vertu sur le mode stoïcien comme si, *dès cette terre*, au sage, c'est-à-dire au vertueux, rien ne manquait. Voy. *De Off.*, II, III, 8 ; v, 18 ; II, xiv, 66. Puis réapparaît l'idée de transcendence : la vertu n'est plus le bien suprême en soi, mais le moyen d'accéder au bien suprême, c'est-à-dire à la vie éternelle. Il n'a pas toujours bien su fondre les éléments divers qui s'offraient à sa pensée.

(3) DENIS, MAURY, surtout ERNEST HAVET (*le Christianisme et ses origines*, 1871). Voy. la préface du t. I ; t. II, pp. 291 et 300 ; t. IV, p. 413.



Cicéron et sur le *De Officiis* d'Ambroise, ce travail est particulièrement fructueux.

Mais, en même temps que chez Ambroise la morale chrétienne affirme son originalité, elle s'assimile tout ce que la morale païenne peut lui offrir d'excellent. Deux civilisations, hostiles par tant de points, se fondent et s'associent. C'est grâce à cette fusion même que tant de gens, qui vivent en dehors du christianisme, peuvent accepter pourtant les données fondamentales de la morale qu'il propose, puisqu'elle renferme aussi le legs du passé. « Si nous sommes chrétiens, déclarait M. Camille Jullian à propos de l'étude de M. Thamin sur saint Ambroise (1), s'il faut tenir à ce nom comme à une formule de salut, c'est qu'il représente, avec tout ce que les rêves galiléens ont mis dans la conscience humaine, toutes les leçons que les philosophes antiques y ont laissées ; c'est que, loin de s'opposer au passé, le Christianisme l'a complété et couronné. »

P. DE LABRIOLLE.

(1) *Revue historique*, t. LX, 1896, p. 342.

---

# Soutenances de thèses

---

## UNIVERSITÉ DE PARIS.

---

— M. COURTEAULT, professeur au lycée de Bordeaux :

I. *Geoffroy de Malvyn, magistrat et humaniste bordelais (1553-1607).*

II. *Blaise de Monluc, historien.*

Mention très honorable.

\*  
\*\*

— M. MORNET, professeur au lycée de Toulouse :

I. *L'Alexandrin français dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.*

II. *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre.*

Mention très honorable.

\*  
\*\*

— M. BRÉHIER, professeur au lycée de Laval :

I. *La théorie des incorporels dans l'ancien stoïcisme.*

II. *Les idées philosophiques et religieuses de Philon d'Alexandrie.*

Mention très honorable.

\*  
\*\*

— M. CHAPOT, ancien membre de l'École d'Athènes, docteur en droit :

I. *La colonne torse et le décor en hélice dans l'art antique.*

II. *La frontière de l'Euphrate, de Pompée à la conquête arabe.*

Mention honorable.

\*  
\*\*

— M. RADOUANT, professeur au lycée Henri IV :

I. *Guillaume du Vair : De l'Éloquence française (éd. critique).*

II. *Guillaume du Vair, l'homme et l'orateur jusqu'à la fin des troubles de la Ligue (1556-1596).*

Mention très honorable.

\*  
\*\*

— M. CHATELAIN :

I. Édition du *Mystère de saint Quentin*.II. *Recherches sur le vers français au XV<sup>e</sup> siècle*.

Mention très honorable.

\*  
\*\*

— M. REVAULT D'ALLONNES :

I. *Les inclinations ; leur rôle dans la psychologie des sentiments*.II. *Psychologie d'une religion*.

Mention honorable.

\*  
\*\*

— M. BLOCH :

I. *Les origines de la théorie de l'éther et la physique de Newton*.II. *La philosophie de Newton*.

Mention honorable.

---

# Sujets de devoirs

---

## 1

### UNIVERSITÉ DE RENNES.

---

#### Versions allemandes.

#### DER STRASSBURGER MÜNSTER.

Mit welcher unerwarteten Empfindung überraschte mich der Anblick, als ich davor trat : ein ganzer, grosser Eindruck füllte meine Seele, den, weil er aus tausend harmonisierenden Einzelheiten bestand, ich wohl schmecken und geniessen, keineswegs aber erkennen und erklären konnte. Wie oft bin ich zurückgekehrt, von allen Seiten, aus allen Entfernungen, in jedem Lichte des Tags zu schauen seine Würde und Herrlichkeit ! Wie oft hat die Abenddämmerung mein durch forschendes Schauen ermattetes Aug, mit freudlicher Ruhe geletzt, wenn durch sie die unzähligen Teile zu ganzen Massen schmolzen und nun diese, einfach und gross, vor meiner Seele standen und meine Kraft sich wonnevoll entfaltete, zugleich zu geniessen und zu erkennen ! Da offenbarte sich mir, in leisen Ahnungen, der Genuß des grossen Werkmeisters. Was staunst du ? lispelt' er mir entgegen. Alle diese Massen waren notwendig ; und siehst du sie nicht an allen ältern Kirchen meiner Stadt ? Nur ihre willkürlichen Grössen hab'ich zum stimmenden Verhältniss erhoben. Wie über dem Haupteingang, der zwei kleinere zu'n Seiten beherrscht, sich der weite Kreis des Fensters öffnet, der dem Schiffe der Kirche antwortet und sonst nur Tageloch war, wie hoch drüber der Glockenplatz die kleinern Fenster forderte ! — das all war notwendig, und ich bildete es schön. Aber ach, wenn ich durch die düstern, erhabenen Oeffnungen hier zur Seite schwebe, die leer und vergebens da zu stehen scheinen ! In ihre kühne, schlanke Gestalt hab' ich die geheimnisvollen Kräfte verborgen, die jene beiden Thürme hoch in die Luft heben sollten, deren, ach, nur einer traurig da steht, ohne den fünfgetürmten Hauptschmuck, den ich ihm bestimmte, dass ihm und seinem königlichen Bruder die Provinzen umher huldigten ! — Und so schied er von mir, und ich versank in theilneh-

mende Traurigkeit, bis die Vögel des Morgens, die in seinen tausend Oeffnungen wohnen, der Sonne entgegenjauchzten und mich aus dem Schlummer weckten. Wie frisch leuchtet'er im Morgenduftglanz mir entgegen, wie froh konnt'ich ihm meine Arme entgegenstrecken, schauen die grossen harmonischen, Massen, zu unzählig kleinen Teilen belebt, wie in Werken der ewigen Natur, bis auf's geringste Zäserchen, alles Gestalt und alles zweckend zum Ganzen ; wie das festgegründete, ungeheure Gebäude sich leicht in die Luft hebt, wie durchbrochen alles und doch für die Ewigkeit ! Deinem Unterricht dank'ich's, Genuis, das mir's nicht mehr schwindelt an deinen Tiefen, dass in meine Seele ein Tropfen sich senkt der Wonneruh des Geistes, der auf solch eine Schöpfung herabschauen und Gott gleich sprechen kann : Es ist Gut !

GOETHE.

#### VATERLANDSLIEBE.

Der einzelne Mensch gehört notwendig zu irgend einem Volke und geht aus dem Volke hervor. Er hat für die Menschheit die Bestimmung, alles, was von Geist und Kraft in ihm ist, frei und vollkommen auszuleben. Was aber von Geist und Kraft, von Kultur und Menschlichkeit sein ist oder sein wird, das offenbart sich in ihm und gelangt zu ihm in der Eigentümlichkeit seines Volkes und kann sich darum nur entwickeln in dieser Eigentümlichkeit ; darum muss sein Streben zusammenfallen mit der Bestrebung des Volkes, dessen Teil er ist ; darum muss des Volkes Ehre, seine Ehre sowie die Schande des Volkes seine Schande sein. Er muss die Selbständigkeit seines Volkes wollen, weil er die Eigentümlichkeit desselben wollen muss, und er muss die Eigentümlichkeit desselben wollen, weil er die Sehnsucht seines Gemütes nur dadurch stillen oder dem Sinne und der Bestimmung seines Lebens — sich frei und vollkommen auszubilden — nur so gemäss leben kann. Darum liebt der Verständige oder der, den ein menschliches Gemüt beseelt, sein Volk, wie er sich selbst liebt, weil das Volk in ihm ist, wie er im Volke ; darum wird ihm der Boden, auf welchem sich die von Vätern angestammte Eigentümlichkeit bewegt, zum Vaterlande, dem sein Leben gehört ; und darum gibt der, welcher sein Vaterland aufgibt, sich selbst auf : das Verdammungswürdigste, was geschehen mag !

Der Wunsch aber, das Eigentümliche des Volkes, wie es von den Vätern empfangen ist, so zu erhalten, zu fördern und es den Kindern zu hinterlassen, damit es vollendet werde — das Stre-

ben, das Einzige und Heilige, welches allen Völkern und Zeiten gemein, auf die individuelle Weise, auf welche es uns allein zugänglich ist, zu erkennen, zu bewahren und auszubilden, und es so auf die Nachkommen zu bringen — Freude über das Gelingen, Schmerz über das Mislingen, Bereitwilligkeit zu jeder Aufopferung für diesen Zweck bis zur frohen Hingabe des Lebens — das allein ist Vaterlandsliebe ; Keineswegs aber ist Vaterlandsliebe jener todte Gewohnheitssinn, der sich nicht von hergebrachten Formen trennen mag, weil sie bequem sind, noch tierische Anhänglichkeit an Grund und Boden, auf welchem man sich zuerst gefunden hat, ohne Wollen und That. « Wo ich frei leben kann, da ist Rom », sagte Brutus ; was heisst das anders, als : nicht die sieben Hügel, nicht die Tiber oder diese Mauern machen mein Vaterland, sondern der ernste eigentümliche Freisinn alter Römerseelen ; wo Römer sind, da ist Rom, wo das Eigentümliche meine Volkes ist, da ist mein Vaterland !

Heinrich LUDEN.

## II

### UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

#### LICENCE ÈS LETTRES.

#### Dissertation française.

Les idées pédagogiques de Rabelais d'après les chapitres xxiii et xxiv (*Gargantua*). Vous déterminerez d'abord l'originalité de la méthode ; vous apprécierez ensuite les principales innovations recommandées par Rabelais et reprises par les pédagogues modernes ; vous définirez, enfin, la manière propre à Rabelais dans l'exposé de ses idées, en la distinguant de la manière de Montaigne (*L'Institution des Enfants*) et de J.-J. Rousseau (*Emile*).

#### Dissertation latine.

In decimo quinto Annalium libro Tacitus, dum Pisonis conjurationem narrat, multa suppeditavit indicia quæ ad mores hujus ætatis pertinent. Quæ prudenter collecta ita componetis ut horum morum imaginem quamdam adumbretis.

## LICENCE PHILOSOPHIQUE.

**Philosophie dogmatique.**

On semble croire quelquefois que la philosophie représente l'esprit même de la science moderne. Que pensez-vous de cette opinion?

**Histoire de la philosophie.**

L'école d'Elée.

## LICENCE HISTORIQUE.

**Histoire ancienne.**

Périclès; son œuvre à l'intérieur et à l'extérieur, jusqu'au début de la guerre du Péloponèse.

**Histoire du Moyen Age.**

L'hommage féodal; ses origines; ses différentes espèces; sa place dans les institutions de la féodalité.

**Histoire moderne et contemporaine.**

L'industrie de la France sous le règne de Louis XIV.

**Histoire des institutions.**

Généralités sur les grandes fêtes publiques à Athènes. — Description des Panathénées.

---

*Le gérant : E. FROMANTIN.*

## **Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée**

---

Le train de luxe « **Paris-Barcelone-Valence** », que la Compagnie met en marche le mercredi et le samedi de chaque semaine, au départ de **Paris**, est, depuis le 14 mars, prolongé jusqu'à **Carthagène**, avec continuation, par bateau, entre **Carthagène** et **Oran** et correspondance, à **Oran**, avec des express de et sur **Alger**.

Départ de **Paris** les mercredi et samedi, à 7 h. 20 du soir.

Arrivée à **Carthagène** les vendredi et lundi, à 8 h. 45 du matin.

Arrivée à **Oran** les vendredi et lundi, à 6 h. 45 du soir.

---

### **(Traversée en 9 heures)**

---

Départ d'**Oran** sur **Carthagène** les mercredi et samedi, à 8 h. 30 du matin.

Départ de **Carthagène** les mercredi et samedi, à 9 h. 20 du soir.

Arrivée à **Paris** les vendredi et lundi, à 10 h. 40 du matin.

Premier départ de **Paris**, le samedi 14 mars.

— d'**Oran**, le mercredi 18 mars.



SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>

PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

---

**VIENT DE PARAÎTRE**

**M.-C. POINSOT**

---

**SPECTACLES ET RECUEILLEMENTS**

---

# Littérature Sociale

ROMAN — POÉSIE

VICTOR HUGO — EMILE ZOLA — PAUL BOURGET

CLEMENCEAU — J.-H. ROSNY

Un vol. in-18 jésus, broché. *Nouvelle édition.* . . . 3 50

---

Il ne s'agit pas là d'un recueil quelconque d'articles, mais d'un ensemble d'études, et le premier qu'on ait publié sur la question concernant ce mouvement maintenant bien défini des lettres françaises. Le poète et romancier social M.-C. Poinsoot était tout indiqué pour chercher les conditions d'art, les raisons de viabilité, l'importance légitime et croissante de la littérature sociale. Il l'a fait en passant en revue l'histoire de cette tendance, ses manifestations en poésie, ses étapes en prose ; en dressant avec sagacité et enthousiasme l'œuvre de ses grands représentants. On goûtera, en particulier, les pages consacrées à Victor Hugo, à Emile Zola (et son influence européenne), à Clemenceau (dont l'auteur ensuite publia, avec le succès qu'on sait, les plus belles pages), à P. Bourget, à Rosny. M.-C. Poinsoot se réserve de commenter par la suite de nouveaux écrivains sociaux, mais ce volume est un premier document indispensable pour tous ceux qui suivent de près le mouvement intellectuel contemporain.

Année scolaire 1907-1908

# REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

**ABONNEMENT** { France. . . . . 20 fr.  
payables 10 francs au comptant et le surplus par  
5 francs les 15 février et 15 mai 1908.  
UN AN { Étranger. . . . . 23 fr.  
payables en une seule fois.  
Le Numéro : 60 centimes

## SOMMAIRE

## Pages

- |     |                                                                                                                                                                                                                          |                                                                                              |
|-----|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------|
| 193 | LES POÈTES DU XIX <sup>e</sup> SIÈCLE QUI CONTINUENT<br>LA TRADITION DU XVIII <sup>e</sup> . — <i>Pierre Lebrun;<br/>ses poésies lyriques, ses poésies élégiaques.</i>                                                   | <b>Emile Faguet,</b><br><i>de l'Académie française.</i>                                      |
| 205 | LAMARTINE EN TOSCANE. — <i>Lamartine à<br/>Florence.</i>                                                                                                                                                                 | <b>Gustave Allais,</b><br><i>Professeur à l'Université de Rennes.</i>                        |
| 211 | L'ÉGLISE ET L'ÉTAT EN FRANCE, DEPUIS 1848<br>JUSQU'À NOS JOURS. — <i>La France catho-<br/>lique; les écrivains et les penseurs.</i>                                                                                      | <b>G. Desdevises du Dezert,</b><br><i>Professeur à l'Université<br/>de Clermont-Ferrand.</i> |
| 228 | LES CLASSES INDUSTRIELLES ET COMMERÇANTES<br>AUX XIV <sup>e</sup> ET XV <sup>e</sup> SIÈCLES. — <i>Le commerce<br/>sous Louis XI et Charles VIII. — Les<br/>États généraux de 1484. — Bibliographie<br/>de la hanse.</i> | <b>M. Pfister,</b><br><i>Professeur à l'Université de Paris.</i>                             |
| 235 | LA LICENCE ÈS LETTRES. — <i>Renseignements<br/>complémentaires.</i>                                                                                                                                                      | <b>Session de 1908.</b>                                                                      |
| 238 | SUJETS DE DEVOIRS (agrégation et licence).                                                                                                                                                                               | <b>Université de Besançon.</b>                                                               |
| 240 | BIBLIOGRAPHIE.                                                                                                                                                                                                           |                                                                                              |

## PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C<sup>ie</sup>

15, RUE DE CLUNY, 15

Tous les droits de reproduction sont réservés.

## TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

---

**Agrégation.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 5 fr.

**Licence et certificat d'aptitude.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 3 fr.

*Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.*

---

**SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE**

— ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup> /

**PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS**

---

**VIENT DE PARAÎTRE**

**M.-C. POINSOT**

---

**SPECTACLES ET RECUEILLEMENTS**

---

# Littérature Sociale

ROMAN — POÉSIE

VICTOR HUGO — EMILE ZOLA — PAUL BOURGET

CLEMENCEAU — J.-H. ROSNY

Un vol. in-18 jésus, broché, *Nouvelle édition.* . . . . 3 50

---

REVUE HEBDOMADAIRE  
DES  
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

---

Les poètes français du XIX<sup>e</sup> siècle  
qui continuent la tradition du XVIII<sup>e</sup>

---

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

*Professeur à l'Université de Paris.*

---

**Pierre Lebrun : ses poésies lyriques et élégiaques.**

J'entre, aujourd'hui, dans l'examen des œuvres de Pierre Lebrun. Nous allons l'étudier, successivement, comme poète lyrique et comme poète élégiaque ; j'ajouterai ensuite quelques mots sur ses poésies légères, sur ces pièces de circonstance dont j'ai eu, d'ailleurs, l'occasion de vous lire des fragments, en faisant la biographie de notre poète.

Cependant, avant d'en venir à Lebrun poète lyrique, je vous soumettrai d'abord quelques passages de ses tragédies. Sainte-Beuve en a cité plusieurs, et avec raison, dans l'étude délicate qu'il a consacrée à Pierre Lebrun. C'est qu'en effet les morceaux *élégiaques* abondent dans les tragédies de Lebrun, et, à ce titre, nous pouvons dire que les tragédies de Lebrun rentrent dans le cadre de nos études, qu'elle sont « de notre gibier », pour employer la pittoresque expression de Montaigne.

Nous trouvons dans la tragédie d'*Ulysse* de très bons vers, des vers du meilleur xviii<sup>e</sup> siècle, de ce xviii<sup>e</sup> siècle qui a tant aimé insérer dans la tragédie des maximes générales, souvent

ennuyeuses, souvent aussi expressives et bien frappées. Des maximes générales, vous le savez, il y en a dans la plupart des tragédies de tous les temps : il y en avait dans les tragédies latines, et les *grammatici* du second ou du troisième siècle après J.-C. nous les ont soigneusement conservées, au point qu'on s'est imaginé — ce qui est peut-être vrai, mais ce qui n'est pas démontré — que la tragédie latine avait un caractère éminemment sentencieux. De même, pour Lebrun, si on ne connaissait de ses tragédies que les passages cités par Sainte-Beuve, on serait porté à conclure qu'elles ont un caractère élégiaque très marqué, et, en vérité, je crois qu'on ne se tromperait guère, cette fois.

Dans la première scène d'*Ulysse*, Pénélope dit à Télémaque qui voudrait encore espérer revoir son père :

Le séjour qui d'Ulysse a retenu les pas,  
O mon fils, est un lieu d'où l'on ne revient pas,  
Dont nul homme jamais n'apporta de nouvelle ;  
Formidable séjour de la nuit éternelle,  
Et dont les habitants, pâles et désolés,  
Sont de leur doux pays à jamais exilés.  
S'il respirait encor, dis-moi, la renommée,  
Cette immortelle voix par la terre semée,  
Eût-elle été muette ? et quel pays lointain  
Aurait pu si longtemps nous taire son destin ?  
Je sais trop bien entendre un semblable silence.

Il y a dans tout ce passage, comme le remarque très justement Sainte-Beuve, « quelque chose des douces et graves beautés d'Homère ».

Au commencement du troisième acte, Ulysse, inconnu et qui se donne pour un simple compagnon du héros, y parle ainsi indirectement de lui-même à son fils :

Il se peignait souvent ces rivages chéris,  
Où l'attendaient en vain Pénélope et son fils.  
Quelques maux dont il vit sa tête menacée,  
Ithaque était toujours sa première pensée ;  
Quelque bien que le ciel lui permit de choisir,  
Ithaque était encor son unique désir.  
En vain le soin des dieux et l'amour des déesses  
Environna son cœur des plus douces promesses ;  
A l'offre du ciel même et des divins honneurs  
Il fixait sur la mer un œil mouillé de pleurs.  
Si de loin sa pensée entrevoyait une île  
Abondante en troupeaux, en oliviers fertile,  
Il n'apercevait plus d'autre lieu, d'autre bien,  
Et l'immortalité ne lui semblait plus rien.

« Ce sont là, dit Sainte-Beuve, des vers charmants, mélodieux, de l'école de Racine ; je n'y regrette que cette fumée d'Ithaqué, que l'Ulysse d'Homère aurait voulu voir seulement de loin, et puis mourir. »

De *Marie Stuart* il cite quelques vers, choisis avec le goût le plus parfait (j'ai pu m'en rendre compte, car je viens de relire cette tragédie) ; ces vers sont bien les meilleurs de la pièce. Je donne de nouveau la parole à Sainte-Beuve, qui nous présente lui-même le passage en termes excellents :

« La première scène du troisième acte, quand Marie, échappée dans le jardin, se ressaisit du jour et de la libre lumière, fut admirée de tous pour l'expression. Ces vers purs, charmants en effet, et d'une douceur presque racinienne, se retrouvent dans notre mémoire, à nous qui les entendîmes alors, et font partie de nos classiques réminiscences :

. . . . . Ah ! laisse-moi jouir  
D'un bonheur que je crains de voir s'évanouir.  
Laisse mes livres pas errer à l'aventure.  
Je voudrais m'emparer de toute la nature.  
. . . . .  
. . . . . Ah ! laisse-moi du moins,  
Soulevant un moment ma chaîne douloureuse,  
Rêver que je suis libre et que je suis heureuse.  
Ne respiré-je pas sous la voûte des cieux ?  
Un espace sans borne est ouvert à mes yeux.  
Vois-tu cet horizon qui se prolonge, immense ?  
C'est là qu'est mon pays ; là, l'Ecosse commence.  
Ces nuages errants qui traversent le ciel  
Peut-être hier ont vu mon palais paternel.  
Ils descendent du nord, ils volent vers la France.  
Oh ! saluez le lieu de mon heureuse enfance ;  
Saluez ces doux bords qui me furent si chers !  
Hélas ! en liberté vous traversez les airs. »

Et Sainte-Beuve ajoute : « Béranger, qu'il sied si bien de nommer à côté d'un poète qui fut son ami de jeunesse et de tous les temps, a dit, par un sentiment assez semblable, dans le refrain touchant d'un captif :

Hirondelles de la patrie,  
De ses malheurs ne me parlez-vous pas ? »

Sainte-Beuve eût pu, avec non moins de raison, rapprocher les vers de Lebrun de ceux de Montchrestien dans *L'Écossaise*. La ressemblance est frappante : rien d'étonnant à cela ; car, tandis que la tragédie du xvi<sup>e</sup> siècle, en général, est oratoire et

stoïcienne, la tragédie de Montchrestien, seule à cette époque, est élégiaque à la façon de Racine, et par suite, toutes proportions gardées, à la façon de Pierre Lebrun.

J'arrive, maintenant, à Pierre Lebrun poète lyrique. Je dois dire que, d'une manière générale, dans les grandes œuvres, Pierre Lebrun est un peu au-dessous de la grandeur et de la majesté de son sujet. Il est, si j'ose dire, inférieur au glorieux nom de poète lyrique qu'il a l'honneur de porter. Cependant, s'il n'a pas toujours l'envolée sublime de son homonyme Lebrun-Pindare, il a souvent un-assez bel élan.

M. Bernard Jullien, dans son *Histoire de la poésie française à l'époque impériale*, cite avec éloge la première strophe de l'*Ode sur la bataille d'Iéna*. Elle est, en effet, d'une belle inspiration lyrique, surtout si l'on songe que l'auteur n'avait que vingt ans lorsqu'il composa cette pièce :

Suspends ici ton vol : d'où viens-tu, Renommée ?  
 Qu'annoncent tes cent voix à l'Europe alarmée ?  
 — Guerre. — Et quels ennemis veulent être vaincus ?  
 — Allemands, Suédois, Russes, lèvent la lance :  
     Ils menacent la France.  
 — Reprends ton vol, déesse, et dis qu'ils ne sont plus.

On peut trouver, si l'on veut, que ce sont là des vers de matamore à la romaine, ou même à l'espagnole ; mais on ne peut nier qu'ils ne soient animés d'un beau mouvement, et ils font songer au vers de Racine :

Je n'ai fait que passer : ils n'étaient déjà plus.

Lebrun et les poètes de son temps aimaient beaucoup ces demi-emprunts, ces réminiscences classiques ; et, en vérité, ils les « repensaient », et ils les adaptaient si ingénieusement qu'ils demeuraient originaux en les utilisant.

Dans l'*Ode sur la mort de Lebrun-Pindare*, Pierre Lebrun compare son prédécesseur, devenu immortel, au phénix qui renaît de ses cendres, et dit :

Vêtu de sa robe de gloire,  
 Tel, et plus radieux encor,  
 Lebrun au temple de Mémoire  
 De la tombe a pris son essor.  
 Il entre : Rousseau le superbe  
 Et son maître le grand Malherbe  
 Se lèvent, le voyant passer ;  
 Et, plein d'une sublime audace,

Auprès de Pindare et d'Horace,  
Il va fièrement se placer.

Le mouvement — j'entends par là l'attitude, l'allure et le pas — est bien saisi. Sans doute, il y a quelque exagération dans la pensée ; mais n'oublions pas qu'il s'agit ici d'une oraison funèbre, et que, dans une oraison funèbre, on a non seulement le droit, mais le devoir de mentir, à condition, bien entendu, de mentir d'une belle façon.

M. Bernard Jullien rapproche de ces vers de Pierre Lebrun une ode de J.-B. Rousseau, où la même idée se trouve exprimée, selon lui, « d'une manière plus poétique et plus harmonieuse ». Rousseau s'adresse en ces termes à Malherbe, qu'il suppose au milieu des lyriques des temps passés :

Maintenant, ton ombre heureuse,  
Au comble de ses désirs,  
De leur troupe généreuse  
Partage tous les plaisirs.  
Dans ces bocages tranquilles,  
Peuplés de myrtes fertiles  
Et de lauriers toujours verts,  
Tu méles ta voix hardie  
A la douce mélodie  
De leurs sublimes concerts.

Je ne suis pas de l'avis de M. Jullien, et les vers de Lebrun me paraissent, au contraire, gagner à la comparaison. Sans doute, le début de la strophe de J.-B. Rousseau est dans la bonne manière de Malherbe ; mais la suite est un peu molle et vraiment faible.

M. Jullien reconnaît, d'ailleurs, que Lebrun l'emporte sur Rousseau dans une des stances suivantes, où il est question de l'Elysée des poètes :

C'est là que Lucrèce et Virgile,  
Du laurier qui s'élève entre eux  
Réservent l'ombrage à Delille ;  
Là, Térence appelé Andrieux ;  
Là, des amours d'Eléonore,  
Parny doit attendrir encore.  
Gallus et Tibulle enchantés,  
Et Ducis, au tragique style,  
Etonnera le vieil Eschyle  
De ses effrayantes beautés.

C'est là de la poésie lyrique critique, comme en voit dans toutes les littératures, en passant par Pindare, Horace et Ronsard. On y trouve, à la fois, de la netteté, de la précision et du goût.



M. Jullien relève, dans l'avant-dernière strophe de cette ode, une expression qui, selon lui, n'est pas autorisée par la langue française :

Lebrun ! aux sentiers du Parnasse  
Puissé-je, marchant sur ta trace,  
Atteindre jusqu'à ton renom  
Et, m'animant d'un beau délire,  
*Etre l'héritier de ta lyre,*  
Comme je le suis de ton nom.

« Il n'est pas l'héritier du nom de Lebrun ; il porte le même nom que lui, et voilà tout, » s'écrie M. Jullien. — Ne soyons pas si sévères : il me semble que Pierre Lebrun, poète lui-même, peut bien dire, ne fût-ce que par manière de métaphore, qu'il est l'héritier du nom de Lebrun-Pindare. Et puis la chose n'a pas grande importance.

Venons au fameux *Poème lyrique sur la mort de Napoléon I<sup>er</sup>*. Cette pièce a été très admirée par les contemporains de Lebrun, par le public de 1821. Et je crois en voir les raisons : d'abord, parce qu'on était sous la Restauration, et que, par esprit d'opposition, on ne manquait pas de trouver admirable tout ce qui était écrit à la louange de l'Empire ; — parce que cette ode a fait supprimer la pension de Lebrun, et qu'il n'en fallait pas davantage pour attirer sur elle l'attention générale ; — enfin, si vous voulez, *peut-être* parce qu'on reconnaissait à cette pièce une réelle beauté ; mais je crois fort que cette raison n'intervenait qu'en dernier lieu.

Aujourd'hui, les passions politiques ne nous agitent plus autour de la mémoire de Napoléon, et nous pouvons juger cette pièce en simples littérateurs. Il faut avouer que les vers de Lebrun sont bien froids, malgré leur sincérité. La véritable ode sur la mort de Napoléon, c'est Béranger qui l'a faite (et quelle belle ode ce serait, mon Dieu ! s'il n'y avait pas le refrain !). Celle de Lebrun est bien tiède auprès d'elle. Que voulez-vous ? Lebrun n'avait pas le don de la chaleur. Si vous désirez avoir mieux sur ce sujet, il me suffit de vous renvoyer à l'*Ode à la Colonne*, à l'*Ode à l'Arc de triomphe*, au *Napoléon II* de Victor Hugo. Voici, en tout cas, le début de la pièce de Lebrun :

L'astre dont la splendeur couvrait l'Europe entière,  
Soudain vient de descendre, et pour jamais a lui.  
Le siècle qui marchait brillant de sa lumière,  
Dans la nuit achevant une obscure carrière,  
Semble finir, descendre et s'éteindre avec lui.

Un grand homme n'est plus, et pour jamais a lui  
L'astre dont la splendeur couvrait l'Europe entière.

La strophe est d'un homme qui sait son métier : il y a là comme une belle randonnée lyrique, le dernier vers de la strophe nous ramenant avec aisance au premier. — Je regrette et je déplore seulement l'expression *pour jamais a lui*, qui est amphibologique, et qui peut aussi bien signifier « a cessé de luire » que « luira éternellement ». — Donc, reconnaissons, dans ces vers, un peu de mouvement et même une certaine grandeur architecturale ; c'est un péristyle plutôt qu'un premier plan.

Je laisse de côté quelques autres strophes un peu lentes et froides, et j'arrive à celle-ci, qui est assez caractéristique de la manière de Lebrun. Je vous ai déjà dit que, au contraire de Victor Hugo, Pierre Lebrun aime beaucoup dans la poésie lyrique insérer des vers élégiaques, des vers qui font doucement pleurer. En voici un exemple :

Le puissant Charles-Quint, du trône descendu,  
Fit préparer vivant son sépulcre, et d'avance,  
Immobile et muet dans la bière étendu,  
Essayait de sa mort la nuit et le silence.  
Plus grand, Napoléon au faite de son sort,  
Au sommet oublieux de la toute-puissance,  
S'était souvenu de la mort.  
Dans l'abbaye antique où trois races royales  
Lui doivent du tombeau les honneurs retrouvés,  
Où de cent rois épars les débris relevés  
Règnent silencieux sous les nefs sépulcrales,  
Vaste palais des morts ! lui-même avait, un jour,  
Marqué l'espace étroit de son dernier séjour ;  
Et sur le marbre noir étaient déjà tracées  
Des paroles de deuil, non encore effacées.  
Où donc est l'hôte couronné  
A cette place destiné ?  
Pourquoi, sous cette voûte humide,  
Aux regards si longtemps ouvert,  
Ce caveau reste-t-il désert ?  
Napoléon est mort et son sépulcre est vide !

Ce passage a dû intéresser vivement les lecteurs de Lebrun ; car il fait allusion à des faits historiques. Vous savez, en effet, que Napoléon avait songé, un moment, à se faire inhumer dans les caveaux de Saint-Denis et qu'il avait même ordonné qu'on lui préparât son tombeau à côté de ceux des rois de France. Puis, dans son testament, il a exprimé le désir de reposer après sa mort « quelque part, sur les rives de la Seine ».

Le fils de Napoléon, l'« Aiglon », a aussi inspiré Lebrun dans

ce poème. Evidemment, nous sommes loin des vers de V. Hugo dans *Napoléon II*; mais l'évocation de cette touchante figure par Lebrun mérite de ne pas être complètement oubliée :

Un enfant est en deuil, un enfant noble et beau,  
Dont la naissante vie, un jour, fut pour la France  
L'objet de tant de joie et de tant d'espérance,  
Et qui fut roi dans son berceau.  
Couvert du funèbre manteau,  
Sans sceptre et sans couronne, en pleurant, il s'avance.  
Et s'arrêtant, debout devant les souverains,  
Triste et fier, vers leur trône il tend ses jeunes mains :

« Je ne viens pas réclamer l'héritage  
De cet empire à mon père soumis,  
Dont sa valeur fit un si beau partage  
Et que le sort en vain m'avait promis.

« Né sur la pourpre et dans le rang suprême,  
Au berceau d'or qui vit mes premiers ans,  
J'eus pour jouets un sceptre, un diadème,  
Et, pardonnez, des rois pour courtisans...

« D'un orphelin redoutez-vous les larmes ?  
D'un héros mort craignez-vous le retour ?  
Ne craignez rien : généreux à mon tour,  
Dans son tombeau j'enfermerai ses armes...

« En expirant, du monde délaissé,  
Il a tourné sa dernière espérance  
Vers le pays qui fut un jour sa France,  
Et vers le fils qu'il n'a pas embrassé.

« Que, libre enfin de votre longue guerre,  
Dans un tombeau, par moi-même fermé,  
Il dorme au lieu qu'il remplissait naguère  
De tant de gloire, et qu'il a tant aimé. »

Cette touchante prosopopée — puisqu'il faut l'appeler par son nom — est assez pâle pour nous qui connaissons V. Hugo ; mais on conçoit qu'elle ait pu provoquer l'admiration et les larmes chez des gens qui avaient vécu les heures splendides et aussi les heures douloureuses du premier Empire.

Je passe, maintenant, à l'examen de poésies d'un autre genre, et où Lebrun réussit assez bien. Ce sont des poésies intermédiaires entre le genre lyrique et le genre élégiaque, par exemple celles où Lebrun, cédant à un goût général à son époque, médite sur des ruines ou sur des tombeaux. Vous savez l'immense fortune de ce genre de méditations, en prose ou en vers, dans la deuxième moitié du *xviii<sup>e</sup>* siècle et au début du *xix<sup>e</sup>* : il me suffira de vous rappeler les *Nuits* d'Young, les *Ruines* de Volney, et même, si

vous voulez, Lamartine méditant devant les ruines grandioses du Colisée.

Lebrun médite donc, lui aussi, devant la *Vallée d'Olympie*, avec tout son cœur, avec tout son esprit, et aussi avec des souvenirs assez frais de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand :

Voilà bien les contours du vallon olympique :  
C'est l'Hippodrome que je voi ;  
C'est Saturne qui devant moi  
Elève encor sa cime antique ;  
De ces gradins tumultueux  
Qu'agitait un peuple nombreux,  
Par le sol l'empreinte est gardée ;  
Et les nobles eaux du Cladée  
Mouillent encor un lit ombreux.

Mais j'interroge en vain, sur ces rives muettes,  
Ces échos sacrés dont la voix,  
Aux cris de la Grèce, sept fois  
Répétait le nom des athlètes ;  
Mais ces spectateurs assemblés,  
Qui de leurs flots amoncelés  
Inondaient tout ce vaste espace,  
Rapides comme l'eau qui passe,  
Dès longtemps se sont écoulés.

Je ne dirai pas que ces vers sont sublimes, et Lebrun lui-même n'était sans doute pas homme à s'écrier modestement, comme Victor Hugo :

. . . . . Moi dont l'aile  
Touche parfois d'en bas à la lyre éternelle.

Il faut reconnaître, cependant, que le passage est d'une très belle inspiration.

Voici encore deux strophes d'un mouvement poétique remarquable, et que V. Hugo reprendra plus tard :

O France ! ma patrie ! un jour si fortunée !  
Louvre, colonne, arcs triomphaux !  
Monuments à mes yeux si beaux,  
Voilà donc votre destinée !  
Ainsi, le voyageur épris  
De la goire et de ses débris,  
Viendra donc, de quelque contrée,  
Chercher la place où fut Paris !

— *Et campos ubi Troja fuit* ! C'est exactement l'expression de Virgile, « repensée », « re-sentie » en quelque sorte par un clas-

sique, dont le tempérament poétique est assez original et assez marqué...

Quand il suivra, pensif, les rives de la Seine  
Et ses rares et basses eaux,  
Qu'entre l'épaisseur des roseaux  
L'œil verra scintiller à peine,  
De nos arts fouillant les trésors,  
S'il demande le Louvre alors,  
Aux lieux où s'éleva sa gloire  
Trouvera-t-il plus de mémoire  
Que je n'en trouve sur ces bords ?

L'expression est un peu faible par endroits ; mais la ligne générale a une beauté mélancolique, qui rend ces vers dignes de vivre dans la mémoire des hommes.

Je terminerai en vous lisant une très belle pièce, *Le Ciel d'Athènes*, qui est une sorte d'hymne à la lumière et dans laquelle, cette fois, l'expression me paraît être à la hauteur de la pensée. On sent que le poète a vibré avec puissance en écrivant ces vers :

Celui qui, loin de toi, né sous nos pâles cieux,  
Athène, n'a point vu le soleil qui t'éclaire,  
En vain il a cru voir le ciel luire à ses yeux,  
Aveugle il ne sait rien d'un soleil glorieux,  
Il ne connaît pas la lumière.

Athène, mon Athène est le pays du jour ;  
C'est là qu'il luit ! c'est là que la lumière est belle !  
Là que l'œil enivré te puise avec amour,  
Que la sérénité tient son brillant séjour,  
Immobile, immense, éternelle !...

— On voudrait de pareils vers pour cadre à l'admirable *Prière sur l'Acropole* d'Ernest Renan...

Jusques au fond du ciel limpide et transparent,  
Comme au fond d'une source, on voit ; tout l'œil y plonge,  
L'air scintille, moiré comme l'eau d'un courant,  
Pur comme de beaux yeux, clair comme un front d'enfant,  
Doux comme l'été dans un songe...

— En vérité, voilà des vers ultra-romantiques, et presque symboliques. On ne saurait exprimer ni plus admirablement ni plus exactement les « concordances » entre les choses morales et les choses physiques : et peut-être ont-ils raison ceux qui soutiennent que ces « concordances » sont le fond même de la poésie ; car que nous ferait le matériel, s'il n'était pas ou lui le symbole de nous, ou nous le symbole de lui ? Toujours est-il que Lebrun,

dans ce passage, se révèle à nous comme un véritable poète symboliste, et il ne s'agit pas d'un simple balbutiement : c'est du symbolisme le plus pur et le plus authentique que Lebrun nous donne un échantillon...

Les nuages ! combien ils lui sont étrangers !  
 A ce bleu firmament ils n'osent faire injure ;  
 Ou, s'il en vient parfois, rapides passagers,  
 Peints d'or, d'azur, de pourpre, ils flottent si légers  
 Que leur voile est une parure.

Ah ! comme il me reporte à ce climat si pur,  
 Ce ciel qui, devant moi, si tristement s'ennuie (1),  
 Dont le rideau jamais n'entr'ouvre un coin d'azur,  
 Où même les étés, comme l'hiver obscur,  
 Passent sous un voile de pluie !

La pluie est, en Attique, un spectacle nouveau ;  
 Amis, n'est-il pas vrai ? nul ne s'y souvient d'elle :  
 Nous sellions le coursier sans songer au manteau,  
 Sans soupçonner le ciel, qui se montrait si beau,  
 D'être à sa promesse infidèle.

Le matin, en s'ouvrant satisfaits de sommeil,  
 Nos yeux, sûrs d'un beau jour, l'interrogeaient sans crainte,  
 Et le soir, assurés d'un lendemain pareil,  
 Ils voyaient sans regret le radieux soleil  
 Descendre derrière Corinthe.

C'est tout à fait le mouvement de Victor Hugo dans une pièce des *Orientales*, où nous voyons « descendre à l'horizon Mantinée ou Mégare » : l'expression est la même.

Je voudrais pouvoir vous lire toute cette belle pièce de Lebrun sur *Le Ciel d'Athènes* ; mais elle est un peu longue, et je suis forcé de choisir. Je me bornerai à vous citer les dernières strophes, dans lesquelles le poète envie le sort de l'hirondelle, habitante de ces lieux ensoleillés :

J'ai quitté sans retour ce lieu de souvenir ;  
 Elle encore y demeure, au beau temple fidèle.  
 Si, voyageuse aussi, son temps vient à finir,  
 Elle n'en part jamais que pour y revenir.  
 Hélas ! trop heureuse hirondelle !

Loin d'Athène asservie, un jour, avec l'été,  
 On la vit pour Memphis partir à tire d'aile.  
 Après le long voyage, au pays regretté,  
 Son retour attendu trouve la liberté :  
 Hélas ! trop heureuse hirondelle !

(1) La pièce est datée de Saint-Paul, février 1824.

Laissons, il en est temps, ce trop aimable lieu.  
Je suis comme l'amant d'une femme bien chère,  
Qui, prêt à la quitter, plein encor d'un doux feu,  
Multiplie, en partant, ses caresses d'adieu,  
Sans pouvoir donner la dernière.

Athène, Athène, adieu ! Je ne dois plus te voir,  
Mais mon âme toujours hantera tes demeures.  
O mes vers, je rends grâce à votre heureux pouvoir ;  
Et dans mon souvenir vous avez fait ce soir  
Couler de délectables heures.

Le dernier vers est faible ; mais Lebrun n'a pas tort de dire dans une note : « On s'apercevra peut-être, en lisant cette pièce, du bonheur que j'ai eu à l'écrire. Rien qui n'y soit vrai ; aucun mot qui ne soit, du moins pour moi, une chose, et qui n'ait voulu rendre une image souvent vue ou une impression souvent ressentie ». C'est de la bonne poésie élégiaque et personnelle.

A. C.

---

# Lamartine en Toscane

---

Par M. GUSTAVE ALLAIS,

*Professeur à l'Université de Rennes.*

---

## II. — Lamartine à Florence (1).

Ils arrivèrent à Florence le 2 octobre 1825. Trois jours après, le poète écrivait à Virieu pour lui donner des nouvelles de son voyage, lui résumer ses impressions d'arrivée et l'inviter à venir revoir cette délicieuse Toscane, qu'il trouve « plus riante et plus riche que jamais ». Il ajoute : « J'y suis depuis trois jours, dans ce Florence : c'est bien l'Athènes du Moyen Âge ; elle m'étonne et me charme plus que la première ou la cinquième fois (2) ». Il parle, enfin, de son installation dans une maison, qui est « à souhait » pour lui : « belles écuries, immenses remises, cour, jardins et terrasses, vignes et cyprès tout à l'entour, et la vue et l'air bornés seulement par les collines du midi, » etc. (5 octobre). C'était ce qu'on peut appeler une large et fort belle installation. Nous savons, du reste, que Lamartine avait des goûts de grand seigneur.

Les lettres de Lamartine, pendant les premiers mois de son séjour à Florence, confirment son impression première ; et malgré les préoccupations relatives à la santé de sa femme, malgré des ennuis personnels, malgré le grave incident de son duel avec le colonel Pepe (3), le poète est vraiment sous le

(1) Voir *Revue des Cours et Conférences*, n° du 19 mars 1908.

(2) C'était bien la « cinquième fois » que Lamartine voyait Florence. Il s'y était arrêté lors de son premier voyage en Italie, avant d'aller à Rome et à Naples (oct. 1811), puis à son retour de Naples, au printemps de 1812. De même, lorsqu'il revint à Naples avec sa jeune femme, dans l'été de 1820, comme attaché à la légation de France, et qu'ensuite, au printemps de 1821, ils quittèrent Rome pour aller en Savoie et se rendre aux eaux d'Aix ; cette dernière fois, Lamartine s'arrêta deux jours à Florence, « pour faire la connaissance de M. de la Maisonfort, à laquelle, dit-il, je tenais beaucoup. » (Lettre du 2 mai 1821, écrite de Florence.) — Le marquis de la Maisonfort était le ministre de France près la cour de Toscane.

(3) A propos d'un passage du poème de *Childe-Harold* sur l'Italie. Ce duel eut lieu le 18 février 1826 ; Lamartine fut blessé au bras. (Voir lettre de Lamartine au duc de Montmorency, 23 février.)



charme du beau ciel de la Toscane et de son « délicieux climat » (1) ; ce mot « délicieux », appliqué au climat de Florence ou de Livourne, revient souvent dans ses lettres. Florence offre, d'ailleurs, à M. et à M<sup>me</sup> de Lamartine d'agréables distractions : c'est d'abord, pendant l'hiver de 1825-26, la venue de M. et de M<sup>me</sup> de Virieu (2), qui font à Florence un séjour de quatre mois (décembre à fin mars) ; ce sont aussi les soirées au théâtre, les réceptions mondaines à l'ambassade : « Nous avons de fort bons théâtres, où nous allons quelquefois dans la loge de l'ambassadeur. Nous avons force dîners diplomatiques, comédies d'amateurs anglais, français, italiens. Les journées, ici, se passent comme des éclairs, etc. » (Lettre du 6 avril 1826.) Ce sont encore les visites aux églises, à ces belles « églises d'Italie, peuplées de tombes, de statues, de tableaux ; véritables musées religieux, où l'on sent à la fois la hauteur, la grandeur et la sérénité lumineuse d'un culte plus moderne » (que dans les cathédrales gothiques) (3). Surtout ce sera, bientôt, une douce villégiature d'été au Montenero (Livourne), « dans une maison charmante, à cent pas de la mer,.... avec campagne, mer, soleil, solitude et gaieté, vignes, figuiers, bois, promenades à cheval, etc. » (Lettres du 1<sup>er</sup> août et du 11 septembre 1826) (4). On comprend qu'avec de telles séductions, la Toscane lui paraît une « nature enchantée ». « Cette Toscane, s'écrie-t-il, est un vrai paradis terrestre. » (Lettre du 11 septembre.) Et puis ce paradis est baigné par la mer qu'il aime, qui est « sa mer », la Méditerranée : « Je ne vis que sur ses bords : elle m'apporte vie et pensée. » (Lettre du 1<sup>er</sup> août.) Un mot, une formule résumant toutes ces impressions charmantes et vivifiantes : « C'est enchanteur ! » (Lettre du 6 avril, à sa mère.) Voilà dans quelles dispositions de calme profond, de quiétude intime, de sérénité, de bonheur enfin, Lamartine compose alors quelques-unes de ses plus belles *Harmonies*.

\*  
\*\*

Cependant il a, dans le cours ordinaire de sa vie officielle, des préoccupations, des ennuis, qui tempèrent son enthousiasme et qui, en s'aggravant peu à peu, en viennent à lui causer

(1) Lettre du 17 mars 1826 ; cf. autres lettres de 1826, *passim*.

(2) Virieu servit de témoin à Lamartine dans son duel avec le colonel Pepe.

(3) Commentaire de l'harmonie *Hymne du soir dans les temples* (livre I, harm. VIII).

(4) Cf. Lettre du 12-14 juin 1827, où il parle du Montenero, montagne couverte de chênes verts : « J'en suis à une demi-heure », dit-il à Virieu.

quelque désenchantement. Ses fonctions à la légation de Toscane n'étaient pas faites pour exalter son imagination, et il les remplissait avec exactitude, mais sans grand plaisir. Ses meilleurs moments, trop rares à son gré, étaient ceux où il pouvait, une fois les dépêches expédiées, écrire librement des vers, c'est-à-dire redevenir lui-même. En somme, à lire de près sa correspondance, on a une double impression très nette : c'est que, s'il est enthousiaste de la Toscane, il est mécontent de sa propre situation. Ses lettres de 1827 surtout témoignent d'un malaise très prononcé, où paraissent entrer comme éléments caractéristiques une lassitude générale, de l'inquiétude d'esprit, le désir de changement, le besoin d'indépendance. Tout cela revient à dire que Lamartine n'était guère fait pour être fonctionnaire.

Il souffrait de n'être pas libre ; ses fonctions étaient assez assujettissantes ; son ministre, le marquis de la Maisonfort, avait certaines exigences, qui contrariaient les habitudes de Lamartine : « C'est un homme qui aime trop que je sois à mon poste dès dix heures du matin ; et comme, après déjeuner, je n'ai jamais écrit un vers, la plupart de mes matinées s'écoulaient sans profit pour moi. » (Lettre du 26 mars 1826.) Heureusement, le marquis possédait à Lucques une maison de campagne (1), où la belle saison le ramenait, et Lamartine profitait de l'absence du ministre pour reprendre sa liberté : « Au printemps, il s'en va à Lucques, alors je serai plus libre, » etc. (Même lettre.)

Pendant trois ans de séjour à Florence, Lamartine ne put revenir en France qu'une seule fois. C'était au mois de mai 1826. Il venait de perdre un de ses oncles, l'abbé de Lamartine, possesseur du domaine de Montculot, en Bourgogne (2). Il héritait de cette magnifique propriété, qu'il estimera plus tard au prix de 700.000 francs (3). Il obtint un congé pour aller régler ses affaires de famille. Son absence dura environ deux mois (mai-juillet), et il s'en revint « lentement rejoindre son ministre » et son poste. (Lettre du 9 juillet 1826.) Mais, l'année suivante, lorsqu'il perdit (mai 1827) son oncle de Monceau, l'aîné de ses oncles, dont l'héritage le mettait à la tête de « plus de 50.000 francs de rentes » (4), il lui fut impossible d'aller en France pour régler

(1) « La campagne (aux environs de Lucques) est ravissante... Rien de beau comme les villas tout autour. M. de la Maisonfort a la plus belle de toutes. » (Lettre du 17 mars 1826.)

(2) Voir lettre du 16 mai 1826, écrite de Dijon.

(3) Voir lettre du 21 janvier 1830.

(4) Lettre du 22 juillet 1827.

cette succession (1). Il était alors « chargé d'affaires » ; et les affaires de la légation, dont il avait toute la responsabilité, le tenaient plus que jamais attaché à sa résidence.

Il souffrait encore de n'avoir pas une position assez élevée. Il s'en plaint dès le début même de son séjour à Florence : « Je rougis un peu de n'être pas même jugé digne d'être premier secrétaire d'ambassade à mon âge et après mon noviciat déjà long. » (Lettre à la marquise de Raigecourt, 5 novembre 1825.) Telle était son ambition : obtenir de l'avancement et devenir premier secrétaire à Turin, à Madrid, à Naples... Mon rêve, c'est Turin, à cause du voisinage. » (Lettre du 17 mars 1826, à M. de Marcellus.)

Cependant, dès l'automne de 1826, se produit une circonstance très heureuse pour Lamartine et bien faite pour mettre sa personnalité en relief et servir ses ambitions. M. de la Maisonfort quitte la légation de Toscane et rentre en France ; Lamartine est « chargé d'affaires » en l'absence du ministre. « Me voici chargé d'affaires avec une chancellerie sur les bras, ... avec 22.000 francs d'appointements. » (Lettres du 11 septembre et du 8 octobre 1826.) Lamartine paraît d'abord très content d'un état de choses qui lui permet de faire figure, de jouer un certain rôle, de recevoir « toute l'Europe qui passe et à qui il faut des visites ». (Lettre du 8 octobre.) Cette fois, il prend goût à ses fonctions ; il les trouve fort « agréables » et y montre un zèle inaccoutumé : « Vous ne me reconnaissez pas, écrit-il à la marquise de Raigecourt, tant je suis devenu sage, rangé, studieux, tant je barbouille de dé pêches... Cette carrière me plaît. » (Lettre du 27 sept. 1826.)

Mais cette satisfaction ne devait pas durer. En effet, les fonctions de « chargé d'affaires » à Florence n'étaient qu'intérimaires (2), et Lamartine voulait naturellement obtenir quelque chose de stable. Dans toutes les lettres de 1826-28 où il parle de ses soucis de carrière, nous retrouvons toujours l'expression du même vœu que nous l'avons entendu formuler au mois de novembre 1825 : devenir premier secrétaire à Naples, à Turin, à Madrid, ou encore à Constantinople ; le Midi ou l'Orient, mais pas le Nord (3), pas l'Allemagne, ni la Suisse ni la Belgique, tous pays dont il redoute le climat pour sa santé et pour celle de sa femme, sans compter diverses considérations de convenance personnelle.

(1) Ce règlement de succession eut lieu sans lui, et on lui envoya les comptes à approuver. (Lettre du 29 septembre 1827.)

(2) « Je ne demanderais qu'à rester ici vingt ans chargé d'affaires », écrivait Lamartine au comte de Sercey (13 février 1827). Cf. lettre du 23 janvier.

(3) Il faisait exception cependant pour Londres. Voir lettre du 26 avril 1827, au comte de Sercey. N'oublions pas, d'ailleurs, que M<sup>me</sup> de Lamartine était Anglaise.

Aussi, en novembre 1827, refuse-t-il Bruxelles, puis Berne. « On m'écrit de Paris que je suis désigné pour Bruxelles. J'ai écrit au ministre que je n'accepterais pas et préférerais rester en disponibilité. » (Lettre du 10 novembre, à sa mère.) Cette décision est confirmée par trois lettres de Lamartine écrites le 26 novembre, l'une à sa mère, l'autre au comte de Sercey, la troisième à Virieu : « On m'a vraiment nommé à Bruxelles. J'ai refusé, » dit-il, et les trois lettres énoncent son refus à peu près dans les mêmes termes. « J'ai refusé Bruxelles et Berne », dira-t-il encore à sa mère, le 27 décembre.

Toutes ces lettres dénotent chez Lamartine, outre une préoccupation d'esprit bien légitime, l'ennui de ne rien obtenir à son gré. Cependant l'interim se prolonge, et aussi l'attente de notre « chargé d'affaires » ; il éprouve de l'impatience, du dépit, et finalement une grande lassitude. Dès le 23 octobre, il écrit à sa tante, M<sup>lle</sup> de Lamartine : « Je vais demander, à la fin de ma gestion, un congé long et très long. » Mais surtout ses deux lettres du 10 novembre et du 27 décembre à sa mère nous peignent le mieux son état d'âme. Il trouve qu'à l'âge de 37 ans, et avec « une cinquantaine de mille livres de rentes indépendantes », il serait « trop sot de sacrifier talent et jeunesse » à « copier des dépêches » ; il s'écrie enfin : « *Je suis las du métier !* » — de ce métier, qui, quinze mois plus tôt, lui semblait si agréable !

Il y a quelque chose encore qui venait aggraver son ennui : il souffrait de ne plus pouvoir librement écrire de vers. Les affaires de la légation étaient devenues très absorbantes pour lui, et elles lui prenaient tout son temps. Et ce n'étaient plus seulement ses matinées, comme le voulait M. de la Maisonfort, qui étaient occupées, c'étaient aussi ses journées entières et parfois même une partie de ses nuits. « Je ne fais plus d'*Harmonies*, » écrit-il à Virieu le 9 novembre 1826, parce que je me couche à une heure du matin assez régulièrement. » Un an plus tard, il lui écrit encore, avec un accent de tristesse : « Quand nous retrouverons-nous libres et désoccupés à Pupetières (1) ou à Saint-Point ? Je suis, à la lettre, accablé, éreinté d'ouvrage... Cela me lasse et me dégoûte. » (26 novembre 1827.) Et de même à son père : « Je m'ennuie terriblement de ne plus pouvoir faire un vers. Je n'ai pas une minute de libre dans la journée, si ce n'est une heure au plus au coin du feu après dîner. » (27 janvier 1828.) (2).

(1) Propriété de M. de Virieu.

(2) Cf. Lettre du 27 déc. 1827 : « Je ne suis heureux que quelques moments de solitude après le dîner. » Il faut dire aussi qu'il était toujours dans les grandes réceptions officielles, dîners, bals, etc. C'était pour lui une vie de

Cette impossibilité où il se trouvait, pendant des semaines et des mois entiers, de faire des vers, lui causait une véritable souffrance morale, dont ses lettres de 1827 et de 1828 expriment toute la profonde amertume : « Ma verve lyrique est épuisée; depuis trois mois, je n'ai pas aligné un vers. » (24 mars 1827.) — « Je ne fais pas un vers. » (22 juillet.) — « Je m'ennuie; je n'écris rien. » (Octobre.) Cette plainte revient ainsi dans beaucoup de ses lettres comme un douloureux refrain; elle complète l'expression mélancolique de son ennui et de sa lassitude. — « Je suis las du métier : plus possibilité de faire un vers. » (27 décembre 1827.) « Je m'ennuie terriblement de ne plus pouvoir faire un vers. » (Janvier 1828.) — « Je m'ennuie et ne trouve pas le temps d'écrire un vers. » (16 juillet 1828.) — Ces formules, toujours les mêmes, rendent bien dans leur monotonie le continu et incurable malaise d'esprit qu'éprouvait Lamartine. Il l'exagérait même peut-être un peu, car il fit des vers à Florence en 1828. Mais il ne s'appartenait pas assez; il n'était plus assez libre, et il avait hâte de recouvrer sa liberté.

Aussi fût-ce pour lui une véritable délivrance, longtemps attendue et accueillie avec joie, quand l'arrivée de M. de Vitrolles à la légation de Toscane (août 1828) lui permit enfin de prendre un congé et de repartir pour la France.

GUSTAVE ALLAIS.

(A suivre.)

surmenage; c'est, disait-il, « un monde et un éclat à en perdre la tête de fatigue. » *Ibid.*

---

# L'Église et l'État en France depuis 1848 jusqu'à nos jours

---

**Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,**

*Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.*

---

## **La France catholique; les écrivains et les penseurs.**

Les deux Frances dont nous parlions l'autre jour, il nous a paru intéressant de les étudier, l'une et l'autre, chez leurs hommes de tête, chez les poètes, les penseurs, les théoriciens, qui les ont instruites et qui les honorent toutes les deux, — chez les polémistes qui se sont battus pour elles, — et jusque chez les médiocres, dont l'esprit borné et le cœur dur ont déformé et perverti la doctrine des hommes d'élite. Nous pourrions descendre encore jusqu'aux bas-fonds où crouissent la haine aveugle, le mensonge, la calomnie ; nous ne le ferons pas, par respect pour notre public ; nous irons jusqu'à la sottise, inclusivement, mais nous ne la dépasserons pas.

Cette étude que nous commençons aujourd'hui, nous apporterons tout notre soin à la faire d'une impartialité absolue, laissant toujours la parole aux hommes de chaque parti, vous initiant par leurs propres discours à leurs pensées et à leurs systèmes, sans mettre de nous, en tout cela, autre chose qu'un peu d'ordre et quelque réflexion générale en matière de conclusion.

Nous ne voulons point cependant que vous voyiez en nous un dilettante, amusé par le spectacle de ces grandes luttes et incapable de se passionner pour la vérité. Nous considérons tous les hommes de bon vouloir avec une égale charité ; nous pensons que le vrai absolu n'est ici-bas l'apanage d'aucune école, ni même d'aucune Eglise ; il est parmi les écrits que nous citerons, parmi les mots que nous prononcerons, des écrits et des mots qui nous ont ému profondément ; nous nous efforcerons de n'en rien laisser paraître, pour que l'idée sur laquelle nous désirons clore cette impartiale étude s'impose plus fortement à votre esprit.

M. Hanoteaux nous présente en ces termes la France catholique : « Des croyances antiques, une solution traditionnelle du « problème de la destinée, la soumission de la plupart des familles

« aux rites et aux coutumes de la religion catholique et romaine,  
 « des gloires accumulées durant les siècles où la France était le  
 « soldat du Christ : saint Louis, Jeanne d'Arc, saint Vincent de  
 « Paul ; la leçon laissée par les grands maîtres de la pensée et  
 « de la langue : Pascal, Bossuet, Chateaubriand ; enfin une sorte  
 « d'élan mystique qui, aux heures douloureuses, croise les mains  
 « des femmes et des enfants devant l'image de la Vierge mère,  
 « où se retrouvent peut-être quelques traits de la Vierge drui-  
 « dique. »

Sauf ce dernier trait, passablement contestable, le dessin est ferme et précis, coloré et suggestif : la France catholique aurait mauvaise grâce à ne pas se reconnaître dans cette belle page.

Qui croirait, cependant, que tant de poésie latente n'ait que bien rarement trouvé un interprète de réelle valeur et qu'en notre dix-neuvième siècle, si lyrique, les poètes catholiques n'apparaissent qu'à titre d'extraordinaire exception ?

Si nous laissons de côté Lamartine, qui appartient surtout à la première moitié du siècle et fut parfois un assez étrange catholique, nous ne trouverons plus guère l'inspiration religieuse que chez les poètes philosophes. Il semble que la foi ait tué la poésie dans les âmes réellement et profondément catholiques. L'une des plus belles pièces de Laprade : *Soyez des hommes*, est certainement d'inspiration chrétienne ; mais on y sent aussi passer une haine politique :

Notre poste est dans les cités,  
 Dans ces combats à toute outrance,  
 Où l'on blesse des deux côté,  
 O Jésus, ton soldat !... La France !

Elevez vos cœurs et vos yeux  
 Vers les sommets de notre histoire :  
 Saluez l'œuvre des aïeux  
 Et leurs noms rayonnant de gloire.

Pour exciter votre vigueur,  
 Nourrissez-vous de leurs exemples,  
 Humbles comme eux près du Seigneur,  
 Soyez fiers au sortir des temples.

Fuyez, oubliez pour toujours,  
 Tout prêts à de sanglants baptêmes,  
 Les fleurs, les chansons, les amours,  
 Mes chères Alpes elles-mêmes.

Le bleu des lacs, si doux à voir,  
 Les bois, ma vieille idolâtrie,  
 Tout ce qui n'est pas le devoir,  
 Tout ce qui n'est pas la patrie !

Ce sont là de nobles vers; mais on y sent plutôt passer les appels du clairon que les caresses de la harpe. Il en est de même du beau sonnet de Jules Lacroix intitulé le *Vendredi saint* :

Malheureux ! en ce jour de larmes et d'effroi,  
Où la mort sur un Dieu remporta la victoire,  
Dans nos temples voilés d'un crêpe expiatoire,  
Quand les gémissements roulent comme un beffroi,

Au milieu de l'orgie où tu sièges en roi,  
On te gorge de vins, et l'on te ferait boire  
Le sang même du Christ dans l'or pur du ciboire,  
Comme si l'Homme-Dieu n'était pas mort pour toi !

Et, tout fier de railler les choses qu'on révère,  
Quand la foule à genoux garde un jeûne sévère,  
Tu manges et tu bois, tandis qu'on pleure au ciel.

Et tu fais ruisseler l'ivresse dans ton verre,  
Le jour où, s'abreuvant à l'éponge de fiel,  
Jésus crucifié mourut sur le Calvaire !

L'acte d'adoration alterne dans ces strophes avec l'anathème, et ce genre est bien celui que préfèrent les poètes catholiques. Il y a de la menace jusque chez le doux Brizeux :

Oui, nous sommes encor les hommes d'Armorique,  
La race courageuse et pourtant pacifique,  
Comme aux jours primitifs la race aux longs cheveux,  
Que rien ne peut dompter quand elle a dit : « Je veux ! »  
Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres;  
Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres !  
Les chansons d'autrefois, toujours nous les chantons !  
Oh ! nous ne sommes pas les derniers des Bretons !  
Le vieux sang de tes fils coule encor dans nos veines,  
O terre de granit recouverte de chênes !

Et, quelquefois, la sainte indignation du croyant tourne au verset prophétique, à la fureur sacrée, comme dans cette strophe de Reboul :

Sinistre précurseur d'immenses funérailles,  
Vous voulez que je crie autour de nos murailles :  
          Jérusalem, malheur à toi !  
Malheur à toi ! malheur, ô cité de scandale !  
Je redirai malheur ! jusqu'à l'heure fatale  
          Où je dirai : Malheur à moi !

Chez d'autres, comme Antony Deschamps, l'inspiration chrétienne se perd dans une sorte de mysticisme sensuel, parfois charmant, mais d'autant plus dangereux :



Comme, depuis deux ans, dans mes moments de crises,  
 J'entre, pour y prier, dans toutes les églises,  
 En marchant au hasard, un dimanche, il me plut  
 D'entrer à Saint-Sulpice à l'heure du salut ;  
 Et je vis dans un coin, près du seuil, une dame  
 Qui lisait l'Evangile avec toute son âme ;  
 Et jamais, je le jure, aux offices romains,  
 Je ne vis ce beau livre en de plus belles mains ;  
 Et je disais tout bas : « Sous ta robe de laine,  
 Femme, tu viens peut-être, ainsi que Madeleine,  
 Maudire tes péchés, et le cœur alarmé  
 T'accuser d'être faible et d'avoir trop aimé ?

Ce n'est peut-être pas la peine d'entrer à Saint-Sulpice pour y  
 faire de si étranges oraisons... Nous préférons la vieille église  
 de campagne dont nous parle Veuillot, dans ses *Coulevres* :

C'était une humble église au cintre surbaissé.  
 Avec quel respect nous entrâmes !  
 Elle était vide, hélas ! mais pleine du passé,  
 Pleine du long séjour des âmes.

De ses vieux murs tombait, mystérieuses fleurs,  
 Sur nos angoisses endormies,  
 Un baume fait d'encens, de prière et de pleurs,  
 Doux présent des âmes amies.

L'oiseau chantait dehors ; sur l'autel, par instants,  
 Rayonnait un bouquet sauvage.  
 Et l'Eglise disait : « Veuve à vos yeux, j'attends ;  
 Je verrai finir ce veuvage.

Mon époux est vivant ; j'aurai des fils encor.  
 Ce sont maintenant de durs maîtres ;  
 Mais des enfants meilleurs surgiront de la mort  
 Par la prière des ancêtres. »

Et l'autel indigent, et les vieux murs poudreux,  
 Et le pavé semé de tombes,  
 Tout nous faisait entendre un murmure joyeux,  
 Pareil au doux vol des colombes.

Il fallait que le rude satirique fût bien ému pour avoir trouvé  
 toutes ces tendresses ; c'est à peine si l'on sent par places l'épine  
 sous les roses. Dans un sujet bien plus scabreux, un poète peu  
 connu, Charles-Florentin Lorient, nous semble avoir atteint la  
 pureté idéale du poème religieux. Il a voulu rendre hommage à  
 une simple jeune fille, Henriette Bonnevie, tuée d'un coup de  
 feu, à Châteauvillain, à l'occasion de la fermeture d'une cha-  
 pelle :

Quand Bonnevie entra, rien ne troublait encore  
 La chapelle commise à sa garde, et l'aurore  
 Souriait à l'essor de sa tendre oraison.  
 Elle disait : « L'oiseau frémit dans le bocage,  
 Et mon âme, Seigneur, tressaille en ta maison,  
 Comme si tout à coup j'allais voir ton visage. »

Quand elle eut étendu la nappe blanche et fine  
 Qui retombe en longs plis de claire mousseline  
 Et porte sur l'autel, de gloire environné,  
 Le poids du Verbe écrit et le Verbe incarné ;

Quand le temple, les cœurs, tout fut prêt pour la messe,  
 Quand la cloche tinta, quand le peuple attendit,  
 Dieu dit : « C'est toi l'hostie, et c'est toi la prêtresse ! »  
 Alors, près de l'autel à son sexe interdit,  
 Vierge sacerdotale et pareille au Dieu-prêtre,  
 Vestale qui n'avait pour son souverain maître  
 Que des fleurs au calice arrosé par ses pleurs,  
 Elle donna son sang comme elle offrait ses fleurs.

Cette pièce n'est pas d'un art très sûr : l'expression est parfois faible et gauche ; mais la pensée est douce et charmante, et l'homme qui a écrit ces vers avait certainement l'âme plus religieuse que la plupart de ceux que nous venons de nommer.

Très belle et très religieuse encore est la chanson de Botrel intitulée *Fières réponses*, où il met en présence les Bretons d'autrefois et les incroyants d'aujourd'hui :

Pour vous faire oublier vos prières naïves,  
 Bretons, vos chapelets, nous vous les brûlerons !  
 — Nous avons sainte Anne et saint Yves,  
 C'est devant eux que nous prions !

Avec nos durs leviers, parmi les folles herbes,  
 Tous vos bons Dieux sculptés, nous vous les abattons.  
 — Nous avons nos clochers superbes,  
 En les regardant nous prions !

De votre obscur passé quand nous fendrons les voiles,  
 Tous vos clochers à jour baiseron les pavés !  
 — Nous prions devant les étoiles,  
 Eteignez-les !... si vous pouvez !

C'est le fier vent de la lande et de la falaise qui passe dans ces vers un peu durs, mais nerveux, si bien faits pour être goûtés de l'âme populaire. Les chansonniers catholiques n'en ont pas beaucoup d'un si bon métal.

La prose a été la vraie langue de l'Eglise et nous offrira un plus grand choix et des modèles infiniment plus parfaits. Les catho-

liques ont beaucoup écrit au siècle dernier, et certains d'entre eux ont laissé des œuvres colossales, qui supposent, à tout le moins, un labeur acharné et infatigable.

Il y a eu, parmi les évêques de France, des hommes de grande foi et de grand talent.

Mgr Pie, évêque de Poitiers, a laissé dans son diocèse une belle réputation d'orateur : « Un organe d'une fraîcheur mélodieuse et « de la distinction la plus rare, dit un de ses auditeurs, une « langue formée aux meilleures traditions et merveilleusement « adaptée à tous les sujets et à tous les auditoires, une haute « taille, un maintien singulièrement noble, un regard ferme et « doux, un débit sonore soutenu, maître de lui-même, une « majesté extérieure qui ne faisait que traduire la majesté intérieure de la pensée et celle de l'autorité, en vertu de laquelle « l'évêque est père, apôtre et docteur. »

Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, est peut-être la figure la plus illustre de l'épiscopat français de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Savant théologien, prélat lettré, ami de la culture classique, qu'il défendit contre Veuillot, ardent patriote, homme d'action avant tout, il faisait l'admiration de ses diocésains et de ses adversaires eux-mêmes par sa prodigieuse puissance de travail, par la rapidité extraordinaire avec laquelle il savait s'assimiler les idées et pénétrer les hommes, soit pour les combattre à fond, soit pour les gagner à ses projets. C'est lui qui dit, un jour, à ses auditeurs orléanais : « Je crois avoir déjà vos « cœurs ; quand me donnerez-vous vos âmes?... Je donnerais ma « vie pour vous comme une goutte d'eau ! » — Très autoritaire, même despotique dans ses façons, il commandait le respect par l'ardeur de sa foi et de sa charité. On pouvait ne pas être de son avis, on pouvait trouver son autorité tyrannique, on ne pouvait nier que ce ne fût un évêque, un grand évêque, comme le siècle en a vu très peu. Ce fut, aussi, un grand éducateur et l'un des fondateurs de l'enseignement ecclésiastique en France. Nous savons déjà quelle part il prit aux négociations de la loi de 1830 sur la liberté de l'enseignement secondaire ; nous savons qu'il fut l'un des promoteurs de la loi de 1873 sur la liberté de l'enseignement supérieur. Et quand il eut fondé des séminaires, des écoles, des universités, il demeura mécontent de son œuvre, et inquiet de l'avenir, et ce qu'il dit alors est vraiment grand et vraiment beau : « Je crains, disait-il, que nos collèges ne deviennent des lieux de « refuge pour les enfants gâtés des grands bourgeois ; que la « manie de la truelle ne mène le clergé à des dépenses inutiles ; « que la routine des pratiques religieuses ne dégoûte l'enfant de

« l'Eglise, au lieu de l'y habituer. Je crains l'inexpérience des  
« maîtres et les mauvais choix qui suivront la disette de profes-  
« seurs en certains collèges. Il serait déplorable qu'un prêtre  
« chef d'institution fût fier de sa maison comme un marchand  
« est fier de son commerce, et qu'il mesurât son succès à l'état  
« de ses bilans. Nos collèges doivent nous ruiner, si nous voulons  
« y fonder une France nouvelle... Il n'y a pas d'illusions à se  
« faire ici : notre responsabilité devant le pays est immense !... »  
Et quand il eut vu de ses yeux quelle maigre moisson suivait de  
si grands efforts, il fut plus désolé que surpris, et il vit d'où  
venait le mal : « Parce que, disait-il, un élève observait machina-  
« lement la règle du collège, tout en la détestant au fond de son  
« âme, travaillait avec régularité, s'astreignait aux pratiques  
« religieuses ordinaires, on a cru son éducation faite... elle était  
« à peine commencée ! » Il y a, dans ces lignes, bien des idées qui  
sont nôtres, bien des choses que nous pensons aussi ; car, sous  
un habit différent, nous servons la même grande cause, celle du  
progrès intellectuel et moral de la jeunesse et de la patrie, et les  
tristesses du prélat trouvent un écho dans notre âme de profes-  
seur.

Mgr Freppel, évêque d'Angers, fut, comme son confrère d'Orléans, un homme d'action et un rude joueur ; il ne fut point orateur comme lui ; il vaut mieux le lire que l'entendre ; il fut sans doute trop attiré par la politique ; mais ses écrits les plus mordants renferment des pages qui semblent dictées par la raison la plus saine et la plus vaillante. Nous le retrouverons, quand nous parlerons des polémistes.

Mgr Berteaud, évêque de Tulle, parla comme un poète, ravi en extase par la beauté sublime de la religion et de la nature. « Nous  
« chanterons Jésus, disait-il, aux villes et aux campagnes, dans  
« les vallées et sur les collines. » Il le chantait partout ; il le  
chantait à tous, à l'Eglise et dans les champs, mais de préférence  
aux petits. C'était toujours la même abondance, parce que c'était  
toujours la même source d'amour. Il s'abandonnait à l'inspiration  
de l'Esprit, qui souffle où il veut ; il ne s'inquiétait ni de  
méthode, ni de suite, ni d'enchaînement, ni de mesure ; tout était  
chez lui sincère et spontané : « Tout ce que tu peux dire, disait-  
« il, ose le dire, car le Seigneur est plus grand que toute  
« louange. » Sa dernière parole fut d'une évangélique douceur :  
« Il me semble, dit-il, que j'ai aimé Notre-Seigneur et que j'ai  
« voulu sincèrement le faire aimer. Mais ai-je suffisamment  
« rempli ce grand devoir ? »

A côté de ces noms connus de tous, combien d'évêques instruits

et diserts : le cardinal Meignan, archevêque de Tours ; le cardinal Perraud, évêque d'Autun ; le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, que l'on a quelquefois appelé le dernier gallican !

C'est de la bouche d'un évêque du Mans, Mgr d'Outremont, qu'est tombée la plus belle leçon morale qu'il nous ait été donné d'entendre : « Parfois, disait-il, dans la vie, une voix trompeuse vous « dira : « Va jusqu'à telle limite du devoir et arrête-toi. » — « N'écoutez pas cette voix ! Le devoir n'a pas d'autre limite que « notre pouvoir. Tant que nous pouvons faire plus, nous n'avons « pas assez fait. »

Mgr Darboy, que d'aucuns ont accusé d'être trop bien en cour, a montré par son courage, aux jours d'épreuve, qu'il avait pénétré toute la vanité du monde. Un médecin était venu le voir en sa prison, et cherchait à le reconforter en lui parlant des vicissitudes de la fortune : « La vie, répondit l'archevêque, est pour « moi une surface plane ; elle n'a ni haut ni bas. » Mot admirable, que Victor Hugo a glorifié dans ce vers sublime :

De la hauteur de Dieu je ne vois qu'une plaine.

Parmi les prélats tout à fait contemporains, il est aussi des sages et des clairvoyants.

Mgr Duchesne, directeur de l'Ecole française de Rome, est un savant de premier ordre. Son *Histoire ancienne de l'Eglise*, dont le premier volume a paru en 1903, a fait grand bruit. On l'a définie spirituellement : « Une histoire ancienne de l'Eglise, « racontée avec toute la science du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, dans la langue « du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> et à la barbe des savants du <sup>xvi</sup><sup>e</sup>. » (Houtin.)

Le cardinal Mathieu est aussi une personnalité très intéressante et bien française. Un journaliste nous fait de lui ce joli portrait : « Une longue conversation, pleine d'imprévu, où le grave se « mêle au plaisant, les allusions politiques aux anecdotes histo- « riques, des histoires de curés, très plaisantes, à de hautes « considérations, propos de presbytère et d'archives, de chan- « cellerie et d'académie, de salon et de séminaire, de cercle « politique et de curie romaine, saillies juvéniles et jugements « mûris, verve que rien ne désarme, pas même l'admiration que « peut lui inspirer tel corps, telle institution, tel personnage, le « mot pour rire dans les circonstances les plus tragiques, un « sans- façon admirable, une liberté stupéfiante et précieuse... « une érudition qui ne cesse de plaisanter, une connaissance par- « faite du passé qui lui sert à juger le présent, un ton chaud « qui colore, égaye et éclaire : telle est la façon de cet historien

« sans morgue, qui, à tout prendre, est, sous la robe rouge, un  
« amusant, fécond et hardi publiciste. »

Ajoutons, pour compléter ce croquis, ce que le cardinal nous dit de lui-même : « J'appartiens à ce clergé français que la Révolution  
« a dépouillé de ses richesses et de ses honneurs, mais qu'elle n'est  
« point parvenue à détruire. Il n'a pas cru sa mission terminée  
« avec son rôle politique, et il travaille courageusement à se ratta-  
« cher les générations modernes, en gardant une invincible  
« confiance dans le triomphe des idées qu'il sait éternelles et  
« salutaires à toutes les formes de la société. »

Un savant encore, et du meilleur aloi, Mgr d'Hulst, recteur de l'Institut catholique de Paris, qui, après avoir revendiqué en face de l'Etat le droit à la vie de l'enseignement catholique, a pris en main la cause de la liberté et de la science et a « su faire  
« comprendre aux chefs de l'épiscopat ce que doit être, à notre  
« époque, un établissement d'enseignement supérieur. » (Baudrillart.)

Un savant aussi Mgr Baudrillart, ancien universitaire passé à l'Eglise, et recteur actuel de l'Institut catholique de Paris.

Grâce aux hommes de cette trempe, il s'est formé au sein de l'Eglise catholique française une école historique, sage et judicieuse, dont le pape Léon XIII reconnaissait déjà les mérites et qu'il encourageait de toutes ses forces : « Il y a des esprits in-  
« quiets et chagrins, disait-il en 1892 à Mgr d'Hulst, qui pressent  
« les congrégations romaines de se prononcer sur des questions  
« encore douteuses. Je m'y oppose ; je les arrête, car il ne faut  
« pas empêcher les savants de travailler. Il faut leur laisser le  
« loisir d'hésiter et même d'errer. La vérité religieuse ne peut  
« qu'y gagner. L'Eglise arrive toujours à temps pour les remettre  
« dans le droit chemin. »

Habitués à cette liberté, les savants catholiques ne comprennent plus qu'on les remette au joug.

Mgr Mignot, archevêque d'Albi, disait, le 15 janvier 1907, dans son oraison funèbre de Mgr Le Camus : « Le peuple chrétien se  
« tourne vers nous, ses maîtres et ses pères dans la foi, nous  
« demande de lui expliquer sa religion et de justifier la nôtre.  
« Il parle le langage du temps où il est né, du monde où il vit, de  
« la science qu'il a apprise. Il nous prie de lui parler sa langue.  
« Il le demande, et nous ne répondrions pas ? Nous n'essaierions  
« pas de prendre contact avec ces âmes, de suivre ces explora-  
« teurs, de coordonner ces découvertes, de christianiser ces  
« pensées, de rattacher cette vie qui palpite à la vie divine de  
« Jésus-Christ ? Et nous refuserions de donner du pain à ces

« âmes qui en demandent, et nous laisserions dans les ténèbres  
 « ceux qui crient à la lumière?... On n'arrête pas la pensée  
 « humaine ! On l'éclaire, on la dirige, on lui répond, on la  
 « redresse, on l'instruit, on ne la supprime pas ! »

Il paraît que cette liberté est de nouveau menacée aujourd'hui. Nous connaissons des catholiques qui le regrettent amèrement ; mais ils croient, eux aussi, qu'on n'arrête pas la pensée humaine ; ils persistent à vouloir penser, et, tôt ou tard, le mur se fendra et leur pensée sortira vivante de la geôle où l'on aura voulu l'enfermer.

La plus belle œuvre intellectuelle de l'Eglise française, au dix-neuvième siècle, a été l'institution des conférences de Notre-Dame, où se sont succédé, pendant soixante-dix ans, tant d'hommes éminents par l'éloquence et la doctrine.

Le premier, et le plus populaire, fut Lacordaire, génie tendre et fort, qui tint sous le charme toute une génération.

Lacordaire vécut d'abord dans le siècle et, comme beaucoup d'hommes à l'esprit très délicat, s'en dégoûta de bonne heure, pour aller demander au sacerdoce la vie surnaturelle dont il avait comme la nostalgie. Nous dirions volontiers qu'il était né prêtre : « La maison du séminaire est vieille, disait-il ; les cellules  
 « sont étroites ; la fenêtre est en vitraux. Les meubles consistent  
 « dans une table, deux ou trois chaises, une commode, quelques  
 « rayons de bibliothèque en sapin, un lit, et un vase où il y a  
 « de l'eau bénite. On est tranquille et heureux là-dedans... La  
 « religion est ici partout ; elle se mêle aux études et aux plaisirs...

« Les moments de travail et de repos, ceux que l'on partage  
 « entre l'adoration de Dieu et l'étude de ses préceptes, sont  
 « enchaînés les uns aux autres avec tant d'art que chaque inter-  
 « valle paraît trop court, qu'on n'a jamais le temps de se lasser  
 « de ce qu'on a fait et que l'on arrive à la fin d'une journée où  
 « l'on a satisfait à tous les besoins de l'âme et de l'esprit avec  
 « une rapidité incroyable. Ici, l'ennui ne marche pas assez vite  
 « pour vous atteindre. »

Il avait trente-trois ans, quand il monta dans la chaire de Notre-Dame. Il était déjà connu par sa campagne avec Lamennais et par quelques succès oratoires à la chapelle du collège Stanislas. Mgr de Quélen, archevêque de Paris, avait hésité à lui laisser la parole ; beaucoup le tenaient pour suspect ; quelques-uns le jaloussaient... Ce fut devant un auditoire de 6.000 personnes qu'il fit sa première conférence, pendant le carême de 1835, et, dès les premiers mots, l'archevêque et l'assistance comprirent qu'une puissance se révélait.

Lacordaire lui-même a résumé de façon saisissante l'œuvre qui lui assigne un si haut rang parmi les orateurs de son temps. « Il me fallait, dit-il (pour entreprendre cette tâche), l'imprudence que donne la jeunesse, soutenue de la sécurité qu'inspire une vocation présumée ; j'eus l'imprudence de mon fonds et je crus par mon évêque à l'appel de Dieu. Tout le christianisme se montra devant moi, comme devant un homme qui allait en être l'architecte pour une génération... Il me sembla qu'il ne fallait partir ni de la métaphysique ni de l'histoire, mais prendre pied sur le sol même de la réalité vivante, et y chercher les traces de Dieu. Car Dieu, me disais-je, ne peut, à aucune heure, être absent de l'humanité ; il y a été, il y est, et il y sera toujours en une œuvre visible, proportionnée au besoin des temps et qui doit être aux yeux de tous sa révélation. C'est là qu'il faut le saisir pour le montrer à ceux qui ne le voient pas, sauf ensuite à remonter de siècle en siècle aux sources de son action, en éclairant et fortifiant chaque partie de la lumière et de l'unité du tout. — Or l'Eglise catholique est présentement la grande merveille révélatrice de Dieu. C'est elle qui remplit la scène du monde d'un miracle qui a, aujourd'hui, dix-huit siècles de durée. On peut ne pas la regarder, ne pas l'écouter, ne pas la comprendre ; mais elle est là, et celui qui ne la voit point, ou qui la prend pour une chose vulgaire, sera bien autrement incapable de céder au raisonnement ou de s'insuire du passé... Ce majestueux et incomparable édifice étant reconnu surhumain, nous en cherchâmes l'auteur, afin de démêler dans son histoire et sa physionomie si le caractère de l'ouvrier répondait au caractère de l'œuvre. Les annales du monde nous nommèrent le Christ ; nous l'étudiâmes dans sa vie intime et publique, dans ses miracles, dans les prophéties séculaires qui avaient annoncé et préparé sa venue... Cet homme nous parut unique comme l'Eglise, et le seul qui, ayant osé se dire Dieu, eût réellement parlé, agi, vécu comme un Dieu. — Cela fait, l'Eglise à ma gauche et le Christ à ma droite, j'entrai hardiment avec vous dans les entrailles du dogme... et, suivant pas à pas le mystère obscur et lumineux de la doctrine, nous en visitâmes toutes les profondeurs : Dieu, l'unité, la chute de l'homme, le commerce de l'homme avec Dieu, la chute de l'humanité, sa réparation, les lois et les résultats du gouvernement divin. »

Caro nous a laissé une jolie page sur Lacordaire orateur : « La nouveauté du costume, cette robe blanche d'où s'élançait une tête ascétique, cette beauté sculpturale d'un visage pâli par le



« jeune et le travail, l'éclair du regard, la vibration métallique de  
 « la voix, préparaient la victoire de l'éloquence par les séductions  
 « du regard et de l'imagination. En plein xix<sup>e</sup> siècle, nous étions  
 « bien en présence d'un moine, d'un vrai moine. »

Il ne reste plus rien, aujourd'hui, de ce décor ; il a disparu, et tous les accessoires qui l'accompagnaient paraissent maintenant fanés et déteints. Tout ce qu'il y avait chez Lacordaire d'un peu factice, d'un peu rhétoricien, de romantique, en un mot, a vieilli ; mais, dans les pages où il a purement et simplement laissé parler son âme, il est resté aussi jeune, aussi vibrant qu'au premier jour.

Voici un exemple de sa grande manière : « Il y a deux vies : la  
 « vie extérieure et la vie intime. C'est la vie intime qui est le  
 « support de l'autre... La vie intime est la conversation de soi-  
 « même avec soi-même. Tout homme converse avec soi, tout  
 « homme se parle, et cette parole qu'il se dit à lui-même, c'est sa  
 « vie intime... sa vie véritable. C'est cette vie intime qui est tout  
 « l'homme, qui fait toute la valeur de l'homme. Tel porte un  
 « manteau de pourpre qui n'est qu'un misérable, parce que la  
 « parole qu'il se dit à lui-même est d'un misérable ; et tel passe  
 « dans la rue, nu-pieds, en haillons, et est un grand homme,  
 « parce que la parole qu'il se dit à lui-même est la parole d'un  
 « héros et d'un saint. C'est au jour du jugement qu'on verra cette  
 « volte-face du dehors en dedans, et, ce colloque mystérieux de  
 « chaque homme étant connu, l'histoire commencera. »

Rien, dans cette page, ne sent le romantisme ; on pourrait presque dire que l'art en est absent, mais l'écrivain suit sa pensée, la fait surgir sous sa plume, et la dresse si haute, si imposante, que tout art semblerait mesquin à côté de tant de noblesse et de grandeur.

Lacordaire n'a pas été le seul orateur des conférences de Notre-Dame, et, s'il en paraît le plus grand, c'est peut-être qu'il fut le premier. En même temps que lui, parla un jésuite, le P. de Ravignan, dont l'action plus douce fut pour le moins aussi profonde : « Tout imposait en lui, dit l'abbé Bautain, ce front élevé, ce visage  
 « austère, cette noblesse des traits, cette profondeur du regard  
 « dans des yeux bleus, vifs et doux, cette distinction suprême, ce  
 « maintien assuré et ce recueillement, ce pur accent français,  
 « cette langue impeccable, ce geste large et sobre : tout un  
 « ensemble qui, chez lui, parlait autant que le discours et avant  
 « lui. *Totus vocalis erat*, dit un Père de l'Eglise parlant de saint  
 « Jean-Baptiste ; on le pouvait dire de ce prêtre. »

Le P. Hyacinthe fut digne de ses illustres devanciers, et peut-

être de tous celui qui eut la plus naturelle éloquence et l'esprit le plus large : « Que m'importe, dit-il un jour, pour aimer l'homme sa religion elle-même ? Ah ! s'il n'est pas un fils de l'Eglise catholique selon le corps, selon l'unité extérieure, il l'est peut-être selon l'âme, selon l'unité invisible ! S'il n'est un fils de l'Eglise catholique ni selon l'âme, ni selon le corps, ni selon l'esprit, ni selon la lettre, il l'est du moins dans la préparation des desseins de Dieu ! S'il n'a pas l'eau du baptême à son front, j'en gémis, mais j'y vois le sang de Jésus-Christ, car Jésus-Christ est mort pour tous, ouvrant au monde entier ses grands bras sur la croix !... Laissez-moi donc aimer tous les hommes !... Et vous-mêmes, aimez tous les hommes avec moi, non seulement en eux, non seulement dans leur étroite et terrestre individualité, mais dans la grande communauté qui les appelle tous ! » Les écrivains ecclésiastiques effacent son nom de leurs annales, comme celui de Lamennais ; ils ont tort ; l'Eglise devrait se reconnaître même en ses fils rebelles, et se rappeler que David pleura Absalon.

Le P. Monsabré mit dix-huit ans à expliquer la doctrine et la reconstruisit méthodiquement et savamment, sans lasser l'attention de son auditoire. Il n'eut cependant ni l'enthousiasme de Lacordaire, ni l'onction de Ravignan, ni l'humanité d'Hyacinthe ; nous l'avons entendu, et il en est beaucoup d'autres moins illustres que nous lui avons préférés.

Le P. Didon possédait les dons les plus admirables ; c'était un nouveau Lacordaire, plus moderne et encore plus hardi ; il séduisit beaucoup ses auditeurs, effraya ses supérieurs, et se vit retirer la parole.

Mgr d'Hulst introduisit à Notre-Dame la conférence érudite, leçon plutôt que discours, commenta lumineusement le *Décatalogue* et allait s'attaquer aux questions les plus modernes et les plus controversées, quand la mort le surprit, le 17 octobre 1896, en pleine possession de son talent et de tous ses moyens.

La chaire de Notre-Dame n'est pas restée vide, et les grandes traditions continuent.

Ces conférenciers, ces penseurs, du reste, sont, en général, plus tolérants qu'on ne se l'imagine : « Aimer Dieu par-dessus toutes choses et tous les hommes comme soi-même pour l'amour de Dieu, consacrer sa vie à cela seul, c'est la religion infallible, aussi certaine que la géométrie. » Et de qui est ce *Credo*, minuscule et immense ? Du P. Gratry.

Un de nos amis, obligé pour se marier d'obtenir un billet de confession, s'adressa à un prêtre aussi indulgent qu'instruit. Ils

parlèrent longtemps, en confiance, et le prêtre termina l'entretien en disant à son pénitent d'un jour : « Aimez Dieu et lisez l'Evangile... tout le reste vous sera donné par surcroît ! »

Nous avons connu un très simple curé de campagne, paysan, sans prétention aucune, prêtre par vocation et par charité, vivant, ce qui est rare, avec son troupeau, et l'aimant réellement de tout son cœur. Pauvre desservant d'une commune de trois cents âmes, au bord de la Hague, l'abbé Denis entreprit un jour de reconstruire sa petite église croulante, et sut si bien intéresser ses paroissiens à l'œuvre commune que l'édifice sembla s'élever par miracle, chacun venant, comme aux jours lointains du Moyen-Age, apporter sa pierre à la maison de Dieu. Cet excellent homme avait presque perdu la voix par suite de maux de gorge contractés dans le service des ambulances en 1870 ; sa voix rauque et basse sortait avec peine de son gosier, et qui le voyait officier croyait voir à l'autel un prélat de grand style ; qui le voyait entre amis retrouvait en lui le vrai, le sociable, le joyeux Français, tel que nos pères l'ont connu ; il avait sur la vie et sur les hommes les idées les plus originales, et disait bien souvent : « Quel dommage « que la République ne veuille point de nous ; c'est moi qui « ferais un bon républicain ! »

C'est dans les documents privés, bien plutôt que dans les gros traités et dans les discours d'apparat, qu'il faut chercher l'âme de l'Eglise. Elle apparaît souvent, telle qu'aux meilleurs jours, ardente et candide, joyeuse et forte, alerte et prête aux sacrifices, et semble justifier le mot de Bossuet : « Celui qui n'aime pas « Dieu n'aimera jamais que lui-même. »

Un livre moitié mystique, moitié mondain, a eu dans le monde catholique un immense succès. Les *Récits d'une sœur* nous racontent la vie d'une grande dame, Alexandrine d'Alopeus, comtesse de la Ferronnays.

Les deux époux, appartenant l'un et l'autre à la société aristocratique, ne paraissaient pas faits pour se rencontrer. Le comte Albert était catholique, d'une dévotion exaltée ; M<sup>lle</sup> d'Alopeus était protestante. L'amour fit ce miracle de les unir ; mais le comte Albert avait fait, nu-pieds et en costume de pèlerin, le pèlerinage des sept basiliques de Rome et avait offert sa vie à Dieu pour obtenir la conversion de sa fiancée. Quinze jours après son mariage, les premiers symptômes de la phtisie se déclaraient chez lui, et, après quatre années d'angoisses et de souffrances, M<sup>me</sup> de la Ferronnays, convertie et venue librement et volontairement au catholicisme, restait veuve et donnait à son tour sa vie aux œuvres de charité.

Cette simple et douloureuse histoire choque, parfois, le lecteur profane par certains détails un peu mesquins, certains sentiments un peu surannés. Le comte Albert aime les églises de Rome ; il prie mieux dans une église où il y a des marbres et des dorures ; Montalembert fait chanter un beau cantique à M<sup>me</sup> de la Ferronnays et s'excuse presque de le profaner en le laissant chanter à une protestante. Un des personnages de cette sainte histoire se réjouit de savoir un de ses amis dans un entourage franchement aristocratique. « Il y a, dans un entourage de cette sorte, des choses qui coulent de source, et qui ne se produisent pas aussi naturellement dans des terrains où aucune vieille sève n'a germé. »

Ce sont là des bizarreries ; mais, à côté de ces détails un peu choquants, que de belles choses, que de pensées profondes, quels cris du cœur blessé et plein d'angoisse. — « Stupide monde !... oh ! surtout stupide !... Pourquoi aurais-je envie de trouver rien plus doux que la mort ? »

Quoi de plus grand que cette page de M<sup>me</sup> de Hautefeuille : « La terre contient encore des joies que les anges pourraient envier. Mais ces joies, pour être complètes, il faudrait qu'elles fussent renfermées dans d'autres cœurs que nos pauvres cœurs mortels, où toujours une triste saveur de la terre vient se mêler de les corrompre. L'idée de l'incomplet, celle de l'incertitude, une voix qui crie au soir : « Rien n'est durable ! » une sorte d'impuissance à savourer le bonheur, faut-il le dire ?... une sorte de fatigue à l'éprouver, un besoin de larmes et de douleurs, viennent apprendre au cœur de l'homme que les joies du ciel sont pour le ciel, et qu'ici-bas le ravissement, qui fait éternellement sourire les séraphins, nous tuerait... ou plutôt — misère ! — nous laisserait bientôt. »

Plus belle encore que cette belle page est la figure de la comtesse veuve de la Ferronnays. Toute à Dieu, à ses souvenirs et à ses pauvres, la comtesse promène son infatigable activité et sa gravité souriante à travers les églises, les ouvriers, les asiles, les hôpitaux et les pauvres logis ; elle s'oublie à tel point qu'elle n'a bientôt plus que deux robes, et qu'elle fait pitié aux pauvres eux-mêmes. Un jour, une sœur de charité lui demande en grâce une paire de chaussures pour une pauvre femme qui en a le plus pressant besoin ; la comtesse vide sa bourse ; la sœur fait acheter les souliers et force la comtesse à les chausser aussitôt, à la place des souliers invraisemblables qui laissaient son pied presque nu dans la boue et sur les pierres du chemin.

L'abbé Perreyve, professeur à la Faculté de théologie de Paris,

mort à trente-cinq ans, en 1865, a laissé des lettres qui ont été recueillies après sa mort et qui constituent un fort beau livre chrétien. L'amour passionné de la religion, l'admiration la plus vive pour l'Eglise et son chef, l'enthousiasme du sacerdoce, embrasent ces pages brûlantes; mais, à côté de l'intérêt proprement religieux qu'elles présentent, elles peignent aussi une âme très tendre et très forte, très loyale et très libre, qu'on ne peut étudier sans attirance et sans la plus vive sympathie.

L'abbé Perreyve est prêtre par vocation; il regarde l'ambition « comme la plus grande misère qui puisse flétrir l'âme d'un « prêtre ». Admis dans l'intimité d'un évêque, il ressent auprès de lui une impression de peur, « en remarquant qu'on ne le confondait jamais, ou presque jamais, et, quand on se hasardait à le faire, encore le faisait-on avec mille précautions de flatterie et d'excuse. Voilà de quoi damner un homme ! »

Plus juste que le *Syllabus* pour la vie conjugale, il écrivait à un ami : « Je pense souvent à vous en forme d'examen de conscience, car le concile de Trente m'ordonne de croire *sous peine d'anathème* que le célibat est meilleur et plus saint que le mariage, et d'autre part, quand je vous regarde, je vous trouve si bon et si heureux que j'en suis tout excité et aiguillonné à être meilleur, à servir Dieu davantage. — La belle chose si les prêtres aimaient l'Eglise comme les bons maris aiment leur femme ! » — Charmante et spirituelle parole, qui prouve que Perreyve avait pénétré toute la beauté, toute la noblesse, toute la pureté de l'amour légitime.

Cette âme tendre et ardente était fermée à la haine; elle croyait à la tolérance et à la puissance souveraine de la liberté.

Apprenant qu'Abd-el-Kader, exilé à Damas, avait ouvert sa maison aux chrétiens, un jour d'insurrection populaire, il écrivait : « Quel exemple de tolérance religieuse et d'esprit fraternel il nous donne !... L'avenir est là; l'avenir religieux du monde est dans cette charité intelligente et active, qui persuadera aux hommes de se défendre mutuellement et de s'aimer, malgré la différence des religions. »

Pensant aux luttes de l'avenir entre l'esprit de révolte et l'esprit de sacrifice, il s'étonnait de la sécheresse et de la dureté de cœur de la plupart des hommes, même de ceux qui se croyaient chrétiens; il voyait régner en eux mille préjugés, mille idées fausses; il sentait que l'Evangile leur était vraiment étranger et inconnu, et cependant de lui devait venir le salut. « Peut-être, disait-il, sera-ce pour nous, un jour, un devoir de parler, parce qu'il y aura danger à le faire et que les paroles seront alors des actes... »

« Ce sera plus un devoir pour nous que pour les autres, parce  
« que nous avons reçu de Dieu deux trésors bien rarement réunis  
« dans le même cœur : l'amour de Jésus-Christ et l'amour de la  
« liberté... Si une voix peut empêcher le divorce absolu et la  
« ruine, ce sera une voix libre, en même temps qu'une voix chré-  
« tienne ; une voix qui, au milieu de la confusion extrême des  
« choses, sans crainte des hommes, quels qu'ils soient, saura  
« crier la justice et la vérité ; qui sera pleine d'amour, même pour  
« les méchants, même pour les égarés ; qui ne prononcera pas  
« l'anathème, mais le pardon ; qui appellera la liberté et le pro-  
« grès social au nom de Jésus-Christ, malgré les menaces des  
« amis exclusifs du passé et les menaces des révolutionnaires  
« impies. Quel cœur alors il faudra montrer ! Quel grand cœur !  
« Comme il faudra compter pour rien les sacrifices, les mépris,  
« les désertions, les condamnations des uns, les défiances des  
« autres, peut-être les souffrances, peut-être la mort, et la mort de  
« la main même de ceux que nous aurons voulu servir, de la  
« main de nos amis ! »

Nous nous arrêterons sur cette magnifique impression. Nous pourrions lire encore beaucoup de livres, en extraire beaucoup de citations, nous ne trouverions rien de plus fort, ni de plus savoureux. Si le catholicisme n'était représenté que par de tels hommes, il n'aurait évidemment contre lui que les ennemis de tout bien et de toute justice. Voulant ici lui rendre l'honneur qu'il mérite, nous le saluons en la personne de tous ces hommes de science, de parole et d'action, en lesquels resplendit vraiment le pur esprit chrétien.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

---

# Les classes industrielles et commerciales aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles.

---

Cours de M. PFISTER,

*Professeur à l'Université de Paris.*

---

## Le commerce sous Louis XI et Charles VIII. — Les Etats généraux de 1484. — Bibliographie de la Hanse.

On fit, sous Louis XI, un certain nombre d'explorations maritimes, qu'il importe de signaler.

Le 8 juillet 1483, le roi chargeait le capitaine de ses nef, Georges le Grec, de se rendre en l'Isle-Vert et pays de Barbarie « pour quérir certaines choses qui touchaient très fort le bien et la santé de sa personne ». Louis XI se croyait atteint de la lèpre, et on prétendait qu'à Saint-Jacques, la seule île du cap Vert qui fût alors habitée, on trouvait un remède contre ce mal. Georges le Grec, dit de Bissapat, descendant des empereurs de Constantinople, embarqua à son bord 300 soldats, craignant d'être obligé de livrer combat aux Portugais. Il semble bien que l'expédition eut lieu et qu'on s'empara de l'île Maio. Avant 1493, un Français était maître de cette île. En tout cas, Georges le Grec ne put apporter le fameux remède à Louis XI, parce que le roi mourut peu après son départ, le 30 août 1483.

Rappelons que l'un des frères de Christophe Colomb vint se mettre au service de M<sup>me</sup> de Bourbon, Anne de Beaujeu, fille de Louis XI, qui gouverna le royaume au nom de son frère Charles VIII.

Nous pouvons également mentionner que les Dieppois revendiquent l'honneur d'avoir découvert le Brésil avant le voyage de Christophe Colomb aux Antilles. On raconte qu'en l'année 1488, un armateur de Dieppe, Jean Cousin, partit de cette ville, s'élança sur l'Océan vers l'Ouest et « se trouva arrêté au bout de deux mois par une terre inconnue, où il signala l'embouchement d'un grand fleuve qu'il appela Maragnon, et que, depuis, on a nommé le fleuve des Amazones ». Il revint à Dieppe dans le courant de l'année 1489. Il avait avec lui un second, Vincent Pinson, qui se montra insoumis pendant l'expédition et fut jugé au retour par les échevins de Dieppe, qui le déclarèrent inca-

pable de servir désormais comme officier sur les navires de la ville. Vincent Pinson, furieux, aurait, dit-on, demandé du service à Gênes, et c'est lui qui aurait inspiré à Christophe Colomb l'idée de son voyage. Ce récit a été recueilli à Dieppe, au xviii<sup>e</sup> siècle; mais il a été inventé de toutes pièces ou du moins repose sur une confusion.

Nous avons énuméré, dans nos précédentes leçons, les mesures qui avaient été prises par Louis XI en faveur de l'industrie et du commerce. Mesures louables en partie, mais qui ne furent pas aussi efficaces qu'elles auraient dû l'être. Il y eut, sous son règne, un malaise général et même de la misère. Louis XI, en effet, exigea de ces classes laborieuses des impôts trop forts. La taille était devenue permanente sous Charles VII; mais les sommes demandées par le roi étaient modérées. Louis XI rendit la taille « très excessive et cruelle », écrit Commynes. Le chiffre en devint quatre fois plus fort. A l'avènement du roi, la somme était de 1.200.000 livres; elle s'éleva jusqu'à 4.600.000 livres et ne descendit plus au-dessous de 3.900.000 francs. Le roi eut encore recours à toutes sortes d'expédients financiers: il abusa des taxes extraordinaires, des confiscations, des réquisitions. Il obligea, à diverses reprises, les villes à lui prêter des sommes assez fortes. « Il prenait tout et dépensait tout », écrit Commynes. Sans doute, à part les libéralités extraordinaires faites aux églises, Louis XI consacra cet argent aux intérêts généraux; il a peu dépensé pour lui-même, mais il a eu tort de lever l'impôt non sur le superflu, mais sur le capital productif.

Louis XI n'a pas compris que la vraie source des richesses était l'agriculture. Il a favorisé les villes; mais il a été impitoyable pour les campagnes. Jamais l'idée ne lui est venue d'adoucir le sort des paysans, qu'il méprisait; ce sont eux surtout qui ont été obligés de payer la taille. Les magistrats municipaux des villes, anoblis par le roi, ne payaient point. Un pareil régime finit par devenir funeste. C'est à ces paysans, tourmentés par le fisc et souvent opprimés par les gens d'armes, que Commynes songeait, quand il reprochait au roi de n'avoir pas été assez piteux au pauvre peuple.

En troisième lieu, Louis XI avait conçu trop de projets à la fois, et ces projets étaient contradictoires. Il abandonnait bien vite l'un pour s'attacher à l'autre; et on a pu l'appeler, avec raison, l'universelle araignée. Si sa toile est détruite, il en tisse une autre, et cette incohérence générale de la politique se remarque dans ses projets économiques. Il passera d'une politique d'extrême liberté des échanges à une autre de protection à



outrance. On devine que cette politique ne résulte pas, chez lui, d'une lutte entre deux principes, mais qu'elle est souvent dictée par des rancunes mesquines ; ainsi en fut-il contre Venise, jusqu'au moment où fut signé le traité de 1478. Pour bien comprendre Louis XI, il ne faut pas toujours se demander en vertu de quels principes, mais contre quel adversaire il agit. Il poursuit toujours un ennemi, voilà son but constant. Il le poursuit tantôt par un moyen, tantôt par un autre, et ainsi sa politique varie.

Pour toutes ces raisons, manque de cohésion dans la politique royale et excès des charges financières, la misère était grande au moment où mourait le roi, en 1483.

Dans le Languedoc, où l'on a eu, avant la guerre de Cent ans, une vie si large, si intense, les affaires languissent. Montpellier est en pleine décadence, et l'enceinte de Nîmes tombe en ruines. Paris est loin d'être une ville prospère. Son prévôt des marchands réclame le transfert des foires de Lyon à Paris : c'est, dit-il, l'unique moyen de rendre à la capitale son aisance d'autrefois. Souvent, Louis XI ruina systématiquement certaines villes, et si les autres villes se relevèrent, ce fut à cause des misères voisines.

En 1477, après la mort de Charles le Téméraire, Louis XI s'empara de l'Artois ; mais la ville d'Arras resta fidèle à Marie de Bourgogne. Pour la châtier, le roi ordonna, le 2 juin 1479, l'expulsion en masse de tous les habitants. Il refusa même, pendant quelque temps, de leur accorder asile dans son domaine, et finalement se décida à les recevoir à Amiens ; quelques-uns se retirèrent dans la Flandre indépendante, à Lille. Or les artisans ainsi chassés importèrent dans ces villes une industrie nouvelle, la saïetterie, qui ne tarda pas à s'y développer. A Amiens, notamment, elle devint très prospère. Le malheur d'Arras fit ainsi la fortune de deux villes voisines. Louis XI prétendit, du reste, repeupler Arras par des moyens violents. Il enleva son ancien nom à la ville et l'appela Franchise, — les conventionnels agiront de même plus tard ; — puis il décida que trois mille familles prises dans tout le royaume se rendraient à Franchise aux frais de leur municipalité. Les familles ainsi désignées d'office émigrent de mauvaise grâce. Beaucoup de ces malheureux se mettent en route ; puis, arrivés à Franchise et voyant la ville en ruines, désertent et retournent dans leur patrie. A la fin de 1481, la ville est de nouveau abandonnée ; on y conduit de nouveaux ménages. Le roi accorde aux nouveaux venus des privilèges et les exempta du ban et de l'arrière-ban ; il confère, de plus, à l'échevinage les

privileges de la noblesse ; mais la ville ne se relève pas, et, en 1482, au traité d'Arras, il est obligé de permettre aux anciens habitants de rentrer dans leur cité. Le 14 janvier 1484, Charles VIII réintégra les habitants dans leurs biens et leur accorda, pendant six ans, l'exemption de tout impôt. Du reste, il ne tarda pas à restituer l'Artois à Philippe le Beau, fils de Marie de Bourgogne, pour avoir les mains libres en Italie.

M. Fagnez nous paraît avoir dit la vérité sur le règne de Louis XI, quand il conclut : « Louis XI, en aiguillonnant le pays « pour l'amener à tirer parti de toutes les richesses, de toutes « les faveurs que la nature lui a prodiguées, ne ménagea pas « assez ses forces. Il le surmena ; il le livra à son successeur en « proie à une fièvre féconde sans doute, mais harassante. »

Le règne de Charles VIII (1483-1498) fut une réaction contre celui de Louis XI ; tout ce que ce roi avait fait fut déclaré mauvais, et il en fut de la politique économique comme de la politique générale. Les griefs populaires se manifestèrent aux Etats généraux, qui furent réunis à Tours le 5 janvier 1484. Toute la France, y compris le Roussillon, le Dauphiné, la Provence, la Flandre, y était représentée. A cette réunion apparaît, pour la première fois dans l'histoire, le mot de Tiers-Etat.

Les députés réunis reprochèrent surtout au feu roi d'avoir permis l'exportation des matières premières hors du royaume et d'avoir ainsi appauvri la France. Ils demandèrent, pour ce motif, le rétablissement de la Pragmatique et protestèrent très fort contre les privilèges des foires de Lyon. Celles-ci furent partiellement supprimées ; puis, les Lyonnais ayant fait de gros présents au roi, une ordonnance de juin 1494 rétablit tous les privilèges précédemment accordés par Louis XI.

Les Etats de 1484 protestèrent aussi contre le monopole de l'importation des épices et autres produits du Levant, accordé aux galères de France. Cet exclusivisme disparut : une ordonnance de mars 1484 reconnut la liberté du commerce, et les marchands étrangers purent de nouveau venir dans nos ports.

Les Etats, tout en réclamant la liberté, se plaignent que les officiers royaux accaparent les affaires. Aussi demandent-ils que ces officiers ne puissent pas faire de commerce. Ils veulent qu'on proclame l'incompatibilité du commerce avec la noblesse et la cléricature.

Les Etats demandent, enfin, que tous les péages établis depuis la mort de Charles VII soient abolis, que les procès qui en résultent soient jugés par les juges ordinaires, et que les péagistes

soient tenus de protéger les voyageurs et d'entretenir les routes. Et, en effet, beaucoup de ces péages furent abolis par des ordonnances de Charles VIII; et Louis XII se souvenait des vœux des États, lorsqu'il manda aux prévôts, le 23 décembre 1499, de contraindre les péagistes à entretenir les routes, fût-ce en saisissant les péages et même leurs biens propres.

La politique économique de Charles VIII fut, en somme, plus sage que celle de Louis XI, parce qu'elle fut plus prudente et plus régulière. Aussi, quand furent apaisés les troubles de la régence, quand Anne de Beaujeu fut victorieuse dans la guerre Folle, la prospérité revint. Charles VIII fit sans doute la guerre; mais ce fut une expédition hors du royaume. Les affaires continuèrent de se développer en France, tandis que le roi marchait sur Florence, Rome et Naples. Le paysan put rentrer, en paix, sa récolte, et, la taille ayant été abaissée de moitié, fut moins opprimé que sous Louis XI. Des relations actives furent reprises entre la Rochelle, Bordeaux et l'Angleterre. Marseille, annexée au domaine, retrouva son ancienne prospérité. Enfin, les banquiers étrangers revinrent en France. Les Capponi, les Médicis eurent des maisons de banque à Lyon et des agents dans tout le royaume. L'expédition de Charles VIII eut d'heureuses conséquences sur le commerce. Les Français, mis en contact avec une civilisation raffinée, eurent un goût du luxe plus grand encore que par le passé; et cela fit qu'un courant commercial assez intense s'établit entre les deux pays. N'oublions pas, à ce propos, que la France ne faisait pas la guerre à toute l'Italie, mais qu'elle cherchait seulement à s'établir dans le royaume de Naples, en entretenant de bonnes relations avec les autres États italiens. Les visées de Charles VIII ne se limitaient pas à l'Italie: il voulait conquérir l'empire des Turcs et s'asseoir sur le trône de Constantinople. Si son rêve s'était réalisé, le commerce en aurait profité, la Méditerranée aurait été sillonnée de vaisseaux français.

Mais voici que des horizons nouveaux ont été ouverts aux populations, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, et l'axe du commerce, s'il est permis d'ainsi parler, s'est déplacé: ce n'est plus la Méditerranée qui est la grande voie commerciale. En 1486, le Portugais Barthélemy Diaz dépassa la pointe sud de l'Afrique. Il ne s'en aperçut, du reste, qu'au retour et appela ce cap le Cap des Tempêtes, nom que son roi changea en celui de Cap de Bonne-Espérance. En 1492, Christophe Colomb aborde en Amérique, croyant aborder aux Indes. En 1497, Vasco de Gama, avec l'aide d'un pilote arabe et grâce à la mousson, atteint la côte de Malabar, près

de Calicut. Les Européens communiquent, dès lors, librement par mer avec le pays des épices ; et un continent nouveau, riche en mines d'or, leur est révélé. Le commerce se détourne de la Méditerranée. Les républiques qui vivaient de ce commerce, Venise, Gênes, tombent en décadence, et, avec elles, les ports français de la Méditerranée. Mais la France avait d'admirables ports sur l'Océan Atlantique, et François I<sup>er</sup> la dotera encore, en 1517, du port du Havre. Sut-elle profiter de ce grand mouvement qui portait vers l'Ouest les nations européennes ?

Il y eut d'héroïques efforts individuels. Il suffit de citer les noms d'Ango, de Dieppe, et de Jacques Cartier, de Saint-Malo. Mais leurs tentatives ne furent pas coordonnées ; le public ne s'y intéressa pas, et c'est à peine s'il les connut. Les Portugais et les Espagnols se partagèrent les nouveaux pays découverts et les exploitèrent odieusement, s'y réservant tout le commerce. La France n'eut pas de colonies au xvi<sup>e</sup> siècle, et les grandes découvertes géographiques n'eurent, sur elle, que des conséquences indirectes par suite du nouveau numéraire répandu en Europe, grâce aux mines du Mexique, par le renchérissement des denrées, par le luxe et le bien-être qui devinrent plus grands, par l'apparition de la fortune mobilière à côté de la fortune en biens fonds. La France ne prit pas sa part dans cette nouvelle acquisition de l'humanité.

Avec la découverte de l'Amérique commence, dans l'histoire économique, une nouvelle période, que nous n'avons pas à étudier. Nous avons fini notre tâche pour la France. Nous allons traiter, maintenant, quelques questions importantes relatives à l'histoire du commerce allemand, et nous aborderons immédiatement la question qui domine toutes les autres : celle de la Hanse aux xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles.

\*  
\*\*

La bibliographie relative à la Hanse germanique est immense. Elle est indiquée dans *Dahlmann Waitz*, nos 4094-4948. — 44 livres ou articles sont désignés. Nous ne pouvons nous occuper, ici, que des livres importants ou généraux.

A.-F. Sartorius, *Geschichte des Hanseatischen Bundes und Handels*, 3 vol., Göttingen, 1802-08.

F.-W. Barthold, *Geschichte der deutschen Hanse*, Leipzig, 1853-54, 3 vol. in-8°.

Th. Lindner, *Die deutsche Hanse. Ihre Geschichte und Bedeutung*, Leipzig, 1898.

Schäfer, *Die Hanse (Monographie zur Weltgeschichte)*.

Walter Stein, *Beiträge zur Geschichte der deutschen Hanse bis zur Mitte des XV Jahrhunderts*, Giessen, 1899.

Revue spéciale : *Hansische Geschichtsblätter*, Leipzig, 1872, pour le *Hansische Geschichtsverein*.

*Histoire des villes de la hanse : Hambourg, Brême, Lubeck*, monographies sur les relations de la hanse avec tel ou tel pays ou telle ou telle ville.

Signalons un livre français, déjà ancien, composé, avant la publication des sources, à la suite d'un concours de l'Académie des sciences morales et politiques : Emile Worms, *Histoire commerciale de la ligue hanséatique*, Paris, 1894, Faculté de Droit.

Le mot *hanse* est un mot germanique, qui voulait dire association, troupe, bande, puis association de plusieurs personnes pour un but commun ; le mot s'est même répandu dans des pays de langue française. En Lorraine, les corporations d'ouvriers qui s'organisèrent au XIV<sup>e</sup> siècle, s'appelèrent des *hanses*.

Le mot *hanse*, pour désigner l'association des villes allemandes, apparaît, pour la première fois, en 1358, quand, dans une assemblée tenue à Lubeck, fut interdit tout commerce avec les Flandres ; mais, évidemment, l'association est plus ancienne.

Pour bien comprendre le véritable caractère de la Hanse, il faut se rendre compte de ses origines ; elles sont doubles ; la Hanse provient de l'association formée par les marchands allemands à l'étranger, puis des associations que formèrent, en Allemagne, les villes entre elles. Ce sont ces deux facteurs combinés qui ont donné naissance à l'association nouvelle, de forme assez originale.

---

# La licence ès lettres

---

## RENSEIGNEMENTS COMPLÉMENTAIRES

---

### RÉPONSES A DIFFÉRENTES QUESTIONS.

#### I

QUESTION. — Aux termes de l'article 16 du décret du 8 juillet 1907, « les aspirants à la licence ès lettres, en cours régulier d'études à la date de la promulgation du présent décret, pourront subir l'examen d'après le régime établi par le décret du 31 décembre 1904. »

Ces dispositions sont-elles également applicables aux étudiants simplement immatriculés ?

RÉPONSE. — Par « étudiants en cours régulier d'études », il faut entendre les étudiants titulaires d'une ou de plusieurs inscriptions. Les termes de l'article 16 du décret laissent à ces étudiants le droit d'opter entre le régime établi par le décret du 31 décembre 1894 et le régime prévu par le décret du 8 juillet 1907.

Cette liberté d'option doit être étendue aux candidats qui ont pris part, en 1907, au concours pour l'admission à l'École normale supérieure et l'obtention des bourses de licence. En effet, ce concours s'est ouvert antérieurement à la promulgation du décret, et les candidats ont droit de bénéficier des dispositions du décret du 31 décembre 1894.

Quant aux étudiants simplement immatriculés au moment de la promulgation du décret, ils pourront demander au ministre à bénéficier des dispositions de l'article 16 en justifiant d'études réelles accomplies par eux et attestées par le doyen. Leurs demandes seront soumises au Comité consultatif de l'enseignement public.

#### II

QUESTION. — Les candidats à la licence (séries « Philosophie » et « Histoire et Géographie ») peuvent-ils, comme les candidats à la série « Langues et littératures classiques », présenter pour l'épreuve « Analyse d'un texte » d'autres langues vivantes que l'allemand et l'anglais ?

RÉPONSE. — Il y a lieu de répondre par la négative. Les termes du décret sont précis et ne laissent place à aucune interprétation de ce genre.

*Série I. — Philosophie.*

QUESTIONS. — a) La circulaire dit, page 5, ligne 14 : « Pour la 5<sup>e</sup> épreuve orale, le candidat pourra désormais désigner deux de ces auteurs. »

Cette phrase n'est-elle pas en contradiction avec le décret qui porte : « Explication de deux textes tirés de deux ouvrages philosophiques inscrits au programme. Ces textes devront être dans deux langues différentes indiquées par le candidat ».

b) Le décret prévoit que les deux textes d'explication seront en deux langues différentes.

Les traductions sont-elles considérées comme textes français ou comme textes étrangers ? Le candidat devra-t-il expliquer sur les textes allemand ou anglais ?

RÉPONSES. — a) Il convient de s'en tenir aux termes du décret. Le candidat a le choix entre deux *langues* et non entre deux *auteurs*.

b) L'explication devra porter sur le texte allemand ou anglais. Il en résulte que les traductions sont exclues.

*Série II. — Histoire et Géographie.*

QUESTION. — Comment déterminer chronologiquement l'histoire moderne ?

RÉPONSE. — Il convient de clore cette période historique par la date de 1789.

*Série III. — Langues et littératures classiques.*

QUESTIONS. — a) La 4<sup>e</sup> épreuve orale consiste « en une interrogation sur un des cours de langues et littératures classiques enseignées à la Faculté, au choix du candidat ».

Quelle est la signification précise du mot « cours » à côté de ce lui d'« enseignement » ?

b) Quel est le caractère précis du « commentaire » demandé aux candidats dans les épreuves écrites ?

c) Dans quel cas les « textes » dont il est question pour les compositions ou les explications doivent-ils être tirés des auteurs du programme ? Dans quel cas, non ?

RÉPONSES. — a) Il convient d'entendre par « cours » les *matières enseignées* à la Faculté : ainsi la littérature grecque, la littérature latine, etc.

b) Sur ce point, toute liberté est laissée aux Facultés.

c) Ici encore, la plus grande liberté doit être laissée aux Facultés. Elles pourront soit mettre sous les yeux des candidats le texte en question, soit indiquer un sujet qui implique la connaissance des textes inscrits au programme.

*Série IV. — Langues et littératures étrangères vivantes.*

QUESTIONS. — a) La deuxième épreuve orale comporte « une interrogation sur l'histoire littéraire à propos des ouvrages inscrits au programme ».

Faut-il entendre par « histoire littéraire » l'histoire de la littérature qui fait l'objet de la licence visée ?

b) La seconde langue choisie par le candidat doit-elle être, comme pour les autres séries, l'anglais ou l'allemand, ou bien toute autre langue, par exemple l'italien ou l'espagnol, à condition, bien entendu, que cette seconde langue soit enseignée à la Faculté.

RÉPONSES. — a) L'affirmative n'est pas douteuse.

Les candidats ayant choisi, par exemple, la langue allemande, devront être interrogés sur l'histoire de la littérature allemande.

b) L'affirmative ne fait aucun doute. Aucune restriction ne saurait être apportée dans le choix de la seconde langue, sous la réserve formelle, toutefois, que cette langue soit enseignée à la Faculté.



# Sujets de devoirs.

---

## UNIVERSITÉ DE BESANÇON.

---

### LICENCE ÈS LETTRES.

#### Composition française.

- a) Compte rendu d'un roman ou d'une pièce de théâtre ou d'un poème choisi par vous dans la littérature moderne.
- b) Formez une bibliothèque de 20 volumes avec les œuvres littéraires (profanes, s'entend) que vous préférez.
- c) Rendez compte de votre esprit.

#### Dissertation philosophique.

Origine et valeur de l'idée d'absolu.

#### Histoire ancienne.

Périclès. — Alcibiade. — Cicéron.

#### Moyen Age.

L'heptarchie anglo-saxonne.  
Albert le Grand.

#### Histoire moderne.

Les frontières de la France (1789-1870).  
Catherine II et la Turquie.

#### Dissertation latine.

Num de Attici ingenio ita, ut judicaverit Cornelius Nepos, judicare debeat qui Ciceronis ad Atticum epistolas perlegerit.

#### Thème latin.

#### *Licence et agrégation.*

Corneille, *le Cid*, préface : « Cette seconde erreur... »

**Version latine.***Philosophie.*

*De Officiis*, I, début.

*Lettres.*

*Orator*, suite, depuis : « Atque ego in fingendo summo oratore... »

*Histoire.*

César, *De Bello Gallico*, XXXIX, depuis : « Dum paucos dies... »

**Thème grec.**

Rabelais, I. IV, ch. VIII : « Soubdain je ne scay comment... noyez misérablement. »

**Littérature grecque.**

Le démon de Socrate.

**Version grecque.**

Sophocle, *Antigone*, 1155-79.

## AGRÉGATION.

**Thème grec.**

Fénelon, *Télémaque*, I. X, édit. Chassang, p. 163 : « Un roi, quelque bon et sage qu'il soit... corrompus et trompeurs. »

**Thème latin.**

Le même que pour la licence.

---

## Bibliographie

**Au Japon.** *Promenades aux Sanctuaires de l'Art*, par M. GASTON MIGEON, conservateur au Musée du Louvre. — Un volume in-16, illustré de 68 gravures, broché, 4 fr. (Hachette et C<sup>ie</sup>, Paris.)

On s'imagine trop volontiers que le Japon tient tout entier au cœur frisé d'un chrysanthème. Il y a un autre Japon que celui des mousmés ; au-dessus de la maison de thé, se dresse le temple. C'est cet autre Japon que contemple, qu'étudie, l'auteur du livre que voici.

A pénétrer ainsi dans l'intimité de ce peuple japonais, qui, pendant des siècles, consacra à l'art les ressources prodigieuses d'une imagination raffinée, on est vite profondément intéressé et ravi par la découverte d'une tradition artistique extrêmement féconde et variée.

Cette tradition, ce livre, à force de recherches guidées par une haute érudition et une sensibilité propre à assimiler ces choses délicates, ce livre en a réuni tous les éléments et l'expose dans son entière beauté.

L'auteur a passé au Japon des mois d'étude. Parmi des paysages exquis, il a trouvé des temples et, dans ces sanctuaires, des merveilles artistiques. Chaque fois qu'une peinture ancienne, un bronze curieux, une sculpture aux lignes intéressantes et à l'esprit évocateur d'une époque fameuse, ont frappé sa vue, il s'est heureusement attardé : ainsi cet ouvrage est des plus abondants, des plus complets, des « plus fouillés ».

C'est une fleur du vieux Japon, du Japon de toujours, une fleur de musée, qui survivra au chrysanthème.

### ERRATA

N° 10, p. 449, l. 30 : lire *tisser* au lieu de *hisser*.

N° 16, p. 774, l. 12 : lire *sévère* au lieu de *sincère*.

N° 16, p. 774, l. 14 : lire *sévérité* au lieu de *sérénité*.

N° 16, p. 774, l. 20 : lire *non dans l'obligé* au lieu de *dans l'obligé*.

N° 16, p. 775, l. 5 : lire *non voulu* au lieu de *voulu*.

N° 16, p. 782, l. 14 : lire *intégré* au lieu de *intègre*.

N° 16, p. 785, l. 3 : lire *individuelle* au lieu de *industrielle*.

N° 16, p. 785, l. 32 : lire *effets* au lieu de *efforts*.

---

*Le gérant : E. FROMANTIN.*

---

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

## **Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée**

---

La Compagnie organise avec le concours de l'Agence des Voyages modernes les excursions suivantes :

### **1° TUNISIE-ALGÉRIE**

*Du 29 mars au 30 avril 1908*

**PRIX** (tous frais compris) : 1<sup>re</sup> cl. : 1.190 fr. ; 2<sup>e</sup> cl. : 1.070 fr.

---

### **2° LA CORSE (Vacances de Pâques)**

*Du 18 avril au 2 mai 1908*

**PRIX** (tous frais compris) : 1<sup>re</sup> cl. : 590 fr. ; 2<sup>e</sup> cl. : 530 fr.

---

### **3° En Grèce, à Constantinople et à Brousse**

*Du 9 avril au 13 mai 1908*

**PRIX** (tous frais compris) : 1<sup>re</sup> classe : 2.200 fr.

*S'adresser, pour renseignements et billets, aux bureaux de l'Agence des Voyages modernes, 1, rue de l'Echelle, à Paris.*

---

## **FÊTES DE PAQUES**

---

A l'occasion des Fêtes de Pâques, les coupons de retour des billets d'aller et retour délivrés à partir du 9 avril 1908 seront valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 30 avril.

La même mesure s'étend aux billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles d'au moins 4 personnes,

**SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE**

**ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>**

**PARIS, 15, rue de Cluny**

---

**VIENT DE PARAÎTRE**

**P.-E. REYNOLDS**

**Etude sur le Monde politique de la Troisième République**

**AUX LUEURS**

**DU**

**GRAND SOIR**

**VERS LA CITÉ SOCIALISTE**

**Roman d'aujourd'hui et de demain**

**Un volume in-18<sup>°</sup> jésus, broché. . . . . 3 50**

Derrière les aventures douloureuses d'un jeune enthousiaste jeté dans la politique par d'ardentes convictions et arraché trop tard à elle, le lecteur trouvera dans ce livre la réponse à toutes ces imprécises questions qu'il s'est si souvent posées en fermant son journal ou en repassant l'histoire décevante des trente dernières années : une représentation complète et impartiale — et il en existe peu de telles dans notre roman actuel — du milieu parlementaire et « intellectuel » de la capitale avec ses types les plus caractéristiques, ses bas intrigants, ses bavards médiocres, ses apôtres désintéressés et naïfs en lutte avec les réalités vulgaires, tragiques ou grotesques de la politique quotidienne ; le tout faisant cortège à la marche ascendante du Socialisme, une des forces morales du temps présent, mais que sa complaisance aux pires dépravations démagogiques avilit et transforme en une redoutable menace de dissolution pour notre pays ; en somme la physionomie vraie de cette poignée d'hommes qui font et défont nos destinées, et à qui, en échange de quelques phrases, nous avons tout livré : nos enfants, nos fortunes, notre existence nationale.

Année scolaire 1907-1908

# REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

**ABONNEMENT** { France. . . . . 20 fr.  
payables 10 francs au comptant et le surplus par  
5 francs les 15 février et 15 mai 1908.  
UN AN { Étranger. . . . . 23 fr.  
payables en une seule fois.  
Le NUMÉRO : 60 centimes

## SOMMAIRE

- |                      |                                                                                                                                                                                                         |                                                                                   |
|----------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------|
| <p>Pages<br/>241</p> | <p>ORIGINES ET PREMIÈRES MANIFESTATIONS DE L'ES-<br/>PRIT PHILOSOPHIQUE DANS LA LITTÉRATURE<br/>FRANÇAISE, DE 1675 A 1748. — <i>L'Influence<br/>de Spinoza à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.</i></p> | <p>Gustave Lanson,<br/><i>Professeur à l'Université de Paris.</i></p>             |
| <p>255</p>           | <p>LA MORALE. — <i>Le bien moral se subor-<br/>donne comme des moyens les autres fins.<br/>L'homme moral est seul vraiment homme.</i></p>                                                               | <p>Victor Egger,<br/><i>Professeur à l'Université de Paris.</i></p>               |
| <p>262</p>           | <p>LA VIE ET LES ŒUVRES DE MOLIERE. —<br/><i>Tartuffe (suite).</i></p>                                                                                                                                  | <p>Abel Lefranc,<br/><i>Professeur au Collège de France.</i></p>                  |
| <p>272</p>           | <p>PASCAL PHILOSOPHE.</p>                                                                                                                                                                               | <p>Emile Joyau,<br/><i>Professeur à l'Université<br/>de Clermont-Ferrand.</i></p> |
| <p>284</p>           | <p>SUJETS DE DEVOIRS (licence, certificat).</p>                                                                                                                                                         | <p>Université de Poitiers.</p>                                                    |

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C<sup>ie</sup>

15, RUE DE CLUNY, 15

Tous les droits de reproduction sont réservés.

## TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

---

**Agrégation.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 5 fr.

**Licence et certificat d'aptitude.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 3 fr.

*Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.*

---

**SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE**

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>

PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

---

**VIENT DE PARAÎTRE**

Œuvres de Justin PONS

---

**Les Vieux**

**Le Lis**

**Villégiatures**

Pièces à dire, en vers. Prix. . . . . 1 fr.

REVUE HEBDOMADAIRE  
DES  
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

---

Origines et premières manifestations de  
l'esprit philosophique dans la littérature  
française, de 1675 à 1748.

---

Cours de M. GUSTAVE LANSON,

*Professeur à l'Université de Paris.*

---

**L'Influence de Spinoza à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.**

Si nous voulons nous rendre un compte exact de l'influence de Spinoza en France, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, il faut nous garder d'aller chercher dans ses œuvres ce que nous y trouvons ou ce que nous croyons y trouver aujourd'hui ; il faut plutôt nous demander sous quel aspect cette pensée subtile a pu apparaître aux contemporains, et nous résigner d'avance à toutes les erreurs d'interprétation qui auront été commises.

Nous pouvons, à défaut de défenseurs déclarés de Spinoza, demander à certains de ses adversaires quelle idée ils se faisaient de sa doctrine.

Le P. François Lami, par son *Nouvel Athéisme renversé*, nous aide à comprendre comment on se figure Spinoza, à cette époque, et comment on défigure son système. Le P. Lami s'efforce de montrer que le spinozisme n'est qu'une variété d'athéisme.

« Il ne faut pas, dit-il, être fort connaisseur pour juger que cet auteur est très éloigné, je ne dis pas de la superstition, mais de



toute religion, et que, s'il n'est athée, au moins il ne s'élève nullement au-dessus des déistes (1). »

Et le P. Lami ajoute : « Je dis *s'il n'est athée*, car de ne reconnaître qu'un être universel indistingué de toute la nature et de l'assemblage de tous les êtres, un être sans liberté et sans Providence, et qui, sans but et sans fin, sans choix et sans élection, soit emporté par une nécessité aveugle et inévitable en tout ce qu'il fait ; ou plutôt qui ne fait rien, mais à qui toutes choses échappent aussi nécessairement et aussi indélibérément qu'un torrent échappe à la source d'où il sort : si cela peut s'appeler reconnaître un Dieu, je ne sais pas, pour moi, ce qui s'appelle n'en reconnaître point (2). »

En effet, cette conception spinoziste de la divinité est tellement éloignée de celle que tous les esprits se faisaient de Dieu, à cette époque, qu'il ne faut pas s'étonner de voir le P. Lami tenir le système de Spinoza pour un « nouvel athéisme ». C'était l'avis de tout le monde : incrédules et croyants s'accordaient à reconnaître que Spinoza était un véritable athée.

Dans les pages 34 et suivantes de son livre, le P. Lami nous expose les points saillants, selon lui, du système de Spinoza.

D'abord Spinoza, dit-il, « infère que c'est un abus que de considérer Dieu comme un législateur ou comme un souverain, qui fasse observer les lois à force de menaces et de promesses, par la vue des peines et des récompenses. » Egal abus que de regarder Dieu comme bienfaisant, comme juste, comme miséricordieux, etc., car « toutes ces idées supposant que Dieu et les hommes sont libres, il est visible que, Spinoza leur ayant ôté également la liberté, ces idées doivent s'évanouir et être retranchées de la morale. »

Spinoza infère aussi « que la Providence, les décrets et les volontés divines ne sont autre chose que l'ordre constant, nécessaire et immuable de la nature, et que les véritables philosophes sont fortement persuadés que Dieu gouverne la nature selon les lois universelles, c'est-à-dire par la nécessité absolue de sa propre nature, et non pas selon l'exigence des lois particulières de la nature humaine, à laquelle il n'a pas plus d'égard qu'au reste de la nature ».

Il résulte de là qu'il ne peut y avoir de miracles ; Spinoza, nous dit Lami, « ne se contente pas d'assurer que par les miracles, s'ils étaient possibles, on ne pourrait connaître ni l'essence,

(1) *Le Nouvel Athéisme renversé*, p. 32.

(2) *Ibid.*, p. 32-33.

ni l'existence, ni la providence de Dieu ; il soutient encore qu'on ne peut donner créance aux miracles sans s'exposer à douter de tout, et à tomber dans l'athéisme ».

Spinoza « infère que le droit naturel, sous lequel tous les hommes naissent et sous lequel la plupart vivent, s'étend aussi loin que les forces de chaque individu ; qu'il permet tout ce qu'on désire et ce qu'on peut, et qu'il ne défend que ce qu'on ne connaît pas, et ce qu'on ne peut nullement obtenir. — Cela veut dire... qu'on a un droit légitime sur toutes choses sans distinction, et qu'on peut en user sans crime, si l'on peut les obtenir soit par force, soit par ruses ou par prières, jusqu'à tenir pour ennemi quiconque s'oppose à nos convoitises, et jusqu'à égorger indifféremment père et mère, frères, sœurs, et généralement tous ceux qui mettent obstacle à nos desseins. » Mais, comme un tel droit pourrait avoir des suites fâcheuses, Spinoza dit « qu'il a été nécessaire que nous conspirassions tous unanimement à nous défaire de notre droit naturel, pour le posséder en commun, et à renoncer à notre appétit, pour le soumettre à la puissance et aux édits ou des souverains, ou de quelques magistrats, ou d'une communauté dont nous sommes membres ; et c'est là, dit-il, le fondement de la Monarchie, de l'Aristocratie et de la Démocratie. »

Spinoza « bannit absolument le péché, en quelque sens qu'on le prenne » (désobéissance aux règles de la raison ou à la volonté de Dieu). « Et ainsi les plus grands crimes sont aussi agréables à Dieu que les meilleures actions, les scélérats que les gens de bien ; ou plutôt il n'y a ni crimes ni scélérats, parce que chacun n'est que ce que Dieu le fait être ; que chacun a sa perfection proportionnée à son essence, et qu'enfin l'essence de chaque être et sa perfection ne sont pas la même chose. »

Spinoza assure, toujours selon Lami, « qu'il n'est nullement nécessaire à salut de connaître Jésus-Christ selon la chair ; il se moque de ce qu'on dit de sa résurrection, et ajoute qu'il est aussi ridicule de dire que Dieu ait pris la nature humaine que de dire que le cercle ait pris la nature du carré ».

« Comme Spinoza ne reconnaît ni mérite ni démerite, il est visible qu'il ne doit admettre ni récompense ni supplice. Aussi regarde-t-il comme des chansons tout ce que la foi nous enseigne du Paradis et de l'Enfer. »

Pour Spinoza, l'Écriture « n'est sainte ni divine qu'autant que les hommes s'en servent pour s'émouvoir à la piété, ce qui est commun à tout autre livre de dévotion... Cela s'appelle, en un mot, qu'on ne doit pas avoir plus d'égard pour l'Écriture que

pour l'Alcoran. Pour la foi, il dit que *ce n'est autre chose que d'avoir certains sentiments de Dieu, dont la connaissance nous porte indispensablement à lui obéir...* Enfin, il conclut qu'il est libre à chacun d'accommoder à sa portée les dogmes de la foi, pourvu qu'on n'en tire pas de conséquences contraires à l'obéissance qu'on doit à Dieu... Mais qu'on ne s'y trompe pas : l'obéissance, selon lui, n'est que pour le vulgaire, c'est-à-dire pour les *gens grossiers et stupides, et non pas pour les personnes éclairées, qui savent que les décrets de Dieu ne sont point des lois à plaisir, mais des vérités éternelles qui enveloppent une nécessité inévitable.* »

Par suite, « le culte extérieur n'est nullement agréable à Dieu par lui-même, et il ne lui importe pas de quel culte extérieur on se sert ;... les cérémonies, celles même du Nouveau Testament, comme le Baptême, la Cène, les Fêtes, les Prières, etc., n'ont été établies que comme des signes de l'Eglise universelle, et non pas comme choses qui importent à la béatitude ni qui contiennent rien de saint ; de sorte que celui qui mène une vie solitaire n'y est nullement obligé. »

Enfin Spinoza conclut que « c'est aux magistrats à prescrire la forme du culte dont on doit servir Dieu ; qu'ils doivent permettre à leurs citoyens d'avoir quels sentiments il leur plaît sur la Divinité et sur la Religion, et de parler et se conduire selon ces sentiments, même quant au culte extérieur. »

Et le P. Lami s'écrie, en terminant cet exposé : « Voilà une légère idée des erreurs de Spinoza et des horribles excès où elles conduisent (1). »

Il ne faut pas oublier que le P. Lami réfute Spinoza, et que, par un procédé commun à tous les controversistes, il n'impute pas seulement à Spinoza les opinions qu'il a réellement émises, mais toutes les conséquences que lui, Lami, croit pouvoir logiquement en tirer. Cette tactique n'est pas nouvelle, et tous ceux qui, avant Lami, avaient eu à écrire des réfutations d'un auteur quelconque en avaient largement usé.

Le P. Lami, malgré sa modération, n'a pas manqué de donner dans ce défaut.

En somme, ce qu'il reproche à Spinoza peut se réduire à trois griefs principaux : il lui reproche d'abord de vouloir établir une religion exclusivement politique et civile, — et il est juste de reconnaître que cette accusation est fondée ; en deuxième lieu, il lui reproche de nier Dieu, la Providence et les miracles, — et cela encore est tout à fait exact ; en troisième lieu, il lui reproche

1) Voir, pour toutes ces citations, p. 34-73 du *Nouvel Athéisme renversé*.

de ruiner la morale, en fournissant à l'homme une doctrine qui lui permet de se livrer à tous les instincts naturels. Cette dernière accusation n'est qu'une déduction destinée simplement à rendre odieux l'adversaire : elle est purement *logique*, et, par là, nous achevons de nous convaincre que le P. Lami, ce catholique orthodoxe, s'est surtout attaché, dans sa réfutation, à celles des idées spinozistes qui pouvaient choquer ses propres croyances.

\*  
\* \*

Voyons, maintenant, ce que les rationalistes, les incrédules et les sceptiques ont trouvé, ou cru trouver, dans le système de Spinoza. Je vous ai déjà signalé l'ouvrage de Boulainvilliers, qui est une véritable réimpression de Spinoza. La *Réfutation de Spinoza* par Boulainvilliers parut en 1731, à Bruxelles, chez François Foppens, in-12. Elle forme la première partie d'un petit recueil intitulé : *Réfutation des erreurs de Benoit de Spinoza*, par M. De Fénelon, Archevêque de Cambrai ; par le P. Lami, Bénédictin, et par M. le Comte de Boulainvilliers. — Avec la *Vie de Spinoza*, écrite par M. Jean Colerus, ministre de l'Eglise luthérienne de La Haye ; augmentée de beaucoup de particularités tirées d'une Vie manuscrite de ce philosophe, faite par un de ses amis (1)...

Malgré l'ordre du titre, c'est l'exposé de Boulainvilliers qui vient en tête du volume, après la vie de Spinoza. Du P. Lami et de Fénelon, on n'a imprimé ensuite que quelques extraits. Le volume se termine par un *certamen philosophicum* assez peu intéressant. Il est évident que l'essentiel, dans ce recueil, est l'exposé de Spinoza par Boulainvilliers, précédé de la vie du philosophe par Colerus. Les adjonctions d'autres auteurs ne sont que des moyens artificieux et prudents pour faire passer la publication de Boulainvilliers.

L'œuvre de Spinoza, dit Boulainvilliers, dans sa très curieuse *Préface*, « me parut d'une telle conséquence que, dans l'espoir de combattre moi-même, quelque jour, le plus dangereux livre qui ait été écrit contre la religion, ou du moins dans l'espérance d'engager un plus habile métaphysicien que moi à le réfuter, j'ai entrepris de le dépouiller de cette sécheresse mathématique, qui en rend la lecture impraticable, même à la moitié des savants ».

Il prévoit l'objection : pourquoi vulgariser de pareilles doc-

(1) Bibliothèque Nationale, Inv. D<sup>2</sup> 5219. — Nous voyons, dans la *Préface*, que Boulainvilliers avait commencé l'ouvrage avant 1696, et qu'il y remit la main après 1704, lorsque les œuvres posthumes de Spinoza eurent paru.

trines ? A quoi il répond : « Que servirait-il de diminuer la force des raisons que l'on nous oppose ? Ne travaillons-nous pas pour la vérité ? » Il va donc exposer les idées de Spinoza, et surtout il aura soin de laisser aux raisonnements du philosophe toute leur force. Il déclare : « J'ai poussé le raisonnement de Spinoza aussi loin que j'ai pu le porter. Je n'ai point négligé d'orner ses pensées au-delà de ce qu'il a fait lui-même, et, en général, je n'ai rien appréhendé davantage que d'affaiblir ses démonstrations. » C'est là un très beau scrupule, et il est d'autant plus légitime que des réfuteurs de Spinoza ne manqueront pas de se présenter : « J'ai, d'ailleurs, cette confiance intime, qu'il est impossible que la bonne cause soit abandonnée, et que la Providence puisse manquer de se susciter, dans la multitude de ses vrais adorateurs, quelque défenseur aussi judicieux que zélé qui mettra ce faux système en poussière... » Toutefois, ce défenseur, ajoute-t-il malicieusement, ce ne sera pas moi ; car « les années commencent à diminuer ma vivacité », et « d'autres occupations, plus convenables à la portée de mon génie, semblent devoir m'attacher pour le reste de ma vie. » Vous voyez l'artifice : c'est au prix de telles précautions que Boulainvilliers a pu exposer le système de Spinoza.

Le livre de Boulainvilliers est vraiment intéressant et souvent d'une belle qualité littéraire, surtout dans les premières pages, où l'influence de Descartes est très sensible : on y remarque le même ton de gravité réfléchie et de sérieux ferme que dans le *Discours de la Méthode*. Il ne suit pas le plan de l'*Ethique* et ne comprend que deux parties, au lieu de cinq : 1° de l'être en général et en particulier ; 2° des passions. — Boulainvilliers développe ou abrège à son gré ; au besoin, il puise ailleurs que dans l'*Ethique* : c'est dire que son livre a un caractère assez personnel. Voyons comment Spinoza a intéressé cet incrédule.

Boulainvilliers pose d'abord la définition de Dieu, identifié à l'universalité des êtres, et il montre que cette idée épure les idées religieuses, loin de les détruire.

« A l'égard du culte, dit-il, quoiqu'elle (cette idée) m'attache à celui dans lequel je suis né, et qu'elle me le fasse préférer à tout autre, je sens bien qu'en me dépouillant du zèle inhumain, des sentiments de partialité et de haine qui accompagnent la religion vulgaire, elle purifie la mienne, et la rend digne d'être pratiquée par un esprit raisonnable, comme elle la rend plus propre à honorer l'être suprême » (1). Il y a là un véritable

(1) Page 46.

effort pour couler le spinozisme dans les formes religieuses reçues. L'auteur ajoute : « A l'égard de la qualité de juge des actions des hommes..., je ne disconviens pas que ces idées ne touchent efficacement quelques esprits, que la seule crainte ou l'espérance peuvent conduire ; mais, aussi, faut-il avouer qu'elles sont entièrement opposées à l'amour parfait, qui est notre premier devoir envers Dieu » (1). Boulainvilliers gardera donc les peines et les récompenses, mais comme sanctions naturelles et applicables en ce monde. Les peines, ce seront la honte, la folie, le remords du coupable ; les récompenses, ce seront les enthousiasmes et les joies de l'homme vertueux. Ce n'est donc pas détruire la morale que de récompenser ou de punir, ici-bas, les actions humaines.

Boulainvilliers fait une vive critique des fantaisies dont le vulgaire habille l'idée de Dieu : « Chacun ajoute à l'idée vraie et naturelle qu'il a de Dieu les images d'une infinité de préjugés, ou reçus avec l'éducation ou produits par nos propres dispositions et notre penchant à la terreur ou à l'espérance (2). » On voit que l'auteur n'est pas tendre pour l'idée du Dieu personnel : « Sitôt qu'on s'est laissé entraîner hors des bornes de la véritable notion de l'être substantiel et absolu, il n'y a personne qui ne se forge l'idée d'une divinité à sa mode (3). » Et plus loin : « On s'appuie communément sur la Révélation, comme sur un fondement solide et invariable, sans faire attention que, dans les principes de toutes les religions et du christianisme même, la Révélation n'est croyable qu'en conséquence de l'opinion commune (4). » C'est dire que la Révélation n'est qu'un cercle vicieux.

« Le grand pouvoir des religions, ajoute-t-il, consiste donc dans l'appât que l'imagination y trouve pour se satisfaire (5). » « L'évidence est si peu requise en matière de religion que le mystère et l'ignorance entrent essentiellement dans la constitution de toutes celles que le monde a suivies jusqu'à présent (6). » Autrement dit, la terreur et la crédulité publique sont les matériaux de toute religion. C'est sur l'ignorance que reposent toutes les croyances. Chacun des législateurs religieux « s'est servi du fond de crédulité commun à tous les peuples comme d'une terre

(1) Page 46.

(2) P. 154.

(3) P. 155.

(4) P. 155-156.

(5) P. 302.

(6) P. 300-301.

fertile, où ils ont fait germer les dogmes convenables à leurs desseins (1). »

Dans la deuxième partie de son exposé, Boulainvilliers réduit toutes nos idées aux sensations. Il avait déjà dit dans un passage de la première partie : « Nos plus subtiles pensées (pourvu toutefois que ce soit des pensées, car il est souvent des assemblages de paroles qui ne signifient rien) ne sont que les images de nos perceptions (2). » Il explique toute la mécanique des passions par le désir de l'être de persévérer dans son être. Ce désir donne naissance aux passions égoïstes ; mais l'homme s'émeut aussi, par similitude, des choses qui intéressent la conservation de ses semblables : d'où les sentiments altruistes et la sympathie.

Boulainvilliers note tout ce qui contredit le bonheur infini auquel l'âme aspire. Pour lui, c'est dans la fuite du « mal-être », plutôt que dans la recherche du « bien-être », qu'il faut chercher le principe des actions humaines : « L'homme n'agit spirituellement ou corporellement que malgré lui ; c'est-à-dire qu'il ne raisonne que lorsque, ne trouvant pas dans sa mémoire des règles de conduite toutes faites ou des connaissances assurées, il est obligé de réfléchir sur la nature des choses, de comparer ses idées et d'en former des jugements ; comme, d'autre côté, il ne travaille de ses mains que lorsque ses besoins l'y contraignent (3). »

Mais cette paresse est-elle un défaut dans notre constitution ? Notre bonheur consiste-t-il plutôt dans l'action que dans le repos ? Boulainvilliers montre que la paresse est la passion essentielle et que le bonheur est bien, en effet, dans le repos.

Ainsi toutes ces analyses sont orientées vers la destruction de la morale chrétienne et de la psychologie qui la fonde. Boulainvilliers a accumulé tout ce qui contredisait la morale de Pascal : avant Voltaire, il a esquissé un *Anti-Pascal*. Le voici, par exemple, qui combat l'argument du pari : « Celui qui anéantit, pour ainsi dire, son existence présente, dans l'espérance d'une seconde existence qu'il n'aura jamais, risque et joue tout ce qu'il est et ce qu'il a contre rien. » — (4) De même, c'est une idée capitale dans les *Pensées* que le besoin d'infini du cœur humain, besoin que Dieu seul peut remplir : Boulainvilliers répond que c'est une illusion. Il écrit : « Nos désirs réfléchis doivent se multiplier en proportion de notre sensibilité, avec le nombre et la qualité des

(1) P. 299-300.

(2) P. 121. Cf. aussi p. 169.

(3) P. 255.

(4) P. 160.

objets qui lui font impression : ce qui répond naturellement à l'argument tiré d'une prétendue insatiabilité du cœur humain, en conséquence de laquelle on suppose qu'il ne peut jamais être satisfait que par la possession d'un objet infini... Mais, s'il est vrai, comme nous n'en saurions douter, que nous sommes des êtres sensibles, engagés à former perpétuellement de nouvelles idées et de nouveaux désirs, à l'occasion de chaque nouvelle perception ; comme la satisfaction des premiers désirs ne détermine point celle des seconds, il est évident que leur multiplication est un effet conséquent et nécessaire de notre sensibilité et de la présence des objets ; et pourtant il a été peu judicieux de supposer que le cœur de l'homme ne puisse être rempli que par un objet infini (1). »

Pascal, voulant faire de Dieu l'objet du désir de l'homme, place l'infinité dans le cœur de l'homme ; Boulainvilliers, s'emparant de la psychologie de Spinoza, répond que ce qui est infini, ce n'est pas le désir, c'est le nombre des objets successifs vers lequel le cœur se portera ; il n'y a pas de besoin infini, il y a une infinité de besoins.

Boulainvilliers tire la psychologie et la morale de l'*Ethique* précisément du côté où la pensée anglaise se portera ; il annonce le sensualisme de Locke et la morale des penchants de Shaftesbury. Boulainvilliers a-t-il été déjà influencé par la philosophie anglaise, ou plutôt n'est-il pas la marque d'un état d'esprit qui explique la diffusion de la philosophie anglaise en France ? C'est difficile à dire.

Ce qui est clair, c'est que Boulainvilliers est moins un spinoziste qu'un homme curieux de Spinoza, et qui se sert de Spinoza pour légitimer les attitudes nouvelles vers lesquelles il est porté : respect mêlé d'indifférence pour les cultes établis ; idée de la tolérance ; morale purement humaine, avec des sanctions toutes terrestres ; conception antique de vie retirée et silencieuse, sans grand souci métaphysique : voilà ce qu'il y a de positif dans son livre. Boulainvilliers a saisi dans Spinoza ce qui pouvait mettre à l'aise ses propres tendances à la libre recherche spéculative ; il a trouvé, chez ce philosophe, ce qu'il ira demander plus tard à Confucius ou à Mahomet.

\*  
\*\*

Boulainvilliers ne s'est guère occupé que de l'*Ethique*, c'est-à-dire de l'ouvrage de Spinoza le plus abstrait et le plus dur à lire.

(1) P. 191-192.



Spinoza a dû agir davantage par le *Tractatus theologico-politicus*, ouvrage plus accessible par sa forme non géométrique, et aussi par la nature morale et politique des sujets. — Le P. Lami, si scandalisé par l'*Ethique*, s'attache plus longuement à réfuter le *Tractatus*, parce que ce livre était plus à la portée du public en général.

La préface de la *Clef du Sanctuaire* (1) est une charge violente contre les dogmes établis, c'est-à-dire contre les superstitions humaines. L'auteur fait voir que les manifestations de l'ignorance ont favorisé l'institution des religions :

« Pour obvier à ce désordre, dit-il, on a pris grand soin d'introduire une religion vraie ou fausse, et de la parer d'un culte pompeux et d'un extérieur éclatant, qui frappe les yeux, touche les cœurs, et imprime dans les esprits une profonde révérence; adresse de grande efficace, et qui a très heureusement succédé (2) aux Turcs, à qui la dispute est défendue, et dont l'esprit est tellement préoccupé que les doutes mêmes sont criminels. »

L'auteur montre ensuite que les chrétiens sont pleins de corruption : « Je me suis souvent étonné, dit-il, de voir des hommes qui professent le christianisme (loi d'amour, de paix, de joie, de continence et de foi mutuelle) se déchirer les uns les autres, et vivre en sorte que l'on connaît plutôt leur créance par leurs vices que par leurs vertus. Car il y a longtemps que nous sommes réduits au point de ne pouvoir plus distinguer ni les chrétiens, ni les Turcs, ni les Juifs, ni les païens, que par la diversité des habits, et par un certain culte extérieur, ou parce qu'ils fréquentent une église plutôt que l'autre, ou enfin parce qu'ils professent telle ou telle opinion; car, pour la vie, je n'y vois point de différence. J'ai donc cherché la source de ce dérèglement, et ai trouvé que le mal vient de ce que l'on met les dignités de l'Eglise au rang des meilleurs revenus, et que les peuples se sont fait un point de religion de la vénération et du respect qu'ils ont pour leurs pasteurs. »

Ainsi la piété est corrompue par la superstition : elle n'est plus qu'un « fantôme » et la religion n'est plus qu'un « amas de secrets absurdes ». Si les chrétiens « avaient la moindre étincelle de lumière divine », ils seraient « moins ridicules » ; ils « sauraient mieux comment il faut adorer Dieu, et, bien loin de

(1) Bibliothèque nationale, Inv. D<sup>2</sup> 2782 : *La Clef du Sanctuaire, par un savant homme de notre siècle*, Leyde, chez Pierre Warnae, 1678, in-12.

(2) Au sens de réussir.

persécuter ceux qui ne sont pas de leur sentiment, ils en auraient pitié, s'il était vrai qu'ils n'en usent ainsi que parce qu'ils craignent pour leur salut, et que l'amour-propre n'y eût point de part. Davantage, s'ils sont éclairés d'une lumière surnaturelle, comment se peut-il faire qu'il n'en paraisse point dans leur doctrine ? J'avoue qu'ils sont grands admirateurs des mystères de l'Ecriture ; mais je ne vois pas qu'ils enseignent autre chose que les spéculations d'un Aristote et d'un Platon, auxquelles ils ont (de peur d'être pris pour des sectateurs de païens) ajusté l'Ecriture. Ce ne leur était pas assez d'aimer les fables et les rêveries des Grecs ; ils ont fait dire les mêmes sottises aux prophètes, preuve évidente qu'ils n'ont aucune idée de la divinité de l'Ecriture, et que, plus ils admirent la profondeur de ses mystères, plus ils font voir qu'ils la croient moins qu'ils ne la cajolent. »

On voit avec quelle raideur il va choquer toutes les idées et tous les préjugés religieux.

Dès le début, l'auteur pose le principe de la liberté de conscience : « Que si l'autorité souveraine ne s'étendait *qu'à punir les actions et que les paroles fussent libres*, il n'y aurait point de prétexte aux révoltes, et l'on ne verrait plus les controverses se convertir en séditions. »

Et, dans le cours de l'ouvrage, il nous fait une déclaration aussi intéressante : « Comme elle [*la religion*] consiste moins dans les œuvres extérieures que dans une certaine candeur et simplicité d'esprit, elle n'a ni droit ni autorité sur le public. Car les dons de l'âme ne relèvent ni de l'empire des lois ni de l'autorité publique, et il n'y a ni lois ni supplices qui nous puissent contraindre à suivre la voie de salut ; mais il est besoin pour cela d'une sainte et fraternelle admonition, d'une bonne éducation, et principalement d'avoir la liberté et le choix de juger de tout. Puis donc qu'il est permis de droit à un chacun d'avoir le sentiment qu'il veut en matière de religion, sans que personne puisse renoncer à ce droit, il s'ensuit que chacun a droit et autorité souveraine de juger en toute liberté de la religion, et par conséquent de se l'expliquer, et d'en être soi-même l'interprète (1). »

Le principe d'après lequel il faut servir Dieu plutôt que les hommes n'est qu'un prétexte hypocrite ; il ne faut pas que la religion soit réglée autrement que par la puissance civile.

Pour ce qui est de la croyance, Spinoza pose que la raison

(1) P. 232.

suffit pour comprendre Dieu et les vérités morales. La raison et la foi commandant les mêmes choses, la voie rationnelle est aussi divine que la voie religieuse. L'Écriture est divine, « non pas en tant que c'est un certain nombre de livres que Dieu ait voulu communiquer aux hommes », mais « en tant qu'elle contient la véritable religion (1) ». Il suit de là que, seule, la lumière naturelle a le droit d'expliquer l'Écriture. Elle enseigne à aimer son prochain comme soi-même ; elle enseigne à être juste ; elle enseigne à ne pas voler et à ne pas tuer. Par où diffèrent donc la raison et l'Écriture ? Elles diffèrent en ceci : la raison fait comprendre *pourquoi* il faut bien vivre, tandis que la foi ne rend vertueux que par obéissance à Dieu. Il ne s'agit pas de savoir comment on se représente Dieu : toute dispute est vaine à ce sujet. Celui qui croit ce qu'il peut, quelque bizarres que soient ses idées théologiques, pourvu qu'il obéisse à Dieu, pourvu qu'il vive bien, celui-là tient la vraie religion (2).

L'auteur arrive ainsi à établir une sorte de catéchisme universel, fondé sur les principes suivants :

« 1° Il y a un Dieu, c'est-à-dire un Être souverain, infiniment juste, miséricordieux, et le modèle de la véritable vie... »

« 2° Il est seul et unique... »

« 3° Il est partout et rien ne lui est caché... »

« 4° Il a un droit souverain et une puissance absolue sur toutes choses ; il est indépendant... »

« 5° Le culte de Dieu, et l'obéissance qu'on lui doit, ne consiste que dans la justice et dans la charité, c'est-à-dire dans l'amour du prochain. »

« 6° Ceux qui obéissent à Dieu à cet égard sont sauvés, et les autres qui s'abîment dans les plaisirs sont damnés. » [Mais peu importe que ces sanctions soient données ici-bas ou ailleurs.]

« 7° Dieu pardonne les péchés à ceux qui s'en repentent (3). »

Spinoza réduit ainsi la religion à une morale universelle, à une religion philosophique, à quelques principes généraux auxquels la raison seule peut conduire. Quant à la foi proprement dite, elle sera pour le peuple, ignorant de l'analyse philosophique, un moyen de s'élever, par l'obéissance à Dieu, jusqu'à la vertu des sages.

Dans ce système, les miracles disparaissent. Spinoza n'en veut pas. Il doute des miracles de l'Évangile, parce que, dit-il, ils n'ins-

(1) Cf. p. 339-340.

(2) Cf. p. 371-378.

(3) Cf. p. 373-374.

truisent pas. Ils vont même contre le but de Dieu ; car ce qui fait respecter Dieu, c'est la régularité parfaite du monde, c'est l'immutabilité des lois de la nature. Une puissance capricieuse qui violerait toutes ces lois et qui briserait cette régularité ferait douter de Dieu lui-même.

Spinoza fait aussi sa part à l'exégèse. Il s'interroge sur les divers sens et sur les dates de chaque livre ; il discute l'authenticité du Pentateuque. Sa critique religieuse biblique doit être rapprochée de celle de Bayle et de Richard Simon.

Enfin, le livre de Spinoza contenait des éléments de doctrine sociale (1). La démocratie, fondée sur l'égalité naturelle, lui paraît la meilleure forme de société.

En somme, le *Tractatus* détruisait tout le vieil édifice théologique de l'histoire sainte et du dogme. Cette manière de réduire la religion à la morale et de faire de la religion la philosophie des simples, cette manière de soumettre l'Eglise à l'Etat en proclamant la tolérance et la libre-pensée, cette apparition d'une doctrine sociale inspirée par la recherche du bien général, tout cela montre combien nombreux sont les éléments fournis par Spinoza aux philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle (2).

\*  
\*\*

Dans quelle mesure et sur quels points Spinoza a-t-il agi ? Ce serait plus difficile à déterminer, parce que les spinozistes français se sont dérobés avec prudence.

Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que Spinoza a agi, voilà tout. Considérez Voltaire, par exemple : l'*Ethique* n'a fait que glisser sur lui, mais le *Tractatus* a agi profondément. Pour l'*Ethique*, il s'est servi du livre de Boulainvilliers. (Voltaire le cite dans l'article *Dieu* du *Dictionnaire philosophique*.) Pour le *Tractatus*, Voltaire a eu entre ses mains le *Traité des cérémonies superstitieuses des Juifs*, qui n'est, comme vous savez, que la *Clef du Sanctuaire* reproduite sous un autre titre. — Dans l'exégèse de Voltaire et aussi dans son déisme, nous retrouverons Spinoza.

\*  
\*\*

Après ce nom sérieux et respectable de Spinoza, il nous faut citer ici celui d'un visionnaire un peu fou, Parisot, maître des

(1) Voir les pages 403 et suiv. de la *Clef du Sanctuaire*.

(2) En 1688, Le Vassor accuse Spinoza de conduire au déisme, non à l'athéisme.

comptes à Paris, auteur de deux livres assez curieux. Dans le premier, *La Foi dévoilée par la Raison* (1681, in-8°), il montre que ceux qui établissent une religion par la force se trompent, car l'homme est « bâti de passions » et « crépi de raison » ; et il développe cette idée que la conscience n'a aucun souverain : c'est l'idée de tolérance déjà entrevue et posée. Dans le second, la *Requête au Clergé de France* (1685), il met encore la raison au-dessus de la foi. Mais ce livre, comme le premier, est plein de divagations plus folles les unes que les autres, et Bayle a pu justement qualifier Parisot de « visionnaire ».

Parisot nous est, cependant, un témoin de la diffusion de certaines idées à l'époque qui nous occupe ; il est un apologiste du rationalisme, et, à ce titre, nous devons le mentionner.

Citons encore Abbadie, qui, dans son *Traité de la Vérité de la Religion chrétienne* (2<sup>e</sup> éd., Rotterdam, 1688, in-12), s'en prend vivement aux déistes, dont il distingue quatre sortes : « ceux qui se font une idée bizarre de la Divinité ; — ceux qui, ayant une idée de Dieu qui avait paru d'abord assez juste, lui attribuent de ne prendre aucune connaissance de ce qui se fait sur la terre ; — ceux qui, tenant que Dieu se mêle des affaires des hommes, s'imaginent qu'il se plaît dans leurs superstitions et dans leurs égarements ; — et, enfin, ceux qui reconnaissent que Dieu a donné une religion aux hommes pour se conduire, mais qui en réduisent tous les principes aux sentiments naturels de l'homme, et qui prennent tout le reste pour fiction (1). »

Deux de ces formes, la seconde et la troisième, sont celles du déisme philosophique : cela prouve que le courant que nous retrouverons au XVIII<sup>e</sup> siècle existe déjà au moment où l'auteur écrit.

A. C.

(1) T. I, p. 137.

# La Morale.

---

Cours de M. VICTOR EGGER,

*Professeur à l'Université de Paris.*

---

**Le bien moral se subordonne comme des moyens les autres fins. — L'homme moral est seul vraiment homme.**

J'ai établi déjà que toute fin est un bien et que tout bien est une fin ; que ces deux idées, fin et bien, ne sont, en somme, qu'une seule et même idée. J'ai montré, aussi, que les fins que l'homme conçoit pour lui-même sont en petit nombre : ce sont le vrai, le beau, le bien moral, le bonheur, la perfection. Parmi ces fins, il y a le bien moral ; c'est lui seul que l'on vise dans la qualification morale, lorsqu'on attribue aux phénomènes ou aux agents, comme des qualités, le bien moral, le mal moral ; et, selon la conscience morale, individuelle ou sociale, le bien qui est obligatoire est toujours le bien moral et lui seul ; le mal qui est défendu est toujours le mal moral, et lui seul. La fin que l'homme reconnaît comme obligatoire, c'est-à-dire comme préférable aux autres, c'est la plus haute, c'est le meilleur des biens pour lui ; le bien moral est donc identique au bien obligatoire, à la fin obligatoire, à la fin suprême pour la vie humaine, pour l'homme tel qu'il est.

Cette fin est-elle originale ou est-elle réductible à quelque autre ? En embrasse-t-elle une autre dans sa définition ? Je répondrai, à la fois, oui et non. Elle est le bonheur, mais sous certaines conditions : le bonheur des autres hommes visé par chaque homme, souhaité, voulu, fait hors de l'individu dans l'humanité, le bonheur social ou socialement entendu. Ainsi pense l'humanité, la société des hommes, le sens commun.

Mais le sens commun a-t-il raison ? Cette limitation du bien est-elle arbitraire, sans fondement aucun, ou mal fondée ? La raison du philosophe ne se soumet pas au préjugé, à moins qu'elle ne découvre qu'il est fondé en raison. Elle peut aussi considérer l'opinion du sens commun sur la moralité humaine comme vraie d'une vérité provisoire et contingente, et se donner pour tâche de préparer un avenir plus raisonnable, aspirer

à changer le sens commun, ce qui revient à l'excuser tout en le condamnant. L'opinion associée à l'obligation formelle une fin, un bien spécial, préféré, adopté, choisi à l'exclusion des autres, et que l'individu, à son avis, doit préférer, adopter, choisir. Ce bien, est-ce le plus grand bien, non seulement pour la société, pour l'humanité, mais pour l'individu humain ?

Quelles sont les fins, autres que le bonheur d'autrui, parmi lesquelles le choix de la raison philosophique pourrait s'exercer ?

Il y a d'abord le vrai, la vérité. C'est une fin spéciale. De son adoption résulte le développement exclusif de l'intelligence, et non le développement harmonieux de toute l'âme. Et puis l'homme est-il fait pour la vérité, c'est-à-dire pour être la conscience de l'univers résumée en lois mathématiques et physiques ? Le rôle de l'homme consisterait à savoir ce qu'est l'univers, chose que l'univers ne sait pas, à se dévouer pour compléter l'univers aveugle ?

C'est mettre le genre humain au service de l'univers, comme si le genre humain n'avait pas sa valeur propre, valeur supérieure à celle du reste de l'univers. Adopter le vrai comme fin, ce serait donc sacrifier l'individu en tant que tout psychique, ensemble d'activités diverses, à une de ses parties, et sacrifier au milieu où vit l'humanité l'humanité elle-même. La vérité n'est pas la fin de l'homme ; elle n'est qu'un moyen de cette fin ; à ce titre plus modeste, elle est d'un grand prix, et elle a un grand rôle dans la vie humaine ; nous l'établirons tout à l'heure.

Le beau est une fin spéciale ; l'adopter entraînerait à développer exclusivement l'imagination, faculté d'imitation dont l'acte, devenu œuvre durable, ajoute à la nature. Vivre pour créer l'œuvre d'art, serait-ce s'occuper à compléter la nature par des imitations fragmentaires et plus ou moins libres de ses aspects ? Mais il ne manque à la nature que de se connaître ; comme réalité, elle se suffit à elle-même et n'a pas besoin de compléments ; ajouter aux œuvres du créateur des œuvres analogues, c'est se livrer, semble-t-il, au plus inutile des jeux. Il faut chercher ailleurs la raison qui justifie l'art. Elle est dans l'homme, non hors de lui. Sans la beauté, que la nature et l'œuvre d'art nous présentent souvent, la vie ne serait-elle pas attristée ?

Certes, le beau fait de la joie : c'est une joie de luxe ; l'art est un luxe des peuples riches, et les pauvres se contentent des beautés de la nature. Vivre pour l'art et pour le beau, ce n'est pas cultiver l'âme, mais seulement une de ses parties au détriment du tout. Mais l'art est social, dit-on ? Oui, dans une certaine mesure : toute œuvre d'art est faite pour plusieurs, mais non pour tous.

L'art est social et moral dans la mesure où il est un moyen du bonheur humain. Le beau fait partie du bien, rentre dans le bien comme partie d'un tout ou comme moyen. Le pur artiste, créateur ou amateur, est un homme incomplet. Et une société où la charité serait faite sous la forme du beau, où le beau serait non le luxe, le superflu, mais le nécessaire, le premier des biens, le pain de l'âme, une telle société ne se comprendrait pas : nous n'en avons pas l'idée.

La perfection, si on la considère comme une fin, c'est le développement harmonieux des facultés de l'âme ou des activités de l'individu humain. Il s'agit alors d'un idéal esthétique ; l'âme humaine doit être belle comme une œuvre d'art ; le sage est le sculpteur de lui-même. Mais qui jouira de cette beauté intérieure ? Lui-même, lui seul. Ce sage est sa propre fin. C'est un égoïste raffiné, et son œuvre est une œuvre d'art paradoxale, car elle est interdite à tout autre que son auteur. Cet idéal n'a rien de social, et il n'est même pas satisfaisant pour l'individu, car il l'enferme en lui-même ; il le considère comme un tout ; retranchant de lui ce qui est naturellement social en chacun, il exalte un individu mutilé ; pouvons-nous concevoir l'harmonie d'un ensemble dont un des éléments, et non le moindre, est supprimé ?

A ces trois fins, qui ne sont pas le bonheur personnel, et qui ne se confondent pas non plus, je viens de le montrer, avec le bien moral, il convient d'ajouter ce qui, pour certains philosophes, est l'idéal de l'âme individuelle et l'objet de son devoir : la liberté, la volonté non asservie. Mais la volonté est par essence une cause, donc un moyen, le moyen de la fin ou le moyen des moyens, donc tout le contraire d'une fin. Veut-on dire que le sage doit sauver sa liberté en ce monde, afin de pouvoir l'employer dans un monde meilleur où elle ne sera pas entravée et où elle trouvera des fins plus dignes d'elle ? C'est là ou bien une morale de désenchanté, de rêveur chimérique ; ou bien une morale provisoire, une morale d'attente. Un stoïcien, sous Néron ou sous Domitien, attend le règne des Antonins ; il se réserve et se prépare pour faire le bien, quand le bien sera possible, quand la vertu active ne sera plus interdite aux bonnes volontés. Mais le délicat, qui trouve le monde mauvais, et qui réserve sa bonne volonté pour un autre, chimère rêvée, celui-là déserte, abdique, trahit. Une société de causes qui attendent, qui se réservent, s'abstenant d'agir, est-ce une société ? Un individu qui cultive sa force sans l'exercer, est-ce un individu dont le développement soit normal et complet ? Nullement : il est atrophié ; c'est un mutilé volontaire.



Les philosophes ont été surtout préoccupés de l'individu, des individus comme eux, de l'élite des hommes ; ils ont été choqués de l'oppression fréquente dont souffrent, dans la vie sociale telle qu'elle est, les individus d'élite ; la pensée indépendante, la recherche du vrai, la science, l'art, la culture de soi-même, l'indépendance personnelle, l'originalité sous toutes ses formes, sont souvent peu favorisées par le milieu social, les institutions, les mœurs, l'opinion, les préjugés. Mais les revendications de l'individu peuvent être justifiées du point de vue social. Une société qui s'expose à de telles revendications est une société mal entendue. Toute société a besoin de pensée libre, de science, d'art, de volontés non opprimées, d'âmes librement et largement cultivées : ce sont, pour la société, autant de richesses dont elle profite. L'individu devrait amender, corriger les institutions et les mœurs au lieu de s'isoler, sortir de lui-même pour se faire sa place, et se faire sa place en sortant de lui-même. S'il s'isole dans le culte du vrai, du beau, de lui-même, de sa liberté, il ne se développe ni tout entier ni harmonieusement. L'homme est naturellement social ; Aristote l'a dit. L'individu est un tout, non une abstraction, mais chacun de ces tous est lié aux autres ; ce n'est pas une unité se suffisant à elle-même ; ce n'est pas un système fermé ; mais qui vit d'échanges, de ce qu'il reçoit et même et tout autant de ce qu'il donne. Le développement de l'individu n'est complet et harmonieux que si l'individu met sa fin hors de lui, dans la pluralité indéfinie de ses semblables, que s'il se considère et se pose comme un moyen.

Reconnaissons pourtant que rejeter les autres fins comme fins suprêmes, c'est seulement les subordonner, puisque ce sont des fins. Comment faire le bien sans posséder beaucoup de vérités, beaucoup de science, sans avoir l'intelligence active qui trouve des vérités particulières à mesure des besoins de l'action ? Est-ce bien faire le bien, faire le bien complet, que de dédaigner le beau, parure et charme de la vie réelle ? Le beau est un luxe, assurément ; mais ce luxe est le complément et l'achèvement de tout ce que nous appelons utile. Il est à dédaigner seulement dans le cas d'urgence extrême : la lutte contre le mal exclut la recherche du beau ; mais l'édification du bien n'est achevée que si le bien réalisé est paré de beauté. En troisième lieu, plus une âme sera forte, indépendante, libre, plus elle sera capable d'agir contre le mal social et pour le bien social. Enfin, développer l'âme harmonieusement, c'est constituer une âme libre et forte, active et saine, riche de science et d'intelligence, capable de sentir le beau et d'en parer son acte et son œuvre, une âme où toutes les acti-

vités sont dans la proportion juste et ont leurs rapports normaux ; y arrivera-t-on, si l'on s'isole, si l'on se prend pour fin ? Au contraire, agir ainsi, c'est se restreindre et s'atrophier ; l'isolé, l'égoïste est incomplet, tronqué ; la vie morale développe toute l'âme et la développe harmonieusement. Une belle âme, c'est une morale, et toute âme morale est une belle âme. A se faire moyen, l'individu ne perd rien de lui-même ; au contraire, il exalte son individualité ; il développe toutes ses puissances. Les plus grands hommes, considérés comme individus, non dans leur œuvre, sont ceux qui se sont faits grands en s'oubliant eux-mêmes.

Représentons-nous le développement complet et harmonieux d'une âme individuelle : elle agit au dehors ; pour agir, il faut une volonté réfléchie, préparée ; les tendances normales sont éclairées, hiérarchisées ; la faculté de jouir et de souffrir est exercée par la sympathie ; sans cesse, il faut faire attention à autrui et se surveiller soi-même ; l'intelligence est active, prête à résoudre tous les problèmes, à comprendre les hommes et les circonstances, à trouver les moyens efficaces et à rejeter les autres ; enfin la science des vérités établies et de leurs rapports fournit des principes assurés à l'activité intellectuelle toujours en éveil. Le philanthrope est l'homme complet en soi ; c'est aussi l'individu enrichi d'autrui, accru, parce qu'il est associé, lié aux autres, et non pas isolé en lui-même.

Qu'on ne parle pas, ici, d'une contrainte sociale, d'un égoïsme collectif qui écraserait l'individu et le ferait esclave, de l'individu sacrifié à la collectivité humaine. L'individu ne perd rien à se sacrifier, et, s'il y perdait sur l'ordre de la société, la société y perdrait, puisqu'elle est composée d'individus. Il lui faut de grandes âmes, de grands hommes, et le plus possible.

L'individu ne perd rien, pas même le bonheur ; il ne le vise pas, mais il l'a ; il ne le savoure pas, ne s'y complaît pas, ne s'y attache pas, l'œil toujours au delà ou ailleurs, mais il l'a. Le vrai bonheur est méconnu, ignoré ; il n'est pas fait pour être regardé. Quel est son rôle dans l'âme humaine ? Il est dynamogène : il donne des forces pour agir dans le sens du bien ; il permet d'agir avec entrain, avec ardeur, avec allégresse ; il est dépensé à mesure ; il donne la force de continuer à renoncer à lui.

Donc, parmi les fins, il y en a une qui est la fin humaine, la vraie, celle dont les autres sont des moyens, celle qui se subordonne les autres. Cette fin, c'est le bien moral, tel que le sens commun le définit. Elle a ce rôle, elle a cette autorité, parce que l'homme est, par nature, social. Elle est obligatoire, à la fois, parce qu'elle a cette autorité et parce que, dans l'âme indivi-

duelle, elle rencontre des fins rivales, des tendances avec lesquelles elle est en conflit ; car, dans l'idée d'obligation, il y a l'idée d'un choix, l'idée d'un renoncement corrélatif à une adoption.

Je terminerai par un dernier ordre de considérations. Je n'ai guère parlé que des fins qui peuvent séduire une âme d'élite ; mais il faut rappeler que l'égoïsme est une de nos tendances naturelles ; il est notre tendance animale : en tant que nous sommes des animaux, nous sommes égoïstes. L'égoïsme raffiné, savant, bien entendu, l'eudémonisme, est le même au fond : c'est la tendance animale dans un animal très intelligent. Si cette tendance n'est pas arrêtée, l'expérience montre l'égoïsme s'achevant dans la méchanceté, car notre bonheur exige le malheur d'autrui. La lutte pour l'existence est la loi des sociétés primitives ; chez nous, cette lutte est atténuée. Pourtant, dans nos sociétés industrielles où l'argent est le substitut du bonheur, « les affaires, comme on l'a dit, c'est l'argent des autres ». Les utilitaires cherchent seulement à limiter les égoïsmes les uns par les autres, en arrêtant chacun à la limite où il deviendrait injustice, c'est-à-dire méchanceté. Mais au nom de quoi peut-on prescrire cette limitation, sinon en vertu de ce principe : « Soit par lui-même, soit grâce aux lois écrites, ton semblable est aussi fort que toi ; crains-le donc ; sois égoïste, mais sois prudent » ? La société humaine ainsi organisée ne dépasse pas l'animalité.

Mais il y a, dans l'homme, une autre tendance. Qu'y a-t-il au fond de ces mots : altruisme, générosité, désintéressement, grandeur d'âme, bonté, moralité ? Il y a : vouloir le bonheur, mais non le sien propre. Entre les deux termes de la tendance animale, le divorce est proclamé. Et le divorce a pour origine l'autre tendance qui est humaine aussi, mais qui n'est pas animale : l'héroïsme, qui nous porte vers la souffrance d'autrui pour l'anéantir, le courage, l'abnégation, le sacrifice.

Il y a deux hommes en chacun de nous, et leur mélange constitue l'homme réel ; l'un est l'instinct animal, l'autre est le devoir humain ; tous les deux sont naturels à l'homme, mais le second est propre à l'homme. Par l'instinct moral, par le devoir, l'homme, sans cesser d'être individu, devient social. Une formule exacte du devoir serait : « Individu, sois social », c'est-à-dire : « Il t'est ordonné de vouloir activement autre chose que ton bonheur, de poursuivre d'autres fins que ton bonheur, de ne pas vivre en animal, et de vouloir pour autrui le bonheur, de travailler et de contribuer au bonheur d'autrui. »

Le devoir n'est personnel ou individuel que dans ses deux

formes inférieures, les devoirs d'abstention ; ses deux formes supérieures, les devoirs d'action, impliquent relation entre l'individu et ceux qui lui sont semblables. La pluralité des consciences semblables, semblables spécialement en ce qu'elles sont capables de bonheur et de malheur, cette pluralité engendre les formes supérieures du devoir. Il n'y a pas de devoir sans société et pas de société sans devoir ; le devoir est la règle et le lien des sociétés humaines et de l'humanité.

L'idéal moral est-il donc celui des animaux, le bonheur transféré de l'homme individuel à l'humanité, et rien de plus ? Consentons à entendre ainsi l'idéal moral. L'orgueil des philosophes ne doit pas troubler notre jugement. Résignons-nous : l'homme ne peut s'élever plus haut. Il s'élève par le désintéressement au-dessus de l'animalité ; mais il ne peut s'affranchir davantage. L'homme n'est ni ange ni bête ; il ne peut être plus qu'homme. Désintéressé, philanthrope, généreux, charitable, il fait le bien proprement dit, modestement, sans chimère et sans orgueil. La morale est chose humble, terrestre, humaine, sociale. Telle qu'elle est, elle a sa beauté. Être moral, c'est être vraiment homme, et être vraiment homme, c'est renoncer à son moi individuel pour le perdre dans l'humanité.

---

# La vie et les œuvres de Molière.

---

Cours de M. ABEL LEFRANC,

Professeur au Collège de France.

---

## Tartuffe.

(Suite.)

Nous nous proposons, aujourd'hui, d'étudier la question des origines de *Tartuffe*. Mais, auparavant, je vous présenterai un tableau d'ensemble des faits relatifs à l'historique de la pièce : le 12 mai 1664, *Tartuffe* fut représenté (trois premiers actes) et interdit aussitôt ; le 13 mai, eut lieu la représentation du *Mariage forcé* ; le 14, la reine mère tomba malade ; le 16, le roi se trouve à Fontainebleau, où il resta jusqu'au 13 août ; le 23, se place le retour de Versailles à Paris de la troupe de Molière, qui reçoit 4.000 livres ; le 29 juin, le portier La Fontaine fut blessé ; le 21 juillet, la troupe partit pour Fontainebleau, où elle resta trois semaines ; il n'y eut donc pas de brouille ; la suspension de la pièce fut d'abord une simple mesure de précaution ; le 4 août, lecture de *Tartuffe* devant le légat du pape ; le 13 août, achevé d'imprimer du *Roi glorieux au monde* ; le 31 août, premier placet de Molière, visites diverses chez les princes ; le 20 septembre, voyage à Villers-Cotterets par ordre de Monsieur, pour huit jours ; du 21 au 25, le roi s'y trouve ; le 25, représentation des trois premiers actes de *Tartuffe* devant le roi et la reine ; le 10 novembre, mort de Louis, fils de Molière, filleul du roi ; la comédie est entièrement achevée, avec ses cinq actes, et représentée, la première et la seconde fois, au château du Raincy, près Paris, pour le prince de Condé, le 29 novembre 1664 et le 8 novembre 1665 ; — le 20 février 1668, elle fut jouée à l'hôtel de Condé à Paris, et, le 20 septembre 1668, au château de Chantilly à huis clos. — En 1665, le 4<sup>e</sup> acte fut remanié ; le 15 février, on joua le *Festin de Pierre*, pour lequel il y eut quinze représentations. Remarquons que 6.443 bals eurent lieu à Paris depuis la veille des Rois jusqu'au 21 février, jour du Mardi-Gras, c'est-à-dire pendant un mois et demi. On s'amusait donc, au XVII<sup>e</sup> siècle, beaucoup plus qu'on ne l'a prétendu ; la bourgeoisie française et le peuple s'amusaient dès

qu'ils sont tranquilles ; le 1<sup>er</sup> août, naissance d'une fille de Molière, Madeleine ; le 4 juin 1666, 1<sup>re</sup> représentation du *Misanthrope* ; en avril 1667, grave maladie de Molière, qui, pendant deux mois, reste éloigné de la scène ; le 31 juillet, représentation de *Tartuffe* chez Madame ; le 5 août, première représentation publique de *Tartuffe*, à la salle du Palais-Royal ; le lendemain, la pièce est défendue par le premier président ; le 8 août, deuxième placet ; le 11 août, mandement de l'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe, contre la lecture et l'audition de *Tartuffe* ; le 20 août, lettre sur l'imposteur ; le 20 février 1668, représentation de *Tartuffe* à l'hôtel de Condé ; le 5 février 1669, troisième placet ; la permission définitive est donnée et une représentation a lieu, ce jour même, avec un succès immense ; la première édition parut le 15 mars 1669 ; l'achèvement d'imprimer fut donné le 23 mars, chez Jean Ribou ; cependant Bossuet prêche le Carême à la cour ; le 25 mars, mort du père de Molière. Ainsi l'histoire de la pièce va du 12 mai 1664 au 5 février 1669, et comprend cinq ans moins trois mois.

L'étude de *Tartuffe* est un domaine immense : il faudrait cinq ou six leçons pour achever d'en traiter tous les aspects. Rappelons, d'ailleurs, qu'il existe plusieurs mystères, plusieurs choses inexplicables, dans l'affaire de *Tartuffe*, et surtout dans la composition de l'œuvre et ses états successifs ; il y a nombre de points insolubles ou presque, puisque le premier et même aussi le second état de la pièce nous échappent en grande partie. Nous raisonnons donc un peu dans l'inconnu ; aussi la plus grande prudence est-elle nécessaire.

Nous avons dit que la pièce n'était pas complète en trois actes. Mais était-elle terminée, ou non, en mai 1664 ? Il est important de le savoir. Dans la relation des fêtes, il est dit que le roi défendit la pièce en public et se priva lui-même de ce plaisir, jusqu'à ce qu'elle fût achevée et examinée. D'autre part, on n'a pas remarqué que la composition de la pièce avait dû être interrompue par celle de la *Princesse d'Elide*, commandée par le Roi, que Molière n'eut pas le temps d'achever en vers. N'oublions pas que, dans l'état actuel, *Tartuffe* n'apparaît qu'au cours du 3<sup>e</sup> acte. Louis XIV avait certainement donné au poète une autorisation préalable.

Quant aux raisons profondes de Molière, en écrivant cette pièce, nous les avons expliquées déjà et nous avons eu, à ce sujet, l'occasion d'exprimer des vues nouvelles sur les origines du *Tartuffe*. Maintenant, il s'agit de compléter cette esquisse par une autre recherche.

Tout d'abord, il faut tenir compte de l'attitude de Louis XIV, au moment où Molière écrivit *Tartuffe* ; tout s'explique par là : le roi était amoureux de M<sup>lle</sup> de la Vallière ; il avait alors les mêmes ennemis que Molière : les dévots intransigeants, les rigoristes, au fond les véritables dévots. Voici ce que l'on imaginerait volontiers : Molière, très perspicace, avait remarqué que le roi et lui avaient affaire, si l'on peut dire, depuis quelque temps, aux mêmes hostilités, aux mêmes malveillances. Il parla au roi de son projet d'écrire une pièce dirigée contre ces adversaires communs. Louis XIV approuva ; car il connut sûrement la pièce, étant donné qu'il réglait tout. Je vous recommande, pour bien connaître Louis XIV à cette époque, la lecture de l'ouvrage de Lair, *Mademoiselle de la Vallière* (4<sup>e</sup> édition). Rappelons aussi que Piron, ayant vu *Tartuffe* peut-être pour la centième fois, s'en émerveillait, à la sortie, d'une manière encore plus enthousiaste et plus bruyante qu'à l'ordinaire. Quelqu'un lui ayant demandé d'où lui venait ce surcroît d'admiration : « Ah ! mon ami, dit-il, c'est que je pense que, si *Tartuffe* n'était pas fait, il ne se ferait jamais ! » En cherchant bien, l'on trouve qu'au fond c'était très vrai. Piron voyait juste et ne s'émerveillait pas à tort. Rappelez-vous les réflexions de Napoléon I<sup>er</sup> sur le même sujet.

On peut toujours espérer retrouver des données inconnues sur ce grave sujet. Je vous signale, à ce propos, la découverte de M. Chambon, publiée dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (1896. p. 124). Il s'agit du récit de la consultation de Baluze à la demande de Colbert ou du prince de Condé, à l'occasion du mandement de l'archevêque de Paris, en 1667 ; les dévots étaient contre Colbert, et le prince de Condé contre eux : « On demande si M. de Paris a pu et dû déchaîner l'excommunication contre ceux qui représenteront, liront ou entendront réciter soit en public, soit en particulier, la comédie de *Tartuffe*, sous quelque nom que ce soit. M. Baluze se demande si cette excommunication a été décernée canoniquement et si l'Eglise peut se mêler de ces sortes de choses. Il croit qu'elle n'a pas été prononcée avec pleine connaissance de cause ; il semble qu'il falloit déclarer qu'on avait eu la pièce en main, qu'on l'avait examinée, et que, par l'examen, on avait reconnu qu'elle estoit grandement préjudiciable au salut des âmes. Encore resteroit-il toujours à sçavoir si l'autorité ecclésiastique s'étend jusque-là et si elle peut défendre la comédie sous quelque prétexte que ce soit, et si elle le doit, lorsqu'on voit que vraisemblablement les inférieurs n'auront pas esgard à cette sentence. On pourrait alléguer une décrétale du pape Innocent III

contre les comédiens ; mais ce texte est dirigé contre la présence des ecclésiastiques à ces jeux, et seulement contre des comédies sales, infâmes et scandaleuses. En l'affaire présente, rien de semblable ; car la comédie est un divertissement public permis par les princes dans tous les États de la chrétienté, et qui se donne dans des lieux destinés pour cela, et éloignés des églises et des lieux sacrés, et dans des temps qui ne sont pas ordinairement destinés pour la célébration des devoirs chrétiens. Ainsi l'Eglise ne peut pas se mêler d'empêcher cette sorte de divertissements ; encore moins le peut-elle par l'emploi des peines canoniques et des excommunications. Et quand il se rencontrerait des cas où les comédies iraient à de tels excès qu'on ne pourrait pas s'en taire, les évêques (et cela est très remarquable) ne doivent rien faire témérairement, mais s'adresser aux princes pour faire cesser les scandales par leur autorité, et, si elle ne peut suffire, l'Eglise peut prêcher contre ces désordres, exhorter les fidèles de n'assister point à ces actions, leur en représenter l'horreur, et, si les temps sont assez bien disposés pour qu'on puisse user des derniers remèdes sans scandale et qu'on prévoie que la peine d'excommunication ne sera pas suivie du mépris des chrétiens, on peut en user dans les occasions où les choses saintes seraient ouvertement et impudemment tournées en ridicule. Mais, si on juge que la défense ne sera pas exécutée, il vaut mieux s'abstenir de l'excommunication. Et un autre ajoute que, si un juge délégué par le pape pense que l'excommunication, au lieu de corriger les pécheurs, risque de les rendre plus méchants, il devra laisser dormir les foudres ecclésiastiques jusqu'à ce que les temps s'améliorent, etc. » Lisez aussi, pour vous éclairer sur ces questions, la *Cabale des Dévots* de M. R. Allier.

D'autre part, il est certain que le type de *Tartuffe* vit et se transforme dès le xvii<sup>e</sup> siècle. En effet, si nous interrogeons les textes contemporains, par exemple La Bruyère (*Onuphre*), ou encore les *Satires* de Petit (1686), voici ce que nous lisons :

On a beau déclamer, le monde libertin  
S'abandonne aux plaisirs, s'abandonne au destin.

Il garde toutefois de certaines mesures ;  
En bon Tartuffe, il fait les dévotes figures ;  
Il assiste souvent à nos mystères saints ;  
Les lèvres il remue ; au ciel lève les mains ;  
Il fléchit les genoux, se frappe la poitrine ;  
Et ne dirait-on pas qu'une âme divine  
Allume dans son sein l'ardente charité



Qui nous mène au chemin de la félicité ?  
 Mais ce n'est qu'un trompeur, ce n'est qu'un hypocrite.  
 Au sortir du lieu saint, ce fou se précipite  
 Dans cet abîme affreux de crimes qu'on deffend.  
 L'un achette une vierge, et sa mère la vend ;  
 L'un va trouver l'inceste, et l'autre d'adultère ;  
 L'un d'un subtil poison va régaler son père ;  
 L'autre, avec un faux coin à l'image du Roy,  
 Va frapper des louis d'or de mauvais alloy ;  
 L'un court à son usure, et l'autre à sa vengeance ;  
 Le juge corrompu fait pencher la balance  
 Du côté qu'il luy plaist, quand le plaideur a mis  
 Dans le fond de son sac bon nombre de louis

.....  
 Cette mode est du siècle, et l'équité la fonde.  
 Ainsi la mode étend son pouvoir en tout lieu,  
 Et passe jusqu'aux gens que l'on consacre à Dieu.

.....  
 Depuis le gros seigneur jusqu'au moindre bourgeois,  
 Dans toutes les maisons d'un enfant on fait choix  
 Pour, malgré luy souvent, luy donner la soutane ;  
 Bénéfices ou non, soit dévot, soit profane,  
 Fût-il un vray brutal, ne sceût-il A ny B,  
 La chose est résolue, il faut qu'il soit abbé.

.....  
 Il n'est rien de si propre, et leur douce manière  
 N'a pas beaucoup de l'air de diseurs de bréviaire ;  
 Pour eux, les saints canons n'ayant aucun appas,  
 La plupart sont abbez comme ne l'étant pas.  
 Ils courent les plaisirs, ils cajolent les belles,  
 Et ce sont aujourd'huy les héros des ruelles.

Mais le tartuffisme était surtout dénoncé chez le sexe faible ; sur la fausse dévotion chez les femmes, j'ai rencontré trois textes curieux qu'il importe de vous faire connaître : le premier, tiré de l'*Honneste Femme*, par le R. P. Dubosc, religieux cordelier, conseiller et prédicateur ordinaire du roy : « Il faut regarder la superstition par un autre endroit, afin de découvrir toute sa laideur ; elle ne vient pas seulement de crainte, mais d'artifice. Elle n'est pas seulement scrupuleuse, mais dissimulée. Comparons les discours d'une superstitionneuse à ses actions, et son visage à sa conscience. Qu'on la suive à la sortie des églises, où elle vient de faire mille grimasses, pour voir ce qu'elle fera dans sa famille. Elle ne laisse pas d'estre de mauvaise humeur, après ses extases. Il semble qu'elle vient d'avec les démons, et non pas d'avec les anges... Si elle estoit véritablement dévote, elle seroit plus douce, plus patiente et plus traitable. Mais ce n'est qu'apparence, ce n'est que feintise et hypocrisie... Elle ne se soucie pas de faire un grand nombre de pauvres, pourveu qu'elle en entre-

lienne deux ou trois. Elle a l'âme pleine de vengeance, cependant qu'elle se plaint de la charité refroidie. Elle ne se soucie pas d'effacer ses crimes, pourveu qu'elle les cache. Elle parle en sainte et vit en pécheresse. »

Passons, maintenant, aux *Réflexions sur les défauts d'autrui*, livre à tendances religieuses, édifiantes. Voici ce qu'on lit au chapitre des *Dévots* : « L'âge et la cour, les mauvais maris et les mauvais amis, l'adversité et la vaine gloire, font plus de dévots que les prédicateurs ; mais, de toutes ces choses, la vaine gloire est celle qui en fait le moins... La dévotion rend souvent plus qu'on n'a perdu. Camille n'étoit décriée que parmi les bourgeois avant d'être dévote, et, depuis qu'elle l'est, elle fréquente les dames de la première qualité, et elle est considérée. On la voit dans le carrosse de... où elle n'auroit jamais entré, et elle tient la serviette aux princesses quand elles servent les pauvres... Une dévote se distingue presque toujours par une table délicate et propre ; on n'y donne point à la vérité dans les excès de l'intempérance, mais on y donne dans les excès de la délicatesse. » Le troisième texte auquel je faisais allusion est tiré de l'*Education des Dames*, de Poullain de la Barre (sous la rubrique : *Idee de la vraie dévotion*) : « Ce n'est pas là, répliqua Eulalie, ce que j'entends par dévotion. J'entends une dévotion de la nature de celle dont une dame qui me touche de fort près est tellement prévenue qu'elle croiroit faire un crime de parler d'autre chose, hors les affaires de sa maison, et qu'elle fait consister en certaines observations arbitraires et indifférentes, dont je voy que les docteurs, les sçavants, les magistrats, presque tous les hommes et les femmes raisonnables qui ont quelque mestier ou quelque autre occupation semblable, sont dispensés partout, sans que les prédicateurs, qui s'en dispensent aussi, les accusent d'estre moins chrétiens que les autres. »

Il est à remarquer, d'ailleurs, que, chez les femmes d'alors, il y avait beaucoup plus d'indépendance et de liberté d'esprit qu'on ne l'a cru généralement. Je citerai, à ce sujet, une réflexion bien curieuse de M<sup>me</sup> de Motteville (Lair, p. 123) : « Le malheur de notre sexe est tel que les hommes, qui ont fait les lois, en ont ôté la rigueur à leur égard, et ce n'est que dans le ciel où l'égalité du commandement fera que chacun recevra selon ses œuvres. »

J'ai parlé déjà des originaux de *Tartuffe* ; maintenant, je traiterai des sources proprement dites. *Tartuffe* est la première pièce sociale en France ; c'est le plus ancien drame bourgeois de notre littérature. Il nous montre l'intérieur d'une maison aisée, cadre que jusque-là les romans avaient seuls évoqué. Sur les

sources, consulter le récit de Sorel, recueilli par M. Monval et publié dans le *Moliériste* de 1889. Lire aussi les remarques de M. Roy, dans sa thèse sur Sorel. Ce récit est tiré du *Polyandre*, dont Molière s'est souvenu plus d'une fois et d'une manière toute spéciale, lorsqu'il écrivit *Tartuffe*. Remarquons que le *Polyandre* est très rare : la Bibliothèque nationale n'en possède aucun exemplaire. C'est l'exemple, plus fréquent qu'on ne croit, d'un ouvrage qui a dû être assez répandu et qui se trouve représenté, aujourd'hui, par un exemplaire peut-être unique. « *Polyandre*, dit l'*Avertissement aux lecteurs*, est (son nom l'indique) un homme qui vaut autant que plusieurs autres, ou qui est propre à beaucoup de choses et même à tout faire. » Son histoire sert de lien à plusieurs aventures « modernes et arrivées à Paris » dans des milieux très différents. Quant à M<sup>me</sup> Pernelle, il est question à la page 145 d'un « jeune garçon portant chez l'apothicaire du quartier un récipient pour un lavement qu'il faudra apporter dans deux heures à *Madame Pernelle*, qui est une honnête bourgeoise de vos voisins. » Après le nom, Molière a pris ailleurs le type lui-même dans le roman de Sorel. Au milieu du tome second, la scène est chez Aurélie, jeune et belle veuve, dont l'humeur douce n'est pas sans analogie avec le caractère d'Elmire, et qui habite avec sa sœur cadette, l'orgueilleuse Hypéride, et la sage Phronyme, sa nièce, au grand logis occupé par deux ménages ; il y a, dans sa chambre, nombreuse compagnie : cinq visiteurs, dont Polyandre, que nous connaissons déjà ; son ami Néophile, jeune blondin, fils d'un riche financier ; Musigène, poète juré ; Orilan, l'amoureux universel, inconstant et volage, agité de corps et d'esprit, et Thrasomède, homme d'épée, amoureux d'Hypéride. C'est ici que commence le récit de Sorel, qui contient des indications si curieuses sur Paris et la société du temps ; c'est un tableau parfait, vivant, complet, plein de vie, qui fait revivre à merveille l'existence bourgeoise d'alors : « L'on était dans une joie assez générale, lorsqu'un petit laquais tout effrayé s'en vint dire à Aurélie : « Madame, voilà M<sup>me</sup> Ragonde, qui est au bout de la rue, qui approche tant qu'elle peut. » A ce mot, Aurélie, Phronyme et Hypéride demeurèrent si confuses et si troublées qu'il semblait que la ville fût prise d'assaut. « Mon Dieu, dit Aurélie, je voudrais que la dépense et la cuisine fussent fermées. » Et, à l'instant même, Phronyme se levant dit : « Il faut que j'aille ôter l'*Astrée* et la *Diane* de Montemaior, qui sont dessus nos tablettes, et que j'y mette l'*Introduction à la Vie dévote*. »

« Néophile ayant demandé à Aurélie qui était cette dame qui était tant à craindre, elle lui répondit que c'était leur grand'mère

qui était la plus étrange femme de la terre ; qu'elle contrôlait tout ce qui se faisait dans leur maison et toutes leurs actions particulières avec une sévérité horrible ; que ce qu'elle faisait d'abord, c'était d'aller voir en la cuisine si l'appareil de leurs repas n'était point trop grand ; puis, après, qu'elle trouvait à reprendre à leurs emmeublemens, à leur façon de s'habiller, à leurs promenades et à leurs visites, et à tous leurs divertissemens, et qu'elle eût voulu que, dans l'âge où elles étaient, elles eussent vécu comme si elles eussent été du sien... Cependant Aurélie prit une quenouille et un fuseau, et dit à sa sœur et à sa nièce qu'elles prissent aussi de l'ouvrage, ce qu'elles firent, l'une prenant de la tapisserie, et l'autre du linge qu'elle commençait d'ourler. Elles ne furent pas si tôt placées près des fenêtres, que voilà la vieille qui entre avec une petite servante, sur les bras de laquelle elle s'appuyait. Son visage était si difforme qu'il devait faire peur aux petits enfants, et que l'on les pouvait, à bon droit, menacer de la faire venir à eux lorsqu'ils criaient et qu'ils étaient opiniâtres. Sa bouche tortue s'élevait vers son oreille gauche, la droite se pouvait plaindre de ce qu'elle la quittait ainsi, comme si elle eût cru l'autre plus digne de l'entendre parler ; son nez gros et relevé était un crochet où l'on eût pu pendre toutes sortes d'ustensiles de ménage ; ses yeux rouges et chassieux semblaient être deux flambeaux dont la flamme étant éteinte, la mèche demeurait ardente, comme un charbon allumé, avec la cire qui en dégouttait encore ; ses lèvres bigarrées de rouge, de bleu et de noir, étaient deux gros remparts de jaspé ou de porphyre ; son front et ses joues avaient tant de rudesse et tant de rides que l'on les pouvait prendre pour un cuir de vache plissé... Pour parler de ses accoutremens : premièrement son visage antique, digne d'une médaille, était entouré d'une grosse coiffe de taffetas noir un peu déchiré qui, au-dessus, laissait voir la forme d'un chaperon assez large pour jouer un momon à trois dez. Quant à sa robe, elle était de serge noire assez usée, mais où son humeur ménagère avait fait mettre plusieurs rapiècemens ; sa cotte était de camelot violet, avec deux bandes de velours noir, larges chacune de quatre doigts. Pour la petite servante, qui la menait avec son corps gris et sa calle blanche, elle semblait plutôt avoir été empruntée de quelque fruitière que d'être la propre servante d'une telle bourgeoise... Lorsque Ragonde fut assise, à peine se donna-t-elle le loisir de reprendre son vent qu'elle dit ces paroles avec une grande marque de courroux : « Voici de bonnes ménagères vraiment, qui laissent tout perdre chez elles ; j'ai trouvé la cave ouverte où les valets

pouvaient entrer sans congé. J'ai vu sauter le chat par une fenêtre de la dépense, où il y a un croc si chargé de viande qu'il s'en va rompre. D'un autre côté, les servantes sont dans la cuisine qui ne pensent qu'à chanter et à rire et à faire des grillades, comme si leur repas durait tout le jour. Cependant voici leurs maîtresses qui croient se recourir pour coudre deux ou trois points. Ha ! qu'il en faudrait bien d'autres pour amasser leur mariage ! qu'elles sont heureuses d'être venues au monde après nous !... » A cet instant, ils entendirent pousser la porte de la chambre, qui n'était pas fermée entièrement, et un homme tout extraordinaire se mit à l'entrée, le chapeau à la main, avec une contenance la plus modeste et la plus humble qu'il était possible. C'était Polyandre qui, au lieu de descendre en bas, était donc monté au faite de la maison, où n'y ayant personne qui le vit, ils s'était déguisé plaisamment. Ayant un habit noir de drap de Hollande sans aucune dentelle, il était fort propre à contrefaire un homme modeste et un contempteur des vanités du monde : premièrement il avait rehaussé ses bottes jusque par-dessus le genou cachant ses éguillettes et ses bas à botter, comme des ornemens superflus ; après il avait mis son collet en dedans si avant qu'il ne lui en restait qu'un pouce au dehors ; puis, ayant tiré de sa poche une calotte de maroquin qu'il mettait quelquefois lorsqu'il était enrhumé, ou lorsqu'il était obligé de se tenir longtemps découvert quelque part, il avait resserré presque tous ses cheveux au-dessous, et ayant aussi rabaisé sa moustache, il ressemblait à quelque frère oblat qui venait de la campagne, ou à quelque pourvoyeur et solliciteur de couvent. Ragonde, l'apercevant, demanda incontinent à Aurélie : « Qui est-ce bonhomme ? que désire-t-il de vous ? » Et alors Aurélie, contribuant à la pièce qu'elle se doutait qu'il voulait jouer, lui répondit qu'il était le précepteur ou conducteur de Néophile. — « Voilà quelque homme de bonne vie, lui repartit Ragonde. Venez ça, Monsieur mon ami, dit-elle en se tournant vers Polyandre ; approchez-vous de nous, s'il vous plait ; ne soyez non plus étrange que si vous étiez chez vous. » Polyandre, ayant une mine fort respectueuse, ne lui répondit que par des révérences à demi-claustrales, en baissant la tête et ployant les genoux... « Je vois bien, lui dit Ragonde, qu'il faut que je vous aille quérir ; venez donc, mon bon Monsieur, » continua-t-elle, s'étant levée de son siège et l'allant tirer par le manteau.

— « Ha ! Madame, lui dit Polyandre en se retirant avec une contenance mortifiée, je ne suis point Monsieur ; je suis le pauvre frère Polycarpe, à votre service et commandement, le moindre de

tous ceux qui cherchent la voie de salut... La retraite du corps, Madame, dit Polyandre, est la félicité de l'âme. La solitude est le séjour bienheureux de la méditation, et la méditation est le fruit savoureux qui doit repaître notre esprit d'une viande céleste. C'est là que tous mes sens intérieurs sont dans une quiétude parfaite, opposant un contraire à l'autre quand l'occasion en naît, de sorte que je tâche de faire que, lorsqu'il y a une grande compagnie au lieu où je suis, je me puisse retirer aussi seul et aussi tranquille que si j'étais aux déserts de la Thébàide ; et, ayant vu d'un clin d'œil toutes les vanités mondaines, j'entre soudain dans leur mépris, et par une abnégation intérieure ayant renoncé à toutes ces fausses pompes et à moi-même, je me trouve absorbé et abîmé dans l'extase de mes contemplations. »

Comme on le voit, le rapprochement entre le *Tartuffe* et le *Polyandre* est manifeste à bien des égards, et Sorel est assurément pour quelque chose dans l'immortelle création de Molière.

---

# Pascal philosophe

---

Cours de M. E. JOYAU,

*Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.*

---

I. — Pascal n'est pas, d'ordinaire, compté parmi les philosophes ; il n'a pas édifié, coordonné de système ; il n'a pas composé de traité de philosophie ; mais c'est un des génies les plus merveilleusement doués au point de vue philosophique ; il a sondé avec une pénétration extraordinaire tous les grands problèmes, et il a exercé une action puissante sur les esprits.

Pascal, en raison de sa santé déplorable, n'a pas été mis au collège ; il n'a pas suivi les cours de l'Université ; son éducation a été faite par son père et par les maîtres que celui-ci avait choisis. Il a donc bien connu la philosophie thomiste, mais elle n'avait pas sur lui le même prestige que sur la plupart des contemporains, et il ne lui a pas fallu le même effort pour s'en affranchir.

De très bonne heure, il manifesta un goût prononcé pour les questions scientifiques et une remarquable clairvoyance pour en découvrir la solution ; quant à ce que sa sœur nous raconte du soin que leur père aurait pris de lui laisser ignorer complètement les mathématiques et de l'admirable perspicacité avec laquelle il parvint à découvrir seul jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide, il semble que ce récit a été quelque peu arrangé et n'est pas de tout point conforme à la réalité ; mais Pascal eut toujours soin de refaire les démonstrations qu'on lui proposait et n'admettait un théorème que quand il l'avait lui-même reconnu vrai.

Son esprit ne pouvait s'arrêter à l'examen des questions purement scientifiques ; elles le conduisirent immédiatement à la philosophie ; c'est cette transition qui fait le principal intérêt des opuscules. Pascal ne les a pas publiés de son vivant, et il n'est pas facile d'en fixer la date.

Le fragment d'un *Traité du vide* est probablement de la fin de 1647. Pascal préparait sur la question du vide, qui préoccupait alors tous les physiciens, un ouvrage qu'il n'a pas achevé. Il avait fait lui-même des expériences à Rouen et à Paris, à la tour Saint-Jacques ; l'expérience du Puy-de-Dôme fut exécutée par Périer,

le 22 septembre 1648 ; nous n'avons pas à nous occuper ici des réclamations auxquelles elle donna lieu de la part de Descartes, non plus que des discussions passionnées qui ont repris de nos jours.

Dans quelques éditions, ce fragment est intitulé : *De l'autorité et du progrès en philosophie* ; ce sont là, en effet, les questions que traite Pascal. Il revendique la liberté complète de la pensée ; il affirme sa confiance dans la puissance de l'esprit humain, et sa foi dans le progrès de la science. « Le respect que l'on porte à l'antiquité est, aujourd'hui, à tel point dans les matières où il doit avoir moins de force, que l'on se fait des oracles de toutes ses pensées et des mystères même de ses obscurités ; que l'on ne peut plus avancer de nouveau sans péril et que le texte d'un auteur suffit pour détruire les plus fortes raisons. »

Cette erreur vient de ce que l'on prononce sur les sciences un jugement général ; il importe, au contraire, de distinguer deux sortes d'études : dans les unes, l'histoire, la géographie, les langues, la jurisprudence, et surtout la théologie, nous ne pouvons connaître la vérité qu'à condition de nous en rapporter au témoignage des anciens ; mais il n'en est pas de même pour les sciences proprement dites, la géométrie, l'arithmétique, la physique, la médecine. Rappelons-nous que les opinions qui nous paraissent anciennes ont été nouvelles dans leur temps et qu'elles ne se sont fait adopter qu'en triomphant d'opinions antérieures : « Qu'y a-t-il de plus injuste que de traiter nos anciens avec plus de retenue qu'ils n'ont fait de ceux qui les ont précédés et d'avoir pour eux ce respect inviolable qu'ils n'ont mérité de nous que parce qu'ils n'en ont pas eu un pareil pour ceux qui ont eu sur eux le même avantage ? » N'hésitons donc point à marcher sur leurs traces ; c'est en faisant comme eux que nous manifesterons notre respect à la fois pour leurs personnes et pour la vérité : « C'est ainsi que, sans les contredire, nous pouvons assurer le contraire de ce qu'ils disaient, et, quelque force enfin qu'ait cette antiquité, la vérité doit toujours avoir l'avantage, quoique nouvellement découverte, puisqu'elle est toujours plus ancienne que toutes les opinions qu'on en a eues, et que ce serait ignorer sa nature que de s'imaginer qu'elle a commencé d'être au temps qu'elle a commencé d'être connue. »

C'est par la multiplication des expériences et par la suite des réflexions que l'on parvient à la découverte de la vérité ; on n'y peut donc arriver que graduellement. « Comme leur perfectionnement (des sciences) dépend du temps et de la peine, il est évident qu'encore que notre temps et notre peine nous eussent moins acquis que leurs travaux, séparés des nôtres, tous deux néanmoins



joint ensemble doivent avoir plus d'effet que chacun en particulier... Les hommes sont aujourd'hui, en quelque sorte, dans le même état où se trouveraient ces anciens philosophes, s'ils pouvaient avoir vieilli jusque à présent, en ajoutant aux connaissances qu'ils avaient celles que leurs études auraient pu leur acquérir à la faveur de tant de siècles... Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes proprement ; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres... De sorte que la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. » « L'homme, dit-il ailleurs, n'est produit que pour l'infini... Sa fécondité inépuisable produit continuellement, et ses inventions peuvent être tout ensemble sans fin et sans interruption. » On ne pouvait mieux dire ; la cause de la liberté et du progrès en matière de science était définitivement gagnée.

Les deux fragments sur l'*Esprit géométrique* et sur l'*Art de persuader* paraissent être de 1655, après l'entrée de Pascal à Port-Royal ; peut-être devaient-ils fournir une préface aux *Eléments de géométrie* qu'Arnauld avait rédigés pour les petites écoles. L'esprit en est nettement philosophique : « On peut avoir, dit Pascal, trois principaux objets dans l'étude de la vérité : l'un de la découvrir, quand on la cherche ; l'autre de la démontrer, quand on la possède ; le dernier de la discerner d'avec le faux, quand on l'examine. » La géométrie a une certitude où ne peuvent arriver les autres sciences ; certes, la méthode qu'elle emploie n'est pas absolument irréprochable ; nous en pouvons imaginer une plus complète et plus parfaite ; mais elle nous dépasse et nous devons nous contenter des règles suivantes : « Règles pour les définitions : 1° N'entreprendre de définir aucune des choses tellement connues d'elles-mêmes qu'on n'ait point de termes plus clairs pour les expliquer. — 2° N'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques sans définition. — 3° N'employer dans la définition que des mots parfaitement connus ou déjà expliqués. — Règles pour les démonstrations : 1° N'entreprendre de démontrer aucune des choses qui sont tellement évidentes d'elles-mêmes qu'on n'ait rien de plus clair pour les prouver. — 2° Prouver toutes les propositions un peu obscures et n'employer à leur preuve que des axiomes très évidents ou des propositions déjà démontrées. — 3° Substituer toujours mentalement les définitions à la place des définis pour ne pas se tromper par

l'équivoque des termes que les définitions ont restreints. »

Ces règles sont si simples et si claires, qu'il semble qu'on les aurait toujours connues et appliquées, si elles étaient vraiment bonnes et suffisantes. Mais leur simplicité même garantit leur excellence ; les noms de *barbara*, de *baralipton*, dont certains hommes font si grand mystère, ne cachent en réalité rien de bon : « Je hais ces mots d'enflure, dit Pascal... Rien n'est plus commun que les bonnes choses ; il n'est question que de les discerner... Ce n'est pas dans les choses extraordinaires et bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce soit... Les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire. La nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune. »

Nous retrouvons, dans l'*Art de persuader*, plusieurs des idées exposées par Nicole dans la *Logique de Port-Royal* : « L'art de persuader a un rapport nécessaire à la manière dont les hommes consentent à ce qu'on leur propose et aux conditions des choses qu'on veut faire croire... Personne n'ignore qu'il y a deux entrées par où les opinions sont reçues dans l'âme, qui sont ses deux principales puissances : l'entendement et la volonté... De sorte que l'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprice que par raison ! » Puis viennent d'autres remarques pleines de pénétration et de finesse : « Tous ceux qui disent les mêmes choses ne les possèdent pas de la même sorte... Il faut donc sonder comme cette pensée est logée en son auteur ; comment, par où, jusqu'où il la possède... Les mêmes pensées poussent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur ; infertiles dans leur champ naturel, abondantes étant transplantées. »

Ces opuscules nous montrent Pascal passionné pour l'étude des sciences et admirablement doué des qualités de l'esprit scientifique ; les préoccupations religieuses ne l'ont pas encore envahi et absorbé ; leur domination est déjà plus manifeste dans l'*Entretien avec M. de Saci sur Epictète et Montaigne*, publié en 1728 par le P. Desmolets. Cet entretien a été rédigé par Fontaine, secrétaire de de Saci, et cependant ce sont bien les expressions mêmes, le ton de Pascal, que nous y retrouvons. Sainte-Beuve nous dit que le langage de Pascal se gravait dans l'esprit et faisait une impression inoubliable. Cette explication n'est peut-être pas suffisante. Nous savons que Pascal, lorsqu'il devait discuter avec ses amis de Port-Royal, s'y préparait attentivement et prenait soin de rédiger quelques notes ; ce sont de telles notes que Fontaine

avait probablement sous les yeux et dont il se servait pour son compte rendu.

En 1654, Pascal, sur le conseil de Singlin, son confesseur, vint demeurer à Port-Royal des Champs, où M. Arnauld lui prêterait le collet (remarquez cette expression, empruntée aux usages des athlètes) en ce qui regarde les hautes sciences et où M. de Saci lui apprendrait à les mépriser : dans le premier, il trouverait un adversaire digne de lui et toujours prêt à engager la lutte ; le second considérerait comme des occupations frivoles et même dangereuses tout ce qui détourne l'homme de la pensée du salut et de la pratique de la religion.

Dé Saci interroge Pascal sur ses lectures : il répond que ses auteurs favoris sont Epictète et Montaigne. Ce n'est point ici le lieu d'examiner si l'exposé qu'il fait des doctrines de l'un et de l'autre est bien exact, s'il ne prête pas au stoïcisme un caractère religieux qu'il était loin d'avoir. Ce qui nous intéresse, c'est Pascal lui-même. Il admire dans Epictète la sagesse, l'idée du devoir, l'acceptation de lois que nous ne pouvons changer ; il lui reproche d'exalter l'orgueil de l'homme et d'en méconnaître la faiblesse : « Voilà, Monsieur, les lumières de ce grand esprit qui a si bien connu les devoirs de l'homme. J'ose dire qu'il méritait d'être adoré, s'il avait aussi bien connu son impuissance. » Il proteste donc contre « ces principes d'une superbe diabolique » qui le conduisent à d'autres erreurs.

Pascal se montre très sévère pour Montaigne, que Port-Royal semble avoir en horreur. C'est que Montaigne est foncièrement antichrétien : il s'abandonne à la loi naturelle ; il a confiance dans la bonté de la nature, tandis que le chrétien doit lutter contre la nature, en triompher, et ne mettre son espoir que dans la grâce. Mais la violence même de ces invectives nous montre quelle était la vogue du livre des *Essais*, combien il avait de lecteurs et quelle impression il faisait sur les esprits. Quant à Pascal, les sentiments qu'il éprouve à l'égard de Montaigne sont contradictoires : il ne peut s'empêcher de l'admirer ; il le comprend ; il lui fait de continuels emprunts ; mais, quand il semble dire la même chose que lui, il la dit dans un tout autre sens. Montaigne fait bien de rabaisser l'orgueil de l'homme, mais il ne lui montre pas sa dignité ; il ne lui indique pas le moyen de se relever de cette condition misérable ; il se résigne au doute, à l'incertitude, et ne marque point un souci suffisant de la morale : « Je vous avoue, Monsieur, que je ne puis voir sans joie dans cet auteur la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes et cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme qui, de la société

avec Dieu, où il s'élevait par ses maximes, le précipite dans la nature des bêtes ; et j'aurais aimé de tout mon cœur le ministre d'une si grande vengeance, si, étant disciple de l'Eglise par la foi, il eût suivi les règles de la morale, en portant les hommes, qu'il avait si utilement humiliés, à ne pas irriter par de nouveaux crimes celui qui, seul, peut les tirer des crimes qu'il les a convaincus de ne pouvoir pas seulement connaître. »

La conclusion est non seulement d'un chrétien, mais d'un janséniste : la vérité n'a été connue ni d'Epictète ni de Montaigne ; il ne faut pas chercher à les concilier, car ils se contredisent et ne peuvent suffire à se compléter l'un par l'autre. La vérité, nous la trouvons dans la religion chrétienne : elle explique la misère actuelle de l'homme par le péché originel, et le dogme de la grâce lui indique le moyen de se relever.

L'attitude de M. de Saci est des plus divertissantes : à chaque instant, il interrompt Pascal pour admirer comme Saint Augustin a heureusement proclamé la même vérité. Il ne paraît pas se souvenir que, si son cher Saint Augustin a si bien dit, c'est qu'il s'est borné à répéter ce qu'avaient formulé avant lui Epictète et les autres philosophes profanes.

II. Pascal, après sa conversion, avait entrepris d'écrire une apologie de la religion chrétienne, afin de confondre les athées et les libertins ; il ne put mener ce travail à bonne fin. Dès l'âge de dix-huit ans, il ne passa presque pas de jour sans éprouver de cruelles souffrances ; ses quatre dernières années furent une longue agonie ; il mourut, enfin, à l'âge de trente-neuf ans. Mais il avait l'habitude de noter les idées, à mesure qu'elles lui venaient à l'esprit ; il prenait pour cela le moindre chiffon de papier qui lui tombait sous la main. Quand il souffrait trop et ne pouvait tenir la plume, il dictait à sa sœur ou bien à un laquais, dont l'écriture et l'orthographe sont pitoyables. Il est, en revanche, des morceaux qu'il a eu le loisir de soigner au point de vue de l'ordre des idées et même du style. Pascal laissait donc un grand nombre de notes de longueur et de valeur très inégales ; nous n'avons souvent qu'une phrase ou même des mots sans suite ; nous ne pouvons deviner à quoi il convient de les rattacher, à quoi ils font allusion. A sa mort, on colla ces notes sans aucun ordre sur un cahier, qui, plus tard, fut donné par son neveu, l'abbé Périer, à la bibliothèque de Saint-Germain des Prés ; de là, il passa, en 1790, à la Bibliothèque Nationale, où il est encore.

Sa famille et ses amis, désireux de ne pas laisser perdre des papiers qui faisaient si grand honneur à Pascal et à Port-Royal, en firent faire deux copies manuscrites et décidèrent d'en

publier une édition. Si imparfaite que soit leur œuvre, elle nous rend d'incontestables services : ces personnes, familières avec l'écriture de Pascal, purent lire ses manuscrits sans trop de peine, et leur travail nous est d'un grand secours pour déchiffrer un grimoire qui sans cela serait impénétrable. Les premiers éditeurs n'étaient pas d'accord sur ce que devait être cette publication : M<sup>me</sup> Périer aurait voulu qu'on imprimât intégralement ce qu'avait écrit son frère ; Arnauld, Nicole, de La Chaize, croyaient que ce ne serait pas prudent ; que l'on scandaliserait bien des gens et que l'on se ferait des ennemis implacables. Il semble bien qu'ils avaient raison : la paix venait à peine d'être rétablie dans l'Eglise par le pape Clément IV ; on avait besoin, pour paraître, de l'approbation des évêques ; enfin le XVII<sup>e</sup> siècle avait au plus haut degré le respect du public : on ne se permettait pas d'imprimer une œuvre que l'on ne jugeait pas digne de lui être présentée. Ainsi des scrupules de goût et d'orthodoxie se combinaient pour exiger des éclaircissements, des embellissements, et surtout des retranchements. Mais, comme le remarque Vinet, si on n'avait pas fait ces retouches, rien n'aurait pu être publié, ce qui aurait été un plus grand malheur.

La première édition, donnée en 1670, eut un immense retentissement. Les écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle se sont beaucoup moqués de Pascal, surtout Voltaire ; en 1776, Condorcet, leur élève, publia une nouvelle édition des *Pensées* : il s'applique à faire de Pascal un philosophe, un précurseur de l'esprit moderne. Au contraire, l'abbé Bossut, en 1779, s'efforce de rendre à Pascal sa physionomie religieuse. A V. Cousin revient l'honneur d'avoir montré combien toutes ces éditions étaient incomplètes et vicieuses. Dans un rapport adressé à l'Académie française en 1842, il dénonce « ces altérations de mots, altérations de phrases, suppressions, substitutions, additions, compositions arbitraires et absurdes, tantôt d'un paragraphe, tantôt d'un chapitre entier, à l'aide de phrases et de paragraphes étrangers les uns aux autres et, qui pis est, décompositions plus arbitraires encore et vraiment inconcevables de chapitres qui, dans le manuscrit de Pascal, se présentaient parfaitement liés dans toutes leurs parties et profondément travaillés. » Cousin insistait sur la nécessité et la possibilité d'une édition meilleure. En 1844, parut celle de M. Faugère ; en 1851, celle de M. Ernest Havet, qui fut longtemps regardée comme définitive ; il s'était efforcé de reconstituer l'ordre des *Pensées* d'après les indications que Pascal lui-même nous donne sur le plan qu'il se proposait de suivre. Mais, depuis M. Molinier, M. Michaut, de l'Université de Fribourg, M. Brunschwig,

ont soutenu qu'il ne faut pas attacher trop d'importance à ces indications ; que Pascal aurait probablement été amené à modifier lui-même le plan qu'il s'était d'abord tracé ; ils rangent donc les *Pensées* d'après l'ordre d'idées auquel elles se rapportent, mais ne dissimulent pas ce que cette classification a d'artificiel. M. Brunschwig a, de plus, fait reproduire par la phototypie les pages du manuscrit original, de sorte qu'il nous est possible de contrôler par nous-mêmes ses conjectures.

Nous n'hésitons pas à le dire, ces fragments, parfois informes, sont plus intéressants que si l'ouvrage était complet, le livre systématiquement ordonné ; Pascal aurait sans doute adouci bien des expressions, tandis que nous surprenons le premier jet de l'inspiration. « Pascal, dit Prévost-Paradol, est un écrivain unique au monde ». Ce que nous admirons, tout d'abord, c'est sa parfaite candeur, sa sincérité et en même temps sa hardiesse, son intrépidité ; rien ne l'arrête ; il va jusqu'au bout. C'est le plus original, le plus personnel des écrivains. Ce qu'il dit, d'autres l'ont peut-être dit avant lui, mais il se l'approprie ; il trouve l'expression définitive, adéquate ; ce qui nous étonne, c'est qu'on ait pu dire autrement. D'après Vinet, les *Pensées* ne sont point un livre, c'est Pascal lui-même. Ce qui le distingue des autres apologistes, c'est qu'il est un homme : si préoccupé qu'il soit des vérités religieuses dont il plaide la cause, il ne disparaît jamais et se montre tout entier. Il ne se tient pas sur la défensive ; il prend l'offensive. Nous trouvons chez lui des envolées lyriques qui font songer aux plus grands poètes. Alors même qu'il n'est pas convaincant, il est touchant ; il garde rarement son sang-froid et se laisse emporter par la passion. Nous assistons à ce spectacle tragique d'une raison puissante qui s'incline devant les mystères de la foi ; mais cela ne va pas sans provoquer de fréquentes révoltes : ce qui le rendrait heureux, c'est la certitude, la réconciliation de la foi et de la raison ; le sentiment de leur antagonisme irréductible lui arrache des cris de douleur.

Pascal est un des hommes qui nous inspirent la plus profonde admiration. Nous sommes littéralement confondus par la puissance de sa pénétration et par ses expressions sublimes dont on ne saurait sonder la profondeur. Nous ne cherchons pas à lutter contre cette impression ; nous y trouvons une volupté particulière, car cette émotion est, à la fois, d'une extrême acuité et d'une qualité rare.

Toute l'entreprise de Pascal est dirigée contre la philosophie ; il le déclare nettement : « Ecrire contre ceux qui approfondissent trop les sciences ; Descartes. — Nous n'estimons pas que toute

la philosophie vaille une heure de peine (1). » Mais c'est l'œuvre d'un esprit éminemment philosophique. Ce qu'il y a de particulier, de merveilleux chez lui, c'est l'intensité de la vie morale ; tout ce qu'il pense, il le sent. En même temps qu'une idée s'offre à son esprit, son imagination se représente une forme très nette et très colorée ; son cœur éprouve une émotion profonde que nous partageons ; cette émotion va grandissant jusqu'aux éclats de la passion la plus dramatique.

Pascal a surtout le sens du mystère ; il a bien vu ce besoin de comprendre qui nous tourmente et l'impossibilité où nous sommes de découvrir ce que nous sommes avides de savoir. Trois questions l'occupent particulièrement : la nature et la condition de l'homme, la mort et la destinée de l'âme, enfin l'existence de Dieu. Nous n'essaierons pas de résumer ou de commenter les pages qu'il a écrites à ce sujet : il faut les lire dans le texte et en éprouver directement l'impression.

C'est, tout d'abord, la situation de l'homme entre l'infiniment grand et l'infiniment petit qui l'écrasent et le remplissent de terreur. « Combien de royaumes nous ignorent (2) !... Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie (3). » Dans sa personne même nous ne trouvons que contradiction : « L'homme est un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant (4)... Toute la dignité de l'homme est en la pensée. Mais qu'est-ce que cette pensée ? Qu'elle est sotte (5) !... L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête (6)... Quelle chimère est-ce donc que l'homme (7) ?... Notre condition n'est pas moins étrange au point de vue intellectuel qu'au point de vue corporel : nous ne pouvons trouver un fondement solide pour nos croyances scientifiques ; il semble donc que nous devions nous résigner à prendre parti pour le pyrrhonisme ; mais cela nous est impossible (8). Reconnaissons donc que les grandeurs intellectuelles ne sont rien au prix de la charité, non plus que les grandeurs matérielles en comparaison des grandeurs intellectuelles (9). »

Il ne peut songer à la mort sans frissonner : « Le dernier

(1) Edition Havet, art. XXIV, 400.

(2) Art. I, 1.

(3) Art. XXV, 17.

(4) Art. I, 6.

(5) Art. XXIV, 53.

(6) Art. VII, 13.

(7) Art. VIII, 1.

(8) Art. VIII, 1 ; IX, 3.

(9) Art. XVII, 1.

acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette, enfin, de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. » La plupart des hommes vivent sans songer à la destinée qui attend leur âme, et Pascal ne comprend rien à cette insouciance qui le révolte.

La manière dont il traite la question de l'existence de Dieu est tout à fait singulière. Il n'entreprend pas de la démontrer ; il critique vivement les arguments que l'on invoque d'ordinaire, en particulier la preuve physique (en quoi il se montre bien cartésien) : « La belle chose de crier à un homme qui ne se connaît pas qu'il aille de lui-même à Dieu ! et la belle chose de le dire à un homme qui se connaît (1) ! » Mais un raisonnement d'une rigueur mathématique, fondé sur la considération des risques et des probabilités, démontre que nous devons l'affirmer et vivre en conséquence. C'est la fameuse règle des partis (2). De deux choses l'une, ou Dieu existe ou il n'existe pas (par le mot Dieu, Pascal entend le Dieu du christianisme, avec tous les attributs que la religion lui confère, la Providence et l'immortalité de l'âme) ; de notre côté, nous croyons en Dieu ou nous n'y croyons pas. Il peut donc se produire quatre alternatives : nous croyons que Dieu existe, nous pratiquons la vertu et nous méprisons les biens de ce monde ; si Dieu n'existe réellement pas, nous avons perdu, mais quoi ? quelques années de plaisir et des biens misérables, tandis que, s'il existe, nous avons gagné une éternité de bonheur infini. Ou bien nous croyons que Dieu n'existe pas : nous nous appliquons à nous procurer le plus possible des biens de la terre et à en jouir ; si en effet Dieu n'existe pas, nous aurons eu raison et nous aurons gagné un bonheur bien court et bien maigre ; s'il existe, nous nous serons préparé une éternité de souffrance. Il y a donc une disproportion infinie entre ce que nous risquons de perdre et de gagner, de sorte que nous ne devons point hésiter à prendre parti.

Certes, un tel raisonnement n'est pas fait pour entraîner beaucoup d'esprits, mais que la fin du morceau est touchante : « Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après pour prier cet être infini, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire. » Pascal est là tout entier : il aspire ardemment à la foi et, n'y pouvant parvenir par l'intelligence, il s'efforce de s'y

(1) Art. XXV, 32

(2) Art. X, 1.



élever par le cœur : « Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison (1). » Gardons-nous de sacrifier celui-là aux prétentions de celle-ci : « Il faut avoir ces trois qualités : géomètre, pyrrhonien et chrétien soumis (2). » Sans doute, la religion de bien des hommes trahit la faiblesse de leur esprit ; ils croient en Dieu et pratiquent la vertu, parce qu'on le leur a enseigné et que tout le monde fait de même autour d'eux ; ils sont incapables de jamais penser par eux-mêmes. Les athées sont comparativement à eux des esprits forts et indépendants ; ils s'élèvent au-dessus des préjugés vulgaires et osent ne pas croire comme les autres. Mais, si leur esprit était plus fort encore, s'ils ne s'arrêtaient pas en chemin, ils concevraient d'autres raisons de croire et parviendraient à une religion tout autre que celle du peuple, plus intelligente et plus solide. Tel est le sens de la phrase fameuse : « Athéisme, marque de force d'esprit, jusqu'à un certain point seulement (3). »

Ce sont, d'ordinaire, les grands problèmes de la métaphysique et de la religion qui absorbent l'attention de Pascal. Parfois, cependant, sa pensée s'arrête sur ce que nous appelons aujourd'hui les questions sociales ; il a alors des mots dont l'extrême familiarité nous fait frémir. Nous voyons à quel point il est dégagé des illusions où l'on se complait volontiers ; nous nous demandons à quelles conclusions il serait arrivé s'il avait voulu ou s'il avait pu approfondir ces questions. Ainsi sur l'origine de la propriété : « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants ; c'est ma place au soleil. Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre (4). » Sur la guerre : « Pourquoi me tuez-vous ? — Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste (5). » Il parle un peu plus longuement de l'origine de la justice et de l'impossibilité pour notre raison d'admettre qu'il y ait contradiction entre la force et le droit : « Ne pouvant faire qu'il soit force d'obéir à la justice, ou a fait qu'il soit juste d'obéir à la force ; ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que le juste et le fort fussent ensemble, et que la paix fût, qui est le souverain bien... Et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort,

(1) Art. XXIV, 5.

(2) Art. XIII, 2.

(3) Art. XXIV, 101.

(4) Art. VI, 50.

(5) Art. VI, 3.

on a fait que ce qui est fort fût juste (1). » Mais nous ne saurions prendre au sérieux un pareil ordre de choses : « Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité ; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent ; le droit a ses époques. L'entrée de Saturne au Lion marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. » Rien ne semble étranger à ce génie extraordinaire.

Il n'y a donc pas de philosophie de Pascal, et Pascal est un des plus grands philosophes qui aient jamais existé ; c'est un des écrivains dont la lecture et la méditation sont le plus utiles au philosophe.

E. JOYAU.

(1) Art. VI, 7, 8.

---

# Sujets de devoirs.

---

## UNIVERSITÉ DE POITIERS

---

### Composition française.

*Pour l'ancien comme pour le nouveau régime.*

Etudier l'ode de Malherbe *Au roi Louis XIII allant châtier la rébellion des Rochelois et chasser les Anglais* :

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête...

### Langues et Littératures classiques.

*Licence.*

Traduction d'un texte latin avec commentaire littéraire et grammatical :

I. Tibulle, l. III, 1, v. 1 à 33.

II. Cicéron, *Brutus*, ch. LXXIX, § 274 : « De M. Caledio dicamus aliquid... hoc quærendum putes. »

N.-B. *Littéraire* et *grammatical* sont à prendre au sens le plus étendu ; tout ce qui, à l'occasion du texte, peut faire valoir le savoir historique, mythologique, littéraire, tout ce qui prouvera une connaissance approfondie de la grammaire et de la métrique, doit trouver place dans le commentaire. Et il est bon que les observations de détail soient précédées d'une courte introduction concernant le morceau à traduire, son objet et sa portée. Eviter les hors-d'œuvre et les amplifications.

### Compositions latines.

*Licence ès lettres ancien régime.*

I. De sexti *Æneidos* libri compositione quæretur quibus rerum fundamentis condiderit hujus libri argumentum Vergilius, quæ Græcorum poetarum vestigia sit secutus, qua arte materiam renovaverit et sibi propriam reddiderit.

II. Inquirendum utrum jure Trogius Pompeius historiarum scriptor, Titum Livium æqualem suum et plurimos alios reprehenderit « quod contiones directas pro sua oratione operi suo inserendo, historiæ modum excesserint ».

III. Scriptum est a Cicerone ad Pætum amicum : « Quid tibi videor in epistolis ? Nonne plebeio sermone agere tecum ? nec enim semper eodem modo, quid enim simile habet epistola aut iudicio aut contioni ? quin ipsa iudicia non solemus omnia tractare uno modo : privatas causas, et eas tenues, agimus subtilius, capitis aut famæ scilicet ornatius ; epistolas vero quotidianis verbis texere solemus. »

Explicabitur quoad Ciceronis epistolæ ab ejusdem orationibus differant, cur et quomodo illis sæpenumero sint assimilanda.

### Thème latin.

Buffon, *Le Chien*, depuis : « Plus docile que l'homme... », jusqu'à : « On sentira de quelle importance... »

### Version latine.

*Pour les candidats à la licence de philosophie ou de langues vivantes :*

Sénèque, *Consolation à Helvia*, VI, depuis : « Invenio qui dicant... », jusqu'à : « ... a cœlestibus agendum. »

*Pour les candidats à la licence d'histoire.*

César, *De Bellocivili*, II, 1 et II, de : « Dum hæc in Hispania... », jusqu'à : « Interim... »

### Histoire moderne.

1. Du rôle de François I<sup>er</sup> dans l'établissement de la monarchie absolue.

2. Talleyrand.

### Histoire grecque.

Le mécanisme des pouvoirs politiques à Athènes au v<sup>e</sup> siècle.

### Histoire romaine.

La société romaine au temps des Antonins.

### Histoire du Moyen Age.

Le monarchisme en Occident du v<sup>e</sup> au viii<sup>e</sup> siècle.

L'expansion de l'Allemagne dans l'Europe orientale et septentrionale du x<sup>e</sup> au xiii<sup>e</sup> siècle.

**Philosophie.**

1. L'idée de cause.
2. Les illusions des sens.
3. Le principe de l'induction.
4. Les conditions sociales de l'obligation morale.
5. Analyser le livre X de la *Morale à Nicomaque*.
6. Analyser la *Première Méditation* de Descartes et rapprocher les textes analogues de Descartes.

**Thème grec.**

La Fontaine, préface des *Fables* : « Platon dit que Socrate... », jusqu'à : « Socrate n'est pas le seul... »

*Curiosité et Médisance*, Ernault, *Pages et Pensées morales*, p. 98, 99.

**LITTÉRATURE ANGLAISE****Dissertation anglaise.**

The humour of George Eliot.

**Dissertation française.***Certificat.*

Apprécier ce mot de Ruskin : « A fool always wants to shorten space and time : a wise man to lengthen both. »

**Thème.**

George Sand, *La Mare au Diable*, II, depuis : « Je marchais sur la lisière d'un bois... », jusqu'à : « Il sera mort de faim. » (A. Cahen, *Morceaux choisis*, classes supérieures, prose, Hachette et Cie, p. 659.)

**Version.**

Tennyson, *The Voyage*, les cinq premières strophes.  
 Shelley, *The Cloud*, les trois premières strophes.  
 Commentaire grammatical facultatif.

**Explications.**

Milton, *Comus*.  
 George Eliot, *Amos Barton*.

\*  
\* \***Composition française.****1<sup>er</sup> sujet (ancien régime).**

La peinture de la résistance à la conquête romaine dans Corneille (*Nicomède*) et dans Racine (*Mithridate*).

**2<sup>e</sup> sujet (nouveau régime).**

Commentaire du sonnet à Hélène : « Quand vous serez bien vieille... » (1<sup>o</sup> Hélène ; 2<sup>o</sup> le sens du sonnet ; 3<sup>o</sup> ses sources ; 4<sup>o</sup> son originalité, conclusion esthétique.)

**Langues et littératures classiques (Licence).**

Lucrèce, l. III, v. 931 à 961 : « Quid tibi tanto opere est.. gnatis concede, necesse est. »

**Version latine.**

Quintilien, l. X, chap. v : « Sed et illa ex Latinis conversio... Quod imitari non possumus ».

**Version grecque.**

Aristophane, *Nuées*, v. 575-59 0 « Ο σοφώτατοι... », à : « Ὡς δὲ xxi... ».

**Thème grec.**

*Télémaque*, l. I, depuis : « Tout le peuple applaudit... », jusqu'à « ... Aceste fut étonné ».

**Thème latin.**

Pascal, *Pensées*, article I, 1, depuis : « Que l'homme contemple donc... », jusqu'à : « Que l'homme, étant revenu à soi... »

**Version latine.***Licence philosophique.*

Cicéron, *De Finibus*, l. II, 29, depuis : « Quod autem magnum dolorem... », jusqu'à : « ... audi. »

*Licence historique.*

Tacite, *Annales*, I, ix, depuis : « Multus hinc ipso de Augusto sermo... », jusqu'à : « ... sane Cassii. »

**Histoire moderne.**

L'organisation militaire de la France au XVIII<sup>e</sup> siècle.

**Histoire contemporaine.**

Le pouvoir législatif de 1814 à 1875.

**Géographie.**

La région française de la Méditerranée.

**Histoire ancienne.**

La colonisation grecque du VII<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle.

**Histoire grecque.**

La conquête romaine, ses méthodes; esquisse de ses progrès du V<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle.

**Histoire romaine.**

Le monarchisme en Occident du V<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle.

**Histoire du Moyen Age.**

La civilisation des Pays-Bas au XV<sup>e</sup> siècle.

**Philosophie.**

1. Exposer et discuter les théories récentes relatives à la mémoire.
2. Que faut-il entendre par le principe de raison suffisante, et quel usage en a-t-on fait dans la philosophie et la science ?
3. Comment les philosophes déterministes ont-ils justifié une morale ?
4. Rapports et différences des deux systèmes de Spinoza et de Leibniz.

**Langue allemande.**

1. Traduire la fable de Lessing intitulée: *Das Geschenk der Feien* (*Fabelbuch* von Julius Ziehen, p. 37).
2. Indiquer en allemand l'origine, la formation et les différents sens des substantifs suivants contenus dans cette fable: *Geschenk*, — *Feien*, — *Wiege*, — *Prinzen*, — *Regenten*, — *Blick*, — *Mücke*, — *Monarch*, — *Scharfsichtigkeit*, — *Verachtung*, — *Einschränkung*, — *Koenig*, — *Angelegenheiten*.

---

Le gérant : E. FROMANTIN.

---

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

## Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée

Le train de luxe « **Paris-Barcelone-Valence** », que la Compagnie met en marche le mercredi et le samedi de chaque semaine, au départ de **Paris**, est, depuis le 14 mars, prolongé jusqu'à **Carthagène**, avec continuation, par bateau, entre **Carthagène** et **Oran** et correspondance, à **Oran**, avec des express de et sur **Alger**.

Départ de **Paris** les mercredi et samedi, à 7 h. 20 du soir.

Arrivée à **Carthagène** les vendredi, et lundi, à 8 h. 45 du matin.

Arrivée à **Oran** les vendredi et lundi, à 6 h. 45 du soir.

### ~~~~~ (Traversée en 9 heures) ~~~~~

Départ d'**Oran** sur **Carthagène** les mercredi et samedi, à 8 h. 30 du matin.

Départ de **Carthagène** les mercredi et samedi, à 9 h. 20 du soir.

Arrivée à **Paris** les vendredi et lundi, à 10 h. 40 du matin.

Premier départ de **Paris** le samedi 14 mars.  
— d'**Oran** le mercredi 18 mars.



SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE  
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>  
PARIS, 15, rue de Cluny

---

**VIENT DE PARAÎTRE**

# Fleur des Maquis

ROMAN

PAR

JEAN DORÈS

Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 fr. 50

---

**Fleur des Maquis** : antithèse jolie de *Colomba* ; œuvre forte, vivante et colorée de haine et d'amour ; œuvre originale aussi, d'une grande portée sociale, et où le relief des âmes n'a d'égal que celui des lieux pittoresquement sauvages parmi lesquels l'action se déroule.

---

Année scolaire 1907-1908

# REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

## ABONNEMENT

UN AN

France. . . . . 20 fr.  
payables 10 francs au comptant et le surplus par  
5 francs les 15 février et 15 mai 1908.  
Étranger. . . . . 23 fr.  
payables en une seule fois.  
Le Numéro : 60 centimes

## SOMMAIRE

## Pages

- |     |                                                                                                                   |                                                                  |
|-----|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------|
| 289 | LA VIE ET LES ŒUVRES DE MOLIÈRE. —<br><i>Tartuffe (suite).</i>                                                    | Abel Lefranc,<br>Professeur au Collège de France.                |
| 300 | HISTOIRE POLITIQUE DE LA FRANCE CONTEMPO-<br>RAINE DEPUIS 1848. — <i>Lutte contre les</i><br><i>républicains.</i> | Charles Seignobos,<br>Professeur à l'Université de Paris.        |
| 311 | RACINE ET LE THÉÂTRE FRANÇAIS. — « <i>Athalie</i> »<br><i>(suite et fin).</i>                                     | Augustin Gazier,<br>Professeur à l'Université de Paris.          |
| 322 | L'ŒUVRE POÉTIQUE DE MICHEL-ANGE BUONA-<br>ROTTI.                                                                  | R. Petrucci,<br>Professeur à l'Institut de sociologie<br>Solvay. |
| 334 | SUJETS DE DEVOIRS (licence).                                                                                      | Université de Poitiers.                                          |

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE  
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C<sup>ie</sup>  
15, RUE DE CLUNY, 15

Tous les droits de reproduction sont réservés.

## TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

---

**Agrégation.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 5 fr.

**Licence et certificat d'aptitude.** — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. . . . . 3 fr.

*Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.*

---

**SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE**  
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>  
PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

---

**VIENT DE PARAÎTRE**

# Fleur des Maquis

**ROMAN**

PAR

**JEAN DORÈS**

Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 fr. 50

---

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

---

DIRECTEUR : N. FILOZ

---

La vie et les œuvres de Molière

---

Cours de M. ABEL LEFRANC,

*Professeur au Collège de France.*

---

Le « Tartuffe » (suite).

Avant de poursuivre notre examen de *Tartuffe*, il est bon de rappeler que *Tartuffe* n'apparaît pas avant la seconde scène du troisième acte. Or, dans les deux premiers actes, la dévotion raillée par Molière n'est pas une dévotion hypocrite. Il y a trois dévots dans la pièce : Orgon, M<sup>me</sup> Pernelle et Tartuffe. Les deux premiers sont sincères. Voici ce que dit M<sup>me</sup> Pernelle, qui est une vraie dévote, à Elmire qui n'en est pas une et en qui la religion semble tenir assez peu de place :

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire.  
Ma bru, l'on est chez vous contrainte de se taire :  
Car Madame à jaser tient le dé tout le jour ;  
Mais enfin je prétends discourir à mon tour :  
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage  
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage ;  
Que le ciel au besoin l'a céans envoyé,  
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé ;  
Que, pour votre salut, vous le devez entendre ;  
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.  
Ces visites, ces bals, ces conversations,  
Sont du malin esprit toutes inventions.  
Là jamais on entend de pieuses paroles ;  
Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles :  
Bien souvent le prochain en a sa bonne part  
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.

Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées  
 De la confusion de telles assemblées :  
 Mille caquets divers s'y font en moins de rien,  
 Et, comme l'autre jour un docteur dit fort bien,  
 C'est véritablement la tour de Babylone ;  
 Car chacun y babille, et tout du long de l'aune.

Il y a là des traits de mœurs nombreux et précieux, exemple : les visites. « Seulement, depuis peu, dit Sauval (1600), que les femmes ont commencé à se rendre visite et même à souffrir celles des hommes, premièrement à Paris, et ensuite dans les bonnes villes du royaume, usage tout français qui n'existait alors ni en Espagne ni en Italie. » Voyez à ce sujet *Francion*, les *Visionnaires*, II, 5, et V, 5, et surtout *Polyandre*. Ce furent sûrement la société polie et la préciosité, qui furent cause de ces nouvelles habitudes. Plusieurs contemporains notent l'encombrement produit dans les rues par suite de ces « assemblées ».

Par le costume d'Orgon, nous savons qu'il était un homme de robe, et non d'épée. Dans l'inventaire de Molière, il est question d'une boîte où est l'habit de la représentation du *Tartuffe* consistant en pourpoint, chausse et manteau de vénitienne noire, le manteau doublé de tabis (soie moirée) et garni de dentelle d'Angleterre, les jarretières et les ronds de souliers pareillement garnis, prisé neuf livres. Il était d'un goût sévère, mais riche, plus que celui du *Misanthrope*, prisé seulement trente livres.

La distribution des rôles était la suivante : Tartuffe, Molière ; M<sup>me</sup> Pernelle, Madeleine ; Elmire, Armande ; Valère, La Grange ; Dorine, M<sup>lle</sup> Béjart ; Mariane, M<sup>lle</sup> de Brie ; Cléante, La Thorillière.

La question des originaux de *Tartuffe* ayant été déjà traitée, nous allons parler maintenant des imitations que l'on relève dans cette pièce ; nous ferons ensuite l'histoire du type de l'hypocrite. Cette question a, depuis longtemps, piqué la curiosité de nombreux savants. Voyez, à ce propos, l'étude consciencieuse de Wesselowsky (1879) sur Molière, mais dépassée actuellement par les recherches récentes. Remontons au Moyen Âge ; là nous trouvons le moine cynique et hypocrite dans les chansons, les fabliaux, les romans, les comédies, les farces, les satires. Il y a lieu de tenir compte du *Tartuffe* féminin et des modifications nationales subies par le type de l'hypocrite religieux en France, en Italie, en Espagne, en Angleterre, etc. C'est ainsi que, dans les temps modernes, nous rencontrons des ancêtres de Tartuffe chez Rabelais, Jodelle, Régnier, Scarron, Boccace, Machiavel, Ben Johnson. Cette histoire du type de l'hypocrite n'a pas encore été faite et serait admirable à écrire ; il faudrait l'élargir et la conduire jusqu'à notre siècle,

montrer les ravages de l'hypocrisie, ne plus considérer simplement l'hypocrisie en matière de religion, mais l'hypocrisie sous ses formes les plus variées, non seulement dans la vie religieuse, mais dans la vie mondaine, la vie sociale, politique, dans la science même et dans les lettres. L'hypocrisie pourrait toujours très utilement préoccuper nos dramaturges modernes ; là est l'avenir du théâtre et son utilité véritable. L'histoire de l'hypocrisie dans les nouvelles fournirait aussi une matière abondante ; lisons à ce sujet le conte IV des *Comptes du monde aventureux* :

« En ceste histoire connaistrez la grande et singulière astuce de deux compagnons, lesquels mal garnis d'argent et pour remplir leurs bourses s'aidèrent de l'hypocrisie et langage d'un frère prédicateur, qu'ils surent si finement prêcher que lui qui faisait croire au peuple sot tout ce qu'il voulait demeura lui-même trompé. »

Il est intéressant aussi de rapprocher *Lo Ipocrito*, une pièce de l'Arétin, avec le *Tartuffe* ; voyez à ce sujet *Molière et la Comédie italienne*, par L. Moland. Voici quelques extraits de la comédie de l'Arétin :

LISEO, à un serviteur.

Va, dis à messer Ipocrito que je voudrais lui dire quatre paroles.

GUARDABASSO.

Je ne le connais pas.

LISEO.

Celui qui parle si lentement et si gravement.

GUARDABASSO.

Je ne me le rappelle pas.

LISEO.

Qui est toujours au milieu des prêtres et des moines... Qui a un manteau étroit, râpé, agrafé par devant.

GUARDABASSO.

Un grand maigre ?

LISEO.

Oui, i, i.

GUARDABASSO.

Qui marche toujours les yeux baissés et qui a toujours un bréviaire sous le bras.

LISEO.

C'est cela même.

GUARDABASSO.

Où le trouverai-je ?

LISEO.

Dans les églises ou dans les librairies...

IPOCRITO.

Ne me faites point pécher par vaine gloire en m'accompagnant.

MALANOTTE.

Nous devons obéir.

IPOCRITO.

Je vous en supplie, par charité.

PERDELGIORNO.

Le patron nous lapiderait.

IPOCRITO.

Je tiens la chose pour faite.

MALANOTTE.

Vous savez quel homme c'est.

IPOCRITO.

Que diront les malveillants, en me voyant dans les grandeurs ?

PERDELGIORNO.

Ils japperont. Que vous importe ?

IPOCRITO.

J'ai un grand nombre d'envieux... C'est bien assez d'avoir com-

plu à Sa Seigneurie en consentant, par le respect que je lui dois, à goûter les quelques morceaux qu'elle a daigné m'offrir.

MALANOTTE.

Nous nous recommandons aux oraisons du bréviaire de Votre Révérence. (*Ipocrito s'éloigne.*)

PERDELGIORNO.

Avec quelle hâte il a tourné le coin !

MALANOTTE.

Quel chien matin !

PERDELGIORNO.

Ce qui me déplaît, ce sont les œillades qu'il lance à Madame.

MALANOTTE.

C'est un misérable.

PERDELGIORNO.

As-tu vu comme il a replié sa serviette aussitôt que le patron lui a dit : nous nous retrouverons, ce soir, à la noce ?

MALANOTTE.

Son abstinence de ce matin annonce qu'il engloutira le festin de ce soir...

Et dans une scène suivante :

IPOCRITO.

Je suis un vermisseau quant à la condition, mais un grand démon par la charité.

ZEPHIRO.

Je me fie à vous.

IPOCRITO.

Tout le monde sait le cas que fait de moi Liseo Rocchetti, et vous ne l'ignorez pas.

ZEPHIRO.

Non.



IPOCRITO.

Ses filles sont donc les miennes, du moins par la charité, et Annetta...

ZEPHIRO.

Eh! bien ?

IPOCRITO.

Poussée par cet amour qui enflamme le courage des lions, et non par celui qui habite d'ordinaire au cœur des jeunes vierges... Enfin, par charité, j'ai dû en prendre compassion.

ZEPHIRO.

O père !

IPOCRITO.

Et, pour empêcher qu'elle ne se détruise, j'ai été réduit à vous apporter ceci de sa part... (*Il lui remet une lettre.*)

ZEPHIRO

Heureux Zephiro !... Cet anneau que je vous prie d'accepter vous témoignera pour le moment l'obligation que je vous ai...

IPOCRITO.

La charité ne se doit pas refuser...

On voit combien la ressemblance avec Tartuffe est visible ; il s'agit non seulement de l'hypocrisie, mais encore de la gourmandise et de la sensualité.

Sur le théâtre espagnol et les emprunts que Molière a pu lui faire, des recherches nouvelles ont été faites par M. Martinenche et, après lui, par M. Huszár. A propos de la *Célestine*, entremetteuse hypocrite, nous lisons chez le premier : « L'insinuante habileté de ses raisonnements corrupteurs, son égoïsme et sa sensualité, l'étalage habile de sa dévotion et la diversité calculée de ses attitudes font de la *Célestine* l'aïeule inoubliable de ces nombreux enfants, dans la parenté desquels il convient de placer et Tartuffe et Frosine. » La *Dévote hypocrite*, traduite par Lancelot en 1628, de *Las dos Hermanas* (les Deux Sœurs) de don Francisco dos de Lugo y Davila, visite les cloîtres de religieuses, fréquente les églises où se distribuent les indulgences, et ne parle en public qu'à des prédicateurs et à des casuistes. Tous ces prédi-

cateurs auraient été bien étonnés de l'emploi de ses nuits. Dans l'*Hameçon des bourses*, traduit par d'Ouville, il s'agit d'un hypocrite du nom de Crispin, et de l'intrigante Rufina : « On y saisit une ressemblance lointaine avec Tartuffe amoureux d'Elmire. D'après Huszár, Tartuffe vient aussi d'Espagne ; où aurait-il pu trouver de meilleures conditions pour naître et grandir, cet homme qui sait s'accommoder avec le ciel, cet Escobar traduit sur le théâtre. » — Il convient de signaler aussi *Solas Barbadilla* : *La hija de Pierres y Celestina*, nouvelle traduite par Scarron et dont nous avons parlé précédemment.

Montufar a-t-il donné Tartuffe ? Il n'y a aucune modification essentielle dans Scarron. Le traducteur intitule la nouvelle *Les Hypocrites* ; vous avez vu l'énorme différence qui existe entre cette œuvre et le *Tartuffe*. Relisez *Les Hypocrites* et vous jugerez. Je citerai aussi la comédie de Tirso de Molina : *Marta la piadosa* ou *La beata enamorada*, l'hypocrite amoureuse, que l'on a déjà appelée une Tartuffe en mantille. Cette pièce fait le procès de la fausse dévotion : Marthe, la pieuse, représente ce type de femme, fréquent dans la comédie, qui use de l'hypocrisie comme d'une ruse d'amour. Il y a, çà et là, un mot à retenir pour nous dans cette pièce : « Il n'y a pas de plus grande tromperie que la tromperie par la dévotion », dit un personnage de la comédie, à propos de Marthe ; mais vous venez de constater que ce jugement s'applique à tort à cette hypocrite par ruse. Une autre origine proposée pour le *Tartuffe* est l'histoire facétieuse de l'aventurier Buscon de Quevedo, dont il existe une ancienne traduction : « Il faisait croire tout ce qu'il voulait, car il était fort industrieux en la menterie... ; son passe-port pour entrer partout était un *Deo gratias*... ; tous les outils des hypocrites étaient toujours avec lui. Il avait un grand chapelet aux mains, et une discipline pendue à la ceinture... Jamais il ne levait les yeux aux femmes et ne se souciait que de lever leurs cottes. » D'autre part, dans le *Bulletin italien* d'avril-juin 1907, p. 135, il est question du *Basalisco di Bernagasso*. C'est un parent éloigné de Tartuffe, un gueux qui, sous ce nom, s'introduit chez Arlequin, riche marchand, et qui le chasse ensuite de sa maison. M. Toldo, qui parle de cette pièce, a signalé aussi un autre scénario intitulé le *Pédante*. Le pédant Cataldo vit dans la maison de Pantalon, comme instituteur de son fils Horace. Il est vicieux, doux, hypocrite ; il en veut même à l'honneur de son maître, dont il tâche de séduire la femme Isabelle. Celle-ci feint de l'écouter, et, pour persuader son mari de la trahison de Cataldo, donne un rendez-vous au pédant, qui tombe dans le piège et se

fait connaître pour ce qu'il est réellement. — Toldo se demande si, dans le *Tartuffe*, il n'y a pas une fusion des deux pièces. Mais l'antériorité n'en est pas prouvée. Quoi qu'il en soit, rappelons-nous le mot du président de Brosses : « Je n'en admire que plus Molière d'avoir su faire de si bonnes pièces avec de si mauvaises farces. »

Étudions, maintenant, les états successifs de *Tartuffe* et les changements survenus dans cette pièce. Un document précieux entre tous est la *Lettre sur l'Imposteur* (1667), qui émane peut-être de Molière, a-t-on dit, qui a été, en tout cas, inspirée par lui, et qui est une apologie fine et mesurée, témoignant d'un tact sûr et d'un goût exquis d'une raison supérieure. Le titre a subi des changements. Molière avait d'abord intitulé sa pièce : *L'Imposteur*... En vain, dit Molière, je l'ai produite (ma comédie) sous le titre de *L'Imposteur* et déguisé les personnages sous l'ajustement d'un homme du monde ; j'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée et des dentelles sur tout l'habit, mettre en plusieurs endroits des adoucissements et retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres originaux du portrait que je voulais faire : tout cela n'a de rien servi. » Le projet du mariage de Tartuffe ne devait pas figurer dans le premier état. Tartuffe y attache peu d'importance, son but consiste à obtenir la fortune d'Orgon et à séduire le cœur de la jeune Elmière. Il est probable, en tout cas, que la scène de dépit entre Valère et Mariane a été ajoutée après coup : c'est un hors-d'œuvre, d'après la *Lettre sur l'Imposteur*. Quant aux premières scènes, elles ont été très remaniées : la première scène a été écourtée, précisément en ce qui touche la distinction de la véritable vertu et de la bigoterie. Voici, maintenant, un passage satirique, dont on retrouve plusieurs traces dans les premières scènes : « On commençait à raffiner sur le caractère du saint personnage, en montrant par l'exemple de cette affaire domestique comment les dévots pensent à s'ingérer dans les affaires les plus secrètes et les plus familières des familles. » — Énumération des autres différences qu'il est possible de discerner. — Étude des placets et de la préface à ce point de vue.

Dans le premier placet au roi, Molière écrit : « On voit un livre composé par le curé de... » Il s'agit ici du curé de Saint-Barthélemy et de son ouvrage : *Le Roy glorieux au monde, ou Louis XIV le plus glorieux de tous les rois du monde*. Voici le passage auquel Molière fait allusion : « Un homme, ou plutôt un démon vêtu de chair et habillé en homme, et le plus signalé impie et libertin

qui fût jamais dans les siècles passés, avoit eu assez d'impiété et d'abomination pour faire sortir de son esprit diabolique une pièce toute prête d'être rendue publique, en la faisant monter sur le théâtre, à la dérision de toute l'Église et au mépris du caractère le plus sacré et de la fonction la plus divine, et au mépris de ce qu'il y a de plus saint dans l'Église, ordonné du Sauveur pour la sanctification des âmes, à dessein d'en rendre l'usage ridicule, contemptible, odieux. Il méritoit par cet attentat sacrilège et impie un dernier supplice exemplaire et public, et le feu mesme, avant-coureur de celui de l'enfer, pour expier un crime si grief de lèse-majesté divine, qui va à ruiner l'Église catholique en blâmant et jouant sa plus religieuse et sainte pratique, qui est la conduite et direction des âmes et des familles, par de sages guides et conducteurs pieux. Mais Sa Majesté, après lui avoir fait un sévère reproche, animée d'une juste colère, par un trait de sa clémence ordinaire, en laquelle il imite la douceur essentielle de Dieu, lui a, par abolition, remis son insolence et pardonné sa hardiesse démoniaque, pour lui donner le temps d'en faire pénitence publique et solennelle toute sa vie. Et, afin d'arrêter avec succès la vue et le débit de sa production impie et irréligieuse, et de sa poésie licentieuse et libertine, Elle lui a ordonné, sur peine de la vie, d'en supprimer et déchirer, étouffer et brûler tout ce qui en étoit fait, et de ne plus rien faire à l'avenir de si indigne et infamant, ni rien produire au jour de si injurieux à Dieu et outrageant à l'Église, la religion, les sacrements et les officiers les plus nécessaires au salut, lui déclarant publiquement et à toute la terre qu'on ne sauroit rien faire ni dire qui luy soit plus désagréable et plus odieux, et qui le touche plus au cœur que ce qui fait atteinte à l'honneur de Dieu, au respect de l'église, au bien de la religion, à la révérence due aux sacrements... » — Commentaire de ce texte curieux en ce qui touche le premier état de la pièce. — A consulter aussi les « Observations du Sr de Rochemont sur le *Festin de Pierre* », la *Réponse aux Observations* (fin juillet 1665), la *Lettre sur les Observations* et la *Critique du Tartuffe* (1670). Citons également un passage de l'*Épître VII* de Boileau :

L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,  
Pour prix de ses bons mots, le condamnait au feu.

Et dans l'*Épître I* :

Prest à juger de tout, comme un jeune marquis,  
Qui, plein d'un grand savoir chez les dames acquis,

Dédaignant le public, que lui seul il attaque,  
Va pleurer au Tartuffe et rire à l'Andromaque.

Au fond, Molière était d'accord avec les sermonnaires de son temps, par exemple avec Claude Joly (1607-1700), qui écrivait : « Rien n'est plus à craindre que les faux dévots, gens habitués à se venger pieusement et à confondre leurs intérêts avec ceux de Dieu. » Bourdaloue voit également dans les hypocrites les pires ennemis de la religion. A ce propos, on ne saurait trop rappeler combien le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle connaissait à merveille les ressorts secrets de l'activité psychique ; nous connaissons peut-être moins l'homme qu'autrefois, mieux la société, c'est-à-dire l'histoire. Le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle est le siècle de la psychologie. Revenons à Bourdaloue ; dans son sermon pour le cinquième dimanche après la Pentecôte *Sur la vraie et la fausse piété*, nous lisons : « Or n'est-ce pas là, Chrétiens, une image bien ressemblante de la piété de notre siècle ? Car ne regardons point cette dévotion pharisienne comme un fantôme que la loi de Jésus-Christ a dissipé. Elle subsiste encore, et elle subsiste jusqu'au milieu du christianisme, jusque dans le sein de l'Eglise. En voulez-vous être persuadés ? Il ne faut qu'un peu d'attention à ce qui se passe, tous les jours, autour de vous. Un homme a ses heures et ses temps marqués pour la prière, pour la lecture des bons livres, pour la fréquentation des sacrements : c'est un ordre de vie qu'il s'est tracé, ou qu'il a reçu d'un directeur ; il y est attaché, et toutes les affaires du monde ne lui feraient pas omettre un point de ce qu'on lui a prescrit, ou de ce qu'il s'est prescrit lui-même. Mais, du reste, entendez-le parler dans une conversation, il tiendra les discours les plus satiriques et les plus médisants ; d'un ton pieux et dévôt, il condamnera l'un, il révélera ce qu'il y a de plus secret dans la conduite de l'autre, il n'épargnera personne ; et, comme s'il étoit envoyé du ciel pour la réformation générale des mœurs, il fera impunément le procès à tout le genre humain. Mais voyez-le agir dans un différend où il se croit offensé, il n'y aura point de satisfaction qu'il ne demande, ni peut-être même point de réparation qui le puisse contenter ; il regardera sa propre cause comme la cause de Dieu, ou du moins jamais ne lui mettez-vous dans l'esprit qu'il ait quelque tort, et que toute la justice ne soit pas pour lui : principes spéciaux dont il s'autorisera pour nourrir dans son cœur les plus vifs ressentiments, et pour justifier dans la pratique les plus injustes et les plus malignes vengeances. Une femme est la première à toutes les saintes assemblées... Il faut que chacun souffre de ses caprices et, tour à tour, essuie ses chagrins. Pourvu qu'elle ait passé devant les autels une partie

de la journée, qu'elle ait assisté à certaines cérémonies, tout seroit renversé dans une maison qu'à peine elle y prendroit garde, et y donneroit quelque soin... »

A propos du même sujet, on pourroit également citer le sermon *Sur le soin des domestiques* pour le second dimanche après Pâques, et le sermon *Sur les divertissements du monde* ; ainsi que le sermon *Sur l'Hypocrisie*, dans lequel on relève des attaques contre Molière libertin : « Que s'il (un libertin) est après tout forcé de convenir que toute piété n'est pas fausse, du moins prétend-il qu'elle est suspecte, et qu'il y a toujours lieu de s'en défier. Or cela lui suffit : car il n'y a point de piété qu'il ne rende par là méprisable en la rendant douteuse ; et, tandis qu'on la méprisera, qu'on la soupçonnera, elle seroit faible et impuissante contre lui. C'est ce qu'il croit gagner en faisant de ses entretiens et de ses discours autant de satires de l'hypocrisie et de la fausse dévotion : car, comme la fausse dévotion tient en beaucoup de choses de la vraie... il est d'une suite presque nécessaire que la même raillerie qui attaque l'une intéresse l'autre... Et voilà, chrétiens, ce qui est arrivé, lorsque des esprits profanes, et bien éloignés de vouloir entrer dans les intérêts de Dieu, ont entrepris de censurer l'hypocrisie, non point pour en réformer l'abus, ce qui n'est pas de leur ressort, mais pour faire une espèce de diversion dont le libertinage pût profiter, en concevant et faisant concevoir d'injustes soupçons de la vraie piété par de malignes représentations de la fausse. Voilà ce qu'ils ont prétendu, exposant sur le théâtre et à la risée publique un hypocrite imaginaire, ou même, si vous voulez, un hypocrite réel, et tournant dans sa personne les choses les plus saintes en ridicule, la crainte des jugements de Dieu, l'horreur du péché, les pratiques les plus louables en elles-mêmes et les plus chrétiennes. »

Plus loin, voici ce que dit Bourdaloue sur l'hypocrisie et ce qu'il est essentiel de signaler : « On quitte le chemin de la vérité et on s'égare dans des erreurs pernicieuses, parce qu'on se laisse éblouir par l'éclat d'une spécieuse hypocrisie ; ... car voici, mes chers auditeurs, ce qui arrivoit et ce que Dieu permettoit, par un secret impénétrable de sa providence. On voyoit des hommes qui, pour donner crédit à leurs nouveautés et pour autoriser leurs sectes, prenoient tout l'extérieur de la piété la plus scrupuleuse et la plus rigide, et qui, s'introduisant par cette voie, répandoient leurs venins dans les parties les plus saines de l'Eglise... Au seul nom de réforme qu'ils faisoient partout retentir, chacun applaudissoit ; les ignorants étoient prévenus, les gens de bien gagnés, les dévots charmés. »

# Histoire politique de la France contemporaine depuis 1848

---

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

*Professeur à l'Université de Paris.*

---

## Lutte contre les républicains.

Nous avons vu comment le parti républicain modéré (ou parti du *National*), maître du pouvoir dans la Constituante, s'est laissé déposséder d'abord, en décidant l'élection du président avant la mise en train de la constitution, ensuite en acceptant la dissolution de l'Assemblée avant d'avoir fait les lois organiques. Le résultat fut que le pouvoir passa aux anciens partis monarchiques : le président et ses ministres, anciens orléanistes de gauche ; la nouvelle Assemblée législative, où il y a une majorité de près des deux tiers du parti de l'ordre (coalition d'orléanistes, de légitimistes et de catholiques). De plus, les républicains n'ont changé ni les institutions ni le personnel ; le régime monarchique d'avant 1848 se remet à fonctionner ; il n'y a de nouveau que le suffrage universel et la république, c'est-à-dire un président élu pour quatre ans au lieu d'un roi héréditaire.

Le personnel monarchique en possession du pouvoir est formé d'une coalition unie par antagonisme contre les mêmes adversaires ; il s'appelle *parti de l'ordre* ; il veut le maintien du régime social et est en lutte avec le parti de la *République démocratique et sociale*, avec les rouges ou (à l'Assemblée) la montagne. Il engage la guerre contre ses adversaires non plus pour leur enlever le pouvoir, mais pour essayer de détruire le parti en l'empêchant de propager ses doctrines. La formule de la politique, en janvier 1849, a été de concilier l'ordre et la liberté. L'ordre a été rétabli par l'écrasement des socialistes, mais ce n'est que l'ordre matériel ; il s'agit de rétablir l'ordre moral dans les esprits, d'extirper les fausses doctrines. D'autre part, leurs adversaires englobent tous les partisans du parti de l'ordre sous le terme général de réactionnaires. La lutte s'étend, à la fois, au gouvernement central à Paris et à l'ensemble du pays sous

forme de lois et de mesures générales ; dans les départements, par les fonctionnaires, sous forme de mesures personnelles (révocations, procès, arrestations). Nous étudierons, d'abord, la lutte au centre du gouvernement. La lutte commence avec l'ouverture de la législation et se continue jusqu'en février, c'est le prélude du coup d'Etat. Mais elle se complique du conflit entre les deux pouvoirs d'accord dans la lutte, entre le président et l'Assemblée. Il faut distinguer : 1<sup>o</sup> une période de lutte en commun, de juin 1849 à juillet 1850 ; 2<sup>o</sup> une période de conflit (août 1850-2 décembre 1851). Nous nous occuperons, aujourd'hui, de la première de ces périodes seulement.

Cette période est surtout connue par des documents (comptes rendus de l'Assemblée législative, lois, (dans Duvergier), journaux). Mais il y eut beaucoup d'opérations secrètes, de négociations, de discussions, qui nous ont été révélées par des documents postérieurs. Nous avons déjà indiqué les principaux : de Falloux, Fleury, conversation de Senior ; il faut y ajouter les *Souvenirs* de de Melun, publiés en 1891. Les livres du père Lecanuet sur Montalembert et de l'abbé Lagrange, *Vie de Mgr Dupanloup*, contiennent également des renseignements. Comme documents inédits, le récent versement du Ministère de la justice aux Archives nationales fournit des données sur la réaction dans les départements. Comme récits, outre les histoires de Pierre, de la Gorce et G. Renard, il faut citer le livre très important de M. Michel : *La loi Falloux*, Paris, in-8<sup>o</sup>, 1906 ; et, sur la question religieuse, le livre déjà indiqué de M. Debidour.

Cette lutte entre le parti de l'ordre au pouvoir et l'opposition démocrate socialiste est interrompue par un temps d'arrêt, où la coalition victorieuse commence à se disloquer après un conflit entre le président et les anciens partis ; puis elle reprend, quand le parti de l'ordre a commencé la lutte contre la montagne. Il faut donc montrer : 1<sup>o</sup> comment le parti de l'ordre a commencé la lutte contre la montagne ; 2<sup>o</sup> comment la coalition s'est relâchée, après le conflit entre le président et l'Assemblée ; 3<sup>o</sup> comment la coalition s'est reformée et a achevé d'organiser la répression.

I. — La lutte commence dès la réunion de la Législative. Le parti qui a eu la majorité dans la Constituante (républicains modérés du *National*) est réduit à moins de 80 membres ; il n'y a plus de centre. Les partisans de l'ordre, après les élections complémentaires, arrivent à près de 500 sièges ; la montagne a environ 180 représentants. Dès le début, il se produisit des scènes violentes. Le président fut l'orléaniste Dupin.



Les débuts de la Législative coïncident avec le principal épisode de la politique extérieure : la prise de Rome. La montagne en profite pour essayer de prendre l'offensive. L'expédition de Rome était contraire à la constitution ; les montagnards se posent en défenseurs de la constitution. Ce projet était déjà annoncé dans leur programme électoral. Le 11 juin, Ledru-Rollin demande la mise en accusation des ministres : « La constitution a été violée, déclare-t-il, nous la défendrons par tous les moyens possibles, même par les armes. » C'est le retour à la vieille théorie insurrectionnelle, qui remonte à la Révolution : on veut organiser un mouvement populaire pour enlever le pouvoir à Louis-Napoléon. La montagne se réunit dans un bureau du Palais-Bourbon, et décide : 1° de déclarer le pouvoir exécutif déchu ; 2° de déclarer la majorité complice de la violation de la constitution ; 3° de constituer en permanence l'Assemblée réduite aux représentants constitutionnels. Les organes du parti démocrate-socialiste se joignent au mouvement et publient une déclaration : « Le président de la république et les ministres sont hors la loi de la constitution... La garde nationale se lève ; les ateliers nationaux se ferment ; que nos frères de l'armée se souviennent qu'ils sont citoyens et que, comme tels, le premier de leur devoir est de défendre la constitution ; que le peuple entier soit debout ! » Il faut se souvenir que les soldats avaient encore le droit de vote et que l'opinion croyait qu'ils étaient en majorité du côté des rouges. On convoqua les légions de la garde nationale à se réunir, le 13 au matin, en tenue et sans armes : c'est l'ancien procédé. La journée du 13 juin 1849 fut, en réalité, une simple manifestation avortée. Changarnier avait réuni beaucoup de troupes ; la manifestation fut coupée et dissipée par des charges de cavalerie. Les représentants furent acculés et arrêtés au Conservatoire des arts et métiers.

En dehors de Paris, il y eut quelques troubles, dans l'Allier notamment, à Montluçon, dans la nuit du 14 au 15 ; mais les désordres les plus graves se produisirent à Lyon, où, sur une fausse nouvelle, les ouvriers de la Croix-Rousse et les élèves de l'Ecole vétérinaire se soulevèrent et construisirent des barricades ; on dut employer l'artillerie. Lyon fut mis en état de siège ; 1.200 arrestations furent opérées. Le résultat direct de la journée du 13 juin fut la répression des auteurs de la manifestation ; on prononça la dissolution de trois légions de la garde nationale et de son artillerie ; des poursuites furent exercées contre 34 représentants, qui furent traduits devant la Haute-Cour.

Puis l'Assemblée prit des mesures contre les organes du parti

de la montagne. Les clubs, déjà paralysés par la loi de 1848, mais qui avaient encore le droit de tenir des séances publiques, se virent, par la loi du 22 juin, supprimer cette dernière liberté ; ils sont désormais entièrement à la discrétion du gouvernement, qui peut les supprimer sans avoir de motif à donner. Cette loi était temporaire et ne devait durer qu'un an ; elle fut d'ailleurs renouvelée. Pour la presse, on fit la loi du 27 juillet, également temporaire ; elle est très difficile à analyser, étant composée d'un grand nombre de mesures de détail. Ce qu'il y a d'intéressant, c'est de voir quels étaient les sentiments de ceux qui la votèrent. Dufaure parle de « ces prétendus principes républicains, qui, en laissant à la liberté individuelle toutes ses exagérations, tous ses excès, toutes ses violences, rendraient... la république impossible dans le pays ». — Montalembert s'explique ainsi : « Nous avons trop présumé de la force de cette société... Nous n'avions pas assez compris la fragilité extrême de l'abri qui nous couvrait. » — Thiers s'écrie : « Commençons par rétablir l'ordre et la sécurité. » — La nouvelle loi punit comme délits les offenses au président, les provocations à la désobéissance militaire ; elle interdit les souscriptions destinées à payer les amendes des journalistes condamnés. Surtout, elle paralyse le colportage, si important alors, en exigeant une autorisation administrative révocable à volonté.

Pour faciliter la répression, on vote une loi sur l'état de siège, qui donne aux chefs militaires tous les pouvoirs civils et confie aux conseils de guerre tous les jugements des délits « contre la république, la constitution, la paix et l'ordre publics ». Contre les représentants de la montagne, l'Assemblée adopte le règlement du 6 juillet, qui établit un système de répression inconnu jusque-là, en France, dans les assemblées ; il institue des pénalités pécuniaires contre les membres qui troublent l'ordre par leurs paroles. Ce règlement, du reste, est encore en vigueur. Le résultat de ces mesures fut de paralyser l'opposition du parti démocratique.

Pendant cette période, le parti de l'ordre prépare une mesure d'une portée générale plus durable, une réorganisation radicale de l'enseignement, qui a gardé le nom de loi Falloux. Nous possédons, sur ce sujet, une bonne étude dans le livre de M. Michel, qui a utilisé des documents inédits des Archives de la Chambre des députés.

L'histoire de cette loi est très compliquée ; elle présente, en effet, un double caractère. En 1848, le régime officiel était le droit exclusif (appelé monopole) de l'Université, c'est-à-dire des établissements de l'État ; les écoles dépendaient des municipalités.

La constitution promettait la liberté de l'enseignement, c'est-à-dire le droit d'ouvrir des établissements; elle parlait aussi du droit à l'instruction, ce qui devait entraîner une réorganisation de l'enseignement primaire. Les deux questions ont été d'abord séparées. Carnot avait déposé un projet de loi, qui devait établir un régime démocratique : instruction primaire gratuite, obligatoire et laïque ; une commission la discuta (7 juillet 1848), adopta la liberté d'enseignement, accepta l'obligation, mais n'admit qu'une demi-gratuité. Un rapporteur fut nommé, Barthélemy Saint-Hilaire, qui déposa un projet de décret, le 10 avril 1849. Une nouvelle commission avait été nommée pour préparer une loi organique de l'enseignement, en janvier 1849 ; Jules Simon en fut le rapporteur. De Falloux était entré au ministère justement pour préparer la loi sur l'enseignement. Il déposa deux rapports, le 4 janvier 1849, sur les deux questions ; on nomma deux commissions extra-parlementaires, qui furent réunies en une seule ; le projet Carnot fut retiré.

Ces rapports traitent la question de principe. Il faut plutôt élever qu'instruire, n'employer que des méthodes déjà éprouvées. La réorganisation de l'enseignement est destinée à défendre la société. « A la profondeur où la société s'est sentie ébranlée, elle ne peut recouvrer sa sécurité qu'en voyant grandir, autour d'elle, des générations qui la rassurent. Quelque violents que soient les assauts qu'on lui livre aujourd'hui, son courage et sa force suffisent encore à les repousser ; mais, si elle rentrait dans les voies où elle s'était endormie, elle ne ferait que se préparer d'infailibles revers. Le gouvernement a donc pour mission de déployer sa prévoyance à cet égard. Il n'aurait plus le droit de se proclamer le ministère de l'ordre moral, s'il ne sentait pas qu'entre toutes ses obligations l'éducation du peuple tient incontestablement le premier rang. Le temps des discussions est passé. » — Il s'agit donc d'une mesure politique ; le but propre de de Falloux est d'obtenir la liberté de l'enseignement, c'est-à-dire le droit d'organiser des établissements tenus par des congrégations religieuses. Il se trouve par là lié au parti de l'ordre : il va arrêter la propagande démocratique en mettant les instituteurs sous la dépendance du clergé et du préfet. Il parvint ainsi non seulement à créer un nouveau personnel d'enseignement ecclésiastique et indépendant de l'Etat, mais à mettre l'ancien personnel laïque de l'Etat sous la surveillance du clergé. La manœuvre fut mal comprise des catholiques militants : de Falloux fut combattu par l'*Univers* et par la majorité des évêques. De Falloux s'est expliqué dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* de 1856.

La commission choisie par le ministre est composée en majorité de catholiques, qui font alliance avec Thiers, l'ancien adversaire des jésuites. Thiers se déclare converti, dans une lettre du 2 mai 1848 à son ami Madier de Montjau : « Je suis changé non par une révolution de mon caractère, mais par une révolution de l'État social ». Il préfère désormais l'enseignement du clergé, « dernier débris de l'ordre social ». Il s'est, d'ailleurs, engagé vis-à-vis de Falloux et de Montalembert. Thiers est nommé vice-président (président effectif, le ministre étant absent). La discussion ne fut pas publique ; nous la connaissons par des notes de Dubois, inédites et qu'a utilisées M. Henry Michel, par les souvenirs de Melun et surtout par les notes de Dupanloup publiées par Lacombe en 1879. Ces sources indiquent la part prépondérante que prit Thiers dans la préparation de la loi ; il s'y montra très violent. Il parle contre la gratuité qu'il appelle « un principe communiste ». « La société ne doit pas l'instruction », dit-il. L'obligation ne lui semble pas désirable ; l'enfant « ne veut plus tenir la charrue ». L'instruction est « un commencement d'aisance ». « L'aisance n'est pas réservée à tous... Je ne puis consentir à laisser mettre le feu sous une marmite sans eau. » Il manifeste surtout une grande hostilité contre les instituteurs ; ce sont pour lui « 37.000 socialistes et communistes, véritables anticurés ». « Je suis prêt, déclare-t-il, à donner au clergé tout l'enseignement primaire » ; car le clergé a « une bonne philosophie : l'homme est ici-bas pour souffrir, non pour jouir ». « Nous sommes dans une maison de bois menacée de toutes parts » ; il faut s'unir pour « sauver la société ». « Ma répulsion est sans borne à l'égard des antisociaux ».

La commission entendit quelques spécialistes. Dubois et Cousin, avec de très larges concessions, défendirent l'enseignement de l'État. Dupanloup chercha une conciliation. Thiers désigna une sous-commission pour préparer un projet de loi ; ce fut là un procédé pour affaiblir l'autorité universitaire et permettre à l'influence de l'évêque de s'exercer. Jusqu'alors, les instituteurs étaient présentés par le conseil municipal et placés sous la surveillance d'un comité d'arrondissement. La sous-commission propose de donner au conseil municipal le droit de nommer l'instituteur et de confier la surveillance à la fois au conseil municipal et à un conseil départemental, où seront groupées « toutes les forces sociales du département ». La conséquence sera que, désormais, il y aura un recteur par département, et que ce recteur sera un petit personnage auprès de l'évêque. Cousin appelle cette substitution « la plus grande tentative

contre-révolutionnaire qui se soit encore produite ». « Le comité, voilà l'affaire capitale de notre projet », dit Dupanloup.

Quant aux écoles normales, Thiers en demande la suppression absolue : « Les passions, dit-il, s'y éveillent et s'y excitent mutuellement ». On n'offre aux élèves, après leurs études, « que quatre cents francs et le village » ; conséquence : « l'esprit démagogique » envahit les écoles normales. « La suppression des écoles normales, c'est le seul remède efficace ». On adopte un compromis : le conseil académique départemental en prononcera le maintien ou la suppression dans son ressort.

Puis on discuta sur l'enseignement secondaire ; et la lutte fut plus vive. Thiers tient à l'Université pour la bourgeoisie ; il ne veut pas des jésuites ; il finit cependant par céder. La commission propose de laisser ouvrir des établissements, sans exiger d'autre garantie qu'un diplôme peu important du directeur : licence, certificat de stage ou brevet de capacité. C'est la suppression du certificat d'études. Il n'y a pas d'inspection, sauf en ce qui concerne la moralité, le respect de la constitution et l'hygiène. On créa un conseil académique par département ; on restreignit le conseil supérieur.

Ces dispositions furent résumées en un seul projet, déposé le 18 juin. Une commission parlementaire fut nommée par l'Assemblée, avec Beugnot comme rapporteur, et le rapport déposé le 6 octobre.

II. — Avant la discussion, l'accord entre les deux éléments du parti de l'ordre se relâche.

Le prince président est mécontent de ses ministres ; il se plaint du régime parlementaire et cherche à se créer un parti personnel. Il commence ses voyages dans les départements (dans le Nord et à Tours) ; son entourage travaille et groupe des officiers autour du prince ; à eux viennent s'ajouter quelques parlementaires : Morny, que, jusqu'alors, son demi frère connaissait peu ; des avocats comme Rouher, de Parieu, Baroche ; un financier juif, Fould, qui lui avance des fonds. Fleury raconte que les ministres vieux parlementaires, méprisent l'entourage de l'empereur, qu'ils considèrent comme composé d'aventuriers sans moyens d'existence.

Il y a un désaccord entre le président et ses ministres sur la politique intérieure : il voudrait l'amnistie, pour se rendre populaire, et aussi quelques réformes sociales ; mais le différend porte surtout sur la politique extérieure. A Rome, on est mécontent de la politique de Pie IX ; Napoléon écrit une lettre à son ami Edg. Ney, et la fait publier. Falloux entre en conflit avec le président. Cet épisode est obscur ; les récits sont contradictoires.

(Michel, *op. cit.*, p. 279.) La question décisive fut celle de l'expulsion de Kossuth.

La rupture survient brusquement. Louis-Napoléon prend l'offensive par un acte personnel imprévu, — c'est là une tactique qui va lui devenir habituelle. — Il publie le message du 30 octobre, où il déclare la guerre au régime parlementaire et proclame qu'au 10 décembre c'est « tout un système qui a triomphé ». Le président responsable prend le gouvernement et réduit les ministres au rôle de commis.

Comme conséquence directe, il renvoie les ministres parlementaires qui étaient d'accord avec la majorité, et forme un ministère d'hommes nouveaux, personnellement dévoués au prince, mais sans appui dans l'Assemblée : Rouher, Baroche, Ferd. Barrot.

Les chefs du parti de l'ordre sont très mécontents de cette attitude. « On commence à parler de coup d'Etat, » dit de Saint-Aulaire dans une lettre (*Correspondance de Barante*). « — Le coup d'Etat est en marche, » écrit la princesse de Lieven. — Et Ampère : « Des hommes graves commencent à croire au coup d'Etat. »

C'est le moment où le faubourg Saint-Germain cesse d'assister aux soirées de l'Elysée.

Le projet de la loi Falloux revient devant l'Assemblée, le 7 novembre. La gauche soulève une question de procédure. Le projet a été porté directement devant l'Assemblée ; or la constitution exige que les projets soient d'abord soumis au Conseil d'Etat. Le nouveau ministre, Parieu, déclare : « Le gouvernement se considère comme complètement désintéressé dans la question. » Le renvoi est décidé par 302 voix contre 299. La majorité est formée des républicains, des partisans de l'Elysée et de quelques catholiques. On croit le projet enterré.

III. — Le désaccord entre le parti de l'ordre et le parti du président ne dura pas longtemps : tous deux se sentent menacés par le même adversaire et se coalisent de nouveau.

Le rapprochement se manifeste avant la fin de 1849 (lettre de Saint-Priest à Rémusat du 8 décembre) : « Le président et l'Assemblée commencent à comprendre qu'ils ne peuvent rien l'un sans l'autre... Même le langage de Thiers devient, dit-on, moins hostile... Il s'est rapproché ainsi des autres « burgraves ». — Les deux partis sont d'accord pour revenir sur la seule réforme fiscale de la Révolution ; le 17 décembre, l'impôt sur les boissons est rétabli ; la réconciliation s'achève avec la loi Falloux.

Le Conseil d'Etat, au lieu de l'enterrer, a examiné la loi rapide-

ment, mais sérieusement (procès-verbaux étudiés par M. Michel). Lecomité de législation change le projet, de manière à rétablir presque le projet de 1833. Le Conseil revient au projet de la commission sur les points essentiels, sauf en ce qui concerne le conseil supérieur.

Le rapport est déposé le 31 décembre ; mais le gouvernement prend l'initiative de régler d'abord la question politique, qui intéresse tout le parti de l'ordre et non pas seulement les catholiques. Il détache de l'ensemble un fragment, pour le faire voter immédiatement ; la *petite loi* doit mettre les instituteurs dans la main du préfet. Les catholiques craignent que ce ne soit là qu'un procédé pour ajourner indéfiniment la loi. Mais, après la *petite loi*, l'Assemblée discuta la *grande loi*, en trois lectures qui furent terminées le 15 mars.

La loi fut combattue par la gauche, notamment par V. Hugo, et soutenue par Montalembert, qui fit une déclaration célèbre : « La société est menacée par des conspirateurs de bas étage et par d'affreux petits rhéteurs... A l'armée démoralisatrice et anarchique des instituteurs, il faut opposer l'armée du clergé » ; et par Thiers : « Ces deux grandes puissances, la religion et la philosophie, se combattent souvent, puis font la paix... Ce sont deux sœurs immortelles, qui ne peuvent périr. »

Les partis ne semblent pas avoir compris l'importance pratique de la loi : les catholiques sont mécontents qu'on n'ait pas détruit l'Université. Les républicains croient la loi pratiquement inapplicable. Le parti de l'ordre s'intéresse surtout à la répression des instituteurs ; on croit avoir rétabli l'unité d'enseignement sous la direction du clergé.

On n'a pas vu le vrai caractère de la loi, qui est de donner la liberté d'enseignement aux ecclésiastiques et de placer les laïques sous la surveillance du clergé. La conséquence fut la création rapide d'établissements ecclésiastiques, d'abord de ceux qui intéressent le plus le parti de l'ordre, les collèges libres ; plus tard seulement, des écoles primaires sont créées, surtout des écoles communales de filles. Les instituteurs sont transformés en fonctionnaires publics, sous la dépendance de l'administration, c'est-à-dire du gouvernement central. Ainsi furent réalisées deux transformations profondes, qui durent encore.

La coalition est renforcée par la lutte électorale. Les représentants, qui avaient pris part au mouvement du 13 juin, furent déclarés déchus, ce qui donna lieu à des élections complémentaires, qui furent fixées au 10 mars et portèrent sur 28 sièges dans les départements et sur 3 à Paris. Ces élections causèrent

une grande agitation. Tous les républicains se mirent d'accord pour dresser une liste commune. Le comité démocrate-socialiste convoqua les électeurs pour choisir les candidats, qui furent : de Flotte, un insurgé de Juin ; Vidal, un ancien collaborateur de L. Blanc au Luxembourg, et enfin Carnot, adversaire personnel de Falloux. Ces trois candidats passèrent à une grosse majorité. Dans l'ensemble, sur 31 sièges, il y eut 21 montagnards et 10 partisans du parti de l'ordre élus : c'était, en réalité, un gain de 10 pour le parti de l'ordre ; mais personne ne vit la réalité ; ce qui frappa, ce fut le grand nombre de voix recueillies par un parti qu'on croyait détruit. On craignit surtout que la capitale n'entraîna la France par son exemple.

Les « burgraves » eurent une entrevue avec Louis-Napoléon, dont Thiers nous a conservé le récit, sans qu'il soit possible d'en fixer la date exactement. On décida d'épurer le suffrage universel.

Sur ces entrefaites eut lieu, le 16 avril, une nouvelle élection à Paris, qui augmenta l'effervescence. Un congrès de 230 délégués avait adopté la candidature d'Eugène Sue, un socialiste anticlérical connu par ses romans retentissants : *Les Mystères de Paris* et le *Juif errant*. Le parti de l'ordre présenta un garde national combattant de Juin. Eugène Sue fut élu ; il eut même la majorité dans l'armée. Son élection fit une impression énorme : les fonds baissèrent à la Bourse ; des gens quittèrent Paris. L'Assemblée décida de hâter la loi sur le vote.

La constitution imposait le suffrage universel : on ne pouvait l'abolir ; mais on adopta des procédés indirects, qui devaient écarter les électeurs suspects, surtout les ouvriers des grandes villes. Thiers explique que, pour faire passer la loi, il fallut amener la gauche à se compromettre. « La gauche bien dirigée, dit-il, peut empêcher la loi de passer. Mais nous dirons que notre but est d'exclure la vile multitude. Ces mots mettront la montagne en fureur : elle effraiera les partis modérés, et nous ferons passer la loi. Et qui se dévoue à la haine implacable des rouges ? Ce sera moi. » — Le président fut long à se décider à admettre la loi, et la discussion des plus vives. Thiers, fidèle à sa promesse, se déclara « heureux de voir le gouvernement... se faire le chef de la guerre du bien... Ce sont ces hommes, qui forment non pas le fond, mais la partie dangereuse des grandes populations agglomérées, ce sont ces hommes qui méritent ce titre, l'un des plus flétris de l'histoire... le titre de multitude... Nous sommes des amis de la liberté et non de la multitude, de la vile multitude. »



Montalembert déclara : « Il faut recommencer l'expédition de Rome à l'intérieur... ; il faut la guerre franchement, loyalement... la guerre légale pour empêcher la guerre civile. »

La loi fut votée, le 31 mai. Elle exigeait trois ans de domicile, dont on devait justifier par l'inscription aux contributions ou par une déclaration du patron. Le droit de vote était enlevé à tout condamné politique.

La conséquence fut de réduire le nombre des votants, d'après les chiffres officiels, de 9.618.000 à 6.809.000. La loi atteignait surtout les habitants des villes.

L'organisation de la lutte contre le parti rouge s'achève par deux lois : par la loi des clubs, qui est provisoire et prolonge d'un an le régime de 1849; et par la loi de la presse, définitive, qui rétablit le régime du cautionnement, étend le timbre pour empêcher la propagande aux brochures elles-mêmes, impose la signature des articles.

Le gouvernement et l'Assemblée ont ainsi détruit tous les organes du parti républicain et même, par un artifice, supprimé la seule innovation du régime, le suffrage universel.

---

# Racine et le théâtre français.

---

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

---

## **Athalie** (suite et fin).

On a coutume d'étudier parallèlement l'histoire d'*Esther* et celle d'*Athalie*, et de ne point séparer la seconde pièce de la première. J'espère vous avoir montré, au contraire, dans ma dernière leçon, qu'il y a un véritable abîme entre ces deux tragédies tirées de l'Écriture sainte. *Esther* est une pièce, faite presque à regret, par un adversaire du théâtre forcé d'obéir à des ordres suprêmes. *Athalie* est une tragédie en règle, composée avec amour par un poète qui sait admirablement son métier, et les « connaisseurs » ne se sont pas trompés en voyant en elle la pièce idéale.

Grandes sont donc les différences qui séparent ces deux œuvres jumelles ; différent aussi fut l'accueil réservé à chacune d'elles. *Esther*, répétée en grande cérémonie, fut jouée en 1689 à Saint-Cyr avec magnificence, et reprise plusieurs fois au début de l'année suivante. — *Athalie*, après quelques répétitions dans la classe bleue, fut abandonnée ; écrite pour Saint-Cyr, elle n'y fut pas représentée, et Racine l'imprima en toute hâte. Il avait obtenu le privilège du roi en décembre, avant la représentation par conséquent. Et, tandis qu'*Esther*, adoptée par les dames de Saint-Cyr, avait été imprimée par leurs soins, comme une œuvre d'édification, avec un privilège à leur nom et défense faite aux acteurs de la représenter, — *Athalie* avait eu une bien autre destinée.

J'ai cherché, en vain, la première édition d'*Athalie* ; mais j'ai pu me procurer une copie du privilège, lequel est daté, comme je vous l'ai dit, du 11 décembre 1690, c'est-à-dire un mois après la répétition dont nous parle Duguet. Ce privilège, — qui fut enregistré le 8 février 1691, — contient des passages assez intéressants. En voici un extrait :

« Par lettres patentes du Roy, en date du 11 décembre 1690, signées BOUCHER : Il est permis au sieur RACINE, gentilhomme ordinaire de Sa Majesté, de faire imprimer la tragédie qu'il a composée par ordre du Roy, intitulée *Athalie*, tirée de l'Écriture

sainte, et ce pendant le temps de dix années, à commencer du jour qu'elle aura été achevée d'imprimer pour la première fois. Avec défenses à toutes personnes, autres que ceux que ledit sieur aura choisy, d'imprimer ladite Tragédie ni même d'en vendre ou débiter des exemplaires qui pourraient être contrefaits, à peine de confiscation desdits exemplaires, de trois mille livres d'amende, et de tous dépens, dommages et intérêts, aux charges et conditions contenues plus au long dans lesdites Lettres... »

Vous le voyez, il n'est question, dans ce privilège, ni des dames de Saint-Cyr, ni de l'*édification* de leurs pensionnaires. Il s'agit simplement du sieur Racine, gentilhomme ordinaire de Sa Majesté, lequel a composé sa pièce *par ordre du roi* ; quant aux acteurs, le privilège ne dit pas qu'il leur est interdit de jouer cette pièce. Racine y veillera personnellement jusqu'à sa mort, et Louis Racine nous raconte même que, par une disposition de son testament, son père interdisait aux acteurs de représenter *Athalie*. Mais il n'est pas dit un mot de tout cela dans le privilège.

Il nous est donc permis d'affirmer, sans blasphémer, qu'*Athalie* est une erreur de Racine, non pas, certes, une erreur de son génie, mais une erreur de son intelligence et de son cœur. C'est un oubli momentané des irrévocables résolutions prises par le poète en 1677. C'est une faute, — *felix culpa*, dirons-nous avec Saint Augustin, — commise naïvement par un juste, auquel la grâce pourrait bien avoir manqué.

Voilà donc les faits : *Athalie*, écrite pour Saint-Cyr, n'eut pas l'honneur d'être représentée dans cette maison. Elle fut imprimée en toute hâte, sans que rien pût montrer au public la parenté de cette pièce avec *Esther*.

Que s'était-il passé ? Sans doute, Racine a pu comprendre, dès le premier jour, qu'il serait absolument impossible de faire jouer par de jeunes demoiselles une œuvre de cette force. Autant vaudrait faire exécuter à des débutants du Berlioz ou du Wagner. Mais cela explique-t-il le discrédit dont la pièce eut soudain à souffrir ? Evidemment, non.

On a mis en avant d'autres raisons, dont nous devons ici discuter la force et la sincérité.

Ce sont, dit-on, des considérations d'ordre moral et religieux qui ont amené M<sup>me</sup> de Maintenon à condamner *Athalie*. L'expérience d'*Esther* l'avait convaincue que de pareilles représentations étaient une cause de dissipation pour les élèves de Saint-Cyr ; les jeunes interprètes, préoccupées de leur succès et de la salle, se mettaient en frais de coquetterie. Il fallait mettre un terme à ces exercices dangereux.

Voilà ce que vous entendez répéter communément au sujet de l'abandon d'*Athalie*. Mais il me semble que, si ces raisons eussent été les vraies, Racine eût été le premier à les admettre. Or, là est précisément la question. Il suffit, en effet, de parcourir la notice d'*Esther* dans l'édition Paul Mesnard ; et vous y verrez que « l'on faisait apprendre et jouer à Saint-Cyr, en présence du roi, le *Jephté*, la *Judith*, le *Jonathas*, le *Joseph*,... » etc..., c'est-à-dire des œuvres de Boyer, Longepierre, de l'abbé Genest ou autres, toutes postérieures à *ATHALIE*.

Toutes ces pièces ont bien été jouées à Saint-Cyr, comme le dit M. Paul Mesnard. (Il se trompe seulement pour la *Judith* de l'abbé Boyer, qui fut représentée pour la première fois, non pas à Saint-Cyr, mais à Paris, sur l'ancien théâtre de Molière. Cette pièce, en effet, était quelque peu scabreuse, et les jeunes filles de Saint-Cyr, évidemment, ne pouvaient la jouer. Autant eût valu leur faire répéter *Théodore* de Pierre Corneille). La *Judith* mise à part, il est donc certain que M<sup>me</sup> de Maintenon a commandé, payé et fait jouer à Saint-Cyr des tragédies religieuses entre 1691 et 1715 : c'est là un fait important et grave.

Vous allez vous en convaincre, si vous voulez bien examiner avec moi l'une de ces tragédies, *Jephté*, de l'abbé Boyer, représentée à Saint-Cyr en 1692.

La pièce fut commandée à l'abbé Boyer en 1691, aussitôt après la condamnation d'*ATHALIE* ; la tragédie de *Jephté* devait être prête, en effet, pour le carnaval de 1692. Or qu'était-ce que l'abbé Boyer ? Membre de l'Académie française, ce vétéran de l'art dramatique, né en 1618, avait alors à peine 74 ans. Il avait débuté au théâtre en 1646. *Ennemi personnel* de Racine, c'était lui que l'on choisissait pour remplacer l'auteur d'*Athalie* !

Il est vrai que l'abbé Boyer était protégé par un personnage considérable, autrement puissant que M<sup>me</sup> de Maintenon, je veux dire le T. R. P. de La Chaise, confesseur de Sa Majesté. C'est à lui, en effet, que l'abbé Boyer a dédié sa tragédie de *Jephté*. Le P. La Chaise assista aux répétitions, à Saint-Cyr ; il approuva la pièce, et accepta la dédicace.

Cela étant, il est facile de voir comment les choses se sont passées : il y a eu, tout simplement, un *coup monté* contre Racine. Lisons plutôt la très instructive Préface de *Jephté* ; peut-être éclaircira-t-elle à nos yeux certains points importants :

« Quand on me proposa de travailler à cet ouvrage, les règles qu'on me prescrivit et les soins qu'on exigea de moi pour le rendre tel qu'on le souhaitait, m'en donnèrent une idée qui me fit juger que la composition en était difficile, et l'essai hasar-

deux. Je vis qu'étant obligé de tirer le sujet de l'Ecriture sainte, il fallait le choisir heureux, et susceptible de tous les ornements que cette sorte d'ouvrage peut recevoir ; et qu'il fallait le traiter avec toutes les bienséances et toutes les précautions que demandait une matière sacrée , donc, à peine, il est permis de changer la moindre circonstance : il fallait donner à ce poème un tour et une forme convenables à l'usage qu'on en voulait faire. Pour cet effet, il fallait répandre dans tout l'ouvrage une onction de piété et une morale, qui fût naturellement amenée par l'action et par le caractère des acteurs.

« Une des plus sévères et des plus importantes règles était de retrancher, dans cette tragédie, tout ce qu'il y a de plus vif et de plus touchant dans les tragédies ordinaires, c'est-à-dire tous les emportements de l'amour profane, et que, s'il se trouvait dans le sujet quelque aventure où cette passion fût mêlée, il fallait la toucher fort sagement, et s'interdire toutes les expressions dont la licence et la mollesse peuvent empoisonner l'esprit, et donner quelque atteinte à la délicate pudeur d'une tendre jeunesse.

« J'ajoutais à ces difficultés celle de composer des chœurs avec des paroles propres pour le chant ; il faut pour cela une poésie aisée, douce, nombreuse et pleine de mélodie. Les vers doivent être simples sans bassesse, et nobles sans affecter une élévation ambitieuse et une vaine pompe. Comme on y mêle ordinairement des passages de l'Ecriture sainte, il faut les bien choisir, et se souvenir que ces termes sublimes et magnifiques, qui composent la divine poésie des Cantiques, des Psaumes, et des Prophètes, et qui sont propres au chant des Hébreux, peuvent être quelquefois durs et sauvages à l'égard de notre musique, par la force et par l'obscurité des expressions figurées, et des sens mystérieux qu'ils contiennent.

« Toutes ces difficultés m'auraient pu rebuter, si je n'eusse été prévenu de quelques pensées flatteuses, qui me rendaient l'entreprise glorieuse et agréable. On me faisait espérer que cette tragédie aurait tous les agréments de la représentation, sans laquelle cette sorte d'ouvrage perd son principal ornement. Mais l'attrait le plus engageant, ce fut de voir combien ce travail convenait à mon âge et à la situation où je me trouvais ; je ne pouvais m'imaginer rien de plus heureux que de me faire une occupation qui pouvait rendre ma muse toute chrétienne, et qui, pouvant servir à édifier ceux qui verraient la représentation de cet ouvrage, ou qui en entendraient la lecture, m'obligeait à me remplir de sentiments que je voulais leur inspirer.

« Plein de ces idées avantageuses, je cherche un sujet : on me

présente Jephté ; j'y trouve le tragique le plus sublime et le plus touchant ; il me paraît fort propre à émouvoir et à intéresser. La tendresse du sang y règne dans toute son étendue : mais, comme le principal incident du sujet, qui est le sacrifice d'une fille par les ordres de son père, avait déjà été représenté sur le théâtre (1), il fallait donner à mon ouvrage une forme qui le fit paraître tout nouveau, sans avoir besoin de le charger de ces épisodes forcés qui blessent la vérité ou la vraisemblance (2). Quoique j'eusse lu, dans une Préface (3), que *c'était une espèce de sacrilège d'altérer quelque circonstance tant soit peu considérable dans l'Écriture sainte*, j'ai cru pouvoir me dispenser d'une règle si sévère par l'exemple de celui qui la donne, et surtout en faveur des épisodes qui naissent naturellement du sujet, et qui sont liés à l'action principale...

« Je veux bien aussi qu'on sache que je me promettais beaucoup des lumières de quelques-uns de mes amis, dont la fidélité, le bon goût et la politesse me répondaient de la justesse et de la sincérité de leurs sentiments : je ne saurais résister à ma reconnaissance, et *je suis bien loin d'imiter ceux qui, ayant associé leurs amis au travail d'un ouvrage, refusent de les associer à la gloire du succès* (4). Je mets au rang des grâces singulières tous les avis qu'on me donne, et je voudrais qu'il me fût permis de nommer ceux à qui je les dois.

« Je ne dirai point, en faveur, de cet ouvrage le succès qu'il a eu dans de fréquentes et nombreuses assemblées composées de ce qu'il y a de plus grand et de plus éclairé à la cour et à la ville. Je dirai encore moins tout ce qu'on a fait, et toutes les machines qu'on a remuées pour le perdre. L'auteur d'une tragédie sainte doit faire grâce à ceux qui ne lui ont pas fait justice : je ne veux ni prévenir, ni fatiguer le public par un détail odieux qui me ferait trop d'honneur, je veux me livrer à son jugement... »

Voilà comment un auteur dramatique osait s'exprimer au lendemain d'*Esther* et d'*Athalie*. Ce fabricant de tragédies sacrées parlait comme si *Esther* et *Athalie* n'avaient jamais existé. Il se donnait une peine infinie pour avoir l'air... de découvrir l'Amérique ! Et Racine, sournoisement attaqué, n'était même pas nommé.

Est-ce par hasard que *Jephté* a trois actes, comme *Esther* ?

(1) Allusion à l'*Iphigénie* de Racine.

(2) Méchancetés à l'adresse de Racine.

(3) La Préface d'*Esther*, dont Boyer cite ici les termes textuels.

(4) Boyer insinue que Racine était incapable de faire une tragédie sans secours étranger ! Sa rancune l'aveugle complètement.

Est-ce par hasard que *Jephté* contient des chœurs, disposés comme ceux d'*Esther*, avec un chœur final, exactement comme dans *Esther* ? La vérité, c'est que l'abbé Boyer a pillé sans scrupule les pièces de son rival, surtout *Esther* et *Iphigénie*. C'est un plagiat perpétuel ; ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, la tragédie de *Jephté* d'être une œuvre pitoyable à tous égards, aussi bien pour la conduite de l'action que pour la peinture des caractères et pour le détail du style.

Les principaux personnages sont : Jephté, sorte d'Agamemnon ridicule ; sa fille Axa, une Iphigénie de pension ; et, bien que Boyer ait voulu proscrire de sa pièce « les emportements de l'amour profane », il y a aussi un amoureux, Jair, mauvaise copie de l'Achille d'*Iphigénie*.

Il est véritablement inouï que l'on se soit rabattu sur les pièces de l'abbé Boyer, à Saint-Cyr, aussitôt après l'exclusion d'*Esther* et d'*Athalie*. Les passages tout à fait inconvenants y abondent ; et l'on se demande comment M<sup>me</sup> de Maintenon a pu laisser apprendre de pareilles choses à ses jeunes demoiselles.

Quant à la poésie lyrique, il me suffira, pour vous donner une idée de sa nullité, de vous lire le premier chœur, celui qui termine le premier acte de *Jephté* :

UNE TROUPE D'ISRAÉLITES, *avec des festons, des couronnes de fleurs, etc...*

UNE ISRAÉLITE, *chante*.

Venez tous

Célébrer du vrai Dieu les bontés adorables ;

Venez tous

Rendre hommage au vrai Dieu qui combattait pour vous.

(*Après une ritournelle des hautbois, la même voix chante*) :

Rendez tous

Grâces au Dieu qui combattait pour vous ;

Nous étions coupables,

Nous méritions son courroux,

Venez tous, etc...

Nous allions être misérables,

Mais il a vaincu pour nous.

Rendez-vous

Grâces au Dieu qui combattait pour vous.

Que ses décrets sont admirables !

Que ses lois sont aimables !

Et que son joug est doux !

Venez tous, etc...

UNE AUTRE VOIX.

Ammon a dit en sa colère :

Je tirerai mon glaive ; Israël, aujourd'hui,

Va, sous mes coups, tomber dans la misère.

Mais Dieu confond le téméraire

Qui faisait ses projets sans lui.

UNE VOIX.

Il faisait déjà les partages  
De nos plus riches héritages.

UNE AUTRE.

Il croyait se remplir de biens,  
Que Dieu ne destine qu'aux siens.

UNE AUTRE VOIX.

Le Dieu du ciel par sa force invincible,  
A qui tout est possible,  
Terrasse l'orgueilleux, dissipe ses desseins ;  
Et ce fier ennemi qui bravait sa justice,  
En tombant dans le précipice,  
Donne un fameux exemple aux superbes humains.

DEUX VOIX.

Non, ce ne sont point nos soldats  
Qui nous font triompher par leur valeur extrême ;  
C'est le Tout-puissant dont le bras  
A sauvé le peuple qu'il aime.

UNE VOIX.

Venez, venez, peuple fidèle,  
Et, par une fête nouvelle,  
Rendez célèbre ce beau jour,  
Ce qu'a fait le Seigneur passe votre espérance.  
Chantons, chantons tour à tour  
La grandeur de sa puissance,  
Et l'excès de son amour.

LE CHOEUR, *répète.*

Chantons, chantons tour à tour  
La grandeur de sa puissance,  
Et l'excès de son amour.

(On entend un bruit de trompettes qui vient de loin.)

AUX.

Silence. Un bruit, de loin, annonce le Vainqueur ;  
Songeons à recevoir notre Libérateur :  
Préparons promptement un triomphe où l'on voie  
Moins d'ordre et moins d'éclat que d'ardeur et de joie.

Ainsi se termine le premier acte de cette pièce extraordinaire. Je ne vous lis pas les passages les plus inconvenants, qui pouvaient, à juste titre, alarmer les familles des demoiselles de Saint-Cyr. Mais vous avouerez qu'il y a, dans tout cela, de quoi troubler profondément ceux qui continueraient à voir en M<sup>me</sup> de Maintenon l'éducatrice par excellence. — Et l'exemple de *Jephthé* n'est pas un fait isolé : M<sup>me</sup> de Maintenon fit aussi composer pour Saint-Cyr, par un Récollet, un poème *Sur la Virginité*, qui peut vraiment nous laisser perplexes. L'ouvrage eut un grand succès.



D'autres œuvres, d'une inspiration analogue, parurent à peu près à la même époque, et furent très répandues, non seulement à Saint-Cyr, mais à Paris, où on les faisait apprendre dans les catéchismes. On eût dit que M<sup>me</sup> de Maintenon s'ingéniait à faire mettre en vers les passages les plus scabreux de l'Écriture sainte. Il faut avouer que, si la veuve de Scarron avait le droit de n'être pas très difficile en matière de poésie, elle entendait au moins l'éducation d'une façon bien étrange. Le seul fait d'avoir substitué Boyer à Racine suffirait, d'ailleurs, à le prouver.

Il est donc absolument faux de soutenir qu'avec *Athalie*, ce sont les tragédies pieuses qu'on a voulu bannir de Saint-Cyr. Non, celui qu'on a banni, c'est Racine lui-même, qui avait cessé de plaire ; et l'on a condamné ses tragédies, parce que l'homme était devenu suspect. Racine a été chassé de Saint-Cyr, parce qu'il était soupçonné de jansénisme, comme le fut M<sup>me</sup> de la Maisonfort, parce qu'elle était soupçonnée de quiétisme.

Racine, homme tout dévoué à Port-Royal, était un ennemi de l'autel et du trône. On fit tout pour l'éloigner, et l'on ne manqua pas d'avoir recours aux insinuations et aux dédains.

M<sup>me</sup> de Caylus, parlant de la disgrâce de Racine, s'exprime ainsi : « M<sup>me</sup> de Maintenon reçut les représentations des dévots et des poètes jaloux : non contents de travailler les gens de bien, ils écrivirent plusieurs lettres anonymes, qui empêchèrent *Athalie* d'être jouée. »

Des dévots ? O ironie du sort ! Racine, auteur d'*Andromaque*, était condamné par Port-Royal, mais approuvé par le P. Rapin et les autres du parti dévot. Maintenant, Port-Royal approuvait *Esther* et *Athalie*, et c'étaient les dévots qui criaient à l'impiété.

En réalité, la raison de la condamnation d'*Athalie* était ailleurs : c'est que la pièce fourmillait d'allusions aux événements contemporains, et que les personnages y tenaient des propos qui n'étaient pas tous destinés à plaire à Louis XIV, ceux-ci, par exemple (acte III, scène VIII) :

SALOMITH.

Hélas ! dans une cour où l'on n'a d'autres lois  
Que la force et la violence,  
Où les honneurs et les emplois  
Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,  
Ma sœur, pour la triste innocence,  
Qui voudrait élever sa voix ?

On pouvait voir, dans le personnage de Mathan, un portrait de l'archevêque de Paris, Harlay de Champvallon, ou bien encore celui du Père de La Chaise, confesseur du roi.

Des allusions, il y en avait, à coup sûr, dans *Athalie* ; car, vous vous en souvenez, Duguet, dans le passage que je vous lisais la dernière fois, vantait le *courage* de l'auteur de cette pièce, et il trouvait ce courage « plus digne d'admiration que sa lumière et que son talent pour les vers. »

Boyer et les autres poètes jaloux ne manquèrent pas de montrer au roi certains passages hardis, que l'on ne pouvait laisser subsister dans *Athalie*. A l'acte IV, scène iv, Joad parle ainsi à Eliacin, dont il vient de révéler l'origine royale :

Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,  
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur ;  
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,  
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.  
Bientôt, ils vous diront que les plus saintes lois,  
Maitresses du vil peuple, obéissent aux rois ;  
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;  
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;  
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,  
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;  
Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.....

Ou bien, à l'acte II, scène v, écoutez les conseils que Mathan donne à Athalie devant Abnér :

Est-ce aux rois à garder cette lente justice ?  
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.  
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant :  
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

Ecoutez encore Mathan disant à son confident Nabal, à l'acte III, scène iii :

J'approchai par degrés de l'oreille des rois ;  
Et bientôt, en oracle, on érigea ma voix.  
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices ;  
Je leur semai de fleurs le bord des précipices ;  
Près de leurs passions rien ne me fut sacré ;  
De mesure et de poids je changeais à leur gré.  
Autant que de Joad l'inflexible rudesse  
De leur superbe oreille offensait la mollesse,  
Autant je les charmais par ma dextérité.  
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,  
Prétant à leur fureur des couleurs favorables,  
Et prodigue surtout du sang des misérables.

Et ainsi de suite. Il y a là, si l'on peut s'exprimer de la sorte, sans manquer de respect à Bossuet, toute une véritable politique tirée de l'Écriture sainte.

Il n'en fallait pas davantage pour qu'*Athalie* fût écartée. Et lorsque Racine, en imprimant sa pièce, eut dit qu'il l'avait faite *par ordre du roi*, on eut recours à la conspiration du dédain ;

pour me servir du mot de La Bruyère à propos du *Mercure galant* on déclara qu'*Athalie* était « immédiatement au-dessous de rien ».

Cette manœuvre réussit. La pièce de Racine, imprimée en deux formats (in-4° et in-8°), se vendit peu.

Racine en fut attristé : il crut naïvement s'être trompé. Mais le succès de Boyer et de sa tragédie de *Jephté* ne paraît pas avoir indigné Racine. Ce seul fait montre les progrès qui s'étaient accomplis dans l'âme du poète, depuis 1677. En vrai chrétien, Racine vit le doigt de Dieu dans l'échec d'*Athalie* ; il y vit la condamnation par la Providence de ses pièces profanes et de tout le théâtre en général.

Godeau, évêque de Grasse et de Vence, disait, en 1633, en tête de ses *Poésies chrétiennes* : « Les Muses françaises ne furent jamais si modestes, et je crois qu'elles seront bientôt toutes chrétiennes. Déjà le théâtre, où elles oublièrent si souvent leur qualité de vierges, se purifie, et il y a sujet d'espérer que la scène se pourra prendre bientôt sur les bords du Jourdain, de même que sur les bords du Tibre et du Tage ; que le sang des martyrs la rougira, et que la virginité y fera éclater ses triomphes. Ce sera la ramener à son institution ancienne, et instruire les spectateurs en les divertissant. »

Godeau se faisait illusion. Et cette illusion, Racine, en 1691, ne l'avait plus. Il renonça désormais à toute poésie ; car ses *cantiques* traduits de Saint Paul sont très probablement antérieurs à cette époque. Il retourna à ses occupations d'historiographe, de père de famille (1), d'ami de Port-Royal.

On peut voir sa tranquillité, sa gaité sereine dans la correspondance qu'il entretenait avec Boileau, pendant l'année 1692. La poésie et *Athalie* sont oubliées : Racine est tout à Dieu et à ses devoirs.

Il put apprendre pourtant, en 1697, qu'on avait représenté de nouveau à Saint-Cyr *Esther* et *Athalie*, avec le concours des jeunes élèves. Il s'agissait d'amuser Marie-Adélaïde de Savoie, fille du duc Victor-Amédée, qui venait de la donner en mariage au duc de Bourgogne par le traité de Turin, en 1696.

En 1699, *Athalie* fut encore jouée à Versailles par les demoiselles de Saint-Cyr, en l'honneur de la duchesse de Bourgogne.

En 1702, trois nouvelles représentations d'*Athalie* eurent lieu à Versailles, mais non plus avec les élèves de Saint-Cyr : les rôles en avaient été distribués aux plus grands seigneurs, entourant la duchesse de Bourgogne, qui faisait Josabeth. Le rôle d'Abner

(1) Racine habitait alors dans la rue des Maçons, aujourd'hui rue Champollion.

était tenu par le Régent. Un seul acteur de profession, le célèbre Baron, jouait le rôle de Joad. Le chœur était formé de filles d'opéra.

Enfin, le 3 mars 1716, les comédiens jouaient *Athalie* à Paris, avec l'autorisation du Régent.

Quant à *Esther*, les comédiens ne purent la jouer librement qu'à partir du 8 mai 1721 : elle ne fit, d'ailleurs, pas « tout l'effet qu'on s'en était promis », nous disent les frères Parfaict ; car on avait retranché la musique et la plus grande partie des chœurs.

*Athalie*, au contraire, malgré la suppression des chœurs, obtint un succès digne d'elle. Et bientôt, grâce au bon Rollin, on commença à apprendre par cœur dans les collèges cette admirable pièce, que Voltaire a appelée avec raison « le chef-d'œuvre de l'esprit humain ».

A. C.

# L'œuvre poétique de Michel-Ange Buonarotti <sup>(1)</sup>

Par RAPHAËL PETRUCCI,

*Professeur à l'Institut de Sociologie Solway.*

La place que Michel-Ange occupe dans l'histoire de la littérature italienne n'est pas encore bien définie. A cet égard, la gloire du sculpteur, du peintre, de l'architecte, a nui à celle du poète; l'œuvre littéraire s'est trouvée écrasée sous l'œuvre plastique; seule, la curiosité éveillée par la grandeur de cette dernière, conduisant à revenir sur les moindres manifestations du génie de Michel-Ange, a sauvé de la perte et de l'oubli ceux de ses poèmes que nous possédons.

On peut se demander pourquoi cette injustice de l'histoire vis-à-vis de cet homme, dont le sort, plein d'amertume, ne méritait point ce nouveau coup du destin. Il est singulier d'observer que les éditeurs de son œuvre poétique, ayant pris un contact suffisant avec elle par la comparaison des textes, les recherches critiques et l'établissement des commentaires, ont tous affirmé un enthousiasme par lequel le sentiment public ne semble pas avoir été profondément ébranlé. On trouverait difficilement une manifestation plus évidente de la mesure dans laquelle les jugements tout faits pèsent sur notre éducation. Peu d'œuvres ont été aussi sottement méconnues, aussi peu comprises, et l'on ne peut que ressentir une vive irritation au contact des jugements absurdes dont le désir d'étudier l'œuvre poétique de Michel-Ange impose la connaissance. Aussi n'entrerai-je point, ici, dans le détail d'une discussion que je mènerais sans sérénité. Il est préférable de laisser dormir dans l'oubli ceux qui, les uns après les autres, ont inscrit dédaigneusement au rang le plus bas de l'histoire de la littérature, une expression audacieuse et qu'ils ne comprenaient pas. Ils auraient pu la sentir, cependant; mais le sens de l'œuvre d'art n'est point une chose commune. L'émotion poignante soulevée par les cris douloureux du grand Toscan, il n'est point donné à tous de la subir. C'est une compensation pour ceux qui entrent dans ce domaine admirable, où la sensation, l'émotion, le senti-

(1) Voir la *Revue de l'Université de Bruxelles*, mars 1908.

ment, ouvrent la compréhension de choses plus hautes et plus redoutables que celles des sciences et des philosophies. Michel-Ange eût dédaigné ces compilateurs impuissants, qui, se copiant les uns les autres, n'ont pu arriver à prendre un contact direct avec les œuvres qu'ils prétendaient juger.

Lui-même, d'ailleurs, se sentait isolé au milieu de son temps. Il voyait, autour de lui, monter les générations nouvelles, médiocres, impuissantes, vaniteuses. Il portait dans son cœur impétueux le mépris de ces myrmidons, qui n'avaient ni son souffle amer ni sa pensée géante ; et lorsque, l'âme ulcérée par le malheur, dernier témoin d'une tradition qui devait mourir avec lui, il chercha, dans la forme concrète d'un amour tardif, une image de ces visions altières que Dante avait connues, il garda pour lui seul et pour quelques rares amis les poèmes, lourds de symboles, que traçait sa main tremblante de vieillard.

Cette condition même était de nature à écarter de l'œuvre poétique de Michel-Ange ceux qui ne jugent que par l'opinion générale. Du vivant du maître, outre les rares poèmes communiqués par lui ou par ses familiers, circulant en copies manuscrites, assez souvent surchargées d'erreurs, on pouvait connaître seulement les quelques poèmes et fragments que Benedetto Varchi avait cités dans son commentaire du sonnet I ; en effet, le discours de l'académicien florentin avait été publié en 1549, à Florence, par Torentino. Mais c'est seulement en 1623 que Michel-Ange Buonarrotti, dit le jeune, petit-neveu du grand sculpteur, put publier les poèmes qu'il avait recueillis après de longues et patientes recherches. Dès lors, ils restaient en dehors de l'histoire littéraire du xvi<sup>e</sup> siècle. Tous les poètes de cette époque, du reste, disparaissaient dans le rayonnement de l'Arioste, dont l'épopée jouit encore d'une vogue injustifiée. Les poètes du xv<sup>e</sup> et du xvi<sup>e</sup> siècles passaient à la suite de Pétrarque, comme des imitateurs, dans un rang secondaire ; on ne les lisait plus ; ils furent rapidement énumérés, expédiés en quelques phrases indifférentes dans les traités d'histoire de la littérature. Moins qu'aucun autre, Michel-Ange devait échapper au sort commun.

En effet, si le mouvement de la seconde moitié du xix<sup>e</sup> siècle a conduit les lettrés à mieux diriger leurs critiques, à restituer aux poètes des périodes intermédiaires un rang plus en accord avec la culture de leur esprit et la nature de leur œuvre, Michel-Ange attend encore la justice qui lui est due. Alors qu'il devrait être mis au premier rang de tous ceux qui, au xiv<sup>e</sup> siècle, suivirent les traces de Pétrarque, alors que, seul parmi tous, il sut s'en dégager souvent dans la forme et le surpasser toujours dans

la pensée, alors, enfin, que, à côté de l'épopée somptueuse de l'Arioste, il devrait demeurer le poète de l'amertume et de la douleur, loin de prendre sa place parmi les grands classiques, il demeure à l'écart, et son œuvre poétique reste considérée comme une singularité.

On peut en trouver une première raison dans ce fait que, dès le début et par la volonté même du poète, son œuvre est restée en marge de la littérature proprement dite, à l'écart des professionnels : il s'y livrait trop pour en désirer la vulgarisation. Mais si cette raison vaut pour dégager à quel point la parabole des moutons de Panurge reste vraie dans notre histoire intellectuelle, elle ne suffit point à justifier, à elle seule, l'indifférence des lettrés. Il y a une seconde cause, dont l'influence a été, sans doute, plus accusée : de son vivant déjà, s'inspirant directement à la vigoureuse pensée de Dante Alighieri, Michel-Ange parlait une langue qu'on ne comprenait plus. Pour saisir, aujourd'hui, ce que son œuvre poétique comporte d'obscur, pour lui donner son sens véritable, pour y pénétrer librement, c'est à la tradition dantesque qu'il faut remonter tout d'abord. Elle était déjà déviée de son véritable sens au xvr<sup>e</sup> siècle. Michel-Ange en fut le dernier représentant : c'est pourquoi sa pensée demeure solitaire. Aussi, ne saurait-il y avoir de meilleure introduction à l'éclaircissement de l'œuvre poétique du Buonarrotti que l'histoire de la théorie médiévale et mystique de l'amour, transformée par l'évolution italienne et l'influence classique en ce platonisme littéraire et froid qu'affectionna la Renaissance.

## I

Dante a donné, avec la *Vita Nuova*, le modèle de toute cette littérature dans laquelle se complut l'Italie platonicienne. Mais la *Vita Nuova* fut comprise par son côté humain et immédiat ; on n'aperçut pas, dès l'abord même, le lien profond qui, à travers les théories philosophiques du *Banquet*, conduit de la *Vita Nuova* à la *Divine Comédie*. Boccace fut des premiers à diriger dans le sens de l'histoire sentimentale l'interprétation de la *Vita Nuova*. Dans sa vie de Dante, il trace de l'amour de deux enfants un tableau de charme subtil, auquel il ajoute sans doute quelques traits littéraires et par lequel, d'ailleurs, il suit très fidèlement l'état d'esprit général aux poètes contemporains de Dante, qui avaient reçu des troubadours provençaux la pratique des dissertations amoureuses et d'un symbolisme particulier.

A mesure que tout ce qui avait dirigé l'activité intellectuelle du

Moyen Age disparaît, en Italie, devant les éléments nouveaux de la Renaissance, l'œuvre dantesque, de moins en moins comprise, perd de son unité. On oublie le *Banquet* ; on considère la *Divine Comédie* comme une construction redoutable ; on l'admire en la lisant peu ; elle prend cette nature mystérieuse et respectée que l'on attribue aux livres sacrés. Mais on trouve dans la *Vita Nuova* une fraîcheur de sentiments, une sincérité, une passion même, qui la rendent immédiatement compréhensible. De plus, le système de la théorie amoureuse est celui que l'on a adopté après Pétrarque et transformé sous les influences du néo-platonisme. On peut la comprendre mal ; mais on la comprend, et c'est pourquoi elle reste comme un modèle tellement présent dans l'histoire littéraire que, lorsque Laurent de Médicis voudra commenter ses sonnets et ses chansons, c'est la formule de la *Vita Nuova* qu'il suivra pas à pas.

Cependant, la conception de Dante était bien différente de celle qui guida ses successeurs. Tandis que les poètes, ses contemporains, raisonnaient d'amour sous l'inspiration provençale, adoptant la culture subtile et les pensées raffinées des troubadours auxquels ils mêlaient tant soit peu de scolastique, Dante s'élevait d'un bond jusqu'à ces sphères supérieures que son esprit entrevit dans la structure réelle de son univers. La production poétique des contemporains de Dante, malgré ses raffinements et ses subtilités, reste pleine de jeunesse, fraîche, sincèrement émue ; elle évoque toute la splendeur élégante et le parfum léger d'une floraison printanière. Dante a gardé ces sources profondes de l'inspiration. La sensation, le sentiment, l'émotion, sont à la base de ce petit livre, plein de charme, dans lequel il annonce la poursuite de son œuvre géante. Mais, à y regarder de plus près, on y trouve déjà l'élément mystique et formidable, qui devait gouverner l'ordonnance de la *Divine Comédie*.

De l'ensemble même du grand poème, on peut déduire avec certitude la conception que Dante se faisait du monde mystique et du monde réel. Il voyait, au centre de l'univers, la planète formée des quatre éléments où se poursuivaient les destinées humaines. La terre, plus lourde, se trouvait au centre ; puis l'eau, puis l'air, puis le feu, que sa subtilité entraînait au-dessus des autres, se superposaient en sphères concentriques et formaient le monde matériel. Plus haut encore, se succédaient les sphères célestes. Les ciels de la Lune, de Mercure, de Vénus, du Soleil, de Mars, de Jupiter et de Saturne s'élevaient, formant les degrés du monde mystique où rayonnait l'esprit divin. On trouvait ensuite le ciel des étoiles fixes, puis le ciel de cristal ou Premier



Mobile, et enfin l'Empirée, espace total, vaste, indéfini, qu'emplissait de sa nature ineffable la substance même de Dieu.

Or, dans toute la théorie de son poème, Dante confond en une unique essence Dieu et l'Amour. C'est l'Amour absolu, l'Amour parfait, besoin inné dans la créature, sorte de loi morale de pesantEUR, qui s'applique aux facultés de l'âme et qui ramène l'être à son créateur comme au centre unique dont elle subit l'action, Toutes les amours terrestres, toutes les tendances, toutes les passions humaines, sont des applications de cette faculté souveraine, de l'Amour que l'impureté du monde peut seule détourner de sa véritable voie. Et même la loi d'amour se trouverait-elle déviée par la fatalité du péché, si la grâce de Dieu ne rayonnait à travers les choses et, descendant de sphère en sphère, n'atteignait la vie éclosE dans le monde matériel. C'est pourquoi, dès la *Vita Nuova*, Béatrice prend pour Dante la signification d'un être de Beauté portant la grâce divine. Il y a, en elle, une part de réalité et une part de symbole. La petite Béatrice Portinari, que Dante aima tout enfant et qui mourut alors qu'elle achevait à peine la période de l'adolescence, la petite Béatrice Portinari qui faisait trembler le poète et l'émouvait si profondément, fut aimée sans doute pour sa beauté réelle, pour sa grâce enfantine, pour tout ce qui, enfin, éveille la passion dans le cœur de l'homme. Mais Dante appliqua plus tard à cet amour singulier la conception philosophique qu'il avait acquise dans le travail de la maturité, et il était déjà en possession de son système mystique, lorsque, méditant sur les secrets de son cœur, il écoutait les souvenirs profonds de l'enfance et de l'adolescence lui dicter l'histoire de son amour.

Béatrice rentre alors dans tout cet ensemble rigide, où Dante a enfermé pour toujours la conception du monde. Elle est pour lui une révélation de la grâce divine. Celle-ci se réalise en elle, agit en elle, rayonne sur son visage, brille dans ses yeux. La beauté qu'elle porte n'est qu'un reflet des beautés éternelles ; l'amour qu'elle provoque ne tend qu'à ramener vers Dieu l'âme égarée d'un mortel. Dante ajoute à la réalité de l'amante une valeur mystique ; il est seul à la concevoir, et lorsque, dans un rêve prophétique, l'amour se présente à lui, portant dans ses bras Béatrice endormie, c'est déjà cet Amour, dont l'embrasement resplendit dans les sphères célestes, qui se révèle à lui.

On peut trouver, dans ce système, une influence platonicienne. Mais cette influence reste lointaine ; elle est transformée par l'emprise du christianisme médiéval. Lorsque, dans le *Banquet*, Socrate rapporte la conversation qu'il eut avec Diotime de Mantinée, il dégage, en effet, dans un sens analogue les destinées de

l'Amour. L'Amour pur, pour lui, ne s'arrête pas à l'idée d'un être; mais il s'étend à tous les êtres qui portent le mystère étrange de la Beauté; puis, s'élevant de ces formes concrètes à la forme abstraite, il se fixe sur l'idée pure. Il n'est plus lié à telle ou telle Beauté particulière, à telle ou telle réalisation périssable, il repose au sein de la Beauté universelle et connaît la suprême sagesse. Mais ni Socrate ni Platon ne conçoivent l'amour comme la manifestation la plus universelle de la Divinité. Ils ne l'intègrent pas dans un système du monde rigide et précis; ils ne lui construisent point cette théorie arrêtée, où l'on retrouve la géniale certitude et la puissance de pensée de Dante; enfin, ils n'éclairent point les destinées du monde de ce rayon divin de la grâce, où la philosophie chrétienne a enfermé le sentiment profond du Destin. Dès le premier degré de cette marche vers l'amour pur, Platon abandonne l'être par lequel s'est manifestée la Beauté. Il lui enlève dès l'abord toute personnalité, tandis que le caractère essentiel du système dantesque est de grandir, au contraire, l'être auquel s'attache l'amour et de s'y arrêter comme à l'ange prédestiné, portant dans sa beauté transitoire le reflet de ces abîmes de lumière et d'amour vers lesquels l'âme chrétienne est entraînée. Ce dernier caractère de la théorie dantesque correspondait assez fortement aux tendances les plus immédiates du cœur, pour résister à toutes les déformations que lui fit subir plus tard l'enthousiasme de la Renaissance pour l'antiquité.

Cependant l'œuvre de Dante, quintessence de la philosophie médiévale, apparaissait justement lorsque tout ce qui avait fait le Moyen Age se mourait. Des devis amoureux qui avaient occupé les contemporains du poète et dont la *Vita Nuova* avait été comme une réalisation supérieure, devaient seuls passer dans le siècle nouveau. Pétrarque léguait au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècle italien la formule de l'amour idéal, raffiné et subtil, mais privé de cette sincérité d'émotion, qui accompagne les contemporains de Dante, de cette croyance philosophique et profonde qui avait guidé le grand poète toscan. L'amour, chez ce dernier, est plein d'une foi ardente; chez Pétrarque, ce ne sera plus que de la littérature.

Le 6 avril 1327, dans l'église de Sainte-Claire, à Avignon, Pétrarque voit Laure de Noves, depuis deux ans déjà mariée à Hugues de Sade. Elle devient pour lui la dame de ses pensées, à la manière des troubadours provençaux et des poètes du xiii<sup>e</sup> siècle. Mais cette image de beauté ne fixe son cœur assez froid que dans une sorte d'amour de tête, où elle est l'inspiratrice de poèmes que Pétrarque polit avec soin. Si, dans ses dialogues

latins (*De Contemptu mundi*, dial. III), il lui attribue cette influence, d'avoir fait germer les semences de vertu que la nature avait jetées dans son cœur, s'il assure qu'elle lui donna des ailes pour prendre son vol et contempler en sa hauteur la Cause Première, ce n'est là qu'un hommage de lettré rendu avec quelque pédanterie à une théorie philosophique qu'il avait trouvée, non dans la rude école de Dante, mais dans ses lectures latines et dans l'œuvre de Cicéron. Il lui manque d'abord la sincérité, l'émotion, la vibration profonde de tout l'être, qui prête un si grand charme aux chansons et aux sonnets de Dante et de ses contemporains ; il lui manque ensuite la compréhension du vaste système par lequel le grand Florentin projetait à travers l'Universel la flamme de l'amour divin. Ce que Pétrarque aime en Laure, c'est un prétexte à ses poésies en langue vulgaire, une source d'inspiration autour de laquelle il amuse sa pensée, et, si jamais il a éprouvé quelque passagère émotion, il a bien vite retrouvé la pleine possession de lui-même en songeant aux belles choses qu'il allait dire tout aussitôt.

Pétrarque tenait assez peu compte de ses chansons en langue vulgaire ; il les considérait comme fort secondaires. Il avait, au contraire, l'orgueil de son œuvre latine et ne doutait point de se survivre par elle dans la mémoire des hommes. Et, cependant, l'érudit fut vite oublié. C'est par son *Canzoniere* qu'il demeure, par cet amour littéraire que ces successeurs ont choisi comme modèle, auquel ils ont ajouté plus de littérature encore.

Tandis que grandit l'influence de Pétrarque, l'œuvre de Dante tombe dans le discrédit. Elle est populaire au xiv<sup>e</sup> siècle ; Pétrarque se défend encore d'envier à Dante les applaudissements des cardes de laine, des taverniers, des bouchers et d'autres gens de cette sorte. Mais elle perd cette popularité avec la chute de l'idée nationale, avec l'indifférence politique et l'épuisement ; et, quant à son influence littéraire, durant quatre siècles, elle sera combattue avec acharnement. On la considère comme barbare, se ressentant encore des grossièretés du Moyen Âge. La *Divine Comédie* n'est plus comprise, et sa haute philosophie, sa conception géante, sont méconnues. Au xvi<sup>e</sup> siècle, Bembo résume l'avis général des lettrés en lui reprochant le mélange du sacré et du profane, la bassesse de certaines comparaisons, l'âpreté du style, jusqu'à des fautes de langage et l'usage de mots vieillies. A Florence seulement, ceux qui conservaient encore un peu la fière âme républicaine de la cité gardèrent un culte fidèle au grand poème. On en trouve qui, comme Ridolfi, dans la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, au temps où Dante était le plus oublié du

reste de l'Italie, éclaircissent, critiquent et commentent les cantiques de la *Divine Comédie*. C'est à ce groupe isolé que devait appartenir Michel-Ange Buonarroti.

Au contraire, Pétrarque représentait le retour à l'antiquité, au moment où l'Italie tout entière y recherchait les éléments de la Renaissance. Il était des premiers parmi les érudits qui la dirigèrent, et, par son œuvre poétique en langue vulgaire, il était le lien le plus marqué entre les poètes du XIII<sup>e</sup> et ceux du XV<sup>e</sup> siècle. Il eut de grandes préoccupations de purisme ; il cisela ses chansons avec toute la patience, tout le scrupule du poète pour lequel la forme domine. Il fut aussi l'initiateur des subtilités trop fréquentes, des jeux de mots, des afféteries et des mignardises, qui devaient rapidement aboutir à ce que l'on a appelé les « concetti » ; mais, par ses qualités comme par ses défauts, il devait avoir sur l'âge littéraire qui s'ouvrait après lui la plus écrasante influence. Au XVII<sup>e</sup> siècle seulement, on vit enfin commencer la réaction contre cette tyrannie. Jusqu'alors, la superstition de Pétrarque alla jusqu'à l'emprunt le plus immédiat. Les poètes vérifiaient leurs rimes dans le dictionnaire (*Rimario*) où se trouvaient réunies celles qu'il avait employées ; on y contrôlait jusqu'à la recherche d'une expression. Et comme si cette imitation de la forme ne suffisait pas encore, on y joignit l'imitation de la pensée. Durant deux ou trois siècles, les poètes, en Italie, ne prirent la plume que pour célébrer quelque beauté, réelle ou imaginaire, à la manière de leur devancier. L'amour pur, l'amour platonique et littéraire de Pétrarque domina tellement la littérature qu'on se libéra de la forme avant de se libérer de la pensée. C'est encore par elle que Torquato Tasso est inspiré.

De Dante à Pétrarque, la conception de l'amour se transforme. La théorie puissante de la philosophie mystique n'est plus qu'un thème littéraire. Mais le mouvement classique, qui entraînait l'Italie, devait y ajouter des éléments nouveaux. En 1441, un concile eut lieu à Florence : on y vit un pape, un patriarche de Constantinople et un empereur. Les Grecs qui y prirent part y jouèrent un rôle considérable. Le passage de Gemistus Pléthon à Florence, où Cosme de Médicis l'accueillait avec de grands égards, ses controverses avec Théodore de Gaza, pour soutenir la supériorité de Platon sur Aristote, devaient laisser en Italie les premiers germes du Platonisme. La lecture et la critique des philosophes grecs devaient ajouter encore à ce mouvement, qui entraînait les esprits. On découvre à nouveau la théorie de l'amour considéré comme le moyen universel pour élever, par la Beauté, les hommes jusqu'à la perfection ; on s'attache à cette théorie préétablie des

idées que la doctrine platonicienne révèle ; on christianise à moitié ces éléments de la métaphysique grecque et l'on découvre cette inspiration, à laquelle on attribue la *Vita Nuova* de Dante comme le *Canzoniere* de Pétrarque, à la source même que les anciens poètes n'avaient pas connue.

## II

Au moment où le vigoureux système de Dante s'est affadi dans la littérature de Pétrarque, obscurci dans les commentaires subtils des néo-platoniciens, Michel-Ange apparaît. Il naît en 1475 et son père le met à l'école du grammairien Francesco da Urbino, jusqu'à ce que l'entraînement de son désir le mène à l'atelier de Domenico Ghirlandajo. Il a environ 15 ans, lorsqu'il commence à fréquenter les jardins où Laurent de Médicis avait réuni un grand nombre de statues antiques, et, durant deux années, il connaîtra, dans l'entourage du Magnifique, tous ceux qui, avec Pulci, Politien, Pic de la Mirandole, commentent la philosophie nouvelle et apportent leur contribution à la littérature. L'œuvre même de Laurent de Médicis suffit à définir l'idée que l'on se faisait alors de Dante. Il écrit un commentaire sur ses propres poèmes, et il y suivit non seulement dans la forme, mais encore dans la pensée la *Vita Nuova* de Dante Alighieri. Il raconte comment la mort d'une jeune femme, universellement admirée pour sa noblesse et pour sa beauté, éveilla en lui une mélancolie qu'il fixa dans quelques sonnets et qui le conduisit à l'amour. Après avoir chanté la morte, il songe à trouver autour de lui quelque dame digne de l'amour qui était né en lui. Il la rencontre dans une fête ; il s'attache à elle et il conçoit le premier réveil de la passion que la morte avait provoquée comme l'action de l'étoile annonciatrice de l'aube, disparaissant devant le rayonnement du soleil.

Laurent de Médicis croyait que les chansons et les sonnets de Dante étaient d'une telle gravité, d'une telle subtilité et d'une telle grâce, qu'ils surpassaient toute chose comparable. Il aimait les vieux poètes toscans, dont il fit recueillir les chansons pour Frédéric d'Aragon ; il ajouta à ce recueil une lettre qui constitue un rare fragment de critique pénétrante et pleine d'intelligence. Il y trouva cette fraîcheur d'impression, cette spontanéité d'images exquises et douces, ce sourire mélancolique et plein de charme qui font de lui un des plus beaux poètes de l'Italie. Mais il n'aperçoit, chez Dante, que la partie purement humaine de l'amour ; il en ignore les profondeurs mystiques, et même il s'élève de la conception des vieux poètes pour aboutir à une formule

plus étroitement liée à la tendance nouvelle. On y sent la trace de l'école de Landino, des commentaires subtils de Marcile Ficin et de la cadence nouvelle qu'avait fixée Politien. On y sent l'influence de l'antiquité grecque et latine et des théories païennes du néo-platonisme. Toutes ces influences ont dû aussi s'exercer, dans une certaine mesure, sur Michel-Ange : il voyait d'assez près l'entourage de Laurent de Médicis pour recevoir des indications de Pulci et de Politien dans son art de sculpteur. Mais il est peu probable qu'il fût attiré, dès ce moment, par l'étude directe de Dante dans sa conception de la philosophie mystique. On s'intéressait alors fort peu à ces choses ; Laurent ne se souvient de la *Divine Comédie* que pour la parodier d'une façon grotesque et sacrilège dans ses *Beoni*.

Après la mort du Magnifique et la chute de son fils Pierre, Michel-Ange séjourna durant une année à Bologne, où il fut l'hôte de Messer Gian Francesco Aldovrandi. Il est à peu près certain que là s'acheva son éducation intellectuelle et morale. Il lisait avec lui la *Divine Comédie* de Dante, les œuvres de Pétrarque et de Boccace. C'est là qu'il commence à prendre cette connaissance des livres saints, qui devaient inspirer plus tard les visions bibliques de la Sixtine. Ce n'était plus le règne du platonisme et de l'irréligion. Michel-Ange, qui comptait alors un peu plus de vingt ans, pénétrait avec tout l'enthousiasme de la jeunesse, tout l'excès de cette ardeur qui agita son âme d'un souffle si puissant, dans l'âpre et rude poésie de la Bible, dans la haute et rigoureuse conception de Dante Alighieri. Et, comme pour achever l'œuvre de ce contact imprévu dans ce monde italien lassé d'héroïsme et de plus en plus sceptique, lorsqu'il rentra à Florence, ce fut pour entendre les prédications enfiévrées, les prophéties redoutables, la passion furieuse de Savonarole.

Le dominicain dont l'activité visionnaire suffit à galvaniser Florence et qui réveilla l'idée républicaine dans un monde où la liberté se mourait, le moine qui fut un temps maître de la cité resta dans le souvenir de Michel-Ange comme l'égal de ces sybilles et de ces prophètes qu'il évoqua plus tard sur les voûtes de la Sixtine. Il tint toujours ses écrits en profonde vénération ; il garda de lui la mémoire d'un martyr, d'un prophète et d'un saint ; ce fut avec une angoisse douloureuse qu'il assista, à Rome, à la marée montante des colères et des haines, qui devaient conduire Savonarole sur le bûcher.

Mais, dès lors, l'orientation de son esprit est faite. Dans son art de sculpteur, comme dans son art de peintre et de poète, c'est toujours la même inspiration qui va régner. Il entrevoit un

monde plus grand que le réel, un monde géant de héros et de demi-dieux, dans lequel sa pensée se meut sans cesse. Avec l'amertume du désespoir, il regarde s'écrouler autour de lui les vieux systèmes et l'ancienne croyance. Les ruines s'amoncellent, la liberté se meurt, le scepticisme et l'impuissance pénètrent peu à peu, ravagent tout. Alors, il se détourne vers ce monde intérieur où se complait son âme ulcérée d'amertumes et de désirs ; il est parmi ses contemporains comme la figure frémissante de la Nuit, dormant dans un songe douloureux, tandis que durent la misère et la honte ; il se dresse comme le témoin soucieux et redoutable d'un monde disparu.

Michel-Ange avait passé quatre ans à Florence avant de revenir à Rome, où l'appelait le nouveau pape, Jules II. Condivi raconte qu'il resta, à cette époque, un certain temps sans exécuter aucune œuvre peinte ou sculptée, « s'étant adonné à la lecture des poètes et des écrivains en langue vulgaire et s'étant mis à écrire des sonnets, pour son plaisir (1), jusqu'à ce que, Alexandre VI étant mort, il fût appelé à Rome par Jules II ». Michel-Ange avait, à cette époque, à peu près trente ans. Il est fort probable que nous ne possédons à peu près rien des poèmes qu'il écrivit alors ; tout ce qui forme le recueil que nous devons aux soins pieux de son petit-neveu date du temps de son dernier séjour à Rome, de ce temps où, déjà, avaient sonné les heures de la vieillesse. C'est alors qu'il composa ces deux fiers sonnets qu'il élève à la gloire de Dante. Mais on peut bien penser, et la nature même de son œuvre nous y autorise, que cette admiration vigoureuse, cette compréhension puissante, date des années où son intelligence entra dans la pleine possession d'elle-même et où il connut la maturité de l'esprit. Il est facile de voir, du reste, à la lecture de ces deux sonnets, que c'est bien le poète de la *Divine Comédie*, le philosophe à la grande pensée, l'homme qui connut le mépris amer des hommes, qui l'ont inspiré, non pas l'élégant conteur de la *Vita Nuova*, que seul avait compris Laurent de Médicis.

Michel-Ange avait rencontré en Jules II un caractère indomptable et fier, auquel il devait garder une longue estime et même une très réelle affection. Ce pape guerrier était de ceux dont la nature devait plaire au fier esprit du sculpteur. Les démêlés fréquents qui séparèrent le pontife et l'artiste ne paraissent avoir diminué ni leur estime mutuelle ni leur mutuelle affection. « C'est un homme terrible, disait Jules II à Sébastien del Piombo ; on ne peut pas s'arranger avec lui. » Et, sans aucun doute, Michel-Ange

(1) § XXIII, page 61, éd. Barbera, 1898.

pensait de même de ce pape qui l'aimait, comme il le disait lui-même, — *visceratamente* — de toutes ses entrailles. Ce fut un de ses désespoirs les plus grands que de ne pouvoir élever à sa mémoire ce tombeau dont il avait conçu le plan grandiose et dont tant de circonstances pénibles, douloureuses, pour son cœur comme pour son orgueil, devaient entraver l'exécution.

Michel-Ange rencontrait, à trente ans, l'homme dont la vigueur et l'énergie lui apparaissaient comme une rude image de la grandeur des aïeux. Il devait attendre jusqu'à soixante et trois ans pour rencontrer la femme qui devait apporter dans sa vie le sourire de l'amour et de la beauté.

(*A suivre.*)

R. PETRUCCI.

---

## Bibliographie

---

**L'Education intellectuelle et morale**, par G. COMPAYRÉ, *inspecteur général de l'Instruction publique*, librairie P. Delaplane, Paris, 1908, 1 vol. cart., 4 fr.

---



# Sujets de devoirs

UNIVERSITÉ DE POITIERS

LITTÉRATURE ANGLAISE

Dissertation anglaise ou française.

1. Milton avant la Révolution.
2. Dites ce que vous pensez du *Comus*.

Thème.

Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, 1<sup>re</sup> partie, l. III, depuis : « A huit heures, la cloche... », jusqu'à : «.. les portes se refermer sur lui. » (Ed. Biré, I, 134 ; Cahen, *Morceaux choisis*, p. 471.)

Version.

Dickens, *Nicholas Nickleby*, le début du chapitre IV, jusqu'à : «... near to the goal. »

Explications.

*Amos Barton* ; *Comus*.

\*  
\*\*

Composition française.

1<sup>er</sup> sujet (ancien régime).

Le romantisme a-t-il changé en quelque chose le tempérament national de notre pays, dans quel sens et par quels moyens ?

2<sup>e</sup> sujet (nouveau régime.)

*La Bouteille à la mer* (Alfred de Vigny, *Les Destinées*). Etudier la valeur pittoresque du tableau et la portée morale du récit.

Version latine.

A. Poètes : Ovide, *Fastes*, l. II, vers 533 à 566 : la fête de *Feralia*.

B. Prosateurs : Sénèque le père, *Suasoriæ et Controversiæ*, préface de la X<sup>e</sup> controverse : « De T. Labieno interrogatis... », jusqu'à : « Quæ vos dementissimi homines... »

### Thème grec.

Bossuet, *Oraison funèbre de Madame la Dauphine*, 1<sup>re</sup> partie : « Quelle fut la modération... » jusqu'à : « Combien était-elle plus retenue !... »

### Version grecque.

Xénophon, *Anabase*, l. II, chap. vi, portrait de Cléarque.

### Thème latin.

La Bruyère, *De quelques Usages*, 71, depuis : « L'on ne peut guère charger l'enfance... », jusqu'à : « ... l'étude des textes. »

### Version latine.

Pour les candidats à la licence de philosophie ou de langues vivantes.

Sénèque, *De Beneficiis*, I, I, depuis : « Multos experimur ingratos... », jusqu'à : « ...non est autem quod tardiores. »

Pour les candidats à la licence d'histoire.

Tite-Live, V, xli, depuis : « Romæ interim... », jusqu'à : « ... ceterum. »

### Histoire moderne.

Le protestantisme français au xviii<sup>e</sup> siècle.

### Histoire contemporaine.

Le blocus continental.

### Histoire ancienne.

1. L'armée macédonienne, depuis le règne de Philippe jusqu'à la mort d'Alexandre.

### Histoire grecque.

2. La religion romaine au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère.

**Histoire romaine.**

3. L'aristocratie à l'époque mérovingienne.

**Histoire du Moyen Age.**

4. La vie économique des Pays-Bas au xv<sup>e</sup> siècle.

**Philosophie.**

1. Théorie psychologique de l'attention.
2. La théorie des passions chez Descartes et chez Spinoza.
3. L'impératif catégorique et le formalisme en morale.

**Langue allemande.**

1. Traduire dans *Geschichte vom braven Karl und der schoenen Annerl*, depuis le commencement : « Es war Sonntagsfrühe... », jusqu'à la fin du deuxième alinéa : « ...und gab auf keine Frage Antwort. »

2. Relever les expressions populaires dans les réponses de la vieille paysanne depuis le commencement jusqu'à la fin du chant du Dernier Jugement : « Wann wir werden zum Himmel eingehn ! Amen », et en expliquer en langue allemande le sens.

---

*Le gérant : E. FROMANTIN.*

---

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

# Modifications à la marche des Trains

A PARTIR DU 1<sup>er</sup> MAI 1908

---

Par suite de la mise en vigueur, au 1<sup>er</sup> mai prochain, du service d'été sur les chemins de fer suisses, les modifications indiquées ci-après seront apportées, à cette date, dans l'horaire des trains suivants :

I. — Le train 505 “ **PARIS-PONTARLIER-LAUSANNE-MILAN** ” sera avancé de 15 minutes au départ de Paris ainsi qu'à l'arrivée à Pontarlier :

**PARIS**, départ 2 h. 15 du soir au lieu de 2 h. 30  
**PONTARLIER**, arrivée 9 h. 06 du soir au lieu de 9 h. 21

Comme conséquence de cette modification, le train 5 “ **PARIS-VINTIMILLE** ” sera également avancé de 15 minutes au départ de Paris ; il quittera cette gare à 2 h. 25 du soir au lieu de 2 h. 40.

II. — Le train 508 “ **PONTARLIER - PARIS** ” suivra l'horaire ci-dessous :

**PONTARLIER**, départ 4 h. 25 du soir au lieu de 3 h. 46  
**DIJON**, départ 6 h. 53 du soir au lieu de 6 h. 24  
**PARIS**, arrivée 10 h. 55 du soir au lieu de 10 h. 10

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE  
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>  
PARIS, 15, rue de Clung

---

**VIENT DE PARAÎTRE**

DANS LA " BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE OUVRIÈRE "

~~~~~

Yacha le Vagabond

PAR

SERGE BARRANX

Un vol. in-18 jésus, broché	» 95
— — relié toile souple.	1 45
<i>Le même</i> , avec illustration hors texte, broché. Couverture illus- trée et tirée en deux couleurs.	1 95
— — reliure genre amateur, dos et coins toile, plats marbrés, tranches jaspées.	2 45

Voici un roman d'aventures, d'aventures vraiment vécues, dont la haute moralité ne peut qu'impressionner favorablement les lecteurs. Yacha, qui perdit tout jeune ses parents, connut toutes les misères de la vie errante dans l'empire des tsars. Ce roman est donc une vision précise et émouvante des maux dont souffre la Russie, une peinture forte de la vie sociale dans cette terre qui s'agite au souffle parfois terrible d'une révolution sourde. Yacha le Vagabond, mêlé à ce mouvement, conte lui-même ses aventures en des pages vibrantes où l'intérêt jamais ne languit.

Les Editeurs.

La Bibliothèque de la Jeunesse ouvrière, malgré son prix modique, ne renferme que des œuvres bien écrites, saines et intéressantes, des romans qui disent l'effort des âmes courageuses, les drames vécus de la vie normale, et qu'on peut, sans honte et sans crainte, abandonner sur la table de famille à la disposition de tous, grands et petits.

Année scolaire 1907-1908

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

ABONNEMENT UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs au comptant et le surplus par	
		5 francs les 15 février et 15 mai 1908.	
		Étranger.	23 fr.
		payables en une seule fois.	
		Le NUMÉRO : 60 centimes	

SOMMAIRE

Pages		
337	LES POÈTES DU XIX ^e SIÈCLE QUI CONTINUENT LA TRADITION DU XVIII ^e . — <i>Pierre Lebrun, poète élégiaque.</i>	<i>Emile Faguet, de l'Académie française.</i>
347	L'ÉGLISE ET L'ÉTAT EN FRANCE, DEPUIS 1848 JUSQU'A NOS JOURS. — <i>La France catholique; les polémistes.</i>	<i>G. Desdevises du Dezert, Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.</i>
362	LA VIE ET LES ŒUVRES DE SÉNÈQUE. — <i>Avènement de Néron et rôle de Sénèque.</i>	<i>Jules Martha, Professeur à l'Université de Paris.</i>
371	L'ŒUVRE POÉTIQUE DE MICHEL-ANGE BUONAROTTI (suite).	<i>R. Petrucci, Professeur à l'Institut de Sociologie Solvay.</i>
380	SUJETS DE DEVOIRS (licence, certificat).	<i>Université de Poitiers.</i>

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

- ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

Tous les droits de reproduction sont réservés.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, rue de Clugny — PARIS

Émile GEBHART

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Rabelais

Un volume in-8° carré, orné de plusieurs gravures, broché 2 »
— — — — — relié toile souple 2 75

Cet ouvrage fait partie de la collection des classiques populaires, dirigée par M. Emile Faguet, de l'Académie française.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes du XIX^e siècle
qui continuent la tradition du XVIII^e

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Pierre Lebrun, poète élégiaque.

Je voudrais vous parler, aujourd'hui, de Pierre Lebrun, poète élégiaque. Pierre Lebrun, comme la plupart de ces derniers poètes de l'école classique dont nous nous occupons, est élégiaque d'une manière intéressante : ces poètes à tempérament classique, et foncièrement classique, ont plus ou moins subi, en effet, l'influence de Goethe, de Schiller et même de Byron ; ils sont donc tout désignés pour une poésie élégiaque de deuxième ordre, une poésie modérée et tempérée, qui tiendra le milieu, si vous voulez, entre celle de Tibulle et celle de Propertius. Elèves de Racine, — notre plus grand élégiaque en vers au XVIII^e siècle, — et aussi teintés de « rousseauisme », ces gens-là se trouvaient prédestinés pour cette poésie élégiaque moyenne, qui nous convient si bien, à nous Français.

Il y a un homme qui a admirablement compris tout le parti qu'il y avait à tirer de cette veine : c'est Sainte-Beuve. Élégiaque de naissance, pourvu d'une sensibilité très vive, il était naturellement porté à s'attendrir sur les hommes et les choses, sur les problèmes de l'amour comme sur ceux de la religion. C'est là l'élégiaque modéré que nous pouvions attendre vers 1825, et

notez bien que ce goût-là a toujours été prédominant chez Sainte-Beuve. Il raffolait de l'anthologie grecque ou latine, des élégiaques du xvi^e siècle ; il a célébré en prose tous ces poètes qui lui étaient si chers. Mais, en vers, il s'est avisé de ne pas s'arrêter à l'élégie tempérée, demi-larme, demi-sourire : il a poussé en sens contraire du mouvement romantique ; il a toujours désiré trouver de la poésie dans les choses les plus prosaïques, dans les rues étroites et obscures qui bordent les quais de la Seine, dans le repas frugal de Jenny l'ouvrière, dans le bonheur paisible et restreint du petit employé.

Qu'est-ce à dire ? En vérité, je vois là une manière d'être romantique. Ne se sentant pas né pour écrire *Le Lac* ou *L'Isolément* ; mais, comprenant à merveille qu'il était fait pour ce qu'il a si joliment appelé « les coteaux modérés », pour cette poésie à mi-côte, située en quelque sorte au coude du sentier, Sainte-Beuve a voulu cependant se distinguer de Pierre Lebrun, de Casimir Delavigne et des autres poètes « moyens » ; dès lors, il ne lui restait plus à chanter que les hommes humbles et les humbles choses. Il a fait de la poésie romantique de juste milieu.

Pierre Lebrun, Chénedollé, Casimir Delavigne et les autres sont un peu différents : ils sont les servants d'une certaine *Musa pedestris*, qu'il faut savoir caractériser.

En ce qui concerne spécialement Pierre Lebrun, nous avons affaire à un poète qui a été élégiaque jusque dans ses tragédies, — il est vrai que le sujet de *Marie Stuart* se prête particulièrement à l'élégie, — à un poète dont l'âme est douce et tendre, non sans quelque mollesse.

Examinons, si vous le voulez bien, son *Voyage en Grèce*. C'est un recueil d'élégies bien plus qu'un poème. Sans doute, il touche, par endroits, au lyrisme et même à l'épopée ; mais ce poème est, avant tout, un long *thrène* de deuil sur la Grèce malheureuse et gémissante, avec l'espoir d'une délivrance prochaine. La Grèce nous y apparaît comme une captive étroitement surveillée dans sa geôle, mais entrevoyant par de minces ouvertures des pans de ciel bleu. Pierre Lebrun a écrit là l'élégie d'un peuple, comme, plus tard, on écrira le roman élégiaque d'une âme.

Ce poème a, évidemment, tous les défauts d'un poème hybride : il manque de netteté et d'unité dans le caractère. Pierre Lebrun, voyageant en Grèce, reçoit des impressions qu'il traduit avec un luxe prodigieux d'exclamations, d'apostrophes, de prosopopées. Que voulez-vous ? C'était la mode alors. Et je ne vous étonnerai pas en vous disant que ses exclamations sont un peu trop fréquentes, ses apostrophes un peu trop oratoires, ses prosopopées

un peu trop tendues. Il est juste, cependant, de reconnaître que plusieurs passages de ce *Poème sur la Grèce* sont d'un très beau mouvement lyrique.

Voici, par exemple, un excellent tableau, que nous aimons à contempler enfin, après les épanchements assez peu ardents auxquels le poète vient de se livrer jusqu'ici :

Dans la belle vallée où fut Lacédémone,
Non loin de l'Eurotas, et près de ce ruisseau,
Qui, formant son canal de débris de colonne,
Va sous des lauriers-roses ensevelir son eau,
Regardez : c'est la Grèce, et toute en un tableau.
Une femme est debout, de beauté ravissante,
Pieds nus ; et, sous ses doigts, un indigent fuseau
File, d'une quenouille empruntée au roseau,
Du coton floconneux la neige éblouissante.
Un pâtre d'Amyclée, auprès d'elle placé,
Du bâton recourbé, de la courte tunique
Rappelle les bergers d'un bas-relief antique.
Par un instinct charmant et sans art, adossé
Contre un vase de marbre à demi renversé,
Comme aux jours solennels des fêtes d'Hyacinthe,
Des fleurs du glatinier sa tête encore est ceinte.
Sous sa couronne, à l'ombre, il regarde surpris,
Trois voyageurs d'Europe, au pied d'un chêne assis.
Le chemin est auprès. Sur un coursier conduite,
La Musulmane y passe, et de l'œil du mépris
Regarde ; et l'Africain marche et porte à sa suite
Dans une cage d'or sa perdrix favorite.
Cependant qu'un aga, dans un riche appareil,
Rapide cavalier au front sombre et sévère,
Sous un galop bruyant fait rouler la poussière ;
De ses armes d'argent que frappe le soleil
Parmi les oliviers scintille la lumière.
Il nous lance, en passant, des regards scrutateurs.
Voilà Sparte, voilà la Grèce tout entière :
Un esclave, un tyran, des débris et des fleurs.

Le tableau, comme vous le voyez, est très bien fait, sauf peut-être que la description du berger y tient trop de place. En vérité, cette fresque, cette peinture allégorique, a un très grand relief et paraît très vivante.

Voici un autre tableau, un peu plus court, qui représente les femmes souliotes :

Etaient-elles aussi sans force et sans courage
Ces mères, préférant l'abîme à l'esclavage,
Qu'on vit du haut des rocs, en des temps moins heureux,
Lançant leurs nouveau-nés, se lancer après eux ?
En se donnant la main, l'une à l'autre complice,
Ensemble elles dansaient au bord du précipice ;

A chaque nouveau tour du cercle frémissant,
La plus proche du bord y tombait en passant,
Et toutes, resserrant la ronde funéraire,
Tombèrent, en chantant, jusques à la dernière.

Cela sent un peu l'indigence ; on voudrait un peu plus de développement ; mais le style est vigoureux, net, énergique. Il y a là le germe d'un tableau épique, qui pouvait être très puissant.

Beaucoup plus développé est l'épisode des Klephtes, dans lequel le poète, en vers pleins d'énergie et de vigueur pittoresque, nous montre le réveil de ces pâtres de la montagne :

Lorsque la mer noircit, qu'au ciel tonne un orage,
Qu'éveillant en sursaut tous les monts assoupis,
Sur le Pinde ou l'Athos, qu'il secoue avec rage,
Le vent courbe les bois comme des flots d'épis,
Soudain, surpris en mer, le timide caïque
Fuit à Corcyre, ou rentre au golfe Thermaïque ;
Tous les oiseaux craintifs, sous les feuilles tapis,
Frissonnent ; mais, alors, les aigles sont en fête...

— Voilà un bel effet de contraste, digne de Victor Hugo...

Mais, semblables entre eux à ces hardis vaisseaux
Qu'au large on voit, du port, balancés sur les eaux,
Comme en leur élément bondir dans la tempête,
Tous les braves oiseaux, tous les klephtes des airs,
Excités par l'écho des tonnerres qui grondent,
Sur les rocs, à grands cris, s'appellent, se répondent,
Descendent dans le vent, montent dans les éclairs,
Et, gais de la tempête, aux terreurs qu'elle envoie,
Aux coups, dont les chakals, féroces et tremblants,
S'épouvantent en troupe, au fond des bois, hurlants,
Ils lancent le défi de leur sauvage joie...

— Voilà, certes, de la souplesse, ou je ne m'y connais pas. Cela confirme encore ce que je vous disais tout à l'heure : à savoir que Pierre Lebrun est capable de donner l'impression — que l'on sent ne devoir pas être très prolongée, je le veux bien, — mais, enfin, l'impression exacte de la véritable poésie romantique...

Tels les fiers montagnards à l'orage guerrier
Volent ; telle aux rochers, remparts de Livadie,
Soudain leur foule accourt, de péril enhardie ;
Tel du Magne a paru le puissant épervier (1).
Sa voix va, sur les bords de la fertile Zante,
Réveiller le vieil aigle endormi près des flots (2),
Qui déjà vole et plane au sommet d'Olénos ;
Et l'autre aigle qui porte un nom connu du Xanthe (3),

(1) Petro-bey.

(2) Colocotroni.

(3) Odyssée.

D'Ithaque a fait trois fois crier tous les échos.
 Le voilà sur l'OËta. D'heure en heure agrandie,
 La guerre et sa nouvelle, en rapide incendie,
 De sommets en sommets gagne, monte, s'étend ;
 Agrapha la reçoit, le Tomaros l'entend,
 La prolonge à son tour ; et ses échos sonores
 En frappent de Souli les plus hauts météores (1).
 Et vous y répondez, vous, monts de Botzaris,
 Vous, rochers protecteurs des secrets liméris (2),
 Vous, nuageux vallons, où le fils de l'Epire,
 Sur les hauteurs du Pinde, avec fierté respire,
 Où les Klephtes sont rois, où, comme eux sans repos,
 Les patients bergers, toujours prêts aux alarmes,
 Conduisent tout armés les paisibles troupeaux,
 Et dorment sous le ciel sans déposer leurs armes.

Cette fois-ci, nous voilà dans le grand épique ; et cette belle page ne déparerait pas *Les Orientales* de Victor Hugo.

Vous vous attendez sans doute, puisqu'il s'agit de la délivrance de la Grèce, à voir paraître dans ces vers le nom de Byron. Je ne veux pas vous priver de la lecture du passage où Lebrun salue ce héros, bien que le morceau ne soit pas des plus remarquables. Notons seulement que les vers consacrés par P. Lebrun au souvenir de Byron ont une beauté oratoire, qui convient bien au poète de *Lara*. Pierre Lebrun est, avec Lamartine, un des rares poètes de ce temps qui aient parlé de Byron sur un ton juste et convenable. — Pierre Lebrun vient de louer les principaux héros de l'indépendance hellénique ; puis, s'adressant à Byron, il lui adresse cette apostrophe :

Quels sujets, immortel Byron,
 Ils préparent en foule à ta muse inspirée !
 Chante la Grèce, ô toi, qui l'as si bien pleurée.
 Es-tu prêt à saisir l'héroïque clairon ?
 Il est prêt à bien plus. Dans la belle épopée
 Il vient prendre sa place, en autre d'Ercilla ;
 Sur la mer où vainquit Cervantès, le voilà,
 Dans sa barque en guerre équipée,
 Apportant ses trésors, sa lyre et son épée ;
 Et vers Missolonghi je le vois accourir,
 O liberté ! sur toi rassemblant les tendresses
 Qu'a reprises son cœur à toutes ses maîtresses,
 Pour combattre, et chanter, et peut-être mourir !
 Ah ! d'orgueil mon âme est saisie !
 Triomphe, noble poésie !

(1) « On donne ce nom, en Thessalie et en Epire, à des montagnes ou plutôt à des rochers, de forme très particulière, et qui de loin ressemblent à de gigantesques obélisques, grossièrement taillés. » (Note de P. Lebrun.)

(2) Liméris, postes ou stations de Klephtes.

Triomphe, apprends à l'univers
 Ce que peuvent tes saintes flammes,
 Et que, filles des mêmes âmes,
 Les belles actions sont les sœurs des beaux vers.

Comme je vous le disais, le morceau est un peu trop oratoire; mais c'est vraiment un beau discours d'entrée en guerre, que le poète adresse à Byron.

Le *Poème de la Grèce*, que j'ai qualifié d'élégiaque, est surtout remarquable, — vous pouvez vous en rendre compte maintenant, — par les parties qui ne sont pas élégiaques : il n'y a rien d'élégiaque, en effet, dans les morceaux que je viens de vous lire. Lebrun semble avoir compris que les vers élégiaques, prodigués à l'excès, seraient trop « pleurards ». Il a voulu, à un moment, introduire un peu de philosophie dans son poème : cela est presque une dissonance; car le passage philosophique, dont je vais vous donner connaissance, pouvait être placé n'importe où, aussi bien dans le *Poème de la Grèce*, à n'importe quel chant, que dans tel autre poème philosophique. Il n'a donc pas sa place spécialement marquée dans l'ouvrage qui nous occupe; mais il offre de réelles beautés, et nous ne pouvons le passer sous silence.

Le poète se représente rencontrant sur les ruines de Chios un vieux moine, un sage, avec lequel il s'entretient des plus hauts problèmes de la morale et de la métaphysique. Ce vieillard, vous le connaissez : c'est le professeur d'histoire de *La Henriade*, c'est le professeur de philosophie de *La Chute d'un Ange*; et nous avons vu, si je me souviens bien, un professeur analogue dans le *Philippe-Auguste* de Parseval-Grandmaison. Ne chicanons pas notre poète, à ce sujet; car ce procédé commode était alors admis par tout le monde. Voici donc la causerie du vieux moine et du poète; c'est le poète qui parle :

Hélas ! à voir ainsi, sur ce monde où nous sommes,
 Ces mondes lumineux toujours suivre leur pas,
 Qui parfois ne croirait que, sans souci des hommes,
 Tout y reste insensible aux choses d'ici-bas !
 Nous souffrons, nous mourons, et notre sang ruisselle ;
 Et la nature marche et le ciel étincelle !
 Eclat qui semble aux yeux dérisoire et moqueur !
 Dououreux contre-sens, qui, parfois, en nous-même
 Eveillant malgré nous le doute et le blasphème,
 Jusques à la révolte emporte notre cœur !
 Et regardez ! aux lieux où le sang fume encore,
 Déjà d'herbe et de fleurs la terre se décore !
 Maintenant même, autour de ce vaste tombeau,
 Le jour luit aussi pur, le soleil aussi beau,
 La mer aussi sereine, et l'onde aussi joyeuse
 Qu'au jour où mon regard voyait Chios heureuse,

Qu'à l'heure où, devisant entre mes deux amis,
 Sur la roche d'Homère, où nous étions assis,
 Nous regardions du ciel descendre une soirée,
 Comme celle qui naît, pure, calme et dorée !

Le thème romantique, vous le voyez, est présenté avec chaleur, avec puissance et même avec éclat. Ça et là, quelques accents nous rappellent tel ou tel vers de Musset. Voici, maintenant, la réponse du vieillard :

Arrête, et gardons-nous de laisser de nos sens
 Passer dans notre esprit des songes trop puissants ;
 Gardons-nous, trop frappés par de vaines images,
 D'en reporter l'empreinte en des discours peu sages.
 L'homme est donc ainsi fait ! oui, dans son fol orgueil,
 Il croit que l'univers doit pleurer à son deuil ;
 Il veut qu'à ses chagrins le ciel même réponde ;
La place où son pied pose est le centre du monde,
 De tout le genre humain il se fait le milieu,
 Et sa vie est le but que doit regarder Dieu...

— On ne saurait donner une formule plus nette de l'anthropocentrisme ; et Voltaire est, ici, dépassé de beaucoup par Pierre Lebrun : les vers de Voltaire, dans ses poèmes philosophiques, atteignent rarement à cette précision poétique...

D'erreur, de vérité, singulier assemblage !
 L'homme a tort et raison. Dieu, dont il est l'ouvrage,
 Dieu, dont l'oreille entend le brin d'herbe germer...

— C'est là un souvenir de l'Écriture sainte... (1).

Dont l'œil voit du ciron l'atome se former,
 Et dont l'esprit connaît, dans le temps et l'espace,
 Chaque feuille qui tombe et chaque oiseau qui passe,
 Des hommes et du sort à chacun destiné
 Tiendrait-il, en effet, son regard détourné ?
 Non, il prend trop de soin de la flamme immortelle,
 Pour en perdre de vue une seule étincelle.
 Par-delà cet éclat, ces astres et ce ciel,
 Dont la limpidité n'est que de la matière,
 Du fond d'un océan de vivante lumière,
 Dieu nous voit, nous entend ; mais il est éternel.

Sous une forme ou sous une autre, c'est toujours à cette réponse que l'on aboutit, lorsque l'on cherche la solution de ce troublant problème du mal. Lamartine dira, dans la huitième vision de *La Chute d'un Ange* :

(1) Cf. Lamartine :

Lui dont l'oreille entend l'hysope végéter...
 (*Chute d'un Ange*, 8^e Vision.)

Et le sage comprit que le mal n'était pas,
Et, dans l'œuvre de Dieu, ne se voit que d'en bas !

De notre temps, Haeckel, un matérialiste, aboutira à cette conclusion, que la notion du mal n'est que la notion du partiel. Il se rencontre ainsi avec Lamartine ; mais Lamartine dit la chose en termes plus beaux. — Le vieillard continue en ces termes :

Arrête. Savons-nous, sur ce coin de la Grèce,
Quels desseins a fondés l'éternelle sagesse ?
Connaissions-nous les temps promis au genre humain,
Et même l'avenir préparé pour demain ?
Savons-nous si le sang qui rougit cette terre
N'est pas un sacrifice au monde salulaire ?
Si, quand la Grèce oublie et son nom et sa foi,
Quand de l'Asie entière un faux culte est le roi,
Dieu n'a pas des sultans permis la frénésie
Pour sauver du faux culte et la Grèce et l'Asie,
Pour en répandre au loin l'épouvante et l'horreur,
Pour réveiller la Grèce à force de terreur,
Pour la régénérer, faible, esclave et mourante,
Pour soulever enfin l'Europe indifférente,
Et, du sang de martyrs, comme aux jours d'autrefois,
Sur le monde affranchi faire grandir la croix ?
Mais, quoi qu'ait médité la sagesse éternelle,
Faibles humains, restons inclinés devant elle.
Quand tombent sur Chios ses terribles décrets,
Gémissons et prions, sans sonder leurs secrets :
L'homme, au sein des malheurs qui viennent le surprendre,
N'a pas, pour les pleurer, besoin de les comprendre,
Assez grand, sur la terre où Dieu l'a limité,
S'il comprend bien un mot, un seul : la charité.

Et le poète termine cet épisode, en le replaçant dans son cadre naturel :

Ainsi, d'un entretien bien doux, mais bien amer,
Nous prolongions le cours, sur le bord de la mer.

J'avais raison de vous dire que le *Poème de la Grèce* était à la fois élégiaque, épique et philosophique. Cette variété donne parfois à l'ouvrage un caractère assez disparate ; mais les vers bien frappés, les passages d'inspiration large et puissante ne sont pas rares dans ce poème, et nous oublions facilement qu'il est par endroits un peu languissant.

Je ne puis pas ne pas vous parler, puisqu'il s'agit de Pierre Lebrun, du fameux poème sur le *Bonheur de l'étude*, qui lui valut d'être couronné dans ce concours de 1817, demeuré célèbre dans les annales des concours académiques, et auquel prirent part, entre autres, Casimir Delavigne et le jeune Victor Hugo.

Voici le début de la pièce de Pierre Lebrun :

Dans les rapides jours qu'il passe sur la terre,
 L'homme, au milieu des maux dont il est tributaire,
 Du besoin d'être heureux sans cesse tourmenté,
 Vers un bonheur qui fuit ardemment emporté,
 Cherche, en s'environnant d'illusions qu'il aime,
 Ce bonheur, qu'il devrait ne chercher qu'en lui-même.
 Que trouve-t-il ? Des biens que poursuit son désir,
 En est-il que, du moins, il parvienne à saisir ?
 Si quelque aimable erreur de ses maux le console,
 A peine il en jouit que le charme s'envole...

— Voilà un beau vers classique, d'une merveilleuse sonorité...

Rien autour de son cœur ne s'arrête jamais ;
 Ses plaisirs du matin, le soir, sont des regrets ;
 Et, dans le court instant qu'ils lui restent fidèles,
 Nés de ses passions, sont agités comme elles.

Lebrun décrit alors en détail et énumère abondamment tous les charmes de l'étude, ce plaisir que l'homme goûte en tout temps et en tout lieu, plaisir plein de calme, d'oubli et d'innocence, dont la source est en nous :

Que dis-je ? elle (*l'étude*) descend jusqu'au triste séjour
 Où d'un rayon avare entre à peine le jour,
 Où le crime gémit, et souvent l'innocence ;
 Elle y demeure encor, même après l'espérance.
 Voyez-vous ce proscrit, de sa perte certain,
 Assis, calme, et le front appuyé sur sa main ?
 Il lit, médite, écrit ; c'en est fait. Sa pensée
 Dans l'espace sans borne au loin s'est élancée.
 Plus de prison pour lui, de verrous, ni de fers ;
 Il est libre. Il parcourt tout le vaste univers.
 Il saisit des secrets que gardait la nature.
 Sa main va les transmettre à la race future.
 Hâte-toi ! les bourreaux disposent de ton sort.
 Mais on ouvre, on le nomme, on l'appelle à la mort :
 « De quelques jours encore, ah ! prolongez mon âge,
 « Et qu'avant de mourir, j'achève mon ouvrage. »
 Tu l'as dit, Lavoisier ; mais tu l'as dit en vain :
 Tu meurs. Tel Archimède, au bord syracusain,
 De l'art qu'il illustra mourut l'âme occupée,
 Et du soldat romain n'a pas senti l'épée.

Evidemment, ce n'est pas de la très haute poésie ; mais c'est encore de la poésie très estimable.

C'est à la fin de ce poème sur le *Bonheur de l'étude* que se trouvent les vers consacrés au souvenir de Ducis, vers que je vous ai cités en faisant la biographie de Pierre Lebrun. Je n'y reviens pas.

Il est assez intéressant de rapprocher de ce poème de P. Lebrun quelques passages de celui d'un de ses concurrents, Casimir

Delavigne, qui, ainsi que je vous l'ai dit, traitant le sujet sous forme paradoxale, avait parlé, lui, des inconvénients de l'étude. Casimir Delavigne a publié sa pièce sous le titre suivant : *Épître à Messieurs de l'Académie française, sur cette question : « L'étude fait-elle le bonheur dans toutes les situations de la vie ? »*

Le prologue est un peu emphatique :

Illustres héritiers du sceptre académique,
Tous égaux en pouvoir, vous, dont la république
Offre aux regards surpris de cet accord heureux,
Quarante souverains qui sont unis entre eux..., etc...

Ce ton est un peu fatigant ; mais, entré dans le sujet, Casimir Delavigne soutient son paradoxe avec beaucoup d'ingéniosité. Il fait l'éloge de l'âge d'or, où les hommes, n'ayant rien à étudier, ne cherchaient pas à savoir et n'avaient qu'à sentir.

Heureux, heureux le temps où les premiers humains
Du temple de Mémoire ignoraient les chemins !
Non pas qu'au siècle d'or ma muse les couronne
Des éternelles fleurs d'un printemps monotone ;
Non que je prise fort l'innocence des mœurs,
Qui, dans un lourd repos, assoupit nos humeurs...
Humains, j'aime à vous voir, en ce siècle vanté,
Jouer avec excès de votre liberté.
Dans de vieux préjugés votre esprit à la gêne
N'était pas, en naissant, accablé sous sa chaîne ;
Vous n'aviez point payé, par d'arides travaux,
Les tristes visions qui troublent nos cerveaux ;
De la nature encor vous respectiez les voiles ;
Qui de vous disputait sur le cours des étoiles ?...
Des sectes et des lois dédaignant l'esclavage,
Vous réfléchissiez moins, vous sentiez davantage.

Cette thèse est très contestable ; car penser, loin d'empêcher de sentir, amène à sentir d'une façon plus fine et plus délicate. Mais, enfin, la thèse était soutenable, puisqu'il s'agissait d'un paradoxe, et Casimir Delavigne y déploie beaucoup de talent. A la fin de la pièce, l'auteur accomplit une demi-palinodie, qui est assez agréable, et reconnaît que « l'étude, après l'amour, est le meilleur des maux ».

L'Académie préféra la pièce de Lebrun à celle de Casimir Delavigne. Elle ne voulut point, comme l'Académie de Dijon l'avait fait pour J.-J. Rousseau, couronner un paradoxe. Les deux poèmes, à mon avis, étaient, à des titres différents, également dignes de louanges.

A. C.

L'Église et l'État en France, depuis 1848 jusqu'à nos jours.

Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,

Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.

La France catholique. — Les polémistes.

Si les hommes étaient plus intelligents et meilleurs qu'ils ne le sont, la vérité s'imposerait par sa seule force à leurs esprits, et ils n'auraient pas besoin de combattre pour la faire triompher ; mais ce monde a été livré aux disputes ; la vérité n'apparaît claire et lumineuse à aucun homme, et ceux qui croient la posséder, et sont assez charitables pour ne la pas vouloir garder à leur usage personnel, sont obligés, dès qu'ils veulent la répandre, d'enfler la voix, de grossir les idées, de les présenter sous un certain jour, vêtues — et presque toujours travesties — un peu au goût du moment ; car, même en ces hautes questions, la mode fait sentir son empire, et les hommes n'aiment entendre que la langue dont ils usent eux-mêmes.

Nous avons étudié l'idée chrétienne dans la poésie, dans le livre et dans la chaire, et, si l'on veut avoir une notion vraie de sa beauté, c'est là qu'il faut aller la chercher ; mais les nécessités de la vie sociale, le besoin de se défendre contre les attaques injustes ou passionnées, le désir de combattre pour la vérité, de la démontrer aux plus incrédules, d'en assurer le triomphe, de lui conquérir dans le monde toute l'influence à laquelle elle a droit, l'enthousiasme, l'esprit de propagande et de discussion, ont fait descendre les catholiques de leur cabinet de travail ou de leur chaire, et les ont jetés dans la presse, en pleine bataille. Ils ont reçu force horions ; ils les ont rendus avec usure ; ils ont compté dans leurs rangs de redoutables joûteurs et comptent leurs grands polémistes au nombre de leurs hommes les plus éminents.

L'un des premiers journaux à tendances purement catholiques fut l'*Avenir* de Lamennais. Nous connaissons déjà son étonnante fortune, son éclat éphémère et sa disparition soudaine, derrière un nuage venu d'au delà des monts.

Après l'*Avenir* surgit une revue mensuelle : l'*Université catholique*. Malgré le talent et l'entrain de ses rédacteurs, Gerbet, Salinis, Montalembert, elle disparut au bout de quelques mois.

En 1834 parut l'*Univers*, appelé à prendre une place tout à fait à part au milieu des journaux religieux ; mal vu des évêques, mais très lu dans les presbytères, l'*Univers* fut l'organe de l'intolérantisme orthodoxe, avec certaines tendances démocratiques, qui le rendaient suspect à l'autorité.

Le *Monde*, plus modéré mais moins intéressant, le *Français*, journal bourgeois, catholique et libéral, la *Défense*, créée en 1876, ne réussirent pas à donner à l'opinion catholique une direction suivie et réellement pratique.

En province, beaucoup de journaux prirent l'étiquette catholique, mais servirent surtout les intérêts du parti monarchiste, et firent ainsi plus de tort que de bien à la cause qu'ils prétendaient soutenir.

Les *Semaines religieuses* ne furent trop souvent que « des organes d'information de sacristie et d'adulation épiscopale » (Lecanuet).

Une tentative plus intéressante fut la création du journal catholique populaire : *La Croix*. Le tirage de *La Croix* de Paris atteignit 200.000 exemplaires pour l'édition quotidienne et 600.000 pour l'édition hebdomadaire. Cent huit éditions provinciales portaient par toute la France l'ardente parole, parfois très goûtée des masses populaires, dans sa saveur amère et capiteuse.

D'autres petits journaux, *Le Pèlerin*, *La Vie des Saints*, atteignirent des tirages respectables, de 250 à 550.000 exemplaires.

Beaucoup plus sérieuses, mais bien moins puissantes sur l'opinion, furent les revues scientifiques inspirées par l'esprit ultramontain, comme les *Etudes religieuses* de la Compagnie de Jésus ; par l'esprit catholique conservateur, comme *Le Correspondant* ; par l'esprit catholique libéral, comme *La Quinzaine*, qui vient de mourir, ou la revue lyonnaise *Demain*, dont le cardinal Coullié a interdit la lecture à ses séminaristes.

Il s'est dépensé, dans cette presse catholique, beaucoup de talent, et surtout beaucoup d'énergie, et les hommes de ferme volonté qui s'y sont employés n'ont cependant pas encore réussi à créer un parti vraiment catholique, dégagé de toute compromission avec tout parti politique et avec toute réaction.

L'homme culminant de la presse catholique contemporaine a été certainement Louis Veuillot. Son nom est, pour les uns, celui d'un grand saint, et, pour les autres, celui d'un énergumène sans

vergogne ; nous l'étudierons sans parti pris, dans sa vie et dans ses œuvres, lui laissant presque toujours la parole et nous efforçant de le peindre tel que nous le voyons, tel que nous le comprenons (1).

Veillot était du peuple, et du petit peuple. Son père était ouvrier tonnelier et ne savait pas lire. Il vint à Paris de bonne heure, fut élève de l'école mutuelle, puis saute-ruisseau, puis, avant même d'avoir vingt ans, journaliste à Rouen, puis à Périgueux, journaliste ministériel, juste milieu, affreusement bourgeois... il fallait vivre ! Beaucoup de gens, à sa place, se fussent estimés heureux, et se seraient crus sur le chemin de la fortune ; son métier l'écœura ; le mensonge officiel lui pesait ; il se sentait des envies terribles de sauter à la gorge des philistins qu'il était chargé de prôner ; il se demandait anxieusement s'il valait beaucoup mieux qu'eux. Il traversait une crise morale, qui, aujourd'hui, le pousserait peut-être au socialisme ; il alla à Rome et en revint catholique, et ne lâcha plus l'idée qui lui était apparue comme la sauvegarde de sa moralité. « Il fut, dit M. Jules Le-
« maître, un des grands catholiques de ce temps, le plus grand
« peut-être, si l'on considère la puissance et l'ardente et amou-
« reuse combativité de son talent ; le plus original, si l'on fait
« attention à l'absolue pureté de son catholicisme, rare et neuf
« par cette pureté même et cette simplicité. »

Ce catholicisme, aussi original qu'intransigeant, l'a exposé à toutes les calomnies. On n'a pas manqué de le traiter de Tartufe, — une accusation qui ne tient pas de bout, car Tartufe se découvre tôt ou tard, et Veillot ne s'est jamais démenti. On l'a blâmé de sa violence : on a dit « qu'il distribue l'eau bénite comme du
« vitriol et qu'il manie le crucifix comme un gourdin ». On l'a comparé à un homme adossé à la porte d'une église et jetant des pierres à quiconque lui déplait. Il s'est comparé lui-même à un suisse, qui met à la porte de l'église les chiens et les ivrognes.

Et, en tout cela, il y a du vrai ; mais ce n'est point, à notre sens, le fond de l'âme de Louis Veillot. Veillot est pour nous, avant tout, un grand cœur simple d'homme du peuple épris de sincérité et de vie morale ; c'est un moraliste, qui ne voit pas les hommes en beau et qui leur dit leurs vérités avec la verve d'un satirique de premier ordre.

Epris de vie morale, il l'a montré par sa vie même, qui fut remplie par l'amour de la famille, par le travail, par la lutte incessante pour son idéal. Il a laissé à tous ceux qui l'ont connu le

(1) *Etude sur Louis Veillot*, Revue bleue, 1893.

souvenir d'une âme très fière et très haute, très tendre aussi, ouverte à tous les sentiments doux et purs. Il a parlé de l'amour en termes exquis, en homme qui l'avait profondément senti et goûté : « Tout homme a senti, ne fût-ce qu'un jour, cette étrange ivresse. Il y a eu un visage dont l'éclat illuminait ses insomnies et des yeux dont il a cherché le regard comme la plante cherche l'air et le soleil ; une voix entre toutes a fait tressaillir les cordes intimes de son âme, et il a cru que ce visage, ce regard, cette voix étaient nécessaires à sa vie. Qui n'a passé, le soir, sous une fenêtre endormie, avec l'espérance obstinée d'y voir seulement glisser une ombre ? Qui n'a ramassé une fleur tombée ou jetée, pour la garder toujours ? On a été jaloux, on a versé des larmes dont on se souvient encore, dont on savoure encore l'amertume chère longtemps après avoir oublié l'objet de tant de douleurs... Quelque but que l'on ait voulu poursuivre, à l'heure radieuse de ces premiers élans où l'on croit tout atteindre, on s'est dit : Une seule âme, un seul esprit, un seul regard, me suivront dans la carrière ; un cœur, un seul cœur fera des vœux pour moi, se réjouira si je triomphe, souffrira si je succombe !.. Et, de tous les rêves de gloire, ç'a été le plus doux. »

Tous ses amis ont toujours vanté sa bonté, et il a pris soin lui-même d'affirmer avec force que la haine était un sentiment étranger à son âme : « Les haines personnelles, je les ignore. Nul homme n'avancera dans la vie sans connaître qu'il doit être indulgent envers les autres hommes... L'idée que je me fais de la haine est celle d'une étrange bassesse, par laquelle le haineux s'asservit stupidement au mal. Toute espèce de haine me semble totalement ridicule, sauf une, qui est totalement abominable : celle du bien. »

Epris de sincérité, nul n'en peut douter, après avoir lu ses lettres et ses confessions après sa conversion : « Le combat a réellement commencé à l'acte qui devait le finir... Evidemment, cette lutte doit se terminer par le triomphe du bien ; mais elle est longue et douloureuse, en raison du mal qu'on a commis, car on n'a pas fait une faute, si odieuse soit elle, qu'on ne désire la faire encore, et faire pis. Chaque vice de la vie passée laisse au cœur une racine immonde, qu'il faut en arracher avec des tenailles ardentes. Cela semble une chose épouvantable d'être tenu à une vie honnête et réglée par le grand devoir divin... Ces actes, ces fautes, ces plaisirs, pour lesquels on avait du mépris, on s'y laissait entraîner : maintenant qu'ils inspirent un attrait horrible, qu'ils vous donnent une soif d'enfer, vous n'y cédez pas. C'est la récompense ! » L'homme qui a pu s'analyser

avec cette froide exactitude et qui a jeté ce beau cri de victoire, est éminemment un sincère ; jamais Tartufe n'a soupçonné une telle vertu.

Comme journaliste et polémiste, l'œuvre de Veillot est immense et forcément inégale. On lui a reproché, avec raison suivant nous, l'intransigeance de ses opinions et le ton violent de sa polémique, absolument dénuée de toute charité. Il a été l'ardent apologiste du pouvoir temporel, du *Syllabus*, de l'infailibilité ; il a poursuivi, pourchassé, lapidé, non seulement des hommes comme le P. Hyacinthe, mais des orthodoxes comme le P. Gratry, comme Lacordaire, comme Mgr Dupanloup. Il a poussé si loin le sarcasme et l'insulte, que Mgr Perraud, évêque d'Autun, disait, un jour, que, s'il avait un million, il l'emploierait à ruiner le journal de Veillot. L'*Univers* fut suspendu pour deux mois, en 1874, sous le ministère du duc de Broglie, pour avoir reproduit le mandement de l'évêque de Nîmes, qui excita si fort la colère de Bismarck. Le jugement de suspension déclarait que « l'*Univers* avait porté une grave atteinte à la dignité de la presse française, compromis nos relations extérieures, troublé la paix publique, provoqué au mépris des gouvernements établis par d'inqualifiables outrages ». Veillot poussait, parfois, la colère vertueuse jusqu'aux plus condamnables extrémités. Il s'avisa, un jour, de signaler à l'animadversion des fidèles un mercier qui n'observait pas le repos dominical, et le tribunal de la Seine lui infligea fort justement, à ce propos, une condamnation à 4.000 francs de dommages-intérêts.

Nous préférons à Veillot journaliste Veillot écrivain. Romans, nouvelles, récits de voyage, pamphlets, ouvrages d'édification, ou de polémique, poésie même, il a fait de tout, et, si son œuvre a des parties faibles et très faibles, elle en a aussi d'excellentes, elle apparaît souvent souple et nerveuse, pleine de rêve et débordante de vie.

Satirique impitoyable doublé d'un homme très tendre, il a manqué peu de chose à Veillot pour faire un poète très original. Ce n'est pas comme poète qu'il restera ; son art manque de finesse et d'éclat, et cependant la force de la pensée communique souvent à ses vers un charme austère et pénétrant, qu'on ne trouvera nulle part mieux exprimé que dans ce portrait de l'honnête femme :

Aucun mensonge ! Rien, sur la toile vivante,
 Au modèle muet ne semblait ajouté.
 C'était son buste frêle et sa lèvre indolente,
 C'était sa chevelure atone et peu savante,
 Son œil sans flamboiements, — et c'était la Beauté.

Je regardais encore : oh ! l'aimable visage !
 Comme, parfois, sous l'herbe on devine la fleur !
 L'art du peintre faisait chanter dans cette image
 Je ne sais quel reflet d'âme profonde et sage
 Et faite pour tout vaincre, — et c'était la Douceur.

Le corsage fermé par la pudeur jalouse,
 Le fidèle regard sur le ciel arrêté,
 Promettaient à l'amour plus que la volupté :
 C'était la vierge encor qui vivait dans l'épouse,
 C'était l'honneur, la paix, — c'était la Chasteté.

Et je compris les pleurs que l'amant dut répandre,
 Et je compris l'époux qui chantait son bonheur,
 Et je connus aussi la femme forte et tendre
 Qui, hors de sa maison, sur la boue et la cendre,
 Savait ne rien verser des choses de son cœur.

Ses *Pèlerinages en Suisse* mêlent trop souvent aux récits de voyage les instructions spirituelles ou les diatribes contre les protestants ; la lecture en est cependant attachante, et mille traits imprévus viennent, à chaque instant, surprendre et amuser le lecteur, tout à fait dérouté par les frasques de cet esprit opiniâtre et capricieux, de ce prêcheur fantasque, tout prêt à éclater de rire à chaque ridicule qui passe. Il voyage bien tranquillement, en diligence, sur les bords du lac de Genève, avec d'insignifiants compagnons et une grosse dame, d'apparence on ne peut plus prosaïque : « Tout à coup, quelqu'un, montrant un clocher, nous « dit : « Voyez, Vevey ! » Et voilà cette grosse femme qui se jette « à la portière avec un mouvement si rapide que nous avançâmes « tous la main pour la retenir, mais il n'y avait pas de danger : « deux massives épaules l'arrêtaient suffisamment de chaque « côté ; la tête seule pouvait passer. Après avoir longtemps « regardé, elle se rassit pensive, soupirant comme un soufflet de « forge ; et nous eûmes l'incroyable spectacle d'un sentiment de « mélancolie dans les petits yeux et sur le petit front d'une Héloïse « de quarante-cinq ans, car il s'agissait d'Héloïse au fond de ce « cœur tendre : la grosse femme n'avait à Vevey ni ses enfants, « ni son mari, ni sa caisse à chapeau. »

Sa correspondance n'est pas exempte de maniérisme, mais le révèle si brave homme, si attaché aux siens, qu'on lui passe volontiers son grain de pédantisme. Il conte à merveille l'anecdote. Il est, un jour, chez un gentilhomme propriétaire, qui le promène une heure et demie sous la pluie, dans ses herbages ; il rentre pour écrire un article ; impossible de trouver une plume au château ; enfin son ami découvre « un reste de canif à ongles » avec lequel

il taille un cure-dents et l'apporte à Veillot « avec toute la gravité d'un ancien préfet devenu ministre ». — Il habille très drôlement ses hôtes et leurs amis. Il a lu deux chapitres de *Fleurange*, par M^{me} Craven. « Elle sait son métier de romancière, comme si elle l'avait fait toute sa vie ; ce que j'ai lu n'est pas mauvais ; il y a même des traces de bon sens. » — Il fait deux grabuges par jour. « Je n'en gagne qu'un, dit-il ; mais c'est parce que je ne suis pas assez cancre. Sous ce rapport, mon adversaire est prodigieux ! C'est le cas de le dire, je profite à son école : vous verrez du beau ! » — M. de C. a un château fort sérieux, en beau style Louis XIII : « il a des sapins hauts comme des clochers et des chênes plus hauts que les sapins ; il a des étangs peuplés de carpes, des bois peuplés de lièvres et de chevreuils ; il a cent vaches ; il a des poules en vieille faïence ; il a cinq ou six plats chinois ; il a 400.000 livres de rente et il se meurt d'ennui et de tristesse, quoiqu'il soit le plus galant homme du monde, bon chrétien et abonné de l'*Univers*. » M^{me} de R. m'écrit, dimanche matin, qu'elle désire me servir jeudi au déjeuner de l'évêque ; qu'il faut partir à six heures, arriver à huit, attendre le déjeuner Dieu sait où, causer, poser, errer et revenir le soir. Grand Dieu ! avec une grâce, avec un esprit, avec une douceur que j'admirerai toujours, je refuse. Le diable se serait rendu, mais une bâtisseuse d'églises ? Et nous voilà brouillés... ou peu s'en faut. »

Au milieu de tous ses bons mots, il n'oublie pas ses rancunes. S'il va à Ferney-Voltaire, il admire comment « le gredin était bien logé ». Il envoie à M^{me} de Pitray, très bonapartiste, cette amusante profession de foi : « Je vous le dirai, Madame, avec la noble indépendance du citoyen français : nous devons aimer l'empereur, nous devons le servir, nous devons l'adorer. Il est grand, il est sage, il est pieux, et aucun souverain n'a une si belle police. « Vive l'empereur, Madame, vive l'empereur ! Que vos bœufs, que vos vaches, que vos ânes apprennent à répéter ce cri des sous-préfets. Vive l'empereur ! voilà ce que nous entendrons dans le ciel. Ce serait la béatitude, si nous pouvions ne pas envier le sort de nos enfants, qui vivront en ce bas monde sous les lois de notre empereur... Si vous ouvrez ma lettre, brûlez-la sitôt lue, jetez les cendres dans un puits, comblez ce puits, élevez sur le puits comblé une statue de l'empereur, vendez vos terres et allez vous établir en Russie. »

Tout cela est amusant, mais ne vaut pas le satirique sérieux.

Un des plus beaux livres de Veillot est celui qu'il a écrit, en 1884, sous le titre : *Les Libres-Penseurs*. C'est un livre incomplet,

parce que la nature même de son esprit l'a empêché de comprendre la haute dignité, la noblesse de la pensée libre, consciente, sincère et pure, mais livre étonnant de vérité, quand on pense à la foule vulgaire des soi-disant libres-penseurs qui ne pensent pas, ou qui n'ont jamais pensé qu'à eux, à la satisfaction de leurs intérêts, de leurs appétits et de leurs rancunes. Pour ceux-là, le livre de Veuillot est une satire aussi sanglante que le sont, en politique, les *Châtiments* de Victor Hugo ; et, si la note est moins éclatante, elle est aussi plus profonde et plus juste : « J'ai dit ma pensée, dit-il lui-même, j'ai confessé ma « foi, j'ai honoré mes dieux, j'ai combattu sans calcul et sans « ménagements pour moi-même. Je n'y ai gagné qu'une chose, « mais d'un prix immense : c'est de pouvoir relire tant de pages « écrites tous les jours depuis vingt-deux ans, sans me prendre « à rougir de celles où je me suis trompé... Je souhaite à la « liberté beaucoup d'écrivains qui se servent d'elle avec le même « scrupule et qui la servent avec le même dévouement. »

Enfant du peuple, Veuillot n'a jamais aimé la bourgeoisie ; ce qu'il y a, chez elle, de louche et de lâche l'a toujours profondément dégoûté. Les portraits vengeurs abondent dans son livre : « M. Un Tel, poète, philosophe, humanitaire et concubinaire, fait « un livre dont la belle pièce est une peinture de certain couvent. « Il connaît bien la maison... Il n'oublie qu'une chose : que ces « moines qu'il déchire l'ont accueilli, l'ont soigné, l'ont consolé, « l'ont empêché de mourir de faim et de vermine... Quand tu feras « la seconde édition de ton livre, drôle, puisque tu veux peindre « le couvent, décris donc aussi ce personnage, dis son orgueil et « sa bassesse. »

« M. Pigeot, banquier, peut trouver dans Paris, du jour au « lendemain, un million sur sa signature. Il est adjoint au maire « de son arrondissement, lieutenant-colonel de la garde-nationale, « vice-président d'un comité de bienfaisance, officier de la Légion « d'honneur, seigneur de village en Normandie, mari de M^{me} Pi- « geot qui voit des gens de lettres, père de M^{lle} Pigeot, déjà « refusée à deux jeunes fils du faubourg Saint-Germain. — On le « connaît à la cour ; il tutoie un ministre... ses idées... sont claires « et arrêtées. La question religieuse ne le prend pas au dépourvu. « Officiellement, il respecte l'Eglise et tient qu'il faut une religion « pour le peuple ; mais il déteste la superstition. Point de moines : « ce sont de pieux fainéants ; point d'associations religieuses : « ce sont des clubs où l'on conspire pour Henri V ; point de « collègues ecclésiastiques : le caractère français s'y abâtardit ! « Pigeot, encore, n'aime pas ces réunions pieuses où les femmes

« se rendent, négligeant leurs ménages, où l'on veut attirer les
« ouvriers, au grand détriment du travail. Qu'il méprise ces
« mômeries ! Qu'il est agréable et fécond, lorsqu'il vient à parler
« de ces associations aux noms ridicules, et le Sacré-Cœur, et
« l'Archiconfrérie, et les frères de la Bonne Mort, et les pénitents
« bleus, et les pénitents gris, et les pénitents verts ! Pour lui,
« Pigeot, il ne manque à aucune des séances de la Société des
« aimables pourceaux, dont il est membre fondateur. »

Dur aux bourgeois, il est terrible au prêtre qui garde l'esprit
mondain ; il lui a consacré une page qui eût certainement fait
songer Molière :

« Pour Dieu, Monsieur l'abbé, ou ne dites plus la messe et ne
« portez plus ce titre d'abbé, ou habillez-vous en prêtre et vivez
« en prêtre... Convient-il qu'on vous rencontre à minuit, le man-
« teau sur le nez, comme un chercheur d'aventures, et que les
« gens du quartier, vous voyant entrer si tard, se disent en
« riant : « C'est ce prêtre !... » Quel avantage trouvez-vous à pa-
« raitre en habit laïque, botté comme un joueur de lansquenet,
« sanglé comme un acteur ? Croyez-vous être joli ?... Vous
« êtes ridicule... et vous n'avez pas le droit d'être ridi-
« cule. Un prêtre doit être propre, mais propre de cette
« façon !... Soyez plutôt râpé, fripé, rapiécé, soyez plutôt sale !
« Il y a des prêtres dont les soutanes font pitié. Dans la rue, un
« jour, je suivais une de ces soutanes, mal faite et fatiguée, pro-
« pre néanmoins ; mais la brosse, à force de frotter, l'avait lustrée
« et blanchie. Elle battait des souliers rougis par le temps ; elle
« était surmontée d'un chapeau... ah ! Monsieur l'abbé, je ménage
« vos nerfs et je ne décris pas ce chapeau. Bon Dieu ! me dis-je,
« voilà un pauvre prêtre à qui l'on ferait bien de donner une
« soutane ! Cependant les passants saluaient avec respect ce
« prêtre mal vêtu ; après l'avoir salué, ils se retournaient pour le
« voir encore. Je doublai le pas, je saluai à mon tour. C'était le
« P. de Ravignan. Qui dira combien sont tombées de larmes
« consolantes et salutaires sur la soutane usée de Ravignan ? Mais
« qui voulez-vous, Almaviva de sacristie, qui aille pleurer sur
« votre justaucorps chargé de fanfreluches ? Vous n'y tenez pas,
« je le sais bien ! mais alors que faites-vous dans l'Eglise ? Vous
« direz que vous y êtes et que vous n'en pouvez sortir ! Vous
« pouvez du moins vous cacher... Ne savez-vous pas que l'im-
« piété ne sera vaincue et le monde sauvé que par un sacerdoce
« humble, pauvre, laborieux, mortifié, et qu'au milieu d'une
« société chargée de tous les vices que le christianisme vint
« combattre, il faut aller au combat avec la foi et la bure des

« apôtres !... Malheur à vous, qui êtes un argument dans la
 « bouche de l'impie ! Malheur à vous, dont il peut dire, pour
 « échapper à la vérité qui le presse : « Voyez ce prêtre ! »

Ce morceau est de très haute allure. Veillot est cependant allé plus haut encore, quand il nous a peint, de main de maître, l'horreur qui saisit devant son œuvre un pornographe resté au fond honnête homme. Rien de plus dramatique et de plus poignant que cette confession d'un enfant du siècle :

« Je bâclai une bacchanale effrontée, même pour le théâtre de
 « bacchanales auquel je la destinais... Quand il fallut lire cela
 « aux comédiens, en vérité, je n'osais pas... Dix fois dans le
 « cours des répétitions, je fus tenté de reculer... Je retirai
 « mon nom et je laissai jouer la pièce. J'étais curieux d'en faire
 « l'expérience, de voir comment le public prendrait cette injure.
 « Le public n'hésita pas un moment... Deux cents représenta-
 « tions ne satisfirent pas cet appétit d'abjection. Je devins le
 « grand homme du boulevard... Les acteurs, lancés par le succès,
 « ne jouaient plus ma pièce, mais la leur. J'avais fait une polisson-
 « nerie impardonnable ; leur propre génie et leur mimique en
 « avaient fait une ordure sans nom. C'était cette ordure qu'on
 « applaudissait, qui sans cesse rappelait et rajeunissait la foule.
 « J'abhorrais ce spectacle et je ne sais quelle force me contrai-
 « gnait d'en chercher l'amertume. J'avais la rougeur au front, la
 « terreur dans l'âme... J'ai connu la vile et inénarrable tristesse
 « des histrions ; j'ai craint, j'ai senti le glaive de la justice divine.
 « J'avais déjà des enfants : je me disais qu'un jour peut-être, par
 « représailles de Dieu, ou mon fils ou ma fille tomberaient dans
 « cette fange du théâtre et joueraient devant cette foule immonde
 « des rôles semblables à ceux-là... Je m'avouai que j'étais un
 « corrupteur public. Chaque jour, je voyais dans la salle d'im-
 « béciles honnêtes gens, qui venaient là en famille et qui restaient
 « jusqu'à la fin. Oui, oui, ils restaient là, le mari à côté de
 « l'épouse, le père et la mère à côté de leurs enfants ! Ils compre-
 « naient et ils ne s'en allaient pas ; ils restaient à cet enseigne-
 « ment de dérision, d'impiété, d'adultère, de luxure... Oh ! les
 « sauvages ! Je voyais l'étonnement, l'embarras, la malice, la
 « passion bestiale, passer tour à tour sur les jeunes fronts ; je
 « voyais la fange indélébile envahir les jeunes cœurs, et je me
 « disais : Je serai puni. »

Voilà, n'est-il pas vrai, une page digne d'un grand moraliste, et ceux qui regardent Veillot comme un des maîtres de la prose française ne disent encore que la moitié de la vérité.

Ce rude batailleur, qui ne pécha que par excès de logique et de

conscience, ne fut au fond ni un aristocrate, ni un réactionnaire, ni même un monarchiste. Il voulait que la première place fût occupée par un représentant héréditaire de la nation ; mais son roi n'était pas le sauveur, dont tout le pays devait attendre le salut, son roi n'était pas une idole : c'était une nécessité et une sauvegarde politique ; il voyait, dans le roi, le meilleur gardien de la liberté. Il eût voulu un État souple et décentralisé, où eussent trouvé place les libertés provinciales et les libertés corporatives. Au fond, ce catholique avait l'âme d'un démocrate et d'un républicain ; mais il ne pouvait comprendre la chose publique sans le sentiment du devoir, sans le sentiment de l'honneur, sans le sentiment de la morale, et il avait cent fois raison.

Personne ne peut, dans la presse catholique, être comparé à ce géant tout d'une pièce, si bien d'aplomb sur son cheval de bataille, la visière toujours levée, la lance toujours au poing.

Cependant il est un homme qui, même auprès de lui, émerge de la foule des polémistes : c'est Mgr Freppel, l'ardent et colérique évêque d'Angers. Parmi tous les ouvrages qu'a composés ce grand travailleur, aucun peut-être n'eut un aussi grand retentissement que la brochure consacrée par lui à la *Révolution française*, à l'occasion du centenaire de 1789. Partisan avéré du *Syllabus* et de l'infaillibilité pontificale, Mgr Freppel est pour la Révolution un juge très sévère et très partial ; mais son style vigoureux ne comporte aucune violence incongrue, et ses raisons sont parfois très hautes et très sérieuses. Quelques extraits suffiront pour nous donner une idée de sa manière et de la valeur de son livre :

« Lisez, nous dit-il, la Déclaration des droits de l'homme. Voyez
« quelle idée l'on se forme à ce moment-là des pouvoirs publics,
« de la famille, du mariage, de l'enseignement, de la justice et des
« lois ; à lire tous ces documents, à voir toutes ces institutions
« nouvelles, on dirait que, pour cette nation, chrétienne depuis
« quatorze siècles, le christianisme n'a jamais existé, et qu'il n'y a
« pas lieu d'en tenir le moindre compte. Attributions du clergé en
« tant que corps politique, privilèges à restreindre ou à supprimer, tout cela est d'intérêt secondaire ; c'est le règne social de
« Jésus-Christ qu'il s'agit de détruire et d'effacer jusqu'au moindre
« vestige. La Révolution, c'est la société déchristianisée ; c'est
« le Christ refoulé au fond de la conscience individuelle, banni de
« tout ce qui est public, de tout ce qui est social, banni de l'État,
« qui ne cherche plus dans son autorité la consécration de la
« science propre, banni des lois dont sa loi n'est plus la règle souveraine, banni de la famille constituée en dehors de sa béné-

« diction, banni de l'école où son enseignement n'est plus l'âme
 « de l'éducation, banni de la science où il n'obtient plus pour
 « tout hommage qu'une sorte de neutralité non moins injurieuse
 « que la contradiction, banni de partout, si ce n'est, peut-être,
 « d'un coin de l'âme où l'on consent à lui laisser un reste de do-
 « mination. La Révolution, c'est la nation chrétienne débaptisée,
 « répudiant sa foi historique, traditionnelle, et cherchant à se
 « reconstruire, en dehors de l'Evangile, sur les bases de la raison
 « pure, devenue la source unique du droit et la seule règle du
 « devoir. Une société n'ayant plus d'autre guide que les lumières
 « naturelles de l'intelligence, isolées de la révélation, ni d'autre
 « fin que le bien-être de l'homme en ce monde, abstraction
 « faite de ses fins supérieures et divines : voilà, dans son idée
 « essentielle, fondamentale, la doctrine de la Révolution. »

Cette laïcisation complète de l'Etat, Mgr Freppel la trouve infiniment regrettable, et il en donne cette raison : « L'idée de
 « Dieu une fois disparue, il fait nuit dans l'âme humaine, et on
 « peut y prendre au hasard le vice pour la vertu et le crime pour
 « la légalité. »

Les conséquences de la Révolution lui paraissent tout aussi condamnables que son principe. Il est l'adversaire absolu de l'omnipotence de l'Etat : « J'entends bien les doctrinaires de la Révo-
 « lution française déclarer solennellement que tous les hommes
 « naissent et demeurent libres ; mais c'est là une vaine déclama-
 « tion, qui ne tient pas debout devant l'idée révolutionnaire de
 « la toute-puissance de l'Etat. On n'est pas libre, quand, de quel-
 « que côté que l'on se tourne, on vient se heurter à ce pouvoir
 « omnipotent, qui prétend ne rien laisser en dehors de sa sphère
 « d'action. »

Le suffrage universel ne trouve pas en lui un admirateur plus enthousiaste que la Déclaration des droits de l'homme : « Ce qui
 « est inadmissible, c'est que, sous prétexte d'égalité, le nombre
 « seul devienne la loi suprême d'un pays... et qu'en un jour d'é-
 « lection, où se posent les questions les plus difficiles de droit
 « constitutionnel, de relations avec l'étranger, des questions de
 « vie ou de mort pour un peuple, le suffrage d'un individu sa-
 « chant à peine lire et écrire, ou recueilli dans un dépôt de men-
 « dicité, pèse d'un même poids dans la balance des destinées
 « nationales que celui d'un homme d'Etat rompu aux affaires
 « par une longue expérience. Il n'est pas de sophisme qui puisse
 « colorer d'un prétexte spécieux une pareille absurdité. Un pays
 « qui sacrifie son existence à une utopie aussi dangereuse, court
 « au-devant de toutes les aventures. »

Il flagelle encore l'esprit de parti dans une page qu'on ne saurait trop méditer : « Je suppose un régime sous lequel un « parti politique, arrivé au pouvoir, jouit exclusivement de « tous les avantages de la situation, se réserve à lui seul toutes « les places et tous les emplois, sans admettre à aucune fonction publique ceux qu'il traite d'adversaires, si tant est qu'il « ne les mette pas hors la loi, en leur refusant ce qui est équitable et juste ; un régime où tout est vexation pour les uns « et faveur pour les autres ; où il suffit que les parents soient en « défiance auprès du parti dominant pour que leurs enfants voient « se fermer devant eux les carrières de la magistrature, de l'administration et des finances ; où il n'est même pas possible « d'arriver à un poste de juge suppléant, eût-on tous les diplômes « et tous les mérites, du moment que l'on a fait ses études dans « telle maison d'éducation plutôt que dans telle autre ; où la « moitié des contribuables se trouvent exclus des bénéfices de « la communauté, bien que les charges soient les mêmes pour « tous ; est-ce sérieusement qu'un pareil régime d'oppression « pour ceux-ci, de privilège pour ceux-là, pourrait être appelé « un régime d'égalité ? »

Il condamne enfin, avec véhémence, en homme qui combat pour ses autels, les préjugés anticléricaux des gouvernants républicains : « Est-ce calomnier nos modernes jacobins de dire que « leur hostilité à l'égard des pires ennemis de la France n'est pas « comparable à celle qu'ils témoignent à un Français, du moment « que ce Français porte une soutane de prêtre ou une robe de « religieux ?... La Révolution a développé chez ce peuple, si généreux par nature et si chevaleresque, des instincts de brutalité qui sont devenus l'étonnement du monde entier... Prenons « le libéralisme révolutionnaire aux époques où, condamné à une « modération relative par l'esprit du temps, il consent à se renfermer dans la persécution légale ; chaque fois qu'il remonte « au pouvoir, après 1830, après 1848, après 1879, son premier « mouvement est de restreindre la liberté des catholiques. On le « dirait rivé à ce genre de despotisme par la fatalité de son principe. Quelques jésuites ou quelques dominicains, se réunissant « pour prier en commun, pour enseigner ou pour prêcher, le « mettent en émoi, plus que ne sauraient faire des menaces parties de l'étranger. On sent que la liberté religieuse est tout ce « qu'il y a de plus antipathique à ces publicistes et à ces hommes « d'Etat. — Confisquer les biens ecclésiastiques pour dépouiller « le clergé du droit de propriété, sans lequel il n'y a pas de vraie « liberté ; empêcher le plus possible les manifestations extérieures

« du culte ; entraver les rapports des évêques entre eux et avec
 « le Saint-Siège ; les subordonner à l'autorisation préalable d'un
 « conseil d'Etat composé d'incroyants en majeure partie, sinon
 « en totalité ; remplacer les bénéfices stables et permanents par
 « un salaire variable, contesté et discuté périodiquement dans des
 « débats sans honneur et sans dignité : c'est ainsi que la Révolu-
 « tion, même sous sa forme la plus modérée, a toujours compris
 « la liberté des catholiques. »

Si fier que soit un pareil réquisitoire, il nous sera cependant permis de penser qu'un langage si amer n'est peut-être pas tout à fait celui qui convient le mieux à un évêque ; et nous avouons délibérément préférer aux rancœurs du prélat les très hautes et très dignes paroles imprimées tout récemment par quelques simples prêtres de notre Auvergne dans de modestes bulletins de paroisse, où nous ne nous attendions pas à trouver de si simple, si naturelle et si vraiment chrétienne éloquence.

Le bulletin paroissial de *Servant* se préoccupe de la situation faite au clergé par les lois actuelles et répond vaillamment aux pessimistes : « On dit qu'il faut, à tout prix, sauver nos églises ; on
 « a raison, puisqu'elles sont la maison de notre Dieu et celle du
 « peuple chrétien. Mais n'aurions-nous ni temples, ni presbytères,
 « ni séminaires, — les apôtres n'en avaient pas, — l'Eglise vivrait,
 « parce que l'Eglise, c'est l'âme humaine, qui ne meurt ni par le
 « glaive ni par la persécution. Après qu'on aura tout dérobé, et
 « nos immeubles, et les ressources dont vivaient nos œuvres et
 « nos pauvres, et notre influence sociale, et notre popularité, il
 « nous restera assez devant Dieu et devant les honnêtes gens, et
 « nous vivrons si nous gardons les âmes : *Da mihi animas cætera*
 « *tolle tibi !* » (3 mars 1907.)

Mais, pour garder les âmes, il faudrait un miracle, disent les timides ; et les forts répondent : « Faites le miracle que firent nos
 « ancêtres des premiers siècles : le paganisme était corrompu,
 « ils furent purs et chastes ; — il était égoïste, ils furent géné-
 « reux ; — il était sensuel, ils furent austères et détachés ; — il
 « recommandait la haine des ennemis, ils en recommandèrent
 « l'amour. » (17 mars 1907.)

Le *Messager de Brassac*, œuvre personnelle du curé de cette importante paroisse, est une intéressante petite feuille, remplie de bon sens et de charité, et les conclusions du curé de campagne sont dignes d'un disciple de saint Jean : « Un des maux
 « les plus funestes dont souffre la société, c'est la haine... qui
 « fait descendre l'homme au-dessous de la bête, car les loups ne
 « se mangent pas entre eux... Il y a des hommes — Dieu les

« éclaire et les convertisse! — qui emploient leurs talents et leurs
« ressources à la propager, rejetant l'amour mutuel qui caracté-
« rise le christianisme, barrant la route à la marche civilisatrice
« et ascensionnelle de l'Évangile, détruisant à la fois la vérité qui
« délivre et la religion de bonté inaugurée par le Sauveur.
« Qu'opposerons-nous à ce fléau déprimant et rétrograde ? La
« diffusion de l'amour fraternel. » (Avril 1903.)

Cette religion de l'amour, M. le curé de Brassac la veut ample
et active :

« Ce que les ennemis de l'Eglise appréhendent, c'est le catho-
« licisme agissant par la sympathie, favorable aux causes natio-
« nales et populaires, allant à la démocratie et entrant au cœur
« de la nation... Ils ne comprennent qu'une religion purement
« cultuelle, décrépite, emmaillotée dans le conservatisme, tournée
« uniquement vers les dévots et le petit piétisme replié sur lui-
« même. Le Concordat n'est pas un principe de mal, pas plus que
« la séparation ne sera une source de renaissance. C'est l'effort,
« l'effort plein et contenu, c'est l'effort cordial et généreux, qui
« fera luire les prochaines aurores ! »

Voilà, enfin, une parole douce et lumineuse, et qui n'a besoin
ni d'artifice ni de tapage pour se faire entendre : elle sort natu-
rellement d'une belle âme simple ! Comme ces cris du cœur sont
plus émouvants que les plus éclatantes satires de Veillot, ou
les plus savantes discussions de Freppel ; et comme l'on com-
prend, en les écoutant, que le Christ se soit mieux plu en la
société des humbles qu'en celle des grands !

G. DESDEVICES DU DEZERT.

La vie et les œuvres de Sénèque

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris,

Avènement de Néron et rôle de Sénèque.

Après quelques années de préceptorat, Sénèque vit se produire, dans sa situation et dans celle de son élève, un changement des plus importants. Néron, à peine alors âgé de dix-sept ans, devint empereur. Par la force des choses, Sénèque fut le conseiller et le guide, presque le ministre du jeune empereur, dont, jusque-là, il n'avait été que le précepteur. Nous devons donc, maintenant, le suivre dans cette nouvelle carrière, qui ne fut pour lui qu'un long supplice.

Pour cette période fort curieuse de la vie de Sénèque, les renseignements ne nous font pas défaut. Notre philosophe est devenu un homme public : c'est, après l'empereur, le personnage le plus en vue, et, comme tel, il appartient à l'histoire. Aussi les historiens qui se sont occupés de cette période de l'empire romain, nous ont-ils conservé sur Sénèque une foule de renseignements.

Nous sommes bien informés notamment par Tacite, qui joint à la qualité d'historien consciencieux l'avantage d'avoir été presque le contemporain de Sénèque. En effet, il naquit dans les premières années du règne de Néron, et, s'il n'a pas vu lui-même les faits qu'il raconte, il a pu du moins les apprendre par les récits de son propre père. Il a ainsi recueilli de la bouche paternelle beaucoup d'anecdotes et de renseignements de tous genres ; il a eu aussi, certainement, entre les mains des ouvrages perdus par la suite et des documents originaux. Fort bien informé donc, Tacite pouvait raconter avec autorité l'histoire du règne de Néron. En plus de ces garanties d'information sûre, nous sommes certains, d'autre part, que Tacite n'embellira jamais le rôle de Sénèque, car il est plutôt porté à le mal juger. Par conséquent, toutes les fois que Tacite rapportera une action ou exprimera un jugement propres à nous donner de Sénèque une idée favorable, nous saurons que ce n'est pas une flatterie, et que nous devons plutôt renchérir sur l'éloge que le croire exagéré.

Mais, avant de voir quelle fut l'attitude de Sénèque dans la nou-

velle situation que lui donnait l'arrivée de son élève au pouvoir, il faut d'abord se demander par quel concours de circonstances Néron devint empereur. Nous verrons si Sénèque eut un rôle à jouer dans les intrigues qui aboutirent à faire adopter Néron par Claude, puis aux intrigues plus graves encore qui supprimèrent Claude et supplantèrent Britannicus au profit de Néron.

Il ressort des textes historiques que nous connaissons, que Sénèque resta étranger aux manœuvres préparatoires d'Agrippine. Tout se passa entre Agrippine et Claude, grâce à Pallas, pour qui, paraît-il, l'impératrice avait des faiblesses. Peu à peu, en agissant habilement sur le faible caractère de son mari, Agrippine réussit à perdre dans son esprit le jeune Britannicus, à substituer dans son affection son propre fils Néron, et, finalement, à le lui faire adopter. Or personne, pas même les ennemis les plus acharnés de Sénèque, — et nous savons qu'ils ne manquaient pas à Rome, — ne songea à rendre Sénèque complice de ces intrigues. Ce furent donc Agrippine et Pallas qui firent tout, et Sénèque n'eut aucune responsabilité engagée dans ces manœuvres.

De même, Agrippine fut seule à se débarrasser de Claude. Quand l'impératrice crut s'apercevoir que Claude commençait à se fatiguer d'elle et n'acceptait plus sa direction avec autant de docilité, elle résolut de mettre fin par le crime à cette dangereuse situation, d'autant plus qu'elle voyait bien qu'il y avait quelqu'un qui par derrière excitait Claude contre elle : c'était Narcisse, secondé par quelques affranchis. On comprend, en effet, que ceux-ci étaient peu soucieux de voir se produire un changement de règne, qui aurait risqué de compromettre gravement leur situation et de leur faire perdre à jamais toute l'influence qu'ils avaient sous un maître aussi malléable et docile que l'empereur actuel. Claude, qui se pliait successivement à toutes les directions qu'on lui donnait, écoutait Narcisse comme il avait autrefois écouté Agrippine. Jadis, il avait accepté les conseils de Pallas, qui lui recommandait d'épouser Agrippine ; il prêtait maintenant l'oreille aux propos malveillants de Narcisse contre l'impératrice. On ouvrit donc les yeux de l'empereur sur les manœuvres de sa femme. Quoique peu intelligent, Claude était pourtant capable de perdre ses illusions sur le compte d'Agrippine, surtout si on lui signalait complaisamment ses intrigues. Claude était très mal disposé à l'égard de l'impératrice. Suétone et Tacite nous disent qu'il laissa, un jour, échapper dans l'ivresse des propos menaçants : sa destinée, dit-il, était d'avoir à supporter les vices de ses femmes, mais aussi à les punir, « *Fatale sibi ut conju-*

gum flagitia ferret, dein puniret ». (Tacite, *Ann.*, XII, LXIV). Agrippine se décida à prévenir la menace. Narcisse étant tombé malade, elle reprit son empire sur Claude et le supprima.

En effet, Tacite et Suétone ne nous laissent aucun doute sur le fait même de l'empoisonnement de Claude. Probablement, on présenta à Claude un plat de champignons empoisonnés par la fameuse Locuste. En tout cas, il est un point certain : c'est qu'aucun historien n'a songé à donner à Sénèque une part de responsabilité dans cet empoisonnement. Jusqu'ici, donc, Sénèque reste étranger aux intrigues qui commencent à l'adoption de Néron pour finir par l'empoisonnement de Claude.

Après la mort du prince, il se joua au palais impérial une véritable comédie. La disparition de Claude ne suffisait pas. Il fallait encore faire proclamer Néron par les soldats. En effet, Néron n'était pas le fils de Claude, mais seulement son fils adoptif. L'empire devait revenir par conséquent à l'héritier légitime, au fils de Messaline et de Claude, à Britannicus. Agrippine organisa alors toute une ingénieuse machination. Elle commença par poster des gardes à toutes les issues du palais et leur donna l'ordre de ne laisser personne entrer ou sortir. Puis elle fit répandre au dehors le bruit que Claude était malade ; elle fit expédier des bulletins de santé au sénat et aux principaux magistrats, leur demandant de prier les dieux pour obtenir le rétablissement de l'empereur. Le sénat, les conseils et les prêtres firent des prières solennelles. Puis Agrippine annonça qu'il y avait un peu d'amélioration dans la santé de Claude, et elle introduisit dans le palais une troupe de comédiens pour divertir l'empereur. La chambre où reposait le cadavre était gardée sévèrement, et l'impératrice organisa, avec des personnes de confiance, un service de soins pour le prétendu malade. Sous prétexte que Claude avait besoin de repos et de calme, on n'admit personne à son chevet. Agrippine alla trouver Britannicus, et, avec mille caresses, elle lui représenta qu'il ne fallait pas troubler son père ; elle réussit ainsi à l'empêcher de sortir de sa chambre, et fit de même pour les deux sœurs de Britannicus.

Pendant ce temps, on disposait tout pour préparer l'avènement de Néron. Il est impossible de dire que Sénèque ait pris part à toute cette machination. Probablement, Burrhus et lui avaient reçu l'ordre de rester à côté de leur élève et de l'amuser dans sa chambre ; ils furent ainsi les complices involontaires et inconscients d'Agrippine.

Enfin, quand Agrippine crut pouvoir sans danger annoncer la mort de Claude, on ouvrit toutes grandes les portes du palais ; et

Néron, accompagné de Burrhus, se rendit au poste de garde du palais. La cohorte des prétoriens qui était alors de service, acclama Néron presque sans hésiter. Mais le plus important était de le faire acclamer par tous les prétoriens. Néron monta dans une litière et se fit transporter au camp. Les acclamations étant contagieuses, Néron fut reconnu empereur sans difficulté, après avoir promis de l'argent, et à la suite d'un petit discours approprié aux circonstances, *congruentia tempori*, dit Tacite (*Ann.*, XII, LXIX). Ce détail est fort intéressant. En effet, nous savons que Néron n'avait aucune qualité oratoire, ce que les Romains d'alors remarquaient d'autant plus, que c'était, en ce temps-là, une chose extraordinaire. On disait, à Rome, que Néron était le premier empereur incapable de composer un discours. Or nous le voyons, dans une circonstance des plus graves, prononcer un discours sans doute fort habile, au témoignage de Tacite, et destiné à amener sa proclamation. Il n'y a pas de doute possible : c'est Sénèque qui a composé le discours, comme il a composé tous ceux que prononça Néron au cours de son règne. Ainsi Sénèque joua un petit rôle dans la proclamation de Néron. Il était resté en dehors du drame intime et des intrigues ; mais, quand Néron lui demanda de composer pour lui un discours, il ne pouvait pas se dérober : cela rentrait dans ses fonctions de précepteur. Sénèque fut donc mêlé indirectement à l'avènement de son élève.

Quelques jours après, il fut encore mis à contribution pour un nouveau discours. Dans les funérailles des grandes familles, on déployait à Rome un faste inouï. On faisait défiler devant le mort tous ses ancêtres, sous la forme d'acteurs, qui portaient les images de cire des aïeux et étaient revêtus des costumes correspondant aux fonctions publiques qu'ils avaient jadis exercées. Ce magnifique cortège se déroulait à travers les rues de Rome et se rendait au Forum. Là, les acteurs qui représentaient les ancêtres s'asseyaient sur des chaises curules, et le plus proche parent du défunt, parfois une femme ou un enfant, prenait la parole et débitait un éloge funèbre. Cet usage solennel fut suivi pour Claude, et on lui rendit scrupuleusement tous les honneurs auxquels il avait droit. Néron, ayant été proclamé empereur comme fils adoptif de Claude, était considéré comme son plus proche parent. C'était donc à lui que revenait le devoir de prononcer l'éloge funèbre de Claude. Bien entendu, ce fut encore Sénèque qui le composa.

Il se passa, à cette occasion, une scène bouffonne dont Tacite parle au début du livre XIII des *Annales*. Tant qu'on se contenta

de vanter l'ancienneté de la famille de Claude, la gloire de ses ancêtres, les fonctions qu'ils avaient exercées, les triomphes qu'ils avaient remportés, on fut attentivement écouté. Quand on dit que Claude avait brillé dans les études littéraires et que, sous son règne, les frontières de l'empire avaient été respectées, on fut encore écouté. Mais, quand on célébra l'esprit, la prévoyance, la sagesse de Claude, personne, dit Tacite, ne put s'empêcher de rire : *nemo risui temperare*. En entendant Néron parler en ces termes de l'empereur, qui au fond n'était qu'un idiot, on crut à une ironie. Et, véritablement, on peut se demander s'il n'y avait pas dans cet éloge une pointe d'ironie. Sénèque, écrivain habile, habitué à toutes les finesses de la langue, avait peut-être, à dessein, outré l'éloge pour en détruire un peu l'effet. Il y avait peut-être un trait de satire dans les excès du panégyrique. Cela nous paraît être, sans doute, comme une inconvenance, une impertinence, à l'égard de la mémoire du mort. Mais il faut songer que, dans la circonstance, on n'avait pas affaire à un éloge funèbre ordinaire.

Toutes ces cérémonies de deuil, nous dit Tacite, n'étaient que des comédies de tristesse, *tristitiæ imitamenta*. Tout ce décor, toutes ces splendeurs ne sont qu'une plaisanterie dont personne n'est dupe, ni Néron qui prononce l'éloge, ni Sénèque qui l'a composé, ni le public qui l'entend. Tout le monde sait quelle importance il faut attacher à cette manifestation oratoire, à ce protocole funéraire obligé. Personne n'apporte aux obsèques cette déférence qui pourrait commander à Néron, à Sénèque et au public une attitude plus réservée. La bouffonnerie de Claude plane sur l'assemblée. De même, nous l'avons vu, que Claude, quand il faisait une lecture publique, provoquait l'hilarité générale ; de même, semble-t-il, on ne se gênait pas pour se moquer ouvertement du défunt.

Témoin un livre qui parvint jusqu'à nous sous le nom de Sénèque, et qu'on a en vain essayé de lui enlever. Il porte bien la marque de son esprit, de sa langue, de son style. Ce livre s'appelle dans les éditions, — car ce titre ne se trouve pas dans les manuscrits, — l'*Apokolokyntose*. Ce titre nous est donné par Dion. Le mot *apokolokyntose* est formé comme le mot *apothéose*. Apothéose signifie transformation en dieu ; « *apokolokyntose* » signifie transformation en citrouille. Le titre s'appliquait-il exactement au contenu de l'ouvrage, quand celui-ci était complet, et le livre racontait-il vraiment la transformation de Claude en citrouille, nous n'en savons rien. Le livre est composé selon la formule des satires ménippées de Varron ; il est composé moitié

en vers, moitié en prose. C'est une sorte de *satura*, de pot-pourri ; c'est une parodie plaisante, qui dépeint sous une couleur grotesque l'arrivée de Claude au ciel.

Après une préface amusante, Sénèque montre Claude, qui a eu bien de la peine à mourir, à se décider enfin à partir pour l'Olympe. A peine y est-il arrivé, qu'on l'annonce à Jupiter comme un homme « de bonne taille, ayant des cheveux d'un blanc parfait, avec on ne sait quelle allure menaçante ; en effet, il ne cesse de branler la tête, et traîne le pied droit. On lui a demandé son pays ; il a répondu on ne sait quoi d'une voix tremblante et embrouillée ; on ne comprend pas sa langue : ce n'est ni du grec, ni du latin, ni aucun autre idiome connu ». Jupiter, croyant sur ce rapport avoir affaire à un monstre, envoie à sa rencontre Hercule, qui était spécialiste en la matière. Hercule aborde Claude et discute avec lui, non sans avoir tout d'abord éprouvé quelque étonnement, malgré sa longue habitude. Finalement, on arrive à s'entendre. Hercule devient dévoué à Claude, et lui promet de le faire recevoir au milieu des dieux. Ils entrent dans l'Olympe ; Hercule se rend à l'assemblée et plaide la cause du nouveau venu. On discute. Quelle sorte de dieu pourra-t-on faire de Claude ? Un dieu comme le dieu d'Epicure, comme le dieu des Stoïciens ? On ne sait qu'en faire. Enfin Hercule parle en sa faveur, si bien que les dieux sont sur le point de l'admettre au milieu d'eux. Mais, alors, on voit intervenir un dieu qui, jusque-là, s'était tenu à l'écart : c'est Auguste, dont on avait fait l'apothéose, Auguste, le grand-père de Claude. Il s'écrie : « Hé quoi ! vous voulez faire de cet homme un dieu ? C'est la honte de sa famille et de l'empire. » Et il raconte tous les crimes et toutes les stupidités de Claude. On finit par se ranger à l'avis d'Auguste, et on décide d'expédier le malencontreux Claude aux Enfers. Mercure est chargé de le conduire à destination. Le chemin qui mène aux Enfers traverse la Voie sacrée. Aussi Mercure et Claude rencontrent-ils en route un cortège brillant et pompeux. Ce sont les funérailles de Claude. Alors Claude s'aperçoit qu'il est mort. On arrive, enfin, à la porte des Enfers, où l'empereur est effrayé par Cerbère. Là se presse la foule des gens que Claude a fait mourir : Silius, Juncus, Helvius, Trogus, et tous les autres parents et familiers. Alors Claude, qui, nous l'avons déjà signalé, manquait de mémoire au point de réclamer Messaline le lendemain de sa mort, s'écrie : « Tiens, mais ce sont mes amis ; comment êtes-vous donc venus ici ? » On le conduit alors devant le tribunal d'Eaque. Une grande discussion s'engage sur le choix du supplice auquel il faut condamner l'empereur. D'aucuns disent que Sisyphe a assez

traîné son rocher; d'autres, que Tantale va succomber si on ne lui vient en aide, et qu'il faut un peu laisser en repos Ixion. C'est alors qu'apparaît Caligula, qui vient à propos tirer d'embarras le tribunal. Caligula avait pour plaisir, étant enfant, de torturer Claude. Il amène des témoins pour attester qu'on l'a souvent vu souffleter et torturer le malheureux empereur, qu'il réclame comme son esclave. On le lui adjuge; il en fait cadeau à Flaque, qui le passe à son affranchi Ménandre. Celui-ci, ne sachant qu'en faire, le charge de débrouiller des procès. C'est sur ce dernier trait de satire contre l'empereur, qui se plaisait aux chicanes, que se termine l'ouvrage de Sénèque.

Cela n'est guère à l'honneur de Sénèque. Il eût été plus digne pour un philosophe d'épargner la mémoire de ce pauvre empereur, que la nature avait disgracié et qu'Agrippine avait si lestement expédié dans l'autre monde. Ce qui l'excuse, dans une certaine mesure, c'est l'état d'esprit ambiant. Les gens qui avaient souffert, pendant de longues années, de la bêtise et de la méchanceté de Claude, se détendent après sa mort. Sénèque, entre autres, avait eu à pâtir de la malveillance de Claude, qui l'avait relégué pendant huit ans sur les rochers de la Corse; il avait accumulé contre l'empereur une provision de mépris et de haine, et il a donné libre cours à ces sentiments dans cet opuscule, composé sans doute peu de temps après la mort de Claude, probablement dans le courant même de la semaine qui suivit ses funérailles.

Quant au rôle officiel que joue Sénèque à propos de l'enterrement de Claude, il est très simple. Nous avons vu qu'il a composé l'éloge funèbre prononcé par Néron. Et cela n'est pas une supposition. Tacite dit formellement, au début du livre XIII des *Annales*, que le discours était l'œuvre de Sénèque: « *Oratio a Seneca composita* ». Sénèque n'a fait, en cette circonstance, que s'acquitter d'une tâche que lui imposait sa fonction de précepteur.

Quand fut terminé le drame de palais, analogue à ces tragédies sanglantes qui se passent souvent dans le royaume ottoman, Sénèque prit de l'ascendant sur son jeune élève. En effet, il jouit du prestige de l'écrivain, de l'orateur, du philosophe; il a, auprès de Néron, l'autorité que donne à un précepteur une intimité de tous les instants; enfin, c'est un homme d'expérience, tandis que son élève, âgé de dix-sept ans à peine et sans aucune connaissance de la vie, a besoin d'un appui et d'un guide. L'autorité de Sénèque s'accrut de plus en plus; et, par la force des circonstances, il devint le conseiller de l'empereur.

Cette autorité fut, tout de suite, bienfaisante. A peine Agrippine a-t-elle tué Claude, qu'elle veut en tuer d'autres. Elle fait exécuter

Silanus, dont le seul crime était d'être un descendant d'Auguste, et, comme tel, de provoquer les craintes de l'ambitieuse Agrippine. Elle fait ensuite tuer l'affranchi Narcisse, qui avait essayé d'éclairer Claude sur ses desseins criminels. Et on allait continuer les massacres, dit Tacite, si Sénèque et Burrhus ne s'étaient mis à la traverse : *ibaturque in cædes, nisi Afranius Burrhus et Annæus Seneca obviam issent* (Tacite, *Annales*, XIII, 11). Ainsi, aussitôt après l'avènement de Néron, Sénèque manifeste son influence. Il se met à la traverse des projets sanguinaires d'Agrippine, en agissant sur l'empereur et en obtenant de lui qu'il contrecarre les desseins de sa mère. Il était, d'ailleurs, secondé dans cette tâche délicate par l'autre précepteur, Burrhus, qui était d'accord avec lui pour s'opposer à Agrippine.

Dès le début du règne de Néron, Sénèque fut entraîné à faire de la politique, et une politique bienfaisante, opposée à la politique méchante d'Agrippine. Bientôt il entra encore plus avant dans le gouvernement, en profitant d'une circonstance importante. Néron, acclamé par les troupes, se rendit au sénat. C'était d'ailleurs une simple formalité que d'obtenir l'adhésion des sénateurs, car il leur était impossible de résister à un homme qui avait les soldats pour lui.

Plus tard, les obsèques de Claude s'étant terminées comme on sait, il y eut une autre séance au sénat. Comme toujours, on échangea des discours. Sénèque dut donc composer, en quelque sorte, le discours-programme de Néron, le discours du trône, où il exposait aux sénateurs quels seraient ses principes de gouvernement. Tacite nous donne l'analyse de ce discours, qui est d'une habileté consommée ; on y reconnaît la main de l'écrivain de premier ordre qu'était Sénèque. Néron, après quelques mots sur l'adhésion du sénat et des soldats à son règne, pose ses principes : il est jeune, et ne peut guère avoir d'opinions à lui ; mais il a à côté de lui des hommes excellents, qui le soutiendront de leurs bons conseils. Cela, bien entendu, se rapporte à Burrhus et à Sénèque. Il a aussi dans la famille impériale d'excellents exemples : et, ce disant, il désignait sans doute les bustes d'Auguste et de Tibère. Mais Auguste n'avait pas toujours été l'excellent empereur qu'il fut à la fin de sa vie ; au début, il avait été un tyran sanguinaire, et il avait fait sur ses ennemis de terribles représailles. Il y avait aussi fort à dire sur le compte de Tibère ; s'il a été, un moment, un grand empereur, son règne a été ensanglanté par les querelles les plus atroces. Aussi fallait-il que Néron fit des restrictions, et Sénèque les avait faites pour lui. Dans son discours, Néron rappelait qu'il arrivait au pou-

voir sans avoir traversé (comme Auguste) les guerres civiles, ni (comme Tibère) des discordes domestiques. Il n'apporte donc ni haines ni désirs de vengeance. Puis il établit son programme : tous les abus du règne précédent seront corrigés. — On ne verra plus l'empereur juge de tous les procès ; on ne verra plus enfermer la défense et l'accusation dans les limites du palais. On sait, en effet, que le bonheur de Claude était de juger les procès ; il les appelait tous dans son palais, pour entendre plaider, et il distribuait les condamnations à tort et à travers. — Néron promet encore qu'il n'y aura plus de brigues à la cour. L'Etat et la maison de l'empereur seront deux choses distinctes. Sous Claude, elles étaient perpétuellement confondues ; par faiblesse, l'empereur avait fait de ses affranchis ses secrétaires et de ses femmes ses ministres. Ainsi la maison de l'empereur tenait le gouvernement de l'empire, et Claude avait désorganisé les services publics. — Néron rendra au sénat ses fonctions traditionnelles et l'administration des provinces sénatoriales ; car, sous Tibère, Caligula et Claude, on avait peu à peu retiré au sénat quelques-unes de ses fonctions administratives. — L'empereur ne gardera l'autorité que sur les provinces où il y a des armées romaines. — En promettant ainsi d'accomplir toutes ces réformes, qui étaient réclamées dès longtemps, en rendant au sénat les prérogatives qui lui avaient été enlevées, Sénèque savait bien qu'il préparait à Néron une popularité certaine.

Le discours ne manqua pas son effet, et il eut, auprès des sénateurs, tant de succès, qu'on ordonna de le graver sur des tables d'argent et de le lire, chaque année, aux nouveaux magistrats au moment où ils entraient en charge.

M. G.

L'œuvre poétique de Michel-Ange Buonarroti ⁽⁴⁾

Par **RAPHAËL PETRUCCI,**

Professeur à l'Institut de Sociologie Solway.

III

Vittoria Colonna avait déjà près de cinquante ans, lorsqu'elle connut Michel-Ange. Fille de Fabrizio Colonna qui, après avoir appartenu au parti français, passa au service de l'Espagne, elle fut fiancée, dès l'âge de cinq ans, à Ferrante Francesco, fils unique d'Alfonso d'Avalos, marquis de Pescara. L'amour qui la lia à son mari datait de l'enfance ; il était éclos en elle, à mesure que s'éveillait son esprit ; il l'accompagna à travers toutes les vicissitudes de sa vie, et lorsque, plus tard, elle recherchait, dans une piété fervente, la consolation de son veuvage, il demeura comme un culte attendri pour la mémoire du disparu.

Le marquis de Pescara prit part aux guerres dans lesquelles se jouait alors le destin de l'Italie et qui préparaient l'hégémonie de la maison d'Espagne. Il enlevait Milan au maréchal de Lautrec, secourait Pavie assiégée, prenait d'assaut Lodi et Pizzighettone, forçait Crémone à capituler, chassait les Français du duché de Gênes, et, enfin, prenait part à la bataille de Pavie, dont Charles-Quint attribuait, en grande partie, l'issue heureuse à son initiative.

Mais l'orgueil du marquis fut profondément blessé. Il espérait des faveurs qu'il n'obtint pas ; le dépit qu'il ressentit le conduisit à écouter les propositions de Jérôme Morone, grand chancelier du duc de Milan, qui cherchait à l'entraîner dans un vaste complot. Il proposait que, « entre le pape, le gouvernement français et les autres gouvernements italiens, fût établie une ligue, dont le marquis de Pescara serait le capitaine général. Celui-ci, ayant cantonné séparément dans divers lieux du duché de Milan les corps de l'infanterie espagnole, devait en prendre avec lui la partie qui voudrait le suivre ; les autres, avec Antoine de Leyva, après lui chef de l'armée, devaient être dépouillés et massacrés. Les forces de

(4) Voir la *Revue de l'Université de Bruxelles*, mars 1908.

tous les confédérés devaient poursuivre pour lui la conquête du royaume de Naples, dont le pape lui donnerait l'investiture (1). » Les pourparlers étaient fort avancés, le pape et la république de Venise engagés, lorsque, au moment de tout conclure, le marquis de Pescara montra des hésitations singulières. Il fit venir Morone à Novara sous prétexte de conférer avec lui, cacha dans une chambre Antonio de Leyva derrière une tapisserie et fit répéter au chancelier milanais les termes de la conjuration. Puis il le fit arrêter.

Pescara avait informé Charles-Quint du complot et avait reçu la mission d'agir. La confession de Morone, écrite de sa propre main et publiée par Dandolo, en 1835 (2), ne laisse aucun doute sur la cruelle perfidie du marquis. Celui-ci semble avoir d'abord écouté avec complaisance les propositions de ceux qui voulaient le porter au trône de Naples ; mais, lorsque, des bruits de trahison ayant couru dans le camp espagnol et étant parvenus jusqu'aux oreilles impériales, la situation devint dangereuse et le succès problématique, il prit la décision de tout dévoiler. Morone put ainsi expérimenter le bien fondé du jugement qu'il avait porté sur Pescara, lorsqu'il déclarait « qu'il n'y avait homme en Italie qui pratiquât davantage la malignité et la mauvaise foi. On pourrait trouver singulier qu'il se soit adressé justement à celui qu'il avait si sévèrement jugé ; mais son excuse est dans ce fait qu'il choisit courageusement le seul moyen de salut qui se présentait à lui. Le malheureux chancelier laisse dans l'histoire le renom d'une haute intelligence et d'un esprit avisé : Guicciardini, qui ne fut guère tendre pour lui, le loue de son éloquence, de sa décision, de son expérience et de ce que, aussi, « il opposa souvent une énergique résistance à l'hostilité du destin, mémorable à son époque » (3). Quant à Pescara, Ripamonti a laissé tomber sur lui des paroles terribles et qu'il n'y a pas lieu de réformer : « Sa mémoire n'aura pas, dans cette œuvre, la louange qu'elle a reçue d'autres écrivains, dit-il. Il n'y a pas eu, dans ces temps, d'homme plus infâme dans la perfidie ni de plus illustre dans les armes (4). »

Mais la trahison de Pescara ne devait pas comporter, pour lui, les effets qu'il en attendait. Peu de jours s'étaient écoulés après l'emprisonnement de Morone, que sa santé, épuisée par

(1) Guicciardini, *Storia d'Italia*. Turin, Palomba, édit. 1853, lib. XVI, chap. 3.

(2) Dandolo, *Ricordi inediti di Girolamo Morone*, Milan, 1855.

(3) *Storia d'Italia*, id. liv. XVI, chap. III.

(4) Ripamonti, *Historiæ patriæ*.

les fatigues éprouvées et les blessures reçues dans les récentes guerres, subit un assaut rude et imprévu. Il mourut le 25 novembre 1525, à l'âge de trente-trois ans, ayant à peine eu le temps de faire dresser son testament ; et l'on murmura, dans cette Italie écrasée par le destin, que le poison ordonné par l'empereur n'avait pas été étranger à cette fin brusque de l'homme qui avait doublement trahi.

L'amour que Victoria Colonna portait à Francesco d'Avalos était exclusif et profond. Elle avait souffert, par lui, tout ce qu'une femme peut souffrir ; mais il avait pris tout son être, et cette mort prématurée ouvrit, dans son cœur, une blessure qui ne se guérit jamais. Elle ne paraît pas avoir eu le sentiment de la déchéance morale de celui qu'elle aimait. Dans la douleur dont l'écho amorti retentit encore dans sa vieillesse, dans la pitié qui fait d'elle presque une recluse, dans la dignité simple et ferme de sa vie, on ne peut voir que le regret et le souvenir, non le rachat voulu pour une faute qu'elle aurait connue et contre laquelle, dit-on, elle aurait agi (1). A travers toutes les poésies consacrées à cet amant qui la prit dès l'enfance, dans ce héros qu'elle appelle « mon beau Soleil », elle voit le grand homme de guerre aussi bien que l'amant. On y trouve nombre d'allusions au général victorieux, à l'homme public qui traversa une courte mais brillante carrière. Les intrigues et les perfidies, sur lesquelles elle ne fut peut-être pas entièrement aveuglée, n'ont pu lui faire admettre un souvenir qui diminuât la pureté de son héros.

Vittoria Colonna, devenue veuve, se réfugia à Rome, où Clément VII lui permit d'habiter le couvent des Sœurs de San Silvestre in Capite, que protégeait sa famille. Là, commença la seconde partie de cette vie, qui devait s'écrouler dans l'étude et dans la prière. Cependant, en 1526, les troubles de Rome, provoqués par les Colonna et, surtout, le sac de 1527, vinrent la troubler dans la retraite et déchirer son cœur. De son château de Marino, où ses frères l'ont transportée, elle écrit au marquis del Vasto, son cousin, qu'elle avait connu enfant et dont elle avait dirigé la culture, en le suppliant, lui et les autres chefs impériaux, d'avoir pitié d'aussi effroyables malheurs. Elle offre sa fortune pour secourir les misérables ; elle donne des gages sur

(1) Govio, dans sa *Vita del Pescara*, parle d'une lettre où Vittoria Colonna supplie son mari de ne pas se laisser griser par l'espoir d'une couronne et de ne pas souffrir la moindre tache à son honneur.

On ne connaît cette lettre que par la citation de Govio, qui n'est pas un historien fort sûr.

son propre bien, afin de racheter des prisonniers ou d'assurer la sécurité de ceux que Clément VII a livrés comme otages ; « elle se montre telle enfin, dit Visconti (1), qu'elle apparut comme une étoile de paix dans ce ciel orageux ». Et lorsque, plus tard, des contestations mettent les Colonna en armes contre le pape, elle intervient encore auprès de Paul III pour le prier d'éviter la violence.

Le malheur et la dureté des temps la conduisent de monastère en monastère. De Rome, elle va à Orvieto, puis au couvent de Santa Catarina de Viterbe, et enfin, en 1544, elle retourne à Rome où elle achèvera sa vie. A plusieurs reprises, de puissantes influences s'exercèrent sur Vittoria Colonna pour l'amener à accepter quelque nouvel époux. Ses frères pouvaient trouver, dans une alliance choisie, une influence plus étendue au service de leur politique de grands seigneurs romains. Elle répondait, avec douceur, mais avec une inébranlable fermeté, que « son beau soleil, disparu pour tous, resplendissait encore pour elle et que, dans ses vêtements de deuil comme jadis dans ses habits de fête, elle lui garderait entière la foi de son cœur ».

Dans la retraite profonde de sa vie, Vittoria Colonna sut s'entourer des hommes dont la culture reflétait l'activité intellectuelle de son temps. On trouve parmi ces familiers, avec Michel-Ange, Govio, qui écrivit la Vie du marquis de Pescara, Molza, Dolce, Guidiccioni, Bembo, Castiglione et l'Arioste. Mais à ces écrivains et à ces poètes se joignaient d'autres hommes, qu'entraînait, dans ses polémiques et dans ses combats, l'esprit de la Réforme. Certains, comme les cardinaux Gasparo Contarini, Reginaldo Polo, Giovanni Morone, défendaient les vieilles traditions de l'Eglise ; d'autres, comme Mercantonio Flamminio, Pietro Martire, Vermigli, Pietro Carnesechi et Fra Bernardino Ochino, étaient entraînés par les idées nouvelles, si bien, même, que, plus tard, on rencontra parmi eux plus que des partisans, des adeptes du nouveau schisme.

Vittoria Colonna était trop attentive à suivre le mouvement de son temps, pour ne point se sentir ébranlée par la lutte qui déchirait l'Eglise. Comme Michel-Ange, elle jugeait avec sévérité la corruption de la cour romaine, le fléchissement des croyances, le relâchement des mœurs. Sa vie tout entière fut une protestation courageuse contre la corruption de son temps. Elle sentait la nécessité de changements profonds dans l'Eglise et, à ce point de

(1) Visconti, *Vita di Vittoria Colonna, Premessa alle Rime di lei*, Rome, 1840, page c, III.

vue, son sentiment était avec les réformateurs. Mais, d'autre part, il paraît certain qu'elle demeura toujours profondément attachée au catholicisme. L'élan de sa foi, la pesée violente du dogme, l'arrachèrent aux doutes qui l'avaient assaillie ; elle ne suivit point Fra Bernardino Ochino, Vermigli et Carnesechi dans l'abjuration ; elle se soumit, dans un sentiment d'ivresse mystique, de souffrance et d'abnégation (1).

Mais ces tendances, pareilles à celles qui guidaient Michel-Ange, devaient conduire Vittoria Colonna à jouer un rôle singulier dans la poésie italienne. Elle fut la première à agir comme les réformés, qui, délaissant la langue sacrée, composaient leurs psaumes en langue vulgaire : elle écrivit une série de poèmes, qui forment la plus grande partie de ceux qu'elle a laissés et qui sont consacrés à des sujets mystiques. Ils démontrent sa foi ardente et aussi un charme de sincérité et d'émotion, qui jaillit de sa prière. C'est encore une prière qui se prolonge, une prière et un souvenir qui inspirent ces autres poésies consacrées au bien-aimé que la mort ravit en pleine jeunesse. Elle écrit seulement « pour soulager la souffrance profonde dont se nourrit son cœur, non pour ajouter un éclat inutile à son beau soleil » (sonnet I) ; elle a l'esprit obsédé de ce héros auprès de qui elle vécut des heures de joie et dont la mémoire inoubliée remplit son cœur fidèle.

« A quoi bon, dit-elle, en appeler à la mort inexorable ; avec mes larmes, fléchir le ciel, si je puis moi-même arracher les ailes à mon désir et rejeter la souffrance qui m'accable ? »

« Plutôt que de crier pitié devant des portes closes, il vaudrait mieux mille fois en ouvrir une à l'oubli, fermer l'autre au souvenir : ainsi je puis me vaincre moi-même et le sort ennemi.

« Toutes les défenses, toutes les routes que découvre mon âme, afin d'échapper à la noire prison d'une si lourde souffrance, je les ai tentées en vain.

« Et cela me prouve seulement que, s'il reste en moi assez de raison, je dois détourner vers des œuvres meilleures ce désir de folie et de désespoir (2) ! »

La douleur poignante qui jaillit de ce beau sonnet montre assez le sentiment profond par lequel la vie solitaire de Vittoria Colonna fut guidée. Toujours, la pensée renouvelle le mal, et la

(1) « Vous avez vu, écrit-elle au cardinal Morone, le 22 décembre 1543, le chaos d'ignorance où j'étais, et le labyrinthe d'erreurs où j'allais, le corps perpétuellement en mouvement, pour trouver le repos, l'âme toujours agitée pour trouver la paix. Dieu a voulu qu'il me fût dit *Fiat lux* ! et qu'il me fût montré que je n'étais rien et que tout était en Christ. »

(2) Sonnet XXX (page 33), *Rime e lettere di Vittoria Colonna*, Florence, 1860.

mémoire des années de l'enfance et de l'adolescence ne fait qu'accentuer encore la douloureuse vision du disparu. Le charme subtil d'un amour sincère, plein de noblesse et de pureté, d'un amour qui ne peut accepter l'idée de la mort, se lève à chaque mot de ces poèmes par lesquels cette femme soulage son cœur. Au milieu des regrets déchirants et des souvenirs douloureux du passé, il y a parfois quelque chose d'une prière éperdue. Et l'on songe à ces peuples orientaux, qui, ne pouvant se détacher de leurs morts, ont divinisé leur âme subtile, leur être vaporeux. Ils reposent dans la tablette ancestrale, sur l'autel domestique, et des enfants, joignant leurs mains innocentes, murmurent des paroles pieuses devant l'ombre désolée échappée au pays des Ténèbres. De même, il y a en Vittoria Colonna une lutte affreuse qui se joue, une lutte dont la grandeur et l'amertume ne sont dépassées par rien de ce que peuvent vivre les hommes : la lutte de l'Amour et de la Mort.

C'est la profondeur même de ce drame qui la jette dans l'esprit ascétique et la mysticité. Lorsque, comme elle le dit elle-même, il reste en elle assez de raison, elle sent qu'elle doit détourner vers des œuvres meilleures ce désir de folie et de désespoir. Elle a la foi religieuse, et c'est encore un sentiment qui l'entraîne : c'est pourquoi il a assez de puissance pour changer en un calme mélancolique et doux les convulsions pleines d'amertume. Du héros qui demeure l'adoration de son amour, elle est entraînée vers le Dieu qui accueille ses élans mystiques ; et la poésie d'un système religieux endort cette âme si profondément blessée par la fatalité du destin.

Si le sonnet traduit plus haut livre le secret même de son œuvre poétique, il ne peut donner ici que le sentiment et l'inspiration de Vittoria Colonna. Le texte italien seul pourrait en définir la technique. Celle-ci appartient très évidemment à l'école des imitateurs de Pétrarque. Elle est d'une forme certes moins intéressante que l'idée qu'elle contient. La correction, poussée jusqu'à l'extrême, donne de la froideur. Au moins peut-on dire que, chez Vittoria Colonna, la nature de son inspiration est telle qu'elle chauffe et qu'elle grandit cet outil trop parfait. Les métaphores contournées, les *concetti* subtils, sont noyés dans ce fleuve d'amour et de foi qui s'écoule à travers ses poésies ; ce qui, déjà, surcharge de place en place l'œuvre de Pétrarque ; ce qui, grossi par ses imitateurs, devient particulièrement insupportable dans les productions de l'école, s'efface et disparaît devant le sentiment d'art et la passion profonde enfermés en cette femme que Michel-Ange aima.

IV

On se tromperait étrangement en cherchant, dans la liaison de Michel-Ange et de Vittoria Colonna, quelque chose qui correspondît soit aux mœurs de leur époque, soit aux coutumes de notre temps, et c'est avec une grande attention, un sérieux esprit critique, qu'il faut lire les quelques lignes consacrées par Ascanio Condivi à cette partie de la vie de Michel-Ange (1) : « Il aima surtout grandement, dit-il, la marquise de Pescara, dont le divin esprit l'avait passionné, et il était, d'autre part, aimé d'elle démesurément : il conserve encore d'elle beaucoup de lettres pleines de noble et très doux amour, telles qu'elles avaient coutume de sortir d'un tel cœur ; il avait aussi écrit, pour elle, de nombreux sonnets pleins d'intelligence et de doux désir. Plusieurs fois, elle partit de Viterbe ou d'autres lieux, où elle s'était rendue par plaisir ou pour passer l'été, et elle vint à Rome, mue par le seul désir de voir Michel-Ange ; et lui, de son côté, éprouvait pour elle un tel amour, que je me souviens lui avoir entendu dire qu'il ne regrettait rien autre que, lorsqu'il alla la voir morte, de ne pas avoir baisé son front ou son visage, comme il lui avait baisé la main. A cause de cette mort, il demeure souvent abattu et comme insensé. » (§ LXII, p. 146-147.)

On pourrait croire, au premier abord, que l'amour de Michel-Ange pour Vittoria Colonna fut partagé par celle-ci ; mais il faut interpréter tout autrement les lignes de Condivi. Si l'on fait la part des termes propres à l'époque et de la tournure propre à la langue, on doit retenir de ce témoignage de Condivi que Vittoria Colonna témoigna une affection très réelle à Michel-Ange, affection qui ne dépassa jamais le domaine d'une noble amitié et dont la retenue était telle que, lorsque Michel-Ange alla s'incliner devant le lit funèbre de celle qu'il avait aimée, il n'osa déposer un baiser sur son front et effleura seulement de ses lèvres la main glacée par la mort.

Vittoria Colonna accueillit certainement d'un cœur amical et attendri l'hommage de ce vieillard, chargé de gloire, dont tous subissaient l'ascendant et qui, pour la première fois, échappait aux préoccupations de son art et de sa vie pour s'incliner devant une femme. On ne peut dégager un autre sentiment des quelques lettres que l'on possède. Elle l'appelle *cordialissimo mio signore* et

(1) Les mêmes réserves seraient à faire pour l'amitié durable qui lia Michel-Ange à Thommaso dei Cavalieri. Il faut la comprendre en tenant compte d'abord des termes et de la langue du xvi^e siècle, ensuite des théories platoniciennes et de cette adoration ardente de la Beauté qui animaient Michel-Ange.

mio singularissimo amico. Elle parle de leurs lettres trop fréquentes et dit que, s'ils s'y laissent entraîner tous deux, elle n'aura plus de temps pour la prière, non plus que lui pour le travail. Elle fait allusion à des conversations où Michel-Ange évoque d'un « cœur humble et ardent » la pensée de ce Dieu qu'il entrevoit dans la grandeur de Dante et des livres saints.

Un architecte et miniaturiste, François de Hollande, envoyé par le roi de Portugal en Italie, a laissé, dans son dialogue sur la *Peinture dans la ville de Rome*, le récit précieux d'une de ces réunions où Vittoria Colonna s'entretenait avec Michel-Ange. Dans ce cercle de savants et d'artistes qui se réunissaient autour d'elle, il était le plus désiré et le plus écouté. François de Hollande assista, dans l'église de Saint-Sylvestre, à Montecavallo, à l'une de ces réunions où se plaisaient les beaux esprits de la Renaissance. Elles étaient pleines de subtilité, de scepticisme et d'impiété dans les jardins Ruccelaï, où dominait, avec les Médicis, la conception néo-platonicienne. Elles étaient pleines, au contraire, de philosophie grave et de foi dans cette église ombreuse et calme où Vittoria Colonna siégeait dans ses vêtements de deuil.

On voit, dans le récit du Portugais (1), cette femme agir vis-à-vis de Michel-Ange avec le tact exquis de sa nature ombrageuse et farouche. Comme on désire l'entendre discourir sur la peinture, elle n'aborde point le sujet de front, mais parle de choses et d'autres, jusqu'à ce que le vieux maître soit entraîné de lui-même à ce que l'on attend de lui.

Certains traits montrent toute la noblesse d'âme de Vittoria, en même temps qu'ils jettent un jour précis sur certains aspects du caractère de Michel-Ange. — « Vous avez le mérite, lui dit-elle, de vous montrer libéral avec sagesse et non point prodigue avec ignorance. C'est à cause de cela que vos amis mettent votre caractère au-dessus de vos œuvres, et celui qui ne vous connaît point n'estime de vous que la partie la moins parfaite, c'est-à-dire les travaux. Pour moi, je vous considère comme non moins digne d'éloges pour la manière dont vous savez vous isoler, fuir nos discours inutiles et vous refuser à peindre pour tous les princes qui vous recherchent, afin de poursuivre, dans la solitude, votre chemin tout entier voué au travail. » — « Madame, répond Michel-Ange, vous me louez beaucoup plus que je ne le mérite ; mais, puisque nous parlons de ces choses, permettez que je me plaigne de la foule en mon nom et au nom de certains artistes de mon caractère. Des mille faussetés qui ont cours sur les peintres cé-

(1) *Les Arts en Portugal*, lettres adressées à la Société artistique et scientifique de Berlin par le comte A. Raczyński. Paris, Renouard, 1846.

lèbres, la plus accréditée est celle qui les montre bizarres, difficiles à approcher, insupportables ; tandis que, de leur nature, ils sont très humains. Les oisifs ont tort de prétendre à ce qu'un artiste, tout empli de ses travaux, s'abandonne aux politesses afin de leur être agréable ; car bien peu s'occupent de leur métier avec intérêt. Je puis assurer à Votre Excellence que Sa Sainteté elle-même me donne parfois de l'ennui et du désagrément, en me demandant pourquoi je ne me laisse pas voir plus souvent. Alors, je lui réponds que j'aime mieux travailler pour elle, à ma façon, que de rester, un jour entier, en sa présence, comme font tant d'autres. — L'artiste, ajoute-t-il, qui se préoccupe plus des ignorants que de sa profession, l'artiste qui n'a rien de particulier ni d'étrange, ne sera jamais un homme supérieur. Les esprits lourds et vulgaires se trouvent sans lanterne sur les places publiques du monde entier. » Puis la conversation se poursuit sur la peinture flamande, que Vittoria Colonna, avec la compréhension, singulière pour son temps, d'un esprit contemplatif et mystique, trouve plus pieuse que l'italienne ; tandis que Michel-Ange, développant l'idée du style et de la conception platonicienne, place au premier rang l'art italien : « La bonne peinture est noble et pieuse par elle-même, car rien n'élève l'âme des sages et ne la conduit à la piété, plus que la difficulté de la perfection qui se rapproche de Dieu et les unit à lui. Or, la bonne peinture n'est autre chose qu'une copie de ses perfections, une ombre de son pinceau, enfin une musique, une mélodie ; de telle sorte que, seulement, une intelligence très vive peut en concevoir la difficulté. » Nous retrouvons un écho de ces idées dans les poésies de Michel-Ange et dans l'amour qui les a inspirées.

Cet amour tardif fut-il le premier qu'éprouva Michel-Ange ? Il semble que, s'il en avait été autrement, une trace en serait restée dans cette âme passionnée, aux mouvements impétueux et retentissante de houles. Il avait coutume de dire qu'une maîtresse seule l'avait poursuivi, que c'était l'art, et que ses œuvres étaient ses enfants. Il eut toujours des mœurs sévères, et, du reste, qu'importe ? Nous n'avons à connaître que ce qui a profondément agi sur la vie de son cœur et de sa pensée.

L'amour qu'il éprouva pour Vittoria Colonna était tel, qu'il échappait à toutes conditions communes. Par les lettres échangées, par leur conversation telle que la rapporte François de Hollande, par la chasteté qui arrêta devant la morte l'amant désolé, baisant respectueusement et religieusement sa main, on peut en déceler la véritable nature. Il reste à étudier de près l'œuvre poétique et à en dégager la signification.

(*A suivre.*)

R. PETRUCCI.

Sujets de devoirs.

UNIVERSITÉ DE POITIERS

LITTÉRATURE ANGLAISE

Dissertation anglaise ou française.

1. Analyser et définir l'humour de Carlyle.
2. *Sartor Resartus* est-il une autobiographie ?

Thème.

H. Taine, *La Fontaine et ses Fables*, 2^e partie, chap. II, p. 171, depuis : « Descendons d'un degré... », jusqu'à : « Chaque année, etc. » (Cahen, *Morceaux choisis*, p. 739.)

Version.

Carlyle, *Sartor Resartus*, book I, chap. III, jusqu'à : «... we looked in his face. » (Commentaire grammatical facultatif.)

Explications.

Shelly, *The Sensitive Plant*.

Hazlitt, *Shakespeare's Characters*.

*
**

Composition française.

1^{er} sujet (ancien régime).

Discuter cette pensée de La Bruyère : « Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touché de très belles choses. » (Ouvrages de l'Esprit.)

2^e sujet (nouveau régime).

Des idées religieuses de Marot d'après les *Epttres*, notamment l'*Epttre au Roi* écrite de Ferrare.

Versions latines.

A. Poètes. *Martial*, livre XII, 57, *ap Sparsum*.

B. Prosateurs. *Sénèque*, Lettres à Lucilius, n° 100 : « Oratio sollicita philosophum... », jusqu'à : «... Affert quem Fabiano... »

Thème grec.

Boileau, *Discours sur le style des inscriptions*, jusqu'à : « D'ailleurs, comme les tableaux... »

Version grecque.

Hérodote, VII, 104 : Réplique de Démarate à Xerxès.

Thème latin.

Pascal, *Pensées*, article IV, 1, depuis : « On charge les hommes... », jusqu'à : « Quand je m'y suis mis quelquefois... »

Version latine.

Pour les candidats à la licence de philosophie ou de langues vivantes.

Cicéron, *De Officiis*, I, 11, depuis : « Sunt autem quædam officia... », jusqu'à : « ... patroni essent more majorum. »

Pour les candidats à la licence d'histoire ou de langues vivantes.

Suétone, *Titus*, 8, depuis : « Natura autem benevolentissimus... », jusqu'à : « ... quo quæque maturius peragerentur. »

Histoire moderne.

L'Angleterre contre Napoléon.

Histoire contemporaine.

Bismarck.

Géographie.

La mer des Indes.

Histoire ancienne.

1. L'organisation de la démocratie à Athènes, au temps de Périclès.

2. La science grecque à l'époque alexandrine.

3. La société romaine au temps des premiers Césars.

Histoire du Moyen Age.

1. Le monarchisme en Occident, du ^v^e au ^{viii}^e siècle.

2. L'administration de Charles VII.

3. Florence au temps des Médicis.

Philosophie.

1. La nature des Idées selon Platon.
2. Analyser un dialogue de Platon.
3. La perception du temps : exposer et discuter les principales théories modernes relatives à cette question.
4. L'idée d'organisme en sociologie.

Langue allemande.

Traduire, dans le 2^e *Dialogue sur l'Eloquence*, de Fénelon, à partir de l'alinéa qui commence ainsi : « Je vous l'ai déjà dit, tout l'art des bons orateurs ne consiste qu'à observer ce que la nature fait, quand elle n'est pas retenue... », jusqu'à : « Voilà la nature qui se montre à vous, vous n'avez qu'à la suivre. »

LITTÉRATURE ANGLAISE**Dissertation anglaise ou française.**

1. Définir le snobisme d'après Thackeray.
2. Analyse et commentaire littéraire d'une des pièces de Tennyson portées au programme.

Version.

Georges Eliot, *Scenes of Clerical Life*, Amos Barton, chap. II, depuis : « She was a lovely woman... », jusqu'à : « But now he has shut the door. » — Commentaire grammatical facultatif.

Thème.

Fromentin, *Un été dans le Sahara*, p. 7, depuis : « Est-il vrai... », jusqu'à : « Le lendemain, même beauté... » Cahen, *Morceaux choisis*, p. 696.)

Explications.

Carlyle, *Sartor Resartus*.

Hazlitt, *Shakespeare's Characters*.

Composition française.**1^{er} Sujet (ancien régime).**

Laquelle vaut le mieux, pour étudier l'homme, des méthodes de Montaigne, La Rochefoucauld, Molière et La Bruyère ? Quels sont les avantages et les inconvénients de chacune ?

2^e Sujet (nouveau régime).

Quels sont les divers sentiments exprimés par François Maynard dans ses *Poésies* (t. III, p. 156-267).

Versions latines.

1^o Prosateurs, Tacite, *Histoires*, II, chap. xxxviii : « Vetus ac jam pridem insita... nunc ad rerum ordinem revertar. »

2^o Poètes, Juvénal, *Satire X*, vers 56 : « Quosdam præcipitat... », à vers 88 : « ... dominum trahat. »

Thème grec.

Racine, seconde préface de *Britannicus* : « Voici celle de mes tragédies... », jusqu'à : « Pour commencer par Néron... »

Version grecque.

Odyssée, ch. xxii, vers 44-67.

Thème latin.

La Bruyère, préface des *Caractères*, depuis : « Je rends au public... », jusqu'à : « Quand donc il s'est glissé dans un livre... »

Version latine.

Licence de philosophie ou de langues vivantes.

Cicéron, *de Senectute*, 84, depuis : « Quid habet enim vita commodi... », jusqu'à : « Quodsi non sumus immortales futuri... »

Licence d'histoire ou de langues vivantes.

Tacite, *Annales*, VI, 50, depuis : « Jam Tiberium corpus... », jusqu'à : « Pater ei Nero... »

Histoire moderne.

Le traité d'Utrecht.

L'opposition sous le Directoire.

Histoire contemporaine.

Metternich.

Cavour.

Géographie.

La Méditerranée orientale.

Le Nil.

Histoire ancienne.

1° La démocratie athénienne depuis la mort de Périclès jusqu'aux guerres contre la Macédoine.

2° La politique religieuse des Antonins.

3° La vie économique dans l'Empire romain du 1^{er} au 3^e siècle.

Histoire du Moyen Age.

1° La Germanie, du 7^e au 9^e siècle.

2° Les révolutions politiques de Florence.

3° Le grand schisme d'Occident et la royauté française.

Philosophie.

La recherche du plaisir peut-elle servir de principe à une morale ?

Peut-on réfuter le pessimisme ?

Kant adversaire de Hume dans les *Prolegomènes*.

Langue allemande.

Donner brièvement les principaux traits du caractère de chacun des personnages que le lecteur voit défiler devant lui dans le chant premier de *Hermann und Dorothea*, et montrer où en est l'action à la fin de ce chant.

Dissertation anglaise ou française.

I. Portrait de Crestida.

II. Hazlitt critique de Shakespeare.

Thème.

P. Loti, *Pêcheur d'Islande* (1, 1), depuis : « Ils étaient cinq, aux carrures terribles... », jusqu'à : « Les cinq hommes... » (Cahen, p. 774.)

Version.

Hazlitt, *Othello*, depuis : « The Character of Iago.... », jusqu'à : « One of his most... »

Explications.

Coleridge, *Kubla Khan*.

Milton, *Comus*.

Le gérant : E. FROMANTIN.

CARTES

de circulation à demi-place

DÉPARTEMENTALES

La Compagnie délivre des cartes nominatives et personnelles, valables pendant 6 mois ou un an, et donnent le droit d'obtenir des billets à demi-tarif pour des parcours exclusivement P.-L.-M. entre toutes les gares d'un même département.

Les départements desservis par le réseau P.-L.-M. sont répartis en trois catégories, selon l'importance kilométrique des lignes qui les sillonnent.

Les cartes sont délivrées moyennant le paiement préalable des prix suivants :

	1 ^{re} caté- gorie	2 ^e caté- gorie	3 ^e caté- gorie
A. — Cartes donnant droit à des billets à { 6 mois demi-tarif de toutes classes pendant { 1 an	60 fr. 80 fr.	50 fr. 65 fr.	40 fr. 55 fr.
B. — Cartes donnant droit à des billets à { 6 mois demi-tarif de 2 ^e et 3 ^e classe pendant { 1 an	40 fr. 50 fr.	32 fr. 40 fr.	25 fr. 32 fr.
C. — Cartes donnant droit à des billets à { 6 mois demi-tarif de 3 ^e classe seulem. pendant { 1 an	25 fr. 30 fr.	20 fr. 25 fr.	15 fr. 20 fr.

Il sera perçu en outre, à chaque voyage, la moitié du prix d'un billet simple (place entière) de la classe demandée par le voyageur pour le parcours qu'il veut effectuer.

Les cartes courent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et doivent être demandées au moins 5 jours à l'avance.

Consulter le Livret Guide horaire P.-L.-M., vendu au prix de 0 fr. 50 dans toutes les gares du réseau.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS, 15, rue de Cluny

“ BIBLIOTHEQUE DE LA JEUNESSE OUVRIERE ”

Deuxième volume paru

Yacha le Vagabond

PAR

SERGE BARRANX

Un vol. in-18 jésus, broché	» 95
— — — relié toile souple.	1 45
<i>Le même</i> , avec illustration hors texte, broché. Couverture illustrée et tirée en deux couleurs.	1 95
— — — reliure genre amateur, dos et coins toile, plats marbrés, tranches jaspés.	2 45

Voici un roman d'aventures, d'aventures vraiment vécues, dont la haute moralité ne peut qu'impressionner favorablement les lecteurs. Yacha, qui perdit tout jeune ses parents, connut toutes les misères de la vie errante dans l'empire des tsars. Ce roman est donc une vision précise et émouvante des maux dont souffre la Russie, une peinture forte de la vie sociale dans cette terre qui s'agite au souffle parfois terrible d'une révolution sourde. Yacha le Vagabond, mêlé à ce mouvement, conte lui-même ses aventures en des pages vibrantes où l'intérêt jamais ne languit.

Les Editeurs.

La Bibliothèque de la Jeunesse ouvrière, malgré son prix modique, ne renferme que des œuvres bien écrites, saines et intéressantes, des romans qui disent *l'effort des âmes courageuses*, les *dramas vécus de la vie normale*, et qu'on peut, sans honte et sans crainte, abandonner sur la table de famille à la disposition de tous, grands et petits.

Année scolaire 1907-1908

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

ABONNEMENT

UN AN

France. 20 fr.
payables 10 francs au comptant et le surplus par
5 francs les 15 février et 15 mai 1908.
Étranger. 23 fr.
payables en une seule fois.
LE NUMÉRO : 60 centimes

SOMMAIRE

Pages

- 385 LAMARTINE EN TOSCANE. — *Lamartine à Florence (suite); son retour en France.* — *Gustave Allais, Professeur à l'Université de Rennes.*
- 391 L'ÉGLISE ET L'ÉTAT EN FRANCE, DEPUIS 1848 JUSQU'A NOS JOURS. — *La France catholique (suite): les attardés et les violents.* — *G. Desdevises du Dezert, Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.*
- 409 ORIGINES ET PREMIÈRES MANIFESTATIONS DE L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, DE 1675 A 1748. — *Les épicuriens: Bernier, Saint-Evremond et Ninon de Lenclos.* — *Gustave Lanson, Professeur à l'Université de Paris.*
- 423 L'ŒUVRE POÉTIQUE DE MICHEL-ANGE BUONAROTTI (suite). — *R. Petrucci, Professeur à l'Institut de sociologie Solvay.*

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}
15, RUE DE CLUNY, 15

Tous les droits de reproduction sont réservés.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

**LIGUE FRANÇAISE POUR LA DÉFENSE DES DROITS
DE L'HELLÉNISME**

LA GRÈCE

PAR

TH. HOMOLLE, HENRY HOUSSAYE, TH. REINACH

ED. THÉRY, G. DESCHAMPS, CH. DIEHL,

G. FOGÈRES, J. PSICHARI,

A. BERL, M. PAILLARÈS

Conférences faites sous les auspices de la Ligue

Un volume in-18 jésus, broché, ... 3 50

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Lamartine en Toscane

Par M. GUSTAVE ALLAIS,

Professeur à l'Université de Rennes.

II. — Lamartine à Florence (1).

(Suite.)

Ce n'était pas sans peine que Lamartine avait réussi à quitter Florence. Accrédité auprès du grand-duc, au mois de septembre 1826, pour remplir les fonctions de « chargé d'affaires » en l'absence du marquis de la Maisonfort (2), les circonstances firent si bien qu'il garda cette situation intérimaire jusqu'à l'arrivée de M. de Vitrolles, en août 1828, c'est-à-dire pendant près de deux ans. Ce *biennium* présente deux périodes, qu'il n'est pas inutile d'étudier avec quelques détails : l'une depuis le départ de M. de la Maisonfort jusqu'à la désignation de M. de Vitrolles (octobre 1827), l'autre jusqu'à l'installation du nouveau ministre plénipotentiaire. L'une et l'autre ont, d'ailleurs, comme caractères communs pour Lamartine la fatigue et l'ennui d'une incertitude qui se prolonge indéfiniment.

M. et M^{me} de la Maisonfort partent le 15 octobre 1826, « ne parlant que de retour ; mais, ajoute Lamartine, j'ai peine à y croire ». (Lettre du 23 octobre.) « Je crois que c'est sans retour », disait-il déjà le 11 septembre. « Je ne sais si le marquis de la

(1) Voir *Revue des Cours et Conférences*, n° du 9 avril 1908.

(2) Voir lettres du 11 et du 27 septembre 1826.

Maisonfort reviendra », dit-il de même le 9 novembre. En tout cas, il est bien résolu à « rester à Florence jusqu'au retour du marquis ». (Lettre du 31 décembre.) Il n'est, d'ailleurs, qu'au début de ses nouvelles fonctions, et — comme nous l'avons vu, — elles lui plaisent.

Arrive l'année 1827. M. de la Maisonfort ne va pas tarder à revenir. « Il veut revenir au printemps », dit Lamartine en février. Voici le mois de mai : « Le marquis s'annonce pour la fin d'août. » (Lettre du 15 mai). — « Le marquis de la Maisonfort ne revient toujours pas, pas du moins avant septembre ». (Lettre du 6 juin). Et Lamartine se résigne à l'attendre pour cette date. C'est qu'il « soupire après le retour » du marquis ; il vient, en effet, de perdre son oncle de Monceau ; il a « un nouvel héritage à liquider », et il « désire vivement... aller six semaines en France » pour régler ses affaires. (Lettres du 6 et du 20 juin.) Enfin, il lui faut attendre jusque « vers la fin de septembre ». (Lettre du 4 août.)

Entre temps, on a parlé d'envoyer M. de Marcellus à Florence (lettre du 12-14 juin) ; mais, décidément, M. de la Maisonfort est maintenu (lettre du 20 août à M. de Sercey), et Lamartine prend toutes ses dispositions pour son prochain départ. Mais voici le mois d'août fini, et septembre s'écoule tout entier : toujours pas de marquis. Lamartine l'attend « vers le 4 octobre » (lettre du 25 septembre) ; il espère « arriver fin d'octobre à Milly » (29 septembre). Mais, à cette date du 29 septembre, il est sans nouvelles de M. de la Maisonfort, et il en est, dit-il, « bien impatienté ».

M. de la Maisonfort ne devait pas revenir en Toscane ; il mourut au mois d'octobre. Il fallut pourvoir à sa succession. C'était pour Lamartine un nouveau bail avec Florence et une nouvelle prorogation de ses fonctions intérimaires. Son retour en France était encore différé de plusieurs mois : « Tout me fait croire, écrit-il à sa tante, M^{lle} de Lamartine, que nous serons libres au mois d'avril. » (Lettre du 23 octobre.) Le voilà donc forcé de subir les circonstances et d'attendre la nomination d'un nouveau ministre.

A la fin de novembre, Lamartine apprend que le baron de Vitrolles est désigné pour Florence. « Je doute qu'il y vienne », écrit-il à Virieu (26 novembre). D'ailleurs, il est question aussi de M. de Marcellus (6 décembre). Mais, bientôt, il se confirme que c'est bien M. de Vitrolles qui succédera au marquis de la Maisonfort. (Lettre du 27 décembre 1827.) « Nous aurons donc M. de Vitrolles ». (Lettre de janvier 1828 à M. de Marcellus.)

Quand viendra-t-il ? Peut-être fin mai ; peut-être aussi plus tôt, vers le 15 avril. (Même lettre.) Enfin il écrit à Lamartine qu'il arrivera « aux premiers jours de juin ». (Lettres du 27 janvier et du 6 février 1828.) Evidemment, M. de Vitrolles n'est nullement pressé de rejoindre son poste, et Lamartine continue, avec plus ou moins d'impatience, à rédiger des dépêches, à gérer les affaires de l'ambassade, à recevoir « toute l'Europe voyageante » et à se morfondre dans l'attente et l'incertitude. Il faut bien prendre son parti des choses auxquelles on ne peut rien, et notre « chargé d'affaires » ne trouve rien de mieux que de s'installer dans une très jolie villa, « charmante, chaude et confortable », située « derrière Santa Maria Novella », avec « vastes remises et écuries », jardin et domaine comprenant « oliviers, vignes, légumes, blé, trois vaches, etc. », le tout pour la modeste somme de cent vingt mille francs (1). L'achat de cette « petite maisonnette » ; qu'il appelle aussi « casino » (2) ou « cottage », était la réalisation d'un projet caressé depuis plusieurs mois (3). De plus en plus attaché « à ce délicieux pays », il voulait avoir, un « asile au soleil » (4), où venir passer les hivers, « quand la diplomatie m'aura rejeté », disait-il. (Lettre du 25 janvier.) Le 4 février 1828, il s'établit donc dans sa « maisonnette », qui faisait « l'admiration universelle » (Lettre du 11 février 1828.) On sait tout ce que comportent les détails d'une telle installation ; ils occupèrent assez longtemps l'esprit de Lamartine pour apporter une heureuse diversion à ses ennuis de carrière et à ses incertitudes au sujet de l'arrivée de M. de Vitrolles.

Celui-ci s'était donc annoncé pour le commencement de juin. (Lettre du 6 février.) Quelques jours plus tard (14 février), on dit qu'il ne viendra « qu'en septembre ». Et ainsi recommence pour Lamartine cette insupportable série d'atermoiements, d'ordres dilatoires et de contre-ordres perpétuels, qu'il avait connus en attendant le retour du marquis de la Maisonfort. En mars, il se décide à « relouer sa villa à Livourne pour l'été ». (Lettre du 22 mars.) Il l'annonce à Virieu et ajoute : « Que dit-on de M. de Vitrolles ? Vient-il ? » Rien de moins certain, en effet. Au 15 avril, on compte qu'il arrivera « à la fin de juin » ou « dans les premiers jours de juillet » ; mais, peut-être aussi, n'arrivera-t-il

(1) Voir lettres du 25 décembre 1827 et du 22 mars 1828.

(2) « On l'appelle ici un *casino*, parce qu'elle est ville et campagne. » (Lettre du 27 janvier 1828.)

(3) Voir lettres du 20 juin 1827, d'octobre 1827 (à Virieu) et du 10 novembre 1827.

(4) Lettre du 22 mars 1828 ; cf. lettres de janvier et de février.

qu'en septembre. (Lettres du 15 et du 26 avril.) — « Cette incertitude, qui se prolonge..., nous gêne autant qu'elle nous ennuie » écrit Lamartine à sa mère. En effet, après avoir « à peu près résilié » son loyer de Livourne, il a cru préférable de le « rétablir » ; et, d'autre part, il a « manqué deux occasions de louer son casino pour quatorze mois, à vingt louis par mois ». (Lettre du 26 avril.) Voilà bien des causes légitimes de mauvaise humeur.

En juin, M. et M^{me} de Lamartine vont passer trois semaines aux bains de Casciano (1) ; M. de Vitrolles n'arrive toujours pas ; on est même sans nouvelles de lui depuis deux mois. Mais voici qu'au 26 juin « ses effets arrivent, ce qui donne espoir » au « chargé d'affaires ».

Le 11 juillet, M. et M^{me} de Lamartine sont établis dans leur villa de Livourne, « à la suite de la cour ». (Lettre du 13 juillet.) Le 16, on reçoit enfin la nouvelle que M. de Vitrolles arrive par Turin et Gênes, et qu'il sera à Florence « à la fin du mois ». Aller recevoir M. de Vitrolles, l'installer, revenir passer une quinzaine à Livourne jusqu'au retour du grand-duc à Florence vers le 15 ou 20 août, faire la présentation officielle (2) du nouveau ministre à la cour, puis « prendre congé » : tel est pour Lamartine le programme qu'il reste à remplir (3), et il y réussit. Bientôt il quitte la Toscane, « ne rêvant, dit-il, que Saint-Point, repos, lait d'ânesse et soirée de famille » (lettre du 16 juillet) ; et, dans les premiers jours de septembre, il est de retour à Mâcon.



III. — Retour de Lamartine en France.

Lamartine s'était éloigné de Florence, bien décidé « à n'y pas revenir comme secrétaire », ainsi qu'il l'écrivait à sa mère, le 22 juillet 1828 : « Une fois encore à Rome ou à Constantinople, ou plus du tout ». Rome, avec la situation de « chargé d'affaires » et « une quarantaine de mille francs », eût satisfait son ambition : « Cela me mettrait en position d'être ministre plénipotentiaire aussitôt après. » (Lettre du 16 juillet.)

Tout semble d'abord favoriser ses projets. Lorsqu'il vient à Paris pour rendre compte de sa gestion en Toscane, il reçoit le

(1) « Bains minéraux... à huit lieues de Florence ». (Lettres du 26 avril et du 12 mai.)

(2) « Tant qu'un ambassadeur n'est pas présenté, le chargé d'affaires est toujours en fonctions. » (Lettre du 22 juillet ; cf. lettre du 13 juillet.)

(3) Voir lettre du 16 juillet.

meilleur accueil du roi et de M. de la Ferronnays, ministre des affaires étrangères : « Le roi... m'a traité avec toute bonté et témoigné toute satisfaction de mes services ». — « Au ministère, on est à merveille pour moi ; on m'a classé en première ligne... » (Lettres du 14 et du 18 octobre.) Dix jours plus tard, il annonce à Virieu qu'il a une promesse de nomination à Londres : « Le roi, Rayneval, la Ferronnays, Bourjot, d'Hauterive et *tutti quanti* m'ont comblé d'éloges... Je suis désigné et comme nommé en premier à Londres. Ils m'ont annoncé officiellement cette destination ; ce sera exécuté au premier mouvement, dans les six ou sept mois. La Ferronnays m'a dit : « Si je sors du ministère, comptez-y également ; je ne sortirai pas sans avoir pris ces arrangements avec mon successeur. » (Lettre du 28 octobre.) En parlant ainsi, M. de la Ferronnays ne montrait pas moins de prudence politique que d'obligeance personnelle à l'égard de Lamartine ; car il se rendait fort bien compte que le ministère Martignac, souvent en désaccord avec les sentiments intimes de Charles X, risquait de ne pas durer. En tout cas, de telles assurances ne pouvaient qu'inspirer à Lamartine une ferme confiance dans l'avenir, et il se voyait déjà maître du poste de Londres et, comme il disait à Virieu, « ministre (plénipotentiaire) dans trois ou quatre ans ». (Même lettre.)

Mais, une fois de plus, allait se vérifier le proverbe connu sur « la coupe et les lèvres », et Lamartine être éprouvé par une nouvelle déception. Le malheur voulut que, le 2 janvier 1829, M. de la Ferronnays fût frappé de paralysie dans le cabinet du roi et obligé de donner sa démission. C'était la ruine des ambitions de Lamartine, ou du moins elles se trouvaient de ce fait sérieusement compromises ; le poète le comprit aussitôt : « L'événement de ce pauvre M. de la Ferronnays me ferme, je crois, ma carrière. » — « M. de la Ferronnays est une perte capitale pour mon ambition... J'étais désigné pour Londres ; je faisais mes paquets ; je ne sais plus ce qu'il en sera ». (Lettres du 13 janvier et du 14 février 1829.) Mais ce qu'il savait bien, c'est qu'il était résolu à n'accepter qu'un poste digne de lui ou bien à démissionner : « Si je puis raccrocher Londres, j'y vais ; si, au lieu de Londres, on me proposait Rome ou Constantinople, j'accepterais. Hors de là, démission définitive. » (Lettre du 3 mai 1829 ; cf. lettre du 25 fév. .) Les amis qu'avait Lamartine au ministère, MM. d'Hauterive, Rayneval, Bourjot, Bois-le-Comte, etc., l'appuient fortement auprès du comte Portalis, le successeur de M. de la Ferronnays ; et, vers la fin de mai, il écrit à Virieu : « On me garantit Londres. »

Pourtant rien n'était encore fait, lorsqu'au ministère Martignac

succéda le ministère Polignac (9 août 1829). Lamartine renouvela ses instances pour Londres, mais en se réservant d'accepter la Grèce ou Rome, si Londres n'était pas possible (1). Au mois de novembre 1829, pendant le très court séjour qu'il fit à Paris (2), et qui fut brusquement interrompu par un cruel événement de famille, il eut le temps de voir le prince de Polignac (3), de dîner chez lui et de lui parler de ses affaires. « Le prince de Polignac me parle d'aller ministre en Grèce », écrit-il à sa femme, « le 19 au matin », c'est-à-dire quelques jours avant de quitter précipitamment Paris. C'est à cet entretien avec M. de Polignac qu'il faisait allusion cinq semaines plus tard, lorsqu'il écrivait à Virieu : « Il (M. de Polignac) m'a parlé de la Grèce, où je pourrais être envoyé comme chargé d'affaires résident. Cela réunirait tout pour moi : diplomatie, poésie, Orient, climat et intérêt politique. » (Lettre du 26 décembre.)

(A suivre).

GUSTAVE ALLAIS.

(1) Voir lettres du 16 août, du 17 septembre et une lettre écrite à Virieu en décembre, sans indication de quantième.

(2) Il y arriva le mardi 13 novembre et en repartit à la hâte neuf jours plus tard, le jeudi 22. — Sa mère était morte le lundi 19.

(3) Voir les billets adressés par Lamartine à sa femme pendant ce séjour à Paris ; article de M. Doumic dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1907.

L'Église et l'État en France depuis 1848 jusqu'à nos jours

Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,

Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.

La France catholique. — Les attardés et les violents.

La France catholique n'a pas eu que de belles âmes, de nobles penseurs et de grands écrivains ; elle a connu, elle connaît encore toutes les misères intellectuelles et morales dont n'est exempt presque aucun homme, dont souffrent toujours toutes les sociétés. Dire qu'elle a connu ces misères, que nous connaissons tous, n'est pas lui manquer de respect : c'est l'étudier avec la royale liberté dont parle l'Apôtre, et qui est la condition indispensable de tout jugement impartial.

Nous pensons que presque tout ce que l'on peut reprocher de plus sérieux et de plus grave au clergé français actuel, s'explique par son mode très défectueux de formation intellectuelle.

De nombreux ecclésiastiques se sont occupés de la question, et c'est à eux que nous demanderons de nous renseigner sur l'enseignement des grands séminaires et sur ses lacunes. Nous ne citerons, en si délicate matière, l'opinion d'aucun laïque (1).

Le futur prêtre devrait, d'après certains auteurs, être instruit dans des collèges spéciaux, « où l'éducation devrait être tout « entière conçue et réglée, comme si tous ceux qui y entrent en « devaient sortir prêtres ». (R. P. Zocchi.) D'après d'autres, il vaut mieux qu'il soit élevé dans des collèges accessibles aux jeunes gens du monde, qui ne se destinent pas à la prêtrise. Mgr Bougaud y voit pourtant ce grand inconvénient que de tels collèges « ne déversent habituellement dans les grands séminaires que la queue des classes, la tête allant chercher « fortune ailleurs ».

(1) Cf. P. Saintyves, *La Réforme intellectuelle du clergé*, Paris, 1904.

Le choix des maîtres qui enseignent dans les petits séminaires ne dépend que du bon plaisir des évêques. Certains prélats voient d'un bon œil les prêtres munis d'un grade universitaire : baccalauréat ou licence ; d'autres n'ont point « le fétichisme des grades », et, d'un geste, changent le séminariste de la veille en professeur de latin, d'histoire, de philosophie ou de sciences à leur choix. On raconte, à ce propos, l'amusante anecdote que voici. Un supérieur fait venir un jeune clerc et lui dit à brûle-pourpoint : « Vous allez enseigner les mathématiques ! — Moi, répond l'autre, « enseigner les mathématiques ? — Oui, vous. — Mais je ne les « connais point ! — Vous les apprendrez. — Mais je n'ai aucune « aptitude pour cela ; c'est à peine si je sais faire une addition. « — Vous aurez la grâce d'état, et l'obéissance fera le reste. »

Un autre est bombardé professeur d'histoire et préparateur à l'Ecole de Saint-Cyr ; rempli du sentiment de son incompétence et de sa responsabilité, il n'a d'autre ressource que de prier ses élèves de le tirer de ce mauvais pas. A sa prière, ils simulent une révolte et menacent de quitter la maison, si on leur impose un tel professeur.

Certains ecclésiastiques poussent si loin la méfiance de toute science profane, qu'ils vont jusqu'à regarder d'un mauvais œil les classiques grecs et latins. On sait que Mgr Dupanloup dut les défendre contre Veuillot. L'abbé Aubry voyait en eux des corrupteurs de la jeunesse : « La morale qui découle de leurs œuvres, « dit-il, est une quintessence exquise, capable, étant délayée par « l'éducation dans les intelligences, de porter la peste dans toute « une génération, avec espoir qu'il ne sera pas de si tôt possible « d'extirper, de faire mourir le germe empoisonné répandu par « cette opération chimique. »

On fait remarquer que les élèves des séminaires remportent au baccalauréat au moins autant de succès que les élèves des lycées de l'Etat, et on en conclut que les professeurs non gradés font d'aussi bonne besogne que les licenciés et les agrégés officiels ; notre expérience personnelle du baccalauréat nous permet d'affirmer, en toute connaissance de cause, que, si les élèves de l'enseignement religieux ont, en général, une connaissance du latin égale à celle des élèves de l'Université, ils leur sont très souvent inférieurs pour la culture scientifique, philosophique ou historique. Ils paraissent avoir appris l'histoire comme on apprend une leçon ; leurs réponses ressemblent à une récitation ; et, si l'on essaie de faire appel à leur raisonnement et à leur esprit critique, on n'obtient bien souvent aucun résultat. Interrogeant, un jour, un candidat de philosophie sur la liberté de la presse,

nous lui demandâmes si ce n'était point une bonne et agréable chose de dire ce que l'on pensait ; nous ne pouvons vous peindre la physionomie effarée du candidat à cette simple question : « Oh ! Monsieur, finit par répondre le pauvre garçon, c'est bien « dangereux ! » Réponse vraiment stupéfiante chez un enfant de dix-huit ans.

La culture que suppose le baccalauréat est bien élémentaire et bien médiocre ; elle effraie cependant nombre d'évêques, qui se soucient très peu d'avoir des bacheliers au grand séminaire.

Mgr Le Camus concède qu'il pourrait être sage d'exiger le baccalauréat à l'entrée du grand séminaire ; mais il proteste contre les dires d'un indiscret, qui l'avait accusé d'avoir introduit cette règle dans son diocèse. Mgr Lacroix écrit « qu'en des temps « comme les nôtres, où tout le monde est avide de s'instruire, où « l'on demande à l'instruction aussi bien la richesse que les « honneurs, la science est le meilleur terrain que l'Eglise puisse « choisir pour reconquérir les sympathies qu'elle a perdues ». Il eût voulu exiger le baccalauréat de ses futurs prêtres, au seuil du séminaire ; il est dénoncé à Rome comme un téméraire novateur.

L'évêque de Saint-Claude interdit le baccalauréat à ses clercs.

L'enseignement que le candidat à la prêtrise reçoit au grand séminaire est dominé par un esprit singulièrement exclusif et autoritaire. Voici comment un jésuite italien, le père Zocchi, en caractérisait les méthodes, en 1903 :

« Quiconque veut avoir l'esprit d'apostolat s'attachera à mettre « sous le joug, sinon à exterminer sa nature corrompue. Les « aspirants au sacerdoce seront donc soumis à cette autorité « disciplinaire discrètement, mais sans faiblesse, sans concession « au flou du temps, aux partis pris modernes, à l'irritante manie « de discuter et de critiquer, à l'esprit d'indépendance, de « présomption et d'orgueil. Qu'ils y soient soumis avec une « immuable rigueur, comme par une main de fer qui ne des- « serre pas son étreinte... Si les directeurs combattent éner- « giquement le libéralisme d'idées, il est difficile que les jeunes « gens dissimulent longtemps. Ou ils sortiront d'eux-mêmes, « ou ils resteront malgré eux, forcés par la règle inflexible qui « les brisera... Les évêques et les réguliers n'enverront aux « Universités que le nombre d'élèves absolument nécessaire, « — pas un de plus. Les ordres enseignants n'en enverront « aucun. Ils les y maintiendront le temps strictement requis, « pas une minute de plus. »

Ce code terrible a reçu l'approbation d'un grand nombre de prélats italiens. « J'ai lu, dit l'un d'eux, avec un extrême intérêt

« votre très beau travail ; vous cherchez à y combattre spécialement la maligne influence du siècle, pénétrant peu à peu le jeune clergé et lui faisant prendre des mœurs intellectuelles qui menacent de le conduire à sa ruine. Je fais des vœux pour que tous ceux qui sont chargés de l'éducation des clercs fassent grand état de votre petit volume. » Le prélat qui s'exprimait ainsi était le cardinal Sarto, patriarche de Venise.

Le futur clerc qui entre au séminaire, médiocrement préparé en général, et qui va être mis sous le joug défini par le P. Zocchi, trouvera-t-il au moins dans les sciences ecclésiastiques, qui vont être désormais le seul aliment de son esprit, tout ce qui est nécessaire à sa réfection spirituelle ? Science jalouse et vengeresse, la théologie va-t-elle, du moins, le consoler de tout ce qu'il lui est défendu de savoir, lui tenir lieu de toutes les clartés auxquelles on lui fait fermer les yeux ?

L'abbé Moreau nous dit que « l'enseignement des grands séminaires, en général, est faux et faux l'esprit des séminaristes ; que cet enseignement est futile, étroit, et que, pour le rendre plus ennuyeux encore, on le donne en latin. »

Mgr Fèvre est encore plus sévère : « Point d'originalité, point de recherches, point d'études propres et approfondies, pas même de pensée personnelle. Un travail de copiste et des exercices de mémoire, et c'est tout. La mémoire d'un perroquet peut faire de vous le saint Thomas du nouveau régime. S'il fallait qualifier une semblable méthode d'enseignement, il faudrait l'appeler la méthode de la crétinisation. »

Le mot est si dur que nous voulons le tenir pour passionné ; mais Mgr Touchet, très respectueux de l'influence sulpicienne, est presque aussi sévère que Mgr Fèvre pour les manuels théologiques. Il critique l'habitude invariable des auteurs d'établir les vérités à démontrer : 1° par l'autorité ; 2° par l'écriture ; 3° par la tradition ; 4° par la raison théologique. Toutes ces démonstrations sont mises sur le même pied, quoique leur importance relative diffère beaucoup suivant les questions. Les manuels font souvent preuve d'une critique insuffisante. Des questions essentielles sont passées sous silence, sous prétexte que ce sont des questions modernes. « Mais, ajoute avec raison l'évêque d'Orléans, de ce que ces problèmes sont modernes, de ce que nos concitoyens vibrent, vivent, meurent de discussion, s'ensuit-il qu'il n'en faut rien ou presque rien savoir?... Et pourquoi écrire ces choses ? Que les hommes et Dieu me le pardonnent ! C'est pour accuser. Et accuser qui ? Accuser ce que j'ai loué ; accuser ce que j'aime et vénère ; accuser ce à quoi je dois beaucoup ;

« accuser ce qui m'instruisit, me disciplina, me prépara ; accuser
 « ce qui me donna la vie de mon âme ; accuser la Compagnie de
 « Saint-Sulpice. Je vous accuse, chers et vénérés maîtres ! Vous
 « êtes la grande force théologique de France... Le clergé est
 « entre vos mains. Il aura de tout à fait bons livres, si vous les
 « lui donnez. Donnez-les-lui ! Il ne les a pas. » (*Lettre sur la formation morale et pastorale.*)

Suivant l'abbé Lenoir, « les manuels sont des squelettes de
 « livres où les preuves ne sont données qu'à dose infinitésimale.
 « Dans un cours de soixante élèves, quatre comprennent à peu
 « près tout, dix la moitié du livre, et le reste ne comprend rien. »

« Les manuels de philosophie suivis dans les séminaires, dit
 « un autre écrivain, ne livrent qu'un saint Thomas détérioré et
 « ne donnent même pas des caricatures complètes des philo-
 « sophes modernes ; ils ignorent les contemporains... les élèves
 « sont parqués dans le pâturage scolastique... La langue des
 « manuels est un mauvais latin, forgé avec des mots français lati-
 « nisés et des locutions qui ne remontent pas au delà du Moyen-
 « Age. Le professeur donne ses explications en français, tant il
 « comprend lui-même que cette langue bâtarde est moins claire
 « que l'autre. » (P. Saintyves.)

Les explications du professeur ne sont, d'ordinaire, que des citations ou une brève condamnation des théories contraires à la sienne. L'élève qui demande trop souvent des explications est bientôt considéré comme un esprit chagrin. Tout embryon d'esprit critique est condamné à périr. Un supérieur de séminaire écrit à un de ses élèves qu'il ne lui croit point la vocation ecclésiastique, « parce qu'il n'a point la routine de la piété et qu'il est
 « d'ailleurs trop intelligent et trop indépendant, pour qu'on n'ait
 « pas à redouter qu'il ne tombe par la suite en toutes sortes d'é-
 « carts. » (P. Saintyves, p. 36.)

Le R. P. Fontaine, de la Société de Jésus, avoue « que la jeu-
 « nesse cléricale des grands séminaires est très friande de nou-
 « veautés, qu'elle prend pour des progrès. Rien n'est propre à
 « la séduire comme une sorte d'impartialité scientifique, qui se
 « fait une loi de se dégager de tout préjugé dogmatique. De tous
 « les rationalismes, le pire est bien celui qui se glisse dans l'é-
 « tude des sciences religieuses... On n'en guérit pas ; c'est là le
 « péché contre le Saint-Esprit... Voilà pourquoi les facultés de
 « théologie protestantes sont des officines d'incrédulité. »

Une éducation dirigée de la sorte ne peut incontestablement donner que de très médiocres résultats. Beaucoup de prêtres distingués le reconnaissent et en gémissent. L'abbé Garilhe écrivait,

en 1899 : « Le clergé n'a pas reçu la haute culture intellectuelle
« des derniers siècles ; ni les petits, ni les grands séminaires, ni
« la Sorbonne ne la lui ont donnée en général ; il n'a pas été
« familiarisé avec l'emploi des méthodes scientifiques contempo-
« raines, souvent même il les ignore et ne peut les apprendre. »

Cette observation est très juste et marque très nettement le défaut capital de l'éducation scolastique. Qu'est-ce donc que cette *méthode*, plus nécessaire encore que la science à la formation de l'esprit ? Quelle est cette pierre philosophale, ce talisman mystérieux ? M. Lanson nous le dit fort simplement et en excellents termes : « La recherche méthodique du vrai, voilà en quoi
« consiste l'esprit scientifique, et le faire dominer, c'est subor-
« donner toutes les études à l'idée que leur but commun, leur
« direction convergente, doivent être de façonner des esprits, qui,
« toute leur vie, en toutes choses, sachent pratiquer la recherche
« scientifique du vrai. » La méthode, c'est donc l'amour du vrai, scientifiquement et rationnellement cherché et prouvé.

L'éducation scolastique est le contre-pied de la méthode : « Le
« premier sentiment, dit Dom Guéranger, que fait naître chez un
« grand nombre le récit d'un miracle est la défiance. Le vrai
« catholique, au contraire, se sent tout d'abord incliné à croire.
« Pour lui, la critique, toute nécessaire qu'elle est, est la loi
« odieuse. »

A la raison, à la science, à la critique, à la méthode, à toutes ces petites subtilités mondaines, le scolastique oppose l'autorité, la révélation, la foi, la grâce. Ce qu'on lui enseigne échappe à l'analyse et à la dialectique, aux procédés ordinaires du raisonnement humain ; mais qu'importe si ces vérités contradictoires à notre entendement ont Dieu pour auteur ? Tant pis pour notre raison, si elle ne sait pas les comprendre ; tant pis pour nos yeux, s'ils ne savent pas les voir ! Et l'on arrive au cri de Tertullien : *Credo quia absurdum, quia impossibile !*

Nous avons entendu un prédicateur parler avec un enthousiasme communicatif des joies de la foi : « Les trophées de la
« science, disait-il, si je ne les ai point conquis, ce n'est point
« faute d'avoir combattu pour les obtenir, ce n'est point faute de
« les avoir désirés avec ardeur ; mais que m'eût donné la science,
« au prix de ce que m'a donné la foi ! M'eût-elle dit d'où je viens,
« ce que je dois faire en ce monde, où je vais ? Non, sans doute !
« et, avec les yeux de ma foi, je vois les éléments obéir à la pen-
« sée créatrice, le chaos se débrouiller, la terre se parer de fleurs
« et se peupler d'animaux ; je vois naître l'homme ; j'assiste à sa
« déchéance et à sa rédemption ; je vois la loi d'amour succéder

« à la loi de représailles et de vengeance ; je vois s'ouvrir, devant
« l'humanité purifiée, la route du ciel et de l'immortalité ! »

A Dieu ne plaise que nous méconnaissions la grandeur d'une pareille vision. Nous aussi, nous en avons — et maintes fois — goûté l'enchantement, et si les nécessités de la vie ne nous avaient condamné à l'acharné labeur, nous fussions allé où nous portait notre cœur : vers la contemplation, vers le rêve ! Nous avons été contraint de vivre autrement, de nous plier à une autre discipline, et nous croyons sincèrement qu'elle nous a été fortifiante et salutaire ; nous croyons qu'il n'est pas sain à l'homme de vivre en dehors de la vie, et nous nous rappelons ces dures mais justes paroles d'un de nos maîtres : « Si vous ne voulez pas « vivre avec votre temps, cela ne l'empêchera pas de marcher ; et « vous verrez, vous, ce que cela vous coûtera ! » L'éducation en vase clos est un mauvais système d'éducation.

Elle suppose, en premier lieu, une étrange défiance de la vérité religieuse. Faut-il donc tant de remparts, de ponts-levis et de herses pour la garder ? Elle est donc bien délicate et bien fragile, qu'on craigne pour elle le moindre contact extérieur ? Pourquoi ne se plaît-elle que dans les geôles et les ténèbres ? Quelle princesse enchantée est-ce donc là ?

L'expérience prouve que la foi irréflectie est réellement moins solide que la foi lentement acquise par le labeur de l'esprit. Le nombre est plus grand qu'on ne le croit de ceux qui sortirent du séminaire avec la foi du charbonnier et qui la perdirent au soufuffle de l'air libre.

La foi de l'ignorant ne se conserve que par l'ignorance ; aussi les partisans de l'éducation scolastique veulent-ils la continuer, même après la sortie du séminaire, toujours, jusqu'à la mort : défense à l'adepte de jamais lever le bandeau.

Le P. Fontaine ne veut, à aucun prix, que les clercs fréquentent nos Universités ; il va jusqu'à les appeler « de bien mauvais lieux ». Nous avons, aux hasards d'une villégiature, vécu quelques jours avec un prêtre breton, professeur dans un petit séminaire de Bretagne. Une sympathie naturelle ne tarda pas à s'établir entre nous ; nous parlâmes de tout ce qui nous intéressait mutuellement ; nous étions presque toujours d'accord, mais notre collègue disait souvent avec une terreur comique : « Ah ! si mon supérieur me voyait en conversation avec un professeur de Faculté ! Non !... ce serait la fin du monde ! » Il nous avait demandé quelques renseignements professionnels : nous lui avons écrit ; nous n'avons jamais reçu de réponse. La bastille s'est refermée sur lui ; le pont-levis s'est redressé devant le Sarrasin.

Si quelque clerc hardi veut pousser ses études, surtout dans ces sciences éducatives que sont l'histoire et la philosophie, il constate bientôt que son éducation est à reprendre par la base, et quand, à force de patience et d'efforts, il est arrivé à refaire son esprit, il sort de l'épreuve suspect aux siens, jalouse et parfois honni.

S'il a le malheur d'aborder les études théologiques avec un sens critique tant soit peu développé, il court à peu près infailliblement à sa perte.

On appelle exégèse l'étude philologique et historique de la Bible. Le concile de Trente a dressé la liste des livres canoniques, et le concile du Vatican a fulminé l'anathème contre quiconque « ne recevait pas pour sacrés les livres saints de la sainte Ecriture dans leur intégrité, avec toutes leurs parties, comme le « saint concile de Trente les a énumérés, ou nierait qu'ils sont « divinement inspirés ».

Cependant la philologie s'est attaquée à l'ancien et au nouveau Testament, comme elle s'était attaquée à Homère et à tous les textes antiques ; elle a collationné les manuscrits latins et grecs ; elle a étudié le texte hébreu ; elle a découvert dans les livres saints des traces nombreuses de remaniements et d'interpolations ; elle a reconstitué l'histoire et la chronologie de ces textes, et les conclusions auxquelles s'arrêtaient les Pères du concile de Trente deviennent, de jour en jour, plus difficiles à maintenir. C'est, cependant, ce maintien absolu qu'entendent défendre les orthodoxes.

Le cardinal Meignan disait, en 1892, dans une conversation rapportée par l'abbé Houtin : « Il n'y a rien à faire ; tous ceux « qui reprendront la tentative de Richard Simon seront écrasés « comme il l'a été par Bossuet. Les théologiens sont des bêtes « féroces. »

Mgr Turinaz jette, en ces termes, le cri d'alarme contre les novateurs : « Si cette critique et cette exégèse sont dans le vrai, s'il « leur est permis de nier la véracité ou l'inspiration d'un seul « des livres que l'Eglise a définis être canoniques, l'Eglise s'est « trompée ; si l'Eglise s'est trompée, Jésus-Christ n'est plus Dieu ; « si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il n'y a pas de religion vraie, et « je pourrais ajouter : Dieu n'existe pas (1) ! »

L'abbé Ledrain, qui s'était imprudemment engagé dans le labyrinthe de l'exégèse, y a vu de telles choses, qu'il est tout

(1) *Les périls de la foi et de la discipline dans l'Eglise de France à l'heure présente*, Paris, 1902.

simplement sorti de l'Eglise, « estimant l'orthodoxie biblique « incompatible avec les nouvelles découvertes ».

Mgr Duchesne, esprit bien plus souple et plus avisé, n'a pas échappé aux rigueurs des orthodoxes. Il a vu son cours suspendu pendant un an, à l'Institut catholique de Paris, par l'autorité diocésaine, et, quand il a repris son cours, M. Icard, supérieur de Saint-Sulpice, a défendu aux élèves du séminaire d'assister à ses leçons.

Le plus célèbre des exégètes catholiques est M. Alfred Loisy, un savant de haute valeur, dont la vie sera, un jour, bien intéressante à écrire. Ses premiers travaux, très sérieux et très prudents, ont été ainsi caractérisés en Angleterre : « Ses livres ne sont que « des premiers pas dans la bonne voie. Il n'est jamais assez critique et assez scientifique pour oublier qu'il est théologien, ayant « une cause à entendre et un client à défendre... Il est, en un « mot, le critique catholique du criticisme biblique (1). »

Il n'en a pas moins été attaqué avec une véritable fureur par les traditionalistes ; il a été exclu de l'Institut catholique, condamné par le pape, persécuté, pourchassé dans toutes les revues où il a écrit, même sous des pseudonymes. Il n'est pas de prêtre scandaleux pour lequel l'Eglise n'ait vingt fois plus de ménagements que pour ce savant homme, coupable seulement de penser que le texte de la Vulgate n'est pas encore scientifiquement établi. Son histoire apparaît à un de nos maîtres du Collège de France comme le chef-d'œuvre de la méchanceté cléricale. On peut certainement la rapprocher de celle de Galilée ; car il a été obligé, lui aussi, de se soumettre à des jugements que sa conscience de savant se refuse certainement à accepter. Il a comparé le savant catholique « à un enfant tenu en lisière, et qui ne peut faire un « pas en avant sans être battu par sa nourrice ». Il a été battu et terriblement. Il vient de l'être encore. Le décret du Saint-Office *Lamentabile sane exitu* et l'encyclique pontificale *Pascendi dominici gregis* sont en partie dirigés contre lui, considéré comme un des chefs du mouvement moderniste. Sans discuter les choses au fond, le savant exégète vient de publier de ces deux documents la plus fine et la plus jolie critique qui se puisse voir. Il a reconstitué les procédés de raisonnement employés par les auteurs des documents pontificaux, et il explique comment ils ont, de très bonne foi, faussé les opinions qu'ils ont prétendu combattre, en

(1) *Contemporary Review*, août 1894.

(2) Cf. Houtin, *La Question biblique chez les catholiques de France au XIX^e siècle*, Paris, 1902.

leur appliquant les procédés scolastiques de la déduction syllogistique et en les transformant en principes absolus et en base de raisonnement. Ils ont ainsi constitué le système « que les modernistes doivent avoir, bien qu'ils ne le professent pas ». Après avoir montré combien les membres du Saint-Office romain sont peu préparés à entendre ce qui n'est pas notion abstraite et argumentation purement logique, M. Alfred Loisy s'adresse au pape lui-même et lui reproche doucement de voir des orgueilleux là où il n'y a que des hommes de bonne foi, épris de vérité : « Laissez-moi vous dire, très Saint-Père, en toute sincérité, que, si les modernistes étaient les hommes que vous croyez, ils auraient devant vos censures et vos reproches une autre attitude que celle qu'ils savent garder. J'ajouterais que, si celui qui écrit ces lignes était l'orgueilleux que vous dénoncez en particulier dans vos encycliques, il ne serait pas resté dans l'Eglise à subir les humiliations dont on l'abreuve depuis quinze ans et auxquelles Votre Sainteté a mis le comble (1). »

Les orthodoxes prétendent, eux aussi, faire de l'exégèse. Il y a auprès du Vatican une Commission biblique pontificale, qui condamna, en 1906, l'opinion contraire à l'origine mosaïque du Pentateuque. « Cette décision, dit un savant américain, n'aura pas beaucoup de poids... et, quelle qu'en soit l'importance dans les cercles ecclésiastiques, ne peut être que de peu ou de point de conséquence devant le tribunal de la science biblique... Le recteur Janssens traite la Bible d'une façon si peu scientifique, celle dont il manie la langue hébraïque trahit une si profonde ignorance, que nul travailleur sérieux ne saurait lui reconnaître de compétence... Le nom de Vigouroux évoque une apologétique vieillie... Si ces deux noms sont bien représentatifs de la majorité de la Commission, son rapport est vraiment sans valeur (2). »

Il n'est pas besoin, pour encourir les foudres de l'Index, de composer un ouvrage nouveau ; la simple entreprise de traduire les Livres saints y expose le traducteur. Le 5 juillet 1870, cinquante-cinq archevêques et évêques demandent au pape la permission de publier la traduction de l'ancien Testament faite par l'abbé Glaire. Ils n'obtiennent aucune réponse. En 1872 seulement, l'abbé Glaire reçoit enfin l'autorisation de faire examiner sa traduction par les archevêques de Bordeaux, de Paris et de Bourges et de la publier

(1) A. Loisy, *Simple réflexions sur le décret du Saint-Office « Lamentabile sane exitu » et sur l'encyclique « Pascendi Dominici gregis »*, Paris, 1908.

(2) A. Briggs et F. de Hügel, *La Commission pontificale et le Pentateuque*, Paris, 1907, p. 11.

sous la responsabilité des trois prélats. Rome tolère, mais n'autorise pas. Un catholique avéré, M. Henri Lasserre, écrit une traduction des Évangiles ; il passe douze ans à la corriger ; elle est bénite par le pape, approuvée et célébrée par une trentaine de cardinaux et d'évêques ; vingt-cinq éditions se succèdent en treize mois ; 1.500 exemplaires d'une édition de luxe sont enlevés en quinze jours... ce qui n'empêche pas le livre d'être bientôt mis à l'Index. M. Lasserre se plaint, offre de corriger les erreurs qu'on lui signalera. On le fait attendre des mois et on lui demande de supprimer 94 passages dans la préface et de corriger 5.548 passages dans le texte et dans les notes ; il devra, en outre, supprimer 4 à 5.000 majuscules, ou mots mis en italique, ou points de suspension, ou guillemets.

Les tendances actuelles semblent encore accentuer la politique de compression.

Une récente encyclique pontificale vient de restreindre le peu de liberté accordé jusqu'ici aux commentateurs des livres saints. Un prélat distingué, placé à la tête d'un des Instituts catholiques de France, a été révoqué. Un barnabite italien, le P. Salvatore Minocchi, vient d'être suspendu *a divinis* pour n'avoir pas considéré comme historique et indiscutable la version de la Genèse au sujet du paradis terrestre, et avoir vu dans le récit biblique une conception symbolique de l'origine de la morale. On dit que l'espionnage et la délation ne sont pas vus d'un mauvais œil par les autorités orthodoxes. Décidément, comme le disait le cardinal Meignan, « les théologiens sont des bêtes féroces ».

Et ainsi s'est forgé peu à peu l'esprit clérical, qu'il faut bien se garder de confondre avec l'esprit chrétien, et dont on a dit : « C'est lui qui a trouvé pour la vérité ces deux états : l'ignorance et l'erreur. Son histoire est écrite dans l'histoire du progrès humain, mais au verso. Il n'y a pas un écrivain, pas un poète, pas un philosophe, pas un penseur que vous acceptiez, et tout ce qui a été écrit, trouvé, déduit, imaginé, inventé par le génie, le trésor de la civilisation, l'héritage séculaire des générations, le patrimoine commun des intelligences, vous le rejetez. »

Le clérical n'a pas le sentiment de son ignorance ; il se croit, au contraire, le vrai représentant de la science légitime, et il n'est pas de théorie abandonnée ou hasardeuse qui effraie son audace.

Victor de Bonald, fils du philosophe, croyait à l'immobilité de la terre dans l'espace : « Ainsi, disait-il, du haut des cieux, les anges contempleraient, au milieu des ouvrages de la création, celui qui en est le chef-d'œuvre et le roi, non dans l'attitude majestueuse et grave d'un prince au milieu de ses sujets, mais

« tournoyant, culbutant et pirouettant à l'infini, en présence du « soleil et des étoiles immobiles ! Je ne sais ; mais cette image « singulière a quelque chose qui refroidit involontairement pour « le système reçu. » En 1838, Lachèze allait plus loin et rétablissait purement et simplement le système de Ptolémée : la terre immobile au centre de l'univers, et tous les globes célestes tournant autour de nous dans des espaces « bien moins éloignés que « ne se figurent les astronomes ».

On enseignait encore, en 1870, au séminaire de Grenoble, la théorie de la création du monde en six jours de vingt-quatre heures. — « Ni l'existence des fossiles, disait-on, ni l'aspect « sédimentaire des roches stratifiées, ni la cristallisation des « roches primitives, ni le soulèvement des montagnes, ni la fluidité des éléments terrestres à leur origine, ne nous empêchent de « croire que la création n'a duré que six jours. Au contraire, tous « ces faits s'expliquent mieux en supposant le monde créé dans « ce court intervalle, qu'en supposant une création qui dure de « longs siècles, comme le fait la géologie. »

L'abbé Ferrière croit que la Bible a été imitée par Homère, Hésiode, Pindare, Eschyle, Sophocle et Euripide (1).

La critique est considérée par ces singuliers savants comme l'hérésie des hérésies. La critique allemande les met particulièrement en fureur : « Les Allemands, dit l'un d'eux, sont grossiers « et impudents. Leur impudence a quelque chose de bestial. Ils « se jettent dans le bourbier sans hésitation, de préférence même, « et en sortent tout souillés et viennent ensuite se frotter à nous « et nous parler tout près et nous empuanter de leur odeur. » (Balleyquier, 1878.)

L'abbé Dessailly blâme M. Loisy de s'incliner parfois devant la critique germanique : « La fière raison gauloise, dit-il, donnera « toujours le coup de pied de l'âne à cette science tudesque » (2). Remarquons, en passant, que « donner le coup de pied de l'âne » n'a jamais passé pour une action d'éclat, et que le français de l'abbé Dessailly n'est pas meilleur que sa critique.

Incrédules à la raison scientifique, ces mêmes hommes croient aux présages, aux avertissements, aux prophéties. L'abbé Raboisson prédisait la fin des maux de l'Eglise pour 1874, d'après le livre de Daniel et l'*Apocalypse*, et adjurait la France de proclamer le comte de Chambord. L'abbé Mémain, chanoine de Sens, commente les mêmes livres saints et trouve dans l'*Apocalypse*

(1) *La Bible travestie par Homère*, 1891.

(2) *Le Paradis terrestre et la race nègre devant la science*, Paris, 1895.

l'indication très précise des canons et des fusils modernes (1).

Le R. P. Ollivier considère l'incendie du Bazar de la Charité comme une manifestation de la colère céleste et fait entendre à Notre-Dame, devant le Président de la République, le conseil des ministres et le corps diplomatique, ces stupéfiantes paroles : « Sans doute, ô Maître souverain des hommes et des sociétés, vous avez voulu donner une leçon terrible à l'orgueil de ce siècle, où les hommes parlent sans cesse de leur triomphe contre vous. Vous avez retourné contre lui les conquêtes de la science, si vaine quand elle n'est pas associée à la vôtre, et de la flamme qu'il prétend avoir arrachée de vos mains, comme le Prométhée antique, vous avez fait l'instrument de vos représailles. Ce qui donnait l'illusion de la vie a produit l'horrible réalité de la mort. Dans le morne silence qui enveloppe Paris et la France depuis quatre jours, il semble qu'on entende l'écho de la parole biblique : Par les morts couchés sur votre route, vous saurez que je suis le Seigneur ! »

Disons bien vite que des voix nombreuses s'élevèrent, au sein même du clergé, contre la théologie sanguinaire du P. Ollivier ; mais de tels discours justifient ce mot : « Le vrai clérical a une âme d'inquisiteur ». Et, comme il en a l'inhumanité, il en a aussi la superbe ; il écrit tranquillement que, « si les anges rencontraient un prêtre, ils devraient baiser la robe de ce nouveau Christ ». (P. Saintyves, p. 68.)

Chez l'immense majorité des membres du clergé, tous ces défauts, fruit naturel de la discipline scolastique, n'apparaissent qu'atténués par la charité et par l'indulgence que donne le spectacle des misères humaines. Leur ignorance devient de l'apathie intellectuelle ; leur intransigeance se mue en dédain pour l'hétérodoxe ; leur orgueil s'assoupit en une satisfaction, légèrement pharisienne, de ne pas être, comme tel ou tel, dans la voie de la perdition.

Nous ne croyons pas que ce soit chez les prêtres que doivent être cherchés les types les plus complets d'esprit clérical, mais bien chez certains laïques, plus jésuites que Loyola, et plus ultramontains que le pape lui-même. Ceux-là prendront la doctrine telle qu'on la leur donne, et en pousseront les conséquences jusqu'aux plus folles extrémités, ne se piquant jamais que de logique et nullement de charité.

Il y aurait une étude fort curieuse à entreprendre sur les défor-

(1) *L'Apocalypse de saint Jean et le VII^e chapitre de Daniel, avec leur interprétation*, Paris, 1898.

mations que subit l'idée religieuse dans des esprits étroits et dans de mauvais cœurs. Hérétiques à leur manière, ces bouillants champions de l'orthodoxie ne prennent dans la religion que ce qui peut flatter leurs idées, leurs rancunes, leurs haines véritables ; leur âme fielleuse ne sait voir partout que sujets d'indignation et motifs de proscription et d'anathème. On ne sait pas jusqu'où peut descendre la sotte méchanceté de certains esprits. Nous avons eu jadis entre les mains un petit livre de colportage dévot intitulé *Jacques Latour* ; c'est le nom d'un assassin fameux qui, vers 1863, tua deux vieillards à coups de hache pour les voler. L'auteur avait fait de cette abominable histoire un réquisitoire en forme contre l'Université. Si Jacques Latour était devenu un assassin, c'est qu'il avait été élevé à l'école communale laïque, et le livre n'était qu'un tissu d'histoires et de contes à dormir debout sur les excès et les hontes de l'internat officiel. — Un autre petit livre du même acabit avait pour titre *Abd-el-Kader* et instruisait avec le même sans-gêne le procès de la franc-maçonnerie.

Quand des hommes ainsi faits se font journalistes, leur première idée est de prendre Veillot pour modèle ; mais, comme ils n'en ont ni les hautes idées, ni le grand cœur, ni l'intelligence, ils ne lui empruntent que ses défauts, ses violences, ses outrances, ses partis pris furieux. Le monde leur apparaît comme une sentine où rampent mille animaux immondes ; les ambitions et les passions humaines, même les plus légitimes, ne sont pour ces pessimistes que des manifestations de l'esprit d'orgueil et d'impureté ; ils frappent avec une joie sinistre sur tout ce qu'ils ne comprennent pas ; s'il arrive quelque malheur à leur patrie, ils s'en réjouissent férocement, comme s'ils assistaient à un *auto-da-fé* ; ils ne parlent que de chaînes, de geôles, de supplices et de tyrans. Ils anathématisent comme ennemi de Dieu quiconque les combat ou simplement hausse les épaules devant leurs fureurs.

Ils ont un vocabulaire d'injures d'une réelle opulence (1). S'ils parlent de Voltaire, c'est pour l'appeler « illustre ignare » ; c'est pour se moquer de ses « bévues et de ses inepties ». Ils tournent en dérision « le drapeau omnicolore de la libre pensée ». La révolution du 4 septembre est, pour eux, « un tour de coquins ». Les hommes d'Etat italiens de l'école de Cavour forment « une » engeance d'hommes sans tête et sans cœur »... Le Seigneur

(1) Les citations suivantes sont empruntées au *Dimanche des Familles* de Clermont-Ferrand (1869-73) et à la *Croix d'Auvergne*.

« fera descendre dans l'opprobre les rejetons excommuniés de « la maison de Savoie ».

Quatre classes d'hommes leur sont particulièrement odieuses : les juifs, les libres penseurs, les protestants et les francs-maçons. Il n'est pas de crime dont ils ne soient tout prêts à les croire coupables.

L'antisémitisme est une opinion régressive et barbare, dont un homme de liberté ne saurait être partisan. Si l'on entend par juif l'homme d'argent, l'avare, l'agioteur sans scrupules et sans entrailles, on a raison de le considérer comme un type vraiment haïssable ; mais il faut se dire qu'il y a de tels hommes dans toutes les classes et dans toutes les religions, et qu'il est beaucoup de pseudo-catholiques qui sont juifs sur ce point. Ce n'est pas ainsi que l'entendent les antisémites ; pour eux est juif, ou vendu aux juifs, quiconque n'épouse pas toutes leurs querelles, et tous n'ont pas le talent — un peu gros d'ailleurs — de M. Drumont pour faire passer leurs diatribes.

Les libres penseurs sont l'objet de moqueries sans fin, qui paraissent être l'un des plats de résistance de cette mauvaise cuisine. Voici comment une brochure de propagande, le *Contre-poison*, fait parler un libre penseur : « Je crois à ce que je vois, « moi, et pas à autre chose ! Le palpable, voilà ce que j'admets « et voilà ce que j'aime. Parlez-moi d'une bonne table ! A la « bonne heure ! Ça me va !... Le vice ? La vertu ?... Viandes « creuses que tout cela !... Le vice, la vertu, le dévouement, le « sacrifice, savez-vous ce que c'est que tout cela ? De simples « produits, comme le vitriol ! »

Le 20 décembre 1874, un petit journal dévot du Puy-de-Dôme dressait ainsi l'acte d'accusation du libéralisme : « Soit religieux, « soit politique, le libéralisme est la plaie sociale la plus terrible « de nos jours, — c'est le pape qui l'a dit. — Le libéralisme se « personnifie dans les de Broglie, les Decazes, les de Cumont. » Le républicain le plus modéré était « un innocent, qui ne soup- « çonnait pas les scélératesses que masque l'opinion républicaine, « et qui ne devinait pas les catastrophes que sa diffusion pré- « parait ».

Les protestants, que Bossuet lui-même appelait nos frères séparés, sont poursuivis avec un redoublement de rage. « Les « pasteurs prétendent avoir le même Evangile que les catholi- « ques. Possible, et je les en félicite : ça leur fait au moins un bon « livre ; mais ils devraient nous dire encore à quelle sauce ils « le mettent... Le protestantisme n'est pas, en effet, une religion : « c'est une salade de religions. Chacun s'y fait la sienne, plus ou

« moins salée ou forte, comme son café, suivant ses goûts. »
 « (*Croix d'Auvergne*, 29 avril 1900.)

Quant aux francs-maçons, « les connaître, c'est les maudire »
 (id., 14 janvier 1900); ce sont « les brigands qui rédigent les lois
 « dans les loges et les font voter ensuite par leurs ministres et
 « leurs députés ». (Id., 18 février 1900.)

Et ces députés, ces sénateurs !... ne m'en parlez pas ! « Tous
 « ces gens-là se valent. S'ils se disputent de temps en temps,
 « c'est parce qu'il leur fait peine de partager l'assiette au beurre
 « que chacun voudrait garder pour soi. » (Id., 7 janvier 1900.)

La République est, bien entendu, la plus détestable forme de
 gouvernement que l'on puisse imaginer. On en donne quelquefois
 de bien singulières raisons :

En 1873, M. Thiers fut assez sérieusement indisposé : « N'est-
 « ce pas pitoyable et effrayant, écrivait un journal monar-
 « chiste, qu'un pays comme le nôtre en soit réduit à voir sa
 « tranquillité dépendre de l'existence d'un vieillard de soixante-
 « seize ans, qu'on peut trouver mort dans son lit, le matin ? Cette
 « idée seule bouleverse les sens. Voilà où nous ont conduits
 « quatre-vingts ans de révolution, et voilà ce que nous donne la
 « République : un inconnu affreux, que l'on redoute de connaître.
 « Au diable soit la République ! » (*Dimanche des Familles*, 16 mars
 1873.) Qu'aurait dit cet intelligent royaliste, s'il eût vécu en 1714,
 alors que le roi avait soixante-seize ans, pouvait mourir d'un jour
 à l'autre, mourut effectivement l'année suivante et laissa après
 lui cet affreux inconnu qui s'appela la Régence, avant cet inconnu
 non moins affreux qui s'appela le règne de Louis XV ?

Ce n'est pas seulement la République qui est mauvaise, c'est
 la France tout entière qui ne vaut rien. La famille, par exemple,
 n'existe plus. « Aujourd'hui, il n'y a plus de famille. Il y a un
 « homme, une femme et des rejetons, qui, de temps en temps,
 « et à de rares intervalles, se réunissent sous le même toit, dans
 « la même maison, à la même table, — mais ce n'est pas la
 « famille. L'homme, d'un côté, roule son existence désœuvrée
 « et nonchalante dans les auberges, dans les cafés, dans les cer-
 « cles. Là, il s'abrutit, il s'enivre de boissons et de tabac, jus-
 « qu'à ce que la police le mette à la porte à une heure avancée de
 « la nuit... La femme, de son côté, sous le fallacieux prétexte de
 « faire des visites ou d'en recevoir, passe son temps à des riens et
 « à des futilités. — A l'âge de treize ou quatorze ans, les enfants
 « fument le cigare, culottent des pipes, vont au café... Voilà com-
 « ment est élevée la génération actuelle ! Citez-moi un homme
 « public de valeur !... Aussi la France se débat dans les convul-

« sions de la mort ; elle râle, et pas un homme ne surgit pour la
 « sauver, pas un de ses enfants ne se lève pour la prendre dans
 « ses bras, et par un élan surhumain de piété filiale la sortir du
 « gouffre honteux et malheureux où elle est plongée aujourd'hui ! » (*Dimanche des Familles*, 14 mai 1871.)

Heureusement, direz-vous, il y a encore dans ce triste pays quelques royalistes, et l'on va sans doute nous montrer nos sauveurs. Hélas ! ils sont tout aussi gangrenés, tout aussi veules que les autres : « Trouvez-moi, soit à la Chambre, soit en France, un
 « légitimiste de valeur, un homme d'action sensé, d'influence
 « puissante, un homme dont l'éclat, l'intelligence, rayonnent tant
 « soit peu et projettent une lumière, si pâle qu'elle soit ?... Mais,
 « pour être juste, ce parti a cela de supérieur aux autres, c'est
 « qu'il a conscience de sa nullité et qu'il se tient prudemment et
 « sagement tranquille dans son coin ! » (*Id.*, 1^{er} déc. 1872.)

Il n'est pas surprenant que cette France de juifs, de libres penseurs, de huguenots et de francs-maçons, où les hommes vont au café, où les femmes font des visites, où les enfants fument des cigares et où il n'y a même plus de légitimistes, attire sur elle les colères célestes.

Avant la guerre, on écrit : « Satan règne en maître, en ce
 « moment, dans la capitale de la France. Le dévergondage des
 « mœurs rivalise avec le dévergondage de la pensée. Le premier
 « se dévoile à la province étonnée par des journaux à chroniques
 « scandaleuses et à gravures immondes, où les saturnales des
 « bals travestis, publics et privés, s'étalent dans tout leur cynisme.
 « Le dévergondage de la pensée se fait jour par les journaux de
 « la libre pensée, les réunions politiques, et se traduit enfin par
 « des émeutes où le ridicule se mêle au tragique. » (*Id.*, 1^{er} février 1870.)

Mais le châtement est enfin venu, et la joie du pieux moraliste ne connaît pas de bornes : « Sodome, Gomorrhe, Babylone,
 « Jérusalem, ont péri en punition de leurs crimes ; mais, au
 « moins, Dieu a pris, pour ainsi dire, la peine de les détruire. Il a
 « fait tomber Sodome et Gomorrhe dans les flammes qu'il a
 « faites lui-même, et qu'il a envoyées lui-même du ciel. Il a fait
 « démolir Babylone et Jérusalem par l'étranger. Tandis qu'il ne
 « veut pas s'occuper de punir Paris. La punition sera autrement
 « sanglante, dramatique, terrible, épouvantable. Les bons, les
 « mauvais, tous confondus ensemble, périssent dans la même
 « fournaise. — Dieu, qui regardait Paris encore au commence-
 « ment de la guerre, a aussitôt détourné ses regards pour l'aban-
 « donner à lui-même. Il a mis un cercle de fer prussien, quelque

« chose de tudesque et de rude, pour lui battre les flancs, puis il
« s'est retiré. Alors Paris, comme un fou furieux, prend un cou-
« teau, s'ouvre le ventre et jette lui-même au vent ses entrailles
« que des chiens immondes et dévorants viennent consommer ! »
(*Id.*, 4 juin 1871.)

Arrêtons-nous ici ; car nous touchons à cette limite où l'imbécillité se change en fureur, et nous avons promis de ne pas la dépasser.

Nous venons de faire le tour d'une société où se rencontrent tous les extrêmes, où se heurtent tous les contrastes. Avec ses plus nobles représentants, nous avons atteint les plus hautes cimes ; avec ses plus médiocres adeptes, nous avons pénétré des abîmes de niaiserie féroce. Par en haut, elle semble toucher au ciel ; par en bas, elle descend bien au-dessous du niveau moyen de l'humanité, déjà si bas pourtant. Suivant l'étage où l'on s'arrête pour la contempler, elle apparaît comme sublime, ou vulgaire, ou barbare. Considérée dans son ensemble, on n'y voit plus qu'une société comme toutes les autres sociétés humaines, ni meilleure ni pire, qui n'a le droit de jeter l'anathème à aucune autre, et qu'aucune autre n'a le droit d'anathématiser.

G. DESDEVICES DU DEZERT.

Origines et premières manifestations de l'esprit philosophique dans la littérature française, de 1675 à 1748.

Cours de M. GUSTAVE LANSON,

Professeur à l'Université de Paris.

Les épicuriens : Bernier, Saint-Evremond et Ninon de Lenclos.

Je complète, d'abord, ce que je vous disais dans ma dernière leçon à propos du spinozisme au xvii^e siècle. J'avais omis de vous indiquer, en effet, que, récemment, on a retrouvé une traduction française de l'*Ethique*, et que M. Colonna d'Istria, qui l'a réimprimée, croit avoir des raisons de l'attribuer au comte de Boulainvilliers. Il résulterait de là que Boulainvilliers se serait appliqué à traduire Spinoza avant d'entreprendre son exposé du spinozisme, afin de mieux saisir le vrai caractère de cette doctrine.

Le fait me paraît intéressant à noter, Boulainvilliers étant un des rares Français qui se soient montrés, à cette époque, sinon spinozistes, du moins « curieux » du spinozisme.

*
**

Nous avons vu, dans les leçons qui précèdent, les éléments nouveaux apportés dans la littérature française, entre 1676 et 1678, soit par les romans déistes de *Jacques Sadeur* et des *Sévarambes*, soit par les traductions ou les pseudo-réfutations de Spinoza. Nous avons observé, à côté du courant libertin, l'existence d'un courant déiste, parfaitement distinct du premier. Mais, quand les théologiens se trouvent en présence de manifestations audacieuses de la pensée, qu'elles soient libertines ou déistes, c'est toujours aux libertins, aux épicuriens, aux athées, qu'ils croient avoir surtout

affaire, et c'est à ces libertins, à ces épicuriens, à ces athées, qu'ils commencent à s'attaquer.

Voyez comment Bossuet, fidèle gardien de l'orthodoxie, exprime ses appréhensions : en 1665, dans son *Sermon sur la Divinité de la Religion* ; en 1669, dans son *Sermon sur la Toussaint* ; en 1681, dans son quatrième *Sermon pour la fête de Pâques* ; en 1685, dans son *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*, ce qu'il redoute sans cesse, c'est le danger de l'athéisme. — La Bruyère éprouve des craintes analogues et place à la fin de son livre le chapitre des *Esprits forts*. — Boursault, dans son *Esope à la Cour* (1704), fait discuter Esope contre un athée. — Fénelon songe surtout aux libertins et aux athées, lorsqu'il écrit le *Traité de l'Existence de Dieu* ; et il a soin, dans cet ouvrage, de réfuter les objections des épicuriens.

Où trouve-t-on ces libertins, contre lesquels les orthodoxes partent en guerre ? Les livres de Denis et de Perrens, et aussi les *Encyclopédistes* de Ducros nous fournissent, à ce sujet, les indications essentielles.

Dans l'*Encyclopédie*, à l'article *Epicurisme* (1), Diderot énumère les principaux cercles libertins de la fin du *xvii^e* siècle :

« Gassendi, nous dit-il, eut pour disciples ou pour sectateurs Chapelle, Molière, Bernier, l'abbé de Chaulieu, M. le premier prieur de Vendôme, le marquis de la Fare, le chevalier de Bouillon, le maréchal de Catinat..... qui ont formé parmi nous différentes écoles d'*épicurisme* morales.

« La plus ancienne... était rue des Tournelles, dans la maison de Ninon de Lenclos : c'est là que cette femme extraordinaire rassemblait tout ce que la cour et la ville avaient d'hommes polis, éclairés et voluptueux. On y vit M^{me} Scarron, la comtesse de la Suze, la comtesse d'Olonne, Saint-Evremond, des Yveteaux, M^{me} de La Fayette, M. le duc de La Rochefoucauld.

« Après ces premiers épicuriens, Bernier, Chapelle et Molière, disciples de Gassendi, transférèrent l'école de la rue des Tournelles à Auteuil : Bachaumont, le baron de Blot, et des Barreaux, qui fut le maître de M^{me} Deshoulières dans l'art de la poésie et de la volupté, ont principalement illustré l'école d'Auteuil.

« L'école de Neuilly succéda à celle d'Auteuil : elle fut tenue, pendant le peu de temps qu'elle dura, par Chapelle et MM. Sonnings. Mais, à peine fut-elle instituée, qu'elle se fondit dans l'école d'Anet et du Temple.

« Que de noms célèbres dans cette dernière ! Chapelle et son

(1) Ed. Assézat, xiv, 526.

disciple Chaulieu, M. de Vendôme, M^{me} de Bouillon, le marquis de la Fare, MM. Sonnings, l'abbé Courtin, Campistron, Palaprat, le baron de Breteuil, père de la marquise du Châtelet, le président de Mesmes, le président Ferrand, le marquis de Dangeau, le duc de Nevers, M. de Catinat, le comte de Fiesque. — Cette école est la même que celle de Saint-Maur ou de M^{me} la Duchesse.

« L'école de Sceaux rassemble tout ce qui restait de ces sectateurs du luxe, de l'élégance, de la politesse, de la philosophie, des vertus des lettres, et de la volupté... Hamilton, Saint-Aulaire, l'abbé Genest, Malésieux, La Motte, M. de Fontenelle, M. de Voltaire, plusieurs académiciens, et quelques femmes illustres par leur esprit. »

En réalité, ces « écoles », dont Diderot nous parle abondamment, sont tout simplement des salons. Vous trouverez la description pittoresque de ces cercles de libertins, agrémentée d'anecdotes intéressantes, dans l'ouvrage de Perrens.

Laissons de côté ce courant de franche incrédulité et de scepticisme insolent, ce libertinage qui fait suite à celui des premières années du xvii^e siècle, et qui unit à la liberté de pensée le rejet de tout frein moral et la débauche cynique des mœurs. Il s'étale audacieusement au Temple ; on le rencontre avec un peu plus de retenue extérieure à Sceaux et à Anet, avec plus de cynisme au Palais-Royal, autour du duc d'Orléans, sous la Régence.

Une foule de gentilshommes, d'abbés, de bourgeois riches, de gens du monde, ont gardé le libertinage cynique de 1620 et de 1660, mais ils l'enveloppent de plus de grâce et l'assaisonnent de plus d'esprit ; et, d'ailleurs, uniquement soucieux de leur amusement, ils n'écrivent pas. Il nous est donc difficile de les juger.

Mais il y a des formes de libertinage plus complexes et plus fécondes, et c'est sur celles-ci que nous allons nous arrêter.

*
* *

Tout d'abord, nous rencontrons un *épicurisme doctrinal* dans des livres qui se sont débités ouvertement.

Pour qui se rend compte de l'énergie répressive des pouvoirs temporel et spirituel, à l'époque qui nous occupe, — vous connaissez le mot du P. Garasse : « Le fagot craint toujours la braise », — il est évident que ce libertinage des livres s'entourera de précautions discrètes et rassurantes.

Gassendi s'était arrangé pour tourner l'épicurisme de telle

façon qu'il n'avait pas été inquiété. Son œuvre sera continuée en deux sens : 1^o dans le sens érudit, historique et critique, par Du Rondel, dans sa *Vie d'Epicure*, et par Des Coutures, dans sa *Morale d'Epicure*. Ces deux ouvrages contiennent une réhabilitation morale d'Epicure par rapport aux idées du temps ; ils rentrent dans le courant que je vous ai déjà signalé de réhabilitation de la morale et de la théologie rationnelle de l'antiquité. Grâce à eux, Epicure figurera, à côté de Socrate, de Cicéron et autres, dans cette galerie des païens honnêtes et vertueux, qui sont parvenus, à l'aide de leur raison seule, à découvrir les vérités de la morale théologique.

2^o Dans un autre sens, moins érudit mais plus pratique, l'œuvre de Gassendi est continuée par Bernier, qui donne, en 1678, son *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, ouvrage qui vulgarise en bonne langue française les théories longuement exposées par Gassendi en langue latine.

Déjà Gassendi s'était moins préoccupé de retrouver la doctrine même d'Epicure que de la développer dans un sens que la pensée moderne pût adopter. Bernier accentue ce mouvement : il insiste sur les côtés rassurants du système. Ainsi l'épicurisme de Gassendi faisait une part à la Providence et à l'âme : Bernier donne à ces deux notions une place encore plus étendue dans son *Abrégé*. Il démontre la Providence par le consentement universel et par la contemplation de la nature. Mais, quant à définir les attributs et les perfections de ce Dieu ainsi démontré, c'est une chose qui dépasse l'entendement humain. Dieu est inconnaissable : nous ne pouvons arriver qu'à nous faire de lui de grossières représentations imaginatives ; c'est la raison qui, travaillant sur ces représentations sensibles et confuses, y substitue peu à peu l'idée pure de Dieu.

La notion de l'âme, selon Bernier, est encore plus obscure : « Il faut avouer, dit-il (1), que si, en quelque endroit de la philosophie, il y a un labyrinthe d'opinions, c'est principalement ici qu'il se rencontre. » Cicéron, en effet, fait remarquer que Dieu seul peut savoir quelle est la vraie de toutes les doctrines émises sur l'âme par les différents philosophes ; Lactance observe que les philosophes ne peuvent s'accorder sur ce point ; Héraclite dit : « La nature de l'âme est tellement cachée que jamais personne ne la trouvera, quelque effort qu'il puisse faire. » Sénèque, enfin, note

(1) *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, par F. Bernier, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier. 2^e édition, revue et augmentée par l'auteur. A Lyon, chez Anisson, Posuel et Rigaud. 7 volumes, 1684. — Cf. t. V, p. 458 sq.

que tout le monde reconnaît avoir une âme, mais que nul ne peut expliquer « quel est cet esprit directeur et maître de nous, ni en quel endroit il est : l'un dira que c'est un esprit ; l'autre, un certain accord ; celui-là que c'est une force divine et une parcelle de Dieu ; celui-ci, un air très ténu ; cet autre, une puissance incorporelle, et il s'en trouvera qui diront que c'est le sang, que c'est la chaleur... »

Heureusement, « la foi nous enseigne une chose dont nous ne devons point douter », ajoute Bernier, à savoir « que l'âme humaine est une substance incorporelle et immortelle, qui n'est point tirée de l'essence divine, ni de quelque domicile céleste où elle existât auparavant ; mais qu'elle est créée de rien, multipliée selon le nombre des corps, existante par soi, et essentiellement formée ». C'est ainsi que les derniers conciles l'ont définie. De sorte que les saints Pères, saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire et autres, ne peuvent plus dire, à l'égard de l'origine de l'âme, qu'ils n'en ont rien de certain... « La chose, écrit Bernier(1), nous est maintenant marquée et définie, l'Eglise ne souffrant pas que nous balancions entre tant de différentes opinions de philosophes et d'hérétiques : *aussi ne devons-nous pas la certitude de cette opinion au raisonnement naturel.* » — Ainsi l'Eglise a tranché la question : l'âme est incorporelle et immortelle ; l'Eglise nous l'affirme ; mais la raison ne peut rien nous en dire.

Bernier estime que la raison nous fournit bien plus d'éléments sur l'immortalité de l'âme que sur sa spiritualité. Par les réflexions qu'elle nous permet de tirer de l'idée de la bonté et de la justice de Dieu, elle nous engage à croire à l'immortalité de l'âme, sans toutefois nous la démontrer, et le consentement quasi-universel nous invite aussi à nous ranger à cette croyance. Nous avons, en somme, des raisons d'espérer plutôt que des raisons de croire.

Bernier borne là sa métaphysique : il ne s'appuie sur la notion de Dieu et sur celle de l'âme que parce que ce sont là des fondements commodes pour établir la morale. Pour lui, il est sceptique, et de plus en plus sceptique, sur les questions de métaphysique. En 1682, il commence à avoir des doutes sur quelques points, et il en fait part aussitôt au public :

« Repassant sur mon *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, pour le mettre en latin en faveur des professeurs et des étrangers, il m'est survenu quelques doutes, que j'ai cru devoir, avant toutes choses, proposer aux savants, pour en avoir leurs sentiments. Ces doutes sont, non pas sur le fond de cette philosophie, car je ne

(1) T. V, p. 461.

crois pas qu'on puisse raisonnablement philosopher sur un autre système que celui des atomes et du vide ; mais sur de certaines matières qui ne laissent pas d'être fort considérables, telles que sont l'espace, le lieu, le mouvement, le temps, l'éternité et quelques autres. Au reste, que ces doutes soient bien ou mal fondés, vous en jugerez ; ce petit livre vous servira toujours à deux choses : l'une à vous faire voir la pauvreté de toutes nos philosophies ; *il y a plus de trente ans que je philosophe, très persuadé de certaines choses, et voilà cependant que je commence à en douter* ; l'autre à donner comme une idée générale de la philosophie de Gassendi, laquelle, après tout, me semble la plus raisonnable de toutes, la plus simple, la plus sensible et la plus aisée (1). »

Bernier reproduit ces « Doutes » à la fin du second volume de son édition de 1684, sous ce titre : « Doutes sur quelques-uns des principaux chapitres de ce tome » ; et il les fait précéder d'une lettre à M^{me} de la Sablière, où il s'exprime ainsi :

« Vous avez bien raison, toutes nos connaissances philosophiques sont fort peu de chose, et je suis ravi que, de vous-même, vous vous soyez enfin désabusée de ce côté-là. Non, assurément, il n'en est pas de la philosophie comme des arts : plus on s'exerce dans un art, plus on s'y fait savant ; mais plus on spéculé sur les choses naturelles, plus on découvre qu'on y est ignorant. »

Et il ajoute, en reprenant une phrase de son opuscule de 1682 :

« *Il y a trente à quarante ans que je philosophe, fort persuadé de certaines choses, et voilà que je commence à en douter ; c'est bien pis, il y en a dont je ne doute plus, désespéré de pouvoir jamais y rien comprendre* » (2).

Ainsi son esprit, qui avait d'abord mordu à la métaphysique, s'en détache peu à peu. De plus en plus, au cours de son *Abrégé*, il tend à effacer le caractère métaphysique de la doctrine de Gassendi, pour insister plus particulièrement sur ses vues scientifiques : si bien que cet *Abrégé de Gassendi* par Bernier peut tenir dans l'histoire de la philosophie gassendiste une place analogue à celle qu'occupe la *Physique* de Rohault dans l'histoire de la philosophie cartésienne. C'est un manuel de vulgarisation scientifique.

La Morale remplit le tome VII de l'*Abrégé de Gassendi* par Bernier. Cette morale n'a rien d'effarouchant ni de scandaleux. Si Bernier, suivant d'ailleurs Gassendi, commencé par poser le prin-

(1) *Doutes de M. Bernier sur quelques-uns des principaux chapitres de son Abrégé de la Philosophie de Gassendi*. Paris, chez Michallet, in-8°, 1682. — Le morceau cité ci-dessus sert de préface.

(2) T. II, p. 379.

cipe du bonheur comme terme et comme fin de l'activité humaine, il n'y a rien là qui puisse inquiéter les théologiens. Pascal n'a pas dit autre chose : il accroche même à cette affirmation une partie de sa démonstration de la vérité de la religion. Et Bossuet a bataillé contre les catholiques qui essayaient de « désintéresser » l'amour de Dieu : vous savez avec quelle ardeur il est parti en guerre contre le quiétisme.

Donc le bonheur est le fondement de notre activité, tout le monde le reconnaît. Mais comment interpréter le bonheur ? Voilà le point intéressant. Bernier a du bonheur une conception pratique et terre à terre. Le bonheur, pour lui, n'est pas un sentiment qui l'attire vers Dieu, une aspiration à la félicité infinie. Non, c'est « un certain état, dans lequel on soit autant bien qu'il est possible, dans lequel il y ait des biens nécessaires beaucoup, de quelque mal que ce soit très peu, et dans lequel on puisse par conséquent passer la vie doucement, tranquillement et constamment, autant que l'état du pays, la société civile, le genre de vie, la constitution du corps, l'âge et les autres circonstances, le peuvent permettre : car, du reste, de se promettre ou d'affecter, durant le cours de notre vie, cette autre félicité suprême, c'est ne reconnaître pas ou avoir oublié qu'on est homme, c'est-à-dire un animal faible et débile, et qui, par la condition de sa nature, est sujet à une infinité de maux et de misères » (1).

Ainsi, pour Bernier, il s'agit d'éprouver le moins de mal possible. Pour lui, toute volupté est un bien, et toute vertu est un bien par rapport au bonheur qu'elle procure. Cela nous conduit à l'ataraxie, à la doctrine qui place la volupté suprême dans le repos.

Bernier ne fait aucune place à la morale sociale. — Nous pouvons négliger, en effet, une simple réflexion dans laquelle il donne avis au souverain de ne pas se rendre maître de toutes les terres de son royaume, parce que cela découragerait l'activité de ses sujets.

En revanche, il fait place à la vie religieuse, au bonheur qui résulte de la méditation de Dieu. Cela donne un aspect honnête et rassurant à son livre, je dis rassurant pour les croyants. Mais nous devons noter que ces idées sur la méditation, il va les chercher dans Cicéron et dans Sénèque aussi bien que dans Lactance et dans les Pères de l'Eglise ; et, par suite, son langage a déjà un accent assez particulier.

Voilà donc le gassendisme réduit, clarifié et élaboré par Ber-

(1) T. VII, p. 8-9.

nier. Nous sommes assez loin de l'épicurisme véritable ; nous n'avons relevé aucune négation audacieuse sur Dieu ou sur la morale ; il n'y a pas là, à proprement parler, de scepticisme, mais plutôt un déisme raisonnable et sage, encore un peu vague. Dieu connaissable par le travail de la raison, et l'âme inconnaissable : ce sont là deux positions essentielles du déisme, tel que nous le rencontrerons au XVIII^e siècle.

La grande hardiesse de cette philosophie, c'est d'être humaine, de n'avoir rien de théologique, de tout tirer de la raison naturelle, et même de la raison éclairée des païens anciens. La part personnelle de Bernier consiste dans cet effort qu'il fait pour réduire les considérations métaphysiques, dans ce goût très marqué des vérités positives de la science, — et aussi dans la fermeté de son accent rationaliste, qui — malgré sa prudence — lui fait parfois élever le ton.

Voyez ce qu'il dit à propos d'un livre de M. de la Ville, jésuite qui avait attaqué Descartes ; Bernier a cru voir dans ce livre des menaces contre certaines idées essentielles du gassendisme, et il déclare fièrement : « Il faut être extrêmement circonspect à tirer des conséquences des paroles des conciles, et principalement quand ces conséquences tendent à condamner les philosophes d'hérésie ; car, enfin, pour vous dire ce petit mot en passant, il est toujours bon de ménager un peu les philosophes, ou du moins de ne les pas trop effaroucher ; quand, une fois, ils croient avoir par devers eux ce qu'ils appellent la Raison, vous ne sauriez croire combien la plupart sont opiniâtres, et combien il faut que les autorités qu'on a contre eux soient fortes et évidentes pour les tirer de leur philosophie » (1). Il y avait là une assurance de raison, qui était une menace pour les théologiens.

C'est ainsi qu'au moment où il était question de condamner certaines idées cartésiennes, en 1674, Bernier rédigea sa *Requête burlesque*, où il prenait la défense de Descartes contre le Parlement ; il collabora aussi à l'*Arrêt burlesque*, qui figure dans les œuvres de Boileau.

Bernier avait senti, en effet, la solidarité qui unissait tous les systèmes de philosophie rationnelle. Il s'est d'autant plus ému de cette condamnation de Descartes, qu'il portait lui-même plus d'intérêt aux sciences proprement dites, et que ce que l'on poursuivait chez les disciples de Descartes, c'était précisément l'esprit de recherche scientifique.

Il faut, d'ailleurs, faire ici une différence entre le livre et

(1) T. III, p. 38-39.

l'homme : le livre de Bernier nous laisse une impression de réserve et de discrétion. En réalité, dans sa personne, Bernier était beaucoup plus hardi. Saint-Evremond l'appelle « le plus *joli* philosophe » qu'il ait connu. Ailleurs, il dit que c'est un grand douteur et voluptueux », et il rapporte une phrase très caractéristique qu'il tient de Bernier lui-même. « M. Bernier, en parlant de la mortification des sens, me dit un jour : Je vais vous faire une confidence que je ne ferais pas à M^{me} de la Sablière, à M^{lle} de Lenclos même, que je tiens d'un ordre supérieur ; je vous dirai en confidence que *l'abstinence des plaisirs me paraît un grand péché* (1). »

Cette déclaration complète d'une manière fort intéressante la physionomie de ce philosophe, qui ne se livre pas entièrement à nous dans ses ouvrages.

*
* *

Saint-Evremond et Ninon de Lenclos méritent aussi de nous arrêter un instant. Ces deux personnes n'ont jamais songé à écrire de gros livres de combat, et par suite se sont exprimées plus librement. Saint-Evremond n'a pas fait imprimer ses dissertations et opuscules : la plupart ont simplement circulé en manuscrit de son vivant ; mais Saint-Evremond n'est pour rien dans les nombreuses éditions apocryphes et contrefaites qui ont été données de ses œuvres jusqu'à sa mort. Nous avons donc des chances de trouver, chez Saint-Evremond et chez Ninon, une pensée plus libre et plus franche.

Pour Saint-Evremond, vous pouvez consulter les études de Giraud et de Gidel, et la thèse de Walter Melville Daniels sur *Saint-Evremond en Angleterre* (1907). Pour Ninon, vous avez l'édition de sa *Correspondance*, publiée par Emile Colombey, chez Dentu, en 1886.

Ces deux personnages ont eu un très grand mérite : ils sont tous deux morts très vieux, Saint-Evremond à 87 ans (1646-1703) et Ninon à 83 ans (1620-1705).

Cela est d'importance. A l'âge où ils parviennent, ils ont tous deux renoncé aux plaisirs et aux passions, par lesquelles les défenseurs de la morale traditionnelle sont toujours prêts à expliquer volontiers le libertinage d'esprit. Ils ont l'âge où la peur de l'au-delà pousse ordinairement les libertins à se convertir. Eux, cependant, ne se convertissent pas. Nous sommes avertis par là

(1) Cf. *Corresp. de Ninon de Lenclos*, éd. Colombey, p. 128 et 129.

qu'ils croyaient avoir des raisons solides de penser ce qu'ils pensaient, et de ne point changer.

La chose était rare ; il convient de le noter. Dans sa *Réponse aux questions d'un provincial*, Bayle, à propos de la duchesse de Mazarin, morte le 2 juillet 1699 en « philosophe », refusant d'accepter les secours de la religion, s'exprime ainsi : « Cela est rare, non seulement parmi les personnes de l'autre sexe, mais aussi entre ces hommes que l'on appelle *esprits forts*. Ils sont les fiers et les braves contre Dieu, pendant la vigueur de leur santé et dans la bonne fortune ; mais, quand ils se voient accablés ou de maladies, ou de disgrâces, ou de vieillesse, ils passent ordinairement jusqu'à la superstition, et, s'ils se croient au voisinage de la mort, ils ont plus de soin que les autres de se munir de tous les préparatifs de voyage de l'autre monde (1) ».

Ninon n'était pas de ces esprits *faibles*. Lorsque l'abbé Testu essayait de la convertir, elle répondait par des plaisanteries : « Il croit que ma conversion lui fera honneur, et que le roi lui donnera pour le moins une abbaye ; mais, s'il ne fait fortune que par mon âme, il court un risque éminent de mourir sans bénéfice » (2).

Elle dit à Fontenelle : « Vous savez le parti que j'aurais pu tirer de mon corps. Je pourrais encore mieux vendre mon âme : les jésuites et les jansénistes se la disputent. »

Un Révérend, le Père d'Orléans, ne pouvant obtenir qu'elle admit aucun article de foi, lui donnait ce conseil : « Hé bien ! Mademoiselle, en attendant que vous soyez convaincue, offrez toujours à Dieu votre incrédulité. »

Ninon n'a qu'une croyance très vague à l'immortalité de l'âme ; « Si l'on pouvait croire, comme M^{me} de Chevreuse, qu'en mourant on va causer avec tous ses amis, il serait doux de le penser (3) ».

Saint-Evremond mourut, lui aussi, en « philosophe ». Voyez sur cette mort la lettre de Lefèvre citée par Daniels (p. 79 de sa thèse), et aussi par Sayous dans sa *Littérature française à l'Etranger* (tome II, p. 275) : « Notre illustre vieillard afin sa course. Ce fut dans la nuit de ce jour qu'il expira sans peine, après peu ou point d'agonie ; voyant que, depuis quelque temps, il ne pouvait se réconcilier avec l'appétit (4), il se résolut avec assez de

(1) Œuvres in-fol., t. III, p. 535.

(2) Colombey, *Introd.*, p. 69.

(3) Colombey, p. 69-70.

(4) Saint-Evremond étant malade, on lui avait offert un prêtre pour se réconcilier : « De tout mon cœur, répondit-il ; je voudrais me réconcilier avec l'appétit. » — Cf. Bayle, t. IV, p. 879.

courage à se sentir mourir, car il a eu la connaissance nette jusqu'à la fin, et sans démentir son caractère de philosophe épicurien, qu'il a soutenu jusqu'au bout, il a fait connaître aux autres, catholiques et protestants, *qu'il n'avait pas besoin des cérémonies de ce monde* ; c'est l'expression dont il s'est servi. » — Et son testament porte le témoignage de ces mêmes idées. Il lègue « 20 livres sterling aux réfugiés français dans la pauvreté, et la même somme aux catholiques ou à des pauvres de n'importe quelle religion. » — Une pareille indépendance de pensée, au lendemain de la Révocation de l'édit de Nantes, est chose assez peu commune pour mériter d'être remarquée.

Essayons de voir, maintenant, quelle est la philosophie de ces deux personnages.

Ninon s'installe dans son hôtel de la rue des Tournelles (au numéro 28 actuel) vers 1670. C'est là que, pendant 30 ans, la meilleure compagnie a fréquenté : tout ce que Paris comptait d'honnêtes gens tenait à être admis dans son salon, comme dans une école de bon goût, d'esprit et de civilité.

Ninon était grave et souriante, « d'une taille élégante et parfaite » ; elle « avait le teint d'un blanc à éblouir, de grands yeux noirs où régnaient à la fois la décence et l'amour, la raison et la volupté (1). »

Elle fut toujours accueillante aux libertins. Ses fidèles amis vieillissent près d'elle : ce sont Delbène, Miossens, Charleval, le comte de Gramont, des Yveteaux, le chevalier de Méré, Bernier, en un mot « la fleur » du libertinage. Puis, peu à peu, viennent des jeunes gens, des hommes des nouvelles générations : Lassay, La Fare, Rémond (surnommé *le Grec*), ceux qui vont faire la transition entre les deux écoles. Puis, d'autres plus jeunes encore, qui seront des philosophes avant l'heure de la philosophie militante. Il y a une pléiade d'abbés, Régnier-Desmarets, Chaulieu, Gédoyen, de Châteauneuf, Fraguier, qui, entre 1690 environ et l'époque de la Régence, marquent les étapes de la libre pensée. — Quand la noblesse est à la guerre, il n'y a plus guère que des abbés chez Ninon, et la pensée n'en est pas plus orthodoxe pour cela.

A tout ce monde, Ninon donne le ton aisé de la bonne compagnie : on peut dire qu'elle a été l'institutrice des générations qui, avant les *Lettres anglaises* de Voltaire, occupent le devant de la scène. Sur Voltaire lui-même, qui l'a vue, mais qui n'avait que onze ans quand elle mourut, son influence directe, notons-le en

(1) Colombey, p. 5 et 6.

passant, a été nulle. Ninon n'a été qu'une légende pour Voltaire.

Ninon avait au loin un grand ami, Saint-Evremond, avec lequel elle a correspondu pendant 40 ans. Une partie de cette correspondance est perdue. Mais, parmi les lettres que nous avons conservées, il y en a de charmantes, aimables de ton, d'une expression aisée et sincère, notamment dans les dernières années. Tous deux restent, jusqu'au bout, partisans de la philosophie de la volupté. Leur âge leur interdit les longues espérances ; mais ils savent jouir du présent, en pensant au passé, sans le regretter. « Il faut faire provision de vivres, disait Ninon, mais non de plaisirs. On doit les prendre au jour la journée (1). » Ainsi elle se contente des plaisirs possibles, et les savoure délicieusement. Elle écrit à Saint-Evremond, en 1698 : « Que j'envie ceux qui passent en Angleterre, et que j'aurais de plaisir à dîner encore une fois avec vous ! N'est-ce point une grossièreté que le souhait d'un dîner ? L'esprit a de grands avantages sur le corps ; cependant ce corps fournit souvent de petits goûts, qui se réitèrent et qui soulagent l'âme de ses tristes réflexions. Vous vous êtes souvent moqué de celles que je faisais : je les ai toutes bannies. Il n'est plus temps, quand on est arrivé au dernier période de la vie : il faut se contenter du jour où l'on vit. Les espérances prochaines, quoi que vous en disiez, valent bien autant que celles qu'on étend plus loin : elles sont plus sûres. Voici une belle morale : portez-vous bien ; voilà à quoi tout doit aboutir (2). »

Dans une lettre au même, datée de 1699, elle fait des déclarations analogues : « Votre lettre m'a remplie de désirs inutiles, dont je ne me croyais plus capable. « Les jours se passent, comme « disait le bonhomme des Yveteaux (3), dans l'ignorance et la « paresse, et ces jours nous détruisent et nous font perdre les « choses à quoi nous sommes attachés... » Vous disiez, autrefois, que je ne mourrais que de réflexions : je tâche à n'en plus faire et à oublier, le lendemain, le jour que je vis aujourd'hui. Tout le monde me dit que j'ai moins à me plaindre du temps qu'un autre. De quelque sorte que cela soit, qui m'aurait proposé une telle vie, je me serais pendue. Cependant on tient à un vilain corps comme à un corps agréable : on aime à sentir l'aise et le repos. L'appétit est quelque chose dont je jouis encore. Plût à Dieu de pouvoir éprouver mon estomac avec le vôtre, et parler de tous les originaux que nous avons connus (4)... »

(1) Colombey, p. 60.

(2) *Ibid.*, p. 125.

(3) Cet ancien ami de Ninon était mort en 1649.

(4) Colombey, p. 132-133.

Saint-Evremond lui répondait : « Vous êtes de tous les pays, aussi estimée à Londres qu'à Paris. Vous êtes de tous les temps ; et, quand je vous allègue pour faire honneur au mien, les jeunes gens vous nomment pour donner l'avantage au leur. Vous voilà maîtresse du présent et du passé : puissiez-vous avoir des droits considérables sur l'avenir ! Je n'ai pas en vue la réputation : elle vous est assurée dans tous les temps. Je regarde une chose plus essentielle : c'est la vie, dont huit jours valent mieux que huit siècles de gloire après la mort. « Qui vous aurait autrefois proposé de vivre comme vous vivez, vous vous seriez pendue... » L'expression me charme : cependant vous vous contenterez de l'aise et du repos, après avoir senti ce qu'il y a de plus vif (1)... »

Voilà qui nous donne la note de cette résignation mélancolique, désabusée et un peu souriante ; de pareils textes suffisent à affranchir Saint-Evremond et Ninon du reproche qu'on leur a parfois adressé d'être des superficiels et des grossiers.

Ninon s'est fait une doctrine de la recherche du bonheur. Elle n'a pas besoin des supports et des espérances de la religion : sa morale est toute laïque. « On est bien à plaindre, disait-elle, quand on a besoin des secours de la religion pour se conduire dans le monde : c'est une marque certaine que l'on a l'esprit bien borné ou le cœur bien corrompu (2). » Il va sans dire que, de cette morale, la chasteté n'était pas un article essentiel. Ninon estimait que c'était une grande erreur d'avoir réduit la vertu des femmes à cette vertu particulière qui les dispense des autres vertus. Voici ce que nous rapporte Duclos dans ses *Confessions du comte de**** : « La célèbre Ninon de Lenclos, amante légère, amie solide, honnête homme et philosophe, se plaignait de la bizarrerie et de l'injustice du préjugé à cet égard. « J'ai réfléchi, disait-elle, dès mon enfance, sur le partage inégal des qualités qu'on exige dans les hommes et dans les femmes. Je vis qu'on nous avait chargées de ce qu'il y avait de plus frivole, et que les hommes s'étaient réservé le droit aux qualités essentielles : dès ce moment, je me fis homme. » Elle le fit et fit bien (3). »

Dans son *Dialogue sur la musique des Anciens*, l'abbé de Châteauneuf tient un langage analogue : « Comme le premier usage qu'elle a fait de sa raison a été de s'affranchir des erreurs vulgaires, elle a compris, de bonne heure, qu'il ne peut y avoir qu'une même morale pour les hommes et pour les femmes... C'est pour cela, par exemple, qu'elle n'a jamais pu respecter l'autorité de l'opi-

(1) Colombey, p. 134-135.

(2) *Ibid.*, p. 62.

(3) *Conf. du comte de****, édition Didot, 1731, t. II, p. 128.

nion dans l'injustice qu'ont les hommes de tirer vanité de la même passion à laquelle ils attachent la honte des femmes, jusques à en faire leur plus grand ou plutôt leur unique crime ; de la même manière qu'on réduit aussi leurs vertus à une seule, et que la probité, qui comprend toutes les autres, est une qualification aussi inusitée à leur égard que si elles n'avaient aucun droit d'y prétendre (1). »

Autrement dit, Ninon se piquait de toutes les vertus d'un honnête homme. L'abbé Fraguier loue « le secret » de Ninon : entendez sa discrétion et sa probité. Une anecdote où Ninon joue un rôle honnête, mais non héroïque, a été fort admirée de son temps : c'est l'histoire d'une cassette qui lui avait été confiée, et qu'elle rendit à son propriétaire *spontanément*, alors que celui-ci n'osait pas la lui demander. Cet acte parut merveilleux, à cette époque (2). Saint-Evremond appelle son amie « ma belle gardeuse de cassette » (3).

Un dernier trait achèvera de peindre la physionomie de Ninon : je veux parler de sa sensibilité. Voyez la belle lettre qu'elle écrit à Saint-Evremond, en mars 1693, à propos de la mort de Charleval, qui venait de disparaître âgé de 73 ans : « M. de Charleval vient de mourir, et j'en suis si affligée que je cherche à me consoler par la part que vous y prendrez. Je le voyais tous les jours ; son esprit avait tous les charmes de la jeunesse, et son cœur toute la bonté et la tendresse désirables dans les véritables amis. Nous parlions souvent de vous et de tous les originaux de notre temps. Sa vie et celle que je mène présentement avaient beaucoup de rapport. Enfin, c'est plus que de mourir soi-même qu'une pareille perte (4)... »

L'humanité est remise en honneur par Ninon. Elle n'a aucune dureté, comme certains croyants et aussi comme certains philosophes. Elle loue et pratique ces vertus humaines que Molière a vantées dans le célèbre *Sonnet à Le Vayer* et dans l'admirable scène du second acte de *Psyché*, une des plus tendres qui soient dans aucun théâtre.

Il était intéressant de signaler chez Ninon cet élément de sensibilité, parce qu'il sera essentiel à la philosophie du XVIII^e siècle.

A. C.

(1) Cité par Colombey, p. 222-223.

(2) C'est le sujet du *Dépositaire*, comédie de Voltaire.

(3) Colombey, p. 107.

(4) Colombey, p. 114-115.

L'œuvre poétique de Michel-Ange Buonarotti ⁽¹⁾

Par RAPHAËL PETRUCCI,

Professeur à l'Institut de Sociologie Solvay.

V

Cette œuvre doit être considérée à plusieurs points de vue. Le plus intéressant, sans aucun doute, est l'inspiration par laquelle, au moment où tout s'écroule, où tout se meurt, les visions prodigieuses de Dante trouvent un dernier écho dans les poèmes de Buonarotti. Mais cet aspect, qui se lie à la philosophie même de Michel-Ange, peut et doit être séparé du point de vue purement littéraire. C'est celui-ci que nous allons tout d'abord examiner.

Le xvi^e siècle est le siècle du pétrarquisme. C'est le temps où l'on consulte le *Rimario* de Pétrarque avant de choisir une rime, où l'on recherche dans son œuvre les épithètes, les comparaisons, les artifices de style, afin de les adopter, de les imiter en les contournant davantage encore ; c'est le temps où Bembo met quarante ans à découvrir le sens de deux sonnets de Pétrarque et où le culte excessif de la forme interdit les efforts nouveaux de la pensée. Encore les rites de l'amour platonique, tel que l'ont conçu les Pétrarquistes, leur survit-il. Della Casa, Angelo di Costanza et le Tasse, qui se libèrent de leur tyrannie, ne font que répéter sous d'autres rythmes la pensée de leur devancier.

Il est bien difficile aux poètes de cette époque d'échapper à une semblable influence. C'est cette même technique poétique qu'a empruntée Vittoria Colonna : elle se sauve par la sincérité du sentiment, la délicatesse de son âme exquise ; mais celui qui, à ce moment de l'histoire littéraire, devait s'élever au-dessus de tous, celui qui devait montrer la plus grande indépendance comme la pensée la plus haute, c'est, sans aucun doute, Michel-Ange.

Il subit, lui aussi, l'influence de Pétrarque ; mais, si ses poésies se ressentent de cette technique qui ne correspondait point aux soubresauts soudains de son esprit, il subit trop profondément les échos d'une poésie plus virile pour s'enfermer à jamais dans cette froide recherche de la correction. Il rompt cette chaîne ; il

(1) Voir la *Revue de l'Université de Bruxelles*, mars 1908.

échappe à la pesée de l'école dans des cris soudains et passionnés, dans des convulsions douloureuses qui prêtent à tels de ses poèmes cet accent profond, cette grandeur biblique, ce frémissement amer, enfermés dans les marbres du tombeau des Médicis ou fixés pour toujours sur les voûtes de la Sixtine.

C'est qu'au delà des modèles proposés par son temps, au delà de Pétrarque, au delà de la *Vita Nuova* et des devis d'amour, il voyait se dresser l'œuvre totale et hautaine du grand poète de l'Italie. Il pratiqua la *Divine Comédie*, comme il pratiquait les livres saints, avec le sens profond de la grandeur et de l'âpreté qui s'exhalent de la Bible. Il avait lu, à tant de reprises, le Divin Poème, qu'il le connaissait à peu près par cœur et se trouvait en état d'en réciter de longs fragments. Il dessina, sur les larges marges de l'exemplaire qu'il possédait, les visions que lui inspiraient les vers du poète (1), et, lorsque les académiciens florentins demandèrent à Léon X de rendre à Florence les cendres du banni, Michel-Ange ajoute à sa signature ces mots : « Moi, Michel-Ange, sculpteur, je supplie Votre Sainteté, m'offrant à exécuter une sépulture telle qu'elle soit digne du divin Poète, en un lieu honorable de cette cité (2). »

On trouve, ça et là, dans l'œuvre littéraire de Michel-Ange, un assez grand nombre de vieux mots employés dans le sens dantesque et qui montrent la longue pratique qu'il avait du poète. On retrouve encore cette influence dans le sens musical, dans la variété du rythme, dans l'harmonie du vers de Michel-Ange. Tantôt il s'élève avec âpreté, tantôt il traîne et s'abat dans ces expressions de douleurs mortelles et d'alanguissement auxquelles le poète a su donner un accent tragique. Cela suffit déjà à montrer par quels éléments, au point de vue purement littéraire, Michel-Ange s'élève au-dessus des Pétrarquistes. La philosophie qui l'inspire va manifester plus encore les sources hautaines de son génie.

On rencontre, en effet, dans cette œuvre poétique d'une époque qui avait oublié la philosophie médiévale, cette théorie des Esprits animaux, dont Dante avait décrit le système dans la *Vita Nuova* et le *Banquet* (3). Son amante attire à la périphérie de son corps les esprits de la vie qui habitent dans son cœur, et la subite joie de sa présence entraîne son âme hors de lui. Ou bien les larmes qui s'écoulent épuisent le principe humide et ne laissent plus dans son cœur que le principe ardent qui l'enflamme (4).

(1) Ce précieux exemplaire fut perdu dans un naufrage.

(2) V. Condivi. Edit. Gori, p. 53. — Rime. Edit. Silvestri, p. 373.

(3) V. Madrigal XXX.

(4) Voir surtout Madrigal XXVII et Madrigal LXXV.

Cette conception scolastique, affadie depuis Pétrarque dans des comparaisons contournées et des jeux de mots subtils, n'était plus, pour les contemporains de Michel-Ange, qu'une convention littéraire, une sorte d'arsenal d'images que l'on mêlait à celles de la mythologie latine ou grecque. On sent qu'elle a repris toute sa puissance chez Michel-Ange ; il l'adopte dans le sens même que lui prêtaient Dante et ses contemporains. Elle a quelque chose d'artificiel, de singulier pour nous, qui lui trouvons un aspect dogmatiquement sec. Et cependant, lorsque l'on a suffisamment pénétré la puissante synthèse de l'œuvre dantesque, lorsque l'on a pu saisir ce système du monde dans lequel chacun de ces éléments était rigoureusement intégré, elle évoque une grandeur hautaine, une puissance de pensée, une rigueur de raisonnement, rarement alliées à un sentiment poétique aussi fougueux, aussi vibrant, aussi passionné, que celui des poètes italiens du *xiii^e* siècle et, parmi eux, de Dante Alighieri.

Michel-Ange fut le dernier à posséder cet esprit, et même peut-on le considérer comme plus directement lié à cette conception philosophique que bien des contemporains de Dante. Il serait absurde de le considérer comme le disciple du grand poète toscan ; mais il est de sa tradition, il appartient à sa culture et à sa pensée et, certes, il s'y est trouvé conduit par les désirs ardents de son âme, par l'âpreté et la fougue de son caractère, par l'idée biblique qu'il s'est faite de l'homme et du monde, par toutes les puissances de son être, enfin, répétant dans l'amertume de son cœur héroïque la conception qui, dans le tombeau de Ravenne, hors d'un siècle rebelle et d'un monde agonisant, dormait avec les cendres du banni.

Il se mêle, à cette inspiration lointaine, des éléments nouveaux de philosophie platonicienne ; mais Michel-Ange, loin de se laisser entraîner dans les commentaires subtils du *xvi^e* siècle, y voit une grandeur que n'ont pas aperçue ceux qu'il écoutait dans sa jeunesse, auprès de Laurent de Médicis. La théorie de l'idée préexistante et absolue s'intègre dans le système dantesque ; il l'y mêle avec aisance, rajeunissant ainsi, au contact direct de la métaphysique grecque, ce que l'Alighieri devait aux commentateurs arabes, à la philosophie scolastique et aux Pères de l'Eglise.

La Beauté, pour Michel-Ange, a cette nature de l'Idée platonicienne, préexistant aux formes matérielles dans lesquelles elle peut se réaliser en substance. C'est ainsi qu'un marbre enferme la pensée de l'artiste ; c'est à la main, obéissant à l'esprit, de l'en dégager (1). Si l'œuvre est détruite, sa matérialité

(1) Sonnet I.

seule disparaît. L'esprit la garde et ne l'a pas conçue en vain. Une fois définie, elle existe à jamais dans le monde des Idées (1). Michel-Ange, comme Dante, se rattache à la théorie de saint Augustin, lorsqu'il considère la Beauté comme une forme de l'idée de Dieu. « De même, dit-il, qu'on ne peut séparer la chaleur du feu, on ne peut séparer le Beau de l'Eternel (2). » Et, comme il le disait dans cette conversation avec Vittoria Colonna que nous rapporte François de Hollande, comme il le répète dans ses poèmes, la Beauté, réalisée dans les formes matérielles et humaines, aussi bien que dans les formes de l'art, est un rayon de la splendeur divine, un degré de l'échelle qui élève jusqu'à Dieu (3). Le don d'apercevoir la Beauté, de s'élever par elle, ce don qui l'a entraîné dès sa jeunesse, cet instinct qui a rempli sa vie, Michel-Ange en fait la grâce agissante, la Grâce mystique et souveraine sous l'image de laquelle la philosophie chrétienne a placé la loi inexorable du Destin.

C'est par cette conception même qu'il définit l'Amour. Il descend comme un rayonnement à travers les sphères concentriques de l'univers dantesque (4). C'est l'amour du Créateur pour la Créature, c'est cet embrasement infini, ce flamboiement, qui se dévoilaient à Dante à mesure que Béatrice le menait vers le centre suprême : c'est la grâce agissante qui vient se réaliser dans les formes créées, dont la beauté frappe l'homme et l'entraîne vers Dieu, comme vers l'Absolu où convergent toutes les forces de son être.

Vittoria Colonna se présente à Michel-Ange comme une révélation divine de l'Amour éternel. Ce n'est pas une chose périssable qu'il découvre en elle ; mais son âme, qui tend au delà des sphères, vers le but ineffable, aperçoit en elle les prémices du repos. Il ne s'arrête point à son apparence mortelle ; mais, découvrant à travers sa beauté transitoire les rayonnements de l'au-delà, il s'élève vers l'Universelle Forme (5). La puissance de son beau visage l'entraîne parmi les esprits élus, et la créature est en telle harmonie avec le Créateur, qu'il s'élève vers Lui, où il informe ses pensées et ses dires, où il s'embrase pour un être de Pureté. « C'est pourquoi, s'écrie-t-il, si je ne puis jamais détourner mon regard de deux beaux yeux, c'est que je découvre en eux la lumière qui révèle la route pour aller vers Dieu. Et si, dans

(1) Sonnet V.

(2) Sonnet VI.

(3) Madrigal VII.

(4) Madrigal VIII.

(5) Sonnet II et Sonnet VI.

leur splendeur, brûlant, je me consume, en ma douce flamme reluit, très douce, la joie qui, dans le ciel, éternellement sourit (1). » Ailleurs, il compare son amante au soleil du monde spirituel, c'est-à-dire à l'Amour divin rayonnant sur les choses (2). Sa Beauté révèle ce Bien suprême dont le ciel resplendit ; elle est, sur terre, l'œuvre de l'Artiste éternel et, « à mesure qu'elle s'effacera avec le temps et avec l'âge, elle aura, dans son désir, une plus parfaite demeure, car il pensera à cette beauté que ne changent ni l'âge ni les hivers » (3). Il sent en sa passion idéale la prédestination de la grâce ; car, « lorsque son âme jaillit du sein de Dieu, l'Amour lui donna à lui la clarté du regard, à Elle, la splendeur ». Elle ne peut demeurer inaperçue pour lui et, à travers sa forme mortelle (4), c'est le reflet du Créateur qui guide son âme vers Dieu (5). C'est pourquoi « sa Beauté s'accroît, à mesure qu'elle monte en des sphères plus hautes, si, traversant les yeux mortels, elle arrive jusqu'à l'âme. Là, elle se fait divine, merveilleuse et belle, car une chose veut que tout lui soit pareil », et Michel-Ange la découvre alors dans sa beauté spirituelle (6). Elle lui révèle les harmonies célestes ; elle est descendue des sphères éternelles comme « un ange de pitié qui épure l'esprit et honore le monde » (7). L'amour de Vittoria Colonna a profondément transformé son être ; il était jadis comme une esquisse qu'elle a achevée ; elle le guide vers la perfection (8) ; elle le sanctifie ; elle apporte, dans sa vie douloureuse, le reflet de cet au-delà qu'il aperçoit à travers les descriptions tour à tour ardentes et farouches de Dante Alighieri. Enfin, lorsque la mort a passé sur la femme encore belle qui a donné son sourire au vieillard abreuvé d'amertumes, c'est encore à cette conception divine de la Beauté qu'il s'élève. On a voulu voir de l'artifice dans cette pensée philosophique, où il ne laisse point s'exprimer le désespoir. Cependant le penseur voyait, sous « le voile de chasteté », cette Beauté unique que le Ciel rappelait à lui et qu'il avait concentrée en cette femme « noble et souveraine », afin de pouvoir, par la mort d'un seul être, se l'incorporer à nouveau. S'il avait divisé ce rayon de sa grâce sur tous les êtres, Dieu aurait dû tuer le genre humain tout entier, afin de le reprendre. Il n'y a point là d'idée contour-

(1) Sonnet III.

(2) Sonnet IV.

(3) Sonnet V.

(4) Sonnet VI.

(5) Madrigal I.

(6) Sonnet XI.

(7) Sonnet XLIV.

(8) Sonnet LVII.

née ou subtile, mais seulement un raisonnement de chrétien et qui fut exprimé déjà par le mystère de la Rédemption. Le Christ incarné pour le rachat des hommes, le Christ portant à lui seul le poids des crimes et des souffrances du monde, sauvait l'Humanité que la tache originelle frappait tout entière de mort. De même l'Amour divin, rayonnant dans la beauté d'une femme, sauvait ceux qui se trouvaient prêts à en saisir la subtile essence, et les élevait vers ce Ciel, Empyrée où, selon Dante, réside l'Absolu de toute chose. C'est la théorie mystique de la grâce agissante, comme la mort du Christ est la théorie mystique de la substitution. Elle prouve non point une subtilité de poète, mais une foi ardente de croyant.

En effet, ce n'est pas un amour que Michel-Ange éprouve pour Vittoria Colonna : c'est une foi, une croyance, une religion. Elle soutient et exalte sa vieillesse ; elle est la personnification même des beautés multiformes qui se sont révélées à lui, de ces beautés qu'il a tenté de saisir dans sa pensée, de fixer dans le marbre, d'exprimer sur les murs et sur les voûtes, où sa pensée géante a jeté des visions surhumaines. Nouvelle Béatrice, conductrice d'une âme travaillée de désirs et de rêves, dans le rayonnement divin de la fable dantesque, elle réalise, pour le vieillard solitaire, la forme réelle du monde futur. Et lorsque, sous l'impulsion de cet amour qui le grandissait encore, il composait ses poèmes admirables, Michel-Ange enfermait, dans leur rythme sonore, la philosophie de son art, de son cœur, de sa vie. C'est ainsi que cette femme exquise, mélancolique et douce, projeta dans l'âme du grand vieillard une image qui l'égale aux statues héroïques et frémissantes de l'Aube ou de la Nuit.

Et cependant, à travers ces accents de ferveur mystique, on en découvre d'autres, plus humains, faits de douleur et de désespoir. On y sent la lutte poignante de Michel-Ange avec la passion et le souvenir. A mesure que les années s'accumulent, que son corps s'affaiblit, la mémoire du temps jadis lui rappelle l'image toujours présente de celle en laquelle il vit un reflet de l'au-delà. Alors, par moments, ce sont de véritables cris qui s'exhalent. Dououreux, violents, pleins d'impétuosité et d'amertume, ils frappent comme une lamentation atroce et désespérée. Souvent, la lassitude et la douleur l'amènent au désir de la mort. « Je plie humblement, dit-il, devant l'âpre supplice, la tête ; j'apporte à la fortune atroce un visage joyeux et à ma dame, mon ennemie, un cœur plein de flammes et de foi. Je ne m'écroule point sous le martyre et même, à tout instant, je crains qu'il ne s'éloigne ; mais, si ton regard tantôt dur, tantôt

serein, est pour moi la nourriture et la vie d'une grande souffrance, quand donc, ô Femme ! pourrai-je mourir (1) ? » Cette lassitude, ce désir d'un repos éternel, cet abandon de tout l'être devant le destin qui l'écrase, Michel-Ange, à plusieurs reprises, l'a exprimé dans des poèmes, où la belle sonorité de la langue italienne prolonge, dans la mélancolie du rythme, la mélancolie de la pensée. Cet amour mystique et cette foi singulière n'ont pas été sans toucher aux fibres tout humaines de son cœur. Il a subi la souffrance du désir inexaucé ; il l'a senti d'autant plus profondément, sans doute, qu'il s'était forgé une idole plus haute et plus inaccessible. Je ne sais rien de plus douloureux, de plus profondément blessé que ce sonnet magnifique, où il fixe tout le tumulte de la passion : « Amants, fuyez le feu. Apre est sa flamme, mortelle sa plaie ! Si l'on ne fuit à temps, alors, force ni raison ni errance ne valent (2) ... »

Et cette douleur écrasante, qu'il n'exprime point dans son sonnet mystique sur la mort de Vittoria Colonna, je l'aperçois dans cet autre poème, où ce n'est plus le philosophe qui parle, mais bien le vieillard passionné, l'amant profondément humain fléchissant sous l'irréparable : « Le feu brûlait dans mon cœur glacé ; maintenant, la flamme ardente n'est plus qu'une froide glace. Une fois dissous, cet indissoluble lien, l'amour qui était ma fête et ma joie est maintenant mon deuil. — Cet amour, qui d'abord m'apporta le repos et la paix, devient, dans ma misère présente, un poids écrasant pour la lassitude de mon âme. C'est pourquoi je gis, glacé, tel un homme à qui ne reste qu'un souffle de vie. Hélas ! cruelle mort, comme ta blessure serait douce si, l'un des amants ayant disparu, tu menais l'autre vers l'heure dernière ! — Je ne traînerais point désormais ma vie parmi des larmes et, délivré de la pensée qui déchire, je n'emplirais point l'air de mes cris (3) ! »

Mais l'apaisement de la foi descend dans cette âme, qu'ont ravagée tant de tourmentes. Elle se fixe dans certains poèmes comme une prière, dont le calme et la grandeur étonnent après les soubresauts convulsifs du désespoir : « Déchargé d'un mauvais et pesant fardeau, libéré du monde, je me retourne, plein de lassitude, vers Toi, Seigneur, pareil à un bois fragile, qui, venu d'un terrible ouragan, flotte dans un doux calme. — Les épines, les clous, les palmes et ton doux visage, humble et déchiré, promettent la grâce du repentir et l'espoir du salut à l'âme attristée. —

(1) Sonnet XVII.

(2) Madrigal XVI.

(3) Sonnet XXVII. V. aussi Sonnet XXVII.

Que ton regard divin ne contemple point avec stricte justice mon péché; que ton oreille sacrée ne l'entende point; que ton bras sévère ne s'abatte point sur lui! — Que ton sang lave ma faute impie et qu'il m'apporte, d'autant plus que je suis plus vieux, une aide prompte et un entier pardon (1). » C'est, à mesure que les années s'écoulent, que l'âge vient, que la méditation grandit encore le rêve mystique de jadis, une pensée qui s'épure, une souffrance qui s'oublie; il pourra dire, avant de clore les yeux : « Un espoir divin m'apaise, avant même qu'un marbre recouvre mon corps (2). »

Le 18 février 1564, tandis que le crépuscule tombait sur Rome, une ombre d'éternité envahissait les yeux de ce vieillard, qui avait contemplé de si héroïques visions de splendeur et de beauté. L'apaisement était venu dans ce cœur abreuvé d'amertumes et, sans doute, l'image mystique de Vittoria Colonna, transfigurée par le rêve ardent que grandissait encore la mort, apparut dans la brume où s'évanouissaient les aspects réels du monde. Elle était la messagère d'amour et de foi; telle jadis Béatrice, elle devait guider l'âme libérée de Michel-Ange jusqu'au seuil de l'infini où Dante contempla l'Absolu des choses. A ce moment, la tourmente et le désir s'étaient dissous dans l'espoir d'une éternité sans mesure; le cœur farouche du vieux maître avait connu le calme, le repos et la paix.

Michel-Ange Buonarrotti laissait, dans ses poèmes, la trace du rêve qu'il vécut. Cette œuvre comporte, comme on le voit, une partie humaine et passionnée, à côté de la conception mystique où s'éleva son esprit. Elle présente l'intérêt le plus haut pour tous ceux qu'intéressent la pensée et la vie. Elle a la même nature, la même puissance, les mêmes frémissements que son œuvre sculptée ou peinte. Elle est la confession fidèle de cet homme qui ne mentit jamais à lui-même et qui chercha dans l'imaginaire l'héroïsme tumultueux qu'il ne trouvait point dans le réel.

Ces conditions suffiraient à lui conserver une importance exceptionnelle. Cependant, on ne peut méconnaître le caractère qu'elle prend dans l'histoire littéraire de l'Italie. Dans cette évolution qui, de Dante aux Pétrarquistes, affaiblit de plus en plus une conception géante, alors que la chute était consommée, la décadence atteinte, l'impuissance générale, Michel-Ange s'élève jusqu'à la source glorieuse où s'informe sa pensée. Il ne s'arrêtera point à l'amour tout humain et tant soit peu littéraire que

(1) Sonnet XLIX. V. aussi les Sonnets XLVI, XLVII, XLVIII, L, LI, LII, LIII, LIV.

(2) Sonnet XLVI.

Pétrarque enferme dans la belle sonorité de ses rythmes nouveaux ; il remonte, au contraire, jusqu'à cette théorie éclatante, rigoureuse et magnifique, de l'Amour où son âme prend le contact de l'Universel. Et, là encore, son œuvre et sa vie s'affirment dans ce caractère d'unité par lequel il domine son temps. Dans la peinture comme dans la sculpture, il est le dernier témoin de la grande époque, le titan qui, de son seul effort, retarde la décadence. Et pour ce qui est de l'histoire politique, on le voit, sur les murs de Florence, lutter pour la vieille cité républicaine, au moment où la liberté agonise, où l'Italie s'abat sous la domination étrangère. Au seuil d'un monde nouveau qu'il méprise, auquel il n'appartient pas, son œuvre de poète donne la synthèse de sa vie tout entière : il tient aux sources mêmes de la grandeur toscane et, dans sa tradition intellectuelle, il est le dernier fils de Dante Alighieri.

Bibliographie de l'œuvre poétique de Michel-Ange Buonarotti.

§ 1. On trouve deux sonnets et un quatrain de Michel-Ange dans les *Vite* de VASARI. (Cf. *Vita di Michelagnolo Buonarotti*. Edition de Rome, 1760, et édition de Florence, 1782.) — Deux sonnets ont été recueillis dans la *Raccolta di Rime di diversi* publiée par ATANAGI. On en trouve encore dans l'anthologie intitulée : *Rime spirituali di diversi... raccolte da Giambattista Vitali, Napoli*, per DRAZIO SALVIANI, 1574, in-8°. D'autres ont été recueillis par NICCOLO MARTELLI parmi les poésies qu'il réunit pour la dauphine de France. CRESCIMBENE a publié un sonnet dans son *Istoria della volgar Poesia*. Dix sonnets et une chanson se trouvent dans l'anthologie d'AGOSTINO GOBBI.

Les poèmes conservés à la bibliothèque du Vatican, vus par GIOVANNI BOTTARI, ont été publiés plus tard, dans les éditions du XIX^e siècle. Dans les *Schede Magliabechiane*, MAGLIABECHI assure posséder en manuscrit diverses épitaphes de Michel-Ange écrites sur la mort de Cecchino Bracci, ainsi que plusieurs sonnets. CRESCIMBENE avait annoncé la publication de plusieurs poèmes inédits de Michel-Ange. Ils sont aujourd'hui perdus. Peut-être faisaient-ils double emploi avec ceux du Codex Vaticanus, dont ils auraient été soit des copies manuscrites, soit des variantes.

§ 2. Les poèmes de Michel-Ange, communiqués en partie de son vivant et par lui-même, ont été bien près d'une perte définitive. C'est aux patientes recherches de son petit-neveu que l'on doit la première édition de l'œuvre poétique de Buonarotti :

Rime di Michelagnolo Buonarotti il Vecchio, in Firenze, per I. GIUNTI, 1623, in-4°, publiées par Michel-Ange Buonarotti le jeune, avec une lettre-dédicace au cardinal Maffeo Barberini. Edition princeps indiquée par le Vocabolario della Crusca comme faisant autorité, néanmoins incomplète et fautive.

— *Rime di Michelagnolo Buonarotti il Vecchio, con una lezione di Benedetto Varchi e due di Mario Guiducci sopra di esse, in Firenze, appresso Domenico Maria Manni, 1726, in-8°, avec délicace de G. B. (Monsignore Giovanni Bottari) au sénateur Filippo Buonarotti.* La partie concernant les *Rime* est une reproduction de l'édition princeps de M. A. Buonarotti le jeune. Outre les discours de Varchi et de Guiducci, elle est augmentée d'une préface érudite de Domenico Maria Manni, l'éditeur. Elle reproduit la dédicace et l'avertissement aux lecteurs de l'édition princeps. Quant aux deux discours de Guiducci, ils avaient été publiés dans les *Prose Fiorentine*, vol. V, fasc. V, pp. 130 et 139. La dissertation de Varchi avait paru en 1549, à Florence, chez Torrentino, in-4°, avec la lettre adressée par Michel-Ange à Varchi, qui lui avait fait parvenir son travail. On trouve aussi, dans cette édition, le discours consacré par Benedetto Varchi à la question de la préséance de la sculpture et de la peinture.

(A suivre).

R. PETRUCCI.

Le gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée

BILLETS SIMPLES
de France en Espagne

Les principales gares du réseau P.-L.-M. (PARIS, DIJON, LYON, MARSEILLE, etc.) délivrent, toute l'année, des billets directs simples pour BARCELONE.

Consulter le Livret-Guide-Horaire **P.-L.-M.**, vendu **0 fr. 50** dans toutes les gares.

DE PARIS
aux ports au delà de Suez
ou vice-versâ

Les voyageurs partant de Paris à destination des ports au delà de Suez ou inversement, peuvent obtenir, conjointement avec leurs billets d'aller et retour de passage de ou pour MARSEILLE, des billets d'aller et retour de PARIS à MARSEILLE ou vice-versa, valables un an, aux prix suivants :

De PARIS à MARSEILLE ou vice-versâ (viâ Dijon-Lyon ou Nevers-Lyon ou Nevers-Clermont) : 1^{re} classe : **144 fr. 80.** — 2^e classe : **104 fr. 25.** — 3^e classe : **67 fr. 95.**

Ces billets sont délivrés par la C^{ie} des Messageries maritimes et par les Chargeurs réunis.

Il peut être émis des billets de classes différentes pour les parcours en chemin de fer et pour les parcours maritimes.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS, 15, rue de Cluny

Émile GEBHART
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RABELAIS

Un volume in-8° carré, orné de plusieurs gravures, broché **2 »**
— — — — — relié toile souple **2 75**

Cet ouvrage fait partie de la collection des **Classiques populaires**, dirigée par **M. Emile Faguet**, de l'Académie française.

Année scolaire 1907-1908

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

ABONNEMENT { France. **20 fr.**
payables **10 francs** au comptant et le surplus par
5 francs les **15 février** et **15 mai 1908**.
Étranger. **23 fr.**
payables en une seule fois.
LE NUMÉRO : **60 centimes**

SOMMAIRE

- | | |
|--|--|
| <p>Pages
433 LA VIE ET LES ŒUVRES DE MOLIERE. —
Le « Tartuffe » (suite).
443 LA MORALE. — Justifications de la théorie.
— Le problème du fondement de la morale
et de ses origines.
450 LES POÈTES DU XIX^e SIÈCLE QUI CONTINUENT
LA TRADITION DU XVIII^e. — Pierre Lebrun,
poète élégiaque (fin).
463 LES CLASSES INDUSTRIELLES ET COMMERÇANTES
EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE AUX XIV^e ET
XV^e SIÈCLES. — Période de la formation de
la Hanse.
471 L'ŒUVRE POÉTIQUE DE MICHEL-ANGE BUON-
ROTTI. — Bibliographie (fin).
472 SUJETS DE DEVOIRS (agrégation, licence, cer-
tificat).
480 BIBLIOGRAPHIE.</p> | <p>Abel Lefranc,
Professeur au Collège de France.
Victor Egger,
Professeur à l'Université de Paris.
Emile Faguet,
de l'Académie française.
M. Pfister,
Professeur à l'Université de Paris.
R. Petrucci,
Professeur à l'Institut de sociologie
Solvay.
Universités de Rennes,
Lyon, Toulouse et Nancy.</p> |
|--|--|

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

Tous les droits de reproduction sont réservés.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

**LIGUE FRANÇAISE POUR LA DÉFENSE DES DROITS
DE L'HELLÉNISME**

LA GRÈCE

PAR

TH. HOMOLLE, HENRY HOUSSAYE, TH. REINACH,
ED. THÉRY, G. DESCHAMPS, CH. DIEHL,
G. FOUGÈRES, J. PSICHARI,
A. BERL, M. PAILLARÈS

Conférences faites sous les auspices de la Ligue

Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La vie et les œuvres de Molière

Cours de M. ABEL LEFRANC,

Professeur au Collège de France.

Le Tartuffe (Suite).

Nous pouvons nous demander, maintenant, comment on doit représenter *Tartuffe*. Reportons-nous à la très intéressante conférence que M. C. Coquelin fit sur ce sujet au cercle Saint-Simon (Ollendorf, 1884, in-12). Il croit que « le rôle de Tartuffe a passé, lui aussi, par une transformation analogue à celle d'Alceste, devenu, en dépit de Molière, un rôle tragique ; que Tartuffe n'est rien moins que cela ; qu'il était originairement, qu'il devrait être encore un comique... Molière, même dans *Don Juan*, n'a pas fait de drame, ni dans *Tartuffe*. Et Tartuffe est le personnage comique de la pièce, le *ridicule*, la *dupe*. Oui, il est dupe ; et savez-vous pourquoi ? Parce qu'il est sincère ; parce que ce type éternel de l'hypocrisie n'est pas un hypocrite ; qu'il est bien réellement ce qu'il se montre, gourmand, sensuel, convoiteux et dévot. Il doit faire rire, j'en suis convaincu, rire de lui, vous m'entendez bien. Et telle est l'intention de Molière, et c'est pourquoi la pièce s'appelle *Tartuffe*, comme il a intitulé les autres l'*Etourdi*, les *Précieuses*, le *Misanthrope*, l'*Avare*, désignant ainsi, dès l'abord, le

personnage dont il entend qu'on rie. » On veut aujourd'hui que Tartuffe soit terrible : M. Coquelin affirme que de cet être terrible Molière n'a pas eu peur et qu'il ne veut pas que nous en ayons peur non plus. D'autre part, nous trouvons de précieux renseignements sur l'histoire du rôle dans le *Tartuffe des Comédiens* (1896), histoire du rôle, notes sur Tartuffe, par P. Régnier, de la Comédie-Française, que je vous engage à lire. M. Régnier possédait une expérience de soixante ans, renforcée d'une connaissance approfondie de toutes les sources du sujet : gazettes et correspondances des deux derniers siècles : *Mercure*, *Année littéraire*, correspondance de Grimm, La Harpe, Marmontel, mémoires de Bachaumont. L'auteur proteste avec raison contre les exagérations de certains critiques touchant le rôle de Tartuffe, par exemple de Ch. Maurice (1782-1869) qui prétend que les hauteurs en quelque sorte inaccessibles où le monte l'imagination font qu'il est impossible de ne pas établir une distance considérable entre le personnage et son représentant. « Le meilleur des comédiens, nous dit ce critique, a dû être celui qui s'y est montré avec le moins de désavantage, eu égard à la nature de ce type trop beau pour être facilement déchiffrable. Il n'appartiendra à aucun de descendre jusque dans les profondeurs que l'écrivain y a creusées. On n'explique pas les inspirations divines. » C'est là une erreur ; à mon sens, les grands chefs-d'œuvre des littératures anciennes et modernes sont moins compliqués, moins impénétrables, plus simples qu'on ne l'a dit quelquefois. C'est cette espèce de vie posthume, dont nous parlions la dernière fois, vous vous en souvenez, et dont de telles œuvres semblent avoir le glorieux privilège, qui engendre à la longue les complications, les subtilités, les obscurités, que certains critiques ont pris plaisir à discuter. En élevant des ouvrages comme *Tartuffe* à des hauteurs inaccessibles, on risque de les dénaturer et de les sortir de leur cadre humain, très humain, pour en faire des symboles et des entités, c'est-à-dire ce qui est le plus opposé au génie de Molière, si clair, si vivant, si naturel, si pratique et si proche de la réalité.

Pour en revenir aux données fournies par M. Régnier, je voudrais résumer en quelques mots les physionomies, les types de chacun des personnages du *Tartuffe*, tels que la tradition la plus ancienne et la plus logique permet de nous les représenter. Sur Tartuffe, beaucoup de comédiens ont commis des erreurs ; ils l'ont représenté avec une physionomie, un maintien, une expression d'hypocrisie tellement prononcée, que le personnage, joué de cette façon, ne peut être dangereux pour personne. A moins d'être stupide, il n'est pas permis de devenir la dupe d'un cafard de

cette espèce. Les mômeries de l'église décrites par Orgon :

Chaque jour à l'église il venait d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi, se mettre à deux genoux...

sont à leur place ; elles s'expliquent, puisqu'elles ont pour but de séduire, de tromper Orgon, un fanatique de religion, mais non point un imbécile. Ailleurs, et en d'autres circonstances, elles n'auraient plus de raison et deviendraient nuisibles au personnage. Au contraire, l'acteur devra, dès son entrée en scène, prendre un maintien honnête et décent, et non pas l'attitude basse et répugnante qu'on lui a trop souvent donnée. En effet, nous sommes prévenus. Deux actes y ont été employés. Il est donc inutile de traduire avec affectation ce que nous connaissons si bien. Le comédien représentera d'autant mieux l'hypocrisie qu'il jouera mieux la vraie dévotion. Les simagrées sont un moyen vulgaire, bon pour Laurent. Tartuffe doit varier quelque peu son attitude, suivant les personnages auxquels il a affaire. Il faut y mettre beaucoup de nuances : voilà la vraie difficulté du rôle. Vis-à-vis de Cléante, Tartuffe est froid, composé. Auprès d'Elmire, il a un visage épanoui, une voix onctueuse, passionnée, hypocrite avec grâce : c'est un Tartuffe parfumé, — le mot a été dit. C'est une question de savoir s'il s'agit d'un rôle de premier comique ou d'un premier rôle. Nous ne la discuterons pas. Au xviii^e siècle, ce rôle, devenu un rôle de valet, équivalait à un rôle de premier comique par la force des choses ; il fut alors joué comme valet, et, peu à peu, ce grand rôle fut transformé en celui d'un sournois plaisant et cynique, dont les charges et les paillardises mettaient le public en joie. Le grand écueil du rôle, c'est la charge ; il ne faut pas abuser des jeux muets ni restreindre l'ampleur du rôle. Ainsi, au xviii^e siècle, Augé se plaisait à faire ressortir les grossièretés de la scène du 3^e acte avec Elmire. On cite, à ce propos, une repartie de M^{me} de Préville : « Si nous n'étions pas en scène, quel soufflet je vous appliquerais. » Il prétendait amuser le public avec *Tartuffe* en forçant la plaisanterie ; c'était une tendance générale à cette époque : on songeait surtout à faire rire, à jouer des rôles comiques. Quant au costume, Tartuffe doit être habillé en homme du monde ; il ne doit pas garder l'aspect ecclésiastique. Au commencement du xix^e siècle, il y a une transformation heureuse du type accepté depuis près d'un siècle. On cherche à rendre au personnage sa physionomie véritable et sa grandeur. Il comporte alors un double écueil pour un acteur : la charge, si l'acteur joue les comiques ; le manque d'accent, s'il est un premier rôle. Revenons à

Tartuffe : il ne peut avoir les façons d'un homme de bonne éducation ni l'élégance d'un gentilhomme :

Il soupa, lui tout seul devant elle,
Et, fort dévotement, il mangea deux perdix
Avec une moitié de gigot en hachis.

C'est aussi lui qui

boit à son déjeuner quatre grands coups de vin,

et qui se permet, à la table d'Orgon, les incongruités que vous savez. D'autre part, Tartuffe ne doit pas exciter le rire de la farce, mais celui de la haute comédie. Quant à Elmire, il y a sur l'interprétation de son personnage quelques incertitudes et des opinions divergentes. C'est une femme jeune, spirituelle, aimable, aimant le monde et ses réunions, très honnête, mais point bégueule. Son honneur, comme elle le dit, n'est nullement belliqueux :

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport
Il faut que notre honneur se gendarme si fort ?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche
Que le feu dans les yeux et l'injure à la bouche ?
Pour moi, de tels propos je me ris simplement,
Et l'éclat, là-dessus, ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages
Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
Et veut au moindre mot dévisager les gens.
Me préserve le ciel d'une telle sagesse !
Je veux une vertu qui ne soit point diablesse,
Et crois que d'un refus la discrète froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

Elle sait allier à la grâce et au charme de la jeunesse la mesure, le tact et le digne maintien d'une belle-mère ; certains disent qu'elle doit avoir un peu de coquetterie. Voyons donc en elle une personne libre et gaie, dont on ne scandalise pas facilement la pudeur, ce qui explique l'erreur de Tartuffe. Dans la *Lettre sur l'Imposteur*, nous lisons : « Le caractère d'Elmire, tel qu'il le faut, pour la suite de l'ouvrage, est celui d'une femme de bien, qui connaît parfaitement ses devoirs et y satisfait jusqu'au scrupule. Lorsque Tartuffe se met à conter fleurette à Elmire, en termes de dévotion mystique, cela la surprend terriblement et il lui semble étrange que cet homme la cajole ». Lors de la déclaration de Tartuffe et des manèges qui l'accompagnent, elle devra, suivant la même autorité, ne point s'en montrer scandalisée, n'y opposer

que de la compassion, et y répondre sans colère, sans orgueil de pudeur offensée, et presque avec une malice souriante. Quand Tartuffe risque les privautés que vous savez, elle doit se montrer confuse, et le repousser plus honteuse que lui ; au 4^e acte elle doit, après avoir démasqué Tartuffe, conserver le caractère d'honnêteté qu'elle a fait voir jusqu'ici, en demandant en quelque sorte pardon au bigot, et en s'excusant sur la nécessité.

Vous le voyez, nous remontons aux sources, aux témoignages les plus anciens, avec notre excellent guide, et ces sources nous renseignent pleinement sur le caractère des rôles essentiels. Pourquoi aller imaginer des finesses inutiles et téméraires ? Il n'y a pas de dessous dans le rôle d'Elmire : il s'agit d'une femme sage, sensée, clairvoyante, calme, mais non pas froide, résignée au sot mari qui lui est échu ; c'est une femme de caractère, un bon type de Française intelligente et bien équilibrée.

Sur cette même question, je vous renvoie à l'histoire des controverses ou des théories relatives à *Tartuffe* au xix^e siècle, jusqu'à et y compris M. Capus et M. Suchier. Voir encore Sainte-Beuve, Brunetière, le volume d'Allier sur la cabale des dévots (1627-1666), et aussi le volume de Weiss sur *Molière* : « La secte qui tenait la ville en ce moment, dit-il, qui y était en faveur, était une secte grondeuse et austère, la secte janséniste ; elle voyait d'un œil très défavorable les désordres du roi ; elle en médisait volontiers. Molière jugea que, s'il se moquait de ces dévots outrés, Louis XIV, dans la situation où il était, ne l'empêcherait pas d'agir. Il fit donc, il conçut donc sa pièce primitivement contre les jansénistes ; car, dans sa première scène, Tartuffe est janséniste ; il affecte toutes les maximes outrées du jansénisme en morale. Mais, en travaillant son sujet, il trouva possible et trouva charmant d'y mettre aussi, avec une impartialité souveraine, des jésuites, et, en effet, dans la fameuse scène de la déclaration, dans les deux scènes de déclaration, pour mieux dire, ce sont les maximes de morale très simples et très commodes des jésuites qu'il prête à Tartuffe. Ainsi le premier mobile de Molière avait été la colère, qui l'avait lancé contre les dévots ; puis l'observation impartiale à sa manière était venue, et il avait mêlé, avec une équité absolue, ces deux sectes rivales et ennemies, qui ne se sont jamais trouvées unies et mêlées que ce jour-là dans le ridicule : les jésuites et les jansénistes. Et ce ne sont pas des hypothèses ; il existe une lettre de Racine, alors très jeune, où tout cela est expliqué nettement et d'une façon précise... » Molière, du reste, alla plus loin encore. Il avait deviné

l'avenir, affirme Weiss. Rappelez-vous les vers célèbres de la scène v de l'acte 1^{er} :

Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
Au prix de faux clins d'yeux et d'élangs affectés ;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du ciel courir à leur fortune,
Qui, brûlans et prians, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour ;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent isolément
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment,
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère
Qu'ils prennent contre nous les armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut vous assassiner avec un fer sacré.

En 1664 — toujours d'après le même critique — cela ne pouvait s'appliquer à rien ni à personne ; personne n'assassinait avec un fer sacré ; la seule persécution religieuse était l'ordonnance presque anodine par laquelle l'archevêque de Paris avait condamné les mères de Port-Royal ; en 1664, tout cela n'avait pas d'application ; tout cela était d'une vérité épouvantable en 1700. Molière était mort depuis vingt ans ; il avait tout deviné Weiss va beaucoup trop loin dans son enthousiasme quasi-lyrique. Quoiqu'il en soit, il y eut une vie posthume du *Tartuffe*, comme d'*Hamlet* de Shakespeare, comme des romans de Rabelais et de Cervantès.

Sur la querelle qui éclata, il y a trente ans, voyez Louis Veuillot : *Molière et Bourdaloue* (Paris, 1877) et *Molière et Bossuet*, réponse à Louis Veuillot par Henri de la Pommeraye (Ollendorf, 1877). Parmi les plus récentes productions, je citerai maintenant un extrait des *Impressions de théâtre* de M. Jules Lemaitre (4^e série, 20 mai 1889), à propos de la représentation de retraite de Coquelin aîné : « Sauf erreur, il y a dans la comédie de Molière des Tartuffes d'aspect notablement différent. Il a dû dessiner d'abord le premier en haine des cagots. Puis les nécessités ou les vraisemblances de sa fable l'ont, sans doute, amené insensiblement à concevoir le second. Donc le premier Tartuffe est une espèce de grossier bedeau, de rat d'église, aux façons vulgaires et basses,

Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri.

C'est un goinfre ; il est laid, physiquement ignoble et répugnant. Dans les deux premiers actes, avant sa venue sur la scène,

c'est un truand de sacristie, une trogne à la Callot, un pourceau béat, qui, au fond, ne doit pas être bien dangereux, qui ne demande qu'à manger, boire et dormir son soul entre ses prières, et dont le fait est plutôt grimaces d'habitude qu'hypocrisie profonde et perverse. Même les traits :

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,

et la confession qu'il fait

D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère...

ces traits ont une sorte de naïveté presque imbécile et ne nous le présentent que comme un grotesque de la dévotion, immonde à considérer, mais probablement assez inoffensif. C'est une caricature très belle et très haute en couleur de la canaille dévote. » Mais, suivant M. Lemaitre, ce plat sacristain, ce cuistre sordide et sans éducation, n'aurait jamais pu s'introduire, comme Tartuffe, chez Orgon, bourgeois simple, riche, considérable, utile au roi pendant la Fronde. Il n'aurait pu ni su amener Orgon à lui offrir la main de sa fille (car ce n'est pas un effet très ordinaire de la dévotion que de détourner les bourgeois opulents du souci de marier richement leurs enfants) ; et, jamais, il n'aurait exercé sur Orgon et sur M^{me} Pernelle une séduction qui implique chez le séducteur quelque grâce, quelque autorité, une supériorité intellectuelle. C'est pourquoi Molière a conçu, chemin faisant, un second Tartuffe, sans trop se soucier de le mettre d'accord avec le premier. Ce n'est plus un bedeau ridicule, c'est un homme bien élevé, pauvre mais de bonne tenue, qui a conservé un valet, de bonne bourgeoisie, et qui peut se dire gentilhomme sans trop d'in vraisemblance. Rappelons ce que dit Dorine à Marianne :

Vous irez par le coche en sa petite ville...
D'abord, chez le beau monde, on vous fera venir ;
Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
Madame la baillive et Madame l'éluë,
Qui d'un siège pliant vous feront honorer.

Malgré cela, quelques maladresses ou sottises sont encore commises :

Mais enfin je connus, ô beauté tout aimable,
Que cette passion peut n'être pas coupable,
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur.

L'hypocrisie ne doit pas s'afficher ainsi, dit M. Jules Lemaitre, d'autant mieux qu'Elmire est peu dévote. — Je répondrai à cela

que de telles critiques sont parfois trop logiques : la vie comporte de l'imprévu, des contradictions, des faiblesses, des erreurs. Pourquoi bannir ces aspects divers du théâtre ? Néanmoins, il y a beaucoup de vérité dans l'ensemble de la thèse si ingénieuse de M. Lemaitre. Il montre ensuite comment le reste de la scène de la déclaration est d'une merveilleuse justesse et d'une grande beauté. Elle contient des remarques très fines. C'est une belle page de poésie. Tartuffe a, par endroits, des finesses des ironies presque imperceptibles, des airs détachés qui ne sont plus d'un vulgaire sacristain, mais qui sentent leur homme du monde et leur homme d'esprit. Tout cela est excellent. Ce n'est plus un plat Basile qui parle, mais un homme d'une sensualité ardente. Ici, en vérité, Tartuffe est dangereux, même pour Elmire, la très jeune femme d'un vieux mari complètement idiot. Une question se pose : les deux Tartuffe sont-ils incompatibles ? Jamais aucun acteur n'a réussi à les fondre en un seul personnage. C'est le second Tartuffe, élégant et redoutable, l'aventurier subtil, le « fourbe renommé », que l'on découvre au 5^e acte. C'est celui-là que M. Febvre avait coutume de jouer : c'est le bedeau grotesque, dit en concluant M. Lemaitre, que nous a montré Coquelin.

Tout cela s'explique par les modifications que Molière a fait subir à sa pièce ; c'est d'abord le Tartuffe gueux, puis le Tartuffe faux riche. Je rappelle que *Tartuffe* est une œuvre qui n'a pas été réalisée d'un seul jet, d'une seule venue ; le type de notre personnage a été plusieurs fois retouché. Il a, d'ailleurs, peut-être été accentué successivement dans les deux sens que nous signalions. C'est là une hypothèse qui n'a pas encore été faite.

Pour la mise en scène, un changement complet a été accompli tout récemment à l'Odéon. Au 1^{er} acte, ce sont des conversations tenues dans un jardin, sous des arbres, par des dames magnifiquement décolletées. Le décolletage semble commandé par celui de Dorine :

Couvrez ce sein que je ne saurais voir.

Mais nous savons, par ailleurs, que

La campagne, à présent, n'est pas beaucoup fleurie.

Au 2^e acte, la solution, la meilleure à notre avis, consiste à remplacer le vieux décor classique par un salon garni de meubles, d'étoffes, de tapisseries, d'objets familiers, évoquant le cadre intime d'une famille de bourgeois au xvii^e siècle.

Enfin je signalerai à votre attention, Mesdames et Messieurs, un article de M. Capus, paru dans le *Figaro* du 1^{er} novembre 1907. L'auteur se demande pourquoi Louis XIV a permis *Tartuffe*; nous avons répondu précédemment à cette question. « Qu'est-ce que le *Tartuffe* de Molière ? Ce n'est pas seulement un hypocrite religieux : c'est tout d'un coup, et par un miracle de l'art, l'hypocrite complet, un type profond et total d'imposteur et de fourbe, de ce genre d'hommes redoutables entre tous les autres hommes. L'anecdote, aujourd'hui invraisemblable, n'a presque plus aucun rapport avec la réalité ? Or comment se fait-il que *Tartuffe* nous paraisse toujours vivre de la vie la plus intense, la plus profonde ? Avec le temps, la signification de la pièce, loin de s'être obscurcie, s'est au contraire agrandie et généralisée. Ce n'est plus seulement un dévot hypocrite arrivant à fasciner un être faible, et d'avance soumis, cherchant ensuite à s'emparer de sa femme et de ses biens : c'est encor l'ardente et cruelle représentation de l'hypocrisie sociale en général. Et Cléante, au premier acte, nous fait entrevoir que ce n'est pas fausser la pensée de Molière que de lui attribuer cette intention secrète et cette portée. En entend-ant certaines déclarations, les plus explicites de la pièce, il est impossible de ne pas nous rappeler l'amour de notre poète pour la vérité et la nature, son mépris des apparences et des artifices, la haine dont il a toujours poursuivi le faux et la grimace, le faux sentiment comme la fausse conception de la famille, la grimace de la science comme la grimace de l'honneur et de la politesse. *Tartuffe* est le total de tous ces mépris et de toutes ces haines. Et comme en son temps l'hypocrisie religieuse était, plus encore que les autres, utile à ceux qui la pratiquaient, répandue et protégée, c'est à celle-là qu'il a fini par se prendre. Mais le nom immortel qu'il lui a donné sert à caractériser toutes les autres, même celles qu'il ne connaissait pas, qu'il n'a pu observer et qui se sont formées depuis parmi nos sociétés modernes. Oui, l'âme de *Tartuffe* est l'âme de tous ceux qui, dans leur intérêt personnel, invoquent les mots les plus beaux, les plus émouvants que l'homme ait créés, aussi bien le mot de religion que les mots de patrie, d'honneur, de progrès, de liberté. Chacune de ces grandes idées a ses hypocrites, et les traits essentiels du caractère de ces hypocrites sont ceux de *Tartuffe*. Un homme riche et heureux qui prêche la révolte sociale, sans s'être préalablement dépouillé de ses biens, n'est peut-être pas un imposteur moins dangereux que celui de Molière. Un candidat qui adopte ou simule, pour être élu, les convictions les plus favorables, qui circonvient un de ses électeurs, agit sur ses parents et sur ses

amis, fait le siège de sa maison, le corrompt et le trompe, ne me paraît pas employer d'autres moyens que Tartuffe avec Orgon. Comme Tartuffe, il se fait donner sa cassette qui est, dans l'espèce, sa voix. Après quoi, il ne songe plus qu'à vivre en paix de sa fourberie. La seule différence peut-être, c'est qu'il n'a rien à craindre de l'exempt du 5^e acte... » Vous voyez qu'il ne faut pas de grands efforts pour élargir le caractère de Tartuffe, le prolonger jusqu'à nos jours, le rendre contemporain. Dans notre société *jouisseuse*, le tartuffisme est partout. Voici encore une observation excellente de l'auteur dramatique : « *Tartuffe* n'est d'aucun genre déterminé ; il dépasse la comédie par son intensité dramatique ; d'autre part, les catastrophes qu'on peut craindre ne sont pas réalisées, et la pièce, commencée par le rire, se termine par une satisfaction bruyante de tout le monde.

Pour conclure, je citerai ce passage tout récent de l'érudit allemand Suchier : « Tout ce qui colporte le mensonge sous les couleurs de la vérité, tout ce qui cache la fausseté sous le manteau de sincérité, tout ce qui prend pour masque l'amitié et la charité chrétienne pour atteindre d'autant plus sûrement l'objet de sa haine, tout ce qui étale la foi au dehors en la méprisant intérieurement, tout ce qui prend la religion pour drapeau en vue de ses propres intérêts matériels et de ses bas instincts, tout cela fut fondu par notre poète en une figure de son invention, mais dont les détails étaient fournis par la vie même, et qui prenait une intensité de vie brutale : il fit *Tartuffe*. »

La Morale.

Cours de M. VICTOR EGGER,

Professeur à l'Université de Paris.

Justifications de la théorie. — Le problème du fondement de la morale ou de ses origines.

Pourquoi le bonheur humain est-il, pour l'individu, la fin suprême ! Il faut essayer de répondre à cette question. Je vois deux raisons à l'existence du fait que je viens de signaler.

La première, c'est que, en adoptant comme fin suprême le bonheur humain, l'individu se détache de l'animalité, s'élève au-dessus d'elle ; mais il ne peut s'en détacher davantage, ni s'élever plus haut. Attaché à son bonheur personnel, égoïste, puis, en conséquence, méchant, hostile à ses pareils, l'homme n'est qu'un animal, rien de plus. S'il est un égoïste habile, inoffensif pour ses semblables, n'entrant pas en conflit avec eux, l'homme n'est qu'un animal plus intelligent que les autres animaux, un animal supérieur, mais est-il vraiment humain ? Non. Or l'homme aspire à être quelque chose de plus et d'autre que l'animal ; toutes les formes du désir sont en lui ; son ambition est sans limites ; il a créé l'idéal, inventé les dieux ; il s'est posé ainsi des fins inaccessibles ; il ne les atteindra jamais, et désespère d'ailleurs de les atteindre ; mais il peut s'avancer sur la ligne au terme inaccessible de laquelle sont les fins qu'il n'atteindra jamais. Ces fins, qui sont les différentes formes de son idéal, quelles sont-elles ? Il n'y en a que deux : le vrai et le beau. Mais, si l'homme s'interroge, peut-il considérer la vérité et la beauté comme des fins dernières ? Non ; ce sont des moyens de sa satisfaction personnelle, de son bonheur, ou des moyens jetés hors de lui, dont ses semblables pourront se servir pour leur bonheur à eux. Ainsi le vrai et le beau seront toujours des fins subordonnées à mon bonheur ou au bonheur d'autrui. Mais moi, mon bonheur, cela ne peut-il pas servir de moyen pour le bonheur de mes semblables ? Oui, certainement. Que faire donc ? Nous pouvons vivre pour nous-mêmes ou vivre pour autrui, il n'y a pas

d'autre alternative. « L'homme n'est ni ange ni bête, et celui qui veut faire l'ange fait la bête ». Adaptons cette formule célèbre aux idées que nous développons en ce moment. L'homme ne peut vivre pour soi sans abdiquer ce qui le fait homme, ni vivre pour les fins non humaines, le vrai et le beau, c'est-à-dire vivre d'une vie surhumaine, sans vivre en définitive pour soi, donc d'une vie indigne de l'homme. Mais l'homme peut vivre pour l'homme, pour autrui; l'individu se proclame alors moyen, partie d'un tout auquel il se subordonne; il peut vivre pour quelque chose de plus vaste, de plus large que lui, son milieu, qu'il connaît et comprend, puisqu'il y est lié. S'il veut poursuivre des fins surhumaines, il retombe sur lui-même; son égoïsme, son animalité, reprennent le dessus. Il ne sera ni ange ni bête, mais vraiment homme, s'il se considère comme une partie de l'humanité, un moyen du tout dont il est un élément. C'est l'occasion de répéter : πολιτικὸν ζῶον ἄνθρωπος. Ainsi être homme, c'est être altruiste, c'est vivre pour autrui.

Une seconde raison peut être donnée à l'appui de notre thèse. Cette raison a été si souvent développée que je n'insisterai pas. Le développement de l'individu sera plus complet, plus riche, plus harmonieux, si sa fin est l'humanité ou une partie de l'humanité. Pour être un moyen, une force, une puissance, il faut être riche et fort. L'individu doit se constituer capable d'action féconde, utile, bienfaisante. L'égoïsme et l'altruisme, tels sont les deux états de finalité intérieure dont l'individu est capable. L'un rétrécit, rend étroit, amoindrit, appauvrit l'individu; l'autre l'élargit et le développe.

On citera des grands hommes égoïstes, des ambitieux sans scrupules, des souverains absolus, ramenant tout à eux-mêmes, des Alexandre, des Napoléon. L'orgueil, forme de l'égoïsme, fait de tous les autres hommes des moyens méprisés, qu'ils subordonnent à eux-mêmes : eux-mêmes sont la fin unique. Cet orgueil, si on l'examine de près, dans la mesure où il sert des fins purement et simplement égoïstes, ne fait qu'amoindrir l'individu; et, si certains ambitieux peuvent devenir grands, c'est seulement parce que, malgré eux, ils se trouvent être des forces au service des causes qui les dépassent. Ainsi on peut dire que l'exception confirme la règle. Nous ne croyons plus que les chefs d'Etat, les ambitieux, les conquérants sont heureux. Parmi eux, les plus belles individualités, ce sont ceux qui ont vécu ou vivent pour leur peuple, considérant leur situation comme une charge, une fonction. Un tyran inquiet comme Louis XI, un César peint par Tacite, est un homme rétréci, étroit; le souci

de se maintenir au pouvoir suprême l'a fait mesquin autant qu'il est malfaisant. Enfin les orgueilleux célèbres ont été grands et humains dans la mesure où ils ont servi des causes impersonnelles, humaines, comme la civilisation grecque, l'unité française, le maintien et la propagation des idées de la Révolution française.

Ces considérations justifient la morale telle que je l'entends. Mais suffisent-elles à fonder la morale, à l'expliquer ? C'est là un problème que nous n'avons pas traité à part. Il a été posé bien des fois et il revêt deux formes : l'une consiste à demander la raison d'être profonde de la morale, le principe d'où elle tire sa réalité : c'est la forme métaphysique du problème ; l'autre consiste à demander les origines de la morale, les faits dont elle dérive, qui dissipent le mystère de son existence : c'est la forme positiviste ou empiriste du problème. Mais je considère la question ici posée comme tout à fait secondaire, peut-être même inutile. Le vrai problème moral, je le répète, consiste en ceci : qu'est-ce que la moralité ? et non : sur quoi repose la moralité ? La morale est un fait ; elle est et elle vit ; considérée comme ensemble d'idées, d'opinions, elle est un système, un édifice ; et c'est un fait de telle nature, je l'ai déjà dit, que son existence seule, telle qu'elle est, lui confère plus d'autorité qu'aucune dérivation ne saurait lui en donner. La recherche de ce qui la fonde la met en question ; son autorité devient une hypothèse à démontrer ; on subordonne la morale à ceci ou à cela, et souvent, en la dérivant, on la fausse. Donc la recherche que je signalais est périlleuse et peu utile. Toutefois, par égards pour une opinion très répandue, qui identifie le problème moral avec le problème du fondement de la morale, j'accepte cette question, et je la traiterai brièvement. Je dirai, d'abord, quelques mots de la forme métaphysique du problème.

Certains penseurs considèrent la morale comme un fait, mais se demandent ensuite si la moralité est une duperie ou non, c'est-à-dire une duperie ou une bonne affaire. C'est là une dispute entre utilitaires. En effet, si le système des choses est tel que l'homme de bien se sacrifie sans compensation, le devoir n'est plus qu'un mauvais conseil donné par un inconnu et la vertu n'est qu'une naïveté. On tue la morale en la mettant en question de cette manière. D'autres veulent la déduire à neuf d'un système théorique des choses, et ceux-là sont souvent de très grands esprits ; ils ont pour eux de nombreuses excuses historiques : ce sont, par exemple, les stoïciens, qui prétendent qu'étant données la nature et la disposition

des choses, l'enchaînement fatal des phénomènes, il faut comprendre, se tendre, supporter, s'abstenir ; le rapport de leur morale et de leur métaphysique est ainsi très étroit : la première est déduite directement de la seconde. Faudra-t-il dire que cette morale ainsi déduite ne convient qu'aux grands esprits qui peuvent comprendre cette métaphysique ? C'est le seul parti raisonnable. Mais, par là même, le philosophe se met en dehors de l'humanité, et le devoir ainsi déduit n'est pas d'accord avec le devoir universellement admis parmi les hommes. Certains philosophes, comme Kant, Secrétan, ont suivi une méthode inverse : de la morale, ils ont déduit une métaphysique. Cette méthode ne vaut guère mieux ; on sait, en effet, que la marche véritable de l'esprit humain dans l'histoire a consisté à se rendre compte des idées morales avec une clarté croissante, sans idée préconçue de métaphysique. Les philosophes dont nous parlons avaient eux-mêmes de telles idées préconçues ; ils pensaient d'avance à la métaphysique qu'ils devaient restaurer, et la morale ne leur servit qu'à mettre un certain ordre dans leurs pensées. Ils ont été victimes d'une illusion : à vrai dire, ils n'ont pas *découvert* leur métaphysique en raisonnant sur la morale : ils connaissaient leur métaphysique depuis longtemps déjà, avant d'aborder la morale en philosophes.

Ainsi cette façon de procéder revient à la précédente, et l'on peut lui adresser les mêmes objections. La morale doit être conçue comme indépendante de la métaphysique.

La dérivation positiviste retiendra davantage notre attention : l'homme ayant primitivement différé fort peu des animaux, la morale humaine serait une forme de la sociabilité animale qui a pris des développements remarquables. Certes, il y a de l'altruisme chez les animaux ; entre eux et l'homme, il y a des analogies qui ne sont pas niables ; mais il y a aussi des différences, sur lesquelles il faut insister. J'ai défini la morale : l'opinion de l'homme être social sur l'homme être social ; une des formes que prend cette opinion, la principale forme, est le devoir. Or, chez les animaux, il n'y a ni opinion ni devoir, mais un instinct fixe ; l'hérédité est chez eux la loi. Lorsqu'ils sont organisés en société, on peut dire que cette société est un corps vivant dont les individus sont les organes ; à chaque génération, ce corps est le même, comme les corps des individus. Le corps, les mœurs, le degré et le mode de la sociabilité font partie de la définition de chaque espèce animale. Chez l'homme, au contraire, il n'y a pas d'hérédité. (J'ai démontré cette thèse en psychologie, et je demande que l'on me l'accorde.) L'homme n'hérite pas morale-

ment ; l'hérédité est remplacée chez les hommes par l'exemple des uns et l'imitation des autres, par l'autorité des anciens et l'obéissance des jeunes. Chaque génération recommence l'effort de la génération précédente ; mais elle va plus loin, si bien que le progrès est constant ; il n'y a pas, dans l'espèce humaine, cette fixité, cette uniformité dans l'action, ce recommencement perpétuel, que l'on constate chez les animaux. Aussi la société humaine ne peut-elle être ni définie ni décrite. On décrira une certaine société, à un certain moment de son évolution ; on comparera des états sociaux différents. Mais la société des hommes, en général, dont on parle en morale, est un idéal désiré, voulu, obligatoire, nullement un instinct, nullement un fait fixé pour toujours.

L'homme est essentiellement plastique ; il fait son corps, sa tête : rappelons, sans insister, les crânes déformés, les pieds des Chinois, les nez et les oreilles percés, les tatouages, les chevelures et les barbes artificiellement agencées, les costumes ; l'homme primitif et le civilisé d'aujourd'hui ont des procédés différents ; mais l'un et l'autre font le corps humain selon le goût, selon la mode du peuple et du jour. L'homme fait aussi son âme : il se fait égoïste, dilettante, antisocial, monstre, s'il lui plaît, s'il veut. L'homme est ce qu'il se fait, et l'homme social est, à cet égard, comme l'homme individuel. La société est un devenir oscillant, instable, mais dirigé par un idéal que fixe et précise pour les intelligences l'obligation.

On parle souvent de la nature de l'âme ; mais elle n'est pas semblable à la nature des animaux ; ceux-ci ont une nature fixée, soit comme individus, soit comme sociétés. Chez l'homme, il n'y a rien de semblable : la nature de l'homme, de l'âme, c'est sa loi, surtout, puisqu'elle est chose successive, et sa loi, à ce qu'il semble, est surtout de n'en pas avoir, puisqu'elle est libre, ou déterminée de manière à se paraître à elle-même libre et à se conduire comme un être libre. La volonté humaine trouble les lois de l'âme, les modifie, les dirige vers certaines fins. Donc l'âme est telle que sa nature se réduit à son devenir, qui n'est pas réglé à l'avance. Aussi la nature la plus propre de l'homme est-elle peut-être la tendance qu'il a à se dépasser lui-même jusqu'à inventer, à rêver l'impossible ; il imagine Dieu, l'idéal, la perfection, l'intemporel ; il peuple le ciel des fruits de son imagination ou de sa pensée, s'élève jusqu'à eux, les imite, s'identifie à eux ; c'est ici l'occasion de répéter que *l'homme est un animal religieux*, et, ce qui ne diffère guère, un animal moral. C'est un animal religieux s'il se dépasse par le rêve, un animal moral s'il cherche à se dépasser dans la vie réelle telle qu'elle lui est

faite et s'impose à lui. Remarquons qu'*entre être homme ou vivre en homme et être plus qu'homme*, il y a une différence vague, sans précision. Un orateur d'Athènes disait, un jour, à ses concitoyens : « Vous avez fait, ô Athéniens, une œuvre plus qu'humaine. » Aurait-il osé dire « une œuvre divine » ? Non. Tout ce que les Athéniens ont fait, dans le cours de leur histoire, montre en eux un exemplaire éminent de l'humanité ; mais ce n'est pas quelque chose de surhumain : c'est simplement quelque chose de vraiment humain, de remarquable parmi les choses humaines ; ils furent tout simplement plus hommes que les barbares et que les autres Grecs.

L'animal, comme tel, est fixe : l'abeille ou l'essaim, le bœuf seul ou en troupe, c'est une abeille, une ruche, un bœuf, un troupeau ; il y a là une forme fixe, des mœurs fixes. L'homme, en tant qu'homme, est chose instable, mobile. Il est toujours plus ou moins homme. Il se réalise au plus haut degré, quand il est parfaitement humain, désintéressé, moral ; la loi morale bien entendue lui montre son but, qui est d'être social. Par elle, nous serrons de plus près la nature humaine ou la loi de l'homme en tant qu'homme ; la loi morale, bien qu'impérative et transgressable, étant en chacun de nous, dit ce qu'il est ; elle nous suppose plastiques, et elle tente de régler notre plasticité. Elle est l'élément universel de la nature humaine, car elle est en chacun de nous, et elle est en chacun pour tous, puisqu'elle dit à chacun de vivre pour tous.

Il est donc permis de chercher dans l'individu, tel que la psychologie l'étudie, la racine théorique de la morale. Cette racine, nous la trouvons dans les sentiments altruistes ou égo-altruistes, comme disent certaines doctrines évolutionnistes, c'est-à-dire d'inspiration matérialiste. Peu importe le nom. Qu'importe, en effet, que la racine soit terrestre, si la fleur a sa vie propre au grand jour et s'y épanouit ? Les sentiments égo-altruistes, comme l'amour-propre, la dignité, la fierté, l'orgueil, le courage, l'héroïsme, l'honneur, représentent une évolution qui aboutit au dédain du bonheur, au mépris de la douleur. Dans l'état primitif de l'humanité, le chef, le guerrier se dévoue pour les siens, pour sa tribu, pour son peuple. Voilà la racine de l'altruisme masculin. Qu'il soit, à l'origine, mixte ou mélangé, égo-altruiste, peu importe, pourvu que l'altruisme pur s'en dégage.

D'autre part, la sympathie, la pitié, l'amour, le fait de faire siennes les peines et les joies d'autrui, voilà la racine de l'altruisme féminin : courage de la maternité, dévouement maternel, fraternel, filial, conjugal.

Dans ces différents faits si naturels, si primitifs, nous constatons, nous reconnaissons les premiers germes de la moralité. Et ce qui est bien remarquable, c'est l'accord, l'union, la fusion intime de ces deux modes du désintéressement, quand ils entrent dans les faits de la vie sociale et quand ils sont saisis par l'intelligence. Les différents dévouements se combinent, s'associent ; les mêmes maximes les confondent, dédaignant les différences individuelles et la variété des applications ; ils forment un même système dans l'opinion des hommes et dans la vie des sociétés. La racine de la morale est donc dans la nature humaine ; un altruisme caché préside, en effet, aux phénomènes sociaux les plus élémentaires ; il s'en dégage sans peine, se développe, et devient l'ensemble coordonné des devoirs. L'homme est, peut-on dire, un animal altruiste, c'est-à-dire moral ; car, égoïste et plongé dans l'animalité, à ses origines, il est devenu égo-altruiste et altruiste, et son progrès a consisté en un progrès dans l'altruisme, dans la vie sociale et désintéressée. Chez l'animal, au contraire, l'altruisme, quand il existe, est transitoire, ou bien il préside à des mœurs fixes comme les organismes ; il n'est pas vivant, progressif et règle de vie.

Il suffit de révéler ces germes de la moralité, pour que la morale soit suffisamment expliquée. Je ne prétends pas avoir fondé la morale, mais seulement avoir montré de quelle façon pouvait être traitée la question posée sous ce titre traditionnel et contestable.

H.

Les poètes français du XIX^e siècle qui continuent la tradition du XVIII^e

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Pierre Lebrun, poète élégiaque (*fin*).

Je termine, aujourd'hui, l'examen des œuvres du poète Pierre Lebrun. Au cours de cette leçon, les qualités de Lebrun comme poète élégiaque vont vous apparaître d'une manière plus nette ; car les morceaux que je vous lirai sont moins mêlés et, si je puis dire, plus strictement élégiaques que ceux dont je vous ai parlé dans ma dernière leçon.

P. Lebrun, je vous le rappelle, fait preuve dans l'élégie de qualités très personnelles : il se distingue de ses prédécesseurs, trop attachés encore aux formes traditionnelles du genre élégiaque, et il ne se confond pas non plus avec les poètes romantiques, qui, le plus souvent, encombrant leur poésie élégiaque de considérations philosophiques ou même politiques.

Voici, par exemple, des vers qui sont purement du domaine où triomphe Parny, dont les pièces offrent, plus d'élégance que de profondeur et de sincérité, et qui nous font rarement songer à la cordialité communicative, à l'intimité de la poésie de Millevoye. C'est un fragment que je détache d'un poème qui a pour titre *l'Amour du pays natal*, — il est daté de 1815, — et qui tient à la fois de l'épître-dissertation à la Boileau et de l'élégie épique ou « héroïde » à la Colardeau, avec toutefois un peu plus de finesse et de facilité dans le tour :

On conte qu'un Français, dans ces temps de misère (1),
Dont périsset à jamais le sanglant souvenir !
A la mort condamné, contraint à se bannir,
Avait, cherchant du Rhin la rive hospitalière,
Entre la mort et lui mis ses eaux pour barrière.

(1) Il s'agit de la Terreur.

Jusqu'à des jours meilleurs, sur le sol étranger,
 Libre il vivait sans trouble et du moins sans danger.
 Le grand fleuve, coulant entre de beaux rivages,
 Tous ces bords à la fois et peuplés et sauvages,
 De vignes, de moissons, de bois partout ornés,
 De gothiques châteaux ces sommets couronnés,
 Ces vallons, où l'exil lui-même pourrait plaire,
 S'il était pour l'exil un beau lieu sur la terre,
 De toute leur splendeur l'environnaient en vain ;
 Lui, seul dans une barque, errait, et sur le Rhin
 Passait les jours, heureux de la seule espérance
 D'y respirer un air qui lui vint de la France :
 C'était là son bonheur. Mais, par degrés, en lui,
 Il sentit se glisser un vague et sombre ennui.
 Un désir douloureux, une invincible envie
 S'empara de son âme et consuma sa vie.
 Il brûle, il se dessèche, il languit. Dans son sein
 S'irrite incessamment un horrible dessein.
 Plus de retard : allons ! l'amour qui le dévore
 L'emporte, et de la France il veut jouir encore.
 Adieu son sûr asile, adieu sa liberté !
 Ni le sanglant arrêt contre ses jours porté,
 Ni la hache levée au-dessus de sa tête,
 Ni l'affreux échafaud tout prêt, rien ne l'arrête.
 Il est parti ; du Rhin il a franchi les eaux ;
 Il a revu la France. Il a dit aux bourreaux :
 Me voilà ! Dans leurs mains, il tombe sans défense ;
 Qu'importe ! il peut mourir, il a revu la France.
 Il monte à l'échafaud, sa dernière heure a lui.
 Il a revu la France ! et c'est assez pour lui.

J'aime beaucoup ce passage, car il n'est pas sans mérite. Je suis surtout reconnaissant à P. Lebrun d'avoir su éviter un écueil terrible qui était là tout proche : je veux dire la déclamation, révolutionnaire ou antirévolutionnaire, selon les goûts, dans laquelle un poète médiocre n'eût pas manqué de verser ; P. Lebrun a réussi à passer à côté de l'écueil sans le heurter ; ses vers sont d'une netteté et d'une sobriété parfaites.

Passons à un morceau d'un caractère tout autre, d'un genre d'ailleurs assez rare chez Lebrun, mais très intéressant à cause de cette rareté même : c'est l'élégie mêlée de réalisme, l'élégie où nous retrouvons la vive sensation, et en quelque sorte l'odeur, — je ne dis pas le parfum, car il s'agit de la mer, — l'odeur du lieu décrit. Pierre Lebrun a dessiné là une très belle « marine » ; la pièce, écrite à Tancarville, près du Havre, en 1817, a pour titre *Le Port de Mer* :

J'aime la mer, les flots, les barques, les cordages,
 La pénétrante odeur qu'exhalent les rivages,
 Le mouvement du port ; cet attrayant tableau,
 Si connu de mes yeux, me rit toujours nouveau.

J'aime le grand vaisseau qu'aux bassins on apprête,
 Qui munit sa carène, et contre la tempête
 S'arme comme un guerrier partant pour un combat ;
 La vergue avec lenteur montant le long du mât ;
 Le cabestan qui crie et l'ancre qui se lève,
 La voile qu'on déploie et que le vent soulève,
 Le matelot qu'on voit sur les vergues marcher,
 Et sur le bleu du ciel dans l'air se détacher :
 Spectacles animés dont le port m'environne !
 J'aime jusqu'à l'odeur du vaisseau qu'on goudronne,
 Le bruit sourd des marteaux, la chanson du marin,
 Dont au lever du jour se charge l'air serein ;
 Et loin, comme immobile et perdu dans l'espace,
 Au bout de l'horizon le navire qui passe.
 Tandis que nous dormions, il a marché la nuit,
 Et le soleil levant le dore et le conduit.
 D'où vient-il ? Quel négoce enrichit son pilote ?
 Où va-t-il ? Sur son bord je m'embarque et je flotte.
 Mon esprit, emporté d'un rêve aventureux,
 Le suit, loin de la terre, et voit de nouveaux cieux.

Il y a là un réalisme vif, précis, profondément senti, et, à la fin, un très beau déploiement de la pensée, de vastes horizons qui sont ouverts devant l'esprit du lecteur. C'est du François Coppée, si vous voulez, avec ce souci de la précision et de la netteté, et aussi cet art d'élargir le cadre du tableau qui est le propre des grands poètes : disons seulement que Coppée eût peut-être mêlé à ces vers un peu de mièvrerie, ce qui est bien dans sa manière, et ce que, d'ailleurs, je ne songe pas à lui reprocher.

De Tancarville sont encore datées plusieurs autres pièces de P. Lebrun. Il est curieux de voir combien Le Havre et ses environs ont inspiré ce poète. Même dans les poèmes les moins heureux, pour ne pas dire les plus froids, on trouve toujours ça et là des passages agréables, pleins de sincérité et d'émotion communicative. Voyez, par exemple, la fin de la pièce intitulée *le Cimetière au bord de la mer* : elle est languissante presque d'un bout à l'autre, à mon sens, et pourtant les derniers vers sont assez bien venus, parce que le poète a su faire un retour sur lui-même :

Heureux peuple (1) ! à l'aspect de cette paix profonde,
 Comme on sent dans son cœur l'éloignement du monde !
 Quel charme, après des jours trop souvent agités,
 De reposer, comme eux, loin du bruit des cités !
 Qu'un humble coin de terre à l'ombre de ces arbres
 Plairait mieux que ces lieux où les funèbres marbres
 Prétent à notre orgueil de si vains monuments ;
 Où les morts sont distraits par les pas des vivants,

(1) Il s'agit du peuple des morts.

Où, souvent, à leurs os on dispute l'espace,
 Où la vie au trépas vient demander sa place !
 Dans les bois oublié, ce coin de terre obscur
 Offre du moins un port où le repos est sûr.
 Comme celles des mers, les tempêtes civiles,
 Terribles, ont souvent bouleversé nos villes ;
 Les révolutions, sans respect pour le deuil,
 Ne laissent pas les morts jouir de leur cercueil.
 Les vents ont dispersé de royales poussières.

Je dormirai chez vous, habitants des chaumières.
 Le sort le plus obscur est encor le plus beau ;
 Il faut cacher sa vie, et même son tombeau.

En vérité, Lamartine n'eût pas trouvé de plus belles paroles pour exprimer ces belles idées.

La mort de lord Byron n'a pas manqué d'inspirer Pierre Lebrun. Lamartine, Victor Hugo, et même Musset, ont, eux aussi, consacré de beaux vers au souvenir du poète de *Lara* et à sa mort glorieuse. Il faut dire cependant que, sur ce sujet, aucun d'eux n'a écrit les strophes magnifiques et impérissables que l'on était en droit d'attendre en présence d'un thème aussi grandiose : un poète mourant en héros. Vous vous souvenez des vers où Musset nous montre lord Byron allant chercher au loin « quelque plage lointaine »

Où finir en héros son immortel ennui.

La formule est très belle ; mais ce n'est là qu'un souvenir jeté par Musset, en passant. Lamartine et Hugo ont trouvé, eux aussi, des expressions frappantes pour chanter cette destinée glorieuse, mais ce n'est pas encore assez ; on voudrait plus et mieux. Vous allez voir que P. Lebrun, s'il n'a pas écrit, lui non plus, la pièce définitive dont je parle, a réussi cependant à traduire d'une manière forte et vivante les sentiments sincères que la mort de Byron avait provoqués en lui. La pièce, composée à Saint-Maurice, en mai 1824, a pour titre : *En apprenant la mort de lord Byron, arrivée à Missolonghi, le 19 avril dernier*. J'en détache ce simple passage, car le poème est assez long :

La foi, l'amour, la gloire, et même le génie,
 Ne trouvaient plus en lui que doute et qu'ironie.
 Tourmenté par une âme incapable de paix,
 Fatigué du bonheur, dédaigneux du sourire,
 Plein de l'ennui qui suit des vœux trop satisfaits,
 A peine il se plaisait à l'orgueil de sa lyre.
 Ainsi, loin des cités, sur les monts, sur les mers,
 Cherchant un idéal qui le fuyait sans cesse,
 Martyr des maux rêvés plus que des maux soufferts,
 Au gré d'une inconstante et sauvage tristesse,

Il errait à l'étroit dans le vaste univers.
 Soudain, à l'éclat de lumière,
 Au cri par la Grèce jeté,
 Un beau péril l'avait tenté.
 Ce qu'il allait cherchant dans la nature entière,
 Tout ce qu'il poursuivait d'idéale beauté,
 Son âme ardente, grande et fière,
 Enfin, sur cette noble terre,
 Se trouvait dans la liberté...

— C'est de l'excellent Casimir Delavigne : la pensée est belle et exprimée par un homme dont on peut dire qu'il sait écrire en prose. Mais, en vers, nous avons le droit d'être plus difficiles et d'exiger davantage...

A ses Muses de feu, non encore épurées,
 Si toutes les pudeurs ne furent pas sacrées,
 Si parfois son génie indocile à tout frein,
 Adorateur du beau, le fut trop peu du bien,
 Ce vif amour du beau qui brûlait en son âme,
 A son insu, du bien avait gardé la flamme,
 Tous deux prêts à s'unir, *dès le premier moment*
Qu'un grand but s'offrirait pour un grand dévouement...

— Nous retombons, ici, dans la platitude la plus complète...

Accourir à l'appel d'un peuple qu'on opprime ;
 Quand les rois sont muets, s'élancer à sa voix ;
 Plus grand, plus généreux, plus puissant que les rois,
 Au risque d'y périr, le sauver de l'abîme,
 Et le rendre à lui-même, à son culte, à ses lois :
 Quel plus haut dévouement et quel but plus sublime ?

Et Byron accourait, et nous applaudissions !
 Ses beaux vers se changeaient en belles actions,
Son génie avait pris la forme du courage ;
 Il commençait déjà son héroïque ouvrage,
 Et, relevant du joug tout un peuple abattu,
Par la gloire il montait jusques à la vertu.
 C'était des nobles cœurs la lumière et l'envie.
 Et, de son premier pas, il heurte le tombeau !
 Et la mort éteint le flambeau !
 Et le poète expire, au moment où sa vie,
 De tant d'espérances suivie,
 Devenait elle-même un poème si beau !

Le morceau est brillant, parsemé de vers qui sont d'admirables formules et qui méritent de survivre ; mais la fin n'est pas encore assez puissante. Vraiment, la mort de Byron n'a inspiré qu'à moitié ses émules en poésie.

Voulez-vous connaître, maintenant, un autre aspect, et non des moins curieux, du talent de P. Lebrun ? C'est un Lebrun galant,

amoureux et paresseux à la fois, un Lamartine au golfe de Baïa, si vous voulez, un poète ami du rêve paisible et de l'indolence, qui se révèle à nous dans la *Promenade sur l'eau* (1). Le poète poursuit sa douce songerie, tandis que des jeunes filles habiles à manier la rame le promènent en barque d'Etiolles à Champrosay :

Jeunes filles, ramez à peine,
Laissez seul couler le bateau :
Assez vite au but qui l'entraîne
Nous mènera le cours de l'eau.

La soirée est sereine et pure,
L'air est doux et délicieux,
Et le bord n'a pas un murmure
Qui trouble le calme des cieux.
Heure enchantée ! heure enivrante !
L'onde coule si transparente
Qu'on voit les trembles y dormir.
Ah ! d'une semblable soirée,
Gardons, gardons que la durée
Ne soit trop tôt un souvenir...

— C'est le *Lac*, moins l'accent tragique et douloureux, — moins, me direz-vous, tout ce qui fait la beauté de la pièce de Lamartine. — Oui, mais ce n'est pas un mince mérite pour Lebrun que de provoquer dans notre esprit ce simple rapprochement...

Jeunes filles, ramez à peine, etc.

De ces frais et riants visages,
Dans l'eau laissez-moi regarder
Les jeunes et pures images,
Qu'aucun souffle ne vient rider.
Je crois voir flotter, sous ma vue,
Comme une nature inconnue,
Comme un peuple immatériel,
Et des êtres d'un autre monde
Me sourire du fond de l'onde
Et de l'azur d'un autre ciel.

Jeunes filles, etc...

Que j'aime, belle d'innocence,
L'âme ouverte de toutes parts,
Qui sans peur dans sa transparence
Peut laisser entrer les regards !
Mais de ces heures si candides,

(1) La pièce est dédiée : « A trois jeunes sœurs, Victorine, Eulalie et Paule de Saint-Aulaire. » — Champrosay, 1826.

Le monde et ses attraits perfides,
 Peut-être, bientôt possesseurs,
 Vont par une pente insensible
 Entraîner cette âme paisible
 A leurs décevantes douceurs.

Jeunes filles, etc.

D'où nous vient la secrète envie
 Qui nous dit sans cesse : Avancez ?
 Hélas ! d'elle-même la vie
 N'avance-t-elle pas assez !
 Tandis que, sur cette eau tranquille,
 Je me vois assis immobile,
 Elle marche, et je suis son cours.
 Je voudrais m'arrêter, par place,
 Pour cueillir mainte fleur qui passe ;
 Mais le fleuve marche toujours.

Jeunes filles, etc.

La pièce est vraiment très belle : quand Lamartine n'est pas sublime et qu'il s'abandonne simplement à la rêverie, il n'écrit pas autrement. Notez surtout l'art merveilleux avec lequel le poète nous ramène sans cesse à son sujet ; c'est toujours cette idée de l'eau qui fuit et qui glisse insensiblement sous chaque strophe... Le retour du refrain, qui est absolument délicieux, contribue aussi à donner à cette pièce quelque chose de parfait et d'achevé. Remarquez, enfin, l'art non moins exquis avec lequel le poète utilise sournoisement, en quelque sorte, ses réminiscences classiques : la dernière des strophes que je viens de lire n'est que la transposition habile d'un passage admirable et terrible de Bossuet. Tous ces éléments viennent se fondre insensiblement et arrivent à produire le plus bel effet. La pièce est écrite et composée de main de maître. C'est un ami de Béranger qui est l'auteur de ces vers : Béranger, ce jour-là, n'a pas dû être mécontent de son ami Lebrun.

Un thème qui a inspiré beaucoup de poètes, c'est la poésie du matin, la joie du réveil et du retour à la claire lumière. Tibulle, Ronsard, Théophile de Viau et même Benserade, et d'autres encore dont le souvenir précis n'est pas, en ce moment, présent à mon esprit, ont exploité cette veine poétique, chacun d'une manière différente, évidemment, et selon son tempérament, mais tous avec beaucoup de bonheur. Pierre Lebrun a touché ce même thème avec infiniment d'adresse et d'ingéniosité. Au lieu de chanter, comme la plupart des poètes que je viens de vous citer, la splendeur sereine de la nature, au matin d'un beau jour, il a chanté la paix de l'âme et, en quelque sorte, la limpidité d'inspi-

ration que les premiers feux du matin apportent à l'esprit du poète. Il a écrit ainsi la *Muse du Réveil*, datée de Champrosay, juin 1830 :

Je dormais. Fait-il jour ? mais tout encor sommeille.
 Pourquoi d'émotion mon cœur est-il si plein ?
 Et quelle voix, insensible à l'oreille,
 Me réveillant, a parlé dans mon sein ?
 Ah ! mon âme a frémi par degrés échauffée.
 C'est la muse. Elle est là. Je la sens arriver.
 C'est la muse qui vient, c'est l'invisible fée
 Qui, proche du matin, la nuit, vient me trouver.
 J'ai senti, tout à coup, la poitrine tremblante,
 Se poser sur mon flanc comme une main brûlante ;
 Et dans moi vient d'entrer le jour.
 En moi monte et descend un flux d'immense joie.
 Si la fille du ciel défend que je la voie,
 Je la sens à sa flamme, et mieux à mon amour...

— Musset dira : « Car sa beauté, pour nous. c'est notre amour pour elle... » Je ne sais rien de plus curieux que ces rapprochements multiples, auxquels nous invitent les vers de Lebrun : tantôt plat, tantôt classique à la Delille, tantôt romantique et romantique renforcé à la Hugo, il est un des types les plus frappants de ces poètes de transition que nous étudions cette année...

Te souviens-tu, Muse adorée,
 Du premier temps où je t'aimais ?
 Beau de sa promesse dorée,
 Pourrais-je l'oublier jamais,
 Ce temps de ma brillante enfance,
 Ce soleil levant d'espérances,
 Ce bel arc-en-ciel d'avenir ;
 Et qui, de larmes bien amères,
 Si tes serments sont des chimères,
 Fera pleurer mon souvenir !

Contre mon sein demeure encore.
 Tu pars ! non, ce n'est pas l'aurore ;
 L'étoile de Vénus songe à peine à venir.

Te rappelles-tu les jacinthes
 De nos bois secrets de Saint-Cyr,
 Où de tes premières étreintes,
 Presque enfant, tu vins me saisir ?
 Et les châtaigniers de Racine,
 A Port-Royal, sur la colline,
 Où l'ambrosie est dans l'éther ?
 Dans ces deux berceaux du génie,
 Tu soupirais ton harmonie,
 Et moi, je t'appelais Esther.

Contre mon sein demeure encore.
 Tu pars ! non, ce n'est pas l'aurore ;
 Et près du cygne encor rayonne Jupiter.

Te souviens-tu de Tancarville ?
 Du vallon caché dans les bois
 Où, près de la source immobile,
 Tu m'as enivré tant de fois ?
 Dans ma tour, si loin de la terre,
 Comme Pétrarque solitaire,
 Que de bonheur tu m'as versé !
 Moi, dans la voix éolienne
 Je croyais entendre la tienne,
 Et que ton souffle avait passé.

Elle est partie. Eh ! bien, qu'est devenu mon rêve ?
 De mon sein, qui s'éteint avec elle, il s'enfuit.

Oui, voilà le jour qui se lève ;
 Et dans moi retombe la nuit.
 Le jour, de sa clarté première,
 Allume un ciel riant et beau ;
 Mais de ma secrète lumière
 Il vient d'éteindre le flambeau.

La muse est un divin mystère ;
 Elle craint le monde et le jour ;
 La lampe de Psyché, le regard de la terre,
 La fait enfuir comme l'amour...

Je m'arrête, car la pièce est très longue. Ces fragments suffisent à vous montrer combien le talent de Lebrun est, en quelque sorte, mêlé et inégal. Les vers que je viens de vous lire paraissent être d'un grand poète, mais d'un grand poète qui n'a pas pu remplir toute la mesure qui semblait lui être attribuée.

Le séjour de Lebrun à Tancarville a été un des plus heureux moments de sa vie. Le poète est retourné, trente ans après, dans ces lieux aimés, en septembre 1845, et il a eu l'impression d'être comme un revenant ; le monde, pour le poète vieilli, ressemblait à ces *inania regna* dont parle Virgile. Et Lebrun a fort bien exprimé, dans la pièce qu'il intitule le *Retour à Tancarville*, cette sensation du vieillard qui croit revivre, plutôt qu'il ne continue de vivre. Lebrun est revenu au château qu'il a jadis habité, et une femme, qui ne le reconnaît pas, mais qui sait que Lebrun est devenu célèbre, le guide à travers les salles où tout, pour le poète, évoque de doux souvenirs :

Mais cette tour de l'aigle, autrefois tant aimée,
 Où la muse avec moi si souvent enfermée,
 Loin de tous les regards et loin de tous les bruits,
 Me livra tant de jours et de fécondes nuits,
 Oh ! comment exprimer l'émotion profonde

Que je sentis en moi se gonfler comme une onde,
 En montant ses degrés, en rentrant dans ce lieu
 Dont Corneille était roi, dont Homère était dieu !
 Et quel étonnement alors en moi fit naître
 Celle qui m'y guidait, lorsque, sans me connaître,
 De moi-même, en l'ouvrant, soudain elle parla,
 Et que, me le montrant, elle me dit : « Voilà
 « La chambre que Lebrun a jadis habitée.
 « C'est là qu'était son lit, dont la trace est restée ;...
 « A cette place assis, il passait tous ses jours.
 « On entrait, on sortait, il écrivait toujours..... »
 Et moi, sans mouvement, muet à ce langage,
 Je me crois, un moment, un homme d'un autre âge ;
 Il me semble à sa voix du passé revenir,
 Triste et fier à la fois de ce long souvenir ;
 Et, suivant son récit dans ma propre mémoire,
 Je me laisse, en rêvant, raconter mon histoire,
 Comme si de quelque autre on racontait les jours.
 Ah ! c'était, en effet, d'un autre ! et, dans son cours,
 Sur ma tête blanchie imprimant son passage,
 Le temps n'a pas changé seulement mon visage.

On souhaiterait peut-être un peu plus de justesse dans l'expression ; mais la sensation de ce dédoublement, dont je vous parlais tout à l'heure, est vivement ressentie et, en somme, assez bien rendue.

Pour terminer, je vous citerai quelques vers d'une pièce de Lebrun, qui offre des analogies frappantes avec une pièce des *Méditations*. Vous pourrez facilement apprécier, par cette simple comparaison, la différence qui sépare un élégiaque genre Lebrun d'un élégiaque genre Lamarline. Tous deux ont traité le même sujet ; tous deux, sur les bords de l'Anio, ont aimé leur Graziella (la Graziella de Lebrun s'appelait Domenica Lolli) ; tous deux lui promettent, dans leurs vers, l'immortalité.

Vous connaissez les vers de Lamartine ; sa pièce est intitulée *A Elvire* ; mais il s'agit ici de Graziella et non de l'Elvire véritable :

Oui, l'Anio murmure encore
 Le doux nom de Cynthie aux rochers de Tibur ;
 Vacluse a retenu le nom chéri de Laure ;
 Et Ferrare au siècle futur
 Murmurerà toujours celui d'Eléonore.
 Heureuse la beauté que le poète adore !
 Heureux le nom qu'il a chanté !
 Toi qu'en secret son culte honore,
 Tu peux, tu peux mourir ! dans la postérité
 Il lègue à ce qu'il aime une éternelle vie ;
 Et l'amante et l'amant, sur l'aile du génie,
 Montent d'un vol égal à l'immortalité.

Vois d'un œil de pitié la vulgaire jeunesse,
 Brillante de beauté, s'enivrant de plaisir :
 Quand elle aura tari sa coupe enchanteresse,
 Que restera-t-il d'elle ? A peine un souvenir ;
 Le tombeau qui l'attend l'engloutit tout entière,
 Un silence éternel succède à ses amours ;
 Mais les siècles auront passé sur ta poussière,
 Elvire, et tu vivras toujours !

A ces vers, d'un ton éloquent et profondément sentimental, se mêle une conception immense de l'univers, de la vie et de la mort. C'est l'élegie enveloppée dans une conception philosophique.

Prenez, maintenant, la pièce de Lebrun (1) : rien de plus inégal ni de plus mélangé. Ça et là, nous retrouvons des accents dignes de Lamartine, de poétiques réflexions sur la brièveté de la vie et sur l'éternité de la gloire ; puis, comme la tradition du xviii^e siècle n'est jamais oubliée par ces poètes qui ont eu vingt ans vers 1810, nous y retrouverons aussi de l'esprit, de la galanterie, des grâces, et même une pointe d'érotisme. Cette pièce est-elle d'un classique en retard ou d'un romantique qui commence ? On ne saurait le dire, et, sans doute, Lebrun ne le sait pas lui-même. Il en résulte que toute cette poésie offre un frappant exemple d'ambigu, un mélange curieux de différents genres et aussi de différentes âmes :

Oui, Lolli, j'en fais le serment,
 J'en jure la belle contrée,
 La place, l'heure, le moment,
 Où mes regards t'ont rencontrée ;

J'en atteste ce ciel si pur,
 Et cet Anio si limpide,
 Que, vers sa chute et vers Tibur,
 Je vois se hâter si rapide ;

Des filles de ces monts fameux,
 J'ai rencontré la plus jolie ;
 J'ai baisé les deux plus beaux yeux
 Qu'enflamme le ciel d'Italie.

Quel trouble ! d'un subit carmin
 Tout son visage se colore,
 Comme la neige que l'aurore
 Peint de rose sur l'Apennin !...

— Très élégant, mais combien peu sincère !...

(1) Elle a pour titre « *L'Abruzzienne*, à Domenica Lolli. — Tivoli, mai 1818. »

Lève ces yeux pleins d'innocence,
Ces yeux noirs dont la vive ardeur
Appelle avec tant d'ignorance
Tout ce que défend ta pudeur.

Pourquoi, sous leur longue paupière
Baissés ainsi d'un air grondeur,
Tiennent-ils fixés sur la terre
Un regard muet et boudeur ?

Sur la fleur d'un naissant visage
Imprimer le premier baiser,
Est un plaisir que le plus sage
Ne sait pas toujours refuser.

Peut-être, montant vers Mandèle,
Horace, en ce même chemin,
S'il t'eût rencontrée aussi belle,
T'eût fait un bien autre larcin.

.
.
Lolli, le baiser d'un poète
Vaut autant que celui d'un roi.

Il vaut plus, il rend immortelle ;
Il dure dans tout l'avenir ;
Celle qu'il lègue au souvenir
Demeure à jamais jeune et belle.

De nos vers merveilleux crédit !
Qui maintenant saurait encore
Qu'un roi baisa les yeux de Laure,
Si Pétrarque ne l'avait dit ?

Moi, toutefois, je le confesse,
Je verrais trente potentats
Baiser les yeux de ma maîtresse
Que je ne l'en vanterais pas.

Tout mon respect pour la couronne
Jusque-là ne peut me porter,
Et je ne veux jamais chanter
De baisers que ceux que je donne...

— Encore une fois, c'est spirituel, mais froid : c'est là de l'esprit de madrigal, du quiproquo poétique ; tandis que nous attendrions plutôt de l'émotion et de la sincérité !...

Et moi, rentré dans ma patrie,
Comme toi sans doute, à mon tour,
Du chemin qui mène à Varie,
Je verrai parfois le détour.

Et si je chante ces collines,
Qu'au temps de l'antique grandeur,
Belles de force et de pudeur,
Fréquentaient les vierges sabines,

Tu seras là, plus belle encor,
Avec tes yeux noirs, ton jeune âge,
Les rubans bleus de ton corsage,
Et tes colliers de perles d'or.

Dans tes montagnes ignorée,
Tandis qu'assise au bord des eaux,
Tu feras tourner tes fuseaux,
De nombreux enfants entourée.

A l'autre coin de l'univers,
Aux doux bords de Seine et de Loire,
Sans que tu soupçonnes ta gloire,
On dira ton nom et mes vers.

Cette pièce est le symbole même de toute la poésie de Pierre Lebrun. Très bien doué sous le rapport du sentiment, atteignant facilement au pittoresque et même à l'éloquence, Lebrun a été parfois gâté tantôt par une véritable impuissance en face de certains sujets, tantôt par les survivances de l'esprit du xviii^e siècle. La muse de Voltaire et, souvent aussi, celle de Dorat viennent contrarier chez lui « la muse du réveil », la belle matineuse, qui apporte l'inspiration et qui visitera plus tard Alfred de Musset.

A. C.

Les classes industrielles et commerciales en France et en Allemagne aux XIV^e et XV^e siècles.

Cours de M. PFISTER,

Professeur à l'Université de Paris.

Période de formation de la Hanse.

Notre étude sur la Hanse comprendra trois parties. Nous considérerons d'abord les origines de la Hanse et la période de formation, qui nous conduira jusqu'à la paix de Stralsund avec le Danemark, en 1370. Cette date marque l'apogée de la Hanse. Nous nous y arrêterons pour étudier en bloc l'organisation de la ligue hanséatique et pour montrer l'essor du commerce à la fin du xiv^e et au début du xv^e siècle. Puis nous indiquerons, en une troisième partie, les causes de la décadence de la Hanse, et, brièvement, nous raconterons l'histoire de la fin de la ligue hanséatique, ce qui nous mènera jusqu'à l'époque actuelle.

Nous avons vu qu'il fallait chercher les origines de cette ligue dans les associations de marchands germains qui se sont formées à l'étranger, dès le xiii^e siècle. Déjà nous avons parlé de l'une d'elles : celle des marchands germains à Londres. Il y avait, avons-nous dit, trois gildes spéciales : celle des marchands de Cologne, celle des marchands de Lubeck et celle des marchands de Hambourg. A la fin du xiii^e siècle, ces trois gildes se réunirent en une seule, la gilde des marchands teutoniques. Le centre de cette gilde fut le *Stahlhof*, non loin de la Tour, sur les bords de la Tamise. Le nom est significatif. Il nous prouve que l'étain (*stal*) était, à l'origine, la principale marchandise que les Allemands allaient acheter en Angleterre.

Les négociants allemands ne formaient pas seulement une association marchande à Londres ; mais, de bonne heure, ils furent nombreux à Bruges. Au début, ils y venaient surtout par terre. De Cologne, une voie commerciale menait au grand entre-

pôt de Flandre. Une autre passait par l'évêché d'Utrecht et la Hollande. Les Allemands signèrent, avec les évêques d'Utrecht et les comtes de Hollande, une série d'accords par lesquels étaient réglés les droits de péage. Bientôt, malgré les dangers de la navigation, des navires allemands se montrèrent à Bruges en remontant le Zwinn. Or, en avril et mai 1252, la comtesse Marguerite accorda aux marchands de l'empire une série de privilèges : ils pouvaient s'établir à Damme ; le droit d'épaves était supprimé en leur faveur ; le salaire des courtiers était tarifé ; enfin, les marchands ne pouvaient être arrêtés pour dettes que s'ils étaient *principales debitores*, ni emprisonnés s'ils fournissaient caution. Désormais, ils seraient exclusivement soumis à la juridiction des échevins de Bruges, et leurs procès devraient être réglés dans les huit jours. Les bateaux chargés ne seraient saisis que sur une plainte légale. Si une guerre venait à éclater entre la Flandre et une ville allemande, seuls, les sujets de cette ville pourraient être inquiétés ; encore auraient-ils trois mois pour quitter le pays et en faire sortir leurs biens.

Cette association des marchands de Bruges comprenait plusieurs groupes. L'un d'eux était formé par les Allemands de Gotland, et, là, nous trouvons une association de marchands teutoniques. Cette île de Gotland, située au milieu de la Baltique, fut de bonne heure fréquentée par les Allemands qui commerçaient avec les pays de l'Est, avant même que les bords de la Baltique fussent habités. Elle a pour capitale Wisby, encore entourée de murailles. Des quarante-huit tours qui l'environnaient jadis, il en reste trente-huit ; et, dans cette enceinte, la ville moderne est au large, car l'ancienne était beaucoup plus considérable. Elle renfermait dix-huit églises, dont l'une, *Sancta Maria Teutonica*, sert encore au culte aujourd'hui. Deux autres, Sainte-Catherine, Saint-Nicolas, sont des ruines admirables. La langue qu'on parle dans l'île est un mélange d'allemand et de suédois. Au XII^e et au XIII^e siècle, les Allemands formaient à Wisby une communauté, ayant une caisse commune, dont quatre anciens possédaient la clef ; on l'appelait l' « Association des navigateurs de l'empire romain à Gotland. » Cette association avait un sceau propre, représentant une petite fleur de lis et les armes de Wisby ; elle établissait des règlements ; et, si une ville germanique refusait de s'y soumettre, elle était exclue de la société.

Les marchands allemands de Gotland servaient d'intermédiaires entre l'est et l'ouest de l'Europe. Ils apportaient aux populations slaves, riveraines de la Baltique, les toiles de Flandre, le sel, la bière. Par contre, ils emportaient les fourrures,

les peaux, la cire et l'ambre. En certains endroits, sur la Baltique, ils formaient de véritables comptoirs, dont l'un d'eux eut une très grande importance. Par la Néva, les Allemands entraient dans le lac Ladoga ; ils rencontraient ensuite le Wolchow et, sur les bords du lac Iemen, la ville de Novgorod. Les Allemands fondèrent là le plus célèbre de leurs comptoirs, le Peterhof, à côté d'une église, la Peterskirche. Bien que dépendant de l'Association de Gotland, ce comptoir eut cependant un règlement spécial. Le droit d'élire le chef du comptoir appartenait à Wisby et à Lubeck ; mais, à la fin du ^{xiii}^e siècle, Lubeck l'emporta sur Wisby, et domina l'association et le Peterhof de Novgorod.

Toutes ces associations se sont développées librement, sans l'intervention de l'Etat. D'ailleurs, l'Etat germanique n'est qu'une confédération de duchés, de seigneuries et de villes, et l'autorité du pouvoir central y est très faible. On cite bien, au début du ^{xiii}^e siècle, un diplôme de Lothaire III, où il est question des Saxons établis à Gotland ; Frédéric Barberousse, d'autre part, a bien pu plaider la cause des marchands allemands en Angleterre, mais il n'en reste pas moins vrai que le pouvoir central n'est pour rien dans le développement de ces associations. Les princes territoriaux eux-mêmes n'ont qu'une médiocre influence. Ce sont des associations libres, se rattachant à la patrie allemande, sans aucune contrainte.

Or, vers l'époque où les associations commencent à être prospères, au milieu du ^{xiii}^e siècle, les villes allemandes qui se sont affranchies forment, elles aussi, des confédérations. Il importe de dire un mot de ces villes, sous peine de ne rien comprendre à la Hanse. Les villes allemandes se distinguent en trois catégories : villes épiscopales, impériales, princières. Les villes épiscopales apparaissent les premières. Elles s'affranchissent du joug de l'évêque et le forcent, soit à la suite d'une révolte, soit par libre concession, à leur accorder les droits régaliens, péages, monnaies, administration propre, justice. Les villes sont aidées dans cette lutte par les empereurs, qu'elles soutiennent dans la Querelle des Investitures, ou dans la lutte des Guelfes et des Gibelins. Ainsi agirent les villes rhénanes, Strasbourg, Bâle, Spire, Worms, Mayence, Cologne, Trèves et, sur l'Elbe, Magdebourg. Elles subirent tous les orages de la vie municipale, et, si l'on voulait entrer dans les détails, il y aurait à raconter de nombreuses scènes dramatiques. Mais l'évêque n'avait jamais renoncé franchement à ses prérogatives ; il n'attendait qu'une occasion pour remettre ces cités sous le joug.

Déjà l'empereur Frédéric II avait, par diverses réglementa-

tions, pris parti contre ces villes, pour s'attirer les bonnes grâces des évêques. Au quinzième siècle, au moment où se forment les grandes principautés territoriales, quelques-unes de ces cités succombent. Si Strasbourg garde sa liberté, Trèves et Wurzburg retournent à leur évêque. En 1462, Mayence est asservie par son archevêque et Magdebourg a le même sort, en 1486.

A côté de ces villes épiscopales, d'autres cités, non soumises à un seigneur particulier, paraissent faire partie de l'empire. Ainsi en Angleterre, après la conquête de 1066, Guillaume s'était réservé la propriété des villes. Quand, après Frédéric II, l'Allemagne fut livrée à l'anarchie, ces villes arrivèrent facilement à une indépendance complète. Ce furent les villes impériales : *Nostræ et imperii civitates*, comme disent les privilèges impériaux. Nous citerons, par exemple, Aix-la-Chapelle, la ville du couronnement, et Francfort-sur-le-Mein, la ville de l'élection impériale. En Alsace, Colmar et les autres petites cités, qui, dès le xiv^e siècle, s'allièrent les unes avec les autres et formèrent ce qu'on a appelé la Décapole. En Suisse, Berne et Zurich, qui, de bonne heure, se joignirent aux cantons forestiers ; Schaffhouse, Constance, qui, de même qu'Augsbourg, était une ville épiscopale, mais où, au-dessus de l'Evêque, le souverain d'Allemagne avait gardé le droit de justice, qu'il céda aux corporations municipales. En Bavière, où le duché s'est maintenu, il n'y a aucune ville impériale, ni aucune ville libre, en dehors de la cité de Ratisbonne.

Ainsi les villes libres existent surtout le long du Rhin et en Souabe, où elles abondent : Hall, Nordlingen, Ulm, etc. Dans ces pays de vieille civilisation, les anciens ont été assez forts pour rester les maîtres.

Il y avait, en troisième lieu, les villes princières, fort nombreuses en Bavière, où le pouvoir du duc avait subsisté en Bohême et en Autriche. Au xii^e et au xiii^e siècle, ces pays devinrent germaniques par l'extermination des Slaves et par l'envoi de colons allemands.

Les villes impériales et épiscopales ne tardèrent pas à se confondre, à mesure que les autres devenaient à peu près indépendantes. On les appela des villes libres, et on convoqua leurs représentants ensemble à la Diète, où elles eurent à peu près les mêmes droits. Les villes impériales gardèrent seulement l'aigle dans leurs armoiries, tandis que les villes épiscopales ne le portaient pas.

Au xii^e et au xiii^e siècle, les grandes villes, tant épiscopales qu'impériales, appartenaient aux patriciens. Les familles nobles

avaient le gouvernement de ces cités et donnaient toutes les places à leurs créatures. Mais, au xiv^e siècle, il se produisit partout un mouvement démocratique. Les artisans, groupés par corporations, réclamèrent leur part dans le gouvernement. Les villes eurent alors des constitutions très diverses, plus ou moins compliquées. Il faudrait de longues analyses pour les exposer ; car elles sont aussi compliquées que la constitution d'Athènes, au cinquième siècle avant Jésus-Christ.

Or, de bonne heure, ces villes, arrivées à une grande autonomie, commandant parfois à un territoire étendu, constituent de véritables États et forment entre elles des ligues. C'est là le trait par lequel l'histoire d'Allemagne diffère profondément de l'histoire de France. Les communes françaises n'ont jamais acquis le même degré de souveraineté que les communes allemandes ; elles n'ont jamais frappé monnaie ni formé de coalitions entre elles, ainsi que l'ont fait les villes épiscopales et même les villes princières. On est tout surpris, quand, en 1357, Etienne Marcel prononce, en France, le mot de coalition.

La coalition des villes allemandes remonte au xiii^e siècle. Dès juillet 1254, au moment où s'éteignit la dynastie des Hohens-tauffen, se forme la ligue du Rhin : elle comprend les villes des seigneurs du pays et veut rétablir l'ordre, à une époque où il n'y avait pas de roi des Romains et où chacun suivait ses instincts ; elle veut aussi abolir les nombreux péages qui sont exigés sur le cours du Rhin. Au siècle suivant, en 1354, la ligue du Rhin est renouvelée.

En 1351, s'était fondée la ligue des villes de Souabe, pour s'opposer aux prétentions des seigneurs locaux, qui cherchaient à les incorporer à leur territoire.

A la même époque, vers le treizième siècle, les villes commerçantes de la plaine du Nord avaient formé des ligues temporaires. En 1235, Lubeck et Hambourg avaient constitué une ligue pour trois années. On se promettait appui mutuellement et on passait une convention monétaire. Quatre ans après, les trois villes de Lubeck, Wismar et Rostock s'entendaient pour combattre la piraterie dans la Baltique.

Le 13 juin 1383, les cités de Lubeck, Greifswald, Auklam et Stettin se réunissent à Rostock et signent avec les ducs de Saxe, de Poméranie, le comte de Schwerin et d'autres seigneurs, un pacte de dix années pour la suppression de la piraterie. On fixe les contingents que chaque allié aurait à fournir. Ceux des coalisés qui n'observeraient pas le pacte en seraient exclus par un jugement des représentants des cités, et on leur ferait la

guerre. Une série de pactes furent ainsi signés au ^{xiii}^e siècle ; et, souvent, des historiens rattachent à l'un ou à l'autre d'entre eux les origines de la Hanse teutonique.

En tout cas, ces conventions commerciales nous prouvent que les villes de la Baltique prenaient un magnifique essor. Elles vont tenter de se substituer aux corporations des marchands teutoniques, que nous avons vues florissantes à l'étranger.

En octobre 1293, Lubeck renouvela avec les autres cités l'alliance de Rostock ; mais elle demanda la direction suprême de Novogorod, qui, jusque-là, avait été dirigée par les marchands de Wisby. Elle obtint aussi que les procès de Novogorod seraient désormais jugés, en dernière instance, à Lubeck.

Cette dernière ville prit ainsi, à la place de Wisby, la tête du commerce allemand dans la Baltique et exigea même que la corporation des marchands de Wisby fût dissoute. Les villes de Saxe, puis Cologne, Reval, s'accordèrent sur ce point, en 1299, et le sceau de Wisby fut brisé. Lubeck et les villes qui s'étaient associées devinrent maîtresses du commerce de la Baltique. A l'association des marchands s'était substituée une association des Etats, et spécialement des villes désireuses de se réserver le monopole du commerce de la Baltique et de prendre les mesures nécessaires au développement de ce commerce.

Mais voici que, dans les associations des marchands de Bruges et de Londres, les commerçants venus de la Baltique deviennent plus nombreux et disputent les affaires aux commerçants de Westphalie ou du Rhin à la fin du ^{xiii}^e et au début du ^{xiv}^e siècle. Bientôt les affaires des marchands de Lubeck l'emportent sur celles des commerçants de Cologne. Mais, comme toutes ces villes sont unies par des traités, le résultat est l'anéantissement des corporations marchandes. D'ailleurs, ces cités pouvaient obtenir plus facilement des privilèges des autorités locales que les anciennes gildes des marchands.

A la place des trois associations de marchands de Londres, Bruges, Wisby, nous trouvons, au quinzième siècle, une association unique de villes, sous la prééminence de Lubeck, qui dirige également le commerce des mers Baltique et du Nord et de l'Allemagne du Nord. Quand cette substitution fut complète, la Hanse germanique se trouva créée. Or cette substitution se produisit entre 1350 et 1370 : c'est donc à cette période qu'il faut faire remonter les origines de la Hanse. En 1358 apparaît, pour la première fois, dans un document le nom de Hanse germanique. En 1366, paraît le premier statut qu'on peut appeler statut hanséatique. Il y est dit qu'on ne peut participer aux privilèges

dont jouissent les commerçants allemands à l'étranger que si l'on est bourgeois d'une ville hanséatique. A cette condition, on peut avoir une place dans les comptoirs teutoniques, devenir ancien ou chef de la gilde. Les villes s'engagent à n'accorder aucune protection à quiconque est banni d'une cité de la Hanse et à ne point acheter de marchandises des pirates.

Mais, tandis que ces villes germaniques associées achevaient, au milieu du quatorzième siècle, de se substituer aux associations des marchands teutoniques à l'étranger, elles étaient menacées, d'autre part, d'un grand danger.

Nous remonterons un peu en arrière pour être clair. Au XIII^e siècle, s'étaient fondées, le long de la Baltique, des principautés seigneuriales, le Holstein, la Poméranie, le Mecklembourg. Le Brandebourg surtout se développait. Or toutes ces puissances principières menaçaient les villes.

Plus que tous, le royaume de Danemark était redoutable. De bonne heure, il disputa aux villes le *Dominion maris Baltici*. La puissance du Danemark avait commencé, au douzième siècle, avec Waldemar le Grand (1137-1182). Il déposséda l'ancienne Roskilde de son titre de capitale au profit de Copenhague, et conquît les îles de Rugen et de Wollin. Ses deux fils, Canut et Waldemar le Victorieux, continuèrent ses conquêtes. En 1218, la ville de Lubeck lui fut livrée avec les principautés voisines.

Waldemar prit le titre de roi des Danois et des Slaves. Il attaqua les païens de l'Esthonie et fonda Reval, à l'entrée du golfe de Finlande. Mais, dans la nuit du 6 au 7 mai 1223, le comte Henry de Schwerin le fit prisonnier avec son jeune fils ; pour se racheter, il dut céder les six pays au sud de l'Eider, à l'exception de l'île de Kiggen. Délivré, il se fit libérer de son serment par le pape ; mais il fut complètement battu, le jour de Sainte-Madeleine, le 22 juillet 1227, à Borahöred, au milieu du Holstein. Ce jour-là, il sembla que c'en était fait du Danemark, d'autant plus qu'après la mort de Waldemar le royaume fut en proie à des dissensions intérieures.

Erik IV (1286-1319) réussit, un instant, à reconstituer la puissance danoise ; mais, à sa mort, ce développement fut arrêté. Les grands devinrent les seuls maîtres, et le Danemark fut livré à l'anarchie. De 1332 à 1340, il n'y eut pas de roi. C'est précisément à cette époque que les villes hanséatiques s'organisent. Elles interviennent dans les troubles du Danemark avec leurs vaisseaux et leur argent. Désormais, dans la plupart des villes danoises, les Lubeckois ont des entrepôts, souvent un quartier entier. Ils y importent librement leurs produits et y possèdent

même une organisation particulière, avec des juges spéciaux pour leurs litiges. Bientôt les privilèges accordés aux habitants de Lubeck furent étendus aux autres hanséates, et ainsi la confédération se trouva consolidée.

Cependant tout danger venant du Danemark n'avait pas disparu. Précisément, en ces années où la ligue achevait de s'organiser, elle subit une crise terrible et faillit sombrer. Un descendant de l'ancienne famille de Danemark, Waldemar Attertag, avait réussi à recouvrer les diverses parties de son royaume sur les Suédois. La ligue, menacée, conclut une alliance avec la Suède et la Norvège. Les comtes de Holstein se joignirent à elle. On réunit de nombreux vaisseaux et 3.000 combattants, qui allèrent assiéger Hellingberg, dans le Sund. Mais ils subirent un échec lamentable et, en juillet 1362, le roi de Danemark anéantit la flotte. Le bourgmestre de Lubeck, qui avait dirigé l'expédition, fut décapité. Il semblait que la ligue hanséatique était perdue ; mais, en 1367, une assemblée générale de la Hanse eut lieu à Cologne. Toutes les villes promirent de s'armer pour faire cesser la déplorable tyrannie du Danemark. Waldemar fut vaincu et obligé de fuir. En mai 1370, il signa la paix de Stralsund, qui ouvrit au commerce tout le Danemark. Les châteaux danois qui dominent le Sund devaient rester, quinze ans, sous la garde de la Hanse. A la mort de Waldemar, le Danemark ne pouvait recevoir aucun souverain sans le consentement de la Hanse. Ce fut l'âge d'or de cette association.

L'œuvre poétique de Michel-Ange Buonarroti

Par RAPHAËL PETRUCCI,

Professeur à l'Institut de Sociologie Solvay.

Bibliographie (fin).

— *Rime e prose di Michelagnolo Buonarroti*, sans nom d'éditeur, (en réalité, Magioli), Rome, 1817, petit in-4°. Cette édition reproduit textuellement celle de 1726, avec des notes de l'éditeur anonyme (Magioli) et des poésies inédites tirées du manuscrit du Vatican. Elle a été réimprimée à Milan, par SILVESTRELLI, en 1822, grand in-16.

— *Rime di Michelagnolo Buonarroti*, éditées par BIAGIOLI. Paris, Donday-Dupré, 1827, in-8°.

— *Poésies de Michel-Ange Buonarroti*, traduites de l'italien, avec texte en regard, accompagnées de notes littéraires et historiques, par M. A. VARCOLLIER. Paris, Hesse, in 8°.

— *Michel-Ange, poète*. Première traduction complète de ses poésies, précédée d'une étude sur Michel-Ange et Vittoria Colonna, par A. Lannau-Rolland. Paris, Didier, 1860, in-12.

— *Le Rime di Michelagnolo Buonarroti, cavate dalli autografie publicate da Cesari Guasti*, Florence, 1863.

— *Die dichtungen des Michelagnolo Buonarroti, herausgegeben und mit Kritischen Apparate versehen von Carl Frey*. — G. Grote'sche Verlagsbuchhandlung. Berlin, 1897. — Cette édition comprend un commentaire philologique et historique, un choix de poésies adressées à Michel-Ange, une table chronologique et des extraits de lettres se rapportant à ces poésies; elle peut être considérée comme définitive.

— *Rime e lettere di Michelagnolo Buonarroti*, G. Barberà, édit., Florence, 1898. — Cette édition comprend une réimpression de la vie de Michel-Ange par son disciple Ascanio Condivi, avec le supplément de Jérôme Tricciati et la lettre de Vasari au grand-duc Cosme de Médicis, décrivant les obsèques de Michel-Ange.

R. PETRUCCI.

Sujets de devoirs

I

UNIVERSITÉ DE RENNES.

Histoire de la philosophie.

1. Théorie de la liberté chez Malebranche.
2. Théorie de la connaissance de l'âme d'après Malebranche.

Philosophie.

1. La mémoire affective.
2. La « désagrégation mentale » ; faits principaux qui s'y rattachent ; théorie du phénomène.
3. Analyse et étude psychologique de la notion de quantité. Espèces principales de quantités : grandeurs spatiales, durées, nombres, etc.

Version allemande.

I

Witz und Prosa sind Dinge für die nur sehr wenige Menschen Sinn haben, ungleich weniger vielleicht als für kunstmässige Vollendung und für Poesie. Daher ist denn auch von Lessings Witz und von Lessings Prosa gar wenig die Rede, ungeachtet doch sein Witz vorzugsweise klassisch genannt zu werden verdient und eine pragmatische Theorie der deutschen Prosa wohl mit der Charakteristik seines Styls gleichsam würde anfangen und endigen müssen.

Noch weniger ist natürlich bei dem allgemeinen Mangel an Sinn für sittliche Bildung und sittliche Grösse, bei der modischen nichts unterscheidenden Verachtung der Aesthetiker gegen alles was moralisch heissen wil oder wirklich ist, der schwächlichen Schlafheit, der eigensinnigen Willkürlichkeit, drückenden Kleinigkeit und konsequenten Unvernunft der konventionellen und in der Gesellschaft wirklich geltenden Moral auf der einen Seite, und dem Bornirtismus abstrakter und buchstäbelnder Tugendpedanten und Maximisten auf der andern, von *Lessings Charakter* die Rede ; von den würdigen männlichen

Grundsätzen, von dem grossen, freien Styl seines Lebens, welches vielleicht die beste praktische Vorlesung über die Bestimmung der Gelehrten sein dürfte, von der dreisten Selbstständigkeit, von der derben Festigkeit seines ganzen Wesens, von seinem edlen, vornehmen Cynismus, von seiner heiligen Liberalität; von jener biederu Herzlichkeit, die der sonst nicht empfindsame Mann in allem was Kindespflicht, Brudertreue, Vaterliebe, und überhaupt die ersten Bande der Natur und die innigsten Verhältnisse der Gesellschaft betrifft, stets offenbart und die sich auch hie und da in den Werken, welche sonst nur der Verstand gedichtet zu haben scheint, so anziehend und durch ihre Seltenheit selbst rührender äussert; von jenem tugendhaften Hass der halben und ganzen Lüge, der Knechtischen und der herrschsüchtigen Geistesfaulheit; von jener Scheu vor der geringsten Verletzung der Rechte und Freiheiten jedes Selbstdenkers;... von seinem reinen Eifer in Bemühungen von denen er selbst am besten wusste, dass sie nach der gemeinen Ansicht fehlschlagen und nichts fruchten würden, die aber in diesem Sinn gethan mehr werth sind, wie jeder Zweck; von jener göttlichen Unruhe die überall und immer nicht bloss wirken, sondern aus Instinkt der Grösse handeln muss, und die auf alles was sie nur berührt, von selbst, ohne dass sie es weiss und will, zu allem Guten und Schönen so mächtig wirkt.

FR. SCHLEGEL

(*Jugendschriften*; edit. Minor, II, p. 144.)

II

LILIENCRON.

Liliencron ist zunächst, wie er das Wort einmal von einem verehrten Kriegskameraden gebraucht, « von der nackten Wirklichkeit des Seins tief durchdrungen ». Er beschreibt grundsätzlich nichts, was er nicht gesehen hat; sündigt er gegen diesen Grundsatz, so wird er blutleer; das Sein ist ihm heilig. Und so ist er auch in der Form fromm und wahrhaftig. Er ruht nicht, bis nicht der Ausdruck das feinste, durchscheinendste Kleid seiner Gefühle und Anschauungen geworden ist; und die dem Offizier doppelt anerzogene Treue im Kleinen begnügt sich im Dienste der Sprache nur mit dem Vollendetsten und Höchsten. Und dieser Absicht kommt eine ausgesprochene Anlage entgegen. Liliencron ist in der Behandlung unserer Sprache unglaublich gewandt, reimsicher und rhythmusfest;

es liegt in seinen Worten etwas von der ruhigen Hand und dem scharfen Auge des junkerlichen Landwirts, der straff im Bügel durch sein Eigenthum trabt und schaut, wie die Felder blühen. Dabei hat diese Sprache trotz aller Wucht und Geradheit etwas musikalisches : freilich das Musikalische des Trompetenschalls, den Ton alter Kriegsmusik und die rhythmische Hurligkeit eines Bach oder Händel. Und wie ist nun diese Sprache gemodelt ! Nichts mehr von den konventionellen Dichtertönen der Epigonen der fünfziger bis sechziger Jahre, von ihrem Auszahlen aus einem traditionellen Wortschatz, von ihrem fein ciselierenden Sprachhandwerk. Gross tritt das Wort daher und urwüchsig stark : Kühne Anaholuthen, Annäherung an das gesprochene Deutsch und dessen unvergleichliche Frische und Unmittelbarkeit, gedankenschattierungen durch Heranziehung unverbrauchter Sprachjuwelen des Alltags, rasches, kavalierrnässiges Vordringen zum gesuchten Ausdruck, unmittelbar selbstsichere Unbesorgtheit, alle instinktiv ergriffenen Ziele zu erreichen : « Flatterondes Geplauder » ; und das alles bald in freien Rhythmen unter starker Bindung des Wortmetrums an den Sinn, bald — und mit Vorliebe — in geschlossener Form unter meisterlicher, ja halsbrecherischer Handhabung des Reimes.

K. LAMPRECHT

(Zur jüngsten deutschen Vergangenheit).

Thème allemand.

1. *Renan*, Souvenirs d'enfance et de jeunesse ; Prière sur l'Acropole (*suite*), depuis : « Des prêtres d'un culte étranger, « venus des Syriens de Palestine... », jusqu'à : « ... et vivra « éternellement au cœur de l'humanité. »

2. *Ribot*, L'hérédité et l'intelligence, ch. iv ; De l'hérédité psychologique, depuis : « L'homme est capable de s'élever de « la sensation concrète et confuse... », jusqu'à : « ... les aptitudes « artistiques, scientifiques, pratiques sont-elles héréditaires ? »

3. *Montesquieu*, Esprit des Lois, l. VIII, ch. II ; De la corruption du principe de démocratie, depuis : « Le principe de démocratie « se corrompt non seulement lorsqu'on perd l'esprit d'égalité... », jusqu'à : « ... pour qu'ils n'aperçoivent pas son avarice, ils flattent « sans cesse la sienne. »

Littérature latine.

Version.

Sénèque, *Lettre à Lucilius* 62.

Version.

Sénèque, *De Constantia Sapientis*, 1 : « Injuria propositum hoc habet... nedum vinci possit ».

Thèmes latins.

1. Taine, *Essai sur Tite-Live*, Conclusion, IV, depuis : « Saluste écrit pour montrer son talent plutôt que pour faire connaître les faits », jusqu'à : « ... écrivain admirable, s'il cherchait moins à se faire admirer. »

2. Bossuet, *Sermon sur l'Amour des Plaisirs*, second point, depuis : « Dans cette inconstance des choses humaines et parmi tant de différentes agitations qui nous troublent... », jusqu'à : « ...et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions besoin que l'on nous prouvât cette vérité. » (Bossuet, *Sermons choisis*, par Alfred Rébelliau, pages 380 381).

3. Boissier, *La Religion romaine*, tome I, chap. IV, pages 255-256, depuis : « Si Virgile n'avait fait que mêler ensemble dans ses conceptions religieuses... », jusqu'à : « ...et l'on se soumet sans révolte à leur volonté. »

Dissertations latines.

1. Quæritur an veram animi Romani imaginem expresserint Bossuetius et Secundatus.

2. Explananda proponitur hæc recentioris cujusdam scriptoris sententia : « Apud Romanos, rei nullius vel initium vel finis apprehendi potest. »

3. Ostendes quonam modo, constituto principatu, mutata sit Romanæ eloquentiæ conditio.

Histoire moderne.

1. La Révolution d'Angleterre de 1688.

2. La question de l'esclavage aux Etats-Unis, de 1820 à 1863.

3. Le régime de la presse en France, de 1813 à 1870.

Thème grec.

Pour moi, je vous dis, à vous juges qui ne savez rien, de ne pas vous attacher aux paroles, mais plutôt aux faits, quand il s'agit de courage. Car la guerre se décide non par la parole, mais par l'acte, et ce n'est pas contredire les ennemis qu'il faut ;

mais il convient de les vaincre en combattant ou d'être esclaves en silence. Considérez cela et remarquez que, si vous ne jugez pas bien, vous comprendrez que la parole n'a aucune valeur pour l'action et que personne ne peut vous être utile en parlant, et vous saurez exactement que c'est faute de faits que l'on tient de longs discours. Alors, ou bien dites que vous ne comprenez pas ce qu'on dit et levez-vous, ou bien jugez comme il faut. Et ne portez pas votre sentence en secret, mais ouvertement pour que vous vous rendiez compte que les juges eux-mêmes doivent être punis, s'ils ne jugent pas bien. Puis vous saurez peut-être que vous siégez non comme critiques de ce qu'on dit, mais comme des gens qui doivent avoir une opinion. Pour moi, je vous laisse à décider de moi et de mes affaires ; mais je défends à tous de se prononcer entre un homme qui s'est rendu à Troie non de son plein gré, mais malgré lui, et moi qui, le premier toujours et seul et sans muraille, me suis tenu dans les rangs.

Version grecque avec commentaire.

Odyssée, XI, 23-50.

Composition française.

ANCIEN RÉGIME.

1. Etudier, dans la fable de La Fontaine intitulée *Songe d'un habitant du Mogol*, les vers sur l'amour de la retraite : 1° sentiments du poète ; 2° style et versification.

2. Caractériser l'imagination de d'Aubigné, d'après les passages des *Tragiques* portés au programme de la licence ès lettres.

NOUVEAU RÉGIME. — SÉRIE LANGUES ET LITTÉRATURES CLASSIQUES.

1. L'opinion exposée par Montaigne dans le chapitre du *Pédantisme*.

2. Etudier dans *Le Cor* d'A. de Vigny les quatre premières strophes au double point de vue : 1° de l'inspiration poétique ; 2° de l'exécution (style et versification).

NOUVEAU RÉGIME. — SÉRIE LANGUES ÉTRANGÈRES VIVANTES.

1. Etudier, dans l'*Harmonie* de Lamarline intitulée *Milly* ou *La terre natale*, les quatre strophes du début ; 1° sentiments du poète ; 2° style et versification.

2. Sujet sur *Le Cor* d'Alfred de Vigny, donné ci-dessus pour la série des Langues classiques.

Littérature anglaise.

Version.

Tennyson, *Lotos-Eaters*. Choric Song. I, II et III.

Dissertations.

Agrégation et Certificat.

Sartor Resartus.

Licence.

Commentaire. — Pope, *Rape of the Lock*. C. III, 105-154.

II

UNIVERSITÉ DE LYON.

LICENCE ÈS LETTRES.

Dissertation française.

George Sand dit quelque part (lettre citée par Sainte-Beuve) que les *Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand lui montrent « l'auteur toujours, et jamais l'homme ». — Expliquer et apprécier ce jugement, en étendant l'examen à toutes les œuvres confidentielles de Chateaubriand.

Histoire ancienne.

La rupture de l'unité romaine sous Valérien et Gallien : causes, phases, conséquences.

Histoire moderne.

La politique extérieure de la France sous la Restauration et la monarchie de Juillet.

III

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Composition de grammaire latine.

Etudier, en donnant la traduction littérale, les vers suivants au point de vue de la langue, de la syntaxe et du style (*Hec.* 727-735) :

- BA. Non hoc de nilost, quod Laches me nunc coventam esse expetit ;
Nec pol me multum fallit, quin quod suspicor sit quod velit.
- LA. Videndumst ne minus propter iram hinc impetrem quam possiem,
Aut ne quid faciam plus, quod post me minus fecisse satius sit.
Adgrediar. Bacchis, salve.
- BA. Salve, Laches. L. A. Credo edepol te non nil mirari, Bacchis,
Quid sit quapropter te huc foras puerum evocare jussi.
- BA. Ego pol quoque etiam timida sum, quom venit in mentem quæ sim.
Ne nomen mihi quæsti obsiet ; nam mores facile tutor.

LICENCE PHILOSOPHIQUE.

Philosophie dogmatique.

Le sentiment et l'idée.

Histoire de la philosophie.

La morale de Descartes et ses rapports possibles avec les morales contemporaines.

Histoire du Moyen Age.

Clément V ; caractère et principaux événements de son pontificat.

IV

UNIVERSITÉ DE NANCY

Version latine.*Agrégation.*

Quintilien, *Institution oratoire*, l. VI, iv, 8, depuis : « *Altercanti opus est igitur in primis ingenio veloci ac mobili...* », jusqu'à : « ... *Quod probitas vocatur, quæ est imbecillitas...* », — moins la phrase qui commence par : « *Neque tantum cum his ipsis monitoribus...* » et finit par « ...*ut aperte quoque rixentur.* ».

Philosophie.*Licence.*

Le principe d'identité.

Dissertation française.*Licence ancien régime.*

Bossuet psychologue, d'après le *Sermon sur l'Ambition*.

Nouveau régime.

Du caractère de l'éloquence de Bossuet, d'après le *Sermon sur la Mort*.

Agrégation.

L'élément comique dans *Don Juan*.

Version latine.*Licence littéraire.*

Quintilien, *Institution oratoire*, l. XII, vi, 1, depuis : « *Agendi autem initium sine dubio...* », jusqu'à : « ... *quam citra usum doctrina valet.* »

Grec.*Licence. — Nouveau régime.*

Traduire et commenter, au point de vue littéraire, la *Parabase des Oiseaux* (vers 683-800).

Bibliographie

Études d'histoire des sciences et d'histoire de la philosophie, par A. HANNEQUIN, *correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Lyon*, 2 volumes in-8° de la Bibliothèque de philosophie contemporaine, 15 fr. (Félix Alcan, éditeur.)

La maladie, puis la mort ont brisé la carrière d'Arthur Hannequin. Elles l'ont empêché de donner au public la mesure de son vigoureux esprit, et ont privé la philosophie des beaux travaux qui, préparés ou ébauchés dans ses notes, n'auraient pas manqué de s'ajouter à son *Essai critique sur l'hypothèse des atomes*. Des amis ont voulu sauver de l'oubli sinon tout ce qui aurait mérité de l'être, du moins ce qui pouvait l'être pour l'impression. Ils ont tenu aussi à réunir des publications éparses, que les admirateurs de Hannequin se plaignaient de ne pouvoir retrouver facilement.

Ainsi ont été formés les deux volumes où l'inédit a une large part et qui, avec la thèse française, constituent toute l'œuvre imprimée de ce maître incomparable, qui fut aussi un éminent penseur. En effet, on y trouvera la rédaction française de sa thèse latine sur la première philosophie de Leibniz, et des études soit d'histoire des sciences, soit d'histoire de la philosophie, que voudront lire aussi bien les savants que les philosophes. Une préface de M. Thamin fait revivre la physionomie de l'homme qui se donnait si généreusement à ses étudiants comme à ses amis ; une introduction de M. J. Grosjean, un des étudiants qui se sont donnés à lui, résume l'œuvre et la philosophie de Hannequin, telles que les ont connues ceux qui ont vécu le plus près de sa pensée.

Le gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

PARIS-ORAN

Le train de luxe "**Paris-Barcelone-Valence**"
est prolongé jusqu'à **Carthagène**, avec continuation
par bateaux

Traversée en 9 heures

entre **Carthagène** et **Oran** ; il est en correspondance
à **Oran** avec des express de et sur **Alger**.

Départ de **Paris** P.-L.-M. les mercredi et samedi
à **7 h. 20** soir.

Arrivée à **Carthagène** les vendredi et lundi à **8 h. 45**
matin.

Arrivée à **Oran** les vendredi et lundi à **6 h. 45** soir.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^e
PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

Toute la littérature française, étrangère et ancienne en 50 Volumes

LES

Classiques Populaires

Directeur : Émile FAGUET

de l'Académie Française,
Professeur à la Sorbonne

Prix du volume in-8° de 240 pages, illustré, broché 2 »
Le même, relié toile souple, tranches rouges 2 75

Chaque volume se vend séparément.

Liste des 50 volumes composant la Collection :

Chateaubriand, par A. Bardoux.
Lamartine, par Edouard Rod.
Alfred de Musset, par Claveau.
Victor Hugo, par Ernest Dupey.
Béranger, par Ch. Causeret.
Augustin Thierry, par F. Valentin.
Michelet, par F. Corréard.
Thiers, par Edgar Zévort.
Guizot, par J. de Crozals.
Emile Augier, par H. Parigot.
Montesquieu, par Edgar Zévort.
Lesage, par Léo Claretie.
Voltaire, par Emile Faguet.
André Chénier, par Paul Morillot.
Buffon, par H. Lebasteur.
J.-J. Rousseau, par L. Ducros.
Bernardin de Saint-Pierre, par de
Lescure, 1 vol.
Florian, par Léo Claretie.
Corneille, par Emile Faguet.
La Fontaine, par le même.
Molière, par H. Durand.
Boileau, par P. Morillot.
Racine, par Paul Monceaux.
Retz, par Ch. Normand.
M^{me} de Sévigné, par L. Valléry-Radot.
Bossuet, par G. Lanson.
Pascal, par M. Souriau.

La Rochefoucauld, par Félix Hémon.
Fénelon, par G. Bizos.
La Bruyère, par Maurice Pellisson.
Saint-Simon, par de Crozals.
Ronsard, par G. Bizos.
Monluc, par Ch. Normand.
Rabelais, par Emile Gebhart.
Montaigne, par Maxime Lanusse.
Les Chroniqueurs, par A. Debidour.

PREMIÈRE SÉRIE : *Villehardouin*; — *Joinville*.

DEUXIÈME SÉRIE : *Froissart*; — *Commines*.

La poésie lyrique en France au
moyen âge, par L. Clédat.

Le théâtre en France au moyen âge,
par le même.

Shakespeare, par James Darmesteter.

Dante, par Edouard Rod.

Le Tasse, par Emile Mellier.

Goethe, par Firmery.

Cervantès, par Lucien Biart.

Homère, par A. Couat.

Virgile, par A. Collignon.

Plutarque, par J. de Crozals.

Démosthène, par A. Ouvre.

Cicéron, par M. Pellisson.

Hérodote, par M. Corréard.

Tous les volumes ont été honorés d'une souscription du Ministère
de l'Instruction publique.

Année scolaire 1907-1908

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

ABONNEMENT

UN AN

France. 20 fr.
payables 10 francs au comptant et le surplus par
5 francs les 15 février et 15 mai 1908.
Étranger. 23 fr.
payables en une seule fois.
LE NUMÉRO : 60 centimes

SOMMAIRE

Pages

- 493 ORIGINES ET PREMIÈRES MANIFESTATIONS DE L'ES-
PRIT PHILOSOPHIQUE DANS LA LITTÉRATURE
FRANÇAISE, DE 1675 A 1748. — *La philo-
sophie de Saint-Evremond.* **Gustave Lanson,**
Professeur à l'Université de Paris.
- 494 L'ÉGLISE ET L'ÉTAT EN FRANCE, DEPUIS 1848
JUSQU'A NOS JOURS. — *La France non catho-
lique. — I. Les dissidents.* **G. Desdevises du Dezert,**
*Professeur à l'Université
de Clermont-Ferrand.*
- 510 LA VIE ET LES ŒUVRES DE SÉNÈQUE. —
Le rôle politique de Sénèque. **Jules Martha,**
Professeur à l'Université de Paris.
- 520 HISTOIRE POLITIQUE DE LA FRANCE CONTEMPO-
RAINE DEPUIS 1848. — *Distribution géo-
graphique des partis.* **Charles Seignobos,**
Professeur à l'Université de Paris.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}
15, RUE DE CLUNY, 15

Tous les droits de reproduction sont réservés.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

Vient de paraître.

Dans la Collection des Livres pour Distributions de Prix

SUR LE GOUFFRE

PAR

M.-C. POINSOT

Un volume grand in-4^e, couverture rembourrée imitation parchemin. 8 »
— — reliure genre amateur, dos et coins gaufrés, plats marbrés, tr. dor. 9 »
— — reliure percaline rouge, plaque spéciale en relief et or, tr. dor. 9 »

M.-C. Poinsoat a écrit pour nos jeunes lecteurs **SUR LE GOUFFRE**, roman d'un attrait tout particulier. Très ingénieusement, en effet, l'auteur a su rattacher le présent au passé et mener parfaitement, dans le domaine de la réalité, l'histoire de deux familles à travers les siècles. Dans ce cadre si pittoresque des îles anglo-normandes, dont C. Poinsoat détaille en poète le charme et la beauté, c'est la vie des corsaires, celle des pirates, et aussi, plus tard, celle des émigrés que nous pouvons suivre. Il dit la lutte formidable de l'homme contre la mer, l'effort incessant du marin contre l'éternelle grondeuse. Puis il nous intéresse à l'idylle très pure et très simple de deux jeunes gens que des haines séculaires de familles séparent injustement. Il y a là un beau drame qu'expliquent mieux les faits historiques dont le romancier a su remplir les premières pages de son livre. Et ce drame fait mieux ressortir le danger de certains préjugés qui pèsent d'un poids si lourd sur tant de destinées. Ici, plus élémentaire, la vie arrange mieux les choses et, unissant deux êtres si bien faits pour se comprendre, du même coup rapproche les deux familles ennemies que l'orgueil, l'esprit de caste si souvent injuste avait séparé mortellement dans le passé.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Origines et premières manifestations de
l'esprit philosophique dans la littérature
française, de 1675 à 1748.

Cours de M. GUSTAVE LANSON,

Professeur à l'Université de Paris.

La « philosophie » de Saint-Evremond.

Ninon de Lenclos n'a peut-être été, après tout, qu'une femme spirituelle, qui a su vieillir décemment, sans renoncer aux principes qui avaient été ceux de toute sa vie. Ce qu'elle a eu de plus original, c'est — si je puis employer un mot bien gros et qu'il faudra préciser — son *féminisme*. Ninon a revendiqué, pour la femme, le *droit* d'être soumise aux *devoirs* dont on dispensait volontiers la femme à cette époque, et le *droit* de se soustraire au *seul devoir* que la morale courante imposait comme le devoir essentiel de la femme ; elle a revendiqué, pour la femme, le droit d'être un « honnête homme » ; elle a étendu à la femme les devoirs de probité. Mais, comme elle a peu écrit, sa forme d'épicurisme n'est que très légèrement esquissée. Pour connaître la nature, l'esprit et le vrai sens de cet épicurisme, c'est à son ami Saint-Evremond qu'il faut s'adresser.

Saint-Evremond prend position entre « la vertu rigide » et « le sale intérêt » : ce sont là ses propres termes. Entre les idéalistes,

chrétiens ou stoïciens, et les corrompus qui ne suivent que leur instinct, Saint-Evremond se prononce pour l'honnête et habile courtisan, qui, tout en acceptant la règle, sait la tourner à son profit. Il dit aux apologistes de la vertu austère et de la religion sans frein : « Je sais que la Raison nous a été donnée pour régler nos mœurs ; mais la Raison, autrefois rude et austère, s'est civilisée avec le temps ; elle ne conserve aujourd'hui presque rien de son ancienne rigidité. Il lui a fallu de l'austérité pour établir des lois qui pussent empêcher les outrages et les violences : elles s'est adoucie pour introduire l'honnêteté dans le commerce des hommes, elle est devenue délicate et curieuse dans la recherche des plaisirs, pour rendre la vie aussi agréable qu'on avait tâché de la rendre sûre et honnête. Ainsi... il faut oublier un temps, où c'était assez d'être sévère pour être cru vertueux, puisque la politesse, la galanterie, la science des voluptés, font une partie du mérite présent. Pour la haine des méchantes actions, elle doit durer autant que le monde ; mais trouvez bon que les délicats nomment *plaisir* ce que les gens rudes et grossiers ont nommé *vice*, et ne composez pas votre vertu de vieux sentiments, qu'un naturel sauvage avait inspirés aux premiers hommes (1) ».

Ainsi, Saint-Evremond avertit les partisans de la vertu austère que le vice extrême est rare, tout comme la vertu extrême. L'homme réel est entre les deux : il réduit à sa mesure médiocre les vices et les passions. En réalité, il n'y a point d'homme complètement et constamment vicieux : au fond, l'homme est plutôt bon.

Saint-Evremond s'élève aussi contre cet idéal de rude simplicité que l'antiquité nous montre réalisé. Dans ses *Réflexions sur les divers génies du peuple romain dans les divers temps de la République*, il montre l'inanité de cet idéal de frugalité sous lequel on a coutume de nous présenter les premiers Romains. Si les Romains étaient frugaux, dit-il, c'est qu'ils ne pouvaient pas faire mieux. Ils s'abstenaient des plaisirs, parce qu'ils ne les connaissaient pas.

Saint-Evremond démolit l'idéal chrétien, qui fait vivre sans cesse dans la méditation de la mort :

« Je connais des gens, qui troublent la joie de leurs plus beaux jours par la méditation d'une mort concertée ; et, comme s'ils

(1) *Œuvres mêlées*, éd. de 1706, en 7 vol. in-12, Amsterdam, chez P. Mortier, (2^e éd. authentique, des Œuvres compl. par Des Maizeaux). (Biblioth. Nation. Z. 20.500-4). Tome II, p. 357. — Nouvelle éd. en 7 vol. in-12 (3^e éd. auth. par Des Maizeaux), Londres, chez Jacob Tonson, 1711. (Bibl. de la Sorbonne.) Tome II, p. 333 et suiv.

n'étaient pas nés pour vivre au monde, ils ne songent qu'à la manière d'en sortir... Pour moi, qui ai toujours vécu à l'aventure, il me suffira de mourir de même... Si je fais un long discours sur la mort, après avoir dit que la méditation en était fâcheuse, c'est qu'il est comme impossible de ne faire pas quelque réflexion sur une chose si naturelle : *il y aurait même de la mollesse à n'oser jamais y penser*. Mais, quoi qu'on dise, *je ne puis en approuver l'étude particulière* ; c'est une occupation trop contraire à l'usage de la vie... L'affliction doit être rare, et bientôt finie ; la joie fréquente, et curieusement entretenue (1) ».

Et, de même qu'il nous interdit de méditer sur la mort, il nous interdit aussi, un peu plus loin, la méditation sur la vie : « Après tout, quelque douceur que nous trouvions chez nous-mêmes, prenons garde d'y demeurer trop longtemps. Nous passons aisément de ces joies secrètes à des chagrins intérieurs ; ce qui fait que nous avons besoin d'*économie* dans la jouissance de nos propres biens, comme dans l'usage des étrangers. — Qui ne sait que l'âme s'ennuie d'être toujours dans la même assiette, et qu'elle perdrait à la fin toute sa force, si elle n'était réveillée par les passions ? — Pour vivre heureux, il faut faire peu de réflexions sur la vie, mais sortir souvent comme hors de soi ; et, parmi les plaisirs que fournissent les choses étrangères, se dérober la connaissance de ses propres maux (2) ».

Vous voyez où cela nous mène : Saint-Evremond, comme Boulainvilliers, fait son *Anti-Pascal*. Il accepte le point de départ de Pascal : l'homme malheureux en face de lui-même ; mais il en tire des conséquences diamétralement opposées. Puisque c'est le « divertissement » qui nous affranchit de la tristesse de notre condition, eh ! bien, dit Saint-Evremond, affranchissons-nous en nous « divertissant ». Ne soyons ni les dupes ni les esclaves du « divertissement » ; sachons, toutefois, qu'il y a de l'amertume au fond de nous-mêmes.

Saint-Evremond est épicurien, mais comment ? Sa doctrine n'est ni celle des partisans ni celle des adversaires ordinaires d'Epicure. Elle est libre et personnelle. Son interprétation d'Epicure est bien à lui. Voyez la dissertation *Sur la morale d'Epicure à la moderne Léontium* [Ninon de Lenclos], en tête du cinquième volume de l'édition de Des Maizeaux. Les adversaires d'Epicure nous représentent ce philosophe comme vauté dans les

(1) Ed. de 1706, t. I, p. 147 et suiv. ; — éd. de 1711, t. I, p. 127 et suiv. *Lettre à M. le comte d'Olonne, sur les plaisirs*.

(2) Ed. de 1706, t. I, p. 153 sq. Ed. de 1711, p. 132 sq.

plaisirs : eh ! bien, non, dit Saint-Evremond, l'épicurisme n'est pas cela. Mais les partisans d'Epicure se plaisent à nous le montrer, au contraire, dans le renoncement et dans l'abstention : eh ! bien, encore non, dit Saint-Evremond ; ce n'est pas là le dernier mot d'Epicure, ou du moins, c'est peut-être la pensée d'Epicure vieilli ; mais, assurément, Epicure ne professait pas cette dernière théorie, quand il était jeune et gaillard. Il faut, tour à tour, une « volupté active » et une « volupté passive », selon l'âge, la santé ou les circonstances. Il faut une volupté alerte, qui nous pousse à tirer adroitement parti de la vie et des commodités qu'elle nous offre. Il faut faire un usage prévoyant des plaisirs d'aujourd'hui, pour nous ménager la possibilité de jouir de ceux de demain. Voilà, dit Saint-Evremond, les enseignements que nous donne Epicure :

« S'il a aimé la jouissance en voluptueux, il s'est ménagé en homme sage. Indulgent aux mouvements de la nature, contraire aux efforts ; ne prenant pas toujours la chasteté pour une vertu, comptant toujours la luxure pour un vice ; il voulait que la sobriété fût une économie de l'appétit, et que le repos qu'on faisait ne pût jamais nuire à celui qu'on devait faire : *sic præsentibus voluptatibus utaris ut futuris non noceas*. Il dégageait les voluptés de l'inquiétude qui les précède et du dégoût qui les suit. Comme il tomba dans les infirmités et dans les douleurs, il mit le souverain bien dans l'indolence : sagement, à mon avis, pour la condition où il se trouvait ; car la cessation de la douleur est la félicité de ceux qui souffrent. Pour la tranquillité de l'esprit, qui faisait l'autre partie de son bonheur, ce n'est qu'une simple exemption de trouble ; mais qui ne peut plus avoir de mouvements agréables est heureux de pouvoir se garantir des impressions douloureuses. — Après tant de discours, je conclus que l'indolence et la tranquillité devaient faire le souverain bien d'Epicure infirme et languissant : pour un homme qui est en état de pouvoir goûter les plaisirs, je crois que la santé se fait sentir elle-même par quelque chose de plus vif que l'indolence, comme une bonne disposition de l'âme veut quelque chose de plus animé qu'un état tranquille. Nous vivons au milieu d'une infinité de biens et de maux, avec des sens capables d'être touchés des uns et blessés des autres : sans tant de philosophie, un peu de raison nous fera goûter les biens aussi délicieusement qu'il est possible, et nous accommoder aux maux aussi patiemment que nous le pouvons (1) ».

Vous sentez tout l'intérêt de ce passage. Saint-Evremond aban-

(1) Ed. de 1706 et de 1711, t. V, p. 9 et 10.

donne l'idéal antique où s'arrêtaient encore Spinoza et Boulainvilliers, et même Bernier dans son *Abrégé de la philosophie de Gassendi*. Spinoza, comme Bernier, pensait que la sagesse et le bonheur devaient être placés dans le silence des passions, dans l'abstention des plaisirs troublants, dans la tranquillité d'esprit, dans l'*ataraxie*. Mais cela, c'est la sagesse antique, à la manière d'Horace ou de Lucrèce. — Saint-Evremond, lui, nous fait passer de l'idéal de volupté passive à l'idéal de volupté active. La volupté, pense-t-il, est tour à tour dans le repos et dans l'action, selon notre disposition et selon les circonstances. Saint-Evremond introduit ainsi l'idée d'activité, et cela nous amène à l'idéal d'action que le *xviii^e* siècle, et Voltaire en particulier, nous présenteront sans cesse.

Cette morale reste encore une morale du bonheur individuel : la perfection ou la félicité de l'individu, voilà le but de Saint-Evremond. Il n'envisage pas les rapports de l'individu avec autrui. Sans doute, Saint-Evremond n'incline pas vers la haine et vers l'envie ; sans doute, il déteste les passions mauvaises ; sans doute, ce voluptueux est plutôt doux et humain ; mais il est guidé avant tout par le souci de sa tranquillité intérieure. La civilité mondaine et la politesse le poussent au respect de la commodité d'autrui, et, si l'on veut, à un certain sentiment d'humanité ; mais il faut voir, dans tout cela, une inclination encore à demi-inconsciente et mal débrouillée, plutôt que de véritables règles positives et pratiques de conduite. — Il n'y a qu'une seule vertu altruiste qui ait été réellement exaltée par Saint-Evremond : c'est celle que tous les partisans des doctrines égoïstes ont toujours été d'accord à proclamer, c'est *l'amitié*. Saint-Evremond en fait l'éloge en maint endroit ; cette vertu lui est chère, parce que, les amitiés étant choisies, elle est en même temps un instinct du cœur et un acte de la raison.

En dehors de cela, ou malgré cela, on ne trouve, dans l'œuvre de Saint-Evremond, aucun développement de principes sociaux. A aucun degré, il n'est citoyen ni patriote. Nous ne voyons nulle part, chez lui, formulées nettement les exigences positives du sentiment social.

En religion, il est incrédule. La chose n'est point douteuse, bien que Saint-Evremond se soit exprimé, à ce sujet, avec quelque prudence. Pour lui, la raison et la foi n'ont rien à voir ensemble. Il déclare que « les mystères sont *au-dessus* de l'esprit humain », — entendez : malgré la prudence de la formule — « contraires à la raison ». Chercher à connaître les mystères, c'est vouloir connaître ce qui ne peut être connu. En réalité, il n'y a que deux

modes de connaissance : les sens et la raison. Quant à la révélation, elle n'est pas un mode réel de connaissance ; et nous ne devons accepter que ce que la raison avoue. Cela ressort très clairement de la célèbre *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye*, opuscule que Voltaire voulait attribuer à Charleval, mais qu'il n'y a aucune raison d'enlever à Saint-Evremond, puisque Bayle et Des Maizeaux le lui conservent. Vous connaissez le sujet de cette conversation : Saint-Evremond dinait, un jour, chez le maréchal d'Hocquincourt, à Péronne, dont le maréchal était gouverneur. « Le P. Canaye, qui y dînait aussi, fit tomber le discours insensiblement sur la soumission d'esprit que la religion exige de nous ; et, après nous avoir conté plusieurs miracles nouveaux et quelques révélations modernes, il conclut qu'il fallait éviter plus que la peste ces esprits forts, qui veulent examiner toutes choses par la raison. » Le maréchal raconte alors qu'il a été lui-même un esprit fort, et que, à la suite de diverses aventures, il s'est fait tour à tour janséniste, homme de guerre, amant de M^{me} de Montbazon, enfin ami des jésuites. Le P. Canaye admire « les voies de Dieu », qui a voulu mettre la conscience de Monseigneur entre les [mains des bons Pères. Puis Saint-Evremond croit pouvoir intervenir. « Je demandai à M. le Maréchal, dit-il, si l'amour de la philosophie n'avait pas succédé à la passion qu'il avait eue pour M^{me} de Montbazon.

— « Je ne l'ai que trop aimée, la philosophie, dit le Maréchal, je ne l'ai que trop aimée ; mais j'en suis revenu, et je n'y retourne pas. Un diable de philosophe m'avait tellement embrouillé la cervelle de *premiers parents*, de *pomme*, de *serpent*, de *Paradis terrestre* et de *Chérubins*, que j'étais sur le point de ne rien croire. Le diable m'emporte, si je croyais rien. Depuis ce temps-là, je me ferais crucifier pour la religion. Ce n'est pas que j'y voie plus de raison : au contraire, moins que jamais. Mais je ne saurais que vous dire, je me ferais crucifier sans savoir pourquoi. »

— « Tant mieux, Monseigneur, reprit le Père d'un ton de nez fort dévot, tant mieux ; ce ne sont point mouvements humains, cela vient de Dieu. POINT DE RAISON, c'est la vraie religion, cela. POINT DE RAISON ! Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grâce ! *Estote sicut infantes* : soyez comme des enfants. Les enfants ont encore leur innocence ; et pourquoi ? Parce qu'ils n'ont point de raison. *Beati pauperes spiritu* : bienheureux les pauvres d'esprit ; ils ne pèchent point : la raison ? C'est qu'ils n'ont point de raison. POINT DE RAISON ; JE NE SAURAI QUE VOUS DIRE ; JE NE SAIS POURQUOI : les beaux mots ! Ils devraient être écrits en lettres d'or. CE N'EST PAS QUE J'Y VOIE PLUS DE RAISON : AU CONTRAIRE, MOINS QUE

JAMAIS. En vérité, cela est divin pour ceux qui ont le goût des choses du ciel. POINT DE RAISON ! Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grâce (1) ! »

Ces pages eurent un succès immense, quand Bayle les publia en 1687. Il était évident que, pour Saint-Evremond, la raison ne peut connaître ni Dieu ni l'immortalité de l'âme. Ailleurs, il écrit : « La preuve la plus sensible que j'aie trouvée de l'éternité de mon esprit, c'est le désir que j'ai de toujours être (2). » Nous avons déjà vu cette idée chez Gassendi et chez Bernier ; mais, ici, Saint-Evremond est profondément ironique.

Il s'incline avec respect devant l'Ecriture : bien qu'il n'écrive que pour quelques amis, il ne lui paraît pas bon de multiplier les affirmations d'incrédulité. Mais on voit qu'il est imprégné de certaines idées du *Tractatus* ou peut-être de la *Recherche de la Vérité*. Spinoza disait que l'Ecriture n'a pas pour but d'instruire, mais de commander, de prescrire à l'homme une règle de vie. Voyez aussi la distinction que fait Malebranche entre « la grâce de lumière » et « la grâce de sentiment ». Saint-Evremond tient un langage analogue : « Dieu, dit-il, nous donne assez de lumières pour bien agir ; nous en voulons pour savoir trop : et, au lieu de nous en tenir à ce qu'il nous découvre, nous voulons pénétrer dans ce qu'il nous cache. » Et ainsi « nous établissons une science comme assurée de choses qu'il nous est impossible même de concevoir. Tel est le méchant usage de l'entendement et de la volonté. Nous aspirons ambitieusement à tout comprendre et nous ne le pouvons pas (3). »

En réalité, Dieu ne nous demande que l'obéissance. Voici ce qu'écrivait Saint-Evremond à une dame « qui voulait devenir dévote » : « Les volontés de Dieu ne sont pas si cachées qu'elles ne se découvrent à ceux qui les veulent suivre. Presque en toutes, vous aurez moins besoin de lumière que de soumission (4). »

Mais les hommes ont pris pour la révélation d'une doctrine ce qui n'était qu'une règle des mœurs : là est la source de tout le mal. Voyez ce que dit Saint-Evremond, dans une lettre « à M. le Maréchal de Créquy, qui m'avait demandé en quelle situation était mon esprit, et ce que je pensais sur toutes choses dans ma vieillesse » : « Nous lui [à la religion] avons fait perdre les droits qu'elle avait sur notre cœur, pour en faire usurper à nos imaginations sur elle. De là est venue la division des esprits sur la

(1) Ed. de 1706, t. II, p. 40 sq. — Ed. de 1711, t. II, p. 34 sq.

(2) Ed. de 1706, t. III, p. 89. — Ed. de 1711, t. III, p. 74.

(3) Ed. de 1706, t. III, p. 97. — Ed. de 1711, t. III, p. 81.

(4) Ed. de 1706, t. I, p. 163. — Ed. de 1711, t. I, p. 141.

créance, au lieu de l'union des volontés sur les bonnes œuvres : en sorte que ce qui devait être un lien de charité entre les hommes, n'est plus que la matière de leurs contestations, de leurs jalousies et de leurs aigreurs (1). »

Saint-Evremond écrit à M. Justel, protestant qui s'était retiré à Londres avec toute sa famille en octobre 1681 : « Est-il possible que des images, des ornements, de légères cérémonies ; que de petites nouveautés, superstitieuses à votre égard, dévotes au nôtre ; que de certaines questions agitées avec plus de subtilité pour la réputation des docteurs que de connaissance et de bonne foi pour notre édification ; est-il possible, enfin, que des différences si peu considérables, ou si mal fondées, troublent le repos des nations, et soient cause des plus grands malheurs qui arrivent aux hommes ? Il est beau de chercher Dieu *en esprit et en vérité* ; ce premier être, cette souveraine Intelligence mérite nos spéculations les plus épurées. [Cela c'est le salut prudent adressé à la religion]. Mais, quand nous voulons dégager notre âme de tout commerce avec nos sens [et cela choque le malebranchisme], sommes-nous assurés qu'un entendement abstrait ne se perde pas en des pensées vagues, et ne se forme plus d'extravagances qu'il ne découvrira de vérités ? D'où pensez-vous que viennent les absurdités de tant de sectes ; que des méditations creuses, où l'esprit au bout de sa rêverie ne rencontre que ses propres imaginations (2) ? »

Ainsi les controverses religieuses mettent en présence des fantaisies contre des fantaisies. On nage dans l'incompréhensible ; et toutes les disputes en ces matières se ramènent à cette affirmation : « Enfin, vous croyez, et moi je crois. »

Si on les supprimait, ces disputes, on verrait qu'il n'y a rien qui puisse empêcher les chrétiens de se réunir ; et Saint-Evremond insiste avec un soin particulier sur le développement de cette idée.

Dans la lettre déjà citée au Maréchal de Créquy, Saint-Evremond s'exprime ainsi : « Ce que nous appelons aujourd'hui LES RELIGIONS, n'est, à le bien prendre, que *différence dans la religion*, et non pas *religion différente*. [Ici apparaît une idée qui fera fortune : c'est l'idée du théisme, l'idée d'un fondement commun à toutes les religions, d'une morale commune qui leur sert de base]. Je me réjouis de croire plus sainement qu'un *huguenot* ; cependant, au lieu de le haïr pour la différence d'opinion, il m'est cher

(1) Ed. de 1706, t. III, p. 104. — Ed. de 1711, t. III, p. 87.

(2) Ed. de 1706, t. IV, p. 152. — Ed. de 1711, t. IV, p. 133.

de ce qu'il convient de mon principe. Le moyen de convenir à la fin en tout, c'est de se communiquer toujours par quelque chose. Vous n'inspirerez jamais l'amour de la réunion, si vous n'ôtez la haine de la division auparavant (1). »

Ainsi, il y a un élément commun à toutes les religions : c'est la morale ; et elles pourraient s'entendre sur ce point.

Dans une lettre à la duchesse de Mazarin, « contenant des réflexions sur l'esprit de religion », Saint-Evremond écrit : « La doctrine est contestée partout : elle servira éternellement de matière à la dispute dans toutes les religions ; mais on peut convenir de ce qui regarde les mœurs. Le monde est d'accord sur les commandements que Dieu nous fait, et sur l'obéissance qui lui est due ; car, alors, Dieu s'explique à l'homme en des choses que l'homme connaît et qu'il sent (2). »

S'il est absurde de discuter sur l'inconnaissable, à plus forte raison est-il absurde de vouloir contraindre les esprits en cette matière. L'intolérance est véritablement l'absence de raison : « Dans la plus grande tyrannie des anciens, dit-il, on laissait à l'entendement une pleine liberté de ses lumières, et il y a des nations aujourd'hui, parmi les chrétiens, où l'on impose la loi de se persuader ce qu'on ne peut croire ! [Cette idée de la tolérance des païens opposée à l'intolérance des chrétiens sera appelée à une grande fortune, au XVIII^e siècle]. Selon mon sentiment, chacun doit être libre dans sa créance, pourvu qu'elle n'aille pas à exciter des factions qui puissent troubler la tranquillité publique. Les temples sont du droit des souverains ; ils s'ouvrent et se ferment, comme il leur plaît ; mais notre cœur en est un secret, où il nous est permis d'adorer leur Maître (3). » Il faut donc tolérer toutes les croyances, quelles qu'elles soient ; la liberté de chacun, sur ce point, doit être entière.

Saint-Evremond a, plusieurs fois, déploré l'atrocité du dogmatisme persécuteur. Il a même composé des *Stances irrégulières sur la vanité des disputes de religion et le faux zèle des persécuteurs* :

Toutes ces belles controverses
Sur les religions diverses
N'ont jamais produit aucun bien :
Chacun s'anime pour la sienne ;
Et que fait-on pour la Chrétienne ?
On dispute, et l'on ne fait rien...

Tu combats sa propre nature [de la religion]
Sous prétexte de l'honorer,

(1) Ed. de 1706, t. III, p. 90. — Ed. de 1711, t. III, p. 75.

(2) Ed. de 1706, t. IV, p. 98. — Ed. de 1711, t. IV, p. 88.

(3) Ed. de 1706, t. III, p. 90. — Ed. de 1711, t. III, p. 76.

Quand pour elle tu fais l'injure
Qu'elle t'ordonne d'endurer (1).

Si ces vers prouvent que la bonté de l'intention ne suffit pas toujours pour inspirer le poète, ils achèvent de nous montrer aussi que Saint-Evremond a une philosophie de la tolérance comparable à celle du XVIII^e siècle, et consistant : 1^o dans le rejet du dogme comme absurde et divisant les hommes ; 2^o dans la réduction de la religion à la morale, qui les réunit.

Mais cette philosophie a des limites et des lacunes. Reportons-nous aux *Stances irrégulières sur les vaines occupations des savants et des controversistes* ; l'accent y est un peu singulier :

. . . La TRADITION résiste
Au plus fort Controversiste ;
Et, sans l'emploi du DRAGON,
Personne aujourd'hui n'ignore
Que subsisterait encore
L'ECRITURE à Charenton (2).

Ainsi, les controverses sont inutiles : il n'y a que les dragonnades qui servent à quelque chose ! Ce ton peut paraître étrange dans la bouche de Saint-Evremond. — Nous retrouvons ce même accent de persiflage ironique dans la lettre à Justel, que je citais tout à l'heure. Ce protestant français, réfugié à Londres, souffrait d'y vivre et regrettait Paris. — Retournez donc à Paris, lui dit Saint-Evremond. Qu'est-ce qu'il vous en coûte ? Une abjuration ? C'est si peu de chose ! « Quand je vous vois, triste et désolé, regretter Paris aux bords de notre Tamise, vous me remettez dans l'esprit les pauvres Israélites pleurant leur Jérusalem aux bords de l'Euphrate. Ou vivez heureux en Angleterre, par une pleine liberté de conscience, ou accommodez-vous à de petites rigueurs sur la religion en votre pays, pour y jouir de toutes les commodités de la vie (3). » Et plus loin : « Je ne trouve rien de plus injuste que de persécuter un homme pour sa créance ; mais je ne vois rien de plus fou que de s'attirer la persécution. »

Saint-Evremond rejoint ici La Monnoye, qui, ainsi que nous l'avons vu, estimait que le protestantisme était « la religion des dupes ». Pour Saint-Evremond, il ne doit pas en coûter beaucoup de sauver l'extérieur, pourvu que la pensée reste libre à ce prix. Il faut donc se soumettre à l'autorité et à la force ; et Saint-Evremond fait de cette soumission une règle universelle. Dans des *Observations sur la maxime qu'il faut mépriser la fortune et ne*

(1) Ed. de 1706, t. III, p. 105. — Ed. de 1711, t. III, p. 88.

(2) Ed. de 1706, t. IV, p. 370-371. — Ed. de 1711, t. IV, p. 318-321.

(3) Ed. de 1706, t. IV, p. 151. — Ed. de 1711, t. IV, p. 133 ; cf. p. 143.

se point soucier de la cour, Saint-Evremond pose ce principe : « Tant qu'on est engagé dans le monde, il faut s'assujettir à ses maximes, parce qu'il n'y a rien de plus inutile que la sagesse de ces gens qui s'érigent d'eux-mêmes en *réformateurs* (1). » Donc, obéissons aux lois du pays, même en matière de dogme : c'est « une des premières sagesse ». Il faut adopter la religion du prince : c'est un crime de lèse-majesté d'être catholique dans un pays huguenot et huguenot dans un pays catholique. Par là, Saint-Evremond se rapproche de Spinoza : tous deux estiment que le prince doit prescrire les formes extérieures du culte. Mais Spinoza se faisait une idée philosophique de la religion civile, tandis que Saint-Evremond accepte et constate simplement le fait de la force. Saint-Evremond n'a pas, comme Bayle, l'idée de la dignité de la conscience : pour lui, le dogme est une futilité absurde ; et, ainsi, il commet un acte d'intolérance intellectuelle en se refusant à admettre comme raisonnables chez autrui d'autres croyances que les siennes propres.

Saint-Evremond ne trouve donc ni un principe moral ni un principe social, pour limiter l'injustice ou la violence par lesquelles l'homme est contraint. Il cède à la tyrannie, en se contentant d'exercer à huis clos sa libre pensée. Nous n'en sommes pas encore arrivés au point où la libre pensée commencera à réclamer son droit.

Par d'autres idées, Saint-Evremond se rapproche aussi de Bayle et de Fontenelle, de Gabriel de Foigny et de Denis Vairasse, de Gassendi et de Bernier ; il donne une formule au rationalisme de ministres protestants, tels que Leclerc et Jean d'Oulès (2). — On voit ainsi comment des esprits très divers arrivent à se rassembler sur un terrain commun et dans des sentiments communs. Il n'y a pas, entre eux, le lien d'une unité doctrinale ; mais ils ont des tendances communes, qui se réalisent pratiquement. Quant à la question de savoir lequel d'entre eux doit quelque chose à l'autre, il est difficile de la résoudre. La chose est particulièrement malaisée en ce qui concerne Saint-Evremond ; car la chronologie de ses œuvres n'est pas absolument fixée. Certaines de ses idées viennent de 1660, d'autres portent visiblement la date de 1670 ou de 1680. En tout cas, ce qu'on peut dire, c'est que les idées de Saint-Evremond n'ont pas beaucoup changé de 1660 à 1700. Entre Saint-Evremond, Bayle et Fontenelle, les communications et les échanges ont été nombreux ; il y a eu toute une suite d'actions et de réactions continuelles, de confirmations et

(1) Ed. de 1706, t. I, p. 113-114. — Ed. de 1711, t. I, p. 99-100.

(2) Cf. Emile Gigas, *Corresp. inédite de P. Bayle* ; *passim*.

d'excitations réciproques. Nous savons que Bayle et Saint-Evremond s'estimaient et lisaient les ouvrages l'un de l'autre.

Saint-Evremond, pour arriver à la claire conscience de ses idées, n'a pas manqué de secours efficaces : le libertinage du temps de la Régence d'Anne d'Autriche n'a pas peu contribué à le former. Mais ce libertinage grossier s'est affiné peu à peu chez Saint-Evremond par suite du progrès général de la politesse, qui a été jusqu'à l'esprit, et aussi sous l'influence de ses vastes lectures, qui ont précisé ses idées. Saint-Evremond a beaucoup pratiqué les auteurs anciens ; il a lu Montaigne, dont nous retrouvons chez lui plusieurs passages, un peu « maigris » et modernisés ; il a lu aussi tout autour de lui. Il a profité du gassendisme et des travaux de Bernier ; il a utilisé les conversations du salon de la duchesse de Mazarin. C'est là qu'il a connu « le docte Isaac Vossius », qui « avait tout lu, hormis la Bible » (1) : c'était un sceptique et un athée renforcé, qui devint chanoine anglican de Windsor, où il mourut en 1688 ; — c'est là qu'il a vu des réformés solides et non sceptiques, tels que De Mirmont et Ruvigny ; des réfugiés protestants, tels que Des Maizeaux, Coste, Lefebvre, Laroque, Levassor (oratorien converti au protestantisme et réfugié en Angleterre), Morelli, qui avait beaucoup connu Spinoza (2).

Il a lu aussi des écrivains anglais (ceux qui écrivaient en latin). Il a fréquenté ceux qui parlaient le français. Je vous renvoie, pour ce point, à la thèse de M. Walter Melville Daniels sur *Saint-Evremond en Angleterre*. — Son ignorance de la langue anglaise l'a beaucoup gêné, évidemment. Mais, grâce à la vie de société et à la place considérable faite à la langue française dans les conversations, grâce aussi aux publications latines faites par des écrivains anglais, Saint-Evremond a pu profiter et prendre sa part de ce mouvement de pensée indépendante, qui éloigne alors les esprits, en Angleterre, des croyances religieuses traditionnelles et qui les attire vers l'incrédulité ou vers le déisme.

Sans doute, il ne faut pas surfaire l'influence de Saint-Evremond ; mais il ne faut pas non plus la diminuer outre mesure. M. Brunetière, notamment, me paraît ne point lui avoir fait une place suffisante. Evidemment, Saint-Evremond ne prête pas à ces fortes généralisations, à ces analyses raisonnées où se complaisait l'esprit vigoureux de M. Brunetière ; si on le presse un peu, il s'évanouit ; il est superficiel et léger, si on le compare à

(1) Cf. Bayle, *Rép. aux quest. d'un Prov.*, III^e partie, ch. xiii.

(2) Cf. Saint-Evremond, éd. de 1706, t. V, p. 355 et 365 ; — Bayle, t. IV, p. 575 et 576.

Bayle, par exemple. Mais Saint-Evremond a pour nous un intérêt particulier : c'est qu'il est *réel* ; il représente une *moyenne* d'esprits variés, et, par sa médiocrité même, qui est fort significative, il a eu une large prise sur une société nombreuse.

D'ailleurs, il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur la liste de ses éditions pour se convaincre de son influence. De 1668 à 1703, on donne de lui une quinzaine d'éditions d'œuvres mêlées. En 1705, paraît à Londres, chez Tonson, par les soins de Des Maizeaux et de Silvestre, en deux volumes in-4°, la première édition authentique des œuvres complètes. En 1706, paraît la deuxième édition authentique, à Amsterdam, chez P. Mortier, en 3 volumes in-12 (toujours par les soins de Des Maizeaux), suivie, la même année, de deux volumes de *Mélanges curieux des meilleures pièces attribuées à Saint-Evremond*, qui forment les tomes VI et VII de cette édition de 1706. Enfin, de 1705 à 1753, on imprime encore une douzaine de rééditions ou de contre-façons ; puis plus rien, ou à peu près rien.

Il suit de là que Saint-Evremond a surtout agi pendant la première moitié du XVIII^e siècle. Après 1750 ou 1753, il est déclassé et mis hors d'usage par l'*Encyclopédie*, par les écrits polémiques de Voltaire, par les œuvres de Rousseau ; mais il ne faut pas oublier que, jusqu'à cette date, Saint-Evremond a gardé sa prise sur la société française.

A. C.

L'Église et l'État en France, depuis 1848 jusqu'à nos jours.

Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,

Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.

La France non catholique.

1. — Les dissidents.

S'il est relativement aisé de démêler les traits principaux de la France catholique, il est beaucoup plus difficile de fixer la physionomie de cette partie, de plus en plus considérable, de la société française contemporaine qui vit en dehors du catholicisme. Là, plus d'idée générale commune à tous, plus de ligne directrice, c'est le chaos, à l'aspect bouleversé qui faisait dire à de Vigny :

Ainsi tout est osé ! Tu vois, pas de statue
D'homme, de roi, de Dieu qui ne soit abattue,
Mutilée à la pierre et rayée au couteau,
Démembrée à la hache et broyée au marteau,
Or ou plomb, tout métal est plongé dans la braise
Et jeté pour refondre en l'ardente fournaise.
Tout brûle, craque, fume et coule ; tout cela
Se tord, se cuit, se fend, tombe là, sort de là ;
Cela siffle et murmure, ou gémit, cela crie,
Cela chante, cela sonne, se parle et prie,
Cela reluit, cela flambe et glisse dans l'air,
Eclate en pluie ardente ou serpente en éclair.
Œuvre, ouvriers, tout brûle ; au feu tout se féconde.
Salamandres partout !... Enfer !... Eden du monde !
Paris ! principe et fin ! Paris ! ombre et flambeau !
Je ne sais si c'est mal, tout cela !... Mais c'est beau !

Comment appeler cette France-là ? — La France libre penseuse ? Mais que faire du groupe protestant, du groupe israélite orthodoxe ? — La France anticléricale ? Mais que faire de tous ceux qui ne veulent la mort de personne, et dont les âmes, encore

pleines des souvenirs du passé, sont des églises à peine désaffectées ? — La France libérale ? Mais que faire des jacobins autoritaires, des sceptiques persécuteurs, dont la haine illogique ne s'embarrasse d'aucun scrupule et ne répugne à aucun sophisme ? La France que nous voulons étudier n'a qu'un caractère commun, et il est tout négatif : elle n'est pas catholique ; ce qu'elle est, elle n'en sait rien elle-même ; ce qu'elle sera un jour, nul ne pourrait le dire sans témérité ; nous n'essaierons même pas de le deviner ; nous l'ignorons profondément.

Il nous a semblé rationnel de diviser notre étude en trois étapes, qui nous mèneront chacune plus loin du catholicisme, en nous faisant passer des dissidents aux adversaires, des adversaires aux ennemis déclarés et militants de l'idée catholique ; mais ce cadre ne s'applique à peu près bien qu'à la libre pensée et nous devons d'abord dire quelques mots des protestants et des israélites, qui restent en dehors de notre classification.

Les protestants français ont recouvré la liberté civile dès 1787 et ont reconquis l'égalité politique avec la Révolution. Leur histoire, au dix-neuvième siècle, mériterait certainement d'être écrite, et renfermerait — tout comme celle du catholicisme — d'admirables pages.

Minorité active et sérieuse, d'une culture intellectuelle et morale supérieure à la culture moyenne de la nation, les protestants ont compté, au dix-neuvième siècle, parmi les fils les plus instruits, les plus laborieux, les plus probes de la patrie ; ils se sont montrés, en général, passionnés pour le droit et pour la liberté.

L'esprit du siècle a soufflé sur eux comme sur nous tous, et la discussion a apporté la division dans l'Eglise réformée. Les uns ont voulu rester fidèles à la vieille doctrine calviniste, si bien faite dans son inflexible logique pour plaire à des âmes françaises ; ils se sont souvenus que cette doctrine avait donné à leurs ancêtres la force de combattre la persécution ; c'est à elle qu'ils continuent à demander leur nourriture spirituelle, le pain des forts, substantiel, réconfortant et qui ne lasse jamais. Solidement établis sur leur orthodoxie traditionnelle, peu jaloux d'élargir leur église, très résignés à ne former qu'une minorité, fiers peut-être de leur isolement, ils trouvent dans leur foi une source intarissable de vie intérieure et de sanctification et jouissent paisiblement à l'écart, réservés, discrets, parfois un peu hautains, de la liberté reconquise. Les autres estiment que les idées ont progressé depuis le seizième siècle, que la réforme fut un mouvement et qu'elle ne doit pas s'arrêter. L'Eglise protestante n'ayant ni pontife suprême, ni congrégation de l'index, le

protestantisme libéral n'a pas connu la proscription dont le catholicisme libéral a été frappé. Les orthodoxes ne se sont pas résignés sans combat à lui faire sa place ; il y a eu, il y a encore, au sein de l'église protestante française, de très vives polémiques ; mais le principe du libre examen a fini par triompher, et l'assemblée de Jarnac, en octobre 1906, a promulgué dans le plus noble langage la charte constitutionnelle du protestantisme libéral évangélique.

Les protestants réunis à Jarnac ont proclamé :

1° « Leur foi en Jésus-Christ, le fils du Dieu vivant, don
« suprême du Père à l'humanité souffrante et pécheresse, le
« Sauveur qui, par sa vie sainte, son enseignement, sa mort sur
« la croix, sa résurrection et son action permanente sur les
« âmes et dans le monde, sauve parfaitement tous ceux qui, par
« lui, s'unissent à Dieu, et leur impose le devoir de travailler à
« l'édification de la Cité de justice et de fraternité.

« 2° La valeur religieuse unique de la Bible, document des
« révélations progressives de Dieu.

« 3° Le droit et le devoir pour les croyants et pour les Eglises
« de pratiquer le libre examen, en harmonie avec les règles de
« la méthode scientifique, et de travailler à la réconciliation de
« la pensée moderne avec l'Evangile.

« 4° Le caractère nettement laïque et populaire des groupe-
« ments religieux, la coopération fraternelle de tous, pasteurs et
« fidèles, dans la paroisse, chacun mettant au service des autres
« les dons qu'il a reçus.

« 5° Le maintien du régime presbytérien synodal, qui implique
« l'autonomie religieuse, administrative et financière, des pa-
« roisses et leur solidarité sous la forme d'une confédération des
« Eglises. »

Ainsi présenté, le protestantisme libéral évangélique peut être considéré actuellement comme la forme la plus moderne, la plus libre et la plus démocratique de la pensée chrétienne. Ses sentiments à l'égard du catholicisme résultent de ses principes mêmes. Il est évidemment aussi opposé que possible à la politique spirituelle du Vatican ; mais il paraît animé des sentiments les plus fraternels à l'égard des catholiques libéraux, et ses membres les plus distingués espèrent toujours qu'une heure viendra où tous les hommes d'esprit vraiment religieux seront, enfin, assez chrétiens pour se donner la main, quelle que soit la confession particulière à laquelle ils appartiennent, et pour travailler tous à la vigne du Maître, dans toute la mesure de leurs forces et dans toute la sincérité de leur cœur.

Le judaïsme connaît, comme le protestantisme, et plus encore que lui, une forme orthodoxe et une forme libérale. Le judaïsme orthodoxe ne sera, nous dit-on, bientôt plus qu'un souvenir. Le judaïsme libéral est une philosophie, que l'on dit très belle, et qui aurait, paraît-il, les plus hautes ambitions.

Les Israélites jouent, en ce moment, en France, un rôle considérable, qu'ils doivent, en partie, aux circonstances politiques, en partie à leur esprit d'association et à leur richesse, mais aussi, il faut le reconnaître, à leur très vive intelligence, à leur merveilleuse faculté d'adaptation, à leur extraordinaire puissance de travail. A l'âge où le petit Français de vieille souche ne pense encore « qu'à l'ornement et à la distraction de sa personne », comme disait Dickens, le petit Israélite sait déjà ce qu'il veut être un jour, et sait ce qu'il faut faire pour arriver au but qu'il s'est marqué à lui-même. Son application et son émulation sont extraordinaires ; sa mère en est malade, quand il n'est pas le premier de sa classe ; il collectionne les idées et les faits, il les range méthodiquement dans sa mémoire, il les étiquette, toujours avec une arrière-pensée de les faire servir un jour à ses intérêts ; très sociable, très liant, il s'habitue de bonne heure à aiguïser son sens critique, à pénétrer et à jauger les gens ; il se garde avec soin de tout emballlement, il donne tout à la réflexion et au calcul. Étonnez-vous qu'ainsi armé, il aille plus vite et plus loin que beaucoup d'autres.

Ses philosophes lui donnent pour caractéristique l'esprit de justice ; mais c'est peut-être là une manière un peu trop flatteuse de le représenter. Il nous paraît plus vrai de le considérer comme un ferment mondial ; destiné, peut-être, à atténuer les fièvres nationalistes des différents peuples. Chaque nation moderne constitue aujourd'hui une véritable personne morale, consciente de ses intérêts, de ses droits et de son honneur ; ayant ses goûts particuliers et son humeur propre ; abandonnées à leurs seuls instincts, ces nations rivales seraient toujours en guerre. Répandu partout, riche partout, puissant partout ; admirablement renseigné, le juif noue entre les nations mille relations d'affaires et d'intérêts ; il les enlace, sans qu'elles y prennent garde, et concourt ainsi, à leur insu, malgré elles, au maintien de la paix générale et au bien de la civilisation.

Israël n'a, croyons-nous, qu'une considération assez médiocre pour le christianisme ; mais il se défend de toute idée persécutrice, et il a peut-être raison, quand il prétend que le signal des hostilités n'est point parti de son camp.

En dehors des minorités juive et protestante, et en face de la

grosse armée catholique, se rangent les bataillons, sans cesse grossissants, des hommes qui ont renoncé aux religions positives et dont les opinions vont du catholicisme presque avoué jusqu'à l'indifférentisme le plus complet.

Le catholicisme était, hier encore, la religion officielle de la majorité des Français ; la culture catholique a formé la plupart des âmes françaises. Qu'on le veuille ou non, nous sommes presque tous pénétrés, imbibés de catholicisme, et ceux d'entre nous qui s'éloignent de la vieille Eglise des ancêtres, en gardent la marque indélébile dans leur cœur et dans leur esprit, si bien qu'on a pu voir dans les plus farouches anticléricaux de simples « catholiques retournés ».

Parmi ceux qui ont renoncé à l'obédience catholique, immense est le nombre de ceux qui ont gardé pour la religion de leurs jeunes années un culte véritable, une tendresse émue et persistante, semblable à l'amour que l'on garde pour sa mère, alors qu'on est séparé d'elle par les différences d'opinion les plus profondes et les plus tranchées.

Les poètes ont une préférence marquée pour ces stations aux portes de l'église. Ils y entrent parfois et ressortent charmés de la beauté du lieu. Ecoutez comme un de nos plus beaux poètes contemporains décrit une cathédrale :

Mais un lourd édifice, au bord, jetant son ombre
Surgit haut sur la voie et barra le ciel bleu ;
Le portail apparut, vieux front strié de rides ;
Et l'enfant, las d'errer sous les rayons torrides,
Poussa la porte et fut dans la maison d'un Dieu.

Un peuple aux rangs pressés remplissait tout le temple ;
Le jour, par les vitraux peints de vives couleurs,
Des bas côtés étroits jusqu'à la nef plus ample,
Filtrait comme une aurore et glissait des pâleurs ;
Tout au fond, dans des ténèbres plus assombries
Sur un bloc noir et blanc, chargé d'orfèvreries,
Les cierges allumés tremblaient parmi les fleurs.

Au-dessus, vers la voûte, en flocons de fumées,
Les aromes brumeux montaient des encensoirs.
Des voix d'appel aigu, puis d'autres voix calmées,
Se renvoyaient les chants de craintes ou d'espoirs ;
Un grand flot de musique épanché sur les têtes,
Emportant la voix calme et les voix inquiètes,
Roulait dans un seul cri des piliers aux voussours.

Et des marbres polis et des dorures mates,
Qui, tout au fond, dans l'ombre, éclataient de splendeur ;
Un mystère émanait parmi les aromates,

Jusqu'à lui, venu là, morne et souffrant rôdeur,
Un mystère si doux d'amour et de délice
Qu'il sentit, un moment, sous ce vaste édifice,
Tout son être dissous dans la molle tiédeur.

Mais tout à coup les voix se turent, la musique
Expira dans un merveilleux ravissement;
Du fond du temple un lourd silence liturgique
Appesantit sa paix dans tout le monument;
Et par-dessus les fronts de la foule assemblée,
Seul, en un très haut siège, à sa place isolée,
Un homme apparut droit dans un long vêtement.

Et cet homme enseignait, parlant à cette foule.
Il énonçait les mots selon le sûr savoir;
Il disait la douleur et le temps qui s'écoule
Et le seul et vrai bien qui ne peut décevoir;
Puis, plus haut, soulevé sur le bord de la stalle,
Avançant sur les fronts sa main sacerdotale,
Il ordonnait la règle unique et le devoir.

— O mes frères, mes sœurs, je vous le dis encore:
Heureux celui qui souffre et n'est point irrité!
Car toute âme est conduite à des fins qu'elle ignore,
Et Dieu l'appelle à soi de toute éternité.
Or donc, vivez en paix les jours que Dieu vous donne.
Nous souffrons, Dieu le veut! notre souffrance est bonne.
Tout doit être accompli suivant sa volonté (1) ! »

Le héros du poète prend peur à ces graves paroles et sort du temple; mais il retrouvera d'autres poètes sur le parvis. Ils sont là, contemplant la masse prodigieuse de l'église, suivant du regard les flèches qui pointent vers les nues; ils examinent les bas-reliefs et les statues, qui, de chaque portail, font un poème de pierre; ils sourient aux douces martyres, aux belles vierges sages les yeux baissés sous leurs longues cornettes, ils s'arrêtent devant la benoîte Vierge Marie, et les plus païens trouvent pour la chanter des accents d'une suavité délicieuse.

Voyez ce pauvre bohème, pâli dans la lourde atmosphère des bars et des estaminets, c'est Verlaine, et le voilà à genoux devant Notre-Dame, et le voilà qui chante :

Je ne veux plus aimer que ma mère Marie.
Tous les autres amours sont de commandement,
Nécessaires qu'ils sont, ma mère seulement
Pourra les allumer aux cœurs qui l'ont chérie,

C'est pour elle qu'il faut chérir mes ennemis,
C'est par elle que j'ai voué ce sacrifice;

(1) Henri Rouger, *Poèmes fabuleux*, Paris, 1897.

Et la douceur de cœur et le zèle au service,
Comme je la priais, Elle les a permis,

Et comme j'étais faible, et bien méchant encore,
Aux mains lâches, les yeux éblouis des chemins,
Elle baissa mes yeux et me joignit les mains
Et m'enseigna les mots par lesquels on adore.

C'est par elle que j'ai voulu de ces chagrins,
C'est pour elle que j'ai mon cœur dans les cinq plaies,
Et tous ces bons efforts vers les croix et les claies.
Comme je l'invoquais, Elle en ceignit mes reins.

Je ne veux plus penser qu'à ma mère Marie,
Siège de la sagesse et source des pardons...

Les poètes, d'ordinaire, n'aiment pas se mettre à genoux ; mais ils aiment lever les yeux vers le ciel, et il en est beaucoup qui, après l'avoir contemplé, baissent la tête et joignent les mains.

Victor Hugo a gardé, jusqu'à son dernier jour, la croyance en Dieu et la foi en l'immortalité de l'âme. Il a refusé les offices de toutes les églises ; mais il a demandé une prière à toutes les âmes. On pourrait extraire de ses œuvres des volumes entiers d'admirables poésies religieuses, parmi lesquelles on n'en trouverait pas de plus splendide que la pièce des *Contemplations* intitulée *Relligio*.

L'ombre venait ; le soir tombait, calme et terrible.
Hermann me dit : « Quelle est ta foi ? Quelle est ta Bible ?

Parle, es-tu ton propre géant ?
Si tes vers ne sont pas de vains flocons d'écume,
Si ta strophe n'est pas un tison noir qui fume
Sur un tas de cendre néant ;

Si tu n'es pas une âme en l'abîme engloutie,
Quel est donc ton ciboire et ton eucharistie ?

Quelle est donc la source où tu bois ? »
Je me taisais, il dit : « Seigneur qui civilises,
Pourquoi ne vas-tu pas prier dans les églises ? »
Nous marchions tous deux dans le bois.

Et je lui dis : « Je prie. » Hermann dit : « dans quel temple ? »
Quel est le célébrant que ton âme contemple,
Et l'autel qu'elle réfléchit ?
Devant quel confesseur la fais-tu comparaître ?
L'église, c'est l'azur, lui dis-je, et quant au prêtre... »
En ce moment le ciel blanchit.

La lune à l'horizon montait, hostie énorme ;
Tout avait le frisson, le pin, le cèdre et l'orme,
Le loup, et l'aigle, et l'alcyon ;
Lui montrant l'astre d'or sur la terre obscurcie,
Je lui dis : « Courbe-toi ; Dieu lui-même officie,
Et voici l'Élévation ! »

N'est-ce pas Hugo encore qui a su — don si rare ! — atteindre à la sublime simplicité de l'Évangile dans ces quatre vers, écrits au bas d'un crucifix :

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure.
 Vous qui souffrez, venez à Lui, car il guérit.
 Vous qui tremblez, venez à Lui, car il sourit,
 Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

Quel orthodoxe fit jamais mieux pleurer et chanter l'orthodoxie ? Alfred de Musset, le chantre de l'amour, le poète de toutes les faiblesses, est aussi l'auteur de *l'Espoir en Dieu*. Il a beau se sentir trop tremblant devant l'Eternel, trouver les cieux trop hauts et trop déserts, il ne peut plus dormir sur le commode oreiller du doute épicurien :

Quoique nous puissions faire,
 Je souffre, il est trop tard ; le monde s'est fait vieux.
 Une immense espérance a traversé la terre ;
 Malgré nous, vers le ciel il faut lever les yeux.

Et, à ce ciel qu'il interroge, il demande désespérément Dieu :

Brise cette voûte profonde
 Qui couvre la création ;
 Soulève les voiles du monde,
 Et montre-toi, Dieu juste et bon !

Tu n'apercevras sur la terre
 Qu'un ardent amour de la foi,
 Et l'humanité tout entière
 Se prosternerait devant toi.

Tu n'entendras que tes louanges,
 Qu'un concert de joie et d'amour,
 Pareil à celui dont tes anges
 Remplissent l'éternel séjour.

Et dans cet hosanna suprême
 Tu verras, au bruit de nos chants,
 S'enfuir le doute et le blasphème,
 Tandis que la Mort elle-même
 Y joindra ses derniers accents.

Le fier de Vigny se plaint aussi que Dieu se cache trop à nos regards, et ne réponde pas à nos prières :

S'il est vrai qu'au jardin sacré des Ecritures
 Le fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté,
 Muet, aveugle, et sourd au cri des créatures
 Si le ciel nous laissa comme un monde avorté,
 Le juste opposera le dédain à l'absence
 Et ne répondra plus que par un froid silence
 Au silence éternel de la Divinité.

Mais ce silence lui pèse et c'est toujours de Dieu qu'il parle, quand il invoque l'Idéal, quand il proclame sa foi dans l'invincible puissance des idées :

Le vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des Idées.
 Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort,
 Répandons le savoir en fécondes ondées,
 Puis recueillant le fruit, tel que de l'âme il sort,
 Tout empreint du parfum des saintes solitudes,
 Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes,
 Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port !

Leconte de Lisle lui-même, l'impassible, l'inexorable Olympien a senti parfois passer sur son âme le souffle chrétien le plus pur. La pièce des *Poèmes barbares*, intitulée *Le Nazaréen*, est un magnifique hommage au fondateur du christianisme, insulté sur la croix par le publicain et le pharisien :

Mais tu sais, aujourd'hui, ce que vaut ce blasphème.
 O fils du charpentier, tu n'avais pas menti !

Tu n'avais pas menti ! Ton Eglise et ta gloire
 Peuvent, ô Rédempteur, sombrer aux flots mouvants ;
 L'homme peut sans frémir rejeter ta mémoire
 Comme on livre une cendre inactive aux quatre vents ;

Tu peux, sur les débris des saintes cathédrales,
 Entendre et voir, livide et le front ceint de fleurs,
 Se ruer le troupeau des folles saturnales
 Et son rire insulter tes divines douleurs !

Car tu sièges auprès de tes Egaux antiques
 Sous tes longs cheveux roux, dans ton chaste ciel bleu,
 Les âmes, en essaims de colombes mystiques,
 Vont boire la rosée à tes lèvres de Dieu !

Et comme aux jours altiers de la force romaine,
 Comme au déclin d'un siècle aveugle et révolté,
 Tu n'auras pas menti, tant que la race humaine
 Pleurera dans le temps et dans l'éternité.

Et ce ne sont pas seulement des grands génies du siècle passé qui ont, tous, rendu hommage à la beauté de l'idée chrétienne ; les poètes nos contemporains l'ont saluée aussi et lui doivent souvent leurs meilleures inspirations. C'est elle qui a dicté à Jean Aicard son *Jésus* et à Rostand sa *Samaritaine* ; c'est elle encore qui apparaît par endroits dans les *Noces corinthiennes* d'Anatole France, et dans le sonnet du *Vieil orfèvre* d'Heredia. — N'est-ce pas une chose curieuse que les poètes qui ont le mieux parlé de l'âme, du ciel et du Christ, ne comptent pas parmi les orthodoxes proprement dits ? Est-ce, comme le dit M. Jules

Lemaître, que notre siècle « consulte tous les dieux, non plus pour « y croire, mais pour comprendre et vénérer les rêves que « l'énigme du monde a inspirés à nos ancêtres et les illusions qui « les ont empêchés de tant souffrir ? » La curiosité des religions est-elle « un de nos sentiments les plus distingués et les meilleurs ? » N'y a-t-il, en tout cela, que dilettantisme, amour des poétiques légendes, des belles lignes architecturales et des somptueuses orfèvreries ?

Ne serait-ce pas plutôt — au moins chez les plus grands et les plus sincères — un reproche douloureux à ceux qui ont fait l'Eglise si fermée, si étroite, si jalouse et si dure ? Pourquoi sont-ils sortis ? C'est peut-être qu'ils ne voyaient plus assez Dieu sous des voûtes trop sombres, qu'ils n'entendaient plus sa parole sous une rhétorique trop mondaine et trop redondante, qu'ils ne reconnaissaient plus sa charité devant les grands mariages et les enterrements de première classe avec flammes vertes et catafalque empanaché ? Ils sont sortis, et la beauté des cieux et la misère des hommes ont rallumé dans leur cœur la flamme sacrée, qui a lui de nouveau, plus claire et plus haute, plus chaude et plus fraternelle.

Un homme résume en lui avec un éclat tout particulier ces caractères du dissident resté sympathique à l'Eglise qu'il a quittée. Cet homme est une des plus attrayantes figures de notre dix-neuvième siècle : c'est Ernest Renan.

Né à Tréguier, le 27 février 1823, il était fils d'un Breton, capitaine au long cours, et sa mère était originaire de Gascogne. Il perdit son père à cinq ans et fut élevé dans un paisible milieu de femmes et de prêtres, sous la tutelle de sa sœur Henriette, de douze ans plus âgée que lui. Il fut un enfant grave et réfléchi, ennemi du bruit et des querelles, préférant la société des petites filles bien sages à celle des garçons tapageurs et brutaux.

Il commença ses études au petit séminaire de Tréguier, puis, à quinze ans et demi, obtint une bourse à Paris, au petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, dirigé par l'abbé Dupanloup. Le provincial naïf et mystique, qu'il était alors, trouva à Paris un catholicisme mondain, bien différent de celui de Tréguier, qui le choqua. Il entra cependant en 1842 au séminaire d'Issy et, en 1843, à Saint-Sulpice. Il avait déjà fait connaissance avec la philosophie allemande, avec Hegel et avec Herder ; ses *Observations et faits psychologiques* (1) nous permettent déjà d'entrevoir ce qu'il sera un jour. Il a encore la foi, mais une foi

(1) *Revue Bleue*, 4 et 11 janvier 1908.

qui raisonne et ne se paie point de mots : « Ce soir, dira-t-il, on « lisait, à la lecture spirituelle, l'histoire d'un philosophe ancien, « qui jeta son argent à la mer, pour se mettre uniquement à l'étude de la sagesse, et la communauté se mit à rire. Si on avait « raconté ce trait d'un saint, on l'aurait admiré. » La fête de l'Epiphanie lui paraît admirable ; mais il y voit un mythe, une allégorie de la manière d'arriver à la vérité. Il dira qu'il ne faut pas être injuste pour la scholastique, mais parce que c'est à elle que nous devons l'esprit rationnel et scientifique des modernes. Il écrira cette phrase, où le doute perce déjà : « La meilleure « preuve de la religion est dans l'histoire de la philosophie, et la « plus forte objection contre elle dans l'histoire de l'Eglise ». Un peu plus loin, le doute se montrera pleinement vainqueur : « Une « des choses qui me semblent les plus sinistres pour l'avenir de « la religion en France, c'est qu'on n'a jamais vu dans l'histoire « un mouvement rétrograde des idées, et il en faudrait un pour « que la religion s'y maintînt. »

Le doute de Renan est venu de la science. Il s'était mis à apprendre l'hébreu, et « l'étude des textes, en lui révélant des « trésors historiques et esthétiques, lui prouva aussi que la Bible « n'était pas plus exempte qu'aucun autre livre antique de contradictions, d'inadvertances et d'erreurs. » Le catholicisme qu'on lui enseignait alors était tout d'une pièce ; une seule pierre descellée entraînait la ruine de tout l'édifice ; personne ne lui apprit « à discerner entre les exigences religieuses fondamentales et les prescriptions des théologiens » (Mgr Duchesne). Il crut sa foi perdue sans ressources, sa propre sœur l'engagea à ne pas rester plus longtemps dans une voie qui n'était pas la sienne, et, au mois de novembre 1843, il quitta Saint-Sulpice pour rentrer dans le siècle.

Il a expliqué très nettement et très noblement les motifs qui l'avaient poussé à abandonner la carrière ecclésiastique : « Le « Catholicisme, dit-il, suffit à toutes mes facultés, sauf à ma « raison critique, je n'espère pas pour l'avenir de satisfaction « plus complète. Il faut donc, ou renoncer au catholicisme ou « amputer cette faculté. Cette opération est difficile ou douloureuse ; mais croyez bien que, si ma conscience morale ne s'y « opposait pas, si Dieu venait ce soir me dire que cela lui est « agréable, je le ferais... je vois autour de moi des hommes purs « et simples, auxquels le christianisme a suffi pour les rendre « vertueux et heureux ; mais j'ai remarqué que nul d'entre eux « n'a la faculté critique... Ah ! si j'étais né protestant !... Mais, « dans le catholicisme, il faut être orthodoxe : c'est une barre de

« fer, il n'entend pas raison. » (Lettre à l'abbé Cognat, 24 août 1845)

Non seulement il a cru bien faire en quittant Saint-Sulpice, mais ils'en est applaudi jusqu'à la fin de sa vie ; dans un discours prononcé à Quimper, en 1885, il a dit : « Je suis gai, parce que je suis sûr d'avoir fait en ma vie une bonne action ; j'en suis sûr. » Et c'est de sa libération qu'il voulait parler. La loyauté et l'amour de la vérité ont été les deux idées directrices de ce grand et honnête esprit ; et beaucoup d'hommes lui ont jeté la pierre et l'ont maudit pour avoir abandonné une position que sa conscience lui faisait un devoir de quitter ; tant pis pour eux, s'ils n'ont pas compris la noblesse de cette action, s'ils y ont vu le châtiment de quelque péché atroce et inconnu : l'action fut digne et fut belle.

A partir de 1843, la vie de Renan appartient tout entière à la science, dont Berthelot, plus jeune que lui de quatre années, lui révéla l'imposante grandeur. Laissant à son ami le champ des sciences physiques et chimiques, il s'attacha à l'étude de l'histoire et de la philologie, et devint bientôt un des maîtres de la science contemporaine ; mais, quoique son érudition ait été considérable, il sut voir plus loin et plus haut que le mot, le fait ou le document. Il vit dans la science l'instrument par excellence du progrès social, il lui demanda de révéler à l'homme ses véritables destinées, il en fit une religion, et mit à la servir et à la propager toutes les ardeurs d'une âme restée sacerdotale.

« Si je voyais, disait-il, une forme de la vie plus belle que la science, j'y courrais. Oh ! vérité, sincérité de la vie ! O sainte poésie des choses ! Avec quoi se consoler de ne pas te sentir ? Vivre ; ce n'est pas jouer avec le monde pour y trouver son plaisir, c'est consommer beaucoup de belles choses, c'est être le compagnon de route des étoiles, c'est savoir, c'est espérer, c'est aimer, c'est admirer, c'est bien faire. Celui-là a le plus vécu qui, par son esprit, par son cœur et par ses actes, a le plus adoré. »

Son âme resta longtemps chrétienne et garda toujours une tournure religieuse : « Comparez, disait-il après sa sortie de Saint-Sulpice, l'Evangile au symbole de saint Athanase, ou aux Canons du Concile de Trente. Est-ce le même monde ? Quel tort s'est fait le christianisme, en se définissant ainsi dans le moule scolastique. Le christianisme primitif, le christianisme, en Jésus-Christ, en l'Evangile ? Qui ne tomberait à genoux devant lui ? Pas un seul des plus antichrétiens qui ne s'incline devant celui-là ? »

Il tenait l'avènement du christianisme pour le fait capital de

l'histoire, et il se proposa d'étudier les origines et la naissance de ce mouvement prodigieux, en rejetant résolument le surnaturel et en n'admettant d'autres instruments de connaissance que l'observation, la science et le raisonnement.

Quand il commença ce gigantesque travail (1860), il y avait quinze ans qu'il avait quitté Saint-Sulpice. Il était devenu non seulement un savant de premier ordre, mais un écrivain d'un goût très pur et d'une exquise originalité.

En Galilée, dans le pays même où vécut le Christ, il conçut l'idée de son premier volume, la *Vie de Jésus*, qui parut le 23 juin 1863. Une histoire purement rationnelle de Jésus avait déjà été écrite en Allemagne par le docteur Strauss (1835) ; mais elle était peu connue en France, et le livre de Renan y fut considéré comme une scandaleuse nouveauté. Quoiqu'aucun esprit scientifique ne puisse admettre que Renan n'avait pas le droit absolu de présenter l'histoire de Jésus sous le jour qu'il estimait être le véritable, l'auteur se vit aussitôt l'objet des attaques les plus passionnées et les plus injurieuses. Un prélat contemporain appelle le livre une « œuvre de ténèbres, un livre faux, systématiquement faux. L'auteur ment pour tromper, ment pour mentir. Il a aveuglé les foules, il a fait pleurer les saints, il a fait saigner le cœur de l'Eglise, notre mère, il a donné le ton à la critique menteuse, il a donné du crédit au blasphème « élégant (1). »

Le livre coûta à Renan sa place de professeur au Collège de France, qui ne lui fut rendue qu'en 1870. Sans se départir, un instant, de son olympienne sérénité, il publia en 1866 son second volume, *Les Apôtres* ; en 1869, son troisième volume, *Saint Paul*. Les trois derniers : *l'Antéchrist*, *l'Eglise chrétienne* et *Marc-Aurèle*, parurent après la guerre et furent suivis d'une *Histoire d'Israël* en cinq volumes (1872-1892), qui rattacha l'histoire de l'ancienne loi à l'histoire de la loi nouvelle et paracheva le grandiose monument élevé par le penseur à la gloire du christianisme, considéré par lui « comme un prodigieux réveil de l'idée de justice et une « soif de moralité et de sainteté. »

Rien n'est plus à l'honneur de Renan que le calme qu'il a su conserver au milieu des attaques furieuses dont il a été l'objet. Impassible dans la tempête, il est resté à la barre et a tenu sa voile toujours orientée vers le même but. Injures, calomnies atroces, haines déchainées, rien n'a pu le faire dévier de son chemin ; rien n'a pu altérer même sa magnifique bonne humeur.

(1) Mgr Baunard, *Un siècle de l'Eglise de France*, Paris, 1906, p. 178-181.

Ironique pour tout dogmatisme étroit et intolérant, bienveillant pour tout effort vers le vrai, vers le bien, ou simplement vers le bonheur; il a fini par personnifier la sagesse inaltérable et souriante, parvenue à l'entière possession de soi-même, à l'égalité d'âme absolue, tant prisée des sages antiques et si prodigieusement rare parmi nous.

C'est qu'il avait réellement fait le tour de la pensée. Parti de la foi, il était allé vers la science, qu'il avait, pendant cinquante ans, servie, honorée, élargie et embellie de toutes les richesses de son esprit et de son cœur; et il avait fini par comprendre que ces deux cimes, en apparence si distinctes, ne sont que les deux sommets d'une même montagne. Il avait longtemps cru pouvoir opposer au Dieu personnel du christianisme, parfait dès l'éternité, mais qui tolère le mal et la douleur, le Dieu hégélien qui n'est autre que l'éternelle aspiration des choses vers l'organisation et vers la vie, et des êtres vers la conscience, vers la vertu, vers l'idéal; mais, dans cette lente ascension vers la vérité, le christianisme lui était apparu, malgré ses erreurs scientifiques et l'étroitesse de son dogmatisme théologique, comme la source de vertus morales vraiment éternelles, et il concluait : « Nous ne savons pas : voilà tout ce qu'on peut dire de plus clair sur ce qui est au delà du fini. Ne nions rien, n'affirmons rien, espérons; gardons une place dans les funérailles pour la musique et l'encens. Ne disputons pas sur la dose, ni sur la formule de la religion. Bornons-nous à ne pas la nier, gardons la catégorie de l'inconnu, la possibilité de rêver. »

Et cet incroyant, resté pieux et poète, mena la vie la plus belle qu'ait jamais menée le saint le plus régulièrement canonisé. « Il était, a-t-on dit, chrétien comme un catéchumène, à qui son missionnaire aurait oublié de parler des Conciles. » Il avait gardé de ses habitudes d'enfance la coutume de l'examen de conscience et de l'oraison; il vécut d'une vie intérieure profonde, austère et délicate; il connut le recueillement de l'âme au sein du mystère, la retraite dans la contemplation; sa religion fut une adoration perpétuelle de la vérité. Très simple dans ses goûts, très désintéressé, très peu curieux de ses intérêts matériels, il s'appliquait à des tâches obscures, utiles mais peu rémunératrices, alors que son nom au bas d'une page amusante était pour lui, quand il le voulait, une petite fortune. Quand l'âge amena la souffrance, elle le trouva stoïquement résigné, et consolé d'avance de ce qu'il aurait à endurer par les grandes et nobles joies que lui avait données la vie (1).

(1) Cf. E. Faguet, Ernest Renan, *Revue de Paris*, 1898.

Ce grand travailleur, dont l'œuvre fut si considérable, et restera si belle, fut le modèle du savant sans parti pris. Ce n'est pas pour lui que l'histoire était « l'art de mettre en valeur un petit nombre de textes probants et bien choisis ». L'histoire était pour lui l'art de pénétrer jusqu'au cœur même des hommes, de démêler leurs pensées les plus confuses, leurs raisons les plus minces, parfois les moins conscientes. Comprendre, tout comprendre ; voilà à quoi il s'efforçait, soit qu'il eût à peindre un Jésus ou un Néron, une Poppée ou un saint Paul. Il apportait à ces examens de conscience historiques toutes les ressources de sa casuistique avisée, toutes les finesses de son esprit gascon, toutes les élégances de sa science parisienne... de là tant de pages étonnantes de profondeur, étincelantes d'esprit, charmantes de naturel. Il entraît réellement dans la familiarité de tous ses personnages, et lui qui était toujours dans le monde si réservé, presque timide, s'émancipait avec ses héros, ne s'en laissant imposer ni par les prophètes, ni par les empereurs, et parlant de tous avec amour quand il les devinait nobles et bons, avec un mépris de grand seigneur quand il les trouvait bas et vulgaires.

Tout ce travail porta son esprit à un tel degré de culture et de fécondité, qu'à côté des travaux les plus sérieux il trouva le temps de composer mille fantaisies délicieuses, royales largesses à la foule, qui n'eût pas été capable de le suivre sur les hauts lieux où il se complaisait.

De la même main qui corrigeait les épreuves du *Corpus inscriptionum semiticarum*, il écrivait ses *Dialogues philosophiques*, son étonnant *Caliban*, son mélancolique *Prêtre de Némi*, sa dramatique *Abbesse de Jouarre*.

L'*Abbesse de Jouarre* ! Les snobs, les philistins, les Tartufes la lui ont-ils assez reprochée ! Quelles clameurs, quels cris, quels abois !... Et pourtant, comme elle est humaine et vraie, cette simple histoire ! Quelle délicate analyse de la société frivole et charmante du dix-huitième siècle ! quelle liberté philosophique ! et tout aussitôt quelle haute préoccupation morale ! quelle expiation suit pour l'abbesse l'erreur d'un instant, et comme la vaillante accepte noblement l'épreuve et se relève d'elle-même jusqu'au jour où tous la jugent digne du pardon. L'*Abbesse de Jouarre* ! Supposez, un instant, qu'elle ne soit point de Renan, mais d'un auteur bien pensant, biffez quelques expressions hardies, et vous en faites une histoire édifiante.

Renan avait fini par être le plus séduisant causeur que l'on ait vu. Cet homme, qui avait collectionné tant d'idées, en faisait

les honneurs à ses amis et à ses disciples avec une rondeur charmante. Il les prenait dans sa large main grasse, il les présentait comme des bibelots précieux et fragiles, il en montrait les beautés et les faiblesses ; il en sortait d'autres plus rares encore, de tout âge, de tout style ; il en donnait ; il en laissait mettre dans les poches et accompagnait tout cela de réflexions amusantes et fines, de boutades sans fiel, de plaisanteries familières d'un imprévu délicieux : « Travailler, ça repose ! — Quand l'homme n'est pas « très méchant, il faut être très bon pour lui. — Tout ce qui n'a « pas été attendri par le christianisme est viande dure et mau- « vaise. — Qui sait si la vérité n'est pas triste ? Si la vérité est « triste, eh ! bien, que voulez-vous ! *Nunc dimittis in pace...* — « Royaume de Dieu ?... parfait épanouissement de la conscience « de l'univers. Dieu qui règne maintenant si imparfaitement « régnera un jour pleinement. — Comme il faut peu de chose « à l'humanité pour affirmer ses espérances ! (1). »

Ne pensez-vous pas que Renan n'eût pas trouvé spirituel du tout que l'on plantât sa statue au pied d'une Pallas gigantesque, juste en face de la cathédrale de Tréguier ? Nous nous le représentons philosophant avec saint Yves, après la cérémonie de l'inauguration, et haussant ses larges épaules, au souvenir des hommages de tant de gens qui ne l'avaient jamais lu, et étaient parfaitement incapables de le comprendre. Sa conversation a dû être étincelante, ce soir-là.

G. DESDEVISES DU DEZERT

(1) Pensées posthumes.

La vie et les œuvres de Sénèque

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris.

Rôle politique de Sénèque.

Nous avons déjà commencé à montrer quelles furent, pour Sénèque, les conséquences de l'avènement de son élève à l'empire. Cette élévation de Néron imposait à Sénèque et à Burrhus de nouveaux devoirs. Néron était jeune, dépourvu de toute expérience de la vie ; il avait besoin d'un guide ferme et éclairé ; le guide qui se trouvait tout indiqué était Sénèque, qui vivait auprès de lui depuis longtemps, dans une intimité de tous les instants, et qui avait su gagner sa confiance. Néron avait, en effet, pris l'habitude de consulter son précepteur, et, devenu empereur, il continua à lui demander ses conseils. Ainsi, du jour au lendemain, quand Néron fut lancé dans la politique, Sénèque y fut lancé du même coup. Nous avons vu que Néron était incapable de faire un discours. Etant néanmoins obligé par ses fonctions de prendre la parole dans un certain nombre de circonstances, il recourut au talent de Sénèque. C'est ainsi que, dès le début, celui-ci composa pour son élève une harangue aux soldats, un panégyrique de Claude et un discours-programme au Sénat. Tacite dit formellement que les discours de Néron furent composés par Sénèque. Il fut donc amené, notamment dans le discours au Sénat, à développer des idées politiques ; pour cela, il lui fallait se faire une opinion personnelle sur le gouvernement, et réfléchir sur les principes du règne, sur un programme politique. C'est ainsi qu'il devint le conseiller politique et comme le ministre de Néron. Nous étudierons son rôle politique à l'aide des documents abondants que nous fournissent Suétone, Dion, et surtout Tacite au livre XIII des *Annales*.

Nous savons que Sénèque n'était pas le seul précepteur de Néron. Agrippine avait placé à côté du philosophe un général, Burrhus ; mais nous n'aurons pas à nous occuper de la part prise par Burrhus au gouvernement. En effet, Tacite dit que

Sénèque et Burrhus ont toujours marché dans un parfait accord, *concordes*. Ce que nous dirons de Sénèque s'appliquera donc aussi, tout naturellement, à Burrhus.

La ligne de conduite que Sénèque a désiré voir adopter par Néron, vers laquelle il l'a peu à peu très habilement dirigé, peut se résumer en deux mots : clémence, indépendance. Clémence à l'égard de ses sujets ; indépendance à l'égard de sa mère.

A peine Claude a-t-il fermé les yeux qu'immédiatement, suivant le vieux principe romain des représailles, les exterminations commencent. La première victime des rancunes d'Agrippine est Silanus, dont elle avait déjà acculé le frère au suicide. Silanus, homme sans aucune espèce d'énergie, ne devait pourtant guère inquiéter l'ambitieuse Agrippine. Mais il semblait dangereux à Agrippine, parce qu'il était d'un âge mûr et qu'il descendait, comme Néron, d'Auguste. Par cela seul que Silanus pouvait, même malgré lui, devenir populaire et capable d'être un rival pour Néron, on le jugeait dangereux, et on le fit empoisonner à l'insu de Néron.

Agrippine voulut encore se débarrasser d'un affranchi contre lequel elle avait amassé bien des rancunes, Narcisse. Nous savons quel rôle avait joué Narcisse auprès de Claude, à la fin de son règne. Il avait fait tous ses efforts pour dessiller les yeux de l'empereur, et, en lui faisant voir les projets criminels de sa femme, l'inviter à les rendre impossible par un châtiment immédiat. Ainsi Narcisse, qui au début avait aidé Agrippine, avait plus tard percé à jour son ambition et tenté de lui barrer la route. Agrippine ne lui pardonna pas, et Narcisse alla rejoindre Silanus.

Voilà par quelles cruautés s'ouvre le règne de Néron. Agrippine allait continuer, dit Tacite ; on allait encore faire des massacres, si Burrhus et Sénèque ne s'étaient mis à la traverse : « *Ibaturque in cædes, nisi Afranius Burrhus et Annæus Seneca obviam issent* » (*Annales*, XIII, 11). Sénèque donna comme mot d'ordre : pas de représailles. Comment Sénèque et Burrhus ont-ils pu intervenir efficacement pour empêcher les massacres, c'est ce que Tacite ne nous dit pas. Il dit seulement qu'ils ont agi, qu'ils se sont mis à la traverse des projets sanguinaires d'Agrippine. Sans doute, c'est en exerçant une pression sur Néron qu'ils l'ont déterminé à arrêter les vengeances de sa mère. C'était là un premier avantage remporté par Sénèque.

Mais ce premier succès ne lui suffisait pas. L'arrêt des condamnations pouvait n'être regardé que comme un accès momentané et passager de clémence. Sénèque ne veut pas d'un simple accès

de clémence ; ce qu'il veut, c'est que la clémence devienne pour Néron un principe de gouvernement. Son but est d'inculquer au jeune empereur cette idée, que la clémence est le plus habile des procédés, parce qu'elle est encore le meilleur moyen de rendre un prince populaire. Il veut que la clémence devienne pour Néron une habitude, qu'elle lui soit facile et agréable. Toute la politique de Sénèque est donc tournée vers ce but : habituer l'empereur à la clémence, en lui en faisant comprendre les avantages.

Sénèque n'omet jamais cette considération dans les mesures qu'il fait prendre à Néron et dans les discours qu'il compose pour lui. Ainsi, dès le début du règne, dans le discours prononcé devant le Sénat, il fait dire à Néron qu'il apporte au pouvoir une âme neuve, et qu'il n'a ni haines à satisfaire ni vengeances à exécuter. Tacite ajoute que, dans toutes les occasions, dans toutes les circonstances où il peut le faire, Sénèque fait prononcer à Néron des harangues qui engagent solennellement sa clémence, de façon que l'empereur ayant, à diverses reprises, devant le Sénat ou devant le peuple, manifesté son intention d'être clément, soit comme lié par cet engagement public et ne puisse plus reculer. Sénèque veut que la clémence du prince soit tellement connue et célébrée qu'il y ait désormais pour Néron une sorte de honte à s'écarter, même un instant, de cette ligne de conduite. Cette intention apparaît très clairement dans la manière d'agir de Sénèque.

On la retrouve également dans un livre qui date précisément du début du règne de Néron : c'est le traité *Sur la Clémence*, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Le livre est composé pour Néron, dédié à Néron. Cependant il est probable que Sénèque ne se faisait pas illusion sur le cas qu'en ferait l'empereur. Il n'a pas dû espérer que son élève s'intéresserait à cet ouvrage, en somme assez aride et assez difficile à lire. Sans doute, Néron s'est contenté d'ouvrir le livre, d'en regarder la dédicace et d'en lire la première page, où Sénèque lui fait toutes sortes de compliments ; mais il n'a pas dû aller plus loin. Pourquoi donc Sénèque, s'il n'espérait pas être lu par Néron, a-t-il composé cet ouvrage ? Cela répond toujours à la même tactique : il a voulu engager Néron. Il a voulu que tout le monde sût que Néron était un prince clément, et, pour cela, il a consigné dans ce traité, destiné à être répandu partout, les traits de clémence de l'empereur et les éloges qu'ils méritaient. Il a rapporté des mots, plus ou moins authentiques, qu'il interprète dans le sens le plus favorable et qu'il couvre de louanges dithyrambiques. Tout cela est destiné dans sa pensée à lier, pour ainsi dire, Néron à la clémence par

un engagement solennel, dont il soit impossible à l'empereur de se dédire.

Mais, pour que le jeune empereur pût être clément, il fallait qu'il fût indépendant à l'égard de sa mère ; car Agrippine ignorait la clémence. S'il y a jamais eu, en effet, quelqu'un de méchant et de vindicatif, c'est bien la mère de Néron. Si donc Sénèque veut réussir dans ses projets, il faut, avant tout, qu'il arrache Néron à la tutelle malfaisante de sa mère. C'est pourquoi Sénèque s'est mis à la traverse des projets d'Agrippine, et, pour réussir, il a fallu qu'il ait obtenu de Néron un acte de volonté, qu'il l'ait endoctriné. Cette ligne de conduite, la voici : déférence absolue, respect absolu, mais liberté pleine et entière en échange de cette soumission extérieure.

C'est pour suivre cette habile politique que nous voyons Néron, dans les premières années de son règne, accumuler sur la tête de sa mère tous les honneurs possibles. Sénèque s'est vite aperçu qu'Agrippine était une ambitieuse, et il pense qu'en lui donnant les apparences du pouvoir, elle sera satisfaite. Aussi persuade-t-il à Néron de flatter, autant que possible, cette manie d'autorité de sa mère. Chose inouïe alors, on lui accorde un semblant de pouvoir militaire. Comme le tribun militaire demandait, un jour, le mot d'ordre à Néron, il répondit : « La meilleure des mères ». Puis on permit à Agrippine de se faire précéder de deux licteurs, comme un magistrat. Plus tard, on ira même jusqu'à lui donner une garde personnelle de soldats germanis. Agrippine désirait vivement assister aux séances du Sénat ; mais ce désir rencontrait une grave difficulté : il n'aurait pas été convenable qu'elle traversât les rues de Rome et eût accès dans le temple où se tenaient les réunions du Sénat. On tourna la difficulté : on fit venir le Sénat au palais ; on perça une baie dans la salle de séances, et, pour qu'Agrippine pût entendre commodément les discussions sans être vue, elle assista aux assemblées dissimulée par un rideau. Ainsi, « invisible et présente », suivant l'expression de Racine, elle pouvait tout entendre à son aise.

Tout cela indique une grande déférence de la part de Néron. On traite mieux Agrippine même qu'on n'a traité la veuve d'Auguste, Livie ; mais on ne lui donne que l'apparence du pouvoir. Quand elle cherche à saisir quelque réalité, Sénèque est là pour y mettre bon ordre. Tacite signale quelques exemples de cette fermeté. Dans une des premières réunions du Sénat, il fut question de prendre des mesures sévères pour empêcher les avocats de demander de trop forts honoraires ; on voulut également supprimer l'obligation pour les questeurs désignés de donner à

leurs frais des combats de gladiateurs. Agrippine, qui avait été, durant le règne précédent, la cause de ces abus, ne voulait pas qu'on les fit disparaître. Elle fit de l'opposition, en disant qu'on supprimait ce qu'avait institué Claude. Malgré sa résistance, le Sénat vota les réformes. Si le Sénat passa outre à l'opposition d'Agrippine, c'est que Néron lui en avait donné l'ordre ; et, derrière Néron, il y avait Sénèque.

Tacite raconte également (*Annales*, XIII, v) une autre anecdote. Néron devait recevoir solennellement des ambassadeurs arméniens, qui venaient à Rome plaider la cause de leur roi et de leur nation. Néron, assisté de Burrhus, de Sénèque et des grands dignitaires de l'empire, se trouvait sur une estrade en grande cérémonie. Tout à coup, on voit s'ouvrir la porte de la salle des réceptions : c'est Agrippine qui veut, elle aussi, assister à l'audience et recevoir les hommages des ambassadeurs. D'un pas assuré, elle traverse la salle et s'avance vers l'estrade, avec l'intention de prendre place à côté de son fils. Tout le monde se demande avec inquiétude ce qui va se passer. Seul, Sénèque ne perd pas son sang-froid. Il se penche du côté de Néron et lui murmure quelques mots à l'oreille. Aussitôt l'empereur quitte son siège, descend de l'estrade, va au-devant de sa mère, lui adresse toutes sortes d'hommages et... l'emmène hors de la salle.

Nous voyons bien par là quelle est l'idée de Sénèque : il veut, à tout prix, défendre Néron contre les petites invasions de l'autorité maternelle.

Nous retrouvons cette idée de Sénèque dans une histoire qui n'a pas toujours été interprétée en sa faveur : c'est l'histoire de l'affranchie Acté et de son amour pour Néron. Acté, fort jolie personne d'ailleurs, avait attiré l'attention de Néron et lui avait plu. Il ne faut pas se montrer trop rigoriste et stigmatiser Sénèque d'avoir prêté les mains à cette liaison, qui était une infidélité faite par Néron à sa femme légitime, Octavie, sœur de Britannicus. Sénèque a compris qu'il valait encore mieux ne pas gêner Néron dans une liaison qui, en somme, était pardonnable, que de contrarier son inclination et de le laisser aller à des plaisirs moins excusables.

Mais Agrippine, en apprenant cette passion de son fils, jeta d'abord les hauts cris. Il était odieux, disait-elle, que Néron donnât pour rivale à sa femme une affranchie, et fit d'Octavie une servante. En réalité, la pauvre Octavie laissait Agrippine bien indifférente. Ce qu'elle craignait, c'était que Néron ne tombât sous la coupe d'une femme. Si cette femme était habile, elle allait

supplanter Agrippine et gouverner l'empereur. Agrippine savait assez, par expérience, comment les choses se passaient pour avoir des raisons d'être inquiète. Aussi fit-elle toutes sortes de reproches à Néron.

Quand Sénèque s'aperçut de la chose, il comprit qu'il pouvait tirer habilement parti de cette rivalité, pour soustraire définitivement Néron à l'influence de sa mère. Aussi, loin de combattre l'inclination de Néron pour Acté, fit-il tout ce qu'il pouvait pour l'encourager et la favoriser. Il se rendit complice de la passion du prince, au lieu de lui faire obstacle. Annæus Serenus, parent de Sénèque, agissant probablement de concert avec lui, affecta de s'afficher avec Acté et se fit passer pour l'amant de l'affranchie, afin de donner le change sur les véritables sentiments de Néron et d'Acté. C'était Serenus qui servait, en réalité, d'intermédiaire entre Acté et Néron, et qui lui transmettait les présents de l'empereur. Cette intrigue était peut-être assez indigne d'un grave philosophe comme Sénèque; mais ce qui la rend, jusqu'à un certain point, excusable, c'est qu'elle rentrait dans son système de défense contre l'influence d'Agrippine. Sénèque jugeait que tous les moyens étaient bons pour parvenir à la fin qu'il s'était proposée.

Il vint un moment où Agrippine commença à trouver singuliers les procédés dont on usait à son égard. A propos de l'affaire d'Acté, elle se dit qu'elle avait sans doute procédé maladroitement en poursuivant son fils de reproches et en s'opposant violemment à sa passion. Elle pensa que c'était sa faute, qu'elle avait agi sottement et agacé Néron par sa mauvaise humeur; elle résolut de changer de tactique. Elle, qui avait naturellement un caractère désagréable et acariâtre, se fit caressante et câline, si caressante et si câline, dit Tacite, qu'il ne manqua pas de gens pour tourner en mauvaise part sa conduite : « *Nec defuere qui in deterius referrent* ». (*Annales*, XIII, xiv). Elle s'efforça d'être aimable et prodigua à son fils des amabilités que les anciens représentaient comme suspectes, comme si elle voulait rivaliser avec Acté. Elle se moqua de sa sévérité passée, qu'elle représentait comme intempestive; elle mit ses richesses au service de son fils.

Mais Néron ne fut pas la dupe d'un changement si brusque et si imprévu. D'ailleurs, il fut averti d'avoir à se méfier de cette femme, qui joignait la fourberie à la méchanceté. Et qui avertit Néron? Ce furent, dit Tacite, les plus proches de ses amis : *proximi amicorum*. Or cette expression désigne toujours, chez Tacite, les conseillers de Néron et, en première ligne, Sénèque.

Cependant Sénèque, tout en mettant Néron en garde contre les embûches hypocrites d'Agrippine, lui conseille de ne pas se départir de la déférence dont il lui a fait une obligation. Il l'invite à être aimable pour sa mère, à avoir pour elle des attentions. Ainsi, un jour, on ouvrit le trésor impérial. Néron, connaissant la coquetterie de sa mère, choisit lui-même les vêtements les plus somptueux, les plus beaux bijoux et les plus belles pierreries pour les envoyer en présent à Agrippine. Celle-ci ne se laissa pas, d'ailleurs, éblouir par le cadeau, et elle s'écria : « Mon fils me donne une partie de l'héritage impérial que je lui ai procuré tout entier. » Elle faisait ainsi éclater son mécontentement et sa déception. Ambitieuse avant tout, elle avait tout fait pour obtenir le pouvoir, et elle espérait l'exercer effectivement sous le nom de son fils. Et voilà qu'au contraire on ne lui donnait en partage qu'un semblant de prestige et une autorité illusoire. Il y avait là de quoi exaspérer cette femme avide de pouvoir et de quoi la pousser aux pires violences.

Jusqu'ici, Néron, nous l'avons vu, a gardé envers sa mère une attitude soumise et respectueuse, au moins en apparence. Maintenant, il va y avoir entre le fils et la mère une opposition nette et déclarée, et Sénèque jouera un grand rôle. A la suite de la parole amère d'Agrippine, que nous venons de rapporter, les conseillers de Néron pensèrent que c'était Pallas qui poussait l'impératrice mère. Pallas avait une charge importante dans l'administration des finances de l'empire, dont il disposait à sa fantaisie. Néron lui enleva sa charge et le disgracia.

Aucun coup ne pouvait être plus sensible à Agrippine. Pallas était son conseiller, et entretenait sans doute avec elle des relations plus intimes. Dès lors, Agrippine ne se connaît plus, et fait à son fils les reproches et les menaces les plus terribles. Et, détail à noter, car il montre bien l'importance du rôle joué en cette affaire par les précepteurs du prince, elle accable d'invectives et de sarcasmes Sénèque et Burrhus ; elle savait donc bien d'où partaient des coups si funestes pour son ambition.

Alors elle forma un plan de vengeance : elle résolut de se servir du jeune Britannicus contre Néron. Britannicus, se dit-elle, est en âge de régner. C'est à lui, né de race impériale, que revient légitimement le trône de son père, occupé injustement par un simple fils adoptif. Il ne tient qu'à elle, Agrippine, de dévoiler toutes les intrigues qui ont provoqué l'avènement de Néron, son mariage avec Claude, l'adoption de Néron, l'empoisonnement de Claude. Elle se fait forte de conduire au camp des prétoriens Britannicus, comme elle y a conduit Néron, et de rendre à

Britannicus cette place dont elle l'a injustement écarté. Peut-être celui-là lui sera-t-il plus reconnaissant. En même temps, Agrippine profère les menaces et les injures les plus abominables contre Néron.

Le résultat, nous le connaissons, et il ne se fit pas longtemps attendre : ce fut la mort de Britannicus. Le jeune prince fut empoisonné, dans un banquet de famille, sur l'ordre de Néron. Sénèque dut assister au drame. Quelle fut son attitude ? Nous ne le savons pas. Tacite ne nous en dit rien. Au moment où Britannicus tomba, il y eut un moment de stupéfaction ; on regarda Néron, qui ne broncha pas. Sans doute, Sénèque n'a pas été mis au courant des préparatifs et ne connaîtra le crime qu'au moment de son exécution.

Quelque temps après la mort de Britannicus, Néron fit paraître un édit, qui, je le crains, doit être de la plume de Sénèque. Britannicus avait été enseveli à la dérobée, la nuit, sans aucune cérémonie, sans éloge funèbre. Néron éprouva le besoin de s'excuser de la rapidité de ces funérailles, et, dans son édit, il proclamait qu'il n'avait fait que suivre la tradition ancienne ; il avait cru devoir hâter l'enterrement de Britannicus, parce qu'il fallait soustraire aux regards les deuils cruels, et ne pas les prolonger par une cérémonie et des éloges pompeux. En terminant, Néron se plaignait de rester seul de la famille impériale, et il sollicitait l'appui du Sénat et du peuple pour le soutenir dans son isolement. Si, vraiment, Sénèque est l'auteur de cette proclamation, il ne faut pas lui en faire honneur.

Une autre accusation, plus grave encore, pèse sur Sénèque. Il semble bien que Tacite le vise, quand il accuse les amis de Néron d'avoir accepté le partage des biens de Britannicus. Et, en effet, il est probable qu'une partie des richesses considérables amassées par Sénèque datent de ce moment. « Néron, dit Tacite (*Annales*, XIII, xviii), fit des largesses à ses meilleurs amis. Et il ne manqua pas de gens pour trouver étrange que des personnages, qui faisaient profession de pratiquer une morale austère, se fussent, en un pareil moment, partagé comme une proie les maisons et les villas de Britannicus. Quelques-uns pensèrent qu'ils y avaient été forcés par le prince, qui avait conscience de son crime, et espérait se le faire pardonner en enchaînant par des largesses tout ce qu'il y avait de plus accrédité dans l'État : *Ex in largitione polissimos amicorum auxit. Nec defuere qui arguerent viros gravitatem adseverantes, quod domos, villas id temporis quasi prædam divisissent. Alii necessitatem adhibitam credebant a principe, sceleris sibi conscio et veniam sperante, si largitionibus*

validissimum quemque obstrinxisset. » Tout ce que nous pouvons dire, pour excuser Sénèque, c'est que Tacite est toujours porté à prendre l'opinion la plus défavorable au philosophe, et que peut-être, comme Tacite ne peut s'empêcher de le remarquer, Néron a forcé ses amis à accepter les dépouilles de sa victime.

L'empoisonnement de Britannicus ouvrit tout à fait les yeux à Agrippine. Elle se rendit compte alors que c'était entre elle et son fils un duel à mort, et que, jamais plus, elle ne réussirait à remettre la main sur le pouvoir. Elle prit des mesures de sécurité personnelle ; elle essaya de conspirer contre son fils. Elle se rapprocha d'Octavie, sœur de Britannicus et femme de Néron, eut beaucoup d'entretiens secrets avec ses amis, ramassa de l'argent de tous les côtés. Elle se fit aimable, « accueillit gracieusement des tribuns et des centurions, comme si elle cherchait un chef et des partisans : *tribunos et centuriones comiter excipere... quasi quæreret ducem et partes.* » (Tacite, *Annales*, XIII, xviii.)

Il était inévitable que Néron fût mis au courant des intrigues de sa mère. Il usa de représailles : la première mesure qu'il prit contre Agrippine fut de lui retirer une partie des honneurs qu'il lui avait donnés. Il lui enleva la garde de prétoriens qu'elle avait reçue autrefois comme épouse de l'empereur et qu'on lui avait laissée comme mère de Néron ; il supprima également son escorte personnelle de soldats germains. Puis, pour l'empêcher de faire figure d'impératrice et de recevoir les hommages des courtisans, il fit fermer le palais impérial et lui assigna une autre résidence.

Aussitôt qu'on s'aperçut qu'Agrippine n'avait plus de crédit, il y eut comme un déchaînement de haines contre elle. Tous ceux qu'elle avait blessés se dressèrent, trouvant l'occasion bonne pour l'accabler. Une de ses rivales arriva à organiser une histoire de complot destiné à substituer un nouvel empereur à Néron, et dont Agrippine était l'âme. On chargea l'histrion Paris, qui allait souvent au palais la nuit pour distraire Néron, de lui dénoncer la prétendue conjuration. Néron entra dans une colère épouvantable et ne parla de rien moins que de faire mettre sa mère à mort, et, comme Burrhus était une créature d'Agrippine et dirigeait les prétoriens, il le soupçonna d'avoir été corrompu par sa mère, et voulut le destituer. Sénèque intervint en faveur de son collègue, et réussit à démontrer à Néron que Burrhus n'était nullement complice d'Agrippine. Puis tous deux intervinrent pour conseiller à Néron de ne pas faire exécuter sa mère. Ils lui représentèrent qu'il ne fallait pas se fier à une accusation portée par une seule personne et venant d'une famille ennemie d'Agrip-

pine. Ils lui montrèrent qu'il est injuste de faire périr qui que ce soit, à plus forte raison sa propre mère, sans avoir auparavant laissé à l'accusé le moyen de se défendre. Ils insistèrent pour que Néron permit à sa mère de s'expliquer, et l'empereur finit par accepter, à la condition que, si sa mère était reconnue coupable, elle serait mise à mort.

Le conciliabule convenu eut lieu chez Agrippine, où Néron se rendit accompagné de Sénèque, de Burrhus et de quelques affranchis destinés à servir de témoins. Agrippine réussit à se disculper par un discours habile. Néron se laissa convaincre, et sa mère obtint même de lui qu'il ferait punir les dénonciateurs.

Tous ces événements s'accomplirent dans les premières années du règne de Néron. Dans la suite, les historiens parlèrent plus rarement de Sénèque. Il fut consul en l'an 56. En 58, il fut mêlé au procès de ce Suilius, dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises ; mais il semble bien que son rôle tende à diminuer d'importance. Néron, en effet, penche de plus en plus du côté où il doit tomber. Son goût le porte à rechercher la société de comédiens, de cochers, d'artistes de bas étage. Il se livre avec moins de retenue à ses débauches nocturnes. Enfin, il se laisse entraîner par des amis aussi dépravés que lui, Othon, le futur empereur, et Sénécion, à faire la connaissance de Poppée, qui sera son mauvais génie.

M. G.

Histoire politique de la France contemporaine depuis 1848

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Professeur à l'Université de Paris.

Distribution géographique des partis.

Jusqu'ici, nous avons étudié ce qui se passait au centre du gouvernement, d'où est partie la révolution et où se sont décidés les conflits. Le danger de cette méthode est de donner l'illusion que toute la vie politique de la France est concentrée à Paris et se règle entre les hommes politiques installés à Paris ; que, par conséquent, la population de France reste passive et reçoit les décisions de la capitale. Cette illusion, grande alors, est prouvée par l'impression produite par les élections de 1830 et a été entretenue par les historiens.

Bien au contraire, la population française entre alors dans la vie politique ; en 1849, elle se divise en partis qui répondent à des tendances ou influences opposées. La division qui se forme alors va se continuer sans interruption ; c'est elle qui va dominer la vie politique en France, jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Il est donc utile d'essayer de voir comment les partis sont distribués. Cette question n'a jamais été étudiée ; il n'est donc possible que d'en présenter une première ébauche.

De quels documents dispose-t-on ? Pour avoir une idée générale de la distribution des partis, nous avons le résultat des élections de 1849 ; mais le compte rendu officiel est incomplet et ne donne pas, d'une manière uniforme, le nombre des voix obtenues par les minorités. Les procès-verbaux de ces élections se trouvent aux archives de la Chambre. La question a été étudiée dans un travail de M. Géniepe, qui a même dressé une carte.

On ne connaît les faits qu'en gros et par départements. Il faudrait faire une étude par localités, dans chaque département. Deux séries de documents des Archives nationales permettent de se faire une idée approximative des opinions dans les départements. C'est la série FICRI « Esprit public et élections », contenant les rapports des préfets. Malheureusement, elle est très incomplète ;

ainsi tous les rapports des commissaires du gouvernement provisoire ont disparu ; pour la plupart des départements, il existe des lacunes énormes. La deuxième série est beaucoup plus importante : c'est la série BB³⁰ (n^{os} 367 à 390), qui contient les rapports des procureurs généraux. Déjà en 1840, Guizot avait donné l'ordre aux procureurs généraux de rédiger des rapports semestriels sur l'état moral et politique de leur ressort ; mais cette institution avait vite disparu. Dans une circulaire du 24 novembre de 1849, le nouveau ministre de la justice, Rouher, écrit aux procureurs : « Dans la situation politique où se trouve la France, il est important que je sois complètement et fréquemment éclairé sur l'état des diverses régions. » Il ordonne qu'on lui « ... adresse, le 1^{er} de chaque mois, un rapport contenant une appréciation motivée de la situation morale et politique des départements qui composent le ressort... et un exposé sommaire de tous les faits politiques qui ont pu s'y accomplir, tels que délits de presse, organisations de sociétés, créations de journaux, menées sourdes ou apparentes des partis... Afin que les renseignements... soient complets.. vous demanderez à chacun des procureurs de la république un rapport mensuel sur l'état de leur arrondissement dont vous extrairez les faits... » On recommande « la plus grande exactitude et le plus grand soin ». — Une circulaire du parquet de la cour d'appel de Montpellier, du 20 décembre 1849, aux différents procureurs du ressort porte : « Votre rapport doit contenir quatre parties :

« 1^o Situation morale. Calme ou agitation. Appréhension ou sécurité. Si l'état extérieur est en rapport avec les sentiments de la population.

« 2^o Situation politique. Quels sont les partis, leurs divisions, leurs forces respectives ; s'ils sont unis ou divisés, leurs tendances, leurs projets, leurs moyens d'action, leur attitude actuelle vis-à-vis du gouvernement, leurs démarches ou leur inaction.

« 3^o Exposé sommaire des faits : 1^o délits de presse ou contraventions relatives à la police de la presse ; 2^o créations de journaux ; 3^o attroupements et rébellions par plusieurs personnes, violences envers les fonctionnaires ou les agents de la force publique dans l'exercice de leurs fonctions ; 4^o organisation ou existence des sociétés secrètes.

« Réunions diverses ayant un caractère politique, quel que soit leur but apparent. Propagande politique par des individus de l'arrondissement ou étrangers à l'arrondissement ; les moyens qu'ils emploient, les intérêts et les passions qu'ils exploitent.

« 4^o Motifs d'appréciation, Circonstances générales ou particu-

lières qui caractérisent la situation. Rapprochements, différences ou similitudes avec des groupes antérieurs. Induction.

«... Je vous prie de me faire connaître ceux de vos auxiliaires qui se sont fait remarquer par l'efficacité ou l'insuffisance du concours qu'ils vous auront prêté pour la connaissance et l'appréciation des faits. »

Pour faire usage de ces documents, il faut avoir recours à beaucoup de précautions critiques. Comment ont-ils été rédigés? Quelles sont leurs tendances? D'abord, ce sont des résumés. Chaque procureur général a reçu des procureurs de la république un rapport pour chaque arrondissement; l'état d'esprit de ces procureurs de la république varie beaucoup. Les uns ne disent rien qui puisse amener des ennuis à des personnes de leur arrondissement; beaucoup sont des fanatiques, ou manquent de critique, ou font du zèle et inventent les faits ou les grossissent.

De même les procureurs généraux sont d'intelligence très différente. Quelques-uns sont solennels et se livrent à de vagues considérations, l'esprit hanté par la peur de l'anarchie. On peut cependant tirer de ces documents si tendancieux des renseignements généraux sur l'opinion de chaque région (renseignements que l'on peut contrôler par les résultats des élections), des indications précises sur les centres républicains, sur les personnages influents, sur les journaux (dont on peut établir ainsi une liste), sur les manifestations, réunions, banquets, cérémonies, poursuites, etc. Ces rapports furent pris très au sérieux, et plusieurs sont annotés de la main même du ministre.

On peut, avec ces documents, essayer de se faire une idée de la vie politique de la France. La répartition générale des partis est donnée par la carte des élections. Une chose est frappante : c'est le nombre des abstentions. Au point de vue de la distribution régionale, on voit une forte majorité pour l'ordre dans la région nord, nord-est et nord-ouest, dans l'ouest et le sud-ouest. Les républicains dominent dans l'est et le sud. La géographie du centre, à ce point de vue, est très confuse.

Nous étudierons successivement les diverses régions de la France, en indiquant le caractère général de l'opinion, les centres républicains, les principaux moyens d'action, les journaux, les groupements, les personnages influents, l'action des instituteurs et des maires, les manifestations caractéristiques de l'état d'esprit des procureurs et des procédés employés pour comprimer l'opinion républicaine.

I. Région du nord. — Elle se subdivise en région des Pays-Bas, et Picardie et Ardennes.

A. — Les Pays-Bas (département du Nord et du Pas-de-Calais, pays en dehors de la vie française) ont une population des campagnes qui manifeste peu de vie politique ; elle suit les anciens partis ; ses représentants appartiennent au parti de l'ordre. Nous avons, dans les rapports des procureurs, une description de l'arrondissement de Saint-Pol, qu'on peut étendre à toute la région : « L'ancienne noblesse et le clergé sont légitimistes ; l'ancien parti libéral comprend les propriétaires aisés, les industriels, les hommes de professions libérales, sans comités, sans réunions, et qui acceptent franchement la république ; la masse des petits propriétaires fonciers, des fermiers, des ouvriers, est flottante et indécise ; elle suit, en ce moment, l'influence du clergé et de la noblesse. » C'est aussi une région de grande industrie (il faut cependant se rappeler que toutes les mines ne sont pas encore exploitées), de filature et de tissage. Les ouvriers sont dans une condition misérable, la plupart hors de la vie politique.

Il y a pourtant une fraction notable rouge, surtout dans le Nord. Les ouvriers de Lille sont organisés. Leur centre, c'est le *Messager du Nord* ; ils ont formé près de soixante sociétés sous divers noms, sous prétexte de bienfaisance, de secours mutuels ou de divertissement. Il y a d'autres journaux locaux républicains : l'*Observateur* à Avesnes, l'*Indépendant du Nord* de Maubeuge ; à Douai, s'imprime le *Républicain*. Le procureur signale un noyau révolutionnaire dans cette dernière ville. On retrouve dans le Nord, à Lille surtout, les traces de l'influence de l'ancien commissaire du gouvernement provisoire, Delescluze. Le procureur se plaint vivement des instituteurs : « Ils ont pris à la lettre, dit-il, les circulaires de Carnot et les flatteries de la presse socialiste ; ils ont organisé des clubs, des sociétés, des lectures publiques, et maintenant ils ne savent plus se résigner à leur modeste rôle et veulent se poser en hommes de la politique d'avenir ; de même, le colportage a inondé les campagnes d'une masse de livres à bon marché, qui ont causé des ravages... La préfecture, qui avait donné les autorisations en termes généraux... vient de prendre une mesure nécessaire : les colporteurs doivent être munis d'un catalogue complet. »

Dans le Pas-de-Calais, les rouges sont beaucoup plus faibles, même dans la population ouvrière. « La masse de la population, écrit le procureur, veut de l'ordre avant tout. » On constate peu d'agitation dans la classe laborieuse. Il y a cependant quelques petits centres républicains isolés. « On suppose, écrit le procureur, que les anciens chefs des clubs qui existaient naguère à Boulogne, Calais, Saint-Pierre, sont toujours en relation et orga-

nisés en une société secrète ; mais aucun fait n'est venu donner de la consistance à cette supposition. » On ne trouve quelque agitation qu'à Montreuil, Boulogne, Aire et Béthune (pays minier).

B. — Picardie. Dès 1848, il y a eu des orléanistes élus. C'est un pays conservateur, surtout dans la Somme et dans l'Oise, même dans la ville industrielle d'Amiens. Tous les journaux sont signalés comme étant inoffensifs. On trouve quelques centres rouges isolés, comme Corbie ou Mouy, où il y a des fabriques de drap. Dans le canton de Pierrefonds, par suite sans doute de l'influence du voisinage de Paris, on signale l'élection au conseil général d'un pharmacien socialiste. A Liancourt, où se trouvent des fabriques de chaussons, l'esprit n'est pas bon : on s'y coiffe de képis rouges. Dans l'Aisne, non seulement dans les centres ouvriers, mais même dans la partie rurale, se manifeste un esprit d'opposition. Cet esprit a persisté depuis. A Saint-Quentin, où la journée de travail est de 14 heures, on signale des prédications socialistes. Un club social y avait été fondé ; on l'a fermé. A Vervins, on signale également des menées socialistes. Il y reste des traces de la prédication de Cabet ; il y avait existé un groupe d'Icariens. Dans le Soissonnais, à Château-Thierry, se manifeste un esprit d'opposition ; cet esprit frondeur a persisté : Château-Thierry a été le seul arrondissement rural boulangiste. A Villers-Cotterets, on signale la propagande des employés de chemin de fer.

Dans les Ardennes, l'opinion est modérée. « La population ardennaise, écrit le procureur, est douée de beaucoup de bon sens et de lumière. » De plus, il n'y a pas de grandes villes. Les rouges apparaissent dans les centres industriels : Sedan, Rethel, et surtout Vouziers. Gette dernière ville est signalée comme « le point le plus agité des Ardennes », comme « le foyer des passions démagogiques ». Il s'y était fondé une société de secours mutuel socialiste. A Sedan, s'est formée une association sur le modèle de celle de Reims. A Mouzon, des jeunes gens portent des calottes rouges, « symbole néfaste et menaçant pour la paix publique ». Dans l'ensemble, le nombre des rouges est peu considérable.

II. *Région du nord-est* (Alsace-Lorraine, Champagne).

A. — Alsace. Nous avons des rapports très détaillés du procureur général de Colmar. Ce pays se trouve dans des conditions particulières.

Il n'y a pas de noblesse ; la population rurale est très dense ; la propriété est très morcelée ; le sort de la population est alors assez misérable. La population industrielle est déjà nom-

breusé, surtout dans le Haut-Rhin. Les patrons, protestants, sont républicains. Ce pays est, en majorité, républicain dans les régions de langue allemande ; il n'y a que les quatre cantons de langue française qui aient donné la majorité aux partis de l'ordre. Il faut donc, à ce point de vue, encourager l'extension de la langue française.

Les juifs jouent un grand rôle dans le pays : ce sont eux qui dirigent la vie économique. « Les habitants, dit le procureur, n'achètent pas un bout de terre, ne vendent pas un animal domestique, ne contractent pas un mariage, ne font pas une négociation sans qu'un juif y soit appelé... Il y a contre lui dans tous les cœurs une haine implacable... Les mouvements politiques ne signifient guère... pour le pays, que le droit de se ruer sur les juifs. » Les juifs appartiennent au parti de l'ordre : « Ils savent très bien qu'au premier symptôme de désordre, on se jettera sur eux et sur leurs propriétés. » Les populations républicaines sont antijuives. Les républicains ont des journaux actifs dont le principal est le *Volksrepublik*, dont le programme est exposé dans un dialogue entre un paysan et un rouge : « Si les socialistes, y est-il dit, veulent... la diminution des impôts... la réduction de l'armée... la suppression des entraves à la production et à la consommation... assurer à tous par l'Etat l'instruction gratuite et obligatoire... l'affranchissement des ouvriers nos frères... la liberté et la paix perpétuelle pour l'Europe, je me mets de leur côté, je suis rouge... » On tente inutilement de lui opposer un journal français rédigé à Strasbourg. Les républicains ont pour eux les instituteurs et les maires. « Je ne dis rien des instituteurs ; leurs déplorables tendances sont, depuis longtemps, constatées... De même, les maires : les uns sont complices des menées socialistes, les autres sont soumis par leur ignorance aux instituteurs secrétaires de mairie. » Les employés de chemin de fer sont, ici encore, des partisans de la révolution sociale. Mais, en Alsace, les patrons, eux aussi, sont républicains et soutiennent le parti par leurs souscriptions ; à Thann habite l'industriel Kestner, chef de toute une famille républicaine. En Alsace, le parti républicain est moins formé des ouvriers que des classes moyennes (employés de fabriques, petits marchands).

Dans le Bas-Rhin, la population est agricole et protestante. Le principal centre est Strasbourg ; le procureur se plaint particulièrement du rôle politique des brasseries : « Les idées contagieuses pénètrent profondément dans ces réunions nombreuses, oisives, exaltées par la bière et les liqueurs. »

B. — Lorraine. La situation y est exactement contraire : c'est

un pays essentiellement conservateur. « Le ressort tout entier est d'une tranquillité parfaite, » écrit le procureur. Il y a peu d'industries. Dans la Moselle surtout, le triomphe du parti de l'ordre est complet. C'est à peine s'il y a, à Metz, un petit noyau républicain avec un journal, la *République de la Moselle*. Le parti de l'ordre même se divise. Dans la Meurthe, un groupe insignifiant de rouges à Nancy (environ 800) ; dans l'arrondissement de Toul, presque tous les vigneron sont républicains ; « leur vin nes'écoule pas et ils accusent l'impôt ». Dans la Meuse, à Bar-le-Duc, un ancien professeur de collège fait de la propagande. A Montmédy se publie le *Patriote de la Meuse*, journal que le procureur appelle démagogique. A Saint-Mihiel, cinq instituteurs sont révoqués ou suspendus. A Verdun, le procureur signale une « minorité active, audacieuse ». Aux élections, la grande majorité des soldats a voté pour les rouges ; il se publie un journal socialiste, le *Franc-Parleur*. De même, il existe un petit groupe républicain à Etain. Dans les Vosges, les centres républicains sont à Epinal, Remiremont, surtout à Saint-Dié, où le chef est le notaire Ferry, à Rambervilliers, où l'esprit d'opposition est resté de tradition, à Neufchâteau et à Mirecourt.

C. — Champagne et Brie. La population des campagnes est conservatrice, même dans la région vinicole ; les centres républicains se trouvent dans les villes, principalement à Reims, parmi les ouvriers drapiers. Il y avait existé un groupe d'Icariens, « l'Association rémoise », qui avait été dissoute ». Dans l'Aube, à Troyes, on trouve très peu de républicains ; ils sont plus nombreux à Estissac et à Romilly, parmi les ouvriers bonnetiers ; on porte des bonnets rouges ; il y a des difficultés avec la garde nationale. A Estissac, il se produit un fait curieux : le maire est un rouge, et la population, par la haine du curé, appelle un pasteur et l'installe malgré l'opposition préfectorale. En Seine-et-Marne, la grande majorité appartient au parti de l'ordre ; on trouve un groupe de républicains à Provins, où l'on signale une société en correspondance avec celle de Paris, qui reçoit et propage des journaux socialistes ; les garçons meuniers font également de la propagande dans les campagnes. Il y a aussi de l'agitation rouge dans les cantons voisins de l'Yonne, surtout à Montereau.

III. *Région du nord-ouest* (Normandie, Maine, pays au nord de la Loire et des bords de la Loire). — Cette région est, dans l'ensemble, conservatrice.

A. — La Normandie. Ce pays agricole est tout à fait dominé par le parti de l'ordre, même dans ses régions industrielles habi-

tées par des ouvriers tisseurs ; elle est ce qu'elle est restée : un pays conservateur, au sens social et politique du mot, même sans l'influence du clergé. La partie la plus conservatrice en est aussi la plus normande : la Basse-Normandie (Calvados et Manche). Les républicains n'apparaissent que sur des points isolés, comme Grandchamp ou Condé-sur-Noireau (centre industriel et protestant) ; il y a des groupes isolés à Bayeux et à Saint-Lô, mais ils sont insignifiants ; un peu plus importants sont ceux des ports de Granville et surtout de Cherbourg, où la population ouvrière « est travaillée par les doctrines socialistes » ; la diffusion du socialisme est aidée par quelques ingénieurs et quelques officiers de la marine. Le *Journal de Cherbourg* est d'opinion démocratique assez avancée. Un officier, le colonel Mouton, fait une vive propagande.

Dans la Seine-Inférieure, « la majorité est restée fidèle au drapeau de l'ordre » ; on signale « une lassitude, plutôt que l'apaisement des passions » ; en somme, « une grande tiédeur ».

Le parti de l'ordre a la majorité même dans les centres ouvriers comme Elbeuf ; seul, le faubourg de Rouen, Sotteville, fait exception : c'est déjà un centre socialiste. Le procureur croit la tranquillité factice : « Il y a un mot d'ordre sur les ateliers... Le moment d'agir n'est pas venu ; on n'est pas encore assez sûr de l'armée. Mais elle sera bientôt gagnée par les émissaires qu'on fait agir sur les soldats... Quand le moment sera venu... on promet de donner le signal. » C'est de la fantaisie.

Dans l'Eure, Louviers, le principal centre industriel, est tranquille ; le parti républicain est surtout influent dans l'arrondissement de Bernay ; c'est là, en effet, que s'exerce l'influence personnelle de Dupont (de l'Eure) ; on rédige sur le marché de Bernay des adresses à Dupont, qui déploie son activité pour « combattre l'action légitime de l'autorité ».

A part Bernay, on ne voit un peu d'agitation qu'à la frontière du département, à Pacy et à Beaumont.

B. — Perche, Maine et région à l'est (Orne, Mayenne, Sarthe, Eure-et-Loir, Seine-et-Oise). L'opinion y est variable, influencée par les régions avoisinantes, plus conservatrice vers l'ouest, plus républicaine vers l'est.

La partie occidentale, la Mayenne tout entière, l'ouest de l'Orne et de la Sarthe sont des pays conservateurs.

Dans l'Orne, l'arrondissement de Mortagne est républicain ; il y a des républicains à Gacé, dans la ville industrielle de Laigle. Il y a quelques rouges à Alençon par l'influence personnelle d'un ancien commissaire du gouvernement, Berrier-Fontain. En Sarthe,

il reste l'ancien parti d'extrême gauche du Mans qui avait élu Ledru-Rollin, et il y a encore des républicains à Saint-Calais (arrondissement de Cavaignac). Dans l'Eure-et-Loir, pays de grande prospérité agricole et de fermiers, la majorité est conservatrice, sauf à Châteaudun et à la limite nord-est du département (Saint-Lubin et Saint-Rémy), où sont signalés de mauvaises tendances. La Seine-et-Oise est, comme de nos jours, un département sans grande vie politique et en majorité conservateur. On y signale surtout une certaine dissolution des mœurs. Comme centres républicains, il n'y a que les quartiers industriels voisins de Paris : Corbeil et Essonne, dont les ouvriers papetiers sont en rapport avec ceux de Paris ; de même, Ecouen et Montmorency ; à Pontoise, la population est agitée.

C. — Le pays de la Loire (de Seine-et-Oise au pays Vendéen). C'est un pays agricole, partagé entre les deux partis ; une grande partie des paysans est démocrate, même parmi les petits propriétaires, ce qui embarrasse fort les procureurs. Dans le Loir-et-Cher, les rouges se rencontrent surtout dans le voisinage de la Sarthe (arrondissement de Vendôme, notamment dans les cantons de Montoire et Mondoublon).

Dans le Loiret, le voisinage de l'Yonne et de la Nièvre exerce son influence sur l'arrondissement de Montargis et sur une partie de celui de Gien ; l'arrondissement de Montargis est spécialement signalé, surtout le canton de Châteaurenard. Briare, avec le mouvement des mariniers du canal, est aussi un centre démocratique. Dans le Gâtinais (arrondissement de Pithiviers) et en Sologne, pays pauvres, il n'y a pas de vie politique, sauf dans les deux cantons de Salbris et La Motte-Beuvron, qui sont en dehors de la Sologne.

En Touraine (Indre-et-Loire), la population est très conservatrice, surtout dans l'arrondissement de Loches, qui jouit d'une grande prospérité ; il y a quelques groupements républicains vers Châtelleraut (canton de La Haye-Descartes et Preuilly).

Le reste est signalé comme très travaillé par la propagande rouge, surtout Châteaurenard, à la limite, vers le Vendômois. L'action des instituteurs y est plusieurs fois relevée ; on indique qu'il y a à Chinon d'ardents meneurs.

Evidemment, cette région est la plus disputée de tout le nord de la France ; elle est, aujourd'hui, conquise par les radicaux.

Le gérant : E. FROMANTIN.

Fêtes de l'Ascension 1908

A l'occasion de la Fête de l'Ascension, les coupons de retour des billets d'aller et retour délivrés à partir du 26 mai seront valables jusqu'au 2 juin inclus, si leur validité normale expire avant cette date.

La même mesure s'étend aux billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles d'au moins quatre personnes.

Voyages circulaires à itinéraires fixes

La gare de Paris-Lyon, ainsi que les principales gares situées sur les itinéraires, délivrent toute l'année des billets de voyages circulaires à itinéraires fixes, extrêmement variés, permettant de visiter, en 1^{re} et 2^e classe, à des prix très réduits, les contrées les plus intéressantes de la **FRANCE**, ainsi que l'**ALGÉRIE**, la **TUNISIE**, l'**ITALIE** et l'**ESPAGNE**.

Les renseignements les plus complets sur les voyages circulaires et d'excursion (prix, conditions, cartes et itinéraires), ainsi que sur les billets simples et d'aller et retour, cartes d'abonnement, relations internationales, horaires, etc., sont renfermés dans le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M., vendu **0 fr. 50** dans toutes les gares du réseau.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

**LIGUE FRANÇAISE POUR LA DÉFENSE DES DROITS
DE L'HELLÉNISME**

LA GRÈCE

PAR

**TH. HOMOLLE, HENRY HOUSSAYE, TH. REINACH,
ED. THÉRY, G. DESCHAMPS, CH. DIEHL,
G. FOUGÈRES, J. PSICHARI,
A. BERL, M. PAILLARÈS**

Conférences faites sous les auspices de la Ligue

Un volume in-16 jésus, broché. **3 50**

Sous les auspices de la Ligue française pour la défense des droits de l'Hellénisme, les éminents archéologues, littérateurs, historiens et économistes, auteurs de divers chapitres dont se compose ce volume, ont entrepris de faire connaître au public français la Grèce et l'Hellénisme contemporains.

M. Th. Homolle y expose les raisons pour lesquelles les Français aiment les Hellènes d'aujourd'hui. M. Ch. Diehl nous apprend les efforts faits par l'Eglise grecque pour sauver l'Hellénisme et la conscience nationale durant les quatre siècles de la domination ottomane. M. Henry Houssaye passe en revue la lutte héroïque des Hellènes, de 1821 à 1827, pour reconquérir leur liberté.

M. Gaston Deschamps nous promène à travers les provinces grecques de la Turquie d'Asie, et M. Gustave Fougères nous fait admirer la Grèce pittoresque et connaître le peuple grec, son caractère et ses mœurs. Avec M. M. Paillarès, nous faisons une excursion très instructive dans la Macédoine hellénique.

M. Théodore Reinach fait connaître avec quelle science sûre et quel amour-propre national les archéologues et philologues grecs s'efforcent de découvrir les monuments de l'antiquité et les manuscrits perdus que les riches patriotes ont abrités dans de superbes musées et bibliothèques. M. Jean Psichari nous révèle un grand poète national, Salomos, auteur de l'hymne national. M. Edmond Théry nous montre les forces économiques de la Grèce et le développement progressif de ses richesses, dû à l'activité inlassable des Hellènes. Enfin M. Alfred Berl nous dit le rôle politique qu'est appelée à jouer la Grèce dans l'Europe orientale en tant que facteur de la civilisation.

Année scolaire 1907-1908

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

ABONNEMENT

UN AN

France. 20 fr.
payables 10 francs au comptant et le surplus par
5 francs les 15 février et 15 mai 1908.
Étranger. 23 fr.
payables en une seule fois.
Le Numéro : 60 centimes

SOMMAIRE

Pages

- 529 LES POÈTES DU XIX^e SIÈCLE QUI CONTINUENT
LA TRADITION DU XVIII^e : — *Népomucène
Lemercier; sa biographie.*
538 LA MORALE. — *L'idée de droit. — La mo-
rale du droit de la personne humaine.*
545 RACINE ET LE THÉÂTRE FRANÇAIS. — *La tragé-
die après Racine jusqu'en 1699.*
557 ROUSSEAU EXPLIQUÉ PAR JEAN-JACQUES.

Emile Faguet,
de l'Académie française.

Victor Egger,
Professeur à l'Université de Paris.

Augustin Gazier,
Professeur à l'Université de Paris.

Maurice Masson,
Professeur à l'Université de Fribourg.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

Tous les droits de reproduction sont réservés.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS.

Vient de paraître.

Dans la Collection des Livres pour Distributions de Prix

Mes Pauvres Amis

PAR

SERGE BARRANX

Un volume grand in-4°, broché, couverture illustrée tirée en deux couleurs	5 »
— — reliure genre amateur, dos et coins gaufrés, plats marbrés, tr. dor.	7 »
— — reliure percaline rouge, plaque spéciale en relief et or, tr. dor.	7 »

Cette fois, c'est en Russie que Serge Barranx attire ses jeunes lecteurs. Il a recueilli pour eux une foule de documents humains qui leur permettront de mieux comprendre toute la portée du drame social qui se déroule dans l'empire des tsars. *Le Cahier de Wanda*, qui est la première partie du volume, dit la vie des steppes, l'insécurité qui menace même les plus fortunés et oblige un homme, ayant tout pour être heureux, à subir la torture de la déportation. L'arbitraire de bureaucrates, coupables souvent de sacrifier à leurs intérêts personnels la vie de leurs compatriotes, est la cause ici d'une tragique aventure qui fait de Wanda une révoltée. Wanda ne se révolte pas à la façon de beaucoup de jeunes Russes. Elle sent que l'ignorance des masses est la cause véritable de ces injustices qui tuèrent son père. C'est cette ignorance qui fait la force d'un juge inique comme son oncle Tiaguine, et pour réaliser la transformation nécessaire à son pays elle comprend qu'il faut mieux que des paroles de haine ou des gestes violents. Elle, la fille des boïards, renonce à la vie douce, et, comme tant d'autres jeunes filles de la noblesse russe, se fait institutrice de campagne; mais la haine de Tiaguine la poursuit. Obligée de s'expatrier, elle fuit en France. A travers les phases diverses de ce drame vécu et où l'action jamais ne languit, l'auteur montre enfin d'une façon saisissante quelle est l'influence de l'éducation première sur nos destinées. Wanda et son frère, séparés par cette éducation qui fut différente, se retrouvent en présence dans une circonstance pénible, et l'auteur qui connut ces deux êtres a bien raison de les appeler *Mes pauvres amis* !

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes du XIX^e siècle
qui continuent la tradition du XVIII^e

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Népomucène Lemerrier ; sa biographie.

Je commence, aujourd'hui, l'examen de la vie et des œuvres d'un écrivain bien curieux, Népomucène Lemerrier. Je dis « un écrivain bien curieux » ; car il l'est, en effet, au delà même de ce que vous pouvez imaginer. A la vérité, Lemerrier demeure pour nous un mystère inexplicable sur bien des points ; en tout cas, il a des mérites très réels, et il est digne de nous arrêter.

Népomucène Lemerrier est né le 21 avril 1771, et je vous dis tout de suite qu'il est mort le 7 juin 1840. Il appartenait à une bonne petite famille bourgeoise, qui paraît avoir joui d'une certaine aisance. Il était — je ne sais trop pourquoi — le filleul de la princesse de Lamballe ; et cette protection lui permit, sans doute, de diriger sa carrière selon ses goûts, dès la plus tendre jeunesse.

Nous voyons, en effet, le jeune Népomucène Lemerrier, âgé de 17 ans, s'il vous plaît, en 1788 exactement, faire représenter une tragédie de *Méléagre* par les comédiens ordinaires du roi :

Mon fils, en rhétorique, a fait sa tragédie...

Je ne sais si Népomucène Lemercier était en rhétorique à la date de 1788 : toujours est-il qu'à l'âge où les rhétoriciens font chacun leur tragédie, lui — ce qui est mieux — fit jouer la sienne. Il est infiniment probable que M^{me} de Lamballe n'a pas été inutile au jeune poète, en cette circonstance.

Je vous étonnerais, sans doute, si je vous disais que *Méléagre* parut être un chef-d'œuvre : rares sont, en effet, les tragédies de rhétoriciens qui réussissent. Voltaire est peut-être le seul poète qui soit parvenu à faire applaudir une tragédie, œuvre de jeunesse, dans *Œdipe*. — (Et encore le succès d'*Œdipe* s'explique-t-il par bien des raisons, qui n'ont aucun rapport avec le sujet même de la pièce ni avec les qualités mises en œuvre par Voltaire dans la composition de sa tragédie. — Donc la tragédie de *Méléagre* de Népomucène Lemercier échoua abominablement ; mais le jeune poète ne se laissa point décourager : pour le dire en passant, c'est là un des traits caractéristiques de cette curieuse figure de Lemercier. Il a eu le don d'être jeune de très bonne heure et il a su rester jeune jusqu'à l'extrême vieillesse.

En 1792, Népomucène Lemercier change de genre, et fait représenter, cette fois, non plus une tragédie, mais un drame en vers, *Clarisse Harlowe*. Nous pouvons noter, d'ores et déjà, l'extrême facilité de Lemercier et la souplesse de ses dispositions, qui fait qu'il passe, à quelques années à peine d'intervalle, de la tragédie ultra-classique au drame proprement dit.

Trois ans plus tard, en 1795, Lemercier fit preuve d'un certain courage en faisant représenter une pièce antiterroriste, le *Tartuffe révolutionnaire*. Je sais bien que l'ère de la grande Terreur était passée, en 1795, et l'on peut soutenir que Lemercier n'était qu'à moitié hardi en accablant de ses traits les révolutionnaires les plus sanglants, qui eux-mêmes, à cette date, avaient déjà, pour la plupart, payé leurs excès de leur tête ; mais il ne faut pas oublier que les répressions ont succédé aux répressions, et qu'après des « thermidor », il y a eu des « fructidor » : ce qui nous permet donc de dire qu'il fallait encore un certain courage, même en 1795, pour écrire une pièce antiterroriste.

En 1796, Lemercier donne une pièce d'un genre mixte, le *Lévite d'Ephraïm*, qui ne fut ni un succès ni un échec complet.

Lemercier connut le grand succès, et même le très grand succès, avec sa tragédie d'*Agamemnon*, en 1797. Cette pièce n'est pas absolument coulée dans le moule classique, et elle n'est pas non plus imitée des *Electres* grecques, — car vous n'ignorez pas qu'il y a, dans la littérature grecque, trois *Electres* célèbres : une de

Sophocle, une d'Euripide, et une d'Eschyle sous le titre des *Choéphores*. — Dans l'*Agamemnon* de Lemer cier, nous ne trouvons pas davantage une copie de l'*Agamemnon* d'Eschyle. C'est ainsi, par exemple, que, dans la pièce de Lemer cier, Egisthe et Cassandre ont des rôles assez considérables. — Sainte-Beuve dit que, par sa tragédie d'*Agamemnon*, Lemer cier rouvrait la scène gréco-française et renouait avec la tradition d'*Andromaque*. La chose vaut la peine d'être remarquée, en effet. Vous savez qu'à la fin du XVIII^e siècle et dans les premières années du XIX^e, il s'est produit en France un mouvement de renaissance grecque très marqué, au point de vue de l'érudition, avec l'abbé Barthélemy, Choiseul-Gouffier, Chénier et d'autres. Mais, chose curieuse, ce mouvement ne se traduit pas au théâtre par une floraison de pièces empruntées à l'antiquité. La grande majorité des sujets tragiques sont pris à l'histoire nationale, et vous reconnaissez ici l'influence de Voltaire. Dans *Agamemnon*, Lemer cier ressuscite les héros grecs et latins, et la chose est assez remarquable pour que Sainte-Beuve ait eu raison de la noter.

Sous le Directoire, Népomucène Lemer cier fut un muscadin, dans tous les sens du mot : homme du monde, il ne réussit que trop dans les relations mondaines, et même demi-mondaines, il faut bien le dire. Il n'aimait pas les hommes de 1793 ; mais il n'était pas royaliste : il était même républicain, tout en ayant en horreur les excès des terroristes.

C'est sous le Directoire qu'il composa un ouvrage d'un genre assez spécial et que je rougis d'avoir lu, *Les Quatre Métamorphoses*. Ce sont, tout simplement, des scènes du musée secret de Naples mises en vers. Je ne vous en parlerais pas — est-il besoin de vous le dire ? — si cet ouvrage ne me paraissait caractéristique d'un certain état d'esprit qui a été assez répandu à cette époque. Sainte-Beuve, qui, comme vous le savez, avait tout lu, même ces choses-là, — et je ne prétends pas insinuer par là qu'il avait pour les productions de cette catégorie une prédilection particulière — Sainte-Beuve écrit ceci, dans son article sur Parny (1^{er} décembre 1844, reproduit dans les *Portraits contemporains*) :

« L'année même où parut la *Guerre des Dieux* [de Parny], et qui fut celle où s'exhalait le dernier soupir du Directoire, vit paraître une série de publications de même nature, qui montrent à quel point la littérature alors n'avait pas moins besoin que la société d'un 18 brumaire, je veux dire de quelque chose d'assainissant et de réparateur. C'est à cette date de l'an VII que naquirent aussi *Les Quatre Métamorphoses* de Lemer cier ; les *Priapeia* de l'abbé Noël n'avaient précédé que de quelques mois

(an VI) : je mentionne à peine le *Poète* de Desforbes, et je passe sous silence le de Sade ; mais une simple liste des ouvrages publiés en cette fin d'orgie est parlante, et déclare assez le progrès d'une contagion dont les hommes honorables n'avaient plus toujours la force de se préserver... J'ai quelquefois pensé que, si le Directoire avait pu se prolonger un peu honnêtement, il serait sorti de là une littérature plus originale, plus neuve, que la plupart des soi-disant classiques du moment n'étaient à même de le soupçonner. Selon Lemerrier, qui s'en rendait mieux compte, il s'agissait, par certains essais, de *repoétiser* notre langue, devenue trop timide (1). Mais ce qui aurait toujours nui à la valeur de ces tentatives, c'est que l'époque était trop relâchée, trop gâtée, pour rien engendrer de complet et qui fût ensemble. Je le répète, sur ce point littéraire aussi, il fallait un 18 brumaire (2). »

Lemerrier avait, évidemment, commis une faute, en cédant aux goûts licencieux de la société de son temps. Il fit réparation l'année suivante, en 1800, en écrivant *Pinto*. *Pinto* est une date immense, ou, si vous voulez, — n'employons pas de trop gros mots, — une date considérable dans l'histoire de notre littérature dramatique. Le sujet de cette pièce rappelle, par certains côtés, celui de *Cinna*. C'est la mise à la scène d'une conjuration qui se passe en Portugal, et qui est traversée d'événements plus ou moins historiques et d'aventures amoureuses. *Pinto*, c'est tout simplement l'application préalable de la *Préface* de *Cromwell* ; c'est une pièce à complications mélodramatiques, une « tranche » d'histoire, — je puis bien m'exprimer ainsi, puisque la « tranche » de vie est toujours en faveur, — une « tranche » d'histoire exposée au public par un dialogue d'acteurs, avec accompagnement de couleur locale, de costumes, et mélange du tragique et du comique. C'est *Cromwell* avant la lettre et en prose. Vous conviendrez qu'il est très honorable pour Lemerrier d'avoir devancé de vingt-sept ans une formule littéraire aussi retentissante que devait l'être celle de Victor Hugo. *Pinto* fut un succès, et cela vaut la peine d'être remarqué.

On s'est souvent demandé, en effet, pourquoi *Henri III et sa cour* avait été un succès ; et l'on a dit : « C'est parce qu'*Henri III et sa cour* était, à sa date, une nouveauté. » Voilà ce que vous avez entendu répéter de tous côtés, jusqu'à ces dernières années. Une étude plus approfondie des hommes et des choses de ce temps a montré qu'il n'en était rien. En réalité, les contemporains

(1) *Décade*, an VII, 3^e trimestre, page 20.

(2) *Portraits contemporains*, t. IV, p. 451-453.

de Dumas ont considéré *Henri III et sa cour* comme un scandale. Ils ont poussé les hauts cris ; ils ont dit : « Voilà, maintenant, le drame du boulevard qui fait irruption à la Comédie-Française ! » Pour eux, *Henri III et sa cour*, loin d'être regardé comme une nouveauté, n'était qu'un mélodrame parvenu. C'était le sujet que bien des poètes de second ordre traitaient depuis déjà longtemps ; seulement, il avait été abordé, cette fois, par un homme qui savait mieux écrire. Il y avait eu, au moins, une centaine de drames historiques représentés sur le « boulevard du crime », avant l'apparition d'*Henri III et sa cour*. Et le drame de Dumas n'était que l'heureux aboutissement de tous ces drames qui l'avaient précédé. En définitive, il n'était pas une nouveauté. — A l'époque où Lemercier donne *Pinto*, au contraire, nous savons que le drame historique n'existait pas, à proprement parler. *Pinto* apportait donc quelque chose de nouveau dans notre littérature, et cela est tout à l'honneur de Lemercier.

La pièce eut un certain succès, un succès honnête, qui, d'ailleurs, ne lui valut pas d'être reprise. On a essayé, il y a quelques années seulement, de redonner *Pinto* à l'Odéon, et la tentative n'a guère été heureuse. La représentation de *Pinto* ne procure plus, de nos jours, que des plaisirs assez austères. Nous n'y trouvons même pas de ces charmantes « vieilleries » de style, qui donnent à certaines pièces le privilège d'une éternelle jeunesse ; c'est vieillot, et rien de plus.

Après 1800, et jusque sous l'Empire, Népomucène Lemercier était resté républicain. Il avait connu Bonaparte avant le 18 brumaire, et même avait été un des habitués du cercle de lettrés que Joséphine réunissait dans son salon. Lorsque l'Empire fut proclamé, Lemercier eut un geste qui ne manquait pas de courage et de franchise : il renvoya à Napoléon la décoration de la Légion d'honneur, qu'il avait obtenue sans doute dès la création de l'ordre, et il fit suivre cet envoi d'une lettre qui était, paraît-il, assez verte, mais que malheureusement nous n'avons pas conservée. Lemercier a, d'ailleurs, toujours gardé ses coudées franches et son franc parler. Bonaparte lui disait, un jour, à la veille de la proclamation de l'Empire : « Je vais me coucher dans le lit de Louis XVI ». A quoi Lemercier répondit : « Sire, vous n'y coucherez pas dix ans ». Et il se trouva avoir prophétisé juste.

Naturellement, sous l'Empire, Lemercier se tint éloigné des Tuileries. Il resta, jusqu'au bout, fidèle à son attitude de boudeur. Cependant il eut l'occasion de paraître devant l'empereur, aux Tuileries, en sa qualité de directeur de l'Académie française, dont

il était membre depuis 1810. A une de ces réceptions, comme Napoléon s'entretenait brièvement avec les membres de l'Institut qui venaient de lui être présentés, arrivant à Lemer cier, l'empereur lui demanda brusquement : « Et vous, qu'est-ce que vous faites ? » — « Sire, *j'attends* », répondit Lemer cier. Ce mot, bref et sec, en disait bien long... J'ignore ce que Napoléon put bien penser de cette fière et spirituelle réponse.

1815 arriva, et Lemer cier fut enfin délivré de son silence : il est certain que, sous l'Empire, il avait été saisi d'une sorte d'engourdissement, et que, s'il eût pu être stimulé par la perspective de publier librement quelque ouvrage, sa production littéraire n'eût pas manqué d'être plus abondante. Toujours est-il qu'il ne mit au jour qu'en 1819 sa fameuse *Panhypocrisiade*.

Qu'est-ce, au juste, que ce poème ? Il serait bien difficile de le dire. Au fond, on peut soutenir que c'est un poème épique. L'action se passe sous François I^{er}, ou, plus exactement, entre François I^{er} et Charles-Quint. Mais c'est en même temps un poème satirique, féérique, démoniaque, allégorique, lyrique, burlesque, que sais-je encore ? Victor Hugo, dans son discours de réception à l'Académie française, parlant de ce poème de son prédécesseur, en termes d'ailleurs très modérés, s'est servi des expressions suivantes : « Ce monstre à trois têtes, qui chante, qui rit et qui aboie... » — Si j'avais eu l'honneur d'être le confrère de Victor Hugo, je lui aurais respectueusement fait observer qu'en vérité c'était une *hydre* qu'il fallait dire, car ce « monstre » n'a pas trois têtes : il en a cent...

L'effet produit par cet ouvrage fut prodigieux, comme l'ouvrage lui-même ; on demeura stupéfait en présence de cette accumulation d'inventions baroques, de tirades insensées, mêlées d'ailleurs de vulgarités et de platitudes aussi bien que de beautés authentiques.

Nodier, le plus indépendant des critiques, écrivait dans les *Débats* : « Il y a, dans cette œuvre, tout ce qu'il faut de ridicule pour gâter toutes les épopées de tous les siècles. » Mais il reconnaissait qu'à côté des passages les plus extraordinairement bizarres, se rencontraient parfois, dans ce poème, des traits d'une inspiration véritablement pure. En définitive, il voyait, dans la *Panhypocrisiade*, de l'Aristophane (ce qui est juste), du Lucien (ce qui est encore très exact), du Rabelais (c'est aussi mon avis), du Milton (cela me paraît moins évident), le tout « à travers le fatras d'un parodiste de Chapelain ». Abstraction faite du rapprochement avec Milton, qui ne me semble pas être de mise en la matière, ce jugement de Nodier sur l'étrange poème

de Lemer cier exprime à merveille ce que je pense et ce que j'ai toujours pensé de la *Panhypocrisiade*.

Ajoutons que l'œuvre eut un prodigieux succès : ce fut évidemment un succès d'étonnement.

En 1821, Népomucène Lemer cier fait jouer un drame, *Frédégonde et Brunehaut*, qui fut repris par Rachel en 1843. Vous savez que Rachel ne voulait pas jouer dans les pièces de Hugo ou de Dumas. Elle aimait mieux le genre classique, voire même néo-classique, qu'elle sentait sans doute plus approprié à son genre de talent. Grâce à Rachel, Lemer cier eut ainsi la bonne fortune d'être représenté après sa mort, faveur que les poètes tragiques, ses contemporains, n'ont pas tous obtenue, comme vous savez.

A partir de 1820, nouvel avatar. Cette fois, Lemer cier se révèle à nous sous un jour bien différent et avec des qualités d'un autre ordre : il se fait polémiste, polémiste enragé, polémiste pratiquant des charges de grosse cavalerie... Lemer cier s'avise, en effet, d'attaquer avec la dernière violence ces pauvres jeunes romantiques, si pleins de talent et d'enthousiasme : la chose pouvait paraître étrange, étant donné que cet homme était véritablement leur père. On disait à Lemer cier : « Mais les romantiques sont vos enfants ! » — « Pas du tout, répondait-il, ce sont des *enfants trouvés* ! » Lemer cier ne voulait, à aucun prix, passer pour leur ancêtre. Il a pris vis-à-vis du mouvement romantique une attitude un peu analogue à celle de Chateaubriand. Vous savez, je n'ai pas besoin de vous le rappeler, combien Chateaubriand a été, si je puis dire, pour quelque chose dans la formation et dans le développement des idées littéraires nouvelles. Le romantisme est partout dans son œuvre, dans le *Génie du Christianisme*, dans *Atala*, dans *René*, dans les *Martyrs*, dans l'*Itinéraire*. Et cependant, chose curieuse, sans aller jusqu'aux violences de Lemer cier, Chateaubriand n'aimait pas qu'on lui attribuât cette paternité littéraire ; il était plus flatté, au fond, de passer pour le dernier des classiques. — Cela me remet en mémoire la fière réponse du maréchal Lefèvre à quelqu'un qui lui reprochait de n'avoir pas d'ancêtres : « Moi, disait-il, je suis un ancêtre ». C'est ce que de Vigny a fort éloquemment traduit en vers, lorsqu'il s'écrie en parlant de ses aïeux :

C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre ;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi (1).

Népomucène Lemer cier, lui, n'a pas voulu être un ancêtre, et,

(1) *Les Destinées*, *L'Esprit pur* (1863).

de 1820 à 1830 environ, il a lancé contre les romantiques les pamphlets les plus nombreux et les plus violents.

Ses œuvres principales, après 1820, sont les suivantes : l'*Atlantide ou Théologie newtonienne*, dont je n'ai pas à vous parler ; *Homère en quatre chants*, ouvrage qui ne manquerait pas d'intérêt, s'il était en prose, d'une part, et... s'il était écrit par Chateaubriand, d'autre part ; la *Mérovéide*, poème en quatorze chants, d'ailleurs assez court, bien que le nombre des chants paraisse indiquer le contraire ; *Moïse*, poème qui n'est pas dépourvu de beautés réelles et qui est *peut-être* inachevé ; je dis *peut-être*, car j'ignore si la fin a été écrite et non imprimée, ou bien si elle n'a pas été écrite du tout. Je manque de renseignements sur ce point : Sainte-Beuve, auquel je me suis adressé, et qui a connu personnellement Lemercier, n'a pas fait d'article sur l'auteur de la *Panhypocrisiade*, et nous ne saurions trop le regretter, d'abord parce qu'un article de Sainte-Beuve sur Lemercier eût été sans aucun doute extrêmement intéressant, ensuite parce que je ne vois guère d'autre source de documentation sérieuse sur l'écrivain qui nous occupe.

Népomucène Lemercier vécut assez pour assister aux triomphes du romantisme : il prolongea jusqu'en 1840 une vieillesse un peu morose, et — le sort a de ces ironies — savez-vous par qui l'Académie française le remplaça ? Par Victor Hugo en personne ! Dans son discours de réception, Victor Hugo eut donc à faire l'éloge du père spirituel du romantisme, de ce père qui avait, si l'on peut dire, dévoré à belles dents ses propres enfants. Il esquiva adroitement la difficulté, en louant surtout le caractère et les vertus morales de Lemercier, et en glissant sur ses mérites littéraires. Les curieux de scandales académiques furent déçus.

Il est juste de reconnaître que le caractère de Lemercier n'était pas celui d'un homme ordinaire. Dans une note de son article sur Arnault (1), Sainte-Beuve nous rapporte l'anecdote suivante, qui met en lumière un trait assez intéressant de la physionomie de Lemercier : « Lemercier était le plus philosophe des hommes et des auteurs dramatiques, les jours de première représentation. On le sifflait souvent, *il s'y attendait* ; il ne s'en étonnait ni ne s'en émouvait. Un jour, causant avec un de ses amis, dans les coulisses, pendant qu'on jouait la première fois une de ses tragédies, il vit que cet ami n'était plus à la conversation et paraissait inquiet ; on venait d'entendre les sifflets du parterre. « Qu'est-ce qui vous trouble ? lui dit-il ; est-ce parce qu'ils sifflent ?

(1) *Causeries du Lundi*, VII, p. 515.

« Bah ! ils siffleront bien plus fort tout à l'heure. » Et, comme on s'étonnait de ce calme, il offrit de donner son poulx à tâter à un médecin, qui s'assurerait s'il battait d'un degré de plus. En revanche, M^{me} Lemercier disait qu'elle ne mourrait jamais que d'une première représentation. — Arnault n'était pas, tant s'en faut, de l'humeur patiente de Lemercier. Un jour qu'on sifflait, pendant la représentation de sa pièce *La Rançon de Du Guesclin*, il sortit de sa loge furieux, en s'écriant : « Sacré... j'aime bien à me f... du monde ; mais je n'aime pas que les autres se f... comme ça de moi. » Il avait le mot fin ; mais il ne se refusait pas le gros mot. »

Évidemment, Arnault et Lemercier ne se ressemblaient point d'humeur et de caractère.

Lemercier ne paraît pas avoir eu beaucoup d'amis : sauf Ducis, avec lequel il entretenait une affectueuse correspondance, je ne vois pas qui l'on pourrait citer comme ami de Lemercier, j'entends comme ami véritable et sincèrement attaché.

Lemercier est très représentatif d'une génération assez intéressante, qui, tout en gardant bien des idées de l'ancien régime, avait cru, fort candidement, que la Révolution serait l'aurore d'une ère nouvelle de justice et de paix pour l'humanité. Il a partagé le bel optimisme et les illusions généreuses des hommes de 1787 et de 1788. Mais les excès sanglants de la Révolution n'ont pas tardé à le détromper. 1793 a fait de lui un ennemi irréconciliable de ceux qui prétendaient imposer leur domination par la guillotine et par la terreur. Lemercier n'a cependant pas souhaité le rétablissement de la royauté : il est demeuré l'optimiste de 1787 et de 1788, et son esprit était celui d'un républicain modéré.

En littérature, Lemercier s'est montré assez flottant : il s'est lancé dans diverses carrières, et l'on ne voit pas qu'il ait abouti à quelque chose dans aucune. Il est de ces écrivains qui ne savent jamais où ils en sont. Il a essayé de tous les genres, et il n'a fait d'aucun sa spécialité. C'est précisément cette ambition qui le rend intéressant à nos yeux. Classique par ses idées et romantique par ses tendances, il est à coup sûr un des plus originaux de ces poètes de transition que nous étudions ; une connaissance au moins générale de ses œuvres est indispensable à qui veut bien comprendre les origines et le développement du romantisme français.

A. C.

La Morale.

Cours de M. VICTOR EGGER,

Professeur à l'Université de Paris.

L'idée de droit. — La morale du droit de la personne humaine.

Je vais aborder, aujourd'hui, l'étude critique de l'idée de droit.

L'idée de droit, dans certaines doctrines, est un concept fondamental et original. Pour nous, elle n'a pas ce caractère. Je dois m'arrêter sur elle pour justifier le sens et le rôle que je lui attribue dans le système des idées morales. J'ai dérivé le devoir du bien directement ; je ne l'ai pas dérivé du droit, ni du bien par l'intermédiaire de l'idée de droit. Car le droit, intermédiaire entre le bien et le devoir dans ma théorie, est identique au devoir-être, qui n'est qu'un aspect du bien ; j'ai, en effet, posé d'abord le bien, puis le devoir-être du bien, qui est identique au droit du bien ; j'ai dit que le bien est de droit, c'est-à-dire que le bien, par cela seul qu'il est le bien, doit être ; il a une sorte de qualité qui lui appartient : c'est son devoir-être ou son droit à l'être.

C'est donc une façon d'exprimer deux fois une seule et même idée que de dire : le bien est de droit. Cette proposition est identique ou peu s'en faut. Lorsqu'on considère le bien comme ayant pour lui le devoir-être, c'est la même idée envisagée sous deux angles différents ; c'est toujours l'idée de bien qui est visée sous les deux noms de *bien* et de *droit*. Donc le droit, ainsi entendu, n'est pas un concept original, irréductible, et la morale telle que je l'expose peut être appelée une morale sans droit.

D'ailleurs, si on entend autrement ce concept de droit, il n'est pas davantage original. L'idée de droit est un concept équivoque, indécis, une idée flottante. J'en ferai la critique, et je montrerai qu'il se ramène à d'autres concepts, qui figurent dans notre système et dans le tableau qui le résume. Quant aux doctrines morales qui l'associent étroitement au devoir, ou même fondent le devoir sur lui, je les examinerai et les critiquerai. Ces deux

critiques, l'une de l'idée, l'autre des doctrines, nous conduiront à la même conclusion, au même résultat négatif. Cette double critique est nécessaire, indispensable ; car, si la morale, spécialement le devoir, est fondé sur le droit, il en résulte des difficultés logiques insurmontables ; or je tiens à prouver que la morale constitue un système cohérent d'idées dans la pensée commune à laquelle notre pensée individuelle participe.

Je n'insisterai pas, aujourd'hui, sur l'idée courante du droit ; je dirai quelques mots seulement sur le terme lui-même. Le mot *droit* vient du latin *directum* ; il s'oppose à *tort* ; on dit *faire droit*, *faire tort*, *tordre le droit*, c'est-à-dire en quelque sorte donner une entorse à la justice. Ces brèves considérations de linguistique montrent quelles images sont impliquées dans ces deux idées du droit et de son contraire ; la ligne droite et la ligne qui n'est pas droite ou, l'ayant été, ne l'est plus, voilà les éléments auxquels ces idées ont été empruntées. *Droit* a été, à l'origine, un terme juridique ou judiciaire ; le droit, c'est tout d'abord la loi écrite ou traditionnelle, qui n'est pas tortueuse, qui ressemble à une règle ; un jugement droit est un jugement qui a les mêmes caractères que la loi, qui est conforme au vrai sens de la loi, conforme à la règle ; remarquons, en passant, que la même image, la ligne droite, a fourni les deux mots *droit* et *règle*. Des tribunaux le mot *droit* a passé dans la philosophie et dans l'usage courant ; soit comme terme philosophique, soit comme terme de la langue usuelle, il a toujours eu une signification peu précise, ou plutôt plusieurs significations ; il ne correspond pas, comme *devoir* et d'autres mots, à un concept spécial, bien déterminé, toujours le même. Ses significations dans l'usage commun peuvent se ramener à deux. Quand on dit : *en droit*, *non en fait*, *en droit et en fait*, on parle d'une règle qui détermine ce qui est bien idéalement, théoriquement, ce qui doit être ou devrait être ; est conforme au droit ce qui est conforme à une règle, écrite ou pensée ; alors droit équivaut à bien. Mais quand on dit : *C'est mon droit et même mon devoir*, ou simplement : *C'est mon droit*, droit signifie ce qui est *permis*, c'est-à-dire ce qui est innocent, ni bien ni mal, indifférent. Ainsi, sous le mot *droit*, nous trouvons tantôt l'idée du bien, tantôt l'idée du ni bien ni mal. Nous retrouverons ces deux sens du mot *droit* dans les théories philosophiques qui font usage de l'idée de droit ; mais, dès maintenant, nous constatons que l'idée vulgaire de droit n'a pas l'originalité qu'on lui attribue.

Au premier sens du mot se rattache celui que nous avons adopté, fait nôtre, incorporé à notre système des idées morales ;

le droit identique au devoir-être et ainsi au bien, c'est un mode ou une nuance de ce droit que l'on oppose au fait.

De ce premier sens aussi dérive l'idée philosophique du droit, qui est fondamentale dans certaines doctrines. Le droit est alors ce qui, étant bon, bien, excellent, doit être maintenu, s'il est, et fait, s'il n'est pas. C'est par cette interprétation philosophique de l'idée de droit que cette idée passe du sens juridique au sens purement moral, de l'idée de règle à l'idée de quelque chose qui est, et qui est de telle nature et de telle valeur qu'il commande le devoir, et fonde ainsi la morale. Elle est fondée ainsi, soit, mais d'une manière paradoxale et fragile ; j'essaierai de le prouver. Pour le moment, je pose la thèse purement et simplement : cette morale qui fait consister le devoir dans le respect, le culte, le maintien ou l'édification de ce qui, étant excellent en soi, est de droit, c'est la *morale du droit de la personne humaine*.

Tout autre est la *morale des droits naturels de l'homme*, qui fait consister le devoir dans le respect des libertés naturelles, c'est-à-dire dans le non-empêchement des activités normales de l'homme qui sont innocentes, donc permises. On voit clairement que le mot *droit* est pris, ici, dans le second sens de l'usage commun. La permission du ni bien ni mal est autre chose que le culte et le maintien du bien.

Je ferai successivement la critique de ces deux morales du droit, que l'on a souvent confondues ; elles sont bien distinctes pourtant, puisqu'elles correspondent aux deux sens différents du mot *droit*.

Formulons d'abord la morale du droit de la personne humaine. Le droit de la personne fonde le devoir. La personne a droit à l'être ; donc il faut qu'elle soit. Mais elle est ; donc elle a droit à se maintenir, à être maintenue, à subsister. C'est à ce titre que je suis obligé envers moi-même et envers autrui, et qu'autrui est obligé envers moi. Pourquoi la personne doit-elle être maintenue, sinon parce que la personne est bonne en soi ou même est le bien en soi, le seul bien qu'il soit permis d'affirmer ?

Cette première esquisse ne suffit pas ; insistons. Qu'est-ce que la personne ? En nous, il faut distinguer notre individualité et notre personnalité. Notre personnalité, c'est notre nature intime, permanente, ce qui en nous ne change pas et ne peut changer, ce qui est ainsi hors du temps.

La personnalité est la même chez tous les hommes, tandis que l'individualité est différente en chacun, spéciale à chacun. La personnalité, c'est donc ce qui nous fait hommes ; c'est notre humanité ; c'est l'homme-noumène, pour employer le langage

propre à l'auteur illustre de cette théorie. La personne, c'est la substance de la philosophie métaphysique, mais non la substance absolument indéterminée, nue ; c'est la substance qualifiée, vêtue d'une essence, la substance dont on peut dire quelque chose ; on dit d'elle, en effet, qu'elle est raison et liberté ou liberté raisonnable. Quant à l'individualité, c'est ce qu'il y a de mobile en nous, c'est la trame de nos phénomènes successifs reliés par l'habitude, c'est l'homme-phénomène. La personne a droit au respect. Le respect, c'est le sentiment moral. Mais le sentiment du respect doit être le mobile d'une certaine conduite ; il doit avoir certains résultats ; d'où un nouveau sens, très usuel, des mots *respect* et *respecter* ; ayant droit au respect, la personne a droit au *maintien* d'elle-même. Quant à l'individualité, elle est sans droit ; mais elle a le devoir de se consacrer à la personnalité. Un homme moral est un homme dont l'individualité vit, pense et agit pour la personnalité. La personnalité est la fin ; l'individualité, le moyen. Donc on peut dire que l'humanité qui réside en chaque individu humain, oblige tous les individus qui composent l'espèce humaine, ou plus brièvement que *l'humanité oblige l'homme*.

Mais les formules précédentes distinguent à l'excès l'individualité de la personnalité : dans l'individu humain, le noumène et le phénomène sont liés ; ils forment un tout naturel qui est l'âme humaine ; la personne transparaît dans l'individu successif, se réfracte en lui, et alors elle est sa liberté gouvernant ses actes, sa raison dirigeant sa pensée discursive, l'amour du vrai bien dominant sa sensibilité. Ainsi le phénomène peut être le reflet de la personnalité intime. On dira que la personne ne peut être ni augmentée ni diminuée, qu'elle ne change pas, quoi qu'il arrive, puisqu'elle est immuable. Cela est vrai ; pourtant l'individualité peut, si elle vit et se développe pour elle-même, recouvrir et masquer la personne, l'étouffer ; elle peut aussi la laisser transparaître et diriger ; la personne est appelée à apparaître dans le temps, dans l'individu ; au travers de cette trame légère et pour ainsi dire trouée, le fond permanent peut passer et se subordonner la vie phénoménale. C'est à peu près la distinction que font les mystiques : vivre dans le siècle ; vivre en Dieu, c'est-à-dire pour l'éternité.

Il est clair que, dans cette doctrine, la personne, le noumène intemporel, c'est le bien ; il est le bien, puisqu'il est la fin. Si l'individu se fait moyen de cette fin, se sacrifie, il vit de la vie éternelle. L'être temporel est sans valeur. Si la vie phénoménale est sans cesse rapportée au noumène, subordonnée ou sacrifiée au noumène qui ne vit pas, mais qui *est*, elle est purifiée, sancti-

fiée, moralisée. Le noumène reçoit le culte qui lui est dû, et l'individualité qui s'est consacrée à un tel culte est aussi bonne qu'il lui est permis d'être ; elle s'est élevée jusqu'à la moralité. Le mot d'ordre, la loi morale devient ainsi : sauvons la personne, le noumène ; pour arriver à ce résultat, dédaignons les phénomènes ; arrêtons leur cours naturel ; contrayons leur évolution ; restreignons leur intensité normale ; rattachons-les au noumène, et qu'il apparaisse sous le phénomène, car il s'agit de faire de la vie temporelle une affirmation constante, une expression, une symbolisation du noumène ; il faut la tourner vers lui comme vers un pôle. Il s'agit donc de moraliser ce qui en soi est indifférent et pourrait être mauvais, en en faisant un moyen par rapport à ce qui est fin, par rapport au seul bien qui soit, lequel doit être le plus possible, parce qu'il est le bien.

On voit par là que dire : *j'ai des droits* est inexact ; *je*, le moi profond, c'est le noumène ; donc *je suis des droits*, ou plutôt : je suis un droit ; je suis en droit ; je suis de droit ; je dois être ; donc je suis objet de devoir pour moi et pour autrui ; je suis respectable, sacré, puisque je suis un bien et le type du bien.

Ainsi le droit fonde le devoir si le droit c'est le bien. Car, dès lors, dans la mesure où la volonté peut le faire être, il s'impose comme fin à la volonté, il est objet d'obligation. Le plus-être du noumène est de droit, et ce plus-être, c'est son règne. La pénétration du phénomène par le noumène, voilà le possible qui est de droit, désirable, obligatoire.

La doctrine a un autre aspect. Jusqu'ici, nous avons considéré la personne comme quelque chose qui *est*, comme une substance immuable, douée d'une essence immuable. C'est le point de vue statique. Mais la doctrine ainsi présentée est incomplète. Si elle est complétée, le noumène prend un caractère dynamique. Le noumène est, en effet, souvent présenté comme une force. Dans la doctrine ainsi entendue, la dignité, la valeur de la personne fonde le devoir, comme dans le premier exposé, mais aussi l'excellence du devoir fonde la valeur, l'excellence de la personne ; c'est la corrélation du devoir et du droit. Ce qui oblige, ce qui est le bien, le fondement et la fin de l'obligation, c'est la personne, le noumène. Ce qui est obligé semblait être le phénomène ; en lui semblait être la force qui le tourne vers le noumène, qui le subordonne ou le sacrifie au noumène. Mais l'obligation ne saurait être une sorte d'attribut du phénomène. Elle est, au contraire, quelque chose du noumène. Rien n'est plus attaché au côté inférieur de toute chose que l'âme phénoménale ; elle est soumise à un déterminisme rigoureux, qui l'éloigne de ce qui est la fin véri-

table, qui la conduit au plaisir, et le bonheur n'est pas autre chose qu'une somme de plaisirs pour l'âme phénoménale. Qui doit ? qui est liberté morale ? Ce ne peut être le phénomène, série déterminée, tissu de sentiments et d'expériences, de sensations, de souvenirs, d'images.

Ce qui est libre et doit, c'est la personne, le noumène. Voilà ce qui fait son excellence ; à ce titre, il vaut ; il est de droit. Donc le devoir fonde le droit ; mais il reste vrai que le droit fonde le devoir. « J'ai le droit de faire mon devoir. » Cette formule consacrée signifie : je suis de droit, parce que j'ai des devoirs ; je suis respectable en tant qu'obligé et parce que je suis obligé. Le moyen ou la condition du devoir, c'est-à-dire tout simplement l'être obligé, participe à l'excellence du devoir. Mais, au fond, ils ne font qu'un ; la forme du devoir et sa matière sont une seule et même chose ; la pensée discursive du phénomène associé au noumène dédouble cette réalité unique en la réfractant. La personne est obligée envers la personne, parce que la personne est le bien. La personne est le bien, parce qu'elle est obligée, c'est-à-dire parce qu'elle est libre de se tendre sur elle-même. D'ailleurs, elle ne se tend sur elle-même que parce qu'elle est le bien. Rappelons-nous la psychologie de l'effort dont nous avons déjà fait une application importante à propos du devoir formel ; l'effort élémentaire, simple, est la tension sur un bien ; si donc l'effort est le bien, il est tension sur lui-même. Le bien est la volonté libre ; étant tel, il se veut, normalement ; mais il peut ne pas se vouloir ; il se veut plus ou moins. Plus il se veut, plus il se fait être, plus il est le bien ; donc il se doit. Ainsi toute liberté se doit elle-même et doit toute autre liberté. Les libertés doivent les libertés ; les deux éléments de l'obligation formelle, la cause et la fin, se confondent.

J'ai analysé et formulé cette doctrine de manière à conclure sans trop de peine à son sujet : la doctrine morale du droit est une doctrine qui pose la personnalité comme un bien, le seul bien, fonde sur lui le devoir, rapporte le devoir au droit comme à l'objet qui le légitime, fait du devoir le respect, le maintien du droit, c'est-à-dire d'un bien déjà possédé. La réalité supérieure, excellente, suprasensible, intemporelle, s'impose à la réalité inférieure, temporelle, sensible. Ensuite, cette doctrine fait du droit le droit de faire son devoir ; le droit est ainsi la condition, le moyen du devoir, le devoir étant la condition, le moyen du maintien du droit. La personne, la liberté s'oblige envers elle-même parce qu'elle est à la fois la cause et la fin, le bien et le moyen. Le bien, en vertu de sa nature, étant le bien et étant la

cause, s'oblige à se maintenir. La moralité consiste à maintenir le bien, à sauver et à exalter ce qui est en soi le bien.

Veuillez, retenir ce point, qui se dégage nettement de notre étude : c'est toujours le bien qui engendre l'obligation, car la personne, en tant que fin, oblige la personne en tant que cause. Nous retrouvons, ici, ce que nous avons déjà dégagé de nos précédentes analyses : c'est la fin qui oblige la cause, et la cause va vers la fin, vers le bien.

L'exposé que je viens de faire met en lumière les contradictions de cette doctrine et montre que des idées, auxquelles nous avons fait une place légitime, se trouvent ici dénaturées. Cet exposé suffit provisoirement comme critique de la doctrine.

J'aurai encore quelques objections à présenter contre elle.

ERRATA

Il faut lire :

N° 10, p. 449, ligne 30 : servent à tisser.

N° 16, p. 744, l. 12 : indulgent ou sévère ; — l. 14 : dans la sévérité ; — l. 20 : bon, non dans l'obligé.

P. 745, l. 5 : le bonheur non voulu.

P. 746, l. 31 : ou plutôt le commencement.

P. 747, l. 7 : le désintéressement et la bonté, c'est-à-dire, d'une part, le non-bonheur voulu, et, d'autre part, le principe ou la source du bonheur non voulu.

N° 17, p. 780, l. 25 : méprise, approuve, désapprouve, loue et blâme ainsi.

P. 781, l. 18 : le bonheur d'un homme a trois causes.

P. 782, l. 4 : il n'a pas tort ; on n'a ni deux religions ; — l. 14 : est intégré.

P. 783, l. 26 : l'un est le bien et l'autre est le mal ; — l. 33 : non comme devoir-faire, mais comme devoir-être.

P. 785, l. 3 : réelle et individuelle ; — l. 6 : nous traçons ; — l. 32 : ses effets réalisés ; — l. 34 : analogues aux leurs.

N° 18, p. 33, l. 23 : la formule la plus simple de la morale.

P. 34, l. 22 : de la moralité.

P. 35, l. 4 : du précepte.

N° 21, p. 176, l. 26 : me la dit ; — l. 39 : de l'opinion.

N° 23, p. 259, l. 5 : c'est une âme morale.

Racine et le théâtre français.

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

La tragédie après Racine, jusqu'en 1699.

Nous avons vu, dans nos dernières leçons, que Racine, auteur d'*Athalie*, avait involontairement oublié ses engagements solennels de 1677. *Athalie* est une pièce de théâtre, composée selon toutes les règles, par un poète qui connaît merveilleusement tous les secrets de son art ; et je vous ai montré que l'exemple d'*Athalie* avait suscité, à la fin du xvii^e siècle, une multitude de pièces dramatiques, tirées, elles aussi, de l'Écriture sainte.

Boyer, Longepierre, l'abbé Genest, osent faire jouer des tragédies sacrées à Saint-Cyr, après Racine ! Pendant ce temps, le poète d'*Athalie*, qui a vu l'intervention de la Providence dans la condamnation de sa pièce, vit pieusement dans la retraite, oublieux de sa disgrâce récente et de ses succès passés. Il a, cette fois, renoncé d'une manière bien définitive, non seulement au théâtre, même sacré, mais à la poésie, quelle qu'elle soit.

A défaut de Racine, le public applaudit désormais les nombreuses pièces de ceux qui se disaient les continuateurs ou les émules de l'auteur de *Phèdre* et d'*Athalie*. Et vous allez voir que leur production a été assez abondante, pendant les années qui s'écoulent de la composition d'*Athalie*, en 1690, jusqu'à la mort de Racine, en 1699. Presque tous ces poètes se réclament de Racine ; certains même le pillent, sans le nommer. On lui emprunte des hémistiches et même des vers entiers. Et le poète d'*Athalie* assiste de loin à ce spectacle, sans s'émouvoir : le théâtre n'est plus rien pour lui.

Certes, Racine aurait eu beaucoup à faire, s'il avait voulu lire toutes les pièces de ses pâles continuateurs. Les poètes étaient plus féconds que jamais. Voici les principales tragédies dont Racine a pu entendre parler, depuis la représentation d'*Esther* jusqu'à sa mort.

En 1689, l'année même d'*Esther*, le public fut régala d'une *Laodamie*, tragédie de M^{lle} Bernard, parente de Corneille, qui était loin d'avoir hérité de son génie ; en 1690, cette même personne fit jouer un *Brutus*, qui ne vaut pas davantage.

L'hiver de 1690-1691 vit paraître deux tragédies de Campistron, un *Adrien* et un *Tiridate*.

Rien à signaler en 1692-1693.

En 1694, trois tragédies : le *Jugurtha*, de Lagrange-Chancel ; le *Germanicus*, de Pradon ; la *Médée*, de Longepierre.

En 1695, Thomas Corneille donne *Rhadamante*. C'est aussi en cette même année que Longepierre fait jouer son *Sésostris*, et l'abbé Boyer sa *Judith*.

En 1696, Lafosse fait représenter *Polyxène*.

En 1697, Lagrange-Chancel donne *Oreste et Pylade*, et Pradon, qui semble vouloir se surpasser depuis que Racine n'est plus là pour le gêner, fait jouer encore un *Scipion*.

En 1698, nous avons le *Manlius* de Lafosse.

Enfin, en 1699, Lagrange-Chancel fait représenter deux pièces, *Méléagre* et *Athénaïs*.

Telles sont les tragédies que Racine a pu, je ne dis pas voir jouer, car il est évident qu'il n'a plus mis les pieds dans un théâtre à cette époque ; mais qu'il a pu lire, ou dont il a pu entendre parler, soit à l'Académie française, soit dans des conversations avec ses amis. Nous savons, en effet, que Boileau s'égayait quelquefois à faire connaître à son ami les ridicules de certaines pièces en vogue.

C'est ainsi que, nous pouvons l'affirmer à coup sûr, Racine a lu, en 1695, la *Judith* de l'abbé Boyer. Dans une lettre datée de Compiègne, le 4 mai 1695, Racine écrit à Boileau : « Quelque horreur que vous ayez pour les méchants vers, je vous exhorte à lire *Judith*, et surtout la préface, dont je vous prie de me mander votre sentiment. Jamais je n'ai rien vu de si méprisé que tout cela l'est en ce pays-ci, et toutes vos prédictions sont accomplies. »

Boileau n'avait donc pas caché à Racine qu'il ne croyait pas au mérite de la *Judith* de l'abbé Boyer. Et il est intéressant pour nous de voir ce que contient la préface de cette pièce, dont Racine parle avec tant de dédain :

« C'est une erreur qui a infecté beaucoup d'esprits, dit Boyer, qu'il était presque impossible d'accommoder heureusement au théâtre les sujets qui sont tirés de l'Écriture sainte et de l'Histoire chrétienne. Indigné contre une opinion si fausse et si pernicieuse, je crus d'abord qu'elle n'était fondée que sur la préven-

tion qui n'examine rien, et dont la force impérieuse entraîne ordinairement la multitude ; mais, après avoir creusé jusque dans la source de cette erreur, je vis qu'elle venait de l'ignorance de l'art, de la faiblesse du génie, de la stérilité des inventions, et surtout du peu de goût et de sensibilité qu'on a pour les choses de la religion.

« J'avoue qu'il est malaisé d'assembler tout ce qui est nécessaire à la composition de cette sorte d'ouvrage, *d'autant plus qu'il y a peu de modèles dans ce genre d'écrire* (1), et peu d'auteurs qui soient d'humeur de les imiter. La plupart ne font que suivre et marcher après les autres ; privés du secours des bons exemples, ils n'osent hasarder un autre langage. C'est une route nouvelle, presque inconnue à nos Anciens, et où ceux qui l'ont suivie, aussi bien que les plus habiles de nos Modernes, se sont quelquefois égarés. »

Et Boyer expose alors, longuement, le sujet de sa pièce. Puis il ajoute : « Qu'il serait à souhaiter que de pareils sujets fussent quelquefois représentés sur la scène française pour édifier et divertir en même temps ! La comédie se doit faire honneur à elle-même en faisant honneur à la religion. Les comédiens ont-ils un moyen plus sûr et plus glorieux pour confondre ceux qui s'obstinent sans cesse à décrier leur profession ? Quel attrait plus puissant pour réconcilier avec le théâtre ceux qui en sont les ennemis déclarés ? Comme toute sorte de gloire appartient au siècle de Louis le Grand, après y avoir vu les duels et les blasphèmes abolis, l'hérésie exterminée, l'ordre et la discipline partout rétablis, il faut qu'on y voie la piété florissante au milieu des plaisirs, les spectacles consacrés, le théâtre sanctifié. Quand je parle si avantageusement des matières saintes, je ne prétends pas exclure les sujets profanes, quand ils sont traités sagement, et purgés de tout ce qui peut offenser la pudeur et révolter le spectateur raisonnable... »

« Mais je ne saurais me taire sur l'étrange critique qui s'est répandue contre les pièces saintes. Ce bruit est devenu un scandale public, et semble nous faire entendre qu'il faudrait proscrire la piété et la bannir du théâtre, comme si nous étions encore dans ce siècle barbare et ignorant, où les spectacles publics représentaient nos plus sacrés Mystères d'une manière qui rendait ridicule ce qui devait être le sujet de l'attention la plus sérieuse et de la plus profonde vénération. Veut-on con-

(1) On dirait vraiment que, pour Boyer, *Esther* et *Athalie* n'existent pas ou sont tout à fait méprisables.

crer le théâtre aux matières profanes, aux événements les plus horribles, aux parricides, aux empoisonnements, aux passions outrées, aux amours incestueuses ? J'avoue que les sujets les plus extraordinaires peuvent instruire et divertir, quand ils sont maniés par des mains savantes et heureuses ; mais peut-on douter que les matières saintes, quand elles tombent en de pareilles mains, puissent recevoir un tour assez agréable pour plaire, et, mieux encore, pour édifier le spectateur chrétien ? Nous avons un illustre exemple dans *Polyeucte* ; et, puisque Judith, dont l'histoire est si délicate et si difficile à traiter, n'a pas déplu dans la forme que je lui ai donnée, que ne peut-on pas attendre de ceux qui, avec une Muse plus forte qu'e la mienne, voudront entreprendre de semblables ouvrages, et leur donner tous les ornements de la scène ? Puissent-ils confondre l'envie, ou plutôt s'attirer cette critique qui s'est déchaînée sur ce qui fait tant d'honneur à *Judith* ! »

Telle est, dans ses parties essentielles, cette préface de *Judith*, que Racine trouvait absurde ; il est probable que Racine dut être surtout pris de pitié, en lisant le ridicule récit de la mort d'Holopherne, que vient faire Abra, suivante de Judith :

Holopherne, au sommeil s'étant laissé surprendre,
 Donne à Judith l'audace et le temps d'entreprendre.
 Son sommeil nous offrent l'image de sa mort,
 « Puisse, dis-je aussitôt par un soudain transport,
 Puisse, pour avancer sa perte tout entière,
 Un sommeil éternel lui fermer la paupière » ;
 Mais pour ce dernier coup que Judith doit porter,
 Quelles armes le ciel lui voudra-t-il prêter ?
 Là le fer d'Holopherne à ses yeux se présente ;
 Elle le prend d'abord, mais d'une main tremblante ;
 Cette horreur que l'on sent pour les assassinats
 Lui glace le courage et lui retient le bras.
 Pour surmonter sa crainte et rassurer son âme,
 Vers le ciel elle lance un regard tout de flamme :
 Ses vœux sont exaucés, et le ciel dans son cœur
 Verse subitement une sainte fureur.
 Ses yeux brillent d'un feu plus vif que de coutume,
 Et d'un éclat plus fier son visage s'allume.
 Holopherne endormi se livrant au trépas,
 Judith sans balancer sur lui lève le bras ;
 Et, prenant ses cheveux d'une main assurée,
 Le frappe, et de son corps sa tête est séparée.
 Quoi ! vous doutez encor de cette vérité ?
 Que je confonde enfin votre incrédulité.

Cela suffit, je pense, à vous donner une idée des vers de l'abbé Boyer. Nous comprenons fort bien que Racine, malgré son éloi-

gnement du théâtre, ait été exaspéré par de pareils vers, et qu'il ait composé contre son rival l'épigramme suivante :

A sa *Judith*, Boyer, par aventure,
 Était assis près d'un riche caissier :
 Bien aise était, car le bon financier
 S'attendrissait et pleurait sans mesure.
 « Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur ;
 Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur
 A vous saisir pour une baliverne. »
 Lors le richard, en larmoyant, lui dit :
 « Je pleure, hélas ! pour ce pauvre Holopherne,
 Si méchamment mis à mort par Judith. »

Racine eût peut-être mieux fait de garder le silence, et de ne point manquer de charité chrétienne envers ce pauvre abbé Boyer, quels que fussent les torts de ce dernier. Vous savez que Racine en a, d'ailleurs, été puni par l'application malicieuse que Voltaire a faite à *Athalie* des deux derniers vers de cette épigramme.

*
 * *

Après l'abbé Boyer et sa *Judith*, il faut maintenant que nous disions quelques mots du *Tiridate* de Campistron. Cette pièce, la meilleure de Campistron, à coup sûr, est de 1691, l'année d'*Athalie*. Elle pourrait servir à montrer aux rigoristes le danger de ce genre des tragédies sacrées « tirées de l'Écriture sainte ».

Tiridate, en effet, est loin d'être une pièce édifiante. Quoique le sujet soit emprunté à l'Écriture sainte, on voit dans cette tragédie l'amour incestueux d'un frère et d'une sœur. Campistron traduit ainsi le passage du second livre des Rois (chap. xiii), dont il s'est inspiré :

« Il arriva ensuite qu'Amnon, fils de David, devint si éperduement amoureux de sa sœur Tamar, que l'excès de sa passion le rendit malade à l'extrémité. »

« Voilà précisément le sujet de ma tragédie, ajoute Campistron dans sa Préface. Le respect que nous devons aux livres sacrés m'a empêché de le traiter sous les noms qui nous l'ont fourni. Je n'ai pas cru qu'il me fût permis de changer les faits importants de cette histoire, et il m'était également défendu de les exposer sur le théâtre tels qu'ils sont véritablement. Je me suis donc borné à prendre les caractères, et quelques-uns des mouvements de David, d'Amnon, et d'Absalon, et de les donner à Arsace, à Tiridate et à Artaban. J'ai été moins réservé pour la disposition de ma fable, et je me suis hardiment servi de tous les incidents naturels ou pathétiques, que j'ai pu tirer de l'Écriture. »

Nous n'avons pas de peine à voir que *Tiridate* n'est pas autre

chose qu'une imitation flagrante de *Phèdre*, arrangée pour la circonstance, et, en quelque sorte, retournée. Tiridate, fils d'Arsace, c'est-à-dire fils du « fondateur de l'Empire des Parthes », brûle d'une flamme incestueuse pour sa sœur Erinice ; il empêche Mitrane, seigneur parthe de ses amis, d'épouser Erinice, et va même jusqu'à déclarer sa passion à cette dernière. Il n'arrive qu'à retourner tout le monde contre lui, et, à la fin de la pièce, il est obligé de se tuer.

En somme, cette tragédie est assez médiocre, et l'on a quelque peine à comprendre son succès : il est vrai que le jeu du célèbre acteur Baron y contribua pour une grande part.

La Harpe a eu raison de constater chez Campistron ce qu'il appelle « une honnête médiocrité ». Campistron cherche surtout et avant tout à imiter Racine, à lui voler tous ses procédés et même son vocabulaire. Il lui emprunte tel hémistiche de *Britannicus* : « Et vous, qu'on se retire » ; ou bien, en le modifiant légèrement, tel vers d'*Iphigénie* :

Non, vous ne mourrez pas, je n'y puis consentir.

On peut dire que Campistron est à Racine ce que Jules Romain est à Raphaël.

*
* *

Le *Manlius Capitolinus* de Lafosse est de beaucoup supérieur au *Tiridate* de Campistron. *Manlius* fut représenté en 1698, un an avant la mort de Racine. Dans cette pièce, Lafosse a cherché à reproduire quelques procédés de Corneille dans la conduite de l'action et dans la peinture des caractères, et, en même temps, il imite visiblement Racine pour le style.

Le sujet de la pièce est la deuxième conspiration de Manlius Capitolinus. — Manlius a un ami, Servilius, nouvellement marié à Valérie, jeune fille à laquelle il a sauvé la vie, et fille du consul Valérius. Par amitié pour Manlius, son ami Servilius accepte d'entrer dans sa conjuration : il ne s'agit de rien moins que d'égorger le Sénat et les deux consuls, dont l'un est précisément le beau-père de Servilius. Mais Valérie, poussée par le désir de sauver son père, dévoile tout au Sénat : elle demande seulement que l'on pardonne aux coupables. Cependant, le Sénat condamne Manlius : Servilius, jusqu'au bout fidèle à son ami, le suit, et tous deux se précipitent du haut de la Roche Tarpéienne. Valérie n'a plus qu'à se tuer.

L'action de cette pièce est bien conduite. Manlius, sorte de fou furieux, nous fait songer au jeune Horace. Servilius, tels les héros cornéliens, lutte entre la passion et le devoir ; et l'intérêt est

assez bien soutenu de scène en scène. Une seule invraisemblance pourrait nous choquer : c'est que les conjurés se fient trop à Valérie, la propre fille de celui qu'on doit égorger.

Mais, cette réserve faite, il faut reconnaître que Lafosse a montré, dans le développement de son sujet, de réelles qualités de simplicité et de vigueur. Voyez, par exemple, la huitième et dernière scène du cinquième acte :

VALÉRIE.

Albin, où courez-vous ?

ALBIN, *confident de Manlius*.

Je l'ignore moi-même.

Et dans l'égarement d'un aveugle transport...

VALÉRIE.

Vient-on de condamner Manlius à la mort ?

Servilius... Parlez, expliquez-vous sans feinte.

Vous ne me direz rien que ne m'ait dit ma crainte.

ALBIN.

Hélas ! je prétendrais, par d'inutiles soins,
Vous cacher un malheur dont tant d'yeux sont témoins.

Apprenez, apprenez, par ce récit fidèle,

L'effort d'une vertu magnanime et cruelle.

A pas précipités, l'ardent Servilius,

Non loin de ce palais, avait joint Manlius,

Vers cet endroit fameux, témoin de la victoire

Qui sur le Capitole a fait briller sa gloire,

Et qui voit maintenant, à la face des dieux,

Leur défenseur chargé de fers injurieux.

Votre époux indigné frémit de cet outrage :

Mais le fier Manlius, maître de son visage,
A ceux qui l'escortaient s'adresse en cet instant.

Il leur dit qu'il savait un secret important ;

Que, pour en informer le Sénat et l'Empire,

A Servilius seul il désirait le dire.

On s'éloigne d'abord, on n'est point alarmé

De laisser avec lui son ami désarmé.

Moi seul, resté près d'eux, j'entends tout, et j'admire

Ce qu'un ferme courage à Manlius inspire.

« C'en est fait, disait-il, et tu n'en doutes pas.

Mes juges ont signé l'arrêt de mon trépas :

J'en ai l'avis certain. Si mon malheur te touche,

Epargne-moi l'affront de l'ouïr de leur bouche,

Et du poids de mes fers soulageant l'embarras,

Vers ces bords que tu vois précipite mes pas.

Laissons à Rome au moins cette tache éternelle,

De m'avoir vu périr où j'ai vaincu pour elle.

— Oui, répond votre époux, c'est par ce juste effort

Qu'il faut te dérober aux horreurs de ton sort :

Mais ce n'est pas assez de sauver ta mémoire

De cet affront cruel que m'impute ta gloire.
 Je veux, en t'imitant, te venger aujourd'hui. »
 Sur le bord, aussitôt, il l'entraîne avec lui.
 On s'écrie, on y court. Mais ce soin est frivole.
 Tous deux précipités au pied du Capitole,
 Ils meurent embrassés, tristes objets d'horreur,
 Où l'on voit l'amitié consacrer la fureur.

Cette seule lecture vous montre que Lafosse était capable de bien faire les vers, quand il le voulait. Le *Manlius* est une bonne tragédie de second ordre ; c'était, à coup sûr, la meilleure tragédie profane que le théâtre français eût encore vue depuis la *Phèdre* de Racine.

Je dois ajouter que cette pièce présente encore une particularité assez curieuse. Lafosse déclare qu'il a pris son sujet dans Tite-Live ; mais ce qu'il ne nous dit pas, c'est qu'il a imité bien plutôt une tragédie anglaise (jouée en 1682 ou en 1685, on ne sait pas au juste) : la *Venise sauvée*, de Thomas Osway. Or Osway avait pris lui-même son sujet dans la *Conjuration contre Venise*, de l'abbé de Saint-Réal. Lafosse n'a donc fait que mettre sous des noms romains les actions et les discours que l'historien français, et, après lui, le tragique anglais, avaient prêtés aux complices du marquis de Bedmar. Mais il a eu le mérite d'assujétir habilement aux lois sévères de notre scène les beautés irrégulières de la pièce anglaise, et de les revêtir d'un style plus mâle et plus nerveux.

Ainsi, Racine a pu assister, avant de mourir, à un premier essai de ces adaptations du théâtre anglais à la scène française, qui vont caractériser notre XVIII^e siècle dramatique. Une période nouvelle s'annonce : tandis que ni Racine ni ses amis ne savaient l'anglais (1) (bien que les relations entre la France et l'Angleterre fussent constantes depuis le mariage d'Henriette de France et de Charles I^{er}), les poètes de théâtre qui vont venir liront Shakespeare, Milton et tous les grands écrivains d'outre-mer. Il me suffit de vous renvoyer aux œuvres dramatiques de Voltaire.

*
* *

Arrivons, maintenant, à Lagrange-Chancel. Je vous ai déjà parlé, dans une de mes précédentes leçons, de ce Périgourdin hableur, qui se vantait bruyamment d'avoir reçu des leçons de Racine lui-même. En 1697, Lagrange-Chancel fait jouer sa tra-

(1) Saint-Evremond a pu vivre 40 ans en Angleterre sans apprendre l'anglais. Et c'est pour des raisons autres que son ignorance de la langue anglaise que La Fontaine n'est pas allé à Londres, comme on l'en priait.

gédie d'*Oreste et Pylade*. Et voici comment il s'exprime dans la préface de sa pièce :

« Le succès de ma première tragédie m'encouragea à chercher quelque sujet fameux dans l'antiquité qui répondit à l'idée que le public semblait avoir de mes talents. J'y étais d'autant plus excité, que j'avais été élevé dans l'opinion que la qualité d'auteur ne convenait à des personnes d'un certain nom, que lorsqu'elles se distinguaient par leurs écrits. Je m'attachai d'abord à la lecture d'Euripide, où le célèbre Racine avait fait des moissons si avantageuses à la république des lettres. Je crus avoir trouvé dans l'*Iphigénie in Tauris* le sujet que je désirais ; j'y vis des scènes intéressantes, qui semblaient ne me devoir coûter que la peine de les traduire. Mais j'avoue que j'y trouvai en même temps des difficultés capables de me détourner de mon entreprise. Je voyais d'un côté que le grand Corneille, dans ses réflexions sur le théâtre, met ce sujet au nombre de ceux qui ne peuvent être traités. D'un autre côté, j'entendais dire à M. Racine, qui ne me refusait point ses bons avis, qu'il avait été longtemps à se déterminer entre « Iphigénie sacrifiée et Iphigénie sacrificante », et qu'il ne s'était déclaré en faveur de la première qu'après avoir connu que la seconde n'avait point de matière pour un cinquième acte. Les anciens poètes ne faisaient point difficulté d'employer le secours d'une machine, quand les autres ressources leur manquaient. Mais ce qui était toléré parmi eux ferait échouer aujourd'hui la plus belle de nos tragédies. Tout cela ne fut pas capable de me rebuter. Je vis que l'épisode d'Eriphile avait été heureusement substitué par M. Racine à la biche miraculeuse dont Euripide s'était servi pour sa catastrophe. Je crus que la Minerve, qu'il emploie également pour dénouer sa seconde tragédie, pouvait être remplacée avec la même vraisemblance par une princesse intéressée à l'action principale, et capable de me fournir ce qui manquait à mon sujet. Je trouvai, dans le sujet même, le caractère du personnage que je cherchais ; et, dès que j'eus fait cette découverte, qui fut approuvée par M. Racine, je ne songeai plus qu'à l'exécution de mon projet. Le succès fut au delà de mes espérances. M^{lle} de Champmeslé, qui représentait Iphigénie dans un âge où l'on n'a plus les agréments de la jeunesse, ne fit pas verser plus de larmes dans le rôle de M. Racine, qu'elle en fit verser dans le mien. Le public eut le regret de la perdre dans le plus fort des représentations de cette tragédie, qui fut reprise l'année suivante avec le même succès par M^{lle} Desmares, nièce de cette célèbre actrice, et digne héritière de ses talents. »

Cette préface est tout simplement l'œuvre d'un vantard. Vous

savez très bien que nous possédons le canevas en prose du premier acte de l'*Iphigénie en Tauride* de Racine (et non pas *in Tauris*, comme dit notre Périgourdin). Il nous est donc facile de savoir si Lagrange-Chancel a pu s'en inspirer. Or, que voyons-nous dans ce canevas de Racine ? Iphigénie, prêtresse de Diane, se plaint à une captive grecque du triste honneur qui lui est réservé, d'avoir à présider aux sacrifices faits à la déesse. Elle s'est vue, en songe, tenant un poignard à la main pour en égorger son frère Oreste, et elle en demeure effrayée. Le fils du roi Thoas aime Iphigénie ; mais son père lui défend de l'aimer. Nous apprenons, enfin, que ce prince vient de sauver deux Grecs assaillis par la foule et que le roi Thoas va les faire sacrifier. Telle est la donnée du premier acte dans le plan de Racine.

Or il n'y a rien de pareil dans l'*Oreste et Pylade* de Lagrange-Chancel. Il suffit, pour s'en rendre compte, de jeter un coup d'œil sur la liste des personnages. Nous y voyons Thoas, « roi des Tauro-Scythes » ; Iphigénie ; Oreste ; Pylade, amant d'Iphigénie ; Thomiris, princesse du sang royal des Scythes » ; Athénor et Hydaspe, « ministres d'État et les principaux d'entre les Scythes » ; Cyane, prêtresse de Diane, et confidente d'Iphigénie ; Erine, confidente de Thomiris ; Taxis, capitaine des gardes de Thoas.

Il y a donc une différence absolue entre les deux pièces. Et je n'ai pas besoin de vous dire que celle de Lagrange-Chancel est médiocre. Il a fait mieux dans *Amasis*, tragédie que Voltaire a imitée dans *Mérope*.

* * *

Je voudrais, maintenant, vous parler en quelques mots des éditions de Racine, et essayer de déterminer avec vous quelle a été sa part de responsabilité dans l'impression de ces tragédies.

Nous avons vu que les tragédies de Racine, même ses chefs-d'œuvre, ont eu relativement peu de succès. Aucune n'a eu deux éditions séparées. Ainsi *Britannicus*, imprimé pour la première fois en 1669, n'a été réimprimé que *six ans après*, dans l'édition du théâtre de Racine parue en 1675-76. De même, *Esther* et *Athalie*, publiées en deux formats, l'une en 1689, l'autre en 1691, n'ont été réimprimées qu'en 1697, dans l'édition collective du théâtre de Racine parue cette année-là. — M. Emile Picot, le savant bibliophile, que j'ai consulté à ce sujet, ne croit pas que les pièces de Racine aient été tirées à plus de 1.500 exemplaires. Il fallait donc six ans et plus aux libraires pour parvenir à écouler une simple édition des chefs-d'œuvre de notre grand poète, alors que, de nos jours, un ouvrage à succès atteint rapidement le cinquantième ou le centième mille.

L'édition de 1676 a été donnée par Racine en personne, cela est évident ; mais les autres, les a-t-il revues et retouchées ? La question est intéressante ; car revoir et retoucher des ouvrages dramatiques, pour un homme sincèrement converti comme Racine, c'était les rendre encore plus dangereux.

M. Paul Mesnard croit que Racine ne s'est pas désintéressé de l'édition de 1687 et de celle de 1697. Sans doute, dit-il, Racine évitait de parler de ses pièces, après sa conversion ; sans doute, il fit brûler sous ses yeux un exemplaire qu'il avait préparé pour une édition nouvelle ; mais il est peu probable, malgré tout, pense M. Paul Mesnard, que Racine ait voulu ignorer complètement les éditions de 1687 et 1697, et l'on peut croire qu'il donna quelques variantes au libraire.

J'ai beaucoup de vénération pour la mémoire de M. Paul Mesnard, que j'ai connu personnellement et qui était un savant de premier ordre ; mais je me vois forcé de ne point être, ici, de son avis : car, dans une lettre datée du 4 avril 1696, un an par conséquent avant la dernière édition de Racine, celui-ci écrivait à son ami Boileau qu'il abandonnait volontiers ses tragédies à la critique : « Il y a longtemps, disait-il, que Dieu m'a fait la grâce d'être assez peu sensible au bien et au mal que l'on en peut dire, et de ne me mettre en peine que du compte que j'aurai à lui en rendre quelque jour. » Ce texte me paraît décisif : il ne me semble pas qu'un homme qui tenait en 1696 un pareil langage ait pu songer, un seul instant, à s'occuper d'une chose aussi méprisable, aux yeux de Dieu, que l'édition de quelques pièces de théâtre.

Je ne vois donc pas pourquoi la critique s'obstine à considérer l'édition de 1697 comme l'édition définitive, sous prétexte qu'elle est la dernière parue du vivant de l'auteur. L'auteur ne l'a certainement pas revue.

Ce sont donc les libraires qui, seuls, se sont occupés de publier une deuxième et une troisième fois les œuvres de Racine : et Racine n'avait aucun moyen de les en empêcher.

En 1686, Denis Thierry obtint un privilège pour quinze ans (qu'il partagea avec deux autres libraires), et il publia en deux volumes les « œuvres du *Sieur* Racine, trésorier de France à Moulins... » (Achevé d'imprimer le 15 avril 1687.)

En 1697, nouveau privilège, pour dix ans seulement ; et la troisième édition paraît alors, avec ce titre : « Œuvres de *monsieur* Racine, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi... » Cette édition est augmentée de quelques morceaux en vers ou en prose, tels que l'*Idylle sur la Paix*, quatre *Cantiques* en vers, les discours de Racine à l'Académie.

Elle est en deux volumes, l'un de 468 pages, l'autre de 516 pages, avec un frontispice gravé et des gravures à l'intérieur de chaque volume.

En 1702, la Compagnie des libraires publiait une édition de Racine, également en deux volumes, ayant le même nombre de pages et le même frontispice que l'édition de 1697. En 1713, nouvelle édition : même nombre de pages, même frontispice. Je ne serais pas étonné que ces deux soi-disant éditions ne fussent tout simplement le reliquat de celle de 1697, qu'on avait dû écouler incomplètement et avec peine. Les libraires n'auraient donc fait que « retaper » chaque exemplaire de 1697, en changeant le premier feuillet, celui qui portait la date, et en y substituant un nouveau feuillet daté de 1702, puis de 1713.

Toujours est-il que Racine, on peut l'affirmer, ne dut être pour rien dans les éditions de 1686-87 et de 1697. A sa mort, on ne trouva pas dans sa bibliothèque un seul exemplaire de ses tragédies. Le théâtre et Racine n'avaient plus rien de commun. Le poète converti ne songeait qu'à expier les « scandales » de sa vie passée.

Racine vécut ses dernières années pieusement et paisiblement, entretenant les relations les plus étroites et les moins cachées avec ses amis de Port-Royal, ce qui ne contribua pas peu à indisposer Louis XIV contre lui.

Il mourut, à Paris, le 21 avril 1699.

A. C.

Rousseau expliqué par Jean-Jacques ⁽¹⁾

Leçon de M. MAURICE MASSON,

Professeur à l'Université de Fribourg.

Après avoir ainsi morcelé, dans ces études successives, la vie et l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau, il me reste à marquer aujourd'hui la continuité de l'une et de l'autre, et surtout de l'une à l'autre, à chercher les points de contact ou plutôt l'unité profonde de cette vie et de cette œuvre. Le nouvel Evangile de Rousseau se présente, tout d'abord, au lecteur avec une intransigeance si chimérique et un tel insoucî de la réalité, qu'on serait tenté de n'y voir qu'un paradoxe tout cérébral : c'est, au contraire, la confession de l'homme tout entier. A ne regarder ce système que d'un point de vue intellectuel, on risquerait de se heurter aux contradictions apparentes des conséquences et même des principes. Il faut le replacer dans la vie intégrale ; et, pour reprendre le dédoublement des *Dialogues*, il faut rapprocher Rousseau de Jean-Jacques. Tout Rousseau est expliqué par Jean-Jacques, tout le système est expliqué par l'homme, par les habitudes de son milieu ou plutôt de sa classe sociale, par la tyrannie d'un tempérament que rien n'a discipliné, par la maladie et bientôt la folie qui ont déséquilibré sa sensibilité trop ardente ; tout est expliqué, sauf la violence de cette poussée intellectuelle et sentimentale qui est la secousse même du génie. Mais, du moins, les manifestations diverses en deviennent ainsi plus cohérentes ; et l'on comprend mieux l'action d'une doctrine, quand elle est l'épanouissement douloureux de toute une vie.

I

Je rappellerai d'un mot seulement ce que doit Rousseau au milieu genevois, et, si l'on veut, au caractère suisse. On l'a noté déjà (2), et très justement ; j'y insisterai donc peu. Cet utilitarisme

(1) Cette leçon est la dernière d'un cours de trois semestres sur la vie et l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau, avant d'aborder l'étude de son influence.
— Les citations renvoient à l'édition Hachette en 13 volumes.

(2) Cf. G. Lanson, *Histoire de la Littérature française*, 4^e édit., p. 776-780.

en littérature, cet amour du « bon livre », cette attirance pour les sujets moraux, pédagogiques et politiques, ce sont là dispositions suisses. Ce républicanisme d'instinct, cette évidence du principe de la souveraineté populaire, ne sont pas des hardiesses de pensée chez le citoyen de Genève, qui naît « membre du souverain ». C'est dans cette minuscule république que Rousseau a pu concevoir la cité idéale du *Contrat social*, où le contrôle tyrannique de tous peut s'exercer, à tout instant, sur tous ; sa religiosité sincère et attendrie est d'un protestant qui reste croyant en dépit des concessions les plus « libérales » ; cette dignité éminente conférée à la conscience, arbitre suprême de la vie intérieure, ce sens moral, ou du moins ces préoccupations morales, cette mentalité individualiste et prêchuse, trahissent le fils de Calvin, qui a pu apostasier, mais non pas oublier.

Cependant, si c'est dans les limites de la pensée genevoise que la pensée de Rousseau s'est développée, elle a son fond ailleurs ; c'est d'ailleurs que lui sont venus sa force, sa couleur et son accent. Rousseau est citoyen de Genève ; mais, dans cette Genève républicaine où l'orgueil de la naissance n'est pas inconnu, n'oublions pas qu'il n'est qu'un plébéien. Derrière lui, dans son ascendance, il ne peut montrer que des horlogers, un maître à danser, un tanneur, un petit libraire, un marchand de vin. Jean-Jacques est un ouvrier : « La nature, dit-il lui-même, n'en a fait qu'un bon artisan... Une des choses dont il se félicite est de se retrouver dans sa vieillesse à peu près au même rang où il est né, sans avoir jamais beaucoup monté ni descendu dans le cours de sa vie. Le sort l'a remis où l'avait placé la nature » (1). Quand il essaie de reconstituer ce qu'eût été sa vie sans l'escapade du 14 mars 1728, il s' imagine à Genève « bon chrétien, bon citoyen, bon père de famille, bon ami, bon ouvrier » (2). Mais n'est-il pas resté, somme toute, cet « ouvrier » que « la Nature » voulait faire de lui ? Ce fils d'un compagnon horloger a débuté comme apprenti graveur et fini comme copiste « à tant la page » (3). Bernardin de Saint-Pierre l'admirait sur ses vieux jours apportant à son métier « toute l'honnêteté d'un ouvrier de bonne foi » (4). — « Je suis fils d'un ouvrier, et ouvrier moi-même, lui répondait Rousseau ; je fais ce que j'ai fait dès l'âge de 14 ans » (5). Sa vie

(1) *Dialogues*, IX, 228.

(2) *Confessions*, VIII, 29.

(3) *Dialogues*, IX, 188.

(4) Bernardin de Saint-Pierre, *La Vie et les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau*, édition critique par Maurice Souriau, Paris, Société des textes français modernes, 1907, p. 60.

(5) *Id.*, *ibid.*, p. 65.

tout entière a été celle d'un artisan ambulant. « L'artisan ne dépend que de son travail, a-t-il écrit dans une page où il a mis un accent de fierté personnelle, il est libre, aussi libre que le laboureur est esclave... Partout où l'on veut vexer l'artisan, son bagage est bientôt fait : il emporte ses bras et s'en va (1) ». Ainsi s'en est allé Jean-Jacques « partout où l'on a voulu le vexer », partout où « la ligue » a essayé de l'enserrer et de le faire prisonnier, emportant avec lui ses bras... et son génie en guise d'outil. Ouvrier de la plume, Rousseau n'a jamais demandé à son travail la richesse des grands princes de la littérature, mais seulement le salaire qui nourrit : « Je n'ai pour vivre que le produit de mon travail », disait-il à son éditeur (2). Il entendait en « vivre », sans plus. S'il a parfois regretté d'avoir déposé un à tous ses enfants à l'hospice, — je dis *parfois*, car sur ce point sa moralité a été hésitante et ses apologies contradictoires, — il n'a jamais compris qu'il ait pu être coupable envers ces petits abandonnés : « Ils seront ouvriers », pensait-il (3) ; ils seront pleinement ce que j'aurais dû être. En songeant à ces fils inconnus, il ne sentait ni déchéance, ni humiliation : la lignée familiale se prolongeait en eux.

Ce plébéen « très vigoureux » (4), ce solide piéton, « un des hommes les plus robustes que j'aie connus », disait Hume (5), et il fallait bien qu'il le fût, pour avoir résisté si longtemps aux fatigues de sa dure vie errante, — avait un fond de gaité et même de jovialité populaire que la maladie et la persécution ont pu amortir, mais non pas étouffer (6). Quand sa folie ne le tenait point, on trouvait en lui un bon homme qui ne demandait qu'à rire et qu'on amusait à peu de frais. Jean-Jacques a toutes les qualités de l'ouvrier vraiment peuple : défiance instinctive du raisonnement, sentimentalité facile, joies exubérantes, larmes promptes, tendresses subites et trop confiantes : un Bacle, un Ventur de Villeneuve, un Athanasias Paulus, un Sauttern, que d'aventuriers à qui ce soi-disant misanthrope a donné tout de suite une amitié enthousiaste et crédule ! Mais cette sociabilité naïve devient vite gaucherie et timidité douloureuse, dès qu'elle ne s'épanouit plus dans son milieu naturel. L'ouvrier est embarrassé

(1) *Emile*, II, p. 167.

(2) Lettres du 1^{er} juin 1759, *Lettres à Marc-Michel Rey*, édit. Bosscha, Amsterdam, 1858, p. 76.

(3) Lettre à Saint-Germain, 26 février 1770, XII, 186 ; cf. *Confessions*, VIII, 253.

(4) Bernardin de Saint-Pierre, *op. cit.*, p. 47 ; cf. *id.*, p. 49.

(5) Cité par L. Brédif, *Du Caractère intellectuel et moral de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Hachette, 1906, in-8°, p. 289.

(6) Bernardin de Saint-Pierre, *op. cit.*, p. 85.

quand il se trouve dans le grand monde. Sa fierté alors s'exaspère, s'effarouche, prend des pudeurs excessives, et se fait grossière de peur de paraître asservie. Il y a quelque chose de ce sentiment dans le dédain si réel, mais un peu trop emphatique, de Jean-Jacques à l'égard de L'argent. Il a écrit quelque part et très justement : « l'argent qu'on possède est l'instrument de la liberté, celui qu'on pourchasse l'est de la servitude (1) » ; mais, parmi les riches, sa susceptibilité populaire lui fait exagérer les formules, et parler de l'argent comme d'une « souillure » (2). Les fréquentations mondaines ne font qu'irriter chez lui cette antipathie instinctive du prolétaire contre « tous ces tas de désœuvrés payés de la graisse du peuple (3) » : « Je hais les grands, écrit-il à Malesherbes ; je hais leur état, leur dureté, leurs préjugés, leur petitesse et tous leurs vices, et je les haïrais bien davantage, si je les méprisais moins (4). » Comme il ne peut s'assimiler les usages et la courtoisie habile des salons, il érige en vertu et en force sa maladroite rusticité ; il se pare de « cette hardiesse généreuse, qui, pour bien faire, secoue quelquefois le puéril joug de la bienséance (5) », et il aime proclamer que, « dans beaucoup d'occasions, les insultes et la brutalité du peuple sont plus honnêtes que la bienséance des gens polis (6) ». Cette « brutalité » plébéienne fait bien souvent craqueler le mince vernis de politesse que lui ont imposé ses relations mondaines. Point n'est besoin que le vin l'échauffe ou l'excuse, pour qu'il se trahisse tout à coup et scandalise ses amies parisiennes par ses propos de débardeur (7) ; il suffit que la colère ou un sentiment un peu fort le tienne, pour qu'ils s'exprime « comme un charretier (8) » : « Aujourd'hui, écrit-il

(1) *Confessions*, VIII, 25.

(2) Lettre à M^{me} de Warens, 25 février 1745 et février 1747, X, 50 et 55 ; cf. encore lettre à M^{me} d'Houdetot du 5 janvier 1758, ap. *La Comtesse d'Houdetot, sa famille, ses amis*, par Hippolyte Buffenoir, Paris, Leclerc, in-8, 1905, p. 223.

(3) Lettre à Malesherbes du 28 janvier 1762, X, 308.

(4) *Id.*, *ibid.*, 309.

(5) Lettre à M. Perdriau du 28 novembre 1754, X, 90 ; cf., comme exemple, l'affaire du pot de beurre avec le comte de Lastic, lettre du 20 décembre 1754, X, 93.

(6) *Nouvelle Héloïse*, IV, 184 ; cf. encore « la rusticité préférée à l'orgueilleuse politesse de son siècle » dans les *Discours sur les sciences et les arts*, I, 20.

(7) Cf. *Nouvelle Héloïse*, VI, 92 : « Je ne sais si vous vous souvenez des étranges discours que vous me fîtes hier au soir... De pareilles expressions avaient quelquefois frappé mon oreille en passant auprès du port ; mais je ne croyais pas qu'elles pussent jamais sortir de la bouche d'un honnête homme. »

(8) *Déclaration relative au pasteur Vernes*, IX, 93.

à un maître d'hôtel du roi, aujourd'hui que je suis malade, paresseux et libre, aujourd'hui que je me fous de tous vous autres gens de cour, aujourd'hui que tous les rois de la terre avec toute leur morgue, tous leurs titres et tout leur or ne me feraient pas faire un pas... (1) » Il dira à M^{me} d'Houdetot : « Il faut aussi traîner ma paillasse à Montmorency, au milieu des crottes, dans le trou que j'ai pris pour y passer l'hiver (2). » Qu'on relise ses premières lettres, toutes vives, toutes spontanées : elles sont, par endroits, d'une trivialité qui frise la grossièreté.

Cet ennemi des convenances mondaines n'a pourtant rien d'un ermite ou d'un ascète. Il n'est point « austère », et ne se sent aucun goût pour « la mortification (3) ». La vie âpre, et dure, et sauvage, d'un paysan ne le tente point. Quand Hume et ses amis de Londres, prenant trop au sérieux sa littérature, lui offrent de le loger dans quelque bonne chaumière de la campagne anglaise, le citadin se rebiffe : il trouve ces homes rustiques trop inconfortables et trop peu propres : « Mon amour pour la retraite, écrit-il à M^{me} de Boufflers, ne m'a fait encore accepter aucun des logements qu'on m'a offerts en campagne. Me voilà devenu difficile en hôte (4). » Il déteste le luxe des riches, sans doute ; mais il veut « vivre commodément dans son petit ménage ». Il tient à ce confort modeste, à ce bien-être de table, où l'ouvrier se complait. Il aime « la bonne chère » (6), — ou plutôt, car le mot sent trop le luxe, — la bonne cuisine, celle où sa Thérèse est experte, et dont elle régale ses amis. Avec eux, il parle volontiers vic-tuailles, il en parle copieusement et presque affectueusement (7) ; il sait faire lui-même les omelettes au lard et tourne la broche où rôtissent les perdreaux (8). « La gaité d'un repas un peu prolongé » lui plaît (9), et aussi l'expansion et la belle humeur que procure la bouteille : « Cela nous réchauffe », disait-il à Bernardin de Saint-Pierre (10). Il a parlé des ivrognes avec une sympathie qui

(1) Lettre à M. de Valmalette, ap. Jansen, *J.-J. Rousseau, fragments inédits*, Paris-Berlin, in-8°, 1882, p. 5.

(2) Lettre à M^{me} d'Houdetot du 4 novembre 1757, ap. Buffenoir, *op. cit.*, p. 167.

(3) *Dialogues*, IX, 219.

(4) Lettre du 18 janvier 1766, XI, 306.

(5) *Dialogues*, IX, 220.

(6) Bernardin de Saint-Pierre, *op. cit.*, p. 52.

(7) Cf. la grande lettre au maréchal de Luxembourg sur les ressources alimentaires de Motiers (28 janvier 1763, XI, 31-2), et la lettre à M^{me} de Warens sur la cuisine à Montpellier (décembre 1737, X, 25.)

(8) Bernardin de Saint-Pierre, *op. cit.*, p. 112.

(9) *Dialogues*, IX, 189.

(10) *Op. cit.*, p. 51.

est un aveu : « L'excès du vin n'est pas un crime... les buveurs ont de la cordialité, de la franchise (1) ». Cette indulgence pour les « excès du vin » est naturelle aux gens du peuple.

Il est presque de tradition parmi les historiens de Rousseau de regarder sa liaison avec Thérèse Levasseur comme la grande erreur initiale qui a engagé presque toutes les autres. Je n'ai pas à plaider ici pour ou contre Thérèse ; et, si par hasard il était besoin de la défendre contre les accusations de la baronne de Staël, ambassadrice et millionnaire, qui ne se consolait point d'avoir manqué cette place de choix, il suffirait de vous renvoyer à la spirituelle défense de M^{me} de Charrière (2). Mais voulait-on que cet ouvrier prit une princesse pour maîtresse ? Personne plus que lui n'a aimé les belles dames, les grandes dames : dans les premiers temps même, il n'en pouvait voir une sans en tomber amoureux. Mais, quand il a voulu faire sa vie avec une femme, c'est Thérèse qu'il a choisie : « J'ai toujours regardé le jour qui m'unit à ma Thérèse, écrit-il, comme celui qui fixa mon être moral (3). » Ce fut, du moins, le jour où Jean-Jacques se décida à rester définitivement ce qu'il était : un homme du peuple. La gêne de la bonne compagnie, qui déjà lui pesait dans un salon, eût été insupportable pour lui dans l'intimité. Avec Thérèse, il se sentait dans son monde. Thérèse lui faisait de bonne cuisine, lui soignait ses infirmités, surtout le mettait à l'aise. Thérèse et Jean-Jacques, c'est un petit ménage ouvrier comme il y en a tant dans les faubourgs parisiens. Bernardin de Saint-Pierre nous a laissé la description de cet intérieur populaire : « Deux petits lits de cotonine rayée de bleu et de blanc comme la tenture de sa chambre, une table et quelques chaises faisaient tout son mobilier... Sa femme était assise, occupée à coudre du linge ; un serin chantait dans sa cage suspendue au plafond ; des moineaux venaient manger du pain sur ses fenêtres ouvertes... Il y avait dans l'ensemble de son petit ménage un air de propreté, de paix et de simplicité, qui faisait plaisir (4) ». Tel était le « petit ménage » en 1772 ; tel il était vingt-cinq ans plus tôt, quand Thérèse et Jean-Jacques, encore obscur, prenaient ensemble, par les beaux soirs d'été, « leurs petits soupers à la croisée de la fenêtre, assis en vis-à-vis sur deux petites chaises posées sur une malle qui tenait la largeur de

(1) Lettre à d'Alembert, I, 251.

(2) *Plainte et défense de Thérèse Levasseur*, brochure s. l. n. d. ap. Philippe Godet, M^{me} de Charrière et ses amis, Genève, 1906, in-8°, t. I, p. 420 sqq.

(3) *Confessions*, VIII, 296.

(4) *Op. cit.*, p. 33.

l'embrasure de la fenêtre... Qui sentira, ajoute Rousseau, les charmes de ces repas composés pour tous mets d'un quartier de gros pain, de quelques cerises, d'un petit morceau de fromage et d'un demi-setier de vin que nous buvions à nous deux (1) ? C'est avec la même tendresse qu'il se rappelle la petite maison de Montmorency : « Quel bon café au lait j'y prenais avec ma Thérèse (2) » ! Ce sont là les palais qu'il lui faut ; c'est le confortable sommaire dont sa sensualité plébéienne a besoin. Le dimanche, ils se promèneront « tête à tête, hors de la ville, en dépensant magnifiquement huit sous à quelque guinguette », (3) ou, les jours de grande débauche, ils iront dîner à la Porte Maillot, traverseront le Bois de Boulogne après le dîner, et s'assièreront sur l'herbe à l'ombre, en attendant le coucher du soleil (4).

Et voilà « l'homme de la nature et de la vérité » (5) ! S'il est certes tout le contraire d'un petit-maitre, rien non plus ne ressemble moins à un sauvage. Quand Rousseau prêche « le retour à la nature », entendez le retour à la vie de Jean-Jacques et « au bon café au lait avec une Thérèse », dans une maisonnette de banlieue. Ce qui rend si passionné son premier réquisitoire contre les sciences et les arts, et, derrière eux, contre le luxe et la civilisation parisienne, c'est qu'on y sent la rancune du plébéien timide et malhabile contre un monde dont les convenances l'ont gêné, et où sa gaucherie l'a fait souffrir. C'est en se promenant dans les bois des environs de Paris qu'il découvre « l'homme primitif » : « Enfoncé dans la forêt, j'y cherchais, j'y trouvais l'image des premiers temps (6) ». Emile, ce sera encore lui, ou du moins ce qu'il aurait voulu, ce qu'il aurait dû être : un artisan vigoureux, vivant librement, sans contrainte mondaine, dans une simplicité abondante et sans austérité. La nature qu'il a aimée n'est pas la grande nature des romantiques, d'autant plus attirante qu'elle est plus grandiose ou plus âpre ou plus désolée. Il n'a aimé ni la mer (7), ni les hautes Alpes (8), ni la « belle, mais triste » campagne anglaise (9) ; et il s'est plu sur-

(1) *Confessions*, VIII, 251.

(2) *Id.*, *ibid.*, 374.

(3) *Id.*, *ibid.*, 251.

(4) *Réveries*, IX, 394.

(5) Inscription placée sur le cercueil de Rousseau ; cf. *Annales J.-J. Rousseau*, I, 1905, p. 265.

(6) *Confessions*, VIII, 276-7.

(7) Bernardin de Saint-Pierre, *op. cit.*, p. 57.

(8) Cf. Lettre au maréchal de Luxembourg du 28 janvier 1763, XI, 25-27.

(9) « Le pays est beau, mais triste » (Lettre à M^{me} de Luze du 10 mai 1766, XI, 334-5).

tout parmi ces paysages modérés et rians, où le gai ouvrier aime aller passer son dimanche, avec un chien et des provisions.

II

Jean-Jacques est un artisan ; mais c'est un artisan raté. L'apprenti Rousseau abandonne l'atelier Ducommun pour aller polir hors de Genève, parce que la contrainte du travail lui déplaît et qu'il a le tempérament paresseux. Lui-même a confessé son « âme paresseuse » (1) trop de fois et avec une précision trop consciencieuse, pour ne pas le laisser parler ici : « Jean-Jacques est indolent, paresseux comme tous les contemplatifs... Il déteste la gêne autant qu'il aime l'occupation... Il n'aime pas les jardins où, à chaque bout d'allée, une petite direction est nécessaire pour tourner et revenir sur ses pas... L'indolence et le besoin d'aimer ont donné sur lui un ascendant aveugle à tout ce qui l'approchait.... C'est par paresse, par nonchalance, par aversion de la dépendance et de la gêne que Jean-Jacques copie de la musique (2) ». « Je suis trop paresseux, écrit-il à M. de Saint-Germain, je déteste trop la gêne, j'aime trop mon indépendance pour avoir des goûts qui demandent un homme laborieux, vigilant, courtisan, etc. (3). » Et, déjà en 1762, il avouait à M. de Malesherbes : « Cet indomptable esprit de liberté que rien n'a pu vaincre... me vient moins d'orgueil que de paresse ; mais cette paresse est incroyable : tout l'effarouche (4) ». On ne saurait s'analyser soi-même avec plus de sûreté, ni voir plus clair au fond de son tempérament. Mais ce qui a rendu ce tempérament tyrannique et cette paresse véritablement insurmontable, c'est que rien, dans la vie de Jean-Jacques, n'est venu s'y opposer : « De tous les hommes que j'ai connus, écrit Rousseau, celui dont le caractère dérive le plus pleinement de son seul tempérament est Jean-Jacques. Il est ce que l'a fait la nature ; l'éducation ne l'a que bien peu modifié (5) ». A vrai dire, d'éducation il n'en a pas eu, et c'est pourquoi elle n'a pas « modifié » son tempérament (6). Elevé sans mère par le père le plus indolent et le plus faible, il n'a vu, chez celui qui aurait dû être son conducteur et son modérateur, que des exemples de non-résistance à toutes les sollicitations de sa fantaisie : Isaac Rous-

(1) Lettre à M. de Malesherbes du 12 janvier 1762, X, 300.

(2) *Dialogues*, IX, 224-6.

(3) Lettre du 25 février 1770, XII, 184.

(4) Lettre du 4 janvier 1762, X, 299.

(5) *Dialogues*, IX, 192.

(6) Cf. *Confessions*, VIII, 5.

seau abandonne sa femme pour satisfaire son humeur voyageuse, prolonge jusqu'au matin la lecture des romans qu'il a commencés le soir, et s'exile de Genève plutôt que de subir trois mois de chambre close. Voilà qui est déjà du Jean-Jacques.

Cette paresse, que rien n'a secoué chez l'enfant et chez l'adolescent, a envahi toute la vie de Rousseau. Elle lui a engourdi l'esprit, elle a peu à peu tué chez lui toute curiosité purement intellectuelle.

Le cœur plus que l'esprit a chez moi des besoins, disait-il déjà aux Charmettes (1). Dans ce siècle des lumières et de la philosophie, personne n'a moins que lui le « besoin » de savoir, le goût des problèmes spéculatifs qui n'intéressent pas la pratique : « Tout ce qui n'est que de pure curiosité soit dans les arts, soit dans le monde, soit dans la nature, ne tente ni ne flatte Jean-Jacques en aucune sorte, et jamais on ne le verra s'en occuper volontairement un seul moment (2) ». S'il est passionné pour la botanique, ce n'est pas l'amour de la science qui l'a entraîné : « Il se fit de cette occupation plutôt un jeu d'enfant qu'une étude véritable (3) ; il aimait se réjouir les yeux par la diversité des couleurs et la belle ordonnance d'un herbier (4), se distraire en promenade par cette recherche incertaine, errante et sans contrainte : « C'est la véritable occupation, disait-il, d'un corps ambulante et d'un esprit paresseux (5). » Les enfants cueillent volontiers des fleurs : « Jusqu'à la fin de sa vie Jean-Jacques ne cessera d'être un très vieux enfant (6). »

Sa paresse lui fait fuir l'effort de la réflexion ou tout simplement de la pensée : « Il ne pense qu'avec effort, il se fatigue à penser ». La rêverie seule lui convient, la rêverie où on se laisse mener par son esprit au lieu d'en diriger et d'en discipliner le travail : « Dans la rêverie, on n'est point actif... Sitôt que le raisonnement et la réflexion s'en mêlent, la méditation n'est plus un repos, elle est une action très pénible ; et voilà la peine qui fait l'effroi de Jean-Jacques (7) ». Une seule fois dans sa vie, il fit un effort de pure réflexion, effort si pénible qu'il ne put jamais le recommencer et qu'il en gardait dans sa vieillesse un souvenir douloureux. C'est quand il se décida à dresser l'in-

(1) *Le Verger des Charmettes*, VI, 6.

(2) *Dialogues*, IX, 199.

(3) *Id.*, *ibid.*, 188.

(4) Cf. *Réveries*, IX, 378 sqq.

(5) Lettre à M^{me} de Boufflers du 26 août 1764, XI, 155.

(6) *Dialogues*, IX, 192.

(7) *Id.*, *ibid.*, 224.

ventaire de ses croyances religieuses et à raisonner sa foi : « J'exécutai ce projet lentement et à diverses reprises, écrit-il, mais avec tout l'effort et toute l'attention dont j'étais capable... Vingt fois tenté de tout abandonner, je fus pris, renonçant à de vaines recherches, de m'en tenir dans mes délibérations aux règles de la prudence commune... Je persistai ; *pour la première fois de ma vie, j'eus du courage*... Le résultat de mes pénibles recherches fut tel à peu près que je l'ai consigné depuis dans la *Profession de foi du vicaire savoyard* (1). » Mais, s'il eut une fois « du courage », c'est que, cette fois-là, il s'agissait pour lui de la destinée humaine et des plus précieuses espérances. Partout ailleurs, il se refuse à raisonner ; son intuition, son sentiment lui suffit ; et sa paresse s'accommode mieux de la contemplation. La musique, qu'il a tant aimée, surtout la sienne (2), n'a été pour lui, si l'on ose dire, que la contemplation et la jouissance de l'univers par ses sens enchantés (3). La religion n'a guère été pour lui que la contemplation émue de ce même univers par l'esprit et par le cœur. Ce paresseux contemplatif, qui adorait les contes des *Mille et une Nuits* (4), avait beaucoup du tempéramment oriental : « Jean-Jacques leur ressemble à bien des égards aux Orientaux », a-t-il écrit lui-même (5). Il n'y a pas de Turc qui ait eu un fatalisme plus résigné que le sien : « Je doute que jamais mortel ait mieux et plus sincèrement dit à Dieu : *Que ta volonté soit faite* (6). » La religion de Rousseau est une forme et un enchantement de sa paresse.

Plus encore que son intelligence, sa volonté est paresseuse : « Jamais, écrit-il, il n'exista d'être moins formé pour l'action (7)... Lorsqu'il faut faire le contraire de ma volonté, je ne le fais point » (8), c'est-à-dire que sa volonté est passive, ou plus exactement qu'il n'a d'autres volontés que ses désirs : « Son âme, forte en ce qu'elle ne se laisse point détourner de son objet, mais faible pour surmonter les obstacles, ne prend guère de mauvaises directions, mais suit lâchement la bonne. Quand il est quelque chose, il est bon ; mais, plus souvent, il est nul (9). » Il

(1) *Réveries*, IX, 341-2.

(2) *Dialogues*, IX, 244.

(3) *Dictionnaire de musique*, VI, 329 « la musique est bien plus le langage des sens que celui de l'esprit ».

(4) Bernardin de Saint-Pierre, *op. cit.*, p. 122.

(5) *Dialogues*, IX, 204.

(6) *Id.*, *ibid.*, 233.

(7) *Id.*, *ibid.*, 204.

(8) *Réveries*, IX, 372.

(9) *Dialogues*, IX, 211.

se console de ne pouvoir atteindre à la vertu en l'adorant et en la magnifiant. « Qui est-ce qui l'admirera, la chérira, l'adorera plus que lui ? Qui est-ce qui, avec une imagination plus vive, s'en peindra mieux le divin simulacre ? Qui est-ce qui, avec un cœur plus tendre, s'enivrera plus d'amour pour elle (1) ? » Mais cette ivresse toute verbale sera la seule offrande de Rousseau à la vertu, car il l'avoue sans ambage : « Jean-Jacques n'est pas vertueux... Comment, faible et subjugué par ses penchants, pourrait-il l'être, n'ayant toujours pour guide que son propre penchant, jamais son devoir ni sa raison ? Comment la vertu, qui n'est que travail et combat, régnerait-elle au sein de la mollesse et des doux loisirs (2) ? » Certes, Jean-Jacques est bon, j'aurai bientôt à le rappeler, il est même le meilleur de tous les hommes, mais « contenter le goût qui nous porte à bien faire est bonté, mais non pas vertu. Ce mot de vertu signifie force. Il n'y a point de vertu sans combat ; il n'y en a point sans victoire (3) » ; et Jean-Jacques cède toujours : « Lorsque son devoir et son cœur sont en contradiction », le devoir est vaincu d'avance (4). Toute sa force, comme il vient de le dire, consiste à « ne se laisser point détourner de son objet » ; mais, cela réservé, il se laisse faire, il s'abstient ; de plus en plus, il met « son devoir à s'abstenir » (5) ; il serait reconnaissant à celui qui lui épargnerait l'effort du vouloir ou, plus simplement, du parti à prendre ; et c'est pourquoi ce libertaire, cet affamé d'indépendance s'est laissé enchaîner et héberger presque toute sa vie par ses amis successifs. N'a-t-il pas demandé, plusieurs fois, à être enfermé en prison perpétuelle (6) ? N'a-t-il point déclaré qu'il ne s'y serait point senti malheureux ? Il s'y serait reposé dans la certitude de l'inévitable, dans la suppression définitive de sa volonté, ou mieux dans l'équilibre définitif de sa volonté et de sa puissance. Il est un des hommes à qui le dessein de sa vie a le moins appartenu. Cet éternel révolté est au fond un résigné, qui a subi sans déplaisir « le pesant joug de la nécessité, sous lequel il faut que tout être finisse (7). »

Ce tempérament d'inertie et de passivité, qui lui a ôté la direc-

(1) *Dialogues*, IX.

(2) *Id.*, *ibid.*, 209.

(3) Lettre à M. de ***, du 15 janvier 1769, XII, 147.

(4) *Réveries*, IX, 367-8.

(5) *Id.*, IX, 330 : « M'abstenir est devenu mon unique devoir. »

(6) Cf. Lettre à M. de Malherbes du 4 janvier 1762, X, 299 ; Lettre du 20 octobre 1763 à M. de Graffenried, bailli de Nidau, au moment de son expulsion de l'île Saint-Pierre, XI, 287.

(7) *Emile*, II, 58.

tion de sa vie, se retrouve transposé dans son système, en formules universelles. La paresse de Jean-Jacques s'y est agrandie en loi générale de l'humanité (4). Son horreur pour les allées de jardin, parce qu'elles lui imposent trop souvent des directions nouvelles, y est devenue la haine des conventions sociales, qui tyrannisent sa sensibilité et l'obligent sans cesse à agir. L'état de société ne saurait être l'état de nature, puisqu'il gêne Jean-Jacques. La réflexion lui était odieuse et fatigante. Il en conclura que l'homme n'est pas fait pour réfléchir (2), que plus on est « réfléchissant » plus on est malheureux (3), « que l'état de réflexion est un état contre nature et que l'homme qui médite est un animal dépravé (4) ». Son aversion pour le raisonnement l'a invité à réduire au minimum la part intellectuelle du problème religieux et à faire surtout de la religion une élévation du cœur : « J'ai lu, écrit-il, qu'un sage évêque, dans la visite de son diocèse, trouva une vieille femme qui pour toute prière ne savait que dire : *O !* Il lui dit : « Bonne mère, continuez de prier toujours « ainsi : votre prière vaut mieux que les nôtres. » Cette meilleure prière est aussi la mienne (5). » La religion que Rousseau mettra de la mode vers la fin du XVIII^e siècle sera à peine une métaphysique ou une morale. Elle sera surtout la contemplation paresseuse et attendrie des beautés de l'univers.

Si pourtant il y a une morale de Rousseau, elle n'est que la généralisation, ou, si l'on veut, la codification de ses impuissances. Elle supprimera du nombre des vertus les magnifiques déploiements d'énergie et de volonté, pour mettre au premier rang les vertus passives et d'acceptation : la bravoure n'est pas une vertu (6), « l'héroïsme n'a qu'une vaine apparence (7) », « il nous accable encore plus qu'il ne nous touche, parce qu'après tout nous n'y avons que faire (8) » ; « les plus sublimes vertus sont les vertus négatives » (9). « Négative » aussi sera l'éducation d'Emile, nulle contrainte ne viendra gêner son développement ; « il ne saura

(1) *Discours sur l'inégalité*, I, 92 ; *Essai sur l'origine des langues*, I, 388, note ; *Dialogues*, IX, 225 : « Tous les hommes sont naturellement paresseux. »

(2) *Préface de Narcisse*, V, 107 ; cf. encore *Correspondance*, X, 182.

(3) Lettre à Voltaire du 18 août 1756, X, 125 : « Des gens de lettres, de tous les ordres d'hommes le plus sédentaire, le plus réfléchissant, et par conséquent le plus malheureux ».

(4) *Discours sur l'inégalité*, I, 87.

(5) *Confessions*, 72.

(6) *Discours sur la vertu la plus nécessaire aux héros*, I, 161.

(7) *Nouvelle Héloïse*, IV, 320.

(8) Lettre à d'Alembert, I, 198.

(9) *Emile*, II, 73.

ce que c'est qu'obéissance quand il agira (1) » ; il n'aura, pour le régler et pour le maîtriser, que « le dur joug que la nature impose à l'homme (2) ». Mais la nécessité acceptée est une forme de la liberté : « S'ensuit-il que je ne sois pas mon maître, parce que je ne suis pas le maître d'être un autre que moi (3) » ?

Ce sentiment de la nécessité, cette timidité paresseuse devant l'obstacle, ont amené le révolutionnaire Jean-Jacques à adopter dans la pratique les solutions les plus conservatrices. Son premier discours est un réquisitoire contre les sciences et les arts, mais il voit le remède dans les académies ; le *Discours sur l'inégalité* semble prêcher d'une façon diffuse un égalitarisme anarchique et fainéant ; sa conclusion c'est que, tout pouvoir venant de Dieu, il faut remercier le ciel, qui a mis hors de contestation le pouvoir du souverain ; la *Nouvelle Héloïse* proclame les droits de la passion et recommande la fidélité conjugale ; le Vicaire savoyard détruit toute révélation et invite son catéchumène à garder la religion de ses pères ; les *Lettres de la Montagne* sont un appel à la guerre civile et se terminent par des conseils de temporisation. A cet égard, sa correspondance est bien significative : ses consultations particulières sont encore plus prudentes et plus timorées que ses consultations générales, comme si les solutions énergiques et vigoureuses effrayaient davantage son indolence et sa timidité, à mesure que les problèmes se faisaient plus voisins et plus précis (4). Pour les autres comme pour lui, son remède favori est le remède paresseux : la résignation.

III

Un tempérament si rebelle à l'action devait se réfugier, semble-t-il, « dans l'incurie et le quiétisme (5) ». Rousseau aurait pu devenir une manière de Lafontaine. La maladie en fit Jean-Jacques, c'est-à-dire un quiétiste de désir, cherchant le repos avec frénésie à travers l'agitation. « La passion de cette heureuse tranquillité m'agite et me travaille chaque jour davantage, écrit-il à M^{me} de Verdelin... Repos, repos, chère idole de mon cœur, où te trouverai-je (6) ? » Ce fut là sa grande souffrance de le cher-

(1) *Emile*, II, 53.

(2) *Id.*, *ibid* ; 58 et 50.

(3) *Id.*, *ibid.*, 251.

(4) Cf. tous les textes « conservateurs » que C. F. Lenormant a réunis dans sa très intelligente brochure : *Rousseau aristocrate*, Paris, 1790.

(5) *Dialogues*, IX, 284.

(6) Lettre du 3 février 1765, XI, 208-9.

cher toujours pour ne le trouver jamais. Personne n'a gémé plus que lui sur sa santé défaillante et sur sa mort toujours prochaine, personne, pas même Voltaire : vessie, sondes, bougies, sont les menues gentillesse de sa correspondance. Si pourtant, comme on l'a vu, peu d'hommes furent plus robustes, si l'autopsie ne révéla chez lui que des organes entièrement sains, — la véritable maladie de Rousseau ne serait-elle pas seulement cette exaspération de la sensibilité, qui rendit si tumultueuse et si douloureuse une vie qu'on aurait pu croire réservée à « la mollesse et aux doux loisirs » ?

Les sens de Jean-Jacques, d'une délicatesse suraiguë, frémissent avec excès à la moindre commotion (1) : « Quel appareil affreux, écrit-il dans les *Réveries*, en se rappelant sans doute ses souvenirs de Montpellier, quel appareil affreux qu'un amphithéâtre anatomique ! Des cadavres puants, de baveuses et livides chairs, du sang, des intestins dégoûtants, des squelettes affreux, des vapeurs pestilentiellles, ce n'est pas là, sur ma parole, que Jean-Jacques ira chercher ses amusements (2) ! » L'homme qui revoit et sent ainsi les choses, quarante ans après que le spectacle même a disparu de ses yeux, est à la merci de ses sensations ; elles sont trop fortes pour qu'il puisse lutter contre elles. Le sens de l'odorat, qui est le sens le plus impressionnable chez les névropathes, semble avoir été chez lui le sens dominateur ; il en parle dans l'*Emile* avec une précision que ne désavouerait pas Baudelaire : « L'odorat est le sens de l'imagination ; donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau ; c'est pour cela qu'il ranime un moment le tempérament et l'épuise à la longue (3). » Mais le frémissement de ses sens n'est pas seulement conditionné par le monde extérieur ; les émotions du cœur lui secouent plus fortement encore peut-être ses sens trop faibles et surmenés. La révélation de son système sur la route de Vincennes s'accompagne de tout un bouleversement de sa machine : « Je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse ; une violente palpitation m'opprime, soulève ma poitrine, etc. (4). » On connaît l'histoire du gilet que M^{me} d'Épinay lui offrit. Il faut la relire pour apercevoir au vif le brusque et violent contrecoup du sentiment sur les nerfs : « Un jour qu'il gelait très fort, en ouvrant un paquet qu'elle m'envoyait.... j'y trouvai un petit jupon de dessous, de flanelle d'Angleterre, qu'elle me marquait

(1) Cf. *Dialogues*, IX, 197.

(2) *Réveries*, IX, 378.

(3) *Emile*, II, 128-9.

(4) Lettre à M. de Malesherbes du 12 janvier 1762, X, 301.

avoir porté, et dont elle voulait que je me fisse un gilet..... Ce soin plus qu'amical me parut si tendre, comme si elle se fut dépouillée pour me vêtir, que, dans mon émotion, je baisai vingt fois en pleurant le billet et le jupon. Thérèse me croyait devenu fou (1). » Quand il va de l'Hermitage à Eaubonne chercher le baiser de M^{me} d'Houdetot, ce petit voyage à pied n'est qu'une trépidation enfiévrée : « Je rêvais, en marchant, au baiser qui m'attendait à mon arrivée. Ce seul baiser, ce baiser funeste, avant même de le recevoir, m'embrasait le sang à un tel point que ma tête se troublait ; un éblouissement m'aveuglait, mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir ; j'étais forcé de m'arrêter, de m'asseoir ; toute ma machine était dans un désordre inconcevable : j'étais prêt à m'évanouir (2). » Plus tard même, quand cet amour se sera apaisé en amitié, c'est avec « un tremblement convulsif » et des yeux « troubles » qu'il ouvre « les lettres si mortellement attendues » de son amie (3). Ainsi s'est déséquilibrée « la machine » de Jean-Jacques dans cette perpétuelle usure de ses sens : « L'épée use le fourreau, dit-on quelquefois. Voilà mon histoire. Mes passions m'ont fait vivre et mes passions m'ont tué. Quelles passions, dirat-on ? Des riens, les choses du monde les plus puériles, mais qui m'affectaient comme s'il se fût agi de la possession d'Hélène ou du trône de l'univers (4) ».

Ses sens sont si prompts à vibrer et à se troubler que la fiction agit souvent sur eux avec la même force que la réalité. A une méchante représentation d'*Alzire* par des acteurs de province, il est ému jusqu'à perdre le souffle, jusqu'à suffoquer de palpitations (5). Les créations de sa rêverie l'agitent et le ravissent pareillement : « Ses visions chéries lui tenaient lieu de tout ; et, dans le feu de sa jeunesse, sa vive imagination, surchargée, accablée d'objets charmants qui venaient incessamment la remplir, tenait son cœur dans une ivresse continuelle, qui ne lui laissait ni le pouvoir d'arranger ses idées, ni celui de les fixer, ni le temps de les écrire, ni le désir de les communiquer (6) ».

Quand un être sensitif se développe et s'épuise dans cette « ivresse continuelle », quand sa vie n'est plus guère qu'une douloureuse ou délicieuse palpitation, il est inévitable que tout

(1) *Confessions*, VIII, 313.

(2) *Id.*, *ibid.*, 319.

(3) Lettre à M^{me} d'Houdetot du 4 novembre 1757, ap. Buffenoir, *op. cit.*, p. 166.

(4) *Confessions*, VIII, 156.

(5) Lettre à M^{me} de Warens du 13 septembre 1737, X, 19.

(6) *Dialogues*, IX, 213 ; cf. *id.*, 203 et 233.

l'univers disparaisse, en quelque sorte, pour lui et ne laisse plus émerger dans la conscience que le moi sentant et frémissant ; ou plutôt ce moi ne retrouvera dans l'univers que lui-même et ne jouira de cet univers que quand il l'aura, pour ainsi dire, recréé et assimilé. Le Pygmalion de Rousseau, qui n'est autre que Rousseau lui-même (1), s'indigne en une plainte admirable et trop peu connue, d'une ferveur étrange et haletante, que la nature se refuse à se laisser absorber par lui et que la création de son génie ne participe pas pleinement à l'ardeur dévorante qu'il consume : « Quels traits de feu semblent sortir de cet objet pour embraser mes sens et retourner avec mon âme à leur source !... Oh ! tout l'enfer est dans mon cœur agité... Et toi, sublime essence qui te caches aux sens et te fais sentir aux cœurs, âme de l'univers... feu sacré, céleste Vénus... où est ta chaleur vivifiante dans l'inanité de mes vains désirs ? Tous tes feux sont concentrés dans mon cœur, et le froid de la mort reste sur ce marbre ; je péris par l'excès de vie qui lui manque. Hélas ! je n'attends point un prodige : il existe ; il doit cesser ; l'ordre est troublé ; la nature est outragée. Rends leur empire à ses lois, rétablis son cours bien-faisant et verse également sa divine influence. Oui, deux êtres manquent à la plénitude des choses ; partage-leur cette ardeur dévorante qui consume l'un sans animer l'autre (2) ». C'est seulement quand ces deux êtres, quand tous les êtres sont devenus lui-même, que « la plénitude des choses » existe pour lui (3). Alors il jouit de soi, il se « livre tout entier à la douceur de converser avec son âme (4) » ; il se « nourrit, il est vrai, de sa propre substance, mais elle ne s'épuise pas (5) » ; et, dans cet univers réduit à lui seul, il goûte purement et pleinement la joie d'exister (6).

C'est là ce qu'il appelle : *être soi* : « Il faut être soi », disait-il souvent à Bernardin de Saint-Pierre (7). Voyons dans cette maxime une recette pour jouir et non l'affirmation d'une vanité satisfaite. Ce que l'on appelle son orgueil est plutôt une impuissance à sortir de soi : « Dévoré du besoin d'aimer et d'être

(1) Cf. *Confessions*, VIII, 313.

(2) *Pygmalion*, V, 234-5.

(3) Cf. *Réveries*, IX, 370.

(4) *Id.*, *ibid.*, 329.

(5) *Id.*, *ibid.*, 383.

(6) Sur cette joie d'exister, de jouir de soi et d'être à soi, Rousseau a écrit une page admirable, *Réveries*, IX, 363.

(7) *Op. cit.*, p. 98, 129, 183.

aimé (1) », où trouvera-t-il hors de soi l'amour qui satisfera son besoin ? Secoué tout entier par la plus mince émotion, où trouvera-t-il l'âme sœur qui sache vibrer à l'unisson ? Il rentre alors « en soi-même, avec la douleur de ne point trouver de cœur qui réponde au sien (2) ». Et tel est l'orgueil de Rousseau. C'est avant tout la conscience qu'il a que sa sensibilité est plus riche, plus réagissante, que celle d'aucun autre homme, que toute pensée, toute imagination, tout désir, tout amour produit en son âme le maximum d'effet, que personne ne jouit et ne s'épuise davantage dans ces troubles délicieux, et que, par conséquent, il est le meilleur de tous les hommes. On se rappelle qu'il l'a affirmé plusieurs fois avec une audace solennelle qui a scandalisé : « Qu'un seul te dise, s'il l'ose, — s'écrie-t-il au Dieu qui le jugera — : je fus meilleur que cet homme-là (3) ! » « Je mourrai plein d'espoir dans le Dieu suprême, disait-il encore à Malesherbes, et très persuadé que, de tous les hommes que j'ai connus dans ma vie, aucun ne fut meilleur que moi (4). » On s'est mépris, je crois, sur la valeur de ces paradoxes. Rousseau ne se proclame ni un saint, ni un héros. L'héroïsme ne le tentait point, nous l'avons vu. Il avouait sans réticence qu'il n'était pas vertueux, qu'il ne savait pas faire son devoir et qu'il était subjugué par ses penchants (5). C'est pourtant dans les pages mêmes où il confesse le plus simplement son indolence et sa lâcheté qu'il s'élève ainsi au-dessus de tous ses frères avec une tranquillité sans vergogne : « Moi qui me sens meilleur et plus juste qu'aucun homme qui m'en soit connu » (6). Il est « meilleur que tous », parce que personne ne chérit et n'adore la vertu plus que lui, personne avec une imagination plus vive ne s'en peint mieux le divin simulacre, personne avec un cœur plus tendre ne s'enivre plus d'amour pour elle (7). Qu'importent dès lors, les fautes et même les vices ! Ce sont défaillances de la volonté qui n'entament pas le fond. Il l'écrivait déjà à son père en 1736 (8) avec une ingénuité parfaite. Il le redisait, quelques années plus tard, dans son *Épître* à Parisot, en s'excusant encore de son peu de vertu :

(1) Lettre à M^{me} d'Houdetot du 17 décembre 1757, ap. Buffenoir, *op. cit.*, p. 206.

(2) Lettre à M^{me} d'Houdetot du 1^{er} octobre 1757, ap. Buffenoir, *op. cit.*, p. 146.

(3) *Confessions*, VIII, 1.

(4) Lettre du 4 janvier 1762, X, 300.

(5) Cf. *Dialogues*, texte cité, IX, 209.

(6) *Id.*, IX, 299.

(7) Cf. *Dialogues*, texte cité, IX, 210.

(8) Lettre de 1736, X, 12.

De mes égarements mon cœur n'est pas complice (1).

Bientôt dans sa conscience déséquilibrée, ses vices, qu'il sera le premier à reconnaître et à flétrir, ne feront que lui rendre plus sensible et plus touchante la bonté foncière et l'excellence de son cœur : « Il est des retours sur nos fautes, déclare-t-il à M. Dupin, qui valent mieux que n'en avoir point commis (2) » ; et il écrira le plus sérieusement du monde à M. de Malesherbes. « Je ne vous déguiserai point que, malgré le sentiment de mes vices, j'ai pour moi une haute estime (3) ».

Cet amour si exalté et si naïf de son moi, cette adoration presque religieuse de son propre cœur développa bien vite, chez Jean-Jacques, une espèce d'effroi sacré devant tout ce qui limitait l'expansion de ce moi et s'opposait aux élans de ce cœur. Son délire de la persécution n'est qu'une forme de son amour de soi. Disons-le : il a été vraiment persécuté, il s'est vraiment formé une « ligue » contre lui (4), puisqu'il s'est rencontré des hommes pour se refuser à se laisser absorber par lui et à l'adorer avec lui. Et il a ainsi souffert de trouver parfois dans le monde autre chose que lui-même, jusqu'au jour où le sentiment de la nécessité parvint à dominer le sentiment du moi, et où l'oriental qu'il était se retrouva dans la résignation apaisée des *Réveries*.

Ne cherchons donc point, dans son œuvre, autre chose que lui-même, puisqu'aussi bien il n'a vu que lui-même dans l'univers. Il a écrit ses *Confessions* ; mais son œuvre tout entière n'est qu'une confession tempérée par l'adoration. Le rustre du premier discours qui maudit les sciences et les arts, c'est lui ; l'homme primitif du *Discours sur l'inégalité*, c'est encore lui ; lui aussi le Saint-Preux de la *Nouvelle-Héloïse*, lui le républicain du *Contrat*, lui le vicaire savoyard de la *Profession de foi*. Dans quelques-uns de ses ouvrages, dans l'*Emile*, par exemple, où il est à la fois le précepteur et l'élève, dans *Pygmalion*, où il se pâme devant sa statue, dans les *Dialogues*, où Rousseau fait le panégyrique de Jean-Jacques, il ne semble se dédoubler que pour mieux se voir et s'adorer. Il est lui-même la Nature qui le console, il est le Dieu qu'il invoque et qu'il bénit : « Forêts sans bois, marais sans eaux, genêts, roseaux, tristes bruyères, êtres insensibles et morts, ce charme n'est point en vous, il n'y saurait être, il est dans mon

(1) *Épître à Parisot*, VI, 18.

(2) Lettre du 10 avril 1743, dans le *Portefeuille de M^{me} Dupin*, Paris, 1885, p. 339.

(3) Lettre du 28 janvier 1762, X, 309.

(4) Cf. *Dialogues*, IX, 284, 292, 314.

propre cœur qui veut tout rapporter à lui (1) ». Cet amant de la nature n'en a point joui en artiste, qui se complaît dans la variété des formes, dans l'harmonie des lignes, dans la richesse des couleurs. Il s'y est senti à l'aise, parce qu'il s'y est senti seul, parce qu'il a pu s'y dilater jusqu'à envahir tout : « O Nature, ô ma mère, me voici sous ta seule garde : il n'y a point d'homme adroit et fourbe qui s'interpose entre toi et moi (2) ». « Que d'hommes entre Dieu et moi ! » s'écrie de même le vicaire savoyard (3), qui cherche le tête-à-tête avec Dieu, c'est-à-dire avec lui-même. La religion de Rousseau n'est pas seulement l'imitation de Dieu, mais l'assimilation avec Dieu, et finalement, si l'on ose dire, l'absorption de Dieu par lui : « Non, Dieu de mon âme, dit encore le vicaire (4), je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je puisse être libre, bon et heureux comme toi. » Voilà le premier terme que s'est proposé Rousseau, et voici où il a abouti : Etre comme Dieu, « impassible comme Dieu » (5), « bien-faisant et bon comme Dieu » (6), jouissant « de rien sinon de soi-même et de sa propre existence, se suffisant à soi-même comme Dieu (7) ». L'immortalité, presque l'éternité, est impliquée dans un pareil état : Rousseau sentait bien qu'il « ne mourrait pas en bête, après avoir vécu en Dieu » (8) ; et ses fidèles, incertains devant lui, ne sauront bientôt plus s'ils doivent seulement vénérer en cet homme unique « le défenseur de la cause de Dieu (9) » ou le Dieu d'une religion nouvelle.

*
**

Il est grand dommage que Rousseau n'ait pas achevé le livre qu'il avait projeté d'écrire et qu'il voulait intituler : *Morale sensitive ou Matérialisme du sage*. Il y aurait montré, expose-t-il dans ses *Confessions*, que, « modifiés continuellement par nos sens et par nos organes, nous portons sans nous en apercevoir dans nos idées, dans nos sentiments, dans nos actions mêmes, l'effet de ces modifications. » Et il ajoute : « Que de vices on empêcherait

(1) Fragment, ap. Streckeisen-Moultou, *Œuvres et correspondance inédites*, p. 354-5.

(2) *Confessions*, IX, 73.

(3) *Emile*, II, 259.

(4) *Id.*, *ibid.*, 252.

(5) *Réveries*, IX, 329.

(6) *Id.*, *ibid.*, 370.

(7) *Id.*, *ibid.*, 363.

(8) Lettre à Moultou du 14 février 1769, XII, 138.

(9) Lettre à Christophe de Beaumont, III, 61, 83, 85 ; cf. *Corresp.*, X, 349.

de naître, si l'on savait forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent (1). » Si Rousseau avait écrit ce livre, il aurait pu être à lui-même son meilleur exemple ; car jamais, chez aucun écrivain, « l'économie animale » n'a tant dominé l'économie de l'œuvre. Mais c'est précisément là ce qui fit sa force. Ce n'était pas un auteur qui parlait, c'était un homme qui disait, et qui vivait en même temps, sa souffrance, ses haines, son espoir. S'il prêche la nature, on sent qu'« il est lui-même l'homme de la nature » (2) et, en quelque sorte, la Nature même : « J'ai trouvé dans ses livres l'homme de la nature, dit le Français des *Dialogues*, j'ai trouvé dans lui l'homme de ses livres... En développant son système, il s'est peint lui-même (3) ». L'homme de la nature n'est pas une chimère, puisque Jean-Jacques existe (4). Qu'on relève maintenant, dans son système, des contradictions verbales et des principes opposés, qu'on essaie, si l'on veut, de les concilier, il importe médiocrement. Ce sont les contradictions de l'homme qui disparaissent dans l'unité de la vie, dans un même élan d'apostolat et de rénovation. Les systèmes les plus logiques et les plus cohérents n'exercent pas toujours la plus forte influence : il y a la voix, il y a le ton, il y a l'accent. A travers toute l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau, les générations qui vont venir sentiront un même besoin, celui de se dégager des tyrannies sociales et intellectuelles pour se renouveler par le cœur. Elles sentiront surtout que de ce besoin, malgré ses tares, Jean-Jacques a vécu, mais que de ce besoin aussi il est mort (5). Il y a là de quoi fonder plus qu'un système, presque une religion.

MAURICE MASSON.

(1) *Confessions*, VIII, 292.

(2) *Dialogues*, IX, 290.

(3) *Id.*, *ibid.*, 239 et 286.

(4) *Id.*, *ibid.*, 288.

(5) « Mes passions m'ont fait vivre, et mes passions m'ont tué. » (*Confessions*, VIII, 156).

Le gérant : E. FROMANTIN.

PUBLICATIONS

ÉDITÉES PAR LA

Comp^{ie} des Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée

EN VENTE :

1° Dans toutes les gares, les bureaux de ville et les bibliothèques des gares de la Compagnie :

Livret-Guide-Horaire P.-L.-M. 0 50

2° Dans les bibliothèques des principales gares :

La carte-itinéraire de **Marseille à Vintimille** avec notes historiques, géographiques, etc., sur les localités situées sur le parcours. 0 25

Les plaquettes illustrées désignées ci-après, décrivant les régions les plus intéressantes desservies par le réseau **P.-L.-M.** :

La Corse (éditée en français). 0 25

Le Rhône, de sa source à la mer, avec illustrations hors texte en couleurs (éditée en langues française, anglaise et allemande) . . . 0 50

L'Auvergne (éditée en français). 0 50

Album de vues du réseau **P.-L.-M.** 0 50

Album Côte d'Azur-Corse-Algérie-Tunisie (avec 10 cartes postales). 0 50

Album Banlieue de Paris. 0 25

Album-Itinéraire illustré Paris-Simplon-Milan (édité en français et anglais). 0 50

Album-Itinéraire illustré Paris-Lyon-Marseille-la Côte-d'Azur (édité en français et anglais). 0 50

Album-Itinéraire illustré Paris-Mont-Blanc. 0 50

Album Mont-Cenis. 1 »

Dépliants-cartes avec relief (édités en langues française, anglaise et allemande) :

Savoie-Dauphiné. 1 »

Dauphiné-Savoie. 1 »

Alpes Côte d'Azur. 1 »

Provence-Cévennes. 1 »

Pochette de 25 cartes postales (reproduction en couleurs d'affiches illustrées **P.-L.-M.**). 1 »

L'envoi de ces documents est fait par la poste, sur demande adressée au service central de l'Exploitation, 20, boulevard Diderot à Paris, et accompagnée de 0 fr. 70 en timbres-poste pour le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M., de 1 fr. 10 en timbres-poste pour l'album Mont-Cenis et pour chacun des dépliants-cartes, de 0 fr. 55 en timbres-poste pour chacune des brochures mises en vente au prix de 0 fr. 50, de 0 fr. 30 en timbres-poste pour chacune des autres publications énumérées ci-dessus.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

VIENT DE PARAÎTRE

G. CAUDRILLIER

Docteur ès lettres
Professeur agrégé d'histoire au lycée de Bordeaux

L'Association royaliste
DE
L'INSTITUT PHILANTHROPIQUE
A BORDEAUX

Et la conspiration anglaise en France
PENDANT LA 2^e COALITION

Un volume in-8°, broché. **3 fr. 50**

Une association royaliste, celle de l'Institut Philanthropique, a entretenu une agitation continue en France, dans le midi surtout, pendant le Directoire et le Consulat. On retrouve son action dans les complots qui précèdent le 18 Fructidor ou ceux qui suivent le 18 Brumaire, dans la conspiration de Pichegru, de Cadoudal et de Moreau en 1804. Ses membres survivants ont contribué au retour des Bourbons en 1814 : le duc d'Angoulême fait son entrée à Bordeaux en 1814, le 14 mars, sous la protection de la garde royale, formée des débris de l'Institut.

L'Angleterre a fourni l'argent nécessaire à la fondation comme au développement de cet Institut. En 1814, c'est le chef de la garde royale qui négocie l'entrée des Anglais à Bordeaux.

Année scolaire 1907-1908

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

ABONNEMENT

UN AN

France. 20 fr.
payables 10 francs au comptant et le surplus par
5 francs les 15 février et 15 mai 1908.
Étranger. 23 fr.
payables en une seule fois.
Le Numéro : 60 centimes

SOMMAIRE

Pages

- 577 LA VIE ET LES ŒUVRES DE SÉNÈQUE. — Jules Martha,
Rôle politique de Sénèque (suite). Professeur à l'Université de Paris.
- 589 L'ÉGLISE ET L'ÉTAT EN FRANCE, DEPUIS 1848 G. Desdevises du Dezert,
JUSQU'À NOS JOURS. — *La France non catho- Professeur à l'Université*
lique. — II. Les adversaires. *de Clermont-Ferrand.*
- 605 LAMARTINE EN TOSCANÈ. — *Retour de La- Gustave Allais,*
martine en France. Professeur à l'Université de Rennes.
- 610 LES CLASSES INDUSTRIELLES ET COMMERÇANTES M. Pfister,
EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE AUX XIV^e ET Professeur à l'Université de Paris.
XV^e SIÈCLES. — *La Hanse; son administra- tion, son extension.*
- 618 SUJETS DE DEVOIRS (licence, agrégation, cer- Universités de Besançon
tificate). et de Nancy.
- 622 BIBLIOGRAPHIE. G. Michaut.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

Tous les droits de reproduction sont réservés.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

VIENT DE PARAÎTRE

G. CAUDRILLIER

Docteur ès lettres
Professeur agrégé d'histoire au lycée de Bordeaux

L'Association royaliste
DE
L'INSTITUT PHILANTHROPIQUE
A BORDEAUX

Et la conspiration anglaise en France
PENDANT LA 2^e COALITION

Un volume in-8°, broché. **3 fr. 50**

REVUE HEBDOMADAIRE DES COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La vie et les œuvres de Sénèque

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris

Rôle politique de Sénèque (Suite.)

Nous avons vu comment Sénèque, devenu le conseiller et en quelque sorte le ministre de Néron, avait dû prendre, dès le début du règne de son élève, une attitude ferme contre sa mère Agrippine. D'accord avec Burrhus, il travaille continuellement à arrêter l'ambitieuse Agrippine dans ses tentatives pour s'emparer d'une autorité effective : il ne lui laisse que des honneurs illusoire ; mais, cependant, Sénèque et Burrhus font tous leurs efforts pour empêcher l'opposition du prince et de sa mère de tourner à des mesures extrêmes. La tâche était extrêmement difficile, il ne s'agissait de rien moins que de maintenir, dans un accord relatif, deux natures inconciliables. Une première fois, Néron se décida à faire périr sa mère, et n'y réussit pas : c'est à Sénèque et à Burrhus qu'elle dut, cette fois, d'échapper à son sort. Ce sont eux, en effet, qui obtinrent du prince une entrevue, au cours de laquelle elle réussit à se disculper. Ainsi Agrippine fut sauvée et put reprendre en partie sa situation.

Mais la réconciliation ne pouvait pas être de bien longue durée ; il était impossible de ménager un accord définitif entre ces deux ambitieux. Aussi le conflit, momentanément apaisé, ne tarda-t-il pas à renaître encore plus aigu, dès l'année 58 après J.-C., c'est-à-dire quelques mois seulement après la scène où l'inter-

vention des précepteurs de Néron avait provoqué une entente provisoire. Et si le conflit renaît, c'est encore pour les mêmes causes que précédemment : Agrippine voudrait avoir le gouvernement ; elle voudrait guider son fils et le tenir en lisière. A cette première raison s'en ajoute une autre, aussi grave : Néron est tombé sous le joug d'une ambitieuse, Poppée, femme de son ami Othon. Poppée brûle de confirmer par un mariage l'ascendant qu'elle a su prendre sur les sens et sur l'esprit de l'empereur. Elle s'aperçoit vite que, tant que l'impératrice mère vivra, elle s'opposera de toutes ses forces à la répudiation d'Octavie et à l'union de Poppée et de Néron. Poppée, non moins ambitieuse qu'Agrippine, et forte de autorité qu'elle avait gagnée sur Néron, entre donc en lutte sourde d'influences avec la mère du prince. Peu à peu, par des insinuations, des railleries, des allusions perfides, elle incline son amant à envisager l'idée monstrueuse d'un parricide. Pour atteindre l'amour-propre de Néron, elle lui reproche de n'être pas un empereur, mais un pupille. Elle le raille de se laisser ainsi asservir à des ordres étrangers, et de remettre en d'autres mains non seulement le gouvernement de l'empire, mais encore son indépendance personnelle. Néron, impatienté par les empiétements perpétuels de sa mère, et chaque jour plus épris de Poppée, n'était que trop disposé à prêter l'oreille à ces propos et à ces conseils criminels. Il résolut donc, enfin, de sortir par une décision violente de la sujétion où voulait le retenir sa mère, et le meurtre d'Agrippine fut décidé. Il ne restait plus qu'à pourvoir aux moyens d'en assurer l'exécution sûre et discrète.

Ce qui est pour nous le plus intéressant, c'est l'attitude adoptée par Sénèque, avant, pendant et après le parricide. Disons, dès maintenant, qu'il n'a été mêlé en rien aux menées de Poppée, ni aux préparatifs du crime. Nous pouvons faire valoir, pour le prouver, un argument convaincant. Sénèque, comme nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de le voir, comptait à Rome beaucoup d'envieux et beaucoup d'ennemis, parce qu'il avait beaucoup de pouvoir et beaucoup de talent. Puissant, riche, éloquent, il était sans cesse poursuivi par les accusations de ses adversaires. Après sa mort même, sa mémoire fut vilipendée dans l'antiquité. Tous les libelles, lancés contre lui, ont laissé une trace importante dans les histoires. Les documents qui ont servi à Dion sont très souvent hostiles à Sénèque. Tacite, par suite de son habituel pessimisme, était plutôt porté à accuser Sénèque qu'à lui être indulgent. Quant à Suétone, il a pour habitude de recueillir les plus mauvais commérages ayant cours à Rome. Telles sont

les trois sources que nous possédons pour établir l'histoire du rôle politique de Sénèque, sources, vous le voyez, d'eau empoisonnée. Or, dans aucune histoire, ni dans Dion, ni dans Tacite, ni dans Suétone, on ne peut trouver un seul mot qui incrimine Sénèque et laisse entendre qu'il ait été mêlé, de près ou de loin, comme complice, aux machinations criminelles de Néron contre Agrippine. Ce silence des historiens est d'autant plus significatif, que tous parlent du rôle joué par Sénèque dans les événements qui précèdent. Tous disent que Sénèque était hostile à Agrippine, et qu'il était, pour ainsi dire, l'âme de la résistance du prince contre sa mère, et hostile à ses empiétements. Mais ils reconnaissent que son opposition fut toute politique, et ne résultait pas d'une haine personnelle pouvant se traduire par un assassinat. Tacite nous montre comment Sénèque se mit à la traverse des entreprises d'Agrippine et s'efforça d'éviter les conflits entre la mère et le fils.

Tacite dit (*Annales*, XIII, II), en effet, qu'Agrippine poussa si loin son désir ardent de garder le pouvoir, qu'elle recourut à des câlineries, qui, chez une femme comme Agrippine et un homme comme Néron, prirent une allure suspecte, et firent croire, à des relations incestueuses. Quand Sénèque comprit les intentions perfides de cette diplomatie scélérate, il vit que le seul moyen d'empêcher un mal plus grand était de flatter la passion du prince pour l'affranchie Acté, qui ne tirait pas à conséquence, même en admettant qu'elle prit un grand empire sur les sens et sur l'esprit de Néron. Acté, stylée par Sénèque, représenta à Néron que les bruits d'inceste, qui couraient sur son compte, risquaient fort de le compromettre auprès des soldats, qui refuseraient les ordres d'un prince aussi criminel. Tout cela est raconté par les historiens. Tacite dit formellement (*Annales*, *loc. cit.*) que ce fut Sénèque qui recourut à cette intrigue, pour vaincre les artifices criminels d'Agrippine, et qui lança Acté à l'encontre de la mère de Néron : « *Senecam contra muliebres illecebras subsidium a femina petivisse, immisamque Acten libertam, quae simul suo periculo et infamia Neronis anxia deferret pervulgatum esse incestum gloriantem matre, nec toleraturos milites profani principis imperium* ».

Les historiens ont donc bien connu le rôle de Sénèque et bien vu qu'il s'était résolument opposé aux desseins d'Agrippine. Donc, s'ils omettent de dire que Sénèque a conseillé à Néron de supprimer sa mère par un assassinat, ce n'est pas qu'ils aient ignoré un détail de la conduite de Sénèque, c'est simplement que Sénèque resta étranger à toute complicité en cette

affaire. Il se borna à conseiller au prince de tenir Agrippine à l'écart, de réprimer ses empiétements ; mais cela, c'était une politique permise, et même une ligne de conduite utile et sage, étant donné le caractère d'Agrippine, qui ne pouvait avoir sur Néron qu'une influence néfaste. L'opposition de Sénèque resta donc toujours plus politique que personnelle, et il était si loin de vouloir la mort d'Agrippine, que nous l'avons vu, secondé par Burrhus, intervenir énergiquement auprès de Néron pour défendre sa vie menacée par les calomnies de ses adversaires. Cette opposition paraissait si innocente qu'il ne venait à l'idée de personne que cela pût finir par un assassinat. « Tous, dit Tacite, désiraient l'abaissement d'Agrippine ; mais personne ne pensait que la haine du fils le conduirait jusqu'au parricide : *cupientibus cunctis infringi potentiam matris, et credente nullo usque ad caedem ejus duratura filii odia.* » Si donc ni Tacite, ni Dion, ni Suétone n'accusent Sénèque de complicité, il faut le tenir pour innocent.

Nous n'avons pas à raconter ici, en détail, les moyens auxquels recourut Néron pour assurer l'exécution discrète du crime projeté. Décidé au crime, l'empereur n'hésita que sur les moyens de l'accomplir. Il recourut d'abord au poison ; mais Agrippine, qui avait des raisons de se méfier et qui savait trop bien comment cela se passait, prenait des contrepoisons. Il était difficile de recourir au fer, sans donner l'éveil à l'opinion publique. Enfin, un capitaine de vaisseau du nom d'Anicetus vint tirer Néron d'affaire, en lui proposant un ingénieux stratagème : il s'agissait de machiner un bateau, sur lequel on ferait monter Agrippine et qui s'ouvrirait au large. Mais les chances tournèrent mal pour Néron. Il avait réussi à endormir, par ses caresses et ses témoignages de respect et d'affection, les méfiances de sa mère. Mais, quand Agrippine fut embarquée, le mécanisme fonctionna mal ; quelques matelots, qui n'étaient pas au courant du complot, générèrent les manœuvres des autres pour faire sombrer le bateau, et Agrippine réussit à s'enfuir à la nage et à gagner la terre ferme. Bref, elle était sauvée.

Mais elle était sauvée dans des conditions telles, qu'elle devait bien comprendre les projets de Néron. Elle se rendit compte, effectivement, que c'était à elle seule qu'on en avait, et qu'en somme son fils avait voulu la noyer. Très habilement, elle comprit également que l'attitude la plus simple qui lui restait à prendre était de feindre d'être la dupe de l'événement, et de croire à ce prétendu naufrage. Elle écrivit donc à Néron pour lui annoncer que, grâce à l'aide des dieux, elle avait échappé

à un grand péril, et lui conseilla, malgré l'inquiétude qu'il aurait pour elle, de renoncer pour l'instant à la voir, de peur de la fatiguer.

Quant à Néron, lorsqu'il apprend que le succès n'a nullement répondu à son attente, il est affolé. Il se dit qu'Agrippine a certainement compris ce qu'on avait projeté contre elle, et deviné de qui provenait l'ordre de la faire mourir. Et, comme il connaît sa mère et sait de quoi elle est capable, il est envahi par les craintes les plus terribles. Elle va sûrement, se dit Néron, armer des esclaves, exciter les soldats, recourir au sénat et au peuple, en représentant de quel monstrueux attentat elle a failli être victime ; la situation est donc des plus critiques. Que fait Néron ? Dans son affolement, il ne sait à quoi se décider. Ce qu'il prévoit, c'est qu'Agrippine va dénoncer son crime et marcher contre lui, s'il ne prend les devants. Il fait donc appeler Sènèque et Burrhus, il leur explique à quels dangers il est exposé. Tacite a raconté cette scène : elle est effrayante. Les détails que donne Néron, joints aux bruits qui avaient dû déjà filtrer dans l'entourage de l'empereur, font comprendre à Sènèque et à Burrhus ce que Néron attend d'eux. Tous deux sont donc fort embarrassés, et gardent un long silence. C'est qu'ils voient bien, par les paroles de Néron, qu'on ne se borne plus à les consulter sur l'opportunité de faire disparaître Agrippine, mais qu'on recherche les moyens les plus rapides et les plus sûrs de l'assassiner. Le meurtre est décidé ; ce que Néron demande à ses ministres, c'est de lui en faciliter l'exécution : il leur demande leur appui, c'est-à-dire leur complicité. La situation ne pouvait se prolonger indéfiniment, il fallait répondre. Alors Sènèque, avec une habileté extraordinaire, trouve un moyen d'échapper à cette terrible alternative. Quand Néron fait appel à Sènèque et à Burrhus, c'est en réalité parce qu'il a l'intention de se servir de Burrhus, préfet du prétoire, qui a en mains la garnison de Rome. Consulter les deux ministres, c'est en fait dire au seul Burrhus : « Donnez-moi les hommes dont j'ai besoin ». Sènèque le comprend et veut prévenir la demande de l'empereur, en posant à Burrhus une question qui lui dictera sa réponse et écartera d'emblée le désir de Néron, avant même qu'il ne l'ait explicitement formulé : « Est-ce à des soldats, dit-il à son collègue, que l'on peut commander un meurtre ? *An militi imperanda caedes esset ?* » La construction de la phrase ne permettait pas l'équivoque : elle appelait une réponse négative. Burrhus saisit l'occasion ; il répondit aussitôt que les prétoriens étaient liés à tous les membres de la maison impériale, et pleins du souvenir de Germanicus ; ils

n'auraient pas l'audace d'accomplir un meurtre sur la personne de sa fille ; si l'empereur veut tuer sa mère, qu'il s'adresse à celui qui a déjà commencé : « *Ille prætorianos toti Caesarum domui obstrictos memoresque Germanici nihil adversus progeniem ejus atrox ausuros respondit : perpetraret Anicetus promissa.* (Tacite, *Annales*, XIV, vii).

Ainsi, dans cette conjoncture si délicate, les ministres de Néron ont fait tout ce qu'ils devaient ; ils ne pouvaient dissuader Néron, résolu au crime et qui ne leur demandait pas leur avis. On les consultait uniquement sur les moyens de tuer Agrippine : le plus qu'ils pouvaient faire, c'était de répondre que ces moyens n'étaient pas à leur disposition. Ils ont donc fait preuve, en cette circonstance difficile, de beaucoup de sang-froid, de courage et de présence d'esprit.

Néron, ne pouvant pas, après la réponse de Burrhus, compter sur l'aide des prétoriens, eut recours, pour consommer son crime, à cet Anicetus qui avait déjà machiné le complot du bateau.

Une fois le crime accompli, quelle fut l'attitude de Sénèque ? Pour la bien comprendre, il faut nous représenter que nous étudions un monde très particulier, qu'on ne peut guère comparer qu'au monde ottoman. Les tragédies sanglantes, qui se déroulent alors au palais impérial, ne sont pas sans quelque analogie avec les tragédies de harem de Constantinople. Il faut bien avoir cette considération présente à la mémoire, pour apprécier avec justice le rôle de Sénèque et de Burrhus après le crime.

Aussitôt que le parricide eut été accompli, Néron est saisi, dirai-je de remords ? peut-être. En tout cas, il tombe dans un état mental inquiétant. Il comprend, enfin, la grandeur de son crime ; il s' imagine qu'il est poursuivi par des furies. En un mot, il est dans une situation telle, que les pires malheurs sont à craindre. Sénèque et Burrhus ont charge d'empire ; il faut donc qu'ils préviennent, avant tout, de plus grands malheurs. Il s'agit de calmer les esprits autant que possible ; il y a une raison d'état à sauver la dignité impériale. Toutes les mesures qui vont être prises non seulement par Sénèque et Burrhus, mais encore par le sénat et les amis de l'empereur, ont pour but de sauver la sécurité publique.

On imagina de toutes pièces un prétendu complot, ce qui était en somme reprendre une idée qu'avait eue Néron, mais qu'il était alors trop abattu pour répandre dans le public. Quand Agrippine s'était sauvée du naufrage, elle avait envoyé à Néron un messenger porteur de nouvelles. L'empereur avait préparé la mise en scène qui devait faire croire à un complot. Quand le mes-

sager se présenta, on lui jeta une épée dans les jambes, et on le fit immédiatement prisonnier, sous prétexte qu'il venait avec l'ordre de tuer Néron. Cette intrigue permettait de faire croire qu'Agrippine s'était donné la mort, en apprenant l'échec de son complot. On ne négligea rien pour répandre dans la foule la connaissance de ce prétendu complot : une délégation d'officiers, conduite par Burrhus, vint féliciter Néron d'avoir échappé à la tentative d'assassinat dirigée contre sa personne. Les amis de l'empereur allèrent dans les différents temples pour rendre des actions de grâces aux dieux. Enfin, comme il fallait informer officiellement le sénat des événements qui venaient de se dérouler, une lettre fut écrite pour être lue en séance et répandue ensuite dans le monde romain. On y présentait, pour ainsi dire, la version officielle de la mort d'Agrippine.

Cette lettre a été écrite par Sénèque. Si nous l'affirmons, ce n'est pas seulement parce que nous savons que Sénèque a composé tous les discours et toutes les proclamations de Néron, mais c'est encore que Tacite désigne formellement Sénèque comme étant l'auteur de cette lettre. D'ailleurs, le résumé qu'en donne Tacite, au chapitre XI du XIV^e livre des *Annales*, montre que cette pièce était rédigée avec une habileté consommée. Or, nous venons de le voir, Néron n'était certes pas alors dans un état d'esprit propre à lui permettre de déployer tant de sang-froid et de subtilité.

La lettre, loin d'être un plaidoyer pour Néron, est un réquisitoire contre Agrippine. On y retrouve clairement exprimés les bruits auxquels on essayait de donner cours dans l'opinion publique : un affranchi, confident d'Agrippine, s'était présenté au palais pour tuer Néron. On l'avait pris l'épée à la main, saisi en flagrant délit de crime de lèse-majesté, et exécuté. C'est là, disait Sénèque, la preuve évidente du complot tramé contre les jours de Néron par sa propre mère. Agrippine, apprenant l'échec de sa tentative, avait été affolée ; elle avait compris que ses desseins étaient percés à jour, et s'était donné la mort. Ainsi cette lettre était un mensonge du début à la fin.

Ce n'est pas tout : dans cette pièce, où Sénèque, sous le nom de Néron, accuse ainsi Agrippine, on accumule contre elle toutes sortes d'accusations et tous les griefs du passé. On rappelle son ambition ; elle avait espéré que les armées inclineraient les aigles devant elle, que les sénateurs et le peuple seraient à ses genoux. Quant elle s'aperçut qu'il n'en était rien, elle en fit retomber la faute sur les soldats, sur le sénat, sur le peuple et sur Néron. C'est elle qui a été cause de tout le mal qui s'est fait sous Néron ; bien

plus, c'est encore elle qui a été cause de tout le mal qui s'est fait sous Claude. Elle est également responsable de toutes les hontes et de tous les maux du règne présent et du règne passé.

Certes cette lettre n'est pas honorable pour Sénèque, et il n'entre pas dans ma pensée de prétendre l'excuser ; je voudrais simplement l'expliquer, afin qu'on n'exagère pas le déshonneur qu'elle a fait rejaillir sur son auteur. Cette lettre rentrait dans le système de Sénèque : il voulait orienter l'opinion publique, apaiser les esprits, éviter, même au prix d'une certaine capitulation de conscience, les maux plus grands que pouvait inspirer à Néron son état d'affolement.

Au moins Sénèque réussit-il par là à calmer l'opinion ? Nullement : sa lettre produisit un effet déplorable. Cela vient de ce que, en voulant trop prouver, on ne prouve rien. Sénèque a été trop loin et a dépassé la mesure dans ses accusations contre Agrippine. Quand on lut au sénat la lettre écrite par Sénèque, on vit un sénateur se lever et sortir : c'était le stoïcien Thraseas, qui signa, ce jour-là, son arrêt de mort et fut victime, quelques années plus tard, de son indépendance d'esprit. Les autres sénateurs, qui se plaçaient, non pas au point de vue de la morale, mais au point de vue de la raison d'Etat, consentirent à voter tout ce qu'on leur demanda de voter. On les pria de voter des actions de grâces aux dieux pour le salut de Néron : ils votèrent des actions de grâces aux dieux pour le salut de Néron. On les pria de placer dans la salle des séances une statue de Minerve près de la statue de l'empereur : ils décidèrent de faire élever une statue de Minerve. On les pria de placer le jour de la naissance d'Agrippine au nombre des jours néfastes : ils placèrent le jour de la naissance d'Agrippine au nombre des jours néfastes.

Le monde romain apprit ainsi qu'il était débarrassé d'Agrippine, et n'eut pas, tout d'abord, l'idée du parricide. Ce ne fut que plus tard que l'idée fut accueillie, quand on chuchota certains détails compromettants, et que les historiens donnèrent de la consistance aux bruits qui s'étaient peu à peu répandus dans le public.

Quand la lutte entreprise par Sénèque contre Agrippine fut ainsi terminée, immédiatement une autre commença, contre Néron cette fois. L'empereur, délivré des gronderies de sa mère, se livra à ses instincts d'orgie et à ses goûts de cabotinage. Depuis longtemps, Néron caressait, sans avoir pu encore le réaliser, le rêve de conduire des chars dans le cirque, de jouer des comédies et de produire en public ses talents de musicien. Il commence à s'entourer d'histrions, à se livrer sans frein à tous les excès, à courir avec ses amis les faubourgs de Rome, en ros-

sant les gens paisibles. L'autorité que Sénèque avait jusqu'alors réussi à garder sur son élève, commence à fléchir. Sénèque, se rendant compte que Néron allait lui échapper, tenta encore une fois de reprendre le système qui lui avait réussi, quand l'empereur était enfant. Il voulut céder sur un point, pour ne pas heurter trop violemment les goûts du prince. Sénèque, en vrai Romain qu'il était, trouvait encore plus honorable pour Néron de conduire des chevaux dans le cirque que de chanter sur la scène costumé en Apollon. S'habiller d'une robe grecque, se déguiser en un costume efféminé, et chanter en s'accompagnant d'un instrument de musique grec, c'était pour l'empereur s'exposer aux sifflets et, si j'ose dire, se prostituer en public. A aucun prix, Sénèque ne voulait voir Néron se déshonorer ainsi aux yeux des Romains. On construisit pour lui un cirque spécial, près du mont Vatican, où il conduisit des chars en présence de quelques personnes choisies. Mais il était difficile de contenir dans des bornes étroites les instincts du prince. Bientôt il lui fallut une publicité plus large, et le peuple fut admis à le voir dans ses exploits de cocher. Naturellement, on l'applaudit, d'abord pour le flatter, puis parce que la populace était satisfaite de voir ces goûts vulgaires chez l'empereur. Ainsi fut déjoué, cette fois, le calcul de Sénèque. Il espérait enrayer la passion de Sénèque en la satisfaisant partiellement : il ne fit que l'exaspérer.

Le moment paraissait donc venu où Sénèque et Burrhus devaient s'apercevoir qu'il n'y avait plus, pour eux, aucun espoir de s'opposer avec succès aux fantaisies honteuses de Néron. Ils virent qu'il fallait renoncer à lutter, et qu'ils n'avaient plus qu'une chose à faire : se retirer. Or, au moment même où Sénèque et Burrhus traversaient cette période de découragement, Néron cherchait un moyen de se délivrer de leur tutelle importune.

Burrhus vint à mourir, de maladie, disent les uns, de poison, disent les autres. La plupart des gens, dit Tacite, croient que, sur l'ordre de Néron, sous prétexte de le soigner d'une maladie de gorge, on lui badigeonna le palais avec du poison. Burrhus, chef des prétoriens, était un personnage considérable. Il était célèbre par ses vertus et influent par ses fonctions. Il couvrait Sénèque de son autorité. Ses deux successeurs étaient loin d'offrir à Sénèque les mêmes garanties : l'un, Fœnius Rufus, était un honnête homme, mais dépourvu d'énergie ; l'autre, Sofo-nius, était un débauché qui ne songeait qu'à flatter les plus vils penchants de l'empereur. Celui-ci songea alors à se débarrasser de Sénèque, comme il s'était déjà débarrassé d'Agrippine, et comme il venait sans doute de se débarrasser de Burrhus. Les

ennemis de Sénèque le calomniaient auprès du prince. On lui reprochait, par ses richesses et le luxe de ses villas et de ses parcs, de viser à surpasser le faste de l'empereur. On l'accusait de se réserver, en quelque sorte, le monopole de la gloire oratoire et de faire des vers avec plus d'assiduité, depuis que le goût de la poésie était venu à Néron. Enfin, ce qui devait surtout provoquer la colère de l'empereur, on insinuait que Sénèque ne se gênait pas pour blâmer le goût de l'empereur pour les courses de chars, et pour se moquer de sa voix quand il chantait. D'ailleurs, on représentait à Néron qu'il avait atteint l'âge mûr et qu'il n'avait plus que faire d'un pédagogue.

Toutes ces insinuations malveillantes venaient à la connaissance de Sénèque. Celui-ci vit bien qu'il lui serait plus avantageux de prendre l'initiative d'une rupture, qu'il serait inévitablement produite bientôt, et, sans doute, avec violence. Il demanda donc une entrevue à Néron, qui la lui accorda. Il y eut alors entre ces deux hommes une belle scène, que Tacite a racontée en détail au livre XIV des *Annales*.

Sénèque demanda à Néron la permission de se retirer et voulut lui rendre les biens qu'il tenait de sa munificence. Mais il le fit avec beaucoup d'habileté et de délicatesse : il ne fallait pas, en effet, laisser voir à Néron qu'il refusait ses présents, parce qu'il les jugeait mal acquis, et lui adresser ainsi un reproche implicite. Sénèque se tire habilement d'affaire : il est vieux, dit-il, fatigué, incapable désormais de gérer lui-même sa fortune. Il demande en grâce à l'empereur de compter ses biens au nombre de ses possessions et d'en confier la gérance aux procurateurs du fisc impérial. Quant à lui, il n'a pas besoin de tant d'argent ; il ne demande qu'à se retirer dans une médiocrité paisible, et à abandonner la charge des affaires de l'Etat.

Néron répondit à ce discours avec une bienveillance ironique. Il supplia Sénèque de garder les biens que lui avaient mérités ses soins diligents. Il se plut à rappeler quels services Sénèque lui avait rendus et pouvait lui rendre encore. Enfin, il lui demanda, avec force caresses et embrassements, de rester auprès de lui. Sénèque, quoiqu'il ne se laissât pas duper par ces protestations hypocrites, considéra ces prières comme un ordre et resta. Mais, ce qui prouve bien qu'il savait à quoi s'en tenir sur les intentions de Néron à son égard, il mena dès lors une vie plus retirée, toujours inquiet, avec la crainte perpétuelle d'être empoisonné. Il en fut réduit à ne boire que de l'eau et à ne se nourrir que de fruits sauvages. (Tacite, *Annales*, XV, 14) : « *Dum persimplici victu et agrestibus pomis, ac, si sitis admoneret, profluente aqua*

vitam tolerat. C'est ainsi qu'il évita les tentatives d'empoisonnement, qui furent effectivement dirigées contre lui par l'ordre de Néron.

En 65, un complot fut organisé par Pison pour débarrasser de Néron le monde romain ; mais la conspiration fut découverte et réprimée avec une sévérité extraordinaire. On multiplia les exécutions, et tous ceux qui, de près ou de loin, touchaient à cette intrigue furent inquiétés. L'enquête fut, d'ailleurs, fantaisiste et capricieuse : on arrêta et on mit à mort beaucoup de gens, dont le nom avait été simplement prononcé, qu'ils fussent coupables ou innocents. Un familier de Sénèque eut l'imprudence de prononcer, au cours des débats, le nom du philosophe : immédiatement, Néron envoya à Sénèque un tribun chargé de lui demander s'il reconnaissait les propos qu'on lui attribuait. Sénèque revenait de Campanie, et, fatigué, s'était arrêté dans une de ses maisons de campagne. Il était à table, quand l'envoyé de Néron vint le trouver. Sénèque répondit sans se troubler que, si son nom avait été prononcé, il n'y avait rien là que de naturel ; il reconnut avoir fait à un envoyé de Pison la réponse, d'ailleurs non compromettante, qu'on lui avait attribuée, et que l'empereur connaissait ses sentiments. Le tribun rapporta cette réponse à Néron, qui demanda aussitôt : « Mais est-ce qu'il se prépare à se donner la mort ? » L'autre répondit que Sénèque n'en avait pas l'intention, car il avait dans ses paroles et son attitude l'air d'un homme absolument tranquille. Néron envoya alors à Sénèque l'ordre de se tuer.

Tacite raconte en détail la mort de Sénèque, qui fut digne et courageux. Il demanda ses tablettes pour écrire son testament ; mais le centurion qui avait apporté l'ordre de Néron les lui refusa. Sénèque se tourna alors vers ses amis et leur dit : « Puisqu'on m'interdit de vous témoigner ma reconnaissance, je vous lègue l'image de ma vie. » Il consola par des paroles élevées ses amis qui pleuraient, et leur dit qu'il ne fallait rien attendre de Néron, après l'assassinat de son frère et de sa mère, que le meurtre de son précepteur. Puis, après avoir embrassé sa femme Pauline, il se fit ouvrir les veines des bras. Sa femme suivit son exemple. Mais, comme le sang coulait trop lentement des veines de Sénèque, affaibli par l'âge et la frugalité de sa nourriture, il se fit ouvrir aussi les veines des jambes et des jarrets. Puis, craignant de décourager Pauline et de se laisser lui-même faiblir, il conseilla à sa femme de se retirer dans une autre chambre, afin de s'éviter mutuellement le spectacle de leurs souffrances. Il se fit mettre dans un bain chaud, dont il répandit quelques gouttes sur les

esclaves en disant : « Faisons une libation à Jupiter Libérateur. » Il entra ensuite dans l'étuve et fut étouffé par la vapeur. Quant à Pauline, Néron donna l'ordre de lui lier les veines et de la rappeler à la vie ; elle survécut donc à son mari.

C'est ainsi que se termina l'existence singulièrement agitée de Sénèque. Venu d'une province reculée, il acquiert une immense renommée oratoire, il porte ombrage à Claude, qui le bannit. Agrippine le fait rappeler, et, peu après, il est amené par la force des choses à lui faire une opposition systématique. Il est indirectement mêlé à toutes les tragédies qui se déroulent sous le règne de Néron, et il finit lui-même victime de l'empereur. Au cours de cette carrière mouvementée, il a fait preuve de grandes qualités et de hautes vertus. Sans doute, il a eu des faiblesses, que je ne songe ni à dissimuler, ni à excuser. Mais cela était presque impossible à éviter : le voisinage de Néron a souillé sa réputation, et les haines accumulées contre l'empereur ont en partie rejailli sur son précepteur et ministre. Nous n'avons voulu présenter ni une apologie ni un réquisitoire, mais exposer les faits impartialement, tels que nous les connaissons. Cette tâche terminée, nous avons maintenant à étudier les œuvres de Sénèque.

M. G.

L'Église et l'État en France depuis 1848 jusqu'à nos jours

Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,

Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.

La France non catholique. II. — Les adversaires.

Si tous les Français avaient l'esprit et la sagesse de Renan, il n'y aurait jamais eu de question religieuse en France. Chacun fût allé à ses dieux, avec la même liberté qu'on va à ses affaires, et il est infiniment probable que la chose publique ne s'en fût pas plus mal trouvée.

Mais vous savez déjà que les catholiques n'ont pas su laisser Renan en paix, et l'ont même poursuivi avec une animosité vraiment haineuse. Il ne faut donc pas s'étonner, si tant de fiel entre dans l'âme des dévots, qu'on en trouve aussi — et presque autant — dans l'âme des simples profanes.

Si détaché qu'il fût du christianisme, Renan l'admirait fort et n'en parlait qu'avec bienveillance : « Que c'est beau, semblait-il dire, et quel dommage que ce ne soit pas tout à fait vrai ! »

Mais, à côté de ce parfait attique, combien y a-t-il eu de barbares, dépourvus de toute ironie, et incapables de discerner les mille nuances de la vérité ! Combien y a-t-il eu aussi d'âmes moins subtiles, mais peut-être plus chaudes, qui n'ont pu garder leur sang-froid dans la lutte et qui ont jeté dans la bataille d'énergiques et stridents appels de guerre !

M. Hanotaux a cherché à définir la France libre penseuse, comme il avait déterminé la physionomie de la France catholique ; il a vu en elle « le doute de Montaigne, le rire de Voltaire, l'affirmation d'Auguste Comte, l'idée d'une humanité s'appliquant à l'œuvre précise des réalités, et reconstruisant sa morale et son idéal sur les données de la nature et du pro-

« grès, une conviction profonde, répandue surtout dans les classes
 « intermédiaires, que l'enseignement de l'Eglise est contraire au
 « développement de la civilisation et de la science et que le
 « gouvernement des curés est toujours à craindre, que le jésuite
 « et la congrégation guettent la société et sont à la veille d'un
 « triomphe décisif. En face du clergé, que la nation continue à
 « maintenir et à reconnaître par le vote du budget des cultes,
 « une organisation occulte et puissante : celle de la franc-maçon-
 « nerie, très active, mêlée au siècle et s'attachant avec passion
 « au problème de l'instruction laïque. »

La bourgeoisie libre penseuse est jugée assez sévèrement par M. Hanotaux : « Elle est, dit-il, restée fidèle à la tradition voltairienne ; elle garde la vieille méfiance nationale contre le gouvernement des curés. Il y a dans ses sentiments de l'aigreur, de l'intolérance, un goût prononcé — et qui tient peut-être aux origines serves — pour le complot surnois, les machinations ourdies de longue main, les influences occultes ; mais il y a aussi de l'entrain, de l'allant, de l'élan. » (*Histoire contemporaine*, II, p. 525.)

Les maîtres de la pensée moderne n'appartiennent pas au catholicisme.

Auguste Comte (1798-1857) est le père du positivisme contemporain. Il ne mentionne l'inconnaissable que pour l'ignorer et érige en dogme la religion de l'humanité. Il a trouvé dans Littré (1801-1881) un infatigable propagateur. Ce doux philosophe « frugal, chaste et sobre », pour lequel Pasteur a trouvé la belle expression de *saint laïque*, a été un travailleur prodigieux et a développé les idées d'Auguste Comte avec une netteté admirable. Proscrivant, comme impossible, toute recherche d'origine et de fin, il a déclaré vouloir rester dans le domaine scientifique, « comme dans une île enveloppée par l'océan, pour lequel nous n'avons ni barque ni voile ». Mais il a exploré ce domaine avec une obstination qui ne s'est jamais lassée, et a porté audacieusement le positivisme dans la politique et dans la sociologie.

Taine (1828-1893) appartient, comme Littré, à l'école scientifique et a senti, mieux que personne, tout ce que le christianisme a d'étranger à l'esprit européen : « Les peuples modernes sont chrétiens, dit-il, et le christianisme est une religion de seconde poussée, qui contredit l'instinct naturel ; on peut le comparer à une contradiction violente, qui a infléchi l'attitude de l'âme humaine... Pascal ne voit pour l'incrédule d'autre attente que l'horrible alternative d'être éternellement anéanti ou éternellement malheureux. La perspective d'une éternité bienheu-

« reuse ou malheureuse a rompu l'équilibre de l'âme humaine jusqu'à la fin du Moyen Age. Sous ce poids incommensurable, elle a été comme une balance affolée et détraquée : au plus bas, au plus haut, toujours dans les extrêmes. Encore aujourd'hui, la discorde subsiste. Il y a en nous et autour de nous deux morales, deux idées de la nature et de la vie, et leur conflit incessant nous fait sentir l'aisance harmonieuse du jeune monde, où les instincts naturels se déployaient intacts et droits, sous une religion qui favorisait leur pousse au lieu de les réprimer. » (*Philosophie de l'Art.*)

L'idée que le christianisme a amené dans le monde une diminution de beauté et d'harmonie, est une idée chère aux positivistes, mais c'est surtout au nom de la science qu'ils l'attaquent et le condamnent.

Vacherot écrivait, en 1868 : « Après avoir perdu les vastes domaines de la nature, il est visible que la théologie est en train de perdre les domaines plus obscurs de l'histoire, et que le moment n'est pas très éloigné où il lui faudra céder ces profonds et intimes domaines de la conscience, qui sont ses derniers retranchements. Il est, sans doute, un parti de théologiens qui résistera toujours à l'expérience historique et morale, comme il a résisté à l'expérience physique ; mais, dans cette lutte obstinée contre la loi du progrès, garderont-ils en psychologie, en morale, en histoire, la direction de la pensée moderne, qui leur a échappé en astronomie et en physique ? Le passé semble répondre ici de l'avenir. »

M. Gabriel Monod, portant la question dans le domaine de l'exégèse, déplore « que le Concile de Trente ait émis sur la valeur du témoignage des Écritures et sur l'autorité du texte de la Vulgate des définitions que le Saint-Siège se croit obligé de maintenir, bien qu'elles aient été rédigées à une époque où la critique biblique était dans l'enfance... Malgré les efforts des traditionalistes, il a bien fallu, devant les exigences impérieuses de la science, aller de concession en concession... les jésuites eux-mêmes pratiquent le concessionisme. ... Il est ridicule de voir enseigner la légende du déluge universel aux enfants des écoles primaires, réduire cette légende à un déluge partiel pour les écoles secondaires et la supprimer tout à fait dans l'enseignement supérieur. » (*Revue historique*, juillet-août 190 ?)

L'idée s'impose peu à peu à un grand nombre d'esprits, que le christianisme est ruiné par la science moderne. M. Goyau écrit *l'Irréligion de l'avenir* et Berthelot n'offre au catholicisme qu'une assez dédaigneuse tolérance.

« Conservons toujours la sérénité bienveillante qui convient
 « à notre amour sincère de la justice et de la vérité. La voix de la
 « science n'est ni une voix de violents ni une voix de doctri-
 « naires absolus. Quels qu'aient été les crimes de la théocratie,
 « nous ne saurions méconnaître les bienfaits que la culture
 « chrétienne a répandus autrefois sur le monde. Elle a représenté
 « une phase de la civilisation, un stade, aujourd'hui dépassé, au
 « cours de l'évolution progressive de l'humanité. Il serait con-
 « traire à nos principes d'opprimer, à notre tour, nos anciens
 « oppresseurs, s'ils se bornent à rester fidèles à des opinions
 « d'autrefois, sans prétendre à les imposer. » (1894.)

En même temps que se développait la philosophie positiviste de notre époque, les sciences marchaient à pas de géant, et il n'était, pour ainsi dire, pas d'années qui ne fût marquée par une grande découverte. Emervée par les applications pratiques de la science, par les chemins de fer, les navires à vapeur, les machines de toutes sortes, les télégraphes, les téléphones, la photographie, la phototypie, la radiographie, la foule applaudissait les faiseurs de miracles, les grands enchanteurs qui parlaient à travers les océans, rétrécissaient la terre, mettaient en fuite les maladies les plus terribles, armaient les nations d'instruments de guerre si formidables que la guerre semblait reculer d'effroi devant son propre appareil. La science, toute-puissante et bienfaisante ou redoutable, apparaissait ainsi aux yeux des hommes comme le *Dieu certain* que les anciens voulaient voir dans le soleil. Les savants partageaient l'enthousiasme populaire. Voyant reculer devant eux les brumes du mystère, ils se flattent de surprendre, un jour, le dernier mot de l'énigme de la nature. Ils espèrent triompher un jour de la maladie, du crime, de la vieillesse — qui sait ? de la mort même ! Nous demandions à l'un de ces audacieux si la science pouvait légitimement espérer découvrir le secret de la vie, et il nous répondit : oui, sans hésiter.

Nous aimons mieux ce que dit de la science M. Lavis : « Vous entendrez souvent parler de la science ; je vous prévins que ceux qui en parlent le plus volontiers et avec le plus d'assurance sont des ignorants, qui, entre autres choses, ignorent ce qu'elle est. La grande vertu de la science est d'être une chercheuse perpétuelle. Il arrive qu'elle se trompe dans ses recherches, même gravement ; mais une autre de ses vertus est de trouver elle-même les erreurs qu'elle a commises et de renoncer à des illusions qui l'avaient, un moment, enchantée. Après quoi, elle se remet à chercher. Jusqu'où elle ira, personne ne le sait.

« Sa grandeur, sa beauté, son humanité sont dans cette incertitude même. » Voilà, à notre sens, le langage du véritable savant.

Et Renouvier nous donne, à son tour, le mot du philosophe : « La science est une méthode de travail, et, comme telle, inappréciable, mais que peut-elle pour le bonheur de l'humanité ? « Au point de vue moral, c'est une méthode d'abêtissement. Elle ne donne aucune solution aux questions qui nous touchent le plus, et qui n'existent même pas pour elle : le sens de la vie, le problème du mal, qui naît du sentiment profond de nos misères et de nos hontes. »

Parmi les savants, il en est qui ont gardé une âme très religieuse, comme Louis Pasteur. D'autres, comme Emile Duclaux, sont restés fidèles à l'idéal spiritualiste. Beaucoup ont oublié la vieille chanson qui avait bercé leur enfance, et l'exemple de ceux-là a été très contagieux ; il y a, aujourd'hui, divorce à peu près complet entre l'esprit scientifique et l'esprit chrétien.

Tandis que la science prenait une amplitude et une grandeur inconnues des siècles précédents, Saint-Simon appelait l'attention de ses contemporains sur les questions sociales, et nous mettait au pied une épine que nous sentons toujours plus cuisante et plus douloureuse.

Toutes les sociétés humaines apparaissent à l'historien comme des exploitations plus ou moins savantes de la grande majorité des hommes au profit d'une infime minorité ; ce sont des jardins où l'homme joue le rôle de fumier et d'où s'élèvent quelques glorieuses fleurs : empereurs, rois, pontifes, artistes, lettrés, hommes d'argent ou riches propriétaires de terres, d'esclaves et de troupeaux. Guizot disait aux Français mécontents de son système : « Enrichissez-vous par le travail ». S'il avait eu une notion vraie des choses, il leur eût dit : « Enrichissez-vous par le travail des autres », car il n'est pas, en réalité, d'autre moyen de s'enrichir.

Au lendemain des guerres de l'Empire, la France se remit au travail avec une ardeur admirable, et, grâce aux progrès de la mécanique, l'ère de la grande industrie commença. Au régime de la petite industrie familiale d'autrefois succéda le régime de l'usine, avec ses centaines d'ouvriers affairés autour des machines. Séparés des patrons par une distance sociale chaque jour plus grande, commandés presque militairement par des ingénieurs et des contre-maîtres, isolés et sans protection en face de l'arbitraire patronal, les ouvriers connurent toutes les humiliations et toutes les misères du salariat, et formèrent bientôt dans la nation un peuple sans droits, sans culture, sans avenir, dont la déplorable

situation fut vraiment la honte des monarchies censitaires.

Ce peuple trouva d'éloquents défenseurs en quelques hommes de grand cœur et de haute intelligence, qui unirent toutes les hardiesses de la pensée à toutes les audaces de l'action.

Le premier de tous fut le comte de Saint-Simon (1760-1825), petit-neveu de l'auteur des *Mémoires*, penseur original et opiniâtre, qui lança le premier cri de révolte contre les iniquités sociales.

Saisi d'admiration par le spectacle de l'éveil industriel auquel il assistait, devinant qu'un monde nouveau naissait sous ses yeux, il entreprit de substituer à la vieille théologie verbale et vaine un nouveau christianisme, ou plutôt un christianisme rajeuni, ramené à sa pureté primitive, redevenu la religion sociale d'amour et de charité, la religion des travailleurs et des humbles.

Dès 1807, il publiait son *Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e siècle*, et proclamait la nécessité de substituer le physicisme au déisme. En 1816, il fondait un périodique : *L'Industrie*; en 1819, un journal : *L'Organisateur*, et il y imprimait : « Mieux « vaudrait la disparition de la famille royale, de la haute noblesse, « du haut clergé, de la haute bureaucratie, soit 3.000 individus, « que celle des 3.000 plus grands savants et plus habiles « ouvriers. » Poursuivi en cour d'assises, le jury de la Seine l'acquittait, quoique ces hardiesses fissent alors à peu près le même effet que font aujourd'hui les sophismes de M. Hervé. En 1821, dans son *Système industriel*, il réclamait le gouvernement temporel de la France pour les travailleurs et le gouvernement spirituel pour les savants.

En 1823, dans son *Catéchisme des Industriels*, en 1824, dans son *Nouveau Christianisme*, il déterminait le but poursuivi par la nouvelle école : « Améliorer le plus promptement et le plus complètement possible l'existence physique et morale de la classe « la plus nombreuse. »

Il mourut l'année suivante, épuisé de travail et de misère; mais il avait ouvert la voie à une science nouvelle : la sociologie, dont les progrès allaient constituer le caractère le plus original du XIX^e siècle. Il avait posé en principe que la structure de la société peut être étudiée scientifiquement; que le travail est la grande force sociale, et qu'à lui doit appartenir le pouvoir politique; qu'il n'est permis à personne de ne pas travailler.

Le saint-simonisme survécut à son fondateur et essaya de s'organiser en Eglise, sous la direction de Bazard et d'Enfantin, mais se perdit dans un mysticisme bizarre, qui fournit aux bourgeois l'occasion d'une facile revanche.

D'autres hommes continuèrent l'œuvre de Saint-Simon. L'utopiste Fourier scandalisa les gens sages par son inconsciente et candide immoralité, et prêta beaucoup à la plaisanterie par ses idées fantastiques sur l'avenir du monde. Cependant, parmi ses idées les plus bizarres, on trouve parfois comme un germe de vie et de progrès. Ce n'est point une idée fausse de croire que les passions sont des forces utilisables pour des fins excellentes ; la sagesse qui pousse l'homme au travail pour se nourrir, la *gastro-sophie*, comme l'appelle Fourier, est peut-être la philosophie du terre-à-terre ; bien entendue, elle peut être la base solide sur laquelle s'édifieront par la suite des constructions plus fières et plus hautes. Fourier contribua pour sa part à l'œuvre émancipatrice par ses critiques amères contre l'ordre social, par ses idées sur l'éducation en commun, sur la puissance de l'association, sur l'attraction passionnelle vers le travail.

Pierre Leroux (1797-1871) fonda en 1824 le journal *Le Globe*, traversa le saint-simonisme, rédigea en 1846 *L'Eclair* et la *Revue sociale* et eut une influence marquée sur les idées de George Sand. Il chercha à concilier la famille, la propriété et la patrie avec des théories égalitaires très avancées.

Cabet (1788-1856) fut un utopiste comme Fourier, mais eut la première idée du collectivisme, dont Karl Marx devait, après lui, déterminer les principes. Son *Voyage en Icarie* (1840) fut le manifeste de la nouvelle école ; son journal *Le Populaire* se chargea de la propagande.

Cabet se rendit compte que l'humanité n'était point encore mûre pour vivre à la mode icarienne ; il consentait à maintenir provisoirement la propriété, mais frappait les riches d'un impôt progressif, supprimait l'armée et dotait le travail d'un budget provisoire de 500 millions. Ainsi réformée, la société s'acheminerait vers l'icarisme, où fleurirait un collectivisme absolu. Une assemblée politique élue aurait le gouvernement de la République et soumettrait au peuple toutes les questions épineuses. Le travail devait être libre, mais le mariage obligatoire. L'enfant serait laissé à sa mère jusqu'à cinq ans, puis serait dirigé sur l'école jusqu'à dix-huit ans, puis sur l'école de travail de dix-huit à vingt et un ans. La répartition du travail se ferait par voie de concours. Chaque icarien devrait à la société le même nombre d'heures de travail, quel que fût sa spécialité. Des magasins publics recevraient les produits du travail collectif. Les femmes à 55 ans et les hommes à 60 auraient droit au repos absolu.

Ces alléchantes perspectives déterminèrent quelques centaines de Français à passer aux États-Unis pour y fonder une commu-

nauté icarienne. Après trente ans de vicissitudes et d'épreuves, les groupes icariens se sont dissous d'eux-mêmes (1879) pour rentrer dans les vieux cadres de la société banale. Les bourgeois en concluraient que le système est jugé ; les collectivistes en concluent que l'épreuve est à recommencer.

Cabet attendait tout de l'Etat pour reconstruire la société sur un plan rationnel. Proudhon (1809-1865) adopte, comme lui, la suppression de la propriété, supprime tout fermage, toute rente, tout intérêt, et veut remplacer la monnaie par des bons de circulation, payables en services ou en produits ; mais il ne compte nullement sur l'Etat pour faire triompher ses idées ; il a foi dans le progrès moral de l'humanité, dans le développement de l'idée de justice. Il espère qu'un jour viendra où l'homme aura d'assez bons yeux pour « percevoir la dignité individuelle en autrui » comme en soi-même », et, ce jour-là, l'homme sera parvenu à un tel degré de liberté et d'autonomie que toute autorité pourra disparaître sans inconvénient. L'anarchie, c'est-à-dire l'absence de gouvernement, sera le régime applicable à l'humanité majeure, comme la liberté et l'autonomie sont déjà le régime normal de l'homme adulte et en pleine possession de lui-même.

Sans aller aussi loin dans la voie de l'utopie, Louis Blanc exerça peut-être plus d'influence sur les milieux ouvriers par ses tendances égalitaires et ses idées sur l'organisation du travail. Rêveur un peu candide, mais d'âme ardente et passionnée, il aima sincèrement le peuple et en fut aimé ; mais il n'y avait point en lui l'étoffe d'un homme d'action.

Tout autre fut le tempérament de l'allemand Karl Marx (1818-1883), qui vécut surtout en France, en Belgique, en Angleterre, et formula avec une précision inconnue avant lui les dogmes de la nouvelle Eglise socialiste. Le collectivisme est, d'après lui, la seule manière d'assurer « le bonheur matériel du « plus grand nombre ». Les moyens de production ne doivent pas appartenir à des particuliers, mais à des collectivités corporatives, municipales ou nationales. Plus de bénéfices, d'intérêts, de crédit, de fermages, de loyers. Plus de bourse. Le travail sera évalué en valeur sociale et payé en chèques ou bons de travail. Le travail, une fois bien organisé, laissera à chaque citoyen de larges loisirs, qu'il pourra dépenser à sa fantaisie ; s'il les emploie à quelque travail utile, il aura droit à des bons ou chèques supplémentaires, qui seront sa pleine et entière propriété, et qu'il pourra transmettre même à ses enfants. On pourra donc être encore propriétaire ; mais cette propriété ne s'appliquera plus qu'à des objets mobiliers ou à des moyens de consommation. Les

deux sexes seront égaux en droits. L'amour libre remplacera le mariage. L'humanité remplacera la patrie. Le gouvernement sera résolument antimonarchique et antiaristocratique, surveillé sans relâche par la démocratie. Pour amener le triomphe de la Raison, Marx ne compte, en vrai Allemand, que sur la Force, « la grande, la toute-puissante accoucheuse des sociétés. Sans elle, rien ne se fait, et tout ce qui se fait se fait par elle. Ceux-là seuls qui ont la force vivent et triomphent. Malheur à ceux qui s'énervent, qui hésitent, qui doutent, qui reculent devant les nécessités cruelles et les responsabilités redoutables ! Malheur à ceux qui versent la pitié là où il faut l'énergie, et qui compromettent ainsi irrémédiablement l'avenir ! »

On reconnaît à ce brutal langage l'Allemand moderne, adorateur de la Force, et l'on s'étonnera sans doute que des idées en apparence aussi étrangères à la vieille âme française aient pu s'acclimater chez nous. Mais l'Allemagne fut aussi, naguère, sensible et rêveuse, et la beauté du rêve humanitaire rend les cœurs des hommes insensibles aux maux inséparables de la lutte.

Les déshérités de ce monde aspirent au bonheur terrestre, et voilà le thème sur lequel les virtuoses du socialisme exécutent leurs brillantes variations ; voilà l'idée nouvelle qui a jailli au milieu des foules comme une colonne de feu, et qui s'est mise à marcher, et qui les entraîne derrière elle en bataillons de plus en plus serrés, de plus en plus fanatiques. Les âmes se chargent de colère, d'enthousiasme et d'espérance. Nous nous rappelons avoir entendu par hasard, il y a quinze ans, un simple facteur rural prononcer tranquillement, sur le quai d'une petite gare, cette phrase admirable : « Ça me serait bien égal de mourir, si les autres pouvaient en être plus heureux après moi ! »

Ni les philosophes ni les théoriciens du socialisme n'auraient réussi à gagner ainsi les foules, si les artistes n'avaient transfiguré leurs idées et ne les avaient pas divinisées aux yeux des peuples. La grande littérature du xix^e siècle a tendu à l'action sociale, et ceux-là même qui n'ont pas voulu s'y mêler, l'ont favorisée à leur insu par leurs amères critiques de l'ordre établi, par les passions qu'ils ont allumées dans tous les cœurs.

L'histoire a été, sous la plume de Michelet, un merveilleux instrument de propagande. Michelet, un des très grands hommes du xix^e siècle, n'est pas seulement un savant de haute valeur, c'est avant tout un poète ; c'est le chantre du peuple, dont il avait, tout enfant, connu la misère et les souffrances, et dont il a raconté tout au long de l'histoire de France la douloureuse et glorieuse épopée. Après avoir conduit nos annales jusqu'à la Renaissance et avoir

consacré à Jeanne d'Arc les plus belles pages qui aient jamais été écrites sur elle, il désespéra de comprendre notre histoire, s'il ne pénétrait point jusqu'au fond de l'âme populaire ; il laissa l'histoire de France au départ de Charles VIII pour le voyage d'Italie, et il raconta en cinq volumes l'histoire de la Révolution ; puis, connaissant bien désormais le vrai héros de l'histoire, il rattacha la Renaissance à la Révolution par une série d'études partielles, où le peuple occupe toujours le premier rang. François I^{er}, Richelieu, Louis XIV, le Régent, Louis XV, deviennent dans cette colossale histoire des sortes de comparses ; on sent la nation palpiter, vivre, souffrir, gronder derrière ses maîtres du jour, et monter lentement vers l'émancipation, vers la justice, vers le droit. Michelet ne se laisse jamais éblouir par la fausse gloire ; il est toujours du côté des persécutés et des victimes. On l'a accusé d'avoir accordé trop d'importance à certains petits côtés de l'histoire, de s'être fait le valet de chambre de l'histoire. Qui pourrait nier que cette méthode ne lui ait fait découvrir maint aperçu jusqu'alors insoupçonné ? Très tendre et très passionné, Michelet a rendu à la femme toute son importance historique et sociale, et a été l'un des précurseurs du féminisme.

Louis Blanc a dressé dans son *Histoire de dix ans* le bilan de la monarchie de Juillet de 1830 à 1840, et a porté ses passions socialistes dans son *Histoire de la Révolution française*.

L'*Histoire des Girondins* de Lamartine a hâté, dit-on, l'explosion de la révolution de 1848.

Le « brumeux Quinet » a été mené à l'anticléricalisme par ses études d'histoire religieuse ; mais on lui pardonnera ses outrances pour les loyales et libérales conclusions de son *Histoire de la Révolution*.

L'*Histoire de Napoléon* de Lanfrey n'est souvent qu'un pamphlet, mais a contribué à la ruine de l'Empire.

Les *Origines de la France contemporaine* de Taine sont l'ouvrage d'un philosophe devenu historien. Les philosophes prétendent qu'il a appris aux historiens à écrire l'histoire. Un professeur d'histoire de la Révolution vient de s'acharner à prouver qu'il n'en est rien. L'œuvre de Taine n'en reste pas moins éminemment suggestive et n'en a pas moins porté un coup sérieux à la légende jacobine.

M. Aulard, l'adversaire de Taine, s'est attaché à organiser l'étude scientifique de l'histoire de la Révolution. Un de ses disciples, M. Mathiez, étudie avec la plus riche documentation l'histoire religieuse de la période révolutionnaire. M. Jaurès a essayé de nous donner une histoire socialiste de la Révolution. Une

immense enquête sur l'histoire économique de la Révolution se poursuit en ce moment, et les faits importants qu'elle révèle déjà, éclairent la physionomie de cette grande époque et expliquent l'immense intérêt que la nation avait à défendre ses conquêtes récentes sur l'Eglise et sur l'aristocratie.

Tous ces grands travaux ont été de formidables machines de guerre ; l'histoire, au ^{xix}^e siècle, ressemble à un grand champ de bataille, sur lequel ont soufflé tous les vents de l'esprit.

Plus puissante encore sur les foules que l'action de l'histoire a été celle du roman ; histoire d'imagination, histoire fausse, mais composée tout de même avec des documents humains, et d'une vérité parfois aussi profonde et aussi saisissante que l'histoire proprement dite.

Stendhal, le premier en date de nos grands romanciers contemporains, très égoïste, très sensuel, étranger à tout sentiment religieux, ne voit dans la vie que la chasse au bonheur, et le bonheur, fruit rare et précieux, est le prix de l'énergie. Le héros de son principal roman *Rouge et Noir* est un plébéien ambitieux et sans scrupule, démoralisé par la légende napoléonienne, qui se lance dans le monde avec un furieux désir de parvenir, et avec une obstination terrible. *Rouge et Noir* fut le livre de chevet des arrivistes.

Balzac est un des géants de notre histoire littéraire. Son œuvre immense restera l'une des sources capitales d'information pour l'étude de la société française de la première moitié du dix-neuvième siècle. Ce qui fait peut-être l'unité de la *Comédie humaine*, c'est la course à l'argent, la peinture implacable de tout ce que l'argent fait faire, de tout ce qu'il explique, de tout ce qu'il excuse. La vie de Balzac n'avait été qu'un corps à corps avec la fortune, et les angoisses de cette terrible lutte, où il laissa sa vie, trouvent un écho dans son œuvre précipitée, haletante, enfiévrée, où défilent au galop de charge les avares de province, les banquiers sans scrupules, les ambitieux effrénés, les intrigants de toute taille et de tout acabit. Balzac a donné l'exemple d'une obstination surhumaine, et son œuvre est, en somme, un cours d'énergie, mais c'est une énergie passablement dérégulée, qui n'a, sans doute, pas contribué à équilibrer les esprits de nos contemporains.

George Sand, superbe écrivain et penseur médiocre, offre une extraordinaire variété d'aspects, qui s'expliquent par les diverses influences qu'elle refléta tour à tour. Elle a écrit des romans à tendances socialistes, comme les *Compagnons du tour de France* et *Le Péché de Monsieur Antoine*, des romans de propagande poli-

tique comme le *Meunier d'Angibaut*, de charmantes idylles paysannes qui sont probablement le meilleur de son œuvre, et des romans passionnés qui ont été beaucoup lus et que les moralistes sévères accusent de terribles méfaits.

Un psychologue vigoureux, qui se croyait romantique, Flaubert, a compris quels ravages pouvait causer la littérature passionnelle dans les cerveaux faibles et dans les cœurs vaniteux. *Madame Bovary* en est un éclatant exemple ; mais qui nous dit qu'elle ne se serait point égarée, même si elle n'avait point lu de romans ? C'est une grosse question que de savoir si l'art comporte une morale. Nous croyons fermement que oui ; mais cette morale n'est pas celle des contes du chanoine Schmidt, c'est bien plutôt l'idée antique, qui condamne tout excès et fait de l'équilibre des facultés la condition essentielle d'une vie harmonieuse et bien ordonnée : « Je respecte trop les jeunes filles, disait Alexandre Dumas fils, pour les engager à venir voir mes pièces, et je respecte trop mon art pour ne mettre à la scène que ce qu'elles peuvent entendre » ! Le champ de l'art est infini, comme la vie même ; il faut savoir tout lire sans en être ni ébranlé ni souillé. On sait qu'il y a dans une grande littérature des parages malsains : on les traverse sans s'y arrêter ; on sait qu'il y a des coins mal odorants : on n'y va pas ; on sait qu'il y a des coupe-gorge : on ne s'y rend que bien armé.

Victor Hugo a eu, comme romancier, une vogue presque égale à sa renommée poétique. Les *Misérables* sont une véritable épopée, où le poète s'est parfois révélé observateur exact et ingénieux. Son évêque idéal, Mgr Miriel, a été pris tour à tour pour une création fantaisiste ou pour une amère satire de l'épiscopat. Sa Fantine, victime innocente, jetée au vice par la misère, et restée, malgré ses hontes, si profondément et si héroïquement mère, n'est pas une création du génie de Hugo : il y a, par centaines, des femmes faites ainsi, et les présenter dans leur abjection sociale et leur beauté morale, c'est jeter à la société un des plus sanglants reproches qu'on lui puisse adresser. Gavroche était si bien peint et si vrai, que tout le monde l'a reconnu sur l'heure, et que son nom s'est appliqué à toute la menue jeunesse des rues de Paris. Le bonhomme Gilles Normand nous représente, dans sa solennité comique et dans ses roueries égoïstes, le bourgeois voltairien et conservateur, qui prétendait sous Louis-Philippe représenter la France tout entière ; le portrait magistral de ce guizotin compte parmi les meilleures pages de Victor Hugo. Javert, le policier par vocation, l'homme d'ordre, ennemi-né de tout ce qui sort du rang et de la règle, est peint aussi de main de maître,

mais peut-être un peu simplifié et d'une psychologie trop sommaire. Jean Valjean, le héros de l'épopée, peut paraître grandi à la taille d'un colosse : c'est un être d'exception ; mais il reste humain et vivant malgré tout, puisqu'il intéresse et passionne le lecteur. Les *Misérables* sont un chef-d'œuvre, dans toute la force du terme. Les *Travailleurs de la Mer* ne sont qu'une allégorie, mais combien puissante ! La lutte symbolique de Gilliatt contre la pieuvre, c'est la lutte de l'homme contre les iniquités de son destin, contre les obstacles qui barrent sa route, contre l'ignorance qui le paralyse, contre les vices qui l'entravent, contre sa propre barbarie ; c'est le bon combat pour l'amour, pour l'honneur, pour la satisfaction de la conscience. Avec son *Quatre-vingt-treize*, Hugo nous met en face de la Révolution héroïque et oppose le fanatisme vendéen au fanatisme révolutionnaire. Cimourdain incarne avec puissance le sombre esprit jacobin ; le vieux marquis de Lantenac représente toutes les majestés du passé. Rien de plus tragique et de plus grand que son discours à son neveu le républicain Gauvain. Et Gauvain, c'est le gentilhomme devenu citoyen, c'est l'idéaliste impénitent qui devine l'avenir radieux par delà la guillotine. Cimourdain prépare le régime définitif, « c'est-à-dire le droit et le devoir parallèles, l'impôt proportionnel » et progressif, le service militaire obligatoire, le nivellement, et « au-dessus de tous et de tout cette ligne droite : la loi. La république de l'absolu. — O mon maître, répond Gauvain, dans tout ce que vous venez de dire, où placez-vous le dévouement, le sacrifice, l'abnégation, l'entrelacement magnanime des bienveillances, l'amour ? Mettre tout en équilibre, c'est bien ; mettre tout en harmonie, c'est mieux. Au-dessus de la balance, il y a la lyre. Votre république dose, mesure et règle l'homme. La mienne l'emporte dans l'azur ! »

La France a compté, depuis quarante ans, au moins quatre très grands romanciers qui ont exercé sur notre esprit une très sérieuse influence.

À l'inverse de Flaubert, Zola a été un romantique, qui s'est pris pour un réaliste et a bien osé donner un pendant à l'œuvre de Balzac. Le grand Tourangeau l'emporte par la fécondité, par la variété et la vérité des types, par la finesse de l'analyse. Zola l'emporte par la fougue, par l'ampleur, par la richesse exubérante, par la couleur, par tout le côté plastique de l'œuvre. Il fait parfois songer à ce style espagnol du xviii^e siècle, qu'on appelle le churrigueresque, et dont la somptuosité s'exagère jusqu'à la folie. Son dessin est colossal et fantastique ; sa couleur, violente et barbare, mais il anime tout ce qu'il touche d'une vie prodigieuse et

il y a en lui, comme chez Veuillot, avec lequel il a tant de parenté intellectuelle, du moraliste et du pessimiste. C'est par le carreau noir qu'il regarde les hommes ; il les voit certainement plus laids, plus ignobles et plus puants que nature. Dieu sait cependant, s'il était nécessaire de forcer la note ! Malgré ses prétentions morales, malgré son idéal très sincère de justice sociale et de solidarité, il a beaucoup contribué à nous mettre au dehors en renom d'immoralité et de grossièreté. Sa verve n'a reculé devant aucune immondice, et il n'a pas, comme Rabelais, l'excuse de la joyeuse humeur, ou, comme Léon Daudet, l'excuse de la folle jeunesse.

Pierre Loti a, pour la beauté, le même culte que Zola a pour la fange. C'est un artiste prestigieux, un sertisseur de mots, dont l'art magique fait penser aux subtils et délicats chefs-d'œuvre de Lalique ou de Falize. C'est le serpent tentateur, c'est le démon fascinateur et maître en toutes sortes de voluptés.

Alphonse Daudet, conteur charmant, le plus français de nos conteurs, le plus humain, le plus juste de nos réalistes, celui qui sans doute a le mieux vu l'homme tel qu'il est, a touché par plus d'un livre aux questions brûlantes. *Jack*, c'est l'inique fatalité qui pèse sur le bâtard ; les *Rois en exil*, c'est la fin lamentable des grandes races ; *L'Immortel*, c'est la caricature féroce d'un coin du grand monde parisien ; mais tout cela conté avec la vaillante bonne humeur et le fin esprit d'un Français du midi le plus ensoleillé.

Guy de Maupassant a poussé plus loin encore l'implacable analyse ; il l'a menée jusqu'au désenchantement, jusqu'à la lassitude. Si vous voulez savoir ce qu'il pense des bourgeois, lisez *Boule de suif* : vous ne les y verrez pas peints en beau ; et, si vous voulez savoir ce qu'un esprit très fin pense de la démocratie, lisez *Le Disciple* ou *L'Étape* de M. Paul Bourget ; si vous voulez savoir ce que l'aristocratie pense d'elle-même, lisez les satires endiablées de M^{me} de Martel (Gyp). L'ironie et le septicisme nous sont chaque jour versés à plein verre, avec les parfums les plus variés. On vantait Renan, qui savait si bien cuisiner des bonbons à saveur d'infini ; nos conteurs nous confectionnent des plats délicieux, qui vous ôtent à jamais toute joie de vivre.

Et, pour remplir le vide de nos âmes, les poètes chantent la beauté.

Leconte de Lisle dit la beauté antique :

La beauté froide et morte des statues.
Dors, ô blanche victime, en notre âme profonde,
Dans ton linceul de vierge et ceinte de lotos ;

Dors, l'impure laideur est la reine du monde
Et nous avons perdu le chemin de Paros !...

Théophile Gautier — et presque tous sont ainsi — préfère la beauté vivante, et voilà ce qu'il voit dans une main de femme :

Elle a dû, nerveuse et mignonne,
Souvent s'appuyer sur le col
Et sur la croupe de lionne
De sa chimère prise au vol.

Impériales fantaisies,
Amour des somptuosités,
Voluptueuses frénésies,
Rêves d'impossibilités,

Romans extravagants, poèmes
De haschisch et de vin du Rhin,
Courses folles dans les Bohêmes
Sur le dos de coursiers sans frein ;

On voit tout cela dans les lignes
De cette paume, livre blanc
Où Vénus a tracé des signes
Que l'amour ne lit qu'en tremblant.

La muse d'amour et de volupté est aussi celle de Musset ; le chantre de Rosine, de Namouna, de Suzon et d'autres belles, qui amusèrent un instant ses fantaisies d'enfant gâté :

Il prit trois bourses d'or, et, durant trois années,
Il vécut au soleil sans se douter des lois ;
Et jamais fils d'Adam sous la sainte lumière
N'a de l'est au couchant promené sur la terre
Un plus large mépris des peuples et des rois.

.....
Ça n'était pour personne un objet de mystère
Qu'il eût trois ans à vivre et qu'il mangeât son bien ;
Le monde souriait en le regardant faire,
Et lui, qui le faisait, disait à l'ordinaire
Qu'il se ferait sauter quand il n'aurait plus rien.

Et, comme leurs devanciers, c'est encore l'amour voluptueux que célèbrent les poètes d'aujourd'hui, et Catulle Mendès ose bien faire mourir sainte Thérèse amoureuse, sur une jonchée de lis, au milieu d'une église.

Et quand ils ne sont pas amoureux, les poètes sont tristes comme des enfants qui ont cassé leurs jouets.

Richepin se proclame Touranien, fils des Huns :

Oui, ce sont mes aïeux, à moi, car j'ai beau vivre
En France, je ne suis ni Latin ni Gaulois ;

J'ai les os fins, la peau jaune, des yeux de cuivre,
Un torse d'écuyer et le mépris des lois.

Oui, je suis leur bâtard ! Leur sang bout dans mes veines.
Leur sang qui m'a donné cet esprit mécréant,
Cet amour du grand air et des courses lointaines,
L'horreur de l'idéal et la soif du néant.

Plus sage, et non moins triste, Sully Prudhomme se résigne à la mort, sans lutte, sans soupirs, sans murmures :

Oui, nature, ici-bas mon appui, mon asile,
C'est la fixe raison qui met tout en son lieu ;
J'y crois, et nul croyant plus ferme et plus docile
Ne s'étendit jamais sous le char de son Dieu.

M. Henri Rouger ne se contente pas de se résigner à la mort inévitable ; il l'appelle, il lui confie avec joie une maîtresse adorée :

Seule en ton lieu sacré, repose, ô solitaire,
Je te confie au sable, au ver qui rampe, au grain
Caché, je te confie, âme auguste, à la terre.

Je te confie au trèfle avide, au romarin,
Aux buissons que ta chair a fait surgir en elle,
Aux arbres où ton sang frémit dans chaque brin,

A l'oiseau qui t'emporte en tremblant sur son aile,
A la lumière, aux vents de l'espace, à l'été ;
Je te confie, ô morte, à la mort maternelle !

A la mort, d'où ton être éclot ressuscité,
A la mort maternelle en qui tout fructifie !
Car la mort te fut bonne, ô morte, en vérité !

Car la mort te fut bonne, à qui je te confie,
La mort qui t'a touchée en tes sentiers divins,
La mort, la grande mort, qui touche et purifie.

Et si vous cherchez ce qui peut exister en dehors de l'amour et de la mort, les socialistes vous montreront sans doute leur glorieux rêve de bonheur universel ; mais, dans le rêve, vous retrouverez la même amertume que dans la réalité, le même bonheur violent, fugace et mensonger, et, au fond de la coupe, la même lie âcre et nauséuse. Le monde nouveau est à peine ébauché dans les nuages, et l'on voit déjà qu'il portera à peu près les mêmes tares que l'ancien.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

Lamartine en Toscane ⁽¹⁾

Par M. GUSTAVE ALLAIS,

Professeur à l'Université de Rennes.

III. — Retour de Lamartine en France.

(Suite.)

C'est donc vers la Grèce que se tournent désormais les visées de Lamartine ; les pourparlers sur cette question se poursuivent dans les premiers mois de 1830 (2), mais sans donner un résultat positif. D'ailleurs, il a des compétiteurs qui « intriguent contre lui dans les bureaux », si bien qu'un jour on prétend l'envoyer « en Espagne ». (Lettre à Virieu, mai ou juin). De son côté, M. de Polignac lui « garantit » toujours la Grèce, mais « quand il y en aura », c'est-à-dire quand il y aura un gouvernement grec. Aussi Lamartine ne se fait guère d'illusions : « Tout cela est en l'air, » dit-il très justement. (Même lettre.) Et, en fait, tout cela n'aboutit à rien.

Bientôt l'horizon politique s'assombrit ; la situation se complique ; les événements inévitables se précipitent ; la révolution de Juillet amène l'avènement d'une nouvelle dynastie. Alors Lamartine adresse sa démission au comte Molé (19 septembre). « Voilà, dit le roi Louis-Philippe en conseil des ministres, voilà enfin une démission donnée d'une manière honorable, digne et délicate. » (Lettre du 21 septembre.)

Ainsi se termina la carrière diplomatique de Lamartine.

*
* *

De toutes ces négociations et de ces longs mois d'attente inutile, si Lamartine gardait un regret, c'était de n'avoir pu aller en Grèce, en Orient. L'idée d'un voyage en Orient a, depuis Chateaubriand, hanté l'imagination de bien des littérateurs. Rappelons-nous seulement, après Lamartine, Flaubert, Renan, Pierre Loti,

(1) Voir *Revue des Cours et Conférences*, n° du 7 mai 1908.

(2) Voir lettres du 22 janvier, du 10 février et du 3 mars 1830.

tous également épris de lumière et de chaudes couleurs, et qu'attirèrent aux pays d'Orient le culte des traditions antiques et l'admiration émue pour les plus belles légendes de l'humanité. Pour Lamartine, l'idée d'un voyage en Orient remonte à plusieurs années en arrière (1). Dans sa lettre du 11 septembre 1826 à Virieu, nous lisons ce passage : « Si je n'étais pas moi-même *de plus en plus occupé* de mon *long voyage* en Orient », etc., ce qui signifie tout au moins qu'il en avait l'esprit « occupé » depuis déjà un certain temps. Il ajoute : « Il faut que je prépare cent mille francs pour acheter un brick et passer trois ans chez les enfants d'Allah... Il (ce brick) servira pour la Grèce, l'Asie Mineure et l'Egypte », etc. ; et il trace rapidement un plan de voyage, qu'il adresse à Virieu en lui donnant rendez-vous « à Marseille, dans quinze mois ou deux ans ».

Il attendit jusqu'à l'été de 1832 pour mettre son projet à exécution. Il partit de Marseille le 10 juillet, sur le brick *l'Alceste*, avec sa femme, sa fille et trois « compagnons de voyage », dont Virieu n'était pas. Le 6 décembre, à Beyrouth, il eut la douleur de perdre sa fille Julia (2). Après un si grand malheur, le voyage si longtemps projeté n'avait plus guère d'intérêt pour M. et M^{me} de Lamartine ; ils attendirent en Syrie le retour du printemps, puis allèrent prendre la mer au golfe d'Alexandrette, s'arrêtèrent à Constantinople, et revinrent peu à peu par la Turquie l'Europe et l'Autriche. A la fin d'octobre 1833, ils étaient de retour en France. Lamartine rédigea ses notes de voyage, les compléta, les remania, les arrangea et en tira son *Voyage en Orient*, qui parut en 1835.

*
**

Mais revenons à l'époque du retour de Florence et aux quelques mois qui précédèrent la publication des *Harmonies*.

En arrivant à Paris, Lamartine avait trouvé au ministère un excellent accueil, cordial et bienveillant. Mais c'est avec une sym-

(1) Que dit-il lui-même dans les premières pages de son *Voyage en Orient* ? « Mon imagination était amoureuse du ciel, de la mer, des déserts, des montagnes, des mœurs antiques, des traces humaines et surtout divines du religieux Orient. Toute ma vie, l'Orient avait été le rêve de mes jours de ténèbres dans les brumes de mon pays. » — Je cite le texte *primitif* de ce passage, tel qu'il est rétabli par M. Christian Maréchal dans son tout récent et excellent travail critique sur le *Véritable « Voyage en Orient » de Lamartine* (Bloud et C^{ie}, 1908, in-8°, page 79). M. Maréchal a pris pour base de son travail les six albums laissés par Lamartine qui contiennent le manuscrit original du poète et qui sont déposés à la Bibliothèque nationale.

(2) Née à la fin de mai 1822, elle avait dix ans et demi, et non seize, comme le dit Lamartine. (Lettre du 20 décembre 1832.)

pathie chaleureuse, presque enthousiaste, que l'accueillit le monde des salons politiques et littéraires. C'est que le poète diplomate revenait entouré d'un nouveau prestige, le prestige qui s'attache à une longue absence et à un séjour dans l'un des plus beaux pays du monde. Aussi quel empressement ! On l'accable de visites. Écoutons ce qu'il dit à Virieu, le 28 octobre 1828 : « Des mandarins et des lettrés, en veux-tu voir ? Viens, le matin, chez moi ; j'en reçois sans exagérer trente à quarante par jour. J'ai germé et grandi pendant mon absence et mon silence... J'aurais donc tort si je me plaignais des humains. Je suis écrasé, étouffé d'amitiés, de prévenances, de cajoleries, de dévouements universels ; ce serait à en perdre la tête. » Les libraires eux-mêmes, gens positifs, comme l'on sait, s'empressaient de lui faire les offres les plus aimables : « Ma réputation littéraire n'est pas si tombée que je le croyais ; les libraires me font toutes les offres que je pourrais désirer. » (Lettre du 18 octobre.) Au mois de novembre 1828, il retourne en Maconnais, et il y séjourne six mois ; revenu à Paris vers la fin de mai 1829, il y retrouve la même faveur que l'année précédente : « J'ai vu, à la lettre, tout Paris, écrit-il à Virieu le 2 juillet. J'y suis toujours de mieux en mieux fêté, aimé, prôné, caressé, enivré d'encens et de faveurs ; jamais popularité élégante n'a duré si fort ni si longtemps ; les absences ne font jusqu'ici que la fortifier. »

L'effet de cette « popularité élégante » fut que, s'il n'obtint pas le poste diplomatique qu'il ambitionnait, il eut du moins la satisfaction d'être élu à l'Académie française. Le comte Daru était mort le 5 septembre 1829. Lamartine, qu'avait fort contrarié son échec de 1824, ne voulait pas poser sa candidature ; il laissa agir ses amis, mais en se dispensant de faire des visites. De Mâcon, il encourageait le zèle de MM. Villemain et Lainé, qui faisaient campagne pour lui ; aux autres membres de l'Académie il se contentait d'écrire « pour s'excuser » ou pour leur dire qu'il allait « arriver la veille ou le lendemain » de l'élection (1). M. Lainé menait vivement les choses et faisait « à merveille ». Aussi Villemain considérait-il comme « certaine » l'élection de Lamartine. Celui-ci lui envoyait « deux ou trois lettres en guise de visite ». — « Je n'ai pas le cœur », écrivait-il à Aimé Martin le 19 octobre, « d'aller chercher et rapporter un désappointement, comme en 1825 (il veut dire 1824) ; ce serait par trop ridicule dans mon pays. » En somme, il comptait sur « environ dix-sept voix ». (Lettre du 24 octobre). Le 5 novembre, il fut élu.

(1) Lettre du 19 octobre 1829 à M. Aimé Martin.

Mais, n'ayant pas fait de visites avant son élection, il était bien obligé d'en faire maintenant pour remercier ses nouveaux confrères. Il se hâta de partir pour Paris. Il voulait aussi profiter de ce voyage pour voir M. de Polignac et tâcher d'obtenir de lui autre chose que des promesses « énoncées en termes vagues, insignifiants » (1) ; il vit, en effet, le ministre et dîna avec lui plusieurs fois (2). Mais le séjour de Lamartine à Paris devait être bien plus court qu'il n'avait pensé. Arrivé à Paris le mardi 13 novembre, il en repartit précipitamment le jeudi 22. On sait quel terrible événement le rappelait à Mâcon. Le vendredi 16, sa mère s'était fait d'affreuses brûlures au bain ; le matin du lundi 19, elle mourut. Nous connaissons le détail des faits par deux lettres de M^{me} Alphonse de Lamartine (3), adressées non à son mari, dont elle voulait ménager la sensibilité, mais à M. de Virieu, qui devait choisir le moment favorable pour dire à son ami toute la vérité. Le jeudi 22, entre deux et trois heures de l'après-midi, Virieu s'acquitta de sa triste mission, et Lamartine partit aussitôt (4). Ce cruel événement, « cette perte irréparable et inexprimable » (5) devait lui inspirer l'une de ses plus belles *Harmonies* (6).

La mort de sa mère donna lieu à un règlement de succession qui demanda d'assez longs pourparlers. Une lettre du 6 décembre nous apprend que Lamartine vient d'acheter « la maison paternelle de Mâcon », et que son beau-frère, M. de Montherot, se propose d'acheter le domaine de Milly. Mais il ne pouvait sans chagrin accepter un pareil arrangement. Milly !... Que de souvenirs, en effet, attachés à ce nom de la « terre natale » ! Souvenirs de la vie d'enfance, de l'éducation maternelle, des années heureuses vécues au milieu de ses sœurs, en pleine liberté campagnarde et dans cette douce atmosphère de tendresse dont l'enveloppaient

(1) Lettre du 22 septembre 1829.

(2) Voir les billets de Lamartine à sa femme, publiés par M. Doumic. (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1907.)

(3) Voir correspondance de Lamartine. Ces deux lettres de M^{me} de Lamartine sont datées de Mâcon, « dimanche 18 novembre 1829 » et « 19 novembre 1829, lundi, 3 heures du matin ». La parfaite précision de ces indications permet de dater exactement les billets de Lamartine écrits du 13 au 22 novembre.

(4) Voir les deux billets de Lamartine écrits le « jeudi » 22 (article de M. Doumic déjà cité). — Le billet écrit le « mercredi » est, selon toute probabilité, du mercredi 21 plutôt que du mercredi 14. Lamartine avait reçu, au sujet de sa mère, des nouvelles qui lui causaient de « l'inquiétude » ; M^{me} de Lamartine avait dû lui dire quelque chose de l'accident qui était du 16.

(5) Lettre du 7 décembre 1829.

(6) *Le Tombeau d'une mère* (*Harmonies*, livre III, ix).

les affections féminines du foyer familial ; souvenirs ineffaçables qu'il portait partout au fond de son cœur et qu'il avait, quelques mois auparavant, exprimés dans d'admirables vers (1) ; souvenirs qui devaient lui rester chers toute sa vie ! Comment eût-il pu accepter d'abandonner cette terre, où ils avaient pour ainsi dire pris racine ! Comment se résigner à voir ce domaine « passer à un autre » ? Quel chagrin c'eût été pour lui ? « Le comble de l'amertume pour moi, c'est de n'avoir pas Milly, ce berceau où nous fûmes si heureux avec elle » (avec sa mère)... « Je vois cette maison à volets fermés, ce jardin, ces arbres tous plantés par elle, et je n'y puis mettre les pieds ; j'en ai le cœur déchiré. Les actes ne sont pas encore signés, et je voudrais qu'ils ne le fussent jamais. » (Lettre du 24 décembre 1829.)

Ils ne le furent pas. Un autre arrangement intervint et M. de Montherot céda Milly à son beau-frère. « Je l'ai trop à cœur pour ne pas le prendre, » s'écrie-t-il dans une lettre du 21 janvier 1830. « Mon cœur mourrait de voir ce berceau de notre enfance, ce temple des souvenirs de notre adorable mère en des mains étrangères, pendant que je vois le soleil, et que je puis le posséder et le vénérer. » Retenons ces quelques lignes si touchantes ; elles sont le meilleur et le plus éloquent commentaire de certains passages du poème de *Milly*.

Nous sommes en 1830 ; au mois d'avril, Lamartine prononça son discours de réception à l'Académie française ; en juin, il publia le recueil des *Harmonies*. C'est de ce recueil qu'il nous reste maintenant à parler.

Gustave ALLAIS.

(A suivre.)

(1) La pièce des *Harmonies* qui a pour titre : *Milly ou la terre natale* fut écrite pendant le séjour de Lamartine à Florence et terminée fin janvier 1827. (Voir lettre du 1^{er} février 1827, à Virieu.)

Les classes industrielles et commerciales en France et en Allemagne aux XIV^e et XV^e siècles.

Cours de M. PFISTER,

Professeur à l'Université de Paris.

La Hanse ; son administration, son extension.

La Hanse se composait de tous les marchands teutoniques faisant le commerce à l'étranger. Peu à peu, à ces marchands se sont substituées les villes germaniques formant entre elles une ligue dans l'intérêt du commerce. La ligue des marchands fut remplacée par une ligue des villes. On posa en principe que, seuls, les citoyens des villes pourraient avoir part aux avantages commerciaux de la ligue. La question se pose donc ainsi : quelles villes ont fait partie de la ligue ?

Il est difficile de donner à cette question une réponse précise.

La liste des villes hanséatiques a beaucoup varié avec le temps. On voit, au XIV^e siècle, une série de villes solliciter leur entrée dans la Hanse. Brême en fait partie depuis 1358 ; Rügenwald, sur la mer Baltique, depuis 1379. Nimègue y entre en 1402 et, ainsi, la ligue se constitue peu à peu. Puis, au cours du XV^e siècle, des villes se retirent de la Hanse, Berlin, Cologne en 1452. Brünswick avait allégué sa pauvreté pour s'en retirer dès le commencement du siècle. Jamais la Hanse n'a été un tout constitué, fermé. Les villes y sont entrées, puis en sont sorties à des dates différentes ; avec ce va-et-vient continuel, il est difficile de dire combien de villes ont fait partie de la Hanse. Quand l'étranger demandait une liste fixe, la Hanse, ne voulant pas se lier pour l'avenir, répondait d'une façon évasive. Pourtant, on considérait, de façon générale, que les villes hanséatiques étaient au nombre de 70. En Russie, on nommait la Hanse *les 70 villes*. La *Chronique de Waldemar* se moque des 77 hanses : 77 *hänse*, 77 *gänse*, dit-elle. En 1469, le comptoir de Bruges comprenait une liste de 62 noms de villes, et l'on ajoutait que n'y étaient pas comprises les cités dépendant de la Hanse.

Ajoutons que, souvent, on permettait à un Allemand d'un village ou d'une petite localité de participer aux privilèges de la Hanse, en souvenir des temps anciens où la Hanse n'était qu'une association de marchands.

Enumérer toutes les villes de la Hanse est donc impossible; mais on peut en donner une répartition géographique. Tout d'abord, il faut mentionner les 6 villes qui ont constitué la Hanse dès l'origine, les villes wendes, *die Wendischen Städte*: Lübeck, Hambourg, Lunebourg, Wismar, Rostock et Stralsund. Avec Stralsund, entrèrent dans la Hanse les petites villes de Poméranie, Auklam, Demnin. Les petites villes de Meklembourg n'eurent aucun rapport avec l'association; mais Kiel en dépendait depuis le ^{xiii}^e siècle, et le Holstein, auquel elle appartenait, resta attaché à la Hanse jusqu'au ^{xvi}^e siècle.

La ville de Lunebourg, au sud-est, mettait ce groupe wende en communication avec le groupe saxon (nous entendons par là l'ancien duché de Saxe, qui s'étendait sur toute la plaine de l'Allemagne du Nord). Parmi ces villes saxonnes, on distinguait d'abord celles du domaine welfe, Brünswick, Hanovre, Göttingen, ~~Beimstadt~~, Nordheim, etc., puis les grandes cités historiques, Brême, Halberstadt, Magdebourg. Le troisième groupe était formé par les villes de Westphalie, Munster, Osnabruck, Paderborn. En quatrième lieu, venaient les villes du Rhin et de la Hollande actuelle.

Si nous revenons à l'est, nous trouvons les villes de la Poméranie, Stettin, Stuttgart, Kolberg. Au sud de la Poméranie, ce sont les cités de la Marche, Brandebourg, Berlin, Francfort-sur-l'Oder, avec une série de petites villes qui en dépendaient. Plus à l'est encore, c'est la Prusse, que les chevaliers teutoniques ont conquise à la civilisation germanique. Tous les membres de l'ordre et même, à l'origine, tous les habitants du pays jouissaient du privilège de l'alliance. Finalement, seules en firent partie les villes de Thorn, Kulm, Dantzic, Elbing et Königsberg. Wisby était aussi de la Hanse et même les indigènes de cette ville en faisaient partie de droit. En un mot, le grand domaine de la ligue, c'est la plaine de l'Allemagne du Nord.

Toutes les villes de la Hanse n'ont pas tardé à se diviser en trois groupes: d'abord, le groupe wende-saxon, auquel se rattachent les villes de la Marche et de Poméranie; en second lieu, le groupe de Westphalie et de Prusse; enfin, les villes du Rhin et le groupe de Livonie et de Gothie.

Cette division est celle du comptoir de Bruges, elle n'a d'importance que pour le commerce avec la Flandre, cependant elle finit

par être la seule admise. A la tête de chacun de ces groupes, une ville l'emporte sur les autres. Lubeck, Cologne, Riga semblent avoir été les têtes des différents groupes.

Quelques villes, comme Brême, sont toujours restées indépendantes. Ce que les villes de Cologne, Lubeck, Riga, étaient pour chaque groupe, Lubeck le devint pour toute la confédération. Déjà, au ^{xiv}^e siècle, elle gérait les affaires de la ligue. En 1418, une diète de la Hanse lui reconnut officiellement ce rôle : elle devait conduire toute la politique au mieux de la confédération des villes et des intérêts généraux du commerce. Les autres villes promirent d'assister Lubeck et de faire observer les mesures qu'elle prendrait. Désormais, Lubeck fut l'agent d'exécution de la Hanse. Les magistrats de cette ville devinrent ceux de la ligue. Lubeck correspondait avec les puissances étrangères, recevait les plaintes des villes ou des groupes spéciaux et s'efforçait de faire droit à leurs réclamations. Elle scellait de son sceau spécial, représentant l'aigle impérial, tous les actes de la Hanse. Naturellement, cette prééminence excita des jalousies. En 1441, les villes prussiennes firent entendre des plaintes amères. Cologne s'efforça, en 1460, de contrecarrer la politique de Lubeck, si bien que celle-ci voulut abandonner sa prééminence, en 1470 ; mais la diète réunie confirma les statuts de 1418. Lubeck n'avait du reste que le pouvoir exécutif. L'autorité véritable, la direction de la politique intérieure et extérieure, les jugements en dernier ressort sur les membres de la Ligue, appartenaient aux diètes de la Hanse.

On peut considérer comme diètes générales celles qui réunissaient les trois divisions de la Hanse, ou au moins un membre de chaque division. De 1363 à 1480, on a compté 43 assemblées générales. La première eut lieu en 1363 ; et, de cette date à la fin du siècle, on compte 34 de ces réunions en 37 années. De 1400 à 1460, il n'y en eut que 12, et, de 1461 à 1550, 7 seulement ; ce détail est significatif.

Le nombre de ces assemblées diminue progressivement, parce que le pouvoir exécutif de Lubeck se substitue de plus en plus au pouvoir législatif. Bon nombre de questions étaient réglées dans des assemblées locales, qui s'entendaient directement avec Lubeck. A la fin du ^{xv}^e siècle, on croyait, à Bruges, que la Hanse se réunissait une fois tous les vingt ans. Des 43 assemblées de la fin du ^{xiv}^e siècle, 35 se tinrent à Lubeck, et cela prouve la prépondérance de cette ville dans la confédération. Du reste, Lubeck se trouvait être la ville la plus centrale et était le lieu de rencontre naturel des délégués. Ces assemblées pouvaient se tenir en toute

saison, pourtant elles se réunissaient de préférence vers la Pentecôte. Les villes n'y étaient pas toutes représentées. En 1447, 39 villes seulement ont envoyé des députés, et c'est le chiffre le plus élevé. Rarement plus de 30 cités sont représentées, et le chiffre moyen varie entre 10 et 20. Naturellement, dans ces diètes, on se dispute pour la prééminence. Cologne essaie d'enlever la première place à Lubeck, sans y réussir. Brême et Hambourg réclament la troisième place.

Lubeck doit envoyer les convocations au moins trois mois avant la réunion et indiquer d'une façon nette, les questions qui seront traitées.

Les villes convoquées sont obligées de venir. Elles cherchent souvent à s'abstenir pour avoir un prétexte de ne point obéir ensuite. Aussi prononce-t-on une amende contre les villes qui ne se font pas représenter ; on les menace même de les exclure de la Hanse. En cas de nécessité, une ville pouvait confier ses intérêts à un délégué d'une autre cité ; mais elle devait s'engager à obéir aux décisions de la Hanse.

On prit des mesures pour que les délégués fussent présents au jour fixé et ne partissent pas avant la fin des délibérations. On ne réussit pas toujours à faire observer ces règlements. Beaucoup partaient prématurément pour que leurs villes eussent un prétexte de ne pas observer les décisions prises. Les représentants sont en général des membres des collèges des villes, et ce sont les magistrats de Lubeck qui dirigent les opérations. Les décisions sont prises à la majorité des villes représentées, et toutes les villes hanséatiques doivent s'y soumettre. Beaucoup, il est vrai, cherchent à éviter cette soumission en prétextant que leurs délégués n'avaient pas mission d'accepter tel ou tel article. Ainsi l'égoïsme des villes faisait souvent bon marché des intérêts généraux de la confédération. Toutes les décisions de la diète étaient rédigées sur parchemin et gardées avec soin dans les archives municipales. Dans plusieurs de ces villes, on faisait des collections de ces décisions, et ainsi un bon nombre ont pu être conservées : à Lubeck dès 1361, à Stralsund en 1363, à Hambourg, Dantzic, etc.. On retrouve ces archives scellées du sceau de la ville où s'est tenue la réunion.

Les délibérations des diètes portent sur les objets les plus divers : mesures à prendre pour la protection des marchandises, guerres à entreprendre, traités à signer. Comme moyen de coercition, la confédération pouvait exclure de la Hanse les villes qui n'accomplissaient pas leur devoir. Les marchands perdaient alors leurs privilèges. Ils étaient arrêtés et leurs marchandises

confisquées dans toutes les villes de l'association. Cologne resta ainsi cinq années hors de la Hanse et finit par se soumettre. Pourtant la Hanse préférait ramener les récalcitrants par la douceur ; elle craignait, en effet, les dissensions intestines et ne voulait pas que les princes pussent en prendre prétexte pour intervenir.

La Hanse touchait les amendes prononcées contre ceux qui n'obéissaient pas aux statuts, les indemnités payées par les étrangers qui avaient porté atteinte aux privilèges des hanséatiques, enfin les droits de douane. Les premiers de ces droits allaient à la ville de Lubeck pour compenser les dépenses d'administration, les deuxièmes allaient aux comptoirs spéciaux, les troisièmes n'étaient levés qu'exceptionnellement.

La Hanse n'avait pas d'armée ; elle faisait la guerre avec les troupes et la marine des diverses villes. D'ailleurs, toutes ne prenaient pas part à une guerre, mais simplement celles qui étaient directement intéressées. Les chevaliers teutoniques formaient une partie de l'effectif, et, pour leurs flottes, les villes avaient de nombreux mercenaires. De même que chaque ville avait sa justice particulière, de même que les marchands teutoniques à l'étranger étaient d'ordinaire jugés par des juges spéciaux, de même la Hanse prétendit juger toutes les causes des villes hanséatiques. La diète de 1381 décida que, si les villes étaient en querelle, la cause serait soumise aux villes hanséatiques voisines. Sous aucun prétexte, on ne devait avoir recours aux princes. Si les villes voisines ne réussissaient pas à rétablir la paix, l'affaire était portée devant la diète hanséatique ou le conseil de la Hanse. Diverses diètes répétèrent cette prescription, ce qui prouve qu'elle ne fut pas toujours observée. Cependant on voit que les procès jugés par la Hanse sont de plus en plus nombreux. Des princes même y portent leurs différends avec les villes, et la Hanse s'efforçait de les aplanir. Elle jugeait d'après les coutumes et sans faire durer les procès, en suivant d'ailleurs une procédure régulière. Mais les coutumes de Lubeck se répandirent sur les côtes de la Baltique, et le droit de Dortmund fut appliqué à Magdebourg et aux villes d'au delà de l'Elbe. Il y avait donc dans ces coutumes une sorte d'unité, et, même lorsque des différences subsistaient, une sorte de jurisprudence unique finissait par s'établir. De toutes ces coutumes naquit le droit de Wisby, qui se perfectionna en faisant des emprunts au droit romain. Lubeck rédigea plus tard ses ordonnances.

Après avoir examiné l'organisation de la Hanse, voyons maintenant comment son commerce s'est développé. La ligue hanséatique continue d'être en relations avec l'Angleterre et Bruges ;

mais elle va s'ouvrir de nouveaux débouchés sur les bords du Sund, en Norvège et sur les rives de la Baltique. La Hanse s'est substituée complètement aux anciennes associations des marchands teutoniques à l'étranger. Ces associations ont perdu leur autonomie et ne peuvent plus faire de traités que par l'intermédiaire de la Hanse, elles n'ont plus de juridiction souveraine. Les grands comptoirs à l'étranger qui subsistent sont ceux dont nous connaissons déjà l'existence, Londres, Bruges, Novogorod. En Angleterre, des comptoirs secondaires furent créés, Boston, Hall, Yarmouth. Londres essaya, sans y réussir d'ailleurs, d'établir sa domination sur ces villes. La Hanse eut souvent des difficultés avec l'Angleterre, elle déclara à diverses reprises la guerre au pays pour le maintien de ses privilèges ; mais, le 28 février 1474, la paix fut signée à Utrecht. Le roi Edouard IV confirma les privilèges de la Hanse : il lui reconnut la propriété du Stanhof et lui accorda des indemnités pour les dommages subis. Le comptoir de Londres fut réorganisé. Il eut à sa tête un aldermann et six jurés. Les affaires furent toujours actives en Angleterre. Les hanséates y apportaient des peaux, du blé, des bois du Nord et en rapportaient de l'étain, du fer, des laines et, vers la fin du xv^e siècle, les draps de l'industrie anglaise naissante. Le comptoir de Bruges fut aussi très florissant. Sans doute, à Bruges, la Hanse n'avait pas un local particulier, et l'organisation de l'association resta un peu flottante ; mais le commerce fut si actif, au début du xiv^e siècle, qu'on ne s'apercevait pas de ces défauts.

Au début du xv^e siècle, la Hanse ne se contenta pas des anciens comptoirs, elle se créa de nouveaux débouchés. Nous avons décrit plus haut à quelle anarchie fut livré le Danemark, à la mort d'Erick VI. La Hanse accapara alors le commerce danois, et naturellement, après le traité de Stralsund de 1370, le Danemark fut à sa discrétion et exploité commercialement. Jusqu'en 1658, la partie méridionale de la Suède, la Scanie, dépendait du Danemark ; la richesse de cette province provint du hareng. M. Lavissee, dans ses études sur l'histoire de la Prusse, fait un fort joli développement sur le rôle du hareng dans l'histoire de la civilisation : « Le hareng, lui aussi, est un personnage historique, très capricieux ; et ses fantaisies, ont bouleversé tout le monde septentrional... » Au xiii^e siècle, ce poisson longea la côte de Scanie. Les hanséatiques, après avoir livré cent combats aux Anglais, Ecossais ou Hollandais, détruit quantité de forteresses danoises et coulé force vaisseaux étrangers, furent victorieux.

Les marchands allemands, maîtres du Sund, s'efforcèrent de fermer le détroit aux Anglais et aux Hollandais, pour maintenir

leur privilège commercial dans la Baltique, et en même temps, ils cherchèrent à conquérir commercialement la Norvège et la Suède. La Norvège est un pays pauvre. L'habitant de la côte y vit surtout de pêche et spécialement de celle de la baleine. Son industrie est celle du poisson fumé. Il fallait apporter à ce pays les produits de l'industrie, toile, drap, les denrées nécessaires à l'existence, blé, sel, bière. Les marchands allemands s'en chargèrent, et le commerce entre l'Angleterre et la Norvège diminua. Au **xvi^e** siècle, les Allemands vinrent s'établir à Bergen. Ils y fondèrent un comptoir célèbre, *die deutsche Brücke*, le Pont allemand. Cette colonie eut bientôt le monopole du commerce dans le pays. Les souverains danois qui régnaient depuis la fin du **xiv^e** siècle, furent obligés de lui donner de nombreux privilèges. Bientôt les habitants dépendirent de la colonie allemande et furent réduits à une véritable sujétion.

Les indigènes du Nord devaient venir s'approvisionner à Bergen; mais, bientôt, les marchands allemands, sans tenir compte des défenses, s'aventurèrent au delà de Bergen. Ils se firent accompagner de nombreux artisans. On les appela les cordonniers allemands. Mais, en réalité, il y avait des ouvriers de tous les métiers, orfèvres, boulangers, etc. Ils formèrent dans les villes norvégiennes des communautés spéciales sous la protection du roi et habitèrent les terres domaniales. Ce n'étaient pas les lois du pays qui les régissaient; mais ils dépendaient des comptoirs de Bergen et étaient jugés par les lois allemandes. Ils s'imposaient à la population indigène, qui leur était hostile.

Les hanséates accaparèrent le commerce de la Suède comme celui de la Norvège. Ce pays avait quelques mines de cuivre et produisait du fer très recherché; mais il lui fallait aussi du blé, du sel, de la bière et des produits industriels. Les Allemands apportèrent tout cela. Des colonies allemandes se fondèrent également à Stockholm et à Colmar. Il n'y eut sans doute pas de comptoir à Stockholm comme à Bergen, néanmoins les Allemands s'infiltrèrent dans la cité et y prirent toutes les bonnes places; si bien qu'à la fin du **xv^e** siècle, on disait que le Suédois ne pouvait plus devenir que manœuvre ou fossoyeur. Partout les Allemands étaient jugés selon le droit allemand. La Hanse veilla à toutes ces choses et disposa du trône à diverses reprises. « La couronne suédoise, dira plus tard Gustave Wasa, est une marchandise hanséate. » Et, encore au **xvi^e** siècle, Gustave Wasa ne montera sur le trône qu'avec le secours des Lubeckois. On peut raconter l'histoire politique de l'Allemagne, sans prononcer le mot de Hanse; on ne peut s'en abstenir, en racontant l'histoire des pays du Nord.

Mais les hanséates ne considérèrent pas la ville de Bruges comme leur point extrême. Déjà, en 1298, dans les plus anciens *Schiffsrechte* de Hambourg, il est question du port de La Rochelle, où les marchands de cette ville allaient chercher du vin et du sel. Le *Schiffsrechte* de Lubeck parle aussi de La Rochelle pour le vin seulement, car les salines de Lunebourg approvisionnaient Lubeck de sel. Puis toute mention de relations commerciales entre la Baltique et les côtes de France cesse jusque vers le milieu du xiv^e siècle ; enfin, vers 1460, nous voyons les hanséates rechercher le sel de la baie de Bourgneuf, près de Noirmoutier. Cette baie appartenait aux Bretons, qui vendaient le sel, sans songer à le transporter eux-mêmes. On venait surtout de Livonie et de Prusse ; mais Lubeck et Wismar prirent aussi part à ces expéditions. C'étaient de véritables flottes qui se mettaient en route ; parfois les Anglais les arrêtaient et réussissaient à capturer jusqu'à 50 vaisseaux. Les Hollandais faisaient aussi concurrence aux vaisseaux de la Hanse pour le commerce du sel.

Les hanséates allèrent encore plus loin. A Bordeaux, ils trouvaient de l'excellent vin et l'emportaient, pour le revendre dans leurs villes. Lorsque toute relation fut rompue entre l'Angleterre et la France, ce furent eux qui servirent d'intermédiaires et qui transportèrent chez les Anglais le vin de Bordeaux, dont ceux-ci ne pouvaient se passer. Ils poussèrent même jusqu'aux côtes d'Espagne. Pour la première fois, il est fait mention d'un marchand de la Hanse revenant d'Espagne, en 1372, avec une cargaison de fer. Puis ces mentions se multiplient au xv^e siècle, et il y a un commerce assez actif. On va chercher du sel à Lisbonne ; et, en 1450, il y a dans cette ville une colonie hanséatique. Néanmoins les hanséates n'ont jamais dépassé les colonnes d'Hercule, ni parcouru la mer Méditerranée.

Sujets de devoirs.

I

UNIVERSITÉ DE BESANÇON.

LICENCE ÈS LETTRES.

Composition française.

Le chapitre de Montaigne : titre XXIV « Du Pédantisme ».

Dissertation philosophique.

Comparer et apprécier la doctrine de Platon et celle d'Aristote sur la Nature du Bien.

Histoire moderne.

Paul I^{er}.

La population de la France.

Histoire ancienne.

L'évolution du mariage à Rome, des origines à Sylla.

L'assemblée curiate à Rome.

Julien l'Apostat.

Version latine.

Littérature et Histoire.

Tite-Live, XII, 2.

Philosophie.

Quintilien; *Præmium* 15 « Ac ne veterum quidem sapientiæ professorum... »

Thème latin.

Racine à son fils, 23 mai 1693 : « Vous me faites plaisir de me rendre compte de vos lectures... »

Thème allemand.

Balzac, *Eugénie Grandet*, à partir de : « Eugénie descendit et courut à Nancy..... » p. 117.

Thème grec.

Télémaque, liv. I, fin : « Un succès si inespéré.... à d'autres dangers ».

Don Juan, acte IV, sc. vi : « Ah ! Quelle bassesse est la vôtre..... la honte de vos actions. »

Grammaire grecque.

Platon, *Apologie*, XVII.

- a) Étude approfondie de toutes les formes verbales.
- b) Syntaxe et style.
- c) Traduction.

Version grecque.

Nouveau régime.

Platon, *Apologie*, XVII.

1° Traduire ce passage.

2° En faire le commentaire.

a) *grammatical* (on insistera sur la syntaxe des temps et des modes, de la négation, des particules).

b) *littéraire* (idée fondamentale et son développement ; ton ; construction ; impression.

AGRÉGATION**Thème grec.**

J.-J. Rousseau, *Emile*, liv. II (dans le commencement) : « Loin d'être attentif à éviter qu'Emile ne se blesse..... Voyant la première goutte de son sang ».

Composition française.

Ronsard, poète et écrivain dans les *Hymnes* (édition Becq de Fouquières).

Dissertation philosophique.

De la méthode d'une science sociale.

Histoire du Moyen Age.

Pétrarque humaniste.

Histoire moderne.

La Russie de 1807 à 1812.

Géographie.

La basse Bretagne.

Dissertation latine.

Quid de veteribus et recentioribus scriptoribus Horatius in Epistola ad Augustum senserit?

Thème latin.

Montesquieu, *Grandeur et Décadence* : « Je m'imagine qu'Annibal... »

Version latine.

Histoire et Philosophie.

Salluste, *Jugurtha*, I.

Lettres ou histoire.

Properce, *Elégies*, IV, 1, 1.

Thème allemand.

A. Daudet, *Lettres de mon moulin*; *Le sous-préfet aux champs*, 50 lignes.

Thème grec.

Bossuet, *Histoire universelle*, avant-propos, §1 : « Quand l'histoire... au mérite. »

II

UNIVERSITÉ DE NANCY**Thème grec.**

Ancien régime.

C'est un défaut si visible que de s'emporter dans la discussion à des termes injurieux et méprisants, qu'il n'est pas nécessaire d'en avertir ; mais il est bon de remarquer qu'il y a de certaines

rudesses et de certaines incivilités qui tiennent du mépris, quoi-
qu'elles puissent venir d'un autre principe. C'est bien assez que
l'on persuade à ceux que l'on contredit qu'ils ont tort, qu'ils se
trompent, sans leur faire encore sentir par des termes durs et
humiliants qu'on ne leur trouve pas la moindre étincelle de raison.
Enfin la sécheresse qui ne consiste pas tant dans la dureté des
termes que dans le défaut de certains adoucissements, choque
aussi pour l'ordinaire, parce qu'elle enferme quelque sorte d'in-
différence et de mépris ; car elle laisse la plaie que la contradic-
tion fait, sans aucun remède qui en puisse diminuer la douleur.
Or ce n'est pas avoir assez d'égards pour les hommes, que de leur
faire quelque peine sans la ressentir et sans essayer de l'adoucir,
et c'est ce que la sécheresse ne fait pas, parce qu'elle consiste
proprement à ne le point faire et à dire durement les choses
dures.

LICENCE SPÉCIALE.

L'histoire est utile à l'orateur dans une certaine mesure.

Historia quoque alere orationem quodam uberi jucundoque
succo potest ; verum et ipsa sic est legenda, ut sciamus plerasque
ejus virtutes oratori esse vitandas ; est enim proxima poetis, et
quodam modo carmen solutum ; et scribitur ad narrandum, non
ad probandum ; totumque opus non ad actum rei, pugnamque
præsentem, sed ad memoriam posteritatis et ingenii famam com-
ponitur ; ideoque et verbis remotioribus, et liberioribus figuris
narrandi tædium evitat. Itaque, ut dixi, neque illa Sallustiana
brevitas, qua nihil apud aures vacuas atque eruditas potest esse
perfectius, apud occupatum variis cogitationibus judicem, et
sæpius ineruditum, captanda nobis est ; neque illa Livii lactea
ubertas satis docebit eum, qui non speciem expositionis, sed
fidem quærit. Adde, quod M. Tullius ne Thucydidem quidem, aut
Xenophontem utiles oratori putat, quanquam illum bellicum
canere, hujus ore Musas esse locutas existimet ; licet tamen nobis
in digressionibus uti vel historico nonnunquam nitore, dum in his
de quibus erit quæstio, meminerimus non athletarum toris, sed
militum lacertis opus esse ; nec versicolorem illam, qua Deme-
trius Phalereus dicebatur uti, vestem bene ad forensem pulverem
facere. Est et alius ex historiis usus, et is quidem maximus, sed
non ad præsentem pertinens locum, ex cognitione rerum exem-
plorumque, quibus imprimis instructus esse debet orator, ne
omnia testimonia exspectet a litigatore, sed pleraque ex vetustate
diligenter sibi cognita sumat, hoc potentiora, quod ea sola cri-
minibus odii et gratiæ vacant.

Bibliographie

HENRI BORNECQUE, professeur de philologie latine à la Faculté des Lettres de l'Université de Lille : **Les clausules métriques latines**, 1 vol. in-8°, xvi-616 p. (Travaux et Mémoires de l'Université de Lille).

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vient d'accorder le prix Bordin à cet excellent ouvrage, le plus important qui ait été jamais consacré à ce sujet curieux. Car, en dépit du « maître de philosophie » de M. Jourdain, il n'est ~~plus vrai~~ que « tout ce qui n'est point prose est vers, et que tout ce qui n'est point vers est prose ». « Nous avons changé tout cela » : entre les vers ~~propres~~ment dits et la prose (*oratio soluta*) proprement dite, il y a une *prose métrique*, c'est-à-dire une prose « dans laquelle, du commencement à la fin des phrases, des lois métriques sont suivies », et dans laquelle, en particulier, se trouvent « à la fin des phrases et assez souvent des membres de phrases, certaines successions harmonieuses de mots et de syllabes », dites « clausules ». Il est clair que, pour bien juger, et même à certains égards pour comprendre pleinement un ouvrage latin, il importe de savoir s'il est écrit ou non en prose métrique. L'ouvrage de M. Bornecque permettra de reconnaître ces clausules, de les classer, de découvrir les clausules irrégulières pour les corriger, si elles révèlent une erreur des copistes ; pour les expliquer, si elles ont été voulues par l'auteur lui-même.

Nous avons là comme une véritable encyclopédie de la question. — M. Bornecque a d'abord réuni et interprété les passages de tous les grammairiens et rhéteurs latins qui ont parlé des clausules métriques ; il a dressé un tableau de tous les préceptes qu'ils ont formulés sur les clausules à rechercher ou à éviter. Ce travail seul suffirait à établir aux yeux des incrédules (s'il en reste) l'existence réelle de la prose métrique. Il n'y a pas là une série de rencontres fortuites, mais une forme voulue qui a ses lois nettement formulées. — Mais les études des modernes ne sont pas moins importantes que les témoignages des anciens. Elles étaient, jusqu'ici, dispersées en mille travaux particuliers ou dans de multiples revues. Quiconque voulait connaître soit les méthodes propices pour étudier les clausules métriques, soit les résultats acquis, soit l'utilité qu'on peut tirer de cette recherche, devait

péniblement recueillir çà et là les matériaux épars. M. Bornecque nous met tout sous la main et nous dispense de cette enquête infinie. — Il ajoute enfin au travail d'autrui son travail personnel. Il donne : 1° une théorie des clausules métriques et une explication simple du passage des clausules métriques aux clausules rythmiques, appuyées l'une et l'autre sur l'étude minutieuse d'un nombre considérable de textes, depuis Cicéron jusqu'à Cassiodore ; 2° une liste des clausules (métriques, rythmiques ou libres) de tous les ouvrages latins non versifiés, depuis les origines jusqu'au vi^e siècle inclus ; 3° une généalogie, pour ainsi parler, de la clausule métrique empruntée par les Romains, non pas aux Attiques qui l'ignoraient, mais aux Asiatiques (c'est à l'auteur de la *Rhétorique* à Herennius que revient ce mérite, si mérite il y a) ; 4° un exposé enfin des services que peut rendre l'étude des clausules métriques pour établir l'authenticité d'un texte écrit en prose métrique, le comprendre, en expliquer les formes, la syntaxe, le style même. — Tout cela est très méthodique, très complet (1), très net. M. Bornecque peut se vanter, à juste titre, d'avoir plus fait que personne pour l'étude de la prose métrique, et ceux qui en veulent avoir une idée ne sauraient mieux s'adresser qu'à lui.

G. MICHAUT.

*
**

Anthologie illustrée des Poètes et Prosateurs français de France et de Belgique (xvii^e siècle-xx^e siècle), à l'usage des écoles moyennes et des classes inférieures des Athénées (ou Lycées) et Collèges, par J. Van Dooren, professeur de rhétorique française à l'Athénée royal d'Arlon, officier d'Académie. Préface de Jules Claretie, de l'Académie française. — 75 planches hors texte, 400 pages. Prix : 3 fr. 75. Alb. Hermann, éditeur à Verviers (Belgique).

Ce qui fait la grande nouveauté de cet ouvrage, c'est non seulement le choix des morceaux, dont beaucoup, malgré leur beauté, n'ont jamais figuré dans une Anthologie, mais encore et surtout l'illustration. L'auteur a eu l'heureuse idée d'intercaler, dans les 400 pages de texte de son livre, une série de 75 gravures,

(1) Parmi les appendices, je signalerai le V^e, où M. Bornecque étudie les « lois métriques du commencement et du milieu des phrases », moins importantes, il est vrai, que celles des clausules, mais qu'il faut connaître pour connaître la prose métrique tout entière.

reproductions de tableaux célèbres empruntés aux diverses écoles de peinture (flamande, hollandaise, italienne, française, espagnole, anglaise, allemande, belge, moderne, etc.). C'est comme une histoire de l'art, qui familiarisera les jeunes gens, dès leur entrée à l'école, avec de belles choses. Il faut féliciter M. J. Van Dooren de cette innovation. C'est là, dirons-nous avec M. Claretie, faire œuvre de bonne et saine vulgarisation. Et nous souhaitons le plus grand succès à l'*Anthologie illustrée*.

*
*
*

Anthologie des Prosateurs français, de France et de l'Etranger, depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours, par J. Fonsny et J. Van Dooren, professeurs aux Athénées royaux de Verviers et d'Arlon, officiers d'Académie. Préface de G. Lanson, professeur de littérature française à la Sorbonne. Grand in-8° 1000 pages, reliure souple. Prix : 7 fr. Alb. Hermann, éditeur à Verviers.

On sait le succès considérable qu'a eu, dans tous les pays de langue française, l'*Anthologie des Poètes lyriques français*, dont un troisième tirage est actuellement sous presse, des mêmes auteurs. Les *Prosateurs*, nous en sommes certains, rencontreront le même accueil. Nous ne connaissons pas d'œuvre qu'on puisse comparer à celle-ci : aucune n'est plus complète, plus consciencieuse, plus impartiale. Notices biographiques et bibliographiques, pages choisies, tout est excellent et dénote, chez les auteurs, une érudition solide, un goût très pur, un éclectisme très large et sain. M. G. Lanson, qui a écrit pour cet ouvrage une fort belle préface, l'appelle, avec raison, un « riche musée de notre prose ».

Le gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

Fête de la Pentecôte 1908

A l'occasion de la fête de la Pentecôte, les coupons de retour des billets d'aller et retour délivrés à partir du 4 juin seront valables jusqu'au 11 juin inclus, si leur validité normale expire avant cette date.

La même mesure s'étend aux billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles d'au moins quatre personnes.

BILLETS PRIS A L'AVANCE

Les gares de Paris, Lyon, Marseille, Saint-Etienne, Aix-les-Bains et Genève délivrent à l'avance, par série de 20, des billets de 1^{re}, 2^e et 3^e classe, pour certaines gares de la banlieue de ces villes et réciproquement.

Ces billets peuvent être utilisés dans les deux sens (aller ou retour); leurs prix présentent une réduction de 10 0/0 sur les prix des billets ordinaires. Les billets délivrés pendant les dix premiers mois de l'année sont valables jusqu'au 31 décembre inclus, et ceux délivrés pendant les mois de novembre et décembre jusqu'au 31 décembre inclus de l'année suivante. Les demandes doivent être adressées aux chefs des gares intéressées ou dans les bureaux succursales.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

Vient de paraître.

Dans la Collection des Livres pour Distributions de Prix

A TRAVERS L'Œuvre d'un Grand Historien

Récits des Temps Mérovingiens

PAR

Augustin THIERRY

Un volume grand in-4 ^e , broché, couverture illustrée tirée en deux couleurs	3 50
— — reliure genre amateur, dos et coins gaufrés, plats marbrés, tr. dor. 6 »	
— — reliure percaline rouge, plaque spéciale en relief et or, tr. dor. 6 »	

Sainte-Beuve a défini Augustin Thierry « un traducteur de génie des anciens chroniqueurs », et Renan ajoutait : « On ne comprendra jamais l'artifice infini qu'il mettait à fondre les tons, pondérer les parties, constituer un ensemble harmonieux avec des matériaux barbares ; aussi son œuvre est-elle définitive. » Si le choix des documents est parfait, le style de ce maître historien est si châtié que ses œuvres sont définitives. Sous sa plume artiste, les temps lointains reprennent couleur et vie ; aussi ne saurait-on mieux choisir pour nos adolescents que ces récits des temps mérovingiens, lesquels ressuscitent une époque fort obscure et font mieux ressortir la douceur de vivre en notre temps.

Année scolaire 1907-1908

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

ABONNEMENT { France. **20 fr.**
payables **10 francs** au comptant et le surplus par
5 francs les 15 février et 15 mai 1908.
Étranger. **23 fr.**
payables en une seule fois.
Le NUMÉRO : **60 centimes**

SOMMAIRE

Pages

- 625 ORIGINES ET PREMIÈRES MANIFESTATIONS DE L'ES-
PRIT PHILOSOPHIQUE DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, DE 1675 A 1748. — *Chaulieu*. —
Bayle et les « Pensées sur la Comète ». **Gustave Lanson,**
Professeur à l'Université de Paris.
- 633 L'EGLISE ET L'ÉTAT EN FRANCE, DEPUIS 1848
JUSQU'A NOS JOURS. — *La France non catho-*
lique. — III. Les ennemis. **G. Desdevises du Dezert,**
Professeur à l'Université
de Clermont-Ferrand.
- 653 RACINE ET LE THÉÂTRE FRANÇAIS. — *Conclu-*
sion. **Augustin Gazier,**
Professeur à l'Université de Paris.
- 663 HISTOIRE POLITIQUE DE LA FRANCE CONTEMPO-
RAINE DEPUIS 1848. — *Distribution géo-*
graphique des partis (suite). **Charles Seignobos,**
Professeur à l'Université de Paris.
- 671 SUJETS DE DEVOIRS (licence). **Université de Toulouse.**

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

Tous les droits de reproduction sont réservés,

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

VIENT DE PARAÎTRE

Dans la Collection des Livres pour Distributions de Prix

Jacques NÉRY

MIEUX QUE DE L'OR

Un vol. gr. in-8° jésus :	broché, couverture illustrée tirée en deux couleurs.	3 »
—	cartonnage imitation toile, tranches dorées.	3 60
—	percaline rouge, or et couleurs, tranches dorées.	4 30
—	reliure percaline rouge, plaque spéciale en relief et or, tranches dorées.	4 30
—	reliure genre amateur, dos et coins gaufrés, plats marbrés, tranches dorées.	4 30

Comme dans *Faust*, on peut toujours dire que le veau d'or est encore debout. « La poussière fatale », ainsi qu'on a déjà appelé l'or, trouble bien des jeunes imaginations, et la chose est en elle-même fort regrettable. Jacques Néry, dans un roman d'aventures des plus mouvementés et des plus modernes nous montre l'attrait de l'or sur l'esprit des aventuriers. Son héros, René Norville, n'a pu se faire à la vie régulière que les siens lui préparaient. À la veille de son mariage avec une cousine qu'on lui destinait, il est parti, il a quitté la France pour courir le monde. C'est au Klondike que nous le trouvons en compagnie d'un ingénieur anglais dont il devient le secrétaire. Cette vie toute spéciale, qui pouvait lui être fatale, a trempé le jeune homme et l'a ramené au foyer familial où, *mieux que de l'or*, cause de tant de crimes, il trouvera le vrai bonheur. L'intérêt supérieur de ce livre réside surtout dans la vision de terres lointaines qu'il fait passer sous nos yeux.

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Origines et premières manifestations de
l'esprit philosophique dans la littérature
française, de 1675 à 1748.

Cours de M. GUSTAVE LANSON,

Professeur à l'Université de Paris.

Chaulieu. — Bayle et les « Pensées sur la Comète ».

L'action de Saint-Evremond a été d'autant plus efficace que la forme de sa pensée a été plus légère. Cette légèreté de forme et même d'idées, cette disposition naturelle à ne pas approfondir ses pensées, à indiquer seulement quelques raisons de bon sens évident et large, tout cela a assuré à Saint-Evremond l'accès de certains milieux, dans lesquels Bayle, par exemple, ne pouvait pas pénétrer. Saint-Evremond est un homme du monde, qui cause de tout, qui effleure tout et qui n'insiste sur rien.

Ce qui assurait aussi son expansion, c'était l'harmonie de sa pensée et de ses conclusions avec les besoins du grand nombre des catholiques français, qui voulaient élargir un peu la sphère de leur liberté religieuse et philosophique. Malgré sa hardiesse et son incrédulité, Saint-Evremond ne prêchait la liberté absolue de la pensée que dans le huis-clos de la conscience ; mais il évitait les manifestations et les affirmations extérieures de la libre critique. Il ne s'aventurait pas sur les terrains brûlants, et il conseillait la soumission apparente pour sauver l'indépendance

réelle. Lui qui devait refuser, à son lit de mort, l'assistance de la religion, il engageait les catholiques français à faire toutes les actions extérieures d'un catholique, même à la mort. Ainsi, on trouvait dans Saint-Evremond le moyen de vivre en paix, sans rien craindre, à l'abri des puissances persécutrices.

Vous voyez où ces théories mènent le libertinage, et quelle évolution s'opère avec Saint-Evremond. Désormais, le libertinage n'est plus un scandale et une provocation ; c'est une attitude prudente et couverte, qui conduit l'incrédulité non plus à éclater insolemment, mais à se déguiser en déisme. Ainsi le déisme, à cette date, est le lieu de rencontre de toutes les doctrines et de tous les esprits qui cherchent à se décharger du fardeau de l'orthodoxie.

Que Saint-Evremond ait eu, de son temps, des disciples, ou qu'il y ait eu un assez grand nombre de Français décidés à adopter sa manière de vivre, cela ne fait aucun doute. Le ton avec lequel il s'adresse à ses correspondants montre qu'il avait des amis à qui il pouvait tout confier. Et il n'est pas difficile de trouver en France des incroyants qui lui ressemblent.

Voici, par exemple, le président de Maisons (1). Il est absolument sans religion ; sa femme aussi, du reste. Ils font élever leur fils par un précepteur absolument incroyant, qui habitue l'enfant à n'avoir de la religion que les pratiques extérieures. Ainsi, derrière cette façade, la pensée pourra s'exercer librement.

Les libertins de cette espèce se multiplient à la fin du siècle : ils sont plus intéressants pour nous que les libertins agressifs, provocants et débauchés, tels que nous les rencontrons au Temple et au Palais-Royal, qui ne se réclament du libertinage que pour mieux rejeter le frein de la morale. Je n'insisterai donc point sur cette catégorie particulière des libertins débauchés.

Je dirai cependant un mot de l'abbé de Chaulieu, qui est leur poète et qui exprime leur philosophie et leur doctrine. L'édition de 1733 des *Œuvres diverses* de Chaulieu, que j'ai sous les yeux, contient deux épîtres au chevalier de Bouillon, l'une de 1704, l'autre de 1712, toutes deux assez caractéristiques : elles sont d'un pur libertin, qui prêche l'abandon à toutes les passions. Mais il y a dans ce recueil trois pièces encore plus curieuses, qui représentent trois façons de penser de Chaulieu sur la question de la mort : ce sont deux épîtres à la duchesse de Bouillon et une épître au marquis de La Fare, dans lesquelles le poète nous expose trois doctrines différentes.

(1) Sur le président de Maisons, cf. Perrens, p. 329.

Dans l'une (1), nous trouvons l'accent d'un déiste chrétien, qui garde les formes extérieures du christianisme, mais qui rejette certains dogmes et se fait une notion philosophique de Dieu :

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides.
 J'ai senti mon âme tout entière,
 Se ramenant en soi faire un dernier effort
 Pour braver les horreurs que l'on joint à la mort.
 Ma raison m'a montré, tant qu'elle a pu paraître,
 Que rien n'est, en effet, de ce qui ne peut être ;
 Que ces fantômes vains sont enfants de la peur,
 Qu'une faible nourrice imprime en notre cœur,
 Lorsque de *loups-garous*, qu'elle-même elle pense,
 De démons et d'enfer elle endort notre enfance...

Une voix, à son chevet, lui ayant dit de redouter la rigoureuse sentence de Dieu qui le jugera, le poète continue ainsi :

Mon cœur à ce portrait ne connaît point encore
 Ce Dieu que je chéris et celui que j'adore,
 Ai-je dit ; et mon Dieu n'est point un Dieu cruel.
 On ne voit point de sang ruisseler son autel ;
 C'est un Dieu bienfaisant, c'est un Dieu pitoyable,
 Qui jamais à mes crises ne fut inexorable :
 Pardonne alors, Seigneur, si, plein de tes bontés,
 Je n'ai pu concevoir que mes fragilités,
 Ni tous ces vains plaisirs qui passent comme un songe,
 Pussent être l'objet de tes sévérités,
 Et si j'ai pu penser que tant de cruautés
 Puniraient un peu trop la douceur d'un mensonge.

Vous le voyez, ce n'est pas là tout à fait l'accent d'un orthodoxe ; mais ce n'est pas non plus l'accent d'un incrédule. Le christianisme est encore à la base de cette doctrine.

Voici, maintenant, une épître purement épicurienne à la duchesse de Bouillon :

Apprends à mépriser le néant de la vie ;
 Songe qu'au moment que je veux
 Enseigner l'art de vivre heureux,
 Elle s'en va m'être ravie.
 Aux penses de la mort accoutume ton âme ;
 Hors son nom seulement, elle n'a rien d'affreux ;
 Détaches-en l'horreur d'un séjour ténébreux,
 De démons, d'enfer et de flamme,
 Qu'aura-t-elle de douloureux ?

(1) C'est la première pièce du recueil des *Œuvres diverses de M. L. de Chaulieu*, Amsterdam, chez Zacharie Chatelain, 1733.

La mort est simplement le terme de la vie ;
 De peines ni de biens elle n'est point suivie.
 C'est un asile sûr, c'est la fin de nos maux,
 C'est le commencement d'un éternel repos :
 Et pour s'en faire encore une plus douce image,
 Ce n'est qu'un paisible sommeil,
 Que, par une conduite sage,
 La loi de l'univers engage
 A n'avoir jamais de réveil (1)...

Ainsi la mort nous ramène au sein de la nature, d'où nous sommes sortis, et les maux que nous craignons de souffrir après la mort n'existent que dans notre imagination.

Dans l'épître à La Fare, Chaulieu exprime des idées assez voisines du panthéisme, et peut-être d'origine spinoziste ; tout en reconnaissant un Dieu, il en nie la Providence :

D'un Dieu moteur de tout j'adore l'existence ;
 Tout m'annonce son être, et la terre et les cieus :
 Mais sa bonté frappe mes yeux
 Autant du moins que sa puissance.
 C'est lui qui, se cachant sous cent noms différents,
 S'insinuant partout, anime la nature,
 Et qui, sans borne et sans mesure,
 En un cercle de biens partage tous les ans.

Après tant de bienfaits, quoi, j'aurai l'insolence,
 Dans une mer d'erreurs plongé dès mon enfance
 Par un peuple égaré de femmes, de dévots,
 A cet être parfait d'imputer mes défauts ?

Je me fais de cet être une image plus juste ;
 Sur le front du soleil j'en vois l'empreinte auguste,
 Immense, Tout-Puissant, Immuable, Eternel.

Mais, plein d'une douce espérance,
 Je mourrai dans la confiance
 Au sortir de ce triste lieu,
 De trouver un asile, une retraite sûre,
 Ou dans le sein de la nature,
 Ou bien dans les bras de mon Dieu (2).

Ainsi, selon la première épître, Chaulieu mourra avec confiance, pleinement assuré de la bonté de Dieu ; d'après la deuxième, il mourra en épicurien, pour entrer dans le néant ; d'après la troisième, enfin, il mourra dans l'incertitude et le doute, ne sachant

(1) *Id.* de 1733, p. 6.

(2) *Ibid.*, p. 9.

pas s'il va se réunir à la vie universelle ou si Dieu va rappeler à lui l'âme de l'homme en la faisant durer.

Faut-il voir là comme trois étapes de la pensée de Chaulieu ? Ce serait une grosse erreur. En réalité, les sentiments de Chaulieu sur la mort n'ont pas varié. Ses trois épîtres représentent simplement, dans l'ignorance métaphysique où nous sommes, les trois manières raisonnables dont tout homme peut envisager la mort : déisme, épicurisme, panthéisme. Dans les trois cas, la conséquence pratique est la même : l'homme doit s'abstenir de tout culte et mourir avec une résignation exempte de terreur.

On voit donc que, malgré les différences doctrinales qui séparent ces trois épîtres, elles aboutissent en définitive à un rapprochement : ce sont trois hypothèses, que la raison ne refuse pas et qui conduisent à une même manière pratique de mourir.

*
* *

Avec Bayle, nous rencontrons une pensée infiniment plus riche et plus vigoureuse. Tandis que Saint-Evremond n'est qu'un homme du monde, Bayle est un philosophe et un penseur.

Sur Bayle, il y a trois articles essentiels à consulter : celui de Sainte-Beuve (*Portraits littéraires*, t. I, 1835), où l'attitude critique de Bayle est fort heureusement définie ; celui de M. Faguet, dans son *XVIII^e siècle*, reconstruction d'idées très ingénieuse et très vivante ; celui de Brunetière (*Etudes critiques*, V^e série), un des plus forts et des plus justes qu'il ait jamais écrits, et où il a bien mis en lumière l'importance du rôle historique de Bayle. Joignez-y une thèse récente de M. Delvolvé (1906).

Pour les œuvres, je vous renvoie à la grande édition de 1727-1731 (en 4 vol. in-f°, à La Haye, chez Husson, Johnson, Gosse, etc.). La réédition de 1737 contient environ 150 lettres de plus. De nouvelles et nombreuses lettres de Bayle ont été publiées par Emile Gigas (*Choix de la correspondance inédite de Pierre Bayle*, Copenhague et Paris, 1890, in-8°). — Quant au *Dictionnaire*, vous pouvez le consulter dans l'édition de 1720 (4 vol. in-f°, à Rotterdam, chez Michel Bohm), plusieurs fois rééditée jusqu'en 1740. Beuchot en a aussi donné une édition en 16 volumes, chez Desoer, en 1820.

Enfin, pour ceux d'entre vous qui seraient dans l'impossibilité de se reporter aux œuvres complètes, je signale un petit volume d'extraits des œuvres de Bayle, publié en 1905 chez l'éditeur Dujarric, par M. Albert Cazes.

Bayle, né en 1647, dans le comté de Foix, mort à Rotterdam en

1706, est d'origine calviniste. Converti au catholicisme par les Jésuites de Toulouse, en 1669, il se reconvertit au protestantisme l'année suivante. Après divers essais, il vint professer la philosophie à Sedan ; puis, l'Académie protestante de Sedan ayant été fermée en 1681, Bayle, la même année, s'établit à Rotterdam comme professeur libre de philosophie. Ce fut là qu'il composa tous ses ouvrages. Il eut à soutenir de longues polémiques contre Jurieu, qui parvint à lui faire enlever sa pension de la ville de Rotterdam et la permission d'enseigner. Bayle supporta le coup sans gémir. Homme de mœurs très douces, paisible, gai, sans ambition, il ne désire qu'une chose : lire, écrire, travailler, imprimer en liberté. Son désintéressement est complet : il ne se laisse tenter ni par les offres qu'on lui fait pour rentrer en France, ni par celles qu'on lui fait pour qu'il aille vivre en Angleterre. Travailleur infatigable, il renonce au mariage, probablement pour s'absorber davantage dans son travail. Jamais il n'a cherché une polémique, car il n'aime ni le bruit ni l'injure ; mais jamais non plus il n'a abandonné une polémique entamée, car il n'a pas l'habitude de plier. Il allie la fermeté et la fierté à une modestie sincère. Passionné pour la vérité, il résiste aux puissants, que ce soient les magistrats de Rotterdam ou bien les ministres anglais. Il est inébranlable, enfoncé dans sa pensée. Son seul délassement est le travail. L'énormité matérielle de sa production (8 gros volumes in-f°) impose l'admiration et le respect.

Il n'a pas de tentation d'artiste. Jamais il n'est conduit par le désir de donner à ce qu'il écrit la beauté de la composition et de la forme. Il a des qualités de style, et on ne peut pas dire qu'il ait un style. Les traits de malice, d'esprit, d'ironie, abondent dans son œuvre ; mais il ne fait pas effort pour mettre en valeur ces qualités. Il ne cherche et il ne poursuit qu'une seule chose : la défaite de son adversaire. Ce qu'il veut, c'est tirer au clair une pensée, et l'exposer sans relâche sous toutes ses formes jusqu'à ce qu'il ait démontré d'une manière évidente la faiblesse de la pensée opposée. Il ne se demande pas s'il risque d'être monotone et de fatiguer ses lecteurs : pourvu qu'il ait de la matière, il poussera sa démonstration en 100 ou 200 pages, s'il le faut ; peu lui importe. Ce qu'il veut, c'est prouver, prouver sans cesse, c'est avoir le dernier mot. Il a pour les mérites de la composition et du style un dédain non pas seulement d'érudit, mais de penseur désintéressé.

C'est encore à l'érudition qu'il s'adresse pour amuser et pour délasser son lecteur. Il raconte complaisamment des anecdotes, même si elles sont lestes ou scabreuses ; et on n'a pas manqué de

lui en faire le reproche. En réalité, ces gaillardises l'amusaient, et il était persuadé qu'elles amuseraient le lecteur : aussi les a-t-il semées au milieu de ses discussions les plus sérieuses, comme pour détendre les esprits. Il faut dire aussi — c'est Bayle lui-même qui nous en avertit — que les libraires demandaient des anecdotes de ce genre pour assurer la vente des ouvrages.

Bayle a volontiers une malice qui n'appuie pas, mais qui se fait sentir. En voici un spécimen : « Il a été un temps où l'on permettait aux prêtres et aux moines en Allemagne de tenir des concubines, moyennant un certain tribut annuel qu'ils payaient à leur prélat. On croit ordinairement que la seule avarice était la cause de cette indigne tolérance. Mais il est plus apparent qu'on voulait empêcher par là que la pudicité des honnêtes femmes ne fût trop sollicitée, et calmer les inquiétudes des maris, dont il est bon que le clergé ne s'attire pas le ressentiment (1) ». Cette manière de justifier les prélats de l'accusation d'avarice retombe tout droit sur le clergé.

D'ailleurs, Bayle ne se faisait aucune illusion sur ses mérites d'écrivain. Il appelle lui-même son *Dictionnaire* une « compilation informe faite de morceaux mis à la queue les uns des autres ».

Nous devons nous demander maintenant comment Bayle s'est formé, quels sont les éléments qui ont contribué au développement de son esprit.

Son intelligence étant très ouverte et éminemment réceptive, Bayle a accueilli toutes les idées, il a lu tous les livres, il a donné droit de cité dans son œuvre à tous les penseurs. On ne voit guère qu'un philosophe dont il ait repoussé les doctrines, sans jamais les pénétrer jusqu'au fond : c'est Spinoza. Bayle s'est appliqué constamment à le réfuter, soit que son éducation cartésienne le détournât des conséquences que Spinoza tirait du cartésianisme, soit qu'il ne fût pas assez religieux pour comprendre le caractère mystique de Spinoza, peut-être aussi parce que son tempérament purement intellectuel l'écartait de Spinoza et de ses doctrines. Cependant Bayle a dû quelque chose au *Tractatus* ; mais, contrairement à ses habitudes de probité et de loyauté, il ne l'a pas avoué. Il s'en laisse influencer, sans trop laisser voir qu'il s'en sert, et cela sans doute par mesure de prudence. En dehors du spinozisme, on peut dire que Bayle a examiné et passé au crible de sa critique toutes les idées de son temps.

(1) *Pensées diverses sur la comète*, ch. CLXV : « Combien l'impudicité, qui règne parmi les chrétiens, fait tort à la religion chrétienne. » T. III, p. 405 des *Œuvres in-f°*.)

Elevé dans le cartésianisme, il s'est dégagé de toute union directe et étroite avec ce système. Malebranche l'a fortement intéressé ; on sent qu'il lui est sympathique, et Bayle le soutiendra dans sa querelle avec Arnauld. Ce qui séduit Bayle dans le malebranchisme, c'est l'effort intellectualiste de cette doctrine pour arriver à soustraire la pensée à l'influence de l'imagination et des sens. Du gassendisme, il a gardé un certain penchant pour la philosophie de l'atomisme.

Bayle aime beaucoup les libertins, et il lit curieusement leurs ouvrages. Il estime surtout Saint-Evremond ; c'est Bayle, vous le savez, qui a publié, pour la première fois, la *Conversation du P. Canaye avec le maréchal d'Hocquincourt*. Bayle, comme beaucoup d'autres érudits de son temps, était charmé par les symboles amusants et par les formules claires de Saint-Evremond. Voilà pourquoi le *Point de Raison* du P. Canaye le ravit.

Bayle avait pratiqué une bonne partie des auteurs de l'antiquité profane et aussi l'antiquité sacrée ; il avait lu les écrivains modernes ; il était lié personnellement avec des érudits et des savants de diverses nations : Français ou étrangers, protestants ou catholiques, tous étaient priés de lui envoyer leurs livres ou les livres d'autrui, de lui communiquer des notes ou des extraits de toutes sortes. Parfois, dans son *Dictionnaire*, Bayle a recopié des lettres entières de ses correspondants. On peut dire que, de toutes parts, les idées du passé et les idées du présent ont afflué vers lui.

Les limites de l'esprit de Bayle ont été marquées un peu sévèrement par Le Clerc, qui lui reprochait de ne connaître ni la géométrie, ni le droit, ni la médecine, ni la littérature anglaise (sauf par des traductions), ni la théologie, ni l'histoire ecclésiastique, ni l'histoire ancienne, et ne lui laissait que « l'histoire des derniers siècles ». Cette appréciation, portée par un adversaire de Bayle, est beaucoup trop sévère. Ce qui est juste, c'est que Bayle est surtout un philosophe et un logicien ; il est au courant des littératures modernes ; il n'est pas, à proprement parler, ni un théologien ni un exégète, comme Richard Simon, par exemple ; mais il a fait des excursions à travers tous les domaines de la pensée. C'est un érudit à l'esprit philosophique, capable de rapprocher des textes et d'en tirer avec bon sens des conséquences. C'est un philosophe sceptique, qui constamment quitte *l'à priori* et l'analyse pure pour se placer au point de vue du contrôle par les faits, sur le terrain de l'histoire et de l'expérience.

Voltaire a marqué, avec plus de justice que Le Clerc, une

lacune de Bayle. Il dit que Bayle « ne savait presque rien en physique » et qu' « il ignorait les découvertes du grand Newton » (1). Il est assez curieux, en effet, de constater que, au cours d'une carrière littéraire qui s'étend de 1682 à 1704 environ, Bayle n'a pas consacré une seule page à l'illustre savant anglais. A peine mentionne-t-il son nom deux ou trois fois dans sa correspondance. En réalité, Bayle ne tourne pas sa curiosité du côté de la physique : il ne s'en occupe que par exception, dans des comptes rendus de livres.

Mais, quelles qu'aient pu être les limites de l'esprit de Bayle, sur tout ce qu'il connaît, il exerce sa critique de façon à enrichir ce qu'il a lu. Il excelle à démêler les faiblesses ou les prolongements d'idées, même lorsqu'il étudie des doctrines ou des théories qui ne sont pas spécialement de sa compétence.

Son activité d'esprit est telle que, souvent, on ne sait pas d'où il tire ses idées. On retrouve facilement les passages qu'il cite ou les autorités qu'il invoque, car il donne lui-même les références. Mais il n'est pas très aisé de déterminer les sources proprement dites de sa pensée.

D'une manière générale, on peut dire que les attitudes caractéristiques de son esprit lui viennent :

1^o *Du cartésianisme.* — Il a adhéré de toute son âme au principe de l'évidence rationnelle. Mais, sur la nature même et la relativité de l'évidence, il se rattache à Gassendi. Bayle a cherché un critérium d'évidence objectif, et il a cru le trouver dans l'*incontradiction*. Une idée est évidente, pour lui, lorsque nul esprit n'a pu et ne peut trouver de contradiction qui vaille contre cette idée. Le critérium de Bayle diffère donc du consentement universel, dont il ne veut à aucun prix : selon lui, le consentement universel, c'est la victoire du préjugé sur la raison, tandis que l'incontradiction est l'accord de toutes les raisons qui prennent la peine de s'éclairer à la lumière des faits et des réalités concrètes. Le critérium de Bayle implique l'emploi des moyens de contrôle et de vérification par les sens.

2^o *Du protestantisme.* — De la controverse protestante Bayle a retenu l'habitude de faire des confrontations de textes. C'est un élève des exégètes.

3^o *De la forme naturelle de son esprit,* laquelle est avant tout intellectuelle. En lui, tout se traduit immédiatement par des idées ou des séries d'idées. Par exemple, lorsqu'il apprend, en 1683, la mort de son frère aîné Jacob (ministre protestant au Carla, son

(1) *Liste des écrivains du siècle de Louis XIV, au mot Bayle.*

village natal, Jacob, ayant refusé d'abjurer le protestantisme, fut emprisonné à Pamiers, puis à Bordeaux, dans un cachot du Château-Trompette, où il mourut après une agonie de cinq mois, le 12 novembre 1685), lorsqu'il apprend cette mort, Bayle ne manifeste pas sa douleur par des cris d'indignation. La réaction qui se produit en lui, à cette affreuse nouvelle, est purement intellectuelle et rationnelle : il écrit *Ce que c'est que la France toute catholique sous le règne de Louis-le-Grand* et le *Commentaire philosophique sur le « Compelle intrare »* (1686), deux apologies de la tolérance. — Ainsi toutes ses passions sont intellectuelles. Tout est subordonné, chez lui, à l'amour de la vérité et au sentiment de l'humanité, les plus intellectuelles des passions.

Tel est l'esprit de Bayle. Examinons, maintenant, les principales applications qu'il en a faites.

En 1682, Bayle publie une *Lettre à M. L. A. D. C., docteur de Sorbonne, où il est prouvé par plusieurs raisons tirées de la philosophie et de la théologie, que les comètes ne sont point le présage d'aucun malheur. Avec plusieurs réflexions morales et politiques et plusieurs observations historiques, et la réfutation de quelques erreurs populaires*. C'est l'ouvrage qui deviendra, en 1683, les *Pensées sur la Comète* ; Bayle y fera des *Additions* en 1694, et en donnera une *Continuation* en 1704.

Dans cet ouvrage, écrit à propos de la comète de 1680, Bayle a d'abord voulu montrer que les comètes n'étaient pas des présages de malheur. Mais, en chemin, l'ouvrage a grossi et est devenu un traité général contre les superstitions et un traité de morale, où Bayle jette les bases de la morale indépendante.

Bien que les idées soient très enchevêtrées et que Bayle revienne souvent sur ce qu'il a déjà dit, on peut fixer ainsi les grandes lignes de l'ouvrage. Bayle fait d'abord la critique des traditions populaires : « C'est une illusion toute pure, dit-il, que de prétendre qu'un sentiment, qui passe de siècle en siècle et de génération en génération, ne peut être entièrement faux. Pour peu qu'on examine les causes qui établissent certaines opinions dans le monde, et celles qui les perpétuent de père en fils, on verra qu'il n'y a rien de moins raisonnable que cette prétention. On m'avouera, sans doute, qu'il est facile de persuader au peuple certaines opinions fausses, qui s'accordent avec les préjugés de l'enfance ou avec les passions du cœur, comme sont toutes les prétendues règles des présages. Je n'en demande pas davantage, car cela suffit pour rendre ces opinions éternelles, parce que, à la réserve de quelques esprits philosophes, personne ne s'avise d'examiner si ce que l'on entend dire partout est véritable.

Chacun suppose qu'on l'a examiné autrefois, et que les anciens ont assez pris les devants contre l'erreur; et, là-dessus, c'est à l'enseigner à son tour à la postérité, comme une chose infaillible (1). » Ainsi, selon Bayle, le fait d'une tradition ancienne ou universelle n'est pas une marque de vérité, mais plutôt une marque d'erreur.

Une superstition est fâcheuse entre toutes : c'est la croyance aux miracles. Et, dans sa critique du miracle, Bayle ne va pas jusqu'à l'impiété. Non : il dit que, si un miracle est révélé, on peut l'admettre, et il n'y a plus qu'à s'incliner. Encore faut-il que ce miracle soit réellement donné par Dieu lui-même comme miraculeux, autrement dit que son caractère miraculeux soit spécifié dans l'Ecriture sainte. Mais, hormis les cas où le miracle n'est pas attesté d'une façon expresse par Dieu lui-même, il ne peut y avoir de miracle. De plus, il faut toujours se poser cette question : le fait miraculeux sert-il, oui ou non, à rendre les hommes meilleurs ? Si oui, il peut y avoir miracle ; sinon, c'est un faux miracle et les causes de ce prétendu fait miraculeux sont purement naturelles. — Vous voyez que la critique de Bayle est, en somme, assez modérée : il ne nie pas rationnellement la *possibilité* du miracle ; mais, en réalité, dans presque tous les cas particuliers, on aura le droit de nier le miracle lui-même. Malgré sa forme enveloppée, cette critique aboutit à des conséquences pratiques plus fortes qu'on ne le croirait tout d'abord.

Bayle arrive ensuite à une question plus grave. Supposons, dit-il, que les comètes soient réellement des prodiges. Mais l'histoire nous apprend qu'il y a eu des comètes dans l'antiquité païenne : il faut donc conclure que Dieu a fait des miracles pour fortifier la croyance en Jupiter ? Ce serait absurde. On pourrait soutenir, il est vrai, que mieux vaut être idolâtre qu'athée. Mais, répond Bayle, ce n'est pas très sûr. L'idolâtrie ne fait pas les hommes meilleurs, et il n'est pas du tout démontré que l'athéisme aboutisse toujours à l'immoralité. En réalité, une société d'athées vaudrait une société de païens et même une société de chrétiens. Et là-dessus Bayle, tirant argument des mœurs des chrétiens, essaie de montrer que la moralité chez les peuples chrétiens est indépendante de la religion :

« *Ce ne sont pas, dit-il, les opinions générales de l'esprit qui nous déterminent à agir, mais les passions présentes du cœur.* En effet, si un chrétien ivrogne et impudique s'abstenait de dérober parce qu'il sait que Dieu a défendu le larcin, ne s'abstiendrait-il pas aussi des deux autres crimes qu'il sait que Dieu a défendus ?

(1) *Pensees diverses*, ch. c. (*Œuvres in-fº.*, t. III, p. 68.)

Et s'il ne s'abstient pas des deux premiers, mais seulement du larcin, n'est-ce pas évidemment ou parce qu'il craint l'infamie et le supplice, ou parce qu'il n'est point avare, ou en général parce que le tour de son esprit ne lui fait trouver aucun charme à dérober ? Encore un coup, si les lumières de la conscience étaient la raison qui nous détermine, les chrétiens vivraient-ils aussi mal qu'ils font (1) ? » Pourquoi donc vouloir attribuer aux commandements divins le fait que cet homme ne vole pas, alors que la chose s'explique si bien et si naturellement par ailleurs ?

Allant plus loin, Bayle entreprend de montrer que les vertus les plus appréciées chez les chrétiens, non seulement ne tiennent pas à l'Evangile, mais même lui sont absolument contraires. Il critique, par exemple, le faux honneur qui nous enjoint de nous battre avec l'homme qui nous a offensé ; il s'en prend au métier militaire qui est l'art d'apprendre à tuer, toutes choses opposées au véritable esprit de l'Evangile :

« Il est de notoriété publique à tous ceux qui savent les premiers éléments de la religion chrétienne, qu'elle ne nous recommande rien tant que de souffrir les injures, que d'être humbles, que d'aimer notre prochain, que de chercher la paix, que de rendre le bien pour le mal, que de nous abstenir de tout ce qui sent la violence. Je défie tous les hommes du monde, pour si experts qu'ils puissent être en l'art militaire, de faire jamais de bons soldats d'une armée, où il n'y aurait que des personnes résolues de suivre ponctuellement toutes ces maximes. Tout le mieux qu'on en pourrait attendre serait qu'ils ne craindraient point de mourir pour leur pays et pour leur Dieu... Il est donc vrai que l'esprit de notre sainte religion ne nous rend pas belliqueux, et cependant il n'y a point sur la terre de nations plus belliqueuses que celles qui font profession du christianisme... Ce sont les chrétiens qui perfectionnent tous les jours l'art de la guerre, en inventant une infinité de machines pour rendre les sièges plus meurtriers et plus affreux... Je sais bien que nous ne faisons pas cela en tant que chrétiens... Mais, néanmoins, je trouve ici une raison très convaincante, pour prouver que l'on ne suit pas dans le monde les principes de sa religion, puisque je fais voir que les chrétiens emploient tout leur esprit et toutes leurs passions à se perfectionner dans l'art de la guerre, sans que la connaissance de l'Evangile traverse le moins du monde ce cruel dessein (2). »

(1) *Pensées diverses*, ch. CXXVII. (*Œuvres in-f°*, t. III, p. 89.)

(2) *Pensées diverses*, ch. CXLII. (*Œuvres in-f°*, t. III, p. 90-91.)

Ainsi, de fil en aiguille, en partant des comètes et des présages, en passant par l'examen du miracle, de l'idolâtrie et de l'athéisme, Bayle en arrive à la séparation des mœurs et des croyances religieuses. La source des vertus et des vices est ailleurs que dans la religion ; elle est dans les dispositions naturelles du cœur humain et dans les répressions qui viennent de la loi.

Les *Pensées sur la Comète* arrivent à un moment opportun : on voit, en effet, se dessiner de tous côtés, précisément à cette époque, tout un mouvement de résistance contre la magie, la sorcellerie, la croyance au merveilleux sous toutes ses formes. Il y a toute une littérature contre le miracle, dont nous aurons à nous occuper dans une prochaine leçon.

A. C.

L'Église et l'État en France depuis 1848 jusqu'à nos jours.

Cours de M. DESDEVISES DU DEZERT,

Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.

La France non catholique.

III. — Les ennemis.

La philosophie positiviste, la culture scientifique, la propagande socialiste, la littérature réaliste et passionnelle du xix^e siècle ont fait, d'une partie très considérable de la société française, une société réellement païenne par les idées, par les goûts et par les mœurs.

L'homme, libéré de la crainte de Dieu, est revenu d'instinct à sa religion naturelle, au culte des forces cosmiques et de la vie. Pour quelques pleureurs, qui font de leur vie le temple du deuil et de la mort, le monde moderne compte par milliers les êtres qui trouvent la vie bonne en elle-même, la veulent succulente et joyeuse.

« O mes amis, disait Henri Heine, je veux composer une chanson nouvelle, une chanson meilleure. Nous voulons sur la terre
« établir le royaume des cieux. Nous voulons être heureux ici-bas
« et ne plus être des gueux ; le ventre paresseux ne doit plus
« dévorer ce qu'ont gagné les mains laborieuses. Il croît ici-bas
« assez de pain pour tous les enfants des hommes ; les roses, les
« myrtes, la beauté et le plaisir et les petits pois ne manquent
« pas non plus. Oui, des petits pois pour tout le monde, aussitôt
« que les cosses se fendent ! Le ciel, nous le laissons aux anges
« et aux moineaux. Et s'il nous pousse des ailes après la mort,
« nous irons visiter là-haut les bienheureux et nous mangerons
« avec eux les gâteaux célestes. Une chanson nouvelle, une chanson meilleure ! Elle résonne comme flûtes et violons ! Le
« *Miserere* est passé ; le glas funèbre se tait. La vierge Europe
« est fiancée au beau génie de la Liberté ; ils enlacent leurs bras
« amoureux ; ils savourent leur premier baiser ! Le prêtre manque

« à la cérémonie ; mais le mariage n'en sera pas moins valable. « Vivent le fiancé et la fiancée et leurs futurs enfants ! »

Le prêtre manque à la cérémonie ! — Ce n'est plus absolument exact ; il vient, lui aussi, vers le pauvre et réclame enfin pour les déshérités leur part de bonheur terrestre ; mais il n'y a pas longtemps qu'il s'est décidé à reprendre le rôle sublime que son maître lui avait assigné et qu'il avait trop longtemps oublié pour se mettre au service des princes de la terre.

Le prêtre manque à la cérémonie !... Même aujourd'hui, c'est encore vrai pour beaucoup de prêtres, et ceux qui viennent n'ont pas, ne peuvent pas avoir la même foi et les mêmes espérances que la foule qui se rue aux nouveaux autels. Il n'y a pas antinomie entre la loi du Christ et le socialisme noblement compris ; il y a contradiction absolue entre la loi du Christ et le socialisme vulgaire, malheureusement le plus répandu.

L'idée maîtresse du nouveau dogme est l'idée de libération absolue, si bien exprimée dans la formule anarchiste : Ni Dieu ni maître !

Pas de Dieu ! Là-dessus presque tout le monde est d'accord. C'est l'A B C de la sagesse : « Soyez d'abord athées, disait Jaclard ; puis vous serez révolutionnaires ! »

Le Dieu personnel du christianisme est non seulement nié, mais honni et même par des poètes. M^{me} Ackermann le compare à l'empereur romain, qui, impassible dans sa loge impériale, regardait les gladiateurs combattre et mourir :

Mais quoi ! si c'est un Dieu, maître et tyran suprême,
Qui nous contemple ainsi nous entre-déchirer,
Ce n'est plus un salut, non c'est un anathème
Que nous lui lancerons avant que d'expirer !

Richepin a écrit les *Blasphèmes* et, comme Vigny, reproche à Dieu de rester sourd à l'appel désespéré des hommes.

Le panthéisme hégélien, qui remplaça, un instant, le déisme chrétien, est déjà passé de mode. Schopenhauer l'a déclaré plus contradictoire à la raison que le déisme lui-même : « Dieu, dit-il, « sitôt qu'on le conçoit, doit être conçu nécessairement comme « la puissance et la sagesse suprêmes. Or qu'un pareil être se soit « transformé en un monde semblable à celui que nous voyons, « c'est une idée directement absurde. Le déisme est simplement « non prouvé, et s'il est difficile de penser que le monde infini « est l'œuvre d'un être personnel, par conséquent individuel, tel « que nous le connaissons seulement par la matière animale, ce « n'est pourtant pas directement absurde qu'un être tout-puissant

« et en même temps en possession de la sagesse suprême créée
 « un monde tourmenté ; cela est, en effet, toujours concevable,
 « quoique nous n'en sachions pas le pourquoi. En conséquence,
 « même si on lui attribue encore la qualité de la bonté suprême,
 « l'insondabilité de ses voies est toujours l'issue par laquelle une
 « telle doctrine échappe au reproche d'absurdité. » Ne concluons
 pas de ce passage que Schopenhauer soit déiste, la seule conclu-
 sion à en tirer est que, pour lui, le panthéisme est un non-sens.

Certains esprits ont proposé un autre système : le monisme a
 été un moment très à la mode ; voici comment M. Hanotaux
 résume cette intéressante doctrine : « Le monde est l'objet d'une
 « évolution continue et rectiligne, partant d'un premier mouve-
 « ment inaperçu de l'éther pour se diriger vers un but, dont per-
 « sonne n'a le secret. La matière ne peut exister ni agir sans
 « l'esprit, l'esprit sans la matière. Il n'y a qu'une substance, c'est
 « l'éther, dont on ne connaît qu'une faculté, la vibration... Chaque
 « atome est pourvu d'âme... et de même l'éther cosmique. Dieu
 « est la somme infinie de toutes les forces atomiques et de toutes
 « les vibrations de l'éther. »

Ce monisme, qui nous paraît bien proche parent du pan-
 théisme, peut séduire certains esprits très cultivés et très
 subtils ; pratiquement, croire au Dieu moniste ou ne croire à
 aucun Dieu est assurément la même chose.

Une sorte de religion plus intelligible et plus aisément popu-
 laire est la religion de l'humanité : « L'avenir artistique et litté-
 « raire, dit un de ses adeptes, appartient à ceux qu'emporte
 « impétueusement l'esprit nouveau : socialistes, panthéistes,
 « naturistes, libertaires ; ceux-là seuls connaîtront la victoire,
 « parce que ceux-là seuls ont la foi. Ils institueront la religion de
 « l'homme et le culte du travail. Leurs basiliques seront les palais
 « du peuple, les usines où les matières premières se transfi-
 « gurent et s'adaptent à nos usages, les colossaux et pompeux
 « théâtres où se célébreront devant des foules immenses les
 « grandes et glorieuses épopées de l'histoire, les hauts faits de
 « l'espèce. Les saints qu'ils honoreront seront les hommes-fon-
 « tion, érigés en archétypes, les travailleurs traduits en leur atti-
 « tude essentielle. Leurs cantiques liturgiques ne ressembleront
 « plus au *Dies iræ* ou au *Te Deum* ; mais on entendra des sym-
 « phonies, des hymnes en l'honneur des corporations et des
 « métiers, des chants qui diront la gloire des hommes héroïques
 « ou la souffrance obscure des démocraties opprimées. Des céré-
 « monies civiques seront créées, comme le divin Robespierre
 « autrefois en tenta. Les romans prendront l'aspect d'Évangiles et

« les poèmes ne seront que des cantiques à la nature. » (Maurice Le Blond, *La Terre Nouvelle*, Revue Lyonnaise, 1900.) Cette religion de l'humanité est, aujourd'hui, très goûtée. Il y aurait en l'homme je ne sais quoi de divin et de progressif, qui, en se développant, finirait par créer une conscience générale et par redonner à Dieu une sorte d'existence idéale. Le peuple ne voit point si haut ; mais l'idée d'être dieu, comme il est déjà souverain, ne lui déplaît pas, et l'on peut se demander si le nouveau dogme est une philosophie ou une habile flatterie à l'adresse de la foule toute-puissante. Après avoir dit au peuple : Tu es roi, on lui dit : Tu es dieu.

L'opinion dominante, en matière religieuse, paraît être un indifférentisme à peu près complet, avec un dernier vestige de croyance, comme une sorte de regret, très vague, très fugace, de la foi perdue ; sentiment bien exprimé par un mot très amusant, mis par un rédacteur de la *Nouvelle Presse libre de Vienne* dans la bouche d'un bourgeois parisien : « Voyez-vous, au-dessus de nous, il y a quelque chose !... Mais ce n'est pas la peine de se casser la tête à savoir quoi. »

Ce peuple, qui ne se soucie pas de Dieu, ne veut surtout pas de maître et court gaiement la poste sur la grande route de l'anarchie. Morte, bien entendu, la foi à la royauté de droit divin ; 1830 en a emporté les derniers restes. L'idée qu'une famille aurait reçu de Dieu même une délégation d'autorité pour régner sur tout un peuple, cette idée est incompréhensible pour un esprit moderne. Il parvient tout au plus à la reconstruire historiquement, et à concevoir comment elle a pu naître dans le cerveau d'hommes très religieux et de sujets très fidèles, après des siècles de stabilité gouvernementale, assurée par l'hérédité de la dignité suprême dans la même maison.

La royauté n'apparaît plus aux monarchistes eux-mêmes que comme un principe politique, plus avantageux que le principe républicain ; mais la monarchie ne vient plus pour eux du ciel.

Le sentiment monarchique a laissé chez nous d'incontestables survivances. L'incompréhensible plaisir que goûtent les foules à voir défiler des présidents de la République, ou des ministres, dans des landaus de gala, entre deux haies de soldats, l'argent que toutes les municipalités sont toujours prêtes à voter pour toutes ces fêtes, prouvent qu'il y a encore chez nous une foule de gens amis du panache et des petits rubans.

Mais il faut reconnaître aussi que les politiciens ne sont pas étrangers à la persistance de ces goûts bizarres, et que le prestige de l'autorité ne paraît pas y gagner beaucoup. Nous avons

assisté à plusieurs cérémonies de ce genre, et nous avons vu très peu de gens les prendre au sérieux. Si le personnage officiel en représentation entendait les réflexions du chœur, il n'aurait pas toujours lieu d'en être bien fier.

Au vrai, le sens de l'autorité disparaît chaque jour de ce pays. Si vous voulez vous en convaincre, lisez les journaux et regardez les caricatures. Quel est l'homme public qui ait été épargné un jour depuis bientôt quarante ans ?

Evidemment, les hommes d'opposition qui finissent par conquérir le pouvoir changent de point de vue, en passant d'un côté à l'autre de la barricade ; mais leurs anciens clients semblent beaucoup moins disposés à les écouter quand ils font l'apologie de l'autorité, qu'aux jours héroïques où ils lui déclaraient la guerre. Cette situation fâcheuse est proprement le quart d'heure de Rabelais des ambitieux.

Si l'autorité se présente sur quelque point plus exigeante, plus absolue que partout ailleurs, c'est bien à l'armée. La discipline est le ciment qui de millions d'individualités forme un bloc, capable de résister à la fusillade et à la mitraille. Une armée sans discipline n'est pas seulement inutile, c'est la plus dangereuse des multitudes, c'est comme un canon fêlé, plus redoutable pour ceux qui veulent s'en servir que pour l'ennemi. Il faudrait être bien optimiste pour soutenir que l'autorité militaire a gardé tout son prestige, quand toutes les autres perdaient du leur. Admettons que ce soit encore la mieux respectée, admettons que le patriotisme latent — mais indiscutable — de nos soldats en reconnaisse implicitement la nécessité : il faut reconnaître aussi que cette autorité est attaquée furieusement par toute une faction, et que, si elle est encore debout, l'honneur en revient au bon sens national plutôt qu'à la sagesse des partis.

L'autorité des supérieurs civils n'est pas moins indispensable au bon gouvernement de la nation que l'autorité des chefs militaires à la solidité de la défense nationale, et elle est si menacée, que le gouvernement a senti la nécessité de dresser une charte des devoirs et des droits des fonctionnaires.

L'autorité patronale, qui n'est point soutenue par l'Etat, s'ébranle sous les coups incessants qu'elle reçoit et ne subsiste encore que par des miracles d'énergie.

L'autorité maritale !... Son nom seul fait sourire.

L'autorité paternelle est une vieille radoteuse, que les enfants modernes ont, depuis beau temps, mise en état d'interdiction.

La liberté intellectuelle absolue est, en somme, le régime sous lequel la France a voulu vivre : « Cherchez dans le monde, dit

« M. Lavissee, un pays pleinement maître de sa destinée, puisqu'il
« la peut, du jour au lendemain (tous les quatre ans, si vous
« voulez), modifier du tout au tout ; un pays où aucune force du
« passé : monarchie ou église, aucune organisation sociale,
« aucun respect d'une supériorité, comme une aristocratie, par
« exemple, aucune institution, aucune magistrature existant par
« elle-même, aucune résistance de coutumes, de droits, d'auto-
« nomies, n'est capable d'arrêter, endiguer ou conduire le flot de
« l'immense et obscure volonté populaire. Vous en trouverez un,
« mais un seul, le nôtre, où la tant de fois séculaire monarchie,
« pour procurer l'absolue obéissance à son absolue volonté, a
« détruit les institutions, usages et privilèges, qui donnaient à des
« assemblées, à des corps, à des pays, à des offices, des moyens de
« résister, de discuter, d'agir librement et de vivre à part soi, si
« bien que, lorsqu'elle a croulé, entraînée par les ruines qu'elle
« avait faites, elle nous a laissé la tâche de créer une France,
« n'ayant elle-même créé qu'un territoire et des sujets... Mais il
« est plus difficile d'élever pour la liberté que pour l'obéissance. »

Cela est si difficile que l'œuvre est à peine commencée, ou plutôt n'est encore qu'en projet, et que personne ne peut s'aventurer à prédire qu'elle réussira. Ce qu'on voit, c'est une mêlée grondante, où la concurrence vitale s'est exaspérée et où la lutte des classes est ouvertement proclamée. Le capital, si maudit et si attaqué, est toujours le roi du monde et tient le travail à la chaîne. La richesse exagère son luxe, aux yeux jaloux et haineux de la misère. On n'a jamais tant parlé de bonté, de justice, de solidarité ; et jamais l'égoïsme ne s'est affirmé avec plus de férocité ; jamais l'adroit, le vigilant et le fort ne se sont plus dédaigneusement retirés à l'écart de la plèbe ignare et grossière. Il en est qui prétendent que le monde marche à la constitution d'une féodalité financière, plus oppressive que ne fut celle des barons. Quelle place trouverait l'idée religieuse dans une société pareille ? Quelques consciences lui donnent encore asile ; le grand nombre lui tourne le dos.

Et cependant, chose curieuse : même en cette société, le Christ garde encore une certaine popularité. Une poésie étrange : la *Complainte du Revenant Jésus*, de Jehan Rictus, nous dit la rencontre d'un gueux et de Jésus, par une nuit d'hiver, dans une rue de Paris ; et l'argot du rôdeur s'essaie gauchement à rendre sa douloureuse surprise et sa piété fraternelle :

Ah ! comm' t'es pâle ! ah ! comm' t'es blanc !

L'art réussit parfois admirablement à peindre le contraste

entre notre société aux dehors chrétiens et si païenne dans le fond. — Chaque année, au Salon, la sculpture mêle aux nymphes et aux bacchantes, aux bustes de médecins, de manufacturiers, de comédiens, de députés et de ministres d'exquises figures comme l'*Héloïse au Paraclet*, aujourd'hui au Luxembourg, ou *La Charité* de Delaplanche, aujourd'hui à la cathédrale de Bordeaux. La peinture nous donne en foule des pèlerins d'Emmaüs, des bons Samaritains et des Samaritaines. Elle nous montre les grands conquérants saluant humblement de l'épée l'ombre attristée de Jésus, qui leur demande compte du sang versé. M. Béraud nous introduit chez les pharisiens modernes, au dessert d'un dîner d'académiciens. Jésus est tout à coup apparu dans la salle ; Madeleine, après dix-huit siècles, a reconnu le Dieu qu'elle adora et s'est jetée à ses pieds. Autour du grand revenant, les hôtes se massent, intéressés ou railleurs ; le maître du logis, debout et courtois, attentif à la parole de l'envoyé du ciel, s'efforce de comprendre et ne semble pas y parvenir. Un autre, au front chauve, aux petits yeux perçants et froids, aux favoris courts, semble tout prêt à accuser Jésus de semer le scandale et la sédition. Un troisième le repousse doucement pour ne rien perdre du savoureux discours, et, s'il est dans le groupe quelques têtes pensives et tout près d'être émues, ce sont plutôt celles des hommes de plaisirs que celles des hommes d'affaires.

Jésus est encore respecté, sinon aimé, de ceux qui le connaissent tant soit peu. C'est l'ami des enfants, des humbles, des pauvres, des pécheurs ; c'est le prophète que les princes des prêtres ont crucifié pour avoir trop aimé le peuple... Mais les prêtres ! mais l'Eglise ! les libertaires n'en veulent plus entendre parler, et voici comment Laurent Tailhade dissuade le Christ d'entrer à Notre-Dame :

N'entre pas dans ce lieu de ténèbre et de mort,
Toi qui pleuras un jour d'angoisse ou de remord,
Quand perlaient à ton front des sueurs d'agonie,
Vaincu par l'abandon et par le déconfort.
N'entre pas dans ce lieu d'où ton âme est bannie,
Viens avec nous, avec le pauvre qui t'aima,
Viens goûter avec nous l'espérance infinie !

Arrache-les, ces clous, laisse le vain décor
Du mensonge, de la laideur, de la honte !
Sous les arbres en fleur vibre le chant du cor,
Le matin rose et bleu comme un sourire monte.
C'est le nouveau printemps, o frère d'Adonis,
Un avril de douceur et de justice prompt.

Retourne aux insurgés, aux souffrants, aux bannis,
Anarchiste !... L'amour brode sa villanelle,
Viens, te mêlant aux chœurs des hommes rajeunis,
Chanter l'*Alleluia* de la Pâque éternelle !

Leconte de Lisle, l'impeccable styliste, n'est pas moins dur pour l'Eglise que le barde populaire. Il l'a peinte dans ses *Poèmes tragiques* sous les traits d'un monstre apocalyptique :

Telle que la Chimère et l'Hydre, ses aïeules,
Une Bête écarlate ayant dix mille gueules,
Qui dilatait sur les continents et la mer
L'arsenal monstrueux de ses griffes de fer.

La Bête vomit sur la terre des légions de croisés, qui vont massacrant, pillant, brûlant, détruisant tout sur leur passage. Et le poète voit l'Enfer :

. où, sur des grils ardents,
Avec des bonds, des cris, des grincements de dents,
Les générations se tordaient enflammées,
Toujours vives cuisaient et jamais consumées.

Il voit, dans le Paradis,

Quelques rares élus penchés sur ces supplices.

Il voit le Christ au jardin des Oliviers, frappé d'épouvante par l'horrible vision :

. Et l'Homme
S'abattant contre terre avec un grand soupir,
Désespéré du monde et désira mourir,
Et non loin, hors des murs de Tsiôn, haute et sombre,
La torche de Judas étincela dans l'ombre !

La haine de l'Eglise, de son esprit et de ses œuvres, semble être le *leitmotiv* de l'éloquence actuelle, et chacun apporte à le mettre en valeur toutes les ressources de son talent et toutes les véhémences de sa passion.

Même des esprits restés religieux au fond, comme Quinet, perdent tout sang-froid, quand ils viennent à toucher cette angoissante question.

Quinet écrivait, dès 1857 : « Il s'agit non seulement de réfuter le papisme, mais de l'extirper ; non seulement de l'extirper, mais de le déshonorer ; non seulement de le déshonorer, mais,

« comme le voulait l'ancienne loi germaine contre l'adultère, de
« l'étouffer dans la boue. »

Les catholiques n'ont, suivant Quinet, aucun droit à la liberté :
« Quoi ! dit-il, nous tomberions sous la fatalité de deux ou trois
« syllabes, et elles auraient la puissance magique de nous ôter le
« plus simple bon sens ! Parce que l'oppression a appris de nous
« à prononcer le mot de passe *Liberté*, nous voilà obligés en toute
« conscience de lui livrer la place que nous avons charge de
« défendre ! La liberté, est-ce le droit et le pouvoir de détruire
« aisément et impunément la liberté ? Le despotisme religieux ne
« peut être extirpé, sans que l'on sorte de la légalité. Aveugle, il
« appelle contre lui la force aveugle ! »

Ces paroles ont trouvé de l'écho chez les politiques et ont
accru chez nous l'esprit d'intolérance.

Schopenhauer définit la religion catholique « un billet à ordre
« sur le ciel, qu'il serait trop malaisé de mériter par soi-même.
« Les prêtres sont les entremetteurs de cette mendicité. »

Herbert Spencer estime difficile « de trouver une distinction
« qui satisfasse l'esprit entre les prêtres et les sorciers ».

Un auteur tout récent, et d'esprit paisible, définit le catholi-
cisme « une société de braves gens, qui croient à la divinité de
« Jésus, sur la foi de copies altérées, de manuscrits perdus,
« rédigés on ne sait où, ni quand, par des auteurs inconnus qui
« se contredisent, et qui n'ont pas été les témoins de ce qu'ils
« racontent (1) ».

L'esprit anticléricale envahit jusqu'aux sceptiques, que leur
dilettantisme semblait mettre à l'abri de cette polémique. Être
sectaire, quand on a une foi ardente, est presque chose
pardonnable ; être sectaire, quand on ne croit soi-même à rien,
est chose illogique. Torquemada brûlait les gens, mais avec la
conviction intime qu'il vengeait ainsi la cause de Dieu. Les
sceptiques actuels font la guerre à la religion sans croire pour
cela à la raison, dont ils connaissent parfaitement les limites, les
défaillances et les erreurs ; sans même croire à la science qui,
fondée sur la raison, présente justement les mêmes lacunes,
et qui leur prête à rire par ses prétentions au magistère uni-
versel. Un sceptique se doit à lui-même, suivant l'excellent
conseil de Renan, « de ne rien nier et de ne rien affirmer ». Qu'il
rie de tout, à la bonne heure ! Qu'il rie de ceci et s'emporte
contre cela, voilà qui n'est plus de jeu, et c'est cependant le
spectacle curieux que plus d'un nous donne.

(1) H. Loriaux, *l'Autorité des Évangiles*, Paris, 1907.

Le nom de M. Anatole France n'éveille certainement pas dans l'esprit l'idée d'un sectaire bien rébarbatif. L'auteur exquis de *l'Etui de nacre* et de *Sur la pierre blanche*, le psychologue avisé et indulgent de *l'Orme du Mail* et du *Mannequin d'osier*, qui a si bien fait parler notre collègue M. Bergeret, ne semblait pas destiné à faire sa partie dans un aussi bruyant concert. Il s'est pourtant laissé entraîner et jette feu et flamme contre le catholicisme, tout comme M. Charbonnel.

« Vous avez vu là-haut, nous disait M. Charbonnel, sur vos collines, le grand arbre, le grand noyer ou le grand chêne. Il est beau, majestueux en ses puissantes ramures. Vous allez vous étendre à son ombre. Quand vous regardez à travers ses branches, vous apercevez des coins du ciel bleu, et parfois vous entendez des oiseaux chanter dans les branches. Vous écoutez et vous rêvez. Ce grand arbre est l'image de l'Église, belle en ses ramures séculaires de dogmes, de légendes et d'œuvres de toutes sortes. Quand l'humanité va dormir à son ombre, elle aperçoit des coins de ciel bleu, un peu de vérité à travers les illusions et les mensonges. Et elle entend chanter les poètes, les artistes qui célèbrent la légende mystique. Mais voyez ! A l'ombre du grand arbre meurent les herbes, les arbustes, les tiges de blé. Il faut aux tiges de blé, aux arbustes et aux herbes le plein air et la pleine lumière des prés et des champs, là-bas, loin de l'ombre meurtrière. Les races meurent qui se sont endormies à l'ombre de l'Église. Il faut aux hommes, pour vivre, le plein air et la pleine lumière de la raison libre et de la science. »

M. Anatole France n'admet même pas la poésie du christianisme. Il ne voit dans l'Église « qu'une institution qui, pendant tant de siècles, mania, pétrit, broya la multitude humaine, et qui garde, jusqu'en sa décrépitude, les restes d'une force qui courba les empereurs ».

« La religion romaine se réduit (pour lui) à quelques superstitions grossières et à de basses et machinales pratiques. Elle a perdu toute autorité morale. Elle a pour elle la coutume, la tradition, l'usage. Elle profite de l'indifférence générale. Pour beaucoup de gens, à la ville comme à la campagne, l'église est un établissement plus civil que religieux, qui tient de la mairie et de la salle de concert. On s'y marie, on y porte les nouveau-nés et les morts. Les femmes y montrent leurs toilettes. Les gras propriétaires, les industriels, les financiers, les juifs riches sont les colonnes de l'Église romaine. C'est là une force, non toutefois une très grande force dans un pays comme le nôtre, où il y a peu d'indigents. »

Cette Eglise décrépite tombe dans la superstition et le radotage. Voici comment M. Anatole France parle du culte, passablement idolâtrique d'ailleurs, de saint Antoine de Padoue :

« On sait ce que la basse dévotion moderne a fait de ce franciscain rempli de courage et de piété, qui, dans un siècle dur et sombre, consacra sa vie à défendre les pauvres contre l'avarice des évêques et la cruauté des princes. Maintenant, par l'intermédiaire des Assomptionnistes, il retrouve, moyennant un honnête salaire, les objets perdus, et non pas seulement l'argent, les bijoux et les clefs. Je sais, à Bordeaux, un propriétaire à qui il a fait retrouver un locataire, et une dame à qui il a fait retrouver un attachement. »

Beaucoup de gens d'esprit très religieux pardonneraient assez volontiers à M. Anatole France ces malicieuses réflexions à propos d'une dévotion aussi peu éclairée ; on aura plus de mal à accepter ce qu'il dit de la morale chrétienne, considérée jusqu'ici comme le plus beau titre de gloire du christianisme.

Pour lui, cette morale « manque de tendresse humaine et de générosité. L'idée du devoir s'y montre intéressée, égoïste et sèche, et le bien y consiste presque uniquement dans l'observation de pratiques insignifiantes et de formules absurdes. Ce n'est pas la faute du prêtre. Sa doctrine l'oblige à lier les âmes à son Dieu incompréhensible, avant de les unir entre elles par la sympathie et par la pitié. La morale puérile des religieux a le tort grave d'imprimer la peur dans l'âme des enfants et d'effrayer les jeunes esprits par des images de flammes et de tortures, par la menace de supplices atroces. Ils enseignent à leurs écoliers qu'on ne peut échapper à l'enfer éternel qu'en observant des règles de vie minutieuses et compliquées, dans lesquelles le désintéressement n'a point de place. J'ai sous les yeux un petit livre de piété à images. On n'y voit que brasiers, fournaises, diables cornus armés de broches et de fourches. Cela nous semble ridicule, mais c'est odieux. »

Une religion qui sombre dans de pareilles superstitions, et qui appuie sa morale sur des images d'aussi mauvais goût, ne devrait pas être bien redoutable dans le siècle de la Raison et de la Science ; tel n'est point l'avis de M. Anatole France, qui, après nous avoir présenté le catholicisme sous le jour le plus terne et le plus attristant, conclut en nous montrant la société civile menacée d'un asservissement complet par ce médiocre adversaire. Il n'est que temps pour elle de se défendre ; le terrain est miné sous ses pas ; quelques jours encore, et nous serons soumis au régime du Saint-Office :

« Vous n'avez, dit-il, pas de pardon à attendre de l'Eglise ;
 « vous êtes à ses yeux comme si vous n'étiez pas, puisque vous
 « n'êtes plus catholiques. Elle vous a irrévocablement jugés et
 « condamnés. Elle hâte le moment d'exécuter la sentence. Vous
 « êtes ses vaincus et ses prisonniers. Elle augmente tous les
 « jours son armée d'occupation ; elle étend tous les jours ses
 « conquêtes. Elle vous a déjà pris le gros de votre bourgeoisie ;
 « elle enlève des villes entières, assiège les usines ; elle a des
 « intelligences, vous le savez bien, dans vos administrations,
 « dans vos ministères, dans vos tribunaux, dans le comman-
 « dement de votre armée. Ne lui demandez pas la paix ; elle ne
 « veut pas, elle ne peut pas vous l'accorder. Si vous suivez à
 « son égard les règles de vos prédécesseurs, la politique de la
 « Restauration, de la monarchie de Juillet et du second Empire,
 « vous serez amenés à lui donner assez pour la fortifier encore
 « et trop peu pour vous la rendre pacifique, et vous vous serez
 « fait seulement une ennemie plus redoutable. Gardez-vous de
 « lui rien céder, elle ne vous cédera rien. Elle médite, cette fois,
 « non plus de faire concourir le pouvoir laïque à ses desseins et
 « à sa gloire, mais de l'anéantir pour son infidélité. Elle prend
 « votre place ; elle se substitue à vous. Le gouvernement tem-
 « porel des papes, qui était la honte de l'humanité, votre Eglise
 « travaille ouvertement à l'établir chez vous. Elle veut faire
 « de la France une province des Etats pontificaux univer-
 « sels (1). »

M. Anatole France voit l'ombre du chapeau de Basile s'étendre du haut de Montmartre sur Paris et sur la France, et nous nous frottons les yeux, nous demandant si nous sommes bien éveillés, nous qui ne voyons ni chapeau ni ombre. Comme la passion grossit, comme elle déforme les objets ! Quel catholique intelligent reconnaîtra sa foi, sa vie religieuse, sa morale, dans les caricatures de M. Anatole France ? Quel Français, médiocrement au courant des choses de son temps et de son pays, croira, une minute, au péril noir, à l'imminence d'une conquête de la France par la Société de Jésus ? Quel historien, tant soit peu impartial ne se refusera à voir dans le gouvernement temporel des papes « la honte de l'humanité » ? Que ferait-on alors du gouvernement de Nicolas I^{er}, du gouvernement d'Isabelle II, du gouvernement d'Abd-ul-Hamid, le Sultan rouge, le massacreur d'Arméniens ? Que ferait-on des gouvernements de l'Amérique du Sud ? Préférerait-on à Pie IX, débonnaire et ami des arts,

(1) Anatole France, *l'Eglise et la République*, Paris, 1904.

le docteur Francia, tyran du Paraguay, ou Cipriano Castro, président du Venezuela ?

A voir ainsi les choses en gros et en noir, on ne voit plus juste ; on ne fait plus de philosophie ni d'histoire : on fait du pamphlet.

Les écrivains libres penseurs ne sont pas plus impartiaux vis-à-vis de l'Eglise que l'Eglise ne l'est à l'égard de la libre pensée, c'est le même parti pris, le même mépris, la même colère, les mêmes menaces : on dirait deux héros d'Homère s'invectivant avant de se lancer l'un contre l'autre.

M. de Lanessan nous dira : « Nous devons écraser l'infâme ; « mais l'infâme, ce n'est pas le cléricalisme, c'est Dieu ! » (*Monde maçonnique*, avril 1881, p. 503.)

M. Fernand Faure ajoutera : « Je dis que nous devons éliminer « l'influence religieuse, sous quelque forme qu'elle se présente. « Je vais plus loin encore : nous devons éliminer toutes les idées « métaphysiques, ou, pour mieux dire, toutes les croyances qui, « ne relevant pas de la science, de l'observation des faits, de la « seule et libre raison, échappent à toute vérification et à toute « discussion. Ces croyances-là sont une véritable infirmité dans « l'esprit de l'homme. » (*Bulletin du Grand-Orient*, 1885, p. 706.)

Pour M. Massé, « toutes les mesures qui tendront à diminuer « comme parti politique l'autorité de l'Eglise, à restreindre son « pouvoir, à limiter ses richesses, à soustraire à son influence « et à sa domination les jeunes intelligences, enfants d'aujourd'hui, citoyens de demain, sont des mesures auxquelles il « nous faut applaudir, parce qu'elles marquent un progrès et « constituent un pas en avant dans la voie de l'émancipation « intellectuelle. » (*Compte rendu du Convent de 1903*, p. 399 et 400.)

Pour M. Delpech, « le triomphe du Galiléen a duré vingt siècles ; « il disparaît à son tour, le Dieu menteur ! et s'en va rejoindre « dans la poussière des temps les autres divinités de l'Inde, de « l'Egypte, de la Grèce et de Rome, qui virent tant de créatures « abusées se prosterner au pied de leurs autels. » (*Ibid.*, p. 381.)

Ces idées prennent, sous certaines plumes, le tour le plus violent. M. Delannoy, auteur d'un livre sur *l'Enseignement laïque gratuit et obligatoire*, nous dit : « Le prêtre est un parasite « dans le monde : il consomme et ne produit pas. C'est donc « un être antisocial, qui, lui aussi, a fait son temps, comme « le vieux monde pourri qui nous l'a légué. Le prêtre n'a ni « patrie, ni famille. Il constitue donc un être à part, recevant « les impulsions d'une autorité que nous ne reconnaissons pas. « Il n'a d'autre but, en convoitant l'éducation de la jeunesse, que

« de la façonner au profit de son ambition personnelle, ou des « despotes dont il est le complice intéressé. »

La *Lanterne* du 4 mars 1905 veut que les prêtres « soient « considérés comme des êtres dangereux et malfaisants, qu'il « faut mettre par tous les moyens hors d'état de nuire. C'est un « scandale d'aimer et même de tolérer leur œuvre de mensonge, « leurs entreprises d'escroquerie, les atteintes perpétuelles qu'ils « portent à la liberté de conscience. En simple justice, et d'après « les règles élémentaires du droit commun, il n'y a qu'un édifice « gratuit qui soit fait pour ceux qui vendent des denrées im- « ginaires : la prison. »

Nous pourrions aller plus loin encore ; nous préférons nous borner à citer deux faits indiscutables et qui nous permettront de conclure.

Nous causions, un jour, avec un anticlérical instruit et de bonne compagnie, homme d'esprit à ses heures, extrêmement sceptique au fond et somme toute assez bon diable : « Pourquoi, lui disions- « nous, tenez-vous absolument à faire la guerre à la religion ? En « quoi votre situation personnelle peut-elle différer de ce qu'elle « serait si elle n'existait plus ? Etes-vous forcé d'aller à la messe « ou au sermon, de suivre le dais un cierge à la main, de « tendre votre balcon sur le passage de la procession ? Etes-vous « obligé de mettre votre fils au petit séminaire ou votre fille au « couvent ? Etes-vous obligé de donner votre argent aux quêtes « et aux œuvres de paroisses ? Votre curé est-il jamais venu « vous faire visite et vous importuner ? N'êtes-vous pas libre « de dire de la doctrine et du clergé ce que bon vous semble, de « publier ce que vous croyez être le vrai, sans ménagement « aucun, sans réticence, brutalement même, si vous le voulez ? « Votre attitude risque-t-elle de vous brouiller avec vos chefs et « de retarder votre avancement ? Non ! Alors pourquoi tant « d'acrimonie et tant d'hostilité contre des gens qui sont en majo- « rité de braves gens, qui ne vous demandent rien et ne peuvent « rien contre vous ? » Et notre interlocuteur, nous répondit : « C'est ennuyeux de rencontrer ces ensoutanés sur le trottoir ! » Nous ne lui fîmes pas, bien entendu, l'injure de prendre sa réponse au sérieux ; mais nous y vîmes l'aveu d'une chose que nous soupçonnions : c'est que l'anticléricalisme est pour beaucoup, au fond, un sentiment beaucoup plus qu'une doctrine.

Le second fait que nous voulons vous citer est plus frappant encore. C'était en ce pays et en cette ville de Clermont-Ferrand. Un ministre était venu prononcer un discours politique, au dessert d'un banquet, resté fameux dans les annales de la

gastronomie clermontoise. La philosophie ministérielle n'avait rien d'inaccessible : c'était cependant encore un art trop subtil pour la plupart de ceux qui étaient là, et, à quelques pas de l'orateur, un député disait à son voisin : « Qu'est-ce que c'est « que tout ça ? Ce n'est point comme cela qu'on présente les « choses. On crie : A bas les curés ! et ça suffit ! »

Que conclure maintenant, après cette longue étude, qui nous a menés de Renan au banquet des Gravanches ?

Que conclure ? Exactement ce que nous avons conclu de notre étude sur la France catholique, qui nous avait menés de Lacordaire au *Dimanche des Familles*.

Nous venons de faire encore le tour d'une société où se rencontrent tous les extrêmes, où se heurtent tous les contrastes. Avec ses plus nobles représentants, nous avons atteint les plus hautes cimes ; avec ses plus médiocres adeptes, nous avons pénétré des abîmes de niaiserie haineuse. Par en haut, elle semble toucher au ciel ; par en bas, elle descend bien au-dessous du niveau moyen de la moralité générale. Suivant l'étage où l'on s'arrête pour la contempler, elle apparaît comme sublime, ou vulgaire, ou barbare. Considérée dans son ensemble, on n'y voit plus qu'une société, semblable à toutes les autres, ni meilleure ni pire, qui n'a le droit de jeter l'anathème à aucune autre et qu'aucune n'a le droit d'anathématiser.

La France catholique et la France non catholique sont toutes les deux filles légitimes de la même mère ; elles sont sœurs ; elles se ressemblent trait pour trait ; elles ont mêmes qualités et mêmes défauts, le même esprit logique et les mêmes ambitions, la même générosité et les mêmes passions, la même impatience de tout joug et la même soif d'autorité.

Supposons, un instant, qu'à la place de deux moitiés de nation, nous soyons en présence de deux jeunes filles offrant, sous le même toit familial, les mêmes ressemblances de caractère et les mêmes contrastes d'idées. Vivront-elles en paix ou en guerre ? Elles vivront très probablement en guerre ; mais, si elles vivent en paix, soyez sûrs qu'elles sont l'une et l'autre très intelligentes, très libres, et qu'elles s'aiment beaucoup.

Et voilà, du même coup, la solution de notre problème : si nos deux Frances se font la guerre, c'est qu'elles ne sont pas vraiment libres ; c'est qu'elles ne s'aiment pas, et l'intérêt supérieur de la patrie voudrait cependant qu'elles vécussent toutes les deux en bon accord. Il ne nous reste plus qu'à voir ce qu'on a fait pour les rendre libres et pour les réconcilier.

G. DESDEVICES DU DEZERT.

Racine et le théâtre français

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

Conclusion.

Nous avons, dans nos dernières leçons, étudié Racine depuis la composition d'*Athalie* jusqu'à sa mort en 1699 ; et nous avons vu, vous vous en souvenez, que le poète, à proprement parler, n'avait pas été démoralisé par ses infortunes ; ni l'injustice des hommes, ni l'attitude un peu équivoque de M^{me} de Maintenon, ni la défaveur royale, n'avaient pu le décourager. Racine, complètement détaché des choses du monde, supportait tout avec sérénité.

Il défendait à son fils d'aller au théâtre : « Vous me déshonoreriez », lui écrivait-il. Il voyait mourir la Champs-meslé, son ancienne maîtresse, en 1698, et lui accordait à peine un souvenir. Saint-Simon a raison de dire que Racine a vécu en homme de bien : « Rien du poète dans son commerce, et tout de l'honnête homme, et de l'homme modeste. » Ce jugement est précieux à enregistrer, sous la plume d'un écrivain qui n'a jamais péché par excès de bienveillance.

Racine mourut le 21 avril 1699. Il fut inhumé au cimetière de Port-Royal-des-Champs, où il reposa jusqu'au 2 décembre 1711, sous une pierre où Boileau avait fait graver une épitaphe latine résumant la vie de son ami et contenant un jugement sur son œuvre. En 1711 (1), ses restes furent recueillis à l'église Saint-Etienne-du-Mont, et, en 1818, sa pierre tumulaire y fut aussi transportée.

La mort de Racine passa presque inaperçue. Cependant l'Académie française ne pouvait laisser partir, sans un mot d'adieu, ce poète qui avait été l'un de ses membres les plus illustres. Ce soin revint au successeur de Racine à l'Académie et au directeur en exercice de la docte compagnie.

Deux mois environ après la mort de Racine, l'Académie nomma

(1) Port-Royal avait été détruit, en 1709, par d'Argenson, lieutenant de police. Les familles qui avaient des parents enterrés à Port-Royal reçurent l'ordre de les faire exhumer et porter ailleurs.

pour le remplacer un de ses amis, M. de Valincour, que le roi venait de désigner comme historiographe, également en remplacement de Racine. Et c'est ainsi que la séance de l'Académie du 27 juin 1699 fut consacrée à la mémoire de l'auteur d'*Andromaque* et d'*Athalie*.

Ce fut une sorte de réédition de la célèbre séance de 1685, où Racine, recevant Thomas Corneille, avait fait l'éloge de Pierre Corneille, dans les termes magnifiques que vous connaissez. Il y eut d'abord le discours du récipiendaire, sur lequel je ne m'étendrai pas. M. de Valincour, homme du monde, prosateur correct, historiographe par occasion, avait l'avantage d'être l'ami de celui qu'il s'agissait de célébrer : il pouvait donc parler de lui en connaissance de cause. Son discours est bon à lire, parce qu'il nous fournit, sur la vie de Racine et sur son caractère, quelques détails précieux à recueillir. Par exemple, celui-ci, qui nous permet de voir l'estime que déjà, en 1699, certains contemporains croyaient devoir accorder aux deux dernières tragédies de Racine, à *Esther* et à *Athalie*, si peu favorablement reçues par le public de 1689 et par celui de 1691 :

« Quelle magnificence dans *Esther* et dans *Athalie*, pièces égales ou même supérieures à tout ce qu'il a fait de plus achevé, et dignes par tout, autant que des paroles humaines le peuvent être, de la majesté du Dieu dont il parle et dont il était si pénétré ! »

Mais je ne veux pas m'attarder à vous parler de M. de Valincour. J'aime mieux en venir tout de suite au discours du directeur de l'Académie, La Chapelle.

Celui-ci était un homme de théâtre. Né en 1655, La Chapelle, qui devait mourir en 1723, a laissé une réputation assez médiocre comme auteur dramatique : il a abordé sans grand succès la comédie et la tragédie, et je crois pouvoir affirmer que très peu d'entre vous connaissent son *Téléphonte* ou son *Ajax*. C'est à ce poète assez obscur qu'échut le périlleux honneur de louer Racine, comme Racine avait loué Corneille en 1685. Il est probable que les éloges décernés par La Chapelle à Racine durent bien faire souffrir Boileau, qui assistait à la séance, à moins que Boileau n'ait été, ce jour-là, plus sourd qu'à l'ordinaire. Vous allez en juger par les quelques passages de ce discours dont je vais vous donner lecture ; jamais éloge ne fut plus maladroit et même plus ridicule :

« Ce nom célèbre [de Corneille], auprès duquel vous avez placé le sien [celui de Racine], a renouvelé dans nos cœurs une plaie que rien ne peut plus fermer. Car, enfin, tant que Racine a vécu,

tant que nous avons vu parmi nous le compagnon, le rival, le successeur de ce génie divin, qui, né pour la gloire de sa nation, a disputé l'empire du théâtre aux Grecs et aux Romains, et l'a remporté sur tous les autres peuples de la terre, nous avons pensé le voir encore lui-même ; celui que nous possédions nous consolait de celui que nous n'avions plus ; et ce n'est qu'en perdant Racine que nous croyons les perdre tous deux, et que nous commençons à pleurer le grand Corneille.

« Je ne veux ni imiter ici, ni condamner ceux qui les ont comparés : si l'un a suivi de plus près la nature, et si l'autre l'a surpassée ; si l'un a frappé davantage l'esprit, si l'autre a mieux touché le cœur, ou bien si tous deux ont su également saisir et enlever le cœur et l'esprit, les siècles à venir, encore mieux que nous, libres et affranchis de toutes préventions, en décideront ; mais, dans celui-ci, la fortune met entre eux, après leur mort, une extrême différence.

« Lorsque le grand Corneille mourut, l'illustre Racine occupait ici la place que je remplis aujourd'hui ; et, de même qu'après la mort d'Auguste, celui qui fut l'héritier de sa gloire et de sa puissance, fit dans Rome l'oraison funèbre du premier empereur du monde, Racine, cette autre lumière du théâtre français, fut le panégyriste de celui que nous en regarderons toujours comme le fondateur et le maître ; ce fut lui qui recueillit, pour ainsi dire, qui enferma dans l'urne les cendres de Corneille : il sembla à la fortune qu'il n'y avait qu'un grand poète tragique qui pût rendre dignement ce triste devoir au grand poète tragique que nous perdions alors : cette même fortune, trompée peut-être par quelque accueil favorable que le public a fait à des ouvrages que j'ai hasardés sur le théâtre, *essaye aujourd'hui de faire en quelque sorte le même honneur à Racine* ; mais qu'en cette occasion elle signale bien son aveuglement, et la différence qu'elle met entre ces deux illustres confrères !... »

Voilà, vous l'avouerez, une étrange façon de célébrer Racine. Ecoutez encore ce que dit La Chapelle :

« Qu'il fut glorieux pour Corneille d'être loué par Racine ! Qu'il est malheureux pour Racine qu'entre tant de poètes et d'orateurs excellents, dont le nom eût fait honneur à sa mémoire, le sort ait choisi celui qui était le moins capable de célébrer tant de vertus. — Quelle grandeur ! quelle majesté ! quelle sublimité de pensées et de style éclatèrent dans cet éloge magnifique dont vous nous avez fait souvenir ! Il est tel que, quand tous les ouvrages de ces deux auteurs incomparables seraient perdus, échappé de l'injure des temps, seul il pourrait rendre leurs deux

noms immortels... A présent que ces deux poètes célèbres ne sont plus, la Muse tragique, ne craignons point de le dire, la Muse tragique est ensevelie elle-même sous la tombe qui les couvre... »

Ainsi parla La Chapelle. Ainsi Racine entra dans la gloire que, seule, peut consacrer officiellement la postérité.

*
**

Arrivés au terme de ces études, il nous reste maintenant à jeter un regard sur le chemin parcouru et à donner notre conclusion.

C'est Racine auteur dramatique qui nous a occupés cette année. Nous n'avons pas voulu examiner, dans nos vingt-trois leçons, l'œuvre entière de Racine, mais seulement son œuvre théâtrale. Cela nous a conduits à ne pas nous attarder sur certains détails trop connus de sa biographie, et à laisser de côté certaines parties de son œuvre, par exemple l'admirable *Histoire de Port-Royal* ; car de telles considérations nous eussent écartés de notre sujet.

Nous avons étudié l'enfance de Racine, sa jeunesse, son éducation sérieuse, qui a fait de lui un « honnête homme », et, ce qui ne gâte rien, un excellent helléniste. Nous avons vu « le petit Racine » s'émanciper, se répandre dans le monde, faire connaissance avec le théâtre. Il entre dans la vie littéraire, entouré d'amis lettrés eux-mêmes, qui facilitent ses débuts. Il s'enivre de sa gloire de poète de théâtre, il se révolte contre ses anciens maîtres de Port-Royal, il s'abandonne pendant dix ans à ce qu'il a plus tard appelé « les misères » et « les scandales » de sa vie dramatique. Puis c'est le retour aux sentiments pieux de son enfance et de sa jeunesse, retour encore lent après *Mithridate*, profondément sincère après *Phèdre* en 1677, irrévocable et définitif après *Athalie*, en 1691.

Si nous voulons bien comprendre le sens et la valeur de l'œuvre dramatique de Racine, il y a deux choses que nous ne devons jamais perdre de vue : d'une part, l'influence de Port-Royal, au début et à la fin de la carrière de Racine ; d'autre part, celle du grand Corneille, active surtout dans la période intermédiaire qui a vu naître les chefs-d'œuvre profanes de Racine.

Port-Royal a donné à Racine une instruction admirable. Racine eût pu être avocat, comme l'eût désiré M. Le Maître ; il se laissa tenter par le démon des vers. Mais l'empreinte de Port-Royal demeurerait ineffaçable : les Messieurs avaient fait de lui non un sectaire, non un hérétique, mais un catholique intelligent, un bon chrétien, sans épithète ; ils lui avaient donné le sentiment

du devoir et de la responsabilité humaine, et ce sentiment, Racine l'a toujours gardé profondément, quelles qu'aient pu être ses lamentables erreurs.

Quant à Corneille, son rôle n'est pas moindre. Peut-être que, sans lui, Racine se fût trop souvent abandonné à sa merveilleuse facilité. On peut dire que Corneille a contraint son rival à travailler avec acharnement ; que Racine, sous l'impulsion de son glorieux adversaire, est devenu de plus en plus sévère pour lui-même, et qu'il a pris ainsi plus clairement conscience de son génie. C'est pour mieux lutter contre Corneille que Racine s'est attaché à la variété dans le choix de ses sujets. Il a puisé à l'histoire grecque, à l'histoire romaine, à l'histoire contemporaine elle-même, avec *Bajazet*.

Mais quelle différence de situation entre les deux poètes ! Corneille, né à Rouen, étudié chez les Jésuites ; il ignore presque le grec, il connaît un peu le latin ; jusqu'à sa mort, il a conservé sa gaucherie de provincial, et son « âme grossière » ; il n'a pas connu les douceurs de l'amitié véritable ; il a eu moins de scrupules, avec des besoins que Racine n'a pas connus ; il s'est vu dans la nécessité de vendre ses ouvrages pour vivre, de mendier en vers et en prose, de tendre la main sans toujours recevoir. Et c'est ce poète pauvre qui a doté la scène française des incomparables chefs-d'œuvre que vous savez.

Il faut avouer que la tâche était moins lourde pour Racine. Celui-ci n'a pas eu à créer. Il a trouvé la voie ouverte : des modèles admirables s'offraient à lui ; son génie, stimulé par la malveillance de Corneille, devait faire le reste.

Après avoir étudié Racine et sa vie dramatique, nous avons aussi regardé curieusement autour de lui, parmi les poètes de théâtre, ses confrères ; et nous avons vu que les grands succès de l'auteur de *Britannicus*, de *Mithridate* et d'*Iphigénie* n'avaient pas nui aux pièces médiocres des versificateurs contemporains. Les faiseurs de tragédies ont été, sous lui, plus féconds que jamais ; et, de 1677 à 1699, de sa retraite à sa mort, le théâtre français a sans cesse joué des pièces nouvelles, d'ailleurs aussi médiocres que nombreuses. Le public a été assez vite consolé du départ de Racine, grâce aux pièces de Pradon, de Campistron ou de Lagrange-Chancel.

Dans l'étude spéciale que nous avons faite des tragédies de Racine, nous avons dû nous arrêter plus longuement sur *Andromaque*, le premier chef-d'œuvre, sur *Britannicus*, la pièce des « connaisseurs », sur *Phèdre*, la tragédie à intentions moralisatrices, sur *Athalie*, « le chef-d'œuvre de l'esprit humain ». Nous

avons vu Racine luttant pied à pied contre Corneille jusqu'à *Mithridate*, qui est vraiment le point culminant de sa carrière ; et, reprenant l'expression de Boileau, nous avons pu dire que Racine avait véritablement « balancé » son rival. Racine a réussi à faire triompher ses théories particulières, qui étaient aussi celles de Boileau, telles que nous les voyons exposées au troisième chant de l'*Art poétique*, auquel Racine a certainement collaboré. Racine a si bien fait triompher son idéal, que les poètes tragiques n'en ont pas eu d'autre jusqu'au romantisme. En plein dix-neuvième siècle, Ponsard est encore un continuateur et un successeur de Racine.

Avec Racine, en effet, la tragédie devient le « spectacle de l'âme » (tandis que l'opéra est le spectacle des yeux et la comédie le spectacle de l'esprit). Dans ses tragédies, pas de décors ni de costumes ; une matière très simple suffit au génie du poète, qui doit savoir faire « quelque chose de rien ». Deux fauteuils, et deux personnages qui causent face à face, voilà tout ce qu'il faut à Racine pour nous captiver durant cinq actes. Et ses pièces donnent l'illusion de la réalité : elles durent autant que la représentation, pas davantage. La loi des unités se trouve toujours exactement observée par Racine : on peut dire qu'il l'eût inventée, si elle n'avait point existé. D'ailleurs, vous ne l'ignorez point, ce n'est ni lui ni Boileau qui l'ont inventée ; lorsque Boileau écrit dans son *Art poétique* :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli,

ce ne sont pas des propositions impératives qu'il formule, il constate un fait simplement. L'Espagne, dit-il, a, dans ses pièces de théâtre, telles et telles habitudes ; nous, Français, nous en avons d'autres : nous voulons qu'en un lieu, qu'en un jour..., etc. Par conséquent, Boileau n'ordonne rien, ne rédige pas des canons ; il note seulement l'existence d'un état de choses, que d'ailleurs il envisage avec plaisir. C'est dans cette mesure qu'il faut retenir les vers célèbres sur les trois unités, règles que Racine a si brillamment illustrées de son exemple.

Le moment est venu maintenant de condenser en un seul tous nos jugements particuliers, de mettre Racine en présence de ses pairs, et de déterminer ainsi la place occupée par lui dans l'histoire de l'art dramatique.

Tout le monde est d'accord pour reconnaître que Racine est un poète tragique de premier ordre. Cependant, ainsi que je le disais tout à l'heure, on ne peut prétendre qu'il ait été un génie

créateur : après Corneille, il ne pouvait pas l'être ; il ne pouvait pas s'écrier, comme son vieux rival :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

Mais Racine, nous l'avons dit et il faut le répéter, a sur lui l'avantage d'une solide instruction : des Latins, il connaît autre chose que Sénèque ; quant aux Grecs, il les lit depuis son enfance, et vous savez tout ce qu'il leur doit. Il leur a rendu justice en excellents termes dans la préface de *Britannicus* et dans celle d'*Iphigénie*. Et Boileau était certain de faire plaisir à son ami, lorsqu'il disait dans ses vers tout le profit que Racine avait retiré de son commerce constant avec les plus grands poètes de la Grèce.

Dans l'Épître VII, Racine est rapproché de Sophocle :

Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de *Sophocle*...

Et, si l'on se reporte au quatrain composé par Boileau « pour mettre au bas du portrait de M. Racine », on retrouve encore Sophocle et Euripide nommés à côté de Racine :

Du théâtre français l'honneur et la merveille,
Il sut *ressusciter Sophocle* en ses écrits ;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

Remarquez que Boileau n'a jamais nommé Eschyle en parlant de Racine. Eschyle, sans doute, a créé véritablement la tragédie grecque ; mais il n'est pas exempt de rudesses et d'aspérités. Euripide, dont le génie est en partie analogue à celui de Racine, fait surtout songer à Voltaire, car tous deux se servent de la tragédie pour répandre leur prédication philosophique. En ce sens, Euripide est déjà un poète tragique de décadence. Sophocle seul représente la tragédie grecque dans sa véritable perfection. Comme le dit très bien Otfried Müller, « de tous les poètes anciens, Sophocle est celui qui est descendu le plus avant dans le cœur de l'homme... Les faits matériels ne sont presque chez lui que des *moyens pour développer poétiquement des situations morales* ».

Cela étant, nous pouvons dire que Racine a été véritablement le Sophocle de la France. Ses tragédies sont toutes faites de simplicité, d'observation, de sensibilité. En composant ses pièces, il ne manque pas de se demander : « Que dirait Sophocle, s'il voyait

cette scène ? Que dirait Sophocle de telle situation ? » Et nous sommes sûrs que, si Sophocle avait pu répondre, il eût applaudi des deux mains en lisant ou en voyant jouer les œuvres de son successeur.

— Mais, dira-t-on, comment se fait-il que Racine, ayant pour Sophocle un culte si profond, n'ait point songé à mettre ce même Sophocle sur la scène française ? Pourquoi n'a-t-il pas essayé de nous donner un *Philoctète* ou un *Œdipe-Roi*, lui qui a pris à Euripide les sujets d'*Andromaque*, d'*Iphigénie*, de *Phèdre*, et aussi ceux d'*Iphigénie en Tauride* et d'*Alceste*, auxquels il avait songé ? — La réponse est bien simple. Je vois dans ce fait une nouvelle preuve du respect de Racine pour Sophocle. Un grand peintre ne transportera jamais dans une de ses toiles les vierges de Raphaël ou le Christ de la *Cène* de Léonard. C'est, sans doute, à un sentiment analogue que Racine a obéi en n'essayant même pas de faire passer les incomparables chefs-d'œuvre de Sophocle sur le théâtre français.

Quant aux écrivains latins, vous savez l'admirable usage qu'il en a fait : Racine a dignement rivalisé avec Virgile dans *Andromaque*, et, dans *Britannicus*, avec Tacite, « le plus grand peintre de l'antiquité ».

Faut-il comparer Racine avec les étrangers ? Lope de Vega et Calderon lui sont à peu près inconnus : il les a dédaignés et il a bien fait. Le théâtre français avait mieux à faire, en 1667, qu'à se traîner après les Espagnols, dans une imitation maladroite et inopportune. — Racine a également ignoré Shakespeare : il faudra l'exil de Voltaire en Angleterre, pour que le génie du grand poète de *Macbeth* et de *Jules César* soit enfin révélé à la France.

Nous ne parlerons pas davantage d'Alfieri, de Goethe, ni de Schiller, qui, venus après Racine, l'ont sincèrement admiré. Aucun d'eux ne s'est vanté de l'avoir surpassé.

Quant à Voltaire, nous aurons l'occasion de le comparer à Racine dans nos leçons de l'année prochaine.

Je laisse aussi de côté les prédécesseurs de Racine, tels que Rotrou, Mairet, Scudéry, Du Ryer, Tristan, Quinault, Thomas, Corneille ; — et ses successeurs, Campistron, Lagrange-Chancel, Longepierre, Lafosse, La Chapelle. Pas un seul d'entre eux ne pourrait supporter la comparaison. Ce serait vouloir les écraser sous le poids d'une telle gloire.

Corneille seul, le grand Corneille, subsiste donc en face de Racine. Nous devons, en terminant, faire un bref parallèle de ces deux grands génies.

Les contemporains de Corneille et de Racine n'ont point man-

qué de les rapprocher. Saint-Evremond, dès 1665, après *Alexandre*, vous vous en souvenez, a éprouvé le besoin d'associer ces deux noms. Il déclare que la vieillesse de Corneille lui donne moins d'appréhension, depuis qu'il connaît le jeune Racine : et il souhaite que le vieux Corneille forme comme un père ce jeune poète destiné à lui succéder. Vous savez combien ce souhait est demeuré vain.

En 1669, Bossuet lui-même, dans une lettre à l'abbé d'Albret, futur cardinal de Bouillon, lettre demeurée 200 ans inédite, n'a pas craint de donner son avis sur la question. Nous savons que, dans sa jeunesse, Bossuet était un admirateur enthousiaste de Corneille, et nous retrouvons dans ses *Sermons* des traces de cette admiration ; l'orateur prend même au poète ce vers :

Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.

Dans la lettre dont je vous parle, Bossuet expose à son correspondant ses vues sur la préparation à l'éloquence, et il lui déclare : « Pour les poètes, je trouve *la force et la véhémence* dans Corneille, *la justesse et la régularité* dans Racine. » Bossuet s'exprime ainsi en 1669, alors que Corneille a déjà donné tous ses chefs-d'œuvre, tandis que Racine n'est encore que l'auteur d'*Andromaque* et de *Britannicus*. Au fond, Bossuet pense sans doute que Corneille est inimitable, tandis qu'il n'est pas impossible d'atteindre à la « régularité » de Racine.

En 1673, l'abbé de Villiers mettra encore en parallèle Corneille et Racine : dans son *Entretien sur les tragédies de ce temps*, à propos de l'*Iphigénie* de Racine, il invite les poètes à supprimer l'amour dans la tragédie.

Je n'insisterai pas sur le jugement porté par La Bruyère en 1687, deux ans avant *Esther* : « Corneille peint les hommes comme ils devraient être, Racine les peint tels qu'ils sont... Corneille est plus moral, Racine plus naturel. » Cela n'est pas exact. Est-ce à dire que le théâtre de Racine est *moins moral* que celui de Corneille ? La Bruyère ne tient donc pas compte de la préface de *Phèdre* ? Disons, pour être plus justes, que Corneille peint les hommes comme ils *pourraient* être, tandis que Racine les peint tels que nous les voyons autour de nous.

En 1685, l'année même où Racine prononce à l'Académie le fameux éloge de Pierre Corneille, Longepierre écrit que Corneille « s'adresse à l'esprit », tandis que Racine « s'adresse au cœur ».

Perrault, jugeant Racine, dans ses *Hommes illustres*, a essayé de tenir la balance égale entre lui et Corneille : « Il est vrai,

dit-il, que, si Corneille le surpasse du côté des sentiments héroïques et de la grandeur des caractères qu'il donne à ses personnages, le même Corneille lui est inférieur dans les mouvements de tendresse et dans la pureté du langage. »

Je ne vous dirai rien de l'appréciation du P. Porée, le professeur de rhétorique de Voltaire : il compare Corneille à « l'oiseau de Jupiter qui s'élance dans les nues, et paraît se jouer au milieu des éclairs et des tonnerres », et Racine au « tendre oiseau de Cypris, voltigeant autour des myrtes et des roses ». C'est un chef-d'œuvre de ridicule.

Nous concluons, nous, en disant que Corneille et Racine sont admirables tous deux, mais sans oublier que Corneille est fort de son droit d'aïnesse. Qu'eût été Racine, si Corneille n'avait pas existé ? Nous ne le savons pas ; tandis que nous savons très bien ce qu'a été Corneille sans Racine. Mais, après avoir rendu cette justice à l'auteur du *Cid*, nous devons reconnaître que l'œuvre de Racine, autant que celle de Corneille, mérite par ses qualités incomparables l'admiration des siècles.

A. C.

Histoire politique de la France contemporaine depuis 1848

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Professeur à l'Université de Paris.

Distribution géographique des partis en 1849 (suite).

Nous avons commencé à passer en revue les régions de la France pour voir comment les partis étaient distribués; nous avons consulté les rapports des procureurs généraux (Archives nationales, BB³⁰), rédigés d'après les rapports des procureurs de la république, établis eux-mêmes d'après ceux des juges de paix.

Nous avons étudié la région du Nord (Nord-Est et Nord-Ouest), caractérisée surtout par ce fait que la campagne est conservatrice, dans le sens du parti de l'ordre bien plus que dans le sens légitimiste, que les républicains sont partout en minorité, sauf en Alsace, et qu'ils ne se rencontrent guère que dans les centres ouvriers du Nord ou dans les centres d'industrie de draperie et bonneterie. Les campagnes sont plus républicaines dans les parties qui avoisinent le centre, à partir de Saint-Calais jusqu'aux limites de l'Yonne.

Nous allons continuer cette étude pour les régions de l'Ouest et du Sud-Ouest.

I. — *La région de l'Ouest* (pays de langue française) peut se subdiviser en trois groupes : Bretagne, Anjou et Poitou, Charente.

1° *Bretagne*. — L'ensemble du pays est légitimiste et soumis à l'influence du clergé. La puissance du parti légitimiste est plus forte dans la Bretagne française, contrairement au préjugé courant, surtout à Vitré, dans la région de la basse Loire et à Ploërmel. Les principaux journaux sont légitimistes : ce sont, à Rennes, le *Journal de Rennes*, à Saint-Brieuc la *Foi bretonne*, et surtout le plus influent, à Nantes, l'*Hermine*.

Les républicains, dans la Bretagne française, sont réduits à de petits groupes et plutôt modérés. A Rennes, il existe un groupe qui compte une soixantaine de membres, tous de la classe ouvrière. On ne compte pas plus de quatre cents socialistes dans tout le département d'Ille-et-Vilaine. A Nantes, il y a un tout petit foyer d'agitation : trois réunions sont à surveiller (boulangerie fraternelle, cercle littéraire de la rue Mercœur, cercle de la rue du Calvaire). On signale de petits centres à Fougères, à Redon, où les républicains sont divisés en bleus et en rouges.

Les républicains sont plus forts en pays bretonnant (il en est de même aujourd'hui), notamment à Lannion et à Tréguier. « Les classes inférieures sont disposées à la turbulence. » A Lannion, une condamnation est prononcée contre un individu qui a chanté des chansons bretonnes, où il était dit : « Les classes pauvres sont abandonnées ; les riches amassent tout ; les fermiers ne peuvent payer ; les pauvres seront toujours dupes... » Les républicains sont surtout influents dans les ports ; à Morlaix, l'agitation est entretenue par les ouvriers des tabacs ; mais, dit le procureur, « il suffirait d'un exemple sévère, d'une attitude ferme de l'administration ». A Brest, on signale « quelques esprits malades ou aigris » ; on note de la propagande socialiste auprès des ouvriers du port. Il en est de même à Lorient. Les ouvriers s'entendent pour voter ensemble ; ils opposent une liste à celle du parti de l'ordre. « On ne détruira ce foyer de socialisme..., écrit le procureur, qu'en plaçant les ouvriers sous le régime militaire. » On trouve aussi des centres républicains à la limite du pays chouan ; ainsi à Pontivy, qui a été fondé pour être la forteresse des « bleus » contre les chouans et qui l'est resté, Pontivy est devenu un centre de propagande républicaine avancée dans les villages des environs. Déjà Pontivy était gagnée dès février ; l'agitation y est entretenue par un commis des contributions indirectes, actif, d'une élocution facile, qui entretient des rapports avec les petites villes de l'arrondissement. Le procureur, dans un autre rapport, se félicite de l'heureux effet de la révocation de certains fonctionnaires.

Les légitimistes, dans cette partie de la Bretagne, sont surtout représentés à Vannes et dans l'arrondissement de Lorient.

En somme, la répartition est restée la même aujourd'hui.

2° *Anjou et Poitou*. — Cette région comprend la Vendée historique. Le Nord, c'est-à-dire l'Anjou et la partie septentrionale du Poitou (départements de la Vendée, de Maine-et-Loire et arrondissement de Bressuire), est une région légitimiste restée

essentiellement sous l'influence du clergé, sauf les ouvriers ardoisiers de Trélazé et les ouvriers de Cholet. L'arrondissement de Saumur fait exception et appartient à la région de la Loire. Il y a une opposition entre le Bocage (évêché de Luçon), pays de grands propriétaires, et la Plaine où le sol est morcelé. La distinction entre blancs et bleus n'est pas une distinction entre conservateurs et républicains ; les bleus ont le plus souvent accepté le bonapartisme. Il n'y a de vrais républicains — et encore modérés — qu'aux Sables-d'Olonne et dans un petit groupe d'ouvriers de Montaigu.

Le Sud et l'Est de la région avaient formé un assez fort parti d'opposition conservatrice sous Louis-Philippe. Cette région comprend l'arrondissement de Saumur, la plus grande partie des Deux-Sèvres et de la Vienne ; cependant Poitiers n'est pas un centre de vie politique : c'est « une ville pieuse » ; une ville de couvents (il en est encore de même aujourd'hui). Depuis 1848, le pays s'est coupé en deux : une partie est républicaine, notamment à Châtellerault, grâce à sa manufacture d'armes et à ses fabriques de coutellerie ; le procureur en signale « la population ouvrière, dont la passion politique s'est emparée ». Au contraire, les conservateurs dominent à Loudun, à Civray, à Montmorillon. Le plus républicain de ces départements est celui qui est le plus au sud : les Deux-Sèvres. La population y est assez aisée, formée de petits propriétaires ; il y a des groupements protestants importants. Les républicains sont surtout signalés à Niort et à Melle ; ils se réunissent dans des cafés en éludant la loi sur les associations. A Niort se publie la *Revue de l'Ouest*, républicaine modérée, l'*Echo de l'Ouest*, d'allures démocratiques ; il se fonde aussi un organe montagnard, l'*Œil du Peuple*, dont le procureur signale le ton agressif et surtout anticlérical. Il compte 400 abonnés ; condamné à une amende qu'il ne put payer, il dut disparaître.

3° *Les Charentes* (Angoumois et Saintonge). — Cette région a un caractère spécial : c'est un pays agricole, peuplé de paysans propriétaires. « La propriété territoriale garantit contre l'invasion des doctrines socialistes. » La population y est d'opinions conservatrices : elle est devenue très vite napoléonienne, mais elle est très hostile au clergé. Les procureurs signalent le fait : « Habituellement fort napoléoniens... mais fort irréligieux... C'est par là que la propagande démagogique cherche à les atteindre... Des feuilles de propagande irréligieuse sont envoyées gratuitement... On a cherché à établir quelques pasteurs protestants, et on a réussi dans quelques communes. » Les procureurs

constatent aussi que, là où le protestantisme s'établit, la population passe à la démagogie.

Les journaux appartiennent au parti de l'ordre, mais ne sont pas du tout légitimistes. La tendance est conservatrice, sans attaches avec les anciens partis. Elle est combattue à Confolens par l'influence personnelle de Babaud, qui est commandant de la garde nationale et dirige un journal.

Dans la Charente-Inférieure, il y a plus d'éléments républicains. A La Rochelle, il existe une hostilité permanente contre la troupe et elle prend une forme républicaine ; mais il n'y a que très peu de socialistes. A Saintes, où il y a beaucoup de tailleurs de pierre et de maçons, il existe un journal républicain, l'*Union républicaine*, dirigé par l'ancien représentant Gaudin ; il a 500 abonnés. C'est à Rochefort qu'il y a le plus de républicains, par suite de la présence des ouvriers du port signalés en 1852 comme « prêts à la lutte ». — Le procureur général se plaint beaucoup du rôle joué par les instituteurs.

Dans l'ensemble, la région de l'Ouest est conservatrice. Les pays déjà républicains à cette époque non seulement n'ont pas été conquis, mais sont rapidement devenus radicaux.

II. — *Région du Sud-Ouest*. — Nous entendons ce mot au sens large : c'est tout le bassin de la Garonne à l'exception du Limousin ; c'est ce qu'à Paris on désigne souvent sous le nom de Midi. Cette région peut se diviser en trois parties : la côte, l'intérieur, les Pyrénées.

1^o *Les départements côtiers* (Gironde, Landes, Basses-Pyrénées). — C'est un pays conservateur, en partie légitimiste, en partie libéral.

En Gironde, l'opinion est conservatrice, légitimiste, surtout dans les régions de Libourne et de Lesparre ; mais ces conservateurs ne sont pas napoléoniens ; les partis sont avant tout bourgeois ; les ouvriers de Bordeaux s'occupent peu des partis politiques (cela est encore vrai aujourd'hui). Il y a cependant quelques groupements républicains à Bordeaux, mais relativement moins importants que ceux des petites villes du département : La Réole, Bazas, Blaye, Castillon, Sainte-Foy-la-Grande (centre protestant). A La Réole, on a prononcé la dissolution du conseil municipal ; un nouveau conseil « socialiste » a été élu.

Le procureur raconte qu'on a poussé des cris de : « Vive la guillotine ! » et de : « Vive Ledru Rollin ! » Il se plaint beaucoup des maires. « Il est fâcheux, dit-il, que l'on ne puisse frapper les maires comme les instituteurs ; ce sont des milliers d'insectes malfaisants et importuns... qui introduisent la souffrance dans

le corps social ». Il regrette également de ne pouvoir obtenir des jurés la condamnation des délinquants politiques.

Dans les Landes, la population est signalée comme très molle ; elle est dans l'ensemble conservatrice ; il n'y a guère de républicains qu'à Aire et à Tartas, sous l'influence personnelle de Pascal Duprat.

Dans les Basses-Pyrénées, il semble y avoir une lutte assez vive. Le pays basque est conservateur ; mais la propagande républicaine s'exerce par trois journaux et par les instituteurs qui ont un organe spécial, la *Tribune des Instituteurs pyrénéens* (mensuel). Les centres les plus républicains sont à Saint-Jean-Pied-de-Port, Tholdy et Saint-Palais, et parmi les ouvriers des grandes villes, à Pau. Bayonne se signale par un « esprit de fronde et d'inintelligente opposition ». En 1852, la ville nomme un conseil municipal d'opposition ; mais c'est un esprit de fronde et non un esprit républicain.

2^e *Départements de l'intérieur.* — C'est une région formée d'un pays de collines au Nord ; et, à l'Est et à l'Ouest, de la grande plaine de la Garonne et des basses vallées de ses affluents. C'est une région agricole, et il n'y a d'industrie qu'à l'extrémité Est (Castres et Mazamet). Cette région embrasse les vieux pays de Périgord, Quercy, Agenais, Albigeois, Toulousain et Armagnac, formant sept départements.

Dans l'ensemble, la partie Nord-Ouest est la partie la plus républicaine (Dordogne, Lot-et-Garonne, Gers et partie Ouest du Tarn-et-Garonne et de la Haute-Garonne). C'est une des régions les plus rouges de la France et une de celles qui furent le plus frappées après le coup d'Etat.

Dans la Dordogne, pays agricole et de métayage, la grande majorité de la population est républicaine ; ce fait frappe beaucoup le procureur qui l'attribue à l'action des maires et à celle des instituteurs qui sont sous la dépendance des conseils municipaux. La population est ignorante, mais échappe à l'action du clergé qui est légitimiste ainsi que les gros propriétaires. Un juge de paix envoya, un rapport repro luit par le procureur où se trouve exprimée cette idée que c'est le maire qui fait la propagande socialiste. « Dès qu'un maire est nommé, il dit qu'il possède la loi. » Ce sont les maires qui font voter. Ils donnent les bulletins avec les cartes d'électeurs. De plus, un fonctionnaire qui ignore le patois n'a aucune influence sur le peuple. Le paysan repousse les idées monarchiques, parce qu'elles s'allient avec le mot de noblesse ; ce qui explique le peu d'influence du parti légitimiste, nombreux, riche... Le pays est resté étranger aux hor-

reurs de 93 et en est encore aux antipathies de 1789... Le parti socialiste est formé, en général, d'ambitieux de bas étage... réduits à la misère par impuissance au travail... Les paysans n'osent avouer qu'on les a enrôlés sous la bannière du vol et du pillage. » Toutes les villes sont des centres républicains. A Périgueux, se publie le *Républicain de la Dordogne* ; à Ribérac, un journal socialiste de Marc Dufraisse.

Le Lot-et-Garonne est un pays agricole, de métayers ; le tempérament politique y est assez mou. Le parti républicain domine dans les villes, surtout dans celles de la vallée de la Garonne et dans celle du Lot. Agen est presque partagé ; le parti républicain est plus fort à Astafort, à Marmande et surtout à Villeneuve-sur-Lot. Encore en 1854, on signale « le détestable esprit d'opposition » de cette ville ; en 1857, on l'appelle « ville de tout temps ingouvernable ». Aux confins de la Dordogne, on rencontre aussi des républicains : ainsi à Villeréal, à Sauveterre. Le Sud est moins républicain, surtout dans l'arrondissement de Nérac, sauf à Barbaste, centre socialiste.

Le Gers est un pays agricole, plus pauvre que le Lot-et-Garonne ; les esprits y sont plus actifs, plus rudes, plus violents ; il a été très travaillé par la propagande républicaine. Le pays conservateur se montre assez craintif et ménage les républicains. La région la plus républicaine, et la plus civilisée, est celle qui est voisine de la Garonne, surtout Lectour et Condom. A Lectoure, le journal *l'Egalité* exerce « les plus grands ravages » ; le maire interdit l'entrée de l'église. « Et cependant, écrit le procureur, c'est un pays purement agricole ; la propriété y est très divisée. » A Condom, on attribue au mécontentement causé par l'impôt les tendances socialistes de la population ; on affiche des placards portant : « Mort aux réactionnaires. » A Mirande, il y a un parti socialiste, qui est peu combattu par le sous-préfet. A Valence, se fait sentir l'influence de Condom ; à Fleurance, un instituteur communiste éduque dans ses idées des fils d'artisans ; à la frontière du département, Mauvezin est un centre républicain.

Les conservateurs dominent dans le Nord, surtout à Lombez et du côté des Pyrénées.

Dans la Haute-Garonne, la région rurale est la plus républicaine, surtout dans la vallée du fleuve, à Muret principalement, et dans la région haute de la vallée, à Saint-Gaudens, Montréjeau (où le conseil municipal est rouge), à Saint-Bertrand. A Toulouse existe un fort parti légitimiste, qui agit même sur les ouvriers par des associations ; cependant la population ouvrière est en majorité républicaine ; elle a ses clubs, ses cafés. Les représen-

tants de la Montagne organisent des correspondances avec les différents cantons. — Le parti conservateur domine au sud et à l'est, surtout dans l'arrondissement de Villefranche, où les légitimistes sont en majorité.

Le parti républicain tend à dominer dans la région Nord-Ouest ; au contraire, dans la région vers le Massif central, le pays est en majorité conservateur.

Le Lot est le département le plus disputé. Antérieurement à 48, la vie politique était aux mains de deux familles en lutte, les Saint-Priest et les Calmon, qui ont continué à se combattre : les rouges en ont profité ; deux représentants montagnards ont été élus. La région la plus conservatrice est l'arrondissement de Cahors, soumis à l'influence du clergé. « Le peuple y croit en Dieu et y respecte l'autorité ». Les légitimistes dominent grâce au clergé ; il n'y a pas d'orléanistes. Il y a des groupements républicains dans les villes, à Calais, à Castelnau (ville ouvrière), à Gourdon (dans le voisinage de la Dordogne). Le centre le plus nettement républicain est Gramat, où la garde nationale se montre indisciplinée ; il y a également des manifestations républicaines à Figeac et à Saint-Céré.

Dans le Tarn-et-Garonne, le seul pays républicain est à l'Ouest : c'est l'arrondissement de Moissac ; la ville est un centre rouge habité par une bourgeoisie enrichie ; Valence a été contaminée par Condom. Dans l'arrondissement de Castel-Sarrazin, sont républicains les deux cantons limitrophes de Saint-Nicolas et de Lavit. Le reste est conservateur. Les légitimistes sont en majorité à Montauban, où s'exerce cependant l'influence orléaniste personnelle de Léon de Malleville.

Dans le Tarn, la région conservatrice est le pays agricole, entièrement catholique, surtout dans l'arrondissement de Lavaur, qui est légitimiste, soumis à l'influence des gros propriétaires. Il y a quelques groupements républicains à Albi et à Gaillac. Le pays le plus républicain est la région industrielle et protestante de Mazamet et de Castres.

3^e Dans les Pyrénées, il y a des conditions de vie spéciale ; la population y est pauvre et encore privée de communications ; ce qui domine, ce sont les influences locales.

Dans les Hautes-Pyrénées, la majorité est conservatrice, mais une forte influence républicaine s'exerce à Tarbes, autour de Deville qui dirige un journal ; il n'y a pas cependant d'organisation spéciale. Il y a encore un petit groupe à Bagnères. Le pays rural (Argelès, Lourdes) est soumis à l'influence du clergé ; mais il est divisé par la rivalité des familles Gontaut et Goulard.

Dans l'Ariège, le pays a été divisé de tout temps en deux partis locaux, mais pour des raisons personnelles, et ce n'est pas là une division politique véritable. On signale dans la population un esprit d'indiscipline et de rébellion. Il y a un parti montagnard dans quelques centres, à Foix, Tarascon, Saint-Girons.

M.

Sujets de devoirs

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

LICENCE ÈS LETTRES.

Dissertation française.

Vous définirez le goût de Voltaire d'après sa *Correspondance*, et vous signalerez les tendances nouvelles qui marquent l'élargissement du goût classique.

Composition de grammaire latine.

I. Etudier, en donnant la traduction littérale, les vers suivants au point de vue de la langue, de la syntaxe et du style (Virgile, *Æn.*, IV, 105-104) :

Olli (sensit enim simulata mente locutam,
Quo regnum Italiæ Libycas averteret oras)
Sic contra est ingressa Venus : « Qui talia demens
Abnuat, aut tecum malit contendere bello ?
Si modo, quod memoras, factum fortuna sequatur.
Sed fatis incerta feror, si Juppiter unam
Esse velit Tyriis urbem Trojaque profectis,
Miscerive probet populos, aut fœdera jungi.
Tu conjux ; tibi fas animum tentare precando,
Perge ; sequar. »

II. Etudier les vestiges de l'ancien locatif qui subsistent encore dans le latin classique ; expliquer l'origine des formes citées.

LICENCE PHILOSOPHIQUE.

Philosophie dogmatique.

Expliquer, et, s'il y a lieu, discuter cette formule d'un savant contemporain : « Il ne peut pas plus y avoir une science immorale qu'une morale scientifique. »

Histoire de la philosophie.

La philosophie arabe et européenne au XII^e siècle.

LICENCE HISTORIQUE.

Histoire ancienne.

Formation et développement des pouvoirs d'Auguste ; traits généraux de sa condition.

Histoire du Moyen Age.

Le règne de Philippe III le Hardi.

Histoire moderne.

Les colonies françaises de 1743 à 1763.

Le gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Billets d'aller et retour individuels ou collectifs pour toutes les stations thermales du réseau P.-L.-M., notamment :

AIX-LES-BAINS, CHATELGUYON (Riom), **EVIAN-LES-BAINS, GENÈVE, MENTHON** (Lac d'Annecy), **URIAGE** (Grenoble), **ROYAT** (Clermont-Ferrand), **THONON-LES-BAINS, VICHY**, etc.

1° Billets d'aller et retour individuels de 1^{re}, 2^e et 3^e classe, valables 10 jours, avec faculté de prolongation, délivrés du 1^{er} mai au 31 octobre, dans toutes les gares du réseau ; réduction de 25 % en 1^{re} classe et de 20 % en 2^e et 3^e classe.

2° Billets d'aller et retour de famille de 1^{re}, 2^e et 3^e classe, valables 33 jours avec faculté de prolongation, délivrés du 1^{er} mai au 15 octobre, dans toutes les gares du réseau, sous condition d'effectuer un parcours simple minimum de 150 kil., aux familles d'au moins 3 personnes voyageant ensemble.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de 4 billets simples ordinaires (pour les 2 premières personnes) le prix d'un billet simple pour la 3^e personne, la moitié de ce prix pour la 4^e et chacune des suivantes.

ARRÊTS FACULTATIFS

Faire la demande de billets (individuels ou collectifs) 4 jours au moins à l'avance à la gare de départ.

Nota. — Il peut être délivré à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet collectif de stations thermales et en même temps que ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire sera admis à voyager isolément (sans arrêt) à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille entre le point de départ et le lieu de destination mentionné sur le billet collectif.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

Livres de Distributions de Prix

TOUS LES OUVRAGES SONT ILLUSTRÉS

DE NOMBREUSES GRAVURES

360 VOLUMES en 22 Séries

Nous envoyons franco sur demande :

Le Catalogue de Livres pour distributions de prix
Enseignement secondaire,

Le Catalogue de Livres pour distributions de prix
Enseignement primaire.

NOUS ENVOYONS ÉGALEMENT FRANCO SUR DEMANDE :

LE LIVRE DES VACANCES, plaquette illustrée, très intéressante, renfermant plus de 300 analyses d'ouvrages de lecture et de prix pour Ecoles primaires et Ecoles primaires supérieures, à toutes les personnes désireuses de faire un choix de livres pour les prochaines distributions de prix. Pour recevoir cette brochure, il suffit d'adresser une carte de visite sous bande, timbrée à un centime, à M. l'Administrateur de la Société française d'Imprimerie et de Librairie, 15, rue de Cluny, PARIS.

Année scolaire 1907-1908

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

ABONNEMENT

UN AN

France. 20 fr.
payables 10 francs au comptant et le surplus par
5 francs les 15 février et 15 mai 1908.
Étranger. 23 fr.
payables en une seule fois.
LE NUMÉRO : 60 centimes

SOMMAIRE

Pages

- | | | |
|-----|---|---|
| 673 | LA VIE ET LES ŒUVRES DE SÉNÈQUE. —
<i>Les œuvres philosophiques de Sénèque.</i> | Jules Martha,
Professeur à l'Université de Paris. |
| 684 | L'ÉGLISE ET L'ÉTAT EN FRANCE, DEPUIS 1848
JUSQU'À NOS JOURS. — <i>La guerre aux congrégations.</i> | G. Desdevises du Dezert,
Professeur à l'Université
de Clermont-Ferrand. |
| 699 | LES POÈTES FRANÇAIS DU XIX ^e SIÈCLE QUI CONTI-
NUENT LA TRADITION DU XVIII ^e . — <i>Népomu-
cène Lemercier; ses idées littéraires.</i> | Emile Fagnat,
de l'Académie française. |
| 709 | HISTOIRE POLITIQUE DE LA FRANCE CONTEMPO-
RAINE DEPUIS 1848. — <i>Répartition géo-
graphique des partis (suite).</i> | Charles Seignobos,
Professeur à l'Université de Paris. |
| 720 | BIBLIOGRAPHIE. | |

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

Tous les droits de reproduction sont réservés.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE OUVRIÈRE

VIENT DE PARAÎTRE

YACHA LE VAGABOND

Par **SERGE BARRANX**

Un volume in-18 jésus, broché.	» 95
» » relié toile souple.	1 45
<i>Le même</i> , avec illustrations hors texte, broché, couverture illustrée et tirée en deux couleurs.	1 95
<i>Le même</i> , avec illustrations hors texte, reliure genre amateur, dos et coins toile, plats marbrés, tranches jaspées.	2 45

A paru précédemment dans cette collection

Face à la Vie

PAR LE MÊME AUTEUR

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La vie et les œuvres de Sénèque

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris.

Les œuvres philosophiques de Sénèque.

Après avoir terminé l'étude détaillée de la biographie de Sénèque, nous arrivons maintenant à ses ouvrages. Au cours de nos recherches précédentes, nous avons déjà été amenés à en signaler quelques-uns ; mais nous n'avons pu le faire qu'en passant, d'une façon provisoire et superficielle. Il nous faut donc revenir sur quelques-uns ; car nous ne saurions prétendre étudier l'ensemble des œuvres de Sénèque. Nous laisserons de côté l'*Apocolokyntose*, qui n'a qu'une importance secondaire, et que nous connaissons déjà pour en avoir fait l'analyse. Nous n'étudierons pas non plus la correspondance de Sénèque et de saint Paul, parce qu'elle n'est pas authentique, malgré l'opinion de saint Jérôme et de saint Augustin ; il suffit de la lire pour s'assurer qu'elle est apocryphe : elle est tellement inepte et insignifiante qu'on ne saurait raisonnablement l'attribuer à des hommes supérieurs, comme Sénèque et saint Paul. En réalité, c'est une œuvre d'école, qui date vraisemblablement du iv^e siècle de notre ère. Nous laisserons encore de côté toute la partie poétique de l'œuvre de Sénèque, et notamment les tragédies, qui sont bien de lui. Il serait, en effet, impossible d'étudier, en un court espace de temps, des ouvrages qui soulèvent une foule de questions techniques,

questions d'authenticité, etc. La production de Sénèque, nous le voyons, a été tellement abondante que, malgré la perte de plusieurs de ses ouvrages, il nous est impossible de tout étudier. Nous nous en tiendrons donc, spécialement, aux œuvres qu'on peut qualifier de philosophiques.

La première question que nous devons nous poser est celle-ci : sur quoi portent ces ouvrages philosophiques de Sénèque ?

Pour résoudre cette question, il faut savoir exactement ce qu'était la philosophie ancienne et de quelles parties elle se composait. C'est Sénèque lui-même qui va se charger de nous l'apprendre. « D'après les autorités les plus nombreuses et les plus considérables, écrit-il à Lucilius dans la lettre 89, la philosophie se divise en trois parties : la première, c'est la science morale ; la deuxième, c'est la science naturelle ; la troisième, c'est la science logique. »

La science morale étudie les conditions du bonheur individuel et social, la vertu et le vice, les passions ; elle étudie et marque les devoirs de l'homme envers lui-même, envers ses semblables, envers sa patrie, envers la divinité ; elle règle la conduite de la vie privée et publique.

La deuxième partie de la philosophie, appelée science naturelle ou physique, étudie la constitution du monde, la nature de la matière, les éléments constitutifs de la matière, l'eau, l'air, la terre, le feu ; elle cherche de quelle manière ils sont distribués dans l'univers ; elle s'occupe encore du ciel et des astres qui s'y meuvent, recherche les lois de leurs mouvements, étudie les phénomènes météorologiques, le froid et le chaud, la foudre, l'éclair, le tonnerre, la pluie, la grêle et les vents. Elle étudie, en outre, la mer et tous les phénomènes qui s'y produisent, la terre, sa constitution physique et géologique, les fleuves, les montagnes, les climats ; la physique embrassait, en outre, tout le domaine actuel de l'histoire naturelle : elle comprenait donc l'étude des animaux, et de celui qu'on considérait comme le centre et le roi de la vie universelle : l'homme. Elle étudiait son corps, ses diverses fonctions, ses différents organes. Elle étudiait aussi son âme ; car, pour les anciens, l'âme était encore quelque chose de matériel, au même titre que les autres organes.

Quant à la logique, Sénèque la définit ainsi : c'est la science qui apprend le sens exact des mots, règle les procédés d'argumentation et évite de laisser le faux se glisser à la place du vrai. Elle étudie les opérations de l'esprit, fait voir aux philosophes ce qu'il y a, au juste, sous les mots et sous les phrases qu'ils emploient dans leurs raisonnements. Il faut, en effet,

pour raisonner sainement, que ces mots et ces phrases aient une valeur exactement définie pour tout le monde. La logique comprend non seulement l'art de bien parler, mais encore l'art de bien raisonner, de bien discuter, de voir si les autres raisonnent juste; sinon, la logique fournit les moyens de les prendre en flagrant délit de sophisme et d'erreur. La logique renferme donc deux divisions : la rhétorique, qui a pour objet d'enseigner à s'énoncer clairement, et la dialectique, qui enseigne à discuter selon les règles. La dialectique est, en quelque sorte, une escrime de l'esprit : elle apprend à connaître, pour ainsi dire, le défaut de la cuirasse de l'adversaire, et à l'attaquer précisément par son point faible.

Telles étaient donc, pour les anciens et pour Sénèque lui-même, les trois sciences que formaient les trois parties de la philosophie : morale, physique, logique.

Il nous faut maintenant examiner si toutes trois sont représentées dans les ouvrages philosophiques de Sénèque. Chose curieuse, l'une d'entre elles est totalement absente de ses œuvres : c'est la logique. Sénèque ne traite pas, une seule fois, une question de logique. Et non seulement il s'abstient d'en traiter; mais encore, toutes les fois que l'occasion se présente, il éprouve un plaisir non dissimulé à attaquer la logique et à couvrir de sarcasmes les procédés des dialecticiens. L'abstention de Sénèque n'est donc pas due à un simple hasard; c'est, au contraire, une abstention voulue, raisonnée, systématique. S'il ne s'occupe pas de ces questions, ce n'est pas par une simple rencontre fortuite et accidentelle, c'est parce qu'il croit que c'est une discipline puérile, inutile, voire même nuisible. Il est très facile de trouver, dans les œuvres de Sénèque, des passages caractéristiques qui nous montrent son état d'esprit et sa façon de penser à l'égard de la logique.

Dans la lettre xlv à Lucilius, il se raille de ces subtilités sophistiques et de ces discussions captieuses, qui ne font qu'exercer une vaine ingéniosité d'esprit. Nous ne faisons là, dit-il, que tresser des nœuds, embrouiller des ambiguïtés de mots, uniquement pour avoir le plaisir de les débrouiller ensuite. Avons-nous donc tant de moments à perdre en ces querelles futiles? Savons-nous donc trop bien l'art de vivre et de nous préparer à la mort? Que nous font ces distinctions de synonymes, auxquelles personne ne s'arrête, sinon dans ces discussions oiseuses? Il y a bien d'autres questions dignes de fixer l'attention d'un sage, sans qu'on aille perdre son temps à ces vaines jongleries.

Il revient à la charge dans la lettre xlviii, où il cite des

exemples de ces arguments captieux, indignes, d'après lui, d'occuper les loisirs d'un philosophe. C'est là, dit-il, torturer les mots et les syllabes, sans aucun fruit pour personne.

« Ces subtilités, dit-il encore dans la lettre cxiii, ne font qu'exercer l'esprit à propos de vaines querelles, et consomment nos loisirs dans des discussions qui ne servent absolument à rien. Ces querelles me font rire ; pourquoi ne pas employer notre temps à traiter des sujets qui nous soient utiles et salutaires, à rechercher les moyens d'acquérir la vertu, et les voies qui nous y conduisent ? »

« Tout cela, écrit-il dans la lettre cvi, c'est un simple jeu d'esprit. C'est jouer aux échecs. On use la subtilité de son esprit à des querelles superflues. Ces sottises ne rendent pas les hommes meilleurs : elles en font des pédants. Ce que nous apprenons ainsi ne sert pas à la conduite de la vie, mais ne sert qu'à briller dans les disputes de l'école. » Sénèque (lettre 82) se refuse à traiter la question de la dialectique ; il faut, dit-il, poursuivre sans merci toute cette jonglerie de mots, cet attirail interrogatif, ces subtilités qui circonviennent un adversaire.

Nous pourrions encore citer bien d'autres textes épars dans les œuvres de Sénèque. Ceux que nous venons de rapporter suffisent à montrer quel dédain inspire au philosophe cette vaine science de la logique. En somme, la logique est pour lui une divagation subtile, *acuta deliratio* ; un ramassis d'inepties puériles, *pueriles ineptiæ* ; un escamotage et une jonglerie, *lusoria*. — Et quand on pense, dit-il, que c'est là-dessus que nous plissons nos fronts ! là-dessus que nous promenons nos barbes ! là-dessus que nous pâlissons ! — Il est difficile, en un mot, de parler de la dialectique avec plus de mépris que ne le fait Sénèque.

Mais il ne suffit pas encore de couvrir de railleries ces subtilités d'école ; pour montrer à quel point ces exercices sont puérils et ineptes, Sénèque veut rendre le public romain juge des stupidités de la dialectique. C'est le procédé connu qui consiste, quand on a l'intention de démolir quelque chose, à le prendre par le ridicule. Hâtons-nous d'ailleurs, pour être justes, de reconnaître que tout n'était pas à supprimer radicalement dans la logique des anciens, et qu'elle renfermait quelque chose de plus que des finesses ridicules et des sophismes ingénieux. Mais Sénèque a vu des philosophes abuser des ressources de cette science pour créer des chicanes de mots et de puérils jeux d'esprit, et il n'a pas distingué avec assez de soin la vraie science du raffinement grotesque. Il a eu le tort de tout rejeter en bloc.

Quoi qu'il en soit, Sénèque donne en exemples quelques-uns

des raisonnements types, quelques-uns des sophismes d'école qui étaient catalogués pour ainsi dire, et tellement connus qu'on n'avait même pas besoin de les développer pour faire entendre de quoi il s'agissait : le nom seul suffisait à en éveiller le souvenir.

C'est ainsi qu'il y avait l'argument des cornes : « On a ce qu'on n'a pas perdu ; or vous n'avez pas perdu de cornes ; donc vous avez des cornes. » — Puis c'est l'argument du menteur : « Epiménide a dit que les Crétois sont menteurs. Or Epiménide est Crétois. Donc il ment. Donc les Crétois ne sont pas menteurs. Si les Crétois ne sont pas menteurs, Epiménide a dit vrai ; par conséquent, les Crétois sont menteurs. » On pouvait aller ainsi jusqu'à l'infini.

C'était l'usage, dans les écoles des rhéteurs et des philosophes, d'apprendre aux élèves des raisonnements de ce genre. On les exerçait à bâtir des sophismes sur le modèle de l'argument cornu ou sur le modèle du menteur.

Il y avait encore des arguments reposant sur un abus ou sur une imperfection de définition : « Un rat (*mus*), c'est une syllabe ; or un rat mange du fromage ; donc une syllabe mange du fromage. » Cela pouvait se retourner : « Un rat, c'est une syllabe ; or une syllabe ne mange pas de fromage ; donc un rat ne mange pas de fromage. »

On entreprenait aussi de prouver, par des subtilités de ce genre, que la mort n'est pas un mal : « Aucun mal, disait Zénon, n'est glorieux ; or la mort est glorieuse ; donc la mort n'est pas un mal. » Voilà, dit Sénèque, un beau résultat. Après cela, je suis délivré de toute crainte, et prêt à tendre le cou au glaive.

Puis Zénon essaie de prouver que l'honnête homme ne doit pas s'enivrer : « Personne ne confie un secret à un homme ivre ; or on confie un secret à un honnête homme ; donc un honnête homme n'est jamais ivre. » On peut, dit Sénèque, prouver de la sorte beaucoup de choses très ingénieuses ; prenons-en une pour servir d'exemple : « On ne confie pas un secret à un homme qui dort ; or on confie un secret à un honnête homme ; donc un honnête homme ne dort pas. »

Tous ces exemples d'arguments captieux sont empruntés à Sénèque lui-même, qui s'en moque constamment. Nous voyons par là qu'il a soin de ne pas perdre une seule occasion de jeter sur la logique le ridicule et le discrédit.

Cette aversion et ce mépris systématiques sont d'autant plus faits pour nous surprendre que Sénèque se rattache, en somme, à l'école stoïcienne, qui a toujours attribué à la dialectique une importance capitale. D'après ce que nous apprend Diogène

Laërce, qui était bien informé de ce qui regarde la philosophie, les stoïciens avaient essayé, en employant des images familières, de faire voir ce qu'étaient les différentes parties de la philosophie, et quel était leur rôle dans l'ensemble. — La philosophie, disaient-ils, est semblable à un être vivant. Les os et les muscles sont la logique ; les parties charnues sont la morale ; le principe vital, l'âme, c'est la physique. — Ils employaient aussi d'autres comparaisons : la philosophie est un œuf ; la logique en est la coquille ; la physique, le jaune, et la morale, le blanc. — La philosophie, disaient-ils encore, est un jardin fertile : la clôture, c'est la logique ; le fruit, c'est la morale ; les arbres et la terre, c'est la physique.

Si nous laissons de côté le détail de ces différentes comparaisons, nous voyons que, pour les stoïciens, la logique a une fonction très importante : elle joue toujours le rôle de la charpente, de l'ossature, du squelette. C'est elle qui maintient et qui protège la philosophie. La logique est donc, pour les philosophes de l'école stoïcienne, un élément essentiel : sans logique, sans dialectique, pas de philosophie possible. Ce qui fait la valeur de la philosophie, c'est la facilité que possède un système donné de s'imposer à l'esprit des hommes et de vaincre les objections d'un contradicteur possible. Aussi les stoïciens ont-ils été, pour la plupart, d'ardents discuteurs ; on ne peut rien trouver de supérieur comme force et habileté de raisonnement à la dialectique stoïcienne. Ce n'est donc pas pour une raison doctrinale que Sénèque a banni de ses œuvres cette partie de la philosophie ancienne, et ne la cite que pour la bafouer.

D'où proviennent cette abstention et ce mépris ? Est-ce de l'impuissance ? Comme le renard de la fable, Sénèque méprisait-il ce qu'il ne peut atteindre ? Se cache-t-il quelque peu de regret et de dépit sous ce dédain ? On ne peut l'admettre ; car Sénèque, élevé dans la doctrine stoïcienne, a étudié la dialectique et la connaît sur le bout du doigt. Son esprit a été façonné à la dialectique. Il en possède toutes les roueries, toutes les subtilités, toutes les ficelles, si j'ose dire. C'est ainsi qu'il raisonne parfois avec une souplesse et une finesse qui témoignent d'une force peu commune dans ce genre de prouesses dialectiques. On voit, à la façon dont il conduit ses raisonnements, qu'il est nourri de cette discipline tant honnie, et qu'il en applique même, à son corps défendant, toutes les ressources. Telle était l'admirable puissance de la dialectique stoïcienne, qu'elle marquait son empreinte même sur les esprits qui lui étaient le plus rebelles par principe. Il arrive souvent qu'à propos de certaines questions, causant avec

Lucilius, Sénèque fait de la dialectique ; il s'abandonne à la facilité de son style et à la subtilité de sa pensée ; il lui arrive ainsi de se laisser entraîner à combattre la dialectique avec ses propres armes.

La lettre 113 peut servir d'exemple : elle a pour objet de répondre à une question qu'avait posée à Sénèque son ami Lucilius, et qui servait souvent de thème à des discussions d'école. Les vertus sont des abstractions ; le contraire de la vertu, les vices, en sont également. Ce ne sont que des observations morales qui permettent de dire de tel ou tel individu : il est vertueux, il possède telle ou telle qualité ; ou, au contraire : il est vicieux et il a tel ou tel défaut. — Mais certains philosophes professaient une opinion contraire, et soutenaient que les vices et les vertus étaient des êtres animés. L'âme, disaient-ils, c'est quelque chose d'animé, puisque c'est elle qui fait que nous sommes des êtres animés ; or la vertu n'est autre chose que l'âme affectée de telle ou telle qualité ; donc la vertu est un être animé. — Ils avaient encore un autre argument : la vertu agit ; elle a donc un principe d'activité ; un animal seul peut avoir un tel principe ; donc la vertu est un animal. Mais, dit Sénèque, un animal a une forme, un corps ; la vertu a-t-elle donc un corps ? Un animal se promène ; la vertu, par suite, se promène. On peut aller plus loin : sauver son père, c'est bien ; si c'est bien, c'est une vertu ; donc sauver son père est un animal. Exprimer un bon avis au Sénat, c'est bien : c'est donc un animal. Savoir se taire à l'occasion, bien dîner, c'est bien : ce sont donc des animaux. Un animal a froid, a faim, a soif : donc le courage, la justice, qui sont des animaux, ont chaud, ont faim, ont soif. Et quelle forme ont les vertus ? une forme humaine ou un corps de bête ? Ressemblent-elles à la forme que ces philosophes donnent à leur dieu ? Les vices ont-ils cette forme ? L'avarice, la luxure, sont-elles rondes ? Se promener à propos sera donc aussi un animal, et un animal rond ? Un langage sensé est bon ; tout ce qui est bon est un animal. Un vers est bon, donc il est un animal. Par suite,

Arma virumque cano, etc.

est un animal, et on ne peut dire qu'il n'est pas rond, puisqu'il a six pieds...

Tout ce badinage montre bien que Sénèque, à l'occasion, s'entendait fort bien, lui aussi, à bâtir d'habiles sophismes, et que ce n'est pas par impuissance qu'il blâme et condamne la dialectique.

Mais, enfin, si son abstention ne dépend ni d'une raison de

doctrine, ni d'une incompétence personnelle, à quelle cause devons-nous l'attribuer ? Sénèque nous l'apprend lui-même. C'est qu'il conçoit la philosophie d'une façon très particulière. Son idée est différente de celle que se faisaient les fondateurs de la philosophie, c'est-à-dire les Grecs. Pour les Grecs, la philosophie est quelque chose de spéculatif. Ils veulent se demander ce que c'est que l'homme, ce que c'est que la terre, ce que c'est que le ciel. Leur curiosité, sans cesse en éveil, pose des questions sans s'occuper de la répercussion que la philosophie peut avoir sur l'existence. Ils aiment cela comme un exercice de la pensée, et les querelles de mots les séduisent, parce qu'il y faut déployer de l'ingéniosité. Sénèque, lui, se place à un point de vue entièrement différent. Il a des tendances plus pratiques : la philosophie doit, d'après lui, servir avant tout à la conduite de la vie. Il la conçoit un peu comme une discipline religieuse ou une sorte de catéchisme moral. Ce qui est important, ce n'est pas de se poser une foule de questions plus ou moins frivoles, c'est de savoir comment il faut se comporter dans la vie et devant le problème de la mort. Pour Sénèque, la philosophie doit viser à être une espèce de viatique. — « La philosophie, dit-il à son ami Lucilius (lettre xvi), n'est pas un art inventé pour éblouir le peuple, ni une science de parade. Elle ne consiste pas dans les mots, mais dans les faits. Elle n'est pas faite pour servir de distraction au désœuvrement ; sa tâche est de modeler et de former l'âme, d'ordonner la vie, de régir les actions, de montrer ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire ; comme un pilote, elle dirige notre course à travers les écueils. Sans elle, nul ne peut vivre sans trembler, nul ne peut vivre en sécurité ; chaque moment amène avec lui des circonstances qui exigent une résolution, et cette résolution, c'est à la philosophie qu'il la faut demander. » — « La plupart des hommes, écrit-il encore (lettre iv), flottent misérablement entre la crainte de la mort et les tristesses de la vie : ils ne veulent pas vivre, et ils ne savent pas mourir. » La philosophie est là pour nous apprendre comment il faut vivre et se comporter à l'égard des biens et des souffrances de ce monde ; c'est elle aussi qui doit nous enseigner comment il faut envisager la mort. Le moment fatal arrivé, ceux qui auront réfléchi à la mort ne seront pas surpris et quitteront courageusement l'existence.

C'est donc du temps perdu que de s'occuper de logique et de faire des raisonnements. La grande affaire, c'est de donner des règles morales qui puissent servir de soutien à l'humanité. « Tel homme, dit-il (lettre xlviii), est appelé par la mort, tel autre est rongé par la pauvreté, tel autre est tourmenté par les richesses

d'autrui ou par les siennes propres ; l'un déteste sa mauvaise fortune, l'autre désire échapper à son heureux sort ; celui-ci est persécuté par les hommes, celui-là par les dieux. A quoi bon aligner ces subtilités dialectiques ? Ce n'est pas le moment de plaisanter : ce sont des malheureux qui t'implorent ; tu as promis de porter secours à des naufragés, à des captifs, à des malades, à des indigents, à des condamnés à mort... Tous, de tous côtés, tendent vers toi des mains suppliantes ; c'est en toi qu'ils placent leurs espoirs et leurs ressources. Ils te supplient de les soustraire à leurs inquiétudes, de faire briller à leurs yeux la lumière étincelante de la vérité pour guider leurs pas égarés... Même si nous avons beaucoup de temps à vivre, il faudrait user de ces instants en les ménageant, pour suffire à l'accomplissement du nécessaire : quelle folie d'apprendre tant de choses superflues, quand nous avons une telle disette de temps ! »

Pour bien faire comprendre sa pensée, Sénèque a recours à des comparaisons. L'humanité, dit-il, est tout entière condamnée à mort. Ce qu'il lui faut, ce n'est pas un raisonnement captieux pour lui faire comprendre que la mort n'est pas un mal ; c'est une réflexion assidue qui seule pourra la convaincre. « Croit-on, dit-il dans la lettre LXXXII, que c'est avec des arguments sophistiques qu'on exhortera à faire son devoir une armée qui va affronter la mort ? Prenons les Fabius, qui assumèrent pour leur seule famille tout le poids de la guerre ; prenons les Spartiates établis dans le défilé des Thermopyles. Ils ne peuvent espérer ni la victoire ni la vie sauve. Leur poste doit leur servir de tombeau. Comment leur inspirer le courage de mourir pour prévenir la défaite de leur pays, et d'abandonner leur vie plutôt que leurs positions ? Leur dira-t-on : ce qui est un mal n'est pas glorieux ; or la mort est glorieuse ; donc la mort n'est pas un mal ? Que d'efficacité dans cette harangue ! Qui, après cela, hésiterait à se jeter au milieu des épées menaçantes et à mourir de pied ferme ?... Ce n'est pas à trois cents soldats, c'est à tous les mortels qu'il faut enlever la crainte de la mort. »

Comment leur enseigner qu'elle n'est pas un mal ? Va-t-on échafauder, tisser un réseau de sophismes ? « On aurait bien raison, dit-il encore (lettre II), de taxer de folie celui qui, dans une ville assiégée, quand les vieillards et les femmes apportent des pierres aux remparts, quand les hommes armés attendent ou sollicitent le signal d'une sortie, quand les traits des ennemis viennent se ficher dans les portes et quand le sol est creusé de retranchements et de galeries, resterait tranquillement sans agir et prendrait le temps de proposer des arguties de ce

genre : tu as ce que tu n'as pas perdu ; or tu n'as pas perdu de cornes ; donc tu as des cornes. » Par ces exemples, Sénèque montre que le philosophe, au milieu de cette humanité assiégée de maux moraux et physiques de toutes sortes, menacée à tout instant de la mort, serait lui aussi un fou, s'il consumait en des recherches puériles de subtilités dialectiques un temps qu'il peut si bien employer ailleurs.

La philosophie ainsi conçue, c'est-à-dire conçue comme une règle morale, était d'ailleurs une tradition déjà ancienne à Rome. Quand la philosophie grecque commença à pénétrer à Rome, à l'époque des guerres puniques, elle prit vite ce caractère pratique. Les Romains voulaient un gain réalisable, une réalité palpable. Ils virent, dans la science qu'on leur apportait, une foule de choses sans intérêt ; la logique leur parut stupide. Les Grecs discutaient pour discuter ; toujours, ils ont été un peuple d'ergoteurs ; plus tard, ils ont appliqué à la religion leur manie de chicane, et c'est en Grèce que prirent naissance la plupart des grandes hérésies. Les Romains ne comprenaient pas le plaisir qu'il y avait à exercer ainsi la subtilité de l'esprit. « Ces subtilités, dit Sénèque (lettre cxiii), exercent l'esprit à de vaines querelles et occupent le désœuvrement à des discussions sans profit.... Je crois qu'il y a des choses qui conviennent à un Grec revêtu du pallium et chaussé de phécases. » On sent là tout le mépris du Romain sérieux et d'esprit pratique pour le bavardage ingénieux du philosophe grec.

C'était là un caractère national des Romains : ils n'entendaient rien à ces finesse. Un préteur, au témoignage de Cicéron, apprit un jour qu'une discussion s'était élevée entre des philosophes grecs. Il proposa sérieusement son arbitrage pour les mettre d'accord, et il offrit complaisamment son intervention pour régler la querelle ; bien entendu, on se moqua de sa simplicité. Cette anecdote montre bien l'état d'esprit des Romains : ils ne comprirent pas la dialectique. Par contre, ils virent qu'il y avait dans la philosophie autre chose que des querelles de mots. Ils y trouvèrent une utilité pour la vie. Entre autres, la doctrine stoïcienne leur parut propre à confirmer la vieille discipline romaine. Aussi les Romains les plus distingués prirent-ils des philosophes grecs chez eux. Panétius fit partie de la maison de Scipion ; Diodore, de celle de Cicéron. Auguste avait aussi chez lui un philosophe, Aréus, qu'il appelait « mon philosophe », *philosophus meus*. Le philosophe était une sorte de conseiller et de guide moral, un directeur de conscience.

Avec l'influence de la tradition romaine, Sénèque avait encore subi l'influence plus immédiate de ses maîtres : Attalus,

Sotion, Fabianus, mettaient volontiers de côté tout ce qui ne comportait pas un enseignement moral ; ils cherchaient à faire de la propagande pour leurs doctrines morales, à exercer une sorte de prédication. Nous avons eu déjà l'occasion de parler des principes pratiques que Sénèque avait puisés à leur enseignement : l'abstention des champignons, des huîtres, des parfums, des matelas moelleux, des bains de vapeur, et même, pendant un certain temps, la pratique d'un régime exclusivement végétarien. Donc, dans sa jeunesse, Sénèque avait suivi les leçons de philosophes qui attachaient une importance prépondérante aux principes moraux et qui laissaient de côté l'étude détaillée de la logique.

Enfin, il convient de signaler, pour expliquer l'attitude de Sénèque, l'influence de son expérience personnelle. Quand il écrit ses ouvrages philosophiques, il est arrivé presque à la fin de son existence. Il s'est rendu compte que ce qu'il avait pris dans la philosophie pour régler sa conduite, se soutenir contre les disgrâces de la vie, résister à l'enivrement des richesses et du pouvoir, se préparer à la mort, ce n'était pas la dialectique : c'était la morale.

M. G.

L'Église et l'État en France, depuis 1848 jusqu'à nos jours.

Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,

Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.

La guerre aux congrégations.

La France catholique et la France non catholique ne se sont jamais sincèrement aimées, et n'ont fait que se tolérer sans bonne grâce. Contrairement à l'opinion courante, nous pensons que c'est la France non catholique qui s'est montrée pendant longtemps la plus raisonnable.

Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à comparer la situation de l'Eglise de France aux deux dates extrêmes du XIX^e siècle.

En 1800, le catholicisme sort de la tourmente révolutionnaire. Il est encore tout meurtri et tout morfondu. Le schisme qui s'est produit dans son sein, à l'occasion de la constitution civile du clergé, subsiste toujours ; il y a encore des évêques et des prêtres constitutionnels. Le clergé réfractaire, plus ou moins sincèrement réconcilié avec les lois, compte 18.000 prêtres exerçant le ministère dans des églises dévastées. Sa situation est des plus précaires. Les lois de persécution n'ont pas été abolies : Fouché et ses amis jacobins continuent à les appliquer. En dehors de quelques médiocres pensions, plus un seul établissement ne rappelle les grandes institutions catholiques des siècles précédents.

En 1900, M. Emile Loubet étant président de la République et M. Waldeck-Rousseau président du conseil, l'Eglise de France, pour tout ce qui concerne le clergé séculier, vit sous le régime concordataire, inauguré en 1801 par Bonaparte et tempéré, adouci, amélioré, par la monarchie restaurée et le second empire. Pour ce qui regarde le clergé régulier, sa charte officielle est écrite dans les *Articles organiques*, dont le Saint-Siège n'a jamais voulu reconnaître la légalité, mais dont tous les gouvernements français ont affirmé le caractère officiel de loi de l'Etat français. L'article XI déclare que « les archevêques et évêques pourront, « avec l'autorisation du gouvernement, établir dans leurs diocèses « des chapitres cathédraux et des séminaires. Tous autres établis-

« sements sont supprimés. » Voilà le principe initial ; l'Etat ne reconnaît pas l'existence du clergé régulier. Mais ce n'est pas seulement en théologie que l'on distingue la thèse de l'hypothèse ; en droit politique aussi, il y a le principe absolu et il y a les tempéraments applicables dans la pratique. Napoléon lui-même n'ose pas maintenir la rigueur du principe ; il laisse se relever des monastères, il permet à des ordres religieux de se reconstituer.

La Restauration montre plus de bienveillance encore, et la résurrection des ordres monastiques est si rapide qu'elle fait déjà jeter le cri d'alarme à Montlosier, en 1825. Une loi du 24 mai de la même année exige à l'avenir une loi formelle pour l'autorisation de toute nouvelle congrégation religieuse de femmes, mais permet, sur simple avis des conseils municipaux intéressés, la fondation de succursales nouvelles des congrégations de femmes déjà autorisées. En fait, de nombreuses congrégations nouvelles se forment sans aucune autorisation.

Sous la monarchie de juillet, les congrégations enseignantes d'hommes et de femmes profitent largement de la loi de 1833 sur l'enseignement primaire. Lacordaire rétablit en France l'ordre des frères prêcheurs ; les jésuites ne sont pas sérieusement inquiétés. En 1850, le clergé conquiert la liberté de l'enseignement secondaire ; en 1873, la liberté de l'enseignement supérieur.

Grâce à ce régime de large tolérance, les congrégations d'hommes comptent, en 1876, 224 instituts autorisés, desservis par 22.759 religieux et distribuant l'enseignement dans 3.086 écoles. Les congrégations non autorisées possèdent, à la même époque, 384 établissements peuplés de 7.444 religieux. Les Jésuites disposent de 66 maisons, dont 76 collèges, et comptent 1840 membres. Pour les congrégations de femmes, 113.750 religieuses autorisées dirigent 3.196 établissements et 16.478 écoles ; 14.003 religieuses non autorisées possèdent, en outre, 612 établissements. Le nombre total des congréganistes hommes et femmes monte à 158.040 personnes.

En 1901, après vingt ans d'anticléricalisme officiel, les chiffres n'ont pour ainsi dire pas varié ; la France compte 30.136 religieux et 129.492 religieuses, en tout 159.628 personnes engagées dans les congrégations. Si l'on se rappelle qu'en 1789, on ne comptait dans tout le royaume que 60.000 religieux et religieuses, on sera bien forcé de reconnaître que le dix-neuvième siècle a renforcé, bien plutôt qu'affaibli, l'institution monastique.

Si, au lieu de considérer la France dans son ensemble, on

s'attache à un point particulier, les constatations apparaissent plus intéressantes encore. Paris possédait, en 1900, des Frères des Ecoles chrétiennes, des Marianistes, des Lazaristes, des Prêtres des Missions étrangères, des Maristes, des clercs du Saint-Viateur, des religieux de la Sainte-Famille, des religieux de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, tous autorisés ; des Assomptionnistes, des Dominicains et des Jésuites, non autorisés. Les congrégations de femmes comprenaient des religieuses de l'Assomption, des Augustines, des chanoinesses régulières de Saint-Augustin, des Augustines de la Miséricorde, des Augustines du Saint-Cœur de Marie, des Augustines hospitalières, des aveugles de Saint-Paul, des Bénédictines de Sainte-Geneviève, des Bénédictines du Temple, des Sœurs du Bon-Secours, des sœurs de Saint-Vincent de Paul, des sœurs de la Charité de Nevers, des sœurs du Cœur Immaculé de Marie, des religieuses de la Compassion de la Sainte Vierge, des filles de la Conception, des filles de la Croix, des sœurs de la Croix, des sœurs de la Doctrine chrétienne, des Dominicaines de la Croix, des dames du Sacré-Cœur de Jésus, des sœurs de l'Adoration réparatrice, des Auxiliaires de l'Immaculée-Conception, des sœurs de l'Espérance de la Sainte-Famille.

Clermont, nous le savons, possédait, en 1789, 13 monastères d'hommes et 15 monastères de femmes. En 1900, l'agglomération clermontoise, y compris Chamalières et Royat, renfermait quinze établissements dirigés par des religieux : un grand séminaire, un petit séminaire, un noviciat des frères de la Doctrine chrétienne, un orphelinat des frères, cinq écoles des frères, un asile d'aliénés dirigé par les frères de Sainte-Marie de l'Assomption, un asile de sourds-muets dirigé par les frères de Saint-Gabriel, une maison de Missionnaires diocésains, une maison de Missionnaires africains, un couvent de Capucins et un couvent de Jésuites. Treize congrégations de femmes existaient également à Clermont. Les Ursulines occupaient l'ancienne abbaye royale de Saint-Allyre. Le Bon Pasteur avait sa maison mère rue du Bon-Pasteur, sa maison de famille rue Abbé-Lacoste, son refuge rue Sainte-Claire, sa maison des champs à Fontmaure. La Visitation, les sœurs du Sauveur et de la Sainte-Vierge, les religieuses de Notre-Dame, entretenaient aussi des pensionnats. Les religieuses de la Miséricorde tenaient trois écoles. Les sœurs de la Charité et de l'Instruction chrétienne de Nevers avaient une école communale, une école maternelle, une crèche et un ouvroir. Les sœurs de Notre-Dame de Bon Secours soignaient les malades, les sœurs de Lamontgie assistaient les opérés à la maison

de santé de Saint-Amable. Les religieuses de Saint-Vincent-de-Paul, les petites sœurs des Pauvres, les Franciscaines, se partageaient encore d'autres œuvres de charité. Les Dominicaines, les dernières venues de toutes, bâtissaient dans le quartier des Roches un des plus beaux couvents de la ville (1).

Les congrégations n'avaient pas seulement reconstitué leurs cadres, elles avaient aussi réparé leur fortune, submergée dans le grand naufrage de l'ancien régime. Les restitutions qu'elles avaient obtenues des gouvernements amis, les gains qu'elles avaient réalisés par leur industrie et surtout les libéralités qu'elles avaient reçues leur avaient rendu une partie de leur ancienne richesse. Une enquête, entreprise à ce sujet en 1880, leur attribue un avoir de 780 millions de biens fonds. En 1900, une enquête, dirigée par l'administration des contributions directes, démontra que les congrégations religieuses possédaient un domaine foncier de 48.757 hectares 38 ares 57 centiares, valant 1.071.752.600 francs. Dans la seule ville de Paris, les congrégations possédaient 133 hectares 30 ares 48 centiares, valant 190.445.675 francs, et grevés d'une dette hypothécaire de 20.572.913 francs.

C'est, assurément, un spectacle admirable que l'activité congréganiste. Religieux et religieuses avaient le droit de s'applaudir de leur œuvre, en pensant que leurs longs et persévérants efforts l'avaient emporté sur la malice du siècle et avaient remis debout la puissance monastique.

Il y avait bien loin, certes, des fastueuses abbayes du dix-huitième siècle aux modestes couvents et aux humbles écoles du dix-neuvième. On eût, en vain, cherché en France un ensemble comparable à ceux de Marmoutiers, de Fontevault ou de Cluny. Plus de monastères-palais, ayant des cathédrales pour chapelles, des parcs pour jardins, des domaines pour vergers ; mais, aussi, plus de commendes, plus de chapitres nobles, plus d'ordres mondains, refuges des filles de grande maison et des cadets voués à l'Eglise ; partout la discipline, l'ordre et le travail, partout un ingénieux esprit d'adaptation aux besoins du siècle.

Une des plus graves lacunes de notre loi civile est la situation déplorable faite à l'enfant naturel ; l'Eglise est venue à son secours, en lui ouvrant ses « tours » aussi longtemps que la loi l'a permis, en organisant des hôpitaux d'enfants trouvés et des orphelinats. Les femmes de la classe ouvrière ne savent, pendant les heures de travail ou d'absence, à qui confier leurs enfants :

(1) *Le Clergé français. Annuaire, 1904,*

des crèches se sont fondées pour les recevoir. Après la crèche, c'est l'asile, qui recueille les jeunes enfants dont la mère ne peut s'occuper, puis vient l'école, dont nous parlerons dans un instant. Au sortir de l'école, le patronage offre au jeune homme ou à la jeune fille un centre de réunion attrayant et moral, où la culture s'achève, où se conservent les bons enseignements reçus à l'école. Puis viennent les sociétés d'anciens élèves des écoles ecclésiastiques ; les dispensaires, les ouvriers, les fourneaux économiques, pour assurer aux pauvres la nourriture, le vêtement et les médicaments nécessaires. On connaît le rôle glorieux rempli dans nos hôpitaux par les sœurs de Charité ; mais, s'il est beau de soigner les malades, combien plus méritoire encore de soigner les vieillards, les déments, les incurables, les idiots, les gâteux ; et toujours l'Eglise a trouvé des femmes pour toutes ces besognes, si ingrates, si répugnantes qu'elles fussent. Elle a toujours trouvé des hommes d'action disposés à se dépenser sans compter pour le soulagement des pauvres et la consolation des malheureux. C'est là proprement la gloire de l'Eglise moderne, c'est le trésor que personne ne pourra lui ravir.

Les congrégations et le clergé ont donné à l'enseignement une extension considérable. L'institut des Frères de la Doctrine chrétienne, couvrant toute la France de ses écoles, obéissant partout aux mêmes méthodes, a été un agent très puissant de l'unification nationale. C'est par lui que le français correct a pénétré dans les campagnes et a, peu à peu, évincé les patois locaux. C'est lui qui, le premier, a étendu les programmes restreints de l'enseignement primaire, y a ajouté le dessin, la musique, les notions pratiques utiles à l'agriculteur et à l'ouvrier.

L'instruction secondaire ecclésiastique, moins chère que celle de l'Etat, a ouvert les portes des carrières libérales à une foule d'hommes, qui, sans elle, eussent végété dans leur village. Les pensions ecclésiastiques, les petits séminaires, ont fait à leur manière, et peut-être à leur insu, œuvre démocratique.

Tandis que l'Etat se désintéressait complètement de l'éducation féminine, c'est l'Eglise qui instruisait les jeunes filles dans ses couvents et dans ses pensionnats. Nos mères sortent presque toutes de ces maisons ; il y aurait pour nous une véritable ingratitude à l'oublier. Aujourd'hui que l'Etat a mieux compris ses devoirs envers la femme, les catholiques profitent à leur tour du mouvement et ouvrent dans les grandes villes des cours secondaires, qui distribuent parfois un enseignement comparable à celui de nos meilleurs établissements, bien supérieur, en tout cas, à la vieille instruction routinière d'autrefois.

L'Eglise est, par nature, portée à la prédication et à la propagande ; Franciscains et Dominicains ont retrouvé dans la France du *xix^e* siècle leurs succès des siècles passés ; les Jésuites ont pris aussi leur part à l'œuvre d'évangélisation. Et ce n'est pas seulement en France, c'est dans les contrées les plus éloignées que s'est fait sentir la force d'expansion de l'Eglise française, la première du monde par la dignité des mœurs et l'ardeur de sa foi.

Quelques vieux ordres, un peu attardés, ont continué leur vie d'antan. Les Bénédictins ont publié quelques travaux estimables, avant d'aller repeupler les solitudes du monastère de Silos, en Castille. Les Trappistes ont, comme par le passé, retourné la glèbe et élevé les troupeaux. Les Chartreux ont mené dans les montagnes la vie enclose et solitaire où leur fondateur a cru trouver le secret de la perfection.

Est-ce à dire que tout doit être loué sans réserve dans l'œuvre immense accomplie au dernier siècle par les congrégations ? Non, certes ; nulle œuvre humaine ne peut prétendre à une gloire sans taches et sans ombres. La charité catholique n'a pas été suffisamment désintéressée, n'a pas su se dégager assez des vieilles idées qui font de l'obligé l'inférieur et comme le subordonné de celui qui l'oblige. Il est bien de donner à manger à ceux qui ont faim et de vêtir ceux qui sont nus ; mais ces charités ne confèrent à ceux qui les font aucun droit sur ceux qu'ils secourent. Donnez, mais ne demandez rien en retour, ni pour vous, ni même pour Dieu, car vous perdez par là même tout le mérite de ce que vous avez fait. L'aumône doit être un pur don et ne doit pas être un moyen d'amener le pauvre à la piété, ou simplement à l'hypocrisie. Pour avoir méconnu cette vérité, l'Eglise a perdu presque tout le fruit de ses dévouements et de ses sacrifices ; ses bienfaits n'ont laissé dans les âmes incultes, barbares ou basses, que la rancune des mensonges imposés. Il ne faut dire à personne : va à la messe et je te donnerai du pain. Il ne faut pas dire non plus : n'y va pas et je te donnerai une place. La vilenie est pareille dans les deux cas et attire les mêmes mépris sur celui qui s'en rend coupable.

Nous avons souvent demandé à des médecins sans préjugés quelle était leur opinion sur la laïcisation des hôpitaux. Beaucoup nous ont paru regretter cette mesure, mais presque tous nous ont dit que la sœur de Charité légendaire est un type exceptionnel (il est, en effet, trop admirable pour ne pas être rare) et que l'éducation professionnelle des religieuses gardes-malades laissait à désirer. Quelques-uns se sont plaints de leur esprit de routine et de leur peu de docilité aux ordres du médecin. Mais

tous s'accordent à dire que, si le régime ancien pouvait être perfectionné, le régime nouveau ne laisse pas moins à désirer. Nous sommes encore très loin d'avoir constitué un corps d'infirmières laïques comparable à celui que la libre Angleterre a su former.

Les orphelinats de jeunes filles ont été parfois transformés en maisons de travail forcé, où des malheureuses ont perdu la santé et la vie, à travailler sans relâche, pour enrichir le couvent, devenu pour elles une véritable prison. Mgr Turinaz, évêque de Nancy, a dénoncé lui-même des scandales de ce genre et a, ce jour-là, mérité l'estime de tous les honnêtes gens.

La discipline des maisons religieuses n'a pas toujours été exempte de dureté, ni même de sévices ; elle est restée ce qu'elle était, il y a deux siècles, et paraît aujourd'hui presque sauvage à nos yeux.

L'enseignement donné aux jeunes gens a été sérieux et profitable, puisque les maisons religieuses ont pratiqué avec succès la préparation aux examens et aux concours les plus difficiles ; mais ces maisons semblent avoir eu en vue les résultats tangibles plutôt que l'émancipation des esprits. On les a accusées, avec une grande apparence de raison, de laisser dans l'esprit de leurs élèves une irrémédiable timidité, une impuissance étrange à vivre de la vie autonome, une horreur singulière de l'initiative et de la responsabilité. On les a accusées surtout — et c'est là le grand grief des politiques — de créer des réactionnaires, ennemis des institutions et du progrès démocratique. Les imprudences de la presse cléricale, les bruyantes manifestations d'une jeunesse étourdie n'ont pas peu contribué à faire naître cette opinion dans laquelle il peut y avoir une part de vérité, mais dans laquelle aussi il n'est que juste de faire une part à l'influence et à la volonté des familles.

Enfin, l'activité monastique s'est exercée dans le domaine industriel et commercial, et le succès de quelques entreprises n'a pas tardé à susciter les jalousies des concurrents laïques. En bonne justice, ces plaintes ne sont pas plus fondées que les criaileries des antisémites, car ceux-ci reprochent aux juifs exactement ce que les ennemis des congrégations reprochent aux moines d'affaires : pas moyen de lutter avec ces gens qui sont d'une habileté rare, d'une attention imperturbable, d'un sang-froid stupéfiant, et qui paraissent n'avoir ni besoins ni passions. Mais, si ces plaintes sont injustes, elles n'en trouvent pas moins un écho dans le cœur d'une foule d'hommes, et ce grief, quoique peu sérieux, a été l'un des plus souvent invoqués contre les institutions monastiques.

Tout compte fait, les congrégations représentaient un capital matériel et moral d'une incontestable et immense valeur, et l'Etat, qui avait eu, pendant au moins vingt-cinq ans, le tort de ne pas les surveiller, se rappela tout d'un coup leur existence.

C'était en 1899, au fort de l'agitation créée dans le pays par l'affaire Dreyfus. La mort subite du président de la République avait été suivie de l'élection de M. Emile Loubet. Le parti nationaliste se révélait, aux yeux surpris de ceux qui l'avaient d'abord accueilli avec sympathie, comme un parti violent et anticonstitutionnel. Les funérailles de Félix Faure étaient marquées par une tentative de coup d'Etat. Un peu plus tard, le président de la République était insulté à Longchamp, la stabilité des institutions paraissait compromise, l'existence même de la République pouvait à bref délai être mise en jeu. M. Loubet fit appel à un homme d'Etat fort habile, qui réussit en quelques mois à raffermir les institutions ébranlées.

Le cabinet Waldeck-Rousseau ne paraissait pas appelé à une longue vie. Formé des éléments les plus disparates, il unissait un militaire comme le général de Gallifet à un socialiste comme M. Millerand et à des radicaux comme MM. de Lanessan et Delcassé. Le président du conseil sut faire masse de toutes ces énergies et développa chez ces hommes, venus de points si divers, un très vif sentiment de solidarité politique. Il chercha ensuite à quelle besogne il pourrait les attacher, pensant bien qu'une longue campagne, poursuivie en commun, les rendrait encore plus unis et par conséquent plus forts. Il eût pu les convier à travailler à l'apaisement des esprits ; mais on était encore en pleine lutte, et un programme de pacification n'eût point intéressé ces belliqueux ; il aurait pu les pousser vers l'étude des grandes questions sociales, mais son ministère était trop peu homogène, il était lui-même trop bourgeois pour se montrer désireux d'aborder ces grands problèmes. Il préféra se rabattre sur une question beaucoup moins importante, mais d'un maniement plus facile, et il proposa à ses alliés une campagne contre les congrégations. Presque tous avaient rencontré sur leur chemin l'opposition catholique, presque tous avaient des griefs à venger. Ils suivirent l'impulsion qui leur était donnée.

Le 1^{er} juillet 1901 fut votée la loi nouvelle sur les Associations. Elle débute sur le ton le plus libéral : elle proclame le principe de la liberté d'association ; « elle fait disparaître de la loi pénale « toutes les dispositions restrictives de cette liberté, qui dé-
« sormais ne connaît plus d'entraves ; des citoyens, en quelque
« nombre que ce soit, ont aujourd'hui la faculté de réunir leurs

« efforts, de discuter en commun, d'associer leurs lumières, à la
« seule condition que le but à atteindre n'ait rien de contraire
« à la morale ou aux lois (1) » et qu'il ne s'agisse pas d'une
société civile ou commerciale, ces sociétés restant sujettes à des
lois spéciales.

Toute association, qui fait une déclaration publique d'existence et dépose ses statuts à la préfecture du département où elle s'établit, acquiert la capacité juridique, peut acquérir les immeubles strictement nécessaires à l'accomplissement du but qu'elle se propose et administrer le produit des cotisations de ses membres, qui ne peuvent être rédimées par des sommes supérieures à 500 francs. Les associations déclarées peuvent être reconnues d'utilité publique, et peuvent recevoir alors des dons et legs, qui sont convertis en valeurs mobilières et placés en titres nominatifs.

Tel est le droit commun. Les congrégations religieuses en sont exclues par le titre III de la loi : « Aucune congrégation
« religieuse ne peut se former sans une autorisation donnée par
« une loi, qui déterminera les conditions de son fonction-
« nement. Elle ne pourra fonder aucun nouvel établissement
« qu'en vertu d'un décret rendu en Conseil d'Etat. La dissolution
« de la congrégation ou la fermeture de tout établissement
« pourront être prononcées par décret rendu en conseil des
« ministres. » (Art. 13.) La congrégation autorisée est placée sous la surveillance constante de l'administration ; elle est tenue de représenter chaque année, et même à toute réquisition du préfet, une liste complète de tous ses membres, un état inventorié de ses biens meubles et immeubles, un compte financier de ses revenus et de ses dépenses (art. 15). Un délai de trois mois est accordé à toutes les congrégations non autorisées pour déposer une demande en autorisation. Faute à elles de demander cette autorisation ou faute de l'obtenir, elles sont dissoutes de plein droit. Un liquidateur séquestre procède à la liquidation des biens de la congrégation, restitue à chaque membre ce qui peut lui appartenir en propre et à chaque donateur ou ayant droit les biens sur lesquels il peut établir son droit de reprise. Le reste paie les frais de justice et les allocations accordées aux congréganistes nécessiteux. Les fonds disponibles après tous ces prélèvements sont déposés à la Caisse des dépôts et consignations (art. 18). Si les membres d'une congrégation dissoute essaient

(1) *Les lois nouvelles, Revue de législation et de jurisprudence*, 15 octobre, 1^{er} novembre 1904, article de M. Monier.

d'en prolonger illégalement l'existence, ils sont passibles d'une amende de 16 à 5.000 francs et d'un emprisonnement de six jours à un an (art. 8). Sont punies de la même peine toutes les personnes qui favorisent la réunion des membres de l'association dissoute en consentant l'usage d'un local dont elles disposent (*id.*, § 3). Si une congrégation cherche à s'établir sans autorisation, les fondateurs et directeurs peuvent être frappés d'une amende de 32 à 10.000 francs, et d'un emprisonnement de 12 jours à 2 ans (art. 16, § 3). L'enseignement est interdit à tout membre d'une congrégation non autorisée (art. 14).

M. Anatole France estime que cette loi est bien dans la tradition française : il fait remarquer que l'exposé des motifs se retrouve dans une loi du second Empire et que l'interdiction d'enseigner faite aux membres des congrégations non autorisées était tenue pour juste par Salvandy et par Odilon Barrot. Il nous dit encore que l'édit de 1749, rédigé par d'Aguesseau, exigeait la permission du roi pour la fondation de tout nouveau séminaire.

Il faut remarquer en outre que la disposition la plus draconienne, celle qui refuse aux membres de la congrégation dissoute le droit de se partager l'actif de la communauté, est empruntée à la loi du 24 mai 1825 sur les congrégations religieuses de femmes. L'art. 7 de cette loi de Charles X répartit les biens des congrégations dissoutes entre les établissements ecclésiastiques et les hospices des départements dans lesquels sont situés les établissements éteints.

La raison de cette étrange attribution est que les membres d'une congrégation ne sont pas copropriétaires de l'avoir commun, comme le sont les membres d'une société commerciale ou industrielle. « Le congréganiste n'a rien apporté comme part contributive, représentant une part égale de droits dans l'actif social ; il serait donc excessif qu'il fût admis au partage de cet actif ; il y trouverait la source d'un enrichissement subit et injuste, que l'équité ne saurait sanctionner, parce qu'il est dépourvu de cause, et qu'il serait en même temps contraire à l'idée qu'on doit se faire d'une association exclusive de tout gain personnel, comme l'est une congrégation, où il ne peut être question, sans ruiner le principe essentiel et la raison d'être d'une telle association, de partager le patrimoine, accumulé par des générations de sociétaires, entre les membres existants au moment où disparaîtra la personnalité juridique. » (*Les lois nouvelles*, 15 octobre, 1^{er} nov. 1904, p. 485.)

Telles sont les raisons des politiques et des légistes. Elles ne paraissent pas sans réplique au libéral, qui sera toujours tenté de

répondre qu'il faut suivre les traditions quand elles sont bonnes et les oublier quand elles sont mauvaises, — que Louis XV, Charles X et Napoléon III lui-même pouvaient faire des choses que la République doit s'interdire en vertu de ses propres principes, et qu'attribuer à l'Etat, en vertu d'une loi de M. de Villèle, la dépouille des congrégations dissoutes par l'Etat lui-même, c'est peut-être lui ouvrir « la source d'un enrichissement subit et « injuste, que l'équité ne saurait sanctionner parce qu'il est « dépourvu de cause ».

Cependant, quoique vraiment très sévère, la loi du 1^{er} juillet 1901 ne constituait pas, dans la pensée de Waldeck-Rousseau, un arrêt de mort sans appel contre les congrégations religieuses. Il n'était point touché à la situation des congrégations autorisées, et les congrégations non autorisées étaient invitées à réclamer elles-mêmes leurs lettres de naturalité ; c'était leur faire espérer qu'elles obtiendraient en grand nombre le bénéfice de la reconnaissance officielle. « Chasser les moines ligueurs et les moines « d'affaires, nous dit M. Anatole France, et faire rentrer dans la « vie légale et régulière les moines contemplatifs, hospitaliers et « enseignants, voilà ce que voulait le chef du cabinet, une « entente avec le Saint-Siège eût été bientôt faite et Waldeck-Rousseau eût été le Bonaparte des moines. »

Le renouvellement de la Chambre amena aux affaires une majorité radicale plus hardie et plus hostile que jamais à la cause des congrégations. Pour des motifs très divers, et qui ne sont peut-être pas encore tous connus, Waldeck-Rousseau quitta le ministère et désigna au choix du président de la République un homme dont il ne soupçonnait sans doute pas l'extraordinaire opiniâtreté.

Dans un tout récent article de la *Revue bleue* (1), M. Emile Combes affirme, avec force, « qu'il a été mû uniquement, dans les « graves mesures proposées par lui au Parlement contre les « ordres religieux, par des doctrines politiques et des considéra- « tions d'ordre général ». Il nous dit qu'il a « rendu aux personnes « comme aux œuvres qu'elles poursuivaient la justice qui leur « était due, se montrant respectueux des unes dans la proportion « où ce respect se conciliait avec la vérité des faits, condamnant « les autres comme radicalement incompatibles avec les principes « de la société moderne ». M. Emile Combes était donc un doctrinaire anticléricale : c'était par principe politique qu'il était opposé à l'Eglise, en laquelle il voyait une rivale dangereuse pour

(1) *La liquidation des biens congréganistes*, *Revue bleue* du 29 février 1908.

son parti. Il croyait au « péril clérical », à la nécessité de refaire l'unité morale de la France ; il répétait, après tant d'autres : « Le cléricalisme, c'est l'ennemi ! » Au mois de juillet 1903, il demanda à la Chambre des députés de rejeter, en bloc et sans examen, toutes les demandes d'autorisation, déposées par les congrégations non autorisées suivant les prescriptions de la loi de 1901. C'était aller bien au delà des prévisions de Waldeck-Rousseau, qui avait dit au Sénat : « Aucune école ne sera fermée en vertu de la loi de 1901. La fermeture d'une école est une question d'enseignement ; la loi de 1901 ne règle que des questions d'association. » La Chambre donna raison à M. Combes. Toutes les congrégations non autorisées furent supprimées du même coup, et avec elles disparurent immédiatement ou à court terme toutes les écoles qu'elles entretenaient sur tous les points du territoire.

L'épiscopat témoigna la douleur que ne pouvait manquer de lui causer une pareille politique. Quelques désordres, peu graves d'ailleurs, éclatèrent sur divers points. On accusa M. Combes d'avoir méconnu l'esprit de la loi de 1901. Il s'engagea à présenter au Parlement un projet de loi relatif à la suppression de l'enseignement congréganiste.

La loi fut votée le 7 juillet 1904. Elle édicte dans son article premier que « l'enseignement de tout ordre et de toute nature est interdit en France aux congrégations. Les congrégations, autorisées à titre de congrégations exclusivement enseignantes, seront supprimées dans un délai maximum de dix ans ». Demeureront seules autorisées les congrégations contemplatives ou hospitalières. Le recrutement des congrégations enseignantes est arrêté. Le *Journal officiel* publie, tous les six mois, la liste des établissements congréganistes fermés. La liquidation de toutes les congrégations enseignantes est commencée et, lorsqu'elle se terminera avec la suppression des dernières écoles, les fonds restés libres, après tous les prélèvements légaux, « serviront à augmenter les subventions de l'Etat pour construction ou agrandissement de maisons d'écoles et à accorder des subsides pour location ». (Art. 5.)

Le 4 septembre 1904, dans un discours prononcé par lui à Auxerre, M. Combes annonçait que, sur 16.904 établissements d'enseignement congréganiste, 13.904 étaient déjà fermés.

Mais, si la loi refusait le droit d'enseigner aux congrégations, elle ne le refusait pas individuellement aux anciens congréganistes, et beaucoup de ces hommes, n'ayant ni ressources ni industrie, cherchèrent à continuer à enseigner, à titre individuel, comme la loi leur en donnait le droit.

Ceux qui étaient prêtres prirent le rabat noir, ceux qui n'étaient point engagés dans les ordres prirent l'habit laïque. Des sociétés civiles se formèrent, et l'on dit qu'aujourd'hui, sur les 15.000 écoles supprimées, plus des deux tiers sont déjà rouvertes ; mais les anticléricaux songent déjà à pousser plus loin leurs exigences et parlent d'interdire l'enseignement à tout homme qui aura fait, un jour dans sa vie, partie d'une congrégation dissoute.

Une révolution si subite et si radicale n'a pu s'accomplir sans léser les intérêts et la conscience d'un grand nombre de particuliers. S'il y a eu quelques congréganistes à se réjouir de la liberté recouvrée, la plupart n'ont quitté qu'avec d'innombrables regrets les pieuses maisons où ils avaient voulu vivre. Les femmes, et plus encore les hommes, rejetés brusquement dans le monde, le cœur plein d'angoisse, la tête remplie de confusion, n'ont su que faire, ni comment se rattacher à l'existence. Leur ignorance de la vie pratique les a exposés à toutes sortes de traverses. Une vieille religieuse disait à une dame de ses amies : « Oh ! moi, je ne crains rien : je suis riche ; j'ai 300 francs de rente ; avec cela je vivrai à l'aise, et je prendrai même avec moi une de nos sœurs les plus pauvres. » Il est de ces femmes qui ont dû se faire servantes pour gagner leur pain. Il en est que leurs couvents ont renvoyées sans un sou, et pour lesquelles les liquidateurs ont dû réclamer en justice une pension alimentaire. Il en est qui, pour rester fidèles à leurs vœux, ont quitté la France. Nous avons vu à la gare de Port-Bou le départ d'un groupe d'exilées. Elles faisaient bonne contenance ; mais les larmes ruisselaient sur leurs joues, et, quand le train s'ébranla, les adieux des amis restés en France se changèrent en cris de douleur et d'indignation. On dit que trente-cinq mille religieux et religieuses ont quitté le sol français. Parmi ces congrégations émigrées, il y en a de riches qui ont emporté à l'étranger des capitaux considérables. Le gouvernement fédéral helvétique a racheté les chemins de fer suisses avec l'argent de nos moines. Les chartreux, chassés du Dauphiné par la jalousie des petits liquoristes, ont fondé un nouvel établissement à Tarragone. Les jésuites ont installé leurs collèges en Belgique et en Angleterre. Mais beaucoup sont partis sans ressources, à la grâce de Dieu, et sont tombés dans une misère profonde. Dans certaines villes de l'étranger, on fait des quêtes pour payer leur pain.

Si l'on cherche les raisons avouées d'un pareil acharnement, on les trouve dans le discours prononcé le 28 octobre 1900, à Toulouse, par Waldeck-Rousseau.

« Deux jeunes filles, disait-il, moins séparées encore par leur

« condition sociale que par l'éducation qu'elles reçoivent, gran-
« dissent sans se connaître, jusqu'au jour où elles se rencontre-
« ront, si dissemblables qu'elles risquent de ne plus se com-
« prendre. Peu à peu se préparent ainsi deux sociétés différentes,
« — l'une de plus en plus démocratique, emportée par le large
« courant de la Révolution, et l'autre, de plus en plus imbuë de
« doctrines qu'on pouvait croire ne pas avoir survécu au grand
« mouvement du XVIII^e siècle, — et destinées un jour à se heurter. »

L'argument est spécieux et devrait nous toucher particulière-
ment, puisque nous avons pris un soin tout spécial d'appeler
votre attention sur ces deux France, dont parle le ministre, et
dont nous nous sommes attaché à faire ressortir les contradic-
tions et les ressemblances. Nous avouerons cependant n'être
nullement sensible à cette raison. Il serait désirable que ces deux
France vécussent en paix et bon accord ; il n'est pas juste que
l'une d'elles supprime l'autre, et, cette épouvantable opération
fût-elle possible, il ne serait ni bon ni désirable qu'elle s'ac-
complît. Quelques hommes ont pu se laisser prendre au mirage
de l'unité : *Une foi, une loi, un roi !* formule sonore, cri de
guerre, si l'on veut, rien de plus ! L'unité morale est une chi-
mère. A la poursuivre, les politiques s'exposeraient à perdre
toute notion de justice, tout souci du droit, tout respect de
la liberté ; c'est un fantôme violent, qui les entraînerait toujours
plus loin, vers les fondrières où les nations sages ne s'aven-
turent jamais. Les hommes civilisés ont droit à l'autonomie,
à la pleine liberté de leur pensée. Ils entendent ne point penser
par ordre, avoir le droit de ne tenir pour juste et bon que ce
que leur jugement leur indique comme tel. Cette liberté, qui
n'est légitime que si elle appartient à tous, enfante des partis. Il
y a des partis chez toutes les nations libres et seule la servitude
ignare n'en connaît point. Les partis sont légitimes, les partis
peuvent différer les uns des autres autant qu'ils le veulent, ils se
peuvent combattre par la parole et par le livre et par la presse ;
mais ils n'ont pas le droit de s'entre-tuer. Tant qu'ils ne sortent
pas de leur droit, leur action est utile et féconde, et sert les
intérêts de la patrie : ce sont les forces régulatrices de l'action
politique, ce sont les centres de gravité et d'équilibre des masses
sociales. Quand tous les partis paient l'impôt, se soumettent au
service militaire et respectent l'ordre public, l'unité nationale
est suffisamment assurée, et cette unité désirable est compatible
avec autant de variétés d'opinion que l'Etat compte de citoyens.

Un pays libre est comparable à une grande maison de rapport
bien construite, bien habitée et bien administrée. Le propriétaire,

on ne le voit jamais ; il se contente de toucher ses revenus par les soins de son notaire et d'assurer les divers services par l'entremise de son architecte. Le concierge garde la maison et met à la porte les ivrognes et les malandrins. Dans les sous-sols et dans la cour, des industries diverses. Au rez-de-chaussée, des magasins. A l'entresol, l'habitation des négociants. Au premier étage, une riche famille, qui passe l'hiver à Paris et l'été dans ses châteaux, un médecin spécialiste, auquel on a loué, par grâce, à condition qu'il aurait peu de clients et prendrait très cher. Au second, un avocat, une vieille dame veuve et ses filles. Au troisième, des jeunes ménages. Au quatrième, un prêtre, de petits rentiers. Au cinquième, des employés de ministère, des professeurs. Encore plus près du ciel, des contremaîtres garçons, des étudiants sérieux. Et tout ce monde d'origines diverses, de fortunes et d'opinions différentes, vit en paix, parce que chacun vit chez soi et à ses affaires et sait respecter son voisin. Il y a peu de relations entre toutes ces personnes ; mais on se salue quand on se rencontre dans l'escalier, on ne médit pas les uns des autres ; jamais de bruit, jamais de querelles, et, s'il arrive quelque malheur dans la maison, la sympathie commune s'éveille naturellement et se traduit par de délicates et discrètes prévenances.

Un pays qui n'est pas libre ressemble à une maison mal tenue. Le gérant est venu habiter l'immeuble. On ne rencontre que lui ou ses gens dans la cour et dans l'escalier ; il prétend savoir tout ce qui se passe dans la maison ; il veut que tous ses locataires pensent comme lui en morale, en religion et en politique ; il a ses favoris et ses bêtes noires ; il est, tour à tour, hautain ou trop familier ; il agit par caprices, parle un matin de faire maison nette et le lendemain tolère tous les abus. Il a le verbe dur et cassant, il fait des scènes, il est odieux. Tout le monde autour de lui se surveille, se jalouse, se hait ; la maison est devenue un enfer, parce que la méfiance a succédé au bon vouloir, parce que le mépris d'autrui a remplacé le mutuel respect et la réciprocité des égards.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

Les poètes français du XIX^e siècle qui continuent la tradition du XVIII^e.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Népomucène Lemercier ; ses idées littéraires.

J'entre, aujourd'hui, dans l'examen des œuvres de Népomucène Lemercier, et je commence par m'occuper de ses idées littéraires.

En terminant la dernière leçon, je vous disais que Népomucène Lemercier était un des écrivains les plus caractéristiques de ce groupe indécis, qui ne savait pas très exactement s'il penchait vers le classicisme, ou vers le romantisme. Lemercier, vous disais-je, est classique par ses idées et romantique par ses tendances ; il est classique, lorsqu'il réfléchit sur son art et qu'il nous expose ses théories ; il est romantique, lorsqu'il prend la plume et qu'il se laisse aller aux forces productrices — si je puis ainsi parler — qui étaient en lui. C'est précisément cet « ambigu » qui fait, à nos yeux, le principal intérêt de ses ouvrages.

Dans cette leçon, c'est surtout au classique que nous allons avoir affaire. Tel du moins nous apparaît Lemercier, si nous étudions son *Cours analytique de littérature générale*, professé par lui à l'Athénée de Paris en 1810 et 1811, puis en 1815 et 1816. C'est ce que Sainte-Beuve a très bien vu. Je ne sais pas si Sainte-Beuve a lu d'un bout à l'autre le *Cours* de Lemercier ; mais il a si consciencieusement fouillé tous les journaux et documents de l'époque, et, d'ailleurs, il a si souvent causé avec Lemercier lui-même, que les renseignements apportés par Sainte-Beuve à ce sujet — et malheureusement épars dans ses divers articles, car je vous ai dit qu'il n'a pas consacré d'article spécial à Lemercier, chose que je regrette infiniment — que ces renseignements, dis-je, sont très précieux pour nous et peuvent être consultés avec fruit.

Sainte-Beuve donc a bien vu que Lemercier avait eu certaines idées novatrices vers 1800. Mais ce novateur, dans l'exposé de ses idées littéraires, ressemble encore plus à Boileau qu'à Mar-

montel qu'à Diderot ou même à Voltaire. Lemercier, dans une note de son poème d'*Homère* qui venait de paraître, s'exprime ainsi : « Les pédants épiloguent sur les mots et n'aperçoivent pas les choses. On se donne beaucoup de peine en écrivant pour faire ce qu'ils nomment des *négligences de style*. Subligny trouva quatre cents fautes dans l'*Andromaque* de Racine ; elles immortalisèrent plusieurs vers où elles se trouvaient. Des critiques (et elles sont imprimées) accusaient Boileau de ne pas écrire en français ! Le génie fait sa langue... Qui ne sait que, par Ennius et Lucrèce, on attaquait Horace et Virgile ? Leur latin était inconnu la veille du jour où ils parurent. On aurait à dire, comme de coutume, que cette remarque ouvre la porte au mauvais goût, si elle pouvait lui être fermée (1). »

Vous voyez ce que Lemercier entend par « des négligences de style » ; ce sont des négligences voulues et cherchées. J'ai déjà eu moi-même l'occasion de vous dire que la moitié des choses que nous admirons dans Racine, par exemple, sont en réalité des impropriétés, des tournures hardies employées alors pour la première fois, des mots pris dans un sens nouveau et qui n'ont gardé ce sens que parce qu'un écrivain de génie leur a ainsi communiqué une nouvelle vie... Sans doute — et Lemercier l'a bien compris — cette hardiesse est une excuse, que les mauvais écrivains pourront toujours alléguer ; mais c'est aussi une plus grande latitude laissée aux bons.

On pourrait rapprocher de ce passage quelques vers intéressants de la *Panhypocrisiade*, où les démons, assistant à une étrange représentation dans la salle infernale, interrompent soudain le dialogue de l'Honneur et de la Politique, et sifflent les derniers vers qui leur paraissent durs :

L'hydre de la critique, à vaincre difficile,
Crie : « A bas ! mauvais goût ! plat sujet ! méchant style ! »
A la pièce, à l'auteur prodiguant mille affronts,
Allongeant mille mains, mille cols, mille fronts,
Elle appelle à son aide une sèche harpie,
La Grammaire, toujours dans un coin accroupie,
Qui, des mots épluchés digérant mal le sens,
Revomit sa syntaxe et lutte sur les bancs.
Des démons, barbouillés d'encre de son école,
Tirant à l'alarme les termes qu'elle isole,
Et déplaçant les mots de leur figure exclus,
Jugent ainsi des vers qui, dès lors, n'en sont plus.
Si l'accord de deux mots qu'allia le génie,
D'une expression neuve enfante l'harmonie,

(1) Cité par Sainte-Beuve, *Portraits de Femmes*, p. 119-120 (article sur M^{me} de Staël).

De cet hymen fécond leur pudeur s'alarmant,
En trouve monstrueux le vif accouplement (1).

Ne croirait-on pas entendre V. Hugo tonnait contre les magistres et les pédagogues ? C'est tout à fait le même mouvement, et les expressions sont presque analogues.

Donc, en 1800, Lemerrier avait déjà certaines idées novatrices, qu'il a reprises plus tard. Il écrivait dans la *Décade* (an VII, trimestre III) : « Il faut *repoétiser* la langue » ; entendez : avoir des visions nouvelles qui s'expriment par des figures nouvelles. Tout cela vaut la peine d'être noté, car ces choses étaient alors un peu inconnues. Je vous ai fait remarquer, toutefois, que, bien avant l'avènement du romantisme, Lebrun-Pindare avait déjà donné d'heureux exemples d'alliances de mots ingénieusement hardies. Lemerrier formulait donc une règle qui avait reçu un commencement d'exécution. Toujours est-il que cette phrase sur la nécessité de « repoétiser » la langue est à relever sous sa plume et à cette date.

Ces réserves ou plutôt ces remarques faites, étudions maintenant Lemerrier tel qu'il se révèle à nous, si nous nous en tenons à son *Cours analytique de Littérature générale*.

Lemerrier possédait-il les connaissances nécessaires à tout conférencier qui voudrait embrasser un si vaste sujet ? On pourrait en douter. Il lui manquait, sans doute, d'être un peu instruit : Sainte-Beuve rapporte un contresens commis par Lemerrier dans une citation d'Horace, qui figure dans le *Cours analytique* et qui nous en dit long... Je sais bien que de pareilles bévues peuvent arriver à tout le monde, et je n'affirmerais pas n'en avoir jamais commis devant vous. Mais autre chose est de laisser échapper une erreur dans un mouvement d'improvisation, autre chose de la laisser subsister par écrit lorsqu'on rédige soi-même — et avec attention — le discours que l'on vient de prononcer. Or j'ai vérifié ce que dit Sainte-Beuve. J'ai vérifié, d'ailleurs, je vous le déclare, sans grand espoir pour ce pauvre Lemerrier ; car Sainte-Beuve est un guide sûr, auquel on peut se confier, et qui, en général, n'affirme rien sans preuves. Eh ! bien, l'énorme contresens est réellement dans l'ouvrage de Lemerrier : il n'y a pas à en douter. A la page 161 du premier volume de son *Cours*, Lemerrier cite ce vers de l'*Art poétique* d'Horace :

Docuit magnum loqui, nitique cothurno...

(1) Chant VI, p. 147.

— ce qu'il traduit ainsi : « Il a révélé la majesté du langage et l'éclat du cothurne. » Le malheureux a tout simplement confondu *niti* et *nitere*.

Je note encore un autre contresens à la fin d'une leçon, d'ailleurs excellente, sur l'*Athalie* de Racine. Cela est plus grave, quoique assez fréquent chez les littérateurs en général : sous prétexte que le français est la langue que nous parlons, nous voyons sans cesse des gens qui s'imaginent, dans la lecture d'un auteur français, être à l'abri de toute erreur d'interprétation. La vérité est que les occasions de contresens sont encore plus nombreuses lorsqu'il s'agit d'expliquer un auteur français que lorsqu'on traduit un auteur ancien. Je n'en veux pour preuve que l'erreur commise par Lemer cier sur ce vers de Racine :

Du milieu de mon peuple exterminiez les crimes.

Lemer cier interprète ainsi : « En ce commandement, renouvelé d'Isaïe, les *crimes* sont là pour les *criminels*, et le verbe *exterminer*, qui agit sur eux, les personifie (1). » — Mais non ! Monsieur Lemer cier : *crimes* est là pour *crimes*, croyez-le bien. Seulement, ici, *exterminer* ne veut pas dire *tuer*, comme vous paraissez le croire ; *exterminer*, c'est *ex-terminare*, c'est-à-dire « chasser, rejeter hors des frontières », et le sens est très clair.

Je n'insiste pas sur ce point. Que Lemer cier n'eût que des connaissances superficielles, la chose est assez probable. Mais, je me hâte de le dire, il avait véritablement du goût. Et ce goût, ce n'était pas celui de Marmontel, mais un goût assez personnel, quoique directement inspiré de Boileau, de Valincour, de Patru, et, si vous voulez, du P. Bouhours, en un mot des critiques de race classique. Ainsi, comme théoricien, Népomucène Lemer cier, ce père du romantisme, ne se distingue guère des théoriciens classiques.

Je laisse de côté ses idées sur l'épopée, qui ne sont ni très nouvelles ni très intéressantes, et je viens à ce qu'il nous a dit de la tragédie.

Lemer cier a soutenu énergiquement la règle des trois unités, comme l'eût fait un homme de la fin du xvii^e siècle, ou, si vous voulez, dans le même esprit que Voltaire. Notez que, même dans *Pinto*, le moins classique de ses ouvrages dramatiques, Lemer cier a observé l'unité de temps et à peu près l'unité de lieu.

(1) *Cours analytique*, t. I, p. 531.

« L'esprit ou le cœur, dit-il (1), ne se passionne jamais mieux que pour une idée ou pour un sentiment unique. Tous les objets qui l'en détournent divisent la force de l'impression excitée, et le caractère du fanatisme et de l'amour n'est si profond et si obstiné, que parce que l'un ou l'autre concentre toutes les affections de notre âme sur la seule image d'un dieu, d'une créature ou d'une loi. De ce principe naturel vient cette obligation de borner le fait dramatique à l'unité de péril du héros, unité qui emporte avec elle l'unité d'intrigue. Ce n'est pas que plusieurs actions particulières, mais imparfaites, n'y puissent concourir au complément du fait principal ; mais chacune doit y aboutir et s'y confondre pour l'accomplir au dénouement. Il faut, de plus, que ces actions secondaires naissent du fonds même de la fable et non du dehors. « Il y a grande différence, dit Aristote, entre les « événements qui viennent les uns après les autres et ceux qui « viennent à cause des autres. » Dans cette maxime est tout le secret de l'unité d'action. *L'Œdipe-Roi* de Sophocle, *Philoctète*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Athalie*, et la plupart des pièces italiennes d'Alfieri, sont des modèles de cette unité. »

Vous voyez que ces déclarations n'ont rien de révolutionnaire. Lemer cier est partisan des unités, et, après tout, ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Il évident tout d'abord qu'il faut, dans une pièce, une unité, quelle qu'elle soit. J'entends par unité une idée ou un sentiment unique ou, si vous voulez, un personnage, en un mot quelqu'un ou quelque chose qui fasse le rassemblement nécessaire des idées du spectateur. Mettez tout ce que vous voudrez dans une pièce, mais qu'il s'en dégage au moins une idée claire et comme centrale, sur laquelle tout repose. Même dans *Jules César* de Shakespeare, — où il y a de tout et même autre chose encore, — il y a, je crois, une unité, et cette unité n'est pas dans le personnage de César, qui est véritablement un César de mélodrame ; elle est, si je ne me trompe, dans celui de Brutus, personnage auquel vont toutes les sympathies des spectateurs. Il y a « unité de sympathie », et cela suffit pour que la pièce soit une pièce.

Lemer cier rattache étroitement l'unité de temps à l'unité d'action : « L'unité absolue du temps, dit-il, dut être exigible dans les tragédies grecques qui ne formaient qu'un seul grand acte de toutes leurs scènes, et sans doute il serait à désirer que la durée de l'action n'excédât pas celle de sa représentation même, pour jeter le spectateur dans une illusion complète. Mais

(1) *Cours analytique*, V^e séance, p. 210 sq.

trop peu de sujets se prêtent à cette rigueur. La scène eût perdu ses plus beaux ornements, si les grands maîtres n'eussent élargi la carrière en prolongeant la mesure à celle d'un jour, et quelquefois la moitié d'un autre. Ils furent plus jaloux d'observer les proportions véritables du fait d'où résulte la grandeur des effets que d'affecter l'exacte soumission à une règle qui eût rétréci le sujet. La limite qu'ils ont posée est d'autant plus sage qu'une plus longue mesure de temps entraîne nécessairement une succession de faits détachés, destructive de l'unité de la fable. » Ces réflexions, vous le voyez, sont d'un homme très sage, et qui a horreur de l'in vraisemblance. Or rien de plus pénible à la scène que les invraisemblances résultant soit de la multiplicité des épisodes, soit du trop grand laps de temps qui s'écoule entre deux actes successifs. Boileau a eu raison de dire qu'il ne faut pas qu'un personnage soit « enfant au premier acte et barbon au dernier ». Vous voyez pourquoi : c'est qu'une telle différence dans la situation des personnages exige une nouvelle exposition au début de chaque acte. Et alors que devient le *semper ad eventum festinat* ? Lemer cier a bien vu tout cela, et il l'a exposé très clairement.

Je n'approuve pas d'une manière aussi complète ce qu'il dit de l'unité de lieu, — laquelle n'est pas dans Aristote et que Scaliger et les classiques français ont inventée. Lemer cier prétend faire découler l'unité de lieu de l'unité d'action et de l'unité de temps : « En effet, dit-il, le peu de temps donné à l'action ne permet aux personnages de parcourir que peu d'espace... Rien ne déconcerte plus l'accord de la fable avec la vérité que ces translations soudaines d'un pays en un autre, et que ces passages subits d'un héros en des lieux éloignés de ceux où les yeux le virent à la même heure. » Je le veux bien. Mais ne soyons pas trop rigoristes : il est évident que le poète a le droit de faire passer ses acteurs « d'une chambre dans une salle, d'un temple à une place publique, ou sous quelque vestibule », pourvu que ce soit toujours dans une même ville et que la vraisemblance ne soit pas choquée. L'unité d'action et l'unité de temps, quoi qu'en dise Lemer cier, n'entraînent donc pas l'unité de lieu rigoureuse, et la meilleure preuve, c'est que Corneille n'a pas pu toujours s'y soumettre.

En matière de comédie, Népomucène est pour la comédie à intentions moralisatrices. Toute sa théorie, il faut le reconnaître, contrarierait un peu ce que nous savons de Molière, lequel s'est moins soucié de moraliser que de prévenir et de « précautionner », si je puis ainsi parler. Molière n'a pas dit à ces bourgeois, dont il

était, au milieu desquels il avait vécu, et auxquels il s'adressait : « Soyez stoiciens ; supportez, sans vous émouvoir, les injures du sort et celles des hommes ». Non ; mais il leur a dit et répété sur tous les tons : « Soyez pleins de sagesse ; ne vous laissez pas duper par les charlatans, qu'ils soient pédants, dévots, gentils-hommes ou médecins ; ne vous laissez pas aller à un idéalisme dangereux et ayez un peu plus de bon sens vulgaire. » Evidemment, ce ne sont pas là de très hauts conseils et de très hautes leçons de moralité.

Or Lemer cier veut que la moralité soit la base même de la comédie. C'est dire qu'il est plutôt le disciple d'auteurs comiques tels que Diderot, Sedaine ou Destouches, écrivains qui ont prétendu faire de la prédication, et qui ont essayé — Diderot l'a dit presque textuellement — de remplacer par le théâtre la chaire chrétienne.

Voici ce que dit Lemer cier, dans sa vingt-troisième séance (1) : « Messieurs, nous avons cherché les éléments de la force comique, de laquelle la comédie reçoit son plus puissant moyen de faire rire ; mais, en amusant, elle doit corriger : c'est là son but philosophique ; et, pour ne pas le perdre de vue, il nous faut considérer la *moralité* de la comédie comme une de ses conditions essentielles. Cette condition pourtant n'est pas inhérente à toutes ses espèces, et s'attache indispensablement à la comédie mixte : les pièces d'intrigues, les pièces à tiroir et les facétieuses peuvent sans dommage se passer de moralité principale : c'est de l'importance d'une fin morale que ressortent la noblesse et l'utilité du genre comique ; le tableau des manies et des difformités humaines semblerait n'être tracé que par la malice occupée à désoler les hommes, et non par la raison, jalouse de les guérir, si quelques saines moralités, empreintes dans la comédie, ne représentaient un remède salutaire aux vices et aux ridicules dont elle offre les images. »

Cela est bien observé et bien exprimé. Lemer cier n'a pas tort de penser que, si la comédie n'est pas moralisante, elle est un acte de malignité. Le poète comique pourrait dire alors, en changeant un peu le vers de Gresset :

* Le vice est ici-bas pour mes menus plaisirs.

Lemer cier poursuit : « Comparez l'effet du *Méchant* de Gresset avec celui du *Misanthrope* de Molière : ces deux personnages lancent également des traits satiriques sur le monde ; tous deux se

(1) T. II, p. 354.

montrent les frondeurs implacables des vices de la société ; mais l'un, en exprimant sur elle les mêmes vérités que l'autre, vous attriste, vous repousse, au lieu de vous plaire, et ne corrige personne, puisque ses reproches, qui ne partent que de sa maligne noirceur, donnent sujet de douter que le monde ressemble au tableau qu'il en fait. On récuse toutes ses assertions, et l'on abhorre son persiflage empoisonné. Cléon n'eût semblé qu'un instrument des vengeances d'esprit du poète, si l'aimable caractère de l'auteur ne l'eût préservé du soupçon d'avoir voulu répandre le fiel sans intérêt pour la morale ; Alceste, au contraire, versant une bile amère dans l'expression de sa haine pour les vices et les mensonges, n'est poussé que par l'intérêt de la droiture et de la vertu : les satires qu'il fait sont innocentes et salutaires, parce qu'elles lui sont dictées par la franchise ; elles se font croire en sa bouche, et forcent le monde à rougir des reproches qu'il lui adresse ; elles remplissent le spectateur d'enthousiasme pour ses qualités, d'admiration pour ses mœurs, et néanmoins elles le font rire par l'exagération du zèle qu'il met à débiter ses maximes inconciliables avec la corruption universelle. »

Cette page est presque excellente ; il y a toutefois une petite erreur : c'est que les satires que fait Alceste ne lui sont pas, me semble-t-il, « dictées par la franchise », comme le prétend Lemer cier. On sent bien plutôt que sa misanthropie vient tout simplement de son dépit amoureux, et c'est là ce qui fait l'intérêt comique du personnage. S'il n'y avait que la franchise dans la misanthropie d'Alceste, il ne serait pas très différent du méchant de Gresset.

Quant à la dernière phrase de la page de Lemer cier que je viens de vous lire, elle est un souvenir de Rousseau. C'est de Rousseau que Lemer cier a tiré ce mot de « corruption universelle », qui est un bien gros mot. En réalité, les gens qui entourent Alceste ne sont pas « corrompus », à proprement parler. Si nous mettons à part le tartuffe avec lequel Alceste est en procès, les autres personnages n'ont que des vices légers. Lemer cier eût été plus juste en écrivant qu'Alceste débite « des maximes inconciliables avec les *convenances mondaines* ».

Ces réserves faites, il n'en reste pas moins que cette page de Lemer cier sur la comédie est vraiment remarquable, surtout si nous tenons compte de la date où elle fut écrite.

Je veux relever encore quelques réflexions intéressantes sur le symbolisme antique et sur le symbolisme en général en littérature. Elles sont vraiment nouvelles, à leur date, et Lemer cier s'y montre clairvoyant, je dirais presque prophétique. Il est vrai qu'il dit « emblème » là où nous disons aujourd'hui « symbole ».

Mais ce n'est là qu'une différence purement verbale, qui n'entraîne pas de différence dans les idées. Vous allez en juger.

Lemercier, étudiant Homère, est conduit à parler de Pallas et du dieu Mars : « Veut-on la preuve convaincante, dit-il, qu'ils [Pallas et Mars] ne surviennent qu'*emblématiquement* à l'aide des personnages ? Mars est encore blessé par Diomède qu'encourage la déité guerrière ; ce dieu n'exhale pas un gémissement, comme la plaintive Vénus ; il pousse un cri terrible, qui épouvante les armées et retentit jusqu'aux sommets de l'Olympe, où sa colère n'est accueillie de Jupiter que par les expressions de l'horreur qu'excite à son éternelle justice le choc des batailles et la frénésie de la discorde et du carnage. Cette autre aventure, encore allégorique, s'explique doublement par l'image de la supériorité de la science militaire, que représente la déesse protectrice des Grecs, sur l'aveugle désespoir et la rage belliqueuse que figure le dieu défenseur des Troyens. S'obstinerait-on à douter que l'un et l'autre ne soient des êtres symboliques ? En ce cas, pourquoi le poète ne nous a-t-il pas avertis qu'ils se montrent aux guerriers avec la taille de géants démesurés ? Qu'est-ce, à votre avis, que ce casque placé sur la tête de Pallas allant au combat, casque immense et capable, autant que son impénétrable égide, de couvrir cent villes et des armées entières ? Peut-on nier que cet attribut ne soit emblématique du pouvoir de la défense bien dirigée ? Qu'est-ce que la chute de Mars, une fois renversé par elle, et remplissant de son corps l'étendue de sept arpents, si cette dimension ne figure l'espace d'un champ de bataille jonché de cadavres et de débris par une défaite sanglante ? Vous expliquerez-vous autrement la retraite d'Ulysse et de son compagnon, qui cessent tous deux de semer les meurtres dans la tente de Rhésus, parce que Phébus arrive et les voit, c'est-à-dire que le jour, qui survient et qui les expose, écarte les ténèbres qui favorisaient leur expédition nocturne ? Vous invoquerai-je à l'appui de ma doctrine, ô Xanthe ! ô Simois ! fleuves qui gonflez toutes vos vagues pour engloutir le héros qui s'efforce de vous traverser, et dont l'audace se hasarde dans le confluent de vos eaux grossies par la foule des morts. Dis-nous, Vulcain ! toi qui dessèches leurs torrents, et qui laisses éteindre ton courroux à leurs exclamations plaintives, dépouille-toi de tes formes fabuleuses, et déclare-nous si tu n'étais pas le feu des bûchers allumés sur leurs rivages, et vaporisant à grand bruit l'humidité des sables que voulait gravir Achille (1) ? »

(1) 40^e séance, p. 233 sq. (t. IV du Cours).

Cela, — indépendamment de ces interrogations artificielles, alors admises pour donner du mouvement à la phrase et, qui nous font sourire aujourd'hui, — cela, dis-je, est très intelligent. Lemer cier comprend la mythologie comme le mélange perpétuel et continu d'une vision concrète et d'une idée abstraite. Or la chose n'avait pas encore été vue sous ce jour. Jusque-là, ou bien on s'imaginait que les Grecs croyaient sottement à leurs dieux, ou bien on regardait ces dieux comme des inventions allégoriques forgées par les poètes. De nos jours, on a voulu prouver que les anciens croyaient à la fois et à l'existence de leurs dieux et à la signification allégorique de leurs légendes, entrelaçant ainsi le rêve et la réalité, la religion et l'histoire, dans une union harmonieuse qui faisait de leurs dieux une matière d'adoration toujours vivante.

Il est singulièrement honorable pour Lemer cier d'avoir déjà senti et exprimé cela dès l'aurore du xix^e siècle. Il a devancé ainsi la *Symbolique* de Kreuzer, les travaux de Max Müller, et, plus près de nous, ceux du regretté M. Decharme.

Cette rapide revue des théories littéraires de Népomucène Lemer cier nous donne donc une idée assez avantageuse de la puissance philosophique et poétique de son esprit.

A. C.

Histoire politique de la France contemporaine depuis 1848

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Professeur à l'Université de Paris.

Répartition géographique des partis (Suite). Centre et Sud.

Nous avons vu comment les partis étaient distribués en France, après 1849, dans la région du Nord et dans la région de l'Ouest. Nous avons dit que, dans l'ensemble, cette région était conservatrice : de couleur plutôt orléaniste dans le Nord et la Normandie, de nuance légitimiste dans la Bretagne et dans l'Ouest jusqu'au Poitou. Il faut noter le phénomène particulier qu'offrent les deux Charentes, qui sont dès lors un pays napoléonien, le seul en France.

Les républicains ne se rencontrent qu'à l'état de minorité sur toute cette bordure et ne se rencontrent un peu groupés que là où il y a des centres ouvriers (Nord, Champagne) ; il y a quelques petits centres républicains dans la région drapière de la Normandie, et plus importants à ce point de vue sont les ports de guerre (Cherbourg, Brest, Lorient). Chose remarquable, la plupart des grandes villes ne sont pas républicaines (sauf Lille et Reims). Les républicains se trouvent à la campagne et surtout dans la région qui se rapproche de la Loire et dans la région de la Garonne.

Nous avons à voir, aujourd'hui, deux régions qui constituent la force principale du parti républicain : le Centre et le Sud.

I. *Le centre*. — Ce mot de centre a un sens vague, plus ou moins restreint. Nous le prendrons ici au sens large. Le Centre, ainsi compris, se compose de trois groupes : la Basse Loire, c'est-à-dire le pays où l'on parle encore français ; le Limousin, où s'emploie un dialecte du Midi, et enfin l'Auvergne avec tout le pourtour du Massif central. Il faut examiner ces trois groupes, parce que chacun d'eux présente des caractères particuliers.

Rappelons que cette étude est faite à l'aide des rapports des procureurs généraux conservés aux Archives nationales,

série BB ³⁰, rédigés d'après les rapports des procureurs de la république qui sont, eux-mêmes, des résumés de rapports dressés pour chaque canton par les juges de paix.

1° *Le centre français.* — C'est la région où l'on parle encore le français du Nord ; elle comprend trois anciens pays : Berry, Bourbonnais et Nivernais, dont le premier a formé deux départements (l'Indre et le Cher) et les deux autres chacun un (Allier et Nièvre).

Le Berry a une population connue par sa douceur et sa mollesse. A cette époque, ce pays est encore isolé de toute communication. On y lit peu les journaux, mais l'influence républicaine et la propagande républicaine y sont fortes ; surtout il s'y exerce l'influence personnelle du célèbre Michel (de Bourges), le grand avocat de la montagne. Le Cher a élu une représentation en majorité montagnarde, même dans les circonscriptions paysannes. Les procureurs y remarquent le peu d'influence du clergé. « Le socialisme n'est pas compris dans sa théorie scientifique, mais dans ses résultats pratiques... Population nécessiteuse, qu'abrutit l'ignorance, le mépris de la religion. »

La propagande républicaine paraît surtout réussir, parce qu'elle fait appel à l'hostilité des paysans contre les nobles, nombreux dans le pays. C'est un pays de métayage ; les rapports avec les propriétaires sont mauvais. La forte majorité montagnarde étonne les procureurs ; ils tentent de l'expliquer : « La démagogie ne fait pas grand bruit, mais les listes étaient prêtes ; ... instituteurs fanatisés par les circulaires de Carnot et de Ledru-Rollin. Dans le Cher, tous les agents inférieurs des ponts et chaussées sont rouges. Les programmes sont pleins de promesses. Les candidats se présentent en disant : « Nous sommes du peuple ; croyez-nous et vous serez riche ; il n'y aura plus d'impôts. » On entendra souvent des cris de haine contre les propriétaires et contre le clergé.

Il y a donc là, évidemment, un pays républicain très compact : c'est un parti populaire ; mais il compte aussi des avocats, des notaires, surtout des huissiers. — Beaucoup de maires sont rouges : « Quant aux maires, écrit un procureur, nous ne pouvons compter que sur ceux que les sympathies politiques et la confiance personnelle nous attachent. »

On lit encore : « C'est un pays agricole, où le blé et le vin sont à bas prix. Les démagogues exploitent l'avidité des gouvernants, leur insensibilité pour le pauvre peuple, l'égoïsme des riches... On parle d'une ligue des gueux contre ceux qui possèdent. »

La région la plus républicaine est celle de Saint-Amand, du côté de la Loire par conséquent : c'est un pays de petite propriété. « L'état politique et moral est mauvais et de longue date. » On

a saisi une correspondance entre instituteurs, des jeunes gens sortis pour la plupart de l'école normale, « révoltante d'immoralité et d'obscénité et d'aspirations à la révolte ».

Au contraire, dans l'arrondissement de Bourges, les paysans sont plutôt conservateurs ; la population ouvrière de Bourges, qui commence à se former, est, elle, républicaine, ainsi qu'à Vierzon où l'industrie du fer est en train de se développer.

Le pays de Sancerre est plus conservateur : « Il vaut mieux, déclare le procureur ; il y a des traditions de piété honnête. » Ce sont les légitimistes qui ont le plus d'influence. Cependant Duvergier de Hauranne forme un centre d'action orléaniste. Mais les classes les moins élevées de la population sont républicaines.

A la frontière, vers la Loire, les républicains sont nombreux dans les villes ; ainsi à Sancergues, Nérondes, la Guerche, Sancoins. Ces régions s'insurgeront au coup d'État. Les républicains sont organisés ; ils tiennent des réunions, qualifiées par le procureur de sociétés secrètes.

L'Indre est restée en majorité conservatrice ; mais il y a un groupement rouge : les vigneron du pays d'Issoudun. « Les vignerons prononcent des paroles menaçantes ; il n'y a de calme qu'à la surface. » — A Châteauroux, il y a une minorité républicaine assez forte pour empêcher, en 1852, le candidat du gouvernement d'être élu. Au Blanc, « la population s'abandonne aux excitations ». Plus tard, on signalera le mouvement républicain entretenu par M^{me} Dudevant (George Sand), mais plus tard seulement.

Dans l'ensemble, le département de l'Indre est conservateur et cela est encore vrai aujourd'hui.

Dans l'Allier, la propriété est concentrée ; les grands propriétaires y sont nombreux ; le régime agricole est celui du métayage. Les châteaux ne sont pas rares, surtout dans le pays de Moulins. Les grands propriétaires sont légitimistes ; il en est de même autour de Cusset. Par opposition, les paysans sont devenus rouges. Depuis février 48, une sorte de travail intellectuel s'est opéré dans les populations rurales ; on veut « un avenir meilleur, ... un progrès de bien-être et d'aisance ». Le pays, remarque le procureur, offre « d'autant plus de chances à la propagande des idées socialistes que, *par exception*, la propriété y est concentrée entre les mains de quelques riches habitants. Circonstance exploitée avec soin. » Le mouvement républicain est fort étendu. La propagande use de la « promesse banale du partage des biens, affranchissement de l'impôt, restitution des 45 centimes et du milliard des émigrés ». On fait des manifestations hostiles à la bourgeoisie, « cette aristocratie nouvelle ». On

pousse souvent le cri de « Vive la Montagne » ! Beaucoup de fonctionnaires appartiennent aux partis avancés ; il y a eu, après les élections, de « justes révocations ». Il y a des réunions secrètes ; on porte des symboles républicains ; on affiche des portraits de Barbès, de Félix Pyat.

Les républicains sont très nombreux à Moulins ; de plus, ils dominent dans la partie sud du département. Ils ont la majorité à Gannat, à Saint-Fourcain, où il y a un club sous la direction d'un instituteur révoqué, Gobert, « le chef le plus actif et le plus intelligent du parti socialiste dans l'arrondissement ». Cet instituteur est élu maire ; ce fut un gros scandale : Tout ce qu'il y a d'honnête dans la population est profondément attristé. Le pré-décesseur a refusé de procéder à son installation. Le préfet n'a pas hésité à le suspendre. »

Mais le centre le plus ardent, c'est Montluçon : tout l'arrondissement est rouge. Il y eut un gros scandale à l'église, où l'on avait crié : « Vive la République ! » A la sortie, un rassemblement se formait et allait parcourir la ville, si la gendarmerie n'était intervenue. La propagande républicaine travaille l'armée ; on publie un faux écrit de propagande adressé « aux soldats de la montagne ». — En 1852, l'agitation continue et paraît s'accroître. Montluçon est toujours un foyer d'agitation rouge.

Ainsi l'Allier est un pays foncièrement républicain. Dans la Nièvre, on retrouve des conditions analogues à celles du département précédent. C'est la population rurale qui a pris parti pour les rouges. La région la plus républicaine est celle qui touche à l'Yonne (Clamecy, Cosne). A Cosne, centre de vigneron, et dans l'arrondissement, comme à Pouilly, les vignerons propagent les idées républicaines oralement, car il n'y a pas de journal. Le procureur constate qu'il y a là « ignorance et malaise ». — Le principal centre d'opinions républicaines, c'est Clamecy : « L'esprit de la population est déplorable. Les ouvriers forment les 5/6 de la population ; beaucoup, habituellement occupés au flottage des bois, manquent d'ouvrage ; ce qui est le résultat de causes locales, les ouvriers l'imputent aux riches. Les ouvriers d'états sont encore plus mauvais : ils sont profondément pervertis ; ils vivent dans l'espoir d'un signal de Paris. On a entendu des cris injurieux, des refrains atroces. » En 1851, eut lieu une manifestation devant l'église. On cria : « Vive la république ! » pendant un *Te Deum*. Le désarmement de la garde nationale suscita beaucoup de tumulte. Après le coup d'Etat, il y aura une insurrection à Clamecy et la répression y sera des plus énergiques. — Dans le Morvan, le pays est conservateur dans la campagne, ce qui est.

encore vrai aujourd'hui. Il y a quelques petits centres républicains dans les villes comme Château-Chinon et Moulins-Engelbert.

En définitive, cette première région du centre peut être considérée comme une de celles qui appartiennent le plus complètement aux rouges. Les républicains y seront très atteints par les mesures prises dans la répression des mouvements qui suivirent le coup d'Etat. Ils eurent de la peine à rétablir leur influence. Le pays est toutefois radical aujourd'hui.

2^o Les trois départements du *Limousin*, c'est-à-dire la Haute-Vienne, la Creuse et la Corrèze, forment un groupe à part. C'est un pays déjà de montagnes ; on y parle une langue qui n'est plus le français et se rattache à la langue d'oc. Le pays est très nettement républicain, et il est républicain pour des raisons spéciales. A Limoges d'abord, parce que c'est une ville ouvrière (industrie de la porcelaine et de la cordonnerie) ; dans la campagne, les idées républicaines sont introduites et propagées par les maçons qui vont à Paris ou à Lyon. Le procureur signale nettement ce fait : « La perversion, écrit-il en parlant de la Creuse, est l'œuvre de la population émigrante. Les ouvriers reçoivent gratuitement à leur départ des brochures et des journaux socialistes, qui sont lus et commentés pendant les veillées d'hiver dans les communes rurales. » En Haute-Vienne, le principal centre républicain est Limoges, qui est, comme nous venons de le voir, une ville industrielle. Les ouvriers sont organisés ; ils ont des associations que le procureur qualifie de sociétés secrètes. Dès 48, ils entrent en lutte avec les bourgeois ; après l'émeute d'avril 1848, dont nous avons parlé précédemment, les ouvriers condamnés furent considérés comme des martyrs. « Le mal s'étend, constate le procureur ; une grande partie de la petite bourgeoisie fait cause commune avec les socialistes. Quelle menace plus terrible que cette révolte des classes inférieures armées du suffrage universel contre... les lois éternelles à la société humaine ! » Il y a aussi un antagonisme non précisément entre la population et la troupe, mais entre la population et les gradés.

La campagne est partagée en sens inverse de ce que le procureur croit normal : « Dans les cantons, écrit-il, où le sol est presque exclusivement entre les mains des plus favorisés, et où par conséquent les conditions semblent être pour les socialistes, l'élection, influencée, il faut le reconnaître, par les grands propriétaires, a été favorable à l'opinion modérée. Il y a des légitimistes dans l'arrondissement de Rochechouart et aussi dans celui de Saint-Yrieix. — Les campagnes républicaines sont celles qui sont soumises au régime de la petite propriété, c'est-à-dire l'arrondissement de

Bellac, et surtout le pays voisin de la Creuse : « Le socialisme est tout uniment le partage des biens des bourgeois. Comprendrait-on autrement que ces hommes qui ont l'amour de la propriété, en favorisent les ennemis jurés, qu'ils voulassent la détruire, eux qui possèdent presque tous une maison et un champ ? » A Bellac même, des bourgeois votent avec les démocrates. La garde nationale est signalée comme ayant de mauvaises opinions. — Même dans la partie légitimiste du département, il y a des centres rouges, comme Saint-Junien et Oradour-sur-Vayres. — La Creuse est un département nettement républicain : nous avons vu le rôle qu'y jouaient les maçons travaillant à Paris ou à Lyon ; ce département a élu un des chefs de la gauche, Nadaud. Les centres les plus républicains sont Bourgueuf et Guéret. On trouve des « factieux » à Aubusson, qui est un centre d'industrie de la tapisserie, et à Boussac où s'exerce l'influence de l'imprimerie de Leroux. La Corrèze est moins complètement républicaine. Tulle est, en partie, légitimiste. On trouve surtout des républicains dans les arrondissements voisins du Périgord, d'Ussel et de Brive. C'est d'ailleurs la partie la plus pauvre du département. A Ussel, la garde nationale a refusé de se réunir pour rendre honneur au préfet ; elle a été dissoute et désarmée. On y manifeste contre l'évêque et on entend des cris d' « à bas les chouans ! à bas les calotins ! » De même, à Brive, la garde nationale cause des difficultés. — Dans son ensemble, le Limousin est donc un pays de gauche, et il l'est encore resté aujourd'hui.

3^e Le troisième groupe est constitué par l'*Auvergne* proprement dite, pays agricole dans l'ensemble, et qui forme trois départements (Puy-de-Dôme, Cantal et Haute-Loire) et par les versants sud et sud-est du Massif central, qu'habite une population de même dialecte (trois départements aussi : Aveyron, Lozère et Ardèche).

En Auvergne, le parti de l'ordre est divisé et effrayé. Il a surtout sa force dans la montagne, à Riom et dans le Cantal. Il y a là des populations rurales amies de l'ordre. Mais il y a aussi un parti républicain avec des comités d'organisation dans les chefs-lieux des départements, et un journal, *Le Prolétaire*, qui est « répandu à profusion ». Sa lecture rencontre de la sympathie dans les populations. La propagande se fait surtout sur la question de l'impôt des boissons. Le procureur croit, sans en avoir de preuve, à une organisation militaire affiliée à des comités parisiens.

Les régions rouges sont dans le Puy-de-Dôme, surtout à l'Est, dans l'arrondissement d'Ambert. Il y a des maires républicains ;

les élections parisiennes du 8 avril ont produit « une sensation profonde » ; à Issoire, on a célébré une fête républicaine. Il y a des républicains dans les vallées de la Dore et de l'Allier, à Clermont aussi et dans tout le pays sur la frontière de l'arrondissement d'Ussel. Dans le Cantal, les républicains se trouvent à l'Est, surtout dans l'arrondissement de Saint-Flour. Il y a une constante opposition à l'évêque. On se plaint de l'influence du représentant Magne, auquel sa profession de médecin rend facile la propagande. La garde nationale manifeste. A Aurillac, la garde nationale crie : « Vive la république ! » Même après 1852, on signale que la « bourgeoisie recommence la petite guerre d'opposition ».

La Haute-Loire, sur le plateau, est un pays plus pauvre. Le département est à peu près partagé. Les conservateurs ont une petite majorité dans la partie est de la montagne. Le parti républicain se montre ardent. Au Puy, la garde nationale manifeste : tous les juges du tribunal de commerce donnent leur démission simultanément. Il y a beaucoup de républicains à Brioude ; la garde nationale a dû y être dissoute. Il y a de nombreuses réunions dans les campagnes. Cet arrondissement élit encore un républicain en 1852. — Les trois départements situés sur le versant du Massif central présentent le même caractère. Le pays de montagne, où les paysans sont sous la domination du clergé, sauf là où il y a des protestants, est en majorité conservateur ; au bas du versant, à la jonction avec la plaine, la population est rouge.

Dans l'Aveyron, le procureur signale « le calme habituel des esprits... ; l'influence de la religion a maintenu la plupart des artisans et les campagnes surtout dans les voies de l'ordre... Mais les mauvaises doctrines gagnent du terrain... ; la convoitise et l'insubordination se manifestent... » Saint-Affrique est un centre légitimiste. Il n'y a pas d'orléanistes, sauf à Rodez. On trouve même une fraction de la population protestante qui est monarchiste. Les républicains se rencontrent surtout à Villefranche, dans cette partie de la vallée de l'Aveyron qui est voisine du bas-pays. Une propagande assez active s'exerce à Espalion et à Millau. Cette dernière ville est un petit centre industriel. Rodez est signalé comme le point le plus difficile du département ; c'est là que « le parti socialiste a le plus de force par le nombre et l'exaltation de ses adhérents ». Les protestants sont, en général, républicains ou libéraux, avec toutefois l'exception déjà indiquée.

La Lozère est un département presque entièrement légitimiste et dominé par le clergé : « La population, constate le procureur général, est conservatrice plus qu'en aucune autre contrée. » Il

parle de « leur foi religieuse, de leurs mœurs primitives, de leur respect des lois, des fonctionnaires publics et même des hommes appartenant à la classe aisée et éclairée de la société... » Il constate aussi la grande influence exercée par le clergé. Il n'y a aucun organe « socialiste ou jacobin ». Il n'y a qu'un seul danger : c'est « l'action exercée par certains instituteurs imbus des doctrines socialistes ». Il n'y a quelques républicains que dans les régions en lisière de la Haute-Loire et dans l'arrondissement de Florac, où se trouvent beaucoup de protestants et qui constitue un pays analogue au Gard. Ainsi, en 1850, on signale à Vialat une violente manifestation de femmes « vêtues de rouge des pieds à la tête et montées sur une estrade » et qui chantent des chansons démagogiques. Mais, dans l'ensemble, « le département de la Lozère continue à mériter qu'on ne s'occupe pas de lui ».

Le département de l'Ardèche est divisé en deux parties bien tranchées. Dans toute la région montagneuse, en effet, il est conservateur et soumis à l'influence du clergé (Tournon, Largentière, sauf là où il y a des protestants). Les élections de 1849 ont été une surprise : « Un coup de vent socialiste semblait avoir passé sur cette contrée peu de jours avant l'élection. » Cela tenait à des divisions au sein du parti de l'ordre, divisions causées par un prêtre, l'abbé Moyant, ardent, passionné, chef d'un comité électoral à Viviers. Les républicains dominent dans la partie basse du département, aux bords du Rhône. Ils ont la grande majorité à Privas et dans l'arrondissement. « L'arrondissement de Privas, écrit le procureur en janvier 1850, est le plus travaillé par les efforts de la propagande socialiste. La presse anarchiste y succombe sous des condamnations répétées. Le propagandiste républicain le plus actif et le plus habile, Demôle, a été mis en prison. » Il y a également quelques républicains dans les arrondissements de Tournon et de Largentière ; on y signale des cercles fermés avec l'autorisation des maires et qui sont favorables à la propagande socialiste ; ils sont censés n'avoir pour objet que l'amusement ou les bonnes œuvres. Ils n'ont pas comme contrepoids des sociétés fondées en faveur de l'ordre comme en Vaucluse. « Les principaux meneurs sont tarés et ruinés ».

A Annonay, centre industriel, de mégisserie principalement, les ouvriers se livrent à des manifestations républicaines ; ils chantent des refrains perturbateurs : « Mettez au bout de vos fusils — Tous les aristos de Paris — Le président, le pape aussi. » Trois coupables ont été arrêtés. Il y a aussi des manifestations qui se retrouvent tout le long du Rhône à Orange, à Avignon, à Privas.

Dans son ensemble, cette région du centre n'a presque pas

changé. La Haute-Loire et l'Aveyron sont toujours disputés ; la Lozère et l'Ardèche partagés entre républicains et conservateurs.

II. — La *région du Sud* se divise en deux grandes régions : le Languedoc et la Provence.

1° Nous prenons le mot Languedoc dans son sens géographique pays compris entre le Massif central et la Méditerranée ; il forme quatre départements qui sont le Gard, l'Hérault, l'Aude et les Pyrénées-Orientales. C'est un pays qui ne ressemble pas au reste de la France, le procureur le constate : « Vous m'avez envoyé dans un pays qui ne ressemble point au reste de la France. L'Hérault et les Pyrénées-Orientales ont une physionomie spéciale. »

Dans l'ensemble, nous trouvons la même distribution que précédemment : les pays montagneux sont habités par des conservateurs ; le clergé y exerce une grande influence ; la plaine est rouge ; les protestants, même ceux qui habitent la montagne, sont généralement républicains.

Le département du Gard est celui qui compte le plus de légitimistes. Les légitimistes s'étaient, lors de la révolution de 1848, ralliés au régime nouveau par haine des d'Orléans. Ils se sont glissés dans les fonctions publiques, se sont rendus chefs de la commission municipale de Nîmes et ont ainsi fortifié leur influence. — Ils ont des journaux tels que la *Gazette du Bas-Languedoc* et le *Courrier du Gard* qui cependant subit l'influence des protestants les plus riches, et que le procureur considère comme inoffensif. — Le parti légitimiste s'est divisé : une fraction, appelée la *Montagne blanche*, est un parti conservateur, légitimiste à tendances démocratiques ; il est partisan de l'appel immédiat au peuple. Cette fraction a aussi son organe : l'*Etoile du Gard*, qui fut saisi ; mais dont le procès se termina par un acquittement. — Parmi les légitimistes, il se trouve même des protestants ; en 1851, le procureur signale une démarche de l'aristocratie protestante auprès du comte de Chambord pour lui offrir le concours des protestants du Gard, à la condition d'obtenir des garanties contre le retour des actes sanglants de 1815. Le prince a répondu de la manière la plus gracieuse en assurant à ces messieurs que, le moment arrivé, ils régleraient eux-mêmes les garanties qu'ils demandaient... » Mais le procureur ajoute : « Le plus grand nombre des protestants du Gard ne ratifieront pas l'offre faite en leur nom. »

Les légitimistes dominent au Vigan, à Alais. Uzès est une ville disputée. A Aigues-Mortes, quoique nous soyons là en plaine, l'état d'esprit est excellent : « Le canton d'Aigues-Mortes, écrit le

procureur, est un modèle au point de vue de la modération et de l'esprit du conseil ». Cependant on a dû dissoudre le conseil municipal à cause de la question des courses de taureaux. C'est là, de l'avis du procureur, une question des plus graves. Un arrêté du préfet a interdit, en 1851, ces courses. Il y eut quelques incidents. A Vauvert, on crie à la troupe : « Soldats, ne faites pas de mal à des gens qui s'amusez honnêtement, ou il arrivera de grands malheurs. » Le procureur ajoute : « Les hommes d'ordre s'accordent avec les révolutionnaires. Je la considère (la question des courses de taureaux) comme devant faire perdre à la cause de l'ordre un grand nombre de voix aux prochaines élections. » — Les rouges dominent dans la plaine et dans le pays protestant de Vaunage. — Les paysans votent pour eux. Le procureur est étonné par « ces progrès rapides des idées anarchiques. J'apprends par les témoignages les moins suspects que les effets de la propagande socialiste, qui, jusqu'alors, avaient obtenu peu de succès dans les campagnes, a fini par réussir à égarer la plus grande partie des cultivateurs... Des paysans aisés, et dont j'aurais répondu il y a quelques mois, m'ont déclaré du ton le plus résolu qu'ils sont décidés à voter pour les rouges et que l'immense majorité des campagnes est dans les mêmes dispositions... » Ils disent : « Jusqu'ici les gouvernements n'ont rien fait pour nous ; nous voulons voir et essayer si la république sociale fera quelque chose. » Les causes de ce changement d'attitude sont cherchées par le procureur dans la loi sur la chasse, sur les courses de taureaux, dans la « plaie hypothécaire ». Le procureur s'étonne de trouver dans ce parti de « fort honnêtes gens, des ouvriers laborieux... » « Il y a un parti pris, écrit-il, de tenter une insurrection au moment du vote et peut-être plus tôt... Il y a un calme trompeur... Les démagogues ne se gênent plus pour annoncer insolemment leur prochain triomphe. » Un fait frappant, c'est que « les personnes qui résident quelquefois à la campagne et peuvent observer les dispositions de la population agricole sont frappées de la tendance qu'ont tous les jeunes gens à adopter les opinions démagogiques. Sans doute, ils ne comprennent pas ce qu'elles ont de mauvais et de contraire à leurs propres intérêts, mais vienne le jour de l'élection et ils voteront pour les candidats les plus avancés. »

Il y a des centres républicains dans tous les gros bourgs, Sauve, Saint-Hippolyte, Quissac, Clarensac, où le substitut expulse de la mairie les portraits de Barbès, Ledru et autres condamnés politiques. — Sur les bords du Rhône, on retrouve les manifestations signalées plus haut.

Le département de l'Hérault est coupé en deux parties bien tranchées : les blancs et les rouges. Les blancs sont très puissants, surtout les légitimistes, dans la partie montagneuse, c'est-à-dire dans l'arrondissement de Saint-Pons et dans celui de Lodève, à l'exception de quelques centres ouvriers ; mais, là aussi, ils sont divisés ; il existe également, en effet, des fractions dites de la Montagne Blanche. Ils ont aussi une influence assez forte à Montpellier, même sur la population ouvrière.

Les rouges ont leur force dans le pays de plaine, parmi les paysans. Ils dominent dans presque tous les bourgs autour de Montpellier, Mauguio, Lunel, surtout à Béziers, à Pézenas, à Vic, à Clermont-l'Hérault, etc. On signale des manifestations diverses : le port de costumes ou de cravates rouges, des cris séditieux. Les maires n'appliquent pas la loi du 31 mai et se bornent à recopier les listes électorales précédentes.

Outre cette région rouge, il y a des centres républicains à Cette (chez les ouvriers) et aussi à Montpellier. Le procureur signale le mauvais esprit de la Faculté de médecine : « Elle ne présente pas les garanties désirables ; le doyen Bérard appartient à la république rouge... Il s'observe ; il conseille aux étudiants de s'abstenir de démonstrations ». Il parle aussi d'« un M. Zévort, inspecteur d'académie, homme politique dangereux ». « Dans les bureaux de la préfecture, les employés trahissent la confiance du préfet. »

Il y a, enfin, une zone de centres ouvriers, qui sont en même temps des centres républicains ; ils se répartissent sur tout le pourtour de la partie montagneuse : Ganges, Lodève, Bédarieux. Ce sont surtout des centres d'industrie du drap. — Bédarieux se soulèvera même lors du coup d'Etat.

M.

Bibliographie

LES MAÎTRES DE L'ART

Ghirlandaio, par Henri HAUETTE, *Chargé de cours à la faculté des lettres de l'Université de Paris.*

En consacrant ce volume à l'œuvre du grand fresquiste florentin de la fin du ^{xv}^e siècle, l'auteur s'est proposé tout à la fois de combler une lacune et de réparer une injustice. Apprécié à sa valeur par les amateurs, Ghirlandaio est moins connu du grand public que Botticelli ou même que certains quattrocentistes de moindre envergure, tels que Benozzo Gozzoli et les deux Lippi ; les diverses collections de monographies artistiques ne lui accordent pas la place à laquelle il a droit, et le laissent volontiers de côté.

L'injustice est facile à expliquer : tout d'abord, il est aisé de comprendre que le charme un peu maladif, la grâce nerveuse et la composition parfois énigmatique d'un Botticelli exercent plus d'action sur un public raffiné que les créations robustes, parfaitement claires et saines de Ghirlandaio.

D'autre part, il est évident que, pour apprécier dans toute sa beauté l'œuvre de ce dernier, il faut avoir fait des séjours prolongés en Toscane : les deux tableaux du Louvre, cinq ou six autres répartis entre les divers musées d'Europe, sont insuffisants à donner une idée du maître dont la carrière s'étend de San-Gimignano à la Sixtine, à travers les pages magnifiques de la chapelle Sassetti et de Santa-Maria-Novella.

Quoi qu'il en soit, l'auteur, familier depuis de longues années avec l'histoire, la civilisation et tout ce qui fut la vie de Florence et de la Toscane, a présenté une analyse à la fois large et minutieuse de l'œuvre d'un artisan de génie qui ne prétendit pas à être un penseur, mais qui demeure le témoin le plus fidèle de la conscience et de la mentalité moyenne de la Florence du dernier quart du ^{xv}^e siècle.

Vingt-quatre reproductions tirées hors texte achèvent d'éclairer cette analyse, que complètent des appendices détaillés, comprenant la liste complète des œuvres du maître, une bibliographie, un index alphabétique, etc.

Un volume in-8° carré, avec 24 illustrations. Prix : broché, 3 fr. 50 ; cartonné, 4 fr. 50. — Librairie Plon-Nourrit et C^{ie}, 8, rue Garancière, Paris, 6^e.

Le gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

BILLETS DIRECTS SIMPLES

De Paris à Royat et à Vichy

La voie la plus courte et la plus rapide pour se rendre de Paris à Royat est la voie **NEVERS-CLERMONT-FERRAND**.

DE PARIS A ROYAT : 1^{re} classe, **47 fr. 70** ; 2^e classe, **32 fr. 20** ; 3^e classe, **21 fr.**

DE PARIS A VICHY : 1^{re} classe, **40 fr. 90** ; 2^e classe, **27 fr. 60** ; 3^e classe, **18 fr.**

Paris-Barcelone-Carthagène-Oran-Alger

Train de luxe bi-hebdomadaire entre **PARIS-BARCELONE-VALENCE** et **CARTHAGÈNE**, avec continuation, par bateau, entre **CARTHAGÈNE** et **ORAN**. — Correspondance, à **ORAN**, avec des express de et sur **ALGER**.

Départs de Paris à 7 h. 20 soir, les mercredis et les samedis.

Arrivée à Oran à 6 h. 45 soir, les vendredis et les lundis.

Traversée de Carthagène à Oran en 9 heures.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

Toute la littérature française, étrangère et ancienne en 50 Volumes

LES

Classiques Populaires

Directeur : Émile FAGUET

de l'Académie Française,
Professeur à la Sorbonne

Prix du volume in-8° de 240 pages, illustré, broché 2 »
Le même, relié toile souple, tranches rouges 2 75

Chaque volume se vend séparément.

Liste des 50 volumes composant la Collection :

Chateaubriand, par A. Bardoux.
Lamartine, par Edouard Rod.
Alfred de Musset, par Claveau.
Victor Hugo, par Ernest Dupuy.
Béranger, par Ch. Causeret.
Augustin Thierry, par F. Valentin.
Michelet, par F. Corréard.
Thiers, par Edgar Zevort.
Guizot, par J. de Crozals.
Emile Augier, par H. Parigot.
Montesquieu, par Edgar Zevort.
Lesage, par Léo Claretie.
Voltaire, par Emile Faguet.
André Chénier, par Paul Morillot.
Buffon, par H. Lebasteur.
J.-J. Rousseau, par L. Ducros.
Bernardin de Saint-Pierre, par de
Lescure, 1 vol.
Florian, par Léo Claretie.
Corneille, par Emile Faguet.
La Fontaine, par le même.
Molière, par H. Durand.
Boileau, par P. Morillot.
Racine, par Paul Monceaux.
Retz, par Ch. Normand.
M^{me} de Sévigné, par L. Valléry-Radot.
Bossuet, par G. Lauson.
Pascal, par M. Souriau.

La Rochefoucauld, par Félix Hémon.
Fénelon, par G. Bizos.
La Bruyère, par Maurice Pellisson.
Saint-Simon, par de Crozals.
Ronsard, par G. Bizos.
Montluc, par Ch. Normand.
Rabelais, par Emile Gebhart.
Montaigne, par Maxime Lanusse.
Les Chroniqueurs, par A. Debidour.

PREMIÈRE SÉRIE : *Villehardouin*; — *Joinville*.

DEUXIÈME SÉRIE : *Froissart*; — *Commines*.

La poésie lyrique en France au
moyen âge, par L. Clédat.

Le théâtre en France au moyen âge,
par le même.

Shakespeare, par James Darmesteter.

Dante, par Edouard Rod.

Le Tasse, par Emile Mellier.

Goethe, par Firmery.

Cervantès, par Lucien Biart.

Homère, par A. Couat.

Virgile, par A. Collignon.

Plutarque, par J. de Crozals.

Démosthène, par A. Ouvré.

Cicéron, par M. Pellisson.

Hérodote, par M. Corréard.

Tous les volumes ont été honorés d'une souscription du Ministère
de l'Instruction publique.

Année scolaire 1907-1908

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

ABONNEMENT { France. 20 fr.
payables 10 francs au comptant et le surplus par
5 francs les 15 février et 15 mai 1908.
Étranger. 23 fr.
payables en une seule fois.
Le NUMÉRO : 60 centimes

SOMMAIRE

Pages

- 721 LES POÈTES FRANÇAIS DU XIX^e SIÈCLE QUI CONTINUENT LA TRADITION DU XVIII^e. — *Népomucène Lemercier; ses poèmes.* **Emile Faguet,**
de l'Académie française.
- 730 LES CLASSES INDUSTRIELLES ET COMMERÇANTES EN FRANCE, AUX XIV^e ET XV^e SIÈCLES. — *Décadence et fin de la Hanse. — Le commerce dans l'Allemagne du sud.* **M. Pfister,**
Professeur à l'Université de Paris.
- 738 ORIGINES ET PREMIÈRES MANIFESTATIONS DE L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, DE 1675 A 1748. — *Bayle et la critique du miracle. — Bayle et l'idée de tolérance. — Le « Dictionnaire » de Bayle.* **Gustave Lanson,**
Professeur à l'Université de Paris.
- 753 L'ÉGLISE ET L'ÉTAT EN FRANCE, DEPUIS 1848 JUSQU'A NOS JOURS. — *La séparation de l'Eglise et de l'Etat.* **G. Desdevises du Dezert,**
Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.
- 768 BIBLIOGRAPHIE.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

Tous les droits de reproduction sont réservés.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE OUVRIÈRE

VIENT DE PARAÎTRE

YACHA LE VAGABOND

Par **SERGE BARRANX**

- Un volume in-18 jésus, broché. » 95
» » relié toile souple. 1 45
Le même, avec illustrations hors texte, broché, couverture illustrée et tirée en deux couleurs. 1 95
Le même, avec illustrations hors texte, reliure genre amateur, dos et coins toile, plats marbrés, tranches jaspées. 2 45

A paru précédemment dans cette collection

Face à la Vie

PAR LE MÊME AUTEUR

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes du XIX^e siècle
qui continuent la tradition du XVIII^e

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Népomucène Lemercier ; ses poèmes.

Je complète d'abord, en quelques mots, ce que je vous disais, dans ma dernière leçon, sur les idées littéraires de Népomucène Lemercier. Le *Cours de Littérature* contient, en effet, sur le style de Racine, des considérations intéressantes, que je tiens à vous faire connaître.

Ces considérations sont infiniment curieuses, parce qu'elles nous sont présentées par un classique qui comprend très intelligemment ce qu'il y a de romantique chez les classiques. Partant de cette idée, chère à Emile Deschanel, que le romantisme, c'est le beau, et que tout ce que nous trouvons de beau chez les classiques, c'est déjà du romantisme, — idée très contestable, évidemment, — Népomucène Lemercier s'applique à mettre en relief tout ce qui, selon lui, constitue véritablement la beauté durable de l'œuvre de Racine. Et, au point de vue qui nous occupe, les réflexions que Lemercier fait à ce sujet sont très intéressantes, parce qu'elles nous permettent de saisir un lien entre les idées de Lemercier et ses *tendances*.

Je vous ai déjà souvent dit, vous vous en souvenez, que Le-

mercier était *classique* par ses *idées* et *romantique* par ses *tendances*. Eh ! bien, quoique d'idées et d'esprit fortement pénétrés de classicisme, Lemerrier, instinctivement en quelque sorte, et, si je puis dire, échappant à son didactisme, admire surtout en Racine ce que l'on y pourrait dire romantique : 1° les vers qui valent par une certaine hardiesse réaliste d'expression ; 2° les passages purement lyriques ; 3° la souplesse de l'alexandrin, obtenue par la variété des césures et des rythmes. En un mot, Lemerrier est heureux de trouver déjà réalisées dans Racine les innovations que Hugo se vantera plus tard d'avoir effectuées lui-même, lorsqu'il dira :

J'ai de la périphrase écrasé les spirales,

ou bien :

J'ai disloqué ce grand niais d'alexandrin.

Vous voyez, par là, que la page de Lemerrier sur le style de Racine est pour nous d'un très haut intérêt.

Voici donc en quels termes s'exprime Lemerrier :

« Passons au style : c'est l'occasion de rappeler la nécessité du travail préparatoire des leçons écrites dans les cours de littérature : obligé d'assimiler son langage au style des poètes dont on parle, on doit y accorder le ton de la prose même, du mieux qu'on le peut, sans qu'aucune recherche élégante obscurcisse les préceptes du goût (1). Ce soin serait impraticable, quelque habitude qu'on fût d'aborder les matières et de les traiter en des discours prononcés d'abondance, lorsqu'il faudrait conformer son élocution et ses pensées aux purs et lucides exemples de Racine. Nul écrivain ne fut plus souple sans noblesse, plus fleuri sans vaine parure, plus pompeux sans ostentation, plus riche sans faste inutile, plus précis sans sécheresse, plus fort sans perdre de sa grâce et de sa beauté. Son style, qu'on croirait le même partout, et qui n'est qu'à lui, porte à son gré les trois caractères de la mythologie, de l'histoire et de l'Écriture sainte. L'analyse de son procédé découvre le mystère de cette variété. Dès qu'il fait parler l'histoire, il fonde habilement dans ses expressions les termes de la politique et du raisonnement ; son élocution, animée par les images, n'est que la raison et la logique en figures. Lors-

(1) Sainte-Beuve était d'avis, lui aussi, que le critique doit « assimiler », autant que possible, son style à celui des écrivains qu'il analyse ou bien qu'il étudie.

qu'il développe la fable, les passions s'expriment dans ses vers sous les attributs de l'allégorie, et sous les formes des divinités païennes, dont les noms sans cesse répétés prêtent un charme à sa poésie. Dans *Athalie*, au contraire, — et Lemer cier a bien vu que c'est dans cette pièce que Racine, débarrassé des exigences du théâtre, a été le plus maître de lui-même, — tous ces enchantements du paganisme disparaissent : le feu des psaumes enflamme sa diction ; il affranchit ses pensées des entraves du discours ordinaire, tranche les liaisons, s'élance aux plus hautes idées d'un vol brusque, et revient à une simple naïveté par des transitions rapides. Il prend tantôt l'attribut physique pour le moral, les choses pour les personnes, et la partie pour le tout. L'œil, la main, la bouche de Dieu, désignent tantôt sa présence cachée, tantôt sa force invisible, tantôt ses arrêts inévitables... Quelquefois il [Racine] passe vivement de l'objet à la comparaison par un tour neuf et hardi :

Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous ?
Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines ?

« Les mesures des hémistiches, le retour des rimes, ne gênent pas sa liberté facile. Il montre que bien écrire, ce n'est pas seulement arranger les mots selon les lois grammaticales et la syntaxe, c'est donner à la parole le même mouvement qu'à la pensée. Il faut que le style aille vite ou lentement comme les choses. Jugez-en sur la dernière partie du fameux songe d'Athalie : elle raconte qu'elle crut voir un enfant lui plonger un poignard dans le cœur :

Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée ;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre. Le peuple fuit ; le sacrifice cesse ;
Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur :
Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont j'étais menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu ; son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin :
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand-prêtre...

« Ces vers, partout coupés et variés en leurs césures, annoncent le trouble, le tumulte et la fuite... La même plume qui

colore si richement les choses, lorsqu'il faut étonner et peindre, use des termes les plus familiers, lorsqu'il ne convient que de les dire, et que les moments sont comptés. Joad se hâte de découvrir Joas à son ennemie confondue :

. Vois-tu cette Juive fidèle,
Dont tu sais bien qu'alors il suçait la mamelle ?

« Cette expression, *sucer la mamelle*, blesserait la délicatesse du faux goût ; peut-être l'accueillerait-on, aujourd'hui, par des huées. Racine ne dédaigne pas de l'emprunter du langage vulgaire, parce qu'en ce moment il ne veut être que clair et vrai... »

J'arrête ici ma citation, car je suis forcé de me borner. J'ai tenu simplement à vous montrer, par ce long extrait, combien finement et judicieusement Lemerrier a su apprécier les mérites de Racine en tant que novateur (1). Et cela, me semble-t-il, complète d'une manière assez heureuse ce que je vous disais, la dernière fois, des idées littéraires de Lemerrier.

*
* *

J'arrive, maintenant, à l'examen de quelques poèmes de Lemerrier. Je veux parler de *Moïse*, d'*Homère*, d'*Alexandre* et de la *Panhypocrisiade*.

Dans chacun de ces poèmes, bien que la chose ne soit pas toujours très apparente, Lemerrier a eu un dessein assez arrêté. Il a eu un plan, oh ! très vaste et très compréhensif, je le veux bien, mais enfin un plan, où il faut espérer que lui-même, tout au moins, se reconnaissait. Ainsi, dans *Alexandre* (outre, bien entendu, l'histoire d'Alexandre le Grand), il a voulu mettre toute l'histoire ancienne et moderne, Alexandre étant le point central, ou, si vous voulez, comme on dit de nos jours, le *tournant* de cette histoire. Pour Lemerrier, le règne d'Alexandre marque la première tentative de monarchie universelle qui ait été faite depuis l'origine du monde, et cela lui suffit pour qu'il s'engage dans de grands développements épiques ou épico-didactiques.

Dans *Moïse*, c'est encore une histoire universelle que Lemerrier a voulu nous donner, — vous savez que les conceptions les plus chaotiques sont, pour lui, chose familière ; — mais, cette fois, c'est une histoire universelle au point de vue des idées, comprenant une sorte de revue des lois religieuses et politiques, depuis

(1) On pourrait toutefois s'étonner que Lemerrier n'ait pas fait un mérite à Racine d'avoir employé deux fois le mot *chien* dans *Athalie*.

la république de Samuel jusqu'à la monarchie de saint Louis et de Henri IV, et jusqu'à la nouvelle ère philosophique du xviii^e siècle.

Dans *Homère*, Lemer cier, outre le tableau de la poésie homérique, a voulu faire entrer le tableau de toutes les poésies possibles, depuis celle de Platon jusqu'à celle de l'Arioste, depuis Eschyle jusqu'à Voltaire.

Il semble, vraiment, que Lemer cier ne se trouve à son aise que dans les sujets universels.

Dans son *Cours de Littérature*, Lemer cier nous donne lui-même un aperçu de son poème de *Moïse* (avec une naïveté qu'on pourrait prendre pour de la suffisance, s'il ne s'agissait pour Lemer cier, dans ce passage du *Cours*, de mettre surtout en valeur les beautés de la Bible).

Il s'agit de l'épisode de Job, dont Lemer cier s'est inspiré.

« J'avouerai, dit-il, qu'il est étrange d'entendre l'Eternel commander à Satan de persécuter, de ruiner, de couvrir de lèpres son plus pieux serviteur, et de voir que le salaire du juste, fidèle à Dieu, soit d'être sans cesse aux prises avec le diable ; mais quels traits foudroyants d'éloquence jaillissent de cette lutte inexplicable de Job ! J'en ai fait l'extrait que voici : le juste murmure, et la Divinité, qu'enfin il ose accuser, lui répond du milieu d'un tourbillon enflammé :

Homme, où te cachais-tu, quand du sein du chaos
La lumière naquit, fille de mes paroles ?
Où posas-tu la terre ? Où scellas-tu ses pôles ?
As-tu franchi le seuil des prisons de la mort,
Vu le berceau du jour, le lit où la nuit dort ?
Fais-tu gronder la foudre, errer la nue obscure,
Et du vieil océan ondoyer la ceinture ?
As-tu dit au soleil : Luis, parcours l'univers ?
Embrases-tu l'été ? glaces-tu les hivers ?
Répands-tu la rosée et la pluie abondante ?
L'épervier te doit-il son aile indépendante,
L'autruche son instinct libre et dénaturé,
Le paon étoilé d'or son plumage azuré ?
Aiguisas-tu le dard de l'hydre empoisonnée ?
Ouvris-tu les forêts à la biche étonnée ?
Fais-tu lever l'aurore au cri d'un noble oiseau
Et rugir sous les monts l'autre du lionceau ?
As-tu prêté la vie à l'argile grossière,
En papillons légers animé la poussière,
Du coursier belliqueux enflammé les naseaux ?
Soumets-tu la baleine, épouvante des eaux,
Monstre qui sous ses flancs blanchit les mers profondes,
Ouvre une gueule armée et fume au sein des ondes ?

Interroge ta fange, homme présomptueux !
Réponds ; qu'as-tu fait ? parle, et dis ce que tu peux. »

Voilà, certes, des vers pleins de mouvement ; remarquez-le bien, Lemerrier est toujours à son aise en vers, lorsqu'il est appuyé par un texte, lorsqu'il n'a qu'à interpréter ou à traduire, comme c'est ici le cas.

Ailleurs, l'Evangile inspire à Lemerrier des vers pleins de puissance et de pénétrante simplicité (1) :

Prêtres, puissants du monde, arbitres souverains,
Punissez, étouffez ses leçons dangereuses ;
Couronnez ce rival d'épines douloureuses :
Ses pieds de vos grandeurs foulent la vanité ;
Il a contre l'orgueil armé l'humilité :
Observez son maintien qui brave la puissance
D'un prince curieux, jouet de son silence.
Le lis, né dans les champs, lui semble, en un beau jour,
Plus richement vêtu que les rois dans leur cour.
Chaste, sobre, il apprend l'indulgence aux lévites,
Arrache aux imposteurs leurs masques hypocrites,
Fait voir le sein infect des sépulcres blanchis
Que recouvre l'éclat des titres enrichis...
O vengeance ! dressez l'instrument du supplice.
Le plus juste dut boire au plus amer calice :
Bientôt, faibles de cœur, les plus zélés l'ont fui,
Et, martyr, il n'a plus d'autre apôtre que lui.

Ces vers sont absolument excellents, — toujours parce que Lemerrier, appuyé par la Bible, n'a qu'à traduire, ou à peu près ; — et je crois pouvoir dire que, si Lamartine avait écrit cette belle page, il aurait eu le droit d'en être fier.

Mais cela ne vous fait connaître, en somme, qu'un Lemerrier assez orthodoxe en matière de croyances religieuses. Il s'est bien gardé de citer à ses auditeurs de l'Athénée un certain monologue de Coré, au commencement du quatrième chant de ce même poème de *Moïse*, où nous voyons, en quelque sorte, la philosophie du XVIII^e siècle dresser un véritable réquisitoire contre la philosophie hébraïco-chrétienne. Le passage est, d'ailleurs, remarquable. « Cela vient, dit M. Bernard Jullien (2), de ce que le rebelle y exprime les dogmes d'une philosophie hardie, je veux dire athée et matérialiste, qui souriait assez à notre poète ; et

(1) Dans ce passage, nous dit Lemerrier, « l'ange du Seigneur descendu sur l'arche sainte dévoile au prophète la succession des siècles, et cette vision offre un résumé succinct des merveilleux incidents de l'Ecriture ». (*Cours de Littérature*, t. IV, p. 118.)

(2) *Histoire de la poésie française à l'époque impériale* (1844), p. 276.

qu'alors la plénitude de la pensée et l'énergie de l'expression le dispensent de chercher l'harmonie du langage ou le brillant des couleurs, qu'il n'aurait pas trouvés sans doute. » Voici donc ce fameux monologue, auquel nous conduisent trois vers d'introduction :

Ainsi veille Coré, dont l'œil plein de terreur
Veut pénétrer du sort l'impénétrable horreur.
Ces mots sortent enfin de sa bouche rebelle :
« Devant son Jéhovah Moïse en vain m'appelle,
Et demain l'un de nous sous la pierre endormi
Ne méditera plus la mort d'un ennemi.
Si j'ose à ses autels refuser ma présence,
Bientôt on se rira de son Dieu sans puissance.
Je ne puis en aveugle et croire et révéler
Ce Dieu partout absent qu'on veut partout montrer,
Et qui partout de l'homme appuyant l'imposture,
Détrône le hasard, maître de la nature.
Plus je cherche à le voir, plus je vois qu'il n'est pas :
Ce fantôme changeant qui fuit devant mes pas
N'est rien, si mon esprit ne lui prête une image.
Et, lorsqu'il m'apparaît, ce n'est que mon ouvrage.
Quel trouble ! Quel néant ! suis-je mon propre auteur ?
Ma faible vie atteste un puissant créateur !
Eh ! qu'importe aux effets cette cause éternelle ?
Tranquille et séparé de la race mortelle,
Il ne doit s'émouvoir ni du mal ni du bien ;
S'il est tout par lui seul, pour lui je ne suis rien.
L'homme, atome plaintif, apparaît et s'efface,
Comme un flot qui soudain brille, murmure et passe.
Son âme, que des sens produisent les accords,
Naît et croît et vieillit et meurt avec le corps :
Qu'un choc subit la tue, elle en est foudroyée ;
Elle flotte sans lois quand le vin l'a noyée ;
Ce n'est qu'un pur instinct que ma noble raison.

Ne dirait-on pas que ce passage est traduit de Lucrèce, par un homme qui aurait lu Voltaire et qui ferait le vers à la manière classique ? Il y a là une énergie, une force d'articulation, vraiment dignes du poète latin.

Voici encore des vers matérialistes et pessimistes, tout aussi vigoureux, qui terminent ce monologue de Coré :

Le plus noir des démons forma cette nature
Dont tout ce qu'elle anime est la triste pâture ;
Qui sous les eaux, les feux, les frimas et les vents,
Et souffre et se dévore en ses êtres vivants ;
Qu'alimente la mort, qui détruit pour produire,
Qui n'enfante toujours que pour toujours détruire,
Et fit del'univers, cercle inondé de pleurs,
Un lamentable écho d'éternelles douleurs.

Eh bien ! n'entends-tu pas braver tes anathèmes ?
 Viens démentir, confondre et punir nos blasphèmes,
 Douteuse vérité ! brille en lettres de feu !
 Romps tes voiles, parais, tonne, terrible Dieu !
 Tout est sourd, Dieu, la nuit, le ciel reste en silence,
 Car Dieu n'est qu'un vain nom, la sagesse est démente.
 L'aveugle sort fait l'homme ou juste ou criminel ;
 Ce monde est le jouet d'un désordre éternel.

Si vous rapprochez ces vers des premiers vers de *Moïse* que je vous ai lus tout à l'heure, vous pourrez voir comment Lemer cier passe, par des transitions insensibles, du style classique au style lyrique, et finit par se révéler à nous comme une sorte de poète romantique qui serait ennemi de Dieu. A cet égard, le poème de *Moïse*, que je ne veux pas exalter outre mesure, présente vraiment un assez grand intérêt pour les esprits curieux de littérature, et surtout de littérature de second plan, si je puis ainsi parler.

Je ne pourrais en dire autant du poème d'*Alexandre*, qui est beaucoup plus froid. On voit bien qu'ici le poète n'est pas soutenu par quelque chose ; il ne s'inspire de personne ; par suite, le mouvement est trop souvent absent de ses vers. Détachons-en cependant le passage suivant, sur les exploits des Français pendant la période révolutionnaire, passage qui a été souvent cité. — Je vous demande de ne pas trop vous effrayer de l'insupportable périphrase qui termine le premier vers...

Terrible et devancé de l'arme de Bayonne,
 Dans les rangs ennemis que la Parque moissonne,
 Mars guide un char traîné par des lions français.
 Ah ! que de longs périls achètent les succès !
 Souvent dix jours levés sur la même contrée
 D'une seule bataille éclairaient la durée.
 Et des monts de Pyrène aux bords liguriens,
 Des campagnes du Belge aux monts helvétiques,
 Une armée, étendant ses bras à deux armées,
 De leur chaîne ceignait nos frontières fermées.
 Dirai-je l'union de tous leurs chocs divers ?...

— [L'alliance de mots peut, ici, paraître hardie au premier abord. A la réflexion, elle s'explique très bien, et, comme il arrive presque toujours en pareil cas, elle est pleine de sens...]

Le Batave trahi par le dieu des hivers,
 Qui, durcissant les eaux de ses souffles perfides,
 Affermissait nos pas sur les routes liquides ?
 Tant de faits inouis, prodiges de nos jours ?
 Le Rhin épouvanté nous livrant tout son cours ?

La Moselle illustrée et la Sambre et la Meuse
Nommant avec orgueil leur légion fameuse ?...

— Ici la périphrase est acceptable, d'abord parce qu'elle est assez légère, et surtout parce qu'elle est rehaussée par de belles sonorités...

Et ce réparateur savant et respecté
Dont brille en tous les rangs la modeste fierté,
Qui de l'affront d'Hochstaed a su venger la France
Ces nageurs, nus, armés, sur le Danube immense
Et tant d'habiles chefs eux-mêmes se créant ?
Et ma chère patrie et son peuple géant
Qui de son fier voisin méprise les injures,
Et de qui la vigueur s'accroît par ses blessures ?

Il y a là, il faut en convenir, beaucoup de souffle et une belle force d'exécution. Malheureusement, les vers de ce genre sont rares dans le poème d'*Alexandre*.

C.

Les classes industrielles et commerciales en France aux XIV^e et XV^e siècles.

Cours de M. PFISTER,

Professeur à l'Université de Paris.

Décadence et fin de la Hanse. — Le commerce dans l'Allemagne du Sud.

Nous avons étudié le commerce extérieur de la Hanse ; nous avons dit dans quels pays les hanséates ont abordé. Mais la Hanse a fait aussi du commerce à l'intérieur de l'Allemagne, et veillé à la sécurité des routes. Les villes liguées ont uni leurs efforts pour réprimer le brigandage ; elles ont conclu des traités avec les seigneurs, pour assurer le libre transit et pour réduire les droits de péage ; elles ont entretenu les routes, les chemins et les ponts ; mais, pour le commerce intérieur, on se servait surtout des cours d'eau. Le commerce par eau était plus actif au Moyen Age qu'aujourd'hui ; les plus petits fleuves étaient utilisés ; on rectifiait leur lit ; on marquait le chenal par des balises et on creusait des canaux. Le plus célèbre de ces canaux est le Graben, entre la Trave et l'Elbe ; il fut creusé entre 1390 et 1398 et devait servir à transporter à Lübeck le sel de Lunebourg, puis fut utilisé pour le transport de toutes les marchandises. On songeait aussi à creuser un canal entre Hambourg et Lübeck ; mais les pourparlers entamés en 1448 n'aboutirent pas.

Brünswick fit, en 1439, des travaux considérables sur l'Ocker pour avoir une communication fluviale avec la ville de Brême, et cela malgré l'opposition de Lunebourg et de Magdebourg. Le grand-maître de l'ordre teutonique, Michel Kückmeister, établit en 1448 des communications entre la Vistule et le Niémen. Au XIV^e siècle, des compagnies de bateliers se formèrent pour assurer le commerce par eau. On cite ceux qui naviguaient entre Berlin et Hambourg. Les navigateurs de la Vistule formèrent aussi une association puissante, qui se réserva le monopole de la

navigation sur le fleuve, avec des règlements spéciaux pour elle et des taxes pour les autres.

Tels étaient l'organisation et le commerce de la Hanse pendant sa période de splendeur, à la fin du ^{xiv}^e siècle et dans les deux premiers tiers du ^{xv}^e. La Hanse était une véritable grande puissance ; elle avait des ambassadeurs au dehors et disposait des royaumes du Nord. Ce fut la Hanse qui débarrassa la Baltique des pirates, et notamment, au début du ^{xv}^e siècle, de cette société des Vitalienbrüder qui auraient fait de Wisby un nid de brigands. Seulement, même en ces temps prospères, on pouvait déjà deviner des germes de décadence, et la décadence alla en se précipitant à la fin du ^{xiv}^e et au commencement du ^{xv}^e siècle.

D'abord, dans l'intérieur des villes de la ligue hanséatique, une série de troubles éclatèrent. Les corporations d'ouvriers demandèrent une place dans les conseils qui étaient exclusivement composés des membres de l'aristocratie marchande. Ils réclamaient contre le poids trop lourd des taxes municipales. Ainsi, en 1408, éclata à Lübeck la révolte des garçons bouchers. Les marchands, parfois chassés par ces troubles, finissaient toujours par rentrer. La ligue favorisait, d'ailleurs, les marchands contre les soulèvements démocratiques.

Il y eut des querelles de ville à ville, moins vives, il est vrai, que celles qui existaient à la même époque en Italie. Ces villes, surtout occupées de commerce, ont rarement pris les armes les unes contre les autres ; mais leurs intérêts commerciaux différaient, et celles qui se prétendaient lésées par les règlements de la ligue s'en retiraient. Les villes prussiennes, néerlandaises, puis beaucoup de villes allemandes de l'intérieur, renoncèrent à l'alliance. Mais ce qui fut plus grave, c'est que beaucoup de marchés extérieurs se fermèrent. Le marché important de l'Est, Novgorod, conservait une grande prospérité. Mais le créateur de la Russie, Ivan III Vasilievitch, s'empara, en 1479, de Novgorod ; la ville perdit, avec ses libertés, sa prospérité. Quarante-neuf marchands furent arrêtés et subirent une détention cruelle ; quelques années après, en 1494, Ivan III fit de nouveau arrêter les négociants allemands et confisquer leurs marchandises. Ainsi le commerce avec Novgorod avait diminué au ^{xvi}^e siècle, si bien qu'il était perdu pour la Hanse.

Vers cette même époque, la ville de Bruges cessa d'être l'entrepôt du commerce entre l'Europe méridionale et l'Europe septentrionale. Le Lwinn s'ensablait. Dès 1450, Philippe le Bon put affirmer que le commerce diminuait dans cette ville. En 1451, les hanséates, pour obliger les Brugeois à écouter leurs récla-

mations, se retirèrent à Utrecht ; mais ils revinrent en 1457, sans avoir obtenu ce qu'ils demandaient. Quand le marché flamand fut transporté de Bruges à Anvers, les habitudes séculaires des hanséates se perdirent. Les commerçants allemands venaient peu à Anvers, et cependant les marchands hollandais franchissaient le Sund. Les hanséates n'avaient plus le monopole du transport : en 1671, les Hollandais et les Zélandais faisaient plus d'affaires qu'eux dans les ports allemands.

L'Angleterre, exclusivement agricole au Moyen Age, se faisait industrielle et marchande : elle tissait ses laines et faisait ses draps ; elle équipait également ses vaisseaux, en sorte que les marchandises d'Angleterre étaient exportées sur des vaisseaux anglais et que les marchandises étrangères étaient importées sur les mêmes vaisseaux. Henri VII mit sur les marchands allemands qui venaient au Stahlhof des impôts fort lourds. Henri VIII continua cette politique. Pourtant quelques marchands allemands s'enrichissaient encore, et nous avons des portraits de marchands du Stahlhof, peints par Holbein le jeune. La grande Elisabeth crut que son devoir était de favoriser les marchands nationaux, ceux qu'on appelait les « marchands adventurers », et qui avaient à leur tête Thomas Gresham. Quand la Hanse eut interdit aux villes de la confédération de recevoir des marchands anglais, Elisabeth répondit en abolissant tous les privilèges dont jouissaient les hanséates à Londres, et, en 1598, elle fit fermer le Stahlhof. En 1606, Jacques I^{er} le fit rouvrir ; mais ce ne fut plus que l'ombre de lui-même. Le commerce allemand en Angleterre était mort, et l'Acte de Navigation, en 1651, lui porta le dernier coup.

En même temps que se fermaient ces lointains comptoirs d'où la Hanse avait tiré son origine, les royaumes scandinaves échappaient à la domination de la ligue teutonne. Christian II, qui régnait encore sur les trois royaumes (1513-1533), fut un homme énergique. Il se déclara l'ennemi des nobles et favorisa à leur détriment les bourgeois et les paysans. Il attira des industriels étrangers et établit dans l'île Amager, près de Copenhague, une colonie d'artisans néerlandais ; il voulut surtout s'affranchir de la Hanse et fut l'ennemi acharné de Lubeck. La Hanse se décida à lutter contre ses adversaires. Ce fut grâce aux victoires des Lübeckois que Christian II fut chassé de son trône et que Gustave Vasa put devenir, en 1523, roi de Suède. Mais Gustave Vasa fut ingrat : il ne voulut pas que son royaume fût la vache à lait des hanséates, et il les chassa de ses États. D'ange qu'il était, il devint diable et fut considéré comme tel. Ainsi les hanséates furent

successivement expulsés de tous les pays qu'ils avaient exploités. Ce furent là les causes de leur décadence.

On peut cependant ajouter encore quelques causes secondaires. La découverte des routes des Indes et d'Amérique changea les grandes voies de communication et créa un nouveau courant commercial. On peut aussi faire entrer en ligne de compte la Réforme qui, à tous les éléments de discorde existant entre les villes, en vint ajouter un nouveau. La plupart des villes libres embrassèrent les idées de Luther. Seule, Cologne, la ville aux nombreuses églises, gardienne des reliques des trois rois, demeura fidèle à l'ancienne foi.

Pourtant, au xvi^e siècle, un grand fait marque encore l'histoire de la Hanse : c'est la guerre des comtes. Le bourgmestre de Lübeck eut l'idée de rétablir sur le trône Christian II, renversé par la ligue. Il s'associa à un aventurier, le comte Christophe d'Oldenbourg, et fut victorieux. Il prit Copenhague et conquît la Norvège. Mais les Suédois et les Hollandais, qui voulaient empêcher toute reconstitution de la Hanse, vinrent en aide aux Danois. Les Lübeckois furent battus sur terre et sur mer, et ils durent demander la paix en 1536. Le bourgmestre de Lübeck fut exécuté et son cadavre écartelé. Ce fut la dernière entreprise menée par la ligue hanséatique. Désormais, elle cessa d'être une puissance politique et ne fut plus qu'une association commerciale.

Et même, de cette simple association commerciale, la vie se retirait. A diverses reprises, Lübeck essaya de reconstituer la ligue, qui passait toujours pour compter 70 villes. Mais, en réalité, le pacte ne fut plus signé que par treize cités : Lübeck, Hambourg, Brême, Brunswick, Vismar, Rostock, Stralsund, Dantzig, Königsberg et quatre autres. Puis, peu à peu, quelques-unes de ces villes se retirèrent.

Cependant, en 1630, à côté de l'alliance générale, les trois villes de Hambourg, Brême et Lübeck conclurent une alliance particulière qu'elles renouvelèrent en 1644, et c'est cette Hanse restreinte, bien différente de l'ancienne, qui s'est maintenue jusqu'à nos jours. Ces trois cités, considérées comme villes libres de l'empire, échappèrent à la médiation de 1803. En 1806, lors de la fin du saint Empire germanique, elles devinrent tout à fait libres. Ce furent des Etats indépendants. En 1810, elles furent momentanément incorporées à l'empire français, et cela n'eut lieu pour Hambourg qu'au prix de grandes souffrances. Rendues à la liberté, en 1814, elles formèrent avec Francfort-sur-le-Mein les quatre villes libres de la confédération germanique de 1815, et cela jusqu'en

1866; plus heureuses que Francfort, devenue prussienne, elles entrèrent dans la confédération de l'Allemagne du Nord, et, depuis 1871, elles font partie de l'empire allemand.

Ces villes sont situées sur des fleuves, mais chacune a un port à l'embouchure de la mer : Lübeck a Tranemunde ; Hambourg possède Cuxhaven, et Brême, qui n'avait que Tégésak, a acheté, en 1828, au Hanovre le territoire où a été établi Bremerhaven. La surface de ces villes est petite ; mais l'importance des ports est immense. Si Lübeck diminue, Hambourg ne cesse d'augmenter, et cette ville est aujourd'hui, après Londres, le premier port du monde. On appelle encore maintenant ces trois villes les villes hanséatiques. Elles ont un Oberlandsgericht commun siégeant à Hambourg, et, comme souvenir de la vieille Hanse, elles possèdent en commun, jusqu'en 1853, l'ancien Stahlfhof de Londres.

Nous avons vu quelles ont été les destinées de la Hanse du seizième siècle à nos jours : depuis la fin du xv^e siècle, elle est en pleine décadence ; sa *blüthezeit* fut de 1370 à 1480. Mais le commerce de la Hanse ne représente que le commerce de l'Allemagne du Nord ; l'Allemagne du Sud resta étrangère à cette confédération ; cependant son commerce était actif aux xiv^e et xv^e siècles. Il nous faut en dire quelques mots.

*
* *

Il n'existe pas d'ouvrage ayant traité la question dans son ensemble ; mais on trouve d'utiles renseignements dans :

Falke, *Die Geschichte des deutschen Handels*, 2 parties, Leipzig, 1859-1860.

W. Heyd, *Geschichte des Levantenhandels in Mittelalter*, 1878, traduit en français.

Quelques monographies de Kleinschmidt (1881), Mayer (1893), Doren (1903), etc., ainsi que l'ouvrage remarquable de Ehrenberg, 2 vol., 1898.

L'Allemagne du xv^e siècle donnait au voyageur l'idée d'un pays très riche, et cette richesse se manifestait surtout dans les villes qui étaient le centre du commerce. Nous savons qu'elles se divisaient en trois et finalement en deux catégories : les villes ecclésiastiques et les villes impériales, qui se sont confondues sous le nom de villes libres et de villes princières. Les premières avaient conquis un degré d'indépendance dont nos communes françaises ne peuvent nous donner aucune idée. Elles frappaient monnaie, faisaient des ligues entre elles, et c'était surtout dans l'Allemagne du Sud, en Alsace, en Souabe, qu'on rencontrait

de nombreuses villes libres. L'impression que ces villes faisaient sur les étrangers était profonde. Le métropolitain russe Isidore, en se rendant en 1438 au concile de Florence, traversa l'Allemagne et fut fort étonné en voyant des villes comme Nuremberg et Augsbourg. Il est vrai qu'il venait de Russie !

Un Italien nous fournit, à la même époque, un autre témoignage : Silvio Piccolomini assure que l'Allemagne n'a jamais été plus florissante. Il célèbre Cologne, ses admirables églises, son hôtel de ville, ses monuments. Il admire Strasbourg et ses nombreux canaux aux eaux douces et limpides, qui en font une seconde Venise, mais une Venise gracieuse, tandis que la vraie est traversée de canaux boueux à l'odeur nauséabonde. A Strasbourg, on voit de nombreuses églises et des couvents remarquables, des maisons ecclésiastiques et bourgeoises, si belles qu'aucun roi ne s'y trouverait déplacé. Puis c'est Augsbourg, Munich, Nuremberg qu'on aperçoit de loin lorsqu'on arrive de la basse Franconie et qui apparaît dans une splendeur grandiose. Enfin Silvio Piccolomini termine par ces mots : « Aucun, pays d'Europe n'a de villes plus belles, plus plaisantes que l'Allemagne. Elles sont riantes, fraîches ; il semble qu'elles ont été élevées d'hier. »

Nous renvoyons au livre de Von Below pour la description des monuments de ces villes, des fortifications pittoresques de Nuremberg, des portes de Rothenbourg. Il reste encore des échantillons pittoresques des hôtels de ville du ^{xiv}^e ou du ^{xv}^e siècle, des maisons aux toits inclinés, aux étages nombreux. Sur la place du Marché s'élève le Kaufhaus, centre du commerce local.

L'importance du marché est très grande. Certains écrivains ont même voulu rattacher, à tort selon nous, l'origine des villes libres au marché. Le marché était généralement hebdomadaire. Les paysans y venaient vendre leurs produits, œufs, beurre, fruits, etc. On allait chercher au marché d'Ulm le lin, à celui de Constance le chanvre, à celui d'Erfurt le pastel très recherché pour la teinturerie. Le marché avait des règlements rigoureux. Ce jour-là, toute vente était interdite en tout autre endroit. On ne pouvait commencer les achats avant le signal de la cloche. Les villes prenaient les précautions les plus grandes pour assurer le succès des marchés. Il était défendu d'aller au-devant des marchands, et le bourgeois ne devait acheter que ce qui était nécessaire à sa consommation. De plus, les revendeurs ne pouvaient acheter que lorsque les consommateurs avaient fait leur choix. Lors du concile de Constance, une population flottante de clercs, de valets, de courtisanes, fut attirée dans cette ville ; on

contraignit d'apporter au marché même les œufs, afin que le pauvre pût s'en procurer comme le riche.

Certaines villes allemandes avaient un privilège spécial, le droit d'étape, le *stapelrecht* : aucun marchand ne pouvait traverser la ville privilégiée sans y déballer ses marchandises, et ne pouvait aller plus loin sans que les habitants de la ville eussent acheté ce qui leur convenait. Même, à une certaine distance à la ronde, le passage par l'étape était obligatoire. Les bateaux qui descendaient la Wartha pour entrer à Custrin, sur l'Oder, étaient obligés de remonter ce fleuve jusqu'à Francfort et d'y débarquer leurs marchandises avant de descendre vers la mer Baltique. — Souvent aussi, un certain commerce était interdit dans un rayon déterminé de la ville : c'était le « droit de banlieue ». Il était, par exemple, interdit de fabriquer de la bière, pour que les brasseurs de la ville pussent mieux écouler leur marchandise. C'était un véritable monopole. — Le conseil de la ville surveillait le marché ; il réglait les poids et mesures, car chaque ville avait un système métrique particulier, dont les étalons étaient, en général, déposés à l'hôtel de ville. Le marché était du reste une source de revenus ; la ville louait les étaux et tirait des marchandises vendues une série de droits, péages, octrois.

Le marché, au jour d'ouverture, présentait une animation extraordinaire. Son étendue était plus grande qu'aujourd'hui, quoique la population fût moins importante. Il y avait des marchés spéciaux pour les grains, les bestiaux, les chevaux, le foin et le houblon. Ces derniers étaient très importants dans un pays où la bière constituait la boisson principale. Il y avait souvent un marché pour la guède cette plante tinctoriale spéciale et si précieuse avant l'introduction en Europe de l'indigo. Ces marchés étaient fréquentés, non pas chaque semaine, mais à des dates déterminées de l'année, et intermédiaires entre les marchés hebdomadaires et les foires annuelles. Ils se tenaient souvent dans des halles spéciales. Au quinzième siècle, dans les villes allemandes, il y eut souvent des halles au blé ; le rez-de-chaussée de l'hôtel de ville et des Kaufhäuser servait souvent de marché spécial.

À côté du marché hebdomadaire, il y eut les foires annuelles. Elles prirent naissance plus tard que celles de France. C'est à peine si, au XIII^e siècle, on en trouve quelques traces ; mais elles sont développées au XIV^e et au XV^e siècle. Les plus célèbres furent celles de Francfort-sur-le-Mein, parce que les marchands du Nord et du Sud de l'Allemagne se rencontraient dans cette

ville. Beaucoup de Flamands et de Français y venaient, ainsi que des négociants d'Angleterre, de Pologne et de Russie. François I^{er} disait que c'était la ville commerciale la plus célèbre non seulement de l'Allemagne, mais du monde. Quand l'imprimerie eut été inventée, Francfort devint le grand marché de livres. Tout l'argent que recevaient les marchands était pour la ville une source de richesses ; aussi la ville promettait-elle sécurité à tous ceux qui viendraient. Elle avait une troupe spéciale, qui accompagnait les négociants et qui les gardait contre le brigandage.

La guerre de Trente Ans et la concurrence d'Amsterdam, amenèrent la décadence de la foire de Francfort. Pourtant elle s'est maintenue jusqu'à nos jours et a encore une certaine importance comme foire aux chevaux.

Il faut citer aussi les foires de Leipzig, de Magdebourg, datant de 1448. Strasbourg obtint, par un privilège de Louis de Bavière de juin 1336, des foires qui se tenaient quinze jours avant et quinze jours après la Saint-Martin. Ceux qui s'y rendaient étaient placés sous la protection du souverain. Puis cette foire eut lieu à la Saint-Jean et on en tint plus tard une seconde à la Noël. Ces foires ne comportaient pas toujours d'étalages en plein vent ; les marchands louaient des boutiques pour la durée de leur séjour. Ils pouvaient venir une semaine avant la foire et demeurer une semaine après ; mais, ce délai passé, on ne permettait plus à personne de rester. Le commerce permanent appartenait aux artisans, bourgeois de la ville, établis dans la cité, et qui tenaient en leurs magasins des marchandises que la cité ne produisait pas.

Origines et premières manifestations de l'esprit philosophique dans la littérature française, de 1675 à 1748.

Cours de M. GUSTAVE LANSON,

Professeur à l'Université de Paris.

Bayle et la critique du miracle. — Bayle et l'idée de tolérance. — Le « Dictionnaire » de Bayle.

Il y a, autour du livre de Bayle sur *les Comètes*, toute une littérature contre le surnaturel, la magie, la sorcellerie et les démons, qui mérite d'arrêter un instant notre attention. De tous les écrivains qui ont alors essayé de ruiner la croyance au merveilleux, Bayle a été le plus hardi et le plus fort, non seulement à cause de l'étendue et de la précision de son raisonnement, mais parce que, avec liberté quoique avec prudence, il a été jusqu'à l'examen de la question du miracle. Les autres écrivains ont attaqué le surnaturel dans ses manifestations extérieures et accessoires. Ils ont tourné autour du miracle, sans oser l'attaquer de front. Ils ont tenté de saper la croyance au merveilleux, en ébranlant d'abord des préjugés et des superstitions. La critique de Bayle est plus directe et plus franche. Il apporte, dans cette lutte, l'énergie et la ténacité qu'il a toujours mises au service de ce qu'il croyait être la vérité.

Nous devons tenir compte, dans cette étude, d'un mouvement de mœurs dans le sens de la résistance au miracle, qui accompagne et qui soutient le mouvement des esprits.

Depuis quelque temps, en effet, les tribunaux ont perdu l'habitude de condamner à mort pour sorcellerie. Le dernier procès de ce genre est celui d'Urbain Grandier, qui remonte à 1634. Désormais, les tribunaux ne condamnent les sorciers que lorsque, à l'accusation de sorcellerie, viennent s'ajouter des crimes de droit commun.

Tel est du moins le sentiment de Colbert, qui, en 1670, inter-

vient pour arracher quatorze sorciers au parlement de Rouen, et qui conseille aux magistrats de condamner les accusés à prendre un peu d'ellébore. En cette même année 1670, un juif est condamné au feu par le parlement de Metz, comme coupable de l'assassinat d'un enfant chrétien. Richard Simon prend la défense de ce juif dans un factum d'un accent très leste et très ironique, qui contribue puissamment à faire casser l'arrêt (1).

Cependant le public, vers 1670 ou 1680, était encore mal revenu des superstitions et des croyances à la magie. Il y avait longtemps que Montaigne avait écrit un chapitre *Des Sorciers*, et, à sa suite, seuls quelques esprits clairvoyants s'étaient affranchis de la hantise du surnaturel. Mais la masse du public était encore trop prête à se laisser aller aux préventions traditionnelles. La fameuse Affaire des poisons est très caractéristique de l'état des esprits à cet égard.

Telle est la disposition générale du public, lorsque Bayle fait paraître ses *Pensées sur la Comète* (1682). Le livre atteint sa troisième édition en 1699.

Après l'œuvre de Bayle, les ouvrages dans le même sens se multiplient. Fontenelle donne, en 1687, son *Histoire des Oracles*, qu'il tire d'un ouvrage latin, lourdement érudit, du Hollandais Van Dale, et dans laquelle il fournit contre la croyance aux oracles des arguments que d'autres pourront utiliser contre les miracles.

Benjamin Daillon, pasteur protestant, écrit en 1678 et fait imprimer en 1687 un sermon intitulé *La révolte de la Foi ou la doctrine des Démons*. Il soutient que l'Ecriture ne parle jamais du diable que comme d'un être seul et unique ; il nie donc l'existence des diables, mais il reconnaît qu'il y a un diable, un seul. Il dit que les « esprits impurs » que Jésus-Christ chassait étaient des maladies, et que l'Ecriture leur donne le nom d'« esprits » ou de « démons » pour s'accommoder au langage de ce temps-là, ces maladies étant déifiées.

Plus tard, son frère, Jacques Daillon, fera de ce sermon un traité en anglais : « Δαιμονολογία, or a *Treatise of Spirits*, etc... » [c'est-à-dire : « *Démonologie ou traité des Esprits*, où l'on explique plusieurs passages de l'Ecriture contre les erreurs vulgaires touchant les sorciers, les apparitions, etc. ; avec un appendix contenant quelques réflexions sur la réponse de M. Bolton à l'essai historique du Dr Hutchinson, intitulée la possibilité et la réalité de la Magie, de la Sorcellerie et du Sortilège démontrée.

(1) Cf. J. Denis, *Richard Simon*, p. 9.

Par le comte du Lude, prêtre de l'Eglise Anglicane ». — Londres, 1723, in-8°] (1).

En 1693, Aubin donne une « *Histoire des Diables de Loudun, ou de la possession des religieuses Ursulines, et de la condamnation et du supplice d'Urbain Grandier, curé de la même ville, où l'on découvre, par des pièces de ce temps-là, la fourberie de la prétendue possession des religieuses* ». (Amsterdam, in-12) (2).

En 1694, paraît une traduction française de l'ouvrage de Balthazar Bekker, docteur en théologie et pasteur à Amsterdam : « *Le Monde Enchanté, ou Examen des communs sentiments touchant les Esprits, leur nature, leur pouvoir, leur administration et leurs opérations, et touchant les effets que les hommes sont capables de produire par leur communication et leur vertu*. » (Amsterdam, 1694, 4 vol. in-32). Cet ouvrage est profondément imprégné de l'esprit cartésien. L'auteur déclare dans la préface : « Je me propose d'employer à l'avenir le reste de vie que Dieu me donnera premièrement aux devoirs de mon ministère, et ensuite à faire une recherche exacte de tout ce qui est cru faussement dans le monde, et des opinions erronées qu'on y laisse prendre cours, sans aucun autre fondement que parce qu'on les dit et qu'on les entend dire sans cesse tous les jours. » — Il prévoit bien qu'en voulant attaquer le diable, il risque de passer pour athée. Aussi ajouta-t-il : « Il n'y a point de gens au monde qui soient plus éloignés de tous sentiments d'athéisme ni qui soient plus persuadés de la divinité de l'Ecriture sainte, ou qui aient plus de disposition à rendre à Dieu l'honneur et le respect qui lui est dû, que ceux qui, comme moi, sont opposés au commun sentiment qu'on a de la puissance et de la vertu du diable. » (Préface). Pour mieux se justifier de l'accusation d'athéisme, il fonde vigoureusement sur Spinoza : « Je réfute puissamment, dit-il, les erreurs extravagantes de Spinoza, qui confond Dieu et la nature ensemble. » Il déclare qu'il veut « bannir de l'univers cette abominable créature [le diable] pour l'enchaîner dans l'Enfer ». Il ne lui reconnaît aucun pouvoir sur le monde, et il qualifie de *dithéistes* ceux qui prétendent, à tout prix, « accompagner la crainte d'un Dieu de celle d'un diable. »

Dans le premier volume, Bekker « rapporte les diverses opinions de tous les peuples, confirmant ses récits par des preuves suffisantes, sans déclarer ses propres sentiments, ni réfuter ceux

(1) Cf. sur les deux Daillon, Bayle, lettre à Constant, 18 février 1692. Œuvres in-folio, éd. de 1737, t. IV, p. 674, note 5.

(2) Cf. Bayle, *ibid.*, t. IV, p. 687.

d'autrui » (Préface). Comme le dit malicieusement Voltaire, Bekker « entre en matière dès le second tome » (1). Dans le troisième, il nie la communication des sorciers avec le diable et critique divers cas de sorcellerie ; dans le quatrième, il étudie « ce que l'expérience nous fait effectivement connaître », et il conclut en niant les effets pratiques de la croyance au diable.

Ce livre fit grand scandale. Binet répondit à Bekker par une *Idee générale de la théologie païenne* (1699). Voltaire lui-même s'est intéressé à l'ouvrage de Bekker : il consacre à son auteur un article du *Dictionnaire philosophique*, et, dans sa *xiii^e Lettre sur les Anglais*, il inscrit Bekker parmi les grands esprits philosophiques, dans cette liste qui s'enfle d'édition en édition, à côté de Descartes, de Spinoza, de Leibniz, de Hobbes et de tous ceux qui, selon Voltaire, ne mettent pas le trouble et la confusion dans le monde.

Dans les dernières années du *xvii^e* siècle, la croyance à la puissance du diable et à ses opérations est en décroissance. Il n'était pas rare auparavant de rencontrer des incrédules très superstitieux. Désormais, les gens qui font profession d'incrédulité s'efforcent de cacher leur superstition et de s'en défendre. De l'état de crainte et d'indétermination sur la question du surnaturel, les esprits passent peu à peu à l'état d'assurance et de certitude ; ils s'habituent à se défier de tous les faits prétendus mystérieux et à les expliquer rationnellement.

Rien de plus curieux, à cet égard, que l'affaire de la baguette de Jacques Aymar (1693). Cet étrange personnage prétendait posséder une baguette qui avait la propriété de se mettre à tourner dans les lieux où étaient passés des criminels, permettant ainsi de les suivre à la piste et de les rattraper commodément. Ses histoires avaient réussi dans le Midi de la France, où il avait opéré. « Mandé à Paris par M. le Prince, il y réussit d'abord et en imposa presque à tout le monde. Après deux petits livres déjà imprimés sur ce sujet, Vallemont en fit un troisième, contenant 600 pages in-12, pour expliquer mécaniquement le tournoiement de la baguette divinatoire (2). Le P. Legendre, de l'Oratoire, le réfuta et prouva fort bien que la baguette ne pouvait tourner

(1) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, art. *Bekker* (Beuchot, XXVIII, p. 223). Cf. une autre mention, Beuchot, XLI, p. 31.

(2) Vallemont, *La Physique occulte ou traité de la baguette divinatoire*. La Haye, 1693, in-12.

Un anonyme, dans des *Lettres à M. l'abbé D. L. sur les véritables effets de la baguette de J. Aymar*, essaya de montrer que J. Aymar ne pouvait être qu'un fou ou qu'un fourbe.

sans l'intervention du diable. Enfin, après ces beaux livres, il se trouva que Jacques Aymar était un fripon, que M. le Prince fit chasser, en faisant insérer dans le *Mercurie galant* et dans le *Journal des Savants* les preuves indubitables qu'il avait eues de la fourberie. » Ces renseignements nous sont fournis par une lettre de l'abbé Dubos à Bayle, en date du 27 avril 1696 (1). Ainsi, en présence d'un fait mystérieux comme celui de la baguette divinatoire, il se trouvait, dès cette époque, des esprits avisés, comme Vallemont, pour chercher avant tout une explication naturelle.

L'abbé Dubos, dans la même lettre, remarque, « généralement parlant, que l'aventure de la baguette de Jacques Aymar a mis tout le monde sur les gardes dès qu'il s'agit de prodige ». Et, en effet, en 1696, un autre prodige venu de Bretagne ne trouva aucune créance. — « Je vous dirai que cette nouvelle [du prodige de Bretagne] fit d'abord quelque bruit ici : pendant deux ou trois jours, tout le monde la disait, mais personne ne la croyait ; c'était après avoir pris la précaution de bien assurer que l'on n'en croyait rien que l'on osait la raconter ; le menu peuple même ne l'a pas crue. Enfin, après trois jours, la nouvelle a été entièrement enterrée, et je pense que personne n'en parlera plus que De Visé (2). » C'était à ce propos que Dubos écrivait : « L'air de France ne vaut rien à présent pour les prodiges. »

Un autre signe de la décroissance de la crédulité publique, c'est la circonspection à laquelle sont astreints les croyants eux-mêmes. Lorsque des moines, par exemple, écrivent la vie des fondateurs de leurs ordres, ils économisent prudemment les récits miraculeux ; ils réduisent la place du prodige. Voyez l'*Histoire de l'Eglise du Japon* du P. Crassey, dont vous trouvez un compte rendu dans le *Journal des Savants* (1689) : « Si l'auteur n'a pas donné place dans son ouvrage à tous les miracles auxquels le P. Solier l'a donnée dans le sien, et s'il n'en a exprimé que deux ou trois contenus dans le procès-verbal de la canonisation de saint Xavier, et a supprimé tous les autres, il a usé en cela de condescendance pour la faiblesse de certains esprits qui en auraient été choqués (3). » Tant de précautions pour arriver à faire accepter « deux ou trois miracles » par le public, voilà, je crois, un fait assez significatif.

(1) Cf. Gigas, *Choix de la Correspondance inédite de Bayle*, p. 261.

(2) *Ibid.*

(3) *Journal des Savants*, 1689, p. 318. Sur l'*Histoire de l'Eglise du Japon*, par M. l'abbé de T.-Paris, E. Michallet, 1689.

*
* *

De 1684 à 1687, Bayle publie ses *Nouvelles de la République des Lettres*. Cette publication répondait à un réel besoin. Désirant profiter de la liberté laissée à la presse en Hollande, Bayle eut le dessein de donner, chaque mois, un compte rendu des livres nouveaux et des événements d'actualité. En France, la seule publication de ce genre était le *Journal des Savants* (car le *Mercure*, littéraire et galant, n'était que mondain, et ne s'occupait pas des ouvrages des sciences). Bayle, dans ses *Nouvelles de la République des Lettres*, est moins spécialement érudit que le *Journal des Savants*. Il est plus léger, plus varié, plus large, plus libre, plus « penseur ». Son recueil s'adresse à un public plus vaste et à l'esprit plus ouvert. Tandis que le *Journal des Savants* a trop souvent des scrupules et des timidités, Bayle n'est soumis à aucune réserve : il use à merveille de la liberté dont il jouit dans son pays d'adoption. Aussi chacun peut trouver dans cette publication de quoi être intéressé. Les sujets les plus variés y sont abordés par Bayle, au hasard des ouvrages qu'il critique. La littérature pure tient peu de place dans ce recueil, à moins que Bayle ne soit conduit à poser une question générale ou philosophique, ou bien qu'il ne se laisse entraîner à travers des anecdotes de toute nature. Bayle rend compte avec candeur de tous les livres qui viennent à sa connaissance. Dans des dissertations très précises, il signale et discute au passage les idées qui lui ont rendu l'ouvrage intéressant, indique des aperçus nouveaux, ajoute des idées personnelles. On comprend sans peine que ce recueil de discussions modérées et franches ait obtenu en France un grand succès. Cet ouvrage rendit Bayle populaire.

En 1686, Bayle fait paraître son *Commentaire philosophique sur ces paroles de Jésus-Christ : CONTRAINS-LES D'ENTRER*, où l'on prouve, par plusieurs raisons démonstratives, qu'il n'y a rien de plus abominable que de faire des conversions par la contrainte ; et où l'on réfute tous les sophismes des Convertisseurs à contrainte, et l'Apologie que saint Augustin a faite des persécutions. Traduit de l'anglais du sieur Jean Fox de Bruggs, par M. J. F.

Bien entendu, le sieur Jean Fox de Bruggs, tout comme M. J. F., n'est autre que Bayle lui-même. Si Bayle ne s'est pas nommé, c'est toujours par mesure de prudence, et, d'ailleurs, il savait bien que les gens avisés ne s'y tromperaient pas. Cette apologie de la tolérance est marquée d'une empreinte qui lui est bien personnelle.

A la vérité, les idées que Bayle développe, dans ce *Commentaire*

sur le COMPELLE INTRARE, ne sont pas toutes entièrement nouvelles. La plupart d'entre elles ont déjà été indiquées par Bayle lui-même, soit dans ses *Nouvelles de la République des Lettres*, soit dans un ouvrage dont je ne vous ai pas parlé, parce que je suis bien forcé de me borner et de faire un choix, la *Critique générale de l'histoire du Calvinisme du P. Maimbourg*. Et cette idée de la tolérance — essentielle pour Bayle — avait été exposée bien avant lui, au xvi^e siècle, par Sébastien Castellion (1). Elle avait été sinon défendue, du moins insinuée par Montaigne, qui insiste de plus en plus à ce sujet dans ses éditions successives. Au xvii^e siècle, comme au siècle précédent, les catholiques avaient horreur de la tolérance et ils la combattaient avec âpreté. Ils n'hésitaient pas à se proclamer intolérants : le mot d' « intolérance » n'était pas alors le moins du monde discrédité. Et les protestants ne différaient guère là-dessus des catholiques : ils se trouvaient dans les mêmes dispositions d'esprit en ce qui concernait leur religion. Pour ces catholiques aussi bien que pour ces protestants intolérants, seule, la vérité a le droit de se produire en toute liberté ; mais ce droit, l'erreur et le mal ne l'ont pas. Et c'est parce que « l'erreur » et « le mal » ne se faisaient pas faute de prendre ce droit à eux refusé, que les catholiques et les protestants se persuadaient de plus en plus profondément de la légitimité de l'intolérance. A cet état de choses, les esprits catholiques ne voyaient qu'un remède : l'union des deux religions, — et vous savez quelle place cette préoccupation de l'unité a tenue dans l'activité de quelques catholiques de marque, au xvii^e siècle : c'est elle, notamment, qui a mis en rapports Bossuet et Leibniz.

La tolérance était défendue à cette époque par les diverses sectes de sociniens, par les arminiens hollandais, par les quakers avec G. Penn. On avait même vu un souverain anglais, Jacques II, se faire l'apologiste de la tolérance et promettre de la maintenir dans ses Etats. Mais personne, sauf le naïf Penn, ne s'y était trompé. On avait bien vu que cette apologie ouverte de la tolérance était, en réalité, un moyen détourné pour rétablir en Angleterre le catholicisme.

En France, l'idée de la tolérance était une idée d'incrédule. On n'arrivait pas à concevoir la tolérance comme pouvant être séparée de l'indifférence en matière de dogme. Tout homme qui parlait de tolérance passait, par ce fait même, pour un sceptique, donc pour un ennemi de la religion et de l'Etat. Chose curieuse, Jurieu lui-même, qui a tant lutté toute sa vie pour ses croyances,

(1) Sur Castellion, voir la thèse abondante de M. Ferdinand Buisson.

ne s'est pas élevé jusqu'à cette idée que la tolérance devait être regardée comme un *droit*. Il réclamait la tolérance, non parce que toute doctrine a le droit d'être tolérée, mais parce qu'il était persuadé de la *vérité* de sa doctrine à lui. D'où il suit que cette tolérance qu'il réclamait pour ses idées, il ne s'engageait pas du tout à l'observer à l'égard des idées d'autrui, si ces idées étaient contraires aux siennes. Il voulait la tolérance, mais sans réciprocité. Et la révocation de l'édit de Nantes elle-même ne modifia pas sa façon de penser en cette matière.

Cependant, vers le moment où Bayle va publier son *Commentaire sur le COMPELLE INTRARE*, il se produit un mouvement assez marqué en faveur de l'idée de la tolérance. Basnage de Beauval, avocat au Parlement de Rouen, donne en 1684, deux ans avant l'apparition de l'ouvrage de Bayle, un traité sur la *Tolérance des Religions*, et, l'année suivante, la révocation de l'édit de Nantes le contraindra à abandonner le barreau ; quelque temps après, il ira chercher un refuge en Hollande. — Aubert de Versé publie, la même année, à Amsterdam : « *Le protestant pacifique, ou Traité de la paix de l'Eglise*, dans lequel on fait voir par les principes des Réformés que la foi de l'Eglise catholique ne choque point les fondements du salut et qu'ils doivent tolérer dans leur communion tous les chrétiens du monde, les sociniens et les quakers même dont on explique la religion. Contre M. Jurieu, par Léon de la Guittonnière » (in-12). — En 1690, Gédéon Huet donnera son « *Apologie pour les vrais tolérants*, où l'on fait voir avec la dernière évidence et d'une manière à convaincre les plus préoccupés la pureté de leurs intentions et la vérité de leurs dogmes, etc. » (Dordrecht, 1690, in-12). Dans cet ouvrage, dirigé aussi contre Jurieu, Gédéon Huet établit que l'on doit tolérer même les soci-niens, même les schismatiques les plus extravagants, même les doctrines les plus hideuses.

Bayle est infiniment supérieur à tous ces apologistes de la tolérance. La plus rapide comparaison suffit à le montrer. Chez lui, la pensée est pleine de force et d'élévation ; il la développe avec cet intellectualisme qui s'enferme uniquement dans la considération des raisons, avec cette énergie probante qui est soucieuse de fournir tous les arguments et de leur donner toute leur valeur ; ses raisons sont présentées avec une chaleur d'âme qui nous montre la générosité de sentiments dont il était capable.

Bayle pose d'abord un principe essentiel ; c'est la base même de sa démonstration. Les mots *Compelle intrare* sont dans l'Evangile, dit-il, la chose ne peut être contestée. Mais, ajoute-t-il, toute la question est de savoir quel sens il faut leur donner. Or,

prétend Bayle, tout sens littéral qui contient l'obligation de commettre des crimes est nécessairement faux et inacceptable. Dans l'incertitude, c'est notre conscience qui doit décider. Si vous tirez de l'Ecriture des prescriptions odieuses qui révoltent ma conscience, c'est un signe que le sens que vous prétendez voir dans ce passage de l'Ecriture n'y est pas.

Un tel principe a une portée immense : dire que le sens littéral de l'Ecriture n'est pas toujours le vrai, c'est faire de la conscience le seul juge en matière de morale ; c'est proclamer la supériorité du sens intérieur et de la lumière naturelle sur la littéralité du texte.

Cela établi, Bayle va fonder la tolérance sur deux raisons, — sans avoir besoin d'ailleurs d'une argumentation en forme.

Il la fonde d'abord sur la révolte de sa conscience, qui n'admet pas qu'on ait le droit d'égorger des hommes parce qu'ils pensent d'une certaine façon. — Il la fonde ensuite sur la réciprocité inévitable, conséquence d'une première intolérance et source de toutes les dissensions. Si Jésus-Christ a dit : *Compelle intrare*, non seulement les catholiques, mais les calvinistes, les luthériens, les anglicans, qui reçoivent aussi l'Evangile, auront le droit de se prévaloir de cette parole et de persécuter. Il ne leur manquera que la force. Et cela nous conduit tout droit à la guerre civile. L'orthodoxe n'aura pas le droit de se plaindre, quand on lui dira : « Mon maître me commande de vous persécuter. » Persécuteur et persécuté se réclameront de l'Evangile : le plus fort seul aura raison. L'empereur de Chine aura le droit de châtier les missionnaires au nom de la vérité, et il pourra légitimement leur interdire l'accès de ses Etats. Par de tels exemples, Bayle montre avec beaucoup de clarté que quiconque refuse aux autres la tolérance leur accorde implicitement le droit d'être intolérants. Refuser la tolérance, c'est vouloir introduire les égorgements, les massacres, les guerres civiles ; c'est provoquer la calomnie, la diffamation, le parjure. Il n'y a donc qu'un seul moyen de se tirer d'affaire : il consiste à admettre la réciprocité de la tolérance, au lieu de celle de l'intolérance.

Ce n'est là qu'une solution empirique. Mais Bayle a trouvé mieux : il proclame le droit de la « conscience errante ». La conscience d'un hérétique qui croit que son erreur est vérité ne peut être distinguée de celle d'un orthodoxe qui croit que sa vérité à lui est la seule vérité. On est toujours l'hérétique ou l'orthodoxe de quelqu'un. En matière de conscience, la valeur des actes et des croyances ne se détermine pas par la *nature* des actes, mais par la *bonne volonté* de celui qui agit : on est sans péché, quand on

suit sa croyance. Toutes les consciences sont également respectables : comment établir qu'on aura le droit de punir chez l'un cette persuasion de la vérité, qu'on n'aura pas le droit de punir chez l'autre ? Il faut nécessairement en venir à la complète liberté de conscience et à la tolérance universelle.

Et Bayle ne recule pas devant les objections :

« Il n'y a pas, dit-on, de plus dangereuse peste dans un Etat que la multiplicité de religions, parce que cela met en dissension les voisins avec les voisins, les pères avec les enfants, les maris avec les femmes, le prince avec ses sujets. — Je réponds que, bien loin que cela fasse contre moi, c'est une très forte preuve pour la tolérance ; car, si la multiplicité de religions nuit à un Etat, c'est uniquement parce que l'une ne veut pas tolérer l'autre, mais l'engloutir par la voie des persécutions. *Hinc prima mali labe*, c'est là l'origine du mal. Si chacun avait la tolérance que je soutiens, il y aurait la même concorde dans un Etat divisé en dix religions que dans une ville où les diverses espèces d'artisans s'entresupportent mutuellement. Tout ce qu'il pourrait y avoir, ce serait une honnête émulation à qui plus se signalerait en pitié, en bonnes mœurs, en science ; chacun se piquerait de prouver qu'elle est la plus amie de Dieu, en témoignant un plus fort attachement à la pratique des bonnes œuvres ; elles se piqueraient même de plus d'affection pour la patrie, si le souverain les protégeait toutes et les tenait en équilibre par son équité. Or il est manifeste qu'une si belle émulation serait cause d'une infinité de biens ; et, par conséquent, la tolérance est la chose du monde la plus propre à ramener le siècle d'or, et à faire un concert et une harmonie de plusieurs voix et instruments de différents tons et notes, aussi agréables pour le moins que l'uniformité d'une seule voix. Qu'est-ce donc qui empêche ce beau concert formé de voix et de tons si différents l'un de l'autre ? C'est que l'une des deux religions veut exercer une tyrannie cruelle sur les esprits, et forcer les autres à lui sacrifier leur conscience ; c'est que les rois fomentent cette injuste partialité, et livrent le bras séculier aux désirs furieux et tumultueux d'une populace de moines et de clercs : en un mot, tout le désordre vient non pas de la tolérance, mais de la non-tolérance » (1).

Et au chapitre suivant : « C'est ici que nos adversaires s'imaginent nous tenir par la gorge ; il s'ensuit de vos raisons, disent-ils, qu'il faudrait souffrir dans la république non seulement les soci-niens, mais aussi les juifs et les Turcs. Or cette conséquence est

(1) *Comment. philos.*, II^e partie, chap. vi (Œuvres compl., t. II, p. 415).

absurde : donc la doctrine d'où elle nait l'est aussi » (1). A quoi Bayle répond que la conséquence est vraie, mais non pas absurde. Oui, il faut en venir à la tolérance générale; oui, il faut respecter toutes les opinions, — sauf toutefois, ajoute-t-il, celles qui vont contre la loi écrite de l'Etat en même temps que contre la religion. C'est ainsi que l'on a le droit de poursuivre un assassin; de même on a le droit de réprimer les religions intolérantes, ce qui n'est pas persécuter les opinions des adeptes de ces religions, mais les mettre dans l'impossibilité de nuire. Enfin Bayle n'étend pas la tolérance aux athées; il accorde qu'on a le droit de les punir, — et nous ne pouvons voir là qu'une simple condescendance de Bayle aux idées de son temps.

Cette ardente apologie de la tolérance — malgré ses restrictions — fut loin de rencontrer une approbation unanime. Jurieu trouva le livre de Bayle insupportable et scandaleux; et il lui répondit par un traité *Du droit des deux souverains en matière de religion, la Conscience et le Prince, pour détruire le dogme de l'indifférence des Religions et de la Tolérance universelle, contre un livre intitulé Commentaire philosophique... etc.* (Rotterdam, 1687, in-12). — Saurin se montra plus modéré dans ses *Réflexions sur les droits de la conscience, où l'on fait voir la différence entre les droits de la conscience éclairée et ceux de la conscience errante : on réfute le « Commentaire philosophique » et le livre intitulé « Droit des deux souverains » et on marque les justes bornes de la tolérance civile en matière de religion.* (Utrecht, 1697, in-8°). Dans cet ouvrage, Saurin s'arrête à une mesure moyenne, à un tempérament : il repousse la persécution, mais il admet la « tracasserie »; il ne veut pas que le sang soit versé, mais il accorde au souverain le droit de « gêner » les autres religions.

Malgré ces attaques, Bayle ne céda point, et, jusqu'à sa mort, il combattit pour cette idée de tolérance qui lui était chère.

*
* *

En 1697, Bayle publie son *Dictionnaire historique et critique*, dont il donne une nouvelle édition augmentée en 1702.

Cet ouvrage contient des articles généralement courts; mais il est bourré de notes très copieuses. Dans ces notes, Bayle assemble tous les textes, énumère toutes les difficultés et toutes les objections, et le plus souvent ne conclut pas, ou bien s'en tient à une réfutation très faible qui ne saurait tromper personne. Le *Diction-*

(1) *Comment. philos.*, p. 419, ch. vii.

naire renferme un grand nombre d'articles historiques, à propos desquels Bayle élucide des problèmes biographiques ou chronologiques. — Dans les articles théologiques et philosophiques, Bayle s'applique à ruiner tous les dogmes par l'accumulation des difficultés logiques, par la contradiction des textes, par l'exégèse, par la critique des témoignages. Il s'attaque surtout à la Providence et à l'âme, et il s'efforce de séparer la raison de la foi.

Pour bien étudier la manière de Bayle dans son *Dictionnaire*, prenons deux articles, l'un d'histoire en apparence, l'autre de doctrine. Voici d'abord l'article *David* :

« DAVID, roi des Juifs, a été un des plus grands hommes du monde, quand même on ne le considérerait pas comme un roi prophète, qui était selon le cœur de Dieu. » Bayle résume ensuite les renseignements que nous fournit la Bible sur la vie de David. Il loue sa piété en termes très vifs : « La piété de David est si éclatante dans ses psaumes et dans plusieurs de ses actions, qu'on ne la saurait assez admirer. » Et il ajoute : « C'est un soleil de sainteté dans l'Eglise : il y répand par ses ouvrages une lumière seconde de consolation et de piété. » Jusque-là, tout va bien.

Cependant Bayle ne peut pas nous cacher que ce « soleil » a eu « ses taches ». David a introduit « des maximes relâchées dans l'art de régner ». Il n'a pas été non plus sans commettre quelques crimes. Enfin il a réussi à se sauver. Cela est simplement destiné à montrer que la piété et les mœurs sont choses très différentes, puisque David, ce « soleil de sainteté », a pu être sauvé, malgré ses crimes.

Arrivons aux notes ; c'est là que Bayle va donner carrière à ses réflexions.

Note C. La Bible dit que Saül, en voyant marcher David contre Goliath, ne l'avait point reconnu et avait demandé : « De qui est fils ce jeune garçon ? » — Bayle écrit dans sa note : « C'est une chose un peu étrange que Saül n'ait point connu David ce jour-là, vu que ce jeune homme avait joué des instruments plusieurs fois en sa présence pour calmer les noires vapeurs qui le tourmentaient. Si une narration comme celle-ci se trouvait dans Thucydide ou dans Tite-Live, tous les critiques concluraient unanimement que les copistes auraient transposé les pages, publié quelque chose en un lieu, répété quelque chose dans un autre, ou inséré des morceaux postiches dans l'ouvrage de l'auteur. Mais il faut bien se garder de pareils soupçons, lorsqu'il s'agit de la Bible ». Et Bayle montre comment l'abbé de Choisy a « levé la difficulté », en disant qu'il y avait plusieurs années que Saül n'avait vu David, et que David était fort jeune, lorsque, habillé en berger, il vint à la

cour de Saül en qualité de musicien. Fort bien. Seulement, Bayle ajoute deux petites remarques qui détruisent absolument les explications de l'abbé de Choisy, ce qui fait que l'abbé de Choisy n'a rien « levé » du tout.

Note D : Bayle s'étend complaisamment sur la cruauté de David qui, « ayant demandé au roi de Gath une ville pour sa demeure..., fit cent courses sur les pays d'alentour », tuant sans miséricorde hommes et femmes, et ne laissant en vie que les bestiaux. « Je sais bien, dit Bayle dans sa note, que les plus illustres héros et les plus fameux prophètes du vieux Testament ont quelquefois approuvé que l'on passât au fil de l'épée tout ce que l'on trouverait en vie ; et ainsi je me garderais bien d'appeler inhumanité ce que fit David, s'il avait été autorisé des ordres de quelque prophète, ou si Dieu par inspiration lui eût commandé à lui-même d'en user ainsi ; mais il paraît manifestement, par le silence de l'Écriture, qu'il fit tout cela de son propre mouvement. » Et il ajoute : « Il est important pour la vraie religion que la vie des orthodoxes soit jugée par les idées générales de la droiture et de l'ordre. »

Note E : Bayle dit qu'il s'en fallut de bien peu que David, sous l'étendard du roi de Gath, prince philistin, ne se battit contre les Israélites, dans la guerre où Saül périt. David voulait-il donc « contribuer de toute sa force à la victoire des Philistins incirconcis sur ses propres frères, le peuple de Dieu, les sectateurs de la vraie religion ? Je laisse aux bons casuistes à juger si ces sentiments étaient dignes d'un véritable Israélite ».

Note F : Bayle nous montre que la famille de David fut une famille scandaleuse. « David eut la destinée de la plupart des grands princes : il fut malheureux dans sa famille. Son fils aîné viola sa propre sœur, et fut tué par l'un de ses frères à cause de cet inceste : l'auteur de ce fratricide coucha avec les concubines de David. Quel scandale pour les bonnes âmes que de voir tant d'infamies dans la famille de ce roi ! »

Dans la *note H*, Bayle indique certaines « choses à reprendre dans la vie de David ». Par exemple sa polygamie, « car, encore que Dieu la tolérât en ce temps-là, il ne faut pas croire qu'on pût l'étendre bien loin sans lâcher un peu trop la bride à la sensualité ». Bayle reproche encore à David la hâte qu'il apporta à recueillir la succession de Saül ; les ruses auxquelles il eut recours pour venir à bout de la révolte d'Absalon ; de nouveau sa sensualité : « Lorsque David, à cause de sa vieillesse, ne pouvait être échauffé par tous les habits dont on le couvrait, on s'avisa de lui chercher une jeune fille qui le gouvernât et qui

couchât avec lui. Il souffrit qu'on lui amenât pour cet usage la plus belle fille que l'on pût trouver. Peut-on dire que ce soit l'action d'un homme bien chaste?... » — Autre grief : « Je ne dis rien du reproche qui fut fait à David par Mical, l'une de ses femmes, sur l'équipage où il s'était mis en dansant publiquement. S'il avait découvert sa nudité, son action pourrait passer pour mauvaise moralement parlant ; mais, s'il ne fit autre chose que se rendre méprisable par ses postures, et en soutenant mal la majesté de son caractère, ce fut tout au plus une imprudence et non pas un crime. Il faut bien considérer en quelle occasion il dansa : ce fut lorsque l'Arche fut portée à Jérusalem ; et, par conséquent, l'excès de sa joie et de ses sauts témoignait son attachement et sa sensibilité pour les choses saintes... » Cependant Bayle ne peut s'empêcher de remarquer que l'« on trouverait fort étrange par toute l'Europe, si, un jour de procession du Saint-Sacrement, les rois dansaient dans les rues n'ayant qu'une petite ceinture sur le corps. »

Dans la *note I*, Bayle nous rappelle que David fut injuste et infidèle à sa parole en mourant. Après avoir juré à un de ses ennemis de lui laisser la vie sauve, David, se sentant près de mourir, chargea son fils de faire périr cet homme : « Preuve évidente, dit Bayle, qu'il ne l'avait laissé vivre que pour s'attirer d'abord la gloire d'un prince clément, et puis afin d'éviter que personne ne lui reprochât en face d'avoir manqué de parole. Je voudrais bien savoir si, dans la rigueur des termes, un homme qui promet la vie à son ennemi s'acquitte de sa promesse lorsque par son testament il ordonne de le tuer. » Et il appelle David un « Catilina » et « un homme de sang ».

Dans la *note K*, Bayle relève cinq Fautes de Moréri. Il présente notamment quelques observations sur un récit contenu dans les livres de Samuel, et d'où il résulterait, selon Moréri, que Saül a persécuté David une deuxième fois, après leur première réconciliation. « Si je voyais, dit Bayle, deux récits de cette nature ou dans Elien ou dans Valère Maxime, je ne ferais pas difficulté de croire qu'il n'y aurait là qu'un fait qui, ayant été rapporté en deux manières, aurait servi de sujet à deux articles ou à deux chapitres. » Bayle ne tranche pas : seulement il s'empresse de nous mettre en main tout ce qu'il faut pour juger. C'est ainsi que les fautes de Moréri sont pour Bayle une occasion de nous rappeler son principe de critique historique.

Note L : Bayle se justifie d'avoir rapporté tous les crimes de David en s'autorisant de l'exemple même de l'Écriture : « Il n'est pas permis dans un dictionnaire, dit-il, d'imiter les panégyristes,

qui ne touchent qu'aux beaux endroits ; il faut agir en historien, il faut rapporter le bien et le mal, et c'est ce qu'a fait l'Écriture. »

Note M : Bayle nous fait observer que David laissa son royaume à Salomon au préjudice du droit d'aînesse. Cependant David peut être justifié sur ce point : et Bayle s'applique à le faire, seulement il le justifie sur le dos de Salomon ; celui-ci, en effet, fit tuer son frère aîné, Adonija, « pour une raison qui paraît assez légère, je veux dire à cause qu'Adonija avait demandé en mariage la Sunamite qui avait servi à réchauffer David. Ceci confirme ce que j'ai dit ci-dessus, que ce roi prophète fut malheureux en enfants. »

Ces exemples suffisent à vous montrer quel est le mouvement de l'article de Bayle sur *David*. Bayle, vous le voyez, procède très prudemment, avec beaucoup de précautions, mais il parvient à insinuer les préceptes de critique qui lui sont chers ; il inquiète sans cesse les préjugés et les habitudes traditionnelles ; il sollicite l'activité de ses lecteurs sur des problèmes qu'ils n'eussent pas songé à se poser, et il indique des méthodes que d'autres sauront reprendre et utiliser après lui.

A. C.

L'Eglise et l'Etat en France depuis 1848 jusqu'à nos jours

Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,

Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.

La séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Il avait été relativement aisé de faire la guerre aux congrégations religieuses, qui n'avaient en France qu'une situation mal définie, précaire, souvent même extra-légale. Il semblait beaucoup plus difficile de toucher au clergé séculier, protégé contre les entreprises des politiques par une charte écrite, et déjà séculaire : le Concordat.

Le Concordat de 1801 n'est pas un acte de foi ou de repentir, mais un simple acte politique, arraché par Bonaparte à l'anticléricalisme de ses conseillers, et qui réduisit au strict minimum les concessions faites à l'Eglise, officiellement replacée au rang de grand corps de l'Etat. Les droits qui lui furent alors laissés ne sont que les épaves d'un naufrage. Le Concordat formait la base du droit ecclésiastique français, et un examen impartial permet bien vite de reconnaître combien cette base était étroite ; le tour en est bientôt fait.

Tout d'abord, le Concordat est un acte de droit international, un traité négocié de puissance à puissance, et, comme le portait le projet de loi présenté au Corps législatif : *une convention entre le gouvernement français et le pape.*

Cette convention contenait des articles favorables au pape et des articles favorables au gouvernement français ; elle avait, au plus haut point, le caractère d'un contrat synallagmatique, où chacune des deux parties assurait à l'autre certains avantages, en vue d'obtenir elle-même certaines concessions, certains privilèges.

Parmi les droits ainsi établis figure, au premier chef, le droit de propriété de l'Eglise sur les édifices consacrés au culte et sur les traitements attribués à ses membres. La loi du 2 novembre 1789 avait déclaré que les biens de l'Eglise étaient « *mis à la disposi-*

tion de la nation », et cette formule adoucie, les étatistes l'ont toujours interprétée dans le sens d'une expropriation complète, d'un transfert de propriété de l'Eglise à l'Etat. Or l'article XII du Concordat porte que « toutes les églises, métropolitaines, cathédrales, « paroissiales et autres, non aliénées, nécessaires au culte, seront « mises à la disposition des évêques ». L'article 75 des articles organiques répète la même formule. De l'identité des termes on doit conclure que, si la loi du 2 novembre 1789 a transféré la propriété des biens d'Eglise à la nation, le Concordat, à son tour, a transféré à l'Eglise la propriété des églises métropolitaines, cathédrales et paroissiales.

Cette opinion se trouve corroborée par la jurisprudence. Un arrêt du Conseil d'Etat du 1^{er} avril 1887, rendu en faveur de la fabrique de l'église Saint-Roch, à Paris, déclare que « l'arrêté par lequel un préfet, en exécution de l'arrêté consulaire du 7 thermidor an XI, envoie une fabrique en possession de biens lui ayant appartenu, et non aliénés par l'Etat, a pour effet d'abandonner au profit de la fabrique des droits de propriété appartenant à l'Etat ». De nombreux arrêts antérieurs qualifient également de droit de propriété le droit transmis aux fabriques par l'envoi en possession. (Rennes, 1824. — Bourges, 1838. — Cassation, 1839. — Cassation, 1854.)

Le Concordat n'avait pas seulement rendu au clergé les églises non aliénées ; il lui avait encore attribué un traitement, et les juristes et les politiques discutent entre eux pour savoir si ce traitement constituait une générosité toujours révocable, ou une compensation des biens ecclésiastiques confisqués en 1789 par la nation : c'est cette dernière opinion qui est incontestablement la vraie.

« Le budget du culte catholique, dit avec raison M. Guiraud (1), « ne date pas du Concordat, qui n'a fait que le reconnaître. Il date « du jour où, prenant à l'Eglise tous les biens qu'avait accumulés la libéralité des fidèles, l'Assemblée constituante a inscrit « au budget national, et même dans la constitution, au profit du « culte catholique, apostolique et romain, une rente perpétuelle, « intérêt permanent de l'immense capital qu'elle lui enlevait. »

Cette dette de l'Etat français envers l'Eglise, il en a été parlé au cours des négociations du Concordat : « Sa Sainteté, disait « Spina à Bernier, faisant usage de toute son indulgence envers « les acquéreurs de biens ecclésiastiques, vous conviendrez qu'elle « ne doit pas perdre de vue les intérêts de la religion et la subsis-

(1) *La séparation de l'Eglise et de l'Etat et les élections*, Paris, in-12, 1906.

« tance de ses ministres. Il faut donc que le gouvernement assure
« la subsistance, non seulement des évêques, mais encore des
« curés et des autres ministres inférieurs. » (15 novembre 1800).

Le conseiller d'Etat Siméon, rapporteur du projet de Concordat, exprimait la même idée au Tribunat, quand il disait : « L'assemblée nationale applique le patrimoine ecclésiastique aux besoins de l'Etat, mais *sous la promesse* de salarier les fonctions ecclésiastiques. Cette obligation, trop négligée, sera remplie avec justice, économie et intelligence. Il n'en coûtera pas au Trésor la quinzième partie de ce que la nation a gagné à la réunion des biens du clergé. »

Le débat est magistralement résumé par le duc de Broglie dans son livre sur *Le Concordat* : « Si la vente des biens ecclésiastiques n'avait pas été confirmée par une déclaration, pontificale, jamais le Concordat n'aurait été seulement mis en discussion ; mais, réciproquement, si la subsistance du clergé dépossédé par la Révolution n'eût été assurée par une promesse formelle, jamais la déclaration pontificale n'eût été obtenue. On est donc ici en présence d'un contrat parfait et d'une application rigoureuse de la formule : *do ut des*. »

Tous les écrivains ayant le sens du droit reconnaissent le caractère synallagmatique de la loi du 2 novembre 1789 : « On a beaucoup épilogué, dit M. Aulard, sur ces mots : *à la charge de...* et l'on a dit qu'ils ne constituaient pas un engagement. C'était bien un engagement, et un engagement solennel (1). » Et cet engagement, le Concordat l'a fait revivre.

Ce que nous disons des traitements ecclésiastiques doit s'entendre également des immeubles mis par les articles organiques à la disposition des évêques et des curés pour leur habitation. La section III du titre IV des articles organiques est intitulée : *Du traitement des ministres*.

Les articles 64, 65, 66, fixent à 15.000 francs le traitement des archevêques, à 10.000 francs celui des évêques, à 1.500 et à 1.000 fr. le traitement des curés. L'article 71 dispose que « les conseils généraux des départements sont autorisés à procurer aux archevêques et évêques un logement convenable. » L'article 72 porte que : « Les presbytères et les jardins attenants, non aliénés, seront rendus aux curés et aux desservants des succursales. A défaut de ces presbytères, les conseils généraux des communes sont autorisés à leur procurer un logement et un jardin. »

La présence de ces dispositions dans le titre relatif aux *traite-*

(1) *Revue Bleue*, 14 nov. 1904.

ments des ecclésiastiques prouve bien que le logement est considéré par le législateur comme partie accessoire et complémentaire du traitement. Un évêque reçoit une pension en argent et une maison d'habitation ; pension et maison constituent son traitement. Un curé reçoit 1.500 ou 1.000 francs en argent, plus un presbytère et un jardin ; l'argent, le presbytère et le jardin constituent son traitement. Et de même que le Concordat reconnaît à l'Eglise de France la propriété de ses temples, il lui reconnaît également la propriété des salaires de ses ministres et des immeubles, évêchés ou presbytères, affectés à leur habitation.

Le Concordat reconnaît enfin aux Français le droit de faire des fondations en faveur des églises (art. XV), et les articles organiques confirment ce droit dans l'article 73, ainsi conçu : « Les « fondations qui ont pour objet l'entretien des ministres et l'exercice du culte ne pourront consister qu'en rentes constituées « sur l'État. Elles seront acceptées par l'évêque diocésain, et ne « pourront être exécutées qu'avec l'autorisation du gouvernement. » D'où l'on est en droit de conclure qu'une libéralité, acceptée par l'évêque, autorisée par le gouvernement et convertie en rentes sur l'État, devient la propriété de l'Eglise, comme ses temples, les salaires de ses ministres, les évêchés et les presbytères. Des milliers de Français avaient ainsi, sur la foi des traités, fait des largesses à l'Eglise de France et avaient cru leurs donations aussi fermes et aussi stables que peut l'être chose de ce monde.

Tels sont les droits reconnus à l'Eglise par le Concordat et par les articles organiques.

Pendant longtemps, la législation concordataire ne souleva, en France, aucune opposition. Napoléon pensait que le code civil et le Concordat seraient, un jour, ses meilleurs titres de gloire aux yeux de la postérité, et la France n'était pas loin de penser de même. Le Concordat n'avait contre lui que quelques audacieux, comme Lamennais, qui ne trouvaient autour d'eux aucun écho. Les évêques, dont le Concordat avait démesurément grossi la situation, tenaient à une législation qui leur était si favorable ; les politiques se défiaient d'une Eglise libre et préféraient de beaucoup une Eglise salariée.

Vers la fin du second Empire, le parti républicain commença de songer à la séparation de l'Eglise et de l'État, pour se venger de l'attitude de l'Eglise à son égard en 1851 ; il n'obtint, tout d'abord, qu'un succès de curiosité.

Un député à l'Assemblée nationale, M. Pierre Pradié, comprit,

dès 1871, le péril que pouvait courir un jour le Concordat, et, catholique convaincu, il proposa hardiment à l'Assemblée un projet de séparation très bien conçu. L'État ne nommait plus les évêques et renonçait à toute intervention dans les affaires de l'Église : « Il se bornait à protéger la liberté de conscience, en « maintenant l'ordre public, si les cérémonies extérieures du culte « étaient matériellement troublées ». Les églises, les chapelles, les cimetières appartenaient au clergé. L'Église et ses corporations, dotées de la personnalité civile, recevaient le droit de posséder et d'acquérir sans l'autorisation du gouvernement. Le budget des cultes était remplacé par une inscription de rentes au Grand Livre ; ces rentes devaient s'éteindre, à mesure que se reconstituerait le patrimoine ecclésiastique. Le gouvernement s'entendrait avec Rome pour prévenir les captations et les agglomérations de biens de mainmorte, qui dépasseraient les besoins du clergé, du culte, des corporations et des œuvres de bienfaisance. Pour empêcher ces abus, le gouvernement solliciterait de Rome des condamnations spirituelles sévères, et même l'interdit contre les coupables.

Il y aurait eu, certainement, plus d'un amendement à proposer à ce projet ; les précautions indiquées contre la reconstitution des biens de mainmorte étaient insuffisantes ; mais le projet pouvait être accepté dans ses grandes lignes, séparait l'Église de l'État, débarrassait celui-ci d'une tutelle délicate et onéreuse, et laissait à l'Église toute la liberté qu'elle a dans les pays les plus libres. M. Pradié ne fut pas compris. Thiers s'employa de toutes ses forces à faire échouer le projet.

L'idée de la séparation ne devait pas tarder à être reprise par d'autres et allait devenir le premier article du programme politique de la franc-maçonnerie. L'influence de cette association se fait sentir en France dès 1873. En 1876, les francs-maçons comptent déjà 306 ateliers, renfermant 203.000 membres, dont 15.000 pour Paris seulement. Les loges attirent surtout la bourgeoisie ; mais elles ont des affiliés dans les campagnes. Notaires, médecins, vétérinaires, marchands, instituteurs les renseignent, favorisent leur action, répandent leurs idées, et, aux jours d'élections, mènent les électeurs à la bataille. La franc-maçonnerie, qui n'avait été longtemps qu'une association libérale et philanthropique, tend à se transformer de plus en plus en société politique, et se sépare nettement de toute religion positive (1).

(1) « L'humanité, voilà le seul vrai Dieu ; elle a tous les droits, sans aucun

Elle se pose en ennemie du clergé, ennemi de la République, et, comme elle offre aux hommes politiques ses cadres tout prêts, sa large publicité, ses journaux : la *République Française*, le *Siècle*, le *National*, le *XIX^e siècle*, la *Marseillaise*, le *Mot d'ordre*, le *Rappel* ; comme elle a, dans la *Ligue de l'Enseignement*, un organe de propagande très puissant, les chefs du parti républicain trouvent commode de profiter de cette organisation toute faite (1).

En 1876, une première protestation contre le budget des cultes est portée devant la Chambre des députés ; elle réunit 68 voix.

Quatre-vingt-sept députés contresignent, en 1881, la proposition Boysset, dont les termes mêmes indiquent déjà l'âpreté des passions politique : « Nous, républicains de 1881, nous ne sommes
« à aucun titre les héritiers de Napoléon Bonaparte et nous ne
« pouvons être liés par un traité qu'il a consenti. La République
« française ne peut soutenir plus longtemps de ses millions et de
« son mandat officiel ses ennemis déclarés... Il s'agit de revenir
« à la raison et à l'ordre, et de rompre officiellement ces liens
« plus qu'à moitié brisés, dont nos ennemis irréconciliables tirent
« profit et prestige contre nous-mêmes et qui ne nous donnent à
« nous nation, à nous France républicaine, que charges écrasantes, troubles et périls. »

Jules Ferry répondit aux signataires de la proposition Boysset que « la séparation de l'Eglise et de l'Etat, loin d'être un élément
« d'apaisement, loin d'apaiser la question religieuse, la porterait
« plus vive et plus intime jusqu'au sein même de la famille, et,
« loin de fortifier l'Etat, ne pourrait que l'affaiblir et ne fortifierait que les passions. »

C'était là le langage d'un homme d'Etat ; mais, contraints de tolérer le Concordat, les anticléricaux entreprirent de s'en faire une arme contre l'Eglise. Paul Bert développa, en 1883, la théorie de l'*observation stricte* du Concordat. Il supprimait toutes les institutions monastiques : « Plus de ces ordres nombreux, qui dévorent sans avantage la substance du peuple... et qui ne servent dans les Etats modernes qu'à y entretenir un esprit étranger et funeste. »

devoir, car tel est le privilège nécessaire de la divinité. Le respect de l'humanité, voilà le premier de tous les devoirs, celui qui comprend tous les autres. Le dévouement à l'humanité, voilà la synthèse de toutes les vertus. Le père, le fils et la femme, voilà la seule Trinité. La génération du fils, par le père, dans le sein de la femme, voilà le mystère de l'Incarnation, la perpétuelle réparation que le père, devenu vieux, trouve dans la jeunesse de son enfant. » — Leroux, souverain grand inspecteur général, *La franc-maçonnerie sous la troisième République*, t. I, p. 115.

(*) Cf. Hanotaux, *Histoire contemporaine*, t. II, p. 525.

Il supprimait l'immunité militaire des séminaristes et les expulsait des séminaires. Il ne voulait plus d'honneurs extraordinaires pour les évêques, « classés à leur rang de préséance parmi « les fonctionnaires départementaux ». Il leur retirait la jouissance des palais épiscopaux, « habitations parfois princières, qui « augmentaient au moins autant leur autorité morale que leurs « ressources matérielles ».

Il retirait aux établissements ecclésiastiques le droit de posséder des immeubles et ne leur laissait que les rentes sur l'Etat. Il enlevait aux prêtres la direction des fabriques, dont la comptabilité bien établie ne devait plus permettre d'abus. Il interdisait au clergé toute participation à l'enseignement public. Il punissait sévèrement le prêtre coupable de s'être mêlé d'administration, de politique et d'élections. « L'Eglise, disait-il, ramenee ainsi à la stricte exécution du Concordat qu'elle a signé, « sans qu'aucune apparence de persécution puisse être invoquée « justement par elle, ne recevant plus de l'Etat aucune concession propre à augmenter sa richesse ou son influence politique, « n'aura plus que la part très grande et très légitime d'autorité « que lui accorde la docilité des fidèles... Sans toutes ces « mesures, l'Eglise rayée du budget de l'Etat, chassée de ses « presbytères et de ses temples, mais laissée absolument libre, « retrouverait bientôt une richesse personnelle qui lui fait « aujourd'hui défaut, une influence politique qui chaque jour « s'en va diminuant, et reconquerrait tous ces édifices dont on « l'aurait chassée, toutes ces situations privilégiées dont on l'aurait violemment dépouillée. »

Le gouvernement n'osa appliquer, dans toute leur rigueur, les théories de Paul Bert. Il en resta cependant quelque chose, une tendance à restreindre les avantages concordataires, à surveiller de plus près le clergé, à se montrer à son égard de plus en plus défiant.

La question de la séparation faisait peu de progrès au Parlement. L'abolition du budget des cultes réunissait 143 voix en 1883, 173 voix en 1886, et 148 voix seulement en 1891 ; mais les ecclésiastiques les plus intelligents commençaient à perdre patience sous les attaques incessantes de leurs adversaires ; les plus hardis revenaient aux vieilles idées de Lamennais et appelaient de tous leurs vœux la séparation, qui devait être pour eux la libération. « Quant à moi, écrivait Mgr d'Hulst, je suis ravi de voir mûrir la question de rupture du Concordat. Elle amènerait de « grandes ruines ; mais elle nous rendrait la dignité, l'indépendance, permettrait de reconstituer un épiscopat fort, un clergé

« apostolique, et de reprendre à nouveau, dans des conditions
 « laborieuses, onéreuses, mais finalement fécondes, l'évangélisa-
 « tion de la France. Je deviens un partisan ardent de la sépara-
 « tion. On est en train de nous faire un épiscopat de laquais,
 « qui bientôt ne seront même plus des hommes sûrs au point
 « de vue de la foi et des mœurs, et je trouve que tout,
 « même et surtout la pauvreté et la persécution, vaut mieux
 « que cela. Tout ce que je vous dis là, je suis prêt à le
 « crier sur les toits. — Le Concordat ne nous fait plus que du mal.
 « Comme on fera précéder la rupture de mesures législatives des-
 « tinées à nous rendre par avance la liberté impraticable, c'est à
 « la souffrance qu'il faut nous attendre, et pour longtemps. Tant
 « mieux : les fruits gâtés tomberont sous les secousses de la tem-
 « pête, et l'esprit du clergé, comme la foi du peuple, se retrem-
 « pera dans les eaux amères. J'espère voir cela avant de mourir ;
 « ce que je vois est trop écœurant (1). »

Mgr d'Hulst ne vit pas la séparation, qui ne trouva encore à la Chambre que 149 voix en 1894, 187 en 1895, 179 en 1899 et 194 en 1900. Le gouvernement ne se souciait nullement d'entamer cette grosse affaire. Waldeck-Rousseau lui-même restait nettement concordataire. L'anticléricalisme était pour lui « une manière
 « d'être constante, persévérante et nécessaire aux États » (2), mais ne constituait pas un programme de gouvernement et n'excluait pas toute idée de droit. Il fallut l'arrivée au pouvoir de M. Combes pour inaugurer définitivement la guerre au Concordat. Il a pris soin de nous dire lui-même « qu'il était résolu, dès le début de
 « son ministère, à préparer, et, si possible, à rendre inévitable la
 « séparation de l'Eglise et de l'Etat ; qu'il a apporté tous ses soins
 « à établir, avec une continuité attentive, par des incidents réité-
 « rés et de chaque jour, l'impossibilité radicale pour l'Etat de
 « maintenir avec l'Eglise le lien concordataire, que cette dernière
 « s'évertuait follement à mettre en pièces (3). »

Le premier de ces incidents fut la querelle du *nobis nominavit*. Ces mots, par lesquels le Saint-Siège entendait dire : « Nous donnons l'institution canonique au candidat *qui nous a été désigné* par le gouvernement français (4) », M. Combes les interprétait dans ce sens : « Nous donnons l'institution canonique au candidat qui a été nommé pour nous, en notre nom, par le gouvernement fran-

(1) Lettres du 13 décembre 1891, du 3 décembre et du 15 décembre 1895.

(2) *Le Temps*, 13 octobre 1901.

(3) *Nouvelle Presse libre*, janvier 1907.

(4) Le sens propre de *nominare* est « nommer, désigner par son nom ».

çais, » et il y voyait une atteinte au Concordat. Au système de l'entente préalable, il opposait celui de la collation forcée, et prétendait que la Curie devait donner l'investiture à tout candidat nommé par le gouvernement ; comme le Saint-Siège se refusait à admettre cette théorie, il arrêta le recrutement du corps épiscopal : en 1906, seize diocèses étaient vacants. L'application prolongée de ce système eût abouti à la suppression pure et simple de l'épiscopat, et eût incontestablement donné à l'Eglise de France une physionomie très inattendue et très originale.

Un incident plus grave surgit inopinément en 1903, à l'occasion du voyage à Paris du roi et de la reine d'Italie. Au mois de septembre de cette année, Victor-Emmanuel III et la reine Hélène vinrent apporter à la France un témoignage de sympathie dont tous les bons citoyens se réjouirent. Heureux de voir, enfin, dissipés les malentendus qui avaient si longtemps séparé les deux nations sœurs, les Parisiens firent aux souverains italiens l'accueil chaleureux et souriant qu'ils réservent à ceux qu'ils aiment.

Au mois d'avril 1904, le président de la République rendit aux souverains italiens la visite qui lui avait été faite, et, comme Victor-Emmanuel était venu à Paris, capitale de la France, M. Loubet se rendit à Rome, capitale de l'Italie. Le Saint-Siège ayant fait savoir que, si M. Loubet, hôte du roi d'Italie, se présentait au Vatican, il n'y serait pas reçu, le président de la République quitta Rome sans avoir cherché à voir le pape.

Pour établir très nettement la position qu'il entendait garder, le pape adressa aux gouvernements catholiques une circulaire confidentielle, dans laquelle il se plaignait de l'attitude de la France à son égard et déclarait que tout souverain catholique qui accepterait à Rome l'hospitalité du roi d'Italie verrait se fermer devant lui les portes du Vatican.

Comme le pape eût peut-être dû le prévoir, cette circulaire confidentielle ne tarda pas à être connue, et fut publiée tout au long dans le journal la *Petite République*.

L'incident n'était pas en lui-même très grave et aurait pu être vite oublié, pour peu qu'on y eût mis de bonne volonté. La France aurait pu se rappeler qu'un incident analogue avait failli, quelques années auparavant, entraîner une guerre européenne, et que la guerre avait été évitée par la sagesse des gouvernements. En 1883, le roi d'Espagne Alphonse XII, revenant d'un voyage en Allemagne, passa par Paris ; l'empereur Guillaume I^{er} l'avait nommé colonel honoraire d'un régiment de hulans, en garnison à Strasbourg ; le roi d'Espagne avait paru à une chasse revêtu de l'uniforme de ce régiment, et Paris le siffla outrageusement. L'Es-

pagne et l'Allemagne avaient assurément le droit de se considérer comme offensées beaucoup plus directement, beaucoup plus gravement, que la France ne l'était en 1904 par la circulaire pontificale ; cependant le roi d'Espagne se contenta d'abréger son séjour à Paris, et l'empereur Guillaume trouva suffisant d'écrire au roi Alphonse XII une lettre sévère pour les Parisiens. Si la France eût paru ignorer la note pontificale, l'honneur national n'en eût pas souffert, et personne n'aurait cru que la République reculait devant la garde suisse ou la garde noble.

La majorité parlementaire préféra prendre la chose au tragique. M. Combes rompit les rapports diplomatiques avec le Vatican. M. Nisard, ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, adressa au gouvernement pontifical ce laconique billet : « J'ai l'honneur d'informer Sa Sainteté que le gouvernement de la République française a décidé de mettre fin à des relations officielles, qui, par la volonté du Saint-Siège, se trouvent être sans objet. » (30 juillet 1904.)

Presque au même moment, une grave affaire de discipline ecclésiastique vint mettre le comble à l'exaspération des partis. Deux prélats français, les évêques de Laval et de Dijon, avaient encouru la disgrâce de Rome ; les motifs de cette animosité sont mal connus ; la politique ne paraît pas y avoir été étrangère, et le cardinal Merry del Val connaît fort bien des églises où des prélats, infiniment plus scandaleux que ne pouvaient l'être les deux évêques français, sont cependant tolérés et reçoivent même de l'avancement. Quoi qu'il en soit, le pape manda les deux prélats à Rome. M. Combes leur défendit de quitter leurs diocèses, et, quand les dociles rebelles se furent rendus aux ordres du pape, une menace de procès canonique leur arracha leur démission. M. Combes prétendit que le Concordat avait été violé, ce qui n'était point tout à fait vrai, puisque les évêques avaient démissionné, mais ce qui n'était point tout à fait faux, puisque ces démissions forcées ressemblaient à s'y méprendre à des dépositions. Il fit remarquer — et il avait cette fois raison — que de pareilles pratiques tendaient à placer l'épiscopat français tout entier sous le régime du bon plaisir pontifical, et à attribuer au pape un droit absolu sur tous les évêques. Le nonce du pape, qui s'était attardé à Paris, reçut ses passeports, et la loi de séparation absorba désormais toute l'attention des Chambres : « La volonté, la passion de M. Combes les avaient acculées à cette inéluctable nécessité (1) ».

(1) M. Maujan, *Radical* du 3 février 1905.

Au moment de toucher au but, il semble qu'un scrupule ait traversé l'âme des politiques, et que l'idée de faire une loi libérale se soit présentée à leur esprit : « Nous devons, disait M. Ranc, éviter toute apparence de persécution des personnes... » En ce qui concerne tout ce qui est transitoire, soyons accommodants, très accommodants. » Ces velléités libérales ne furent pas de longue durée, et M. Ranc lui-même, partisan des larges concessions, montrait le peu de fonds qu'on pouvait faire sur son libéralisme, quand il ajoutait que ces concessions « n'avaient rien d'irrévocable ». Le ministre des cultes prenait soin de préciser ce point important, et rappelait « qu'une loi nouvelle pouvait, dans cinq ans, dans dix ans, reprendre les avantages concédés aujourd'hui (1) ». Il devenait évident que ce n'était pas un genre de vie que la réforme préparait à l'Eglise, mais un genre de mort (2), et, quand les hommes imbus de l'idée du droit s'élevaient contre les prétentions de la majorité, il se trouvait des députés pour leur répondre : « Le droit, c'est nous qui le faisons (3) ! »

La loi du 9 décembre 1905 déclare que « la République assure la liberté de conscience et garantit le libre exercice des cultes, mais qu'elle n'en reconnaît, salarie ou subventionne aucun ». (Art. 1 et 2.)

Elle divise les biens ecclésiastiques en catégories distinctes, suivant qu'ils proviennent de l'Etat, des départements, des communes ou des particuliers, et suivant qu'ils sont grevés d'une affectation cultuelle ou d'une affectation charitable. L'Etat, les départements ou les communes reprennent leurs biens, sous certaines réserves et dans certains délais. Les biens grevés d'affectations charitables « sont attribués aux services ou établissements publics ou d'utilité publique, dont la destination est conforme à celle desdits biens. » Les biens grevés d'une affectation cultuelle sont dévolus aux associations qui viendront à se fonder « en se conformant aux règles d'organisation générale du culte dont elles se proposeront d'assurer l'exercice ». (Art. 4.) A défaut de constitution des associations cultuelles, les biens qu'elles auraient dû recueillir seront attribués par décret aux établissements communaux d'assistance ou de bienfaisance. L'état général des biens ecclésiastiques sera établi par inventaire, dans le délai d'un an.

(1) *Journal officiel*, 9 juin 1905, p. 2154.

(2) *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1887. E. Lamy, *La politique religieuse du parti républicain*.

(3) *Journal officiel*, 23 mai 1905, p. 1849.

Le budget des cultes est aboli. Par mesure transitoire, les prêtres comptant moins de vingt années de service toucheront encore, pendant un an, leur traitement intégral ; les deux tiers de leur traitement pendant la seconde année qui suivra la promulgation de la loi ; la moitié pendant la troisième ; le tiers pendant la quatrième. Les prêtres affectés au service paroissial des communes de moins de 1.000 habitants toucheront ces mêmes allocations temporaires pendant deux, quatre, six et huit ans. Les prêtres âgés de plus de quarante-cinq ans, et comptant plus de vingt ans de services, toucheront une pension viagère égale à la moitié de leur traitement. Les prêtres âgés de plus de 60 ans, et comptant plus de trente ans de services, toucheront une pension viagère égale aux deux tiers de leur traitement. En aucun cas, ces pensions ne pourront dépasser 1.500 francs ; elles seront supprimées dans le cas où les bénéficiaires se rendraient coupables de diffamation de fonctionnaires publics ou d'excitations à la désobéissance à la loi. (Art. 34 et 35.)

Les églises, séminaires, évêchés et presbytères « sont et demeurent » propriété de l'Etat, des départements et des communes ». (Art. 12.) Les édifices consacrés au culte sont laissés à la disposition gratuite des associations cultuelles, et ne peuvent être désaffectés que par une loi, à moins que les associations cultuelles n'aient point réussi à se former dans un délai de deux ans, ou que les associations fondées aient été dissoutes, ou que le culte ait cessé d'être célébré dans l'édifice pendant six mois, ou que la conservation de l'édifice ou des objets classés compris dans son mobilier ne soit compromise par insuffisance d'entretien, ou que l'édifice soit détourné de sa destination, ou que l'association cesse de remplir son but ; dans tous ces cas, la désaffectation peut être prononcée par simple décret rendu en Conseil d'Etat. Par mesure transitoire, les évêchés sont laissés à la disposition du clergé pendant deux ans, et les séminaires et presbytères pendant cinq ans. Passé ce délai, l'Etat, les départements et les communes recouvreront la libre disposition des édifices.

Les églises seront représentées aux yeux de l'Etat par des associations cultuelles, composées de sept personnes dans les communes de moins de 1.000 habitants, de quinze personnes dans les communes de moins de 20.000 habitants, et de vingt-cinq personnes dans les communes peuplées de plus de 20.000 habitants. Ces associations ne pourront rien recevoir, sous quelque forme que ce soit, de l'Etat, des départements ni des communes ; mais elles seront tenues des réparations de toute nature et des frais d'assurances. Elles pourront encaisser les cotisations de

leurs membres, le produit des quêtes et des rétributions cultuelles. Elles pourront verser leurs bonis dans la caisse d'autres cultuelles plus pauvres. Elles pourront former des unions avec d'autres cultuelles. Il leur sera permis de constituer un fonds de réserve égal à six fois leur revenu, si elles ont moins de 5.000 francs de rente, à trois fois seulement, si elles ont plus de 5.000 francs. En dehors de cette réserve ordinaire, elles en pourront former une autre à capital illimité « pour achat, décoration et réparation « d'immeuble ». Leur gestion financière sera contrôlée par l'administration de l'enregistrement et par les inspecteurs des finances. En cas de contravention à la loi, l'association délinquante pourra être dissoute et ses excédents illégaux pourront être versés aux établissements d'assistance ou de bienfaisance ; une amende de 16 à 200 francs, doublée en cas de récidive, frappera les membres de l'association coupable. L'association cultuelle ne pourra s'occuper d'autre chose que du culte et sera civilement responsable des délits de parole commis par les prêtres qui exerceront le culte dans l'édifice confié à ses soins. (Art. 36.)

Le culte sera public ; mais, dans l'intérêt de l'ordre, il sera placé sous la surveillance de l'autorité. « Tout ministre d'un culte qui, « dans les lieux où s'exerce ce culte, aura publiquement, par des « discours prononcés, des lectures faites, des écrits distribués ou « des affiches apposées, outragé ou diffamé un citoyen chargé « d'un service public, sera puni d'une amende de 500 à 3.000 francs « et d'un emprisonnement d'un mois à un an, ou de l'une de ces « deux peines. » (Art. 34.) Tout discours séditieux, prononcé dans les mêmes conditions, exposera son auteur à une peine allant de trois mois à deux ans de prison. (Art. 35.)

Telle est, dans ses grandes lignes, l'économie de la loi nouvelle.

Les israélites l'ont acceptée sans mot dire. Les protestants se sont soumis non sans quelque regret. Les catholiques n'ont pas dissimulé que la loi leur paraît mauvaise et n'ont pas manqué de dire pourquoi.

Ils lui reprochent, avant tout, d'être une loi de représailles.

La rupture entre le gouvernement français et le Saint-Siège a été, quoi qu'en disent les politiques, voulue par eux, et leurs raisons ne constituent, au dire de M. Ribot, « qu'un mensonge historique ». Certains d'entre eux, du reste, avouent hautement la préméditation.

La rupture a été accomplie d'une manière brusque. Un traité qui portait la signature du pape et celle du premier consul de la République française, a été déchiré par une des deux parties, sans que l'autre ait pu négocier. Gambetta, partisan

lui aussi de la séparation de l'Église et de l'État, la concevait comme une séparation à l'amiable entre gens du monde, une de ces séparations pour incompatibilité d'humeur qui laissent intacte chez chacun des conjoints l'estime réciproque et qui se terminent par un salut et une révérence. Ce n'est point cette sorte de séparation qu'a réalisée la loi de 1905, mais un brusque divorce, accompagné de menaces.

L'Église pouvait revendiquer la propriété de ses temples, en vertu du Concordat et de la jurisprudence, et la loi les lui a enlevés. Les hommes les moins suspects de sympathie pour le catholicisme ont senti qu'il y avait là quelque chose de dur. M. Augagneur, que personne ne prendra pour un clérical, aurait voulu laisser les églises au clergé. « Elles ne sont, » dit-il à la Chambre, utilisables que pour l'usage auquel elles « ont été destinées... Les plus belles sont des églises gothiques, « dans lesquelles l'absence de lumière interdira à tout jamais « l'installation d'un musée quelconque. Il n'est pas de ville un « peu ancienne dans laquelle on ne trouve une grange ou un « entrepôt qui fut jadis église ou chapelle ; sa valeur est à « peu près nulle. » (Discours du 8 juin 1905, *Journal officiel*, p. 2119.)

Les églises attribuées à l'État, aux départements et aux communes, sont susceptibles aujourd'hui d'être désaffectées par simple décret.

L'Église pouvait revendiquer la propriété de ses évêchés, de ses séminaires, de ses presbytères, et la loi les lui a enlevés.

L'Église considérait le salaire de ses ministres comme une compensation des richesses abandonnées par elle à l'époque révolutionnaire, et l'État lui dit : « Je ne vous dois rien. »

Seule, désormais l'association cultuelle est autorisée à acquérir, et son droit peut sembler bien précaire dans un pays où la propriété collective n'a qu'une existence provisoire, où la loi peut tout aussi aisément supprimer les personnes morales qu'elle peut les créer. Créée d'hier, l'association cultuelle n'a pas encore réussi à prendre forme ; qui dit qu'elle ne sera pas demain éteinte, avant d'avoir vécu ?

Instruit, sans doute, par l'exemple de l'Assemblée constituante, le législateur de 1905 n'a pas voulu faire de théologie et n'a point cherché à rédiger une nouvelle *constitution civile du clergé* ; mais, par crainte de l'hérésie, il a déclaré ne connaître ni prêtres, ni évêques, ni pape, ni religion quelconque, et il faut y regarder de bien près pour se douter que la loi est faite pour un pays catholique.

Les associations cultuelles apparaissent un peu dans la loi

comme une institution inutile si elle est dans la main du clergé, dangereuse pour l'Eglise si elle n'est pas sous sa tutelle. M. Rouanet reconnaît du reste que « les associations cultuelles constituent des personnes morales de nature à permettre à l'Etat de suivre leur évolution et leur développement, afin de pouvoir réprimer les abus auxquels l'Eglise sera peut-être tentée de se porter, auxquels assurément elle se portera ». Les associations sont donc, dans la pensée des politiques, des comités de surveillance placés auprès de l'Eglise, des agences de renseignements et de contrôle.

Ces associations doivent se conformer aux règles générales d'organisation du culte dont elles se proposent d'assurer l'exercice, et cette disposition semble assurer l'orthodoxie des cultuelles ; mais si, par hasard, deux associations viennent à se fonder dans la même paroisse, l'autorité qui prononcera sur leur orthodoxie ne sera pas l'évêque, mais le Conseil d'Etat, tribunal mi-juridique, mi-politique, dont l'Eglise décline la juridiction en matière de discipline.

En somme, la loi dit aux associations cultuelles : « Si vous ne plaisez pas, si votre attitude n'est pas agréable au préfet ou au ministre, nous nous réservons de constituer à côté de vous une nouvelle association, de reprendre vos biens et de les donner à celle-ci, de sorte que vous aurez l'église demain, mais qu'après-demain, s'il y a des circonstances propices à ce qu'on appelle l'évolution administrative, l'église et les biens vous seront repris au bénéfice d'une autre association. » (*Journal officiel*, 23 mai 1903, p. 1858, discours de M. Ribot.)

La loi semble décourager elle-même les fidèles d'entrer dans les associations cultuelles, puisqu'elle déclare les fondateurs et directeurs de ces associations civilement responsables des délits commis par les ministres des cultes officiant dans l'église possédée par l'association.

Enfin, la loi semble ignorer que le culte n'était qu'une des manifestations de la vie ecclésiastique, et que la bienfaisance et l'enseignement en faisaient partie intégrante.

Le culte public est surveillé ; le culte privé est interdit, et avec cette interdiction deviennent impossibles les retraites, les instructions pour une catégorie spéciale de personnes, mille actes de la vie morale de l'Eglise.

Le prêtre ne peut exercer son ministère que sous le couvert d'une association cultuelle, et son langage peut attirer sur cette association les rigueurs les plus sensibles. Une solidarité étroite est établie par la loi entre lui et les membres de l'association ; et,

comme ils ont à craindre ses écarts de langage, ils seront amenés à le surveiller.

Est-ce bien là une loi de liberté et d'apaisement ?

G. DESDEVISES DU DEZERT.

Bibliographie

L'Éducation dans la famille, les péchés des parents, par P. F. THOMAS. 1 volume in-16, 3 fr. 50 (Félix Alcan, éditeur).

L'Éducation dans la famille est une étude de psychologie et de morale sociales, qui complète les précédents travaux de M. Thomas sur l'éducation. Elle comprend trois parties principales : *Avant et pendant le berceau* ; *les Années de collège* ; *Après le collège*. La principale préoccupation de l'auteur est de montrer, comme l'indique le sous-titre du livre, comment, sous l'influence des préjugés, de l'ignorance et de l'égoïsme des parents, peuvent se fausser peu à peu le cœur, l'esprit et le caractère des enfants, et de s'inspirer, dans les conseils qu'il donne, beaucoup plus de l'expérience que des théories. Nulle question importante, quelque délicate qu'elle soit, n'est écartée ; et il suffira, pour s'en rendre compte, de parcourir le *Chapitre secret*, *Maîtres et parents*, *Erreur de jeunesse*, la *Position*, le *Mariage*, etc... Cet ouvrage ne sera donc pas utile seulement aux éducateurs de profession, il le sera à tous les pères de famille.

Le gérant : E. FROMANTIN.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Les renseignements les plus complets sur les voyages circulaires (prix, conditions et itinéraires), ainsi que sur les billets simples et d'aller et retour, cartes d'abonnement, relations internationales, horaires, etc., sont renfermés dans le **Livret-Guide-Horaire P.-L.-M.** mis en vente au prix de 0 fr. 50 dans toutes les gares, les bureaux de ville et les bibliothèques des gares de la Compagnie. Cette publication contient, avec de nombreuses illustrations, la description des contrées desservies par le réseau.

La Compagnie met également à la disposition du public, dans les bibliothèques des principales gares :

1° La carte-itinéraire de **Marseille à Vintimille**, avec notes historiques, géographiques, etc., sur les localités situées sur le parcours. 0.25

2° Les plaquettes suivantes :

Editées en langues française, anglaise et allemande :

Monuments romains & Villes du moyen âge du réseau P.-L.-M.	
Mont-Blanc, Chamonix.	} 0.25
Savoie, Suisse.	
Dauphiné.	
Le Rhône, de sa source à la mer.	} 0.50
La Côte d'Azur, brochure polychrome.	

En français seulement :

L'Auvergne.	0.50
La Corse.	0.25
Album : Banlieue de Paris.	0.25
Album de vues du réseau P.-L.-M.	0.50
Album : Côte d'Azur, Corse, Algérie, Tunisie (avec cartes postales).	0.50
Album itinéraire illustré : Paris-Simplon-Milan.	0.50
Album itinéraire illustré : Paris-Lyon-Marseille-Côte d'Azur. Edité en langues française et anglaise.	0.50
Album itinéraire illustré : Paris au Mont-Blanc. Edité en français seulement.	0.50
Album : Mont-Cenis.	1. »
Dépliant-Carte avec relief : Savoie-Dauphiné. Edité en langues française, anglaise et allemande.	1. »
Dépliant-Carte avec relief : Dauphiné-Savoie. Edité en langues française, anglaise et allemande.	1. »
Pochette de 25 cartes postales (reproduction en couleurs d'affiches P.-L.-M.).	1. »
Une carte postale.	0.05

L'envoi de ces documents est fait par la poste sur demande adressée au Service central de l'Exploitation, 20, boulevard Diderot, à Paris, et accompagnée de 0 fr. 70 en timbres-poste pour le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M. ; de 0 fr. 55 en timbres-poste pour chacune des brochures mises en vente au prix de 0 fr. 50 ; de 1 fr. en timbres-poste pour la pochette de cartes postales ; de 1 fr. 10 pour l'Album Mont-Cenis et pour chacun des Dépliants-Cartes " Savoie-Dauphiné " et " Dauphiné-Savoie ", ou de 0 fr. 30 pour chacune des autres publications énumérées ci-dessus.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

Extrait de notre catalogue Livres de Prix, Enseignement secondaire.

- ALBERT (Maurice), Docteur ès Lettres. — **La Littérature Française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830.**
Un volume in-18 jésus, 4^e édition, broché. 3 50
Couronné par l'Académie Française.
- AUGIS (M^{lle} C.). — **Dante, son temps, son œuvre, son génie.**
Un volume in-18 jésus, broché. 3 50
- BARRANX (Serge). — **Trois Contemporains populaires**
(Gustave GEFFROY, Paul et Victor MARGUERITTE, J.-H. ROSNY),
Etudes et pages choisies.
Un volume in-4^o illustré, broché. 5 »
- BERNARDIN (N.-M.), Docteur ès Lettres. — **Hommes et Mœurs au dix-septième siècle.**
Un volume in-18 jésus, broché. 3 50
- BERTHELOT, de l'Académie française. — **Science et Éducation, Discours et Notices académiques.**
Un volume in-18 jésus, broché. 3 50
- BONNARD (Abel). — **Les Familiers.**
Un volume in-18 jésus, broché, 2^e édition. 3 50
Cet ouvrage a obtenu le prix national de Poésie 1906.
- CHABASSEUR (M^{me}). — **Songes d'Ecouen, Sur nos filles au vingtième siècle.** Précédé d'une étude de M. Marcel Prévost sur le féminisme.
Un volume in-18 jésus, broché 3 50
Couronné par l'Académie française (Prix Jules Favre 1907).
- CHABERT (Samuel), Docteur ès Lettres. — **L'atticisme de Lucien.**
Un volume in-8^o, broché. 5 »
- CHANTAVOINE (Henri). — **Les Principes de 1789. La Déclaration des Droits. — La Déclaration des Devoirs.**
Un volume in-18 jésus, broché. 3 50
- CHARLANNE (Louis), Docteur ès Lettres. — **L'Influence française en Angleterre au XVII^e siècle. La vie sociale. — La vie littéraire.**
Un volume in-8^o raisin, broché. 7 »
Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Marcellin Guérin 1907).

Année scolaire 1907-1908

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

ABONNEMENT

UN AN

France. 20 fr.
payables 10 francs au comptant et le surplus par
5 francs les 15 février et 15 mai 1908.
Étranger. 23 fr.
payables en une seule fois.
LE NUMÉRO : 60 centimes

SOMMAIRE

Pages

- 769 L'EGLISE ET L'ÉTAT EN FRANCE, DEPUIS 1848 JUSQU'A NOS JOURS. — *Les suites de la loi du 9 décembre 1905.* G. Desdevises du Dezert, *Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.*
- 785 LES POÈTES FRANÇAIS DU XIX^e SIÈCLE QUI CONTINUENT LA TRADITION DU XVIII^e. — *Népomucène Lemercier; la « Panhypocrisiade ».* Emile Fagnet, *de l'Académie française.*
- 799 LES CLASSES INDUSTRIELLES ET COMMERÇANTES EN FRANCE, AUX XIV^e ET XV^e SIÈCLES. — *Le commerce des villes de l'Allemagne du Sud (suite).* M. Pfister, *Professeur à l'Université de Paris.*
- 806 HISTOIRE POLITIQUE DE LA FRANCE CONTEMPORAINE DEPUIS 1848. — *Répartition géographique des partis en 1849 (suite).* Charles Seignobos, *Professeur à l'Université de Paris.*

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

Tous les droits de reproduction sont réservés.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

Livres de Distributions de Prix

**TOUS LES OUVRAGES SONT ILLUSTRÉS
DE NOMBREUSES GRAVURES**

360 VOLUMES en 22 Séries

Nous envoyons franco sur demande :

**Le Catalogue de Livres pour distributions de prix
Enseignement secondaire ;**

**Le Catalogue de Livres pour distributions de prix
Enseignement primaire.**

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

L'Église et l'État en France
depuis 1848 jusqu'à nos jours.

Cours de M. DESDEVISES DU DEZERT,

Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.

Les suites de la loi du 9 décembre 1905.

On peut trouver une loi mauvaise et dure ; on peut même le dire, publiquement, car ainsi le veut la liberté républicaine ; mais il n'est pas permis de ne pas lui obéir, quand elle ne commande rien de contraire à la conscience et à l'honneur ; les ecclésiastiques ne sont pas moins soumis à la loi que les autres citoyens ; ils ont seulement le droit de demander, en matière religieuse, que la loi n'offense ni la foi ni la morale.

Les évêques de France pouvaient se poser cette question en face de la loi du 9 décembre 1905. S'ils avaient déclaré que la loi, si dure qu'elle fût, n'avait rien de contraire à la foi ni aux mœurs, s'ils s'étaient réunis à Notre-Dame, le lendemain de la loi de séparation, s'ils avaient chanté un *Te Deum* pour leur indépendance recouvrée, constitué dans toutes les paroisses les associations cultuelles prévues par la loi, et demandé au pape sa bénédic-

tion, ils se seraient certainement placés haut dans l'estime publique, et, parmi leurs adversaires, beaucoup auraient applaudi à leur attitude résolue et patriotique. Mais leur éducation ultramontaine ne leur a pas permis de trancher eux-mêmes ce cas de conscience ; ils n'ont pensé qu'à le soumettre au pape et à attendre docilement sa décision.

Le pontife, dont allaient dépendre, dans une si large mesure, les destinées de l'Eglise de France, est un homme infiniment respectable. On peut sans doute regretter que le *veto* de l'Autriche ait empêché un illustre prince de l'Eglise de continuer la large politique de Léon XIII ; on ne peut contester que le cardinal patriarche de Venise n'ait très parfaitement mérité, et par la pureté de sa foi, et par la noblesse de son esprit, et par la dignité de sa vie, l'honneur de s'asseoir sur la chaire de Saint-Pierre. Quand on lui posa la question traditionnelle : *Quomodo vis vocari?* et qu'il répondit : *Pius*, il traça d'un seul mot tout le programme de son gouvernement. Pie X est pape et rien que pape. Il se considère comme le gardien de la foi, et il pense qu'il est pour lui de devoir étroit et absolu de condamner tout ce qui est contraire à la foi. Du peuple, dont il sort, il a gardé l'âme simple et candide, le jugement droit, la méfiance des « duplicités diplomatiques ». Il a une égale horreur pour le faste et pour le mensonge. Il a introduit au Vatican, et jusque dans le culte, une simplicité oubliée depuis des siècles ; quand il a une question grave à résoudre, il écoute les avis, mais son conseiller le plus écouté est la prière ; il médite jusqu'à ce que la lumière se fasse dans son esprit, jusqu'à ce qu'il lui semble entendre clairement la volonté de Dieu, et cette volonté, sitôt qu'il a conscience de la connaître, il la formule et s'y tient irrévocablement attaché.

Si les décisions pontificales restaient dans le domaine de la pure théologie et de la mystique, elles ne pourraient guère, venant d'une telle conscience, rencontrer qu'adhésion chez les fidèles et respect même chez les dissidents ; mais les sentences du Saint-Siège touchent parfois à des questions humaines d'une étonnante complexité, qui ne demandent pas seulement, pour être bien jugées, un cœur pur et un esprit droit, mais qui réclament aussi une connaissance profonde des hommes et des milieux ; et, sans manquer en aucune manière aux égards dus au chef de l'Eglise, il est permis de se demander si le pape est réellement bien instruit des affaires de notre pays.

Pie X ne parle pas notre langue, et ce n'est pas s'aventurer que de dire qu'il ne connaît pas la France. Il ne s'est jamais mis en peine de la connaître, tant qu'il n'a été qu'un simple prélat italien,

et, depuis qu'il est enfermé au Vatican, il ne la connaît que dans la mesure et de la manière qu'on a voulu la lui faire connaître. Derrière ces hauts murs, la vérité ne passe que si les gardes de la porte lui permettent de passer. Pie X a donné sa confiance à un jeune cardinal espagnol, Mgr Merry del Val, qui ne lui aura certainement appris ni à comprendre ni à aimer la France moderne. Pie X reçoit la visite de touristes français, qui viennent le voir un peu comme une des curiosités de la Ville éternelle, et dont la légèreté l'a, plus d'une fois, scandalisé. Pie X accorde des audiences à des Français généralement d'opinion très conservatrice et mal faits pour le bien renseigner sur la situation morale de notre pays. Pie X écoute parfois nos évêques, et plus d'un parmi eux a pu lui faire entendre de sages avis ; mais, ne sachant pas le français, il ne peut converser avec eux qu'en latin, et le latin est un véritable voile jeté sur les idées : il émousse leurs angles ; il éteint leur couleur ; il leur ôte leur spontanéité, leur vivacité, leur tour moderne et précis. Puis, dans la question de la séparation, les évêques français sont juges et parties, et, si clairvoyants qu'on les suppose, ils ne considèrent et ne peuvent considérer la question que du point de vue ecclésiastique. Les prélats italiens envoyés à Paris ne semblent pas s'être beaucoup souciés d'étudier la France ; ils sont peu sortis de leur monde et n'ont pas augmenté notablement la réputation diplomatique de la cour de Rome. Le pape est, en somme, très incomplètement et très partialement renseigné sur la France. M. Alfred Loisy nous dit qu'il l'est à la fois mal et bien, mais qu'il a pris les renseignements inexacts pour les vrais (1), et on ne peut s'en étonner, quand on connaît le milieu dans lequel vit le souverain pontife ? Ce milieu est exclusivement italien, gardien très jaloux des traditions, et non seulement des traditions ecclésiastiques, mais des traditions curiales, aristocratiques, mondaines, suivies depuis des siècles au Vatican. La France républicaine, irréligieuse, révolutionnaire, allant — en paroles — à toutes les outrances, est pour ce monde de prélats romains un chaos indéchiffrable, une pierre de scandale, et ils ne peuvent aider le pontife à comprendre ce qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes. Le pape ne peut donc connaître la France, parce qu'il est étranger, parce qu'il est prêtre, parce qu'il est conseillé par des étrangers, ou par des Français presque toujours étrangers eux-mêmes à l'esprit et aux aspirations de leur pays.

Quand parut la loi du 9 décembre 1905, le premier mot de

(1) *Le Temps*, 17 février 1908.

Pie X fut un mot de répudiation. Par l'encyclique *Vehementer nos*, il condamna expressément la loi nouvelle : « Toutes les institutions de l'Eglise, disait-il, sont fondées sur la loi divine, et, contrairement à ce principe, l'administration et la tutelle du culte vont être attribuées, non pas au corps hiérarchique, divinement institué, mais à des assemblées de personnes laïques, qui, elles-mêmes, seront soumises à la juridiction de l'Etat. L'autorité ecclésiastique n'aura donc plus sur elles aucun pouvoir. » La loi était offensante pour la liberté de l'Eglise ; la loi entravait l'action de l'Eglise ; la loi laissait un champ trop large à l'arbitraire des fonctionnaires ; la loi portait atteinte au droit de propriété de l'Eglise.

Les politiques français ne s'inquiétèrent pas, outre mesure, de la réprobation pontificale ; ils ne s'étaient pas attendus à recevoir les félicitations du Saint-Siège ; mais ils ne remarquèrent peut-être pas assez combien la condamnation de principe, prononcée par le pape, devait peser lourdement sur les décisions de l'épiscopat.

L'ère des difficultés commençait, et elles s'annonçaient très épineuses.

Dès la fin de janvier 1906, on procéda à l'inventaire du mobilier des églises, et sur un très grand nombre de points éclatèrent des manifestations violentes, très inopportunes, très regrettables, qui mirent le comble à l'exaspération des partis.

La formalité de l'inventaire était une mesure conservatoire, qui avait paru indispensable au moment où le mobilier des églises allait passer des fabriques aux associations cultuelles. Les fabriques devaient obtenir décharge du dépôt qui leur était confié ; les associations cultuelles devaient connaître très exactement la nature du dépôt qui allait leur être remis. Cette formalité rentrait dans les traditions administratives, et n'avait en elle-même aucun caractère extraordinaire ou vexatoire. Mais un grand nombre de fidèles n'entendaient rien aux traditions administratives. L'inventaire leur parut être fait sans droit, et leur sembla le prélude de la confiscation. La question des inventaires se rattacha dans leur esprit à la question de propriété des églises, et devint pour eux, et même pour beaucoup de prêtres, une question de conscience. Les prêtres refusèrent d'assister aux inventaires, protestèrent contre cette mesure légale, mais illégitime à leurs yeux. Les impatients, les brouillons, les fous, s'en mêlèrent. Il y eut beaucoup de bruit... tant de bruit que le gouvernement suspendit, un moment, les opérations.

Le clergé de Paris avait, en majorité, désapprouvé ces excès ;

bon nombre d'ecclésiastiques sages et prudents s'étaient mis sans esclandre en règle avec la loi. Mgr Lacroix, évêque de Tarentaise, adressa à ses diocésains une lettre pastorale, qui est un modèle de correction et de libéralisme : « Au lieu de vous « répandre, disait-il, en vaines doléances et en récriminations « stériles, veuillez considérer que les lois défectueuses, mauvaises, injustes même, peuvent être corrigées, amendées ou « abrogées, et que vous avez le droit, je ne dis pas assez, que « vous avez le devoir de vous y employer de toutes vos forces. « Mais par quels moyens ? Par la libre discussion, par la parole, « par la plume, par ce que les Anglais appellent une agitation « légale, c'est-à-dire par un appel actif et incessant à la conscience « publique. Après tout, vous êtes citoyens, membres d'une « démocratie, en possession, par conséquent, d'une part de la « souveraineté nationale. Ce que des législateurs ont fait en votre « nom, d'autres peuvent le défaire, si vous leur en donnez le « mandat. Certes, vous avez pour vous la raison et le droit. La « cause de la liberté finira par triompher, si vous savez en être « les serviteurs dévoués. »

Cette lettre fut, dit-on, très mal vue à Rome. M. Alfred Loisy nous dit qu'on s'y faisait de grandes illusions sur le mouvement des inventaires. (*Le Temps*, 17 février 1908.)

Les élections législatives d'avril 1906 consacrèrent la victoire de l'anticléricalisme. Si le clergé s'était flatté de faire rapporter la loi de séparation, il dut perdre alors tout espoir.

Le 30 mai, près de six mois après le vote de la loi, les évêques français se réunirent enfin à l'archevêché de Paris, non pour organiser le nouveau régime, confirmé cependant par le verdict national, mais pour se prononcer sur l'opportunité de la résistance ou de la soumission à la loi.

Le secret ayant été gardé sur les délibérations de l'assemblée, on sait mal ce qui s'y passa. On dit que trois partis s'y dessinèrent : les uns, comme les archevêques de Rouen, de Sens, d'Albi, de Bordeaux, d'Auch et de Besançon, tenaient pour l'accommodement ; d'autres, comme les archevêques de Lyon et de Cambrai, les évêques de Nancy et de Montpellier tenaient pour la résistance ; quelques-uns, parmi lesquels on a cité l'archevêque d'Aix et l'évêque d'Orléans, se montraient perplexes et hésitants. Quand on en vint au scrutin, 2 évêques seulement trouvèrent la loi acceptable ; quand il s'agit de savoir si l'on appliquerait cependant cette loi déclarée mauvaise, la discussion se fit âpre et houleuse ; les partisans de la résistance groupèrent autour d'eux à peu près le tiers de l'Assemblée : 26 prélats se prononcèrent

pour le rejet pur et simple de la loi ; 48 demandèrent l'essai loyal du nouveau régime ; mais tous affirmèrent leur intention d'attendre la décision du souverain pontife ; aucun de ces 74 prélats français ne se crut autorisé à accepter une loi française sans en avoir référé au pape.

Pie X ne rompit le silence que le 10 août. L'encyclique *Gravissimo* interdit aux évêques de créer des associations cultuelles dans leurs diocèses, et, ces associations étant la partie vitale de la loi du 9 décembre 1905, cette loi s'est écroulée tout entière, entraînant dans sa ruine les derniers débris du patrimoine ecclésiastique et les dernières garanties laissées au catholicisme.

L'encyclique présente un détail actuellement presque intelligible. Le pape déclare qu'il lui parut bon de prendre l'avis de l'épiscopat et de fixer les points qui devraient être mis en délibération. Nous savons que l'épiscopat français consulté a rejeté la loi à la presque unanimité, mais s'est prononcé à une très grande majorité pour l'application de cette loi. Or Pie X déclare pleinement confirmer, de son autorité apostolique, la délibération presque unanime de l'assemblée, et interdit néanmoins toute constitution d'association cultuelle ou analogue aux associations cultuelles prévues par la loi. Il confirme donc l'opinion des évêques français en ce qu'elle a de conforme à son sentiment, et la rejette en ce qu'elle a de contraire à ses idées. On ne voit point, dès lors, à quoi a pu servir la consultation.

Le pape condamne les associations cultuelles comme contraires « aux droits sacrés qui tiennent à la vie même de l'Eglise ».

Il les déclare inacceptables aussi longtemps qu'il ne sera pas établi, « d'une façon certaine et légale, que la divine constitution « de l'Eglise, les droits immuables du pontife romain et des évêques, comme leur autorité sur les biens nécessaires à l'Eglise, « particulièrement sur les édifices sacrés, seront irrévocablement « en sûreté dans lesdites associations ».

Il déclare qu'il n'est mû par aucune pensée étrangère à la religion, et qu'il ne refuse pas à la France ce que le Saint-Siège aurait accordé à d'autres nations : « Si un Etat quelconque s'est « séparé de l'Eglise en laissant à celle-ci la ressource de la liberté « commune à tous et la libre disposition de ses biens, il a sans « doute et à plus d'un titre agi injustement ; mais on ne saurait « pourtant dire qu'il ait fait à l'Eglise une situation entièrement « intolérable. »

Les raisons alléguées par le pape sont assurément très sérieuses, et tout ce qu'il dit est très vrai ; mais ce qui est vrai aussi, c'est que la loi ne dit pas un mot de la constitution de l'Eglise

et ne peut, par conséquent, être considérée comme lui étant contraire ; c'est que, si la propriété de la plupart des églises est déniée aux catholiques, l'usage gratuit et indéfini leur en est laissé ; c'est que, si les associations cultuelles peuvent, dans certains cas, tomber sous la juridiction séculière du Conseil d'Etat, elles n'en sont pas moins obligées, par l'article 4 de la loi, de « se conformer aux règles d'organisation générale du culte dont elles se proposent d'assurer l'exercice », et, par conséquent, les tentatives schismatiques sont peu à redouter ; dans l'immense majorité des cas, les associations cultuelles, présidées par le curé et approuvées par l'évêque, auraient assuré l'exercice du culte catholique, préservé dans le présent tout ce qui pouvait l'être et ménagé l'avenir. Ce qui est vrai, c'est qu'il n'y a présentement aucune espérance d'améliorer la loi de 1905, et que toute tentative de résistance ne peut qu'aggraver la situation. Ce qui est vrai, enfin, c'est qu'il est fâcheux et très fâcheux que l'on puisse dire à la France : « La loi française n'existe pour les catholiques que si le pape leur permet de l'accepter. »

Ce sentiment-là est un sentiment très profond dans l'âme française, très répandu, très fort. On le retrouve chez les hommes les plus instruits, les plus modérés, les moins sectaires. Un de nos amis, un érudit des plus distingués, d'une parfaite éducation, d'un indifférentisme absolu, nous écrivait à ce sujet la très catégorique déclaration que voici : « Qu'il y ait, dans un avenir prochain, bien des misères touchantes parmi ceux que l'Etat ne salariera plus, je m'en doute et le déplore ; mais vais-je verser des larmes sur l'immense sottise d'un parti politique qui attend les ordres d'un prêtre étranger ? »

L'argument n'est pas sans réplique. On dira que personne ne peut contester à un Français le droit d'être catholique ; qu'un catholique est un membre d'une religion qui reconnaît le pape comme chef suprême, comme docteur infaillible en tout ce qui touche à la foi et aux mœurs, et que, cela étant, quand les députés français font une loi concernant les catholiques, ils la doivent faire de telle façon que les catholiques puissent lui obéir en toute sécurité de conscience.

Mais le gouvernement français répondra, à son tour, que la loi qu'il est chargé d'appliquer ne touche ni à la foi ni aux mœurs, échappe par conséquent au magistère infaillible du chef de l'Eglise, et qu'il lui est impossible d'admettre l'intervention d'un tiers entre une partie des citoyens et lui. La loi oblige tous les citoyens sans distinction.

On se trouve, en somme, en présence d'une des conséquences de l'infaillibilité pontificale. Cette infaillibilité ne s'étend, d'après le concile du Vatican lui-même, qu'à la foi et aux mœurs, mais voilà que, par extension, une simple prétérition est considérée par le pontife romain comme un attentat à la foi ; voilà que la discipline rentre, à son tour, dans le ressort de la juridiction infaillible ; voilà que, non content de condamner des doctrines erronées, ou de blâmer des lois contraires aux intérêts ecclésiastiques, le pape ordonne à des citoyens français de tenir pour non avenue une loi d'Etat ; voilà que, chaque jour, ses prétentions s'affirment d'une manière plus hardie et plus inquiétante ; qu'il défend à des clercs français de parler, et même d'écrire, qu'il frappe d'interdit des journaux français (*la Justice sociale, la Vie catholique*), qu'il défend, sous peine d'excommunication, de lire, de discuter et même de détenir les livres qu'il a condamnés. Si bien qu'à chaque instant s'affirme, sous nos yeux, le conflit entre le dogmatisme romain et la libre pensée française.

Le gouvernement français fut très surpris de la décision du pape. « Nous nous attendions à tout, dit un politique, excepté à ce qui est arrivé. » Les anticléricaux farouches se réjouirent, en pensant qu'ils allaient pouvoir porter de nouveaux coups à leurs ennemis ; les gens sages s'affligèrent sincèrement ; les hommes au pouvoir se promirent, tout en profitant des avantages que le refus du pape leur assurait, de ne pas pousser les choses à l'extrême et de tout faire pour le maintien de la paix publique. « Notre souci, dit M. Clemenceau, doit être de ne pas intervenir dans l'exercice du culte, et de ne l'empêcher en aucune façon. » (Interview avec un rédacteur du *New-York Herald*, 18 août 1906.)

Le 4 septembre 1906, les évêques se réunirent de nouveau à Paris, et, avant toute délibération, adressèrent un acte de soumission inconditionnelle au Saint-Siège. Ils s'occupèrent ensuite des moyens les plus propres à sauvegarder les intérêts catholiques, mais paraissent n'avoir su tracer aucun plan d'ensemble. Les associations cultuelles, dont quelques évêques, notamment l'évêque de Soissons, avaient commencé l'organisation, furent rejetées et avec elles toutes les associations analogues qu'on avait proposé d'appeler canoniques ou paroissiales. Le ministre des cultes avait déclaré que toute association, créée en vue d'assurer le service du culte, serait considérée par l'Etat comme une association cultuelle.

Le 7 septembre, les évêques publièrent une lettre générale, dans laquelle ils exprimèrent avec une grande précision l'idée dominante du pape, dont ils faisaient leur idée propre. L'Eglise

était « une société gouvernée par des pasteurs, dont le pape est « le chef, et à qui seul appartient le droit de régler tout ce qui « touche à l'exercice de la religion ». Les associations cultuelles, étrangères à la hiérarchie ecclésiastique, ne pouvaient être acceptées par elle. « Si l'on voulait, à tout prix, séparer l'Eglise de l'Etat, « qu'on la laissât du moins jouir des biens qui lui appartenaient « et des libertés de droit commun, comme en d'autres pays vraiment libres. »

Le pape et les évêques s'accordaient donc à considérer comme une intolérable injure le silence gardé par la loi sur tout ce qui concerne la hiérarchie ecclésiastique. M. Brunetière précisa encore ce point particulier dans une lettre du 14 septembre 1906, où il conseillait aux catholiques de se soumettre au Saint-Siège, et aux pouvoirs publics de négocier avec Rome : « La papauté, « disait-il, est un fait, un fait historique, un fait actuellement « subsistant, un fait international, et rien ne peut faire que ce « fait ne soit pas. »

Le pape et les évêques avaient fait allusion à la législation libérale de plusieurs pays où l'Eglise vit séparée de l'Etat. En Allemagne, les églises, les presbytères, les maisons des sacristains, les hôpitaux fondés par des catholiques appartiennent aux paroisses. La paroisse ou ensemble des fidèles d'une même localité est différente de la commune civile et vit en dehors de sa tutelle... Elle est gouvernée par le curé, assisté d'un conseil d'église (*Kirchenvorstand*) élu par tous les paroissiens. Les décisions du conseil d'église sont susceptibles d'appel auprès du tribunal épiscopal. Le gouvernement exerce un droit de surveillance et de contrôle sur les biens d'Eglise, mais ne prétend pas en avoir la propriété. Certaines églises monumentales sont placées sous un régime spécial, analogue à celui qui est appliqué en France aux monuments historiques. Les cathédrales appartiennent au chapitre diocésain, ou à la province ecclésiastique, en quelques cas très rares à l'Etat ; mais, d'une manière générale la loi allemande respecte l'autonomie de la paroisse et la propriété ecclésiastique, et reconnaît la hiérarchie catholique. Elle n'affecte pas de ne point savoir ce que c'est qu'un curé, un chanoine ou un évêque. Le prêtre de paroisse est chez lui dans son église paroissiale. La paroisse peut avoir ses services particuliers et ses hôpitaux ; la paroisse peut s'enrichir. La juridiction épiscopale est reconnue.

Aux États-Unis et en Angleterre, l'Eglise catholique vit sous le régime de la liberté complète. Un haut dignitaire de l'Eglise d'Angleterre l'a dit franchement à un journaliste français qui

était venu lui demander son sentiment sur la loi française :
« La loi de 1905 une loi de séparation ! Non, monsieur ; allez
« trouver n'importe quel sujet anglais, n'importe quel habitant
« des États du Nord de l'Amérique, montrez-lui seulement le
« titre de la loi qui a trait à la police du culte, et demandez-lui
« si c'est là une loi de séparation. Qu'il soit catholique, protes-
« tant ou juif, il vous dira que non. Ici, nous vivons, nous,
« prêtres catholiques, sous le régime de la séparation ; nous
« avons nos églises à nous, où nous faisons ce que nous voulons,
« sans avoir à rendre compte de nos actes à personne. La sépa-
« ration, c'est la liberté. Nous l'avons ici ; mais la loi de 1905 ne
« la donne pas aux catholiques français. » (*Le Matin*, 11 décem-
bre 1906.)

Les évêques revendiquaient le droit commun, c'est-à-dire le droit d'association et de réunion ; mais ces droits sont si étroitement mesurés aux citoyens français, qu'ils ne peuvent suffire à l'Église catholique, et que l'enfermer dans le droit commun, c'est la condamner à périr.

Le droit commun, c'est pour les édifices du culte la pleine propriété et le droit de disposition dévolus à l'État et aux communes ; c'est, pour les revenus des églises, le transfert aux établissements d'association ou de bienfaisance ; c'est, pour le droit d'association, la loi de 1901, et l'impossibilité d'acquérir sans une reconnaissance d'utilité publique ; c'est, pour le droit de réunion, la loi de 1884, et l'assimilation du moindre office à une réunion publique avec déclaration obligatoire, constitution d'un bureau, intervention de la police, et dissolution toujours possible de la réunion.

Le droit commun est tellement inapplicable en l'espèce, que le gouvernement n'a pas voulu l'appliquer. Une circulaire du ministre des cultes, en date du 1^{er} décembre 1906, déclara que le culte privé est libre, et ne soumit le culte public qu'à la formalité d'une déclaration, valable une fois faite pour toutes les manifestations cultuelles prévues dans la déclaration, et pour un laps de temps indéterminé. Il ne serait point nécessaire de constituer un bureau ou d'élire un président pour une réunion cultuelle ; la police n'aurait le droit de dissolution qu'en cas de conflit violent ; il serait permis de célébrer les réunions cultuelles, même après onze heures du soir, lorsque les usages liturgiques l'exigeraient. Les églises, propriété de l'État et des communes, ne pourraient être désaffectées que par une loi ou un décret. Mais le ministre faisait suivre ces déclarations libérales d'une phrase qui faisait du curé dans l'église « un occupant sans titre

juridique » et, par une application légale, mais dure, de la loi de 1903, rendait aux communes la disposition des presbytères, et annonçait la fermeture imminente des grands séminaires, si des associations cultuelles ne se formaient pas à bref délai.

Les évêques ne jugèrent pas tous impraticable le nouveau régime qui leur était imposé. Le cardinal Coullié défendit à ses prêtres de faire la déclaration demandée par le ministre ; le cardinal Lecot la permit.

Mais le pape ordonna, par dépêche, de « continuer le culte dans les églises et de s'abstenir de toute déclaration » (7 décembre 1906).

Le ministre ordonna alors de poursuivre les prêtres qui continueraient le culte dans les églises, en s'abstenant de toute déclaration, et un délit nouveau, « le délit de messe », fit son apparition devant nos tribunaux.

Le 11 décembre, le gouvernement fit expulser de la nonciature le chargé d'affaires resté à Paris depuis la rupture, et mit la main sur ses papiers.

Le ministre des cultes prépara une loi nouvelle, qui fut promulguée le 2 janvier 1907. Considérant que, « sans motifs d'ordre religieux, et sur injonction venue de l'extérieur, l'Église se révoltait contre la loi », le pouvoir politique prononça la reprise immédiate des archevêchés, évêchés, presbytères et séminaires, l'attribution immédiate des biens des établissements ecclésiastiques aux œuvres communales d'assistance et de bienfaisance, toutes les fois que ces biens ne seraient pas grevés d'affectations spéciales (service du culte, fondations). L'exercice public du culte fut placé sous le régime de la loi de 1901 sur les associations, la nécessité de la déclaration préalable fut maintenue, les églises furent laissées, jusqu'à leur désaffectation régulière, à la disposition des fidèles et des ministres du culte. Les municipalités eurent même le droit d'en concéder l'usage gratuit ; les contrats de jouissance passés entre les maires et les ministres du culte purent être cessibles à un tiers, pour permettre à un nouveau curé d'entrer en jouissance de l'église sans nouveau contrat ; on permit même au ministre contractant d'écrire dans l'acte qu'il agissait en vertu d'une autorisation de ses supérieurs. Mais tout contrat d'une durée supérieure à dix-huit ans dut être homologué par le préfet, et les frais d'assurance et de réparation des bâtiments furent laissés à la charge des ministres du culte, qui, faute de se soumettre aux prescriptions de la loi, perdaient tout droit aux allocations prévues par la loi du 9 décembre 1903.

Le pape condamna la nouvelle loi, comme il avait fait de la

circulaire du ministre et de la loi de 1905, et, dans un article publié le 13 janvier 1907 par la *Nouvelle Presse libre* de Vienne, M. Emile Combes lui donna raison, déclarant que son intransigeance était dogmatique et forcée. M. Combes proposait de laisser les catholiques maîtres d'organiser les réunions sans déclaration préalable, supprimait les allocations au clergé, et restituait aux communes la libre disposition des édifices religieux.

Le 30 janvier, la Chambre des députés votait une troisième loi, qui rendait la déclaration facultative, mais supprimait toute allocation pour les prêtres qui se refuseraient à faire la déclaration légale.

Une nouvelle loi, dite de dévolution, menaçait de séculariser les biens provenant de fondations pieuses et attribuait aux bureaux de bienfaisance laïques les sommes données ou léguées aux fabriques pour la célébration de messes et d'offices commémoratifs. Une pétition, émanant des ministres les plus distingués de l'Église protestante, fut adressée au Sénat pour lui demander de ne pas voter une loi qui frapperait si douloureusement la conscience des catholiques : « Le gouvernement, disaient les pétitionnaires, ne s'est pas avisé qu'il ressuscitait certaines pratiques de l'ancien régime. Quand Louis XIV rendait les ordonnances des 13 janvier 1683 et 21 août 1684, par lesquelles il confisquait au profit des hôpitaux les biens des consistoires supprimés, il prétendait légitimer cette spoliation en affirmant hautement que ces biens ne pouvaient mieux être employés qu'en soulageant les pauvres. L'histoire impartiale a jugé, comme ils le méritaient, ces misérables prétextes. Descendants de ceux qui ont été spoliés, persécutés et proscrits pour cause de religion, nous gardons une invincible horreur pour tout ce qui porte atteinte à la liberté du culte et à la propriété individuelle. Aussi, sans vouloir servir aucun parti politique, sans faire acte d'opposition, nous venons, au nom de la justice et du droit, demander respectueusement au Sénat de placer tous les citoyens, à quelque religion qu'ils appartiennent, sous la garantie et la sauvegarde du droit commun. »

Ce noble appel fut entendu. La loi du 11 avril 1908 abandonna les biens provenant des fondations pieuses aux sociétés de secours mutuels pour les prêtres âgés et infirmes ; mais le pape, un moment ébranlé par les instances de l'archevêque de Rouen, a interdit la constitution de ces sociétés de secours mutuels, comme il avait interdit la formation des associations cultuelles.

Quand tous ces faits apparaîtront, grâce au recul du temps, dans leurs véritables proportions, l'histoire dira, peut-être, que

certains hommes politiques ont péché par esprit de parti en refusant de reconnaître officiellement l'existence de l'Église, en lui refusant la propriété de ses temples et de ses biens ; elle dira que le pontife romain a méconnu certaines fatalités historiques, mal compris la situation et n'a pas toujours rendu à César ce qui appartient à César ; elle dira que les évêques français se sont montrés trop exclusivement ultramontains, et pas assez français.

La situation actuelle de l'Église de France est vraiment embarrassée. L'édifice concordataire, qui l'abrita pendant un siècle, a été démoli ; l'asile que lui offraient les associations cultuelles, son chef lui a défendu de l'accepter ; dépouillée de ses derniers biens, elle est, en fait, sans feu ni lieu, en pleine rue, abandonnée à la merci du plus capricieux des souverains : le suffrage universel.

Malgré cette situation désespérée, elle donne cependant au monde le spectacle extraordinaire d'une discipline sans défaillance et d'une constance à toute épreuve.

Nous ne pensons ici ni au pape ni même aux évêques ; nous pensons à ces soixante mille prêtres qui n'ont plus pour vivre que leurs ressources personnelles, souvent des plus minces, et les dons des fidèles, souvent plus médiocres encore. Non seulement ils n'ont proféré aucune plainte contre les chefs qui les ont condamnés à la ruine complète et absolue, non seulement ils ont obéi à tous les ordres qui leur ont été donnés ; mais une sorte d'enthousiasme mystique a saisi leur cœur à la pensée que nul ne pourrait plus désormais les considérer comme des fonctionnaires indociles, comme des salariés séditieux. Les évêques ont dit à l'Etat : « Gardez l'argent ! *Pecunia nostra tecum sit* », et les prêtres, dont cet argent était parfois le pain quotidien, ont accepté le sacrifice sans murmures et se montrent fiers d'avoir recouvré leur indépendance. Combien seraient-ils dans la société actuelle ceux qui salueraient ainsi leur ruine matérielle ?

Un prêtre nous le disait récemment : « Les calomnies sans cesse « répétées avaient fini par séduire bon nombre d'esprits simples. « Beaucoup de nos prêtres se sentaient estimés comme hommes « et méprisés comme prêtres. Maintenant, on ne peut plus leur « reprocher d'être entrés dans les ordres pour ne rien faire et « vivre grassement. Ils ont reconquis la liberté, et ils en sont « fiers et heureux. Il était temps que cette chaîne se rompît : elle « devenait intolérable. »

Déjà se fait jour l'idée vivifiante que le prêtre peut, sans déchoir, donner l'exemple du travail, vivre du travail de ses

maines. On dit que plus de 2.000 prêtres ont déjà pris la bêche ou l'outil. Ils sont dans la vraie voie ; peu doit leur importer qu'on les critique ou qu'on les blâme : ils ont raison, cent fois raison ; ils sont l'honneur et l'espoir de l'Eglise.

Les conditions nouvelles de la vie ecclésiastique restreindront certainement le nombre des candidats à la prêtrise. Il fallait hier beaucoup de renoncement pour se vouer à une pareille tâche ; il faut maintenant de la fermeté et de la vaillance ; mais les difficultés même de la route surexcitent les énergies, et si les novices se présentent moins nombreux, ils paraissent aussi plus solides et plus résolus.

Le clergé est à peine sorti de la prison concordataire ; il est aux prises avec les angoisses de l'adaptation à sa vie nouvelle, et déjà il semble se réveiller à la vie et à l'action ; son langage est plus pondéré ; son attitude, plus nette et plus hardie.

Mais que d'hostilités et de pièges autour de lui !

Les ennemis déclarés, ceux qui ont juré sa perte et son anéantissement.

Les indifférents, qui vont à leurs affaires, sans s'arrêter à rien d'autre, et pour lesquels l'idée, sous quelque forme qu'elle se présente, n'est qu'un vain mot.

Les politiques, pour lesquels l'Eglise est toujours l'antique alliée de la réaction, la conspiratrice incorrigible, la congrégation sournoise et redoutable, qui vous embrasse pour vous étouffer.

Les conservateurs attardés dans le culte sans espoir de leurs opinions mortes. Ceux-là comptent parmi les ennemis les plus dangereux de l'Eglise nouvelle. Ce sont les anciens amis, les compagnons des anciennes luttes, les alliés d'hier, qu'il faut avoir le courage de repousser aujourd'hui, qu'il faut se résigner à combattre demain. Les hommes, et surtout les femmes de ces vieux partis tiennent encore par mille fibres secrètes à l'âme de l'Eglise. Les femmes sont pieuses et charitables ; elles donnent leurs fils aux écoles de l'Eglise ; elles retiennent leurs maris dans la fidélité à la vieille religion. Les hommes, incomparablement moins chrétiens et moins généreux, ont du moins les mêmes antipathies que l'Eglise. Quoique les fortunes se soient très amoindries et bien déplacées depuis un siècle, les familles conservatrices, nobles ou bourgeoises, détiennent encore une part importante de richesse, et c'est souvent du château que l'Eglise peut attendre les subsides les plus abondants. Tomber dans la mouvance du château serait, pour elle, un malheur pire encore que la séparation. Si elle veut vivre, il faut qu'elle se libère de toute alliance compromettante ; il faut qu'elle garde, même à

l'égard de ceux qui la soutiennent, l'indépendance politique la plus entière. Ils crieront à la trahison ; ils crient déjà, paraît-il ; il faut les laisser crier, et suivre le droit chemin de la liberté.

Mais, dans cette voie nouvelle, où le jeune clergé de France semble prêt à marcher, voilà qu'un nouvel adversaire se présente, et terrible celui-là : le pape !

Pie X est un traditionaliste en politique comme en religion ; la démocratie l'inquiète et le trouble ; il n'aime point tout ce fracas et tout ce mouvement. Le clerc qui va vers le peuple, ce peuple fût-il mécréant et révolutionnaire, le clerc républicain, homme de son temps, citoyen de son pays, ami de la liberté, ayant foi au progrès et à la justice, ce clerc-là, le pape ne le comprend pas, parce qu'il n'a pas encore de modèles dans le passé, et le pape le condamne et le bâillonne et l'enchaîne. Situation terrible, en vérité !

Autrefois, les distances étaient si longues, les nouvelles passaient si difficilement d'un pays à l'autre, que l'on pouvait se croire libre, sitôt qu'on vivait à cent lieues de Rome. Aujourd'hui, le télégraphe et la presse ont bien vite fait d'informer la Curie de tout ce qui se dit, de tout ce qui s'écrit, de tout ce qui se passe. Qu'un prêtre médise de l'encyclique *Pascendi*, il est aussitôt signalé à l'animadversion du pontife, dépouillé de ses titres romains et recommandé à la sévérité de son évêque. Qu'un archevêque envoie un représentant à l'inhumation d'un prêtre irréprochable, coupable d'avoir été désigné par M. Combes pour un évêché, et voilà l'archevêque au milieu d'un nid de serpents !

On dit que le pape et son conseiller espagnol suivent de près et avec un grand intérêt la conduite du clergé français. Nous le croyons sans peine, mais intérêt n'est pas le mot propre, c'est inquiétude, c'est malveillance qu'il faut dire. Notre Eglise française n'a rien de commun avec l'Eglise italienne, endormie dans sa dévote routine, ni avec l'Eglise espagnole, fanatique, persécutrice, insultant par son faste et son despotisme à la misère et à la servitude de la nation. Notre Eglise de France est composée de Français, et « bon sang ne peut mentir ». Ces Français-là, on ne peut faire qu'ils ne vivent dans un pays assurément troublé, mais singulièrement vivace et remuant, dans un pays où tout se discute et où le respect des hommes ne va plus ni à l'habit ni à la fonction, mais seulement à la valeur personnelle. On ne peut faire que la loi de séparation, si contestable qu'elle soit par certains côtés, n'ait au moins apporté avec elle un germe de liberté et d'indépendance. Tôt ou tard, ce germe lèvera.

Le pape veut, dit-on, morceler la France comme un pays con-

quis, la dépecer en quatre grandes provinces, empêcher les assemblées générales de l'épiscopat français, créer des Églises de Neustrie, d'Austrasie, de Provence et d'Aquitaine, et supprimer l'Eglise de France. Il veut courber les 60.000 prêtres de France sous le joug d'évêques nommés par lui, et révocables *ad nutum*. L'Eglise française est menacée par Rome d'asservissement et d'anéantissement.

Ne craignons rien : elle ne sera ni anéantie ni asservie ; car rien ne prévaut contre la vie et contre la liberté.

D'où viendra le salut, quand et comment s'opérera-t-il ? Nous n'ens avons rien ; mais nous savons déjà que bon nombre d'écrivains et de penseurs catholiques français sont résolus à parler et à écrire librement, sans tenir compte d'aucune censure ni d'aucune menace.

Et pour ceux qui, engagés dans les ordres, ne peuvent marcher de l'avant si délibérément, l'un d'eux nous disait : « Instruisons-nous, réfléchissons, attendons. La victoire ne peut être que « pour la science et pour la liberté. » Et nous avons compris, ce jour-là, que l'Eglise de France pourrait encore avoir un avenir devant elle.

G. DESDEVICES DU DEZERT.

Les poètes du XIX^e siècle qui continuent la tradition du XVIII^e

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Népomucène Lemer cier ; la *Panhypocrisiade*.

Il me reste à vous parler, maintenant, de la *Panhypocrisiade*, le plus original des poèmes de Lemer cier. Nous devons nous y arrêter un peu plus longuement ; car, dans cet ouvrage chaotique, Lemer cier a manifesté ses plus belles audaces de poète novateur.

C'est, sans doute, à la *Panhypocrisiade* que pensait Musset, dans *Dupont et Durand*, lorsqu'il nous montre Durand faisant confiance à Dupont d'un poème qu'il a conçu :

Je résolu s d'écrire, en rentrant au logis,
Un ouvrage quelconque et d'étonner Paris.
De la soif de rimer ma cervelle obsédée,
Pour la première fois, eut un semblant d'idée.
Je tirai mon verrou ; j'eus soin de m'entourer
De tous les écrivains qui pouvaient m'inspirer.
Soixante in-octavo inondèrent ma table.
J'accouchai lentement d'un poème effroyable.
La lune et le soleil se battaient dans mes vers.
Vénus avec le Christ y dansaient aux Enfers.
Vois combien ma pensée était philosophique :
De tout ce qu'on a fait faire un chef-d'œuvre unique,
Tel fut mon but : Brahma, Jupiter, Mahomet,
Platon, Job, Marmontel, Néron et Bossuet,
Tout s'y trouvait ! mon œuvre est l'immensité même.
Mais le point capital de ce divin poème,
C'est un chœur de lézards chantant au bord de l'eau.
Racine n'est qu'un drôle auprès d'un tel morceau.

La satire — à peine forcée — est faite de main de maître. Vous allez voir, par une rapide analyse, que le poème de Lemer cier répond assez bien aux « effroyables » conceptions du poète Durand.

Et, d'abord, la *Panhypocrisiade* ou le *Spectacle infernal du XVI^e siècle*, quoique étant un chaos, a un semblant de plan, que nous allons essayer de démêler.

Nous sommes aux Enfers. Les démons, dont les tourments sont parfois suspendus, veulent, pour charmer leurs loisirs, se donner la comédie. Un démon-poète improvise une pièce colossale, qu'une partie des démons joue et que le reste des démons écoute, applaudit ou siffle, suivant les cas. Quel est ce poème dramatique que les démons vont ainsi représenter ? C'est un poème sur le xvi^e siècle, où figurent en première place François I^{er} et Charles-Quint. Voilà ce que nous apprend, en gros, le premier chant de la *Panhypocrisiade*, laquelle en a seize.

Ausecond chant, la toile se lève et la représentation commence. Nous voyons d'abord l'amiral Bonnivet, qui rêve en sommeillant dans sa tente et qui s'entretient ensuite avec Clément Marot. L'ombre de Bayard apparaît au pied d'un chêne, devant le connétable de Bourbon, qu'il laisse avec la *Conscience*. Vient ensuite, on ne sait trop comment, un dialogue de la *Mort* et d'une *Fourmi*.

Au chant III, description des camps retranchés de François I^{er} sous Pavie, et de ceux de Bourbon, Lannoi et Pesquaire. Dialogue de la *Peur*, de la *Honte* et du duc d'Alençon, etc... Applaudissements des démons, spectateurs de ces scènes.

Le chant IV commence par un tableau de la bataille de Pavie et se termine par un étrange dialogue entre Charles-Quint et la *Politique*, dont je vous lirai quelques passages.

Je passe sur le cinquième chant, qui est peu caractéristique. Au chant VI, nouveau dialogue de l'*Honneur* et de la *Politique*, ce qui soulève le parterre des démons dans la salle infernale. Entretien de François I^{er} et du *Chagrin*. Dialogue de la *Nuit* et du *Lendemain*.

Mêmes dialogues allégoriques au septième chant. Le chant VIII nous transporte au Vatican, et nous fait assister à un dialogue de Michel-Ange et de l'*Hypocrisie*. Nous y voyons aussi la retraite de Luther chez l'électeur de Saxe, sa querelle avec le diable, son entrevue et son souper avec Catherine Bore, nonne qu'il avait séduite et épousée. Puis Luther et Catherine s'entretiennent avec l'*Hérésie*, leur fille ; après quoi, le poète nous dépeint le sac de Rome par les impériaux et la mort du connétable de Bourbon.

Rien de spécial à signaler aux chants IX et X, qui sont tout à fait de la même veine.

Au chant XI, la scène change, et nous sommes transportés cette fois dans l'intérieur des mers, ce qui nous permet d'assister — mais oui, parfaitement — aux entretiens de la *Méditerranée* et d'un *Phoque*, au dialogue d'un *Requin* et d'un *Esquinéïs*, et même à une conversation entre la *Méditerranée* et la *Métem-*

psychose. Le chant se termine par le tableau de la maison de Rabelais, à Meudon.

Le chant XII est quelconque. Le chant XIII ne nous fait grâce d'aucun détail sur les amours de François I^{er} et de la belle Ferronnière, et nous montre, à la fin, le roi périssant sous les atteintes de la fatale *Syphilite* !

Le chant XIV est consacré à *Magnésine*, divinité de l'aimant, qui a conduit les Européens dans le Nouveau-Monde ; à Christophe Colomb ; à un dialogue entre Charles-Quint et la *Vérité*, entre la *Vérité* et la *Louange*, etc...

Le chant XV nous peint la démente de Charles-Quint et sa reclusion volontaire au monastère de Saint-Just. Saint Jérôme, saint Augustin, saint Bernard, lui apparaissent et confondent ses vanités...

Enfin (ouf !), chant XVI et dernier : Charles-Quint, accablé par la *Tristesse*, songe à faire célébrer ses propres obsèques avant de mourir. Il meurt. Le drame est fini. — On ne voit pas trop pourquoi : cela pouvait durer longtemps ainsi...

Aussitôt que la toile est tombée, le parterre des démons se divise en deux partis : l'un contre Mimopeste, auteur de la pièce ; l'autre en sa faveur. Le théâtre, détruit par l'*Anarchie*, s'écroule enfin dans l'abîme.

C'est effrayant. Je n'avais pas tort de vous dire qu'il y a de tout dans cette étrange élucubration, et même autre chose encore. Les personnages allégoriques foisonnent. (C'est un reste de la tradition voltairienne touchant l'épopée.) Mais il y a aussi des vautours, des phoques, des vers de terre..., et nous sommes très près ici des excentricités romantiques.

La représentation de la pièce à laquelle sont censés assister les démons ne commence qu'au deuxième chant. La scène est en Italie, — pendant les guerres d'Italie, — et nous voyons successivement apparaître l'amiral Bonnavet, puis Clément Marot, puis Bayard qui s'entretient avec le connétable de Bourbon. Bourbon est ensuite laissé seul, en face de la *Conscience*, personnage allégorique tel que vous savez que Lemer cier les aimait. Voici un fragment du dialogue de Bourbon et de la *Conscience* :

BOURBON.

Conscience, tais-toi ! Tu n'es rien qu'une erreur.
Des sens désordonnés un vapoureux prestige....
A te craindre, à t'ouïr, quelle force m'oblige ?
Peux-tu m'ôter mes biens, mon crédit et mon rang ?
Peux-tu blesser ma chair et répandre mon sang ?
As-tu, pour m'attaquer, une pique, une épée ?...
Menteuse vision de toute âme trompée,

Tes scrupules craintifs alarment les dévots,
Les femmes, les mourants, et non pas les héros.

LA CONSCIENCE.

Superbe ! à ma rigueur ne crois pas te soustraire :
Je punis tes pareils ainsi que le vulgaire.
Inévitable, prompt à condamner le mal,
Tout coupable frémit devant mon tribunal.
On ne me voit en main le glaive ni la lance,
Mais de mon équité l'invisible vengeance
S'arme de traits aigus dont je perce le cœur
De tel qui me bravait par un discours moqueur.
C'est moi qui fais rougir l'altière courtisane
De l'or dont l'enrichit l'amour qu'elle profane ;
C'est moi qui, trahissant les voleurs les plus fins,
Parfois sur leur visage écrivis leurs larcins.
Souvent pour le forçat échappé de la chaîne
Mon secret jugement est la plus rude gêne :
Au meurtrier obscur comme au noble brigand,
Je montre, à tous les coins, l'échafaud qui l'attend.
J'humilie à ma voix plus d'un Séjan illustre,
Devant l'homme qui n'a que sa vertu pour lustre...
Pour toi, héros de titre et non héros de fait,
Je te ferai sentir qu'on te fuit, qu'on te hait,
Que, te rendant la vie à toi-même importune,
Tourmenté sur la roue où te mit la fortune,
Sans retour arraché des routes du devoir,
Ton audace est en toi l'effet du désespoir.
Pars donc ! rejoins ton camp ; va singer le grand homme.

BOURBON.

Laisse-moi.

LA CONSCIENCE.

Je te suis.

BOURBON.

Quoi ! toujours ?

LA CONSCIENCE.

Jusqu'à Rome.

Evidemment, le sens est très clair pour nous, qui savons que le connétable de Bourbon doit mourir en assiégeant Rome ; il l'est peut-être moins pour lui, qui ne connaît pas à l'avance son destin.

Toujours est-il que le connétable de Bourbon, « lançant un œil hagard » autour du chêne où il vient de revoir son ancien compagnon d'armes, pique de l'épéon et s'éloigne. Mais son cheval met le pied dans une fourmilière et porte ainsi la ruine

au sein de l'industrielle cité des insectes. Lemer cier profite de ce léger incident pour nous montrer une Fourmi « échappée au naufrage », qui engage une conversation avec la Mort :

LA FOURMI.

Où fuirai-je ? ô désastre ! ah ! tout tombe en poussière...
Quel gouffre ensevelit ma nation entière ?
Eh ! quoi, la terre, hélas ! ébranlant ses soutiens,
Engloutit nos travaux, nos familles, nos biens...
Ciel ! protège la cime où je fuis la tempête (1) ;
O Mort ! épargne-moi : cruelle Mort, arrête !
Je suis seule échappée aux abîmes ouverts...
Prétends-tu qu'avec moi finisse l'univers ?

LA MORT.

Que dis-tu, faible insecte, et quelle est ta pensée ?
Toute ta république à jamais renversée
Changera seulement ton étroit horizon :
L'ordre de l'univers en souffrira-t-il ? Non.

LA FOURMI.

Ah ! Dieu, qui fit pour nous l'ombre, la clarté pure,
Les eaux, les fleurs, les fruits, et toute la nature,
Ne t'a pas commandé de nous exterminer.

LA MORT.

Le Dieu qui fit vos jours m'a dit de les borner.
Ce Dieu fit tout pour vous comme pour chaque race
Dont la foule innombrable arrive au monde, et passe.

LA FOURMI.

O triste Mort ! fléau de la création !

LA MORT.

Moi ! je la reproduis par la destruction,
Chaque individu meurt ; l'espèce est éternelle :
Je dois les frapper tous, et ne puis rien sur elle.
Quand je viens les saisir, Dieu qui sait bien pourquoi
Ne voit pas que la mort ait rien de triste en soi.

LA FOURMI.

Ainsi donc, sans pitié tu m'ôteras la vie,
Comme à ce peuple, hélas ! tu l'as déjà ravie !
Eh ! qu'avions-nous besoin d'établir nos maisons,
D'y nourrir nos enfants à l'abri des saisons,

(1) La Fourmi s'est réfugiée sur le haut d'un brin d'herbe.

Et de tant signaler notre active industrie,
Nos politiques lois, nos soins pour la patrie ?

LA MORT.

Ces mœurs sont votre instinct jusqu'au temps du trépas ;
Par elles vous viviez, ne les déplorez pas.

Il y a, dans ces vers, une philosophie ironique et insidieuse, une malice sournoise et enveloppée, qui montrent que Lemerrier n'était pas dépourvu de pénétration et avait *parfois* le sens du ridicule.

Comme exemple de tableaux *réalistes* dans les pseudo-classiques du début du XIX^e siècle, on cite souvent la description du champ de bataille de Pavie, au début du chant IV de la *Panhypocrisiade*. J'en détache ce passage, où le poète notamment a mis en scène, avec assez de vie, les détrausseurs de cadavres :

UN SOLDAT.

.

DEUXIÈME SOLDAT.

.

TROISIÈME SOLDAT.

Laisse, laisse à l'écart ce jeune capitaine :
Fouillons l'autre ; sa poche est d'argent toute pleine !
Cet avare, en nos mains, va payer son écot.

QUATRIÈME SOLDAT.

Amassait-il pour vivre ? Il n'est plus : qu'il fut sot !

UN OFFICIER.

Hélas ! entre ces morts, hélas cherchez mon père

DEUXIÈME OFFICIER.

Ah ! déterrez mon fils.

TROISIÈME OFFICIER.

Ah ! retrouvez mon frère !

DEUXIÈME OFFICIER.

Sur ces ravins sanglants apportez un flambeau...
Ta mère de ses mains te broda ton manteau ;
Des jeunes sœurs, mon fils, de ton honneur éprises,
Tracèrent alentour de touchantes devises...

Avançons... je frémis... Ah ! ce trou mutilé...
C'est lui ! ciel !... où sa tête a-t-elle donc roulé ?
Triste père ! ô des ans mensongère promesse !
Vieux, je vis ; et tu meurs en ta verte jeunesse...

UN BLESSÉ.

Ah ! que votre pitié termine mes destins !

AUTRE BLESSÉ.

O Dieu ! mon flanc ouvert vomit mes intestins.

AUTRE BLESSÉ.

O cuisante douleur de ma plaie embrasée !

AUTRE BLESSÉ.

O perte de ma jambe en ses deux os brisée !

CHIRURGIENS-MAJORS.

Tranchez ces membres-ci ; — trépaneux ces gens-là.
Leurs langes sont tout prêts : leurs brancards, les voilà.
Des soins des hôpitaux sommes-nous donc avarés !
Sont-ils si malheureux ? Les rois sont-ils barbares ?

UN SOLDAT.

Entre ces buissons, moi, loin de tout envieux,
Dépouillons de ce mort les habits précieux.
Plus brillant qu'un prélat devant une chapelle,
Son cramoisi, brodé d'un fil d'or en dentelle,
Est d'un velours trop beau pour un enterrement :
Riche aubaine ! à son doigt reluit un diamant !...

L'aspect de cette scène lugubre fait songer aux passages les plus macabres de Shakespeare, et ce rapprochement, qui s'impose à nos esprits, est tout à l'honneur de Lemercier.

Au chant V, nous avons un tableau très vivant de l'épouvante et de la révolte des Parisiens à la nouvelle du désastre de Pavie. C'est la ville de Paris qui est censée parler ; son monologue est d'un mouvement irrésistible :

Enfants ! cette nouvelle, ô ciel ! est-elle vraie ?
A-t-on vu le courrier ? est-ce à tort qu'on m'effraie ?
Notre armée est battue, et le roi même est pris !...
Ah ! l'on répand cela pour exciter mes cris !
Sans cesse des brailards, que l'étranger soudoie,
Trompettes de malheur, viennent troubler ma joie.
Tous mes bons citadins, qu'on prend pour des badauds,
Devraient les faire taire et leur tourner le dos.
Viens çà, toi ! sers un peu d'exemple à la canaille...
Que la main du bourreau t'étrille, le tenaille...

La corde à ces coquins, et la roue, et le feu !
 Ces bruits, où sont-ils nés ? dans les antres du jeu,
 Aux cabarets, du vice immondes habitacles,
 Des oisifs et des sots dangereux réceptacles ;
 Là, l'esprit cuve un feu d'enivrante liqueur ;
 Là, des vieillards chagrins fermentent encor le cœur ;
 Des États, en buvant, ils tirent l'horoscope ;
 Et la peur, qui toujours eut l'œil en microscope,
 Autour d'elle voyant tous les objets grossis,
 Des nains fait des géants à qui croit ses récits.
 Non, je le gage, non, un écu contre quatre !
 Marignan, ton héros n'a pu se faire battre ;
 Il reçut trop d'argent et de secours de moi :
 Il doit être vainqueur ; il l'est ! Vive le roi !
 Vive le roi !... comment ? Vous jurez sa défaite !
 En tous lieux, dites-vous, ce bruit-là se répète,
 Au milieu des salons ! à la cour ! au palais !
 Lui, prisonnier ! ce roi si fier, si grand !... Jamais.
 Qui ? lui ! subir le joug du tyran de l'Autriche !
 Écoutons ces tambours... paix ! lisons cette affiche...
 Dieu ! que m'annonce-t-on ?... Eh ! quoi, nos magistrats
 Veulent qu'un tel revers ne me soulève pas !
 Le roi captif ! ô rage !... eh ! quelle folle envie
 Avec tant de Français l'entraîna sous Pavie ?
 Ecervelé monarque !... ah ! qu'il revienne encor
 Me sucer tout mon sang, me manger tout mon or...
 Eh bien ! quand vos impôts excitaient nos murmures,
 D'échos de cabarets vous traitiez nos augures :
 Nos cabarets, Messieurs, sont pleins d'esprits très nets,
 Exercés à voir clair au fond des cabinets :
 Et de vos conseillers les voix toujours fatales
 Parlent moins vrai que moi sous les piliers des halles...

— Voilà des vers étonnants de sonorité : ils mettent bien dans nos oreilles, en quelque sorte, les bruits de la rue à Paris un jour d'émotion...

L'horreur, concitoyens, fait dresser vos cheveux...
 Nos pères, nos époux, nos fils et nos neveux,
 Nos frères... ils sont morts !... ah ! l'ennemi s'avance...
 La frontière est livrée, et nos murs sans défense...
 Quels seront nos appuis ? Des catins, des bourreaux,
 Titres de majestés et du nom de héros ;
 Un chancelier Duprat, dont l'industrie infâme
 Nous vend à la régente, ambitieuse femme,
 Qui croit à sa quenouille assujettir mes fils ?
 On sait ce que je peux, on sait ce que je fis
 Sous l'époux insensé d'Isabeau de Bavière !
 Au nez de plus d'un roi j'ai fermé ma barrière.
 A bas donc les tyrans, la cour, l'autorité !
 Aux armes ! sauvons-nous ! Vive la liberté !
 Pillons les arsenaux... jetez par les fenêtres,
 Décapitez, pendez, écartelez les traîtres...

Où courez-vous par là, vous tous, hommes armés ?
Pourquoi ces cris, ces yeux de colère allumés ?...
Vous réclamez Bourbon... oui, ce vaillant transfuge
Victime de la brigue eut la haine pour juge...
Bourbon nous défendrait contre la trahison...
Rappelons ce héros : Vive, vive Bourbon !

Il y a là une puissance de mouvement extraordinaire. Cette description est évidemment faite par un homme qui a vu la Révolution. Le morceau vaut par son réalisme, et aussi par son éloquence qui ne sent pas la déclamation. On pourrait le rapprocher des meilleures pages dramatiques de Victor Hugo.

Je note encore, dans le même chant, un curieux dialogue philosophique entre un sage (Agathémi) et un courtisan (Dave) aux environs du port de Gênes. Vous savez que Lemer cier affectionne ce genre de discussions. Demandes et réponses sont brèves et bien frappées ; cela fait songer aux *Vers dorés* de Pythagore, avec cette différence que les vers de Lemer cier, étant dialogués, sont beaucoup plus vivants :

DAVE.

La paix de la chaumière est une triste idole.
Je ne vis qu'à la cour.

AGATHÉMI.

Moi, je respire aux champs.

DAVE.

J'escorte les seigneurs.

AGATHÉMI.

J'évite les méchants.

DAVE.

J'apprends l'art de régner.

AGATHÉMI.

Moi, l'industrie agreste.

DAVE.

vois des lambris d'or.

AGATHÉMI.

Et moi, l'azur céleste.

DAVE.

J'ai de pompeux banquets.

AGATHÉMI.

Moi, de prompts appétits,

DAVE.

J'ai la faveur des grands.

AGATHÉMI.

J'ai l'amour des petits.

DAVE.

J'éblouis par mon faste et soumets Vénus même.

AGATHÉMI.

Moi, quand on m'aime un peu, c'est pour moi seul qu'on aime.

DAVE.

Je marche décoré.

AGATHÉMI.

Moi, sans vain appareil.

DAVE.

Je vois lever le roi.

AGATHÉMI.

Moi, lever le soleil.

DAVE.

Mes pieds foulent la pourpre.

AGATHÉMI.

Et les miens, la verdure.

DAVE.

Je parle aux souverains.

AGATHÉMI.

J'écoute la nature.

DAVE.

J'entends les bruits publics ; j'admire les héros.

AGATHÉMI.

J'entends murmurer l'onde et vois s'enfler les flots.

DAVE.

Tu t'endors sans honneur au sein de la paresse.

AGATHÉMI.

Je veille à conserver une libre sagesse.

DAVE.

Dédaignes-tu la gloire où je suis parvenu ?

AGATHÉMI.

Qui de nous, dans mille ans, sera le plus connu ?

DAVE.

Tu n'es jaloux de rien !... Comment es-tu si sage ?

AGATHÉMI.

En regardant toujours les hommes au visage.

DAVE.

Adieu ! Je m'en vais lire au front des souverains.

AGATHÉMI.

Adieu ! moi, je vais lire au front des cieux sereins.

Ce sont de véritables vers de Hugo, et des meilleurs. Le passage est admirable et pour la structure des vers et pour l'opposition heureuse des pensées.

Voulez-vous, maintenant, d'autres vers philosophiques, d'un genre tout différent ? Prenons, au chant XI, l'extraordinaire dialogue de la *Métempsychose* et de la *Méditerranée*. Ici, la philosophie exposée par Lemercier est moins morcelée et plus véritablement poétique, parce qu'elle est enveloppée d'un mythe :

LA MÉDITERRANÉE.

D'où vient que, dans mes eaux à jamais abîmés,
Se dévorent ainsi tant d'êtres animés,
Que mon lit est sans cesse enrichi de naufrages,
Et que mes flots rongeurs, creusant tous les rivages,
Vers l'Occident poussés d'un éternel penchant,
Menacent pas à pas tout le globe en marchant ?

La vie est fugitive en tout ce qui respire,
Comme le cours de l'onde en mon sein qui soupire,
Où chaque vague, enflée au gré de mes reflux,
Semble dire : Je suis ! tombe, et déjà n'est plus.
Quoi ? des créations, si tout est périssable,
Le néant fut-il donc le but inévitable ?

LA MÉTEMPSYCOSE.

Contemple l'univers dont le double ressort,
Principe de durée, est la vie et la mort.
Il n'est point de néant ; rien ne périt ; tout change.
Tous les êtres, dans l'ordre où leur chaîne les range,
Objets des mêmes soins en leurs instants divers,
Aux yeux de la Nature également sont chers.
Elle fait circuler le feu dont elle est pleine
Du ver à l'éléphant, de l'huître à la baleine ;
Et l'animal, nourri des sucres du végétal,
A la plante à son tour rend l'aliment vital.
Ainsi se variant, l'âme ni la matière
Ne consomment jamais leur essence première.
Du fond de l'Océan au centre du soleil,
L'une, au gré d'un pouvoir à sa masse pareil,
S'attire, se transforme et ne peut se détruire ;
L'autre, enflammant les corps prompts à se reproduire,
Prodigue sa vertu, dans les airs, sous les eaux,
Du dernier des poissons au premier des oiseaux,
De l'humble insecte à l'homme ; et ce constant miracle
D'un cercle sans repos présente le spectacle...
Voilà comment toujours, et semblable, et nouvelle,
Ne s'épuisant jamais, la Nature éternelle,
Dévorante à toute heure, et féconde en tout lieu,
Attestera sans fin la puissance d'un Dieu !

On ne peut nier qu'il n'y ait du souffle dans ce morceau ; c'est un beau fragment de philosophie naturaliste, qui fait songer à Lucrèce et à Sully-Prudhomme. Vous avez pu noter, au passage, des vers qui ne dépareraient pas les poèmes de la *Justice* et du *Bonheur*.

Je vous disais, la dernière fois, que Lemer cier pousse souvent la singularité jusqu'au baroque. Les scènes plus que bizarres abondent dans ce onzième chant, où le poète, à propos d'une bataille navale, nous décrit l'intérieur des mers et les poissons qui se nourrissent de la chair des soldats de Charles-Quint et... de Barberousse. Voici, par exemple, un dialogue entre un Requin, un Esquinéis, animal marin qui guide le Requin à la recherche d'une proie (1), et un Phoque.

L'ESQUINÉIS.

Ici, par là, seigneur !... fondez sur ce navire
Qui, plein d'hommes vivants, sur les écueils chavire.

Avalez ces gens-ci, qui, déployant leurs bras,
Droit en votre gosier nagent la tête en bas.

LE REQUIN.

Mes frères, les Requins ! souffrez, ne vous déplaie,
Que j'assiste au banquet, et les gobe à mon aise.
Ceux qui sont chauds et nus sont plus appétissants ;
Les autres, vrais poissons écailleux en tous sens,
Sous leurs lames d'airain, d'acier qui s'entrechoque,
Résistent en passant à la dent qui les croque.

LE PHOQUE.

Oh ! quel amas de chair ! je me sens étouffer.

LE REQUIN.

Descendez en nos flancs : nous digérons le fer.

Ces vers sont particulièrement caractéristiques de l'étrange incertitude dans laquelle s'agitait la poésie, à l'époque de Lemer cier : elle donne tour à tour — et parfois en même temps — dans le réalisme, dans le burlesque, dans l'épique, dans le tragique, voire même dans le macabre. Rien n'est plus curieux que les efforts désespérés de Lemer cier pour présenter dans son ouvrage tous les aspects possibles de la nature et de la vie.

En terminant, permettez-moi de vous lire quelques passages du discours prononcé par Victor Hugo, lorsqu'il fut reçu à l'Académie française en remplacement de Népomucène Lemer cier. Hugo n'avait, sans doute, pas lu les vers de son prédécesseur ; sans quoi, il aurait saisi cette occasion pour se réclamer de Lemer cier, ce père du romantisme qui reniait ses enfants. Ce qu'il loue surtout dans Lemer cier, c'est l'élévation du caractère. Il note, par exemple, que Lemer cier a résisté à Napoléon : « Tout, dit V. Hugo, dans le continent s'inclinait devant Napoléon ; tout, excepté six personnes restées seules debout dans l'univers agenouillé ; et ces noms glorieux, j'ai hâte de les prononcer devant vous ; les voici : Ducis, DeLille, M^{me} de Staël, Benjamin Constant, Chateaubriand, Lemer cier. » Et Hugo trace ce portrait de Népomucène Lemer cier : « Nature probe, réservée et sobre, intelligence droite et logique, imagination ouverte et, pour ainsi dire, algébrique, jusque dans ses fantaisies ; gentilhomme, mais ne croyant qu'à l'aristocratie du talent ; né riche, mais ayant la science d'être noblement pauvre... M. Lemer cier n'avait laissé construire son opinion politique que par les faits... Ombrageux et sans cesse prêt à se cabrer, plein d'une haine secrète et souvent vaillante contre tout ce qui tend à dominer, il paraissait avoir mis autant d'amour-propre à se tenir

toujours de plusieurs années en arrière des événements, que d'autres en mettent à se précipiter en avant. En 1789, il était royaliste de 1786 ; en 1793, il devint, comme il l'a dit lui-même, libéral de 1789 ; en 1804, au moment où Bonaparte se trouva mûr pour l'Empire, Lemer cier se sentit mûr pour la République ». — Ce passage, outre qu'il achève de nous faire connaître Lemer cier, nous montre aussi que V. Hugo, quoi qu'on en ait dit, savait avoir de l'esprit quand il le fallait.

Quant aux œuvres de Lemer cier, Hugo en parle assez peu. Ou s'il en parle, ce qu'il en vante, *c'est ce que Lemer cier n'y a pas mis*. Voyez, par exemple, ce que Hugo dit de sa tragédie d'*Agamemnon*. Il admire surtout le rôle de Cassandre et celui du petit Oreste, parce que « l'avenir parle dans l'une et vit dans l'autre. Cassandre, c'est la menace sous la forme d'une esclave ; Oreste, c'est le châ timent sous les traits d'un enfant. » Vous le voyez, ce que Hugo loue dans cette pièce, ce sont les silences et les prétérit ions, c'est ce que Lemer cier n'a pas développé. On eût peut-être étonné Lemer cier en lui faisant un tel éloge de son ouvrage.

Hugo note aussi que, dans la tragédie de *Christophe Colomb*, qui se déroule sur un navire, « l'unité de lieu est à la fois rigoureusement observée et audacieusement violée ; mais ce navire va de l'ancien monde au nouveau ». Toutes ces considérations ont leur intérêt ; mais il est probable que le discours de Hugo, — ne contenant ni un éloge sincère ni une attaque en règle de Lemer cier, cet adversaire acharné des romantiques, — a déçu les Parisiens de 1844 qui étaient venus l'entendre.

En réalité, il eût été indigne de Hugo de dénigrer trop ouvertement celui qui venait de disparaître ; — et il lui était difficile aussi de vanter les mérites littéraires d'un homme qui n'avait eu en poésie que des lueurs, ou, si vous voulez, des éclairs. Lemer cier a eu du talent, c'est incontestable ; mais il n'a pas su trouver sa voie ; il a hésité ; il a tâtonné ; il a flotté, ce qui fait qu'il s'attire plus souvent la critique que l'éloge. Quoi qu'il en soit, il demeure peut-être le plus curieux des écrivains de transition dont l'histoire de notre littérature ait gardé le souvenir.

A. C.

Les classes industrielles et commerciales en France aux XIV^e et XV^e siècles.

Cours de M. PFISTER,

Professeur à l'Université de Paris.

Le commerce des villes de l'Allemagne du Sud (*fin*).

Nous avons parlé déjà, pour compléter l'histoire de la Hanse, du commerce allemand en général, et nous avons envisagé surtout le commerce dans l'Allemagne du Sud. A ce propos, il nous faut dire encore un mot du Kaufhaus, où étaient débarquées les marchandises venues du dehors et où les commerçants indigènes venaient les acheter. Chaque ville en possédait un à côté de son Rathhaus ou hôtel de ville.

Le plus ancien Kaufhaus qui nous soit connu est celui de Mayence, datant de 1314 et abattu en 1813. Ensuite, on en trouve un peu partout : en 1355 à Cologne, en 1358 à Strasbourg. On appelait parfois ces Kaufhaus *die Gred*, mot venant sans doute de *grad*, parce que, du bord de l'eau, on y parvenait par des marches. C'est dans le Kaufhaus seulement que le marchand étranger pouvait décharger ses marchandises, et là, il les vendait en gros aux marchands bourgeois de la ville. Il acquittait ainsi les droits de douane à la cité. D'ailleurs, le Kaufhaus de Strasbourg devenu français servit à la douane, et la rue où il se trouvait était appelée la rue de la Douane. Les villes nommaient des fonctionnaires pour diriger le Kaufhaus ; bientôt même, les bourgeois de la ville y firent leurs affaires en gros, jusqu'au moment où on y vendit en détail. Les marchandises grossières furent vendues au rez-de-chaussée ; les plus précieuses, aux étages supérieurs. Les bâtiments étaient généralement riches et vastes. Dans le Kaufhaus de Constance, eut lieu, en 1418, le conclave qui élut le pape Martin V.

Nous avons vu quel était le commerce des villes ; suivons maintenant le commerçant, particulièrement celui de l'Allemagne du Sud, hors de sa ville.

L'Allemagne avait, au Moyen Age, une série de grandes voies

de communication, et, surtout, de voies fluviales par lesquelles le commerce était plus actif que de nos jours.

Le Rhin avait une grande importance : c'était un point de jonction avec les grandes voies qui venaient d'Italie. Jusqu'à Bâle, le transport des marchandises était entravé par cinq rapides, et des transbordements étaient nécessaires. Les Bâtois conduisaient les marchandises jusqu'à Strasbourg ; ils avaient une sorte de monopole sur cette partie du fleuve. A partir de Strasbourg, les bateliers de cette ville transportaient les marchandises jusqu'à Cologne. Ils s'étaient organisés en association et avaient leurs statuts en 1350. Ils commençaient toujours leur navigation par une prière, ce qui ne les empêchait pas de jurer et d'être d'une grossièreté proverbiale.

Leurs barques étaient des espèces de radeaux, où l'on entassait autour d'un mât central les ballots et les tonneaux. On descendait ainsi jusqu'à Cologne, où se trouvaient les négociants de la Hanse, qui eux-mêmes transportaient les marchandises en Hollande. Les vins d'Alsace, les sapins des Vosges, convertis en planches ou destinés à faire des mâts de vaisseaux, étaient les objets habituels de transaction.

L'autre grande voie commerciale était le Danube. Il existait jadis une route internationale, qui mettait en relations l'Allemagne avec l'empire de Byzance. Mais, depuis les invasions des Turcs, cette route était dangereuse, et les produits de l'Orient venaient à l'Allemagne par l'Italie. Le Danube servait simplement de communication intérieure entre les cités de la Forêt-Noire, de la Bavière et de l'Autriche. Vienne était une des principales villes de ce parcours et prenait une importance très grande, lorsque, au ^{xv}^e siècle, l'Empire fut conféré aux princes de la maison de Habsbourg.

Les routes terrestres étaient relativement peu nombreuses, mal entretenues, sauf peut-être autour des grandes cités.

A la fin du ^{xv}^e siècle, le service postal commence à s'établir. Au Moyen Age, les nouvelles étaient transmises par des troubadours ou par des moines allant d'un couvent à l'autre. Les membres de l'Ordre teutonique entretenaient des messagers, qui allaient d'une commanderie à l'autre ; puis les villes, notamment les villes hanséatiques, s'envoyaient souvent des messagers pour leurs affaires. Ces messagers acceptaient de faire les commissions des marchands et devenaient de véritables courriers. Les messagers des universités eurent aussi un rôle dans le transport des dépêches privées, en Allemagne comme en France. Mais la poste ne fut guère organisée en Allemagne qu'à la fin du ^{xv}^e siècle par

une famille originaire de Bergame en Italie, les de Taxis. Des membres de cette famille s'installèrent à Innsbrück, où résidait d'ordinaire l'empereur Maximilien, et elle établit des relais pour communiquer avec les Pays-Bas, où un fils de Maximilien, Philippe le Beau, était souverain, puis avec l'Italie. Néanmoins, le service postal ne fut définitivement organisé qu'au xvi^e siècle.

Les échanges de ville à ville allemande étaient assez actifs. Nuremberg, Augsbourg, Ulm, devinrent des cités commerçantes et prospères. Erfurt, au point de jonction des routes du Nord et du Sud, fut aussi une ville où les commerçants affluèrent. Elle faisait un commerce considérable de guède et d'autres matières tinctoriales, ce qui contribua au développement de la fabrication du drap en Thuringe et en Saxe. Si elle avait pu s'affranchir de la domination de l'archevêque de Magdebourg, elle serait devenue une ville importante.

Mais le commerce allemand se faisait surtout avec les étrangers. Nous connaissons le commerce hanséatique ; voyons ce qu'était celui de l'Allemagne du Sud avec l'Italie.

Des voies commerciales furent ouvertes à travers les Alpes ; nous devons signaler les principales.

1^o La voie du Brenner. Les négociants allemands se réunissaient à Innsbrück, venant de directions opposées : ceux de Ratisbonne arrivaient par le Danube et l'Inn ; ceux d'Augsbourg et de Nuremberg, par Oberammergau et le col de Scharnitz, avant le percement duquel ils passaient par Mittenwald, où des voituriers avaient formé une association, *die Rotte*, et prélevaient sur toutes les marchandises des droits assez élevés. Les marchands d'Ulm venaient par Kempten et Füssen. On franchissait ensuite le Brenner, et on suivait les vallées de l'Eisach et de l'Adige. Cette voie était la plus fréquentée.

2^o A l'Est, une autre route, partant également d'Innsbrück, mettait en communication cette ville avec Vienne et Laybach par le col du Semmering, et venait aboutir à Aquilée, d'où le marchand prenait la mer pour Venise.

3^o A l'Ouest, le marchand remontait le Rhin, et traversait les lacs de Zürich et de Vallenstadt pour parvenir au lac de Côme. Il lui était encore possible de traverser le lac des Quatre-Cantons et de franchir le Saint-Gothard. Le voyage débutait généralement par un pèlerinage à Einsiedeln ; puis on franchissait la passe redoutable. Nous savons, par un document de l'époque, qu'en 1452 vingt-deux marchands suisses franchirent le col avec trois cent soixante chevaux. En 1454, Morosini, de Milan, fit cinq fois le trajet avec des balles de laine et de drap. Le col fut même franchi

en hiver. Les guerres d'Italie, pendant lesquelles les Suisses servirent et combattirent tour à tour les Français, donnèrent à ce col une importance nouvelle.

Plus à l'Ouest, le Simplon, en communication avec le lac Majeur et le grand Saint-Bernard, était aussi fréquenté ; mais les voyageurs étaient surtout des Suisses ou des sujets du duc de Savoie.

Les commerçants allemands se répandirent à travers toute l'Italie. A Milan, ils venaient chercher des draps, des tissus de soie ou brochés d'or et des armes ciselées.

A Florence, l'industrie de la laine était sans doute en décadence au *xv^e* siècle, depuis qu'on ne recevait plus les laines anglaises ou les draps de Flandre ; mais l'industrie de la soie y avait pris un grand développement. En 1423, on y constitua le métier des tissus brochés d'or, l'*orofilato*. Des Allemands s'y établirent en grand nombre et formèrent une confrérie spéciale de tisserands, avec un lieu de réunion, une chapelle, un hôpital spécial. Alfred Doren a pu, dans son ouvrage, faire une place importante à ces ouvriers allemands. A côté de ces artisans, il y eut aussi des marchands, et, à Rome, on trouva même des ouvriers allemands, cordonniers, aubergistes, professions dont les Allemands avaient presque le monopole au Moyen Age. Mais les marchands n'habitèrent pas Rome ; ils ne paraissent pas avoir dépassé le centre de l'Italie. Venise était leur lieu de prédilection. C'était au *Fondaco de' Tedeschi*, à Venise, que se faisait le commerce entre les deux nations. Le mot *fondaco* vient de l'arabe et signifie magasin et auberge. Il désignait généralement de vastes magasins, où les marchandises s'entassaient nombreuses. Les négociants y avaient leurs comptoirs et étaient rangés d'après leur nationalité. Les Allemands payaient parfois cent ducats par jour à Venise pour les droits de douane. Les républiques italiennes avaient, au Moyen Age, des *fondaci* dans les principales villes d'Orient, et s'en servaient comme entrepôts pour toutes leurs marchandises. Ces entrepôts appartenaient aux autorités des pays où ils se trouvaient. Celles-ci les mettaient à la disposition des étrangers moyennant un loyer : ainsi, en plus de ce bénéfice, elles réussissaient à concentrer le commerce et à toucher plus sûrement les droits de douane. Le *fondaco* de Venise était très bien situé, sur le grand canal, non loin du pont du Rialto ; un incendie le détruisit en 1505 ; on le rebâtit. Giorgione et le Titien le décorèrent. C'est un des plus beaux palais de Venise, qui sert aujourd'hui à l'Intendance des finances.

Ce *fondaco* est très ancien et remonte au *xiii^e* siècle. Il en est question dans un document de 1228. Tous les négociants alle-

mands arrivant à Venise étaient tenus d'y descendre. Il était interdit aux gondoliers de les mener ailleurs et aux habitants de les recevoir. La république afferma d'abord, puis administra elle-même l'établissement, aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles. Les négociants allemands occupant des chambres ou couchant dans des dortoirs payèrent une location. Bientôt, au lieu de louer des chambres à la nuit, on les loua pour un temps. De riches familles de Nuremberg eurent ainsi leurs chambres, qui passèrent de père en fils. Ce fut un abus, car il n'y avait que cinquante-six chambres, et souvent des Teutons se virent obligés de coucher au dehors, ce qui était contraire aux règlements. Les marchands hôtes du *fondaco* étaient tenus de se soumettre à des règlements stricts. On fermait les portes à une heure déterminée, en général à neuf heures. Venise entretenait à l'intérieur un débit de vin ; mais les règlements avaient pris soin d'interdire tout scandale ! Le marchand allemand était tenu de déclarer, à l'arrivée, ce qu'il portait de marchandises, d'argent ou de valeurs. Il ne pouvait vendre ces marchandises qu'au *fondaco* et à des marchands vénitiens qui n'avaient pas le droit d'aller chercher leurs marchandises en Allemagne. Si les Allemands n'écoulaient pas leurs marchandises, il leur était impossible de les transporter plus loin, car le commerce de l'Adriatique et de l'Orient devait rester le monopole des Vénitiens.

Les villes qui prenaient le plus de part à ces transactions étaient Ratisbonne, Augsbourg, Ulm, Nuremberg et Lübeck. Les fils des grandes familles commerciales de l'Allemagne venaient à Venise faire leur apprentissage du commerce. Jacob Fugger, le fondateur de la puissante maison des Fugger, y vint de 1470 à 1480.

Les Allemands apportaient les produits de leurs mines : or (Rhin et rivières de Bohême), argent (Alsace), fer, cuivre, étain, et aussi des peaux, des fourrures, des tissus de laine, des chapeaux, des ornements ecclésiastiques, des babioles, c'est-à-dire des jouets de Nuremberg. L'Italie tirait des régions autrichiennes voisines des blés et des chevaux. En revanche, les Allemands emportaient des épices de l'Orient, du poivre, du safran, du sucre, des vins de Chypre, dont on faisait une grande consommation en Allemagne, des produits de Venise, étoffes de soie brochées d'or, verrerie, armes ciselées, papier, et même des peaux de lapins qui étaient encore très rares en Allemagne. Nous avons différents tarifs de péage, où ces marchandises sont indiquées avec une grande minutie.

Ce commerce était très important. Dans une lettre à Grégoire de Heimbourg de 1472, Paolo Morosini l'estime à un million de

ducats par an. D'après Félice Fabri d'Ulm, la république tirait vingt mille ducats par an des marchandises exportées. On pouvait calculer que le *fondaco* rapportait cent ducats par jour, et la république voyait ses revenus baisser quand les Allemands ne venaient pas ; elle leur faisait alors des concessions et assurait la sécurité de la voie du Brenner.

Le commerce avec l'Italie devint de plus en plus intense à l'époque où diminuait le commerce de la Hanse. Les villes de l'Allemagne du Sud, comme Nuremberg, Augsbourg, ne tardèrent pas à l'emporter sur des villes comme Hambourg ou Dantzig.

Les commerçants de l'Allemagne du Sud devinrent très riches ; ils se firent banquiers, directeurs de grandes entreprises industrielles, et se lancèrent dans le commerce en gros.

Pendant longtemps, en Allemagne, le commerce de l'argent avait été entre les mains des juifs. Les paysans leur empruntaient et payaient des intérêts très forts. Les seigneurs, eux aussi, avaient souvent recours aux juifs. Tous ces débiteurs mécontents finirent par soulever le pays contre les juifs. Le mouvement était d'ailleurs préparé. Les chaires retentissaient des anathèmes portés contre eux et des violentes déclamations contre l'usure. Déjà, en 1387, dans une diète tenue par les villes rhénanes, on avait rappelé les anciennes prescriptions contre les juifs et une grande partie des cités de l'Allemagne du Sud, Mayence, Ulm, Augsbourg, les avait expulsés. Nuremberg les chassa en 1498 ; car, disent les considérants, « leur nombre s'est accru démesurément, et, sous prétexte de prêts, ils se livrent à un trafic usuraire détestable ».

Mais, à un moment où les espèces monétaires étaient si nombreuses, on ne pouvait se passer de banques. Les villes fondèrent des banques municipales ; elles n'eurent aucun succès. Dès lors, les riches négociants vont se faire banquiers et accroître leurs richesses. A la place des juifs, on aura les Fugger à Augsbourg, les Ebner à Nuremberg, etc.

Voilà donc les négociants qui font le commerce en Italie devenus banquiers ; ils vont encore se faire industriels. L'industrie des mines a besoin de capitaux ; ils font creuser des puits, des galeries, purifient le minerai. Cette exploitation enrichit les Fugger ; les mines d'argent du Tyrol et les mines de cuivre de Hongrie leur apportent des bénéfices énormes. Au xvi^e siècle, ils deviennent fabricants et rendent célèbres les tissages de Weissenhorn.

Les marchands formèrent entre eux des associations commerciales. Le grand commerce, du reste, laissait une place au

petit, pour la sauvegarde duquel les villes firent des règlements minutieux.

Geisler, de Kasemberg, a décrit ces sociétés commerciales : « Dans une société commerciale, l'un apporte cinq cents florins, « l'autre deux cents, et ils ont leur comptoir à Venise, à Lyon, à « Anvers, et partout leurs représentants. Tous gagnent et perdent « ensemble, et, s'ils ont gagné deux mille florins, chacun reçoit « une part proportionnelle à sa mise et sait ce qu'il doit recevoir. » Ces associations comprenaient d'abord des membres d'une même famille, puis des négociants d'une même ville, enfin ceux d'une contrée. Ils s'associaient surtout pour le commerce lointain, où les risques étaient plus grands, pour aller aux foires de Lyon, par exemple. Une autre cause détermina ces associations. Le marchand ne pouvait plus gérer ses affaires lui-même ; il avait au loin des représentants, et un même représentant pouvait gérer les affaires de plusieurs marchands.

Bientôt les associés n'apportèrent plus que des capitaux, et il y eut de véritables sociétés en commandite. Mais là doit se borner notre étude des classes industrielles et commerçantes en Allemagne au xv^e siècle.

Histoire politique de la France contemporaine depuis 1848

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Professeur à l'Université de Paris.

Répartition géographique des partis en 1849.

(Suite.)

Dans notre étude de la répartition des partis après 1849, nous sommes parvenus à la région du Sud, dont deux départements sont encore à étudier ; nous poursuivrons par l'étude de la région de l'est.

I. *Région du Sud* (suite). — L'Aube est aussi un département rouge, un département montagnard. — Les conditions y sont analogues à celles que nous avons trouvées dans l'Hérault ; mais les proportions sont différentes. Le parti rouge y est moins fort, la région montagneuse occupant moins de place dans le département. Là s'exerce l'influence personnelle, très considérable, de Barbès, qui est de Carcassonne. « Le parti socialiste a de profondes racines, écrit le procureur ; il se personnifie dans Barbès ; il est certainement organisé en comités. »

Le parti légitimiste est surtout puissant dans les deux arrondissements de Limoux et de Castelnaudary ; dans ce dernier, cependant, le chef-lieu est républicain ; le procureur y signale même d'assez vives manifestations.

Dans la région de la plaine, la campagne est rouge à peu près complètement. Les principaux centres républicains sont les deux autres villes de Carcassonne et de Narbonne.

Le parti rouge, à en croire le procureur, est composé d'individus sans fortune, sans position, paresseux et débauchés..., « qui n'ont qu'un but : s'emparer par le pillage et l'assassinat de la fortune des autres, se substituer aux riches..., espions toujours entretenus dans l'idée qu'un mouvement est prêt à éclater ». — Le procureur, nous venons de le voir, croit le parti rouge organisé ; il

écrit encore : « On dit le parti rouge organisé ; ... ceux qui doivent occuper les emplois sont désignés... »

Les républicains disposent de deux journaux dans ce département : ce sont, à Carcassonne, la *Fraternité* et, à Narbonne, le *Populaire*.

Le département des Pyrénées-Orientales comprend un pays qui n'est pas français, mais catalan.

Il y a des conditions de vie politique spéciales.

La majorité y est républicaine, mais républicaine modérée ; cela tient à l'influence personnelle, pendant longtemps très considérable, d'Arago. Cette influence dura jusqu'à sa mort.

En réalité, il faut distinguer dans ce pays deux parties bien tranchées. Entre ces deux parties du département, il n'y a pas seulement différence d'opinions politiques, mais aussi lutte ouverte avec, fréquemment, des querelles et des rixes violentes.

Les blancs — ce sont en fait des légitimistes — ont surtout la majorité autour de Prades, sauf la ville elle-même, et à Céret, avec toutefois l'exception de la vallée.

La ville de Perpignan elle-même est divisée en deux quartiers : le quartier Saint-Mathieu est rouge ; le quartier Saint-Jacques est blanc. Le procureur écrit : « Les rouges sont plus nombreux, plus audacieux : ils ont attaqué le quartier Saint-Jacques, chanté des chansons révolutionnaires, proféré des menaces de mort. » La police, qui intervient, est outragée.

En dehors de Perpignan, on trouve des républicains groupés dans la plaine ; en particulier, dans la vallée du Tech ; on signale à Saint-Laurent de Cerdagne des rixes provoquées par des chansons ; comme centres d'agitation, les rapports signalent surtout Rivesaltes, Arles, Arboussoules, Argelès.

Le procureur décrit ainsi l'état des esprits dans les Pyrénées-Orientales : « Dans ce pays d'ambitions ardentes, de rivalités implacables, des propriétaires aisés..., voulant de l'influence à tout prix, se mettent volontairement à la tête du parti socialiste ; de même ; tous les fonctionnaires subalternes qui rêvent des emplois plus élevés... Les instituteurs, les gardes champêtres, doivent être soumis à une active surveillance.

II. *Région de l'Est.* — Nous pouvons diviser cette nouvelle région en trois groupes :

1° La Franche-Comté, avec le département de la Haute-Marne, pays de transition.

2° La Bourgogne.

3° Une région dont Lyon est le centre.

Nous les étudierons successivement.

1° *La Franche-Comté.* — Cette région a formé trois départements, très différents les uns des autres : ce sont le Doubs, la Haute-Saône et le Jura. Nous y joindrons la Haute-Marne.

Le Doubs est partagé en deux régions. Dans la région montagneuse et agricole, la grande majorité des paysans appartient au parti de l'ordre. Le procureur écrit que le Doubs est le département de son ressort « où l'esprit public est le moins agité, où la situation agricole et matérielle est la meilleure ». L'influence du clergé est considérable : « La montagne a un bon esprit ; l'influence du clergé y est prépondérante. » Cette influence est surtout considérable à Beaume-les-Dames, sauf à Clerval. A Pontarlier, le procureur juge la situation assez satisfaisante. Les classes élevées désirent la monarchie ; la classe moyenne est partisan de l'ordre et de la république modérée.

Au contraire, dans la région de Montbéliard, on trouve des républicains ; le pays est cependant divisé : la montagne aux environs est catholique et d'un « excellent esprit » ; mais les protestants sont nombreux dans la ville : ils sont républicains, comme presque tous les protestants. Ils ont été « profondément irrités » par les affaires de Rome. — De plus, c'est une région industrielle où il y a des ouvriers. — L'opinion des protestants ne semble cependant pas très avancée ; on y lit le *Siècle*. Le procureur écrit pourtant : « Montbéliard est le foyer le plus dangereux du département. »

La ville de Besançon est également un centre républicain. « L'espoir d'un conflit dans le parti modéré a ranimé le zèle des chefs républicains découragés. » La garde nationale est en majorité républicaine. Le procureur la juge trop nombreuse : « L'artillerie, plus de 600 hommes, forme une vraie franc-maçonnerie entre les mains de quelques meneurs... Elle est d'opinions fort avancées... Il est difficile de la supprimer dans un pays dont l'esprit est militaire et qui tient essentiellement à son artillerie. » — Il y a, à Besançon, une forte population d'ouvriers, horlogers, en grande majorité républicains. « Les bas-fonds sont gangrenés », écrit le procureur.

On signale la propagande exercée par un ami de Proudhon ; des idées phalanstériennes semblent se répandre. — Dans la campagne autour de Besançon, on signale qu'une partie de la population est républicaine. Ce sont, très probablement, des vigneron ; les centres semblent être Saint-Vit et Quinguey ; dans un village, on signale l'agitation républicaine d'un maire et de son adjoint, Janet et Tramu. — La Haute-Saône est un pays agricole dans l'ensemble, à l'exception d'une petite région industrielle autour de

Lure, où il y a des forges. D'une manière générale, la vie politique dans le département est encore très faible. Elle y est de date toute récente ; les paysans sont dans l'ensemble conservateurs, mais ils commencent à s'ouvrir à la propagande. Le procureur se montre toutefois satisfait.

Il s'exerce cependant une propagande socialiste assez active. Les centres les plus rouges sont dans les cantons de Gy et de Giséy (dans l'arrondissement de Gray), « les deux stations démocratiques les plus avancées... véritables repaires socialistes ». Il s'exerce là l'influence de Vigouroux, beau-frère de Considérant, et celle de Chaudey, « se disant homme de lettres, échappé des journaux de Paris » (c'est celui qui périra à la Commune). Même en 1852, les élections montrent encore une opposition assez forte. — La Haute-Saône est un pays qui naît à la vie politique, où la propagande républicaine peut commencer à s'exercer ; cette situation se prolongera longtemps, et le département ne sera définitivement conquis qu'à la fin du siècle.

Le Jura forme un pays distinct, sauf dans une partie de l'arrondissement de Saint-Claude ; cette région est essentiellement anticléricale. Saint-Claude, siège d'un évêché, fait, à ce point de vue, exception. L'opinion y est aussi républicaine, mais d'une nuance assez modérée. Le procureur croit voir là une tactique des républicains : « Les émissaires dans le Jura, écrit-il, emploient une tactique habile : ils répudient hautement les principes destructeurs qu'on leur impute ; ils proclament le respect de la propriété et de la famille : ils annoncent que les seules réformes effectuées par leur parti, quand il sera au pouvoir, seront de faire supporter toutes les charges de l'État aux riches... Ce langage paraît convenir aux petits propriétaires, qui se voient par avance exonérés... Le grand mal de notre époque, c'est l'orgueil et la convoitise. » — Ce qui contribue à la fois à fortifier le parti républicain et à le rendre modéré, c'est la grande influence personnelle qu'exerce dans toute la région Jules Grévy.

Dans les villes cependant le ton est violent ; le procureur le reconnaît lui-même. — La propagande revêt surtout la forme anticléricale. On répand des « brochures impies ». La région la moins républicaine se trouve dans l'arrondissement de Saint-Claude, sauf à Moret, où existe une industrie du bois à domicile, et dans certaines parties des arrondissements de Lons-le-Saunier et de Dôle, dans celles surtout qui confinent à la Haute-Saône. — Le pays le plus nettement républicain, c'est la montagne ; les centres les plus ardents sont Arbois et Poligny, qui étaient déjà républicains sous Louis-Philippe. A Poligny, un nommé Gagneux est

représenté comme « enrôlant les débris des sociétés secrètes ». A Arbois, existe une société dite « Société des Bons Cousins ». Aux environs de Poligny, il se tient des réunions secrètes dans les bois. « On n'est averti de la réunion qu'après coup, par les vestiges restés laissés sur le sol.

L'opposition républicaine persiste encore après le coup d'Etat. En 1852, Champagneul ose élire un conseil municipal républicain. Le procureur parle des résultats détestables de cette élection : « La population ne revient pas au bien ; elle est calme en apparence, mais les mauvais instincts se font jour dans les élections protégées par le secret des votes. »

Entre la Franche-Comté et la Bourgogne, il y a un département officiellement rattaché à la Champagne, mais qui, en réalité, sert de transition, d'intermédiaire, au point de vue politique : c'est la Haute-Marne. — Ce département n'est pas alors complètement entré dans la vie politique. C'est un pays agricole dans l'ensemble, avec quelques forges.

Le procureur lui reconnaît un excellent esprit, surtout dans le Nord, particulièrement à Wassy. — Le clergé y est extrêmement puissant : il y est si influent qu'il ne donne son appui au gouvernement que sous réserve de sa prédominance sur l'instruction primaire, dont il espère encore s'emparer.

Il y a même là un phénomène unique : le clergé est ou bien légitimiste (c'est la très grande majorité), ou bien démocrate. L'on doit même se préoccuper de contrebalancer l'influence du clergé : « A Chaumont, les hommes d'ordre cherchent à opposer d'autres associations véritablement philanthropiques à la charité... La loge maçonnique de Chaumont essaye de fonder, sous les auspices de l'administration, une société de patronage pour les orphelins. »

Il existe cependant, dans le département, une propagande républicaine. « Le département, écrit le procureur en novembre 1851, jusqu'ici animé d'un excellent esprit, a été travaillé par des menées démagogiques ». Un journal est devenu montagnard, sous l'influence personnelle de Boichot, un des sergents qui avaient été élus représentants ; à Langres, un médecin, Gillot, propage les idées républicaines. A Chaumont, on trouve un « M. Mougeot père » signalé par le procureur comme un des chefs de la démocratie.

Il semble même qu'il y ait une majorité républicaine à Langres ; la propagande s'exerce dans les trois cantons de Varennes, Bourbonne et surtout La Ferté. On signale aussi des manifestations socialistes (cris de « A bas les riches ») ou républicaines

en différentes autres localités : Clefmont, Bourmont, etc.

Le mouvement de propagande républicaine fut arrêté, après le coup d'Etat, par une répression très dure. — Il a été très long à reprendre.

Un trait caractéristique de la région que nous venons d'étudier, c'est la persistance de l'influence de certaines familles républicaines : Chaudey, Vigouroux, Tramu, Janet, Mougeot, dont les noms se retrouvent dans le personnel politique actuel de ces départements.

2^e La *Bourgogne* est constituée par trois départements, agricoles tous trois et très nettement démocratiques : nous constatons ici, une fois de plus, ce fait général, que les pays de culture de la vigne sont d'opinions républicaines. Ces trois départements sont la Côte-d'Or, l'Yonne et la Saône-et-Loire.

Dans la Côte-d'Or, on observe une répartition régionale. La partie qui touche à la Comté et la montagne sont conservatrices, surtout le pays de Châtillon et de Semur. Au Sud, au contraire, le pays de vignobles est rouge.

Quant à la ville de Dijon elle-même, elle est républicaine ; la garde nationale y manifeste. Le petit commerce est d'opinions avancées. Le procureur attribue cet état de choses à l'influence de la presse.

On trouve des républicains dans le canton viticulteur de Gevrey (c'est le pays du Chambertin) et dans la plaine d'Auxonne ; dans cette dernière localité, le maire et l'adjoint sont socialistes.

La région la plus républicaine est l'arrondissement de Beaune, en particulier les vignobles de Nuits, où l'on voit suspendre le maire et les adjoints pour résistance à l'autorité préfectorale.

Un autre centre républicain se trouve sur la Saône, c'est la petite ville de Saint-Jean-de-Losne. Même dans la région montagnieuse, à côté de centres purement conservateurs, comme Pouilly, Liernais, Arnay, on trouve des républicains à Semur et aussi à Vitteaux, Saulieu, Précy-sur-Thil. — Le pays de Montbard se trouve partagé entre napoléoniens et rouges, qui se battent. — Mais un fait frappe le procureur et mérite, en effet, d'être remarqué : c'est l'influence du nom de Napoléon. « Dans les basses classes, écrit-il, nombre de gens votent pour Louis Napoléon et donnent leurs voix à des candidats rouges. »

Dans l'Yonne, la répartition régionale est encore plus nette. C'est un pays agricole et de vignobles. La montagne est dominée par les conservateurs. La partie de Morvan qui lui appartient (comme, d'ailleurs, celles qui dépendent de la Nièvre et de la Saône-et-Loire) et qui forme l'arrondissement d'Avallon est très

conservatrice. — La partie Est de l'arrondissement de Tonnerre a les mêmes opinions.

Tout le reste du département est rouge, et c'est la majorité. Sens, toutefois, n'est pas entièrement républicain. Au contraire, les idées avancées sont très fortement représentées dans l'arrondissement d'Auxerre, en particulier dans le chef-lieu lui-même et dans les cantons (Treignes, Bleneau, Saint-Fargeau) en bordure de la Nièvre.

Mais le centre le plus ardent est l'arrondissement de Joigny, pays essentiellement viticole. La ville possède une loge « d'où les bons citoyens ont été exclus » et qui est devenue « un club démagogique de la pire espèce ». La garde nationale a dû être dissoute. On a nommé un jury d'expropriation, qui, sur neuf membres, compte six socialistes. « Mon substitut, écrit le procureur, estime qu'un jury ainsi composé ne présente même pas la garantie d'une probité vulgaire ». On signale des outrages à la religion.

Le parti républicain est si fort dans ce département que le coup d'Etat, malgré une répression très énergique, ne réussira pas à l'exterminer, et qu'il continuera de voter pour des républicains.

En Saône-et-Loire, les conservateurs dominent dans le Morvan (arrondissement d'Autun), sauf dans quelques groupements ouvriers, comme Chagny, et dans la partie montagneuse du Charolais : Chauffailles, Digoin, Paray-le-Monial.

Mais la majorité du département est rouge et a élu une représentation montagnarde. — Cependant le parti républicain ne se recrute pas seulement chez les ouvriers sur lesquels le procureur écrit : « La classe ouvrière... est tellement fanatisée que la saine raison ne peut pas avoir de prise sur elle », mais aussi chez les paysans, notamment chez les vigneron.

La ville de Mâcon l'est, en majorité, républicaine ; il en est de même des cantons viticoles des environs. — La partie du Charolais qui va vers la Loire est également républicaine : Gueugnon, Toulon-sur-Arroux. Cette région est encore républicaine en 1832 ; le procureur y signale, en effet, à cette date, « l'audace et la persistance de la démagogie ». — Les pays les plus rouges sont Chalon, centre ouvrier signalé comme « le foyer principal de l'agitation », ainsi que tout le pays agricole autour de Louhans : Beaurepaire, Saint-Germain, avec la seule exception de Montpont. Dans cette région, le procureur signale « l'antagonisme des pauvres et des riches » ; on y parle de « lois agraires et de partage des terres, de création d'assignats pour rembourser les créances ». — Il n'y a

la qu'une population agricole ; mais la propagande est faite, d'après les rapports, par des fonctionnaires et quelques meneurs.

3° Sous le nom de groupe lyonnais, nous avons réuni trois départements, de nature très différente, mais qui, tous trois, se trouvent sous l'influence de Lyon : l'Ain, le Rhône et la Loire.

L'Ain est un département sans unité, formé de quatre pays disparates. Tous les quatre sont agricoles, arrivés depuis peu à une vie politique de quelque intensité ; mais tous les quatre sont fortement attaqués par la propagande républicaine, depuis 1848. Les paysans sont, avant tout, hostiles aux anciennes influences : ils ont la haine très vive de la bourgeoisie. Le procureur signale cette « sorte d'hostilité capricieuse, qui tient plutôt au goût de la turbulence et à la révolte contre les influences anciennes qu'à la persuasion sérieuse du socialisme ». Les paysans sont dirigés par les maires républicains, qui sont eux-mêmes « les instruments dociles de leur parti ». Le pays le plus conservateur est le pays de Gex. Les républicains dominent tous les centres : Belley, Bourg, Ambérieux, Nantua. Dans cette dernière ville s'exerce l'influence du représentant Baudin. — Après le coup d'État, le parti républicain sera presque complètement anéanti dans ce pays.

Le Rhône et la Loire présentent chacun le même double caractère : ils sont formés d'un grand centre ouvrier et d'une région de montagnes, à population agricole, où sont disséminés quelques centres secondaires ; aussi trouverons-nous, dans ces deux départements, une même distribution des partis.

Dans le Rhône, la montagne autour de Lyon et l'arrondissement de Villefranche ont une population paysanne conservatrice ; les propriétaires y sont légitimistes ; on trouve quelques groupements rouges dans les villes ouvrières, à Villefranche même, où l'on signale quelque agitation, des cris séditieux et des cocardes rouges, à Tarare, à Chessy ; mais les républicains n'y sont pas en majorité.

Lyon est une ville républicaine, rouge. Les ouvriers habitent encore à la Croix-Rousse. Ils sont d'abord très nettement anticléricaux et hostiles à l'armée. Le procureur signale, en 1851, des « paroles et des gestes injurieux contre les militaires et contre l'habit religieux... ; des officiers et sous-officiers sont heurtés dans la rue... ; il y a des propos et des écrits respirant la haine la plus ardente contre la religion et ses ministres. » Le clergé de la Croix-Rousse a beaucoup de peine à trouver des porteurs pour les bannières et le dais. Le procureur croit les ouvriers organisés, depuis 1832, en sociétés que l'on ne parvient pas à détruire, malgré l'état

de siège qui dure depuis 1849. Même le petit commerce « admet un socialisme tempéré ; il penche pour la force et la voit dans les masses plutôt que dans le gouvernement ». — Il y a cependant peu de manifestations : la ville est calme ; le procureur attribue cette situation à un mot d'ordre. Même en 1852, la masse de la population est restée républicaine ; elle vote sur un même nom, sans qu'aient été tenues des réunions électorales républicaines et sans même qu'il y ait eu une candidature : ainsi fut élu Hénou. « Les élections, écrit le procureur, sont pour les partis une occasion de se compter... les socialistes restent unis par une discipline formidable... ; le premier jour des élections, ils se sont abstenus pour inspirer une fausse sécurité aux amis de l'ordre et parce qu'ils avaient peur que, dans la nuit du dimanche au lundi, les urnes ne fussent ouvertes et leurs bulletins enlevés. Dans la nuit du dimanche au lundi, des agents dévoués ont pénétré dans toutes les maisons... et glissé sous chaque porte un bulletin... ; le résultat constate combien les sociétés secrètes sont encore vivantes et bien organisées.... Les socialistes n'ont pas de journaux ; leurs lieux de réunion connus ont été fermés... ; les associations ont été dissoutes... les plus suspects ont été arrêtés après le 2 décembre... ; et cependant voilà un candidat qui, sans appui ostensible..., se produit secrètement et subitement, et qui arrive au succès malgré tous les efforts de l'administration. » Naturellement, ces prétendues sociétés secrètes n'existent pas ; le procureur est ici égaré par de faux rapports de police.

En 1853, arrive à Lyon le procureur général Devienne, précédemment à Bordeaux ; il juge beaucoup plus exactement la situation, et constate qu'il s'agit d' « un défaut de sympathie plutôt que de haine ». — « Ici, le gouvernement a plus d'amis, la bourgeoisie... se rallie. Mais... la population laborieuse, ennemie de tout gouvernement, ennemie sérieuse, irrécconciliable... La classe ouvrière est généralement convaincue de l'injustice de l'établissement social. L'exploitation de l'homme par l'homme, la tyrannie du capital... tout le bagage de la philosophie égalitaire est conservé dans la pensée des classes ouvrières. » Elles sont animées du « souvenir de leurs succès de 1831, 1834, 1848, [du] regret d'avoir été les maîtres, et [de] l'espoir de le redevenir ».

La situation est la même dans la Loire : la campagne est peuplée par des partisans de l'ordre ; les légitimistes dominent dans les deux arrondissements de Montbrison, sauf Feurs et Saint-Rambert (pays voisin de Saint-Etienne), et de Roanne, sauf une partie de la population ouvrière.

Dans la région industrielle, les ouvriers sont rouges : ainsi, à Saint-Chamond et surtout à Saint-Etienne. Le procureur les définit assez exactement, semble-t-il : « En général, les ouvriers ne désirent pas le désordre et n'aspirent point au communisme : ils tiennent plutôt à ce qu'on s'occupe d'eux. Ils ont, à un haut degré, le sentiment de leur valeur dans la société, et c'est en exploitant ces dispositions que les démagogues agissent sur eux. » Donc il n'y a pas là de rouges très violents ; c'est un trait qui a persisté. Le procureur constate une entente remarquable chez les ouvriers et un certain penchant à la discussion : « Réunions fréquentes, mais peu nombreuses, dans les cafés et les cabarets, où ils discutent froidement les actes et les hommes du gouvernement, les débats parlementaires, les projets de lois ; discours sérieux et souvent théoriques. »

III. *Région du Sud-Est.* — Cette région se subdivise en Dauphiné (trois départements) et Provence (quatre départements).

1° Le Dauphiné comprend trois départements (l'Isère, la Drôme et les Hautes-Alpes) ayant chacun une vie politique différente.

L'Isère est, en grande majorité, républicaine ; d'opinion d'abord modérée, elle est ensuite devenue montagnarde. « Population à la fois honnête et intéressante, courageuse et prudente, qui ne s'engage pas volontiers dans une entreprise hasardeuse. Ici, on ne se pose guère contre le gouvernement en ennemi radical et déclaré ; on agit sourdement et on s'exprime à demi-mot. On a pour principe d'endormir l'autorité ou de lui rendre la lutte plus désavantageuse en se présentant à elle comme si on ne voulait pas lutter. On aime à se barricader contre le pouvoir dans une légalité inoffensive en apparence... Grenoble résume le département. » — Il y a quelques légitimistes ; mais ils sont sans cohésion et si faibles, qu'ils se réunissent aux napoléoniens. Les légitimistes sont extrêmement impopulaires ; les paysans sont avant tout antilégitimistes ; ils haïssent les blancs et les prêtres ; ils ont voté à la fois pour Napoléon et pour des républicains. Les maires sont généralement hostiles au gouvernement. Le procureur croit les ouvriers agités par la propagande de Lyon, mais n'a pas de preuve d'affiliation.

La situation est à peu près la même dans toutes les villes : Grenoble, la Tour, Saint-Marcellin. Partout des municipalités hostiles.

Vienne présente des conditions particulières : une partie de

l'arrondissement, plus tard annexée à Lyon, la Guillotière, est une région industrielle, jusqu'à Vimal ; elle suit le mouvement lyonnais. La partie agricole de l'arrondissement est napoléonienne.

La Drôme est divisée par régions. Le Nord du département, Valence surtout et le pays qui touche à l'Isère, est devenu rouge ; de même sont républicains les centres industriels de Romans, Bourg-de-Péage, Saint-Vallier et la région le long du Rhône, certaines parties de l'arrondissement de Valence, comme Loriol, ou de celui de Montélimar, comme Marsanne. — Presque tout l'arrondissement de Die est républicain pour des raisons locales ; ainsi Crest et Saillans, où éclatent des désordres. Cette partie du département s'est soulevée au coup d'Etat ; elle a été décimée par la répression ; il s'est pourtant maintenu une opposition républicaine, même sous l'empire.

Les conservateurs, surtout les légitimistes, dominent dans la montagne et dans le Sud, près de Vaucluse, dans une partie de l'arrondissement de Valence, comme Martel, et surtout dans l'arrondissement de Nyons, à l'exception du canton du Buis et de tous les protestants qui sont « ultra démocrates ».

Les Hautes-Alpes sont un département de montagne, très peu peuplé. La vie politique y existe à peine. — Les conservateurs dominent probablement dans les trois arrondissements, surtout à Embrun. Mais une influence locale personnelle, celle de Chaix, a groupé quelques républicains à Gap et à Saint-Bonnet. Chaix fait une tournée en 1831 et se rapproche du pays montagnard.

Le gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

SERVICES DIRECTS

entre

Paris et l'Algérie, la Tunisie et Malte

(viâ MARSEILLE)

BILLETS SIMPLES VALABLES 15 JOURS

De Paris aux ports ci-après ou vice-versa	PRIX PAR LES PAQUEBOTS				
	1 ^{re} de la Compagnie Générale Transatlantique		2 ^o de la Compagnie de Navigation mixte (Touache)		
	1 ^{re} classe	2 ^e classe	1 ^{re} classe	2 ^e classe	3 ^e classe
Alger.	186. »	130. »	171. »	115. »	67. »
Bizerte, Bône, Bougie, Philippeville, Oran, Tunis (viâ Bizerte).	171. »	120. »	»	»	»
Bône, Philippeville.	»	»	171. »	115. »	67. »
Oran	»	»	156. »	105. »	64. »
Tunis (direct)	186. »	130. »	166. »	115. »	67. »
Malte (la Valette).	241. »	170. »	»	»	»

Ces prix comprennent la nourriture à bord des paquebots.

Arrêts facultatifs sur le réseau P.-L.-M. à toutes les gares de l'itinéraire.
Franchise de bagages de 30 kilogr. en chemin de fer et, sur les paquebots, de 100 kilogr. en 1^{re} classe, de 60 kilogr. en 2^e classe et de 30 kilogr. en 3^e classe.
Enregistrement direct des bagages de Paris aux ports algériens et tunisiens.

Délivrance des billets à Paris : à la gare de Paris P.-L.-M., au bureau des passages de la Compagnie Générale Transatlantique, 12, boulevard des Capucines, et à l'Agence de la Compagnie de Navigation mixte (Touache), chez M. Desbois, 9, rue de Rome.

Nota. — En prévision des changements qui pourraient être apportés par les Compagnies de navigation dans leur prix de passage, consulter les tarifs des prix de passage de ces Compagnies.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

*Extrait de notre catalogue de Livres de Prix,
Enseignement secondaire.*

COUAT (A.). Recteur de l'Académie de Bordeaux. — **Homère.**
— **L'Odyssée**, analyse et extraits.

Un volume in-12, broché. 2 »

CROZALS (J. de), Professeur à la Faculté des lettres de Grenoble.

— **Plutarque.** — **Les Grecs illustres**, choix et extraits.

Un volume broché. 2 »

DEBIDOUR (A.), Inspecteur général de l'Instruction publique,
et ÉTIENNE (E.) — **Les Chroniqueurs français du moyen
âge**, études, analyses et extraits.

Un très fort volume de 400 pages in-12, broché. . . . 3 »

DESDEVICES DU DEZERT (G.), Professeur à la Faculté des
Lettres de Clermont-Ferrand. — **L'Espagne de l'ancien
régime.** — *La société.*

Un volume in-8°, broché. (I. P.). 5 »

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.

— **L'Espagne de l'ancien régime.** — *Les institutions.*

Un volume in-8°, broché. (I. P.). 5 »

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.

— **L'Espagne de l'ancien régime.** — *La richesse et la civilisation.*

Un volume in-8°, broché. (I. P.). 5 »

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.

— **L'Eglise et l'État en France**, Tome premier, depuis l'Edit
de Nantes jusqu'au Concordat (1598-1801).

Un volume in-8°, broché. 5 »

Le tome II est en préparation.

DESJARDINS (Paul). — **Esquisses et impressions.**

Un volume in-18 jésus, broché 3 50

DUMESNIL (Georges), Professeur à l'Université de Grenoble, Lauréat de l'Académie des sciences morales et politiques (prix de Joëst). — **L'âme et l'évolution de la littérature des origines à nos jours.**

Deux volumes in-18, brochés (*Les volumes ne se vendent pas
pas séparément*). Prix de l'ouvrage complet. 7 »

Couronné par l'Académie Française (Prix Halphen).

DUMESNIL (René). — **Flaubert.** — *Son hérédité.* — *Son milieu.*
— *Sa méthode.*

Un volume in-16, broché. 3 50

Année scolaire 1907-1908

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

ABONNEMENT

UN AN

France. 20 fr.
payables 10 francs au comptant et le surplus par
5 francs les 15 février et 15 mai 1908.
Étranger. 23 fr.
payables en une seule fois.
Le NUMÉRO : 60 centimes

SOMMAIRE

Pages

- 817 ORIGINES ET PREMIÈRES MANIFESTATIONS DE L'ES-
PRIT PHILOSOPHIQUE DANS LA LITTÉRATURE
FRANÇAISE, DE 1675 A 1748. — *Bayle (fin) ;
ses idées, son influence.* **Gustave Lanson,**
Professeur à l'Université de Paris.
- 830 L'EGLISE ET L'ÉTAT EN FRANCE, DEPUIS 1848
JUSQU'A NOS JOURS. — *L'avenir de l'Eglise.* **G. Desdèvises du Dezert,**
*Professeur à l'Université
de Clermont-Ferrand.*
- 845 HISTOIRE POLITIQUE DE LA FRANCE CONTEMPO-
RAINE DEPUIS 1848. — *Répartition géo-
graphique des partis en 1849 (fin). —
Lutte du gouvernement contre les rouges.* **Charles Seignobos,**
Professeur à l'Université de Paris.
- 856 TABLE DES MATIÈRES. Année scolaire 1907-1908.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

Tous les droits de reproduction sont réservés.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIES

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

Livres de Distributions de Prix

TOUS LES OUVRAGES SONT ILLUSTRÉS

DE NOMBREUSES GRAVURES

360 VOLUMES en 22 Séries

Nous envoyons franco sur demande :

Le Catalogue de Livres pour distributions de prix
Enseignement secondaire ;

Le Catalogue de Livres pour distributions de prix
Enseignement primaire.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Origines et premières manifestations
de l'esprit philosophique dans la littérature française, de 1675 à 1748.

Cours de M. GUSTAVE LANSON,

Professeur à l'Université de Paris.

Bayle (*fin*) : ses idées, son influence.

Nous avons vu comment Bayle avait conçu l'article *David* du *Dictionnaire historique et critique*. Nous retenons de cet article que David, « ce soleil de sainteté », fut un « homme de sang », déloyal, cruel, luxurieux ; nous emportons cette idée que la piété et la vertu sont choses absolument distinctes, et cette maxime qu'il faut juger les actes, fussent-ils ceux d'un prophète, avec le critérium de la conscience et non d'après l'Écriture sainte.

L'article fit un grand scandale. Le consistoire de Rotterdam intervint, et Bayle fut forcé de retoucher ce qu'il avait écrit. Même des amis de Bayle — sans doute des ecclésiastiques érudits — furent révoltés de ses hardiesses (1). Cependant plusieurs lecteurs protestèrent contre toute modification de l'article, et voulurent le posséder dans son intégrité. Le libraire, menacé par eux, s'exécuta, et fit tirer à part l'article sous sa première forme. Enfin l'article fut rétabli dans la troisième édition.

(1) Cf. la thèse de Delvolvé sur *P. Bayle*, p. 240.

Après cet article historique (au moins en apparence), examinons maintenant un article de doctrine, l'article *Manichéens*.

Nous apprenons que les Manichéens sont des « hérétiques dont l'infâme secte, fondée par un certain Manès, commença au III^e siècle, s'établit en plusieurs provinces, et subsista fort longtemps ». Cette secte, dit Bayle, enseignait « les choses du monde qui devaient donner le plus d'horreur ». Cependant, remarque Bayle avec une naïveté apparente, « il faut avouer que ce faux dogme, beaucoup plus ancien que Manès, et insoutenable dès que l'on admet l'Écriture sainte, ou en tout ou en partie, serait assez difficile à réfuter, soutenu par des philosophes païens aguerris à la dispute. Ce fut un bonheur que saint Augustin, qui savait si bien toutes les adresses de la controverse, abandonnât le manichéisme, car il eût été capable d'en écarter les erreurs les plus grossières, et de fabriquer du reste un système qui, entre ses mains, eût embarrassé les orthodoxes. » Cela équivaut à dire que, si le manichéisme n'a pas triomphé, la chose a tenu simplement à ce que cette doctrine n'a pas eu la chance d'être défendue par un grand esprit.

Examinons les notes. Dans la *note A*, Bayle donne quelques détails sur la vie et le caractère de Manès, et il ne manque pas de rapporter à ce sujet de nombreuses anecdotes.

Le début de la *note B* est consacré à quelques considérations sur le dogme des deux principes manichéens du bien et du mal. Bayle montre la singularité de ces croyances et les pratiques scandaleuses auxquelles se livraient ces hérétiques. Mais, tout de suite, il se demande si l'on est bien certain de l'authenticité de ces pratiques : « On a trouvé bon, dit-il, d'exterminer tous les livres des Manichéens : cela peut avoir eu ses utilités ; mais il en résulte un petit inconvénient : c'est que nous ne pouvons pas être assurés de leur doctrine, comme nous le serions en consultant les ouvrages de leurs plus savants auteurs. »

Dans la *note C*, Bayle nous rappelle que le manichéisme n'est pas une invention de Manès. Il existait déjà avant lui. « Le dogme des deux principes était connu dans le monde longtemps avant la prédication des apôtres. » Plutarque, [dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*, nous apprend « l'antiquité et l'universalité de ce système, non pas comme un simple historien, mais comme un fidèle sectateur ». Suit une longue citation de Plutarque. « J'ajoute, dit Bayle, que les philosophes perses, bien plus anciens que ceux d'Égypte, ont enseigné constamment cette doctrine. » Ainsi le manichéisme n'a pas été une fantaisie d'un rêveur ou d'un fou, c'est une attitude intellectuelle qui a séduit beaucoup de penseurs.

Dans la note D, Bayle reprend ce qu'il a dit dans le texte du haut de la page sur la difficulté que des philosophes païens éprouveraient à réfuter cette doctrine. La note va montrer que cette réfutation ne serait pas moins difficile pour des chrétiens. — « Par les raisons *a priori*, dit Bayle, ils [les Manichéens] auraient été bientôt mis en fuite ; les raisons *a posteriori* étaient leur fort ; c'était là qu'ils se pouvaient battre longtemps, et qu'il était difficile de les forcer. » En effet, si l'on admet *a priori* un Etre qui existe par lui-même, qui est nécessaire, qui est éternel, cet Etre sera forcément unique, infini et tout-puissant, et l'hypothèse des deux principes éternels, indépendants et contraires, est absurde. Mais, pour qu'un système soit bien établi, il ne suffit pas que « les idées en soient distinctes », il faut aussi qu'« il puisse donner raison des expériences ». Or, en fait, les phénomènes de la nature peuvent-ils facilement s'expliquer par l'hypothèse d'un seul principe ? L'expérience montre que non. Elle nous fait toucher du doigt le mal universel. Et, à ne prendre que l'homme, l'homme seul, « ce chef-d'œuvre de son Créateur entre les choses visibles, l'homme seul, dis-je, fournit de très grandes objections contre l'unité de Dieu... L'histoire n'est, à proprement parler, qu'un recueil des crimes et des infortunes du genre humain ; mais remarquons que ces deux maux, l'un moral et l'autre physique, n'occupent pas toute l'histoire ni toute l'expérience des particuliers : on trouve partout et du bien moral et du bien physique, quelques exemples de vertu, quelques exemples de bonheur, et c'est ce qui fait la difficulté ! » — S'il n'y avait que du mal, en effet, la bonté seule de Dieu serait en cause, et non son unité. Mais ce qui fait la difficulté, c'est le mélange du bien et du mal dans le monde, et c'est là que se trouve le fort de la secte de Zoroastre.

Et, pour bien montrer « combien il serait difficile de réfuter ce faux système » ; pour nous amener à conclure que « les lumières de la révélation » peuvent seules le ruiner, Bayle feint une dispute entre Melissus et Zoroastre, « tous deux païens, et grands philosophes ». Melissus surpasse Zoroastre « dans la beauté des idées » et « dans les raisons *a priori* ». Mais Zoroastre lui répond : « Je vous surpasse dans l'explication des phénomènes et dans les raisons *a posteriori*. Et puisque le principal caractère du bon système est d'être capable de donner raison des expériences, et que la seule incapacité de les expliquer est une preuve qu'une hypothèse n'est point bonne, quelque belle qu'elle paraisse d'ailleurs, demeurez d'accord que je frappe au but en admettant deux principes, et que vous n'y frappez pas, vous qui n'en admet-

tez qu'un. » Autrement dit, si l'expérience seule nous permet de juger de la vérité d'une doctrine, c'est Zoroastre qui a raison. Mais la Révélation nous garantit que les Manichéens ont tort, dit malicieusement Bayle : il n'y a plus qu'à s'incliner.

Et Bayle s'incline, en effet, mais non pas toutefois sans nous avoir renvoyés aux articles *Pauliciens* et *Marcionites* de son *Dictionnaire*.

Reportons-nous donc à ces articles.

Que nous apprennent les notes de l'article *Pauliciens* ? C'est que ce sont précisément les chrétiens qui ont de la peine à réfuter le Manichéisme. Les Pères de l'Eglise, en effet, « n'ont guère bien répondu aux objections qui se rapportent à l'origine du mal ». L'Ecriture n'admet qu'un bon principe, « et cependant le mal moral et le mal physique se sont introduits dans le genre humain. Il n'est donc pas contre la nature du bon principe qu'il permette l'introduction du mal moral, et qu'il punisse le crime, car il n'est pas plus évident que 4 et 4 font 8 qu'il est évident que, si une chose est arrivée, elle est possible. *Ab actu ad potentiam valet consequentia*... Voilà un rempart imprenable, et cela suffit pour rendre victorieuse la cause des orthodoxes, encore que leurs raisons *a priori* pussent être réfutées. Mais le peuvent-elles être, me dira-t-on ? — Oui, répondrai-je : la manière dont le mal s'est introduit sous l'empire d'un souverain Etre infiniment bon, infiniment saint, infiniment puissant, est non seulement inexplicable, mais même incompréhensible. » Et Bayle montre que les Pères de l'Eglise ont fait à cette question des réponses « pitoyables », souvent même contradictoires, erronées, peut-être hérétiques. En passant, Bayle donne quelques atteintes vigoureuses à Jurieu, auquel il n'est pas fâché de porter un coup lorsque l'occasion se présente. D'ailleurs, ajoute-t-il, les orthodoxes sont mal venus à réfuter les Manichéens, car ils sont eux-mêmes manichéens sans le savoir : ils admettent Dieu et le diable, c'est-à-dire en somme deux premiers principes ; ils sont *dithéistes*, comme dirait Bekker. Et, qui plus est, ils font créer le mauvais principe par le bon, alors que le bon eût pu arrêter le mauvais dès le premier pas : c'est le comble de l'absurdité. « Il faut humblement reconnaître que toute la philosophie est ici à bout, et que sa faiblesse nous doit conduire aux lumières de la Révélation, où nous trouverons l'ancre sûre et ferme. » Vous voyez que, malgré cette malicieuse conclusion, Bayle a considérablement réparé, dans cet article *Pauliciens*, les concessions qu'il avait faites dans l'article *Manichéens*.

Lisons maintenant l'article *Marcionites*. Bayle nous donne quel-

ques détails sur la vie de l'hérésiarque Marcion, et sur ses disciples. Il dit que la secte des Marcionites « se glorifiait de ses prétendus martyrs. » Et comme « ce fait a donné lieu à une dispute » à laquelle ont pris part notamment le P. Maimbourg et Jurieu, Bayle produit l'une après l'autre, dans la *note E*, toutes les pièces de ce procès, ce qui lui fournit l'occasion de montrer que Maimbourg et Jurieu usent d'une mauvaise méthode historique. Après avoir ainsi mis en lumière « la mauvaise foi qui règne dans les disputes », et après avoir donné à ses adversaires une leçon de probité et d'exactitude, Bayle s'attaque à Origène et à saint Basile, et fait voir qu'en somme, ni les Pères de l'Eglise ni les écrivains modernes n'ont donné une réponse juste et intelligente à la question de l'origine du mal. Reprenant une idée de l'article *Manichéens*, il écrit (*note F*) : « Si un homme d'autant d'esprit que M. Descartes avait eu en main cette affaire, on n'aurait pas pu confondre le système des deux principes aussi aisément que les Pères le confondaient » ; et il conclut que « la Révélation est l'unique magasin des arguments qu'il faut opposer à ces gens-là [aux Marcionites] ».

En résumé, de ces articles et de ces notes sur les *Manichéens*, sur les *Pauliciens* et sur les *Marcionites*, on peut dégager les idées suivantes :

1° Les chrétiens n'ont rien de raisonnable à opposer au manichéisme : ils ne peuvent pas se mettre d'accord entre eux, et ils se détruisent les uns les autres.

2° Les chrétiens n'ont qu'une ressource : c'est de se rabattre sur la Révélation, car la raison et les faits ne peuvent que confirmer le manichéisme. D'où l'on voit clairement que la foi est une chose et que la raison en est une autre. La raison nous dit que les Manichéens sont dans le vrai ; la foi nous dit que la raison a tort.

3° Les chrétiens eux-mêmes, qui s'abritent derrière la Révélation, font une grande place au manichéisme par le pouvoir qu'ils donnent au diable.

4° L'analyse *a priori* a conduit au rejet de l'hypothèse manichéenne. La raison, d'autre part, rejette l'hypothèse polythéiste. Dès lors, si un Dieu ne suffit pas, si deux Dieux ne valent pas, si plusieurs ne se conçoivent pas, le mieux est de ne pas admettre de Dieu du tout.

Bien entendu, Bayle ne formule nulle part avec netteté cette conclusion : mais tout lecteur la tirera aisément de l'examen fait par Bayle du problème du mal, et on ne peut en tirer d'autre.

*
**

En 1704, Bayle publie sa *Réponse aux questions d'un provincial* ; l'ouvrage fut complété en 1706 et comprit 4 volumes.

C'est une sorte de journal, ou mieux de revue philosophique et historique, dont Bayle est seul rédacteur, et où il aborde les questions les plus diverses.

Les points sur lesquels il revient le plus souvent sont les suivants :

1° La question des sorciers et du surnaturel, déjà amplement traitée par lui dans les *Pensées sur la Comète*, est reprise, et poussée jusqu'à la critique très vive du miracle.

2° La question de l'origine du mal le préoccupe sans cesse. A propos de l'ouvrage de King (1), Bayle reprend et ramasse ici toutes les discussions éparses dans son *Dictionnaire* sur cet obsédant problème. Leibniz lui répondra, en 1710, dans sa *Théodicée*.

3° La valeur de l'argument du consentement universel, allégué en faveur de l'existence de Dieu. Bayle dit que ce consentement n'existe pas ; il s'attache à ruiner cette idée et il montre que ceux qui l'ont proclamée se sont contentés à peu de frais.

4° L'accord de la raison et de la foi est impossible. Le cas le plus fréquent est celui où la raison et la foi se contredisent. Leur séparation est donc seule légitime.

5° Le danger qu'il y a pour un Etat à contenir plusieurs religions. Cela semble en contradiction avec ce que Bayle disait dans son *Commentaire sur le « Compelle intrare »*. Au fond, la contradiction n'existe pas. Dans le *Commentaire*, Bayle disait que plusieurs religions ne mettent pas un Etat en péril, si elles savent se tolérer. Dans la *Réponse aux questions d'un provincial*, Bayle fait un pas de plus : il se demande si l'état d'esprit religieux, si la « mentalité » religieuse, comme nous disons, est réellement susceptible de tolérance. Et il conclut que non. Les croyants profonds et sincères désirent toujours anéantir les croyances autres que les leurs. Ils sont portés au fanatisme. Dès lors, s'il est vrai que la suprématie d'une seule religion aboutit à faire peser la tyrannie sur les consciences, il est non moins certain que la présence dans un même Etat de dix religions doit conduire à la guerre civile. Concluez : Bayle ne conclut pas à la suppression de toutes les religions au profit d'une seule. Non ; la conclusion qui s'impose, c'est que l'esprit

(1) Ouvrage latin de Guillaume King, évêque de Londonderry, sur l'*Origine du mal*, paru à Londres en 1702. — Cf. Bayle, Œuvres, in-folio, t. III, p. 694 et 650.

religieux est une cause de trouble et d'insécurité pour les Etats ; c'est que la conscience morale est préférable à la conscience religieuse.

*
**

Telles sont les positions essentielles de Bayle. Quelque chose cependant lui a manqué : ce sont des principes de politique, des réflexions qui manifestent une conscience sociale. Non que Bayle soit dépourvu d'idées à ce sujet ; mais elles sont rudimentaires et confuses.

C'est ainsi, par exemple, qu'il ne croit pas au bon despote. Il montre sa défiance à cet égard dans sa *Réponse aux questions d'un provincial* (1).

Il n'admet pas davantage la tyrannie du nombre (2). S'il est inique de voir un despote contraindre la liberté naturelle de ses sujets, il n'est pas moins inique, selon lui, de voir la volonté collective d'une foule contraindre la liberté d'un seul homme. Bayle n'accepte donc point la doctrine de beaucoup de ses coreligionnaires sur la souveraineté du peuple. Si ce n'est pas Bayle qui a écrit l'*Avis aux Réfugiés* (1690), comme on le lui a reproché — (l'ouvrage est sans doute d'un ami de Bayle, l'abbé de La Roque, et Bayle n'a fait que le publier), — Bayle est, du moins, en parfait accord avec l'auteur et il en approuve les principales conclusions.

Ce que Bayle veut avant tout, c'est la paix et la tranquillité ; c'est là la base de sa politique, et il est prêt à faire tous les sacrifices pour obtenir cette paix qui lui est si chère. Il gardera donc les maximes de soumission au pouvoir, qui ont été celles de la plupart des incrédules au XVIII^e siècle. Bayle est très loin de cette foi en la raison, de cette confiance en la force de l'esprit humain qui mènera les philosophes du XVIII^e siècle à une politique libérale. On a dit que Bayle a gardé du christianisme un jugement pessimiste sur l'humanité. Je ne crois pas que cela soit exact. Bayle n'est ni pessimiste ni optimiste. Il ne croit pas au péché originel, mais il ne croit pas que l'homme soit bon. En réalité, l'homme est mêlé, voilà ce que nous montre l'expérience : il y a dans l'homme du bien et du mal. Ce n'est pas la religion, ce n'est pas l'« aventure de la pomme », qui montrent à Bayle que les concupiscences sont mauvaises ; ce sont les faits, c'est l'histoire de l'esprit humain. Bayle voit que les facultés de l'homme sont

(1) Cf. *Œuvres in-folio*, t. I, p. 283.

(2) *Ibid.*, p. 291, 295.

faibles, et que l'homme est organisé pour l'erreur par l'imagination et les sens. Telle est la conclusion où il aboutit, lorsqu'il raisonne *à posteriori*.

Mais si Bayle ne réhabilite pas les passions, il est sur la voie qui mène à cette réhabilitation. Bayle se rend bien compte que la société est construite sur les passions, qu'elle repose sur l'avarice, sur l'ambition et sur tous les vices ; c'est par les sept péchés capitaux que s'opère le progrès de la civilisation. Et, ici, Bayle a précédé Mandeville, l'auteur anglais de la *Fable des Abeilles*, qui ne fera que reprendre ses idées.

L'homme n'étant guidé que par la passion et par l'intérêt, il arrive que les hommes d'esprit sont persécutés. C'est pourquoi Bayle conseille au philosophe de se retirer dans son coin, et de renoncer à réformer les hommes. Le philosophe ne doit demander à l'Etat que la tranquillité et la tolérance. Il doit se soumettre aux puissances, quel que soit leur titre. Le philosophe sait bien que toutes les puissances ont un titre excellent, la *force* ; il est donc inutile qu'il aille se briser contre elles. Le philosophe doit s'estimer heureux, si on le laisse tranquille.

Mais Bayle — et nous le surprenons ici en flagrant délit de contradiction —, Bayle lui-même ne se contente pas de penser : il *publie* sa pensée. Donc il *veut* qu'elle se répande, donc il *veut* agir, donc il fait effort pour exciter les germes de raison qui sont dans le monde. C'est qu'au fond et en fait, il croit à la raison humaine ; sinon, sa production littéraire ne serait pas aussi considérable. Bayle voit que la raison humaine est actuellement faible, et il travaille à la fortifier. Certes, il ne s'abandonne pas aux illusions trop faciles ; il sait que l'œuvre sera longue et ardue ; il ne parle pas du succès prochain ; mais, en définitive, il faut bien que Bayle ait eu en la raison une robuste confiance, pour qu'il se soit ainsi consacré tout entier à ce gigantesque travail de toute sa vie.

*
* *

Le succès de Bayle fut immense. Il est attesté d'abord par le soin que prend l'autorité en France pour arrêter la diffusion de ses œuvres. On interdit les *Nouvelles de la République des Lettres* et le *Dictionnaire*. En 1700, l'archevêque de Besançon, M. de Grammont, lance un mandement contre Bayle.

Mais nous savons aussi que Condé lisait avec plaisir les *Nouvelles de la République des Lettres* ; Lamoignon les goûtait pareillement, et l'Académie française, oubliant les tendances « philosophiques »

de Bayle, appréciait le journal de Bayle, à cause de l'érudition de son rédacteur.

Les ouvrages de Bayle enthousiasmaient Baillet, Bernier, M^{me} de la Sablière, les abbés Nicaise et Dubos, Bensérade, Pellisson, le duc de Montausier, Lainé, La Fontaine. Voici en quels termes s'exprime La Fontaine dans une lettre à M. Simon de Troyes, où il décrit un dîner et la conversation qu'on y tint en février 1686 :

Aux journaux de Hollande il nous fallut passer.
Je ne sais plus sur quoi, mais on leur fit critique.
Bayle est, dit-on, fort vif ; et, s'il peut embrasser
L'occasion d'un trait piquant et satirique,
Il la saisit, Dieu sait, en homme adroit et fin :
Il trancherait sur tout, comme enfant de Calvin,
S'il osait ; car il a le goût avec l'étude.
Le Clerc pour la satire a bien moins d'habitude ;

Il est savant, exact, il voit clair aux ouvrages ;
Bayle aussi. Je fais cas de l'une et l'autre main :
Tous deux ont un bon style et le langage sain.
Le jugement en gros sur ces deux personnages,
Et ce fut de moi qu'il partit,
C'est que l'un cherche à plaire aux sages,
L'autre veut plaire aux gens d'esprit (1).

Le succès du *Dictionnaire* fut particulièrement considérable. Lorsque le Danois Holberg vint à Paris, où il séjourna pendant une partie des années 1715-1716, il put noter comme un fait mémorable, qu'à la Bibliothèque Mazarine les étudiants arrivaient avant l'ouverture des portes pour prendre le *Dictionnaire*.

Boileau, Saint-Evremond, Mathieu Marais, font de Bayle le plus grand cas. Au contact de la pensée de Bayle, il se forme une sorte d'école ou de groupe imprégné d'esprit *bayliste*. Le mot est de Mathieu Marais, qui écrit en 1711 : « Je suis *bayliste* ; j'accepte volontiers ce titre, et je ne crois pas qu'il s'élève jamais une cabale assez forte pour me faire rétracter ni pour détruire le temple que nous lui bâtons (2). » C'est encore une *bayliste* que cette M^{me} de Mérignac, que le même Mathieu Marais appelle « un esprit sublime, élevé, vif, fort, d'une philosophie très pyrrhonnienne (3) ». Les *baylistes* sont des esprits fins, curieux, sceptiques, qui aiment la vérité, mais qui, n'aspirant pas à entrer en lutte

(1) Œuvres complètes (Ed. Hachette), t. IX, p. 269.

(2) Cité par Aubertin, *L'Esprit public au XVIII^e siècle*, p. 38.

(3) *Ibid.*, p. 43.

contre les puissants, ne sont pas remuants, et se contentent de penser tout bas, de jouir tout bas de leur liberté intellectuelle.

L'influence de Bayle ne s'exerce pas seulement de son vivant ; elle se prolonge à l'infini. On peut dire — en tenant compte toutefois des restrictions énoncées plus haut — que Bayle a été un des créateurs du mouvement philosophique du XVIII^e siècle, un des penseurs qui lui ont fourni le plus d'aliments. S'il n'a pas inventé une seule des grandes idées qui auront cours au XVIII^e siècle, Bayle en a établi quelques-unes, en critiquant les arguments et les objections des défenseurs de toutes les orthodoxies. C'est Bayle qui a définitivement répandu l'idée de tolérance ; c'est Bayle qui a montré que l'idée de Providence n'était pas soutenable aux yeux de la raison ; c'est grâce à Bayle qu'on a pu, pour la première fois, lire en français l'apologie de toutes ces manières de penser, dont on n'avait lu jusque-là que de copieuses réfutations. M. Brunetière a fortement indiqué tout cela dans son article sur la critique de Bayle, un des meilleurs qu'il ait écrits.

Bayle a contribué, plus que personne, à fonder la morale des honnêtes gens, cette morale que beaucoup de ses contemporains, nous l'avons vu, pratiquaient déjà. Autour de lui, on tendait visiblement à séparer la morale selon le monde de la morale selon le christianisme : Bayle est venu justifier cette tendance par la doctrine. Il a apporté l'idée du critérium souverain de la conscience, en conseillant à l'homme de ne céder à aucune autorité, fût-ce la Révélation, qui soit en opposition avec le commandement du sens intérieur. Voici comment il s'exprime au début du *Commentaire philosophique sur le COMPELLE INTRARE* :

« S'il peut y avoir certaines limites à l'égard des vérités spéculatives, je ne pense pas qu'il y en doive avoir aucune à l'égard des principes pratiques et généraux qui se rapportent aux mœurs. Je veux dire que, sans exception, il faut soumettre toutes les lois morales à cette idée naturelle d'équité, qui, aussi bien que la lumière métaphysique, *illumine tout homme venant au monde*. Mais, comme les passions et les préjugés n'obscurcissent que trop souvent les idées de l'équité naturelle, je voudrais qu'un homme qui a dessein de les bien connaître les considérât en général, et en faisant abstraction de son intérêt particulier, et des coutumes de sa patrie. Car il peut arriver qu'une passion fine et tout ensemble bien enracinée, persuadera à un homme qu'une action qu'il envisage comme très utile et très agréable pour lui, est conforme à la raison : il peut arriver que la force de la coutume, et le tour que l'on a donné à l'âme en l'instruisant dans l'enfance, feront trouver de l'honnêteté où il n'y en a pas. Pour donc se

défaire de ces deux obstacles, je voudrais qu'un homme qui veut connaître distinctement la lumière naturelle par rapport à la morale, s'élevât au-dessus de son intérêt personnel et de la coutume de son pays, et se demandât en général : « Une telle chose est-elle juste, et s'il s'agissait de l'introduire dans un pays où elle ne serait pas en usage, et où il serait libre de la prendre ou de ne la prendre pas, verrait-on, en l'examinant froidement, qu'elle est assez juste pour mériter d'être adoptée (1) ? »

Bayle veut donc une maxime de conduite qui soit bonne pour tous les hommes et pour tous les pays. Cela, vous le voyez, nous conduit tout près de Kant.

C'est Bayle aussi qui a muni la philosophie incrédule des moyens de saper les fondements historiques des croyances religieuses. Bayle n'est pas un exégète de profession ; mais il a vulgarisé les résultats de l'exégèse catholique hétérodoxe et de l'exégèse protestante. Sans doute, d'autres aliments seront fournis à l'incrédulité, soit par les déistes anglais, comme Collins et Toland, soit par les théologiens protestants, comme Le Clerc. Mais Bayle a le premier montré combien il était utile d'aborder les problèmes historiques, philologiques, exégétiques, qui se posent autour des textes sacrés ; il a enseigné les méthodes, et son œuvre elle-même est devenue un arsenal d'arguments et de textes.

Bayle a eu sa part aussi dans la naissance de la critique historique. Nous aurons, plus tard, à revenir sur ce point. Il a contribué à ruiner le goût de la métaphysique au profit de la critique psychologique et expérimentale. Il n'a cessé de recommander l'étude des faits. Désormais, et grâce à lui, on s'habitue à frapper de suspicion tout ce qui est invérifiable à l'expérience.

Ce n'est pas que l'œuvre de Bayle manque de conclusions positives. Bayle n'est ni un pur critique ni un pur sceptique. S'il n'a pas fait de construction véritable, il est cependant assez facile, comme l'a bien montré M. Delvolvé dans sa thèse, de dégager de son immense production des conséquences pratiques, que Bayle n'a pas dégagées nettement lui-même, soit par mesure de prudence, soit parce que son tempérament le poussait à se défier de tout système.

En tout cas, c'est surtout par son attitude critique que Bayle a frappé les hommes du XVIII^e siècle. On a vu en lui un maître d'examen et de doute. Il a fourni la méthode de la critique analytique et rationnelle, et il en a fourni aussi la tactique. Dans un pays où il était dangereux de parler trop net, il a donné l'exemple

(1) Œuvres in-f°, t. II, p. 368.

des conclusions dissimulées ou escamotées, des objections présentées en toute leur lumière sans être suivies de réfutations, ou réfutées d'une manière volontairement faible et ridicule, ce qui leur conserve toute leur valeur; il s'est incliné profondément devant la Révélation, mais en n'oubliant jamais de montrer que la raison la contredit et la détruit. La forme alphabétique lui a permis de reproduire dix, vingt, trente fois, la même idée dans son *Dictionnaire*, et de la faire ainsi pénétrer tôt ou tard dans les esprits.

Mais, quoi qu'ait pu en penser le grand public de son temps, Bayle n'a pas été uniquement un maître de scepticisme. Quand on se place sur le terrain pratique, on voit que, même pour ceux de ses contemporains qui ont été incapables de saisir les vues positives de ses œuvres, Bayle a joué le rôle d'un initiateur puissant et fécond. Par sa méthode tout intellectuelle, il a travaillé à former et à dégager des sentiments d'humanité et d'équité; il a libéré les consciences; il a donné à l'homme plus de foi en lui-même; il lui a inspiré le courage de marcher dans le sens que sa conscience lui indiquait, en négligeant la confusion des contradictions doctrinales et des autorités traditionnelles. Bayle a excité chez ceux qui sont venus après lui la force pratique d'agir.

Son influence est telle que, sur certains points, il semble que le XVIII^e siècle n'a pas pu marcher, parce que Bayle l'avait immobilisé (par exemple sur l'interprétation de Spinoza).

Aussi ne faut-il pas trop s'étonner que Bayle ait été en butte aux attaques des partisans de toutes les traditions.

Parmi les protestants, Jacquelot, Le Clerc, Jurieu, l'ont combattu avec ardeur, de son vivant. Saurin, en 1717, prêche un sermon contre Bayle: vous le trouverez au tome III de ses *Sermons*. Muralt le traite de « charlatan ». Crouzas écrit, en 1733, un *Examen du Pyrrhonisme*, presque uniquement dirigé contre lui.

Les catholiques ne l'ont pas ménagé non plus: l'abbé d'Houteville, dans sa *Religion chrétienne prouvée par les faits* (Paris, 1722, in-4°), le prend spécialement à partie. Le P. Porée va même jusqu'à lui dénier toute loyauté dans la discussion: *Probitatem non do*, écrit-il à propos de Bayle. C'est après s'être entretenu avec Bayle que le cardinal de Polignac écrit son *Anti-Lucrèce* (1). D'Olivet trouve Bayle « pernicieux ». Le janséniste Panckoucke, dans son *Essai sur les philosophes ou les Egarements de la raison*

(1) Ce poème latin, que le cardinal de Polignac, mort en 1742, n'eut pas le temps d'achever, fut publié à Paris en 1745 (2 vol. in-8°). — Bougainville en donna une traduction française en prose, en 1749.

sans la foi (1743, in-12; reproduit en 1753 sous le titre d'*Usage de la raison*), appelle Bayle un « impudent cynique ». Un jésuite, le P. de Neuville, l'attaque dans ses *Sermons*. (Voyez sur le P. de Neuville la thèse récente de l'abbé J. Bézy; Paris, Picard, 1904, in-8°.) Un autre jésuite, le P. de Marsy, ayant donné à Londres, en 1755, une *Analyse raisonnée des œuvres de M. Bayle* (4 vol. in-12), qui parut suspecte d'hétérodoxie, voit son ouvrage condamné à être brûlé par arrêt du Parlement de Paris (1756). — Chaudon, dans son *Dictionnaire philosophique*, en 1767, dit que Bayle est un écrivain « pernicieux » et un « dangereux ennemi de la religion ».

Ainsi Bayle au xviii^e siècle, comme Montaigne au xvi^e et au xvii^e, a été attaqué parce qu'il enseignait à douter. On l'a dénoncé et poursuivi comme le livre de chevet de l'incrédulité.

En revanche, le *Dictionnaire* de Bayle fit les délices de Voltaire, de d'Argenson, de Frédéric II, et, en général, des « philosophes » du xviii^e siècle. Même les esprits constructeurs, comme Montesquieu, Diderot, Rousseau, sont fortement imprégnés de lui. Pour les méthodes, les idées et les arguments, nul écrivain du siècle de Louis XIV n'a, plus que Bayle, légué de lui-même au siècle suivant.

A. C.

(A suivre.)

L'Église et l'État en France, depuis 1848 jusqu'à nos jours.

Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

L'avenir de l'Église.

Les adversaires de l'Eglise catholique croient à sa perte prochaine en France, parce qu'une Eglise dépouillée de ses biens leur paraît destinée à mourir d'inanition, et parce qu'une Eglise privée des honneurs officiels leur semble incapable de s'imposer aux respects de la foule. Nous croyons, au contraire, que le catholicisme a encore devant lui, s'il le veut, un avenir dans notre pays; nous croyons aussi qu'il ne peut espérer des victoires futures qu'à certaines conditions, et ces conditions, la longue étude que nous venons de faire de notre histoire religieuse nous permettra justement de les déterminer.

Qu'avons-nous vu au cours de ces trois siècles d'histoire religieuse, qui ont passé sous nos yeux? Quel est le fait capital qui se dégage de cette revision? Il semble bien que ce soit la lutte du principe de liberté contre le principe d'autorité; la lutte de la pensée libre contre le dogmatisme, et ne disons pas contre le dogmatisme immuable, car il a changé, disons contre le dogmatisme sans cesse aggravé de l'Eglise romaine.

La liberté religieuse apparaît dans notre histoire avec l'Edit de Nantes, et tout aussitôt le catholicisme médite la ruine de l'Edit et le rétablissement de l'unité doctrinale.

L'histoire religieuse du dix-septième siècle tient tout entière dans cette idée.

L'Eglise française recouvre alors une vigueur extraordinaire; elle bataille tout un siècle et elle triomphe de tous les ennemis de l'unité: des protestants, des jansénistes, des quiétistes, de M^{me} Guyon, de Fénelon. Non seulement l'hérésie est frappée; mais tout catholicisme qui n'est pas entièrement, absolument, régulièrement orthodoxe, est condamné. Et, jusqu'à la Révolution, l'Eglise de France triomphante jouit de sa victoire et dort sur son lit de lauriers.

Pendant son sommeil, la liberté se réveille, non plus sous une forme, mais sous mille formes; elle se répand partout; elle

s'infiltrer jusque chez les clercs ; elle règne dans les écrits et surtout dans la conversation et dans les mœurs. Quand vient la grande crise, l'Eglise, qui marche à la bataille avec d'innombrables légions, les voit avec stupeur passer presque toutes à l'ennemi. Elle se trouve bientôt presque seule en face de la liberté et tombe sous ses coups.

C'est pour se relever presque aussitôt, parce qu'il y a en elle une force incomparable ; c'est pour ressusciter sous les yeux mêmes de la liberté victorieuse.

Un moment, les deux adversaires ont été sur le point de faire la paix. Bonaparte est venu et les a enchaînés l'un et l'autre pour quinze ans.

A la chute de l'Empire, l'Eglise et la liberté sont sorties de prison presque ensemble ; mais le souvenir de leurs anciennes luttes les a empêchées de se réconcilier.

L'Eglise, auréolée par la persécution, est rentrée à Rome plus forte qu'elle n'en était sortie ; elle a trouvé en France aide et protection auprès du trône, elle a eu en de Maistre, Lamennais, Chateaubriand, des défenseurs tels qu'elle n'en connaissait plus de pareils depuis un siècle, et elle a nourri la coupable pensée de supprimer à son tour la liberté, qui lui a répondu par la révolution de 1830.

A ce moment encore, on a pu croire que le malentendu allait finir. Lamennais, mûri par la réflexion, était passé au camp libéral et entreprenait la noble tâche de réconcilier les sœurs ennemies : l'Eglise et la liberté. S'il n'avait eu devant lui que l'Eglise de France, il aurait réussi ; mais il trouva devant lui Rome, et il échoua. L'encyclique *Mirari vos* est le premier symptôme très grave de l'antilibéralisme de la papauté.

Lacordaire et Montalembert essayèrent encore de rester libéraux en restant orthodoxes, et ils eurent un instant l'illusion d'avoir réussi. On se rappelle le cri de joie et d'espérance qui salua de tous les coins du monde l'avènement du pape libéral Pie IX ; on se rappelle le cordial accueil fait par le clergé de France à la République de 1848.

Mais cette même année marqua, au contraire, la brouille définitive entre l'Eglise et la liberté. Les journées de juin en France, le meurtre de Rossi à Rome, éloignèrent plus que jamais des idées libérales et l'épiscopat français et le pontife romain ; et le second Bonaparte enchaîna la liberté française et la donna à garder à l'Eglise de France, qui fut une géolière soupçonneuse et tyrannique.

Quand la liberté et l'Eglise se retrouvèrent face à face, le

4 septembre 1870, elles étaient bien changées l'une et l'autre. Vingt ans de captivité avaient enlevé à la liberté toutes ses illusions, et l'Eglise avait elle-même étrangement vieilli. La prélature italienne, qui la gouverne, n'avait pas su éviter la ruine temporelle de la papauté ; mais elle avait entrepris d'exalter jusqu'à un point inouï sa puissance spirituelle. Le pape avait, de sa propre autorité, ajouté un dogme nouveau à la liste des dogmes orthodoxes. Le pape avait condamné la plupart des principes sur lesquels repose le droit des nations modernes. Le pape s'était fait reconnaître infaillible par un concile. Le gouvernement de l'Eglise, qui avait jadis été républicain, puis était devenu monarchique, puis monarchique absolu, avait été changé en un véritable tzarisme spirituel ; un seul homme ayant qualité pour penser pour tous.

La lutte entre l'Eglise et la liberté recommença en France dès le lendemain de l'avènement de la République. Nous avons indiqué les phases principales de cette longue lutte, et nous savons que les derniers événements ont constitué pour l'Eglise une défaite telle qu'elle n'en avait pas éprouvé de comparable depuis la Révolution.

L'histoire en main, nous sommes en droit de dire que, si l'Eglise a été vaincue et ainsi traitée, c'est pour avoir, pendant trente ans, fait la guerre à la liberté, au nom du *Syllabus* et de l'infailibilité pontificale.

Il est vrai, et incontestablement vrai, de dire qu'entre le catholicisme du *Syllabus* et de l'infailibilité et la liberté il existe une antinomie irréductible et absolue. Ces choses s'excluent mutuellement.

L'infailibilisme prend, chaque jour, sous nos yeux, un caractère plus tranchant et plus alarmant. Il entend maintenir tous les dogmes, et il a le droit légal d'ajouter indéfiniment de nouveaux dogmes aux dogmes déjà reconnus. On l'accuse avec raison « de vouloir tuer les idées à coups de bâton » (A. Loisy). Ses décisions n'inspirent d'ailleurs aucune confiance aux savants, car elles méconnaissent les résultats les plus indiscutables de la philologie et de l'exégèse. Un des maîtres de l'histoire religieuse écrivait l'an dernier à l'un de nos amis : « Je ne nie pas la possibilité de
« la foi, ce qui serait absurde, puisqu'elle existe ; je nie seule-
« ment qu'elle puisse se fonder sur des faits historiquement soli-
« des et sans suppléer par l'imagination à la pauvreté des certi-
« tudes. Loisy me paraît avoir, la mort dans l'âme, dit les mots
« définitifs sur la question. L'immense domaine métaphysique
« reste ouvert à la foi ; celui de l'histoire lui est fermé. Il est
« impossible d'aboutir à une autre conclusion, quand on écoute

« parler les textes, sans essayer de leur faire dire ce qu'ils ignorent. Entreprendre de justifier un dogme quelconque par des arguments historiques est une duperie, à laquelle peut seule se laisser prendre la prodigieuse naïveté monovisuelle d'un catholique. Les protestants, qui voient mieux le péril, s'en gardent avec un soin de plus en plus prudent, et ils ont bien raison. L'exégèse ne donne pas des certitudes historiques ; mais elle pose d'inébranlables négations dogmatiques, parmi lesquelles le croyant ne peut que s'égarer, s'il est aveugle, ou désespérer, s'il voit clair. Saint Paul, qui a prévu bien des choses, pourrait bien avoir entrevu cet inconvénient de la science du dehors, quand il a recommandé aux fidèles de la fuir. La paix de l'âme est à ce prix, strictement. J'entends la paix de l'âme de celui qui peut réfléchir. »

Le *Syllabus* est tout aussi inconciliable que l'infailibilisme avec la mentalité française moderne. Espérer que le *Syllabus* pourra devenir, un jour, la règle de conduite des Français est une espérance tout à fait vaine ; c'est là une de ces choses rares, dont on peut dire *à priori* qu'elles sont impossibles.

On a peine à s'imaginer les colères qu'a déchainées ce malencontreux document. Nous avons cherché à en parler sans passion ; mais tous les rationalistes n'ont pas nos scrupules, et voici comment parle du catholicisme du *Syllabus* un des meilleurs et plus modernes historiens de l'histoire religieuse de la Révolution : « Pour moi, dit-il, je vois un antagonisme profond, irréductible, nécessaire, entre la société moderne fondée sur la liberté, la raison, la science, et la religion, quelle qu'elle soit, qui est essentiellement l'autorité, le mystère et l'absurde. La religion m'apparaît aujourd'hui comme le principal obstacle au progrès de la race, ce qui ne m'empêche pas de reconnaître les services qu'elle a pu rendre autrefois à des moments de l'histoire. Entre toutes les religions, le catholicisme est une des plus nuisibles, parce qu'une des plus antinaturelles, antiraisonnables, anti-progressistes. Plus que toute autre, il contribue à tenir dans la résignation, dans la nuit et dans la misère l'humanité hébétée et souffrante. C'est plus qu'il n'en faut pour légitimer, pour glorifier plutôt les efforts de ceux qui le combattent par les armes de la persuasion, les seules qui soient permises et efficaces. A l'Etat, nous ne demandons qu'une chose, c'est qu'il supprime à l'ennemi les privilèges légaux dont il jouit indûment et dont il se soutient. Et, quand on en sera là, la campagne devra continuer encore par les moyens permis, par la propagande et par la presse. »

Cette lettre, qui nous a été écrite le 12 mars 1907, n'émane pas d'un politicien, mais d'un érudit, à la science très sûre et à l'esprit très libre. Nous n'en admettons pas, pour notre part, les conclusions ; mais nous la citons, parce qu'elle résume avec une netteté frappante les grandes objections de principe que font les hommes d'aujourd'hui aux représentants du catholicisme actuel, tel que l'ont fait le *Syllabus* et l'infailibilisme. Le *Syllabus* a pris soin de déclarer « que le pontife romain ne doit pas se réconcilier » et se mettre d'accord avec le progrès, avec le libéralisme et « avec la civilisation moderne ». Or le libéralisme, qui est l'âme de la civilisation moderne et l'instrument indispensable du progrès, ne reculera certainement pas devant l'anathème du pontife romain, et il faut bien se dire qu'il a pour lui l'immense majorité des penseurs de toutes les nations civilisées.

La lutte ne peut finir que par la défaite du *Syllabus* et de l'infailibilisme, qui entraînera avec elle la ruine du pontificat romain, ou par l'abandon du *Syllabus* et de l'infailibilisme par le pontificat lui-même, converti au progrès, au libéralisme et à la civilisation.

La ruine du pontificat romain, nous ne voulons pas la prévoir ; quoiqu'une révolution italienne puisse, quelque jour, rendre impossible le maintien du Saint-Siège à Rome et changer ainsi le caractère de la monarchie ecclésiastique, même reconstituée ailleurs.

Un changement dans l'attitude du pontificat romain paraît aujourd'hui bien improbable, mais n'est nullement impossible. On peut le prévoir logiquement, et on doit le désirer.

L'Eglise se vante d'être un pouvoir universel et son gouvernement est tout italien. Depuis la mort d'Adrien VI (1523), tous les papes ont été italiens, et étaient choisis, le plus souvent, parmi les natifs de l'Etat pontifical. Non seulement le pape est italien ; mais la plupart des cardinaux, des prélats romains, des généraux d'ordre et des membres des congrégations romaines appartiennent à cette nationalité et sortent des séminaires italiens ou des grandes écoles romaines : Académie des nobles ecclésiastiques, université grégorienne, séminaire romain, collège romain, collège Capranica, collège de la Minerve, collège de la Sapience. Sur 373 noms propres, cités dans un récent ouvrage sur *Rome, l'organisation et l'administration générale de l'Eglise*, 280 sont des noms italiens, et, parmi les autres, figurent les ambassadeurs des différentes puissances mondiales et les chargés d'affaires des ambassades.

Les orthodoxes considèrent cet italianisme du gouvernement pontifical comme une excellente chose. Ils vantent la culture

classique et l'enseignement théologique donné dans les écoles romaines. Ils disent que la vie à Rome, la pratique de l'administration, l'éducation graduelle de l'intelligence dans le milieu romain, assurent à l'Eglise un corps politique plus homogène, plus uni, plus puissant, que si chaque nation y apportait son tempérament particulier. Comme l'idéal des orthodoxes est éminemment conservateur, leur opinion est logique ; mais il n'en est pas moins vrai que la prédominance presque exclusive d'un seul élément national, au détriment de tous les autres, donne à l'Eglise un caractère plus étroit que ne le voudrait son titre d'Eglise universelle. On a dit qu'il y aurait quelque chose de changé dans le monde le jour où un cardinal américain, anglais, allemand, ou même français, parviendrait au suprême pontificat, et c'est là une incontestable vérité. On voit, tous les jours, la différence qui peut exister entre un pape italien et un autre pape italien ; que serait-ce si, au lieu de voir le cardinal Sarto succéder au cardinal Pecci, on allait voir un Gibbons ou un Ireland s'asseoir sur la chaire de saint Pierre ? Cette éventualité ne s'est pas encore réalisée ; elle peut se réaliser, elle se réalisera très probablement un jour ou l'autre.

Il est bien certain qu'il n'y pas unanimité absolue dans le Sacré Collège ; que cette assemblée a ses réactionnaires et ses libéraux, et rien ne dit que l'élément réactionnaire soit destiné à l'emporter toujours ; il a déjà subi, avec Léon XIII, une éclipse de vingt-cinq ans ; il a repris le pouvoir, mais il peut le perdre de nouveau, et un pontife, plus hardi encore que Léon XIII, peut rouvrir devant l'Eglise la voie, actuellement fermée, du libéralisme, du progrès et de la civilisation. Assurément, ce jour-là, l'infailibilisme et le *Syllabus* resteront bien gênants, bien encombrants, et il n'est pas à croire que le Saint-Siège puisse jamais les désavouer solennellement ; mais il pourra les considérer comme des ornements hors d'usage, et les reléguer respectueusement dans quelque coffre-fort dont on aura soin de perdre la clef. On n'en parlera plus ; on fera le silence sur ces erreurs d'un jour, comme on l'a fait sur bien d'autres choses, même au Vatican.

Nous avouons souhaiter ardemment que cette révolution pacifique s'accomplisse, parce qu'elle marquera la victoire du catholicisme libéral, si cruellement persécuté jusqu'ici, et le seul viable désormais.

Ce que sera le catholicisme libéral, le catholicisme de l'avenir, on peut déjà s'en faire une idée en contemplant le catholicisme américain.

En 1775, les Etats de la Nouvelle-Angleterre comptaient trois à

quatre millions d'habitants, parmi lesquels il n'y avait guère plus de trente mille catholiques. Le 15 août 1790, le docteur John Carroll fut sacré évêque de Baltimore et fut le premier évêque américain. Aujourd'hui, la république des Etats-Unis compte plus de 9 millions de catholiques sur 75 millions d'habitants, et l'influence catholique semble grandir tous les jours.

L'Eglise catholique américaine (1), vivant dans un milieu où existe réellement et pratiquement la liberté des cultes, est aussi tolérante que notre catholicisme français a été jusqu'ici jaloux et fermé. Quand Mgr de Cheverus, qui avait été évêque de Boston, mourut archevêque de Bordeaux, les Bostoniens se rappelèrent leur ancien prélat, et tous les temples protestants sonnèrent le glas. Un saint de l'Eglise américaine, le R. P. Hecker, disait : « Je voudrais aider les catholiques de ma main gauche et les protestants de ma main droite. Je voudrais ouvrir les portes de l'Eglise aux rationalistes ; elles me semblent fermées pour eux. Je sens que je suis le pionnier qui ouvrira la voie. » Un de ses biographes nous dit : « Il aurait voulu abolir la douane, faire l'entrée de l'Eglise facile et large à tous ceux qui n'auraient conservé que leur raison pour guide. »

Les disciples du P. Hecker, les Paulistes, se sont efforcés de montrer à leurs compatriotes que le catholicisme, « avec tous ses ordres et toutes ses ramifications, est la plus multiple, et pratiquement la plus élastique, la plus individuelle des religions. Le catholicisme, qui, en Europe, vante toujours son unité, en Amérique célèbre sa variété ; il donne toutes les religions en une ; il se plie à toutes les personnalités ; il admet, en quelque sorte, autant de catholicismes que d'individus. Le cardinal Gibbons a acquis la sympathie générale par le respect qu'il témoigne aux autres confessions chrétiennes ; il ne néglige aucune information, aucune bonne volonté, il ne s'inféode à aucune école. Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul, prêche sans cesse la marche en avant et conquiert partout son auditoire par la conviction et la chaleur de son éloquence. Mgr Spalding est un poète et un philosophe, qui émaille ses sermons de citations empruntées aux auteurs modernes et surtout aux Allemands. »

Tous ces prélats se vantent d'être de libres citoyens américains, et entendent jouir de toutes les libertés de droit commun.

Tandis qu'un prêtre français n'oserait se montrer au théâtre en habit ecclésiastique et commence à peine à s'aventurer à parler

(1) Cf. A. Houtin, *l'Américanisme*, Paris, 1904, in-12.

hors de l'église, le prêtre américain, vêtu à l'ordinaire de la redingote civile, n'endosse la soutane que pour dire la messe, paraît dans les cercles, dans les théâtres, dans les réunions publiques. En juillet 1893, l'archevêque de New-York a présidé au théâtre de Plattsburg des exercices de l'Ecole d'été. En 1898, à l'occasion de son jubilé épiscopal, il a assisté à une soirée donnée à l'Opéra de New-York où il fut complimenté « comme citoyen » par les notables de la ville, sans distinction d'opinions politiques ou religieuses. En 1902, le cardinal Gibbons a assisté, à l'Opéra de Baltimore, à une conférence du député irlandais John Dillon.

Le prêtre américain est avant tout un homme d'action, un propagandiste et un administrateur. Il a, vis-à-vis du dogme, une attitude à la fois très correcte et très hardie. Il ne conteste rien, il admet tout ce qu'admet Rome ; mais il parle de toutes ces choses le moins possible. Le dogme n'est pas pour lui la partie essentielle du christianisme, et il traite volontiers les questions dogmatiques de discussions byzantines. Mgr Spalding entretient ses auditeurs de toutes sortes de questions actuelles et pratiques, et il leur serait bien souvent impossible après la conférence de dire à quelle secte appartient le très révérend *gentleman* qui vient de parler. Ce procédé, qui semblerait scandaleux à beaucoup de nos prêtres, est tout à fait recommandable, parce qu'il met en lumière toutes les idées qui peuvent rapprocher les hommes, et laisse pieusement dans l'ombre tout ce qui risquerait de les diviser.

« La religion qu'il nous faut, disait Mgr Ireland, ne consiste « pas à chanter de belles antiennes dans des stalles de cathédrale, « vêtus d'ornements brodés d'or, tandis qu'il n'y a de multitude « ni dans la nef ni dans les bas-côtés, et qu'au dehors le monde « meurt d'inanition spirituelle et morale. Cherchez les hommes, « parlez-leur, non en phrases montées sur des échasses, ou par « sermons dans le style du dix-septième siècle, mais en paroles « brûlantes qui trouvent le chemin de leurs cœurs en même « temps que de leurs esprits. »

Ces prêtres, si peu amateurs de curiosités théologiques, sont agents d'affaires, tiennent des bureaux de placement, créent des écoles et des patronages, bâtissent des églises, parlent, écrivent, enseignent, administrent les revenus de leurs paroisses, ne considèrent aucune besogne licite comme interdite à leur activité.

L'Eglise catholique d'Amérique ressemble ainsi à une grande organisation de charité, et s'intéresse à la question sociale sous toutes ses formes.

Mgr Ireland voit, dans « l'histoire de l'Eglise, l'histoire de l'affranchissement des esclaves, de la répression des tyrans, de la

« défense du pauvre, du peuple, de la femme et de tous les êtres
 « sociaux que l'orgueil et la passion se plaisent à opprimer... On
 « ne répète pas assez que les principes qui servent d'appui au
 « mouvement social de notre époque, dans tout ce qu'il a de lé-
 « gitime, sont des principes constamment enseignés par les écoles
 « de théologie catholiques... Le résultat de la civilisation, si nous
 « continuons de marcher dans la voie du progrès, doit être d'as-
 « surer à tous un travail qui, avec le nécessaire et le confortable,
 « donne à chacun sa part de joie et de consolation, de force, de
 « pureté et de lumière. Quand ce jour-là sera venu, le XIX^e siècle
 « ne paraîtra guère supérieur au IX^e, car une société où des mil-
 « liers d'individus sont condamnés à un travail abrutissant, sous
 « peine de mourir de faim, est une société de barbares... C'est la
 « doctrine même de l'Eglise que la terre a été donnée à l'homme
 « pour qu'il la soumette à ses besoins... On ne saurait dénaturer
 « plus grossièrement la vérité chrétienne qu'en attribuant à
 « l'Evangile l'idée que, pour parvenir à la béatitude éternelle, il
 « faille se rendre malheureux en ce monde. Ceux qui suivent le
 « Sauveur marchent dans la paix et dans la joie. Ici, en Amérique,
 « plus que partout ailleurs, les temps nouveaux s'annoncent
 « riches en opportunités. Ici, l'œuvre n'est que commencée ; nous
 « n'avons fait que frayer des voies, dessécher des marais, jeter
 « des ponts sur les rivières ; nous n'avons qu'éclairci les forêts et
 « assaini l'atmosphère pour une race appelée à des pensées plus
 « hautes et à des œuvres autrement divines. Notre siècle est un
 « siècle d'action par excellence. Tout est à l'action autour de
 « nous ; dans le monde matériel, dans le monde social, dans le
 « monde de l'intelligence... et, cependant, il en est qui restent
 « timides et indolents... Il en est qui érigent leur apathie en une
 « véritable doctrine religieuse : habitués à ne rien faire et à ne
 « voir rien faire autour d'eux, ils en arrivent à croire que l'inac-
 « tion est l'état normal voulu du ciel, et que le service de Dieu
 « consiste à blâmer ceux qui font preuve d'activité... Travaillez
 « pour la patrie et pour l'Eglise, travaillez avec énergie et persé-
 « vérançe, travaillez quand d'autres travaillent avec vous, tra-
 « vaillez encore si vous êtes seuls, travaillez selon la volonté
 « de Dieu. Là où il n'y a pas de travail, il n'y a pas de vie ; là où
 « il n'y a pas de vie, c'est la mort. »

Cette Eglise de l'action libre ne demande rien à l'Etat. Le régime de la séparation est le régime légal des Etats-Unis, et est très sincèrement accepté par les catholiques : « C'est un état de
 « choses, dit Mgr Spalding, que les catholiques de langue anglaise
 « acceptent sans réserves, sans défiance et sans vains regrets ;

« les droits communs dont nous jouissons, au sein d'une liberté universelle, ont éveillé en nous une énergie de pensée et d'action qui nous a conduits, dans le siècle admirable qui s'achève, à des triomphes inconnus ailleurs. » Mais hâtons-nous d'ajouter que la séparation des Eglises et de l'Etat n'implique, de la part de l'Etat américain, aucune pensée d'hostilité contre aucune Eglise chrétienne. Le christianisme, entendu dans un sens large, est considéré par lui comme la religion du pays, et le président de la République ne craint pas de convier toutes les Eglises à remercier Dieu, avec lui, de toutes les faveurs qu'il a accordées à la nation américaine.

Trouvant dans un droit commun, bien plus large et bien plus généreux que le nôtre, toutes les libertés nécessaires à son développement, le catholicisme américain adhère sans réserve à la démocratie, et vit de la pleine vie civile, en communion d'idées politiques avec tous les citoyens de l'Union.

« Si j'avais le pouvoir, disait le cardinal Gibbons, de modifier la constitution des Etats-Unis, je n'en effacerais pas ou n'en modifierais pas un seul paragraphe, une seule ligne, un seul mot. La constitution est admirablement adaptée à la croissance et à l'expansion de la religion catholique, et la religion catholique est admirablement adaptée au génie de la constitution. Elles sont faites l'une pour l'autre, comme deux anneaux de la même chaîne. »

« République d'Amérique, dit à son tour Mgr Ireland, reçois le tribut de mon amour et de ma loyauté. Je prie de tout mon cœur pour qu'eta gloire ne soit jamais diminuée. *Esto perpetua !* Tu portes dans ta main les espérances de la race humaine. Ta mission, reçue de Dieu, est de montrer aux nations que les hommes sont capables des plus hautes libertés civiles et politiques. Sois à jamais libre et prospère ! Que par toi la liberté triomphe sur toute la terre du levant au couchant : *Esto perpetua !* Souviens-toi que la religion et la moralité peuvent seules donner la vie à la liberté et lui conserver une jeunesse qui ne se flétrit point... Crois-moi, il n'y a pas de cœurs à t'aimer plus ardemment que les cœurs catholiques, pas de langues à célébrer mieux tes louanges que les langues catholiques. Dans la guerre et dans la paix, pour défendre tes lois et tes institutions, aucunes mains ne s'élèveront plus volontiers et plus vaillamment que les mains catholiques. *Esto perpetua !* »

Comme le catholicisme américain comprend que les libertés publiques sont les puissantes mais les seules garanties de ses propres libertés, il est libéral lui-même et ne conteste à personne

es droits dont il profite, et dont il entend bien ne pas se laisser dépouiller. Il a su éviter tout grave conflit politique ou social et n'est point entré en lutte avec la science profane.

« Jésus-Christ, disait en 1901 Mgr Spalding, n'a enseigné ni la « littérature, ni la philosophie, ni l'histoire, ni la science, et, par « conséquent, ce n'est pas pour enseigner ces choses qu'il a établi « son Eglise. C'est une Eglise qu'il a fondée et non une académie. » Sages paroles, s'il en fut, qui font à chacun sa part et mettent l'Eglise en dehors des querelles scientifiques.

L'américanisme n'a pu prendre une physionomie si nouvelle et heurter tant de préjugés sans susciter bien des oppositions et des attaques. Même en Amérique, le libéralisme a des ennemis ; en France, il a trouvé d'ardents apologistes et de furieux contradicteurs. A Rome, il a été tout particulièrement mal vu ; ses détracteurs, qui ne sont pas loin d'y voir une hérésie, ont fini par arracher à Léon XIII une sorte de blâme adouci, un conseil de prudence : la lettre du 22 janvier 1899 au cardinal Gibbons. Mais cette lettre elle-même n'a condamné ni le républicanisme, ni le libéralisme, ni l'activité de l'Eglise américaine, qui n'a d'ailleurs rien changé à son langage ni à ses habitudes, et a même laissé entendre que des exigences plus précises de la part du Saint-Siège rendraient impossible la prédication du catholicisme aux Etats-Unis.

C'est un régime analogue qui peut encore s'établir en ce pays. C'est la libre et large Eglise que nous rêvons pour la France, et beaucoup de bons citoyens, beaucoup de prêtres, nous le savons, la rêvent avec nous.

Pourquoi l'Eglise de France ne se réconcilierait-elle pas, un jour, avec la démocratie ? Quelle monarchie peut-elle regretter ? Celle de Louis XV ou du voltairien Louis XVIII ? celle de Louis XVI ou de Charles X, qui perdirent la monarchie et faillirent perdre la religion ? celle de Louis-Philippe, le roi bourgeois et concordataire, qui refusa à l'Eglise la liberté de l'enseignement ? celle de Napoléon I^{er}, bourreau du pape ? celle de Napoléon III, parjure à ses serments, et auteur responsable de la ruine et du démembrement de la France ? Quel monarque l'Eglise pourrait-elle, aujourd'hui, souhaiter à la France ? quel élu porte sur son front le signe de la grâce et du salut ?

Bien super longtemps l'Eglise de France s'est attardée aux regrets superflus et aux vaines espérances ; il est temps pour elle d'abandonner cette situation intenable. Qu'elle tourne définitivement le dos au passé ; qu'elle regarde l'avenir en face : il aura ses beautés et ses gloires.

Il n'est pas besoin que l'Eglise se convertisse bruyamment à la démocratie ; elle n'a qu'à l'accepter simplement, sans arrière-pensée, comme un fait accompli, sur lequel il n'est ni possible ni désirable de revenir. Elle n'a surtout qu'à renoncer à toute action politique ; c'est la politique qui a été la cause efficiente de sa ruine. La politique a été la mauvaise fée qui a retourné contre elle jusqu'au bien qu'elle a pu faire ; que l'Eglise rompe avec cette mauvaise conseillère, qu'elle s'accommode de la démocratie, et, du jour où celle-ci ne verra plus en l'Eglise une ennemie, elle ne lui marchandera plus la liberté.

La liberté ! voilà le grain de senevé d'où sortira le grand arbre qui ombragera, un jour, la terre entière. On a commis bien des crimes en son nom ; on ne lui rend encore qu'un culte idolâtre ; on l'avoue des lèvres et on ne l'a point dans le cœur ; mais elle vit, elle grandit malgré les criminels et les sacrilèges, et c'est à son ombre seule que pourront désormais vivre et croître la justice et le droit.

L'Eglise a droit à la liberté, à toutes les libertés ; mais qu'elle veuille bien reconnaître que si, un jour, le peuple lui a contesté tous les droits, c'est qu'elle les avait elle-même, pendant longtemps, contestés à ses adversaires. Il faut qu'elle reconnaisse que les dissidents, que ses adversaires, que ses ennemis ont le même droit qu'elle à toutes les libertés. Il faut qu'elle tolère ces libertés non pas comme un mal inévitable et passager, mais comme un droit indiscutable et absolu. Pour que personne ne s'avise de lui envier ses libertés, il faut qu'elle soit toujours prête à défendre celles d'autrui.

Nous touchons ici au point le plus délicat de la conscience catholique : « Quoi ! diront les orthodoxes, l'Eglise, seule en possession de la vérité révélée, de la foi divine, qui seule assure le salut, devra pactiser avec l'hérésie, avec le schisme, avec l'infidélité ? » Et nous répondons : Oui, parce que les droits de l'hérésie, les droits du schisme, les droits de l'infidélité, sont dans le monde moderne les mêmes que ceux de l'Eglise, et, en défendant les droits de l'hérésie, du schisme et de l'infidélité, l'Eglise défendra les droits de l'orthodoxie, de l'unité et de la foi.

Les anciens docteurs interprétaient à la lettre la terrible parole : « Hors de l'Eglise, point de salut ! » Aujourd'hui, les prêtres les plus chrétiens enseignent que tout homme de foi et de devoir, à quelque religion qu'il appartienne, est avec l'âme de l'Eglise et peut trouver grâce devant Dieu. Et c'est là la vraie vérité chrétienne ; mais, s'il en est ainsi, ne voit-on pas que

l'hérétique, le schismatique, l'infidèle même, peuvent être avec l'âme de l'Eglise, tandis que tel ou tel orthodoxe n'y sera point ? Voilà pourquoi il faut admettre tout le monde à la liberté.

Que tous vivent libres, même et surtout l'homme de science, qui ne peut faire œuvre utile que dans l'absolue liberté. Que l'Eglise le laisse libre, comme nous lui demandons de laisser libre l'hérétique, le schismatique et l'infidèle. Qu'elle lui permette même de dire parfois quelques folies, en pensant à tout ce que l'orthodoxie farouche lui en a fait dire à elle-même aux siècles passés.

« Mais, dira-t-on encore, que deviendra le dogme au milieu de « toutes ces libertés ? » Il en est qui répondraient : « Le dogme « deviendra ce qu'il pourra. » Nous ne le dirons pas. Le dogme restera ce qu'il est, et chaque fidèle en prendra suivant ses besoins. Les forts feront de cette manne leur pain quotidien ; les humbles y goûteront avec modestie ; les difficiles en savoureront une portion choisie ; les petits enfants en ramasseront joyeusement les miettes. Pourquoi rejetterait-on hors du temple celui qui aime Dieu par-dessus toutes choses et son prochain comme lui-même, pour l'amour de lui ? N'est-ce pas là toute la loi ? Pourquoi n'admettrait-on même pas celui qui aime la justice et désire son triomphe parmi les hommes ? N'est-il pas déjà plus qu'à moitié chrétien ? Est-ce en le repoussant qu'on augmentera sa foi ? Elargissez l'Eglise ; faites-la assez vaste et assez ample pour que tous les hommes de bon vouloir y puissent entrer. Nos vieilles cathédrales ont trois portes majeures, Bourges en a cinq, Chartres en a neuf ; faites une église aux cent portes, et que l'humanité presque tout entière y puisse pénétrer. Faites une Eglise vraiment universelle, toute douceur et toute charité.

La France a quitté la vieille route royale où elle avait si longtemps cheminé, et s'est lancée, à travers les précipices, à la poursuite de la liberté. Elle a eu raison, mais il ne faut pas qu'elle aille à cette contrefaçon de la République qu'on a appelée la Démocratie du moindre effort.

Le peuple, devenu souverain, a ses flatteurs comme les avaient les anciens monarques. Aux conseillers prudents qui crient sans cesse : « Travaille, surveille-toi, arme-toi ! » les flatteurs répondent : « Fais-en le moins possible, jouis, et moque-toi du reste. » Que la nation prenne garde de les écouter.

Contre toutes ces tentations, l'esprit chrétien peut être un antidote. Ceux qui attaquent la morale du christianisme comme surannée, intéressée ou mesquine la connaissent mal ; elle est

de toutes la plus claire, la plus pratique et la plus humaine. Elle a réduit ses principes en axiomes si simples et si frappants, qu'il n'est aucun homme qui ne les puisse comprendre et retenir. Elle ne demande pas à l'homme une perfection inaccessible, mais seulement de ne pas faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas qui lui fût fait. On a trouvé cette maxime insuffisante en sa forme négative, et l'on a voulu la remplacer par cette autre : Fais à autrui tout ce que tu voudrais qui te fût fait. C'est peut-être plus beau, mais c'est impraticable ; il est toujours en mon pouvoir de m'abstenir du mal, et il ne m'est jamais possible de faire tout le bien que je voudrais, parce que mes ressources et mes forces ne suffisent pas à l'immensité de la tâche. La morale chrétienne est douce et indulgente, car elle ne demande à chacun de nous que ce qu'il peut donner ; chacun n'aura à rendre compte que du talent qui lui aura été confié. Elle propose, il est vrai, une récompense à l'homme vertueux, et elle menace le criminel d'un châtement ; mais elle montre par là quelle connaissance elle a du cœur de l'homme. En nous proposant l'amour divin comme mobile et la perfection divine comme modèle, elle coïncide avec la sagesse hellénique, qui demandait à la vertu de chercher la ressemblance avec la divinité.

Il est plus sain et plus pratique pour l'homme de croire que la terre est un champ d'épreuve que de s'imaginer qu'elle est un lieu de plaisir. Oui, la vie est bonne et vaut d'être vécue, mais non pas à cause des satisfactions, des succès, des voluptés, qu'y peuvent donner la richesse ou le pouvoir ; elle est bonne et vaut d'être vécue, quand elle est une montée vers l'idéal, un effort généreux vers une plus grande valeur morale.

Les nouveaux moralistes opposent à l'antique charité une vertu nouvelle, qui remplacerait toutes les autres : la solidarité. Mais la solidarité est un fait et n'est pas une vertu. S'il est vrai, d'une manière très générale, que les hommes soient solidaires les uns des autres, le sentiment de ce fait ne pourrait devenir une vertu que s'il développait en chaque individu le sens altruiste ; mais le développement d'un altruisme général est impossible, parce que la vie restera toujours une lutte, ou, tout au moins, une rivalité, et l'homme n'aura jamais ni le pouvoir, ni le droit de s'oublier soi-même, ce qui serait se livrer sans défense à ses rivaux. Au lieu donc d'éteindre l'émulation entre les hommes, mieux vaut créer pour les batailles de la vie de bons soldats, à la fois vaillants et généreux, pleins d'ardeur mais remplis de charité. C'est par le perfectionnement de l'individu qu'on parviendra, s'il est possible, au perfectionnement de la masse.

La vie n'est pas seulement un champ de travail ; elle est aussi un foyer de passion, et l'esprit chrétien a apporté au redoutable problème de l'union des sexes une solution particulièrement digne. Le mariage, fondé sur l'amour vrai et désintéressé, sur la mutuelle estime et sur un sentiment réciproque du devoir, est la chose la plus noble qui soit sur la terre. Il y a assurément beaucoup de mauvais mariages, mais c'est que ni l'amour, ni l'estime, ni le devoir, n'ont présidé à leur naissance. Faisons tous nos efforts pour qu'ils y président le plus souvent possible ; au lieu de célébrer basement et vilainement les « beaux mariages » qui unissent des titres ou des sacs d'écus, réservons nos sympathies et nos respects pour les unions fondées sur l'amour et sur l'honneur ; mais n'allons pas, sous prétexte que les mauvais mariages engendrent la tyrannie, pousser la femme vers la tyrannie cent fois plus pesante et dégradante de l'union libre, dont Zola résumait jadis ainsi tout le programme : « On se plaît, on se prend ; on ne se plaît plus, on se quitte. »

Restons fidèles à nos traditions, non seulement parce que la valeur morale de notre pays en dépend, non seulement parce que la dignité de la famille française l'exige, mais encore parce que la sécurité de la patrie le commande impérieusement.

La patrie n'est pas un mot creux et sonore : c'est la plus objective des réalités ; c'est le grand vaisseau qui porte la fortune et l'avenir de la nation ; c'est la garantie suprême de nos libertés et de nos droits. Le patriotisme, c'est la solidarité poussée jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au sacrifice de tous les intérêts particuliers, jusqu'au sacrifice de la vie ; mais cette solidarité-là, certains solidaristes souvent ne veulent pas en entendre parler, parce que leur solidarité n'est qu'égoïsme. Parlons moins de solidarité, et comprenons mieux nos devoirs envers notre pays.

Restons fidèles à nos traditions, enfin, parce qu'en dehors et au-dessus de tout ce qui se constate, de tout ce qui se dose, se pèse et se mesure, de tout ce qui change et de tout ce qui meurt, de tout ce qui nous blesse et nous attriste, s'étend l'immense et intangible domaine du rêve et de l'espérance, le royaume de l'absolue beauté et de l'éternelle justice.

G. DESDEVICES DU DEZERT.

Histoire politique de la France contemporaine depuis 1848

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Professeur à l'Université de Paris.

Répartition géographique des partis en 1849 (*fin*). Lutte du gouvernement contre les rouges.

Nous n'avons pas eu le temps d'achever la revue de la distribution des partis en France en 1849. Il nous reste à voir la deuxième partie du Sud-Est (la Provence) et Paris. La Provence forme quatre départements : Vaucluse, Bouches-du-Rhône, Var et Basses-Alpes. Dans l'ensemble, elle se divise en deux régions : l'Ouest et le Nord (c'est-à-dire les bords du Rhône et la montagne) sont dominés par des conservateurs, des légitimistes ; le Sud et l'Est, par les rouges.

En Vaucluse, les légitimistes dominent les campagnes, excepté l'arrondissement d'Apt. Partout, dans les villes et les bourgs, la population est coupée en deux partis violemment hostiles. Il se produit, dans ce département, un fait curieux : c'est la formation d'associations d'ouvriers légitimistes.

On rencontre surtout des républicains dans les villes : Avignon, Carpentras et, en outre, dans la partie du département qui touche aux Bouches-du-Rhône, notamment dans le canton de Pertuis.

Il y a donc bien, dans ce département, une division régionale.

Dans les Bouches-du-Rhône, la partie du département la moins rouge est précisément celle qui est voisine de la Vaucluse. C'est à Arles, à Tarascon et à Aix qu'il y a le plus de légitimistes : les villes sont coupées en deux partis. Les légitimistes dominent dans certains centres, notamment à Barbentane. Des rixes violentes sont signalées à Châteaurenard. A Arles, la ville est coupée en deux cantons et les deux partis se balancent exactement, un des cantons étant blanc (le canton est), l'autre (canton ouest) étant rouge. Ce sont les marins et les portefaix, écrit le procureur, qui forment la population du canton ouest. A Tarascon, la ville est de même séparée en deux parties ; elle est cependant en majorité légitimiste.

A Aix, la ville est légitimiste, sauf dans les faubourgs. Les centres de la campagne, dans l'arrondissement, sont rouges, surtout Lambex et Gardanne. Il y a cependant des légitimistes assez nombreux dans le nord-ouest de l'arrondissement.

Quant à Marseille, il y a là une vie politique qui a ses caractères propres. Le procureur y note de nombreux cercles d'ouvriers : ainsi le cercle du Paradis, dont les membres sont « très nombreux et qui exerce dans le peuple une très grande influence... et s'occupe à organiser des sections... » ; le cercle Mirabeau, fréquenté par « des hommes de désordre et de débauche qui cherchent dans la politique le moyen de satisfaire leurs mauvaises passions ». La nuit, on y entend des « chansons anarchiques et obscènes ». Il signale, dans les mêmes termes, les nervis de Marseille.

Les rouges ne possèdent à Marseille qu'un journal, la *Voix du peuple*.

Dans la campagne de l'arrondissement, la population est partagée : les légitimistes dominent dans quelques cantons, comme Aubagne ; mais, dans plusieurs centres voisins du Var, les paysans ont le même état d'esprit que ceux de ce département. Le procureur constate que « les croyances religieuses vont s'affaiblissant... le peuple est de moins en moins gouvernable ; on avait autrefois un excellent point d'appui dans la foi religieuse... Le riche, c'est l'ennemi commun... Les conseils municipaux dans les campagnes sont composés d'hommes ignorants et incapables, qui n'ont eu d'autre titre... que l'exaltation de leurs sentiments politiques ou leur haine contre la bourgeoisie. » C'est une région où les paysans entrent dans la vie politique. « Le paysan, le cultivateur, étaient autrefois laissés en dehors du mouvement politique ; ils se soumettaient passivement à tous les changements, à toutes les révolutions, sans s'y mêler. Il n'en est plus de même aujourd'hui, qu'on a excité en eux les plus mauvaises passions. Ce n'est pas trop de la surveillance des gardes champêtres, des agents et des commissaires de police. Le clergé pourrait être d'un grand secours, s'il était plus capable. Son influence, encore assez grande, va s'amoindrissant de jour en jour. »

La propagande se fait beaucoup par le moyen des *chambrées*, coutume répandue dans toute cette partie de la Provence. On appelle ainsi des réunions du soir, des veillées dans les campagnes. Ces chambrées, écrit le procureur, « s'abonnent à un journal d'opposition qui est lu à haute voix ; les jeunes gens chantent des chansons démocratiques. Les doctrines de ce journal deviennent insensiblement celles des membres du cercle, quoi-

qu'il y ait là une très grande majorité de propriétaires intéressés au bon ordre. »

Le Var est, en très grande majorité, un département républicain ; c'est un des départements les plus rouges de France. Aux élections présidentielles, il a donné une grande majorité à Cavagnac et même beaucoup de voix à Ledru-Rollin. Il n'y a, dans tout le département, que l'exception de Grasse.

Les républicains dominent complètement à Toulon ; c'est un port de guerre, et nous lui trouvons le caractère que nous avons signalé dans tous les ports de guerre de France : les ouvriers de l'Etat y sont rouges. Il se publie un journal, le *Démocrate du Var*, qui a été acquitté par le jury.

Dans la campagne, tous les centres sont républicains ; le procureur signale spécialement Brignoles, Barjols, où il y a eu des manifestants portant des gilets rouges ; le chef-lieu du département, Draguignan, est une ville en majorité républicaine ; dans l'arrondissement, les centres républicains les plus notables sont au Luc, à Collobrières.

Seul dans le département, l'arrondissement de Grasse est en majorité conservateur. On signale cependant quelques groupes républicains à Grasse même et dans quelques petites villes.

Dans le département des Basses-Alpes, nous trouvons une distribution régionale : la région des hautes montagnes est très soumise à l'influence du clergé ; elle est conservatrice ; c'est la partie du département la moins instruite et la moins peuplée ; la vie politique y est très peu importante ; les quelques traces d'opposition qu'on y peut trouver ne sont pas des manifestations républicaines proprement dites, mais proviennent de mécontentements locaux. Toutes les villes de cette région : Sisteron, Castellane, Barcelonnette, sont légitimistes.

Une seconde région du département est constituée par l'arrondissement de Forcalquier. C'est un pays moins montagneux, qui ressemble davantage au Var. Les conditions de la vie politique sont les mêmes que dans ce département. C'est un pays rouge ; le centre le plus ardent en est la petite ville de Manosque (et cela est encore vrai aujourd'hui). Tous les bourgs de la région sont républicains. Il y aura là le centre d'une insurrection, en 1851.

Une partie de l'arrondissement de Digne, qui fait transition entre ces deux parties du département, est aussi en majorité républicaine ; de même les cantons de Valensole et des Mées.

A l'étude de la Provence on peut rattacher celle de la Corse. L'île méditerranéenne est en dehors de la vie politique. Elle est

en grande majorité napoléonienne ; il reste cependant un parti légitimiste que le procureur rattache à l'ancien parti de Paoli, « qui s'est retrouvé dans la réaction de 1815 » et qui a « quelque consistance soit à Bastia, soit dans l'arrondissement de Calvi ».

Il y a des républicains à Bastia, que le procureur appelle « des jeunes gens presque tous sans talent et sans conviction... » Le procureur estime le nombre des socialistes de Bastia à 150 environ ; les chefs seraient « affiliés aux sociétés secrètes de la capitale ».

La question dominante dans le pays est celle de la vendetta. Quant à la ville de Paris, elle est dans son ensemble divisée, au point de vue politique, de la même manière qu'aujourd'hui. Les quartiers ouvriers de l'est (Saint-Antoine, Saint-Jacques) sont rouges ; les quartiers riches de l'ouest sont conservateurs ; le centre (quartiers du commerce) est d'opinions modérées.

*
* *

Nous nous sommes arrêtés sur cette étude de la distribution des partis en France, parce que c'est là qu'est la clef de l'histoire politique de la France contemporaine.

Cette étude nous met en garde contre une illusion qui s'est formée par l'habitude qu'on a d'étudier la vie politique au centre, dans le gouvernement et dans les assemblées. On a, par ce procédé, été amené à considérer le peuple français comme une masse homogène, animée tout entière des mêmes sentiments politiques ; par suite, on est contraint de s'expliquer les nombreux changements de régime par de brusques revirements d'opinions.

L'étude des partis par région montre, au contraire, le peuple français divisé en partis opposés qui se font à peu près équilibre, ce qui rend la majorité instable et ce qui explique la possibilité de changements rapides de régime.

Jusqu'à la révolution de 1848, on n'avait pas eu de moyens d'apercevoir cette division ; il n'existait, en effet, qu'un corps restreint d'électeurs et qu'une presse bourgeoise. La grande masse de la nation reste en dehors de la vie politique ; il n'existe aucun procédé pour manifester son opinion.

Avec le suffrage universel, le voile qui recouvrait la vie politique est brusquement enlevé, et le peuple apparaît partagé sinon en partis organisés, du moins en groupes de tendances différentes, distribués non pas au hasard, suivant des préférences individuelles, mais en général suivant les pays, ou suivant les conditions sociales.

Nous avons montré qu'il existait une répartition d'ensemble par région : ainsi le Nord, sauf quelques centres ouvriers, est conservateur ; l'Ouest est légitimiste à l'exception des Charentes, pays napoléonien (le seul en France). Dans le Sud-Ouest, la bordure vers l'Océan et les montagnes sont légitimistes ; la vallée de la Garonne et les vallées inférieures des affluents sont républicaines. Le Limousin et les plaines de la Loire et de l'Auvergne sont républicains ; les versants du Massif central et le Morvan présentent le même caractère d'être soumis à l'influence du clergé et légitimistes. La région la plus républicaine de France est celle de l'Est, du Sud-Est et du Sud, excepté les montagnes, plus modérée au Nord, plus rouge en Bourgogne, en Dauphiné et en Provence.

Dans l'ensemble, sauf dans le Nord, il y a très peu d'orléanistes, et, presque nulle part, il n'y a de napoléoniens. Presque tout le pays est partagé entre le parti légitimiste et le parti de la république sociale, entre les blancs et les rouges.

La répartition correspond en gros à une différence de conditions sociales et de sentiments à l'égard du clergé. Les régions conservatrices sont des pays de fermage. Les pays légitimistes sont les pays de métayage et ceux de petite propriété, où le clergé a une grande influence, surtout dans les montagnes (Massif central, Morvan, Jura, Alpes, Pyrénées). Les rouges sont les ouvriers des centres industriels, les habitants des bourgs, les paysans propriétaires non soumis au clergé, les vignerons surtout (Garonne et Languedoc), en outre, quelques pays de métayage (Périgord, Lot-et-Garonne, Berry, Bourbonnais). Presque toute la bourgeoisie riche est conservatrice : les chefs politiques des rouges sont quelques individus isolés de la moyenne bourgeoisie (avocats, médecins, notaires, journalistes), que les procureurs signalent comme étant mal dans leurs affaires ; et il y a un proverbe courant à cette époque : « Tous les républicains ne sont pas des voleurs, mais tous les voleurs sont républicains. »

Nous allons voir, maintenant, comment le parti conservateur, maître du pouvoir, s'en est servi pour détruire ses adversaires et comment il s'est divisé et réduit à l'impuissance.

La lutte méthodique contre les rouges commence avec le ministère personnel du 31 octobre 1849. Les contemporains en ont connu des épisodes par des réclamations à l'Assemblée et quelques articles de journaux. Mais il est possible, maintenant, d'en avoir un tableau d'ensemble et d'en connaître les principes et la méthode, grâce aux rapports confidentiels du ministère de la Justice qui a centralisé les renseignements et dirigé la lutte. Ces

rapports, avons-nous déjà vu, ont été récemment versés aux Archives nationales, où ils figurent dans la série BB³⁰ sous les cotes 367 à 390.

La lutte est organisée par les ordres des ministres à leurs agents, par des circulaires et des instructions. Le ministre de l'intérieur écrit aux préfets : « Vous êtes devenus les principaux soldats de l'ordre. » Il les invite à « descendre hardiment dans l'arène politique, à rallier des partisans autour du pouvoir, à agir sur l'esprit public, à maintenir les fonctionnaires sous une active surveillance ».

Le ministre de la guerre écrit aux colonels de gendarmerie pour leur demander « un concours tout nouveau », qui consiste en la rédaction d'un rapport confidentiel pour le ministre et pour le président : « Il n'est pas nécessaire, y est-il dit, que l'esprit public soit agité pour devenir l'objet des remarques de la gendarmerie ; on doit l'observer dans son état habituel... Il est utile partout d'observer les actes et les tendances des agents du gouvernement. »

De même le ministre des finances écrit à ses subordonnés de lui signaler les agents qui, « poussant l'oubli de leur devoir jusqu'à commettre une trahison véritable, se seraient laissé infecter par les doctrines subversives du socialisme ».

Nous avons déjà étudié précédemment la circulaire du ministre de la justice, par laquelle il organise les rapports des procureurs généraux ; on en a retrouvé une autre (BB³⁰367), non datée mais signée, dont Jules Favre avait eu connaissance : elle demandait des « appréciations sur des fonctionnaires dont la moralité est équivoque... qui sont opposés aux vues et instructions du gouvernement... Je vous saurais gré aussi des renseignements que vous me donneriez sur les fonctionnaires étrangers à votre administration et dont vous auriez été appelé à constater le défaut d'instruction et les mauvaises tendances. »

La méthode consiste donc à transformer tous les fonctionnaires en agents de surveillance et de répression. Elle les contraint à la délation, ce que refuse de faire le juge de paix de Boussac. Les fonctionnaires, surtout ceux du ministère de la justice, que l'on soupçonne d'opinions rouges sont révoqués.

Les rapports reçus au ministère de la justice sont annotés avec soin ; on écrit aux ministres dont dépendent les agents signalés, et les réponses ont été conservées.

Un travail spécial d'extraits fut même fait et a été versé aux archives avant les rapports eux-mêmes (BB¹⁶). Ils sont consacrés surtout au mouvement démagogique et forment l'essentiel du livre précédemment cité de M. Tchernoff.

De ces rapports on peut tirer, outre les renseignements déjà donnés sur les partis, l'opinion des procureurs sur les adversaires du gouvernement, la façon dont ils se représentaient l'organisation et le but des rouges, et aussi la méthode employée pour les combattre.

L'idée dominante, commune à tous les rapports, suggérée d'ailleurs par le questionnaire qui a créé l'institution, c'est que les rouges sont organisés en sociétés secrètes comme les républicains sous Louis-Philippe. — On le voit par les annotations mises en marge des rapports. En fait, ce que ces rapports indiquent, ce sont des groupements d'espèces différentes, cercles, chambrées, sociétés de secours mutuels, sociétés de divertissement, — ou de simples réunions de gens de la même opinion dans un café, etc... Il y a la présomption que toute réunion de républicains est une société politique non déclarée, donc une société secrète. On cherche à en établir l'existence par des moyens de police, mais en vain. Les preuves de société secrète sont très rares ; peut-être en exista-t-il une dans le Sud-Est, « la jeune montagne », et une dans le centre, « la Marianne ». — L'énorme majorité des faits signalés ne vise que de simples réunions. La conception de société secrète organisée mène à admettre chez les républicains les traits essentiels de l'organisation : sections, chefs officiels, cérémonies d'admission, initiation avec serment, mot de passe, mot d'ordre donné par les chefs. Ils expliquent ainsi tous les actes des républicains : manifestations, vote, même leur calme. Les procureurs ne se représentent pas la discipline volontaire d'un parti où tous agissent de même, parce que tous ont les mêmes sentiments et où la propagande se fait par conversations personnelles, sans avoir besoin d'un cadre officiel.

Entre les différents groupes, ils voient une entente générale sur la tactique que doit suivre le parti ; ils admettent une organisation d'ensemble, siégeant dans un grand centre qui envoie des émissaires porter un mot d'ordre général, et des correspondances entre les sociétés. Ils cherchent la preuve et ne la trouvent pas.

Cette organisation générale ne peut pas être conçue sans un but pratique. Tous admettent que le but est resté le même que pour les sociétés secrètes sous Louis-Philippe : complot contre le gouvernement pour le renverser par la force ; ils cherchent des dépôts d'armes et des munitions ; il y a, à ce sujet, des rapports spéciaux qui ne relatent que des trouvailles insignifiantes. Peut-être y a-t-il eu des préparatifs réels dans le Sud-Est et un complot à Lyon. La situation fut compliquée par la loi de 1850 et la tenta-

tive de revision. Les républicains regardent la loi comme contraire à la constitution et attendent le vote de 1852 ; ils se préparent à faire voter les exclus. Il y a des bruits de coup d'Etat, et les républicains se préparent à défendre la constitution par les armes.

Le caractère dominant de ces conceptions est qu'on doit considérer les rouges non comme un parti politique légal, mais comme une association illicite de malfaiteurs, poussés par des sentiments coupables, répandant des doctrines criminelles pour séduire des masses ignorantes et les entraîner à commettre des crimes. — Ce qui apparaît répréhensible, ce ne sont pas seulement les actes, mais les doctrines ; c'est le terme ordinaire. On parle de « désordre moral » ; on emploie le terme théologique d' « erreurs ». On définit ces « doctrines sociales » d'une manière souvent vague : « subversion, destruction de la société, mépris de l'autorité ». Quand on essaie de préciser, on parle de partage, de pillage, quelquefois d'incendie, de massacre, de listes de suspects, etc. Les membres du gouvernement ont dans l'esprit un questionnaire, un tableau précis des sentiments, des idées, des actes des rouges. D'après ce tableau, ils interprètent les faits réels signalés par les agents, en déterminent la portée. Ce qu'on leur signale, ce sont des groupes très nombreux d'électeurs rouges dirigés par quelques hommes influents, qui se fréquentent surtout dans les lieux de réunion où ils parlent politique, décident pour qui ils voteront, font signer des pétitions, organisent des souscriptions. — On voit là des sociétés secrètes organisées.

On signale des hommes du parti, le plus souvent des représentants ou des journalistes, allant d'une ville à l'autre ; on les considère comme des « émissaires ». On interprète la propagande politique comme un complot ; la demande d'abolition de l'impôt des boissons et l'institution d'un impôt progressif et du crédit foncier, comme du pillage ; les projets de changement de fonctionnaires, comme des projets de proscription, de massacre.

On note toutes les manifestations politiques, tous les symboles (cris, placards, emblèmes, insignes rouges), en en comprenant souvent mal la signification. On considère les rixes contre l'autorité publique (gendarmes, police) comme de la rébellion.

Il existe un registre spécial aux archives sur ces manifestations. Il comprend 415 numéros. Ce qu'on y voit surtout signalé, ce sont des chansons, en particulier celle de Paul Dupont : *Au bout de nos fusils...* qui, avec de nombreuses variantes, est répandue dans toute la France.

Les rapports des procureurs se résument dans ces mots : indices d'un trouble effrayant, perversion, ligue pour la destruction de l'ordre social, progrès de la démoralisation des classes inférieures.

Pour arrêter cette démoralisation, qui va aboutir à la destruction de la société, il faut arrêter la propagande des doctrines, rétablir le respect de l'autorité, l'ordre moral. Ces doctrines sont illicites : c'est donc à la justice à les combattre ; la lutte va être dirigée par le ministère de la justice.

Il reprend méthodiquement l'œuvre commencée par le ministre de l'intérieur de 1848, Senard, et continuée par Faucher. Il veut organiser la répression en s'entendant avec les autres ministères. Le but est d'empêcher la propagation des doctrines, cause réelle de la création du mouvement républicain social, donc atteindre méthodiquement tous les moyens de propagande.

D'abord, on s'attaque aux écrits. On dresse une liste des journaux par ressort. Le procureur travaille à les faire disparaître ; on emploie dans ce but des procédés judiciaires ; on exerce des poursuites pour tout article contenant des attaques contre l'Assemblée, le président, le régime social. Les procureurs se plaignent souvent de l'hostilité des journalistes, qui évitent des poursuites en affectant un ton modéré.

En principe, les poursuites s'exercent devant le jury, mais beaucoup de jurys obéissent mal ; il y a beaucoup de récriminations contre cette institution. Le procureur préfère souvent traduire en correctionnelle pour de simples infractions. On arrive à détruire les journaux par des condamnations, des amendes surtout qui absorbent le cautionnement. On surveille aussi les tentatives de fondation de journaux, qui ne sont souvent que des transformations de feuilles écrasées. On entrave l'imprimerie, l'envoi des journaux de Paris (timbre très fort sur les journaux envoyés par les particuliers).

On entrave la vente des livres et des brochures, surtout des almanachs, par une réglementation sévère du colportage encore très en vogue. La loi sur le colportage de 1849 donne au préfet le pouvoir d'empêcher de colporter tout imprimé. — On lutte également contre l'affichage de placards.

Dès 1850, la propagande est devenue surtout orale ; elle s'exerce par différents moyens, par l'organe des petits fonctionnaires et des employés, par des réunions temporaires, par des sociétés non politiques. — Le gouvernement travaille à supprimer tous ces moyens.

Dans tous les services publics, on donne l'ordre de surveiller

très étroitement les agents subalternes. Les dénonciations sont communiquées au ministère dont l'agent dépend. Tout agent accusé de propagande républicaine est révoqué.

Les plus accusés sont les instituteurs, et voilà pourquoi une loi spéciale de 1850 donne aux préfets le pouvoir de les révoquer. Beaucoup de plaintes concernent les facteurs, les agents voyers, les conducteurs des ponts et chaussées. Quant à la justice, on a déjà procédé à un premier nettoyage ; il ne reste que quelques juges de paix, bientôt révoqués ; on se plaint surtout des officiers ministériels, particulièrement des huissiers, plus difficiles à atteindre par suite de la vénalité de leurs offices.

Quelques curés sont signalés pour avoir tenu des discours socialistes, et on les fait révoquer par leurs évêques ; mais c'est là un fait tout à fait exceptionnel, et qu'on ne rencontre guère que dans la Haute-Marne. Très souvent, on se plaint des employés de chemin de fer ; ce ne sont pas des fonctionnaires, mais on s'adresse à la direction de la compagnie.

Ce qui mécontente le plus les procureurs, c'est la conduite des autorités municipales. Depuis 1848, les conseils municipaux sont élus ; ils sont rouges dans les pays rouges. Ils se regardent non plus comme des agents du pouvoir, mais comme des représentants élus de leurs concitoyens. Or ils ont gardé les pouvoirs de police du régime antérieur. Ils refusent d'aider les procureurs et les juges de paix à donner des renseignements, à exercer une surveillance sur leurs administrés. C'est la principale plainte des procureurs ; ils déclarent impossible de gouverner avec ce régime ; on ne peut compter que sur les gendarmes. Ils demandent qu'on revienne au système des maires nommés par le gouvernement. En 1851, le gouvernement présente un projet de loi dans ce sens. On lutte également contre les gardes nationales, dont beaucoup sont dissoutes.

Toutes les réunions entre républicains sont des moyens de propagande ; le gouvernement cherche à les empêcher ou à les entraver. Il interdit toute réunion en plein air. Là où le maire est docile, il fait interdire tout banquet, tout discours aux enterrements.

Les rapports signalent les réunions, les discours, les tournées des représentants républicains. En 1851, le gouvernement parvient à empêcher toute grande réunion, même électorale. Les républicains en sont réduits à tenir des banquets par petits groupes ou à se réunir illégalement dans les bois ou dans les montagnes.

Les sociétés sont également suspectes. Celles qui sont politi-

ques sont interdites. La doctrine du gouvernement est que toute société dont les membres sont de même opinion doit être présumée politique. L'autorité surveille toutes les sociétés, et, dès qu'on en croit une suspecte, l'administration la déclare dissoute. Les exemples en sont très nombreux ; il y a des rapports spéciaux à ce sujet. Même les sociétés de secours mutuels sont entravées ; les coopératives encore plus, à cause de leur origine socialiste.

Enfin la propagation des doctrines peut se faire par des actes symboliques, qui encouragent les sentiments subversifs. Le gouvernement essaie de les empêcher systématiquement. Tous les cris politiques, surtout « Vive la République démocratique et sociale ! » sont interdits. On poursuit toujours le cri de « A bas les blancs ! » C'est à peine si l'on tolère « Vive la République ! » On signale les gens qui profèrent ce cri « avec affectation ».

On interdit toutes les chansons, surtout celles de Pierre Dupont, tous les portraits des condamnés politiques (Barbès, Ledru-Rollin), tous les emblèmes rouges (ceintures, cravates, gilets), tous les emblèmes d'égalité (niveau, bonnet phrygien). — Les arbres de liberté ne sont pas légalement interdits ; mais on cherche à les faire disparaître.

L'idéal du gouvernement est de supprimer toute expression d'opinion politique. Un procureur cite avec éloge l'état de siège, qui devrait être l'état normal.

Si la population n'entendait plus parler de politique, elle redeviendrait, comme avant 48, docile aux autorités. Mais l'autorité n'est pas assez armée pour surveiller tous les habitants et réprimer toute expression de mécontentement. Les procureurs sont d'accord pour demander un outillage plus complet, un personnel plus nombreux (une brigade de gendarmerie par canton), et surtout le retour au gouvernement de la nomination des maires.

(A suivre).

A NOS LECTEURS

A tous nos fidèles abonnés et lecteurs, nous disons, à cette fin d'année scolaire : « Merci ! Bonnes vacances ! A novembre prochain ! »

LA DIRECTION.

Table des Matières.

ANNÉE 1907-1908

LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVII^e siècle.

	Date du N ^o .	Pages.	Tome.
P. Corneille : <i>Le Cid</i>	N.-M. Bernardin. 19 déc.	07, 271,	I
La vie et les œuvres de Molière (suite) :			
— <i>Don Garcie</i>	A. Lefranc. 28 nov.	07, 97,	I
— la jalousie dans le théâtre de Molière	— 28 nov.	07, 104,	I
— <i>l'École des Maris</i>	— 5 déc.	07, 161,	I
— les <i>Fâcheux</i>	— 5 déc.	07, 169,	I
— —	— 19 déc.	07, 258,	I
— le mariage de Molière	— 19 déc.	07, 264,	I
— Armande Béjart	— 2 janv.	08, 354,	I
— <i>l'Ecole des Femmes</i>	— 2 janv.	08, 362,	I
— —	— 16 janv.	08, 433,	I
— <i>Critique de l'Ecole des Femmes</i>	— 16 janv.	08, 442,	I
— —	— 30 janv.	08, 529,	I
— <i>l'Impromptu de Versailles</i>	— 30 janv.	08, 535,	I
— —	— 6 févr.	08, 577,	I
— les pamphlets	— 13 févr.	08, 625,	I
— le <i>Mariage forcé</i>	— 13 févr.	08, 631,	I
— la <i>Princesse d'Elide</i>	— 5 mars	08, 786,	I
— —	— 19 mars	08, 60,	II
— le <i>Tartuffe</i>	— 19 mars	08, 66,	II
— —	— 16 avril	08, 262,	II
— —	— 23 avril	08, 289,	II
— —	— 14 mai	08, 433,	II
— récapitulation ; l'esprit de recherche et d'imita- tion	— 26 mars	08, 97,	II

		Date du N ^o .	Pages.	Tome
Molière : <i>Tartuffe</i> .	<i>A. Capus.</i>	21 nov. 07,	77,	I
— <i>l'Avare</i> .	<i>C. Martel.</i>	16 janv. 08,	461,	I
Jean Racine et le théâtre français (<i>suite</i>) :				
— les deux <i>Phèdre</i> .	<i>A. Gazier.</i>	14 nov. 07,	18,	I
— <i>Phèdre</i> et la conversion de Racine.	—	28 nov. 07,	113,	I
— conversion et mariage de Racine.	—	12 déc. 07,	209,	I
— Racine historiographe.	—	12 déc. 07,	217,	I
— Racine de 1677 à 1689.	—	23 janv. 08,	499,	I
— <i>Esther</i> .	—	13 févr. 08,	645,	I
— <i>Athalie</i> .	—	26 mars 08,	117,	II
— —	—	23 avril 08,	311,	II
— la tragédie après Racine jusqu'en 1699.	—	28 mai 08,	545,	II
— conclusion.	—	11 juin 08,	653,	II

XVIII^e siècle.Origines et premières manifestations de
l'esprit philosophique dans la litté-
rature française de 1675 à 1748 :

— introduction.	<i>G. Lanson.</i>	26 déc. 07,	289,	I
— l'esprit rationaliste vers 1680.	—	16 janv. 08,	450,	I
— pénétration du rationa- lisme dans la morale.	—	6 févr. 08,	601,	I
— séparation de la morale et de la religion.	—	6 févr. 08,	608,	I
— germes d'utilitarisme dans la pensée catho- lique et libéralisme des administrateurs de Louis XIV.	—	27 févr. 08,	721,	I
— influence du colber- tisme.	—	12 mars 08,	1,	II
— le cartésianisme.	—	12 mars 08,	6,	II
— le libertinage.	—	12 mars 08,	8,	II
— le déisme et la <i>Terre</i> <i>australe</i> .	—	12 mars 08,	11,	II
— le déisme et l' <i>Histoire</i> <i>des Sévarambes</i> .	—	2 avril 08,	145,	II
— l'influence de Spinoza.	—	16 avril 08,	241,	II
— les épicuriens: Bernier.	—	7 mai 08,	409,	II
— Ninon de Lenclos.	—	7 mai 08,	417,	II

		Date du N°.	Pages.	Tome.
—	La philosophie de Saint-Evremond	<i>G. Lanson</i>	21 mai 08,	481, II
—	Chaulieu.	—	11 juin 08,	625, II
—	Bayle.	—	11 juin 08,	629, II
—	—	—	25 juin 08,	738, II
—	—	—	9 juil. 08,	817, II
Rousseau expliqué par Jean-Jacques.	<i>M. Masson.</i>	28 mai 08,	557,	II

XIX^e siècle.

Les poètes du XIX^e siècle qui continuent
la tradition du XVIII^e (suite) :

—	Chénedollé.	<i>E. Faguet.</i>	14 nov. 07,	1,	I
—	—	—	21 nov. 07,	49,	I
—	—	—	5 déc. 07,	145,	I
—	—	—	12 déc. 07,	193,	I
—	—	—	19 déc. 07,	241,	I
—	Esménard	—	26 déc. 07,	303,	I
—	—	—	2 janv. 07,	337,	I
—	Castel.	—	9 janv. 07,	402,	I
—	le néo-classicisme.	—	23 janv. 08,	481,	I
—	Parseval-Grandmaison.	—	30 janv. 08,	547,	I
—	—	—	20 févr. 08,	673,	I
—	—	—	5 mars 08,	769,	I
—	Pierre Lebrun.	—	19 mars 08,	49,	II
—	—	—	9 avril 08,	193,	II
—	—	—	30 avril 08,	337,	II
—	—	—	14 mai 08,	450,	II
—	Népomucène Lemer cier.	—	28 mai 08,	529,	II
—	—	—	18 juin 08,	699,	II
—	—	—	25 juin 08,	721,	II
—	—	—	2 juil. 08,	785,	II
Lamartine en Toscane.	<i>G. Allais.</i>	19 mars 08,	73,	II	
—	—	—	9 avril 08,	205,	II
—	—	—	7 mai 08,	385,	II
—	—	—	4 juin 08,	605,	II

LITTÉRATURE LATINE

Le <i>De Officiis</i> de Cicéron et le <i>De Officiis ministrorum</i> de saint Ambroise.	<i>P. de Labriolle.</i>	2 avril 08,	177, II
La vie et les œuvres de Sénèque :			
— sa naissance, sa patrie, sa famille.	<i>J. Martha.</i>	19 déc. 07,	252, I
— son éducation.	—	23 janv. 08,	490, I

		Date du N°.	Pages..	Tome
—	ses voyages, sa vie politique, sa carrière oratoire de 16 à 44 ap. J.-C.	<i>J. Martha.</i>		
—	son exil en Corse.	—	13 févr. 08, 636,	I
—	<i>Consolation à Helvia.</i>	—	27 févr. 08, 735,	I
—	<i>Consolation à Polybe.</i>	—	27 févr. 08, 737,	I
—	le précepteur de Néron.	—	27 févr. 08, 739,	I
—	l'avènement de Néron.	—	26 mars 08, 109,	II
—	le rôle politique de Sénèque	—	30 avril 08, 362,	II
—	—	—	21 mai 08, 510,	II
—	—	—	4 juin 08, 577,	II
—	ses œuvres philosophiques	—	18 juil. 08, 673,	II

LITTÉRATURE ALLEMANDE

La vie et les œuvres de Goethe (*suite*) :

—	le second <i>Faust</i> (<i>suite</i>). <i>H. Lichtenberger.</i>	28 nov. 07, 97,	I
—	—	26 déc. 07, 299,	I
—	—	2 janv. 08, 347,	I

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

Le théâtre édifiant.	<i>N.-M. Bernardin.</i>	14 nov. 07, 28,	I
------------------------------	-------------------------	-----------------	---

LITTÉRATURE ITALIENNE

L'œuvre poétique de Michel-Ange

Buonarroti.	<i>R. Petrucci.</i>	23 avril 08, 322,	II
—	—	30 avril 08, 371,	II
—	—	7 mai 08, 423,	II
—	—	14 mai 08, 471,	II

PHILOSOPHIE

La morale (*suite*) :

—	problème de la morale des déterministes.	<i>V. Egger.</i>	21 nov. 07, 59,	I
—	qui doit la fin doit les moyens.	—	21 nov. 07, 63,	I
—	obligation et défense.	—	5 déc. 07, 155,	I
—	les quatre impératifs.	—	5 déc. 07, 158,	I
—	—	—	12 déc. 07, 203,	I
—	définition du bien et du mal	—	2 janv. 08, 365,	I
—	—	—	9 janv. 08, 412,	I
—	—	—	16 janv. 08, 445,	I

		Date du N°.	Pages.	Tome.
—	le bien moral et le bonheur	V. Egger.	16 janv. 08, 447,	I
—	—	—	30 janv. 08, 541,	I
—	—	—	6 févr. 08, 614,	I
—	—	—	27 févr. 08, 743,	I
—	le désintéressement.	—	27 févr. 18, 745,	I
—	définition du bien moral.	—	5 mars 08, 779,	I
—	le mal moral.	—	12 mars 08, 32,	II
—	caractère social de la morale.	—	12 mars 08, 33,	II
—	le devoir précisé par la définition du bien.	—	12 mars 08, 34,	II
—	l'obligation morale.	—	2 avril 08, 172	II
—	le bien moral se subordonne comme des moyens les autres fins.	—	16 avril 08, 255,	II
—	l'homme moral est seul vraiment homme.	—	16 avril 08, 259,	II
—	justification de la théorie.	—	14 mai 08, 443,	II
—	le problème du fondement de la morale et de ses origines.	—	14 mai 08, 445,	II
—	l'idée de droit.	—	28 mai 08, 538,	II
—	la morale du droit de la personne humaine.	—	28 mai 08, 540,	II

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

La préoccupation des questions morales au Moyen Age.	E. Joyau.	14 nov. 07,	9,	I
Pascal philosophe.	—	16 avril 08,	272,	II

HISTOIRE

Histoire grecque.

Les réformes de Solon.	J. Zeiller.	28 nov. 07,	123,	I
------------------------	-------------	-------------	------	---

Histoire du Bas Empire.

Le massacre de Thessalonique et la pénitence de Théodose.	P. de Labriolle.	20 févr. 08,	706,	I
Saint Ambroise et l'affaire de Callinicum.	—	19 mars 08,	78,	II

Histoire des Temps modernes.

	Date du N ^o .	Pages.	Tome.
Les classes industrielles et commerçantes et leur activité économique en France, en Allemagne et aux Pays-Bas, aux xiv ^e et xv ^e siècles (<i>suite</i>) :			
— châtiment de Paris.	<i>Pfister.</i> 21 nov. 07,	67,	I
— émeutes dans le Nord et dans le Midi	— 21 nov. 07,	71,	I
— déclin du commerce et de l'industrie lors de l'invasion anglaise.	— 12 déc. 07,	219,	I
— Jacques Cœur.	— 12 déc. 07,	224,	I
— — — — —	— 9 janv. 08,	418,	I
— le commerce et l'industrie sous Charles VII.	— 9 janv. 08,	425,	I
— — — — —	— 30 janv. 08,	557,	I
— la corporation sous Louis XI, son développement et sa transformation.	— 20 févr. 08,	700,	I
— le commerce et l'industrie sous Louis XI.	— 12 mars 08,	38,	II
— — — — —	— 9 avril 08,	228,	II
— le commerce et l'industrie sous Charles VIII.	— 9 avril 08,	231,	II
— les Etats généraux de 1484	— 9 avril 08,	231,	II
— la Hanse.	— 9 avril 08,	233,	II
— — — — —	— 14 mai 08,	463,	II
— — — — —	— 4 juin 08,	610,	II
— — — — —	— 25 juin 08,	730,	II
— — — — —	— 2 juil. 08,	799,	II
— le commerce dans l'Allemagne du Nord.	— 25 juin 08,	734,	II
L'Eglise et l'Etat en France depuis l'Edit de Nantes jusqu'à nos jours (<i>suite</i>) :			
— le mouvement de 1848.	<i>G. du Dezert.</i> 9 janv. 08,	448,	
— l'unité italienne et la papauté.	— 6 févr. 08,	582,	I
— le <i>Syllabus</i>	— 20 févr. 08,	684,	I
— le Concile du Vatican	— 12 mars 08,	16,	II
— l'Eglise et la République de 1870 à 1900.	— 2 avril 08,	157,	II

	Date du N°.	Pages.	Tome.
— la France catholique : les écrivains et les penseurs.	<i>G. du Dezert.</i> 9 avril 08,	211,	II
— les polémistes.	— 30 avril 08,	347,	II
— les attardés et les vio- lents	— 7 mai 08,	391,	II
— la France non catho- lique : les dissidents. .	— 21 mai 08,	494,	II
— les adversaires.	— 4 juin 08,	589,	II
— les ennemis.	— 11 juin 08,	638,	II
— la guerre aux congré- gations	— 18 juin 08,	684,	II
— la séparation de l'Eglise et de l'Etat.	— 25 juin 08,	753,	II
— les suites de la loi du 9 décembre 1905. . .	— 2 juillet 08,	769,	II
— l'avenir de l'Eglise. . .	— 9 juillet 08,	830,	II

Histoire politique de la France contem- poraine depuis 1848 :

— bibliographie et introduc- tion.	<i>Ch. Seignobos.</i> 5 déc. 07,	171,	I
— la révolution de 1848. . .	— 5 déc. 07,	176,	I
— — — — —	— 26 déc. 07,	312,	I
— organisation du gouverne- ment.	— 26 déc. 07,	320,	I
— créations et organes po- litiques et sociaux du gouvernement provi- soire.	— 23 janv. 08,	510,	I
— conflits de mars et avril 1848.	— 13 févr. 08,	654,	I
— l'Assemblée nationale. .	— 27 févr. 08,	748,	I
— les journées de Juin. . .	— 27 févr. 08,	758,	I
— le gouvernement de Cava- gnac	— 5 mars 08,	801,	I
— la constitution de 1848. .	— 5 mars 08,	806,	I
— l'élection des pouvoirs nouveaux.	— 26 mars 08,	129,	II
— le gouvernement du pré- sident.	— 26 mars 08,	133,	II
— la lutte contre les répu- blicains	— 23 avril 08,	300,	II
— distribution géographique des partis en 1849. .	— 21 mai 08,	520,	II
— — — — —	— 11 juin 08,	663,	II
— — — — —	— 18 juin 08,	709	II

Cicéron
—
Horace
—
Juvén
Tacite
Saint

Speci
133
La pr
Marlo
Shak
Chap
La r
cla
Milt
Buny
Butle
Dryd
La re
Carly
Bern
Criti
an

Mich

		Date du N°.	Pages.	Tome.
—	—	Ch. Seignobos.	2 juillet 08, 806,	II
—	—	—	9 juillet 08, 845,	II
—	la lutte contre les rouges	—	9 juillet 08, 848,	II

BIBLIOGRAPHIE

Auteurs latins.

Cicéron : <i>Pro Murena</i> .	H. Bornecque.	26 déc. 07, 324,	I
— <i>Philippiques</i>	—	26 déc. 07, 325,	I
— <i>Tusculanes</i> .	—	26 déc. 07, 326,	I
Horace : <i>Odes, Epodes, Chant séculaire</i> .	—	26 déc. 07, 326,	I
— <i>Satires, Epîtres, Art poétique</i> .	—	26 déc. 07, 327,	I
Juvénal : <i>Satires</i> .	—	26 déc. 07, 328,	I
Tacite : <i>Annales</i> .	—	26 déc. 07, 329,	I
Saint Augustin : <i>Confessions</i> .	—	26 déc. 07, 324,	I

Auteurs anglais.

<i>Specimens of English Literature from 1394 to 1579</i> .	W. Thomas.	2 janv. 08, 369,	I
La presse anglaise de 1450 à 1550.	—	2 janv. 08, 370,	I
Marlowe : <i>Hero and Leander</i> .	—	2 janv. 08, 371,	I
Shakespeare : <i>Troilus and Cressida</i> .	—	2 janv. 08, 372,	I
Chapman : <i>Iliad</i> .	—	2 janv. 08, 373,	I
La renaissance anglaise et l'antiquité classique	—	2 janv. 08, 375,	I
Milton : <i>Paradise Lost</i> .	—	2 janv. 08, 376,	I
Bunyan : <i>Grace Abounding</i> .	—	2 janv. 08, 378,	I
Butler : <i>Hudibras</i> .	—	2 janv. 08, 379,	I
Dryden : <i>The Hind and the Panther</i> .	—	2 janv. 08, 380,	I
La religion sous la Restauration.	—	2 janv. 08, 381,	I
Carlyle : <i>Sartor Resartus</i> .	—	9 janv. 08, 428,	I
Bernard Shaw : <i>Man and superman</i> .	—	16 janv. 08, 477,	I
Critique de la société et de la culture anglaises au XIX ^e siècle.	—	16 janv. 08, 477,	I

Auteurs italiens.

Michel-Ange Buonarrothi poète.	B. Petrucci.	7 mai 08, 431,	II
—	—	14 mai 08, 471,	II

Auteurs arabes.

		Date du N°.	Pages.	Tome.
Antarah : <i>Mo' allayah.</i>	<i>R. Basset.</i>	13 févr. 08,	666,	I
Hamadzâni : <i>Séances.</i>	—	13 févr. 08,	668,	I

Sujets de devoirs, leçons et compositions. — Soutenances de thèses. — Programmes des cours et des examens. — Listes d'auteurs. — Ouvrages signalés. — Renseignements divers.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

Fête Nationale du 14 Juillet

A l'occasion de la Fête nationale du 14 juillet, les coupons de retour des billets d'aller et retour délivrés à partir du 7 juillet seront valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 20 juillet 1908.

La même mesure s'étend aux billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles d'au moins quatre personnes.

La Compagnie organise, avec le concours de l'Agence des *Excursions économiques internationales*, les excursions suivantes :

SUISSE

Du 12 au 20 juillet 1908

PRIX (tous frais compris) : 2^e cl., **215 fr.**; 3^e cl., **175 fr.**

HAUTE ITALIE (Lacs italiens)

Du 13 au 21 septembre 1908

PRIX (tous frais compris) : 2^e cl., **225 fr.**; 3^e cl., **190 fr.**

S'adresser pour tous renseignements à M. DE VILLETTE, directeur des Excursions économiques internationales, 29, rue VIVIENNE, A PARIS (MAISON FAYET).

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS — 15, rue de Cluny — PARIS

Extrait de notre catalogue de Livres de Prix, Enseignement secondaire.

- DUPUY (Ernest), Inspecteur général de l'Instruction publique.
— **Victor Hugo.** — *L'homme et le poète.*
Un vol. in-18 jésus, 4^e édition, revue et augmentée, broché, (I. P.) 3 50
- **Les grands Maîtres de la Littérature russe.** — *Gogol, Tourguènev, Tolstoï.*
Un volume in-18 jésus, 4^e édition, broché. (I. P.) . . . 3 50
- **Bernard Palissy.** — *L'homme. — L'artiste. — Le savant. — L'écrivain.*
Un volume in-18 jésus, 2^e édition, broché. (I. P.) . . . 3 50
- **La jeunesse des Romantiques.**
Un volume in-18 jésus, broché. 3 50
- **Poèmes.**
Un volume in-16, broché 3 50
- DURAND (H.), Inspecteur général honoraire de l'Instruction publique. — **Le Règne de l'enfant.** — *Victor Hugo peintre d'enfant. — Poésie et réalité. — Excursions dans la littérature dramatique. — Conteurs et moralistes.*
Un volume in-18 jésus, broché. 3 50
- EHRHARD (A.), Professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand. — **Franz Grillparzer.** — **Le Théâtre en Autriche.**
Un volume in-18 jésus, broché. 3 50
- ELLYAN (Max). **Mémoires d'un pigeon voyageur.**
Un volume in-18 jésus, 4^e édition, broché. (I. P.) . . . 3 »
Le même, relié toile, tranche dorée 4 »
- Cet ouvrage, honoré de souscriptions officielles importantes, est autorisé par le Ministère de l'Instruction publique pour les distributions de prix et bibliothèques scolaires.*
- FAUCHIER-DELAVIGNE. **Casimir Delavigne intime,**
d'après des documents inédits, avant-propos de Victorien Sardou, de l'Académie française.
Un volume in-8 écu, broché 4 »

IE



14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below,
or on the date to which renewed. Renewals only:
Tel. No. 642-3405
Renewals may be made 4 days prior to date due.
Renewed books are subject to immediate recall.

SEP 30 1970 8 85 J -8PM 3 3
REC'D LD 008
JUN 12 1975 # X
REC. CIR. MAR 20 '75

LD21A-60m-8,'70
(N8837s10)476-A-32

General Library
University of California
Berkeley

MAY 21 1970
LD 21-100m-7'10(6)36s

U.C. BERKELEY LIBRARIES



8003011571

907609

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

